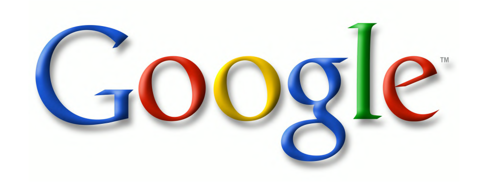






LA RUSSIE,

LA POLOGNE ET LA FINLANDE.

OUVRAGES

PUBLIÉS PAR J. BRIEFF, LIBRAIRE A ST.-PÉTERSBOURG,

ET QUI SE TROUVENT A PARIS,

A la Librairie de Jules Renouard.

Notice sur les principaux tableaux du musée impérial de l'Hermitage à St.-Pétersbourg, par M. Schnitzler. 1828, 1 vol. in-12.

Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie, accompagnée d'aperçus historiques, par M. Schnitzler. 1829, 1 gros vol. in-12, avec plusieurs tableaux.

Moscou. Tableau statistique, géographique, topographique et historique de la ville et du gouvernement de ce nom; par M. Schnitzler. 1834, in-8, avec le plan de Moscou.

De l'état des forces industrielles de la Russie jusqu'en 1832; par M. Peltchinsky. 1834, in-8.

Précis des notions historiques sur la formation du corps des lois russes; par M. Speranski. 1831, in-8.

Dictionnaire russe et allemand; par M. Oldekop. 1825, 3 vol. in-12.

Dictionnaire allemand et russe; par une société de savans. 1835, 3 vol. in-12.

Les principaux évènemens de l'histoire universelle, en trois tableaux, à l'usage des commençans, ouvrage traduit de l'allemand de Bredow. Nouvelle édition, augmentée d'un tableau comparatif. 1833.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.

OUVRAGES

PUBLIÉS PAR J. BRIEFF, LIBRAIRE A ST.-PÉTERSBOURG,

ET QUI SE TROUVENT A PARIS,

A la Librairie de Jules Renouard.

Notice sur les principaux tableaux du musée impérial de l'Hermitage à St.-Pétersbourg, par M. Schnitzler. 1828, 1 vol. in-12.

Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie, accompagnée d'aperçus historiques, par M. Schnitzler. 1829, 1 gros vol. in-12, avec plusieurs tableaux.

Moscou. Tableau statistique, géographique, topographique et historique de la ville et du gouvernement de ce nom; par M. Schnitzler. 1834, in-8, avec le plan de Moscou.

De l'état des forces industrielles de la Russie jusqu'en 1832; par M. Peitchinsky. 1834, in-8.

Précis des notions historiques sur la formation du corps des lois russes; par M. Speranski. 1831, in-8.

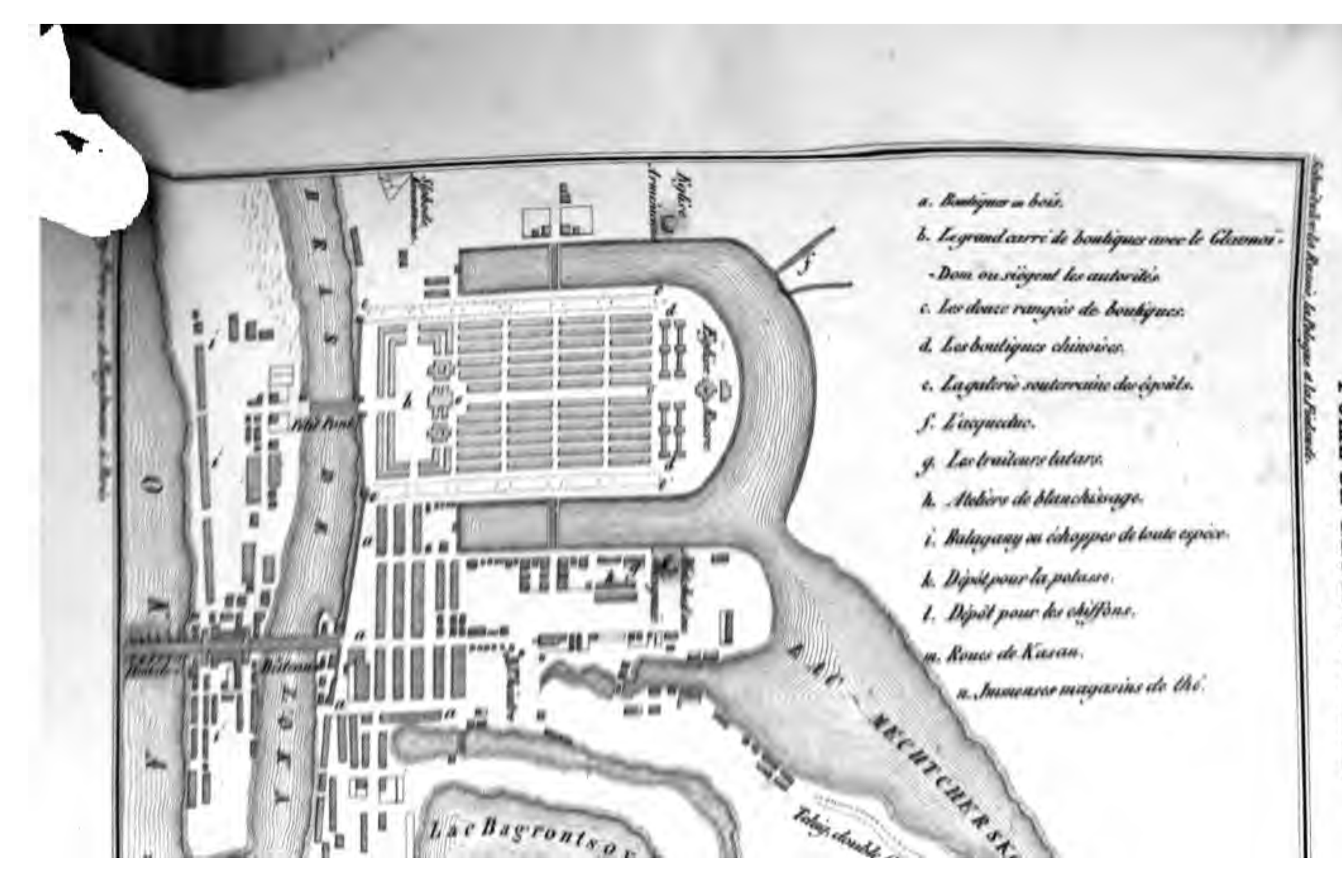
Dictionnaire russe et allemand; par M. Oldekop. 1825, 3 vol. in-12.

Dictionnaire allemand et russe; par une société de savans. 1835, 3 vol. in-12.

Les principaux évènemens de l'histoire universelle, en trois tableaux, à l'usage des commençans, ouvrage traduit de l'allemand de Bredow. Nouvelle édition, augmentée d'un tableau comparatif. 1833.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.

FOIRE DE NIJNYI-NOVGOROD.



LA RUSSIE,

LA

POLOGNE ET LA FINLANDE

TABLEAU

STATISTIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

De toutes les Parties de la Monarchie Russe prises isolément.

PAR M. J.-H. SCHNITZLER.

Avec 3 plans lithographiés.

A PARIS,

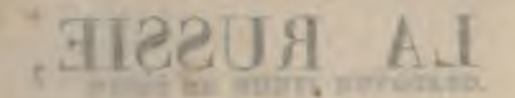
CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

A SAINT-PÉTERSBOURG, CHEZ J. BRIEFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

A LEIPZIG, A LA LIBRAIRIE WEYGAND.

1835.


DK18
S3

PRÉFACE.

Ce n'est pas sans hésitation que nous offrons au public, après six ans d'intervalle, cette seconde partie de nos travaux sur l'empire de Russie, objet constant de nos études et de nos méditations. Malgré les efforts les plus soutenus, nous ne pouvons nous flatter encore d'avoir rempli notre tâche dans toute son étendue, et l'exécution répond mal à l'idée, toujours présente à notre esprit, que nous cherchions à réaliser. Mais lorsque le but est élevé, difficile à atteindre, il ne suffit pas d'une première tentative : c'est déjà quelque chose que d'avoir reconnu le chemin, dégagé ses abords, et aplani le dernier espace qu'il reste à franchir.

Indépendamment de la difficulté de se procurer tous les renseignemens, livres et documens nécessaires, de réunir et de classer à-la-fois une multitude prodigieuse de matériaux, il y avait celle d'embrasser dans son ensemble un pays d'une si vaste étendue, d'une si extrême variété, appartenant à trois parties du monde, traversant tous les climats, empruntant à chacun les productions qui lui sont propres, montrant côte à côte les peuples les plus divers, placés à tous les degrés de l'échelle de la civilisation. On sent quels intérêts multiples naissent du contact de ce pays, d'une part avec le système européen, de l'autre avec les grandes puissances de l'Asie, et, sur un troisième point, avec les États-Unis d'Amérique, et quelles complications engendre à l'intérieur la diversité des langues, des cultes, des origines, des traditions. Ramener à l'unité ces élémens hétérogènes, les classer sous un certain nombre de rubriques, montrer en raccourci, dans un tableau d'ensemble,

ces élémens gravitant autour du même centre, régis par une même volonté, concourant au même but, ce n'était peut-être pas entreprendre une chose impossible, mais assurément c'était s'engager dans une carrière laborieuse, exigeant une longue préparation et les études de détail les plus minutieuses. Car les faits généraux reposent sur les faits particuliers, et quiconque entreprend de statuer une règle avant d'avoir prévu tous les cas possibles, s'expose à rencontrer ensuite autant et plus d'exceptions que d'exemples venant à l'appui de ce qu'il s'est trop pressé d'établir en thèse générale.

Mais l'homme est ainsi fait : qu'une lueur de vérité lui apparaisse, et il se croira en possession de la vérité tout entière ; que l'observation ou l'étude lui ait fourni quelques données éparses, isolées, il aura hâte de construire sur cette base incertaine tout un édifice de conclusions et de prétendues vues d'en haut. Les détails le rebutent, et par paresse il généralise.

On a fait de même pour la statistique de la Russie ; on a voulu embrasser tout l'état, avant d'avoir examiné à part chaque province ; on a tracé une multitude de tableaux d'ensemble avant d'avoir songé seulement aux études locales. C'était, qu'on nous passe l'expression, le monde renversé : il n'a pu en résulter que confusion et incertitude. On avait des réponses à toutes les questions, toutes les rubriques se remplissaient de chiffres ; mais ces chiffres, ces réponses de toute nature, étaient donnés presque au hasard, sans qu'on y eût toujours foi, ou tout au moins sans qu'on eût vérifié à quel point ils méritaient confiance. N'étant sûr de rien, n'ayant la preuve d'aucun fait qu'on avançait, on marchait à tâtons dans les ténèbres.

Et qu'on ne croie pas que cette critique porte plus sur les autres que sur nous-même ; au contraire, si une exception doit être faite, c'est Ziablofski, c'est Hassel qui en auront l'honneur, ce n'est pas pour nous que nous oserions le revendiquer. Élémentaire, imparfaite sans doute, la statistique générale de Hassel a cet avantage, qu'elle repose sur l'étude consciencieuse des détails géographiques, ethnographiques et autres, qu'elle a une base enfin, et qu'elle procède autrement que par *assertions catégoriques*, le plus souvent dénuées de preuves. Hassel,

sans pouvoir nous servir de modèle, nous avait donné un exemple utile à suivre et qui aurait mérité toute notre attention.

Disons-le néanmoins, nous ne regrettons pas la marche différente que nous avons suivie; infiniment plus vaste que celle de Hassel, puisqu'elle remontait à toutes les origines et qu'elle devait éclaircir le tableau de l'état actuel des choses par celui de tous les états antérieurs, notre entreprise ne pouvait se réaliser tout d'un coup et devait avancer graduellement vers le but auquel nous avons consacré nos forces et notre vie. En se plongeant tout d'abord dans l'océan des détails nécessaires à connaître, on courait risque de s'y noyer tout aussitôt: la tâche dans son ensemble était écrasante et laissait peu d'espoir de réussite. En commençant par choisir un point de vue élevé, où l'on fût à même d'embrasser tout le tableau sans se laisser distraire par tous les points spéciaux qui fixent utilement l'attention quand on peut approfondir, en voulant voir de haut avant de voir de près, on s'exposait à mille erreurs; mais on s'orientait, et l'on formait pour ainsi dire le cadre où se classeraient, dans la suite, tous les résultats d'une étude prolongée à loisir.

Telle était pour nous, et peut-être aussi pour le public, l'utilité de notre premier ouvrage, imprimé en 1829. L'*Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie* a été favorablement accueilli en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Russie; une grande partie de son contenu a passé dans nos ouvrages de géographie les plus justement estimés (1), et l'on a décerné à son auteur des éloges qu'il aurait été fier d'avoir mérités. Mais cette indulgence qu'on ne pouvait refuser aux louables intentions d'un jeune auteur, qui produisait le premier fruit de ses veilles, était loin de lui faire illusion à lui-même. Pour lui, son ouvrage n'a jamais été qu'un point de départ, un ballon d'essai, indigne de fixer l'attention s'il n'était suivi des résultats plus importans dont il était seulement la promesse. Cette promesse, nous mettrons notre gloire à y être fidèle.

(1) Dans l'excellent *Abrégé de Géographie* de M. Balbi, dans l'admirable ouvrage de Malte-Brun remanié par M. Huot; dans les manuels de M. Mac-Carthy.

La *Statistique générale* avait à peine vu le jour, que nous avons reconnu qu'elle aurait dû avoir pour base une *Statistique spéciale* par gouvernemens, et en même temps par grandes divisions ethnographiques. Mais que de recherches nouvelles à entreprendre, que d'études minutieuses à faire, ou sur les lieux mêmes, ou d'après les descriptions de ceux qui les avaient visités; quel ennui à subir pour faire le dépouillement et le classement de tous les documens officiels, le triage et la vérification de tous les chiffres et de tous les faits épars et souvent entassés pêle-mêle dans les journaux, dans les monographies, dans les recueils de toute espèce, dans les archives et dans les chancelleries! Et pourtant est-il possible d'élever un édifice sans en avoir d'abord posé les fondemens et sans avoir vérifié l'état des matériaux dont on ferait usage? Nous nous sommes donc dévoué à cette tâche laborieuse, nous lui avons consacré pendant six ans tous les momens de loisir que nous laissait la direction d'une vaste entreprise littéraire qui nous est confiée, et nous n'avons pas épargné les efforts pour la remplir selon la mesure de nos moyens. Elle se compliquait surtout par le point de vue historique qui doit dominer tout le travail et qui lui donnera sa valeur, si jamais il doit en avoir. Rattacher le présent au passé, remonter de l'effet à la cause, d'une situation actuelle à son origine, faire l'historique du sol comme des habitans, des gouvernemens successifs, des villes, de toutes sortes de localités, devenait chose difficile, relativement à un empire que traversèrent jadis tous les peuples destinés à renouveler la vieille Europe, où beaucoup d'entre eux fondèrent des états plus ou moins durables ou florissans, et qui, dans la suite, s'agrandit aux dépens de tous ses voisins, dont il engloutit même un grand nombre. Sans parler des Boulgars, des Komans, des Khasars, des Mongols, des Tatars du Kaptchak, l'histoire de la Lithuanie, de la Pologne, de la Krimée, de la Finlande, de la Géorgie, etc. s'est successivement fondue dans celle de la Russie, et c'est presque aborder l'histoire universelle, que d'écrire aujourd'hui celle de ce colosse.

Dans la partie géographique et topographique les deux gros volumes de Hassel nous ont servi de base; mais nous en avons

vérifié toutes les données, comblé les lacunes, corrigé les erreurs. C'est avec reconnaissance que nous reportons sur cet étonnant travail d'un savant trop tôt enlevé à ces études, et sur celui de Ziablofski dont il est en partie extrait, une grande partie du mérite qu'on accordera peut-être au soin avec lequel, dans le nôtre, chaque localité a été explorée, fouillée en quelque sorte jusque sous terre, et décrite par rapport au sol, au climat, aux productions, aux habitans, à leur commerce, à leur industrie, leur instruction, leur état religieux et moral, à l'administration et aux finances. Dans la partie topographique nous avons pris pour guides nos souvenirs et les rapports des autres voyageurs les plus dignes de foi. Enfin dans la partie historique, la plus nouvelle, la plus originale de notre travail, nous sommes remonté aux meilleures sources, nous avons compulsé des documens de toute nature, et il faut être familiarisé avec l'étude de la *géographie comparative* pour comprendre combien il a fallu de peines et de temps pour dire à l'occasion de chaque province ce qu'elle a été à toutes les époques de l'histoire et quand elle est devenue ce que nous voyons qu'elle est maintenant. Outre les livres généraux, historiques, statistiques et géographiques, plus de quatre cents ouvrages spéciaux, écrits dans toutes les langues, relations de voyages, monographies, mémoires, et une longue série de journaux ont été mis à contribution. Tous ces matériaux, on en trouvera, dans les notes, l'indication et quelquefois la critique, lorsqu'il était possible de la donner brièvement.

Nous voudrions ici exprimer nos justes remercîmens aux savans russes auxquels nous devrions des communications spéciales, telles que pouvait les attendre un auteur qui, depuis huit ans consacre ses forces à bien faire apprécier leur patrie dans les pays étrangers. Mais si nous exceptons M. Nicolas Gretsch, dont le patriotisme éclairé n'a pas besoin d'être stimulé, et l'Académie impériale des sciences qui a bien voulu encourager nos efforts par son suffrage indirect, pas un seul ne nous a transmis même ses productions auxquelles nous aurions pu donner la publicité qui leur manque en leur empruntant ce qu'elles renfermaient de plus utile et en renvoyant

scrupuleusement aux auteurs le mérite de ces emprunts, ainsi que nous l'avons fait à l'égard de MM. Strahl, Erdmann, Kœppen, Storch, Fræhn, Sjœgren, Charmoy, Engelhardt, Erman, Eichwald, Bienenstamm, Balachof, Androssof, et d'une multitude d'autres dont, parmi les morts, nous ne nommerons que Karamzine, Lehrberg, Hassel, Watson et Cruse.

En revanche nous avons eu le bonheur d'intéresser à nos travaux deux hommes supérieurs, l'un jouissant dans un poste éminent de la diplomatie de l'estime due à ses talens et à son caractère, l'autre ardent à suivre, dans les pays étrangers, tous les progrès, toutes les tentatives, tous les procédés nouveaux, pour en enrichir l'industrie agricole et manufacturière de son pays. Une modestie poussée à l'excès nous interdit de nommer le premier auquel nous devons des renseignemens précis et des observations très curieuses sur la Finlande et sur la Krimée; l'autre, M. le baron Alexandre de Meyendorff, chambellan de S. M. l'empereur de Russie, nous pardonnera de mettre le public dans la confidence de tous les services qu'il nous a rendus et de l'amitié dont il nous honore. M. de Meyendorff s'occupe avec amour de la statistique de son pays, surtout sous le rapport économique, de l'agronomie dans le sens le plus étendu de ce mot, de l'exploitation des mines, de l'industrie et du commerce; l'ouvrage qu'il prépare ne saurait manquer d'ajouter encore aux titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de ses compatriotes. Nous exprimerons aussi toute notre gratitude à M. Brieff, notre éditeur, dont le zèle et l'activité sans bornes ne se sont pas démentis un instant. Alsacien comme nous, M. Brieff a voulu saisir cette occasion de seconder les travaux consciencieux d'un compatriote qui le mettaient à même d'offrir à sa nouvelle patrie un ouvrage à-la-fois destiné à l'éclairer sur elle-même et à la faire connaître au dehors. Confondant ainsi toutes ses affections, il n'a épargné ni frais, ni peines, ni recherches, et c'est à lui que nous devons en grande partie d'être resté au courant de ce qui s'est publié en Russie depuis que nous l'avons quittée.

Puisse ce concours de lumières, de zèle et de bonne volonté avoir abouti au résultat où nous tendions, de donner à la sta-

tistique de la Russie (et c'est toujours de la statistique progressive ou historique que nous parlons) la base qui lui manquait et de la soustraire aux tâtonnemens, sources de tant d'erreurs dans tous les ouvrages qui en traitent. Sur cette base consolidée par des recherches nouvelles s'élevera, avec le temps, l'édifice qu'à son défaut on n'avait pu construire jusqu'ici et auquel nous avons prodigué nous-même des efforts prématurés. Peut-être nous sera-t-il donné de l'achever, peut-être nous sera-t-il possible de combiner avec ces matériaux de détail ceux d'une autre nature que nous entassons depuis long-temps et que leur généralité a fait exclure de ce volume. Réalisant alors l'une des idées qui nous dominent, nous offrirons à la Russie ce qui manque encore à la France et à bien d'autres pays, une *Statistique générale* approfondie, embrassant tous les intérêts actuels et les ramenant tous, pour mieux les éclairer, à leurs premiers commencemens.

OBSERVATION.

Le lecteur trouvera dans notre *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie* l'explication des monnaies, poids et mesures et de tous les termes techniques ou russes qu'il rencontrera dans cette statistique spéciale. Pour ceux qui n'auraient pas sous la main le premier ouvrage nous ajouterons ce qui suit.

Les *milles carrés géographiques*, de 15 au degré, sont aux lieues de France, de 25 au degré, à-peu-près comme 7 est à 4.

Les *verstes*, de 104 3/10 au degré, sont aux milles carrés géographiques comme 1 à 7; et aux lieues de France comme 1 est à 4. Une verste équivaut à 1,066. 8 mètres et se subdivise en 500 sagènes.

La *déciatine*, mesure aréale, répond à 1.093 hectares; il en faut 104 pour former une verste carrée.

Le *poud* est de 40 livres russes, mais seulement de 33 livres pesantes de France, ou plus exactement de 16.280 kilogrammes.

Le *tchetverte*, mesure de capacité pour les céréales, est d'environ 1000 pouces cubes ou de 206.80 litres.

Le *védro* ou seau, mesure de liquides, répond à 0.1229 hectol., c'est-à-dire qu'il faut 8.1370 védro pour 1 hectol.

Quant à l'orthographe des noms russes, nous suivons invariablement notre système d'écrire, non pas comme on écrit en russe, puisque c'est un tout autre alphabet, ni d'écrire comme on faisait jusqu'ici en entassant sans utilité les consonnes, mais d'écrire comme il faut prononcer, avec le moins de lettres possible. On devra toujours se rappeler que nos lettres n'ont d'autre valeur que celle qui leur appartient dans l'halphabet français, et qu'ils ont une valeur différente de celle des lettres allemandes ou anglaises correspondantes. Par exemple, nous écrivons *Fæodocie* et non pas *Fæodosie* (Théodosia), pour éviter que cet *s*, qui est dur en russe, ne soit prononcé comme *z*, ainsi que l'*s* entre deux voyelles doit toujours être prononcé en français, etc. En traduisant cet ouvrage en allemand ou en anglais, il faudrait entièrement changer l'orthographe des noms et en choisir une qui fût le plus en rapport avec la prononciation russe. L'alphabet russe étant très différent de tous les alphabets latins et gothiques, nous nous croyons parfaitement libre à cet égard.

LA RUSSIE,

LA POLOGNE ET LA FINLANDE.

LIVRE PREMIER.

LES SLAVES.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE, PREMIERS ÉTABLISSEMENS, LANGUE ET MOEURS DES SLAVES EN GÉNÉRAL.

Aucune race n'a jamais occupé un plus vaste territoire que celle qui, forte de cinquante à soixante millions d'hommes, s'étend aujourd'hui des bords de la mer Adriatique à ceux de l'Océan arctique et du Grand-Océan, et depuis l'empire du Japon jusqu'au-delà de l'Oder. Les Slaves, issus de cette nombreuse famille qu'on désigne par le nom d'*Indo-Germanique* et fort anciens en Europe, se sont étendus de siècle en siècle; leur nombre, dans l'origine sans doute peu considérable, s'est accru en proportion de leur agrandissement territorial. Il serait curieux de connaître au juste leur origine, leurs migrations successives et les lieux que dans les temps anciens ils ont occupés dans l'Europe barbare; mais on cherche vainement ce nom de *Slaves* dans les monumens grecs et romains anterieurs à notre ère, et il n'est pas facile de déterminer lequel, parmi tous les noms que l'antiquité donnait aux peuples de la Russie et de la Pologne actuelles, répond indubitablement à celui-là. Ces régions étaient alors peuplées par les Scythes, les Sarmates, les Gètes, et par différens autres peuples : puis surgissent dans l'histoire, sur les mêmes

[illegible] historique [illegible] la race [illegible] et mongole [illegible] successivement les maîtres d'une portion plus ou moins grande de cet immense territoire. On a essayé de bien des systèmes, on s'est épuisé en hypothèses pour reformer la chaîne rompue des temps et retrouver les peuples anciens dans ceux entre les mains desquels on a trouvé leur héritage; mais ces efforts, la dépense d'une prodigieuse érudition, les rapprochements les plus ingénieux qui ont été tentés, sont restés sans résultat, si bien que l'on ne sait pas plus aujourd'hui qu'autrefois s'il faut reconnaître les anciens Scythes dans les Mongols, comme l'a fait Niebuhr, ou dans les Tchoudes, comme le voulait Bayer, ou dans les Goths, ainsi que l'a fait M. Graberg de Hemsö, ou enfin dans les Slaves, leurs incontestables héritiers. Il en est de même des Sarmates, plus généralement regardés comme les ancêtres des Slaves, et qui en effet occupaient, au temps de Tacite, les lieux où plus tard les tribus slavonnes se trouvèrent particulièrement établies. Nous craignons que toutes recherches sur cette matière ne soient vaines et plus propres à mettre en évidence l'érudition de ceux qui s'y livrent qu'une origine malheureusement enveloppée d'épais nuages. Trop d'incursions ont sillonné dans tous les sens les immenses steppes où les nomades d'âges différents faisaient paître leurs troupeaux; trop de peuplades plus ou moins barbares, plus ou moins obscures, s'y sont rencontrées, pour qu'il soit possible aujourd'hui de débrouiller cette confusion et de renouer le fil cent fois rompu par les Avares, par les Goths, par les Huns et par d'autres races, puissantes peut-être, mais d'un règne éphémère.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que les Slaves paraissent avoir été l'un des peuples que l'ignorance des anciens en géographie confondit avec plusieurs autres, tantôt sous le nom de Scythes, tantôt sous celui de Sarmates; moins vague que le premier, celui-ci désignait un peuple dont les anciens connaissaient les diverses tribus qu'ils distinguaient entre elles par leurs langues. Malheureusement ni Ovide, ni Tacite, ni même aucun des écrivains postérieurs ne nous ont laissé des échantillons de cette langue, qui seuls auraient pu fixer l'opinion à leur égard. Cependant, par des guerres multipliées et souvent sanglantes, les Romains apprirent à connaître de plus en plus le peuple des Sarmates, et au moment où des notions exactes et étendues devaient résulter de ces communications, ce nom disparaît pour faire place à un tout autre nom.

Ce fut celui de Slaves qui se trouve d'abord, au VI[e] siècle, dans

Jornandès, dans Procope et dans Ménandre, et qui depuis cette époque n'a fait que grandir dans l'histoire. Ammien Marcellin l'ignorait encore totalement; il se trouve (1), il est vrai, dans l'histoire arménienne attribuée à Moïse de Chorène, écrivain du v[e] siècle de notre ère, mais des critiques exercés contestent à cet ouvrage, ou tout au moins au passage en question, l'authenticité que d'autres leur ont reconnue. Quant à la conjecture hardie qui corrige, dans Ptolémée le géographe, le nom de *Stavani* en Slavani, nous ne croyons pas qu'elle mérite beaucoup d'attention; car elle rapporterait au second siècle de notre ère un nom inconnu à tous les auteurs et qui évidemment n'a prévalu qu'au commencement du vi[e]. Jornandès considère les Slaves comme une branche des Vénèdes, auxquels il donne tantôt deux tantôt trois ramifications principales, puisqu'il ajoute les Antes aux deux noms par lesquels d'abord il avait semblé désigner toute la race (2). Procope, son contemporain, dit que d'abord les Slaves avaient tous le même nom, de même qu'ils ne parlaient qu'une seule et même langue, mais qu'il n'en était plus ainsi de son temps, les Antes étant déjà à eux seuls subdivisés en une infinité de tribus qui se répandaient vers l'extrême septentrion (3).

Le nom de *Vénèdes*, que Jornandès nous présente comme identique avec celui de Slaves, est beaucoup plus ancien et comprenait une population plus nombreuse; non-seulement il se trouve sur la carte de Peutinger qui est de la fin du III[e] siècle, mais Ptolémée (4) n'ignore pas que « la Sarmatie est principalement habitée par eux dans toute la longueur de la mer Baltique. » Tacite en parle en termes exprès, et Pline l'ancien (5) les place sur la Vistule avec les Sarmates, les Scirres et les Hirres. Le passage de Tacite est remarquable : il prouve à quel point les idées des anciens sur les peuples du Nord étaient confuses et élémentaires, en même tems qu'il trahit de la part du grand historien le besoin de débrouiller un peu ce chaos. En voici la traduction : « Je ne sais trop s'il faut que je range les Peu- « cins, les Vénèdes et les Finnois parmi les Germains ou parmi les

(1) *Voy.* Stritter, *Mem. pop.*, t. II, p. 24 et 78.

(2) *De Goth. orig.*, V, 23. « Ab una stirpe exorti tria nunc nomina reddidere, id est Veneti, Antes, Sclavi, qui quamvis nunc... ubique desæviunt, tamen tunc omnes Hermanrici imperiis servière.

(3) *De bello Goth.*, III, 4.

(4) Liv. III, ch. 5.

(5) *H. N.*, IV, 13.

« Sarmates. Il est vrai que les Peucins, qu'on nomme quelquefois « Bastarnes, ressemblent aux Germains par leur langue, leurs vête- « mens, leurs lieux de résidence et leurs habitations; mais par la « malpropreté qui règne généralement chez eux, par l'insensibilité « de leurs chefs et par la promiscuité des mariages, ils se rapprochent « des Sarmates et tombent dans la même dégradation (1). Les Vé- « nèdes ont beaucoup emprunté de leurs mœurs; car ils infestent de « leurs brigandages toute la région montagneuse et couverte de fo- « rêts qui sépare les Peucins des Finnois. Ils comptent générale- « ment parmi les Germains; car ils construisent des maisons, portent « des boucliers, font usage de leurs pieds et sont légers à la course, « choses qui les distinguent essentiellement des Sarmates qui vivent « sur leurs charrettes ou à cheval (2). » Malgré cette distinction bien tranchée, Tacite semble dire que par la langue, dont cette fois il ne parle pas, les Vénèdes n'avaient rien de commun avec les Germains, et que le genre de vie des premiers, si différent de celui des Sarmates, le décidait seul à les comprendre dans la grande famille germanique. A l'appui de ce doute vient l'opinion de Pomponius Méla, géographe qui vivait un peu avant notre historien, et celle de Ptolémée, suivant lesquelles les Vénèdes sont un peuple de la Sarmatie. Au reste, Tacite fait lui-même une distinction formelle entre les Vénèdes et les Vandales : c'est en confondant ces deux peuples, dont le dernier est incontestablement allemand, qu'on a assigné à l'autre la même origine. Plus exact, Tacite ne tombe pas dans cette erreur : *Venedae* et *Vandalii* sont pour lui deux noms très différens; il nomme les derniers (3) avec les Marses, les Gambriviens et les Suèves, tous peuples germaniques.

Enfin le témoignage de Jornandès est formel : il affirme que les Vénèdes sont de la même race que les Slaves et les Antes (4), et la description qu'il en fait ne laisse plus aucun doute sur leur origine non germanique.

On élève néanmoins une objection plausible : les Vénèdes, peuple commerçant des bords de la mer Baltique qui portait alors son nom (*sinus Venedicus*), étaient paisibles, peu exercés au métier des armes (5),

(1) « Nonnihil in Sarmatarum habitum fœdantur. »

(2) Tac. *Germ.*, 46.

(3) *Germ.*, 2.

(4) « Ab una stirpe exorti. »

et fort différens en tout de ces Slaves, l'effroi de l'empire d'Orient, et que tous les historiens peignent comme des guerriers redoutables et sanguinaires. A cela on peut répondre que les Vénèdes, dès ces temps reculés, avaient reçu un alliage étranger par leurs communications fréquentes avec les Germains et les Finnois; d'ailleurs, leur position géographique, essentiellement différente de celle des autres branches de la même souche et qui les tenait à l'abri de tout contact avec le monde romain, suffisait pour expliquer la différence de caractère qui régnait entre eux et leurs frères plus méridionaux. Ajoutons que cette même différence se remarquait encore entre les différentes tribus de ces derniers, comme, plus tard même, Nestor en fait l'observation : une même langue, une constitution physique à-peu-près semblable formaient le lien entre les branches nombreuses de la même famille où, pour tout le reste, régnait une grande variété.

Les Germains n'ont point connu d'autre nom pour désigner leurs voisins de race slavonne que celui de *Vénède*, et les Finnois donnent aujourd'hui même celui de *Vennalènes* à tous les Russes (1); les voisins de l'empire romain, au contraire, de la même race, furent appelés Slaves. Quant aux Antes, si ce nom n'est pas identique avec celui de *Veneti*, *Heneti*, etc. : « ils parlaient, dit Procope (2), la même langue et avaient autrefois un nom commun avec les Slaves. » Quelques érudits les placent entre le Dnièpr et le Dnièstr, où ils avaient, à l'est, pour voisins, les Ougres et les Boulgars, tribus d'une race différente. Ces derniers, soutenus par les Avares, comme eux d'origine ouralique et devenus puissans, auraient, selon les mêmes autorités, exterminé ou au moins expulsé les Antes dont le nom disparut alors de l'histoire, mais dont quelques débris s'établirent sur le Dnièpr et sur le Volkhof, là où s'élevèrent ensuite les deux métropoles des Slaves-Russes, Kief et Novgorod.

Après la grande commotion qui eut lieu en Europe au v[e] siècle et qui lança sur l'Occident les peuples germaniques placés aux extrémités d'un pays trop inculte encore pour suffire à tous leurs besoins; après cette catastrophe, disons-nous, les Vénèdes de la Baltique et de l'embouchure de la Vistule, et les Slaves proprement dits de la Haute-Vistule et de la région qui s'étend de là au Dnièpr, avancèrent

sed numerositate pollentes, tamen resistere conabantur. » Jorn., *de reb. Goth.*, t. III, p. 25.

(1) Karamzine, tome I, ch. 1, note 28[e] de l'original russe.

(2) *De bello Goth.*, III, 4.

vers les contrées récemment quittées par les Goths, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons, les Lombards, et passèrent, les uns la Vistule et l'Oder, les autres même le Danube, pour se répandre sous différens noms en Allemagne, dans la Pannonie, le Noricum, l'Illyrie et la Dalmatie. C'étaient, au nord : les Vagriens, dans le Holstein; les Obotrites, dans le Mecklenbourg; les Polabes, dans le pays de Lauenbourg; les Vilces et les Pomoraniens, dans la Poméranie, et puis les Porusses ou Prussiens, dont les siéges s'étendaient derrière la Vistule jusqu'à la rivière de Russ, à laquelle ils devaient leur nom. Au sud de ces différentes tribus s'arrêtèrent, à commencer encore par l'ouest, les belliqueux Leutitses ou Lutsichans, dans la vieille Marche de Brandebourg, et les puissans Sorabes, dans la Missnie, depuis l'Elbe moyenne jusqu'au Havel; les Hevelles avec les Oukraniens ou Slaves limitrophes, dans l'Ukermark de Brandebourg; les Slezaces en Silésie; les Khrobates ou, plus exactement, les Bélokhrobates, aux alentours de Cracovie, jusque vers les Karpaths et les Sudètes; et un peu plus à l'est, de l'autre côté de la Vistule, les Mazoures. Les Silésiens, dont le nom signifie *postérieurs*, avaient devant eux, plus à l'est, les *antérieurs*, nommés jusqu'à ce jour Tchekhs (*Tchekhové*) dans le royaume de Bohême qu'ils fondèrent, et les Lièks ou Lakites établis sur la Varta dans la Grande-Pologne et dont le nom rappelle celui des *Ligü*, anciens auxiliaires des Sarmates, connus de Tacite, et que cet historien (1) place au midi des Goths en Germanie, sans bien préciser leur origine, vraisemblablement slavonne. Les Moraves donnèrent leur nom à la Moravie où se forma, mais pour peu de temps, un assez puissant royaume qui embrassait encore le pays des Khrobates, la Silésie, la Petite-Pologne, une partie de la Bohême et de la Russie-Rouge, et s'appelait *Grande-Khrobatie*. Plus à l'occident, dans la Bohême et la Missnie, les Sorabes ou Serbes fondèrent un autre royaume appelé de leur nom Grande-Servie. Des tribus parties de cette contrée, probablement au VIIe siècle, repeuplèrent l'Illyrie nommée alors ici Servie, là Croatie, et plus loin Esclavonie, et arrivèrent jusqu'au golfe de Venise; d'autres Slaves enfin s'établirent en Stirie, en Carinthie et dans le pays de frontière (*Krain*) que nous appelons Carniole et où Charlemagne les atteignit, comme il avait atteint de l'Elbe au Peene, les Sorabes et les Leutitses.

Tous ces Slaves, à l'exception seulement de ceux du midi, des

(1) *Germ.*, 43. *Annal.*, XII, 29.

Illyriens, des Serviens et des Boulgars, furent successivement incorporés à l'empire d'Allemagne et se rapprochèrent de plus en plus par les mœurs, les usages, et en partie même par la langue, des peuples de race germanique. Nous n'avons pas à nous occuper d'eux : revenons à ceux qui, restant sur le sol de l'ancienne Sarmatie ou y succédant aux Goths, aux Huns et à d'autres nations conquérantes, devinrent les ancêtres des Russes et des Polonais que l'on pourrait nommer aujourd'hui les nations slavonnes par excellence. Ces Slaves-là s'étendaient depuis la source du Borysthène (Dniépr) jusque vers son embouchure ; la Vistule formait pour eux la limite occidentale, et au sud-ouest ils étaient bornés par les monts Karpaths. A en croire Nestor, ils seraient venus dans cette vaste plaine des bords du Danube, en suivant les Boulgars : mais en cela cet historien n'est pas d'accord avec lui-même, puisqu'il raconte, dans un autre endroit, que saint André, l'apôtre, a trouvé des Slaves sur le lac Ilmen. Au reste, ce mouvement du sud au nord que Nestor suppose n'a rien d'invraisemblable et ne fut que la conséquence du mouvement vers l'ouest des Slaves antérieurs.

Dans le gouvernement actuel de Kief, sur les bords du Dniépr, habitaient les *Polènes*, peuple étroitement lié par son origine avec les Lièkhs : Kief leur a dû son origine, et ils ne tardèrent pas à attacher leur nom, signifiant gens de la plaine, à l'ancien royaume de Pologne. Par contre, ce nom se perdit en Russie : la modeste et pacifique tribu des Polènes abandonna cette région pour fonder le premier grand royaume des Slaves, celui qui en représente le plus la puissance et dont la population s'altéra le moins par l'alliage étranger. Ils avaient derrière eux, à l'est, sur l'Oka, les *Viatitches*, et les *Soulitches* sur la Soula : ceux-ci avaient pour voisins, au nord, sur la Dessna, les *Sévériens*, dont le chef-lieu d'alors était Lioubetch et qui, fondateurs de Tchernigof, ont aussi attaché leur nom à Novgorod-Séverski, ville encore actuellement existante ; puis les *Radimitches*, sur la Soja, issus, dit-on, ainsi que les Viatitches, des Polènes, dont deux frères, Radim et Viatko, s'étaient détachés avec quelques compagnons. Plus haut vers le nord, on rencontrait les *Drégovitches*, sur le Pripet et la Duna ; puis, au confluent de la Polota avec ce dernier fleuve, les *Polotchans*, qui ont donné leur nom à la ville de Polotsk ; en remontant le Dniépr et la Duna jusqu'à leur source, les nombreux *Krivitches*, dont le chef-lieu était Izborsk ; et enfin, le plus au nord, vers le pays des Ijores finnois, les Slaves du Volkhof et du lac Ilmen, nommés aussi *Slovènes*, ceux qui fondèrent,

quelques siècles après J.-C., la ville de Novgorod, berceau de toute l'immense monarchie actuelle.

Plus au sud, dans les forêts de la Volynie, habitaient les sauvages *Drevliens* qui avaient pour principales villes Korosten et peut-être Ovroutch; voisins incommodes, contre lesquels les Slaves de Novgorod et de Kief eurent long-temps des guerres à soutenir. Près d'eux étaient, à l'ouest, les *Doulièbes* et les *Boujans*, sur le Boug, dont ces derniers ont pris le nom; et vers le sud, sur le Dnièstr et le Prouth, les *Lutitches* et les *Tiverstes*, parmi lesquels le voisinage de l'empire de Byzance avait déjà fait germer un commencement de civilisation et qui habitaient des villes dont Nestor ne nous dit pas les noms. Les *Khorvates* s'étendaient au nord des noms Karpaths, dans la Galicie d'aujourd'hui, et les *Ouglitchs*, dont il n'est question que dans la chronique de Sainte-Sophie et dont, à l'exemple de Nestor, Karamzine ne parle pas, s'étaient transportés du Haut-Dnièpr sur le bas de ce fleuve et vers le Dnièstr qui coule parallèlement à ce dernier, à l'occident. Ils tiraient leur nom, suivant une conjecture de M. Strahl, de l'Ougol, l'un des affluens du Dnièpr.

A l'exception peut-être des Lutitches et des Tiverstes qui se rapprochaient du Pont-Euxin, aucun de ces peuples ne touchait à la mer : ils en étaient séparés, au nord et à l'ouest, par les Lithuaniens et les Souomes ou Finnois, que, dans leur langue, ils nommaient *Tchoudes;* au sud et à l'ouest par les Khazars, peuple ouralien comme les féroces Avares auxquels ils avaient succédé, et qui, au commencement du IXe siècle, tenait tributaires tous les Slaves de son voisinage et les habitans de Kief; et par les Petchénèghes ou les Patzinakites, avec lesquels les Russes furent si long-temps aux prises. Ces derniers, identiquement les mêmes que les Komans et les Poloftses, peuple de race turque, s'étaient transportés des steppes entre le Don et le Volga, sur le bord de la mer Noire à l'embouchure du Dnièpr, du Dnièstr, et même jusque vers celle du Danube. Il en sera question plus bas.

Il n'est pas certain que les noms de *Slaves* et de *Slovènes* fussent entièrement identiques : leurs racines seraient bien différentes si l'un était dérivé de *slava*, la gloire, et l'autre de *slovo*, le mot, le discours. Toutefois les deux dénominations ont bientôt été confondues; celle de Slaves l'emporte dans l'usage et elle se retrouve dans les noms de la plupart des anciens grands princes, tels que Iaroslaf, Sviatoslaf, Boleslaf, Rostislaf, etc. Pour l'expliquer, on balance au-

autres que néanmoins nous sommes loin d'adopter. L'une est le mot *célo*, village, et *célith*, établir, coloniser; l'autre, *sedlo*, selle; la première désignerait un peuple à demeures fixes, l'autre une nation nomade vivant surtout à cheval. A notre sens, ils étaient les *parlans*, à l'opposite des Némètes ou *muets*, c'est-à-dire de tous ceux dont ils n'entendaient pas la langue : car les Sloves ou Slovènes (Slovates, Slovaks, Sloventsi) nous paraissent plus anciens que les Slaves ou *glorieux*.

Quoi qu'il en soit de ces étymologies et quelles que fussent d'ailleurs les nuances et les diversités de caractère, d'usages, de genre de vie entre les différentes peuplades de la grande famille slavonne, on reconnaissait ceux qui en faisaient partie à leur constitution physique et à leur idiome.

Généralement les Slaves étaient des hommes forts, robustes, d'assez haute taille, mais replets et charnus, ayant les yeux petits et foncés, la peau tant soit peu basanée, et les cheveux d'un brun clair ou tirant sur le rouge. La simplicité de leur vie agreste, l'ignorance où ils étaient du luxe, l'exercice continuel dans lequel la guerre, la chasse et l'agriculture entretenaient leurs membres, et le climat rigoureux, il est vrai, mais salubre sous lequel ils vivaient, prolongeaient leur existence et offraient chez eux, comme encore de nos jours, de fréquens exemples de longévité. Ils supportaient également bien le froid et la chaleur, et leur corps avait une telle souplesse qu'on rapporte qu'ils pouvaient se resserrer dans un espace démesurément étroit et se cacher sous l'eau en respirant à travers des roseaux, lorsqu'ils étaient poursuivis par l'ennemi. Endurcis aux fatigues, ils se passaient de lits, de tentes, d'ustensiles de cuisine ou de table, et leur pauvreté égalait leur manque absolu de civilisation. Ce qui les distinguait surtout des Germains, c'était l'extrême malpropreté que leur reprochent Tacite, Procope (1), les empereurs Maurice (2) et Constantin Porphyrogénète, de même que les écrivains plus modernes.

Du reste, ils étaient braves et redoutables à la guerre (3), bons, conciliaus et humains en temps de paix, fidèles au lien conjugal et hospitaliers avec effusion. Procope, Maurice et Adam de Brême s'accordent à louer leur caractère doux, juste et loyal. Une inva-

(1) *De bello Goth.*, III, 14.

(2) *Strategicôn*, II, 5.

(3) *Karamz., t. I, ch. III, p. 56 de l'or. russe.*

[illegible] comme au-
[illegible] amu-
[illegible] l'esprit belli-
[illegible] ancienne Roxolans,
[illegible] par leur amour du
[illegible]. Quelques tribus se
[illegible]

La langue [illegible] prodigieusement bar-
[illegible] grec et différant en
[illegible] est sans doute très
[illegible] type primitif.
[illegible] se trouve dès le
[illegible] en Pannonie par
[illegible] de cette manière (3)
[illegible]. Malheureusement il
[illegible] traductions qui,
[illegible] de S. Méthode [illegible] en Russie
[illegible]. La langue
[illegible] (4), de même
[illegible] mais ces rap-
[illegible] et par con-
[illegible] de ceux que
[illegible] a, dans la
[illegible] qu'ils étaient ve-
[illegible] commune, laquelle
[illegible] des suppositions auxquelles les
[illegible] modernes donnent chaque jour plus de consis-
[illegible] de tant d'opinions contradictoires, n'ont
[illegible] garantie certaine. Ce qui est sûr, c'est que le slavon
[illegible] qu'il existe dans les monuments du IXe siècle, n'est plus
[illegible] langue à l'enfance; ses formes presque savantes et sa richesse
[illegible] que par des siècles de progrès que cette langue peut
[illegible] faits particulièrement chez les Boulgars et les Khrobates, dans

(1) « *[illegible] magis quam pugnæ intenta.* » Tac., *Hist.*, I, 79.

(2) [illegible]

(3) M. Kopitar, dans les *Annales de Vienne*; critique d'un ouvrage de [illegible], t. XLV.

(4) Karamzine, t. I, ch. III, note 246, de l'orig., et Dobrowsky, *Entwurf [illegible]*, Prag., 1812, in-8. Slovanka, t. I, p. 27-54.

le voisinage de l'empire romain et au moyen des communications fréquentes établies entre ces peuples et leurs voisins au midi. Pour les Slaves du nord, l'importation des livres sacrés constitua vraisemblablement un immense progrès, lequel fut continué par l'introduction du christianisme et par les idées nouvelles qu'il répandit, ainsi que par les rapports hiérarchiques qu'il établit entre la Russie et la Grèce. Relatif surtout à la langue, ce progrès s'étendit à la vie intellectuelle des peuples par l'usage de l'écriture qui se répandit en même temps. Saint Cyrille avait imaginé des caractères qu'il avait calqués, au nombre de trente-huit, sur l'alphabet grec; cinq autres lettres, propres au slavon, y furent ajoutées plus tard. Cependant on cite un passage qui ferait croire que les Khrobates ont connu l'écriture dès l'année 641, puisqu'ils signèrent à cette époque (1) la promesse de ne plus faire la guerre. En résulte-t-il, comme quelques-uns l'ont voulu, que l'alphabet *glagolitique* des Slaves méridionaux est plus ancien que l'alphabet *cyrillique* de ceux de l'est et du nord, et faut-il, avec la tradition, rapporter le premier à saint Jérôme, aux IVe et Ve siècles? Karamzine conteste l'un et l'autre, et regarde l'alphabet glagolitique comme une invention des moines dalmates, d'un temps beaucoup moins reculé (2). Quoi qu'il en soit, ces livres écrits fixèrent la langue, et depuis lors, le slavon d'église fut regardé comme la langue-mère de tous les dialectes parlés chez les différens peuples de la même race. Ces dialectes, on peut les ramener tous à deux branches principales : à celle des Slaves orientaux appartiennent l'esclavon, le russe, le serbe, le croate, le vinde; et à celle des Slaves occidentaux, le slovaque, le tchèkhe, le vénède de la Haute-Lusace, celui de la Basse-Lusace, et le polonais.

Tous les Slaves furent idolâtres jusqu'au milieu du VIIe siècle : Peroun, le dieu de la foudre, et une infinité de divinités secondaires qui variaient de tribu à tribu, formaient l'objet de leur culte. Saint Columban opéra les premières conversions après 613, et elles devinrent fréquentes au moment même où les premiers royaumes slavons furent anéantis, et où les Goths, les Avares, les Francs, les Magyares, etc., bouleversèrent successivement les états les plus avancés du côté de l'occident. Au IXe siècle, le christianisme gagna du terrain parmi ceux du sud et de l'ouest; il s'insinua, par l'organe

(1) *Chirographis propriis datis.* Voy. Pfister, *Geschichte der Teutschen*, p. 534, t. I.

(2) *T. I, p. 111, origin. russe.*

[illegible] Olga, ré-gente de Russie, reçut le baptême en 955. En 988, Vladimir Ier se fit également chrétien, et son exemple, appuyé d'ailleurs de ses ordres formels, détermina la conversion des Russes. Les Slaves du Mecklenbourg, de la Poméranie et d'autres pays des mêmes régions septentrionales, achevèrent dans la suite cette révolution religieuse parmi toute la race qui nous occupe.

Tous ces peuples vivaient disséminés par familles sur un immense territoire, n'avaient d'abord point d'endroits où des masses fussent agglomérées. Les Grecs, assure Procope (1), les nommaient pour cette raison *Sporades*, et l'on a même prétendu que le nom de *Ross* était l'équivalent de celui-ci (2). Divisés en une infinité de républiques ou plutôt de communautés libres, ils se gouvernaient eux-mêmes et choisissaient, pour les commander à la guerre, des voïévodes d'un pouvoir toujours temporaire. Ils ne sont pas régis par un seul homme, dit encore Procope, mais vivent depuis un temps immémorial sous un régime démocratique qui leur fait traiter en commun toutes leurs affaires (3). Impatiens du frein, ils ne cédaient jamais qu'à la conviction (3); peu dociles à l'autorité même des lois, ils se révoltaient contre celle d'un maître (4). Les familles faisaient elles-mêmes leurs affaires respectives, les tribus arrangeaient celles qui les regardaient en commun (5), et, dans des momens difficiles, les vieillards d'une expérience consommée ou jouissant d'une réputation de sagesse, étaient invités à les assister de leurs conseils : ils avaient tous ce principe, qu'une liberté personnelle illimitée était pour les hommes le premier des biens (6). Néanmoins, il se forma de bonne heure parmi les Slaves, jusque-là égaux entre eux, une espèce d'aristocratie surtout militaire, dont les membres étaient désignés par les mots de *boïars*, *voïévodes*, *kniaz*, *pan* et *joupan*, qu'on trouve fréquemment dès les premières pages de leur histoire; aristocratie qui se fortifia dans la suite au point d'opérer un chan-

(1) Livre III.

(2) Voy. par exemple Engel, *Geschichte von Galizien und Lodomerien*, *Allg. H. Gesch.*, t. XLVIII, p. 412; Strahlenberg, trad. fr., t. I, p. 21. Thuanus, *Hist.* lib. LVI, etc., plus bas, p. 46.

(3) Procop., lib. I.

(4) Strit., *Mem. pop.*, t. II, p. 28.

(5) [illegible] Pr. III.

(6) Karamzin, orig. russe, t. I, p. 21.

gement décisif dans la situation de ces peuples. Mais alors, il n'y avait point chez eux de noblesse héréditaire, et point d'esclavage; la monarchie leur était inconnue : Nestor l'assure positivement, par rapport aux Slaves de Russie, comme cela était chez les autres Slaves. C'est à dater du VIII[e] siècle seulement que l'aristocratie guerrière, à laquelle avait fait place cette antique démocratie dont Novgorod, par exemple, conserva si long-temps l'image, que cette aristocratie enfanta peu-à-peu le pouvoir monarchique, à mesure que les tribus, s'agglomérant de plus en plus, formaient des états plus considérables. Des différentes dynasties royales ou ducales qui surgirent alors en Pologne, en Bohême, en Vénédie, chez les Obotrites et les Pomoraniens, et peut-être dans les Russies, une seule est restée, la famille obotrite des grands-ducs de Mecklenbourg; elle seule, de toutes les maisons régnantes, est véritablement d'origine slavonne.

Il faut donc renoncer à cette opinion vulgaire, que les mots de *Slaves* et *Esclaves* sont synonymes : tout au contraire, la race slavonne est une race libre, long-temps indocile à porter le joug et, ainsi qu'il vient d'être établi, primitivement démocratique. C'est par son mélange avec d'autres races, comme en Russie avec les Scandinaves, les Finnois et les Tatars, ou par des emprunts faits à des voisins plus façonnés à l'obéissance, comme la Pologne en fit, au temps de la réunion, à la Lithuanie despotique, que la servitude s'introduisit parmi eux et que le peuple, courbé sous l'autorité des boïars, perdit peu-à-peu cette fierté sauvage qu'il tenait de la nature, et cet esprit d'égalité qui en dérivait.

Tels étaient ces anciens Slaves, dont nous avons maintenant à faire connaître les descendans compris dans les limites actuelles de l'empire de Russie. Il y en a deux branches essentielles, rivales entre elles, et qui, jusqu'à ce jour, ont nourri l'une contre l'autre les plus vives animosités : les Russes, *grands* et *petits*, et les Polonais. On peut y ajouter les Cosaks, peuplade mixte, dont le fond est slavon, mais qui se sont formés du mélange de Russes avec des Tcherkesses, des Tatars et avec d'autres élémens.

Il est juste de commencer par celui dont l'empire porte le nom et qui a établi sa domination sur les autres, ainsi que sur une multitude d'autres peuples de race différente dont il sera question dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

LES RUSSES. — GRANDE-RUSSIE OU MOSCOVIE.

On comprend aujourd'hui sous le nom de *Russes* indistinctement tous les habitans du colossal empire, dont la surface s'étend sur un neuvième de tout le continent de notre planète, et auquel des publications, dont, pour le moment, nous n'avons pas à examiner l'exactitude donnent plus de 375,000 m. c. g., tant en Europe qu'en Asie et en Amérique. Rigoureusement parlant, cette dénomination n'est point exacte : sans doute, dans le sens politique, le nom de Russe désigne tous les enfans de la même patrie et les sujets du même souverain; mais dans le sens propre, il n'appartient qu'au noyau de la population, noyau qui embrasse, il est vrai, l'immense majorité déjà répandue sur tout le territoire jusques à ses extrêmes limites, mais que serrent de toutes parts des races différentes, très nombreuses, très variées, et qu'on distingue par leurs mœurs et leurs traditions plus encore que par leurs idiômes multipliés à l'infini. Les véritables Russes sont de race slavonne; non sans mélange, il est vrai, mais portant encore sur eux tous les caractères essentiels de cette race qui s'est conservée plus pure parmi les Polonais, dont la langue, très cultivée, se rapproche plus néanmoins du slavon primitif. C'est là le peuple dominant, celui dont les princes, dont les bras et le courage ont fondé le puissant empire qui a successivement englouti des voisins plus faibles et moins entreprenans.

Nous avons énuméré plus haut les différentes tribus des Slaves *orientaux* appartenant plus spécialement à la Russie actuelle, et nous avons indiqué les demeures qu'elles occupaient depuis le Dniestr jusqu'au Volkhof. Aucun nom commun ne les réunissait encore; les Krivitches, dont le nom sert encore aujourd'hui aux Lettons pour désigner les Russes, étaient la plus puissante de ces tribus: ils occupaient les districts actuels de Polotsk, Vitebsk, Pskof, Smolensk et peut-être

de Tver (1); mais chacune des petites peuplades se distinguait par des mœurs particulières, et il n'était pas rare qu'elles se fissent la guerre entre elles. Les annales de Novgorod affirment que ces Slaves sont bien plus anciens que le commencement de leur histoire dans la Chronique de Nestor, et que leur première ville fut Slovensk, sur le lac Ilmen, laquelle fut ravagée plusieurs fois par la guerre et par la peste long-temps avant que Novgorod existât. Ce dernier nom (Ville-Neuve) lui-même suppose naturellement une autre ville d'une origine plus reculée; cette ville, le savant Muller (2), l'a cru reconnaître dans le Sclavinum (Slóvensk) dont il est question dans un passage de Jornandès (3), et qui pourrait bien être identique avec le Vieux-Ladoga ou la Vieille-Ville (*Staroïé Goroditché*), qui toutefois n'est nommée ainsi dans l'histoire qu'à l'année 1105. Kief ne remonte pas à cette haute antiquité, car du temps d'Askold et Dir, au milieu du IXe siècle, ce n'était encore qu'un très petit endroit, quoique bâti, *il y a long-temps*, leur dit-on, par trois frères: ses paisibles habitans payaient tribut aux Khazars.

Au IXe siècle, le nom de *Russes* ou *Rosses* commence à paraître dans l'histoire (4). Cédrénus, Zonaras, Nicetas de Paphlagonie et Photius dans sa circulaire, les nomment les premiers, non à l'occasion de Rurik et de ses frères, ni d'Askold et de Dir, mais avant l'arrivée de ces Varèghes et à l'occasion de sauvages guerriers ou flibustiers du Nord qui leur ressemblaient. Les *Russes* se présentent pour la première fois à Constantinople, en 839 (5); ils y avaient été envoyés en députation, et leur existence fut ainsi révélée aux Byzantins. En 852 dans la dixième année de l'empereur Michel, ceux-ci, suivant le témoignage de Siméon Logothète, les apprirent mieux à connaître : car ils parurent dans le Bosphore, avec leurs innombrables embarcations, et en 866, le patriarche Photius, dit dans sa circulaire : « Un peuple dont on s'est *beaucoup* et *souvent* occupé dans les conversations, et par leur renommée..., les *Russes* enfin, lorsqu'ils eurent subjugué les peuples voisins tout-à-l'entour » etc. Ils avaient donc

(1) Karamzine, t. I, note 271, p. 100 de l'or. russe.

(2) *Sammlung Russ. Gesch.*, t. V, p. 383.

(3) « Slavini a Civitate Nova et Sclavino Rumunense et lacu qui adpellatur Musianus (Ilmen), usque ad Donastrum et boream, Visila tenus, commorantur. »

(4) M. Strahl, *Geschichte des russischen Staates*, t. I, p. 63, dit que les auteurs byzantins parlent de navires russes déjà à l'année 744.

(5) *Annales Bertiniennes;* Muratori *Script. rer. Italic.*, t. XI p. 525.

quelque puissance dès cette époque, et c'est aussi ce qui semble ressortir du témoignage de Nestor appuyé de l'opinion de Karamzine (1). Les Tchoudes et les Slaves leur obéissaient; ils en traversaient le pays regardé par les écrivains du Nord comme faisant déjà partie de la Grèce (*Grikia*), pour arriver sur le Dnièpr qu'ils descendaient ensuite jusqu'à son embouchure dans la mer Noire; de là, ils poussaient jusqu'à Constantinople où ils prenaient du service, ou faisaient le commerce, ou exerçaient leurs rapines. Mais avant l'année 862, ils avaient été expulsés par les mêmes peuples, et des troubles ayant succédé alors, parmi ces derniers, au bon ordre qu'ils avaient établi, on les regretta: le peuple trouva le joug des boïars jaloux les uns des autres, plus pesant que celui des étrangers; il rentra donc sous leur loi, soit en n'opposant aucune résistance à une nouvelle incursion de leur part, soit même en les rappelant de son plein gré. Cette dernière version est celle de Nestor: « les Slaves de Novgorod, dit cet annaliste, les Vesses et les Tchoudes envoyèrent au-delà de la mer (peut-être *vers la mer*) chez les Varèghes-*Russes* pour leur dire: Notre pays est grand et fécond; mais d'ordre, il n'y en a point: venez nous gouverner et régner sur nous! Les Varèghes-Russes accueillirent cette demande: trois frères, Rurik, Sinéus et Trouvor se mirent aussitôt en marche et s'établirent au milieu des Slaves de Novgorod, et dans le pays des Vesses et des Krivitches. Ces contrées, dans lesquelles étaient compris les gouvernemens actuels de Novgorod, de Pskof, de Saint-Pétersbourg et d'Esthonie, commencèrent dès-lors à être appelées *pays russe* (*Rousskaïa Zemlia*), nom qui depuis s'est perpétué dans l'histoire.

On peut donc, en remontant les siècles, suivre le nom russe jusqu'au IXe, et c'est à Novgorod qu'il se mêle d'abord aux affaires des Slaves. Il appartenait en propre à une tribu guerrière de laquelle ces derniers l'ont accepté pour en faire la dénomination commune de toutes leurs branches disséminées sur le Volkhof, la Duna et le Dnièpr.

Maintenant on se demande qui étaient ces Russes, d'où ils venaient, à quelle race il faut les rapporter?

Ce qui est certain, c'est qu'ils n'avaient rien de commun avec les Slaves, dont Nestor les distingue expressément, et auxquels Constantin Porphyrogénète les oppose dans toute occasion, comme les vaincus aux vainqueurs. « En novembre, dit-il entre autres, leurs

chefs sortent de Kief avec tous les guerriers *russes*; ils parcourent les petites villes qu'on nomme Gyra, et vont dans le pays des Slaves, des Verviens, des Drégovitches, des Krivitches, des Serbes et des autres Slaves qui sont tributaires des *Russes* (1). » Dans un autre endroit, le même empereur nous fait connaître les noms des cascatelles du Dniépr en russe et en slavon : on explique sans peine les noms de cette dernière langue, mais les autres, défigurés peut-être, appartiennent à une langue à part, différente en tout des idiomes slavons (2). On remarque le même contraste entre les noms tout-à-fait étrangers des conquérans, Rurik, Sinaf, Trouvor, Askold, Dir, Ragvald, Oleg, etc., et entre ceux des Slaves dont on reconnaît toujours l'étymologie. Sviatoslaf, fils d'Igor, le premier, porte un nom que la majorité de ses sujets pouvait comprendre, et en même temps l'élément slavon l'emporta, sous d'autres rapports encore, sur l'élément étranger. A ces faits, il faut ajouter le témoignage de l'évêque Luitprand, lequel, envoyé par l'empereur Othon Ier à la cour impériale de Nicephore, y vit des gardes mercenaires, et affirma ensuite qu'ils étaient « les Russes que nous appelons aussi Normands » (3). C'était le régiment de ces enfans de la Scandinavie plus connus sous le nom de *Varangiens*, gardes-du-corps sur lesquels la politique cauteleuse et obscure des empereurs de Byzance aimait à s'appuyer. Or, il est remarquable que cette observation de Luitprand coïncide si bien avec le témoignage positif de Nestor, suivant lequel les vainqueurs des Slaves, ou plutôt leurs nouveaux maîtres, sont nommés Russes-Varèghes, c'est-à-dire Normands, et qui divise ces Varèghes établis sur la Baltique, en Ourmanes (Normands), Suédois, Angles et Goths.

Ce qui a fait douter de cette origine des Russes, c'est, d'un côté, le silence absolu des chroniques suédoises sur les trois frères, et de l'autre, le silence non moins profond des historiens byzantins : on ne connaît d'ailleurs aucun pays des Normands auquel était attaché le nom de *Ross* ou *Russ*; car l'existence de la province suédoise de Rosslagen (4) est niée par Suhm et par Dalin, autorités imposantes dans

(1) Οἵτινες εἰσι πακτιῶται τῶν Ῥῶς.

(2) « Mirum, dit Bayer, quam russica vocabula nemo interpretari possit : adeo nihil slavonici continent ut ne sonum quidem vel tenuem Slavonici oris. » *Comment. Acad. Petrop.*, t. IX, p. 395.

(3) « *Legationis ad Nicephorum Phocam susceptae Descriptio*, in *Opp.* et Muratori *Scr. rer. ital.*, t. II. Russios, quos alio nomine Nordmannos vocamus ».

(4) Rosslagen est le nom que les Finnois donnent à la côte de Suède située en

cette matière. Mais les Byzantins ne connaissaient des peuples du Nord que ceux dont l'existence leur était révélée par des brigandages ou par leur arrivée à Constantinople dans un but quelconque, et il n'est pas nécessaire d'admettre que les Varèghes de Rurik se nommassent eux-mêmes Russes. Cette dénomination peut leur avoir été donnée par les Tchoudes ou Finnois qui désignaient ainsi les étrangers, spécialement les Suédois, auxquels ils ont donné de tout temps le nom de *Rouotsi* ou *Rouotsa-Lainen*, tandis qu'ils appelaient les Slaves-Russes, Venèdes, *Wenäe* ou *Wena-Lainen* (1). Les Slaves transmirent à Constantinople la dénomination usitée chez eux et chez leurs voisins, pour désigner les peuples du Nord, et ceux-ci ont sans doute fini par l'adopter eux-mêmes. De là vient sans doute qu'on lit dans les Annales de Saint-Bertin (2) que des *Ros*, arrivés à la cour de Louis-le-Débonnaire, et dont on cherchait à savoir la patrie, furent reconnus être des Suédois, et renvoyés dans le Nord.

Le nom des Varèghes, étroitement lié à celui de Ross, nous semble, à nous, décisif dans cette matière. Il n'était point inconnu dans les parages du Nord : la mer Baltique le portait (3); il se retrouve dans les mots de *droit de vareck* que les Normands français ont glissé dans notre langue, et les Varangiens de Byzance sont invariablement nommés enfans du Nord, de Thulé, de la Norvège ou d'autres contrées septentrionales européennes. Schlœzer regarde même ce nom comme identique avec celui de *Foederati* donné par Jornandès (4) et par Procope (5) aux mercenaires goths que Constantin-le-Grand a pris à sa solde, et prouve qu'en effet *vara*, *waire*, signifie alliance, fédération (6). Lorsque Vladimir, poursuivi par Iaropolk, se sauva au-delà de la mer, l'annaliste russe rapporte qu'il alla chez les Varèghes, et l'épouse de Iaropolk, fille d'un roi de Suède, est de même appelée une princesse varèghe. Suivant Saxon le grammairien (7), écrivain du XIII[e] siècle, les Danois faisaient déjà la guerre en Russie peu après J.-C. Les noms scandinaves qui pendant cent ans prédo-

fixe de la Finlande et de l'Esthonie. Il serait possible qu'eux eussent attaché le nom de *Ross* aux guerriers venus du Nord.

(1) Graberg de Hemso, *La Scandinavie vengée*, p. 106.

(2) Duchesne, t. III, p. 195.

(3) *Voyez* Nestor.

(4) *De reb. Goth.*, cap XXI, p. 610.

(5) *Descript. Ponti Euxini*, lib. VIII.

(6) *Histoire universelle* de Halle, t. XXXI, p. 545 *sqq*.

(7) *Lib. II*, au commencement.

minent dans l'histoire des conquérans russes (1) et le caractère également scandinave imprimé aux traités par eux conclus avec les Byzantins, venant à l'appui de ces faits, nous considérons comme indubitable l'opinion de Bayer, de Schlœzer, de Karamzine, de Krug, de Lehrberg, de Fræhn, et de tous ceux qui prennent les Normands pour les ancêtres des premiers Russes.

Le savant Ewers était d'une opinion différente : ainsi que l'abbé Périn (2), il les croyait des descendans d'abord des Khazars, et puis d'une peuplade turque établie sur le bas Volga. Mais Karamzine dédaigne de s'arrêter, même un instant, à cette version, en effet peu soutenable, malgré toute la dépense d'érudition qu'Ewers avait faite pour l'accréditer (3). Quoique beaucoup plus générale, celle qui fait dériver le nom de Ross de celui des Roxolans, peuple ancien qu'on regarde comme slavon d'origine, n'a pas plus de vraisemblance ; car ce dernier est diversement employé par les historiens, et disparait de leurs annales au moment le plus décisif (4). Il est vrai qu'il prête singulièrement à cette hypothèse, surtout s'il est vrai que quelques manuscrits de Strabon ont *Roxani* au lieu de *Roxolani* (5) et si, dans un manuscrit de Jornandès conservé à la bibliothèque ambroisienne, on lit *Rossomanorum* au lieu de *Roxolanorum* (6) ; mais comment ce nom se serait-il perdu pour ne reparaître qu'au IXe siècle ? Quant au *Risaland* en Finlande d'où Strube de Pyrmont (7) fait procéder le peuple qui nous occupe, et qu'il croit d'origine gothe, ce qu'on ne conteste pas, il était habité par des Zyriènes finnois, sans doute trop faiblement peuplé, et d'ailleurs d'une authenticité historique bien contestable.

Il n'en est pas de même de l'hypothèse de Watson (8), laquelle,

(1) Le nom de Rurik, *Roricus* et *Rorus*, est donné, dans l'une des chroniques de Duchesne (*Hist. franc. Script.*, t. II, p. 389, 524, 850), à un duc des Danois et à un chef *natione Nordmannus*, et l'on retrouve ceux de Rurik, Truvar et Sinio.

(2) *Abrégé de l'Hist. de Russie*, t. I, p. 5.

(3) Il y a beaucoup de confusion dans les observations critiques présentées par M. Strahl à l'appui de l'opinion de M. Ewers.

(4) Suivant Muller, au IVe siècle déjà, voy. *Samml. Russ. Gesch.*, t. V, p. 383.

(5) P. Oderborn, *Johannis Basilidis M. Mosch. ducis vita*, lib I. Levesque, *Hist. de Russie*, t. I, p. 27 et 88.

(6) *Voyez* Muller, dans Busching, *Magazin*, etc., t. XVI, p. 298.

(7) *Dissertation sur les anciens Russes*, p. 17 *sqq.*

(8) *Mémoires de la Société courl.*, t. II, p. 291.

suivant nous, ne méritait pas d'être traitée avec tant de mépris par M. Strahl (1). Cette hypothèse, Karamzine lui-même y a donné lieu: et d'ailleurs Muller, plus savant que l'un et l'autre, y avait pensé avant eux (2). Watson, il est vrai, y a mis moins de critique. A l'exemple de ses devanciers, il cite le témoignagne du géographe de Ravennes, qui place sur la mer Baltique la patrie des Roxolans; preuve insignifiante, puisqu'on désignait ainsi les Slaves en général, les Vénèdes et autres. Or, elle doit servir à établir que les Ross ou Russes étaient venus de la Prusse, et non d'au-delà des mers. Mais on invoque d'autres argumens qui peuvent paraître plus solides: le Kurisch-Haff, golfe prussien de la mer Baltique, s'appelait anciennement *Russna*, et porte encore ce nom en 1436, dans un traité conclu entre Jagellon et le grand-maître de l'ordre teutonique, Paul de Russdorf; le principal bras du Niémen, depuis Tilsit, se nomme également *Rouss*, et dans les environs sont les villages, bourgs et villes de *Russ*, *Russneiten*, *Varuss*, *Rossiten*, *Rossiene*, etc. Partout ce nom de *Rouss*, qui forme aussi le principal élément du mot *Prussiens*, *Po-Russi*. Ajoutez à cela qu'une grande rue de l'ancien Novgorod s'appelait *Prussienne*, que le *Livre des degrés* dit positivement que Rurick, qui venait du pays des Varèghes, était de la race des Prouss, à laquelle la Prusse a dû son nom, et qu'on lit dans quelques manuscrits de Nestor, que ce chef est venu de Prusse (3); enfin que les Normands, avant de pousser au loin leurs expéditions, avaient dû faire des descentes sur ces côtes plus rapprochées. Appuyée de tant de faits, cette hypothèse ne paraîtra plus aussi dénuée de vraisemblance. Ainsi s'expliquerait aussi le culte de Peroun chez les Russes: car ce dieu paraît indigène chez les Lettons, Prussiens, Lithuaniens, et le Letton, même d'aujourd'hui, désigne de ce mot le tonnerre; les Russes l'auraient apporté des bords de la Baltique.

Quoi qu'il en soit de toutes ces dissidences d'opinion, il est certain que les Slaves prirent de leurs vainqueurs le nom de Russes, et donnèrent ensuite celui de *Russie*, plus tard *Rossie* (4), au pays qu'ils occupaient; ainsi, dit Nestor, les Slovènes de Novgorod se mêlèrent à la race des Varèghes, et leur pays fut depuis nommé *Terre Russienne*. Ce fut là un premier mélange; mais il y en eut d'autres

(1) *Geschichte des russischen Staates*, t. I, p. 61.
(2) *Sammlung Russ. Gesch.*, t. V, p. 386.
(3) Karamzine, t. I, chap. II, note 111 de l'original.
(4) Karamzine, t. I, ch. II, note 91

dans la suite, sans compter que déjà les Tchoudes, les Vesses et les Mères étaient presque confondus avec les Krivitches et avec leurs voisins du lac Ilmen.

A sa première arrivée, Rurik n'établit point encore sa résidence à Novgorod, où une population remuante et ombrageuse ne l'aurait point toléré : alors les trois frères furent plutôt les défenseurs des Novgorodiens que leurs maîtres; et, semblables aux margraves de l'Empire, ils s'établirent dans des villes de frontière qui furent fortifiées, et dont les leudes, les compagnons de ces chefs, grossirent bientôt le nombre. Mais, quel qu'ait été le premier siège de la puissance naissante des Russes, Ladoga, Slovensk, ou Aldeïoborg (en russe *Staroié Goroditché*), bientôt il fut de là transporté à Novgorod, où, après la révolte de Vadim-le-Fort, Rurik, sans doute soutenu par de nouveaux essaims de Varèghes, vint établir sa domination sur les débris de la liberté de cette ville ancienne. Ceci étant arrivé, suivant les chroniques, dès l'année 864, Novgorod peut être regardé comme la plus ancienne métropole des Russes, dont le nom, on ne doit pas l'oublier, embrassait alors, outre les guerriers normands, dont le seul traité d'Igor avec Byzance offre plus de cinquante noms, les Slaves de Novgorod, les Tchoudes, les Mères, les Vesses et les Krivitches, tous soumis à Rurik, qui, à la mort de ses deux frères, en avait recueilli l'héritage. Rurik régnait ainsi de la Néva à l'Oka, tandis que d'autres Varèghes, maîtres de Kief, avaient réduit les Polènes, les Viatitches, les Radimitches, et d'autres tribus voisines. Des deux états, Oleg, le successeur de Rurik, n'en fit qu'un, lorsque les bords rians du Dnièpr eurent excité sa convoitise; Igor y incorpora aussi les Drevliens, et les Khazars même en devinrent tributaires; enfin quelque temps après, Vladimir y réunit encore la principauté de Polotsk qui, régie par un prince varèghe, paraît avoir prétendu à l'indépendance.

Kief, dans une situation plus agréable, sous un ciel plus doux, et plus rapproché de Constantinople, où constamment les yeux des Varèghes se dirigèrent, était devenu la métropole des Russes, et Novgorod, principauté dépendante, n'était plus que la seconde ville de l'etat. L'affaiblissement successif des princes, à la suite des partages, et plus tard l'invasion des Mongols, lui rendirent son importance politique en relâchant le lien qui liait à la grande-principauté cette république princière.

Le système des apanages, en brisant l'unité monarchique et nationale, étendait néanmoins vers l'est, la domination des Russes, dans

les pays habités par de paisibles Finnois, Mordouins, Tchérémisses, Vogouls, et jusque dans les limites des Boulgars de la Kama ; et de nouvelles fusions entre des races différentes, s'opérèrent successivement. A l'année 1054, M. Strahl compte déjà, mais sans nous dire sur la foi de quels auteurs, les gouvernemens actuels de Kostroma, Nijegorod, Penza et Tambof, parmi les provinces russes (1). Les principautés de Mourom et de Riaisân remontent à l'année 1129. Au commencement du XIIe siècle, Vladimir II Monomaque avait fondé sur les bords de la Kliazma une ville de son nom. Elle faisait partie de la principauté de Souzdal, que le prince Iourii Dolgorouki éleva à un rang distingué. André, fils de Iourii, dégoûté de Kief, devenu le théâtre de crimes, de brigandages, de guerres civiles et de toutes sortes de ravages, et préférant le pays de Souzdal où il était né, agrandit cette ville de Vladimir; il y établit son autorité à la mort de son père, et prit, en 1157, le titre de grand-prince, sous lequel Isiaslaf III régnait simultanément à Kief. « C'était là qu'il avait reçu le jour, dit Karamzine, et qu'il avait été élevé; là, le peuple ignorait encore le nom de la sédition ; il ne se permettait ni de juger, ni de changer ses souverains ; il leur obéissait avec zèle et combattait pour eux avec intrépidité (2). » Les premiers pasteurs du peuple ne tardèrent pas à suivre l'exemple des princes amis de l'ordre et de la paix : en 1299, leur siège fut formellement transféré à Vladimir, où cependant leur titre restait toujours celui de *métropolitains de Kief et de toute la Russie*. La translation, en 1381, de la métropole à Moscou, où depuis cent ans résidaient les grands-princes, n'y apporta pas non plus de changement ; mais après que Kief se fut détaché de la métropole et eut placé à la tête de son église un métropolitain uniate qui portait le même titre, celui de Moscou résigna l'ancien, et ne se fit plus appeler que *métropolitain de Moscou et de toute la Russie* (3).

Ainsi nous voyons opposées l'une à l'autre deux Russies dont chacune se donnait pour la patrie tout entière. Le pape y contribua en conférant, vers le milieu du XIIIe siècle, à Daniel Romanovitch le titre de *roi de toute la Russie*, que celui-ci transmit à ses enfans. Après ceux-ci, la Russie de Kief passa sous la domination des Lithuaniens

(1) *Gesch. des Russ. Staats*, t. I, p. 171. Malheureusement cet auteur manque de critique.

(2) Trad. fr., t. 2, p. 353.

(3) *Voy.* Strahl, *Russische Kirchengeschichte*, t. I, p. 435 *sqq.*

et de la Pologne : elle resta ainsi en contact avec la civilisation, comptait parmi les pays de l'Europe qui la reconnaissait comme l'une de ses parties, et en obtint bientôt, à l'exclusion de la Moscovie, le nom de *Russie*, auquel pourtant elle n'avait pas plus de droits que les grandes-principautés et principautés plus à l'est et au nord.

Tout au contraire, celle de Moscou était naturellement le noyau, le centre de la grande puissance slavo-grecque qui se préparait en Orient, et qui devait absorber de plus en plus les tribus finnoises. Également éloigné de la Néva et du Dnièpr, de la mer Blanche que le commerce des Novgorodiens atteignait et de celle d'Azof où se trouvait jusque vers l'an 1100 la principauté russe de Tmoutarakan (1), Moscou dominait en quelque sorte le cours des grands fleuves, qui, du cœur de la Russie, coulent vers ses extrémités. A peu de distance de là était le pays des sources, et c'est en suivant les fleuves jusqu'à leur embouchure que cet état s'agrandissait conformément au vœu de la nature : aussi a-t-il rempli cette vocation. La Dvina vint ensuite, et en dernier le Dnièpr et le Don. Maîtresse de l'embouchure de ces fleuves nés dans son sein, la Russie devait s'arrêter : la Pologne, proprement dite, les pays transcaucasiens, la Sibérie et peut-être la Finlande suédoise, étaient en dehors de ses frontières naturelles.

Malgré ces avantages et les hautes destinées que le cours des choses réservait à la Russie de Moscou, celle-ci déchut en quelque sorte de ce nom aux yeux de l'Europe qui l'oublia. Subjuguée par les Tatars, refoulée par les Lithuaniens, elle comptait plutôt pour un pays d'Asie que pour un royaume européen, et cela d'autant plus que la religion de ses habitans les mettait hors de contact avec l'église latine et avec son chef visible, le souverain pontife. Ces Russes ne furent plus appelés que Moscovites, nom qui, synonyme de Scythes et de Tatars, donnait l'idée d'une profonde barbarie. Il n'y avait plus de Russie qu'en Pologne, où le saint-père avait consacré ce nom par ses bulles apostoliques.

Mais l'histoire a repris tous ses droits, et le temps a corrigé cette erreur; toutefois aujourd'hui même les écrivains polonais affectent de ne jamais désigner l'empire de Russie que sous le nom de Moscovie, qui, disent-ils généralement, n'a rien de commun avec la véritable Russie. C'est dans ce sens que sont écrites ces lignes que

(1) Strahl, *Gesch. d. Russ. Staats*, t. I, p. 200.

[illegible] titre [illegible] et qui ne [illegible] le plus [illegible] tandis que [illegible] l'autorité [illegible] les Polonais, [illegible] des [illegible] à con[illegible] siècle, et [illegible] avec [illegible] Catherine II [illegible] n'existait [illegible] et pour ap[illegible] les [illegible] Lithuanie [illegible] de [illegible] 1763. Ca[illegible] titre d'im[illegible] le nom [illegible] par la force, [illegible] de l'état slavo[illegible], la [illegible] pas : autre [illegible] national. hum[illegible] ses lois, toutes [illegible] : encore [illegible]. Les mots de sa majesté russique [illegible] 1775 suggèrent à un autre [illegible]. La première fois [illegible], et le nom [illegible]. *Ce nom ne pourrait être justifié* [illegible] et contestée de Kiow, métropole [illegible] (3).

(1) [illegible], *Tableau de la Pologne*, t. II, p. 351.
(2) [illegible], *Revue Encyclop.*, janv. 1830, t. XLV, p. [illegible].
(3) [illegible], *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobiesky*, t. II, [illegible] de déclarer ici que si nous n'avons pas [illegible] M. de Salvandy a faite contre nous, en tête de sa prétendue

Il serait inutile de multiplier les citations, elles ne seraient qu'une copie de l'ancien style de la chancellerie polonaise. Ce style, les rivalités politiques des deux nations l'expliquaient suffisamment; mais des distinctions de ce genre peuvent paraître bizarres et peut-être puériles aujourd'hui que le *knès de Moscovie* dispose et de la Pologne et de toutes les Russies. Elles manquent d'ailleurs de fondement historique; elles sont, on peut le dire, erronées de tout point.

Car, non-seulement le nom de Russes était propre, ainsi qu'on l'a vu, aux Varèghes, auxquels Rurik appartenait et dont descendaient les grands-princes de Moscou aussi bien que les rois éphémères de Galitch; non-seulement ce nom fut attaché en premier lieu au territoire de Novgorod, qui a presque toujours dépendu de la même grande principauté à laquelle finalement elle fut assujettie; mais au temps de Rurik Rostislavitch, par exemple, Moscou ou plutôt Souzdal-Vladimir comptait si bien parmi les états russes qu'il gouvernait Kief, et que Vsévolod III envoya dans cette ville des boïars pour installer le prince sur le trône. De plus, le métropolitain gréco-russe resta inséparable des grands-princes de Souzdal, de Vladimir et de Moscou, et conserva toujours le titre de *métropolitain de toutes les Russies*; l'évêque uniate, qui lui fut opposé ensuite comme métropolitain à Kief, professait une religion autre que la nationale. Ce n'est pas tout, les historiens arabes, comme Ibn-Fosslan et Ibn-Haukal (1) font constamment une distinction entre Kief et la Russie; et, pour les annalistes du nord, Kief est plutôt la Grèce, tandis qu'ils donnent à la Moscovie le nom de Russie (2). Enfin les souverains de

nouvelle édition du livre cité, c'est que tous les passages importans sur lesquels nos critiques avaient porté avec justice avaient disparu de l'ouvrage, au moyen de cartons, et que, M. de Salvandy passant ainsi lui-même condamnation sur les points objets de nos attaques, nous pouvions bien à notre tour passer condamnation sur la forme de nos critiques et sur des détails peu essentiels dont M. de Salvandy voudrait faire croire qu'elles se composaient exclusivement. Franchement, nous regrettons une attaque un peu juvénile; mais pouvons-nous nous tenir pour battu, quand nous avons la certitude que c'est à nous que le public doit la *nouvelle édition*.

(1) *Ibn Fosslan*, de Fræhn, p. 154.

(2) Adam de Brême, au XIe siècle, dit : « Deinde latissima Polonorum terra diffunditur, cujus terminum dicunt in Ruzia regnum connecti. Hæc est ultima et maxima Vinulorum (Venedarum) provincia quæ et finem illius facit sinus (de la Baltique).

Moscovie, loin d'avoir renoncé à l'ancien titre, ont toujours porté celui de grands-princes des Russies, ainsi qu'on peut le prouver en remontant jusqu'à Siméon Ivanovitch, en 1352. A tant de preuves nous en ajouterons une dernière, c'est que le témoignage des anciens historiens, même polonais, qui divisent toujours la Roxolanie ou Russie en deux parties, celle de Moscovie et celle de Pologne, est en tout point contraire à l'assertion que nous cherchons à réfuter. Mathias de Miechow, dans une édition de 1518 que nous avons sous les yeux, dit : « Les Tatars se précipitant en foule *sur la Russie*, ravagèrent alors tout le pays de Riaisân (1), » principauté qui n'a jamais dépendu que de Moscou. Le baron de Herberstein, de tous les écrivains celui qui, vers le milieu du XVIe siècle, a le mieux fait connaître les Moscovites, se sert de ce nom comme identique à celui de Russes, et dit positivement, dans sa préface, que Moscou est la capitale de la Russie (2). Striykofsky (3), Jean Crassinus (4) et plusieurs autres historiens considèrent la Moscovie comme une partie importante de la Russie; le Lithuanien Koïalovicz place Tver dans la Russie intérieure (5), et ce témoignage de tous les bons écrivains du temps est encore fortifié par celui de notre De Thou, qui, dans son *Histoire*, écrite en 1573, s'exprime sur le même sujet en ces termes :

« A la Lithuanie touche la Russie (*Roxolania*); toutefois ce nom embrasse beaucoup de pays, désignant, comme le nom même l'indique, un peuple disséminé et occupant tout le territoire contenu entre la Baltique et la Livonie, la Suède, l'Océan glacial, le Volga qu'on appelle aujourd'hui Rha, la mer d'Asof, le Pont-Euxin, les monts Sarmatiques, la Lithuanie et la Samogitie. On la divise en deux régions.... La Russie d'au-delà du Borysthène et qui s'étend jusqu'aux

(1) *Tractatus de duabus Sarmatiis*, I, 1, 2.

(2) « Moschoviam mihi descripturo quæ Russiæ caput est, etc. » *Comment. rer. Moscov.* Après avoir donné différentes étymologies du nom de Russie (*Roxolani, Rosscia, i, e. disseminatio seu dispersio*, ῥεῦς, *a fluxu nimirum)*, Herberstein ajoute : « Sed undècumque tandem Russia nomen acceperit, certe *populi omnes* qui lingua sclavonica utuntur, ritum ac fidem Christi Græcorum more sequuntur, gentiliter *Russi*, latine *Rutheni* appellati, ad tantam multitudinem excreverunt, ut omnes intermedias gentes aut expulerint, aut in suum vivendi morem pertraxerint : adeo, ut omnes nunc uno et communi vocabulo Rhuteni dicantur. »

(3) *Sarmatia europæa.*

(4) *Polonia*, II, 4.

(5) P. 251, *in profundiori Russia.*

frontières de la Perse est soumise au grand-duc de Moscovie, etc. (1)... »

Rien n'est plus positif que ce passage, et nous pourrions en citer d'autres suivant lesquels la Moscovie se trouverait *au centre* même *de la Russie*. Mais ce n'est pas tout : l'erreur de nos écrivains modernes a même déjà été combattue il y a cent ans, entre autres par Strahlenberg et par Lacombe. Dans la description de la Russie du premier (1730) (2) on rencontre ce passage : « Certains auteurs allemands ont affecté d'introduire le nom de Moscovie et de Moscovites, pour désigner tout le pays et toute la nation de la Russie, « et d'autres auteurs plus éloignés ont suivi leur exemple dans les « descriptions qu'ils nous ont données de cet état. Cependant je ne « comprends pas sous quel prétexte on peut donner ce nom à tout « l'empire et à toute la nation; d'autant plus que la ville de Moscou « dont il paraît qu'on prétend le dériver n'a été que la cinquième « résidence des grands-ducs, ses souverains. » L'observation de Lacombe (3) est absolument identique : « Depuis ce temps, dit-il, Moscou « fut la capitale de la Russie. C'est pour cela que les étrangers, « allemands et autres qui commencèrent à venir à cette cour deux « cents ans après, donnèrent *par abus* aux Russes le nom de Moscovites dans leurs relations. »

Alors, cependant, cet abus n'avait rien d'étrange : quoique Russes, les habitans de la principauté de Moscou prenaient le nom particulier de Moscovites, comme de nos jours les Viennois, ceux de Dresde, de Munich et de Berlin, se nomment de préférence Autrichiens, Saxons, Bavarois et Prussiens, bien qu'ils soient avant tout Allemands. La principauté de Moscou s'étendit de plus en plus, et finit même par dominer toutes les autres. La puissante ville de Novgorod en relevait, et c'est par elle que l'intérieur du pays fut connu aux Suédois, aux Allemands, aux autres peuples voisins. Ceux-ci, n'entendant parler que du grand-prince de Moscovie, appelèrent de ce dernier nom toute la Russie non polonaise, pensant que c'était là celui qui lui appartenait exclusivement. Dans la Russie de Moscou elle-même, le nom devenu glorieux de Moscovites, paraît avoir prévalu au XVI[e] siècle : c'est au moins le seul que l'on trouve dans une espèce de manifeste, adressé en 1612, par le prince Pojarskoï, aux

(1) *Historiar.*, lib. XVI.
(2) Trad. française, t. I, p. 22.
(3) *Abrégé chronologique de l'hist. du Nord*, t. 1 p. 419.

chefs des diverses villes russes (1). Toutefois, le nom de Russe était constamment sous-entendu.

Celui de *Moscovie*, quoiqu'on l'ait fait dériver du nom de Mesech (Mesk, Mosk) (2), fils de Japhet, comme on a fait remonter celui des Rosses, Roxolans, Russes, à Ros, fils de Benjamin (3), au prince Rosch dont il est question dans le livre des prophéties d'Ézéchiel, ou tout au moins à Rouss, frère de Lekh et de Tchekh, qui vécurent au VIe siècle de notre ère; ce nom de Moscovie, disons-nous, n'est pas ancien, et, propre d'abord à la ville de Moscou, il ne commença à s'attacher au pays que sous Ivan II Ivanovitch, lorsque la suprématie resta héréditaire dans la famille de Moscou, et désignait dès-lors cette principauté, qu'on avait appelée plus anciennement *Russie-Blanche*, ainsi que le prouve le titre d'André Bogolioubskoï (1157) et celui qu'il demandait au patriarche pour un métropolitain de nouvelle création qui ne lui fut pas accordé (4), et *Russie-Noire*, à cause du joug des Tatars sous lequel elle était soumise (5). Rien de plus variable que ces titres, car ils changent d'un règne à l'autre : celui de *grand-prince de toutes les Russies* fut porté, pour la première fois de la part des princes de Moscou, par Siméon Ivanovitch [illegible], mort en 1353 (6).

[illegible] le nom de [illegible] identique à celui de Moscovie, ne se trouve [illegible] les documens antérieurs au XVIe siècle; mais [illegible] la fin du XIIIe (7), et dans [illegible] il est souvent question d'une *Petite-Russie*, comprenant [illegible], Vladimir, Peremouchl, Loutsk, Touroff et [illegible]. Dans un [illegible] février 1335, on voit apparaître pour [illegible] le titre de tsar de la *Russie grande, petite* et *blanche* [illegible] la Grande-Russie seule. Il en est question un siècle [illegible], premier livre imprimé à Moscou, et ensuite [illegible] documens du règne de Fedor Ivanovitch.

(1) Voyez [illegible] de Nestor.

(2) [illegible]

(3) [illegible]

(4) [illegible]

(5) [illegible]

(6) [illegible] trad. française, t. III, [illegible]

(7) [illegible]

(8) [illegible] Karamzine, [illegible] t. III, [illegible]

[illegible]

Sous Iván ou Ioán III Vassiliévitch, en 1470, la grande principauté de Moscou était de toutes manières la *Grande-Russie*, comparativement aux autres portions de la patrie commune; car, outre Moscou, Vladimir, Kostroma, Souzdal, Nijni-Novgorod, Kalouga, etc., et leur territoire, qui en formaient des possessions immédiates, Vologda, Viatka, Iaroslavl, une partie de Rostof, Kacimof, etc., en dépendaient, et Iván se nomma, dès 1471, *héritier* de Novgorod. Puis, en 1485, il déposséda les princes de Tver, construisit Ivangorod sur la Narova, acheva la conquête de la Permie, et commença celle de la tsárie de Kasan. A son avènement, la Russie avait déjà peut-être une superficie de 18,000 milles carrés géographiques, et, pendant son règne long et constamment heureux, ce prince en doubla l'étendue. En 1526, la Pologne fut obligée de reconnaître aux souverains de Moscou le titre de *grands-princes de toutes les Russies.*

Ce que nous entendons aujourd'hui par le nom de Grande-Russie, c'est le cœur de l'empire, ce pays des sources dont nous avons parlé plus haut, où la population moscovite se trouve agglomérée, où domine, à l'exclusion de toute autre, sa langue, cet idiome slavon mélangé et déjà plus éloigné de la source commune que celui des Petits-Russes et des Polonais. Suivant Strahlenberg (1), la Grande-Russie renferme les anciennes principautés de Novgorod-Véliki, de Vladimir ou Moscou, de Iaroslavl, de Rostof, de Biélo-Ozéro, et les seigneuries de Nijni-Novgorod et de Pskof avec leurs dépendances; et, suivant Busching (2), les grands gouvernemens, d'alors, du nom de Moscou, Novgorod, Arkhangel, Voronège et Nijni-Novgorod. Toutefois, Arkhangel appartenant par sa situation et par l'origine de sa population primitive aux provinces finnoises de la Russie, nous croyons devoir distraire cette région de celle dont les traditions sont tout-à-fait nationales et slavonnes.

C'est par la Grande-Russie que notre tableau doit commencer; mais avant d'entrer dans les détails topographiques et statistiques concernant les diverses fractions de cette vaste région, il nous reste à caractériser la nation russe en général et les habitans de la Grande-Russie ou Moscovie en particulier.

Généralement, les Russes sont plutôt grands que petits (1); mais

(1) T. I, p. 5.

(2) *Géogr.*, 1766, t. II, p. 50.

(3) Malte-Brun, *Précis de la Géographie univ.*, 2ᵉ édit., t. VI, p. 323, éta-

la stature varie chez eux, et se trouve à des degrés très différens chez les Petits-Russes qui sont de haute taille, et les Grands-Russes qui sont plus petits. On trouve des hommes et des femmes d'un embonpoint extraordinaire, et rarement on rencontre des Russes maigres; ils sont replets, et souvent charnus. Les difformités sont rares chez eux, car leur vie est dure, leur éducation agreste et sévère, et leurs vêtemens sont commodes; des enfans contrefaits auraient de la peine à résister au régime qu'on suit pour tous, à dater de leur immersion dans les eaux glacées des fleuves au jour des rois. Les Russes ont le front étroit, la bouche et les yeux petits, et le nez ou retroussé ou arrondi. La couleur de leurs cheveux est généralement brune; elle devient plus claire à mesure qu'on avance vers le Nord où ils les ont fréquemment roux ou d'un blond clair et plus lisses qu'au centre de la population. Ils ont la barbe de même couleur, forte, bouclée, et donnant à leur physionomie une dignité grave qui répond mal à leur caractère enjoué et bien loin du flegme et du pédantisme. La rigueur du climat émousse chez les Russes les organes du tact, du goût et de l'odorat, et l'aspect des vastes plaines couvertes de neige affaiblit leur vue : en revanche, ils ont l'ouïe fine, une grande souplesse dans les membres, et une agilité peu commune. Le Russe est d'une constitution robuste qu'il doit à un exercice constant, à une nourriture saine et sans apprêts ni recherche, aux bains d'un genre particulier par lesquels il s'endurcit, à la rusticité de ses mœurs. Il est fort, dans ce sens qu'il supporte tout avec facilité, qu'il brave les injures de l'air, qu'il se raidit contre la douleur, et que les plus longues fatigues ne peuvent l'accabler; mais son énergie n'est pas la même pour agir que pour endurer, même sa force active semble moindre que celle qu'on trouve chez plusieurs autres peuples. Frugal dans ses repas, le paysan se contente d'un pain de seigle noir et grossier, de choux aigres, de gruau, de champignons et de concombres salés, de poissons salés et fumés, et de certaines pâtisseries grossières, réservées encore pour les jours de fête. Il fait une faible consommation de viande, et même les œufs et le laitage lui sont interdits par l'Église, à une certaine époque de l'année. Les ognons, les melons d'eau, les noisettes et quelques légumes crus font souvent tout seuls les frais de ses repas. Sa boisson favorite est le *kvass*, breuvage fermenté qu'on prépare sur le feu, et qui se compose

blit à cet égard une opinion contraire à la nôtre, aussi bien qu'à la plupart des autres témoignages.

d'eau avec du malt d'orge et de la farine de seigle ou d'avoine. Cette boisson toutefois que l'on sert même sur les tables des riches seigneurs, le Russe ne l'aime pas au point de dédaigner toutes les autres : il recherche au contraire les liqueurs fortes, et la consommation d'eau-de-vie est immense en Russie. L'ivrognerie est un de ses défauts : il en est puni par des accidens qui trop souvent abrègent sa vie, dont la durée, sans ces excès, rappellerait le haut âge de nos premiers aïeux, et qui offre encore assez fréquemment, dans la réalité, des exemples étonnans de longévité.

L'habillement des hommes du peuple consiste, en hiver, dans une peau de mouton ou autre fourrure commune, dont ils portent le poil en dedans, et qui, serrée sur les reins par une ceinture, leur descend jusques au-dessous des genoux; il consiste, en été, dans un surtout de gros drap, également lié avec une ceinture. Aux alentours des grandes villes et dans ces villes mêmes, ils ont des bottes pour chaussures; mais ordinairement leurs pieds enveloppés de bandelettes de toile ou de drap, sont chaussés d'une espèce de sandale en écorce, dont les cordons sont faits de la même matière.

Leurs habitations varient d'une province à l'autre, et sont tantôt en bois, et tantôt en argile; le plus souvent elles sont formées de grosses poutres non équarries et dont les interstices sont soigneusement calfeutrées. Le paysan russe ne vit point dans l'isolement : dix ou douze familles au moins se trouvent réunies dans un village, et l'on en trouve beaucoup de soixante et plus de feux. Ces villages, traversés par le grand chemin, forment une seule rue droite et régulière, les dépendances des cabanes se trouvant derrière, dans une cour ordinairement planchéiée. Le pignon de la cabane, tourné vers la rue, a pour ornement des planches sculptées qui de la pointe descendent des deux côtés jusqu'au bout du toit.

Aucun peuple n'est plus jovial que celui-ci : les Petits-Russes se distinguent particulièrement par leur inaltérable gaîté et par la légèreté qu'ils montrent dans toutes les occurrences de la vie. La danse et le chant sont des amusemens nationaux, et ces hommes dont l'air grave est encore rehaussé par une barbe imposante, sont des enfans dans leurs plaisirs. Dans les affaires, ils cessent de l'être, bien que le Petit-Russe n'aime point à se départir de son insouciance; mais ils sont adroits et rusés comme les Russes en général, et la finesse des Grands-Russes dans les relations commerciales ne le cède en aucune manière à celle des enfans d'Israël. Comme à ceux-ci, tous les moyens leur sont bons pour satisfaire leur amour du lucre; ils aiment

à amasser, et leur prévoyance leur donne des habitudes d'économie.

Les Russes, en général, ont peu de goût pour l'agriculture dont le produit modique est acheté par un labeur soutenu et pénible : leur humeur inconstante et vagabonde leur fait préférer le commerce et les métiers qui, exigeant le moins d'efforts, offrent pourtant le plus de bénéfice. Cette observation s'applique surtout aux Grands-Russes dont le génie les porte au trafic, pour lequel ils ont une si merveilleuse aptitude. Nous disons au trafic et non pas au commerce proprement dit, et voici la distinction que fait, à cet égard, un écrivain vivant sous les lois de l'empire : « Malgré le goût dominant des Russes « pour le trafic, dit-il, ils ont peu de capacité pour les spéculations en « grand, et ne s'y livrent pas volontiers. On peut bien citer des ex- « ceptions partielles; mais en somme, ils ne sont toujours guère que « des trafiquans. D'une main, achetant leur marchandise, ils la ven- « dent de l'autre, n'importe que le bénéfice soit grand ou petit; ils « n'ont d'autre mesure de l'avantage résultant pour eux de leur pro- « fession que le nombre de fois qu'ils ont réalisé leur capital dans « l'année. Communément ils sont peu jaloux d'établir leur crédit et « de recommander leur marchandise par la confiance qu'ils auraient « méritée; peu touchés de considérations de ce genre, ils vendent « au plus haut prix possible des marchandises quelconques, bonnes « ou mauvaises, sans songer que, dupés par eux, les consomma- « teurs se garderont bien à l'avenir de s'y laisser prendre encore. « On peut dire cependant que les exemples de marchands russes « apportant de la conscience à leur profession, deviennent chaque « année plus nombreux.

« Le Russe est propre à tout, ajoute le même écrivain. Un pro- « priétaire choisit parmi ses paysans quelques garçons éveillés pour « les employer à la ville, et en moins d'un an, ils sont devenus des « laquais adroits et intelligens, jouant quelquefois du Mozart et du « Pleyel, surtout sur des instrumens à vent. Les recrues, parmi ce « peuple, ont bientôt dépouillé la croûte du village, et leur tenue « devient telle qu'au bout de peu de temps on a de la peine à les distin- « guer des vieux soldats. En un mot, il suffit presque que l'on or- « donne au Russe ce que l'on veut qu'il devienne, et il s'arrange de « manière à le devenir.

« Il possède au plus haut degré l'instinct de l'imitation; mais le « besoin d'arriver à la perfection lui est encore étranger. Qu'il soit « bien ou mal payé, l'ouvrier russe travaille à la légère, et ses ou-

« vrages sont médiocres. Toujours prêt à tout entreprendre et bien « capable de réussir, il s'attache à l'apparence, se contente de don- « ner aux objets un certaine élégance extérieure; mais à l'intérieur, « ils sont sans consistance et sans solidité. » (1)

Il est certain que si le Russe joignait aux dons naturels dont il est richement doté l'application à l'étude et l'ambition de bien faire, il se placerait au premier rang des nations; mais l'apparence est tout pour lui, et son ardeur se ralentit à mesure que les difficultés deviennent plus sérieuses, ou lorsque la certitude d'un gain considérable ne soutient plus ses forces.

Les Russes passent pour être extrêmement religieux : quoiqu'on ne voie pas que le clergé ait une grande influence sur eux, ils observent scrupuleusement les commandemens de l'église, et se font un devoir de suivre toutes les pratiques de leur culte. Il règne parmi eux beaucoup de superstition, et en cela les hautes classes ne se distinguent pas toujours du commun du peuple. On aime généralement les devins et les diseurs de bonne aventure, et l'on se fait interpréter les songes; on appréhende à l'excès les mauvais augures ou l'influence d'un mauvais regard; certains jours de la semaine, on se garderait bien de rien entreprendre d'important; une salière renversée ou une treizième personne à table effraierait toutes les imaginations; un flambeau de trop ou la rencontre d'un moine dérange tous les projets.

L'hospitalité est en Russie une vertu nationale: nulle part elle n'est exercée d'une manière plus large et plus cordiale; elle n'est égalée que par la bienfaisance de ce peuple, où chacun s'empresse d'offrir l'aumône au malheureux qui la lui demande. Ces deux qualités essentielles des Russes ne contrastent pas moins avec leur amour du gain que la violence naturelle de leur caractère avec la politesse constante de leurs manières. (2)

Nous avons déjà établi la distinction qui existe entre le Grand-Russe et le Petit-Russe; plus bas, nous reviendrons sur les caractères distinctifs de ce dernier. Les Roussniaks de la Galicie et de la Russie ci-devant lithuanienne, ne forment point une troisième branche, mais ils dépendent de celle des Petits-Russes.

Moins purs de race que ceux-ci, les Grands-Russes leur sont in-

(1) Storch, *Russland unter Alexander I*, xve livr., p. 223 et suiv.

(2) Nous avons réuni plusieurs autres traits du caractère des Russes, à la p. 170 de notre *Statistique générale*.

férieurs à plusieurs égards, surtout par rapport au physique. Des institutions différentes ont aussi établi entre eux une démarcation morale, qui est également tout à l'avantage des Petits-Russes, plus indépendans de caractère et plus pénétrés de la dignité individuelle de chacun. Chez ceux-ci, l'élément slavon prédomine, tandis que chez les autres, il est contrebalancé par l'élément finnois, subordonné, il est vrai, au premier qui l'absorbe de plus en plus, mais rappelant sa présence par des traits qui, malgré la fusion, ne sont point effacés. Les Russes, ainsi que nous l'avons dit, sont nés du mélange des Varèghes-Normands avec les Slaves Krivitches et de Novgorod qui commençaient déjà à se confondre avec les Tchoudes, leurs voisins. Dans la suite, à Souzdal, à Mourom, à Moscou, l'élément slavon s'allia plus fortement encore à l'élément finnois, et ce dernier se perdit en grande partie dans l'autre, ce qu'il ne fit pas sans l'altérer jusqu'à un certain point. C'est là-dessus peut-être que se fonde la prétention des provinces du sud-ouest de renfermer les véritables *Russes;* mais le nom de Russe rappelle nécessairement l'idée du mélange, et ces populations seraient davantage dans le vrai, si elles se bornaient à se vanter d'être de véritables *Slaves*, bien qu'évidemment, elles ne le soient pas non plus sans alliage.

Le noyau de la population de la Grande-Russie est donc formé par les Russes, c'est-à-dire, par les anciens Slaves tombés sous la domination des Varèghes, et déjà entremélés de Finnois : c'est ce peuple mélangé qui a obtenu l'empire dans ces contrées, dont la langue, constamment en progrès et ouverte aux mots étrangers qui lui manquaient à elle-même, a prévalu, et qui s'est répandu du cœur de l'état jusqu'à ses extrémités les plus lointaines, imposant, mais sans violence, sa langue, sa religion et ses mœurs à tous les peuples environnans.

Maintenant que faut-il entendre sous la dénomination de *Grande-Russie*, et quelles sont les provinces qu'elle embrasse? Répondre à cette question d'une manière précise, n'est pas chose facile, car les données exactes nous manquent, et l'extension du mot a varié d'une époque à l'autre. Mais la plupart des auteurs comprennent dans la Grande-Russie toutes les provinces qui, soumises aux princes indépendans de différentes villes ou aux républiques de Pskof et de Novgorod, ont maintenu leur indépendance, et contre la Lithuanie et contre la Pologne. Ils y renferment, en conséquence, les gouverneurs actuels de Moscou, Tver, Novgorod, Arkhangel, Olonetz, Vologda, Kostroma, Nijnii-Novgorod, Iaroslavl, Vladimir, Pskof, Ka-

luga, Riaizân, Toula, Orel, Tambof et Koursk, en y ajoutant encore Voronège, qui n'a jamais appartenu, à proprement parler, ni à la Grande ni à la Petite-Russie. Quant à nous, nous ajoutons à cet immense territoire, le gouvernement actuel de Saint-Pétersbourg, ancienne dépendance de l'état de Novgorod et habité dès-lors par un grand nombre de Russes; mais nous en retranchons ceux d'Arkhangel, d'Olonetz et de Vologda, ainsi que celui de Viatka, tous pays dont la population maintenant russe était primitivement finnoise, qui formaient la plupart des *volostes* ou lieutenances de Novgorod, et dont l'histoire est mêlée à celle de la Permie, de la Iougrie et de quelques autres anciens royaumes tchoudes. Enfin, nous n'y comprenons pas le gouvernement de Voronège, comme étant une acquisition postérieure, non de l'une ou l'autre Russie, mais de l'Oukraine. Pour nous, la Grande-Russie est la grande-principauté de Moscovie, telle qu'elle était en 1462, à la mort de Vassilii-Vassiliévitch l'aveugle, avec l'état de Novgorod jusqu'à la frontière actuelle de la Finlande, celui de Pskof, les grandes principautés de Tver et de Riaizân, et la principauté de Iaroslavl. Le pays des Votiaks ou Viatka faisait alors déjà partie de la Moscovie proprement dite à laquelle étaient aussi incorporées une grande partie de Rostof et la principauté de Kacimof qui, pour quelque temps, redevint tatare. Toute cette région s'étendait donc d'occident en orient, de Narva à Nijni-Novgorod, et, du nord au sud, de Kargopol jusqu'au-delà de Pronsk, et embrassait les gouvernemens actuels de Moscou, Vladimir, Nijni-Novgorod, Kostroma, Kalouga, Iaroslavl, Saint-Pétersbourg Novgorod, Tver, Pskof, Riaizân, Toula, Orel, Tambof et Koursk.

Combinant ensemble, sans les confondre, les divisions historiques avec les divisions administratives actuellement reconnues, nous examinerons successivement les gouvernemens qui ont formé les grandes souverainetés de la Russie du XVe siècle, en commençant par la grande-principauté de Moscou elle-même, à laquelle nous rapportons les six gouvernemens actuels de Moscou, Vladimir, Nijegorod, Kostroma, Iaroslavl et Kalouga.

1° GOUVERNEMENT DE MOSCOU.

Ce gouvernement, du nombre des huit premiers qui furent érigés en 1707 ou 1708, par Pierre-le-Grand, était alors d'une excessive étendue (1), et il fut encore agrandi en 1719, par des portions des

(1) M. Zeplin nous apprend qu'il existe un manuscrit, donnant les limites

gouvernemens de Saint-Pétersbourg, de Smolensk et d'Arkhangel qui y furent ajoutées. En 1758 il se divisait en onze provinces, dont la plupart en ont été détachées depuis pour former des gouvernemens à part, et qui étaient les suivantes : Moscou, Péréïaslavl-Zalèskoï, Volodimer, Souzdal, Iourief-Polski, Pereïaslavl-Riazanskoï, Kalouga, Toula, Ouglitch, Iaroslavl, Kostroma. Depuis 1776, il fut successivement démembré et réduit à ses dimensions actuelles, et en 1782 (en vertu de l'oukase du 5 octobre 1781), fut organisé le nouveau *gouvernement* de Moscou, le seul, avec Saint-Pétersbourg, qui fût ainsi qualifié, la dénomination officielle pour tous les autres étant lieutenance (*namestnitchestvo*).

Toutes les évaluations statistiques, antérieures à l'année 1782, ne se rapportent donc plus au gouvernement actuel de Moscou. Celui-ci est borné, au nord, par le gouvernement de Tver ; à l'est, par ceux de Vladimir et de Riaizân ; au sud, par celui de Toula ; et enfin à l'ouest, par ceux de Kalouga et de Smolensk.

A l'arpentage général de 1795, on lui avait trouvé une surface de 575 milles carrés géographiques ; mais cette évaluation était erronée : tous les statisticiens s'accordent à le réduire à 474 milles, et la variante de la *Géographie universelle* de M. Arsénief (1831), qui dit 480 milles, n'en est pas réellement une. C'est donc un des plus petits gouvernemens de l'empire ; ceux de Kalouga, d'Esthonie et de Courlande, sont seuls moins étendus. Réduits en verstes, les 474 milles carrés en donnent 23,226, surface qui comprend près de 2 millions et demi de déciatines, lesquelles se composent ainsi :

45,248	en habitations,
1,102,771	en terres labourables,
274,613	en prairies,
1,323,947	en forêts,
144,047	en terres stériles, en partie marécageuses.

Le gouvernement de Moscou peut être regardé comme formant à-peu-près le centre de la partie européenne de l'empire. Situé entre 52° 54' et 56° 20' de longitude orientale, et entre 54° 40' et 56° 30' de latitude nord, il jouit d'un climat tempéré, quoique comparati-

exactes de ces huit gouvernemens, et appartenant au règne de Pierre-le-Grand. Voyez aussi Golikof, appendice aux *Gestes de Pierre-le-Grand*, t. XVIII, où l'on trouve la géographie de la Russie sous cet empereur.

vement plus froid que celui des pays plus occidentaux, situés sous le même parallèle. Son sol argileux et fréquemment sablonneux, offre une surface en partie plate, en partie ondulée; les éminences, assez considérables aux environs de la capitale, ne s'élèvent pourtant nulle part à une hauteur digne de remarque. Le gouvernement est arrosé par une infinité de petits lacs et par des rivières bien plus nombreuses encore. M. Storch compte 109 des premiers et 2610 des autres; parmi ceux-ci nous nommons l'Oka, la Moskva, la Kliazma, la Pakhra, l'Istra, la Rouza, la Sestra, la Iakhroma, la Lama, la Nara, la Lopiasna et la Cherna.

Généralement le sol est maigre, fangeux et peu fertile, et quoique près de la moitié de sa surface soit en culture, il n'est nullement proportionné à la population, et ne donne qu'un produit très médiocre, insuffisant pour la consommation. Cependant l'industrie des habitans supplée en partie à la mauvaise qualité du terrain, et le jardinage surtout se trouve en très bon état aux environs de la capitale. C'est particulièrement dans les districts de Kolomna, de Mojaïsk et de Bronnitsy, que l'agriculture fleurit. On cultive le blé, le chanvre, le lin et le houblon. La récolte des céréales s'élève, année commune, à environ 2,900,000 tchetvertes (en 1832, elle était de 2,699,832 tchetv.) (1), et la consommation, avec les semailles, absorbent près de 4 millions de tchetvertes. De même, les pâturages nourrissent un bétail trop peu nombreux. Mais les forêts couvrent une immense étendue dont 387,410 déciatines sont la propriété de la couronne. Outre le gibier qu'elles renferment, on y trouve des ours et des loups. Les rivières sont poissonneuses; on élève aussi beaucoup d'abeilles, et dix haras servent à l'amélioration de la race des chevaux. Les productions minérales du gouvernement de Moscou sont des pierres de taille d'une bonne qualité, de la terre de potier et à tuiles, de la chaux, du gyps et de l'albâtre.

La population, principalement composée de Russes, mais auxquels il faut ajouter le grand nombre d'étrangers de toutes les nations établis à Moscou, est diversement évaluée. M. Storch adopte, pour l'année 1795, le chiffre 1,139,000; Wichmann, pour 1813, 1,246,000; M. Ziablofski, pour 1814, 945,800; Hassel, pour 1829, 1,337,900; et M. Arsénief, pour 1831, 1,200,000. Le recensement de 1796 avait

(1) Voyez la notice statistique sur le gouvernement de Moscou, dans la *Gazette du commerce russe*, du 30 mai 1833, n° 64.

donné 825,972 individus, dont 344,760 du sexe masculin, et 4[illegible]
du sexe féminin ; les mâles étaient ainsi répartis :

Clergé.	7,654
Officiers civils . . .	2,999
Noblesse	2,963
Marchands	15,429
Bourgeois	18,836
Paysans	312,609
[illegible], etc. . .	3,510
	358,200

On sait que dans les révisions une partie de la populati[on]
dissimulée à cause de la capitation et du recrutement exig[é]
tout individu mâle. Le chiffre 825,972 peut donc être re[gardé]
comme au-dessous du nombre réel, même pour l'année 1796
puis, il y a eu dans ce gouvernement, ainsi que dans la Rus[sie en]
tière, un progrès constant, et à la somme de 825,972 indivi[dus]
faut ajouter celle des excédans de toutes les années écoulée[s, au]
nombre de 38, depuis 1796 jusqu'en 1833. Or, voici quel était
quatre années, le mouvement de la population appartenant
parchie gréco-russe de Moscou, éparchie qui répond à la ci[rcon]
scription politique, dont tous les ressortissans, à un nombre trè[s]
mime près, dépendent, par leur religion, de l'éparchie.

1825	mariages	9,902	naiss.	48,192	décès	40,310	excédant	[illegible]
1826	—	10,891	—	53,354	—	40,421	—	1[illegible]
1827	—	10,831	—	55,399	—	32,146	—	2[illegible]
1832	—		—	57,394	—	34,411	—	2[illegible]
		31,624		214,339		147,288		6[illegible]
Terme moyen		10,541		53,585		36,822		1[illegible]

L'excédant annuel étant de 16,762 individus, il produit, au bo[ut de]
trente-huit ans, un total de 636,956 individus qu'il faut ajoute[r à la]
population de 1796.

636,956
825,928
1,462,884

total supérieur à celui qu'ont adopté Wichmann et M. Ars[eniev].
Voyons jusqu'à quel point les formules ordinaires de la statis[tique]
appuient ce calcul. En Russie, les mariages sont à la populatio[n]

tale comme 1 : 124 (1); cette proportion nous donne 1,307,084 âmes; les naissances sont dans la proportion de 1 : 26, ce qui amène la somme de 1,383,210 âmes; enfin, les décès étant comme 1 : 38, il en résulte un total de 1,399,236. Ces chiffres diffèrent peu : ils nous autorisent à porter la population du gouvernement à 1,300,000 âmes.

Cette population est très compacte : 2,742 individus vivent sur un mille carré géographique, ce qui fait du gouvernement de Moscou un des plus peuplés, sinon le plus peuplé de l'empire. On y compte 15 villes, 1000 célos ou villages à églises; 2,450 autres villages, et 3,058 hameaux; 1,324 habitations de nobles, et 96,624 feux de paysans.

En 1832, 11,169 enfans des deux sexes ont été vaccinés.

Nous avons vu que l'agriculture et l'éducation des bestiaux ne suffisent pas aux besoins des habitans : ceux-ci ont dû en conséquence se créer d'autres ressources, et ils les trouvent dans une industrie proportionnellement très avancée et dans un commerce qui devient de jour en jour plus actif. Aucun gouvernement n'égale celui de Moscou sous le rapport de l'industrie : dans les campagnes, il n'est presque pas de cabane où l'on ne rencontre un métier à tisser. En 1822, sur 3,724 fabriques disséminées par tout l'empire, 540 appartenaient au gouvernement qui nous occupe. C'est environ 1/7 du total. En 1830, on comptait 842 fabriques occupant 64,822 ouvriers; le total des fabriques pour tout l'empire était de 3,450 : la propor-

(1) En fondant sur les chiffres du mouvement annuel de la population dans chaque gouvernement une évaluation de sa population totale actuelle, en même temps que nous recherchons la population de chaque gouvernement pour arriver à la connaissance de la population générale, nous sentons bien que nous tournons dans un cercle vicieux. Cependant, ce moyen d'arriver à une évaluation au moins approximative n'était pas à dédaigner. Nous avons donc cherché quelle avait été, pendant les dix ans de 1821 à 1831 (1828 nous manquait), la moyenne des naissances, des décès et des mariages au sein de l'église grecque orthodoxe; et pour être certain de rester plutôt en deçà de la vérité que d'aller au-delà, nous avons limité au chiffre 45,000,000 le total des sectateurs de cette religion dominante en Russie; supposition d'après laquelle la population tout entière de l'empire n'irait guère au-delà de 50,000,000, ce qui est certes le minimum. Nous avons donc divisé 45,000,000 par les moyennes que nous avions trouvées, et voici quelles proportions en sont résultées. Sont à la population entière : 1° les naissances, comme 1 : 26; 2° les décès, comme 1 : 38; 3° les mariages, comme 1 : 124. Nous maintiendrons ces chiffres comme exacts jusqu'à ce que l'addition de tous les élémens qui seront constatés nous en aura prouvé l'inexactitude.

tion restait donc à-peu-près la même. On fabrique principalement des cotonnades, des soieries, et des étoffes de laine, draps, etc. Sur 734 fabriques avec 41,313 ouvriers qu'on comptait en 1827, il y en avait 45 de draps, 196 de soieries, 200 de cotonnades. Les manufactures de tapis et de produits chimiques, l'orfèvrerie et la bijouterie, les teintureries et les papeteries de Moscou et des alentours sont dans un état florissant. Toute cette industrie est en progrès; mais elle appelle encore à son secours les perfectionnemens de la mécanique : en 1820, il n'y avait dans tout Moscou que deux machines à vapeur; on y en trouvait 100, dix ans après. Les filatures sont surtout nombreuses; elles alimentent une infinité de métiers. En 1829, les fabriques ont consommé 35,000 pouds de coton filé, 25,000 pouds de soie de différentes sortes, et 80,000 pouds de soie grège. Sur 80,000 métiers à tisser, 60,000 donnaient des cotonnades, 16,000 des soieries et 4000 des étoffes de laine. On a formé en 1829, à Moscou, un établissement pour l'assortiment des laines.

Moscou est, de plus, le principal entrepôt de tout le commerce intérieur de l'empire : cette ville renferme un grand nombre de marchands de la première et des autres ghildes, et le capital qu'ils exploitent est très considérable, ainsi que les bénéfices qu'ils en retirent. Les détails appartiennent à la description de la ville même.

Les sommes que le gouvernement de Moscou envoie annuellement au trésor ont été évaluées à 9,525,000 roubles en papier; les frais d'administration ne seraient, d'après les mêmes calculs, que de 157,260 roubles; mais ici on entend sans doute des roubles en argent. Outre le gouverneur civil, un gouverneur général réside à Moscou et dirige en chef l'administration de la province, dont la noblesse tient ses assemblées générales sous la présidence du maréchal du gouvernement siégeant au chef-lieu. Les armes de cette localité consistent en un écusson rouge où l'on voit saint George perçant de sa lance le dragon.

Ce gouvernement forme à lui seul une éparchie ecclésiastique : elle est de première classe, et le titre de *métropolitain* y est ordinairement attaché. Depuis la décadence de Kief, les métropolitains de ce siége antique résidaient habituellement à Moscou, auprès du grand-prince. Ils continuèrent cependant à porter le titre de *métropolitain de Kief et de toute la Russie* jusqu'à ce que Kief recouvra son premier pasteur. Celui de Moscou prit alors le titre de *métropolitain de Moscou et de toute la Russie*. Aujourd'hui le métropolitain de Moscou est *regardé comme* le second prélat de l'empire. Son siége est très diffé-

rent de celui de *Kroutitzy* ou *des éminences*, également établi à Moscou, mais qui appartient maintenant à l'éparchie de Kalouga. Celle de Moscou date de l'année 1742. Dans cette éparchie on compte 41 couvens, dont 30 d'hommes et 11 de femmes, et 1267 églises, dont 14 cathédrales. En 1832, les écoles ecclésiastiques y étaient au nombre de 14, avec 64 maîtres et 2,570 élèves. On parlera des autres écoles du gouvernement à l'occasion de l'université de Moscou; ici nous nous bornerons à dire que celles du gouvernement étaient en 1824 au nombre de 54 avec 462 maîtres, et 3,783 élèves; en 1826 de 61—497—4,623. Les typographies y sont au nombre de 9, dont 5 à la couronne; il faut y ajouter 2 imprimeries lithographiques.

On divise le gouvernement de Moscou en 13 districts dont voici les noms: Moscou, Bogorodsk, Bronnitsy, Veréïa, Volokolamsk, Dmitrof, Zvénigorod, Kolomna, Klinn, Mojaïsk, Podolsk, Rousa et Serpoukhof. L'oukase du 5 octobre 1781 avait porté le nombre des districts à 14: au lieu de Véréïa, qui n'y figurait pas, on y lit les noms de Vosskrecensk et de Nikitskoï.

MOSCOU, en russe *Moskva*, la première capitale et l'une des résidences (*pervoprestollnii i stolitchnii gorod*) de l'empire de Russie, est situé sous 55° 45′ 13″ de latitude nord, et 55° 17′ 11″ de long. orient., à 698 verstes de Saint-Pétersbourg et à 1,349 verstes de la frontière de Polangen, dans une contrée très pittoresque arrosée par la rivière du même nom de Moskva et entourée de charmantes collines, parmi lesquelles on remarque les *montagnes des moineaux*. La Moskva, qui serpente dans de belles prairies, traverse la ville, à l'intérieur de laquelle elle reçoit la Iaouza, et, par un canal souterrain, la Néglinna. Sa source est dans le gouvernement, du côté du sud-ouest, vers le district de Mojaïsk; au printemps, la fonte des neiges la rend navigable, et c'est alors qu'elle met la capitale en communication avec le Volga, au moyen de l'Oka, dans laquelle elle débouche et qui elle-même se jette dans le grand fleuve. Le terrain sur lequel Moscou est construit est très inégal, ce qui donne à la ville un charme particulier, par les points de vue dont on jouit à chaque pas. Les éminences qui l'entourent au sud et à l'est forment un vaste amphithéâtre, et dans son centre même le *Kreml* s'élève considérablement au-dessus du lit de la rivière, au haut d'une colline d'où l'œil plane sur tous les quartiers du sud. Des bords de la Iaouza, le terrain s'élève par degrés, et la ville gravit en quelque sorte la ceinture des montagnes qui l'entoure jusqu'à ces riches et majestueux couvens qui couronnent les sommités. Quoi qu'en disent Malte-Brun et d'autres auteurs,

[illegible] bizarres ont [illegible] son étendue est immense, [illegible], sans grande exagération, à dix lieues de France, et on lui donne [illegible] toises carrées de superficie; après Constantinople, elle est la plus grande ville de l'Europe.

Histoire. Les traditions qui font remonter à Oleg la fondation de Moscou sont fabuleuses : la ville n'est pas si ancienne, car c'est au XIIe siècle (11[illegible]) qu'elle prit son origine. Voici ce que les chroniques rapportent à ce sujet : Iourii Dolgorouki, fils de Vladimir Monomaque, avait sa résidence à Kief; mais ayant confié la principauté de Vladimir et Souzdal à son fils André, surnommé Bogoloubivoï, ou le pieux, il voulut aller en personne à Vladimir pour l'installer. Pour s'y rendre, il fallut passer la Moskva; Iourii se plut à contempler le site pittoresque que cet endroit lui offrait; mais l'irrévérence d'un sujet excita sa colère. Le domaine arrosé par la rivière et par de nombreux étangs et bordée de riantes collines, appartenait à un certain Stepân (Étienne) Ivanovitch Koutchko, homme brutal qui refusa au grand-prince les honneurs auxquels il était en droit de s'attendre. Irrité de cette conduite, Iourii ordonna de le noyer dans un étang, et il fut obéi. Mais informé ensuite du désespoir de la famille de Koutchko, il consentit à la voir, et envoya les fils et la fille à son fils André. La fille, appelée Oulitta, était d'une grande beauté (probablement replète et blanche, et rouge de figure, ainsi que le veulent les Russes) : le grand-prince, frappé de ses attraits, la maria au prince de Souzdal, puis il se remit en route pour Kief. Son chemin le ramenant sur les collines de la Moskva, il ne put se lasser de les voir, et il ordonna qu'une ville en bois fût construite à l'endroit où il se trouvait, le même que celui occupé maintenant par le Kreml. D'autres constructions qu'il fit commencer plus bas, là où fut bâti depuis le couvent Znamenskoi, prirent le nom de *Kitaï.* Tout ce nouvel établissement fut appelé Moskva, du nom de la rivière, d'autres disent du mot *mosth* ou *mostok* qui signifie pont, le pont jeté en cet endroit sur la Moskva se prolongeant de côté et d'autre pour former la grande route, ainsi que cela se voit encore en Russie. Iourii mourut en 1157 : sur son lit de mort il recommanda à son fils de peupler Moscou. André, dont la résidence était à Vladimir, s'en occupa avec zèle; et pour intéresser à ses projets la piété des Russes, il déposa, dans l'église de la nouvelle ville, cette miraculeuse image de la sainte Vierge, peinte, disait-on, par saint Luc, et envoyée jadis de Constantinople à Kief, d'où André l'avait emportée. Cette église, André la bâtit en pierre :

elle eut le nom d'*Ouspenski*, c'est-à-dire de l'Assomption, ou plutôt du sommeil (Κοίμησις) de la Vierge, et fut ornée de tourelles dorées. Des terres furent assignées à son entretien; l'image sainte fut ornée de perles et de pierreries. Il ne faut pas confondre cette église avec l'*Ouspenski sabor* d'aujourd'hui. André, qu'une fausse dévotion avait éloigné de sa femme Oulitta, fut assassiné par elle et par les Koutchko, et la nouvelle ville fut alors délaissée. Elle devint successivement l'apanage de plusieurs princes descendans d'Iourii; mais lors de l'invasion de Batu Khan et des Mongols, elle fut prise, pillée et livrée aux flammes; toutefois, en 1248, on retrouve déjà un prince de Moscou. Mais ce ne fut que vers 1280 que la ville commença à refleurir. Daniel, le plus jeune des fils d'Alexandre Nefski avait reçu, à un âge très tendre, les domaines situés sur la Moskva : arrivé à l'âge mûr, il les visita. La ville et la slobode de Kitaï n'existaient plus, l'emplacement actuel du Kreml se cachait sous d'épaisses forêts au milieu desquelles une île entourée de marais était devenue l'asile d'un pieux anachorète ; mais la beauté du site fit sur Daniel Alexandrovitch une impression non moins profonde que sur son aieul. Par son ordre, la cabane de l'anachorète fut convertie en un temple dédié à la Transfiguration du Christ (*préobrajénié gospodné*), l'île fut entourée d'une palissade, et il y fut bâti un palais pour le prince. La chaussée de rondins en forme de pont (*mostki*) s'étendait sur les deux rives : le long de ce pont s'étaient établis des maréchaux et des charrons pour réparer les dégâts que les rondins faisaient aux roues, aux essieux et aux brancards des chariots; aujourd'hui même, la rue qui occupe le même emplacement se nomme Pont des Maréchaux (*Kouznetzkoï mosth*). Daniel ne quitta plus la ville de sa création : un évêque étant venu de Grèce, il l'y fixa, fit inaugurer par lui l'église bâtie sur l'île, et lui donna une demeure sur la pente rapide d'une des collines, près du bord de la rivière. Une éminence escarpée est appelée en russe *Kroutosth* ou *Kroutitz*: de là le nom de *Kroutitzkii* que prit dans la suite et que conserva pendant des siècles cette éparchie. A peu de distance de là, là où la Moskva, après avoir fait au centre de la ville un immense coude, se rapproche encore une fois de la partie supérieure de son cours, près de la barrière actuelle de Serpoukhof, il fonda en l'honneur de saint Daniel *Stolpnik* (de la Colonne) un couvent, où, sur la fin de ses jours, il prit lui-même le froc. Tout autour étaient situés les villages du domaine de Koutchko : sur la rive gauche *Simonovo*, à l'endroit où, de loin, on découvre aujourd'hui le riche couvent du même nom; plus

haut, en avant du coude opposé que forme la Moskva avant qu'elle entre dans la ville, *Vorobiévo*, les Moineaux, dont les collines *Vorobiefskii Gori* conservent le nom; *Vouisotskoïe*, à l'endroit où se trouve maintenant le couvent Pétrofski, etc. Le couvent de Saint-Daniel reçut la dépouille du prince de Moscou : Daniel Alexandrovitch est le premier prince qui ait reçu la sépulture dans cette ville. Son fils, Iourii III, lui succéda dans la possession de Vladimir, Souzdal et Moscou, et quoique Novgorod même fût réuni à sa principauté, Moscou en resta la capitale, lui donna le nom, et Iourii lui-même fut surnommé *le Moscovite*. C'est de ce règne que date la longue rivalité entre les maisons de Moscou et de Tver, rivalité à laquelle l'extinction seule de la dernière put mettre fin. L'une et l'autre aspiraient au pouvoir suprême et se faisaient alternativement soutenir par le khan des Tatars. Trois princes de la maison de Tver figurent au nombre des souverains de la Russie avant *Iván Danilovitch*, surnommé *Kalita* (la bourse). Ce grand-prince de Moscou agrandit considérablement son domaine : ses flatteries endormaient le khan Ouzbek pendant qu'il cherchait à réunir les apanages à la grande-principauté. Dès l'année 1326, le vertueux saint Pierre, métropolitain de Vladimir, vint s'établir à Moscou, et bientôt après fut bâtie, au centre de cette ville, une nouvelle église *Ouspenski* (mais qui ne fut encore pas la célèbre cathédrale de ce nom), et l'église en bois de la Transfiguration du Christ fut remplacée par une en pierre, par celle qui, à peu de distance du palais des Tsars au Kreml, porte le nom de *Spass na borou* ou du Sauveur dans les bois. Ivan, non-seulement entoura la capitale d'un mur en bois de chêne, mais il reconstruisit le Kremlin avec sa palissade, fonda l'église de l'archange Michel à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la cathédrale du même nom, et voulut que les souverains y fussent enterrés, tandis que les métropolitains recevraient la sépulture à l'église Ouspenski, qui, reconstruite sur l'ancien terrain, fut dans la suite élevée au même rang d'une cathédrale et destinée à recueillir la dépouille mortelle des patriarches.

De 1364 à 1366, la peste ravagea Moscou et les guerres intestines cimentèrent l'autorité des Mongols. Un prince de Souzdal disputa le trône au prince de Moscou, et ceux de Tver conservèrent trop de puissance pour renoncer à leurs prétentions. Dmitri Ivanovitch, petit-fils d'Iván-la-Bourse, celui auquel une brillante victoire sur les Tatars valut le surnom de *Donskoï*, sortit vainqueur de cette lutte, et se mit en devoir de continuer l'œuvre de concentration commencée

par son grand-père. Vaillant et pieux, il refusa ses trésors au grand-khan pour les prodiguer ensuite aux monastères de son pays. Après avoir remplacé la palissade du Kreml par un mur plus capable d'arrêter les Mongols, il y donna asile aux moines, dont l'influence salutaire sur le peuple, soutenait ses projets. Le métropolitain saint Alexis construisit dans cette enceinte le couvent de Tchoudof (des Miracles); celui de Simonof fut bâtie en 1370, sous les auspices d'un parent et disciple de saint Serge; et Andronic, autre disciple de ce pieux cénobite, fonda sur les bords élevés de la Iaousa, là, où du nord, elle se tourne vers l'ouest, le couvent Andronief; un disciple d'Athanase, saint évêque de Pereïaslavl-Zalesskoï, donna origine au couvent de Vouisotzki, à Serpoukhof, et plus tard, en 1389, Eudoxie, l'épouse du vainqueur dans les champs de Koulikof, consacra à l'Ascension du Christ (*Voznécénie*), le célèbre monastère que l'on trouve au Kreml à main droite en y entrant par la porte sacrée. Eudoxie y prit elle-même le voile : elle y fut enterrée, et à son exemple, trente-cinq grandes-princesses et tsarines.

A l'occasion de l'incendie qui dévasta Moscou à peine délivré de la peste, sous Dmitri Donskoï, on apprend que cette ville avait alors pour principaux quartiers le *Kreml*, le *Poçad*, le *Zagorodié* et le *Zaretchié*, et qu'elle s'étendait également sur les deux bords de la Moskva. Des constructions assez solides pour arrêter quelque temps d'abord Olgherd, grand-prince de Lithuanie, et ensuite Toktamuch, avaient remplacé les anciennes : ce dernier eut recours à la ruse, et le 26 août 1382, les Moscovites lui ouvrirent leurs portes. Ils en furent cruellement punis : jeunes et vieux, hommes et femmes, bourgeois et ecclésiastiques, tout passa au fil de l'épée, et la ville pillée et profanée, fut ensuite livrée aux flammes. Ce malheur ne fut pas le dernier : délivrée des chaînes de l'ordre de Kaptchak, la Russie ne fit que changer de maître, et loin d'y gagner, elle trouva le joug nouveau encore plus pesant. S'il est vrai qu'un miracle sauva Moscou de la fureur de Tamerlan, son frère d'armes, Iédighey, fondit sur la malheureuse ville déjà harcelée et menacée par les Lithuaniens de Vitoft, et à peine rebâtie, elle fut encore une fois presque entièrement détruite. Ce ne fut que sous Iván III Vassiliévitch (1462-1505), ce Louis XI de la Russie, que Moscou commença à se relever de tant de chutes plus terribles les unes que les autres, et à devenir, par ses richesses et ses monumens, la reine des cités russes. Après avoir enrichi sa capitale des dépouilles de Novgorod, jusque-là *la grande*, Iván en étendit l'enceinte, élargit le Kreml qu'il entoura d'un mur nouveau orné de

tours pointues, dont l'une, donnant entrée sur la terrasse qui est du côté de la rivière, était ornée de l'image du Sauveur, et devint cette porte sacrée (*spasskiya varoti*), dont le Russe n'approche jamais sans faire le signe de la croix, et où personne ne passe sans découvrir la tête. C'est encore Iván III qui fit fondre le grand canon de la citadelle, qui fit élever l'église actuelle Ouspenski, et qui acheva la porte de Saint-Nicolas ainsi que les voûtes et les galeries secrètes sous le palais. Vassilii IV, fils d'Iván, continua son ouvrage : sous lui, un Italien construisit dans le *Kitaï-Gorod*, à peu de distance de la *place Rouge* ou belle place qui sépare ce quartier du Kreml, l'église de Sainte-Barbe-la-Martyre, laquelle église a donné son nom à la grande rue *Varvarskaïa;* une église en pierre s'éleva au Kreml sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et devint la métropole; c'est celle dont le clocher est fameux sous le nom d'*Iván véliki.*

Sous Iván IV Vassiliévitch-le-Terrible fut bâtie au haut de la *belle place*, du côté de la Moskva, cette église si curieuse et si bizarre de la Protection (*Pakrofskaïa*), appelée communément de *Vassilii-Blagennoï*, où le style des peuples d'Asie, de l'Inde peut-être, est mêlé à celui de Byzance, et qui frappe l'œil du voyageur par ses innombrables coupoles toutes différentes entre elles, et chamarrées, ainsi que le clocher, des plus vives couleurs; le Kitaï-Gorod fut entouré d'un mur, et la *Granovitaïa palata* (palais angulaire) devint un des principaux ornemens du Kreml. Mais aussi sous le même règne, en 1547, toute cette ville déjà immense, sauf le petit nombre de bâtimens en pierre, fut de nouveau dévorée par les flammes; dans cet immense brasier, tout périt, des milliers d'hommes, le trésor, les armures, les monumens littéraires, les images saintes, à l'exception de la vierge de Vladimir sur laquelle la flamme, dit-on, n'eut aucun pouvoir. Toutes les maisons en bois furent consumées en peu de temps, les édifices en pierre même ne résistèrent qu'en partie à l'horrible chaleur qui les environnait. Ces désastres se renouvelèrent en 1571 où les Tatars de Pérécop arrivèrent jusqu'à Moscou et l'incendièrent, et encore une fois sous Fœdor Ivanovitch; ce fut, dit-on, Boris Godounof, qui y mit le feu à cette époque, pour faire revenir sur ses pas le tsar qui s'était rendu à Ouglitch, afin d'y procéder à une enquête sur le meurtre de son frère; le même Boris prodigua ensuite l'argent du trésor pour secourir les habitans et faire rebâtir la ville plus belle qu'auparavant. Le Bielgorod (ville Blanche), qu'on nommait encore à cette époque *Tsarovoï-Gorod,* c'est-à-dire, la ville *tsarienne, fut* entouré d'une muraille. Sous Fœdor furent aussi élevés

les bâtimens du collège ou des Prikases de Moscou et le couvent de la Sainte-Vierge du Don, à l'endroit où avait été deposée l'image de Marie que les Cosaks du Don avaient apportée, peu de temps avant que les Tatars de Crimée fussent repoussés à l'aide de ces milices.

Malgré ces embellissemens successifs, Moscou n'excitait guère, au commencement du XVIIe siècle, l'admiration des étrangers, au moins, s'il faut en juger par la description contemporaine du Français Margeret, lequel s'exprime froidement ainsi : « Tous leurs chasteaux et « forteresses sont de bois, excepté Semolensqui (Smolensk).. et la ville « de Moscou qui est une grande ville, par laquelle passe une rivière « plus grande que la Seine. La ville est enclose d'une muraille de « bois, qui a de circuit, comme j'estime, plus que Paris : après, elle a une « grande muraille qui a de circuit autant que la moitié de celle de bois, « mais non au-delà de la rivière. Puis, il y a la troisième qui est de « brique, qui enclost toutes les boutiques de pierre des marchands. « Puis il y a le chasteau (Kreml) qui est grand, et fut basti au temps « de Basilius Joannes, père de Joannes Basilius, par un Italien. Dans « le chasteau, il y a diverses églises de pierre, entre lesquelles il y en « a quatre toutes couvertes de cuivre doré. La ville est pleine de bas- « timens de bois. Chaque bastiment n'a que deux estages, mais une « grande place en leur logis à cause du feu auquel ils sont fort su- « jets depuis peu de temps; ils ont basti beaucoup d'églises de pierre, « il y en a aussi un nombre infiny de bois, et mesmes les rues sont « pavées ou planchées de bois » (1). Oléarius qui vit Moscou trente ans après Margeret, n'en fait pas un tableau beaucoup plus séduisant; mais il faut observer que dans l'intervalle, en 1611, cette ville avait encore une fois été réduite en cendres (2), à la suite des désordres auxquels s'y livrèrent les Polonais, auxiliaires intéressés du Faux-Dimitri. De 1605 à 1613, elle avait été un champ de bataille où étaient venus se mesurer des ambitieux de toute nature, et dans cet intervalle, rien ne fut fait ni pour la gloire de Dieu, ni pour satisfaire le sentiment national. Aussi le baron de Meyerberg (3) atteste-t-il, comme Oléarius, qu'anciennement Moscou avait été bien plus grand; témoignage qui peut paraître suspect lorsqu'on se rappelle que tant de grands monastères compris depuis long-temps dans l'enceinte de la ville, avaient été fondés en dehors de ses limites. Quoi

(1) *Estat de l'empire de Russie*, p. 39.
(2) *Omnino exusta*, dit Meyerberg.
(3) *Iter in Moschoviam*, p. 65.

qu'il en soit, voilà ce que le dernier de ces voyageurs en rapporte, à l'année 1636 : « Les Tartares de Crim et de Précop (Pérékop), la brûlèrent l'an 1571, et le feu que les Polonais y mirent l'an 1611, ne laissa de reste que le château seul, et néanmoins on y compte présentement plus de 40,000 maisons, et il est certain que c'est aujourd'hui une des plus grandes villes de l'Europe. Il est vrai qu'à la réserve des hôtels des grands seigneurs et des maisons de quelques marchands aisés, qui en ont bâti de pierre ou de brique, toutes les autres sont de bois, et elles sont bâties de plusieurs poutres et solives de sapin arrangées les unes sur les autres. Les toits sont d'écorce d'arbres qu'il couvrent quelquefois de gazon. La négligence des Moscovites et le peu d'ordre qu'ils ont dans leur ménage fait qu'il ne se passe point de mois, si même presque point de semaine, que le feu ne s'y prenne, et que cet élément rencontrant une matière fort combustible et renforcé par le vent, ne réduise en cendres dans un moment plusieurs maisons, même des rues entières. Peu de jours avant notre arrivée, le feu avait consumé la troisième partie de la ville, et il y a cinq ou six ans qu'un semblable accident faillit à la détruire entièrement... Afin que le feu ne prenne point aux autres bâtimens plus solides, on en fait les ouvertures et les fenêtres fort petites, et on les garnit de volets de fer-blanc pour empêcher que les éclats et étincelles n'y entrent. Ceux qui font ces pertes s'en consolent en quelque façon, par la facilité qu'ils ont de trouver des maisons neuves toutes bâties au marché destiné pour cela hors de la muraille blanche, où l'on achète pour fort peu de chose une maison entière que l'on fait démonter, transporter et rebâtir en fort peu de temps au lieu où était la première.

« Les rues de la ville de Moscou sont belles et fort larges, mais si crottées quand la pluie a détrempé tant soit peu la terre qu'il serait impossible de se tirer de la boue, sans les *rondins* joints ensemble qu'on y a mis et qui y font une espèce de pont, à-peu-près de la façon de celui du Rhin auprès de Strasbourg, qui servent de pavé dans le mauvais temps. » (1)

Il a loin sans doute de ce tableau où les ombres dominent à celui que l'on doit à un des voyageurs les plus récens : « L'aspect général de Moscou, dit celui-ci en 1826, *moins régulièrement magnifique*, que l'aspect de Saint-Pétersbourg, est, par cela même, d'un effet

(1) *Voyage de Moscovie, de Tartarie et de Perse*, traduct. de Wicquefort, t. I, 137—150.

« beaucoup plus piquant : si le voyageur n'est pas sans cesse frappé « d'admiration, ses yeux s'arrêtent avec curiosité sur ces édifices bi- « zarres, sur ces constructions étranges qui n'appartiennent à aucun « système connu d'architecture, et dont on cherche encore les mo- « dèles dans les différentes parties du monde (1) ». Ce témoignage d'un observateur, d'ailleurs très superficiel, est exact; mais pour arriver à cette magnificence qui ne manque que de régularité, à cet aspect admirable, qui seulement n'est pas partout de même, il a fallu un siècle et demi de contact avec le luxe, les arts et les agrémens de la vie dans les pays les plus avancés de l'Europe, et par-dessus cela, un nouvel et dernier incendie qui, ne laissant pas debout une seule de ces maisons *achetées au marché*, convertit une ville naguère scytho-tatare en une grande capitale européenne.

Mais avant d'arriver à l'aspect actuel de Moscou, essayons d'en reconstruire le panorama tel qu'il a dû se présenter il y a deux siècles. Oléarius et Meyerberg nous en ont laissé l'un et l'autre un plan figuré très remarquable : celui du dernier, l'une des planches les plus intéressantes du recueil publié pour la première fois en 1827 et sur les dessins autographes, par M. d'Adelung, est très supérieur à l'autre pour l'exactitude des détails et la facilité de les reconnaître. Il nous servira de guide dans notre description; l'inspection du plan suffira au lecteur pour nous suivre.

Comme aujourd'hui, le Kreml et le Kitaï-Gorod composaient alors le noyau de la ville situé presque dans son centre; leur enceinte, formée de murailles hérissées de tourelles, s'appuyait au sud contre la Moskva, à l'ouest et au nord contre la Néglinna, rivière dont les eaux croupissantes, encore découvertes alors, se terminaient, vers la Moskva, par un étang appelé *Lébédinnii Proud;* et du côté de l'est seulement, aucune eau ne formait la clôture. Autour de ce noyau, le *Tsarigorod* formait un immense demi-cercle, au nord de la Moskva; et un autre demi-cercle, infiniment plus grand, s'étendait au-delà du premier, d'un point du fleuve à un autre, sous le nom de *Skorodom*. Ce nom qui signifie *bâti vite* donne une idée de ce qu'en pouvaient être les maisons. Au-delà de la Moskva et de la Iaouza était un faubourg (*sloboda*) que Meyerberg nomme *Hamounike* (*Khamovnitchskaïa*), Oléarius *Streltzkaïa* ou des Fusiliers, et qui peut-être portait encore d'autres noms.

L'explication en langue allemande qui accompagne le plan de

(1) Ancelot, *Six mois en Russie*, p. 249.

Meyerberg, donne, ainsi que la relation de voyage écrite en latin, 19 verstes de circuit à toute la ville; les verstes d'alors étant plus grandes que celles d'aujourd'hui, cela pouvait faire 7 lieues de France. Le *Skorodom* ou la ceinture extérieure décrivait la plus grande partie de cette circonférence; il avait pour clôture un mur avec tourelles (1), construit en bois en 1591 et qui était percé de 36 portes, dont celles de Serpoukhof et de Kalouga en pierre. Outre quelques églises et le marché aux maisons, cette partie extérieure de la ville ne renfermait rien de remarquable. Dans le Tsarigorod qu'elle resserrait de toutes parts étaient les maisons des nobles et d'un grand nombre de hauts fonctionnaires, avec l'arsenal, les magasins d'approvisionnemens, une infinité d'églises et de couvens : toutefois ces bâtimens étaient la plupart en bois. Le mur d'enceinte avait longtemps été de même matière : mais après la dernière invasion des Tatars de Pérékop, le tsar Fœdor Ivanovitch l'avait rebâti, en 1585, en pierre; la pierre blanche du pays employée pour cette construction avait fait donner au mur le nom de *blanc* (*bélata stenna*); et plus tard tout le quartier de *Tsarigorod* ou ville du tsar, prit le nom de *Bèloï-Gorod* ou ville blanche qu'il porte encore. Le mur aboutit aux deux extrémités à la Moskva; il donnait entrée par dix portes dont les noms sont restés et dont même quelques-unes subsistent. Le Kitaï-Gorod, dès-lors le quartier des marchands, venait ensuite, plus à l'intérieur. Ce mot *kitaï* n'est pas russe, quoiqu'il y ait eu des villes du nom de Kitaï-Gorod dans la Petite-Russie et dans la Russie rouge (2) : Oléarius assure qu'il signifie *ville du milieu*, mais sans nous dire dans quelle langue (3); d'autres prétendent avec Voltaire (4) le traduire par *ville chinoise*, parce que les raretés de la Chine s'y étalaient; enfin d'autres rapportent ce nom à André Iouriévitch qu'on aurait surnommé *kitaï* dans sa jeunesse. Tout cela est peu satisfaisant, et il faut attendre que l'étude de l'histoire et de la langue des peuples tatars nous ait offert une meilleure explication. Le Kitaï-Gorod était entouré de trois côtés d'une muraille en briques rouges que les Russes nommaient pour cette raison *krassnaïa stenna* et qui avait aussi des tourelles de distance en distance : du côté de la *belle place* qu[...]

(1) *Istoritcheskoié i topographitcheskoie opisanié gorodof Moskofskoï gouberni* (1787), p. 38.

(2) Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, t. VIII, p. 538—543.

(3) T. I, p. 150.

nd des planches de Meyerberg appelle *Theatrum und Schauplatz*, qui en effet formait une espèce de scène où avaient lieu de grandes ennités, les exécutions, et d'où le tsar ou ses ministres, comme ne tribune, parlaient au peuple, et cette merveilleuse église, d'un le si bizarre et si insaisissable dont il a déjà été parlé et sur laelle nous reviendrons.

Entre cette grande place, puis entre la Moskva à gauche et la glinna à droite, s'étendait le *Kreml*, « qui a plus d'étendue, dit iarius, que plusieurs autres villes médiocres », et qui est la ville mitive de Daniel Alexandrovitch. Son nom paraît plutôt russe e d'origine tatare : il peut signifier *pierre* ou *fort*, suivant qu'on lérive de *krem*, *kremen* (1) ou de *krep*, *krepka*, *kreposth*. Oléarius ute : « Il est fortifié de trois bonnes murailles et d'un bon fossé, est garni d'une très belle artillerie. » L'historien de l'ambassade comte de Carlisle parle aussi des trois murailles : c'est peut-être trois côtés qu'on a voulu parler. Le mur d'enceinte, en pierre, quel Coxe donne un mille et demi anglais de circuit et qu'ornaient tours nombreuses et élevées, avait été construit sous la direca de Pierre Solarius, architecte de Milan, en 1491. Déjà la tour *Véliki* avec sa coupole élevée, dont la riche dorure resplendit soleil, et la croix qu'on croyait d'or massif, dominait toute la cone ; près de là se voyaient les cathédrales étroites mais somptueuses l'archange Michel et de l'Assomption (*Ouspenski*), les deux pas des tsars, l'un en pierre et l'autre en bois, avec la salle angu-

[illegible] chef-d'œuvre de [illegible] heures à partir du lever jusqu'au coucher du soleil, et de même pendant la nuit, en se réglant sur le plus ou moins de durée du jour ou de la nuit suivant les saisons, de manière qu'à l'équinoxe elle indiquait 17 heures du jour et 7 seulement de la nuit [1].

La translation de la résidence de Moscou à Saint-Pétersbourg, au commencement du XVIIIe siècle, nuisit moins à la première qu'on pouvait s'y attendre : étant au centre de l'empire, dit M. Vsévolojski [2], et habitée par une nombreuse et riche noblesse, elle sera toujours la vraie capitale de la Russie, malgré la présence de la cour à Saint-Pétersbourg. Il est vrai que Pierre-le-Grand avait défendu à la noblesse, sous des peines sévères, de faire bâtir dans l'ancienne capitale, espérant ainsi la forcer d'employer de ses moyens la nouvelle; mais cet ordre fut levé après vingt ans, et les souverains rivalisèrent eux-mêmes avec les grandes familles de l'empire pour orner leur antique capitale de nouveaux monumens. Il y avait, dès 1780, au rapport de Weber [3], 8,000 bâtimens en pierre, indépendamment de ceux de la couronne, mais disséminés malheureusement parmi des milliers de baraques de bois, et 1,600 églises et couvens [4], [illegible] alentours de la ville. On comptait au Kremlin [illegible] églises, toutes en pierre et couvertes en lames d'argent ou en tôle fortement dorée. Depuis [illegible] il était défendu qu'on ne bâtît plus en bois dans le Kremlin. Moscou doit à Pierre-le-Grand, qui y fit construire, près du [illegible] le grand hôpital militaire. Moscou s'enrichit d'une imprimerie en caractères russes, d'une université avec deux collèges, d'une vaste maison d'enfans trouvés, d'un arsenal au Kremlin, et reçut le siège d'une section du sénat, de plusieurs tribunaux supérieurs et d'un métropolitain. Là se trouvait toujours le sanctuaire de la nation : là les tsars venaient recevoir leur sceptre et leur couronne des mains du prélat de Dieu; chaque [illegible] de cette mère des villes

[1] [illegible] p. 156.

2 [illegible]

3 [illegible]

4 [illegible] disait le dicton [illegible] un chiffre si con- [illegible]

russes; et Catherine II, en particulier, restaura avec magnificence les principales cathédrales et y ajouta de nouveaux édifices. La même impératrice fit défense de bâtir désormais aucune maison en bois dans le Bièlgorod, déjà si encombré de constructions et auquel les incendies faisaient courir le plus grand risque.

Mais en prenant sa part des progrès des arts qui avaient pénétré de Pétersbourg jusqu'au centre de l'empire, en devenant de plus en plus somptueux, grâce au luxe qui envahit les grandes familles russes, Moscou n'en resta pas moins un singulier assemblage des élémens les plus opposés, un composé bizarre de misère et de magnificence, de grandeur et de difformité. Écoutons encore le récit d'un contemporain; William Coxe écrivit en 1778 (1): « Le singulier aspect « de Smolensk m'avait causé de la surprise; mais je ne pus revenir « de mon étonnement en voyant la grandeur énorme de Moscou et « ce mélange des choses les plus disparates. De ma vie je n'ai vu une « ville si irrégulière, si complètement bizarre, si extraordinaire et « si remplie de contrastes. En général, les rues sont très longues et « larges : quelques-unes sont pavées en pierre; d'autres, surtout « dans les faubourgs, le sont en rondins et en planches, semblables « au plancher d'une chambre; de misérables cabanes alternent avec « de spacieux palais; des maisonnettes hautes d'un seul étage sont « placées auprès des édifices les plus élevés et les plus somptueux. « Il y a des maisons en pierre dont le mur supérieur est en bois; les « maisons en bois sont souvent peintes en diverses couleurs et ont « des portes et des toits en tôle. Il n'y a pas de quartier de la ville « où l'on ne voie de nombreuses églises bâties dans un goût tout « particulier : quelques-unes ont des coupoles en cuivre, d'autres « en étain ou doré ou peint en vert, et plusieurs sont couvertes en « bois. En un mot, telle partie de cette ville immense ressemble à « une triste solitude, telle autre à un chétif village, et plus loin on se « retrouve dans une grande capitale. On peut appeler Moscou une ville « bâtie suivant des formes asiatiques, mais qui devient de plus en « plus européenne, et qui, dans son état actuel, est un plaisant « pêle-mêle des styles les plus contrastans. »

Tel était, au dire de tous les voyageurs, l'aspect de Moscou, jusqu'au commencement de ce siècle. Immense, irrégulière, moitié en bois, moitié en pierre, entrecoupée de jardins et de potagers, sale

(1) *Voyage en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemark*, t. I, liv. II, chap. 3.

et sans pavage supportable, cette antique capitale méritait le nom de *grand village* qu'on lui donnait, mais qui manque de vérité aujourd'hui qu'une terrible catastrophe à tout changé, et que la croix dorée d'Ivân Véliki plane sur une ville nouvelle, tout-à-fait moderne.

Le mardi, 15 septembre 1812, Napoléon avait établi au Kreml son grand quartier-général, et, le même jour, le feu éclata dans les boutiques du Kitaï-Gorod; la nuit du 16 fut éclairée par un incendie général. « Des explosions, des feux qu'on voyait descendre du haut des tours, dit un témoin oculaire, indiquaient les moyens qu'on employait pour le propager. Un vaste océan de flammes éclairait l'horizon à plusieurs lieues, et annonçait aux habitans errans autour de la ville qu'ils n'avaient plus d'asile »...... « Les différens quartiers de la ville s'allumaient, brûlaient et disparaissaient à-la-fois. Quelques piliers de pierres calcinées et noircies, indiquaient les endroits où il y avait eu des maisons. Le silence de la terreur n'était interrompu que par un mugissement ressemblant à celui des vagues d'une mer agitée; il était produit par le vent, qui, poussant avec force ce torrent de feu, semblait se hâter d'étendre la destruction. De temps à autre des édifices entiers s'écroulaient avec fracas. De quelque côté qu'on tournât la vue, on voyait des ruines fumantes ou des flammes. On entendit le tintement lugubre d'une cloche, et l'on supposa que c'était le signal que se donnaient les incendiaires. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible et malgré la vigilance des sentinelles dont on entourait les maisons».... « Quoique la ville fût en grande partie construite en bois, il fallut plusieurs jours d'un incendie général pour la consumer. A la fin, il resta dans beaucoup de quartiers si peu de traces d'habitations, qu'on avait de la peine à reconnaître les rues. Des cadavres humains à demi brûlés, des chevaux morts, des vaches, des chiens calcinés gisaient au milieu des ruines. (1)

« Si je ne suis pas trompé par mes calculs, dit un autre témoin, il ne faut pas évaluer à moins de 200 millions de roubles la perte résultante de l'incendie des édifices et de tout ce qu'ils contenaient; encore je ne fais point entrer en ligne de compte ceux qui appartenaient au gouvernement. Treize mille huit cents maisons furent réduites en cendre, ainsi qu'un grand nombre de palais...... A peine 6000 bâtimens sont restés debout. » (2)

(1) *Moscou avant et après l'incendie*, p. 145—155.

(2) *Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, p. 5.

On s'est demandé, et quelques personnes se demandent encore, quelle était la main incendiaire qui a causé cet immense désastre. De hauts personnages ont décliné les éloges qu'on leur décernait en leur faisant honneur de cet évènement; d'autres ont attribué à l'insubordination ce qu'on avait d'abord mis sur le compte d'un patriotisme exalté; quelques-uns, mais ceux-là se laissaient guider par la mauvaise foi, imputaient à crime à Napoléon un malheur dont lui et son armée sont devenus les premières victimes. Il est facile aujourd'hui de démêler le vrai dans toutes ces versions, mais ce n'est pas ici le lieu de résoudre ce problème. (1)

Ainsi qu'il a été dit, les pertes des particuliers furent incalculables; celles du gouvernement furent moindres, parce qu'on avait eu la précaution de sauver à temps les objets les plus précieux et les papiers les plus importans. Cependant le Musée d'histoire naturelle et la Bibliothèque de l'université, étaient devenus la proie de l'incendie; la collection d'antiquités du Kreml, vulgairement appelée le *Trésor*, était aussi en partie détruite; et, dans la nuit du 23 octobre, lorsque l'armée eut évacué la ville, les Français firent jouer, sous le Kreml, des mines dont les horribles dégâts n'ont été entièrement réparés que dans ces derniers temps. « Il faisait une nuit excessivement sombre, rapporte le témoin oculaire cité en dernier lieu. A midi (minuit), le feu prit aux bâtimens de l'arsenal du Kremlin, et l'on entendit la première explosion qui, à de courts intervalles, fut suivie de six autres. Rien n'était plus terrible; les pierres de taille furent lancées à cinq cents pas. Dans tous les environs, les portes furent enfoncées et les fenêtres brisées. Il ne resta pas un seul carreau de vitre, et les débris du verre furent incrustés dans les murailles circonvoisines; les pierres volaient au milieu des chambres; les hommes étaient terrassés par la frayeur, d'autres furent enlevés de leurs lits. Plusieurs maisons furent ébranlées et leurs murailles se fendirent; mais il n'y en eut aucune de renversée, parce que le petit nombre d'édifices qui, dans ce quartier, avaient été soustraits à l'incendie, se trouvaient assez éloignés du Kremlin. Les tours et une partie des murailles furent renversées; et le tout n'aurait présenté qu'un monceau de ruines, si ces vieilles constructions tartares n'avaient pas résisté à l'énergie de la poudre à canon. » (2)

(1) *La vérité sur l'incendie de Moscou*, par le comte Rostopchine, Paris, 1823, in-8°; et *Lettres sur l'incendie de Moscou*, etc., par Surrugues, Paris, 1823, in-8°.

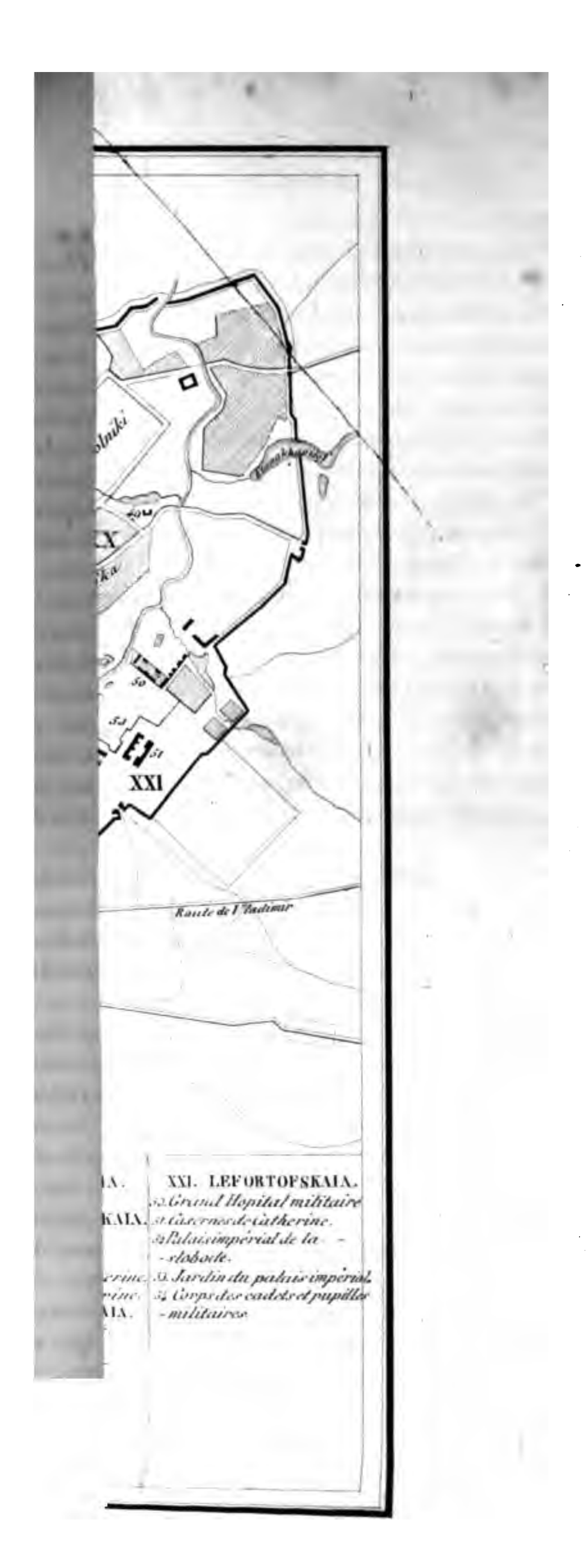
(2) *Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, p. 155.

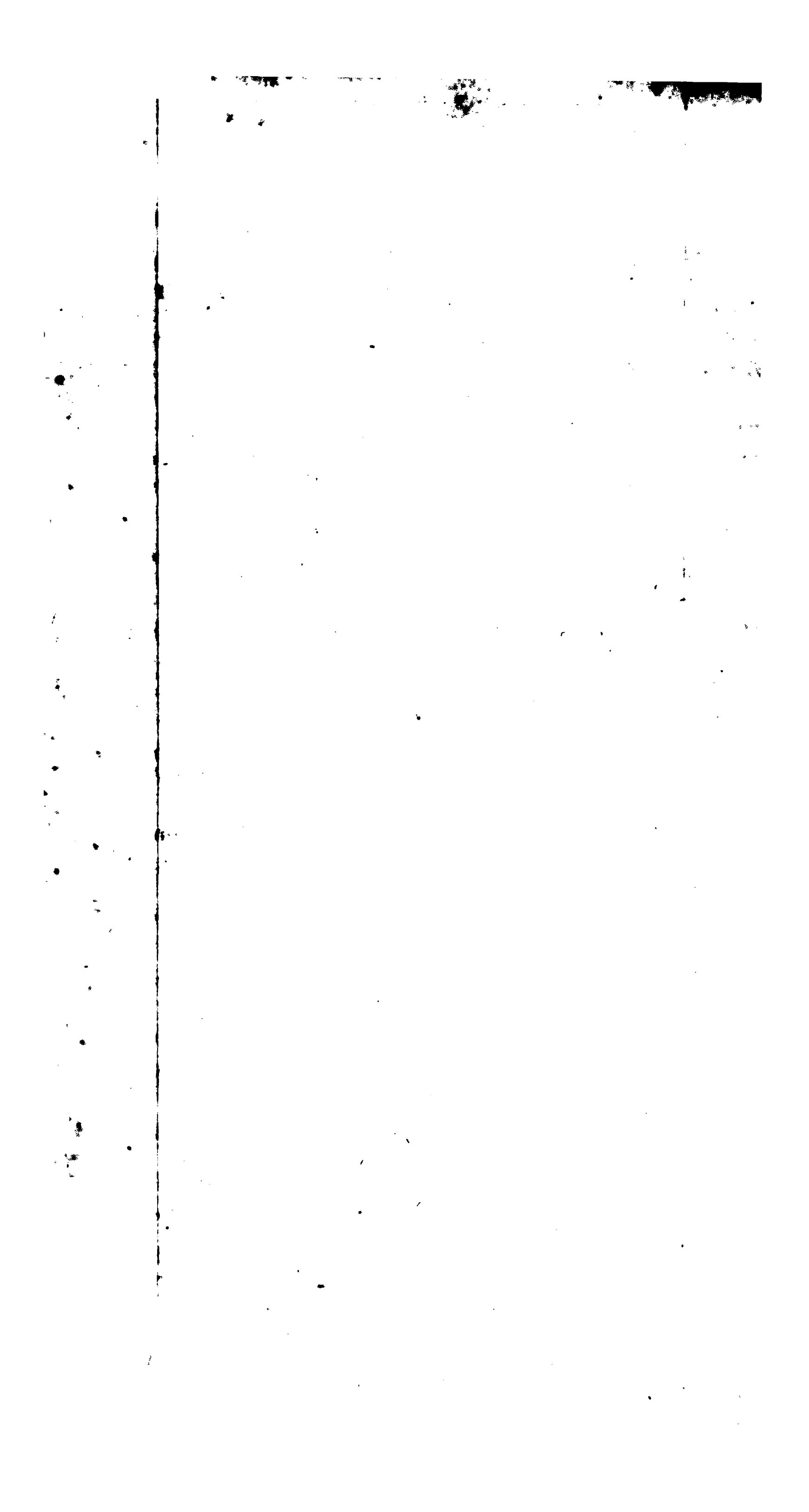
le désolation ne dura pas long-temps : le patriotisme des [redacted]
porta avec une nouvelle ardeur sur leur ville sainte dont [redacted]
tion avait sauvé le pays de l'oppression étrangère. Des sou [redacted]
s furent ouvertes par tout l'empire, et la libéralité du sou [redacted]
onda l'enthousiasme universel. Comme un phénix, Moscou [redacted]
va de ses cendres ; mais plus beau, mais moderne. Ses lo [redacted]
ues inégales, comme le terrain qui les porte, et dont les p [redacted]
élevées présentent les plus beaux coups-d'œil, sont bordée [redacted]
belles maisons en briques ou en pierres, recouvertes en tôle p [redacted]
ou en vert, ou en rouge, et dont la grandeur n'est plus défig [redacted]
par les masures informes qui rampaient à côté. Moscou est de [redacted]
une ville magnifique, quoique toujours irrégulière ; malheure [redacted]
ment dépouillée en grande partie du cachet original qui lui don [redacted]
le plus puissant attrait, elle est assez ressemblante aujourd'hui à [redacted]
plupart des autres capitales, sauf seulement ses innombrables égli [redacted]
et le Kreml renfermant toujours, dans ses murs crénelés et flanqu [redacted]
de hautes tourelles, les sanctuaires les plus révérés de la nation [redacted]
ces coupoles dorées au-dessus desquelles Ivan-Véliki élève sa cro [redacted]
enrichie du même métal, et qui offrent aux voyageurs étonnés [redacted]
aspect presque magique qu'il est tenté de prendre pour un rêve [redacted]
son imagination.

Description. Voici maintenant quelles sont les divisions actuelle
de Moscou et son aspect général. Comme anciennement, le centre e
est formé par le *Kreml* et le *Kitaï-Gorod*, entourés, celui-ci d'un
assez haute muraille, celui-là, de la fortification plus formidabl [redacted]
dont il a déjà été question : la *Belle-Place* ou *Place-Rouge*.

La communication entre la place et le Kreml est établie par deu
portes, dont l'une est celle *du Sauveur* ; la citadelle a de plus trois
entrées du dehors, et le Kitaï-Gorod quatre. Au midi, le Kreml bord
le quai de la Moskva qui n'est encaissée que de ce côté-là ; le côt
de l'est et celui de l'ouest de la citadelle, se rejoignant dans la d
rection du nord, forment un angle aigu, dont les deux côtés fon
leur pied, une espèce de boulevard. Le jardin d'Alexandre, qui
le boulevard de l'ouest, remplace avec avantage le lit bourbeu
la Néglinna et le petit lac qui communiquait avec cette rivière.

Nous aurons à décrire un à un tous les édifices du Kreml, be
révéré de la puissance russe. Le Kitaï-Gorod, centre des affa
plein de souvenirs historiques, nous occupera pourtant mo
nous pourrons à la hâte en retracer les principaux monum
tier de la ville, le moins pittoresque et proportionnell


XXI
Route de Wladimir
XXI. LEFORTOFSKAIA.
50. Grand Hopital militaire
51. Casernes de Catherine.
52. Palais impérial de la -
- slobode.
53. Jardin du palais impérial.
54. Corps des cadets et pupilles
- militaires.



plus populeux, étale sur la Place-Rouge son magnifique bazar qu'on appelle les *Lignes* (Raidki), vaste labyrinthe où le commerce de détail a son principal siège; il s'appuie au *Gostinnoï-Dvor* (cour des Marchands), qui renferme les grands dépôts de marchandises, et non loin de là est la Bourse. A gauche, dans la rue Saint-Nicolas (*Nikolskaïa*), on rencontre le couvent de Za-ikono-spass, dont l'académie est si célèbre parmi les orthodoxes, et l'imprimerie du Saint-Synode; à droite, est le Gymnase du gouvernement. Les deux autres grandes rues qui, allant de la Belle-Place aux portes opposées du Kitaï-Gorod, coupent cette *cité*, sont celles de Saint-Élie (*Ilyinskaïa*), et de Sainte-Barbe (*Varvarskaïa*).

La citadelle et la cité, ce noyau de Moscou, sont entourées, en forme d'un grand arc dont le quai de la Moskva est la corde, du quartier appelé *Béloï-Gorod*, Ville-Blanche, auquel servent de lisière de larges boulevards qui, plantés d'arbres, sous Paul Ier, occupent le terrain où s'élevait jadis ce mur blanc dont le quartier a tiré son nom. Le Béloï-Gorod se subdivise en deux sections, l'une appelee *Tverskaïa*, parce que la route de Tver la traverse, et l'autre *Miasnitzkaïa*. En allant de la Place-Rouge au nord, on rencontre la première à gauche, et la seconde à droite: entre elles, et en avant de la rue qui les sépare, s'étend la grande place du théâtre ou *Pétrofskaïa*. La Tverskaïa, au bout de laquelle un beau boulevard avec jardins anglais et avec une vue superbe, appelle les promeneurs, renferme, outre la fameuse maison Pachkof, qui s'élève au-dessus de toutes les autres, en une forme qu'on a comparée à une cage de perroquet, l'Université, l'un des Gymnases qui en dépendent, les deux théâtres, le grand manège d'exercice, les hôtels du gouverneur-général, du gouverneur-civil et du grand-maître de police; sa principale rue, du même nom, s'appelait autrefois la *rue du Tsar*, et avait à sa droite celle *de la Tsarine*. Dans la Miasnitzkaïa se trouve l'Académie médico-chirurgicale, le grand-hôtel des Postes et la rue du *Pont-des-Maréchaux* (*Kouznetzkaïa*), habitée en grande partie par des Français et bordée des magasins de modes de nos industrieuses et élégantes compatriotes.

Ce que Meyerberg et Oléarius appelaient le *Skorodoum* est connu aujourd'hui sous le nom de *Zemlianoï-Gorod* ou *ville de terre*, lequel provient du rempart dont Fœdor-Ioannovitch avait ceint, en 1591, cette partie de la ville. Elle renferme les trois premières autour desquelles elle forme un cercle complet également bordé d'arbres. Les sections ou arrondissemens qui y appartiennent, sont les suivantes :

sur la rive droite de la Moskva, qui forme ici, au sud de son lit, un canal aussi recourbé que ce lit même, la *Piatnitzkaïa* et la *Iakimanskaïa*, et sur la rive gauche, en suivant le cercle de l'ouest à l'est, la *Prétchistenskaïa*, l'*Arbatskaïa*, la *Sretenskaïa*, et l'*Iaouzkaïa* traversée par la rivière de ce nom qui y débouche dans la Moskva, près de la grande maison des Enfans trouvés.

Toute l'immense étendue qui se trouve en dehors de Zemlianoï-Gorod jusqu'au rempart qui marque l'enceinte extérieure de la ville, étendue que l'on appelle *Kammer Kollejskii-Val*, est divisée en dix sections ainsi qu'il suit : au sud, la *Serpoukhofskaïa*, avec de jolies maisons de plaisance et le grand couvent de religieuses; puis, en passant sur la rive gauche de la Moskva, la *Khamovnichtskaïa*, où se trouve l'immense plaine de Dévitchei-Polé ; la *Novinskaïa*; la *Presninskaïa* qui a son nom des jolis étangs de la Presnia entourés d'agréables jardins; la *Souchtchof-skaïa* que traverse la route de Saint-Pétersbourg; la *Mechtchanskaïa*, qui renferme, outre quatre grandes rues du même nom, le grand hospice du comte Chérémétief, le jardin botanique et le *bel étang* (*Krassnoï proud*); la *Pakrofskaïa*, qui a dans son centre le vaste champ de Sokolniki; enfin la *Lefortofskaïa*, ainsi appelée en l'honneur du maître de Pierre-le-Grand et habitée surtout par des étrangers; de là, le nom de Slobode allemande. On y voit plusieurs palais, l'église allemande luthérienne, le grand corps des cadets, et les deux hôpitaux militaires; la *Bassmannaïa* où l'on entre par la *porte Rouge* et où les princes Kourakine ont leur hospice; la *Rugojskaïa*, de l'autre côté de la Iaouza, avec le couvent d'Andronief, et quatre grandes rues du nom de Ragojka; enfin, la *Taganskaïa*, qui renferme un marché du nom de *Taganka*, le fameux couvent de Simonof et le magasin à poudre. Aux dix-neuf sections nommées, il faut ajouter une vingtième, la *Gorodskaïa* ou celle de la Cité, qui comprend à-la-fois le Kreml et le Kitaï-Gorod.

Ces vingt sections réunies forment une ellipse trapézoïde dont le plus grand diamètre allant du S.-E. au N.-O., depuis les montagnes des Moineaux jusqu'à la barrière de Préobrajensk a près de trois lieues et demie. Le *Gorod* est celle où la population est la plus compacte : nulle part les maisons et les rues ne sont aussi étroites que dans l'antique *Kitaï ;* elles le sont beaucoup moins dans les deux sections du Béloï-Gorod et dans celles du Zemlianoï-Gorod, et elles sont séparées dans les autres par d'immenses terrains occupés par des places, des jardins, des potagers, et par des terres incultes ou des marais et des étangs.

Le pavé de Moscou, d'une assez mauvaise qualité, est un cailloutage qui exige de fréquentes réparations; dans les sections du dehors, beaucoup de maisons sont en bois, bien qu'élégantes; toutes les autres sont ou en pierres ou en briques, avec des fondemens auxquels est employée cette pierre molle et blanche qu'on trouve à quelques lieues de la ville.

Pour passer en revue les innombrables curiosités dont Moscou est semé, nous les diviserons en six classes, ainsi qu'il suit : monumens religieux, monumens politiques et nationaux, monumens des arts et des sciences, établissemens de bienfaisance, établissemens militaires, lieux publics et d'amusement.

I. *Monumens religieux.*

Nous avons vu à quel nombre élevé les anciens voyageurs portaient les églises de Moscou, en y comprenant, il est vrai, toutes les innombrables chapelles des particuliers. En négligeant ces dernières, Coxe compta 484 églises dont 199 en pierres ou en briques, et les autres en bois, et Lecointe de Laveau réduit encore ce nombre à 263 auxquelles il faut ajouter celles de 21 couvens. Parmi ces derniers, un grand nombre mériteront d'être cités comme monumens historiques ou comme offrant un haut intérêt sous le rapport du site, de la construction, des ornemens, etc.; mais notre attention doit se porter d'abord sur les temples les plus révérés qui, placés au centre de la ville, comptent parmi les principaux sanctuaires de la nation.

La *cathédrale de l'Assomption (Ouspenski Sabor)* se présente la première. C'est la première église en pierre qui fut bâtie à Moscou. Telle qu'on la voit actuellement, elle doit son origine à Iván III Vassiliévitch qui la fit construire en 1475, par l'architecte bolonais Ridolfo Fioraventi auquel, à Moscou, on donna le nom d'Aristotil. C'est un édifice d'une architecture bizarre, moitié byzantine et moitié tatare : son vase est presque carré; une petite avance est destinée au saint des saints, et quatre énormes piliers soutiennent le toit surmonté d'une grande coupole avec les quatre petites coupoles bulbeuses autour, qui sont de style en Russie. Ce temple, à la différence des autres où des voûtes basses écrasent l'intérieur, est élevé, clair, aéré, mais d'une étendue très bornée. La lumière tombe d'en haut sur les fresques sur fond doré qui couvrent les murailles, et en éclaire suffisamment les figures de grandeur colossale : ces fresques furent

peintes par ordre du tsar Vassilii Ivanovitch en 1514. La couverture des coupoles est en cuivre fortement doré et surmontée d'une riche croix placée sur un croissant. Tout le bâtiment a été restauré en 1771 par ordre de Catherine II. C'est dans cette église que le couronnement des empereurs est célébré. L'*iconostase* est d'une grande richesse et pour la majeure partie en vermeil. A droite des *portes tsariennes* est l'image du Sauveur assis et tenant à la main l'Évangile de saint Jean, image qu'on dit peinte par l'empereur grec Émanuel et qui a appartenu jusqu'en 1570 à Sainte-Sophie de Constantinople; à gauche on voit la sainte Vierge de Vladimir, châsse d'un grand prix; l'un des deux solitaires placés sur la tête de l'image est à lui seul évalué à plus de 80,000 francs. Cette image, objet de la plus profonde vénération pour les Russes, est peinte, suivant la tradition, de la main de saint Luc l'évangéliste; elle fut transportée à Moscou pour lui servir de *palladium*, alors que Timour s'avança contre cette ville. Derrière ce précieux iconostase on conserve des reliques d'un prix encore plus élevé aux yeux des fidèles, comme un clou de la vraie croix, la tunique de J.-C., une partie de celle de la Vierge, des vêtemens, des vases et des livres sacrés, etc. En face des deux principales images sont le trône du tsar en bois sculpté et le siège du patriarche en pierre, l'un et l'autre antiques et curieux par leur travail. Les premiers pasteurs de l'église russe sont enterrés dans cette cathédrale, ainsi que les métropolitains de Moscou depuis saint Pierre; leurs cercueils sont rangés le long des murailles. L'estrade du trône pour le couronnement s'élève, lorsque cette solennité doit avoir lieu, entre les quatre piliers, vis-à-vis des portes tsariennes.

La *cathédrale de l'Archange Saint-Michel* (*Arkhanghelskii Sabor*), à peu de distance de la précédente, tourne sa façade vers elle. Par son architecture elle en diffère peu, et sa hauteur est, à peu de chose près, la même. Son toit est aussi surmonté de cinq coupoles, dont la grande au milieu est en cuivre doré et a environ 18 pieds de diamètre. On fait remonter sa fondation à l'année 1333; mais elle fut rebâtie en 1507 par un architecte milanais et entièrement restaurée en 1772. Les fresques dont les murailles, qui forment à-peu-près un carré, sont couvertes, représentent le dernier jugement et les anciens souverains de la Russie : elles sont extrêmement curieuses. L'iconostase est également orné d'images en vermeil d'une grande richesse, et près de l'autel on conserve aussi des reliques, des livres précieux et des vases sacrés d'un beau travail. Mais les principaux

objets de la vénération des fidèles, dans ce temple, sont la châsse du jeune fils d'Ivan IV, saint Dmitri, et celle de saint Michel de Tchernigof, martyr de la foi du temps de Batu-Khan. Les anciens souverains de la Russie, depuis André Ivanovitch, mort en 1253, jusqu'à Ioan Aléxéïevitch mort en 1696, sont, à l'exception seulement de quelques-uns, enterrés dans cette église, où l'on voit la longue file de leurs sarcophages.

La *cathédrale de l'Annonciation* (*Blagovèchtchenskii Sabor*) est un peu plus à l'est, adossée contre le grand palais impérial. Elle a traversé à-peu-près les mêmes phases que les deux églises déjà nommées : construite d'abord en 1397, elle fut rebâtie en 1489, achevée par l'architecte Aléviso en 1507, peinte en fresque à cette époque, et remise à neuf en 1770 par ordre de Catherine II. Extérieurement elle a presque les dimensions des deux autres; mais la nef, si ce mot est applicable à des édifices d'un style si bizarre, n'en occupe qu'une partie. Du côté du nord, près du *bel escalier* (*Krassnoïé kryltso*) qui mène au palais anguleux, on y monte (car le terrain de l'église est plus élevé) par un escalier couvert, assez élégant, qui aboutit à une galerie claustrale (παπερτη) entourant l'église du côté du nord et de celui du sud ou de la rivière. Ainsi que l'église même, ce vestibule est couvert de peintures *al fresco*, et au-dessus de la porte d'entrée, on voit une grande figure du Christ recouverte en argent; plus loin une sainte vierge et des saints revêtus du même métal. L'église dont le pavé est en agates, mais recouvert de tapis, est fort petite : une assez faible lumière y tombe du haut de la coupole du milieu, laquelle est entourée, sur le toit, de huit fausses coupoles, toutes dorées, mais de dimensions exiguës. Les images de l'iconostase sont en vermeil et ont des ornemens encore plus précieux; en avant du sanctuaire, près du pilier à droite, est un trône qui peut remonter aux premiers Romanof. Les fresques, noircies par le temps, représentent le dernier jugement et tout le paradis des saints, dont les images ornées de l'auréole sont séparées les unes des autres par les portraits de philosophes grecs, parmi lesquels Ménandre et Anacharsis se font surtout remarquer. Leurs têtes, on s'y attend bien, sont sans auréole. Enfin une curiosité particulière à cette église, c'est le tableau de l'Annonciation peint *al fresco* sur le mur extérieur, du côté du *bel escalier* : conformément à une tradition antique, on y voit Marie placée près d'un puits au moment où l'ange descend vers elle pour lui annoncer les effets de la grâce de Dieu.

Un bâtiment élevé, surmonté d'une assez haute coupole dorée et

que Meyerberg et Lecointe de Laveau appellent *église de Saint-Jean*, mais que partout ailleurs nous trouvons désigné par le nom d'*église de Saint-Nicolas Galtoune* ou *Golstounskiï*, c'est-à-dire le magicien, l'opérateur de miracles, forme le quatrième coin de cette enceinte carrée décrite par ces antiques églises au centre du Kreml. Quel que soit son nom, il sert plutôt à contenir les cloches qu'à réunir les fidèles : on y compte, à différens étages, jusqu'à 32 cloches, dont la plus célèbre est l'ancien beffroi de Novgorod enlevé par Ivan III Vassiliévitch. Plusieurs de ces cloches sont d'une immense grosseur, circonstance qui donne lieu, de la part d'un voyageur récent (1), à une comparaison sérieuse entre les productions des fonderies russes et celles des fonderies scythes dont Hérodote nous a fait connaître un échantillon. La cloche fondue par Bogdanof et qui ne sonne que trois fois l'année, a 4,000 pouds ou 1400 quintaux de poids. Devant cet édifice, à l'intérieur de l'enceinte, est la grande porte du château, et au dehors la place où la plus grande cloche qui ait jamais existé se trouve enfoncée dans la terre et recouverte d'un plancher. Telle qu'elle est actuellement, cette cloche a été fondue en 1734 par ordre d'Anne Ivanovna, moyennant 10,000 pouds de métal : elle est ornée d'images et d'inscriptions. Sa hauteur est de 19 pieds, son diamètre inférieur de 20 pieds, et sa plus grande épaisseur d'environ 22 pouces. Ce colosse a une immense crevasse par laquelle deux personnes peuvent y entrer sans se baisser : cette crevasse provient, dit-on, de la chute qu'il a faite à la suite d'un incendie; mais on se demande si une cloche de ce poids a jamais pu être suspendue; nous ne dirons pas mise en branle, car en Russie on n'agite que le battant et les cloches mêmes restent au repos (2). Ainsi qu'on le voit par la légende encore lisible de cette cloche, elle est le produit de la refonte d'une plus ancienne brisée par un incendie le 19 juin 1701, laquelle pesait 8,000 pouds et au bronze de laquelle Anne fit encore ajouter 2,000 pouds. La cloche primitive représentée sur la 42e planche de l'album de Meyerberg a été fondue pour la cathédrale Ouspenski, en 1654, par un artiste russe, sur l'ordre d'Alexis Mikhaïlovitch : elle avait 19 pieds de haut, 18 de diamètre, 64 (3) de

(1) Erman, *Reise um die Erde*, *Hist. Bericht*, t. I, p. 164. — Herod., IV, 81.

(2) Kilburger (Büsching *Magazin*, t. III, p. 245—341), qui a écrit environ douze ans après Meyerberg, dit qu'on a mis, en 1674, neuf mois à la hisser; qu'elle est retombée, le 2 décembre, de l'autre côté de l'église, et qu'elle s'est enfoncée dans la terre.

(3) Variante du texte allemand, 54 pieds.

circonférence et 2 d'épaisseur, et pesait 2,880 quintaux. Ses ornemens consistaient, outre les inscriptions, en une image de Jésus-Christ sous laquelle on voyait les portraits du tsar et de la tsarine (1). Quelques-unes des 32 cloches sont suspendues, à différens étages, dans le clocher isolé qu'on voit à la droite de ce bâtiment, lorsqu'on est placé dans l'enceinte formée par les cathédrales. Ce clocher, devenu célèbre sous le nom du *grand Ivan* (*Ivân Véliki*), pose à terre à l'occident des cathédrales, suivant l'usage; il est de forme octogone jusqu'aux 3/4 de sa hauteur où il s'arrondit; élevé d'environ 225 pieds, et surmonté d'un toit de cuivre doré en forme de coupole au haut duquel une croix colossale en lames de cuivre doré remplace celle que Napoléon fit descendre et emporter en 1812. Le grand bourdon est dans cette tour, du haut de laquelle on jouit d'une vue délicieuse. Au-dessous de la coupole de l'église on lit en langue russe l'inscription suivante : « Sous la protection de la sainte Trinité, par ordre du tsar et grand-prince Boris Fœdorovitch, autocrate de toutes les Russies et de son fils le tsarévitch et grand-prince Fœdor Borissovitch, cette église a été achevée et dorée la seconde année de leur règne, 7108 (1600). » Le même Boris Godounof donna à cette église une grosse cloche qui est peut-être l'*Ouspenski* qui se brisa en 1812 et qui pesait plus de 1,200 quintaux.

La *cathédrale de la Protection* (*Pakrofskoï*) *de la sainte Vierge*, que le peuple appelle du nom de *Vassilii Blagennoï* ou de Saint-Basile, est désignée dans les anciens livres par le nom de la *sainte Trinité sur le rivage* (*na rvou, Spass na Rvou*) et aussi *de Jérusalem*. C'est que cette église en renferme plusieurs dont chacune a son nom; elle a deux étages et est divisée en vingt chapelles ou petites églises assez semblables l'une à l'autre, voûtées, basses et communiquant ensemble. L'une de ces chapelles, consacrée à saint Basile, renferme la dépouille mortelle de ce saint qui était, dit-on, marchand de son état. On chercherait vainement un édifice plus bizarre que celui-ci : Ivan Vassiliévitch-le-Terrible qui l'a fait bâtir, en 1554, pour rendre grâce au ciel de la prise de Kasân (ce qui est constaté par une inscription), le jugea lui-même si admirable qu'il fit crever, dit-on, les yeux à l'architecte, de peur qu'il n'eût l'occasion de créer ailleurs un si beau bijou. Catherine II le fit restaurer en 1784. On n'y voit aucune symétrie : aucune de ses seize tours et coupoles, grandes et petites, ne ressemble à l'autre, ni pour la forme, ni pour les ornemens en peinture. Une bigarrure prodigieuse qui étonne sans choquer

(1) *Iter in Moschoviam*, p. 36.

et qui prouve, dans l'architecte, une richesse inépuisable d'imagination, mais aussi une indépendance sauvage, enlève le spectateur et confond toutes ses idées; au-dessus de toutes ces coupoles bulbeuses diversement badigeonnées, groupe qui ressemble, ainsi que cela a été dit, à ces concrétions de stalactites où la nature imite l'art, s'élance une flèche pyramidale surchargée d'ornemens de détails et se terminant par la même boule à pointe qui est pour tous ces édifices une forme sacramentelle. Toutes ces petites coupoles, ainsi que celle de la flèche, sont surmontées d'une croix placée sur le croissant, sans doute pour indiquer le triomphe du christianisme sur la religion de Mahomet professée par les Tatars. A la façade on ne voit aucun portail régulier : du côté gauche, quelques arcades en forme de kioske donnent entrée à l'escalier qui mène au premier étage, et du côté droit une arcade d'un autre style forme saillie devant la porte basse et ignoble par laquelle on entre dans les églises placées à fleur de terre. Ce singulier monument, qu'on nommerait barbare si l'art ni était pas prodigué à pleines mains, est placé sur une terrasse élevée de laquelle on descend par-devant vers la *Belle-Place* et par-derrière sur le quai de la Moskva. Cette terrasse, entourée d'un beau grillage en fonte, n'est pas moins irrégulière que le bâtiment. Au lieu de s'abaisser vers le milieu de la place, elle se tourne vers la porte du Sauveur et s'isole du côté des boutiques par une grande inégalité de terrain. L'église de Vassili Blagennoï est d'un effet ravissant lorsqu'on arrive sur la *Belle-Place* par l'une des portes de *Vosskrecensk*, dans l'intervalle desquelles se trouve la chapelle de Notre-Dame-d'Ivérie. L'œil s'y repose, mais sans rien comprendre à un aspect si bizarre : à droite s'étend le mur crénelé du Kreml avec ses tours, et un boulevard planté d'arbres en borde le pied; à gauche les lignes de boutiques, relevées par une immense et noble façade forment une clôture non moins remarquable, et en avant de cet édifice on rencontre d'abord le monument en bronze de Minine et Pojarski, et puis le *lobnoïe mesto* ou la place des exécutions, à laquelle se rattachent de grands souvenirs historiques.

L'église de Martin-le-Confesseur, située sur des hauteurs entre la Iaouza et la Moskva dans la section de la ville appelée Ragojka, est bâtie dans un style tout différent. C'est un édifice moderne qu'on a comparé à Saint-Paul de Londres; la coupole est vaste et élégante, la façade régulière et ornée d'un fronton avec des peintures en fresque. A l'occident s'élève depuis la terre le clocher, réuni à l'église par une espèce d'arcade; sa pointe comme celle de la coupole est dorée;

tout autour règne une grille de bonne apparence. Comme la plupart des églises russes, celle de Saint-Martin a deux compartimens; mais elle diffère des autres par la clarté qui y règne, par le bon goût avec lequel l'or et l'argent y sont ménagés, par quelque chose d'étranger qui semble devoir former la transition des églises russes aux églises latines ou protestantes. De la magnifique coupole descend au milieu de la nef un lustre immense en même temps qu'une lumière vive, symbole des progrès auxquels ce beau monument religieux semble destiné à offrir un asile. Sur les degrés de cette église on jouit d'une vue superbe.

Parmi les autres églises, la cathédrale du *Sauveur dans les bois* (*Spass na borou*), la plus ancienne, et, par sa forme, la plus humble église de Moscou, mais située au Kreml en avant du château impérial; celle de *Notre Dame de Kasan* au coin de la rue Nikolski du Kitaï-Gorod, vers la place; celle de l'*Assomption* dans la Pakrofka, et celle de *Nicolas-Grande-Croix*, dans le même quartier, sont les plus remarquables.

Les monastères renferment souvent dans leur enceinte jusqu'à six églises dont quelques-unes d'une grande richesse; on y trouve des bibliothèques, des *riznitsi*, c'est-à-dire des garde-robes ou trésors, et des peintures historiques quelquefois extrêmement curieuses. Nous allons en faire connaître les plus remarquables.

Le monastère de Saint-Simon (*Simonofskoï*) est situé sur un des points les plus élevés de la Taganka, presque en dehors de la ville et à l'endroit où la Moskva fait un nouveau coude pour arriver à la barrière de Serpoukhof. C'est un couvent d'hommes eximé (*stavropegion*), c'est-à-dire indépendant de l'autorité de l'évêque, et appartenant à la première classe. Il fut fondé, dit M. Strahl (1), en 1370, d'abord en bois et puis en pierre. Douze mille serfs en dépendaient. Une vaste enceinte ornée de hautes tours dont aucune ne ressemble à l'autre, renferme cinq églises et les autres bâtimens. La couleur rouge y domine. La première église est au-dessus de la porte d'entrée, et en face se présente la principale appelée *Ouspenski*: celle-ci fut fondée par le métropolitain Photius l'an 1405. Elle est surmontée d'une grande et magnifique coupole entourée de quatre autres de dimensions moindres. Très élevée en dehors, elle est couverte de fresques d'assez bon goût. Lorsqu'on est arrivé, en montant de larges degrés en pierre, au *pronaos*, on entre dans la nef spacieuse et bien

(1) *Russische Kirchengeschichte*, t. I, p. 399.

éclairée au moyen des croisées de la coupole large et élevée : les voûtes sont plus basses et entièrement peintes. On y voit, ainsi que le long des murs, la légende tout entière et les principaux personnages de l'histoire biblique. Ces peintures ont été remises à neuf sous le règne d'Alexandre par des artistes grecs, ainsi qu'on l'apprend par une inscription. L'iconostase artistement travaillé et qui atteint la hauteur du temple est orné d'images en vermeil, et les portes tsariennes sont aussi d'une extrême richesse. Au-dessus du réfectoire s'élève un belvédère dans un style qu'on peut nommer gothique, d'où l'œil plane sur le Kreml, sur la ville tout entière et sur la partie la plus belle de ses alentours; aux pieds du spectateur serpente la Moskva dans de riantes prairies bordées des plus riches maisons de plaisance. Dans le cimetière de ce couvent on trouve les monumens somptueux de riches familles, au milieu desquels se perdent les simples croix des humbles habitans de cette imposante et collossale demeure.

Le nouveau monastère du Sauveur (*Novospasskoï*) est à peu de distance de là, mais plus près de la rivière et plus bas. C'est aussi un couvent eximé (*stavropegion*) de première classe, pour les hommes. Son origine, à la place qu'il occupe maintenant, remonte à l'année 1462. L'enceinte, formée d'une longue muraille, dont le pourtour est de 309 toises, renferme un grand nombre de maisons peintes en blanc et recouvertes en tôle peinte en vert. On y entre sous une belle voûte au-dessous d'un clocher, qui, haut de quatre étages et d'un style élégant, peut être regardé comme un des plus beaux de Moscou. Il y a un carillon et une cloche qui pèse 385 quintaux. Dans la cour, à droite et à gauche, sont le cimetière et les habitations des moines; en face, deux églises réunies par une galerie, et auxquelles se joint encore la chapelle sépulcrale de la famille des Chérémétief. Dans la principale, dont le toit est surmonté de cinq coupoles et à laquelle on monte de deux côtés par une douzaine de marches en fer, on voit des peintures fort remarquables, ainsi que sur la voûte de la galerie qui l'entoure des deux côtés. Ces fresques, dit-on, furent terminées en 1690; mais elles semblent beaucoup plus anciennes et ont un grand intérêt historique: les figures sont sur un fond bleu parsemé d'or, d'une extrême richesse. Dans la première galerie on voit un combat entre les Russes et les Tatars : ceux-ci l'emportent, et la mort, squelette monté sur un cheval blanc, accompagne les Russes, parmi lesquels on voit encore un guerrier armé de toutes pièces, tenant la balance de la justice. Mais plus loin la *scène change* : désarmés, les Russes s'avancent sous la conduite du

Christ dont les paroles sont une épée, image que la peinture a figurée, et mettent en fuite leurs ennemis. Ceux-ci combattent encore en fuyant; mais ils deviennent la proie d'un dragon à cent têtes qui les dévore. Il est curieux d'étudier l'armement de tous ces guerriers. Ces figures rappellent l'origine du monastère, car il a été fondé au temps de la délivrance de la Russie du joug des Tatars. D'autres peintures représentent les tsars, les patriarches, les métropolitains, les saints, les apôtres, et Jésus-Christ lui-même. Ce couvent, qu'on peut regarder comme un monument national, était très riche autrefois: 14,000 serfs en dépendaient. La vue, un peu moins étendue que celle dont on jouit au monastère de Simonof, est aussi d'une grande beauté, et paierait suffisamment à elle seule l'empressement du voyageur à visiter ce saint lieu.

Non loin du monastère de Simonof, mais de l'autre côté de la Moskva, on rencontre celui de *Danilof*, fondé au XIIIe siècle par le grand-prince Daniel Alexandrovitch, dont les cendres y reposent (1). Transféré plus tard au Kreml, près de l'église de *Spass na borou*, il prit le nom de *Spasskoï;* mais l'ancien cloître fut rebâti en pierre sous le règne d'Ivân Vassiliévitch-le-Terrible; et en 1652 les reliques du fondateur y furent transportées. Son enceinte renferme trois églises et un cimetière, en outre des cellules des moines.

De là, en suivant l'enceinte qui sépare la barrière de Serpoukhof de celle de Kalouga, on arrive au monastère *de la Vierge du Don* (*Donskoï*). Placé dans la vaste plaine anciennement appelée Vorobief ou des Moineaux, il cache ses tourelles derrière des arbres élevés. Il tire son nom d'une image miraculeuse de la Vierge qu'on y conserve, et qui, donnée au prince Dmitri Ivanovitch, par les Cosaks du Don, sauva en 1591 Moscou de l'invasion des Tatars de Pérékop. C'est à cette époque qu'il fut bâti pour des religieux du sexe masculin, et il n'est pas au dernier rang des couvens eximés (*Stavropegion*) de première classe. Un mur carré, d'une hauteur considérable, peint en rouge, crénelé et orné de tourelles, forme l'enceinte: au-dessus de la porte d'entrée est une image de la Vierge ornée d'une grosse pierre précieuse, et de là on arrive droit à l'église principale bâtie en forme d'une double croix, et autour de laquelle règne une galerie assez basse. Des maisons de bonne apparence forment la demeure des cénobites, et le cimetière brille par les monumens les plus somptueux et les plus recherchés. Cinq églises secondaires en-

(1) Voyez plus haut, p. 44.

tourent la principale. Celle-ci, dont le toit est surmonté d'une grande coupole dorée, autour de laquelle sont rangées quatre autres peintes en vert, avec des étoiles en or, est assez spacieuse et très claire. Sa belle voûte repose sur deux épaisses colonnes qui, non moins que les murs, sont couvertes de fresques représentant des sujets bibliques. Au sommet de la coupole on voit Dieu créant le monde. L'iconostase s'élève jusqu'au bord de cette coupole : l'image de Dieu le père est au-dessus des portes tsariennes; à droite de ces portes est une image du Christ, et à gauche la Vierge du Don, avec sa riche auréole parsemée de précieux solitaires. Puis viennent les douze apôtres; six de chaque côté; le tout en vermeil. Un luxe qu'on serait tenté d'appeler insolent, s'étale à tous les yeux sur le cimetière où brillent, dans la foule obscure, des Narychkine, des Galitzine, des Dolgorouki, des Tolstoï, et plus encore que ces noms illustres, les monumens pompeux des Iaakovlef.

En continuant à se diriger vers l'ouest, et en franchissant encore une fois le cours tortueux de la Moskva, on arrive au *Novo-dévitchei monastyr*, vaste couvent de religieuses de première classe, dont les murs crénelés et les tours imposantes, se présentent à la vue comme une forteresse redoutable nouvellement restaurée. Construit en 1524, en commémoration du départ de la Vierge de Smolensk, ce couvent servit d'asile et de dernière demeure à plusieurs grandes princesses, et à l'impérieuse Sophie, sœur de Pierre-le-Grand. Il renferme huit églises, un clocher élégant et élevé, et un vaste cimetière. Son nom de *Dévitchei* est ordinairement dérivé du mot russe qui signifie filles; mais suivant d'autres, il vient de ce que la première abesse portait le nom d'Hélène Dévotchkine. Entre le couvent et la ville s'étend l'immense champ ou place qu'on appelle *Dévitché-Polé* et où se célèbrent les grandes fêtes populaires, surtout après un couronnement. En 1826, nous y avons vu des tables dressées pour près de 50,000 personnes. A ce champ aboutit la grande rue dite *Prétchistenka*, bordée de belles maisons, et où le Kreml se présente souvent dans toute sa majesté.

En entrant dans la citadelle par la porte du Sauveur, on trouve immédiatement à main droite, sur la terrasse, d'où l'œil étonné plane sur la moitié de cette ville gigantesque et sur tous les couvens que nous venons de décrire; on trouve, disons-nous, le couvent de religieuses de première classe, dit *Voznécenski* ou de l'Ascension, et fondé en 1389, par l'épouse de Dmitri Donskoï qui ouvre la série des princesses auxquelles les caveaux de l'église ont offert le der-

nier repos. Ce n'est pas pourtant à cette époque reculée que remonte son architecture actuelle : en 1721, Pierre-le-Grand le fit rebâtir, et c'est alors qu'il prit cette forme moitié mauresque, moitié byzantine qui le distingue. C'est d'ailleurs un des édifices les plus réguliers que l'on trouve dans Moscou : son style et ses ornemens sont d'un goût parfait. La coupole, qui s'élève au milieu, contraste avec les dômes bulbeux des principales cathédrales qui sont plus au centre de la citadelle, à peu de distance de là. Le couvent Voznécenski renferme six églises, dont la principale fait voir un magnifique iconostase en grande partie recouvert en vermeil.

Un palais sépare ce monastère de celui *des Miracles* (*Tchoudof*), couvent qualifié de *Kafédralnii*, et qui est même nommé *Lavra* dans des documens anciens. Fondé en 1365, par le métropolitain Saint-Alexis, qui y repose à côté du dernier tsar de Kasan, et rebâti en 1679, ce couvent, un des plus riches de la Russie, avait, avant la sécularisation des biens du clergé, 18,680 paysans serfs (1). Le corps du bâtiment n'a rien de remarquable : on y monte par un escalier où l'on voit la crucification du Christ, sculptée en bois, puis un tableau remarquable du dernier jugement, et ensuite le martyre de Jésus-Christ et de ses apôtres. L'église, dont le toit est surmonté de cinq coupoles, est à droite ; on en compte trois dans le couvent, peu élevées, mais très riches et peintes en fresques.

Le couvent d'hommes *Za-ikono-spass*, c'est-à-dire du *Sauveur au-delà des images*, bâti en 1660, est situé dans la rue *Nikolskoï* du Kitaï-Gorod. Il est eximé *stavropegion* et de 2e classe. Fondé ou rebâti en 1661, il reçut en 1675 ce qu'on appelait l'Académie de Moscou, ou l'Académie slavo-gréco-latine qui n'existe plus aujourd'hui. On y a substitué une grande école de district tenue par le clergé et qui en 1830 recevait 550 écoliers.

Les autres couvens remarquables sont : celui d'[illegible] sur les bords élevés de la Iaouza, avec une des vues les plus pittoresques ; celui *de la Rencontre*, *Sretenski*, qui a reçu son nom de ce que c'est là qu'une procession solennelle rencontra l'image de la Vierge apportée de Vladimir, et qui lui-même l'a donné au quartier de la [illegible] ; il renferme six églises ; celui de Saint-N[illegible] *monastère grec*, dans la Nikolskoï du Kitaï-Gorod [illegible] nait des moines d'Iversk[illegible] Z[illegible]

(1) Strahl. *F[illegible]* K[illegible]

menski bâti dans le Kitaï-Gorod par le premier tsar de la dynastie des Romanof, à l'endroit où était alors la maison de sa famille.

II. *Monumens politiques et nationaux.*

Nous avons déjà parlé du *Kreml*. C'est à tort que la plupart des écrivains français, allemands et autres (1) en ont fait un monument, un château dans le sens le plus usité de ce mot. Le Kreml est une citadelle, ni plus, ni moins; et comme celle de Saint-Pétersbourg et de plusieurs autres villes russes, cette citadelle renferme ce qu'il y a de plus précieux, de plus sacré pour les habitans, des églises, des couvens, des palais, des trésors, l'arsenal, le saint-synode, le sénat et l'ancienne demeure des patriarches. Il est situé sur le plateau d'une colline au centre de la ville, et s'élève considérablement au-dessus du quai de la Moskva qui borde, du côté du sud, le pied de ses murailles crénelées. Il forme un polygone très irrégulier, mais qui approche de la figure d'un triangle, et est entouré de deux côtés de boulevards dont le plus large est une jolie promenade entourée d'une grille, qui fut livrée au public en 1822 et appelée *Jardin d'Alexandre*. Du côté du quai, le plateau s'élève au-dessus des murailles; et cette espèce de rempart, qui n'est bordé de maisons que du côté intérieur, forme une promenade délicieuse où la vue la plus variée, la plus étendue et la plus pittoresque reste constamment sous vos yeux. Nous avons fait connaître les monumens religieux qu'il renferme; retournons-y pour passer en revue les plus anciens monumens politiques. Comme les églises, ceux-ci ne remontent guère au-delà du XIVe siècle ou même du XVe.

L'ancien palais des tsars est, dans son genre, presque aussi bigarré que Vassili Blagennoï l'est dans le sien; mais à l'extérieur seulement. On y voit, à chaque étage, des galeries avec des colonnes et des croisées en cintre. Les étages superposés les uns sur les autres rentrent de toutes parts à mesure qu'ils s'élèvent : le dernier n'est plus qu'un petit belvédère à forme équilatérale. Un immense escalier serpente le long de ce singulier édifice et aboutit à une douzaine de coupoles bulbeuses dont le palais est flanqué à gauche, tandis qu'à droite on ne voit s'élever qu'un seul dôme avec sa coupole de même forme. Les appartemens de ce palais sont appelés *terema*, c'est-à-dire étages supérieurs avec saillie en belvédère, et on le dit construit par l'architecte Aléviso, sous Ivan III Vassiliévitch en 1487. Cependant aucun

(1) Sans excepter le savant auteur de l'*Abrégé de géographie*, M. Adrien Balbi.

bâtiment semblable ne se trouve sur les plans d'Oléarius et de Meyerberg, et on ne sait pourquoi M. Adelung donne le nom de *terem* à celui où l'on peignait les images nécessaires à la cour et qui se trouvait beaucoup plus près du mur méridional d'enceinte. Il est certain que Margeret ne fait encore mention en 1606 que d'un château bâti, dit-il, par un Italien (1), mais sans ajouter qu'il fût en pierre, comme il le dit très expressément pour les autres édifices; et que ses successeurs, Oléarius, le rédacteur du voyage d'ambassade de lord Carlisle, etc. (2) parlent de deux palais beaux tous les deux; Oléarius assure même qu'il n'y avait pas long-temps que le second était construit: « Le palais du grand-duc, dit-il, est sur le derrière du château « (Cremelin) et est accompagné de l'hôtel du patriarche, et de ceux « de plusieurs boïars qui ont des charges à la cour. *Depuis peu* l'on « y a bâti un fort beau palais *de pierre à l'italienne*, qui est destiné « pour le jeune prince; mais le grand-duc continue toujours de de- « meurer dans son *palais de bois*, comme étant plus sain que les bâti- « mens de pierre (3). » D'après cela, nous croyons que le monument décrit plus haut date non d'Ivan III, mais du premier des Romanof.

La *Granovitaïa palata* ou le palais anguleux (à facettes), qui y touche du côté de l'ouest est beaucoup plus ancienne: dès le temps d'Oléarius les tsars y donnaient leurs audiences publiques, et elle remonte d'une manière certaine jusqu'au règne d'Ivan IV Vassilievitch (1533). Ce palais, qui doit sans doute son nom à son revêtement extérieur qui est à facettes, et qu'au XVIIe siècle les Russes regardaient encore comme une merveille du monde, consiste en une seule salle voûtée ayant au milieu un énorme pilier vers lequel les voûtes, partout peu élevées, s'abaissent encore. Cette salle rappelle des souvenirs historiques en foule, et c'est là que les empereurs, après la solennité du sacre, reçoivent les félicitations du clergé, de la cour et des hauts fonctionnaires avant de se mettre à table, où, comme les anciens tsars, ils sont servis par leurs premiers officiers et chambellans. Dans l'angle à droite on voit un magnifique trône dans le goût moderne; il remplace celui des anciens tsars et contraste avec les petites fenêtres, les voûtes écrasées et toute l'architecture de cette salle bizarre, mais historique.

Le palais impérial [illegible]

(1) Page [illegible]

(2) Page [illegible]

(3) Tome I, page [illegible]

une seule fois, et fut dans l'origine une simple dépendance du palais des anciens tsars, auquel il est joint par une galerie. Aussi les anciens voyageurs, et même Coxe, n'en parlent pas. Il a été bâti sous le règne d'Élisabeth; mais dans son état actuel il date seulement de l'année 1817. Sa façade est tournée vers la Moskva, et une aile latérale se cache derrière la cathédrale de *l'Annonciation;* il a deux étages avec une attique; une terrasse règne devant le premier, et l'on y jouit d'une vue magnifique. Entre le principal corps de bâtiment et le palais des tsars, en avant de l'aile latérale du palais impérial, est l'église appelée *Spass na borou,* qui fut long-temps une cathédrale avant d'être déshéritée de ce titre en 1817. Elle est extrêmement basse, et quoiqu'elle obstrue l'avenue du palais, le respect des souverains pour les anciens temples nationaux, ne leur a point permis d'y toucher. Celui-ci passe pour être le plus ancien de Moscou et une imitation de Sainte-Sophie de Novgorod, qui elle-même passe pour une imitation de Sainte-Sophie de Constantinople. Son style est le byzantin; quoique très petite, elle renferme quatre chapelles. Quant au palais impérial même, il n'est pas d'une grande apparence, et, ainsi que le *palais de Nicolas* qu'on voit au-delà du couvent de Tchoudof, n'ajoute rien au prestigieux effet de tant de constructions bizarres et remarquables.

Le *palais patriarcal,* fondé par Nicon, en 1655, est derrière la cathédrale de l'Assomption, et n'est pas moins humble que ces antiques églises élevées à la gloire de Dieu; celle des Douze-Apôtres est attenante au palais. Depuis 1721, où le saint-synode fut transféré à Saint-Pétersbourg, le palais est le siège d'un comptoir ou d'une section de ce collège sacré. Dans l'église on conserve l'ancienne bibliothèque synodale, ainsi que la garde-robe des anciens patriarches, et des vases d'or et d'argent d'un grand prix. La bibliothèque est riche en manuscrits de la Bible : selon M. Schaffarik (1), il y en a sept cents en langue slavonne, dont plusieurs appartiennent au XIIIe et au XIVe siècles. Parmi les manuscrits grecs, il y en a un des évangiles, très ancien, peut-être le plus ancien que l'on connaisse, puis trois manuscrits en caractères carrés, du VIIe et du VIIIe siècle; un commentaire sur le N. T. d'Euthymius Zegebenus, moine de Constantinople, contemporain d'Alexis Comnène (2). On y trouve les

(1) *Gesch. der Slav. Sprache u Literatur,* p. 129.

(2) Voir l'ouvrage de Chrét. Fréd. Matthæi : *Notitia codicum manuscriptorum græcorum bibliothecarum Mosquensium sanctissimæ Synodi eccles. orth. græc. russ. cum variis anecdotis, tabulis æneis et indicibus locupletissimis.* Mosq., 1776, in-fo.

œuvres de saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze; des collections de canons, les actes des conciles, des liturgies, etc. Une Bible entière en slavon, est de l'année 1499 (c'est la plus ancienne de toutes), et un évangile slavon de 1143.

Le palais des armures (*oroujeinaïa palata*), appelé aussi le *Trésor*, est un immense bâtiment situé dans la partie du nord du Kreml, près de la porte Nikolskoï et en face de l'arsenal. Ce bâtiment construit dans le goût moderne, et orné de colonnes, de statues, de bustes et de bas-reliefs, fut commencé en 1810: il occupe la place où, dit-on, s'était trouvée jadis la maison que Boris Godounof habitait avant d'être tsar. Sa longueur est d'environ 300 pieds. Le trésor renfermé dans ce somptueux bâtiment, était autrefois conservé dans les *chambres d'or et d'argent* du palais du Kreml, et fut placé par Anne Ivanovna, en 1743, dans les salles peu spacieuses du *Térem* des tsars. En 1812 on en sauva toutes les richesses en les transportant à Nijni-Novgorod, et, depuis la guerre, elles se trouvent toutes réunies dans la nouvelle *Oroujeinaïa palata*. La plupart des pièces dont se compose cette riche collection, appartiennent au règne des princes de la famille des Romanof; cependant il en est un grand nombre qui remontent plus haut de plusieurs siècles. Malheureusement il est difficile de constater l'âge de chacune de ces dernières, ainsi que l'authenticité des traditions qui s'y rattachent, les archives ayant été presque detruites d'abord pendant les troubles occasionés par les faux Démetrius, et ensuite dans l'incendie de 1812.

Un superbe escalier nous mène à l'étage principal, où, dans une longue serie de salles, sont exposés des trônes, des couronnes, sceptres et autres joyaux, de la vaisselle d'or et d'argent ciselée, des trophees d'armes et des drapeaux, des armures russes et étrangères; des selles et harnais enrichis de pierres précieuses; des objets d'art de toute espèce. Parmi les trônes les plus remarquables sont ceux d'Ivan III Vassiliévitch, en ivoire sculpté et d'un travail grec; de Boris Godounof, siége sans dossier et recouvert d'une lame d'or, qui fut donne au tsar par le chah de Perse; des deux premiers Romanof, enrichis de plusieurs milliers de pierres, et enfin celui des deux frères Ivan et Pierre Alexievitch, en argent, et offrant aussi une petite place au fond qu'occupait la princesse Sophie. On voit ensuite, avec le plus vif intérêt, les couronnes, le sceptre et le globe, envoyés, dit-on, par l'empereur grec Alexis Comnène, à Vladimir Monomaque; les couronnes des royaumes de Kasan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Géorgie, et celle [illegible]

derniers temps du royaume de Pologne, à la couronne de Boleslaf-le-Vaillant. Les croix, crosses, bâtons de commandement, sceptres, saintes-barmes, etc., sont innombrables. La vaisselle en vermeil ciselé provient en partie d'un don fait par Charles XI, roi de Suède, au tsar Alexis Mikhaïlovitch, en partie de l'offrande *du pain avec le sel*, que les citoyens de Moscou ont coutume de faire à leurs nouveaux souverains, au moment de la première arrivée de chacun. Les vêtemens de Pierre-le-Grand et le fauteuil à brancard de Charles XII, fauteuil qui fut trouvé à Poltava, sont des curiosités historiques d'un grand prix; et un autre trésor non moins précieux, c'est l'original du code de lois rendu par Alexis Mikhaïlovitch, en 1649, sous le nom d'*Oulojenié Zakonn*. Ce code est écrit en caractères slavons très élégans et lisibles, sur un rouleau d'une immense longueur, mais large seulement de huit ou neuf pouces; on le conserve dans une capsule en vermeil faite en 1767, ainsi que l'indique une inscription. Un autre rouleau de même nature renferme des additions et des corrections. Les harnais, selles, couvertures de chevaux, etc., sont en partie des présens offerts, en différentes occasions, par les sultans turcs, les chahs de Perse, ou les khans de Tatarie; ainsi que les armures, ils sont d'une grande variété, d'une extrême richesse, et appartiennent à différentes époques. Aux trophées réunis déjà dans les salles des armures et autour des portraits des empereurs, ont été réunis, en 1832, les drapeaux pris sur les Polonais, les clefs de la forteresse de Zamosc, et les documens relatifs aux droits accordés, en 1815, au royaume de Pologne. On a joint aussi à la couronne de Pologne, que le musée renfermait déjà, les insignes royaux qui ont servi au dernier couronnement, à Varsovie, couronne, sceptre, globe, longue épée, manteau d'hermine. (1)

La *tour de Soukharef* (*Soukhareva bachnia*) est à l'extrémité de la Srétenka, au bout de la rue appelée Garokhofskaïa, et dans celle dite Sadovaïa, dans la partie nord de Moscou, en deçà du faubourg nommé le Rempart. Elle doit son origine à la conduite honorable d'un commandant de strélitz qui resta fidèle à Pierre-le-Grand au moment du soulèvement de cette milice et lui sauva la vie. Une tour octogone, surmontée d'un toit à pic, repose sur un grand bâtiment

(1) Voir la *Description historique de l'ancien muséum russe*, commencée par Malinofski, Moscou, 1807; et Svignine, *Indicateur des objets rares et précieux qui se trouvent au muséum de Moscou connu sous le nom d'Oroujeinaïa Palata*. Saint-Pétersbourg, 1826.

massif dont l'architecture n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'elle contraste aujourd'hui avec les nouvelles constructions aussi bien qu'avec les anciennes. La tour de Soukharef a souvent changé de destination : après avoir servi d'abord à loger l'administration du régiment des strélitz, elle fut convertie en 1753 en corps des cadets de la marine.

Le monument de Minine et Pojarski forme un groupe colossal en bronze, placé sur un piédestal de granit, poli et orné de bas-reliefs de même métal. Ce beau monument, chef-d'œuvre de M. Martos, fut posé en 1818 : Il est sur la *belle place*, en avant des boutiques (*riadki*), et faisant face au Kreml. Le prince Pojarskoï, qui fut le libérateur de la Russie, au temps où les Polonais, maîtres de Moscou (1610), accablaient d'avanies le peuple *orthodoxe*, est assis, dans un costume à l'antique, tenant de la main droite son épée et s'appuyant de l'autre sur son bouclier. Minine, le patriotique bourgeois de Nijni-Novgorod, s'avance vers lui et pose sa main sur l'épée du prince : son bras droit est élevé, il invoque son secours, il le somme de partir, tout son maintien trahit l'enthousiasme. Les bas-reliefs représentent le dévoûment de cet humble fils de la patrie, et l'ardeur avec laquelle il fut aussitôt imité, ainsi que d'autres traits relatifs au même évènement. L'inscription russe est ainsi conçue : *Au bourgeois Minine et au prince Pojarskoï, la Russie reconnaissante; l'an* 1818.

Le tombeau de Matvéïef, près de l'école et de l'église des Arméniens, dans la Miasnitzkaïa, est une espèce de chapelle sépulcrale de modeste apparence, et dont deux flambeaux renversés font seuls connaître la destination. On sait que Matvéïef fut le tuteur de Natalie Narychkine et l'ami du tsar Alexis Mikhaïlovitch, qui éleva au trône sa pupille. Il périt en 1682, des mains des strélitz révoltés. Le comte Roumantsof, qui se regardait comme un descendant de Matvéïef, lui a fait élever cette chapelle sur la tombe où il fut inhumé.

D'autres monumens nationaux sont le *Lobnoïé mesto*, sur la belle place, dont il a déjà été question ; *le palais du sénat*, au Kreml, avec les archives publiques, l'expédition du Kreml et un grand nombre d'administrations; *le palais impérial*, aujourd'hui en ruines, du faubourg allemand, etc.

III. *Monumens des arts et des sciences.*

L'*Université impériale de Moscou*. Elle a son siége dans un vaste

et bel édifice de la rue Makhovaïa, qui est parallèle au jardin d'Alexandre du Kreml, et à très peu de distance de là. Au fond d'une immense cour est le principal corps de bâtiment, surmonté dans son milieu d'une vaste coupole dont le fronton repose sur une élégante colonnade. De part et d'autre, deux ailes latérales font saillie vers la rue, et forment ainsi une enceinte dont une grille peu élevée achève la clôture. Sous la coupole est le grand auditoire de l'université, salle très spacieuse, ornée de tableaux et autres décors; de longues galeries y aboutissent des deux côtés.

L'université de Moscou, la plus ancienne de la Russie proprement dite, fut fondée par Élisabeth, et ouverte le 26 avril 1755, dans une maison attenant à la porte de Vosskréccnsk (autrefois *Kouriatny*) qui donne entrée sur la *Belle-Place*. Dans cette même maison, appartenant à la couronne, fut établie, en 1756, l'imprimerie, et dès-lors les professeurs de l'université commencèrent à publier la *Gazette de Moscou*, dont ils tirent aujourd'hui un revenu considérable. Lomonossof rédigea, à la même époque, les statuts de cette nouvelle université, dont le comte Ivan Ivanovitch Chouvalof, fut le premier curateur; et comme elle ne se composait encore que des facultés de droit et de philosophie, Élisabeth y ajouta celle de médecine, en 1764. Cette dernière faculté rendit, en 1771, de grands services à la ville, alors ravagée par la peste: elle obtint, en 1792, le droit de créer des docteurs.

C'est en 1782 que l'université dut abandonner son local, devenu trop étroit, aux tribunaux de gouvernement nouvellement institués: elle fit alors, sur l'emplacement qu'elle occupe encore, l'acquisition d'un hôtel des princes Repnine, auquel elle ajouta successivement deux anciennes églises et différentes maisons. En 1786, la construction d'un grand et beau local fut commencée, et depuis ce temps l'université n'a pas cessé de s'enrichir. En 1804, l'empereur Alexandre lui donna de nouveaux statuts; elle fit l'acquisition d'un jardin botanique et d'un musée, que le riche et généreux Démidof, possesseur d'une collection très curieuse, augmenta par les dons les plus libéraux; son exemple fut suivi par la princesse Dachkof et par le prince Ouroussof. La munificence des souverains enrichit en même temps la bibliothèque, dont les volumes, avant l'incendie de 1812, s'élevaient déjà à plus de 30,000. Mais cette catastrophe réduisit en cendres tous les bâtimens de l'université: le musée et la bibliothèque, transférés à la hâte à Nijni-Novgorod, perdirent une foule d'objets importans; d'autres se dégradèrent. Lorsqu'en 1813, on voulut r'ou-

vrir les cours, il fallut louer une maison près des ruines de l'ancienne, et ce n'est qu'en 1817 que cette dernière fut remise en état de recevoir les collections, auxquelles fut ajoutée alors celle des préparations anatomiques de M. Loder. Elle reçut depuis divers embellissemens.

L'université se compose de quatre facultés, la faculté éthico-politique, celle de médecine, à laquelle appartiennent une pharmacie et des hôpitaux de physique et de chirurgie, où l'on reçut, en 1825, 125 malades; celle des sciences physico-mathématiques et celle de la littérature; 25 professeurs, plusieurs adjoints et lecteurs y font des cours, et le nombre des étudians a été, en 1829, de 660 (1), nombre sur lequel 248 étudians appartenaient à la faculté de médecine; 222 à la faculté éthico-politique; 37 à celle des mathématiques, et 153 à celle de la littérature.

De l'université dépendent immédiatement la pension noble et le gymnase. La première, située dans la rue *Tverskaïa*, non loin de l'université, fut fondée en 1779, et le nombre de ses élèves monte ordinairement à près de 300. Le second, situé à la porte de la Pretchistenka, reçut son organisation actuelle en 1803; on y comptait, en 1832, 305 élèves. Par oukase du 8 décembre 1828, il a été ordonné qu'à ce gymnase deux autres soient ajoutés.

A la circonscription de l'université de Moscou appartiennent, outre le gouvernement de ce nom, ceux de Tver, Iaroslavl, Kostroma, Vladimir, Riaizân, Tambof, Orel, Toula, Kalouga et Smolensk, en tout onze gouvernemens. Le total général des élèves était, en 1826, de 12,657, dont 607 filles; et en 1829, de 15,545. (2)

Sur ce dernier nombre :

(1) Il a été, en 1808, de 135;
en 1823, de 605;
en 1824, de 820;
en 1825, de 876;
en 1831, de 711.

(2) Ce total était, en 1808, de 7,898 élèves.
en 1823, de 10,914 —
en 1824, de 11,880 —
en 1826, de 12,657 —
en 1828, de 14,245 —
en 1830, de 15,575 —
en 1831, de 14,969 —

660	fréquentaient les cours de l'université,
272	étudiaient à la pension noble,
79	dans la haute-école de Démidof à Iaroslavl,
1,089	dans onze gymnases,
7,506	dans 94 écoles de district,
4,945	dans 134 écoles paroissiales, et
994	dans 54 institutions ou pensions particulières.
Somme égale 15,545.	

Les professeurs et maîtres étaient, en 1826, au nombre de 769; en 1829, au nombre de 827.

Sur les 15,545 élèves, 3,909 appartenaient en propre au gouvernement de Moscou. On y en avait compté 4,624 en 1826, avec 497 maîtres.

L'une des galeries latérales du principal étage, qui aboutissent à la coupole, est occupée par la *bibliothèque*, où l'on comptait en 1830, 20,474, et en 1831, 22,777 volumes, surtout de jurisprudence. Cette collection, qui provient en partie des doubles de l'université de Munich, achetés par le gouvernement russe, et en partie des dons patriotiques de toute espèce qui lui ont été faits (tel que le legs de tous ses livres au nombre de 2,000, par le professeur Heym, mort en 1821), n'est pas précieuse: elle renferme un très grand nombre de livres insignifians, et n'est tant soit peu complète dans aucune branche. Quant à ses principales curiosités, elle ne possédait en 1826, que deux manuscrits anciens, l'un de Lysias, très proprement écrit et relativement très récent; l'autre, des homélies de saint Basile; les Gloses de saint Thomas d'Aquin, sur les évangiles, sont imprimées en 1475, à Nuremberg; le *Speculum historiale Vincentii de Burgundia* (3 vol. in-fol.), est de 1474; et il y a encore un A. T. aussi de l'année 1475. Nous citerons encore la traduction de l'Énéide, par Eugène de Bulgaris, imprimée en 1791, à Saint-Pétersbourg, par ordre de Catherine II; Villoin, *Histoire des oiseaux à plumes d'or, des colibris*, etc.; l'ouvrage sur le Brésil, de Spix et Martius, les 2 volumes qui renferment une collection de bois, et les copies de monnaies et médailles de tous les papes, depuis l'apôtre saint Pierre jusqu'à Benoît XIII. Ce qui distingue particulièrement cette bibliothèque, c'est son catalogue disposé par M. le bibliothécaire Reuss, suivant un système à lui, que l'on trouve développé dans un vol. in-4°, en russe et en latin, et intitulé *Ordo bibliothecae universitatis mosquensis conditus à Ferd. Frid. Reuss*. Mosq. 1826.

Le *musée d'histoire naturelle* fut ouvert en 1806, et s'est constamment enrichi depuis; mais en 1812 il a été fortement endommagé; la collection des polypes en est une des parties les plus remarquables. On y voit aussi la mâchoire de gauche inférieure d'un animal gigantesque de la classe des mammifères, appelé *élasmotherion*, pièce unique dans son genre; un crâne et d'autres ossemens de mammouth; des parties fossiles d'un rhinocéros, dont l'espèce n'existe plus nulle part; une dent fossile de l'ichthyosaurus, un tigre sibérien, un animal à musc, l'urus, et une collection très précieuse de minéraux. Cette dernière occupe deux salles; la collection d'animaux en remplit deux autres, et une cinquième renferme le riche herbier d'Hoffmann (*Voy.* sur ces objets la *Description du musée d'histoire naturelle de l'Université de Moscou.* Moscou, 1806-1827, 3 parties, du célèbre naturaliste Fischer, de Mayence, le conservateur actuel de ce musée; et le *Guide de l'Université impériale de Moscou*, Moscou, 1826, in-8°). Parmi quelques autres curiosités du musée, nous citerons encore une figurine très remarquable formée d'un alliage d'argent et d'étain, et représentant le Dieu créateur, conservateur et destructeur des Mongols, appelé *lamantaga*.

Le *cabinet anatomique* du professeur Loder, acheté en 1807, renferme 4,395 pièces de préparations anatomiques, auxquelles il faut ajouter 285 préparations microscopiques de Lieberkuhn. La partie ostéologique fait voir la formation progressive des os, et des crânes singulièrement conformés. Ce cabinet, dans lequel on conserve des empreintes en cire et en plâtre très curieuses, divers monstres et des ouvrages d'un fini parfait, passe pour un des plus remarquables qui existent dans ce genre.

On en péut dire autant du *cabinet de chimie* formé en 1808, sous les auspices du comte Rasoumofki, détruit en partie en 1812, et rétabli, depuis 1817, par les soins infatigables du professeur Reuss, dont il a déjà été question. Ce savant en a publié, en 1826, la description méthodique sous ce titre: *Index rerum chemicarum, in usum lectionum publicarum apud universitatem caes. Mosquensem..... editus, Moscuæ.* Le *jardin botanique* de l'université, situé près de la tour de Soukharef, renferme des plantes rares; mais il est encore peu considérable.

De l'université de Moscou dépendent des institutions savantes, dont l'activité a produit de nombreux et d'heureux résultats: 1° la *Société d'histoire et d'antiquités russes*, fondée en 1804, et composée en

1831 d'un président, d'un secrétaire et de 60 membres ordinaires; 2° la *Société physico-médicale*, établie en 1804, et qui avait 121 membres en 1831; et 3° la *Société impériale des naturalistes de Moscou*, fondée en 1805, par M. Fischer, et qui a publié une série de volumes de mémoires, en russe et en français. Elle avait, en 1831, 231 membres. D'autres associations formées et ayant leur siége à Moscou, sont: 1° la *Société des amis de la littérature russe*, fondée à Moscou, et également annexée à l'université. Elle publie des mémoires intéressans, dont le 20e volume a paru en 1822, et comptait, en 1831, 71 membres; 2° la *Société d'agriculture* est une association libre dont le but est de perfectionner la culture en faisant connaître tous les procédés nouveaux, et en éprouvant par l'expérience ceux qui méritent d'être encouragés; elle entretient une école d'agriculture.

L'*Académie impériale de médecine et de chirurgie*, section de celle de Saint-Pétersbourg, est située dans la rue Rojestvenka, au nord du Kitaï-Gorod. Deux cents pensionnaires de la couronne y étudient la médecine, la chirurgie, la pharmacie ou l'art vétérinaire. Cet établissement, fondé par Pierre-le-Grand, et qui fut pendant quelque temps abandonné, a été renouvelé en 1808 et placé sous la direction du médecin en chef des armées russes, qui est aussi le président de l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg. En 1829, cette académie avait 15 professeurs et 6 adjoints: 300 étudians en suivaient les cours; 199 malades étaient reçus dans l'hôpital qui en dépend. Dans le grand et beau local de l'académie, on trouve une bibliothèque d'environ 5,000 volumes, et un musée d'histoire naturelle dont la collection de coquilles est la partie la plus importante. Elle a un herbier considérable, et un jardin botanique pour les plantes médicinales difficiles à conserver autrement.

L'*institut de l'ordre de Sainte-Catherine*, fondé en 1803, se trouve établi dans un vaste et magnifique hôtel, entre cour et jardin, de la rue *Bojedomskaïa*, section dite *Souchtchofskaïa*, à peu de distance de la barrière de Troïtza, dans un air pur et dans une contrée presque champêtre. Le bâtiment du milieu est orné d'un beau fronton soutenu par dix colonnes; une grille peu élevée forme la clôture du côté de la rue. Pour être admis dans cet institut, il faut être de naissance noble et âgé au moins de douze ans: les filles de gentilshommes peu fortunés, ou de fidèles serviteurs de l'état, y reçoivent une éducation soignée. Soixante élèves y sont entretenues aux frais de la couronne, et plusieurs autres à ceux des princes ou princesses de la maison impériale, ou du chapitre des ordres; toutes les autres

paient une modique pension. Le cours des études dure six ans. L'*Institut d'Alexandre*, qui est dans la même rue, à côté de l'hôpital pour les pauvres, fut fondé en 1805, dans un but analogue; mais cet établissement est destiné aux filles de parens d'un rang inférieur à celui des personnes dont les enfans peuvent être admis à l'Institut de Sainte-Catherine. Le total des élèves est d'environ 120. Le nombre des pensionnaires payantes est très petit, la plupart étant entretenues à frais publics.

L'*École du commerce*, fondée en 1804 par les marchands de Moscou pour 40 élèves pris dans leurs familles, a eu son local détruit par l'incendie de 1812, mais a pris depuis de grands développemens. Le bâtiment est à deux étages et orné d'un fronton que soutiennent des colonnes corinthiennes. Dans cette école on enseigne, outre la religion et le russe, différentes langues étrangères, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la tenue des livres, la calligraphie et le dessin. En 1831, le nombre des élèves était de 120, en 1825 de 112, dont 40 boursiers entretenus aux frais du commerce de Moscou; la ville de Moscou et quelques autres y défraient également un certain nombre d'élèves. Cet établissement se trouve dans la rue Astojennka du quartier Prétchistenskaïa. Un autre du même genre est l'*Académie pratique du commerce*, située rue Solianka, dans le Miassnitzkaïa. Le but et la direction sont à-peu-près les mêmes que ceux de l'école du commerce; le nombre des élèves est de 80.

L'*École arménienne* des frères Lasaref est à peu de distance de l'église arménienne, dans la rue du même nom et près de celle dite *Miassnitzkaïa*. C'est le seul institut de Moscou où l'on enseigne les langues arménienne, turque et persane. On y reçoit jusqu'à 100 pensionnaires répartis dans trois classes. Il fut ouvert en 1815.

La bibliothèque la plus remarquable de Moscou est celle du comte Fœdor Andréïevitch Tolstoï dont le catalogue forme plusieurs gros volumes; dans l'un de ces volumes (Moscou, 1825, LXVII et 811 pp. in-8°), on trouve la description détaillée de 1093 manuscrits slavéno-russes appartenant à cette bibliothèque, et dont un est du XIe ou XIIe siècle; 8 sont du XIIIe, 19 du XIVe, 76 du XVe, 227 du XVIe, 413 du XVIIe et 353 du XVIIIe siècle; 37 sont sur vélin et 11 sur papier bombacin. Un autre volume (Moscou, 1829, avec 24 fac-simile gravés) fait connaître les ouvrages imprimés dans la même langue, dont plus de 300 appartiennent aux impressions les plus anciennes. Voici le titre d'une troisième section : *Comitis Theodori de Tolstoy Catalogus librorum antiquitate et raritate memorabilium*. Petrop., 1828,

avec suppl. On y trouve 900 manuscrits ou incunables, et notamment 256 impressions du xve siècle. L'empereur Nicolas a fait, moyennant 150,000 roubles, l'acquisition des manuscrits et livres slavons pour la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. — Parmi les autres collections particulières, on doit distinguer encore la galerie du prince Michel Pétrovitch Galitzyne, comprenant des manuscrits, des livres rares, des bronzes, des médailles, des pierres gravées et précieuses, etc.; le cabinet du chambellan Vlassof, qui se compose de marbres, de bronzes, de tableaux et d'une belle bibliothèque; la galerie de M. Massalof, composée de beaux tableaux de toutes les écoles; le cabinet de physique de M. Polivanof, et celui de médailles et d'objets précieux de M. Zosima, Grec de naissance et possesseur de la plus belle perle qui soit au monde. Plus grande qu'une noisette, elle est parfaitement ronde, au point qu'elle ne reste pas à la même place sur une surface lisse. M. Fischer lui a consacré une brochure.

IV. *Établissemens de bienfaisance.*

La Maison des enfans trouvés et des orphelins (*vospitatelnii dome*), immense établissement situé sur le bord de la Moskva, entre l'embouchure de la Iaouza dans cette rivière et le Kitaï-Gorod, dans la section de la ville appelée Miassnitzkaïa. Il serait difficile de donner la description de l'édifice gigantesque ou du groupe d'édifices auquel la philanthropie éclairée de Catherine II a assigné la plus belle destination. Ce sont de grands massifs à quatre étages (sans compter le rez-de-chaussée), surmontés d'une grande coupole avec deux autres de moindre dimension; ils ont 2,228 fenêtres, et on y peut loger 3,000 personnes. Cet établissement, unique dans son genre, fut fondé en 1762 sur un plan présenté à l'impératrice par le général Betzki : on y reçoit tous les enfans exposés ou abandonnés et les orphelins privés des moyens d'existence. Ces enfans, placés d'abord en nourrice à la campagne, puis élevés dans la maison jusqu'au jour où il est possible de les mettre en apprentissage au-dehors, soit dans la ville, soit dans des lieux plus éloignés, reçoivent tous une instruction analogue à leur position, et apprennent un art ou un métier qui les fasse vivre un jour; la religion et la morale forment la base de leur éducation. On comptait à l'hôtel, en 1831, 1409 pensionnaires de tout âge, dont 666 garçons et 743 filles; 414 garçons et 446 filles étaient déjà à l'âge de l'adolescence, et 236 garçons et 297 filles très jeunes

ou même en nourrice. De ces derniers nombres, la moitié était malade. Les employés et gardes étaient au nombre de 233 hommes, et 179 femmes; il y avait 539 nourrices. La maison entretenait en outre, dans la ville, 1579 garçons et 1524 filles; et à la campagne 7,969 garçons et 9,522 filles. En tout, 22,557 personnes en dépendaient; ce nombre n'avait été en 1824 que de 12,075 (1). Un mur d'enceinte fait la clôture du côté de la rivière; du côté opposé s'étend le jardin avec une entrée que décorent deux groupes représentant la charité et l'éducation. Outre les dortoirs, les salles de travail, les ateliers, les réfectoires, etc., on trouve dans cet immense établissement plusieurs infirmeries, un hospice de la maternité, et une espèce de mont-de-piété ou lombard.

L'Hôpital de Sainte-Cätherine qui peut recevoir 220 malades, *l'Hôpital Galitzyne* près de la barrière de Kalouga, fondé en 1802, et la *Maison de charité du comte Chérémétief*, à côté de la tour de Soukharef, méritent encore d'être remarqués parmi les nombreux établissemens de bienfaisance que renferme cette capitale, et dont l'utilité sera appréciée dans la statistique que nous en donnerons plus bas.

V. *Établissemens militaires.*

L'*Arsenal*, au Kreml, commencé sous Pierre-le-Grand en 1702,

(1) Voyez Androssof, *Statistitcheskaïa Zapiska o Moskvè*, p. 131.

Voici, suivant le *Journal du ministère de l'intérieur*, 1833, le mouvement qui a eu lieu dans cette maison dans l'intervalle de 10 ans. Ont été apportés :

En 1822.....	4,604	enfans;	2,227	mâles,	2,377	du sexe féminin.
1823.....	4,701	—	2,277	—	2,424	—
1824.....	5,232	—	2,623	—	2,609	—
1825.....	5,637	—	2,765	—	2,872	—
1826.....	5,570	—	2,691	—	2,879	—
1827.....	5,737	—	2,741	—	2,996	—
1828.....	5,091	—	2,564	—	2,527	—
1829.....	5,334	—	2,630	—	2,704	—
1830.....	4,996	—	2,429	—	2,567	—
1831.....	5,647	—	2,629	—	3,018	—
Dans 10 ans,	52,549	—	25,576	—	26,973	—

Dans ces 10 ans, sont morts 34,713 individus, dont 17,434 mâles et 17,279 du sexe féminin. A la fin de 1831, la maison entretenait 23,788 individus, dont 10,885 mâles et 12,903 du sexe féminin. Les dépenses étaient de 17,223,993 roubles.

ruiné en grande partie par l'acte de vengeance que les Français commirent en 1812 en quittant Moscou, et rebâti depuis 1818, est un des plus vastes bâtimens de Moscou. C'est là que se trouvait une grande partie des armures qu'on va voir maintenant à l'Oroujeinaïa Palata. Des caveaux immenses sont destinés à la conservation des poudres. En face de l'arsenal sont rangés les canons pris aux Français pendant la retraite de 1812, et c'est là qu'on voit aussi avec étonnement l'immense canon, d'un calibre de 42 quintaux, et pesant environ 849 quintaux, pièce énorme qui est l'ouvrage d'un fondeur russe; on y lit une inscription qui fixe l'époque où elle fut fondue à l'année 1586 sous Fœdor Ivanovitch.

Le *Corps impérial des Cadets*, dans la Lefortofskaïa, occupe la majeure partie du palais de l'impératrice Catherine II. Cette princesse le fit construire en 1774 et orner par Guarenghi d'une belle façade que décorent des colonnes corinthiennes. Le corps des cadets de Moscou fut installé dans ce palais en 1824 : il renferme en outre l'école des pupilles militaires. Le premier établissement avait reçu en 1829, 529 et en 1831, 638 cadets; les pupilles militaires sont beaucoup plus nombreux; il y en avait en 1825 à l'école même 1,353, et 889 dans la ville chez leurs parens. Un vaste champ s'étend devant ce magnifique édifice d'une distribution parfaite et qui se distingue encore par le bel escalier qui conduit aux étages supérieurs.

Le *grand hôpital militaire*, un des ornemens de la capitale, est à quelques pas de là. Sa première origine remonte à l'année 1706; mais les bâtimens actuels appartiennent tous aux deux derniers règnes. Rebâti par ordre de l'empereur Paul, il fut inauguré en 1801 après le couronnement de l'empereur Alexandre. La longue façade de ce bâtiment est ornée de trois frontons qui reposent sur des colonnes: celui du milieu dont les colonnes sur deux rangées sont de l'ordre corinthien, se distingue par le grandiose et la beauté du style dans lequel il est conçu. Le total des lits dans cet hôpital est de plus de 1500; le baron Larrey en a trouvé l'organisation et les dispositions admirables. En face s'étend jusqu'au bord de la Iaouza l'immense jardin du palais impérial de la Slobode qui, quoique très négligé, mérite encore d'être vu. Les casernes de Catherine sont à la droite de ce jardin, du côté opposé à la rivière.

La *maison d'exercice*, parallèle au jardin d'Alexandre dans la Tverskaïa, forme une seule et immense salle plafonnée et dont la toiture se soutient par une charpente inventée par le général de Bétancourt, ingénieur célèbre. Ce parallélogramme dont aucun pilier,

aucune colonne ne coupe à l'intérieur les prodigieuses dimensions, à près de 80 toises de long sur 21 de large. La hardiesse de sa construction mérite de fixer l'attention.

VI. *Lieux publics et d'amusement.*

Le *grand théâtre impérial* placé au milieu de la place *Pétrofka* qui sépare la Tverskaïa d'un côté et la Miassnitzkaïa de l'autre du Kitaï-Gorod, a été construit depuis l'incendie de 1812. C'est un édifice colossal dont le fronton repose sur huit grosses colonnes d'ordre ionique : il est bâti dans un goût sévère, peut-être même un peu lourd; mais, en général, il est d'un très bel effet. Intérieurement, la salle est vaste, belle et richement décorée. Le *petit théâtre* est sur la même place ; mais il n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture.

Il a déjà été question du *jardin d'Alexandre* au pied du Kreml, de la belle partie anglaise du *boulevard de la Tverskaïa*, des délicieux *étangs de la Presnia*, de la *grande rue Sadovaïa* plantée d'arbres et offrant de toutes parts une vue imposante, et du *jardin du palais impérial d'été*; mais nous devons mentionner encore la maison de plaisance dite *Nièskouchna* donnée en 1826 par l'empereur Nicolas à l'impératrice son épouse, et qui auparavant avait appartenu au prince Chakhofskoï. Ne se réservant qu'une modeste habitation, ce prince avait abandonné le jardin au public. Nièskouchna, en français *Sans-souci*, est situé près de la barrière de Kalouga : il est impossible d'avoir une plus belle vue que celle dont on jouit dans le jardin. Là, on voit à ses pieds la Moskva avec ses éternelles sinuosités; au-delà de la rivière, le *Dévitchei Monastyr* avec ses coupoles dorées, son haut clocher et ses créneaux ; à droite, une grande partie de la ville et du Kreml; à gauche, les montagnes des Moineaux. En été, ce charmant séjour sert de rendez-vous aux promeneurs : on y a établi des bains d'eaux minérales artificielles, mais sans trop de succès.

Outre tous ces nombreux établissemens, nous mentionnerons encore, dans l'intérêt des voyageurs, l'*Assemblée de la noblesse*, dont le local situé à l'*Okhotnoï riad* renferme une belle salle de bal; le *Club des marchands* à l'Ilinka de Kitaï-Gorod; le *Club anglais* dans la Grande-Dmitrofka, et le *Club allemand* à l'Ilinka. On peut se faire présenter dans la plupart de ces clubs, pourvu que l'on ne soit pas propriétaire à Moscou.

Enfin le *Gostinoï-Dvor*, immense entrepôt de marchandises, et les *lignes de boutiques* (*riadki*) avec leur imposante façade le long de la belle place, sont le centre du commerce de Moscou. Il en a déjà été parlé.

Statistique. M. Androssof (1) donne à l'emplacement qu'occupe la ville de Moscou 64 verstes et 120 sagènes carrées d'étendue, dont le Kreml formerait la 118e partie, le Béloï-Gorod en-deçà des boulevards la 21e, le Zemlianoï-Gorod la 7e, et tout le reste jusqu'à la ligne d'enceinte appelée *Kamerkollejskii val* plus des deux tiers.

En déciatines ou arpens russes, la surface peut être évaluée à 6,650. On avait supposé que 1/8 seulement de cette superficie était occupé par des constructions : M. Androssof assure qu'en comprenant dans le calcul les dépendances des maisons et leurs cours, on peut élever cette proportion jusqu'à la moitié. La douzième partie de la surface totale (439 déciatines et 457 sagènes carrées) est occupée par des jardins, au nombre de 1639; la 6 partie (1039 déciatines, 2140 sagènes) par des potagers dont le nombre (213) diminue de jour en jour. Les étangs ou viviers sont au nombre de 253, les champs (*lougki*) de 18, et 148 emplacemens sont restés abandonnés.

Quant aux maisons, il y en avait à Moscou, dit M. Androssof, 12,538 en 1771 (2), et en 1812, 6,532 suivant les registres de la police, ou 7,632, suivant le rapport du comte Rostoptchine (3). Les données de M. Lecointe de Laveau (4) diffèrent de celles-ci. « Avant l'incendie de Moscou, dit-il, le nombre des maisons s'élevait à 9,158, dont 6,341 furent brûlées; et depuis cette époque on en a reconstruit 8,027, ce qui porte le nombre des bâtimens plus haut qu'il ne l'était en 1812. » Néanmoins le total que M. de Laveau adopte pour l'année 1825 ne va pas au-delà de 10,000. M. Androssof reste peu en deçà : il compte (p. 30) en tout 9,482 maisons, dont 3,127 en pierre et 6,715 en bois. Sur ce nombre, 9,555 sont en-deçà et 287 en dehors des barrières. Les maisons abandonnées sont au nombre de 145; celles qui n'ont pas été rebâties depuis l'incendie de 1812, de 62.

M. Androssof évalue la valeur de toutes ces maisons à 200,226,371

(1) *Statistitcheskaïa Zapiska o Moskvè*, p. 19.

(2) Suivant Büsching, il y en avait, en 1770, 708 en pierre et 11,840 en bois. Cette proportion explique suffisamment la diminution progressive du chiffre total.

(3) *La vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 24.

(4) *Guide du voyageur à Moscou*, p. 63 et 86.

roubles ; elles ont rapporté à la ville, en 1831, un revenu de 1,001,181 roubles. Le nombre total des immeubles inscrits était de 12,143.

Suivant le même auteur (p. 113), il y a actuellement, à Moscou, 288 églises, dont 7 cathédrales. On y compte 686 autels, ce qui fait connaître le nombre de chapelles ou subdivisions d'églises qu'elles peuvent renfermer. Il y a 241 paroisses, dans lesquelles sont inscrites 68,630 personnes du sexe masculin, et 70,650 du sexe féminin; il y a de plus 9,396 raskolniks.

Les couvens sont au nombre de 21, dont 14 d'hommes avec 158 moines, et 7 de femmes, avec 242 religieuses. Les premiers possédaient autrefois sur leurs terres, en paysans, 95,928 âmes (mâles); et les seconds, 33,757.

On comptait, en 1830, 188 rues, 635 petites rues, 54 places, et 946,338 sagènes carrées de pavé. On passait les rivières et leurs canaux sur 8 ponts en pierre et sur 98 en bois.

Suivant le *Journal de Saint-Pétersbourg* (recueil allemand in-8°), année 1781, Moscou avait, à la fin de 1779, une population de 137,698 individus mâles, et de 134,918 du sexe féminin, total 272,616. Le mouvement de la population étant, pendant l'année 1780, ainsi qu'il suit :

Naissances, 8,621 ; décès, 3,702.

Le total, à la fin de 1780, se trouva être de 277,535 âmes, dont 140,143 du sexe masculin, et 137,392 du sexe féminin.

M. Lecointe de Laveau donne, pour l'année 1825, le total de 246,545 âmes.

Les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences* (6e série, t. 1, p. 133) établissent ainsi qu'il suit la population de Moscou, en n'y comprenant pas le militaire :

En 1825 : sexe masc. 155,181, sexe fém. 86,333. Total 241,514.
En 1827 : — 163,737, — 93,957. — 257,694.

M. Androssof a trouvé, pour l'année 1830, le chiffre suivant, dans lequel le militaire est compris, 305,631, savoir :

	hommes.	femmes.	total.
Clergé.	1,679	3,267	4,946
Noblesse et employés supérieurs. . .	10,490	11,904	22,394
Raznotchintsi	10,167	9,379	19,546
A reporter. . .	22,336	24,550	46,886

	hommes.	femmes.	total.
Report. . .	22,336	24,550	46,886
Marchands russes	8,722	7,488	16,210
Bourgeois russes.	21,651	25,636	47,287
Artisans et ouvriers.	8,035	4,426	12,461
Étrangers.	1,466	1,225	2,691
Paysans : 1° d'économie (appartenant autrefois à l'église). . .	20,595	6,024	26,619
2° des apanages	2,098	749	2,847
3° des terres particulières.	37,794	5,789	43,583
4° servant dans les maisons.	42,206	28,714	70,920
Grades inférieurs de l'armée.			
1° encore attachés au service.	12,300	1,462	13,762
2° congédiés.	3,385	10,329?	13,714
Élèves des divers établissemens, habitans des couvens, etc.	4,411	4,240	8,651
Totaux. . .	184,999	120,632	305,631

Voici ce que nous trouvons sur le mouvement de la population :

NAISSANCES.

1830. Gréco-russes 8,934 dont 4,568 mâles, et
4,366 du sexe féminin.
Cultes réformés 133
1831. Gréco-russes 7,945 dont 3,979 mâles, et
3,966 du sexe féminin.
Cultes réformés 135.

DÉCÈS.

1830. Gréco-russes 10,229 dont 5,303 mâles, et
4,926 du sexe féminin.
Cultes réformés 194
1831. Gréco-russes 9,078 dont 4,761 mâles, et
4,317 du sexe féminin.
Cultes réformés 143.

M. Androssof (p. 92), en additionnant les naissances des quatre années qui ont précédé la publication de sa *Statistique de Moscou*, a trouvé le total de 18,082 garçons et 16,762 filles, en tout 34,844 naissances. Termes moyens : 4,520 garçons, 4,190 filles.

Il évalue le nombre moyen des décès à 11,000. Il y en a eu
11,975 en 1828, et
9,561 en 1829.

Sur le premier nombre sont morts, dans les hôpitaux, 1,036; et sur le second, 1,047. Il y a eu dans six ans, 111 suicides.

La consommation annuelle est de 103,876 bœufs, ou de 1,973,644 pouds de bœuf, ce qui fait pour chaque habitant, 6 ½ pouds par an, ⅔ de livre par jour; ajoutez à cela 369,653 pouds de poisson, ce qui fait par an plus d'un poud par homme. En 1832, on a introduit dans le gouvernement de Moscou, pour les besoins de la capitale, 112,497 têtes de gros bétail, et 27,447 de menu bétail. On importe annuellement à Moscou, 774,620 pouds de blé.

Dans les hôpitaux se trouvaient en 1830, 25,227 individus, dont 18,954 individus mâles, et 6,273 du sexe féminin.

Il y avait à Moscou, en 1832, 9 imprimeries, dont 5 de la couronne; et 2 lithographies appartenant à des particuliers.

On y comptait, en 1831, 4,381 ateliers, avec 35,118 ouvriers et 10,032 apprentis. Dans ce nombre étaient 484 fabriques reconnues comme telles, avec 19,510 ouvriers et 1,911 apprentis. Il existe 135 fabriques de cotonnades avec 17,266 ouvriers mâles, et 1,742 de l'autre sexe; 117 de soieries (dont 40 sont de belles manufactures), avec 2,592 ouvriers; 30 de draps, la plupart d'origine récente et montées après 1822 (1); 10 de produits chimiques et d'instrumens, avec 192 ouvriers; 7 chapelleries, 29 tanneries, une raffinerie de sucre établie en 1811; 6 distilleries d'eau-de-vie, 8 de vinaigre; 10 fonderies de suif, 14 fabriques de tabac, etc., etc.

M. Laveau compte à Moscou, 8,396 boutiques, dont plus de 6,000 dans les lignes du Gostînoï-Dvor; 476 auberges et hôtelleries; 244 restaurateurs; 131 kabaks ou débits d'eau-de-vie; 58 débits de bière, 135 caves pour le détail du vin; 115 boulangeries; 25 pharmacies.

Moscou est éclairé par 3,162 réverbères; il y a 33 bains publics et 600 bains privés.

Dans le *district de Moscou*, mais en dehors de la ville, se trouvent encore quelques localités qui ne doivent pas être passés sous silence.

(1) Androssof, p. 168.

Le *château Pétrofski* (*Petrofskoï dvoretz*), sur la route de Tver, à ¾ de lieue de Moscou, a été commencé en 1770, par ordre de Catherine II. Bâti en briques non badigeonnées, et orné dans un goût moitié moderne, moitié gothique d'ogives et de dentelures, il forme un vaste carré surmonté d'une coupole et entouré d'une enceinte circulaire. Il est entouré de jolies maisons de campagne et d'endroits publics, où les classes moyennes viennent se divertir. Le jardin botanique de *Gorenki*, du comte Rasoumofski, un des plus riches de l'Europe, mais qui fut dévasté en 1812, est auprès. C'est au Pétrofskoï dvoretz qu'avant son couronnement, ou dans toute autre grande occasion, le souverain s'arrête pour faire ensuite son entrée solennelle dans la capitale.

Le *château de Kôlomenskoï-Célo*, village connu pour les concombres dont il fournit la ville, est du côté diamétralement opposé, sur la route de Serpoukhof et sur les bords de la Moskva, à 7 verstes de la capitale. Il fut bâti, en 1672, en bois, sur des fondemens en pierre, et fut long-temps le séjour d'été (*goulbichtché*) favori des premiers tsars et de quelques-uns de leurs prédécesseurs. En 1767, il fut rebâti à trois étages, dont l'inférieur en pierre et les deux autres en bois; il est entouré de cinq vergers et potagers.

Le *château de Tsaritsyne*, sur la même route, à 10 verstes de Moscou, dans une contrée assez triste, fut bâti par Patiomkine (Potemkin) pour l'impératrice Catherine II, sur un terre achetée en 1775 au prince Cantémir. C'est un assez beau bâtiment, en style gothique mélangé, et décoré de la manière la plus bizarre; il est à deux étages; les fondemens sont en moellons, l'encadrement en pierre de gré, et tout le reste en briques non badigeonnées. Sur les deux façades, le milieu fait saillie, et aux quatre coins de cette saillie, ainsi qu'aux angles de tout l'édifice, s'élèvent au-dessus du toit des tourelles. Ce toit couvert en tôle est tout noir: à distance, il fait avec ces bizarres tourelles, un effet peu agréable. De là vient qu'on a comparé ce château, généralement triste, à un cercueil entouré de candelabres; et Catherine II, lorsqu'elle y alla la première fois, l'eut, dit-on, à peine aperçu, qu'elle donna l'ordre de retourner à Moscou. Les ailes, également en style gothique, sont de meilleure apparence. Un vaste jardin anglais et un beau parc entourent ce château : on y trouve un lac, un temple avec des bustes en marbre, une île avec une très belle vue, une ruine, des grottes, des ermitages, de beaux ponts, une montagne, des précipices, des orangeries, etc. C'est sur cette route, à environ 7 ou 8 verstes de Moscou qu'on jouit du magique

spectacle de la vue de cette ville immense qui sème sur un espace prodigieux ses palais, ses coupoles, ses monumens de toute espèce. Rien n'est plus imposant!

Kousskova, à 8 verstes de Moscou sur la route de Kolomna, et *Astankina*, à moins de 4 verstes de la barrière de Troïtza, sont deux maisons de plaisance : le premier héréditaire dans la famille des Chérémétief, l'autre sa propriété depuis le mariage du comte Pierre Borissovitch avec la fille et héritière du dernier prince Tcherkasski. L'une et l'autre renferment de précieuses collections, des curiosités et des richesses de toute espèce; on y trouve de magnifiques jardins avec orangeries, statues, marbres de tout genre, etc. Le château même de Kousskova est bâti en bois, mais l'église et tous les autres bâtimens sont en pierre; Joseph II a visité cette terre et Catherine II y est allée plus d'une fois. On trouve à Astankina, au milieu d'une salle somptueuse, et parmi de nombreux portraits et bustes de Paul, d'Alexandre et de Catherine, une assez belle statue en marbre de cette souveraine; le piédestal porte cette inscription : *Victoriis potens, liberalitate victrix*, etc. Les collections de cette maison de plaisance offrent des copies en marbre de la Vénus de Médicis, de l'Apollon de Belvédère, un petit buste de Caracalla en sardoine, des tableaux de Claude Lorrain, Rembrandt, Cignani, etc., un Vulcain et un Mercure antiques, des estampes, des croquis, etc. On sait que le comte Chérémétief, un des plus riches propriétaires de l'empire, possède 100,000 serfs et beaucoup d'autres terres et châteaux.

Le *château d'Arkhanghelsk*, à 18 verstes et à l'ouest de Moscou, vers Zvénigorod, appartient au prince Ioussoupof, fils de celui auquel cette terre remarquable doit ses principaux embellissemens. Elle est située sur la Moskva qui en cet endroit forme encore une profonde sinuosité; cinq villages en dépendent. Son riche possesseur réunit aujourd'hui 40,000 serfs. La terre d'Arkhanghelsk, ainsi appelée du nom de l'église dédiée à saint Michel archange, possède une partie des trésors de Gorenki, et les canons que l'impératrice Elisabeth avait fait fondre exprès pour orner cette belle propriété du comte Rasoumofski, son favori; de plus, elle renferme une riche bibliothèque d'environ 18,000 volumes, une galerie de tableaux dont le catalogue a un peu plus de 400 numéros; des statues et marbres parmi lesquels on distingue l'Amour et Psyché, dernier ouvrage de Canova, un Amour debout du même maître, et l'Amour tirant une flèche de son carquois, petite figure en marbre blanc du sculpteur

russe Kozlofski; une collection de pierres gravées, des antiques provenant des fouilles d'Herculanum (1), de vastes orangeries et des jardins ornés de plusieurs cèdres transplantés de Gorenki, et de beaux marbres dont malheureusement un grand nombre ont été mutilés, en 1812, par les paysans dégagés de tout frein. La bibliothèque est riche en chefs-d'œuvre de typographie, comme 56 impressions sur vélin de Didot, des Elzevirs, la fameuse bible de Mayence, de magnifiques éditions d'Horace, de Racine, de Milton; elle réunit une foule d'ouvrages sur l'économie rurale et sur la révolution française, un *Moniteur* complet, de beaux ouvrages de botanique, etc. Parmi les tableaux, on distingue une *Madonne* de Raphaël, une *sainte famille* du Dominiquin, plusieurs *apôtres* de Rubens, une *tempête* de Carle Vernet, deux *paysages* de Claude Lorrain, un *Sapho et Phaon* de David, un *Aurore et Encélade* de Guérin, plusieurs tableaux du Corrége, du Guide, du Guerchin, d'André del Sarte, du Parmesan, de Morillo, d'Angélique Kaufmann, de Hein; des paysages de Hackert, etc. Les *Gladiateurs*, la *Vénus couchée*, le *Ganymède* avec l'aigle, et un superbe *torse*, méritent de fixer l'attention après les chefs-d'œuvre de sculpture dont il a été déjà question. Le théâtre bâti par Gonzago est un bel édifice; et sur la rotonde ou sur le belvédère qui surmonte le corps-de-logis du château, situé lui-même sur une terrasse élevé, on jouit d'une vue très étendue sur Moscou et ses alentours.

A 79 verstes au nord de Moscou, sur la route de Tver et sur les deux bords de la Sestra, est la petite ville de KLINN, chef-lieu de son district: habitée en grande partie par des *iamtchiks*, elle se compose de trois églises en pierre, de quelques maisons en pierre, et d'une multitude de chétives baraques. La ville de Klinn ne doit point être confondue avec le *Célo* Klinn qui faisait autrefois partie du patrimoine des Romanof; elle est défendue par une espèce de fort entouré d'un rempart mal entretenu, et renferme un palais impérial en bois. Ce district ne renferme en outre rien de remarquable.

Il n'en est pas de même de celui de Zvénigorod dans lequel se trouve compris aussi, en grande partie, l'ancien district de Vosskré-

(1) C'est par erreur que M. Lecointe de Laveau place à Moscou même toutes ces collections, que nous avons vues de nos yeux dans les galeries de cette maison de plaisance. La bibliothèque du prince dans la ville ne contient qu'environ 5 ou 6 mille volumes. *Guide du voyageur à Moscou*, p. 279.

censk, et qui est situé à l'ouest de Moscou, entre le district de ce nom et celui de Rousa. Le chef-lieu, Zvénigorod, à 48 verstes de Moscou, était une ancienne principauté qu'Ivân Davilovitch légua au XIVe siècle à Ivân Ivanovitch, son plus jeune fils, et dont il est souvent question dans l'histoire, jusqu'au milieu du XVe siècle. La ville est située sur une hauteur de la rive gauche de la Moskva, dans une situation assez pittoresque. A peu de distance de là, également sur la Moskva et sur une autre hauteur, est le fameux couvent *Savine Storojefski*, fondé en 1377, par saint Sabbas, un disciple de saint Serge. Le nom de *Storojefskoï* est celui de la montagne où ce monastère est bâti : on le dérive du poste (*storoji*) que les princes de Zvénigorod entretenaient en cet endroit. Ce couvent d'hommes de première classe renferme 4 églises et des richesses considérables : il possédait autrefois 17,000 serfs et, au lieu des 33 moines qui l'habitent maintenant, on en comptait quelquefois jusqu'à 300. L'iconostase de la cathédrale est orné en vermeil, et les reliques du saint sont contenues dans une châsse en argent, offrande faite en 1680 par le tsar Fœdor Alexéïevitch. Son père Alexis qui, en 1650, avait fait entourer le couvent d'une muraille de pierre, a fait bâtir aussi dans l'enceinte une maison à deux étages qu'il habita quelquefois, et où la princesse Sophie, avec les deux tsars ses frères, chercha un asile, lorsqu'en 1682 le vieux prince Khovanski fut soupçonné de tramer un complot contre leur vie. Elle se réfugia de là à Troïtza. La grande cloche pèse, dit-on, plus de 350 quintaux et a cela de remarquable qu'auprès d'une inscription russe on en trouve une seconde indéchiffrable et qu'on ne sait à quelle langue rapporter. (1)

Mais un monastère plus intéressant encore est celui de *Vosskréсensk* ou du *Nouveau Jérusalem*, couvent *eximé* de première classe, à 46 verstes de Moscou, sur la rivière Istra. Une muraille élevée et formant une citadelle, renferme deux cathédrales, deux autres églises, et en tout 25 autels. La principale église où repose son fondateur, le patriarche Nicon, a été bâtie sur le modèle de l'eglise du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et renferme comme celle-ci plus de vingt chapelles. Commencée en 1656, elle ne fut terminée qu'en 1685. L'enceinte renferme encore un palais rebâti, ainsi que l'une des églises, par ordre de l'empereur Paul, après un incendie. En dehors de l'enceinte est un hôtel en pierre pour la réception des nombreux pélerins et étrangers qui viennent visiter ce couvent et admi-

(1) Baemeister, *Russische Bibliothek*, t. IX, p. 206 et suivantes.

rer son aspect imposant. Il est situé près de la petite ville de *Voss-krécensk*, autrefois chef-lieu de district.

Les districts de Volokolamsk, de Rousa et de Mojaïsk forment la partie occidentale du gouvernement. La ville de Volokolamsk, à 100 verstes de Moscou, dépendit long-temps de la république de Novgorod qui, en 1177, en forma l'apanage d'un prince russe. Cette principauté existait encore en 1513, à la mort de Fœdor Borissovitch, neveu d'Ivân III Vassiliévitch. Une forteresse de terre, vieille et délabrée, s'élève sur une hauteur très escarpée au bord de la Gorodenka. La ville a environ 2,500 habitans, et renferme 8 églises. Le couvent de Volokolamsk, fondé en 1479, possédait autrefois 11,400 serfs.

Rousa, sur la rivière du même nom, est plus au sud, à 91 verstes de la capitale. On la divise en ville (*gorod*), bourg (*poçad*), et en cinq slobodes. La ville située sur une haute montagne, est défendue d'un côté par un rempart, et de l'autre, par la Rousa. De ce dernier côté, on jouit d'une vue magnifique. Outre la cathédrale, le magasin de sel et une caisse publique, toutes les maisons sont en bois et recouvertes en chaume. Rousa qui a constamment partagé le sort de Zvénigorod et de Rjef ou Rjeva, paraît aussi ancienne que la première de ces deux villes. Ivân Borissovitch, prince de Rousa et de Rjef légua, en 1503, son apanage au grand prince son oncle. On fabrique beaucoup de cuirs dans ce district.

La ville de Mojaïsk, bâtie sur une petite rivière qui, près de là, se jette dans la Moskva, est à 97 verstes de Moscou sur la route de Viazma et de Smolensk : anciennement elle formait aussi, avec son territoire, un apanage princier. Il en est fait mention au XIIIe siècle; mais en 1340 elle dépendait immédiatement de la grande-principauté de Moscou; depuis elle en fut séparée à plusieurs reprises, surtout en 1389, et n'y fit définitivement retour qu'en 1493, à la mort du prince André Vassiliévitch. Alors Mojaïsk était sur l'extrême frontière du côté de la Pologne. La ville est dominée par un fort qui, du temps de Herberstein était en bois, mais qu'Ivân IV Vassiliévitch paraît avoir fait construire en pierre. Une muraille très épaisse est flanquée de six tours qui se présentent au loin avec avantage. Ce fort renferme une église qu'on appelle cathédrale, et la ville en offre huit autres, dont une seulement en pierre. Tout le reste des bâtimens, sauf le magasin de sel, sont en bois et n'ont rien de remarquable; mais dans les alentours nous signalerons le village de *Borodino* où fut livrée, le 25 et le 26 août 1812, la bataille dite *de la Moskowa*,

qui livra aux Français l'antique résidence des tsars, et non loin de là, *Kolotcha*, où se trouve un couvent célèbre depuis 1413, par une image miraculeuse de la Vierge.

En tournant un peu à l'est, on entre dans le district de Véreïa qui est sur les confins du gouvernement avec celui de Kalouga. La principauté du même nom se trouve dans l'histoire au commencement du xve siècle; presque toujours dépendante de celle de Mojaïsk, elle fit avec elle, en 1485, retour à la grande-principauté. Le chef-lieu, Véréïa, est bâti sur les deux bords de la Protva, à 117 verstes de la capitale; c'est une ville ancienne d'environ 5,800 habitans, et qui est fortifiée par un rempart de terre assez élevé.

Au sud de Moscou, le premier district est celui de Podol. Son chef-lieu, Podol, est un très petit endroit à 30 verstes de la capitale, lequel, avant 1781, n'était qu'un village dépendant du couvent de Saint-Daniel. Entre le gouvernement de Toula et ce district est celui de Serpoukhof, où, comme dans la plupart des autres, il règne beaucoup d'industrie. La ville de Serpoukhof est ancienne et appartenait déjà en 1328 à la grande-principauté de Moscou; en 1374, le prince Vladimir Andreïevitch y fit construire un château en bois de chêne. Située sur la Nara, qui, à une lieue de là, se jette dans l'Oka, elle se divise en trois quartiers, le fort et les deux rives de la Nara. On y compte 18 églises, dont 2 dans le fort. L'une de ces dernières, la cathédrale, fut construite en 1396. Les habitans au nombre de 5,500 sont industrieux : il y a dans cette ville une manufacture de drap, huit tanneries, 7 tuileries, une fonderie de suif, et, dans le voisinage, deux papeteries. Elle est à 89 verstes de Moscou. Kolomna est plus à l'est, sur la limite du gouvernement de Riaizân, à peu de distance du confluent de la Moskva avec l'Oka, et sur la route qui mène de Moscou à Astrakhan. Sa distance de la capitale est de 94 verstes. Cette ville de 5,800 âmes, assez bien bâtie, est commerçante et industrieuse : on y prépare un excellent cuir de Russie, et l'on y amène beaucoup de bestiaux du Don et de la Petite-Russie, qu'on tue ensuite et qu'on sale pour la consommation de Moscou. Elle figure dans l'histoire dès l'année 1237; en 1353, elle avait déjà un évêque particulier : c'était un lieu de rassemblement pour les troupes moscovites toutes les fois qu'il a fallu marcher au-devant des Tatars. Pour la garantir contre leurs invasions, elle fut investie en 1525 d'une muraille de pierre assez haute, garnie de tours, qui subsiste encore au bord de la petite rivière de Kolomenka; cette enceinte renferme 5 églises également en pierre et un couvent de religieuses.

On compte en outre, dans la ville, 9 églises en pierre et 2 en bois. De l'évêché de Kolomna dépendait Kachira qui est à 40 verstes de là, dans le gouvernement de Toula. BRONNITZY, chef-lieu d'un district de ce nom, est sur la même route, à moitié chemin de Moscou à Kolomna. Il n'y a de remarquable que le haras que le gouvernement y entretient. Il en est de même de BOGORODSK sur la Kliazma, ville de district éloignée de Moscou de 48 verstes, et située sur la route de Vladimir.

Le treizième district, le seul dont il nous reste encore à parler, est au nord, sur les confins du gouvernement avec ceux de Vladimir et de Tver; DMITROF en est le chef-lieu. Quoique le nombre de ses habitans n'excède guère 3,000, il est assez grand, attendu qu'il renferme dans son enceinte beaucoup de jardins. Sa distance de Moscou est de 62 verstes, dans la direction du nord. La Iakhroma, petit fleuve d'un cours peu étendu et qui se réunit à la Sestra, coule près de cette ville agréablement située. Cette dernière a beaucoup d'industrie; on y trouve une cathédrale et 5 églises en pierre et 2 en bois. A l'extrémité méridionale de Dmitrof, sur le bord élevé de la Iakhroma est bâti un couvent d'hommes, en pierre, à l'invocation des saints Boris et Glèb, d'une assez belle apparence, mais presque désert à l'intérieur. Il est fait mention de Dmitrof dans les plus anciennes annales : le grand prince Iourii Vladimirovitch fit construire cette ville en commémoration du fils qu'il y eut en 1154. Elle forma à différentes époques l'apanage des fils cadets des grands-princes, et revint définitivement à leur couronne au XVe siècle. — Plus à l'est, sur la limite du gouvernement de Vladimir, à 64 verstes de Moscou, et sur la route qui mène de cette capitale à Iaroslavl, par Péréïaslavl-Zaleskoï et Rostof, est la fameuse *laure* de saint Serge dite *Troïtzkaïa Lavra*, le second des trois monastères de ce rang et le plus renommé après celui des Souterrains (*Petcherskii*) à Kief. Son importance historique et religieuse nous oblige de nous y arrêter quelques momens.

Le fondateur du couvent de *Troïtza*, c'est-à-dire de la Trinité, fut saint Serge qui naquit à Rostof, en 1315. On lui donne le surnom de Thaumaturge (*Tchoudotvoretz*), et celui de Radonejski, parce qu'il établit son premier ermitage au milieu d'une forêt dépendant de Radonège, village qui s'appelle aujourd'hui Gorodok. A côté de cet ermitage il éleva une église consacrée à la Sainte-Trinité : de là le nom de Troïtza. Des moines, attirés par sa réputation de sainteté, bâtirent des cellules tout autour de sa demeure, et le reconnurent

comme leur supérieur. Telle est l'origine du couvent en 1338. Saint Serge a joué un grand et beau rôle dans l'histoire de Russie. C'est par ses conseils que Dmitri Ioannovitch entreprit de marcher contre le Khan Mamaï, et le saint anachorète donna sa bénédiction au grand-prince et à son armée, lorsqu'ils avancèrent vers le Don. Deux moines de Troïtza accompagnèrent le prince, combattirent à ses côtés, et l'assistèrent de leurs prières et de leurs conseils. Aussi la reconnaissance de Dmitri, après la victoire qu'il remporta sur les Tatars, ne connut pas de bornes, et ses successeurs, à son exemple, comblèrent de leurs dons ce sanctuaire national. Serge mourut en 1393, l'année même où Iédighei mena encore une fois des hordes de Tatars contre Moscou. Arrivées à Troïtza, ces hordes détruisirent tous les bâtimens et convertirent la place en une horrible solitude. Ensuite Iédighei avança jusqu'à Moscou et mit tout à feu et à sang. Lorsque, chargé de butin, il fut retourné à sa résidence, Nicon, le successeur de saint Serge, reparut avec ses moines sur les saints lieux dévastés : au milieu des décombres de l'ancien couvent, il retrouva (1422) le corps de son maître en bon état de conservation, et construisit de nouvelles habitations pour lui et les siens. La piété des princes aida Nicon dans cette entreprise : la conservation du corps de saint Serge parut miraculeuse, et une curiosité pieuse fit affluer de toutes parts les fidèles. Le couvent s'enrichit par leurs dons et surtout par ceux des souverains. Ivân Vassiliévitch-le-Terrible se distingua par une extrême libéralité. Ses parens l'avaient placé sous la protection du saint, et, après son baptême, ils l'avaient déposé un instant dans sa châsse.

Les immenses richesses qui s'accumulèrent ainsi à Troïtza servirent efficacement la cause nationale, au temps des troubles occasionés par les faux Dmitri. Le monastère fut un refuge pour les vrais enfans de la patrie, et ses trésors soldèrent les défenseurs auxquels cette dernière dut sa délivrance. Un lieu à-la-fois si redoutable et si riche fixa l'attention des Polonais. Sous le grand-hetman Sapieha, leurs troupes l'assiégèrent en 1609 ; mais, après seize mois de travaux et de combats, ils furent obligés de lever le siège. Abraham Palitzine, moine de Troïtza, parcourut le pays pour en rallier les forces éparses, et pour porter les princes et les nobles à faire à la patrie commune le sacrifice de leurs haines ou de leurs rivalités. C'est lui qui décida le prince Pojarski à marcher sur Moscou, et qui le soutint dans cette entreprise que le succès couronna. La paix fut conclue avec les Polonais, en 1616, dans le village de *Déoulina*,

situé à 4 verstes de Troïtza, vers le nord, et alors dépendant de ce couvent; par cette paix, Vladislaf, fils du roi Sigismond III, renonça à ses prétentions sur la Russie. C'est pour cette raison sans doute que saint Serge fut aussi surnommé le pacificateur (*mirotvoretz*). Plus tard (1682) son couvent devint le refuge des jeunes tsars Iván et Pierre Alexéïevitch contre les strélitz, révoltés à l'instigation, disait-on, du vieux prince Ivan Andréïevitch Khovanski. Pierre s'y sauva encore une fois à l'occasion d'une conspiration également tramée par des strélitz, et qui mettait sa vie en danger. Aussi combla-t-il ce lieu de ces dons, et ses successeurs l'enrichirent à son exemple (1). En 1764, année où Catherine II confisqua les biens du clergé au profit de l'état, ce couvent possédait 106,608 serfs, et 14 autres couvens en dépendaient. De ce nombre était le couvent de religieuses de Kholkof, à peu de distance de Troïtza, où les pélerins vont encore aujourd'hui honorer les reliques de Cyrille et de Marie, parens de saint Serge. C'est en 1744, que la qualité honorifique de *lavra* fut conférée au monastère de Troïtza.

Après ce court aperçu historique, essayons de décrire ces lieux révérés. De Moscou, une route plantée d'arbres et dont les plus belles parties sont à Pouchkino Célo et à Rakhmannova, y mène à travers un grand nombre de maisons de plaisance. Non loin de la capitale, on voit sur cette route l'aqueduc de Mytycha, construit sous Catherine II, et qui alimente Moscou par les conduits de la tour de Soukharef. Une multitude de pélerins vont et viennent dans cette direction.

Entouré d'éminences qui donnent à la contrée un air pittoresque, le monastère est lui-même sur une hauteur; de loin, ses flèches et ses coupoles dorées font l'effet d'une ville grande et somptueuse. Une foule de bâtimens en pierre environnent l'enceinte sacrée qui a donné son nom à un immense bourg (*poçad*), dont les maisons, au nombre de plus de mille, et les églises (6 en pierre et 2 en bois), s'étalent le long de la route, là où elle va aboutir à l'enceinte. Celle-ci, formée d'une muraille en pierre, forte et élevée, garnie de huit énormes tours d'observation, a une circonférence de 642 sagènes. Un grand hôtel de pierre (*postoïalnii dvor*) en dehors de l'enceinte,

(1) Fama est ab omnibus in Moschovia verax credita quod supra quater mille argenteorum rublorum myriades à Magnorum Ducum aliorumque pietate erogatæ in monasterio sanctissimæ Trinitatis, sub Plutonis custodiâ defossæ, latitent. Meyerberg, *Iter in Moschoviam*, p. 54.

attend le voyageur : un moine l'y reçoit, et lui fait, avec politesse, les honneurs de cette maison. Les boutiques (*gostinnoï dvor*), les auberges et différentes autres maisons, sont du côté opposé.

L'enceinte claustrale comprend le clocher, neuf églises, le palais du tsar, la demeure de l'archimandrite, maison à trois étages ; puis les cellules, dont quelques-unes étaient déjà bâties sous Iván IV Vassiliévitch, le bâtiment à deux étages qui renferme le trésor (*riznitsa*, garde-robe), et un grand jardin bien entretenu. En entrant du côte de la grande place qui s'étend devant l'hôtel des étrangers, une allée d'arbres vous reçoit et vous conduit au milieu de ces riches églises constamment assiégées par la foule des pélerins. La plus haute et la plus belle est la cathédrale Ouspenski, bâtie à l'instar de la cathédrale du même nom, à Moscou, et surmontée comme elle, de cinq coupoles. Une belle voûte repose sur quatre immenses piliers; les murs sont couverts de fresques, et on voit là les tombeaux de Boris Godounof et de sa femme, avec leurs deux enfans, ainsi que celui du dernier titulaire de la métropole, Augustin, mort en 1819. Boris avait fait beaucoup de bien au couvent. On y montre en outre la sépulture de Marfa Vladimirovna, femme du prince Magnus de Danemark, petite-fille d'Ivan IV Vassiliévitch, et la seule *reine de Livonie*. Au-delà de cette cathédrale est celle de la Trinité, le principal sanctuaire de ce lieu, celui où repose son fondateur. Elle est bâtie en pierre blanche, sur le lieu même où la sépulture de saint Serge a été retrouvée par Nicon. L'architecte Aristotil de Bologne en a corrigé la première construction. Cette église, petite et peu élevée, a une toiture entièrement dorée en or de ducats, comme les 4 coupoles qui la surmontent. La châsse du saint est en vermeil; un baldaquin en argent le couvre, et repose sur des colonnes de même métal; il fut donnée en 1737, par l'impératrice Anne, et pèse plus de dix quintaux, avec les colonnes. Les broderies qui le décorent sont l'ouvrage de cette princesse. L'image de Serge, qui orne l'iconostase, est regardée comme miraculeuse : Alexeï Mikhaïlovitch s'en servit comme d'un palladium dans les guerres de Pologne, et elle accompagna aussi Pierre-le-Grand, dans ses campagnes contre Charles XII.

L'iconostase, recouvert en vermeil noirci par le temps, est encore orné de deux images, extrêmement riches, de la Trinité, données par Ivan IV Vassiliévitch et par Boris Godounof; et tout ce sanctuaire, resplendissant d'or, d'argent et de pierres précieuses, renferme des richesses de toute espèce, offrandes des princes et de

fidèles. Les pèlerins y affluent : ils baisent sur le front et sur la main les reliques (*mochtchi*) de Serge. Le prince André de Radonège, qui lui céda le terrain sur lequel il bâtit sa première cellule, repose à peu de distance de lui.

Une troisième église, à l'invocation de saint Serge, est également très curieuse à voir; les murs en sont couverts de fresques, et le pavé est en fonte de fer; le lieu saint, d'une grande richesse, est séparé de l'église par une grille. L'église de Saint-Nicon est bâtie sur le tombeau de ce successeur de l'ermite de Radonège; et quelques autres doivent leur origine ou leurs ornemens à la piété des familles de Strogonof, de Razoumofski et de Chérémétief. Dans l'une se trouve l'image miraculeuse de la Vierge de Smolensk, surnommée *Odighitria (ductrix)*; elle est toute couverte de pierreries.

Le clocher, haut de près de 250 pieds, et plus élevé par conséquent que l'Ivân véliki, est un bâtiment élégant, dans le goût moderne; ses cinq étages carrés, ornés de colonnes et de sculptures, se retirent à mesure qu'ils s'élèvent, et sont surmontés d'un toit doré orné de quatre couronnes, et se terminant en un globe de 3 pieds de diamètre qui soutient une croix d'un beau travail et d'une extrême richesse. Outre la bibliothèque, ce clocher renferme un carillon et 34 cloches, dont 5 de fortes dimensions, particulièrement celle qui, fondue sous Élisabeth, pèse 1400 quintaux; c'est peut-être la plus forte du monde, en ne comptant que celles qui sont suspendues. La vue dont on jouit, du haut de ce magnifique clocher, est très remarquable.

Devant la cathédrale de la Trinité s'élève, sur un tertre, un obélisque en pierre, que le célèbre métropolitain Platon a fait poser en 1792. Quatre tables de marbre blanc, surmontées de cadrans solaires, retracent les évènemens les plus importans de l'histoire du monastère: la victoire de Dmitri Donskoï; la délivrance de la Russie par Pojarski et Minine; un incendie qui a tout consumé; la fuite de Pierre-le-Grand, etc.

La maison où l'on conserve le trésor (*riznitsa*) est attenante à celle de l'archimandrite; près de dix pièces renferment des objets précieux tels que chasubles, vêtemens de métropolitains, couvertures de cercueils et d'autels, livres d'évangile et missels, calices, croix, offertoires, etc.; le tout orné d'une profusion inouïe de perles et de diamans, de pierrres précieuses de toutes espèces, et les livres eux-mêmes garnis en or et en argent avec des pierreries. On montre *un autel dont* la valeur est estimée à un million et demi, et le pré-

cieux livre d'évangile de la tsarine Sophie, et une pierre où la nature elle-même, dit-on, a formé l'empreinte d'un Christ crucifié avec un homme en prières; mais la plus grande curiosité est le froc déguenillé de saint Serge qui contraste avec la magnificence des vêtemens de ses successeurs.

Le palais des tsars, appelé aussi *palais de Pissaref* du nom de l'archimandrite sous lequel il fut reconstruit en 1720, est bâti dans un style simple et antique. Une grande salle, habitée jadis par Pierre-le-Grand, et qui sert aujourd'hui d'auditoire académique, est ornée de portraits, et, au plafond, de bas-reliefs en stuc encadrés, qui représentent l'histoire de ce tsar. Parmi les meubles, plusieurs pièces sont, à ce qu'on prétend, son propre ouvrage, ainsi que le petit trône. Dans les appartemens on voit les bustes en albâtre des souverains de la Russie et les portraits, peints en grandeur naturelle, d'Élisabeth et de Catherine II. A l'étage inférieur sont les classes et les chambres des séminaristes.

On montre dans la demeure de l'archimandrite la salle impériale et celle du patriarche, ainsi nommées parce qu'elles servaient jadis de séjour et de réfectoire aux premiers pasteurs et aux tsars lorsqu'ils venaient en pélerinage. Les portraits qui s'y trouvent sont curieux.

Autrefois ce monastère était peuplé de 300 moines; mais aujourd'hui il n'en a plus que cent divisés en dix *corps*. L'infirmerie établie par l'empereur Paul, est bien organisée. Le séminaire fondé par l'impératrice Anne en 1738, mais ouvert seulement en 1749 sous Élisabeth, porte aujourd'hui le nom d'*académie*, et peut recevoir jusqu'à 300 élèves dont 150 sont entretenus aux frais de la couronne. On ne reçoit que les fils des personnes attachées à l'Église; et des maîtres séculiers ou appartenant aux ordres religieux enseignent, outre la théologie, le latin, le grec et l'hébreu, les sciences et quelques langues modernes. Après avoir terminé leurs cours, les élèves embrassent l'état ecclésiastique ou rentrent dans le monde, à leur choix. Cet établissement a formé des hommes d'un grand mérite, à la tête desquels il faut placer le métropolitain Platon, l'un des meilleurs écrivains de la Russie. La bibliothèque, ainsi que nous l'avons dit, est au premier etage du clocher; il y a environ 6,000 volumes de livres de théologie, d'histoire, d'antiquités, de science, etc. Parmi les 200 manuscrits, quelques-uns, relatifs à l'histoire de Russie, sont d'un haut intérêt; quelques autres sont ornés de miniatures très soignées. On montre un livre curieux d'astrologie : la théologie est subdivisée en bibles, harmonie, critique, concionateurs, etc.

De grands jardins potagers entourent tous ces bâtimens et l'on trouve encore dans l'enceinte de nombreuses sépultures d'évêques, de princes, d'hommes illustres, au nombre desquels figure le général Schein, très connu dans l'histoire de Russie. Le *poçad* dépend du couvent : celui-ci possède en outre quelques maisons à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

Dans le couvent de *Béthanie* (*Vifanii*), à trois verstes de Troïtza et construit par Paton dont il était la résidence, on montre le cercueil en bois dans lequel saint Serge a été retrouvé. Il y a un séminaire fondé par l'illustre métropolitain, à ses propres frais.

2° Gouvernement de Vladimir.

Long-temps compris dans le gouvernement de Moscou, celui de Vladimir en fut détaché par l'oukase impérial du 1er septembre 1778 qui élève au rang de villes de district 7 villages; mais il ne reçut que quelques années plus tard son organisation définitive, et Soudogda, par exemple, qui comptait alors parmi les villes de district, rentra dans une position plus humble en cédant la sienne à quelques autres bourgs. On ne peut donc appliquer au gouvernement actuel de Vladimir, pas plus qu'au gouvernement de Moscou, des évaluations statistiques qui remonteraient au-delà de 1782.

Il est borné au sud-ouest par le gouvernement de Tver et au nord par ceux de Iaroslavl et de Kostroma; à l'est par Nijegorod; au sud par Riaïzan, et à l'ouest par Moscou.

Par l'arpentage général de 1795, son étendue a été fixée à 835 milles carrés géographiques : quelques auteurs l'ont portée bien plus haut; mais les calculs de la plupart des autres la renferment, à peu de chose près, dans cette limite. Le chiffre 920 adopté par Reymann et Hassel était exagéré : M. Arsénief le réduit à 880, ce qui revient aux 879, ^{88} de Schubert; en verstes carrées 43,000.

Généralement plat et seulement ondulé par distance, ce gouvernement se prête le mieux à l'agriculture : cependant il n'est pas fertile dans toutes ses parties, car des marais, des landes et des sables occupent de grandes surfaces du côté de l'ouest, ainsi que les forêts. Néanmoins l'air est sain et le climat doux. La partie orientale est traversée par l'Oka; mais la rivière appartenant plus particulièrement à ce gouvernement et qui le coupe, dans la direction du sud-ouest au nord-est, presque en deux parties égales, est la Kliazma. Elle

sort du gouvernement de Moscou où elle a sa source près de Solnetchnaïa-Gora, district de Klinn; passe à Vladimir et à Kovrof, reçoit à gauche la Kolokcha, le Nerl, la Viazma et le Tésa, et à droite la Soudogda, ainsi que quelques autres cours d'eau, et se joint à l'Oka près de la frontière de Nijégorod. Le gouvernement de Vladimir est encore arrosé par un assez grand nombre de lacs dont deux très considérables, celui de Pogonavoïe ou *lac immonde*, et surtout celui appelé communément Plechtcheïevo, mais que les annales nomment Klouchino et auquel on donne maintenant le nom de lac de Péreslavl : situé vers le nord près de la ville de Péreïalasvl Zaleskoi; il a, dit-on, une longueur de 8 verstes sur 7 de large. (1)

Le pays est agricole, ainsi que nous l'avons dit; mais ses produits ne suffisent pas à la consommation d'une population assez compacte. On y supplée par les importations des gouvernemens circonvoisins. La terre a besoin de beaucoup de fumier pour être en bon rapport. En 1808 la récolte des céréales de toute espèce étaient de 3,307,586 tchetvertes. On cultive du seigle, de l'orge, de l'avoine, du froment des deux saisons, du millet, des pois, un peu de chanvre et de lin, etc. Les jardins, surtout les vergers, sont bien entretenus : ces derniers sont renommés pour leurs cerises et pour les pommes transparentes (*nalivnié*), qu'ils fournissent; les potagers donnent toute espèce de légumes, des concombres en quantité, et du houblon.

Les forêts, jadis impénétrables et en partie mal famées (2), sont en diminution; cependant cette culture est encore assez considérable. La couronne possède à elle seule 4837 verstes carrées, c'est-à-dire à-peu-près 1/9 de la surface, en bois. L'éducation des bestiaux laisse encore beaucoup à desirer et le produit de la pêche n'est pas d'une grande importance. C'est donc aussi à l'industrie qu'une grande partie de la population de ce gouvernement est obligée de demander sa subsistance.

C'est en Russes que consiste toute la population : elle fut évaluée par Wichman, en 1813, à 960,600; par M. Ziablovski, pour 1814, à 1,105,132; par M. Balbi pour 1826, 1,335,000 et par Hassel, pour 1829, à 1,334,500, c'est-à-dire à ce même nombre que M. Balbi lui a emprunté. M. Arsénief, en 1831, le réduit au contraire à 991,000.

(1) Muller, dans *Neues Sanct-Petersburg. Journal*, 1782, t. III, p. 41.

(2) Celles de Mourom donnaient un asile aux fameux *bogatyrs* dont il est souvent question dans les contes populaires et dans les annales russes.

La révision de 1796 avait donné 960,446 dont 460,053 mâles et 500,493 du sexe féminin. Les mâles se divisaient ainsi qu'il suit :

Clergé	9,254
Noblessé	1,401
Officiers civils	412
Marchands	6,418
Bourgeois	6,254
Paysans	433,991
Iamtchiks, etc.	2,323
	460,053

A ces 960,446 âmes de 1796, il convient d'ajouter l'excédant annuel des naissances sur les décès, qui est de 11,756 année commune, somme à multiplier par 38; le total viendrait à l'appui des calculs de Hassel, et ferait regarder celui de M. Arsénief comme beaucoup trop faible.

Nous avons le mouvement de la population dans l'éparchie de Vladimir pour cinq années différentes : l'éparchie n'a d'autre circonscription que celle du gouvernement. Ces chiffres peuvent donc nous guider.

1823	mariages	—	naiss.	40,024	décès	30,914	excéd.	9,110
1825	—	8,202	—	43,071	—	29,573	—	13,498
1826	—	10,419	—	42,400	—	33,312	—	9,088
1827	—	9,709	—	53,535	—	34,377	—	19,158
1830	—	8,742	—	51,509	—	43,581	—	7,928
		37,072	—	230,539	—	171,757	—	58,782
Terme moyen		9268	—	46,107	—	34,351	—	11,756

Les mariages étant à la population totale comme 1 : 124, ils nous donnent comme chiffre de cette population 1,149,232; les naissances qui sont dans la proportion de 1 : 26 donnent 1,198,782, et les décès pour lesquels nous avons trouvé la proportion 1 : 38 donnent 1,305,338. L'excédant est au total de la population, à-peu-près comme 1 : 94. Ces calculs nous portent à rabaisser le chiffre total, et à le restreindre provisoirement à 1,100,000 âmes.

Il ne saurait être estimé moins, et il place le gouvernement de Vladimir bien au-dessous de celui de Moscou pour l'importance de la population relative; car tandis que le dernier a 2,742 individus par mille carré géographique, on n'en trouve pour le premier que *1,250, proportion*, il est vrai, encore assez avantageuse pour la Russie.

On y compte 13 villes, 4,228 villages et hameaux dont 1,062 *célos* ou paroisses. La majeure partie des paysans sont serfs de particuliers.

L'industrie, principale ressource de ce gouvernement, y est en progrès. On y a compté :

En 1827 . .	350 fabriques	avec	36,564 ouvriers.
En 1828 . .	337 —	avec	39,156 ouvriers.
En 1830 . .	361 —	avec	48,176 ouvriers.

Cette industrie consiste particulièrement en tissus de lin et de coton, et son principal siège est à Vladimir et à Chouïa. Chouïa et le village d'Ivanovo appartenant au comte Chérémétief, sont surtout le centre des fabriques de cotonnades dont on comptait 60 en 1828, sans parler des métiers établis chez des particuliers, ni de ceux des paysans qui prennent l'ouvrage à la pièce. La fabrique de M. Possyline dans la même ville de district renfermait 2,722 métiers, 240 tables à imprimer les indiennes, et une machine à cylindre pour le même objet; elle a produit en 1828, à l'aide de 3,879 ouvriers, 79,000 pièces diverses et dépensé près de 1 million et demi de francs en achat de matériaux. Les métiers à tisser, employant 24,257 ouvriers, étaient au nombre de 15,612. On a vendu dans le gouvernement 5,610,000 livres de coton filé, et 660,000 provenant de filatures russes, ce qui, au prix moyen de 3 fr. par livre, donne une valeur de 16,830,000 fr. Les manufactures de toiles ont employé 6,174 métiers et 10,190 ouvriers qui ont fabriqué 53,062 pièces de toile dite *de Flandre*, 35,673 pièces de *ravendouk*, 99,060 pièces de diverses autres étoffes de lin, et 7,113 pièces d'étoffes de coton. Le gouvernement ne produit qu'une partie du lin qui lui est nécessaire; il tire le reste de ceux de Kostroma, de Iaroslavl, et de Nijegorod. Le prix du fil écru varie de 60 à 67 centimes la livre.

La fabrication de draps, peu importante dans ce gouvernement, n'occupe que deux manufactures; mais les verreries et les manufactures de cristaux, au nombre de 19, avec 1294 ouvriers, sont dans un état prospère. Le cuir de Mourom est renommé depuis longtemps; toutefois, le cuir de Russie étant moins recherché aujourd'hui à l'étranger, cette branche d'industrie baisse; les 42 fabriques de ce genre employaient, en 1828, 338 ouvriers. Trois fonderies de fer en occupaient 3,548; l'abondance et la bonté des produits de ces usines sont remarquables. Enfin, on distinguait encore une fabrique d'eau forte et d'acide sulfurique, récemment établie, dans laquelle on prépare en outre diverses couleurs pour la teinture.

Toutes ces productions trouveraient par la Kliazma et l'Oka un débouché facile : mais ces rivières servent peu au commerce intérieur. Les habitans transportent leurs produits à Moscou soit par le traînage, soit sur des chariots.

Les revenus du gouvernement sont évalués à 3,765,000 roubles en papier, et son administration en coûte environ 80,000, monnaie d'argent. Il a conservé les armes de l'ancienne grande-principauté, un lion debout dans un champ rouge, portant une couronne sur la tête, et dans la griffe droite de devant un longue croix d'argent.

Le gouvernement de Vladimir dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou; on y comptait en 1826, un gymnase, 7 écoles de district, et 46 écoles populaires. Voici la population de ces établissemens à trois époques différentes :

En 1824,	102 écoles,	120 maîtres,	1301 élèves.
1826,	54 —	175 —	1047
1832,	59 —	105 —	1518

Dans le ressort de l'éparchie, il y a en outre 11 écoles ecclésiastiques avec 42 maîtres, et 2,743 élèves; on trouve ainsi la proportion suivante : 1 écolier sur 234 habitans. La couronne y entretient une typographie, la seule qui existât en 1830.

L'éparchie qu'on voudrait faire remonter à l'année 988, porte le titre de *Vladimir et Souzdal*, et autrefois, elle s'appelait *de Vladimir et Mourom ;* on y trouvait en 1830, 27 couvens, dont 7 de femmes, 1,057 églises et 12 cathédrales.

Le gouvernement de Vladimir est divisé dans les 13 districts suivans : Vladimir, Souzdal, Chouïa, Péreslavl-Zaleskoï, Iourief-Polskii, Pokrof, Viazniki, Gorokhovetz, Mourom, Kovrof, Melenki, Alexandrof et Kirjatch.

La ville de Vladimir ou Volodimir, au centre du gouvernement, est située sous 56° 7' 38'' de latitude, et sous 58° 4' 56'' de longitude, à 172 verstes de Moscou et à 870 de Saint-Pétersbourg. Elle est bâtie sur un groupe de collines qui s'élèvent au milieu d'une plaine fertile et variée, et qui s'abaissent vers le côté gauche de la Kliazma, dont la rive droite ne présente aucune éminence. Cette rivière, assez large, vient en serpentant baigner ses murs (1) et recevoir le Lybed, ruisseau qui traverse la ville. On y jouit d'une belle vue sur une

(1) Renouard de Bussierre, *Voyage en Russie*, p. 108.

plaine couverte de jardins, de champs fertiles et de villages assez florissans.

Quelques auteurs font remonter l'origine de cette ville jusqu'à saint Vladimir-le-Grand au xᵉ siècle; mais on la rapporte avec plus de certitude soit au règne de Monomaque (1), soit à celui de Iourii Vladimirovitch Dolgorouki, l'un de ses fils et prince de Souzdal. Cette principauté étant devenue l'apanage d'André Iouriévitch, il s'y fixa, vivant alternativement à Bogolioubof qu'il avait fait construire et à Vladimir qu'il agrandit et orna. A la mort de son père, en 1157, André transféra dans cette dernière résidence le siège de la grande-principauté qui y resta attaché jusqu'en 1328. Kief déchut dans l'estime des peuples, lorsqu'en 1169, elle fut prise de vive force par des princes russes alliés aux Torques et aux Bérendéens, et livrée pendant plusieurs jours à toutes sortes de profanations: à la faveur de cette chute, la nouvelle capitale s'éleva. Trente ans ne s'étaient pas écoulés depuis la translation du siège du gouvernement que Vladimir compta déjà parmi les villes riches et populeuses, s'il est vrai que l'incendie de 1185 consuma, outre la riche cathédrale, 32 églises en pierre, ou que l'incendie de 1190 détruisit 4,000 maisons (2). Aussi le chef de l'éparchie de Souzdal prit-il, dès le commencement du xiiiᵉ siècle, l'habitude de résider à Vladimir, et le métropolitain Cyrille II prépara bientôt après, par d'assez fréquentes et de longues visites, la translation du siège de Kief en cette ville, ainsi qu'il eut lieu en 1299. Mais lorsque la résidence des deux chefs de la nation, du chef spirituel et du chef temporel, eut été transférée à Moscou, Vladimir déchut à son tour et ne fut plus qu'une annexe de la grande-principauté de Moscovie, annexe que celle-ci n'eut point le pouvoir de défendre contre les attaques des Mongols, et des Tatars, leurs successeurs. Vladimir fut plusieurs fois saccagé, notamment en 1410, et resta hors d'état de se relever de ces funestes coups.

Aujourd'hui, à l'exception de nombreuses églises et maisons en pierre, Vladimir offre peu de traces de son ancienne illustration : il ne reste même pas de vestiges de l'ancien palais des grands-princes, et la *porte d'or* n'a de magnifique qu'un nom que rien ne justifie plus dans la réalité. Les historiens font de pompeuses descriptions de la ca-

(1) Karamzine, t. II, p. 353.; tr. fr. Nous ne préférons l'original russe que lorsque nous avons à citer les notes qui n'ont pas toutes été comprises dans la traduction, au reste exacte.

(2) Strahl, *Geschichte der russischen Kirche*, t. I, p. 184.

thédrale de l'Assomption entièrement revêtue de marbre à l'intérieur et toute dorée; mais l'édifice actuel que Catherine II tira du délabrement, ne répond plus à ces descriptions, encore que son aspect antique et étrange soit toujours imposant. Au second étage, on y conserve quelques vêtemens princiers, et des armures complètes de ces temps-là. Le couvent *Rojedestvenski*, dans ce qu'on appelle le *Kreml*, est la résidence de l'archevêque, et fut fondé en 1191 : saint Alexandre Nefski y reposait avant de recevoir sa nouvelle sépulture sur les bords de la Néva. Avant cette translation, ce monastère, encore aujourd'hui qualifié de *kafedralnii*, était le plus élevé en rang après la sainte laure (*lavra*) de Kief. Il fut obligé de céder le rang, d'abord à Troïtza et puis au couvent de Saint-Alexandre, et néanmoins possédait encore, en 1764, 7,900 serfs mâles.

La population de Vladimir se réduit maintenant à moins de 3,000 âmes : aujourd'hui sa situation et ses souvenirs font tout son charme.

A l'extrémité septentrionale du gouvernement, plus près de Moscou (124 v.) que du chef-lieu dont la distance est de 147 verstes est la ville non moins antique de PÉRESLAVL-ZALESKOÏ, c'est-à-dire, au-delà des bois. Elle se présente d'abord dans l'histoire, comme un apanage princier, à l'année 1213; mais on en attribue la fondation à Iourii-Vladimirovitch qui, ayant perdu dans la Petite-Russie Péreslavl ou Péréïaslavl sur le Troubège, bâtit une ville du même nom sur le lac Klechtchino et appela Troubège la petite rivière qui y débouche au sud-est. Depuis, cette principauté fut alternativement réunie à la grande-principauté et donnée de nouveau en apanage, jusqu'en 1408 où elle fut conférée en dernier lieu à un prince lithuanien, fils d'Olgherd, pour être incorporée à la couronne après la mort de ce prince. Ce qui donne à ces lieux leur principal intérêt historique, c'est que sur le lac de Péreslavl Pierre-le-Grand forma en 1691 la première escadre russe : des bâtimens qui la composaient, une petite barque seulement a été conservée.

La ville, bien qu'habitée seulement par 2,000 individus, se divise en *gorod*, *poçad* et en plusieurs *slobodes*. Le rempart qui entourait la première n'existe plus. Les maisons particulières ne sont d'aucune apparence et presque chétives; mais 25 églises donnent à cet endroit, d'ailleurs avantageusement situé, un aspect imposant. C'est que Péreslavl, enrichi par les premiers grands-princes de Moscou, devint sous Elisabeth (1744) une éparchie du titre de Péreslavl et *Dmitrof*. De ces églises, la plus ancienne, celle de la Transfiguration,

est en pierre, et d'une architecture remarquable. Elle fut fondée en 1152, par Iourii Vladimirovitch. Plusieurs couvens des alentours de la ville, ne sont pas moins curieux à voir, et contribuent singulièrement à l'effet déjà pittoresque que produisent tant de coupoles. Le couvent *Nikitskoï*, dédié à saint Nicétas Stilite (*stolpnik*), situé de l'autre côté du lac, sur une colline distante de 3 verstes de la ville, domine la contrée. Son mur d'enceinte est en pierre, et son clocher s'élève à une hauteur considérable. Les reliques du saint (avec saint Cyrille de Tourof, le seul dans son genre en Russie, et que l'on qualifie de *Vélikomoutchénik*), sont conservées dans un sarcophage fort simple où reposent aussi les immenses chaînes qu'il a volontairement portées. En 1764, ce couvent possédait plus de 2,000 serfs. On remarque en outre, sur la route de Moscou, peu en dehors de la ville, le couvent *Goritskoï*, autrefois résidence de l'évêque, et bâti sur une forte éminence. Une enceinte en pierre renferme plusieurs églises, un beau clocher et des demeures spacieuses. Enfin, en tournant un peu au sud, on rencontre le couvent *Danilof*.

Celui de femmes à ALEXANDROVA, appelé tantôt *Ouspenskoï* et tantôt *Troïtskoï* est aussi digne de fixer l'attention. Il est de première classe et renfermait ordinairement 300 religieuses, nombre aujourd'hui réduit à 120; ces religieuses s'occupent de l'éducation de jeunes filles des campagnes. Leur couvent a eu pour fondateur Ivan IV Vassiliévitch qui s'y arrêta plusieurs fois. Une mur d'enceinte en pierre renferme six églises dont deux cathédrales. Quant à la petite ville de district elle-même, il n'y a de remarquable, en outre, que le haras entretenu par le gouvernement.

Du côté opposé à Péreslavl, vers le sud-est, est MOUROM, sur le bord élevé de l'Oka (côté gauche), à 118 verstes de Vladimir et à 291 de Moscou. C'est une ville tellement ancienne qu'elle remonte même au-delà de la fondation de l'état russe : elle était alors la capitale d'un peuple païen, peut-être des Mordouins et devint la conquête pacifique d'une colonie slavonne. Un des héros de Saint-Vladimir, Ilia, porte déjà le surnom de *Mourometz* (1). La principauté resta longtems un apanage, d'abord de Kief et ensuite de Vladimir et de

(1) *Voyez* son histoire et celle de sa victoire sur le *Solovei Rasboinik* ou Brigand-Rossignol, dans Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. IV, p. 131, *sqq.* — Herberstein dit de Mourom : « A Wolodimeriâ 24 milliariûm recta in orientem, in vastis sylvis principatus olim fuit : cujus populi Muromani vocabantur, animalium pellibus, melle et piscibus abundantes. » *Rer. Mosc. Comment.*

Rostof; en 1462 elle était déjà réunie à la domination du prince de Moscou. Les Russes, à ce qu'il paraît, y restèrent long-temps en minorité, car Oléarius dit: « La ville de *Moruma* (Mourom) est la première des Tartares de Mordva, et elle est habitée par des Moscovites et par des Tartares : mais elle est sujette au grand-duc (1). » Outre le Kreml, elle est divisée en deux quartiers et renferme 17 églises en pierre; la cathédrale est un monument assez curieux du XVI[e] siècle. La préparation des cuirs de Russie est la principale industrie des habitans au nombre d'environ 4,500. Non loin de là, sur la rive orientale de l'Oka sont de riches mines de fer et une d'albâtre.

Au nord-est du gouvernement est le district de Chouïa, ville dont nous avons vanté l'industrie. Le savon de cet endroit est renommé, et l'on y fabrique beaucoup de tissus, surtout de coton.

Souzdal, entre Chouïa et Vladimir, 33 verstes au nord de ce chef-lieu, a donné son nom au district voisin. L'origine de cette ville se perd dans les temps les plus reculés : elle existait avant Saint-Vladimir s'il faut croire authentique l'inscription conservée à l'église du Kreml et qui porte que ce prince y est venu en 997 pour convertir le peuple au christianisme et qu'il a fondé cette église à l'invocation de l'Assomption de la Vierge. Après avoir dépendu de Rostof, elle devint la capitale d'une principauté appartenant à Iourii Vladimirovitch. « La principauté de Souzdal, dit Herberstein, avec le fort et la ville du même nom qui est un siège épiscopal, est située entre Rostof et Vladimir. A l'époque où la résidence des princes moscovites était à Vladimir, elle comptait parmi les principautés les plus marquantes, et elle était la métropole de toutes les villes environnantes. Mais leur puissance augmentant, le siège de l'empire fut transféré à Moscou, et Souzdal devint l'apanage des fils puînés. Cependant les descendans de ceux-ci, nommément Vassilii Chouïski avec son neveu, qui tous les deux étaient encore vivans quand nous fûmes à Moscou, en ont été dépouillés par Ivan Vassiliévitch. » Outre l'ancien palais épiscopal, on voit à Souzdal, ville de 2,500, habitans, cinq couvens et plusieurs églises.

Enfin, Iourief-Polski, autre ville de district, à 85 verstes du chef-lieu et à l'ouest de Souzdal, est aussi une ville ancienne qui doit la première partie de son nom à Iourii Vladimirovitch qui l'a fondée en 1153, et la seconde à la plaine ou steppe (*polé*) qui s'étend tout à l'entour, de Pereslavl à Souzdal. Elle aussi a son Kreml, des couvens et des

(1) T. I, p. 391.

églises; la Kolokcha la traverse en coulant du nord au sud vers la Kliazma.

3. Gouvernement de Nijegorod.

Ce nom est une abréviation russe de celui de Nijnii-Novgorod, Bas-Novgorod, qui appartient au chef-lieu du gouvernement. Nijegorod appartenait autrefois au gouvernement de Kasan, tel qu'il a été formé sous Pierre-le-Grand, et fut érigé en lieutenance particulière par un oukase du 5 septembre 1779, qui y enclava 13 districts, dont deux, ceux de Petchinki et de Perevoss furent supprimés depuis 1786. Il fallut créer presque autant de villes qu'on organisa de districts.

Le gouvernement de Nijegorod est borné au nord par celui de Kostroma, au nord-est par celui de Viatka, à l'est par ceux de Kasan et de Simbirsk, au sud par Penza et Tambof, et à l'ouest par Vladimir. On lui a trouvé à l'arpentage général 877 milles carrés géographiques: mais M. Storch, en 1795, et Wichmann, en 1813, lui en donnèrent 961 (1), ce qui est aussi le chiffre adopté par Hassel et par Schubert qui le rend plus précis, en indiquant celui de 46,659 verstes carrées. Mais ce chiffre est réduit par M. Arsénief à 880 milles carrés, et nous adoptons provisoirement ce dernier nombre.

En général, le gouvernement est plat ou d'un terrain légèrement ondulé; cependant il offre d'assez nombreuses collines le long de l'Oka; entre Osablikovo et Doskino, la route est montagneuse et offre des gorges assez sauvages (2), et l'on sait que le cours du Volga, depuis Nijnii-Novgorod est fortement encaissé. Le sol, sablonneux au fond, est mêlé en quelques endroits d'un excellent terreau noir; quelquefois il est ferrugineux, rougeâtre, et renferme de l'ocre et de la terre glaise. Une immense différence règne entre les terrains en-deçà du Volga (au sud) qui sont fertiles et marneux, et ceux au-delà, où sont les plaines de sable. Comme il n'y a point de marais, l'air est sain et le climat tempéré; la mortalité est ici peu considérable. Toutes les hauteurs sont couvertes de belles forêts en partie de chênes et de tilleuls. Le Volga, principal fleuve du gouvernement, y entre à Katounski; après avoir coulé du nord au sud depuis Iouriévetz-Povolgski jusqu'à Nijni-Novgorod, il tourne à l'est près de cette

(1) C'est sans doute par une faute d'impression qu'on lit dans Erman (*Reise um die Erde*, *Hist. Bericht*, t. I, p. 217) 691 m. c. g.

(2) Erman, *Reise um die Erde, Historischer Bericht*, t. I, p. 189.

ville, poursuivant cette direction jusqu'à Kasan où il prend celle du sud. A Nijnii-Novgorod il reçoit l'Oka, qui termine son cours long et tortueux après avoir longé la frontière orientale du gouvernement de Vladimir et franchi celle de Nijegorod. La largeur du Volga au-dessous de Nijnii, est constamment de 1 verste au moins. Les autres eaux qui arrosent le gouvernement sont la Techa et la Piana; la Soura, affluent du Volga et qui formait autrefois la limite entre la Russie et Kasan, appartient au gouvernement de Simbirsk. Les lacs sont peu nombreux et insignifians.

L'agriculture est florissante sur ce sol fertile et bien arrosé. On y a semé en 1802 577,931 tchetvertes de seigle d'hiver et 964,116 tchetvertes de blé d'été; et récolté 1,747,249 tchetvertes de seigle d'hiver et 1,816,248 tchetvertes de blé d'été, dont 567,129 tchetvertes des deux espèces excédaient les besoins de la consommation et des nouvelles semailles. La récolte était encore beaucoup plus forte en 1808 où elle s'éleva à 4,910,000 tchetvertes de blé. La consommation reste toujours au-dessous de ce rapport. Outre le blé, on cultive beaucoup de chanvre et de lin, et dans les jardins, du houblon, de bons fruits et beaucoup de légumes. De superbes forêts couvrent de vastes étendues; celles de la couronne occupent à elles seules 1,198,052 déciatines. Sans être une branche essentielle de l'industrie agricole, l'éducation des bestiaux est très soignée : le gouvernement renferme aussi différens haras pour les chevaux, les meilleurs que produise la race du pays.

Mais outre ses richesses naturelles, ce gouvernement brille encore par son industrie : il renferme peu de villages où l'on ne trouve des artisans et des tisseries de toute espèce. Il y avait en 1830, 208 fabriques avec 6,670 ouvriers; mais dans le nombre, on comptait peu d'établissemens de quelque étendue. La préparation du cuir, le savon la fonte du fer, la quincaillerie, les cordages, la toile, sont les principaux objets de cette industrie si active et qui est favorisée par le voisinage du Volga, par le cours toujours navigable de l'Oka, et surtout par le grand marché intérieur que nous ferons connaître en décrivant la ville de Nijnii-Novgorod.

La population de ce gouvernement est toute chrétienne, mais ne consiste pas seulement en Russes; ce sont encore des Mordouins, des Tchérémisses, des Tchouvaches et quelques Tatars. Comme l'éparchie de Nijegorod ne dépasse guère les limites du gouvernement, ses registres pourront donc encore nous servir. Voici les chiffres qu'à fournis la révision de 1796 :

Noblesse	721
Clergé	7,057
Officiers civils	837
Marchands	3,802
Bourgeois	6,282
Paysans	456,230
Total des mâles	474,929

En le doublant, on trouve la somme de 949,858 à laquelle il faut ajouter l'excédant annuel des naissances sur les décès. On trouve ainsi un chiffre assez rapproché de celui de 1,379,900, adopté par Hassel pour l'année 1829 : mais M. Arsénief le réduit à 1,000,000, et d'après la description de Doukhofskii, elle n'aurait même été en 1825 que de 954,025 individus, dont 461,655 hommes et 492,370 femmes. Voyons le mouvement de la population pendant trois années :

1825	mariag.	9,360	naiss.	52,323	décès	38,475	excéd.	13,848
1826	—	9,906	—	46,977	—	38,867	—	8,110
1827	—	10,157	—	52,423	—	40,009	—	12,414
		29,423	—	151,723	—	117,351	—	34,372
Terme moy.		9,807	—	50,577	—	39,117	—	11,457

Les mariages qui sont à la population comme 1 : 124, ne donnent qu'un total de 1,216,068 ; les naissances, par leur proportion de 1:26, donnent 1,315,002, et les décès, dans la proportion de 1 : 38, donnent 1,485,446. D'après ces calculs, le chiffre de M. Arsénief et celui de M. Doukhofskii nous paraissent très au-dessous de la réalité, et nous n'hésitons pas à l'élever au moins à 1,200,000 âmes. En conséquence, la population relative du gouvernement est de 1363 âmes par mille carré, ce qui est plus que Vladimir et bien moins que Moscou. C'est peu pour une contrée aussi riche en ressources. On compte 13 villes et 5380 villages et hameaux, dont 762 célos.

Il n'y a dans tout le gouvernement que deux typographies dont l'une à la couronne. Sous le rapport universitaire, il dépend de l'arrondissement de Kasan; les écoles étaient en 1826 au nombre de 17 dont un gymnase. Voici quelle était à trois époques différentes la population de ces établissemens :

En 1824,	17 écoles,	44 maîtres,	500 élèves	
1826,	17 —	43 —	507 —	
1832,	20 —	76 —	760 —	dont 12 filles.

Mais l'éparchie renferme en outre 7 écoles ecclésiastiques avec 22 maîtres et 1342 élèves, ce qui donne cette proportion : 1 élève sur environ 570 individus.

L'éparchie de Nijegorod, érigée en 1672 s'appelle *de Nijegorod et Arzamass*; ce dernier nom a été substitué à celui d'Alatyr; elle est regardée comme étant de troisième classe, et renferme 10 couvens, dont 2 de femmes, et 775 églises dont 13 cathédrales.

L'administration du gouvernement ne coûte, suivant l'état, que 71,990 roubles, et ses revenus étaient en 1808 de 3,770,000. Les impôts s'élevaient en 1825 à la somme de 1,400,000 roubles. Ses onze districts sont Nijni-Novgorod, Gorbatof, Arzamass, Ardatof, Loukoïanof, Sergatch, Vacilh, Kniaghinine, Makarief, Séménof et Balakhna.

Le chef-lieu de ce gouvernement ainsi que du gouvernement militaire de Nijegorod et de Penza, est Nijni-Novgorod, Novgorod inférieur, que l'on appelle aussi *Nijni* par abréviation. Latitude 56° 19' 40''; longitude 61° 40' 34''. Il est situé sur la grande route qui mène de Moscou en Sibérie, à 441 verstes de cette capitale, et à 1139 de Saint-Pétersbourg; Kasan en est éloigné encore de 380 verstes. Le trajet par eau abrège considérablement la distance entre les deux capitales et Nijni. Celle-ci est bâtie sur les bords élevés de l'Oka et du Volga, sur la rive droite de la première, et là où, parvenue à une largeur très considérable, elle se réunit à la mère (*matouchka Volga*) des rivières russes à laquelle Oléarius donne sur ce point 4,600 pieds géométriques de large. Le Kreml ou fort gravit la montagne qui borde les deux fleuves, et plane tellement sur la contrée qu'on l'aperçoit déjà à une assez grande distance. Au pied de la citadelle est le quartier appelé *le bas marché* et dans l'encognure opposée formée par le confluent de l'Oka et du Volga se tient annuellement la célèbre foire de Nijni. La rive gauche du Volga est parfaitement plate; de la ville, une pente abrupte descend vers le fleuve; du côté de l'Oka cette pente est moins rapide.

Nijni-Novgorod, dont une principauté russe, fondée au milieu de populations finnoises, a long-temps porté le nom, est une ville ancienne, car sa fondation remonte à l'année 1222. Ses princes eurent long-temps à lutter contre les Mordouins qui s'allièrent avec les Tatars : dans l'une des incursions de ces derniers la ville fut entièrement saccagée. Néanmoins elle resta pendant long-temps la capitale des princes de Souzdal, Gorokhovetz et Nijegorod, princes dont en partie elle renferme la sépulture. Ils eurent quelquefois à la disputer aux rivaux que les Tatars leur opposèrent. Un de ces prin-

res, Boris, commença en 1370 la construction de la muraille qui entoure la ville haute; Vassilii-Ivanovitch la fit terminer en 1508 par un architecte que les chroniques appellent Pierre Fræsin, c'est-à-dire le Franc. Depuis le commencement du xve siècle, Nijni-Novgorod dépendait des grands-princes de Moscou. En 1612, aucune autre ne contribua plus à la délivrance de la patrie que cette cité fidèle : ce fut un de ses bourgeois, Cosma Minine Soukhoroukoï qui appela les populations aux armes contre les Polonais, et dans ses murs le prince Pojarskoï leva l'armée libératrice. Sous le tsar Mikhaïl Fœdorovitch, elle comptait 1382 maisons, 23 églises, 2 cathédrales, 5 couvens, le tout en bois.

En 1787, le nombre des maisons était de 2,816 dont 25 seulement en pierre. Tout le district ne comptait alors que 60,000 habitans; aujourd'hui il en a environ 105,000; et d'après la statistique la plus récente (1) les maisons particulières sont maintenant au nombre de 2,074, dont 145 en pierre, et les bâtimens publics, tous en pierre, au nombre de 22.

Le mur en pierre qui, serpentant autour de la montagne, forme la clôture de la citadelle, a 5 toises de haut et près de 1,000 de long. Il était autrefois orné de treize tours, les unes rondes, les autres carrées, qui sont tombées en ruines. Dans l'intérieur se trouvaient alors deux cathédrales où reposaient les princes du pays; l'une, celle qui renfermait le simple monument de Minine, a été démolie par vetusté; mais on a bâti à peu de distance de là une jolie église en pierre pour les protestans. Le nouveau séminaire et le palais du gouvernement, l'un et l'autre en pierre, sont d'assez beaux édifices; près du dernier, sur une saillie de la montagne, s'élève l'obélisque en granit de Finlande, consacré à la mémoire de Minine et de Pojarski, dont les bustes, en médaillon et en bronze, se voient sur le piédestal. Cet obélisque a 75 pieds de haut et consistait en un seul bloc; malheureusement on n'a pu le monter sur la montagne sans le briser, et il a fallu rejoindre les trois fragmens. Rien n'égale la vue dont on jouit de cette hauteur : la ville s'étale à vos pieds; d'immenses bazars se déroulent plus loin, et l'œil suit avec charme le cours des deux grands fleuves, du Volga, aux bords escarpés et onduleux, et de l'Oka, toute couverte de barques de différentes di-

(1) Doukhofskii, *Description du gouvernement de Nijegorod*, en russe, Kasan, 1827. Voir Erman, t. I. p. 205.

mensions (1). Du reste, l'aspect de la ville, avec ses coupoles et ses tours, a quelque chose d'imposant : sa circonférence est considérable; elle est généralement pavée en pierre et dans des rues régulières, parmi lesquelles se distingue surtout celle qui, dans la ville-basse, court parallèlement à l'Oka, on rencontre de belles maisons en pierre. Nijni-Novgorod renferme 26 églises (2), toutes en pierre; 3 couvens dont 1 de religieuses. Parmi ces églises, on remarque celle de Stroganof, dédiée à la naissance du Christ, et qui est un beau monument élevé, et construit dans un style noble, moitié gothique, moitié vieux-russe. Elle est en briques et non recrépie; mais elle est chargée d'ornemens sculptés dans la pierre blanche de Moscou. On y entre par l'église d'hiver, basse, et que l'on peut chauffer : de là, on avance dans l'église principale surmontée d'une coupole majestueuse et dont l'iconostase, richement doré, occupe toute la hauteur.

L'emplacement de la foire est sur la rive gauche de l'Oka, là où elle forme, par sa jonction avec le Volga, une langue de terre plate et étendue. On y arrive, depuis la ville-basse, par un beau pont de bateaux de la longueur de près d'une demi-verste. Mais le Volga débordait au printemps; ce terrain était peu élevé, de manière qu'il a fallu exhausser de 3 à 4 toises le lieu où le bazar devait être construit. Pour se procurer la terre nécessaire et en même temps pour ménager aux marchands la faculté d'arriver avec leurs barques jusque près des boutiques, on a creusé de trois côtés, à l'entour de cette place à exhausser, un canal qui communique avec le Volga, au moyen du lac Mechtcherskoï. On a ensuite formé un pilotis sur lequel les boutiques en pierre ont été construites; 11 millions de roubles ont été dépensés à cet ouvrage (3). Après avoir traversé le pont de bateaux, on arrive à une espèce de banc de sable où se trouvent déjà d'immenses échoppes en planches (*balagani*), renfermant des masses de fer et de fonte, des cordages, des cuirs, etc. Un second pont, jeté sur un bras de l'Oka, mène au bazar proprement dit, véritable ville de boutiques où s'entassent toutes sortes d'étalages. On tourne alors à gauche pour arriver sur l'emplacement entouré par le canal. Le long du bras de l'Oka s'étendent les bâtimens de la chan-

(1) Renouard de Bussierre, *Voyage en Russie*, p. 117, et Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. II, p. 65, *sqq*.

(2) M. Erman dit (t. I, p. 209) 38 gréco-russes et une église évangélique.

(3) Engelhardt, *Russ. Misc.*, t. IV, p. 141.

cellerie ou de l'hôtel du gouverneur (*glavnoï dom*), ornés d'une triple rangée de colonnes. De là, une large rue traverse toute la masse des boutiques divisées en douze rangées discontinues, formant autant de rues d'une moindre largeur. Ainsi que les rangées de boutiques, la grande rue a près d'une demi-verste de long et aboutit à une église russe consacrée à saint Macaire, depuis long-temps le patron de cette foire, église bâtie dans un style noble et riche. Deux rangées transversales de boutiques sont en avant de l'église à droite et à gauche : celles-ci, dans le goût chinois, varient l'aspect par la forme capricieuse de leurs toits irréguliers, surmontés par des flammes et de longues banderoles que les vents agitent. Toutes les rangées se forment de carrés longs, et chacun de ces édifices couverts en tôle a des boutiques des deux côtés; il y en a en tout 2,500, dont le loyer, pendant la foire, s'élève, avec celui des *balagani*, à 400,000 roubles. On en a loué, en 1832, 2,044 avec 1583 balaganes, et en 1833, 2,138, et 1719 balaganes; le produit était, la première année, de 406,086 roubles et la seconde, de 425,369. Tout le long des boutiques règne une large galerie couverte et dont la toiture repose sur 8,000 colonnes en fonte. C'est un établissement vraiment gigantesque. A droite et à gauche de l'église de Saint-Macaire, mais de part et d'autre au-delà du canal, sont une église arménienne et un metched mahométan avec un minaret cylindrique. Du côté de cette mosquée, vers le petit lac Bagrantsovo, sont les boutiques en bois et le théâtre. On cite encore comme une véritable curiosité le grand cloaque qui se trouve sous les boutiques et avec lequel communiquent plusieurs centaines de cabinets d'aisance en pierre (1), éclairés par en haut et dans lesquels on entretient un bon air et la propreté, au moyen de courans, de feux qu'on allume, et de pompes dont l'action est renforcée par les inondations annuelles.

La foire de Saint-Macaire se tient du 1er juillet au 1er août; le 25 juillet (vieux style), anniversaire de la mort du saint, en est le jour le plus solennel; le couvent de Makarief y envoie l'image de son patron pour toute la durée de l'immense marché où Russes, Arméniens, Boukhares, Tatars, Persans et autres se donnent rendez-vous. Dans l'origine, il se tenait à Kasan : mais, dans le but de détourner vers la frontière russe le riche commerce avec l'Asie, dont Kasan était alors l'entrepôt, Vassilii Ivanovitch défendit en 1524 aux marchands de son empire de se rendre dans cette ville, leur indiquant

(1) Engelhardt. *Russ. Misc.*, t. IV, p. 165, et Erman, t. I, p. 203.

Makarief pour leur commerce d'échange avec les Asiatiques. Mais les marchands étrangers se décidèrent avec peine à aller acheter à Makarief les pelleteries et autres marchandises russes qu'ils avaient trouvées jusque-là au marché de Kasan; et les troubles intérieurs de la Russie, ses guerres avec les Tatars, contribuèrent encore à les en détourner. Mais lorsque cent ans après (1624) les ruines du couvent de saint Macaire, détruit par le khan Oulou-Makhmet, eurent été relevées, l'affluence des pélerins ranima les affaires et les moines firent tous leurs efforts pour donner plus d'importance au marché. Cependant, exploitée par eux, cette foire resta long-temps bornée à l'échange des produits du sol et de l'industrie des contrées environnantes, et ce ne fut que vers la fin du XVIIe siècle que sa renommée se répandit. En 1750, le gouvernement fit construire un bazar en bois, grand et régulier, avec 800 boutiques; il en retirait 7 à 8,000 roubles, somme qui, en 1804, se trouva portée à 80,000 roubles; les boutiques étaient déjà au nombre de 1400. Un nouveau bazar de 2,229 doubles boutiques fut construit en 1810; le gouvernement y dépensa 700,000 roubles auxquels le commerce ajouta un demi-million; six rangées de carrés longs entouraient la bourse, édifice vaste et de bon goût, et rapportaient un loyer de 120,000 roubles; nous avons vu que ce loyer est aujourd'hui de plus de 400,000 roubles, tandis que les frais de la couronne ne sont que d'environ 27,000. Ce bazar en bois a brûlé, et la foire a encore une fois changé de place: elle transmigra en 1817 de Makarief à Nijni-Novgorod, où se rencontraient plus de moyens d'ordre et plus de ressources pour les étrangers.

Autrefois, la foire était gardée par des Kalmuks; aujourd'hui, 300 Cosaks et quelquefois des Tatars Mechtcheriaks veillent à l'ordre et à la sûreté des routes. Un comptoir spécial est chargé de la location des boutiques, et un autre fait toutes les opérations de banque. Le service habituel de la poste est augmenté de deux départs et de deux arrivées extraordinaires par semaine, pendant la durée de la foire.

Les principaux objets du commerce qui s'y fait sont: 1° les productions du pays: des cordages, des cuirs bruts, des peaux de moutons, des pelleteries, des chapeaux et bottes de feutre, des toiles, du caviar, de la vaisselle de bois, des glaces, des objets de serrurerie, des étoffes de toute nature et des meubles; et 2° les marchandises étrangères: le thé, le coton de Boukharie, les épiceries, les châles de l'Inde, les modes et la bijouterie françaises.

Les affaires faites à cet immense marché sont toujours allées en

croissant depuis 1820, où elles étaient d'une valeur d'environ 107 millions. Voici quel en était le mouvement dans les dernières années. Les marchandises apportées à la foire de Nijni-Novgorod sont de trois espèces : 1° marchandises russes, produits bruts ou manufacturés; 2° marchandises du reste de l'Europe, surtout manufacturées, et denrées coloniales; 3° produits et marchandises asiatiques, de la Chine, des Boukhares, des Kirghises, des Arméniens et des Persans. On en a évalué la valeur ainsi qu'il suit :

	1re sorte.	2e sorte.	3e sorte.	totaux.
1827,	67,000,000	16,000,000	22,000,000	105,000,000 R.
1828,	72,313,349	13,800,125	21,270,200	107,383,674
1829,	77,424,000	17,230,000	17,400,000	112,054,000
1830,	84,000,000	15,433,000	17,385,000	116,818,000
1832,	89,500,000	17,000,000	16,700,000	123,200,000

A ces données générales nous ajouterons quelques détails. Parmi les produits russes apportés en 1828, il y avait des poissons et du caviar pour 1 1/2 million, des écorces d'arbres et des nattes pour 1 million, et des noisettes pour 100,000 roubles. En 1830, la Russie a envoyé à la foire pour 8 1/2 millions de soieries, tandis qu'il n'en était venu de l'étranger que pour 1,700,000; elle avait fourni pour plus de 3 millions de peaux tannées et non tannées, pour 1,600,000 de poissons séchés et salés. Il y avait pour 19 millions de marchandises russes, en coton; et seulement pour 3 millions d'étrangères. Les étoffes en laine, de fabrique russe, étaient de la valeur de 500,000 roubles; celles apportées de l'étranger étaient de 2,200,000. On y trouvait aussi pour 2 millions de pouds de fer, et pour plus de 8 millions de pelleteries. On y a vendu 32,368 caisses de thé chinois, et 306,570 livres de soie. Les longues rangées d'armoires à vendre sont une véritable singularité; les Tatars, colporteurs infatigables, vendent les guenilles et bagatelles de toute espèce dont ils chargent leurs épaules; le district de Séménof (gouvernement de Nijegorod) fournit de jolis ouvrages d'ébénisterie et de tour; et le Célo-Pavlovo, appartenant au comte Cléremétief, envoie des masses de serrureries et d'armes de toute espèce. (1)

Pendant les quatre ou six semaines que dure la foire, Nijni-Novgorod réunit quelquefois jusqu'à 200,000 individus. (2)

(1) On trouve des détails circonstanciés sur cette foire dans la *Gazette russe du Commerce* 1832, n. 79 et 80.

(2) M. Erman dit 600,000, t. I, p. 203. C'est beaucoup.

Tout le reste de l'année la ville est mal peuplée ; un recensement fait en 1825 a donné 17,990 habitans des deux sexes, et parmi les mâles :

Noblesse.	388
Clergé.	477
Marchands sédentaires. . . .	689
Artisans (tsékhoviyé) et iamtchiks	3,793
Raznotchintsy.	1,615
Employés et militaires. . . .	3,290
	10,252

On compte à Nijni 8 établissemens d'instruction, dont:

1° 1 gymnase et 4 écoles primaires.	207	écoliers et	16	maîtres
2° 1 séminaire ecclésiastique. . .	955	—	13	—
3° une école d'orphelins militaires.	1,739	—	21	—
	2,901		50	

Il y a en outre 2 pharmacies et 7 hospices.

Une distance de 84 verstes sépare Nijni-Novgorod de Makarief, petite ville aujourd'hui insignifiante, sur la rive gauche du Volga, à l'endroit où le Kerjénetz y débouche. C'est un amas informe de maisons en bois, bâties dans le sable et sur pilotis, au-devant du couvent de Saint-Macaire, fondé au temps du grand-prince Vassili-Vassiliévitch, et dont il a déjà été question. Un mur d'enceinte, dont le circuit est de 500 toises et qui date de 1677, renferme 5 églises en pierre, la demeure de l'archimandrite et les cellules des moines. De grands travaux avaient été faits dans l'intérêt de la foire qui s'y tenait, et d'immenses sommes ont été dépensées pour le bazar, la bourse et le large canal qui les entoure; mais un incendie dévora les constructions, et, depuis 1817, Makarief reste toute l'année dans la profonde solitude dont jadis elle était tirée au moins pendant un mois. Semenof, autre ville de district, dont nous avons déjà fait connaître l'industrie particulière, est au nord du gouvernement de Nijegorod, sur la limite de celui de Kostroma. Plus à l'ouest est la ville de Balakhna, construite en 1536 sur la rive droite du Volga, dans une plaine, sur la grande route qui conduit de Nijni-Novgorod à Iaroslavl. Dans cette ville industrieuse de 3,000 habitans, on compte 15 églises, outre celles du couvent. On en compte jusqu'à 20 dans Arsamass, ville ancienne, située à 114 verstes de Nijni-

Novgorod, sur la grande route de Penza et Saratof. Les autres villes de district n'offrent aucune espèce d'intérêt.

4° Gouvernement de Kostroma.

Il faisait autrefois partie du grand gouvernement de Moscou : lorsqu'il fut érigé en une lieutenance par oukase du 5 septembre 1778, on le divisa en deux provinces, celle de Kostroma avec onze districts, et celle d'Ounja avec quatre; son organisation actuelle date d'une époque encore plus rapprochée de nous.

Il est borné au nord par le gouvernement de Vologda, à l'est par celui de Viatka, au sud par Nijegorod et Vladimir, et à l'ouest par Iaroslavl. On lui a trouvé, à l'arpentage général, une superficie de 1441 m. c. g.; mais ce chiffre a paru insuffisant à tous les statisticiens qui, à l'exemple de M. Storch, l'ont porté à 1808. Cependant M. Arsénief revient à l'ancien chiffre, en donnant à ce gouvernement 1428 m. c. g. d'étendue. Nous nous arrêterons à cette dernière évaluation.

L'aspect du pays est généralement plat, avec quelques ondulations et les bords élevés du Volga. Sans être précisément fertile, le sol est assez bon et se prête suffisamment à l'agriculture. Au nord, il est entrecoupé de marais, et au sud, mêlé avec du sable et de la terre glaise; il demande des engrais souvent renouvelés. Le climat est sain quoique assez rigoureux, surtout au nord où règne beaucoup d'humidité; la partie méridionale est plus sèche et d'une température un peu plus douce. Le Volga entre dans le gouvernement un peu au-delà de Iaroslavl, passe ensuite près du chef-lieu, et arrose la partie méridionale. Il y reçoit, sur la rive gauche, la Kostroma et l'Ounja, qui ont toutes les deux leur source sur un plateau du district de Solgalitch, tout au nord du gouvernement; elles coulent du nord au sud, et la dernière coupe le gouvernement en deux parties presque égales, et se jette, après un long cours, dans le Volga à Iouriel-Povolgski. La Vetlouga, qui sort du gouvernement de Vologda, et qui prend, un peu plus à l'est, une direction assez semblable, est aussi un affluent du Volga, mais se décharge près de Kozmodémiansk, sur la limite des gouvernemens de Nijegorod et de Kasan. Kostroma est en outre arrosé par plusieurs lacs, dont nous nommerons celui de Galitch, près de la ville de ce nom et qui a une longueur de 15 verstes sur 6 de large, et celui de Tchoukhloma, plus au nord, qui a 8 verstes de diamètre.

Les habitans s'adonnent à l'agriculture dont le seigle est ici le principal objet, mais son produit suffit à peine à la consommation; on cultive en outre le chanvre et le lin. D'immenses forêts couvrent le pays; celles de la couronne s'étendent sur 2,027,729 déciatines: elles sont généralement bien tenues et en meilleur état que dans d'autres gouvernemens. On y trouve beaucoup de tilleuls. Elles renferment peu de gibier, si ce n'est des volatiles; mais beaucoup de bêtes fauves, telles que renards, loups, lynx, ours, etc. L'éducation des bestiaux est peu soignée, faute de bons pâturages; en revanche, la pêche donne un produit assez considérable.

En général, le gouvernement de Kostroma n'est habité que par des Russes; à sa formation il reçut une population de 353,940 individus mâles, ou environ 700,000 habitans des deux sexes; on en inscrivit 1,046,092 à la révision de 1796; sur ce nombre il y avait 519,375 individus mâles ainsi divisés :

Clergé.	7,940
Noblesse et officiers civils. .	9,259
Marchands.	2,220
Bourgeois.	9,004
Paysans.	489,533
Iamtchiks et autres. . . .	1,419
	519,375

A cette somme il faut ajouter l'excédant annuel des naissances sur les décès. Voici quel a été, pendant trois années, dans l'éparchie de Kostroma, dont les limites coïncident avec celles du gouvernement, habité seulement par des orthodoxes, le mouvement de la population.

En 1825,	mar.	5,696	naiss.	29,298	décès	20,738	excéd.	8,560
1826,	—	8,522	—	31,704	—	20,888	—	10,816
1827,	—	7,595	—	35,189	—	20,697	—	14,492
		21,813		96,191		62,323		33,868
Termes moyens		7,271		32,063		20,774		11,292

Si l'excédant était également fort pendant les 38 ans, il a ajouté la somme de 429,096 âmes au chiffre de la révision de 1796, et le chiffre de Hassel, 1,422,700, ne paraîtrait pas très exagéré. Voici ce qui résulte du mouvement de la population : la moyenne des mariages multipliée par 124, donne 901,604 ; la moyenne des nais-

sances multipliée par 26, donne 833,638; et la moyenne des décès multipliée par 38, donne 789,412. Évidemment, il y a erreur dans le chiffre de Hassel, et M. Arsénief a raison de le réduire presque de moitié; son chiffre, à lui, est 880,000, et quoiqu'il nous paraisse encore considérable, il est le seul que nous puissions adopter. Nous ne savons à quoi attribuer une si forte diminution, si ce n'est aux émigrations des ouvriers.

La population relative du gouvernement est très faible, car elle ne donne que 616 âmes par mille c. g. Quant aux habitations, on y compte 17 villes et 851 célos. Les terres sont surtout entre les mains de la noblesse à laquelle appartiennent environ 2/3 des paysans.

Un très grand nombre d'habitans du gouvernement de Kostroma, maçons, plâtriers, charpentiers, etc., le quittent en été pour chercher leur nourriture ailleurs. De ceux qui restent, beaucoup s'occupent à construire des barques ou des radeaux, et à tresser des nattes d'écorces (*rogoji*) qu'on emploie beaucoup en Russie, entre autres pour des voiles. Généralement les habitans sont industrieux : ils excellent surtout dans la préparation du cuir de Russie. On comptait en 1828, 52 fabriques, dont une de drap et 11 de toile; en 1830, il y en avait en tout 59, avec 5,592 ouvriers. Le chef-lieu du gouvernement est le principal siége de cette industrie.

On n'y trouve qu'une seule typographie établie par la couronne; il y a en outre une imprimerie lithographique appartenant à un particulier. Le nombre des écoles de ce gouvernement qui dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou, n'est pas bien considérable non plus : outre un gymnase, il y avait, en 1826, 5 écoles de district et 4 écoles populaires paroissiales; l'état des écoles, à trois époques différentes, était le suivant :

En 1824,	12 écoles, avec	28	maîtres et	346	élèves;
1826,	9 —	32	—	387	—
1832,	19 —	49	—	779	—

Ajoutez à ces nombres, 11 écoles ecclésiastiques avec 1699 élèves et 37 maîtres, et l'on trouvera la proportion de 1 élève sur 355 habitans.

L'éparchie, appelée *de Kostroma et de Galitch*, est de troisième classe, et renfermait, en 1830, 14 couvens, dont 3 de femmes, 858 églises et 13 cathédrales.

Kostroma et Vladimir ont le même gouverneur militaire qui réside à Kostroma : l'administration du gouvernement coûte environ

77,000 roubles, et son revenu s'élève à 3,283,000. Il est composé de 12 districts, savoir: Kostroma, Nerekhta, Kinechma, Iourievetz-Povolgski, Makarief, Galitch, Tchoukhloma, Soligalitch, Kologrive, Vetlouga, Varnavine, Bouï.

KOSTROMA, lat. 57° 45′ 52″; long. 58° 36′ 2″, est située à 325 verstes de Moscou et à 825 de Saint-Pétersbourg, à l'ouest du gouvernement, à peu de distance du point où le Volga s'y introduit, et au confluent de la Kostroma avec ce fleuve.

Kostroma est une ville ancienne, s'il est vrai que son origine remonte à l'année 1152: après avoir dépendu tantôt des princes de Souzdal et de ceux de Vladimir, tantôt des princes de Tver, prise et reprise par ces princes, saccagée et brûlée par les Tatars, elle fut réunie au grand-duché de Moscou, sous Iván III Vassiliévitch.

C'est une ville assez riante, bâtie sur les bords élevés du Volga et composée de maisons bien bâties, pour la plupart en pierre. La belle cathédrale, entourée de vieux arbres, est sur une éminence assez considérable: elle est entourée d'édifices de bonne apparence, parmi lesquels se distingue l'hôtel du gouverneur et le Gostiñoï-dvor, grand carré en pierre entouré d'arcades (1). Il règne beaucoup d'aisance à Kostroma où le luxe des grandes villes n'est pas inconnu. Les églises sont au nombre de 42; dans le faubourg tatare, espèce de village russe habité par des mahométans, on voit une mosquée en bois. Il y a aussi deux grands couvens, dont celui appelé *Ipatief Troïtzkii*, construit sur une colline de la rive droite du Volga, mérite une mention particulière. Il doit son origine au vœu de Tchet, prince tatare, d'embrasser la religion chrétienne si Dieu permettait qu'il fût guéri d'une maladie grave: après avoir été baptisé en 1330, il fit bâtir ce couvent. Boris Godounof, qui passait pour un descendant de Tchet, s'intéressa toujours à cette fondation de son aïeul. C'est là que Michel Fœdorovitch Romanof se trouvait avec sa mère lorsqu'il fut appelé en 1613 au trône de Russie; le souvenir de cette circonstance est consacré par une procession que célèbrent les moines annuellement le 14 mars. Ce monastère, du nombre des eximés, avait 11,600 serfs au moment où l'état s'empara des biens du clergé; il sert de résidence à l'évêque. Kostroma, ville très industrieuse, renferme beaucoup de fabriques surtout de cuirs et de toiles; mais elle compte moins de 10,000 habitans.

A environ 40 verstes du chef-lieu on rencontre, en descendant le

(1) Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. I, p. 103.

Volga, la ville de Pless, autrefois chef-lieu du district de Kinechma. Cette petite ville riante, dont environ quinze maisons sont en pierre, est le siège d'une industrie considérable : presque tous les habitans sont tisserands. Sa situation sur le Volga, au pied de cinq collines, est charmante : la hauteur est couronnée par les ruines de l'ancien hôtel du district.

Parmi les autres villes de ce gouvernement, la plus importante est Galitch, sur le lac du même nom, à 116 verstes du chef-lieu. Elle est ancienne, car les chroniques la citent à l'année 1208, et elle avait ses propres princes lorsqu'elle ne dépendait pas de ceux de Rostof. Elle doit sans doute son nom à Galitch, ville de la Russie-Rouge ou *tchervonne* : pour la distinguer de celle-ci, on l'appelle Galitch *en Mériaje*. On y voit 2 anciens forts, 1 couvent de religieuses et 13 églises. Les habitans sont au nombre d'environ 3,000. Soligalitch ou Galitch au sel, est tout au nord du gouvernement, sur la limite de celui de Vologda, à 216 verstes du chef-lieu. Il y a des sources salines auxquelles cette ville de district doit son nom. Makarief, sur l'Ounja, est dans une belle situation sur le bord élevé de cet affluent du Volga; c'est une petite ville industrieuse et commerçante qu'il ne faut pas confondre avec le lieu où se tenait la foire. Enfin, Iourievetz-Povoloski, au confluent de ces deux fleuves, et à 143 verstes de Kostroma, fait aussi le commerce et a, comme Makarief, plusieurs grands marchés. Dans les alentours on cultive le houblon.

V. Gouvernement de Iaroslavl.

Après avoir dépendu jusqu'en 1777 du gouvernement de Moscou, d'ancienne organisation, il en fut détaché et forma une lieutenance qui, ainsi que les autres, prit en 1796 le nom de gouvernement. Ses limites sont : au nord, Vologda; à l'est, Kostroma et Vladimir; Vladimir aussi au sud; Tver à l'ouest, et au nord-ouest, Novgorod.

A l'arpentage général, on a donné à ce gouvernement 596 m. c. g., nombre qui a paru insuffisant aux statisticiens, depuis M. Storch, et qu'ils ont élevé jusqu'à 691 m. c. Ce chiffre, ou 33,548 verstes carrées, est aussi celui de Schubert; d'après la carte de Reymann, il serait un peu moindre. C'est par erreur sans doute, mais non pas seulement par une faute typographique, que, d'après M. Arsénief, il est réduit, dans le Calendrier académique de Saint-Pétersbourg pour l'année 1832, à 160 et qu'on porte la population relative à

0,130, proportion inouïe en Russie (1). Quant à nous, nous penchons pour le chiffre le moins élevé, et nous adoptons celui de l'arpentage en réduisant la surface du gouvernement à 600 m. c. g.

Le sol est assez élevé, mais généralement uni, monotone, et varié seulement par quelques petites éminences et par le lit encaissé des fleuves. Renfermant beaucoup de sable et d'argile et couvert de vastes marais qui répandent l'humidité, il est d'une fertilité médiocre. Cependant le climat est sain et l'air assez pur; mais les hivers sont très rigoureux et les étés fort courts. Le Volga, en sortant du gouvernement de Tver, arrose celui de Iaroslavl; depuis le point où ce fleuve touche au gouvernement de Moscou, il coule vers le nord; puis à Mologa, où il reçoit la rivière navigable de ce nom, il se détourne de cette direction pour prendre celle du sud-est jusqu'à la ville de Iaroslavl, où il fait un petit coude vers le nord pour arriver à Kostroma. Près de Rybinsk, il reçoit la Chexna, autre rivière navigable qui coule du nord au sud. Les principaux lacs sont: celui de Rostof ou de Néro, qui a près de 12 verstes de long sur 8 de large, et le Nokhozéro; 36 autres sont bien moins considérables.

Les habitans s'occupent beaucoup d'agriculture, mais les produits des champs ne suffisent pas à leur consommation : ils s'approvisionnent dans les gouvernemens voisins par la voie du Volga. Ils cultivent le seigle, l'orge, le froment, l'avoine et les pois, et la récolte annuelle peut s'élever à environ 3 millions de tchetvertes. Le chanvre et le lin sont d'un assez bon rapport; les potagers sont en grand nombre et fournissent de bons légumes, et dans les districts méridionaux, les vergers donnent beaucoup de cerises et de pommes.

Les forêts ne fournissent que du bois médiocre; elles renferment peu de chênes, et les pins et sapins sont également rares. Celles de la couronne couvrent seulement 191,530 déciatines. L'éducation des bestiaux indispensables à la culture des champs, est négligée, sauf celle des chevaux; mais la pêche est d'un assez grand rapport, surtout celle du Volga.

Les habitans du gouvernement de Iaroslavl sont Russes et généralement de belle race; les hommes sont grands et bien faits, et les femmes très agréables; un dicton populaire dit « blanche et rose comme une femme de Iaroslavl. »

La *Gazette du gouvernement de Iaroslavl* (1831, n. 33) a publié le

(1) De pareilles méprises ne devraient point se rencontrer dans un Recueil publié sous les auspices d'une académie si justement célèbre.

résultat du dernier recensement, fait pour l'année 1830. D'après ce document, la population était de 854,126 individus dont 396,950 mâles, et 457,176 du sexe féminin. Sur ce nombre, 50,102 habitaient les villes, et 804,024, les campagnes ou districts. De ces districts, ceux de Iaroslavl et de Rostof étaient les plus peuplés. Ce chiffre officiel, par les raisons que l'on connaît, est sans doute trop faible, et M. Arsénief le porte à 1,100,000 individus.

La révision de 1796 avait donné 752,199 individus, dont 397,450 mâles, et 354,749 du sexe féminin. Les mâles étaient divisés de la manière suivante :

Clergé.	7,275
Noblesse.	660
Officiers civils.	787
Marchands.	4,761
Bourgeois..	10,471
Paysans.	352,981
Iamtchiks et autres. . .	515
	397,450

En ajoutant à la somme de 752,199 l'excédant des naissances sur les décès pendant 38 ans, on trouve un chiffre inférieur à celui de M. Arsénief. Voici ce qui résulte du mouvement de la population dans l'éparchie de Iaroslavl (dont la circonscription est la même que celle du gouvernement) pendant quatre années :

1825	mariag.	6,646	naiss.	33,385	décès	31,182	excéd.	2,203
1826	—	7,925	—	37,515	—	31,101	—	6,414
1827	—	8,459	—	39,780	—	27,261	—	12,519
1830	—		—	40,283	—	36,853	—	3,430
		23,030	—	150,963	—	126,397	—	24,566
Terme moyen		7,676	—	37,740	—	31,599	—	6,141

La moyenne des mariages pendant trois ans multipliée par 124, donne la somme de 951,824 ; la moyenne des naissances pendant quatre ans multipliée par 26 donne 981,240, et la moyenne des décès pendant les mêmes quatre années, multipliée par 38, donne 1,200,762. Dans cet état de choses, le chiffre de M. Arsénief nous paraît trop élevé, et nous ne croyons pas qu'on puisse donner à ce gouvernement plus d'un million d'habitans. On aura remarqué que l'excédant des naissances y est dans une moins forte proportion qu'ail-

leurs, ce qui vient peut-être des fréquentes émigrations des hommes dans les autres gouvernemens. Un million d'habitans sur 600 m. c. g. donne une population de 1,666 individus par m. c. g., proportion très avantageuse. En fait d'habitations, on compte dans le gouvernement 12 villes, et 7,705 villages, dont 554 célos.

L'industrie est une grande ressource pour les habitans de ce gouvernement médiocrement fertile : elle est exercée même à la campagne où les paysans ont presque partout des métiers à tisser et fabriquent en outre des gants, des bonnets, des bas, des harnais, des sabots appelés *koty*, et des ustensiles de labourage. De plus, un grand nombre parmi eux se placent dans les capitales comme jardiniers ou travaillent comme ouvriers partout où ils trouvent de l'emploi. Les fabriques étaient en 1830, au nombre de 105, avec 7,970 ouvriers; la plupart se trouvaient dans les villes et districts de Iaroslavl, de Rostof et d'Ouglitch; la ville de Iaroslavl en renfermait 39, dont 8 de tannerie, 4 d'étoffes de lin, 3 d'étoffes de coton, 2 manufactures de soie, une papeterie, 2 fonderies de cloches, 3 martinets et 2 manufactures de tabac. Dans son district, il y avait deux manufactures de drap. Généralement les cuirs, le papier, les étoffes de lin et de coton, sont les principaux objets de cette industrie (1). Une papeterie importante se trouve à Vélikoïé-Célo, grand village de district de Rostof. On exporte surtout le cuir de Russie, de la toile à voile et autre, de la viande salée et du savon.

Ce gouvernement a de bonnes chaussées, et le Volga avec ses affluens, la Mologa et la Chexna, auxquels il faut ajouter les canaux du système de Rybinsk (2), facilite surtout les communications.

Iaroslavl fait partie de l'arrondissement universitaire de Moscou, et possède un collège, 5 écoles de district et 4 écoles paroissiales populaires; voici quel était l'état de ces établissemens à trois époques différentes :

En 1824,	11 écoles,	52 maîtres,	773 élèves.	
1826,	10 —	16 —	777 —	
1832,	19 —	71 —	1,141 —	dont 27 filles.

L'éparchie possède en outre 9 écoles ecclésiastiques avec 36 maîtres et 1,607 élèves On trouvait donc en tout, dans l'année 1832, un

(1) *Gazette du gouv. de Iaroslavl*, 1831, n. 34.

(2) Ce système sera expliqué plus bas, dans la description du gouvernement de Novgorod.

écolier sur 359 individus. Les typographies sont au nombre de deux, dont l'une est au gouvernement.

L'éparchie appelée *d'Iaroslavl et de Rostof* avait long-temps son siège dans cette dernière ville; elle est de seconde classe, et comptait en 1830 dans sa circonscription 19 couvens, dont 4 de femmes, 873 églises et 12 cathédrales.

Iaroslavl est le siège du gouverneur militaire de ce gouvernement réuni à celui de Vologda. Les frais d'administration du gouvernement devaient être, suivant l'état, de 72,000 roubles, et son revenu était, en 1808, de 3,416,000. Les 10 districts dont il se compose, sont : Iaroslavl, Rostof, Ouglitch, Mouichkine, Romanof-Borissoglebsk, Rybinsk, Mologa, Pochékhone, Danilof et Lioubim.

Sur la frontière orientale du gouvernement, du côté de Kostroma, est situé le chef-lieu, Iaroslavl, (latitude, 57° 37' 30"; longitude 57° 50'), à 741 verstes de Saint-Pétersbourg, et à 241 de Moscou.

Cette ville située sur le Volga là où il reçoit le Kotorosth, qui est l'écoulement du lac de Rostof, doit, dit-on, son nom au grand-prince Iaroslaf Vladimirovitch qui l'aurait fondée en 1025. Elle dépendit successivement des principautés de Rostof, de Vladimir et de Smolensk; mais elle était devenue un apanage particulier lorsqu'en 1468 elle fut définitivement cédée à la grande-principauté de Moscou.

Ses maisons en pierre, ses 3 couvens et 44 églises donnent à Iaroslavl l'air d'une grande ville. Elle est située sur un plateau élevé et se cache derrière une éminence au voyageur qui arrive du nord; ces inégalités de terrain ont servi anciennement aux fortifications de la ville. La rue principale, où l'on entre en venant de Saint-Pétersbourg, est large et bordée de belles maisons en pierre.

Parmi les établissemens d'instruction, on distingue le séminaire où près de 500 élèves se forment à l'état ecclésiastique, et le *lycée de Démidof* ou l'ancienne *école des hautes sciences* fondée en 1803 par Paul Grigoriévitch Démidof qui assigna pour cette destination des terres avec 3,578 paysans et un capital de 100,000 roubles en argent. En 1805, l'école fut ouverte. Démidof y ajouta en 1811 une pension noble. Une bibliothèque bien fournie, un cabinet d'histoire naturelle et de physique, un laboratoire de chimie et une imprimerie dépendent de cette école dont le rang est immédiatement après les universités. Vingt élèves sans fortune, nés dans le gouvernement et choisis dans l'origine par le fondateur, y étaient entretenus à ses frais. Quant aux objets d'enseignement, ils sont ceux des universités; mais à cet égard les statuts du 28 janvier 1805 ont été modifiés en dernier lieu

par le statut du 2 août 1833. Ce statut, mis en vigueur le 1er janvier 1834, convertit le premier nom de l'établissement en celui de *lycée;* il prescrit que ce lycée aura un directeur, un ministre de la religion, huit professeurs et deux lecteurs, et que le cours sera de trois ans. Le nombre des pensionnaires à titre gratuit est porté à 40. Les étudians qui, ayant terminé leur cours, entrent au service de l'état, sont rangés dans la quatorzième classe.

Il a déjà été question de l'industrie dont Iaroslavl est le siège; autrefois l'établissement de Zatrapeznof était célèbre, mais il a passé dans d'autres mains et n'appartient plus à la famille de ce nom; aujourd'hui on cite particulièrement celui des frères Iokovlef. Le linge et les cuirs de Russie de Iaroslavl sont particulièrement renommés. Le commerce, qui met annuellement 4 millions en circulation, possède un vaste Gostinoï-dvor en pierre. Le jardinage fleurit dans cette contrée, et la ville est entourée de beaux jardins et de potagers garnis d'excellens légumes.

On lui donne 23,856 habitans; en 1783, elle n'en avait encore que 19,000. Il y a un hôpital et 2 maisons de charité. Elle est le siège d'un archevêque.

ROSTOF, sur le lac de ce nom, appelé proprement lac de Néro et auquel Nestor donne le nom de Klechtchino, à 56 verstes du chef-lieu, est beaucoup plus ancien que ce dernier. C'est avec Novgorod et Kief l'une des plus anciennes villes de la Russie, et son circuit de 9 verstes marque encore aujourd'hui son importance d'autrefois. Avant l'arrivée de Rurik elle était la capitale des Mères, peuple tchoude de cette contrée. Sous saint Vladimir elle devint, en 991, le siège d'un évêché, dont ce prince investit un prélat grec nommé Théodore, que le patriarche de Constantinople lui avait envoyé. Celui-ci bâtit, en bois de chêne, la fameuse cathédrale qu'un incendie consuma en 1160, et dont les chroniques prétendent, avec leur exagération habituelle, qu'elle n'avait jamais eu et qu'elle n'aurait pas sa pareille (1). Mais le nom de Rostof se trouve déjà dans le traité d'Oleg de 907. Cette ville fut de bonne heure donnée en apanage, et elle résista constamment aux tentatives d'en faire une dépendance de Vladimir. Les princes de Rostof ont joué un rôle dans l'histoire de Russie; ils se maintinrent dans leur titre et dans leurs possessions par la faveur des khans tatars. Dans la suite, la principauté se partagea en deux moitiés, dont l'une fut réunie à la grande-principauté

(1) Strahl, *Geschichte der russischen Kirche*, t. I, p. 75.

de Moscou, en 1468, et dont l'autre y fut incorporée par achat, en 1474. En 1408, Rostof avait été détruit par un incendie qui consuma la seconde cathédrale avec ses trésors, ses images et beaucoup de manuscrits, et la presque totalité des maisons : mille hommes y perdirent la vie.

Rostof se compose de la ville et d'un grand faubourg ; la première est entourée d'un rempart et d'un fossé rempli d'eau. Sa situation est peu favorable : elle est basse et entourée d'eaux et de marais. C'est ici que l'archevêque de Iaroslavl a sa principale cathédrale, bâtiment ancien et richement orné, et un vaste palais avec un séminaire et 5 églises. Dans la ville, les églises sont au nombre de 14, auxquelles il faut ajouter 3 couvens, dont un de religieuses. En dehors de la ville, à 15 verstes de distance et dans une situation charmante, est celui de Boris et Glèb, qui fut fondé en 1363 et qui renferme 5 églises dont une cathédrale bâtie en 1522. Ce couvent possédait 6,785 serfs. Outre le gostinoï-dvor, la ville renferme 180 boutiques et 1,016 maisons, avec 5 ou 6,000 habitans.

Au commencement du grand-carême, vers la fin de février, il se tient, à Rostof, une foire très importante qui dure un mois ; plus de 20,000 personnes, Russes, Arméniens, Grecs, Tatars, s'y rendent. En 1832, on y a apporté :

Pour 6,071,121 roubles de marchandises russes ;
Pour 2,882,670 — march. européennes et denrées coloniales ;
Pour 1,800,000 — de thé de la Chine ;
Pour 109,500 — de coton filé de la Boukharie.

Ce qui donne un total de 10,863,291 roubles, somme moindre de 567,449 roubles des affaires de l'année précédente. On a amené en outre des chevaux pour 125,000 roubles. Il y était venu cette année, 68 nobles, 4,500 marchands et 40,000 hommes de toute condition. Les revenus de la ville étaient de 49,000 roubles ; l'on a payé, pour boutiques, 60,000, et pour logemens, 35,000 roubles de loyer. Aussi les habitans de Rostof sont-ils presque tous adonnés au commerce, et font-ils à cet effet de fréquens voyages. D'autres voyagent comme jardiniers et vont jusqu'en Pologne cultiver les potagers.

On vante la beauté des femmes de Rostof.

Ouglitch, autre ville de district, à 102 verstes de Iaroslavl et sur la rive droite du Volga, est aussi d'une origine ancienne, quoique

peu certaine. Il en est fait mention à l'année 1218. Après avoir dépendu successivement de Rostof, de Vladimir et de Moscou, elle fut définitivement réunie à la grande-principauté, en 1491, avec Romanof et Oust' Chexna. Fœdor Ivanovitch donna, en 1584, la jouissance de cet apanage à son frère Dimitri, surnommé d'Ouglitch, parce que ce dernier rejeton de la ligne directe de la maison de Rurik, y fut assassiné en 1591.

On rapporte qu'avant l'invasion des Lithuaniens, en 1607, il y avait dans cette ville, alors importante, 150 églises, 12 couvens et jusqu'à 30,000 maisons. L'incendie qui la consuma à cette époque, joint aux malheurs dont Ouglitch était assailli depuis l'assassinat de Dimitri, anéantit sa prospérité. Cependant le commerce et l'industrie l'ont fait renaître jusqu'à un certain point : Ouglitch renferme aujourd'hui 1,075 maisons et environ 6,000 habitans. On y voit 2 couvens et 25 églises. Les rues sont couvertes de rondins, et les deux quartiers, le *Zemlianoi-Gorod* (ville de terre) et le poçad, dont se compose la ville avec le faubourg, sont entourés d'un rempart.

Au centre du gouvernement, sur la rive gauche du Volga qui a repris la direction vers l'est, et à 80 verstes de Iaroslavl, se trouve la ville de district de Rybinsk, qui est le principal nœud de la communication fluviale au moyen des canaux, entre Pétersbourg et le Volga, et en quelque sorte l'entrepôt du commerce à l'intérieur.

Cette ville, autrefois une bourgade de pêcheurs, compte déjà 800 ans d'existence; mais avant 1772 elle était un bourg insignifiant : c'est le système de canalisation qui a fait sa fortune. Elle a 2 verstes et demie de long sur une de large, et longe le Volga en face du confluent de la Chexna ; elle est régulièrement bâtie : des 469 maisons dont elle se compose, 148 sont en pierre et quelques-unes considérables; on y trouve beaucoup de boutiques, indépendamment du carré spécialement destiné au trafic. La ville a 3 églises, une école, un hospice pour 30 malades, fondé par le marchand Popof, et un hôpital pour les mariniers qui font le service des embarcations entretenues sur le Volga par le département des voies de communication. Les produits des fabriques de cuir, d'huile, de chandelle, etc., sont consommés sur les lieux; beaucoup d'habitans se font accapareurs de blé, et presque tous sont adonnés au commerce ou au service de la navigation fluviale. Le fleuve est ici tout couvert d'immenses barques (*roschivy*) dont quelques-unes chargent 30,000 pouds; leur grandeur les empêche de remonter plus haut le Volga. La po-

pulation est évaluée à 3,000 habitans, parmi lesquels il y a plus de 700 marchands. Dans les mois de mai, juin et juillet, époque où la navigation a le plus d'activité, la ville renferme quelquefois jusqu'à 50,000 bateliers (*bourlak*).

Il se tient annuellement à Rybinsk deux foires à l'une desquelles (celle de Saint-Pierre), on apporte pour environ un demi-million (d'autres disent pour un million) de marchandises; les toiles figurent dans cette somme pour 200,000 roubles. Les objets principaux du commerce sont les grains, et les matériaux nécessaires pour leurs transports, comme nattes, barques, etc. (1)

En descendant le Volga on trouve, à moitié chemin de Iaroslavl, la petite ville de Romanof-Borissoglebsk, renommée pour ses ognons et pour des tanneries qui n'y entretiennent pas l'odeur la plus agréable. Son nom vient de la jonction avec la ville du grand et riche village de Borissoglebsk qui est en face, sur l'autre rive du fleuve, dans un site très pittoresque, sur une colline en demi-lune, qui s'aplatit vers le Volga, et qu'entourent d'épaisses forêts. La ville de district Mologa, à 113 verstes de Iaroslavl, est insignifiante par elle-même, mais elle est située sur le coude où le Volga, après avoir atteint son point le plus septentrional, se détourne vers le sud-est, et au confluent de la Mologa avec ce fleuve. La Mologa continue la navigation vers Tikhvine et Saint-Pétersbourg; cette communication est effectuée en outre par la Tchagoda, la Gorounia et la Somina (2). Les autres villes de district n'ont aucune importance.

6° Gouvernement de Kalouga.

Tel qu'il est aujourd'hui, ce gouvernement fut organisé par un oukase du 24 août 1776; cependant des douze districts dont il fut alors composé, l'un, celui de Vorotynsk, a été supprimé quelques années après; à la place de celui de Serpeïsk, figure aujourd'hui celui de Medyne. Auparavant, Kalouga avait fait partie du grand gouvernement de Moscou, à l'exception seulement d'une portion du district de Jisdra.

Ses bornes sont, au nord et à l'est, le gouvernement de Moscou,

(1) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n. 150.

(2) Engelhardt. *Russische Miscellen*, t. I, p. 83 et suiv.

et à l'est encore celui de Toula; au sud, Orel; à l'ouest, Smolensk. A l'arpentage général, sa surface a été portée à 545 m. c. g., somme beaucoup trop forte, qui a depuis été réduite par tous les statisticiens. D'après le calcul de Schubert, le gouvernement n'aurait que 395 m. c. g., ou 19,178 verstes carrées, mais M. Arséaief reporte ce nombre à 540. Nous ne saurions ici le prendre pour guide, et nous n'adoptons pas davantage les calculs déjà anciens de Soïmonof(1). Ces derniers sont assez contradictoires, mais comme ils font connaître la proportion des différens terrains entre eux, nous en donnerons ici le résultat.

Terrains appartenant aux villes et aux églises	3,662 déciatines.
Terrains dépendant de fermes et d'habitations.	71,691
Terre labourable.	1,259,976
Pâturages.	150,916
Forêts.	1,573,344
Terres incultes.	83;474
Total.	3,143,063 déciatines.

Ce qui ferait 30,221 verstes carrées, ou 616 m. c. g. Il suffit d'un coup-d'œil jeté sur la carte pour reconnaître combien ce chiffre est exagéré; nous aimons mieux, malgré la différence, nous en tenir à celui de 395 m. c. g. L'erreur du calcul de Soïmonof se trouve peut-être dans la proportion beaucoup trop forte des forêts aux autres cultures; le million pourrait bien être de trop. Dans tous les cas, en faisant l'addition du chiffre donné par lui pour l'étendue de chaque district, nous trouvons un total de 2,751,195 déciatines seulement, ce qui établit déjà une notable différence.

Le sol est plat et monotone; rarement une légère éminence interrompt l'uniformité de son aspect. Quoiqu'il soit bien cultivé, sa fertilité est médiocre et les produits de l'agriculture ne suffisent pas à la consommation. Il offre beaucoup de sable et d'argile ou de terre glaise, et demande, pour être d'un rapport passable, beaucoup d'engrais.

Ce gouvernement est arrosé par 1,079 ruisseaux et rivières dont les plus considérables sont : l'Oka, l'Oupa, la Jizdra, la Ressata, le Vouighebet, la Sereta, l'Ougra, l'Izvéria, la Chania, le Soukho-

(1) *Topographitcheskoïé opisanié kaloujskavo namèstnitchestva.* Saint-Pétersbourg, 1785, 69 pages in-4° avec 13 cartes.

drof, la Voria, la Tarousa, la Protva, la Louja, la Nara, la Popolta, la Resa et la Bolva. L'Oka y entre près de Bélef, en sortant du gouvernement de Toula, coule vers le nord jusqu'aux environs de Kalouga, puis tourne à l'est et forme au nord-est la limite entre les gouvernemens de Kalouga et de Toula, comme elle forme plus loin celle entre Toula et Moscou. Sa largeur, à son entrée dans le gouvernement, n'est encore que de 50 sagènes; elle en a 200 à l'endroit où elle le quitte. Elle reçoit à gauche l'Oupa, la Jizdra, l'Ougra, la Tarousa et l'Oka; les autres rivières sont des affluens de celles-ci. Les lacs sont en petit nombre et peu considérables dans ce gouvernement; le principal est celui de Leponsk, district de Moçalsk.

Le climat est assez doux pour la Russie: cependant les rivières sont couvertes de glace depuis novembre jusqu'au mois de mars.

On cultive surtout du seigle, et la récolte abondante de 1804 en a donné 1,222,900 tchetvertes dont 381,580 furent absorbés par la semaille et par la fabrication de l'eau-de-vie, de manière qu'il n'en restait que 841,320 tchetvertes pour la consommation, nombre insuffisant de plus de moitié. L'avoine, le froment, l'orge et la *lédianka*, donnent un assez bon produit, ainsi que le chanvre et le lin. L'activité des habitans lutte avec un sol avare et supplée à son infécondité; cependant, dans quelques districts, l'agriculture répugne aux paysans, à cause de l'insuffisance des terres dont on ne compte guère que 6 déciatines par tête, au lieu de 15. (1)

Les forêts qui alimentent des usines sont en assez bon état; celles de la couronne occupaient, en 1804, une surface de 217,993 déciatines. Les bestiaux sont en petit nombre et l'on ne donne pas tout le soin convenable à leur éducation; mais il y a dans le gouvernement deux grands haras où l'on a des chevaux de bonne race. On a des abeilles, peu de gibier, et la pêche est d'un très faible rapport. Les marais fournissent un peu de fer, mais on y ajoute beaucoup de minerai importé pour alimenter les usines entretenues dans le gouvernement.

Les habitans de ce gouvernement sont tous Russes; en 1785, on n'en comptait que 139 dont 55 femmes qui ne fussent pas Grands-Russes : c'etaient des Tcherkesses, des Petits-Russes, des Kalmuks et des Tatars. On comptait en general 770,847 habitans, en comprenant le clergé; la noblesse se composait de 1,814 familles ou d'environ 9,000 individus, total 779,847, dont le sexe feminin for-

(1) *Voy.* Storch, *Russland unter Alexander I*, t. XVII, [illegible] Mars 1806, p. 7.

mait un peu moins de la moitié. Outre 1717 familles nobles non titrées, il y avait 61 familles de princes et 36 de comtes. A la révision de 1796, on trouva, s'il faut en croire Hassel, au lieu de 779,847 individus, 845,373 dont 377,593 mâles et 467,780 du sexe féminin, proportion qui manque de vraisemblance. Quant aux classes auxquelles appartenaient les habitans mâles, ils étaient ainsi divisés :

Clergé.	5,743
Officiers civils.	1,678
Marchands.	4,944
Bourgeois.	13,110
Paysans.	350,450
Iamtchiks et autres. . . .	668
	376,593
Resterait pour la noblesse non employée.	1,000
	377,593 individus.

Mais à la somme de 845,373 individus, il faudrait ajouter encore l'excédant annuel des naissances sur les décès. Voici quel était pendant trois ans le mouvement de la population dans l'éparchie de Kalouga, dont les limites sont les mêmes que celles du gouvernement :

1825	mariag.	5,925	nais.	30,320	décès	17,721	excéd.	12,599
1826	—	8,778	—	32,206	—	20,443	—	11,763
1827	—	8,312	—	35,926	—	17,623	—	18,303
		23,015	—	98,452	—	55,787	—	42,665
Termes moy.		7,671	—	32,817	—	18,595	—	14,221

La moyenne des mariages, multipliée par 124, donne 951,204; celle des naissances, multipliée par 26, donne 853,542; celle des décès, multipliée par 38, produit le chiffre 706,610. Ce dernier est évidemment trop faible, la mortalité n'étant pas forte dans le gouvernement, et la moyenne devant être multipliée non par 38, mais par 45 au moins. Dans cette incertitude, nous adoptons le chiffre de M. Arsénief, qui est de 810,000. La population relative est de 2,050 individus par m. c. g., proportion assez forte et qui explique la gêne dans laquelle se trouvent les cultivateurs dont on a voulu transférer une partie dans d'autres gouvernemens. Les habitations

sont : 12 villes, 803 célos, et environ 2,880 villages, dont 353 appartenant à la couronne. On comptait 1320 résidences de nobles, 1441 moulins et 95 cabarets.

Une industrie active vient au secours de l'agriculture, insuffisante à cause de la disproportion entre les terres et le nombre des habitans. Les objets sont principalement la fabrication de l'eau-de-vie, celle de produits ouvrés de toute espèce, et le commerce. En 1804, les fabriques étaient au nombre de 85 et produisaient surtout de la toile à voile, de la toile, des étoffes de coton, du cuir, du suif et du savon : la manufacture de tissus de coton du marchand Goubine, avec 300 métiers, en était la plus importante, En 1828, on comptait dans seulement 8 districts, 131 fabriques, dont 26 de cotonnades, 14 papeteries, 18 fabriques de chapeaux, 20 tanneries, 14 fonderies de suif et fabriques de chandelles, et le nombre des ouvriers employés dans ces établissemens était de 11,560. En 1830, il était de 18,569 dans 156 établissemens industriels; ce qui place Kalouga, sous ce rapport, immédiatement après Moscou et Vladimir. Presque tous les paysans sont en outre tisserands, et les femmes surtout se livrent à cette occupation.

Les marchands de ce gouvernement sont fort à leur aise et jouissent d'une bonne renommée : les uns exploitent les besoins de l'intérieur, les autres font même le commerce à l'étranger, par le port d'Arkhangel. L'exportation consiste en fer, huile, eau-de-vie, potasse, toile, et toiles à voile. Kalouga et Borofsk sont les principales places de commerce.

Kalouga dépend, depuis l'oukase du 12 janvier 1831, de l'arrondissement universitaire de Moscou, et les écoles qui sont du ressort du ministère de l'instruction publique y étaient, en 1826, au nombre de 12, dont 1 gymnase : les écoles étaient composées, à trois époques différentes, ainsi qu'il suit,

En 1808,	écoles	18	maîtres		élèves	802
— 1824,	—	12	—	27	—	532
— 1832,	—	14	—	49	—	958

Dans 7 écoles ecclésiastiques, il y en avait de plus 1224, dirigés par 31 maîtres. On trouve ainsi en tout, dans ce gouvernement, 1 écolier sur 371 individus. La couronne possède la seule typographie qu'on y rencontre.

En 1785, Kalouga n'ayant pas encore d'éparchie particulière, dépendait des diocèses de Kroutitzy, de Moscou, de Siefsk et de

Pereslavl Zaleski; l'archevêque de Moscou portait le titre de *arkhiérei de Moscou et de Kalouga.* Aujourd'hui, il y a un évêché de troisième classe au titre de *de Kalouga et Borofsk;* on le regarde comme le même que celui de Kroutitzy ou des éminences. Il renferme 8 couvens, dont 1 de femmes et 627 églises (en 1785, 721) dont 12 cathédrales.

Kalouga et Toula ont le même gouverneur militaire. Le gouvernement civil devait coûter, suivant l'état, 65,456 roubles: les revenus de la couronne étaient, en 1785, de 792,620 roubles (en argent) et en 1808, de 3,561,000 roubles en papier. Les districts, au nombre de 11, sont les suivans: Kalouga, Malo-Iaroslavetz, Borofsk, Medyne, Mqçalsk, Mechtchofsk, Jisdra, Kozelsk, Likhvine, Péremouichl, Tarouça.

Le chef-lieu du gouvernement, KALOUGA, est situé sous 34° 30′ 27″ de latitude nord, et sous 53° 56′ 57″ de longitude, à 168 verstes de Moscou, et à 866 de Saint-Pétersbourg, sur la rive gauche de l'Oka, qui, un peu au-dessus de la ville, tourne du sud à l'est et qui y reçoit la petite rivière de Kaloujeka. En cet endroit, l'Oka a 600 pieds de large et 18 de profondeur, et ses bords sont très élevés.

On sait peu de chose de l'histoire de Kalouga, ville selon toute apparence assez ancienne: on croit qu'elle a plusieurs fois changé d'emplacement.

Quoiqu'elle n'ait que 3,827 habitations, dont environ 230 en briques, on lui donne une circonférence de 10 verstes, et on la divise en trois quartiers séparés par l'Oka et la Kolonjeka. On y voit 23 églises en pierre et une en bois; de plus un couvent de religieuses en pierre. Les rues sont étroites et tortueuses: Kalouga ne peut pas passer pour une belle ville.

En 1785, sa population était de 17,276 habitans, dont 8,104 mâles et 9,172 du sexe féminin; aujourd'hui elle est beaucoup plus peuplée, et on y compte 25,660 âmes. Kalouga a un gymnase, une maison d'éducation pour les enfans nobles indigens, un hospice d'enfans trouvés; plusieurs maisons de charité et une pour les aliénés. C'est une des villes les plus commerçantes de l'empire: outre leur commerce à l'intérieur, les marchands de Kalouga portent des peaux d'agneaux, des cuirs de Russie et de la cire à Dantzig, Breslau, Berlin et Leipzig.

Aux environs de la ville, on remarque le couvent de Saint-Laurent, sur une éminence, avec un séminaire fondé en 1776, et qui reçoit 120 fils de prêtres et de gens d'église en général; et l'er-

mitage de saint Tikhon, le thaumaturge, dont le tombeau est visité par des pèlerins.

Malo-Iaroslavetz est une petite ville sur la Louja et sur la route de Moscou, à 110 verstes de cette capitale et à 58 du chef-lieu. Elle est remarquable par la bataille qui y fut livrée le 24 octobre 1812. Les Russes attribuent la victoire à Koutousof; d'un autre côté, voici ce que rapporte à ce sujet M. de Ségur. Après s'être rendu maître de Malo-Iaroslavetz, le général Delzons eut à y combattre toutes les forces de Koutousof. Après des prodiges de valeur, ce général de division succomba, et Guilleminot le remplaça; le champ fut jonché de morts. Mais le prince Eugène fit une brillante défense, s'empara quatre fois des hauteurs que les Russes lui disputaient, et parvint à les rebuter après avoir perdu, comme eux, beaucoup de monde. C'est ainsi que 18,000 Italiens et Français, ramassés au fond d'un ravin, ont vaincu 50,000 Russes placés au-dessus de leurs têtes, sur une pente rapide. La position de Koutousof était telle, qu'on ne pouvait espérer de l'attaquer avec succès, et l'armée française se trouvait exposée aux harcellemens de 20,000 cosaques que Platof commandait (1). » L'embarras qui règne dans ce récit fait voir qu'on pouvait contester aux Français l'honneur de la victoire, comme en effet il leur est contesté. Borofsk, également sur la route de Moscou, à 88 verstes de cette ville et à 79 de Kalouga, est une ville ancienne qui renferme environ 5,000 habitans: elle figure dans l'histoire, surtout pour la défense que le prince Volkhonski y fit, en 1610, contre le faux Dimitri. A 3 verstes de la ville de district on trouve le couvent Pafnoutief-Borofskii, c'est-à-dire de Pafnoutii le Thaumaturge, fondé en 1444, et qui renferme 5 églises et des trésors considérables. Il est de première classe. Les ognons et l'ail de Borofsk sont renommés.

Kozelsk, au sud-est du gouvernement, à 64 verstes de Kalouga, et à 232 de Moscou, sur la rive gauche de la Jisdra, est depuis 1777, où elle fut rebâtie après un incendie, une ville régulière et de bonne apparence, avec plus de 2,000 habitans. On y trouve 4 églises en pierre et 3 en bois; la plupart des maisons sont en bois, mais elles reposent sur des fondemens en pierre. Le *Gostinoï-Dvor* est entouré d'une galerie renfermant 34 boutiques; il est entièrement en pierre. Kozelsk date de loin; on dit qu'elle fut bâtie du temps de Batu-Khan, et, dans les premiers temps de son existence, elle sou-

(1) *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée*, t. II, liv. IX.

tint contre ce conquérant une lutte glorieuse, sous les auspices d'un enfant, du jeune Vassili-Timovitch, prince de Tchernigof, dont Kozelsk dépendait alors. Cette ville devint la propriété des grands-princes de Moscou, sous Vassilii Dimitriévitch. Toutes les autres villes de district n'offrent rien de remarquable.

Les gouvernemens que nous venons de décrire, *Moscou*, *Vladimir*, *Nijegorod*, *Kostroma*, *Iaroslavl*, *Kalouga*, situés au centre de la Russie européenne, dépendaient en grande partie, plus ou moins directement, du grand-prince de Moscou, ainsi qu'on peut le voir par le testament de Vassilii-Vassiliévitch Temnii, de l'année 1462. Il faudrait y ajouter le pays de *Viatka*, espèce de république jusqu'en 1459, année où elle fut conquise par les armes du grand-prince, et *Kacimof*, qui fut érigé par lui en khanat, au profit de Kacim, tsarévitch de Kasan. Mais aujourd'hui Kacimof fait partie du gouvernement de Riaizân, dont nous ne devons pas le détacher, et Viatka, pays habité par une population presque généralement finnoise, nous semble devoir être compris de préférence au nombre des provinces tchoudes.

Mais la Grande-Russie, ou la Moscovie du XVIe siècle et suivans, ne se bornait pas à un seul état : elle était morcelée, grâce au système des apanages, et les Tatars, tant qu'ils furent maîtres de ces régions, se gardèrent bien d'y rétablir l'unité gouvernementale.

Parmi les autres états compris sous le nom de Grande-Russie, nous nommerons en premier lieu *la principauté de Tver*, qui même souvent se trouva en possession du titre de grand-prince. Elle date du milieu du XIIIe siècle, et a eu pour fondateur Iaroslaf Iaroslavitch, frère de saint Alexandre Nefski. Long-temps elle fut la rivale de Moscou, comme cet état l'était, ainsi que Galitch, de la grande-principauté de Kief. Depuis Iaroslaf, Tver eut constamment ses souverains particuliers qui disputaient à leurs parens de la maison de Moscou, et le trône de Vladimir et le titre de grand-prince. Une haine mortelle divisa les deux maisons, à partir de Michel Iaroslavitch, troisième prince de Tver, jusqu'à l'abolition de cette souveraineté. Offensé par Michel, Dmitri Alexandrovitch, prince de Moscou, alla, à la fin du XIIIe siècle, de concert avec les Novgorodiens, porter la guerre sur le territoire de Tver; « mais, dit Ka-

ramzine (1), il n'osa pas lui livrer bataille, et fit la paix auprès de Kachine, *semblant reconnaître par là l'indépendance de la principauté de Tver.* » Michel Iaroslavitch, Dmitri et Alexandre Mikhaïlovitch, ses fils, portèrent le titre de grand-prince et régnèrent à Vladimir; mais à la mort du dernier, Tver, en butte à la vengeance du grand-khan, commença à déchoir. Cependant la même famille y régna jusqu'en 1486, époque où la fuite de Michel Borissovitch livra Tver à Iván III Vassiliévitch, qui en investit son fils Iván; mais ce prince étant mort cinq ans après, son apanage fit retour à la grande-principauté, et en suivit depuis ce moment toutes les vicissitudes. Les villes qui dépendaient de la principauté de Tver étaient Staritza et Kachine, quelquefois sièges de petits princes apanagés, et en outre Zoubtsof, Rjef, Radilof, Vouibrine, Opoka, Novoïé-Gorodok, Mikouline, etc. Klinn, dans le gouvernement actuel de Moscou, y a aussi quelque temps appartenu. A l'exception de cet endroit, presque tout l'ancien territoire de la principauté est compris dans le gouvernement actuel de Tver.

7° Gouvernement de Tver.

Avant d'être organisé en 1776, un des premiers de l'empire, en une *lieutenance* à part, il faisait partie du grand gouvernement de Novgorod, et, pour une portion moins considérable, de celui de Moscou. Tous les districts d'aujourd'hui s'y trouvaient dès-lors compris, mais on comptait de plus celui de Krassnoï-Kholm qui a été supprimé ; le district de Kortcheva a été organisé par oukase de 1781, et le village de ce nom devint ville et chef-lieu.

Le gouvernement est limité, au nord-ouest et au nord, par celui de Novgorod; à l'est, par Iaroslavl et Vladimir; au sud, par Moscou et Smolensk; à l'ouest, par Pskof. A l'arpentage général de 1795, sa superficie a été calculée à 1,135 m. c. g., ou à 55,600 verstes carrées; d'autres l'ont évaluée à 5,791,000 déciatines, ce qui revient à peu de chose près au même chiffre. Ce chiffre, que M. Arséniеf a légèrement modifié, nous ne savons trop pourquoi, nous paraît exact; tous les statisticiens l'ont également adopté.

Le gouvernement de Tver, surtout dans sa partie septentrionale, forme un plateau, non pas « prodigieusement élevé », comme l'a

(1) Tome III, page 172.

dit Hassel (1), mais cependant d'une élévation qui, en Russie, peut marquer. C'est là que les anciens plaçaient leur *mons Alaunus*, quoiqu'il n'y ait point de véritables montagnes, nom que ne méritent pas les collines de Valdaï, dont il sera question dans la description du gouvernement de Novgorod. La région qui nous occupe ici est un escarpement de ces collines; plus plate et moins élevée, elle a pourtant encore des ondulations de terrain, bien que M. Erman (2) prétende que de Iédrovo à Moscou il n'y a plus trace de collines. Elle est médiocrement fertile; on y trouve beaucoup de lacs (les plus grands sont le Séligher, le Péno et le Velikoïe) et de marais, et la forêt Volkhonskienne en couvre une vaste étendue. L'air de ce gouvernement est sain et le climat tempéré; il est arrosé par une multitude de rivières, dont plus de 60 sont considérables. La plus majestueuse de toutes, le fleuve d'Europe qui a le plus long cours, y prend sa source; c'est sur les confins des gouvernemens de Tver et de Novgorod, auprès du célo Volghino-Verkhovié, que le Volga a sa source. Il découle d'un petit lac appelé Sterje (3), et qui appartient au district d'Ostachkof, coule vers le sud-est, et se réunit dans le même district, près de Sélijarova, avec la Sélijarofka, qui est un écoulement du lac Séligher, lequel a 37 verstes de long; continuant alors de couler au sud, il devient navigable à Rjef, et un peu plus bas, à Zoubtsof, il prend la direction vers le nord-ouest, où, après avoir reçu le Tvertza, il se détourne vers le sud-est, pour couler encore au nord-est, depuis la frontière du gouvernement de Moscou jusqu'à celle de Iaroslavl (voy. p. 126). Un autre grand fleuve, la Duna (en russe *Dvina* occidentale), a aussi sa source dans le même district d'Ostachkof, à peu de distance des lacs Péno et Sterje; mais il n'appartient pas autrement à ce gouvernement. Au nombre des principales rivières de celui-ci, il faut compter encore la Tvertsa avec ses affluens peu considérables, le Tsna et la Chlina qui s'y réunissent à Vouichnii-Volotchok, et la Mologa. Celle-ci a sa source à peu de distance de Krassnoï-Kholm, district de Béjetsk, sépare en partie ce dernier du district de Vouichnii-Volotchok, et coule presque toujours au nord, tandis que la Tvertsa coule au sud, pour se réunir au Volga.

(1) *Géographie de la Russie*, t. I, p. 319.

(2) *Reise um die Welt. Hist. Bericht*, t. I.

(3) Et non pas *Pterche*, comme on lit dans les *Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques* de M. de Humboldt, t. II, p. 312.

« L'agriculture, dit le dernier rapport officiel du gouverneur civil de Tver (1), l'agriculture, dans ce gouvernement, est, dans un terrain maigre et qui demande chaque année de nouveaux engrais, extrêmement restreinte; elle ne fournit guère plus aux cultivateurs que ce qu'il faut pour la nourriture de leurs familles; et si la moisson n'est pas bien productive, les habitans de plusieurs districts sont obligés d'acheter le pain pour leur argent. On a semé, en 1832, 482,172 tchetvertes de blé d'hiver, et 913,436 tchetvertes de blé d'été : le premier a donné le troisième grain, l'autre n'a guère rendu que la semaille. » Cependant, en 1808, la moisson a été de 4,006,431 tchetvertes, dont un dixième, dit Hassel, a pu être exporté. Il ne paraît pas que le seigle rende, comme l'a dit ce même auteur, le cinquième et même le sixième grain, ni l'orge le quatrième; quant au froment, on en cultive peu dans cette contrée. Elle produit beaucoup de chanvre et de lin, des légumes peu recherchés et très peu de fruits.

Les forêts, surtout au nord, sont très considérables; celle de Volkhonski est immense et impénétrable en plusieurs endroits. Les bois de la couronne couvrent 318,919 déciatines; les chênes y sont rares, mais on y trouve des bouleaux, des pins et des sapins de la plus belle croissance. La chasse n'est pas d'un grand rapport : au lieu de gibier, ces vastes forêts servent d'asile à des loups, à des ours, à des renards et à des blaireaux; l'éducation des bestiaux n'est pas bien considérable non plus, car les pâturages sont d'une mauvaise qualité; enfin, le produit de la pêche est encore insignifiant, si ce n'est sur les bords du lac Sélighér, dans le district d'Ostachkof. Ce qui entretient le bien-être dans le gouvernement, c'est la navigation du Volga et de la Tvertsa, la construction d'une multitude de barques, et le commerce intérieur dont le siége est au chef-lieu.

La presque totalité des habitans sont Russes, seulement il y a quelques Allemands à Tver, et dans le district de Vouichnii-Volotchok on trouve quelques milliers de Caréliens, jetés, comme par un accident, au milieu de la population russe. Ceux-là, dont le bourg Karelskoïé porte le nom, sont des vieux-croyans ou *Raskolniks ;* bien qu'ils entendent le russe, ils parlent encore leur langue finnoise, et leur organe n'a pas appris à rendre certains sons de la langue commune. Au reste, les dissidens sont si peu nombreux,

(1) Voy. le *Journal du ministère de l'intérieur*, en langue russe, Juin 1833, p. 226.

qu'ils comptent à peine : presque tous les habitans professent la religion dominante.

La révision de 1796 avait établi la population à 906,910 individus, dont 2,744 nobles, et 7,237 individus appartenant au clergé; cette population est aujourd'hui portée, par M. Arsénief, à 1,200,000; Hassel l'avait évaluée à 1,233,358. Voici quel était le mouvement de la population pendant quatre ans:

En 1825	mariag. 9,751	nais. 48,972	décès 36,113	excéd. 12,859
1826	— 12,192	— 49,241	— 40,147	— 9,094
1827	— 12,751	— 60,268	— 28,149	— 32,119
1832	—	— 60,492	— 37,848	— 22,644
	34,694	218,973	142,257	76,716
Terme moyen	11,564	54,743	35,564	19,179

L'excédant annuel donne la proportion de 1 à 60, et en ne calculant celui des 38 ans écoulés depuis 1796 qu'à 600,000, on trouve un total de 1,500,000 individus. Comparons ce chiffre au résultat du mouvement de la population.

La moyenne des mariages multipliée par 26, donne 1,433,936; la moyenne des décès multipliée par 38, donne 1,351,432, et celle des naissances multipliée par 25 donne, 1,423,318. D'après cela, le chiffre total nous paraît devoir être élevé à au moins 1,300,000. Mais il ne donne pas une population relative bien considérable : avec 1154 habitans par mille c. g., Tver se trouve placé entre les gouvernemens passablement peuplés et ceux qui ne le sont que très faiblement. Il y a 13 villes, 942 célos, 1794 habitations de nobles, et 7520 villages ou hameaux.

L'industrie encore peu florissante dans ce gouvernement, est pourtant en progrès. On y comptait, en 1808, 31 fabriques; en 1830, il y en avait 52 avec 1792 ouvriers, et en 1832, 72; savoir: 10 de couleurs, 6 de briques, 4 de verre, 5 de cordes, 3 de draps, 8 de cuirs, etc. Les distilleries d'eau-de-vie étaient au nombre de 13: c'est la branche d'industrie la plus importante; les couleurs viennent ensuite. Rjef est le principal siége de la fabrication.

Le commerce, au contraire, a son centre à Tver, ville située sur la grande voie intérieure, le Volga, avec le système d'eaux qui en dépendent. Son district, plus fertile que les autres, est aussi presque le seul qui fournisse à l'exportation; néanmoins, son commerce consiste surtout dans le transit: plus de 4,000 bateaux passent chaque

année, et l'on sait que la grande route de Saint-Pétersbourg à Moscou traverse également ce district. Tver occupe donc, sous le rapport du commerce un rang distingué ; le capital des marchands s'est élevé à plus de 17 millions. Après le chef-lieu, c'est surtout Torjok, Béjetsk et Rjef qui font le plus d'affaires. La situation des marchands est bien plus favorable que celle des autres conditions, comme des laboureurs et des artisans.

Pour l'instruction publique, Tver dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou. Il y a un gymnase au chef-lieu, 8 écoles de district, 21 écoles paroissiales, et un seul établissement privé. Voici quel était l'état général de l'instruction à deux époques différentes :

En 1826, établiss. 23, maîtres 44, élèves 1027, tous de sexe mâle.
En 1832, — 31, — 69, — 1560, dont 20 filles.

Dans les écoles du clergé, il y avait, en outre, en 1831, 2,572 élèves répartis sur un séminaire, sur 9 écoles de district, et 9 de paroisses. Les maîtres étaient au nombre de 62. Le total des élèves, à peu-près à la même époque, était donc de 4,132 ; ce qui donne la proportion de 1 sur 314 habitans. Il n'y a qu'une seule typographie, et pas une imprimerie lithographique dans ce gouvernement.

L'éparchie de Tver, qui est de seconde classe, est très ancienne, car elle date de 1271 ; le titulaire s'appelle archevêque ou évêque *de Tver et de Kachine*. Elle comprend 20 couvens, dont 4 de femmes, et 955 églises, indépendamment de 12 cathédrales.

Le gouvernement est en possession des armes de l'ancienne principauté : on y voit une couronne d'or placée sur un siège recouvert d'un coussin vert et pendant dans un champ rouge. Tver dépend du gouvernement militaire de Novgorod ; son revenu particulier s'est élevé en 1808 à environ 1,500,000 roubles, et ses dépenses étaient seulement de 67,026 roubles, probablement en argent. Les districts, au nombre de douze, sont les suivans : Tver, Staritza, Zoubtsof, Rjef, Ostachkof, Vouichnii-Volotchok, Torjok, Kortcheva, Koliazine, Kachine, Béjetsk et Véciégonsk.

TVER, le chef-lieu du gouvernement, est dans sa partie méridionale (latitude 56°, 51, 44", longitude, 53°, 37', 21"), à 161 verstes de Moscou, à 537 de Saint-Pétersbourg et à 946 de Mitau, en ligne directe. Il est situé sur la rive droite du Volga, là où la Tvertza et la Tmaka y ont leur embouchure, celle-ci du côté du sud-ouest, celle-là du côté du nord.

La ville qui devint au milieu du XIIIe siècle la capitale d'une principauté dont nous avons déjà rappelé l'histoire, est assez ancienne. On fixe son origine à l'année 1182. C'est sur la rive gauche du Volga qu'elle fut d'abord fondée, pour servir de point fortifié contre Novgorod et Novoï-Tork. En 1271, elle devint le siège d'un évêché : mais en 1276 et en 1282, deux incendies successifs la réduisirent totalement en cendres. Cependant, ses princes la rebâtirent et augmentèrent sa population en y transportant celle de Torjok et autres. Depuis, la ville eut encore beaucoup à souffrir de guerres, d'incendies et de pestes. En 1486, elle fut réunie à la grande-principauté ; mais en 1606, elle tomba pour quelques années au pouvoir des Polonais qui la saccagèrent. Catherine II l'ayant trouvée dans un fort mauvais état, après l'incendie de 1763, la fit rebâtir à neuf, et c'est à cette impératrice que la ville doit sa régularité actuelle et sa bonne apparence. Catherine l'orna de belles places, et fit tirer les rues au cordeau; la résidence qu'y fit plus tard la grande-princesse Catherine, sœur d'Alexandre, avec son époux le prince George d'Oldenbourg, directeur-général des voies de communication et gouverneur-général de Tver, Novgorod et Iaroslavl, contribua beaucoup à la faire fleurir; mais après la mort du prince, sa prospérité diminua, et aujourd'hui les maisons portent des traces de délabrement.

La ville de Tver se divise en ville proprement dite, faubourg et forteresse. Celle-ci, entourée d'un rempart en terre, autrefois surmonté d'une muraille en bois (1), est entre le Volga et la Tmaka; elle renferme l'hôtel du gouverneur, le palais impérial, la grande cathédrale, le séminaire et plusieurs églises, et présente de loin, avec ses tourelles et ses coupoles, un aspect fort agréable. La cathédrale est un édifice carré surmonté d'un toit pyramidal assez élevé, sur la pointe duquel se trouve une petite coupole couverte en cuivre doré et entourée, un peu plus bas, de quatre autres coupoles. Les tours de l'enceinte et le clocher sont remarquables. A l'intérieur de l'église, on montre la châsse du prince de Tver, saint Michel Iaroslavitch. Le séminaire, établi dans le couvent dit *Otrotch Ouspenskii*, qui fut bâti en 1265 par Iaroslaf Iaroslavitch, a été fondé en 1727 par l'archevêque Théophilacte Lopatinsky pour 700 jeunes gens qui y sont instruits dans les sciences et dans les langues anciennes; tous n'embrassent pas ensuite la théologie. Tver a en tout 28 églises en

(1) *Voy.* la planche d'Oléarius, trad. de Wicquefort, à la page 33, et l'Atlas de Leclerc.

pierre et à couvens; dans la ville qui est pavée, qui a des boulevards plantés d'arbres, et dont quelques rues, comme celle *de Moscou*, sont fort belles, on remarque surtout le grand marché avec le *Gostinoï-dvor*, à deux étages, et renfermant environ 400 boutiques. Le faubourg, dont toutes les maisons sont en bois, longe le Volga sur son bord opposé et communique avec la ville par un pont de bateaux assez long qu'on enlève lorsque le fleuve charie des glaçons et après la débâcle.

Située dans une vaste plaine entrecoupée de quelques faibles collines, la ville, avec son beau fleuve, se présente des deux côtés de la route d'une manière très pittoresque, et dans la forteresse, on jouit d'une très belle vue. Peu de villes russes ont un aspect aussi florissant; le voyageur y trouve des commodités auxquelles ailleurs il ne doit point s'attendre. Sur environ 2,000 maisons, plus de 450 sont en pierre. La population s'élevait en 1830 à 20,000 habitans, dont un grand nombre sont marchands, et dont la majeure partie tirent leur subsistance de la navigation du Volga.

A 7 verstes de Tver, sur la route de Saint-Pétersbourg, on voit le couvent d'hommes de Saint-Nicolas dit *Malitzkii*, qui fut fondé en 1676, et rebâti en pierre, en 1753; il se présente au loin d'une manière très avantageuse.

Les villes de Staritza et de Zoubtsof, chefs-lieux de districts, ne nous arrêteront pas long-temps, quoiqu'elles soient toutes deux anciennes, et qu'étant situées sur le Volga, à l'embouchure de petites rivières dans ce fleuve, elles soient l'une et l'autre le siège de foires et d'un commerce considérable. Rjef, anciennement surnommé *Vladimirof* et situé plus haut sur le même fleuve, est beaucoup plus important. Sa distance de Tver est de 130 1/2 verstes, celle de Moscou de 258 verstes; et celle de Saint-Pétersbourg de 600. Voici ce qu'en dit le rapport officiel pour 1832 : « A Rjef, la classe industrielle est distinguée : marchands et bourgeois jouissent d'une heureuse position, par le commerce considérable de chanvre et de blé qu'ils font avec Saint-Pétersbourg. Les bourgeois et les iamtchiks préparent le chanvre à la filature, et nettoient le blé pour être chargé sur les barques. On ne remarque aucune débauche chez les habitans; il y a parmi eux peu de pauvres, et la pernicieuse ivrognerie est pour eux un objet de mépris. La plupart des habitans du district s'occupent d'agriculture et vivent dans une honnête aisance ». Rjef, ville ancienne, est dans une position élevée et pittoresque, sur le Volga qui la divise en deux portions. Ce fleuve, encore peu éloigné de sa source, commence ici à devenir navigable : sa navigation occupe une

foule de bras, ainsi que l'industrie, qui consiste en une filature, des blanchisseries de cire, une fabrique de chandelles, etc. Rjef se compose de 1,252 maisons avec 12 églises; les habitans sont au nombre de plus de 7,000. OSTACHKOF, chef-lieu de district, est sur une presqu'île du lac Séligher, non loin de la limite du gouvernement de Novgorod, à 259 verstes de Tver, à 420 de Moscou, et à 527 de Saint-Pétersbourg. Cette ville se distingue par ses établissemens d'instruction et de bienfaisance; il y a plusieurs magasins de sel, et la préparation des peaux forme le principal objet de l'industrie des habitans qui sont au nombre d'environ 6,000. A 7 verstes de la ville, sur le même lac Séligher, on voit dans une île appelée Stolbuo, à l'endroit où avait été l'ermitage de l'anachorète saint Nil, le couvent de *Nilova*, tout en pierre, et d'une architecture remarquable; les ossemens du saint reposent sous la cathédrale. Plus à l'est, mais également près de la limite du gouvernement de Novgorod, est la ville de VOUICHNII VOLOTCHOK, à 134 verstes de Tver, à 296 de Moscou, et à 402 de Saint-Pétersbourg, sur la grande route qui mène de l'une de ces capitales à l'autre. Sa situation, que nous indiquons à cause de la grande importance de l'endroit sous le rapport des communications intérieures et fluviatiles, est sous 57° 35' 24" de latitude, et sous 52° 2' 1" de longitude. La ville, située près de la Tsna, rivière qui a sa source dans le district d'Ostachkof et qui sert à rendre navigable deux fleuves sans l'être elle-même, est irrégulière; mais elle renferme plusieurs maisons en briques, dont quelques-unes bien bâties, une cathédrale à l'invocation de Notre-Dame qui se présente avec avantage lorsqu'on est placé sur le pont jeté sur la rivière, et un gostinoï-dvor spacieux et bien entretenu. Son nom russe signifie *petit volok supérieur;* or, les Russes donnent le nom de *volok* (dim. *volotchok*) ou de *perevolok* au terrain par lequel sont séparées deux rivières navigables, comme ici le Msta et la Tvertza, et où, par conséquent, s'établissait un portage (de *volokou*, je porte) pour rétablir la communication. Cette langue de terre qui est d'une largeur de 5 verstes, a été coupée sous Pierre-le-Grand, par le canal qui a fait de la ville un entrepôt du commerce entre la mer Baltique et la Caspienne. En effet, la Tvertza, affluent du Volga, lequel débouche dans la seconde de ces mers, est jointe par ce canal, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs (1), au Msta, par le moyen

(1) *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 21. — Voyez aussi Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. II, p. 7-32.

de la Chlina, de la Tsna et du lac Mstino; le Msta débouche dans le lac Ilmen, et celui-ci est en communication avec la Néva et la Baltique, par le Volkhof et le lac Ladoga où il a son embouchure. Le *système de Vouichnii-Volotchok*, combinaison savante et compliquée par laquelle sont rendus navigables deux fleuves importans, le Msta et la Tvertza, est la plus ancienne et la plus importante voie de navigation à l'intérieur de la Russie : « C'est une des plus belles, des plus vastes et des plus originales conceptions de l'esprit humain », a dit le général Bethancourt qui s'y connaissait. Le système embrasse, sans compter le cours du Volkhof, 73,000 verstes carrés : il y entre 76 lacs, et 106 cours d'eau grands et petits; et cette conception vaste et originale est due, dans son principe, à un simple meunier russe, paysan sans instruction, appelé Serdukof et auquel, par oukase du 26 juillet 1719, Pierre-le-Grand accorda des privilèges pour l'exploitation de ce canal, commencé, à ce qu'il paraît, de 1708 à 1711. Pour rendre navigables la Tvertza et le Msta, après les avoir réunis par un canal, on a établi des réservoirs alimentés par la Tsna et la Chlina grossie elle-même par le lac Vélié du gouvernement de Novgorod, qu'on a mis en communication avec elle au travers du lac Beloi; des écluses avec de superbes culées en granit établies sur le lac Mstino, sur la Tsna, et à son confluent avec la Tvertza, servent à élever l'eau au niveau nécessaire, non-seulement au lieu même du partage, mais encore à distance et jusqu'à Tver, pour faciliter l'entrée des barques du Volga dans la Tvertza. Lorsqu'en remontant la Tvertza, gonflée par ce moyen, un transport de 6 à 800 barques du Volga est arrivé à Vouichnii-Volotchok, on ferme derrière lui l'écluse de la Tvertza, on chasse les eaux des réservoirs par la Tsna, et par le canal dans le lac Mstino, qui est en quelque sorte un débordement du Msta : arrivé au bourg d'Opetchenskoï-Riadok, une nouvelle et grande écluse reçoit ce transport au moment où il entre dans le Msta même dont elle élève aussitôt le niveau. Le lac Vélié qui doit servir de principal réservoir des eaux, alimente, ainsi que nous l'avons dit, la Chlina, et l'ouvrage hydraulique qu'il a fallu exécuter à cet effet, a 27 verstes de longueur, et en quelques endroits jusqu'à 7 toises de profondeur. En 1774, l'impératrice Catherine II racheta le privilège exclusif accordé à Serdukof et à ses héritiers, et restaura ensuite ces ouvrages hydrauliques; aussi la colonne élevée sur le bord du canal, porte le millésime de 1792. Dans la ville et dans une longueur d'une demi-verste, à partir du pont, elle fit revêtir le canal de la Tsna, d'un

magnifique quai en granit; au-dessus du pont, l'eau n'est plus renfermée que dans des quais en planches et en poutres. Il passe ici tous les ans de 2 à 3,000 barques allant à Saint-Pétersbourg, ce qui anime singulièrement la ville qui compte environ 3,500 habitans.

Mais la principale ville du gouvernement après Tver, est TORJOK à 202 verstes de la première, à 225 de Moscou et à 473 de Saint-Pétersbourg, sur la grande route qui forme la communication entre les deux villes, et sur la rive droite de la Tvertza. Située presque au centre du gouvernement, cette ville est grande et de beaucoup d'apparence; les maisons sont en partie bâties en briques, et parmi les églises, au nombre de 21, la cathédrale nouvellement rebâtie, se fait remarquer. Toutefois, l'intérieur de la ville ne répond pas à l'effet qu'elle fait à distance. Elle est très ancienne, et a toujours suivi la destinée de Novgorod; souvent saccagée ou par les Tatars ou par les princes de Tver et de Moscou, elle s'est chaque fois relevée, et elle doit en partie son extérieur agréable à l'impératrice Catherine II, qui vint à son secours après l'incendie de 1767. Le couvent de Saint-Boris et Glèb, de seconde classe, fut fondé en 1019 par Ephrem, écuyer des deux princes, en l'honneur de ses maîtres : il possédait, en 1764, 2,200 serfs. On fabrique à Torjok des bottines, des pantoufles, des calottes, des portefeuilles, et autres objets en maroquin brodé : peu de voyageurs y passent sans emporter quelque souvenir de cette nature, et ils le paient à la source plus cher qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou où il s'en vend une grande quantité. Les bottines et calottes de Torjok se débitent comme marchandises turques ou persanes. Hassel donne à cette ville 15,000 âmes; mais ce chiffre est exagéré d'un tiers.

Parmi les autres villes de district, deux seulement mériteront de nous arrêter. BÉJETSK, sur la Mologa, à 277 verstes au nord est de Tver, à 438 verstes de Moscou, et à 630 de Saint-Pétersbourg, dépendait jadis de Novgorod : c'est une ville ancienne et de triste apparence; cependant, elle a plus de 3,000 habitans, treize églises et deux couvens. KACHINE, plus à l'est, à 201 verstes de Tver, à 362 de Moscou, et à 706 de Saint-Pétersbourg, a été quelque temps la résidence de princes apanagés de la maison de Tver; l'archevêque de cette dernière ville en porte aussi le titre. Cette ville ancienne, souvent ravagée dans les siècles de barbarie, a encore 20 églises et 3 couvens en briques; il s'y tient deux grands marchés annuels, et la population est de 3,500 habitans; M. Vsévolojski la porte même à 7,000.

A la Grande-Russie appartient encore l'ancien *territoire de Novgorod*, république mixte ou princière jusqu'en 1471, époque où elle fut incorporée à la Moscovie proprement dite. Le territoire, régi par les princes de Novgorod ou quelquefois par les gouverneurs qu'ils y envoyaient, vaste et indéfini, comprenait d'abord les *paitines* ou cinq parties, et ensuite les *volostes* ou provinces qui s'étendaient même au-delà de la Petchora et de l'Obi, aux dernières extrémités du nord. La ville de Novgorod, placée en dehors de toutes ces divisions, était régie suivant des formes que nous aurons à faire connaître plus bas en racontant son histoire. Les *paitines* étaient, à commencer par le sud ou des frontières de la Lithuanie d'alors, Chelonsk, ainsi nommé de la rivière Chélone, et s'étendant du lac Ilmen jusqu'au territoire de Pskof; Dérefsk, le long du Lovath et à l'est de cette rivière, jusqu'aux limites de Tver; Béjetsk, encore plus à l'est, vers la Mologa, et comprenant Béjetzkoï-Verkh, et Oustioujna-Jélésopolskaïa; Vodsk, à l'ouest du Volkhof et le long de la Néva, entre la Livonie et la Finlande (gouvernement de Saint-Pétersbourg); enfin Obonejsk (gouvernement d'Olonetz), ainsi nommé de sa situation autour du lac Onéga, d'où il s'étendait jusqu'au pays de la Dvina (Arkhangel). Les *volostes* étaient les suivans: Ter ou Tre (la Laponie), Zavolotchié, ou le pays de la Dvina (gouvernement d'Arkhangel), Oudoria, Perm et Petchora (même gouvernement), Iougra et Obdoria, en Sibérie (1). La partie septentrionale du gouvernement actuel de Novgorod, et même une partie de celui d'Olonetz faisaient en 1462, partie de la grande-principauté de Moscou; de la principauté de Novgorod, dépendait tout le reste du gouvernement du même nom, et une portion de celui de Tver, puis elle embrassait en outre la presque totalité du gouvernement actuel d'Olonetz, presque toute la Finlande, les gouvernemens actuels de Saint-Pétersbourg et d'Arkhangel, la partie orientale de celui de Vologda, et tout le nord de celui de Tobolsk. Mais, pour nous, d'une part, ce dernier reste réservé à la description de la Sibérie; de l'autre, Olonetz, Vologda,

(1) Nous avons suivi pour ces divisions la carte du savant Lehrberg et Müller *Samml. russ. Gesch.*, t. V, p. 464. Une notice intéressante, imprimée dans des journaux de Saint-Pétersbourg, donne les mêmes *paitines*, mais une autre liste de *volostes*. Elle nomme ces derniers: Volok, Torjok, Biéjitsy, Gorodetz, Paletz, Chipine, Meletza, Iegpa, Zavolotchié, Tir, Perm, Petchera, Iougra, Vologda, et cite les traites conclus avec Casimir en 1471. Voir dans le journal *Sévernii Arkhif*, 1824, n. 5. Le récit des chroniques et Muller, t. V, p. 473 et 474, contiennent en effet une autre division en *volostes*.

Arkhangel et la Finlande appartiennent à l'élément tchoude, et ne doivent point être mêlés aux véritables Russies; et de cette manière, il ne nous reste à décrire ici que deux gouvernemens, celui de Novgorod et celui de Saint-Pétersbourg : l'un renferme l'ancienne capitale et l'autre la nouvelle.

8° Gouvernement de Novgorod.

D'abord compris dans le grand gouvernement de Saint-Pétersbourg érigé en 1708, celui de Novgorod fut organisé en 1730, mais avec de toutes autres limites que celles du gouvernement actuel de ce nom. Outre ce dernier, il embrassait alors ceux de Pskof, d'Olonetz et de Tver, et une partie de celui de Livonie. Par oukase du 24 août 1776, il fut, suivant le nouveau système, organisé en une lieutenance, mais divisée alors dans les deux provinces de Novgorod et d'Olonetz; la dernière en fut détachée en 1784, et le gouvernement mis sur le pied actuel, en 1796. Les données statistiques antérieures à cette époque ne lui sont donc plus applicables.

Tel qu'il est maintenant, ce gouvernement est borné au sud par ceux de Iaroslavl et de Tver, au sud-ouest par celui de Pskof, à l'ouest et au nord-ouest par celui de Saint-Pétersbourg, au nord par Olonetz, à l'est par Vologda. Il est le plus grand de toute la Grande-Russie. D'après l'arpentage général de 1794, il avait 2,047 m. c. g. et c'est ce chiffre que M. Arsénief a adopté; M. Storch l'a porté à 2,578, et M. Ziablofski à 2,500. Schubert a trouvé 2,553 m. c. g. ou 125,129 verstes carrées, et d'après d'autres calculs la superficie serait de 10,809,710 déciatines, c'est-à-dire, de 107,785 verstes carrées ou de 2,199 m. c. g. C'est ce dernier nombre que nous adoptons en fixant le chiffre à 2,200 m. c. g.

Dans sa partie septentrionale, ce gouvernement est plat et dans une situation basse; mais il s'élève à mesure que l'on avance dans la direction du sud-est, non pas sensiblement, mais d'une manière continue, et en formant à la fin une série de collines d'une pente douce et dont les plus hautes n'ont pas plus de 1,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les *collines de Valdaï* ou le *mons Alaunus* des anciens, dont il a déjà été fait mention à propos du gouvernement de Tver (p. 142), et qui occupent une surface d'environ 24 milles carrés géographiques. Ces hauteurs séparent le bassin du Ladoga de celui du Volga. Voici ce qu'en dit un observateur célèbre de la nature : « Aussitôt que des marais de l'Ingrie qui

forme vers la Baltique une espèce de golfe et basses terres. L'on commence à monter le terrain élevé de la Russie, dont la pente forme ce qu'on appelle communément *montagnes de Valdaï*; l'on ne cesse de rencontrer à chaque pas les anciennes traces de la mer; d'abord dans un terrain rouge de sables qui a évidemment souffert d'une inondation de la plus grande violence, ou plutôt de l'écoulement d'une énorme masse d'eau, puis dans les couches calcaires entières qui ne peuvent être dues qu'au dépôt d'une mer tranquille et que les traces des rivières ont mis à découvert. Ce sont, en premier lieu, des couches de terre de dépôts, semées de blocs de granit détachés de leur roche originaire; ce sont des bancs immenses de cailloux roulés et de gravier, mêlés de fragmens de pierres calcaires, de pétrifications brisées ou changées en pierres à fusil, d'ossemens même. Un semblable bouleversement des couches originaires et surtout des bancs calcaires a été observé jusqu'aux environs du lac Onéga (1). Le calcaire entremêlé de couches de silex, l'ardoise, le gypse dominent; mais, ainsi qu'on vient de lire, des blocs de granit de toute grandeur sont semés sur toute la surface, et offrent d'excellens matériaux pour la construction des chaussées. Le pays lui-même n'offrant nulle part de roches granitiques, on ne peut attribuer les pierres de cette nature qu'on trouve en si grande abondance sur sa surface, qu'aux effets d'une vaste inondation. Ce terrain secondaire, tantôt recouvert de sable et tantôt d'argile, est en général peu fertile, surtout au nord; mais les collines renferment du fer, du vitriol, de l'alun, du gypse, de la chaux et de la houille.

Le gouvernement a une grande abondance d'eaux; on y compte près de 60 lacs et une quarantaine de rivières. Les plus grands lacs sont les trois suivans. L'Ilmen, dont les bords sont tout-à-fait plats, est du côté du sud-ouest. Son nom paraît être finnois et signifier *plat*, ou ouvert; anciennement il s'appelait Moisk, et c'est peut-être de ce nom que Jornandès a formé celui de *lacus Musianus*. Il a, dit Büsching, 40 verstes de long et 30 de large, et la plus grande dimension serait celle de l'ouest à l'est; cependant du point où le Volkhof en découle au côté directement opposé, c'est-à-dire du nord au sud, la dimension ne paraît pas être beaucoup moindre. C'est au dessus de Novgorod que le Volkhof sort de l'Ilmen pour couler au nord; en revanche, ce lac reçoit le Chelone à l'ouest, le Lovath au

(1) Pallas, *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés au globe*.

sud, et au nord-est le Msta. A l'autre extrémité du gouvernement, au nord-est, sont les deux autres grands lacs, le Biélo-Ozéro ou *lac Blanc*, et le lac Vojé. Le premier est le plus grand des trois, car il a plus de 40 verstes ou plus de 10 lieues de diamètre, et forme un bassin presque circulaire (1). La Chexna en découle, et le met en communication avec le Volga, qu'elle atteint à Rybinsk. Le lac Vojé est bien plus long que large : son plus grand diamètre est de 20 verstes; le Svid le met en communication avec le Latcha, lac du gouvernement d'Olonetz. Les deux principales rivières sont, le Msta et le Volkhof. Le Msta, auquel le petit lac Mstino, dans le district de Vouichnii-Volotchok (gouvernement de Tver) donne origine, a un cours de 400 verstes de long. Après s'être long-temps dirigé sur le centre du gouvernement de Novgorod, il se détourne à l'ouest pour se réunir au lac Ilmen; dans ce cours, une multitude de petites rivières lui apportent le tribut de leurs eaux : aussi, sa largeur à Bronnitsy, à peu de distance de son embouchure, est très remarquable. Le Msta est un fleuve rapide : sur une longueur de 300 verstes, il a 730 pieds de chute. A Borovitchi, il forme de véritables cascades qui embarrassent la navigation, au point de rendre impossible le retour des barques du Volga : le voyage à Saint-Pétersbourg serait également impossible sans les écluses qui, près de Borovitchi, élèvent le niveau du fleuve et le maintiennent pendant un certain temps à la même hauteur. En cet endroit, la chute est de 208 pieds, sur une longueur seulement de 30 verstes; se précipitant entre des roches calcaires, qui, en partie, obstruent son lit, le Msta se couvre d'écume et fait courir les plus grands dangers aux convois qui franchissent la cascade. Deux heures suffisent pour leur faire parcourir cet espace de 30 verstes; mais souvent, lorsque l'eau est basse, des barques vont se briser contre les écueils (2). D'autres dangers les attendaient sur le lac Ilmen constamment exposé au vent : pour les prévenir, Paul I[er] fit creuser le canal appelé d'abord *de Novgorod* et en 1804 *de Sievers*. Long de 9 verstes, large de 12 à 14 toises, et

(1) L'explication de toutes les mesures russes, ainsi que des poids et monnaies et d'une infinité de mots russes dont nous n'hésitons pas à nous servir, se trouve dans notre *Statistique générale de l'Empire de Russie*, p. 163-168 et p. 479-486.

(2) M. Engelhardt rapporte que dans dix ans, sur 37,624 barques qui ont pris ce chemin, 284 seulement se sont brisées, ce qui est étonnant si l'on fait attention à la mauvaise construction de ces bâtimens. En 1826, il en a vu passer 1,000 en cinq jours, sans qu'il arrivât aucun malheur.

ayant quelquefois une profondeur de 11 archines, ce canal joint directement le Msta au Volkhof, de manière que les barques ne touchent plus à l'Ilmen. Le Volkhof, qui continue le système du lac Ilmen au lac Ladoga, qui découle du premier, et qui a son embouchure dans l'autre, coule constamment vers le nord et parcourt encore la partie orientale du gouvernement de Saint-Pétersbourg. C'est un fleuve large de 100 à 200 toises, et par lui-même navigable; cependant son cours était embarrassé par une chute rapide et dangereuse avant qu'on eut l'idée de tailler un canal dans le calcaire même de son lit, canal dans lequel, depuis son ouverture en 1805, le fleuve coule paisiblement, tandis qu'il tourbillonne et écume dans le reste de la largeur (1). Le Volkhof a un cours d'environ 170 verstes. Le Chélone est une rivière qui appartient plutôt au gouvernement de Pskof qu'à celui de Novgorod; à peine entre dans ce dernier, il débouche dans l'Ilmen du côté occidental. Le Lovath, qui sort du gouvernement de Vitebsk, et coule par celui de Pskof avant d'atteindre à celui de Novgorod, au-delà de Kholm, suit toujours la direction du sud au nord et se décharge dans le lac à quelques verstes de Staraïa-Rouss, après avoir reçu les eaux de la Lova qui suit une direction à-peu-près parallèle, à l'est du Lovath. La Mologa enfin, dont nous avons fait mention à propos du gouvernement de Tver dans lequel elle prend sa source, forme dans son cours long de plus de 400 verstes et constamment navigable, de nombreuses sinuosités. Se dirigeant au nord, elle entre de ce gouvernement dans celui de Novgorod, district d'Oustioujna; mais après avoir reçu au-dessus de la ville de district, la Tchagodochtcha, elle fait un coude vers le sud-est, forme la limite entre Tver et Iaroslavl, entre dans ce dernier gouvernement, et s'y jette dans le Volga (voir p. 126). Les autres rivières moins considérables peuvent être passées sous silence ici; il sera question plus bas de quelques-unes d'entre elles, à l'occasion du système de Tikhvine, l'une des trois communications entre la mer Caspienne et la Baltique.

Le climat de ce gouvernement, surtout dans les trois districts septentrionaux est rude et froid, plus froid même qu'à Saint-Pétersbourg, où les vents de mer tempèrent la rigueur de l'hiver; ici l'élévation du terrain contribue à l'augmenter, ainsi que l'humidité qu'entretiennent tant de lacs et de rivières. Néanmoins, l'air est sain, et les froids ne paralysent point encore la végétation.

(1) Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. II, p. 25.

Les forêts couvrent encore en grande partie le sol de ce gouvernement; celles de la couronne seules occupent 2,727,208 déciatines. L'agriculture, généralement languissante, ne donne de bons produits que dans les districts de Novgorod et de Demiansk; le terrain est peu fertile, et les gelées des nuits détruisent fréquemment l'espérance de la moisson. On a semé, en 1832, 276,919 tchetvertes de blé d'hiver, et 591,359 de blé d'été, total 868,278, le premier donne le troisième, et l'autre le second grain. En 1808, la moisson a été en tout, de 2,163,266 tchetvertes. On ne trouve presque pas de vergers et d'arbres fruitiers dans ce gouvernement. Les habitans, à l'exception de ceux des deux districts nommés, se livrent à la navigation fluviale, construisent des barques et se louent pour servir de pilotes. Cependant le chanvre et le lin viennent bien et fournissent même à l'exportation, ainsi que le bois des forêts qui produisent en outre toutes sortes de fruits sauvages, lesquels remplacent ceux des climats plus doux; elles renferment aussi quelques bêtes à fourrure. L'éducation des bestiaux est insignifiante; mais la pêche est très productive. Les salines de Staraïa-Rouss fournissent aux besoins de ce gouvernement et de celui de Tver.

L'industrie manufacturière, nulle il y a moins de vingt ans, fait maintenant quelques progrès. On comptait en 1830, 20 fabriques avec 375 ouvriers; en 1832, le total des ateliers d'industrie était de 47, dont 2 usines pour le cuivre; 2 manufactures de glaces, 16 tuileries, 11 tanneries, 6 fonderies de suif et 3 de chandelles, 2 fabriques de drap, etc. Les habitans s'adonnent au commerce et voyagent d'une foire, d'un marché à l'autre; leur trafic, les chevaux qu'ils fournissent aux postes et la navigation, forment la majeure partie de leur revenu.

La population professe la religion dominante, à l'exception seulement de quelques Finnois chez lesquels on rencontre encore le culte luthérien. Voici le résultat de la révision de 1796:

Clergé.	5,864
Noblesse et employés.	3,913
Marchands	5,763
Artisans.	11,898
Paysans	356,112
Total. . .	383,550 individus mâles.

En doublant ce nombre on a une population de 767,100 âmes,

[illegible] auquel il faudrait ajouter l'excédant des naissances pendant les 38 ans écoulés depuis. M. Arsenief adopte, pour l'année 1831, un total de 800,000 âmes : Wichmann et M. Ziablofki sont restés en-deçà de ce nombre, Hassel est allé au-delà de 900,000.

Les moyens de vérification nous manquent, le mouvement même de la population ne pourrait rien nous apprendre, par la raison qu'il est relatif à l'éparchie, laquelle comprend, avec le gouvernement qui nous occupe, celui d'Olonetz (1). Dans cet embarras, nous adoptons le chiffre de M. Arsenief, à savoir 800,000 âmes. Cette population absolue nous donne une population relative de 363 individus par m. c. g., et sous ce rapport, comme sous presque tous les autres, le gouvernement occupe un rang très subordonné.

Les habitations consistent en 10 villes, et 7,932 villages formant 690 paroisses ; 3,655 villages appartiennent à la couronne, 12 dépendent de la poste, 4,265 sont la propriété des nobles qui ont 1265 résidences ; près de la moitié des paysans sont à la couronne. En 1832, on a inoculé la vaccine à 11,980 enfans.

Pour l'instruction publique, Novgorod dépend, depuis 1831, de l'arrondissement universitaire de Saint-Pétersbourg : il y a un gymnase au chef-lieu, et seulement une dizaine d'écoles placées sous l'autorité séculière. Voici quelle en était l'état à deux époques différentes.

En 1828, établissemens 13 maîtres 22 élèves 697, dont 86 filles.
1832, — 10 — 49 — 915

Il y avait en outre, en 1831, dans les écoles entretenues par le clergé, c'est-à-dire dans un séminaire, dans 7 écoles de district et 7 de paroisse, 43 maîtres et 1,713 élèves. Ainsi, la population des écoles est à la population totale comme 1 : 304. Il paraît qu'il n'y a ni lithographie ni typographie, car ce gouvernement manque sur la liste publiée dans l'*Annuaire de l'Académie des sciences*, pour 1833.

L'éparchie de Novgorod est très ancienne : le premier évêché fut fondé en 988, par saint Vladimir ; ce fut Joachim Korsounianine qui d'abord occupa ce siége. Les évêques de Novgorod portaient le titre honorifique de [illegible] ou de seigneur. Élie, l'un d'eux, fut

(1) Le rapport officiel imprimé dans le *Journal russe du Ministère de l'intérieur*, juin 1833, donne, sans parler d'éparchie, le mouvement suivant de la population en 1832 : naissances 36,257, et décès 28,550. D'après ces chiffres, il faudrait élever celui de la population générale, mais évidemment, ils ne peuvent se rapporter qu'à l'éparchie.

promu, en 1166, à la dignité d'archevêque, les fiers Novgorodiens voulant avoir la prééminence sous ce rapport. Novgorod fut donc le premier archevêché russe (1). En 1572, il fut converti en siège métropolitain; mais en 1720 il perdit cette qualité qu'il partage aujourd'hui avec Saint-Pétersbourg. L'éparchie embrasse Novgorod et Olonetz; le titulaire, métropolitain de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, réside ordinairement dans cette dernière ville qui, cependant ne fait point partie de son diocèse. Celui-ci renfermait, en 1830, 27 couvens dont 6 de femmes, 775 églises et 18 cathédrales, nombre qui était autrefois plus considérable.

Novgorod est le siège d'un gouverneur militaire dont l'autorité s'étend aussi à Tver; les revenus du gouvernement civil s'élèvent, dit-on, à 2,733,000 roubles; l'état des dépenses annuelles n'est que de 76,954 roubles, sans doute monnaie d'argent. Le gouvernement a conservé les armes de l'ancienne grande-principauté, savoir, un fauteuil d'or sur champ d'argent; sur un coussin cramoisi sont placés la croix et le sceptre en sautoir, au-dessus est un candélâbre où brûlent trois bougies; un ours est debout de chaque côté du fauteuil.

Les districts, au nombre de dix, sont les suivans : Novgorod, Krestsy, Valdaï, Démiansk, Borovitchi, Oustioujna, Tchérépovetz, Kirillof, Bélozersk, Tikhvine.

Novgorod, anciennement surnommée *Véliki*, ou la grande, et long-temps fameuse dans le Nord, ne compte plus aujourd'hui parmi les grandes villes de l'empire, et ne conserve plus de son antique splendeur, que quelques monumens délabrés et des souvenirs formant avec son état actuel le plus pénible contraste. Novgorod, en français *Nouvelle-Ville*, est située au nord du lac Ilmen, sur le large fleuve Volkhof qui en découle, à 182 verstes de Saint-Pétersbourg, et à 516 de Moscou, sous 58° 31′ 3″ de lat., et 48° 56′ 17″ de long., dans une vaste plaine et sur la route qui forme la communication entre les deux capitales. La haute importance historique de cette ville de toute la Russie, celle dont les annales offrent le plus d'intérêt et de vie, nous impose le devoir de nous étendre sur son compte plus que ne le semblerait comporter sa nullité actuelle.

Histoire. Il n'est pas tout-à-fait certain que Novgorod ait déjà existé lors de la première arrivée des guerriers varèghes : ce n'est pas cette ville qui forma d'abord la résidence de Rurik. Il s'établit à Slovensk ou Aldéïoborg (p. 21), lieu situé un peu plus haut, sur

(1) Strahl, *Russische Kirchengesch*, t. I, p. 174.

le Volkhof, et qu'on croit reconnaître dans Staroïé-Gorodichtché (vieille ville, ou vieux bourg); Novgorod ou la Nouvelle-Ville, ne devint, qu'en 864, le siège de sa domination. La contrée qu'elle ne tarda pas à illustrer était connue dans le Nord sous le nom de *Gardérik :* celui d'*Austurgard* ou d'*Ostrogard,* confondu par les uns avec Gardérik, en est soigneusement distingué par les autres, comme désignant une contrée plus méridionale. Tous ces noms et beaucoup d'autres prouvent que le mot *gard,* dont le sens ordinaire est *ville,* s'appliquait à toute une contrée, et l'on traduit *Gardérik* par *regionis regnum,* le point dominant, le chef-lieu de la contrée. Muller (1) cependant l'explique par *royaume* ou *contrée de Gard,* et, suivant lui, ce nom de *Gard* était une abréviation de Holmgard, principale ville de la contrée, et de laquelle elle tirait son nom. Holmgard est, en effet, un nom connu aux plus anciens annalistes : mais appartenait-il dès l'origine à Novgorod, ou désignait-il d'abord Kholmogory la capitale des Biarmiens? c'est une question difficile à résoudre. Tout ce qu'on peut dire, à l'appui de l'opinion suivant laquelle Novgorod existait long-temps avant l'arrivée des Varèghes, c'est que les annalistes russes l'affirment, que Constantin Porphyrogenète, qui écrivait au commencement du xe siècle, la connaît sous le nom de *Nemogardas,* corrompu de celui de *Neogardas,* et que le même nom se rencontre déjà dans le passage de Jornandès cité plus haut. D'après ce passage, « les Slaves s'étendaient depuis la *Nouvelle-Ville, Sclavinum Rumunense,* et le lac *Musianus* jusqu'au Dniêstr, et au nord jusqu'à la Vistule. » Cette Nouvelle-Ville, semble d'autant plus être la même que Novgorod, qu'on apprend par la chronique de Sainte-Sophie, que le lac Ilmen s'appelait anciennement *Moïsk*, nom qu'on latin on pouvait bien traduire par *Musianus.* Ainsi Novgorod remonterait au VIe ou au Ve siècle de notre ère, antiquité assez respectable pour qu'il paraisse inutile de torturer un passage de Pline l'ancien, afin de retrouver l'Ostrogard des Scandinaves dans l'île d'Osericta, dont il est vaguement question dans ce passage. (2)

Quoi qu'il en soit de son origine, Novgorod devint, en 864, le principal siège de la puissance russe, car ses habitans slavons se soumirent à des étrangers pour mettre fin aux dissensions intérieures aux-

(1) *Kurzgef. Nachricht von dem Ursprunge der Stadt Novgorod*, etc., dans *Samml.*, t. V. p. 384. — *Voy.* aussi Bayer, *Geographia Russiæ vicinarumque regionum circiter a.* C. 948, dans *Comment. Acad. sc. Petrop.*, t. IX, p. 367-422.

(2) *H. N.*, XXXVII, 11.

quelles ils étaient en butte depuis la première expulsion des Varèghes. C'est peut-être à cette fusion des Slaves de l'Ilmen avec les Normands, si connus pour leurs entreprises maritimes, que Novgorod dut en partie sa prospérité et le cachet propre imprimé à son histoire : les aventuriers varèghes communiquèrent au peuple conquis leur esprit entreprenant, les familiarisèrent avec la mer, lui firent connaître le dehors, et jetèrent les fondemens du vaste commerce qui ne tarda pas à s'établir.

Lorsque Oleg, en 880, eut transféré à Kief le siège de la grande-principauté, Novgorod resta sous les ordres des lieutenans du prince : cependant, en 970, la ville obtint d'être gouvernée par un fils de Sviatoslaf, et ce fils, qu'elle avait choisi, celui qui fut plus tard saint Vladimir, résida dans son sein jusqu'à ce qu'il fut lui-même appelé au trône de Kief. Il envoya alors successivement à Novgorod Dobrynia, son oncle, et ses deux fils Vouicheslaf et Iaroslaf ou Iourii. Après avoir reçu le baptême, Vladimir envoya une armée contre Novgorod pour y extirper le culte des idoles. Peroun, dont le culte semble être parti de ce point, fit place au Dieu des chrétiens; et Joachim de Korsoun établit à Novgorod, son siège épiscopal. La première église qui y fut fondée était à l'invocation de saint Joachim et de sainte Anne; on y en ajouta une peu après en l'honneur de sainte Sophie, ou de la sagesse du Très-Haut, église alors construite en bois et orné de 13 coupoles; en même temps une école fut ouverte pour instruire la jeunesse dans les principes du christianisme (1). Sous Jaroslaf la ville commença à fleurir : ce prince y établit si bien son autorité, qu'il oublia même de payer à son père le tribut d'usage, et qu'il allait y être contraint par les armes quand Vladimir mourut. Cet évènement rendit Iaroslaf maître de Kief; mais il resta toujours attaché à son ancienne résidence, et alla souvent la visiter. Son palais, construit dans la *ville marchande*, resta long-temps célèbre sous le nom de *cour de Iaroslaf*. Il conféra aux Novgorodiens des privilèges qui devinrent la base de cette liberté orageuse, à laquelle ils durent, dans la suite, tant de gloire et aussi tant de malheurs, et il leur donna un code de lois, conçu et rédigé dans l'esprit des législations du nord, plutôt que suivant les principes de l'empire de Byzance. Son fils, Vladimir Iaroslavitch, commença la construction en pierre du Kreml et de Sainte-Sophie; ce temple, regardé alors comme un des plus beaux du temps, fut

(1) Strahl, *Russ. Kirchengesch*, t. I, p. 75.

inauguré en 1051, sous un des successeurs de Vladimir; mais il n'échappa pas à la fureur du prince de Polotsk qui, ayant pris la ville en 1067, la livra au pillage et à l'incendie. A cette époque, les habitans de Novgorod furent souvent en guerre avec leurs voisins, et des campagnes heureuses contre les Iames et les autres Tchoudes, commencèrent à agrandir leur territoire. Le morcellement où tombait alors la Russie, et les troubles qui en devinrent la conséquence inévitable, leur permirent de faire des conquêtes d'une autre nature. L'autorité des princes qui les gouvernaient au nom du chef de l'état, déchut d'année en année, et après avoir renvoyé, en 1136, Vsévolod, fils du brave Mstislaf Vladimirovitch, ils s'arrogèrent le droit de choisir à leur gré celui qui devait les gouverner, et même de poser à son pouvoir les limites qu'ils jugeraient nécessaires. Les princes russes, hors d'état de combattre une telle prétention, en subirent toute la tyrannie : tour-à-tour et au bout de peu d'années, ils lassèrent l'inconstance de ce peuple, et furent congédiés ou expulsés eux-mêmes et outragés encore dans la personne de leurs *poçadniks* ou lieutenans. Ces poçadniks, jusqu'en 1055, étaient à leur nomination : les Novgorodiens voulurent les nommer eux-mêmes, et, dès l'an 1132, on les voit changer tous les ans ces officiers. Leur charge devint ainsi une magistrature populaire qu'on a comparée à celle des bourguemestres, dans les villes d'Empire. Ils paraissent avoir joui d'une haute considération, puisque l'un d'eux, Iakoun Miroslavitch, maria, en 1176, sa fille au prince de Novgorod Mstislaf Rostislavitch, neveu du grand-prince André Bogoloubivoï. En moins d'un siècle trente princes se succédèrent sur le trône chanceux de Novgorod. Toujours en butte à la méfiance d'une bourgeoisie turbulente et présomptueuse et à son esprit d'opposition, ils s'y sentirent si peu à leur aise, que beaucoup l'abandonnèrent de leur plein gré, se hâtant, après un court séjour dans la ville, de retourner au milieu des populations plus dociles et plus façonnées au joug que l'ambition leur avait fait quitter. Et non contens d'entrer eux-mêmes en partage de l'autorité souveraine, les Novgorodiens élevèrent encore presque au niveau du trône le siège du chef de leur église, déjà décoré du titre pompeux de *vladyk* ou seigneur. Jusqu'en 1165 ils avaient eu neuf évêques dont le pouvoir était toujours allé en croissant; mais alors ils voulurent avoir à leur tête un archevêque, et cet accroissement de dignité augmenta nécessairement l'influence de leur premier pasteur.

L'histoire de Novgorod, à cette époque reculée, est obscure et in-

certaine : à en croire beaucoup d'historiens, les progrès de cette ville auraient été d'une rapidité prodigieuse. Elle en fit les principaux dans le XIIe siècle. Alors, des anciens rapports avec les Varèghes et sans doute plus encore ses envahissemens sur les Tchoudes, envahissemens au moyen desquels elle finit par arriver sur la Baltique, la mirent en rapport avec l'île de Gothland (Visby) et le Danemark, et bientôt aussi avec des villes allemandes. Alors Novgorod avait des bâtimens en mer, elle jouissait dans l'île de Gothland du droit d'avoir son église, elle-même admit les étrangers à bâtir dans son enceinte une cour particulière (1225) qui leur servît de dépôt, et elle étendit insensiblement son territoire jusqu'aux extrêmes limites du nord. Parmi les villes allemandes, Lubeck fut la première qui envoya des marchands dans ces contrées lointaines, et les avantages de ces relations avec une ville que le Volga et ses affluens mettaient en communication directe avec l'Asie, tentèrent dans la suite la ligue Anséatique. Cependant le comptoir établi à Novgorod, en 1276, ne doit pas être rapporté encore à cette ligue, mais à quelques villes. Le premier traité que nous connaissions est de 1269.

L'invasion des Tatars, en isolant cette république marchande, contribua encore à augmenter son indépendance : ce n'est pas qu'elle put se soustraire entièrement à l'obligation de payer un tribut au grand-khan; mais les *baskaks* ou receveurs de ce dernier, ne furent jamais admis dans ses murs : on envoyait au grand-prince la somme pour laquelle la ville était imposée.

Toutefois un plus grand danger l'avait d'abord menacée. En 1237, Batu-khan avait marché sur Novgorod : mais arrivé à *la croix d'Ignace*, à environ cent verstes de la ville, il s'était tout-à-coup arrêté et avait donné l'ordre de la retraite. Les Russes crièrent au miracle : les prières du clergé et l'intercession des saints pouvaient seules avoir opéré cet heureux changement. Cependant le prince Chtcherbatof, dans son *Histoire de Russie*, a essayé de l'expliquer par le cours naturel des choses. Batu-khan, dit-il, « prévit que la population aguerrie et nombreuse de Novgorod ne lui livrerait cette ville bien fortifiée, qu'après un siège de longue durée. Le butin immense que son armée traînait à sa suite, en la surchargeant de bagage, l'avait rendue pesante, avait embarrassé sa marche et affaibli ses forces. Un seul échec essuyé dans la Russie septentrionale, pouvait ranimer le courage abattu des princes russes cachés en divers endroits, rendre aux peuples des états nouvellement conquis le souvenir de leur ancienne liberté et détruire tout d'un coup les

fruits de ses victoires et de ses conquêtes. Qui sait d'ailleurs si Batu ne fut pas forcé à la retraite, ou par un soulèvement réellement arrivé à l'intérieur de son empire, ou par un ordre du grand-khan Oktaï. »

Novgorod fut donc préservée de la désolation qui marchait à la suite des conquérans Mongols : elle fit bien, en 1259, sa soumission ; mais ce fut plutôt pour la forme que dans le fait, et sans doute aussi dans l'espérance de faire ouvrir l'orde gorgée de richesses à l'esprit entreprenant de ses marchands. Car cette ville, déjà célèbre comme entrepôt des marchandises du nord de l'Asie, pouvait faire désormais, à travers les camps des Mongols, un commerce auquel jusque-là, les Boulgars d'une part, et les Khazars de l'autre, avaient servi d'intermédiaires.

La fortune de Novgorod exaltait le courage et l'enthousiasme de ses habitans : *qui s'attaquerait à Dieu et à Novgorod la grande !* (1) tel était leur adage ; et en effet leur nom était respecté en Russie, redouté des Tchoudes, leurs plus proches voisins, et plus d'une fois les bannières de Sainte-Sophie avaient mis en fuite les vaillans frères Porte-Glaives et les Suédois non moins aguerris. (2) Outre Torjok, Béjetzkoï-verkh, Vologda, et des villes qui n'existent plus aujourd'hui, la Permie, Petchora, Iougra, dépendaient, dès 1271, de Novgorod ; ainsi cette république avait plus d'étendue et plus de ressources que la grande-principauté. Toutefois on est étonné d'apprendre qu'avant le commencement du XIVe siècle une ville si commerçante n'ait point eu de monnaie à elle, ni admis à la circulation celle des étrangers. Il est vrai que les Anséatiques n'en introduisaient pas en Russie ; ils y faisaient un commerce tout d'échange ; l'argent était même quelquefois de contrebande (3). A Novgorod, les *morthi* ou peaux de martres entières ou coupées, en tenaient lieu dans les temps anciens ; et lorsqu'elles furent devenues rares, la peau de la tête des écureuils servait de petite monnaie (4). En 1420 seulement Novgorod fit battre monnaie, lorsque l'usage de l'argent monnayé était, depuis long-temps, introduit par les Tatars à Moscou et à Tver. Mais la valeur intrinsèque de la monnaie de Novgorod surpassait de moitié celle des monnaies de ses rivales, et ce fait atteste la richesse de la première. Les relations avec la ligue Anséatique devinrent plus

(1) *Kto protif Boga i Velikavo Novagoroda !*

(2) Karamzine, t. VI, p. 126.

(3) *Voy.* sur cette matière, Sartorius, *Geschichte des Ursprungs der deutschen Hanse*, 2e édit., t. I, p. 108-154. Il fait connaître les traités et les réglemens.

(4) Müller, t. V, p. 430-434.

intimes, quoiqu'il soit faux de dire que Novgorod en faisait partie : chaque ville de la ligue avait des armateurs pour Novgorod qui prenaient le chemin ou de la Néva, ou de la Narova; quelquefois on faisait le voyage par terre. Le comptoir anséatique, à Novgorod, était entouré de sentinelles, et gardé la nuit par de grands chiens déchaînés; souvent les marchandises étaient déposées dans l'église.

Au XIVe siècle, le lien qui unit Novgorod à la grande-principauté se resserra : la république reçut de Moscou ses gouverneurs, et fut souvent obligée d'y envoyer le tribut qu'on lui imposait. Elle le faisait à regret: les progrès toujours croissans du pouvoir central, depuis Dmitri Donskoï, l'alarmèrent au point qu'elle commençait à chercher un appui auprès des Lithuaniens, dont la puissance balançait celle de la Pologne et celle de la Russie. On a dit à tort qu'elle a été tributaire des premiers : quelquefois elle a dû se racheter par des présens offerts au redoutable Vitoft ou Vitold, et à ses successeurs (1414, 1443 et 1471), mais jamais Novgorod n'a cessé de faire partie du territoire moscovite.

La ville, ornée de temples et d'édifices somptueux, s'était successivement agrandie; en 1383, on avait construit le grand pont sur le Volkhof joignant les deux principaux quartiers, puis on avait ceint d'un rempart celui de Sainte-Sophie, et quatre ans plus tard (1387), la *ville marchande* de même; mais dans les XIVe et XVe siècles, la ville devint tour-à-tour la proie de la peste, de la disette et d'une suite d'incendies, comme l'histoire de toutes les villes russes en offre en si grand nombre. En 1388, 24 églises furent consumées par le feu, et deux ans auparavant le grand-prince avait réduit en cendres un égal nombre de couvens; en 1409, un autre incendie détruisit 15 églises en pierre et beaucoup d'habitations.

La ville se gouvernait elle-même, malgré la présence d'un prince ou d'un gouverneur envoyé de Moscou: sa constitution ressemblait beaucoup à celle des villes libres allemandes avec lesquelles elle était en communauté. Les *boïärs* formaient le conseil de la ville, et leur charge était élective : ce conseil était présidé par le *poçadnik* à temps (*stépennoï*), auquel était confié le pouvoir exécutif. Toutes les affaires civiles, et surtout la juridiction, concernaient ce magistrat; le prince, chargé tout au plus du commandement militaire, n'avait là rien à voir, et n'exerçait aucune influence en ces matières. Quelquefois il paraît y avoir eu plusieurs poçadniks à-la-fois, un pour chaque quartier de la ville; mais peut-être les historiens ont-ils confondu souvent les *anciens poçadniks* qui conservaient ce titre honori-

fique avec le poçadnik en charge, qu'ils pouvaient être appelés, par l'élection des boïars, à remplacer. Pour contrebalancer l'autorité assez étendue du poçadnik élu par le conseil, on lui opposait le *tyciatskoï* (commandant de mille hommes), élu par la bourgeoisie tout entière. Chargé de la police, il avait à cet effet sous ses ordres des centeniers; mais il avait aussi la mission de défendre les droits du peuple contre les empiétemens du poçadnik et du conseil. Les boïars étaient choisis parmi les bourgeois les plus considérables appelés *jitii ludi*, c'est-à-dire gens domiciliés; les marchands (*kouptzy*) et le bas-peuple (*tchornié ludi*) formaient les deux dernières classes. La liberté de la ville s'exerçait dans l'assemblée populaire (*vètcha*) composée de toutes les classes réunies, et le beffroi (*vètchevoï kolokol*) (1) en était le symbole et le *palladium*. Malheureusement, la liberté, le plus souvent, ne produisait que tumulte et orages; on cite peu de traits décelant ces vertus sans lesquelles elle ne saurait exister. On ne sait rien de certain sur la durée des fonctions de tous les magistrats. Enfin, la ville était divisée en *bouts* (*konetz*) ou quartiers, au nombre de 5, dont les noms étaient: Nérofskoï, Gontcharskoï, Slovenskoï, Zagorodskoï et Plotinskoï. (2)

Malgré ces formes républicaines et cette organisation indépendante, Novgorod ne contestait pas au grand-prince son droit de suzeraineté: le plus souvent ses gouverneurs ou les princes par lesquels il se faisait représenter, étaient bien accueillis; le tribut était acquitté même sous forme de capitation, et la ville prêta secours en diverses occasions au chef de l'état. En revanche, Vassilii Iouriévitch céda, en 1435, aux Novgorodiens plusieurs portions de territoire, et entre autres Volokolamsk et Vologda qui restèrent en litige entre les deux gouvernemens, ainsi qu'Oustioug et le pays de la Dvina, dont les Moscovites s'étaient emparés. Mais pour avoir toujours sous la main un contrepoids à cette puissance croissante des grands-princes, ils souffrirent que les descendans du Lithuanien Narimund, s'établissent à Oréchek et dans le pays entre le lac Lagoda et la mer.

(1) Par un singulier *quiproquo*, Coxe a dit dans son *Voyage* (t. I, l. IV, c. 2): « Cette cloche fut appelée *éternelle* par les habitans. » Il a confondu deux mots russes semblables. *Vètchnoi* est dérivé de *vetcha*, l'assemblée, et non de *vèk*, l'espace indéterminé. Ce mot de *vètchnoï* est ainsi écrit par le savant Muller; mais *vètchevoï* nous paraît préférable.

(2) Muller, *Sammlung*, t. V, p. 461-465. Strahl, *Gesch. des russ. Staates*, t. I, p. 371-375.

De là les prétentions des Lithuaniens. Les relations entre Novgorod et la Lithuanie devinrent même si intimes, que le grand-prince Casimir, fils de Iaghiel (Jagellon) ne craignit pas de demander à la ville (1443) qu'elle reçût de lui un gouverneur. Cette demande, à la vérité, ne fut pas admise, mais néanmoins on voit les Novgorodiens joindre leurs troupes aux forces lithuaniennes, dans la guerre contre l'ordre Teutonique, leur ennemi commun; et plus d'une fois la république fut réduite à se racheter, par des présens, des prétentions toujours croissantes de ses ambitieux auxiliaires.

Mais une ambition plus puissante et plus énergique s'agitait alors au cœur même de la Russie, et Novgorod en devint la proie comme la plupart des principautés. Ivân III Vassiliévitch avait décidé que désormais la Russie n'aurait plus qu'un maître; que ce maître unique serait le grand-prince, qu'il serait obéi partout, depuis le pied de l'Oural jusqu'aux bords de la Narova. La turbulence des Novgorodiens contrariait les vues de ce despote restaurateur, les orages des assemblées populaires révoltaient sa fierté, et sa haine, remontant de l'effet à la cause, poursuivit la hanse qui se gouvernait suivant des principes démocratiques. Il n'y avait d'ailleurs pas de temps à perdre pour empêcher que la plus ancienne métropole russe ne passât en des mains étrangères. Ivân, informé des négociations de la ville avec la république de Pologne, n'épargna pas les avertissemens : il fit savoir aux poçadniks qu'en se soumettant à ses volontés Novgorod aurait en lui un gracieux souverain, et il menaça pour le cas contraire : ses envoyés furent mal reçus, et il arma (1471). Un été très sec dessécha les marais qui rendaient la ville presque inabordable à une armée, et qui dans cet état n'arrêtèrent point celle des Moscovites. Les richesses et le commerce avaient énervé les républicains : quoique supérieurs en nombre (leur cavalerie seule comptait 30,000 hommes), ils furent battus sur le Chélone, et ils n'hésitèrent plus à implorer la merci du grand-prince. Celui-ci les traita avec clémence : flatté de leur soumission, il se contenta de recevoir leurs nouveaux sermens, de leur imposer un tribut, et d'installer au milieu d'eux ses lieutenans. Cependant les fils de la fameuse Marfa Poçadnitza, marchant sur les traces de leur mère, aussi contraire au grand-prince que dévouée aux intérêts de la Pologne, continuèrent d'agiter la ville par leurs intrigues en faveur de cette république royale : les citoyens divisés d'opinion entretenaient la discorde, et invoquèrent tour-à-tour l'assistance d'Ivân. Ainsi l'esprit de parti acheva de perdre une population déshéritée de ses anciennes vertus.

La Russie vit alors un spectacle nouveau : des citoyens de Novgorod affluèrent à Moscou, les uns pour se défendre, les autres pour accuser; tous, pour corrompre, par la flatterie, l'arbitre de leur sort, lui donnaient le titre de *goçoudar* (souverain), contre lequel s'était révoltée jusque-là la fierté de ces républicains, et dont *gospodine* (seigneur) avait toujours tenu lieu. Ivân voulut profiter de cette trahison; mais la ville, retrouvant un peu de courage, désavoua ceux qui l'avaient ainsi compromise à Moscou : au son du beffroi, le peuple, honteux et indigné, accourut à la *vètcha*, et, usant encore une fois de ses anciens droits, se fit à lui-même sanglante justice (1477). Ramené devant Novgorod par ces violences, Ivân se montra moins facile que la première fois : il exigea de la ville une soumission absolue, et voulut en être le maître aux mêmes conditions que de Moscou. Toutefois, quelques concessions furent encore faites à la prière de l'archevêque : ainsi Novgorod restait dispensée de fournir des troupes dans la guerre contre les Tatars, et la ville continuait de s'imposer elle-même de commun accord avec le prince; mais la charge du poçadnik, celle du *tyciatskoï*, furent supprimées ; le peuple perdit le droit de se réunir sur la place publique, et le symbole de sa liberté, le beffroi, fut transporté à Moscou. Ivân installa ses représentans dans la Cour de Iaroslaf. L'archevêque lui-même qui, par des trames ourdies avec la Pologne, avait encore une fois fait revenir Ivân, se vit dépouillé de ses droits et de son diocèse, et, pour le remplacer, l'autocrate désigna trois prêtres, parmi lesquels il voulut bien que le sort désignât le nouvel archevêque. Cependant la soumission de la ville était loin d'être complète : les hautes classes ne cachèrent pas leur mécontentement, et différentes conspirations éclatèrent. Pour y mettre un terme, Ivân transplanta d'abord 50 des plus riches familles dans d'autres parties de son empire, et en condamna, en 1489, mille autres à la même déportation. Les boïars et les *jitii ludi* de Novgorod allèrent peupler les solitudes de Mourom, de Nijni-Novgorod et de Rostof, et des Moscovites les remplacèrent dans la ville conquise. Les négocians allemands subirent à leur tour de mauvais traitemens, et furent pendant trois ans retenus dans les cachots. En 1490, Ivân fit entourer le kreml d'une nouvelle muraille en pierre, dont le Milanais Solari fut l'architecte; quelques années auparavant, Aristotil avait construit, par ses ordres, un pont sur le Volkhof. Ce fut pour la forme, bien plus que par le fait, que Ivân se dessaisit, en 1499, de son autorité sur sa conquête, en nommant son second fils Vassilii grand-prince de Novgorod et de Pskof.

Lorsque ce prince succéda à son père dans l'autocratie, Novgorod doit avoir été encore une ville très populeuse, car on lit dans ses annales que la contagion de 1508 lui enleva 15,396 de ses habitans. La description qu'en fait Richard Chancellor, qui y passa en 155. pour aller à Moscou, vient à l'appui de ce fait : « Après Moscou, dit-il (1), Novgorod passe pour la principale ville de la Russie; quoique inférieure à l'autre, cette ville ne lui cède pas en grandeur; elle est la première et la plus grande place de commerce de tout l'empire moscovite ». D'après Coxe (2), elle aurait eu jusqu'à 400,000 habitans dans les temps de sa splendeur; mais nous sommes loin d'ajouter foi à cette assertion.

Sous Vassilii Ivanovitch (1505-1530), Pskof, la fidèle alliée de Novgorod, perdit aussi ses privilèges : celle-ci, en attendant, resta tranquille, et la conduite des gouverneurs moscovites ayant provoqué de justes plaintes, Vassilii leur adjoignit même, comme juges-assesseurs, 48 citoyens choisis parmi les plus notables de la ville.

Mais un effroyable orage éclata sur la malheureuse ville sous Iván-le-Terrible, fils de Vassilii. Ce prince l'avait pendant long-temps traitée avec faveur, sans doute par considération pour l'archevêque Macaire auquel il était attaché et qu'il fit nommer métropolitain de Moscou; mais les évènemens changèrent entièrement ses dispositions. Il venait d'apprendre (1570) que Pimen, le successeur de Macaire, était en correspondance avec les Polonais, ce qu'il ne pouvait faire sans s'être assuré des sentimens de ses principaux concitoyens (3). Sa vengeance fut terrible : une horrible solitude succéda à l'activité bruyante de ces marchands indociles. (4)

Iván Vassiliévitch alla lui-même présider à l'exécution : au rapport même des annalistes russes, le jugement dura cinq semaines, et c'était peu que 600 arrêts de mort par jour; plus de 1,000 en furent quelquefois exécutés. S'il fallait en croire quelques historiens, 30,000 hommes (5) auraient ainsi expié le crime de la ville; et depuis ce moment l'histoire ne parle plus de privilèges

(1) Hackluyt, t. I, p. 251.

(2) *Voyage*, t. I, liv. IV, chap. 4.

(3) Novogrodienses ad regis Poloniæ partes aliquantulum propensiores fuisse. Guagnini, dans *Scriptores. hist. mosc.*, p. 190.

(4) Uhlefeld, *Hodæporicum Ruthenicum*, p. 14.

(5) La Motraye, *Voyages, en anglais et en français*, p. 208, retranchant un zéro, réduit le chiffre à 3,000.

dont aurait joui Novgorod. Le lien qui l'unissait aux villes Anséatiques fut rompu pour quelque temps, et d'ailleurs, lorsqu'en 1584 Arkhangel fut bâti, c'est cette nouvelle ville qui devint l'entrepôt du commerce extérieur ; quelques relations furent cependant renouées entre Novgorod et Lubeck pendant le règne de Boris Godounof.

Dans les troubles qui suivirent la mort de ce parvenu, dont les bienfaits ont fait oublier l'usurpation, Novgorod tint le parti du prince Chouïski, et eut le roi de Suède pour auxiliaire : Chouïski ayant succombé, les Suédois demandèrent néanmoins le prix de leur intervention, et le comte de La Gardie s'empara en 1611 de la ville, pour la soustraire aux armes des Polonais, alors maîtres de Moscou. On négocia même avec le roi de Suède, pour former de Novgorod une grande-principauté détachée, en faveur d'un de ses princes : mais ce n'est plus à la ville même qu'il faut rapporter ces faits ; la population avait changé, et les Moscovites établis sur les propriétés des familles décimées ou transportées en d'autres lieux, suivirent la direction qu'ils recevaient des gouverneurs ou des chefs de l'armée réunie pour combattre les Polonais. Quoi qu'il en soit, les lenteurs de Gustave-Adolphe firent échouer ses négociations, et, désespérant de se maintenir à la longue dans Novgorod, ce roi l'évacua en 1617, en vertu du traité de Stolbova, et se contenta de la cession qui lui fut faite de l'Ingrie et de la Carélie.

En 1650, le commerce, fidèle à ses habitudes, avait repris, et Novgorod possédait encore une fois dans ses murs un grand nombre de negocians allemands ; mais la barbarie avait établi son siège dans cette ville déchue, et les fureurs d'une populace avide de pillage et de sang, opposèrent un obstacle invincible au retour de ses anciennes prosperites. Accusés d'être les complices du favori Morousof, les marchands étrangers furent dépouillés, maltraites et retenus captifs ; les maisons des riches furent en même temps livrées au pillage, le voïvode, assailli dans sa maison, ne dut son salut qu'à la fuite, et l'autorité même du métropolitain Nicon fut meconnue. Après tant de crimes, les meneurs durent craindre la vengeance du tsar : pour y echapper, ils appelèrent à leur secours, les uns la Suède, les autres la Pologne ; mais leurs desseins furent prévenus. Depuis ce temps, l'histoire de Novgorod, gouverné par les voïvodes, ne présente plus aucun intérêt particulier et se confond avec celle de la Russie entière. La ville déchut de plus en plus, et la fondation de Saint-Pétersbourg porta le dernier coup à son commerce. Aujourd'hui *Novgorod-Véliki* n'est plus qu'un vain nom qu'on ose à peine em-

ployer pour distinguer cette ancienne seconde métropole de ses homonymes, Nijni-Novgorod, Novgorod Séverskoï, etc.

Description. L'aspect actuel de cette ville, jadis si fière de sa grandeur, accuserait l'histoire de mensonge si la transition n'y était marquée, si son récit oubliait les horribles exécutions qui, à plusieurs reprises, dépeuplèrent Novgorod, si les rapides progrès d'Arkhangel, de Saint-Pétersbourg, n'expliquaient son appauvrissement, et si quelques couvens, aujourd'hui à distance de la ville, n'attestaient la vaste étendue de son ancienne enceinte. Depuis Uhlefeld, les voyageurs la virent décheoir par degrés; elle est si bas aujourd'hui, que le rapport officiel de 1830 n'accuse que 8,634 habitans, et du temps de Coxe, il n'y en avait même que 7,000; la description des Elzévirs de 1630 (1) lui en donnait encore 20,000.

Pour donner une idée exacte de ce qu'elle est devenue, transcrivons un passage du voyage de La Motraye, voyageur qui vit Novgorod en 1726 : « Rien n'est plus trompeur que la vue de Novgo-« rod à 5 ou 6 verstes de distance : son étendue, le nombre et la « hauteur de ses tours et de ses clochers, promettent une des plus « belles villes de l'Europe; mais quand on en approche de quelques « centaines de pas, on commence à voir que ses murs et ses mai-« sons ne sont que de bois; quand on y est entré, on les trouve fort « mal bâtis, c'est-à-dire, de poutres et de solives qu'on a grossière-« ment entassées les unes sur les autres, et croisées au coin en carré. On « n'y trouve pas les rues mieux pavées, ni autrement que celles des « deux villes basses de Pleskow; il n'y a que les églises et très peu « de maisons qui soient bâties de pierres ou de briques ou de tous « les deux; outre cela, un château bien garni d'artillerie, à-peu-« près de la forme de celui de Pleskow, mais beaucoup plus grand, hors « de la ville, ou au moins de l'autre côté de la rivière Wolgka (Volk-« hof). Ce château, qui est ceint d'assez bonnes murailles, communique « avec cette ville par un pont de bois long de 408 pas. Les plus belles « églises sont Sainte-Sophie, qui est la cathédrale, Saint-André, Saint-« Michel, Saint-Nicolas, Saint-Démitrius.... Il y a peu de peintures « dans ces églises et dans tout le reste qui méritent d'être vues. Il peut « y avoir en tout 80 ou 85 églises en comptant celles des monastères. « Quelques écrivains ont compté jusqu'à 70 monastères (1) à Novgo-

(1) *Russia seu Moscovia itemque Tartaria*, p. 162.

(2) Meyerberg en compte même jusqu'à 180 de moines. Voyez l'Album et l'ouvrage de M. Adelung, p. 125.

« rod : c'était apparemment lorsqu'elle subsistait dans sa plus grande « étendue, car des restes des murailles, des tours ou des clochers qu'on « voit encore çà et là dans ses environs, marquent que non-seulement « les murs étaient autrefois de pierres, mais qu'elle était bien plus « grande qu'elle n'est aujourd'hui » (p. 207, 208).

Voici ce qu'en avait dit Oléarius, cent ans plus tôt : « Il y en a qui la « veulent mettre en parallèle, pour sa grandeur, avec la ville de Rome; « mais ils se trompent. Car, quoiqu'on l'appelle communément *Wé-* « *liki-Novogorod*, c'est-à-dire, *le Grand Novogorod*, cependant elle « ne peut pas entrer en comparaison avec la ville de Rome. Il y a « beaucoup d'apparence qu'autrefois elle était bien plus grande « qu'elle n'est aujourd'hui : non-seulement parce que c'était la pre- « mière ville de tout le septentrion pour le commerce, mais aussi « parce qu'on voit dans son voisinage des restes de murailles et de « plusieurs clochers qui faisaient sans doute partie de la ville. Le « nombre de ses clochers promet quelque chose de plus beau et « de plus grand que ce qu'elle est en effet : puisqu'en approchant « de la ville, l'on n'y voit que des murailles de bois et des maisons « bâties de poutres et de solives de sapin mises les unes sur les « autres. » (1)

Le Volkhof divise Novgorod en deux parties, la *Sofiiskaïa* et la *Torgovaïa* (à sous-entendre *storona*, côté de Sainte-Sophie et côté marchand). Ce fleuve est profond, car dans la saison même où ses eaux sont basses, il n'a pas moins de 14 pieds de profondeur, et il arrive quelquefois à plus de 30 pieds. Du mois d'avril au 20 mai, il grossit rapidement. On jeta le premier pont sur ce fleuve en 1383 : construit en bois et sur des culées en bois chargées de pierres, il se dirigeait depuis la partie sud du *bout slavon* de la Torgovaïa vers l'église Troïtzkaïa Iamskaïa, d'où la route traversait le kreml en passant sous la tour qu'on reconnaît au puits et à l'image du Sauveur. Un nouveau pont fut construit en 1508 : ces ponts sont quelquefois devenus la proie des flammes. Celui que l'on voit aujourd'hui est composé de 11 arches, dont celle du milieu a 80 pieds d'ouverture; il est en bois, mais les culées et les piles sont en granit; sa largeur est de 6 sagènes, et sa longueur de 117 1/2. Il a été construit suivant le plan présenté, en 1825, par le colonel du corps des voies de communication, Reichel. Sur ce pont, on jouit d'une vue belle et pittoresque.

(1) Trad. de Wicquefort, t. I, p. 124, à l'année 1636.

Le côté marchand ou la Torgovaïa, sur la rive droite du Volkhof' n'est qu'un triste amas de cabanes en bois occupant une vaste étendue, mais irrégulier, malpropre, avec des rues souvent sans pavé. Environ 50 églises en pierre ou en bois, une espèce de palais impérial, un gostinoï-dvor en bois, et une grande manufacture de cordages varient faiblement l'aspect misérable de ce quartier, anciennement siège d'un grand commerce. La Sofiiskaïa, à la gauche du fleuve et du côté de Saint-Pétersbourg, est entourée d'un rempart de terre et d'un fossé assez profond. Là se trouve le fort ou *kreml*, d'une forme ovale, et entouré d'un mur de pierre. Ce mur, assez semblable à celui dont est ceint le kreml de Moscou, est fortifié de distance en distance de grosses tours rondes et carrées. Nous avons vu qu'après avoir été d'abord en bois, il fut construit en pierre en 1044 et rebâti en 1490, à frais communs, par Iván III Vassiliévitch et l'archevêque Gennadius. Là se trouve le temple vénérable, auquel cette partie de la ville doit son nom, Sainte-Sophie, dont l'auguste bannière a souvent conduit les Novgorodiens à la victoire. Cette cathédrale se compose aujourd'hui de deux bâtimens, l'église d'hiver et l'église d'été; c'est cette dernière qui est l'ancienne. Construite en bois en 992, elle le fut en pierre, de 1044 à 1051, à l'instar de Sainte-Sophie de Constantinople. En 1832, le gouvernement a fait restaurer ce temple, peut-être le plus ancien de la Russie, en s'efforçant de lui conserver son caractère particulier. C'est un carré très haut, surmonté d'une coupole dorée qu'entourent quatre petites coupoles ou tourelles. A l'intérieur, douze immenses piliers soutiennent la voûte, et divisent la nef en galeries ou chapelles. L'iconostase, riche, mais portant les traces d'une grande vétusté, s'élève jusqu'à la coupole; elle est ornée d'images dites *korsouniennes*: de Jésus-Christ, de la Vierge, de sainte Sophie, précieusement ornée, des apôtres Pierre et Paul; et tous les murs sont en outre couverts de peintures sur fond d'or, très curieuses par leur antiquité. Vis-à-vis des portes tsariennes sont les deux sièges ou trônes du tsar et du patriarche. A l'extrémité occidentale opposée à l'iconostase, on admire les fameuses portes de bronze, dites *Korsouniennes* et que le baron de Herberstein a le premier fait connaître (1). Korsoun est l'ancien Kherson de la presqu'île de Crimée, ville grecque jadis riche et florissante, mais qui fut détruite par les Turcs vers la fin du XIV[e] siècle. Saint Vladimir en a fait la

(1) On les trouve représentées avec exactitude et décrites avec érudition dans Adelung, *Die Korssunschen Thüren*, etc. Berlin, 1823. in-4°.

conquête, en 988, y a reçu le baptême en même temps que lui fut remise la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin, et l'a ensuite restituée à l'empire de Byzance (1). La tradition veut que ces portes aient été apportées de là par Vladimir : mais les figures d'évêques catholiques et les inscriptions latines qu'on y voit ne sont pas favorables à son récit. C'est sans doute d'Allemagne qu'elles sont venues, et M. d'Adelung regarde l'épithète *korsounien* comme générique, les Russes l'ayant appliqué à un grand nombre de monumens très anciens. Ces portes qui n'ont pas tout-à-fait douze pieds de haut et trois de large, présentent chacune, dans vingt-quatre champs ou compartimens, une multitude de figures très curieuses, la plupart relatives au Nouveau-Testament, mais entremêlées de quelques-unes appartenant à la mythologie. Elles sont de bois et seulement recouvertes en bronze; généralement leur conservation est parfaite. Les portes dites *Suédoises* ferment, du côté opposé, l'entrée de la chapelle dédiée à la *naissance de la mère de Dieu* : elles sont aussi en bois et recouvertes en métal avec des ornemens simples, mais de bon goût, et ont un peu plus de 8 pieds de haut, et un peu plus de 3 pieds de large. D'après les annalistes suédois, les Russes ou Novgorodiens auraient fait en 1188, une descente près de Stockholm, auraient tué l'archevêque d'Upsal, pris le 14 juillet la ville ancienne et commerçante de Sigtouna (sur une île du lac Mælar, à son embouchure dans la mer Baltique), et tellement ravagé cette dernière, qu'elle aurait perdu à jamais l'état de prospérité où elle était alors (2). Enfin, on montre, dans l'église de Sainte-Sophie, les sarcophages de Vladimir Iaroslavitch, mort en 1051, d'Anne sa mère, et fille d'un empereur de Constantinople, d'Alexandra sa femme, et de Mitchislaf, son frère, qui tous y sont inhumés. Auprès de Sainte-Sophie, dans la partie septentrionale du kreml, est le palais archiépiscopal habité par l'évêque suffragant de cette ville, et qui fut bâti en pierre en 1433. Parmi les bâtimens vieux et nouveaux dont se compose ce palais, on fait remarquer une salle appelée *Granovitaïa palata*, où les archevêques étaient autrefois, après leur élection, reconnus par la bourgeoisie, et où ils recevaient d'elle le pain et le sel. La demeure actuelle de l'évêque est une maison en pierre, à deux étages, qui fut construite en 1804.

On montre encore à Novgorod, la maison de Marfa Boretzkaïa,

(1) Karamzine, t. I, p. 173 et suiv.

(2) Karamzine, t. III, p. 93, trad. franç. Adelung, p. 131-142.

dite *poçadnitza*, parce qu'elle était la femme d'un poçadnik, et en même temps l'âme des conseils de la ville. Iván III Vassiliévitch, las de sa résistance et de ses intrigues, la fit transférer à Moscou où elle passa le reste de ses jours en captivité. Quant à la *Cour de Iaroslaf*, dans la ville marchande (*torgovaïa*), on en voit les ruines près de l'église Saint-Nicolas. (1)

La situation de Novgorod est très favorable pour le commerce, et il s'y fait en effet quelques affaires en blé, en chanvre et en lin.

En dehors de la ville, mais à une faible distance, sont situés deux monastères que nous ne devons pas passer sous silence. Celui de *Saint-Antoine le Romain*, sur la rive droite du Volkhof, est de deuxième classe, et fut bâti en 1106, par ce saint, qui, suivant la légende, serait arrivé par le Tibre, la mer et le Volkhof, assis sur une meule. Cette tradition est ancienne : il s'y rattache d'autres circonstances encore qu'on peut lire dans Oléarius (2). Outre la cathédrale où reposent les ossemens de saint Antoine, il y a dans ce couvent une église et un séminaire fondé en 1697, par le métropolitain Job, et qui possède la presque totalité des livres de la bibliothèque très choisie du célèbre archevêque Théophane Prokopovitch. En 1744, 2,956 serfs en dépendaient. Le couvent de *Saint-George*, fondé en 1030, par Iaroslaf Vladimirovitch, était plus riche, car il possédait, en 1764, 4,508 serfs. On le voit au loin.

Staraïa Rouss ou *Roussa*, autrefois ville de district, est à 125 verstes de Novgorod, au sud du lac Ilmen. On la regarde comme très ancienne, et l'on prétend qu'elle faisait autrefois, comme Novgorod, des affaires avec la ligue Anséatique. Sa situation est des plus favorables pour le commerce, car elle est arrosée par le Polisth et le Porouсié qui débouchent dans l'Ilmen ; et le Lovath et la Pola coulent à peu de distance. De cette petite ville, mal bâtie, mais ornée d'un gostinoï-dvor en pierre, plus de 300,000 pouds de lin sont envoyés chaque année à Saint-Pétersbourg. Il y a aussi une saline dont on évalue le produit annuel à 152,000 pouds de sel. Les habitans sont au nombre d'environ 5,000.

(1) M. Engelhardt nous apprend que le vieux château qui a donné son nom à cette place, existe encore ; que le rez-de-chaussée en est occupé par des boutiques et des greniers, et que l'étage supérieur renferme aujourd'hui le bureau de police. *Russische Miscellen*, t. IV, p. 88.

(2) Liv. II, trad. de Wicquefort, t. I, p. 129.

Krestetzy, ville de district, à 78 verstes de Novgorod, et à 438 de Moscou, dont la route la traverse, n'a rien de remarquable, quoiqu'on y voie une grande maison décorée du titre de *palais impérial;* mais dans son district, à 25 verstes de Novgorod, se trouve la petite ville de *Bronnitzy*, que nous ne devons pas passer sous silence. Elle longe la chaussée de Saint-Pétersbourg à Moscou, dans une étendue d'une verste et demie; on y compte 15 maisons en pierre et 233 en bois, et 580 habitans mâles dont 174 vieux-croyans (*staroobradtzy*). On en trouve la première mention faite à l'année 1386, sous Dmitri Donskoï; Ivân Vassiliévitch III et IV, en marchant contre Novgorod, s'y arrêtèrent en 1477 et en 1570 (1). On y passe le Msta sur un pont flottant : ce fleuve est ici d'une largeur considérable, et l'on jouit sur le pont d'une très belle vue. En dehors de la ville, sur la route de Moscou, est un hôpital en pierre, à l'usage des colonies militaires, et non loin de là s'élève une butte conique à laquelle se rattachent de singulières traditions. Jusqu'en 1771, on voyait sur cette hauteur une chapelle en bois à l'invocation de saint Jean *Predtetchi*; une église en pierre qui devait la remplacer, fut mal bâtie, et tomba en ruines; mais elle fut rebâtie en 1826. On ne sait si la montagne est formée par la nature ou par les mains de l'homme : la tradition populaire veut qu'elle soit le tombeau d'un grand magicien. Tatichtchef, suppose qu'il y avait là anciennement un temple du principal dieu païen, et il place l'ancienne ville de Kholmgrad (Holmgard) à l'endroit où se trouve maintenant le Iam de Bronnitzy. Quoique la montagne ne s'élève que d'environ 16 toises audessus du niveau du Msta, la vue y plane sur Novgorod, sur le couvent de Saint-George, une terre de la comtesse Orlof, une partie du lac Ilmen, l'état-major de district des soldats colonisés, et les couvens Khoutynski et Sabbas Vouicherski (2). Nous ferons encore mention ici du beau pont sur lequel on passe le Malo-Volkhovetz, entre Novgorod et Bronnitzy. Commencé en 1824 et terminé l'année suivante, il est composé de 11 travées en bois, qui reposent sur 10 fortes palées à 3 rangs de pilotis, et sur 2 culées en granit d'une grande épaisseur. Sa longueur entre les abords est de 100 toises, et sa largeur de

(1) Voir dans la *Sèvernaia Ptchela*, 1833, n° 13, un article sur Bronnitzy, de M. Kornilovitch.

(2) *Opiçanie Bronnitzkoï gory i iama Bronnitz*, par M. Kornilovitch, 1833. Nous citons cette intéressante monographie, bien que nous ayons vu toutes ces choses de nos yeux.

35 pieds; une balustrade en fonte de fer, avec encadrement en granit, est établie sur toute sa longueur. (1)

Valdaï, ville de district, est à 134 verstes au sud-est de Novgorod, à 316 de Saint-Pétersbourg, à 382 de Moscou, et sur la route entre les deux capitales. Elle occupe la partie la plus élevée du plateau auquel elle a donné son nom; le lac qui est auprès, dans la direction du nord-est, est plus bas de 80 pieds. Tout autour du lac, des collines forment une espèce de rempart; mais rien ne justifie la qualification de *Suisse russe* qu'on a voulu attacher à cette contrée. La population de la ville n'y est pas indigène, ainsi que l'accent du langage le fait deviner: Valdaï, ancienne propriété du couvent Iverskoï, fut peuplé par Alexis Mikhaïlovitch, au moyen de prisonniers polonais et suédois qu'il y établit. On y trouve un palais de route pour la famille impériale, un gostinoï-dvor, 3 églises et un petit nombre de bâtimens en pierre; tout le reste est en bois et de mauvaise apparence. *Zimogorié*, où le terrain est de nouveau aplati, peut être regardé comme un faubourg de Valdaï, qui compte environ 2,000 habitans. Sur une des îles du lac de Valdaï est situé le couvent de première classe appelé *Iverskoï-Monastyr*, du nom de l'image de Notre-Dame d'Ivérie apportée du mont Athos. Il fut fondé, en 1654, par le patriarche Nicon, et frappe agréablement la vue depuis Valdaï; il y a 6 églises en pierre, et, dit-on, une bibliothèque curieuse. Une noire forêt l'environne.

Oustioujena-Jélésopolskaia est à l'est du gouvernement, à 374 verstes de Novgorod, à 468 de Saint-Pétersbourg, et à 514 de Moscou, sur la route qui mène directement de Saint-Pétersbourg à Iaroslavl. Nous faisons mention de cette ville de district à cause du terrain sur lequel elle est bâtie, et qui a pris le nom de *Champ de fer* (*jélèso*, fer, et *polé*, champ), à cause de la quantité de ce métal qu'on trouve tout à l'entour, presque à fleur de terre. Kirillof et Bélozersk sont les chefs-lieux des deux districts les plus septentrionaux du gouvernement: le premier est à environ 600 et le second même à 638 verstes au nord-est de Novgorod. Kirillof n'est remarquable que par le couvent de première classe appelé *Kirillof-Bélozerskii*, qui y fut fondé, en 1398, par saint Cyrille. Il est entouré de deux murailles épaisses et élevées, flanquées de six grosses tours, et de toutes parts il est baigné par de petits lacs; sa vaste enceinte est si

(1) *Annuaire du corps des ingénieurs des voies de communication*, année 1830, p. 160.

remplie de construction, que de loin elle offre l'aspect d'une ville fortifiée. Ce couvent possède une bibliothèque précieuse, l'une des plus riches *riznitza*, et avait, en 1764, 21,600 serfs. En 1612 et 1613, les Polonais l'assiégèrent vainement. Ce couvent fut célèbre en Russie à cause de l'austérité de vie de ses habitans, soumis à une règle sévère; on se disputait l'honneur d'y entrer, et les princes eux-mêmes la briguèrent quelquefois. Le patriarche Nicon y vécut dans l'exil (1). On y trouve 9 églises en pierre; la cathédrale de Saint-Cyrille renferme les reliques de ce saint, qui, retiré du monde, s'était livré, en cet endroit, à la vie ascétique. Deux autres monastères du gouvernement de Novgorod portent encore son nom. Bélozersk est situé sur le bord méridional du lac Bélozero ; c'est une ville fortifiée, ancienne et assez commerçante.

Tikhvine est le dernier chef-lieu de district dont nous ayons à nous occuper; il est non loin de la frontière septentrionale du gouvernement, mais au sud-ouest des deux derniers districts, sur la Tikhvinka, navigable en cet endroit. On compte de là à Novgorod 197 verstes, à Saint-Pétersbourg 252 verstes, et à Moscou 713; la situation astronomique de la ville est sous 59° 38′ 53″ de lat. et sous 51° 10′ 53″ de long. On compte 3 églises et 795 maisons : le couvent de l'Assomption, fondé en 1546 par ordre d'Ivan IV Vassiliévitch, est célèbre. Les habitans sont au nombre de 3,500. A peu de distance de là est *Stolbova*, lieu célèbre par la paix conclue en cet endroit, l'an 1617, entre la Russie et la Suède. Tikhvine a donné son nom à l'un des trois systèmes de la navigation fluviatile du nord; ce système exige ici encore quelques explications.

Nous avons fait connaître plus haut (page 148) la communication intérieure établie par le canal de la Tvertza à Vouichnii-Volotchok: ce premier système ne suffit pas à la navigation, car il n'y peut passer, par an, que 4,000 bateaux, maximum invariable dont on ne saurait laisser dépendre les besoins d'une grande capitale; mais comme il a, en outre, l'inconvénient de ne pas permettre le retour des barques dans l'intérieur, à cause des cascatelles du Volkhof et plus encore de celles du Msta, il se refuse à l'expédition des marchandises étrangères et occasionnerait une immense consommation de bois, les barques brisées sur la Neva devant être remplacées chaque année par de nouvelles. Ces inconvéniens n'ont point échappé à la clairvoyance de Pierre-le-Grand; mais la seconde

(1) Strahl, *Russ. Kirchengesch*, t. I, p. 385.

communication entre le Volga et la Néva, le *système de Tikhvine*, projeté par lui, n'a été réalisé que sous Alexandre, et livré à la navigation en 1811. C'est par la Mologa et le Siass que la communication pouvait s'établir. Le Siass se réunit, à peu de distance de Tikhvine, avec la Tikhvinka, qui traverse cette ville; non loin de là coulait la Somina, qui débouchait dans la Mologa, affluent du Volga. Mais un *volok* (voy. page 148) de 90 verstes séparait la Somina et la Tikhvinka; un portage dut, en conséquence, s'établir dans ces lieux, et ce portage fit connaître l'importance des affaires faites par cette route. On résolut de remplacer ce portage par un canal qui réunît les deux rivières. Ce canal a 7 verstes de long et 6 toises de large; le lac Paitino en forme le principal réservoir; six autres lacs et quelques petites rivières fournissent, en outre, l'eau nécessaire. La chute, depuis le point de partage jusqu'à Tikhvine, est de 404 pieds, et 36 écluses à sas et 44 autres écluses procurent le niveau nécessaire. Les bateaux entrent donc du Volga dans la Mologa, remontent celle-ci jusqu'au Tchagodoch, son affluent; celui-ci est, par le Gorioun, par la Somina et par le lac du même nom de Somina, en rapport avec la Valtchina, qui n'est autre que la Somina encore très faible; près du lac Paitino, ils entrent alors dans le canal Tikhvine, de celui-ci dans la Tikhvinka, affluent du Siass, qui a son embouchure dans le lac Ladoga. Malheureusement les barques du Volga tirent encore trop d'eau, et le Siass, par ses chutes, est trop dangereux pour qu'il soit possible qu'elles arrivent jusqu'au Ladoga; il faut recharger à deux reprises et se servir d'embarcations beaucoup plus légères; puis, en outre, le Siass a des dangers même pour ces canots, et les sinuosités des rivières, souvent coupées, il est vrai, par des canaux, allongent la navigation.

Un troisième système, le plus utile des trois et celui qui a le moins d'inconvéniens, réalise la même communication entre la Néva et le Volga, mais par un chemin un peu plus long. Il a été fait mention de ce système à l'occasion de Rybinsk (pag. 132); mais comme il appartient en grande partie au gouvernement de Novgorod, c'est ici que doit en être placée l'explication.

Parmi les grands affluens du Volga, tels que la Tvertza et la Mologa, bases des deux premiers systèmes, il faut compter aussi la Chexna qui est un écoulement du grand lac Biélozéro. De ce dernier on arrivait, sur la Kovja, à peu de distance de la Vouitégra, qui a son embouchure dans le lac Onéga. Ce lac étant en communication avec le Ladoga par le Svir, qui y porte ses eaux, la tâche se rédui-

sait à percer par un canal le volok de 9 verstes entre la Kovja et la Vouitégra. Mais cette tâche, un terrain rocailleux, d'impénétrables forêts, un sol sablonneux, la rendaient extrêmement difficile, et l'âpreté du climat opposait aussi aux travaux des obstacles sérieux. Néanmoins ils ont été écartés. Pierre-le-Grand, dont on retrouve toujours l'inépuisable génie à la première origine d'une idée grande et féconde en résultats; Pierre-le-Grand avait déjà étudié, avec Perry, les moyens d'accomplir cette œuvre; on s'en occupa aussi sous Catherine II; mais c'est sous Paul Ier qu'on se mit à l'ouvrage, et c'est sous Alexandre qu'on le mena à fin. Les travaux furent terminés en 1815, et dès cette même année, 1,200 barques profitèrent de la nouvelle voie ouverte au commerce et aux progrès de la civilisation. Quoique la distance à percer ne fût que de 9 verstes, toute cette voie artificielle a pourtant un développement de 97 verstes et compte 34 grandes écluses. Le lac Matko en forme le point de partage; ce lac et celui de Kovja alimentent le canal au moyen de travaux hydrauliques très ingénieux. Non-seulement les barques de toute grandeur peuvent choisir cette route, mais encore elles ont l'avantage de pouvoir revenir par le même chemin. Les travaux furent commencés à une époque, où la guerre dans laquelle la Russie était engagée avec la France et d'autres puissances de l'Europe, épuisait le trésor: l'impératrice Marie avança les sommes nécessaires, et Paul reconnut ce bienfait en donnant au canal et au système, appelés d'abord du nom de Vouitégra, celui de *canal et système de Marie*. (1)

Dans le lieu sauvage où Pierre-le-Grand venait en personne étudier avec Perry le terrain dont il voulait faire la base d'une grande communication, au milieu des forêts et des marécages où le général Devolant a retrouvé la ligne tracée en 1711, sous les yeux du grand homme, Alexandre a fait élever un obélisque sur lequel, outre quelques lignes en l'honneur de Marie et de Paul, on lit cette inscription: *Pierre Ier, le créateur des prospérités et de la gloire de son peuple, consacra ce lieu par sa présence, lorsque, méditant, en 1711, le grand projet de cette communication par eau, il s'y reposa. Enfans de la Russie, songez à lui avec respect et gratitude!*

Ajoutons enfin qu'à peu de distance de la ville de Kirillof, on voit le canal dit *du duc Alexandre de Wurtemberg*, qui établit une com-

(1) On en trouve, ainsi que des deux autres systèmes, un exposé complet et d'une lucidité parfaite, dans les *Russische Miscellen*, de M. Engelhardt, t. II, p 1-62.

munication intérieure entre les ports d'Arkhangel et de Saint-Pétersbourg, comme entre la mer Blanche et la Caspienne, au moyen de la Dvina, de son affluent la Soukhona, du lac Koubinskoïé, de la Chexna et du Bélozéro. C'est entre le lac Koubinskoïé et la Chexna que le canal a dû être creusé; plusieurs lacs y fournissent leurs eaux; celui dit Kichemskoïé forme le point de partage. Cette voie artificielle importante a un développement de plus de 60 verstes, et sur toute son étendue 13 écluses. (1)

Nous ne pouvons terminer notre description du gouvernement de Novgorod, sans dire un mot des colonies militaires établies dans sa partie occidentale, depuis la frontière de Pskof au sud, jusqu'à Grousino (au nord), magnifique propriété du comte Araktcheïef, leur premier directeur. Novgorod et Staraïa Roussa sont environnés de ces établissemens, pour l'étude desquels nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs. (2)

9° Gouvernement de Saint-Pétersbourg.

La région qui s'étend entre le lac Peïpous et la Narova qui en est l'écoulement, d'une part, et le lac Ladoga jusque vers l'embouchure de la Voxa dans ce lac, de l'autre, région arrosée par la Néva, la Tossna, l'Ijora et la Louga, fut appelée *Ingrie* pendant le temps que les Suédois en étaient possesseurs, la rivière Ijora portant dans leur langue le nom d'*Inger*. Pour les Russes, cette même région était *le pays des Ijores* (*Ijerskaïa Zemlia*), du nom d'un peuple ancien, sans doute d'origine finnoise, mais qui embrassa de bonne heure la religion chrétienne, que les Russes de Novgorod lui apportèrent en même temps qu'ils les soumirent à leur domination. C'est surtout saint Alexandre, auquel ses conquêtes sur la Néva valurent le surnom de Nefski (3), qui réduisit ces peuples à l'obéissance; et l'on a eu tort de regarder l'Ingrie comme une conquête récente des Russes, car au temps de Pierre-le-Grand ceux-ci y sont seulement

(1) De plus amples détails sur cette intéressante matière restent réservés pour la *Statistique générale;* en attendant, nous renvoyons itérativement à l'excellent travail de M. Engelhardt, et à l'*Annuaire du corps des ingénieurs des voies de communication*, 1830, p. 147-150, etc.

(2) *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 310-313.

(3) Il faudrait écrire *Nevski;* mais nous écrivons constamment les mots comme on les prononce, et de manière que les Français n'aient qu'à rendre littéralement la valeur de leurs lettres.

rentrés dans leurs anciens droits. Elle formait la paitine *Vodskaïa* (voir plus haut, p. 157) du pays de Novgorod, nom que l'on peut dériver ou de *voda*, eau (contrée aquatique, maritime), ou des Votes qui, d'après tous les anciens annalistes (1), étaient établis autour de Iambourg et sur la Narova. M. Vsévolojski (2), écrivain sans critique et d'une science médiocre, affirme que cette partie occidentale de l'Ingrie portait anciennement le nom de *Iama*, et en cela il ne fait que reproduire une assertion de l'ancien *Dictionnaire géographique* en langue russe et l'opinion d'auteurs plus savans, tels que Müller (3), Büsching (4) et Schlœzer (5); mais Lehrberg a fait reconnaître cette opinion comme erronée (6), malgré la vraisemblance qu'elle avait tirée du nom de la ville de Iama ou Iambourg (7). Au xv[e] siècle, Orekhovetz, Koporié, Iama, bourgs presque insignifians, étaient les principaux lieux de cette région; en 1492, Ivan III Vassiliévitch y ajouta le fort d'Ivangorod vis-à-vis de Narva. Mais, en 1617, la paix de Stolbova la livra tout entière aux Suédois, alors maîtres même de Novgorod; et ce ne fut qu'en 1702 que les Russes la reconquirent pour en faire le principal débouché de leurs produits, et même le siége de leur puissance, d'où ils pouvaient se mettre en contact avec les richesses du commerce et avec les lumières de la civilisation. La paix de Nystatt, en 1721, leur en confirma la possession.

En 1708, Pierre-le-Grand, auquel la Russie est redevable de cette conquête à-la-fois morale et matérielle, fit de l'Ingrie, avec une partie de la Carélie (la Néva séparait ces deux provinces), un gouvernement qui embrassait en outre Novgorod, Pskof, Tver, Olonetz et même Dorpat en Livonie. Ce gouvernement, considérablement réduit en 1730, fut réorganisé en vertu d'un oukase du 25 juillet 1779. Au lieu des quatre districts de Pétersbourg, Schlusselbourg, Koporié et Iambourg, il en eut sept auxquels d'autres furent ajoutés depuis; en

(1) Voyez aussi Herbenstein, *Comm. rer. Mosc.*, édit. Bas. 1571, p. 75-76, Meyerberg, *Iter in Mosch.*, p. 69.

(2) *Dictionnaire*, art. INGRIE. La même erreur se trouve dans Malte-Brun, nouv. édit., t. VI, p. 199.

(3) *Sammlung*, t. V, p. 398. (4) *Geogr.*, t. II, p. 85.

(5) *Nord. Gesch.*, p. 492. (6) *Untersuchungen*, etc., p. 103-236.

(7) A son tour, M. Sjœgren a combattu l'opinion de Lehrberg, dans deux savans mémoires lus à l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg (6[e] série, t. I, p. 263 et suiv., et p. 311-345), en 1831. Cet académicien place les Ièmes dans le Zavolotchiyé. Ce n'est pas ici le lieu de prendre parti pour l'un ou pour l'autre : il nous suffit d'enregistrer le fait.

1783, il en reçut dix parmi lesquels les anciens ne sont pas tous compris.

Dans son état actuel, le gouvernement de Saint-Pétersbourg est borné, à l'ouest, par le lac Peïpous, l'Esthonie et le golfe de Finlande; ce golfe, la Finlande et le Ladoga en forment, avec une portion du gouvernement d'Olonetz, la limite au nord; à l'est, il est borné par Novgorod; et au midi, par Pskof. Sur son étendue, l'arpentage général ne peut rien nous apprendre, car, après 1795, le gouvernement a été agrandi. Schubert lui donne 848 m. c. g., ou 41,193 verstes carrées, et ce chiffre est aussi celui de M. Storch et de Wichmann; mais M. Arsénief, qui cette fois, paraît avoir eu de nouvelles données, le réduit à 784. Nous le prendrons pour guide; cependant nous devons dire que Georgi, en 1790, compte 4,128,926 déciatines, ou 39,701 verstes carrées de terres labourables, et depuis 1790 le gouvernement a été agrandi.

Généralement le pays est plat; cependant, au nord, les hauteurs d'Olonetz; au sud-est, celles de Valdaï y jettent de légères ondulations, et à peu de distance du chef-lieu, à Doudorof (Duderhof), et à Krassnoï-Célo, s'élèvent quelques côtes de formation secondaire, qu'on appelle du nom prétentieux de *montagnes de Doudorof*(1). Le sol, en partie sablonneux est plus souvent argileux, couvert de tourbières et de marais: le climat est humide, froid et malsain. « C'est, dit Malte-Brun (2), une contrée basse, couverte en partie de bois, et en partie de marais, d'un sol ingrat,..... où, à l'exception des jardins maraîchers, des maisons de plaisance, des parcs de luxe, et des établissemens industriels dépendans de la capitale, on aperçoit partout la stérilité, la tristesse et la misère. ... L'année moyenne offre 162 jours d'hiver ou de gelée constante; 59 jours de printemps, pendant lesquels il gèle pourtant le matin et le soir; 144 jours d'été, c'est-à-dire où il ne gèle pas. Le *maximum* moyen du froid a été, en 17 ans, de 24°2/5 R.; mais, le 9 février 1810, le thermomètre était à — 30°. Il est rare qu'il ne descende pas chaque hiver, pendant deux ou trois jours, à 25 et même à 28 degrés. La chaleur monte souvent à 27 degrés; en 1826, elle s'éleva à 35. La gelée commence ordinairement vers la fin d'octobre et finit vers le 27 avril. Mais il n'est pas rare de voir durer l'hiver sept mois, et même dans les quatre ou cinq

(1) Georgi, *Esquisse de l'état naturel et économique du gouvernement de Saint-Pétersbourg*, p. 451, dans sa *Description de Saint-Pétersbourg*, t. II.

(2) *Géographie*, t. VI, p. 199.

mois restans, il n'est pas sans exemple qu'on ait eu de la neige et de la gelée. » En 1826, il y a eu, à Saint-Pétersbourg, 108 jours où le thermomètre a été au-dessous du point de congélation; il y a eu 90 jours sereins, 83 de pluie et 59 de neige. La température moyenne de l'année est de 3° 8'; de l'hiver, — 8° 3'; et de l'été, 16° 7'. En 1748, le thermomètre est descendu à Saint-Pétersbourg, jusqu'à 30 degrés R. La Néva, couverte en hiver, ainsi que la baie de Kronstadt et le golfe de Finlande, d'une épaisse croûte de glace, gèle ordinairement en novembre, et la débâcle arrive en avril; cependant elle s'est couverte de glace le 27, 26, 24, 23, 22, le 21, et en 1805, même le 16 octobre (1), et quelquefois seulement en décembre; la débâcle a eu lieu une fois le 6 mars, et plusieurs fois du 22 au 31. Des vents, souvent d'une grande violence, règnent dans cette contrée, pendant une grande partie de l'année.

Elle est bien arrosée : les rivières descendent vers le golfe de Finlande ou de Kronstadt; ce dernier est la partie la plus resserrée de l'autre, entre le district de Saint-Pétersbourg et celui de Vybourg en Finlande. « Il n'est au fond, dit Malte-Brun, que l'embouchure de la Néva; car ses eaux douces et potables jusqu'à Kronstadt, coulent, comme le fleuve, vers l'occident en temps de calme. Le chenal navigable finit par n'avoir que deux brasses d'eau; les grands navires de commerce ont besoin d'allèges, et les vaisseaux de ligne ne sortent des chantiers de Pétersbourg qu'à l'aide de bâtimens nommés *chameaux*. » Quant au golfe de Finlande, voici ce qu'en dit le même illustre géographe : « Si l'on suppose le niveau de ce golfe plus élevé seulement de 600 pieds, il s'étendrait sans interruption jusque dans le lac Onéga, et peut-être même joindrait-il la mer Blanche, car on ne connaît entre ces deux bassins aucune colline qui présente l'apparence d'une élévation plus grande. Le fond du golfe de Finlande est une roche calcaire, tantôt compacte et tantôt remplie de coquilles, qui forme aussi le fond de l'Ingrie et une partie du bassin du Ladoga et de celui de l'Onéga; mais des pointes de granit percent partout à travers ces masses calcaires. L'eau, faiblement salée, n'est pas profonde, surtout le long des côtes méridionales qui sont en pente douce; des phares nombreux éclairent le chenal du milieu. » (2)

(1) Il est donc faux de dire que cela n'arrive jamais avant le 29 de ce mois, ainsi qu'on lit dans la *Géographie* de Malte-Brun (nouv. édit., t. VI, p. 199), et dans Hassel, où Malte-Brun a puisé.

(2) *Géogr.*, t. VI, p. 198.

La Néva, qui anciennement séparait l'Ingrie de la Carélie, est le principal courant d'eau du gouvernement et reçoit la plupart des autres à l'exception de la Narova, de la Louga et de la Sestra. En droite ligne elle n'a qu'une longueur de 40 verstes, depuis Schlusselbourg, où elle sort du lac Ladoga, jusqu'à Kronstadt où elle débouche dans le golfe ou dans la baie de ce nom; mais par la courbe qu'elle fait vers le sud elle arrive à une longueur de 60 verstes. Ses rives sont partout assez élevées; sa largeur varie de 100 à 200 toises, et à son embouchure elle se divise en plusieurs bras. Son eau est limpide, pure et légère; si elle incommode légèrement les étrangers qui en boivent, on doit attribuer cela à d'autres circonstances qu'à sa qualité. La Néva reçoit à gauche la Mga, la Tossna, l'Ijora, la Slavianka, et à droite la Tchernaïa et l'Okhta. Peu au-dessous de cette dernière, elle atteint Pétersbourg, près du couvent de Saint-Alexandre Nefski. La Sestra forme la frontière entre le gouvernement et la Finlande, et débouche par le nord dans la baie de Kronstadt. La Narova, large de 40 à 70 toises, est, comme nous l'avons dit, un écoulement du lac Peïpous : près de Narva elle forme de jolies cascades et 12 verstes plus bas elle tombe dans le golfe de Finlande. La Louga a sa source près du lac Ilmen, traverse le gouvernement dans toute sa largeur, passe un peu au nord de Narva, et a son embouchure dans le golfe de Finlande.

Quoique d'un climat si humide et si rigoureux et malgré les marais qui occupent une si grande partie du gouvernement, il est encore assez fertile : on ne s'attend pas à ce que ses productions suffisent à la consommation de la capitale, mais les districts pris isolément ont, année commune, un excédant de céréales. En 1802, on a employé 381,908 tchetvertes pour les semailles, et la moisson a donné 1,308,349 tchetvertes dont 928,874 seulement furent absorbés par la consommation. On cultive surtout le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine; le froment manque bien souvent; le chanvre et le lin donnent de faibles produits, de même que les pois, les haricots et les lentilles. Les arbres fruitiers ne prospèrent pas en plein air, et lorsqu'ils sont greffés, ils résistent rarement à la rigueur du climat; néanmoins Saint-Pétersbourg est entouré de beaux jardins, de parcs très remarquables et de potagers où l'on cultive en abondance les légumes : de nombreuses serres chaudes fournissent la capitale de fruits, de melons, d'ananas, d'asperges, d'artichaux, etc. Les forêts, quoique en diminution et ravagées par la méthode qu'on suit pour le défrichement et pour les jachères, sont encore très vastes, et en partie impénétrables; celles

de la couronne seules occupent 387,410 déciatines. Autour de ces forêts on recueille une quantité prodigieuse de baies, de fruits sauvages et de champignons. Outre les lièvres, elles recèlent peu de gibier, si ce n'est la volaille; la pêche donne un assez bon produit, mais l'éducation des bestiaux, contrariée par le froid, est insignifiante. Le règne minéral fournit du granit, de la pierre à chaux, de la marne, de l'argile, etc.

Les anciens habitans de cette contrée étaient tous Tchoudes ou Finnois, les uns Caréliens, les autres Ijores, et ils avaient, la plupart, embrassé la réforme de Luther: aujourd'hui les Russes y forment la majorité, et le plus grand nombre même des Finnois professent le rit grec orthodoxe. D'après le recensement de 1783, le gouvernement avait 545,245 habitans des deux sexes; celui de 1796 a donné, sans la capitale, 188,912 hommes et 195,620 femmes, total 384,532. M. Storch adopte, pour la même époque et pour le gouvernement tout entier, le chiffre 578,000; Wichman l'a porté à 598,300 âmes, et M. *Ziablofski* à 600,000, nombres auxquels il faudrait ajouter l'excédant annuel de population s'il était plus considérable. Le chiffre de M. Arsénief est 850,000. Les registres du saint-synode sur le mouvement de la population, ne peuvent rien nous apprendre avec exactitude, car l'éparchie de Saint-Pétersbourg s'étend encore sur l'Esthonie et sur la Finlande; cependant le nombre des Russes étant peu considérable dans ces dernières provinces, nous pouvons encore faire usage de ce chiffre, mais seulement comme renseignement.

En 1825,	mar.	4,655	naiss.	24,947	décès	23,644	excéd.	1,303
1826,	—	5,464	—	26,057	—	23,710	—	2,347
1827,	—	4,684	—	24,786	—	19,611	—	5,175
		14,803		75,790		66,965		
Termes moyens		4,934		25,263		22,321		

Nous ne connaissons pas le mouvement de la population luthérienne dans les campagnes; mais voici quel était ce mouvement dans la ville de Saint-Pétersbourg :

En 1828,	mariages	303	naissances	1,057	décès	1,012
1829,	—	321	—	1,191	—	1,300
1831,	—	294	—	1,102	—	1,979
1832,	—	334	—	1,081	—	1,424
		1,252	—	4,431	—	5,713
Termes moyens		313	—	1,108	—	1,428

Le mouvement parmi les catholiques de Saint-Petersbourg est comme il suit :

En 1829,	mariages	49	naissances	215	décès	217
1831,	—	64	—	204	—	414
1832,	—	66	—	224	—	222
		179	—	644	—	853
Termes moyens		59	—	214	—	284

Les termes moyens réunis des trois confessions donnent pour une année :

Mariages 5,306, naissances 26,585, décès 24,033.

La moyenne des mariages multipliés par 124 donne 657,944, celle des naissances multipliée par 26, donne 691,210, et celle des décès multipliée par 38 donne 913,254; mais la mortalité extrêmement forte dans la capitale n'est plus ici dans la même proportion de 1 à 38. Nous ne tirerons aucune conséquence de ces chiffres, incomplets, puisqu'ils n'embrassent pas les nombreux luthériens des campagnes, mais nous adoptons le total de M. Arsénief qui est de 850,000, et qui nous donne la population relative de 1,084 âmes par m. c. g. La statistique de Saint-Pétersbourg nous ramènera sur ce sujet. Les habitations sont au nombre de 5317, dont 16 villes et 6 bourgs.

Sous le rapport de l'industrie, ce gouvernement compte parmi les plus avancés : il y avait en 1830, 230 fabriques avec 6,785 ouvriers. La plupart de ces fabriques sont dans la capitale, cependant il s'en trouve aussi de fort importantes dans le district de Schlüsselbourg, et surtout dans celui de Iambourg; ces dernières consistent en drap, camelot et couvertures en laines; il y a aussi plusieurs verreries. Aucun gouvernement n'a un commerce plus florissant que celui qui renferme le principal port marchand de tout l'empire; nous ferons connaître plus bas les produits et les objets de ce commerce.

Il sera aussi question plus tard du nombre d'établissemens et d'élèves appartenant au ressort de l'université de Saint-Pétersbourg; quant au gouvernement à lui seul, il possédait :

En 1826	86 établis. avec	588 maîtres et	5,345 élèv.	dont	1,504 fill.
1832	122 —	818 —	5,717 —		1,483 —

Dans l'éparchie il y a en outre 8 écoles ecclésiastiques, avec 42 maîtres et 837 élèves; ainsi le total des élèves est d'environ 2,300, ce qui donne la proportion encore peu avantageuse de 1 écolier sur 369

âmes. On compte 39 typographies et 18 lithographies, dont 15 typographies et 16 lithographies appartiennent à des particuliers.

L'éparchie appelée *de Saint-Pétersbourg et Reval*, fut fondée en 1742; elle est indépendante du métropolitain de Novgorod, quoique celui-ci emprunte aussi à la capitale une partie de son titre. Elle renfermait, en 1830, 8 couvens d'hommes, dont une *laure*, et 2 de femmes; 355 églises et 17 cathédrales. De ces églises, 18 sont dans la Finlande et 6 en Esthonie. Les églises luthériennes finnoises, construites la plupart en bois et dans un goût particulier, ne sont pas comprises dans ces nombres.

L'état du gouvernement porte les dépenses à 149,472 roubles en argent; les revenus consistent surtout dans le produit des douanes, cependant la capitation et l'impôt immobilier produisent 5,848,000 roubles. Saint-Pétersbourg a un gouverneur-général et un grand-maître de la police. Les armes du gouvernement consistent en deux ancres d'argent placées en sautoir sur un champ rouge, et par dessus un sceptre en or.

Le gouvernement est divisé en neuf districts, savoir les suivans : Saint-Pétersbourg, Sophie, Tsarskoïe-Célo, Schlusselbourg, Novo-Ladoga, Gdof, Louga, Oranienbaum et Iambourg.

SAINT-PÉTERSBOURG, seconde capitale de l'empire et première résidence, est situé sur la Néva, un peu au-dessus de son embouchure dans la baie de Kronstadt, qui est un enfoncement du golfe de Finlande; par 59° 56′ 31″ de lat. N., et 47° 59′ 30″ de long.; à 698 verstes de Moscou, à 845 de la frontière de Polangen, et à 1017 de Torneo, sur la frontière de la Suède. Cette ville est bâtie sur un terrain entrecoupé d'eaux, en partie marécageux, presque partout sans fermeté, généralement bas, exposé aux vents et aux inondations qui arrivent lorsque les vents du sud-ouest refoulent les eaux de la Néva, et sur des lieux sans agrémens naturels, où l'art avait tout à créer, et où l'humidité, le froid, les changemens subits de température contrariaient encore les efforts de l'art. On donne au terrain que la ville occupe maintenant, une superficie de 74 verstes carrées; son circuit est de 24 verstes; elle a 9 verstes en longueur et 8 en largeur. C'est donc une des plus grandes villes de l'Europe, et la description que nous en donnerons fera voir qu'elle en est aussi une des plus belles, sinon la plus belle de toutes.

Histoire (1). On peut regarder comme le premier noyau de Saint-

(1) Le récit qu'on va lire est surtout puisé aux sources que nous allons indi-

Pétersbourg, un fort suédois, construit l'an 1300, sur la Néva, à 7 verstes de son embouchure, à l'endroit où ce grand fleuve reçoit la petite rivière d'Okhta. Cet établissement militaire, formé sur le territoire russe par des étrangers, excita la jalousie des Novgorodiens qui ne tardèrent pas à s'emparer de la place, sous la conduite du prince André Alexandrovitch. Les chroniques russes appellent ce fort *Vénetz Zemli*, couronne du pays, ce qui est la traduction littérale du nom suédois de *Landscrona*, que les Suédois lui avaient en effet donné. Cependant il ne paraît pas que les Novgorodiens aient long-temps conservé leur conquête; car en voyant les Suédois, dès 1347, maîtres de Schlusselbourg, sur le lac Ladoga, on est autorisé à croire que l'embouchure de la Néva et le fort qui la dominait étaient pareillement en leur pouvoir. Pendant quelque temps les deux peuples se le disputèrent; finalement il resta entre les mains de celui auquel il devait son origine. Les Suédois lui donnèrent le nom de *Nyenschanz*, ou *Schanz ter Nyen*, batterie de la Néva (1), et la seconde de ces dénominations, mutilée, a donné lieu au nom latin de *Ternium*, qu'on trouve entre autres dans les *épîtres* de Zalusky (2). Important, comme clef du pays et comme poste militaire, Nyenschanz ne l'était pas moins pour le commerce, pendant toute la durée des relations de la ligue anséatique avec Novgorod, et surtout au XVIe siècle. Sous Alexis Mikhaïlovitch, ce fort et la slobode qui en dépendait, furent presque détruits par les flammes, et Nyenschanz n'était plus sans doute qu'une bonne position militaire, mais une ville insignifiante, lorsqu'en 1703 Pierre-le-Grand s'en rendit maître, après un siége de quelques jours. Ses habitations fournirent alors des matériaux pour les maisons à construire dans Saint-Pétersbourg, et au temps de Wéber, on ne voyait plus sur son emplacement, que

quer : Müller, *Notice sur l'ancienne ville de Nyenschanz*, dans *Samml. Russ. Gesch.*, t. V, p. 573-584; Weber, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Grande-Russie ou Moscovie*, t. II, *où l'on traite la description de Pétersbourg et de Cronslot*. Paris, 1725, in-12. Outre cette traduction française de l'ouvrage de Weber, nous avons sous les yeux la deuxième édition de l'original allemand (*Das veränderte Russland*). Francf. et Leipz., 1744, 3 vol. in-4° ; et l'ouvrage russe de Bogdanof, intitulé : *Description historique, géographique et topographique de Saint-Pétersbourg, depuis sa première construction, de 1703 à 1751*. Nouv. édit. de Roubanof. Saint-Pétersb., 1779, 528 pages in-8° et 84 planches.

(1) Oléarius (l. 1, cap. 4), et depuis, beaucoup d'autres ont donc eu tort d'écrire *Neuschantz*, nouveau bastion, en confondant deux mots qui se ressemblent.

quelques ruines (1), qui, du temps de Muller, existaient encore entre Grand et Petit-Okhta.

A cette époque, le tsar Pierre Alexéïevitch n'avait sans doute pas l'idée d'établir, sur cette extrême frontière, le siége de son empire: mais il lui importait de s'y fortifier contre les Suédois, et aucun autre endroit ne répondait aussi bien à ses vues relativement au commerce et aux relations avec l'Europe civilisée qu'il cherchait à assurer à son pays. Par la Néva on arrivait de la mer au lac Ladoga; le Volkhof mettait celui-ci en communication avec l'Ilmen, et de là on arrivait, au moyen du Msta, jusque sur le Volga. En descendant la Néva jusqu'à la mer, pour en reconnaître le cours, le tsar trouva, à son embouchure, des îles offrant une station sûre aux bâtimens qui pourraient le remonter; pauvres et occupées seulement par les tristes cabanes de quelques pêcheurs, ces îles avaient néanmoins un aspect riant et formaient d'ailleurs la clef naturelle du fleuve, dont il importait aux Russes de défendre l'entrée. Pierre résolut aussitôt de former un établissement en cet endroit.

Après avoir reçu l'Okhta, sur sa rive droite, la Néva se détourne à gauche, pour arriver, en décrivant ce coude, au golfe de Finlande. Mais avant de terminer son cours, elle se divise en plusieurs bras de différentes grandeurs, formant d'une part deux grandes îles, et arrosant par des canaux la terre ferme ou la rive gauche. Le premier bras qui se détache de la Néva dans la direction du nord ouest est appelé *Grande-Nefka*, celle-ci débouche dans le golfe, divisée en deux bras, dont celui du nord est appelé *Petite-Nefka*. Depuis le point où la Nefka s'en sépare, la Néva porte le nom *Grande-Néva*, par opposition à la *Petite-Néva* qui est la seconde ramification qu'elle envoie, toujours à droite, dans cette même direction du nord-ouest. Ainsi la baie de Kronstadt reçoit la Néva par quatre grands canaux dont l'entrée était défendue par la nature ou pouvait l'être par l'art; l'île de Retusari commandait l'entrée principale. Entre la Grande-Nefka et la Petite-Néva s'étend l'île à laquelle le nom de Pétersbourg fut d'abord attaché, et, plus au nord-ouest, entre les deux bras de la Nefka, l'île, plus petite et divisée en deux, de Krestofski (de la Croix) et de Kamennoï-Ostrof (île de pierre). Une troisième île, encore plus étendue que la première, était formée par la Grande et la Petite Néva, et par la mer. Toutes les branches du grand fleuve conservent une largeur et un volume d'eau très considérables; car celles de la rive gauche ne sont, en quelque sorte, que des canaux d'irrigation qui n'offrent pas à la

(1) *Das veraenderte Russland*, t. I, p. 29.

navigation les mêmes avantages. C'est d'abord la *Fontanka*, canal assez large, qui, après avoir coulé au sud, prend la direction de l'ouest et décrit ainsi une ligne presque semi-circulaire avant de rejoindre la Grande-Néva à son embouchure. La Fontanka a elle-même deux branches, le *canal de Catherine* et la *Moïka*; celui-là serpente par le terrain compris entre celle-ci et la Fontanka qu'il rejoint finalement; celle-ci décrit une courbe irrégulière, ou une espèce d'arc de cercle dont le grand fleuve, qu'il rejoint au-dessus de la Fontanka, est la corde. L'inspection du plan donnera une idée plus claire et plus complète de cette nature des localités.

Tel était l'emplacement qui semblait à Pierre Ier pouvoir être approprié aux vastes projets qu'il roulait dans son esprit, et aussitôt il se mit à l'œuvre, sans attendre la conclusion de la paix qui lui garantirait la possession de ce terrain, et sans se laisser effrayer par le danger des inondations auxquelles il savait bien qu'il était sujet.

Il donna ordre de rassembler pour le printemps de 1703 une grande quantité de paysans russes, tatars, cosaks, kalmuks, finnois, etc. On fit venir des ouvriers de tous les points de l'empire : il y en eut qui avaient fait jusqu'à 300 m. c. g. pour se trouver au rendez-vous. En même temps Pierre fit camper ses troupes sur les deux bords de la Néva, l'infanterie au nord, en Carélie, et la cavalerie au sud, parmi les Ijores. C'était une grande difficulté que de nourrir un tel amas d'hommes : le pays d'alentour, ravagé pendant de longues années de guerre, offrait peu de ressources, et des vents contraires arrêtaient souvent les convois qu'on envoyait de l'intérieur à travers le lac Ladoga. Les vivres étaient donc rares et d'une cherté excessive. Mal nourris, exposés au froid, à l'humidité, souvent dans l'eau jusqu'aux épaules, les malheureux ouvriers succombaient aux fatigues et à la misère, et l'on compte que près de cent mille hommes ont ainsi péri (1). Mais rien n'arrêta Pierre : c'est le 16 mai 1703 qu'il posa les fondemens de sa nouvelle ville. Il choisit, pour y asseoir la forteresse, une petite île de la Grande-Néva un peu en avant de celle du vieux Pétersbourg. Cette forteresse ne fut alors qu'un retranchement en terre à six bastions ; en 1704, on y ajouta un ouvrage couronné avec quelques redoutes, et le 30 mai 1706, le tsar posa la première pierre d'une forteresse en moellons, qui ne fut achevée qu'en 1740, et dont l'Italien Tressini dirigea la construction jusqu'en l'année 1734. Le monarque, pendant ces travaux, avait pour résidence

(1) Weber, or. allem., t. I, p. 447.

une petite maison en bois, longue de 10 toises, et large de 3, peinte en couleur de brique, et revêtue de toile en dedans! C'est la même que celle qu'on va encore visiter près de la pointe sud-est de l'île de Pétersbourg, et qu'un revêtement en maçonnerie conserve depuis 1779 à la vénération du peuple et aux hommages des voyageurs. Le terrain où la forteresse fut construite, étant bas et marécageux, il a fallu l'élever considérablement, de même qu'il était indispensable de dessécher les marais qui l'environnaient. Un poste fut en même temps établi sur l'île la plus occidentale et défendu par une batterie (*strelka*) dont le premier commandant fut un certain Vassilii Kortchmine. L'empereur eut souvent à lui écrire, et ses lettres portaient pour adresse: *à Vassilii sur l'île* (*Vassiliou na Ostrof*); de là le nom de Vassilii-Ostrof qui y est resté attaché. Les premières habitations privées furent bâties, en 1704, au vieux Pétersbourg; en 1705, les maisons que de riches étrangers avaient fait bâtir de l'autre côté du fleuve, sur le continent, commencèrent à former une rue à laquelle les richesses qu'elle renfermait faisaient donner le nom de *Millionne;* et Vassilii-Ostrof se peupla simultanément des nombreux domestiques et cliens du prince Menchtchikof, auquel Pierre-le-Grand avait donné cette île, qui en tirait ses revenus, et qui y avait fait bâtir un palais à l'endroit où se trouve aujourd'hui le premier Corps des Cadets de terre; on voyait aussi dans cette île la *slobode française*, groupe de jolies maisons où Pierre-le-Grand avait établi les artistes et ouvriers venus du dehors.

Jusqu'alors, toutes les maisons, disséminées sans ordre sur un vaste espace, étaient en poutres superposées les unes sur les autres avec des toits en planches, et leur aspect devait être bien triste, puisque, long-temps après même, on lit encore cette description : « Toute la ville est pour ainsi dire dans un marais et entourée de tous côtés de déserts et de bois, excepté la grande place dont le terrain est sec et dans une très belle exposition, et qui n'est point embarrassée de ces taillis qui se trouvent partout ailleurs » (1). Au milieu de ces marais s'élevaient de méchantes baraques construites à la hâte, exposées aux incendies et aux inondations. La première maison en pierre fut celle du grand-chancelier comte Golofkine, bâtie en 1710 à l'endroit où la Nefka se sépare de la Néva, dans le vieux Pétersbourg. L'année suivante, Pierre posa les fondemens d'une maison en charpente murée, à la manière prussienne, genre de construction jusqu'alors inconnu en Russie; ce fut le vieux palais d'hiver dans la Millionne,

(1) Weber, *Nouveaux Mémoires*, etc., t. II.

l'habitation ordinaire du tsar et de la tsarine, qui y moururent l'un et l'autre. La même année, l'amirauté, jusque-là en bois, commença à être rebâtie en briques; le palais d'été s'éleva là où la Fontanka se détache de la Néva et fut bientôt entouré d'un vaste et beau jardin; le palais italien, également avec un jardin, et celui de la princesse Anastasie Ivanova, ornèrent la *Liteine* ou le quartier de la Fonderie, habité surtout par des Russes, et nommé pour cette raison *slobode russe*, et les grands de l'empire, le prince Menchtchikof, le baron Chafirof, le comte Apraxine, le prince Gagarine, Alexandre Kikine, le vice-amiral Cruys, les généraux Iagoutchinski, Tchernichof, etc., imitèrent leur maître, et rebâtirent leurs palais. Celui du prince Menchtchikof éclipsa tous les autres, sans en excepter, dit La Motraye, les palais impériaux « qui tous ensemble ne le valent pas » (1). Ce favori de l'empereur avait encore une autre grande propriété de l'autre côté de la Néva, là où est maintenant le palais du sénat, et qu'on nommait alors l'*hôtellerie* de Menchtchikof. Un oukase du 4 avril 1714, ordonna que toutes les maisons sises le long du fleuve fussent bâties en charpente et murées, couvertes de tuiles, avec de bons poèles à l'intérieur. Un autre oukase, du 3 juillet suivant, prescrivit aux riches propriétaires nobles et aux principaux négocians qu'ils eussent à faire bâtir des maisons dans la nouvelle ville; et pour soutenir le zèle qu'on témoigna de toutes parts, un oukase du 9 octobre de la même année porta que, aussi long-temps que dureraient les constructions entreprises à Saint-Pétersbourg, aucune maison murée ne pourrait être élevée dans une portion quelconque de l'empire; enfin un oukase du 24 octobre décida que tout grand bateau arrivant sur la Néva serait tenu d'apporter au moins 30 pierres, tout petit bateau 10, et les charrettes des paysans trois pierres. En même temps (oukases du 4 novembre 1714, et du 14 septembre 1715) on arrêta un plan régulier de voirie auquel tout le monde devait se conformer; on ordonna que les façades seraient sur la rue même et non pas à l'intérieur des cours, et l'on détermina (1719, 1720 et 1724), d'une manière plus précise, le nombre et la nature des maisons que la noblesse et le haut commerce devaient faire bâtir.

Depuis sa victoire à Poltava, les projets de Pierre avait pris beaucoup plus d'extension : ce n'était plus seulement un havre et un poste avancé qu'il créait, déjà il songeait à y transférer aussi sa résidence. Vassilii-Ostrof avait d'abord été désigné pour recevoir les

(1) *Voyages*, p. 255 et 265.

principales constructions : ce furent sans doute les inondations qui firent abandonner ce projet. Les riches et les seigneurs s'établirent alors dans ce qu'on appelait l'*Île de l'Amirauté*, entre la Grande-Néva et la Moïka, autour des chantiers qui ont fait place depuis aux élégans bâtimens de l'Amirauté, et qui, dès 1718, avaient été régulièrement fortifiés. Voici de quelle manière Weber décrit ce quartier aujourd'hui si grandiose et si somptueux.

« Le quartier contigu à celui du Jardin d'été, en descendant la Néva, est ce qu'on nomme l'île de l'Amirauté ou aussi la *Slobode des Allemands*, car c'est là que la plupart des étrangers sont établis. On y rencontre d'abord (là où la Moïka sort de la Neva) la grande poste et la maison bâtie pour l'éléphant de Perse, mais où depuis l'on a placé le globe de Gottorp. L'église luthérienne des Finlandais et celle des catholiques, toutes les deux en bois, sont dans cette partie de l'île appelée aussi *Finnische Scheeren*, parce qu'elle est occupée en majeure partie par les exilés de Finlande et de Suède. Les tristes cabanes de ce quartier ressemblent plus à des cages qu'à des maisons. Il serait difficile d'y trouver les personnes que l'on cherche, attendu qu'aucune rue ne porte un nom, et que toutes se désignent par quelques notables habitans qui y demeurent. » Cependant les maisons de la Millionne et celles du quai du Palais d'hiver offraient déjà un bel aspect.

Pétersbourg se composait donc alors (1) 1° de la *forteresse* située en avant du vieux Pétersbourg où se trouvaient ensuite 2° du côté de l'est, la *slobode russo-finnoise*, et 3° du côté de l'ouest, la *slobode tatare*; 4° de *Vassilii-Ostrof* avec le beau palais de Menchtchikof, un grand jardin public, et les habitations des artistes et ouvriers étrangers, mais du reste désert; 5° de l'*île de l'Amirauté* entre la Néva et la Moïka, avec quelques dépendances au sud de ce canal; 6° de la *slobode russe de la Liteine*, et enfin 7° d'un petit nombre de groupes de maisons du *côté carélien*, c'est-à-dire de Vybourg, où s'élevait, depuis 1709, l'église de Samson, et où, en 1711, on avait construit les premières habitations.

La principale église était la cathédrale construite par ordre de Pierre-le-Grand au milieu de la forteresse. Cet édifice remarquable n'était encore que commencé, et les autres églises devaient être de mince apparence puisque, après la cathédrale, le *Troïtzkii Sabor*, église

(1) Voir le plan de 1716 dans Reimers, *St. Petersburg am Ende seines ersten Jahrhunderts*.

en bois de la slobode russo-finnoise, de laquelle le vieux Pétersbourg tira le nom d'*Ile de la Trinité* (1), est nommée par Weber comme la plus belle. A l'est de la forteresse, tout près de l'église de la Trinité, étaient les boutiques des marchands (*lavki*), où se faisait tout le commerce, la nouvelle Chancellerie et le grand *kabak* (cabaret), où s'exerçait, au profit du tsar, le monopole du vin, de l'eau-de-vie, de la bière, du tabac et des cartes à jouer; l'imprimerie, le marché aux guenilles (*Miutnoï dvor*), la slobode des Tatars étaient, avec la boucherie, à l'ouest de la forteresse, vers la Petite-Néva; et la citadelle même renfermait, outre les archives, une pharmacie centrale parfaitement montée. En 1716, un serf appelé Ivân Niemtsof éleva à ses frais la première maison murée de la Cour des Galères. Aucun pont ne réunissait encore les quartiers des deux côtés de la Néva, on passait ce fleuve en bateau, en payant au fisc impérial quelques kopeiks; mais des ponts étaient jetés sur la Fontanka, la Moïka et le canal qui reçut, dans la suite, le nom de Catherine.

Dès 1710, Pierre avait planté une croix à l'endroit où l'on croyait qu'Alexandre Nefski avait remporté, en 1241, sa victoire sur les Suédois et leurs alliés, les Danois et les Livoniens, mettant ainsi sa nouvelle création sous la protection du symbole de la foi chrétienne. Dans l'espoir d'attacher davantage à ces lieux les Russes fidèles à leurs traditions et mal disposés à l'égard d'une résidence éloignée de leurs sanctuaires et construite en terre profane, il y fit transporter, en 1723, lorsque fut achevée la cathédrale à l'invocation de saint Alexandre, qu'il avait fait construire à la même place (près de l'embouchure de la Tchornaïa Retchka dans la Néva), les reliques du saint guerrier qui avaient reposé jusque-là à Vladimir. A leur arrivée, Pierre les porta lui-même dans sa chaloupe, avec des démonstrations d'un profond respect : il ne voulut abandonner à personne le soin du transport de cette châsse révérée, et il s'assit lui-même au gouvernail, tandis que les grands officiers de sa cour tenaient les rames. A terre, les reliques furent reçues par le clergé en habits de fête, au son de toutes les cloches, et au bruit des salves de canon et de mousqueterie. L'empereur et ses premiers dignitaires les portèrent dans la cathédrale, sous un dais magnifique : la garde rangée en parade rendait les honneurs.

Ainsi Pétersbourg, devenu le siège du gouvernement, s'agrandit de plus en plus et occupa, déjà du vivant de son fondateur, une

(1) La Motraye, *Voyages*, p. 231.

surface très étendue. Cependant, à l'exception, peut-être, des merveilles du palais de Menchtchikof, il n'y avait encore rien de fort remarquable, et les groupes de maisons serrées les unes contre les autres étaient séparés par de vastes marécages qu'il fallait dessécher avant d'y entreprendre de nouvelles constructions. En 1724, Weber, qui nous fournit ces détails, compta, il est vrai, plus de 60,000 maisons, mais en grande partie, dit-il, « si misérables, que deux heures de temps suffiraient pour les démonter et les transporter ailleurs. Ces cabanes sont surtout dans la slobode des Tatars (au vieux Pétersbourg, en face de Vassilii-Ostrof), dans celle des Moscovites au sud-ouest du chantier, et enfin, dans celle des Finnois, près des églises des Finlandais et des catholiques-romains (entre la Moïka et la Néva, auprès des écuries impériales, en russe *Konouchna*) » (1). Les habitans étaient, outre les seigneurs et les étrangers, des soldats de la garnison, quelques milliers de paysans annuellement envoyés de toutes les parties de l'empire pour les travaux de construction, des volontaires de diverses contrées, et beaucoup de bourgeois de Novgorod.

L'origine de la nouvelle capitale du Nord différait peu par conséquent de celle de toutes les villes russes : des cabanes en bois, des rues sans pavé, des églises de médiocre apparence, mais qui, dans le pays, passaient pour des chefs-d'œuvre, d'immenses intervalles entre les maisons et entre les quartiers. Avec cela, Pétersbourg avait le désavantage de ne renfermer dans son enceinte que deux points qui fussent à l'abri des inondations dont la ville fut souvent affligée, même du vivant de Pierre, notamment en 1715, en 1721 et en 1726, le 12 novembre. La dernière fut la plus considérable : de 8 heures du matin à midi, l'eau prit une telle croissance qu'elle s'éleva de trois archines et demie au-dessus de son niveau ordinaire. Enfin, le climat de Pétersbourg, et la cherté des vivres, ajoutèrent encore à la répugnance des Moscovites à venir habiter cette ville. « Tout autour, dit encore Weber, il n'y a que de vastes et horribles forêts et des déserts affreux; à peine si l'on peut compter un ou deux grands chemins, et les paysans des environs se traînent le mieux qu'ils peuvent, à travers les bois, pour arriver à la ville. Il ne faut pas s'étonner si, le voisinage de Pétersbourg étant ainsi entièrement couvert de bois épais, les vents favorables du sud et de l'ouest ne peuvent point communiquer de chaleur à la terre, et si, par consé-

(1) *Nouveaux Mémoires*, t. II.

quent, les fruits sont étouffés et saisis par le froid avant qu'ils puissent arriver à maturité; outre que les marais, *dont les plus hautes montagnes sont même couvertes*, ne peuvent jamais se dessécher pour la même raison. »

Aussi, à la mort de Pierre-le-Grand, les travaux se rallentirent-ils considérablement, quoique Catherine Ire continuât d'habiter Pétersbourg; il est vrai que le manque d'argent explique en partie leur suspension, car cette princesse, dit La Motraye (1), « n'osait user des mêmes violences que Pierre pour en avoir ». Pierre II alla de nouveau habiter Moscou, et fit peu de chose pour la nouvelle ville; seulement il exhaussa un peu le terrain des îles, ordonna la construction de l'église luthérienne de Saint-Pierre dans la perspective de Nefski, et donna à Vassili-Ostrof le nom de *Novo-Préobrajensk*, lorsqu'il établit sa résidence au palais de Menchtchikof. Cependant l'ancien nom prévalut. L'impératrice Anne donna la préférence à Saint-Pétersbourg, et y choisit pour demeure l'hôtel du comte Apraxine, près de la Néva et de l'Amirauté. C'est sous elle que ce vaste assemblage de bâtimens, entouré de remparts, et qui renfermait les chantiers, fut orné de la tour terminée en une aiguille dorée qui sert à l'étranger comme d'une boussole, pour se reconnaître dans la vaste étendue de la ville; elle fit creuser et renfermer dans un barrage de planches le lit de la Moïka; elle construisit des casernes pour ses gardes, et fit rebâtir en pierre divers édifices publics. Et de terribles incendies ayant réduit en cendres, dans les années 1736 et 1737, des milliers de maisons le long de la Moïka et jusqu'au canal de Kriukof, Anne Ivanovna nomma une commission composée de sénateurs, pour rédiger des réglemens de voirie et pour surveiller les nouvelles constructions; elle ordonna en même temps que les maisons de la Millionne, jusque-là en charpente, ne pourraient être reconstruites qu'en pierre, et elle transféra dans cette rue la grande *apothicairerie*, dont nous avons dit que Pierre l'avait placée dans la forteresse; enfin, elle fit elle-même un nouveau plan pour l'alignement des rues, fit exhausser le terrain, agrandit la ville du quartier de la *Kolomna* (mot corrompu de *colonie*), et ajouta le temple de Voznécensk aux dix églises grecques et aux trois autres que Saint-Pétersbourg possédait à cette époque (2). En 1737, Péters-

(1) *Voyages*, p. 228.

(2) Voyez Reimers, *St. Petersburg am Ende seines ersten Jahrhunderts*, t. I, p. 211 *sqq.*, et le plan de Saint-Pétersbourg en 1737, qui fait partie du même ouvrage.

bourg, du côté du sud, n'avait point encore débordé la Fontanka, si ce n'est le long de la Néva, et les maisons ne couvraient même qu'une faible partie de cette étendue. Indépendamment de la grande brasserie hollandaise remplacée depuis par l'Académie de médecine, tout le quartier de Vybourg ne présentait guère encore qu'une ou deux rues, dont le principal ornement était l'église de Samson, fondée par Pierre, en 1709, en l'honneur de la bataille de Poltava. Le vieux Pétersbourg, au contraire, était déjà très habité; mais l'île des Apothicaires, qui en est coupée par la Karpofka, n'était qu'un immense jardin « bien fourni, dit La Motraye (p. 236), non-seulement des plantes d'Europe, même de celles qui croissent dans les parties les plus reculées du Nord, et qui sont les moins connues, y ont été découvertes... mais encore de celles d'Asie jusqu'en Perse et à la Chine, etc. » Beaucoup de lignes et de perspectives étaient déjà indiquées sur Vassili-Ostrof; mais jusque-là, on n'en avait réellement construit que les premières.

Cependant, la cour s'attachait à la nouvelle résidence, et cette qualité resta à Saint-Pétersbourg sans interruption : Moscou ne vit plus ses souverains que de loin en loin et pour de courts instans. Mais ce n'était pas tout d'avoir élevé une grande ville : pour en faire une ville belle et monumentale, il fallut de grands efforts et beaucoup de persévérance. Élisabeth s'en occupa la première : c'est sous son règne que fut bâtie, en 1743, la belle église de Saint-Nicolas Morskoï et la Spassitellia dans le quartier dit *Marché au foin ;* que le couvent de Vosskrécensk s'empara d'une grande partie du territoire de l'ancien village de Smolna, et que le comte Rastrelli déploya ses talens dans de nombreux palais. Le Palais d'été fut rebâti en 1742, celui d'Anitchkof s'éleva en 1748, et le Palais d'hiver, commencé en 1754, fut achevé en 1762. En 1755, on jeta les fondemens d'un nouveau Gostinoï-dvor en pierre ; mais le feu qui dévora en 1780 ce qui restait de l'ancien édifice en bois, détruisit aussi les nouvelles constructions ; et le bazar carré avec ses belles voûtes tout autour, qui aujourd'hui fait un des ornemens de la perspective de Nefski, ne fut terminé qu'en 1785, sous Catherine. C'est à cette princesse surtout que Pétersbourg doit sa grandeur et sa beauté ; c'est par ses soins qu'il est devenu une des premières villes de l'univers. Le large et majestueux fleuve qui l'arrose n'avait encore d'autre revêtement qu'un barrage en planches, faible digue contre les glaçons de l'hiver et les eaux gonflées par les vents : Catherine y substitua, le long de la rive gauche, un magnifique quai en granit, qui,

depuis la Fonderie jusqu'à la Cour des galères, a une longueur de 1650 toises, et fut bordé plus tard d'un large trottoir exhaussé au-dessus du terrain; en même temps elle fit creuser les canaux de Catherine et de Saint-Nicolas, ce dernier, près de l'église du même nom, et les renferma dans des quais également en granit; la Fontanka, creusée et nettoyée en 1780, reçut le même genre d'ornement. Sous Paul, on le donna aussi au cours de la Moïka, et l'empereur actuel a fait continuer, jusqu'à l'Académie des beaux-arts, le quai de la Néva, qui, sur sa rive droite, part de la Bourse en descendant le fleuve. Pour donner plus de solidité au terrain, trop lâche pour retenir le pavé, Catherine fit construire des voûtes dans les principales rues de l'Amirauté, et ces voûtes furent ensuite couvertes de gravier pour le pavage. De 1768 à 1787, elle fit construire à grands frais des chaussées conduisant de sa résidence aux châteaux voisins, à Strelna et Péterhof, à Tsarskoïé-Célo, etc.; et pour animer ces routes qui traversaient un pays inculte et désert, elle distribua de larges portions de terre, pour être transformées en jardins avec maisons de plaisance par les personnes qu'elle favorisait ainsi. L'entrée de Saint-Pétersbourg, sur la route de Riga, fut décorée d'un arc-de-triomphe en massifs de granit, simple et colossal; Pavlofsk augmenta le nombre des châteaux de plaisance, et trois colonies d'agriculteurs étrangers se formèrent à peu de distance de la ville. Quant aux monumens dont elle embellit cette dernière, ils sont innombrables et donneraient lieu à une énumération trop aride. C'est sous le règne de Catherine II que La Motte agrandit d'un grand corps de bâtiment le Palais d'hiver, et que le chevalier Guarenghi y ajouta encore une troisième partie, le théâtre de l'Ermitage avec la galerie des Loges. En 1768 furent posés les fondemens de Saint-Isaac, église à proportions colossales, qui fut exécutée en marbre, mais qui, dénaturée ensuite et partiellement démolie, s'achève lentement aujourd'hui, d'après un plan plus grandiose. En 1778 fut commencée cette magnifique grille du Jardin d'été qui, aussi élégante que somptueuse, fait et fera long-temps l'admiration des voyageurs. De 1770 à 1783, elle fit bâtir, à peu de distance du Jardin d'été, le palais de marbre où la pierre et le métal remplacent partout le bois. Elle consacra, en 1782, la mémoire de Pierre-le-Grand, par un monument, digne de lui et d'elle-même, qu'elle lui éleva sur l'une des plus belles places du monde. Par son ordre, Falconet plaça sur un immense rocher de Finlande, cette belle statue équestre si pleine de vie et de grandeur. Une autre partie de la ville fut décorée d'un riche palais qu'elle donna au vainqueur des Turcs

et qu'elle nomma, en l'honneur de celui auquel elle était redevable de la conquête de la Crimée, palais de Tauride, comme le nom de Tchesmé fut attaché à un autre palais pour rappeler la victoire sur terre et sur mer, remportée par un autre de ses lieutenans. Enfin, les sciences et les arts reçurent d'elle de pompeux asiles : l'académie des Beaux-Arts fut installée dans un palais d'une savante architecture élevé sur la rive droite de la Néva; un peu plus haut l'on bâtit, de 1784 à 1790, l'Académie des sciences; la grande Bibliothèque fut commencée dans les derniers jours de ce règne mémorable, dans la perspective de Nefski; enfin, le même règne vit construire le grand théâtre, sur la place dite *Sennaïa*, et la Banque d'échange dans la Sadovaïa.

La population s'était successivement accrue : à l'époque où nous sommes arrivé, on comptait déjà vers 230,000 habitans des deux sexes, nombre énorme pour une ville qui n'avait pas encore un siècle d'existence. Les maisons particulières étaient au nombre de plus de 4,000; il y avait 64 églises de la religion dominante, dont 6 cathédrales, 40 paroisses, 6 églises de régimens, et 11 chapelles particulières; on comptait en outre 4 églises allemandes luthériennes, une suédoise, une finnoise, une réformée française, une hollandaise et une anglaise; enfin, une église catholique et une arménienne. Les rues étaient éclairées par 5471 lanternes ou réverbères.

Mais de grands dangers avaient encore, à plusieurs reprises, menacé l'existence de la ville : sans parler des inondations de 1728, 1729, 1735, 1740, 1752, la Néva fit d'horribles dégâts en débordant ses rives dans la nuit du 9 au 10 septembre 1777. Cette inondation, la plus forte de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'à cette époque, fut occasionée par un terrible ouragan qui soufflait de l'ouest et du sud-ouest, deux jours avant l'équinoxe d'automne, période toujours critique dans ces parages, et quatre jours après la pleine lune. Après avoir submergé Vassili-Ostrof et le vieux Pétersbourg, l'eau se porta jusqu'à 10 pieds au-dessus de son niveau ordinaire (1). Si la mer Baltique avait une plus forte marée, il serait à craindre qu'un jour Pétersbourg ne fût englouti dans une inondation aussi forte et telle, par exemple, que nous l'avons vue se renouveler en 1824, le 7 novembre (vieux style), où l'eau arriva à une hauteur de 13 pieds 4 pouces au dessus de son niveau ordinaire. L'empereur

(1) Voir Kraft, *Acta Acad. scient. Petrop.*, an. 1777, *pars post.*, et une note de Pallas, dans *St.Petersburg. Journal*, 1777, t. IV, p. 270-274.

Alexandre répandit des larmes à la vue des ravages commis par la Néva, et exposa sa vie pour sauver les malheureuses victimes.

Le règne de Paul, quoique court, ne fut pas perdu pour l'embellissement de la capitale : ce prince lui donna ce qui lui manquait encore, de belles casernes pour les gardes, plusieurs magnifiques maisons d'exercice, un grand Corps de Cadets de la marine, et une immense place pour les manœuvres, appelée Champ-de-Mars, après avoir été long-temps un marécage sous le nom de *Tsaritsyne Loug* (prairie de la tsarine). C'est aussi sous Paul Pétrovitch que les orphelins militaires furent placés dans un grand bâtiment du quai de la Fontanka, et que fut achevé le vaste édifice bâti sur la Moïka pour servir d'hospice des enfans trouvés. Marie Fœdorovna, son épouse, venait de recevoir comme un bienfait la curatelle des malheureux : plusieurs asiles, la plupart élevées sur une vaste échelle, leur furent ouverts par les soins philanthropiques de cette noble souveraine, et, dans le nombre, quelques-uns enrichirent Pétersbourg de nouveaux monumens. De 1797 à 1800, Paul fit construire sur un terrain dépendant du Jardin d'été, le palais Mikhaïlof que Kotzebuë a décrit avec tant de détails dans sa fameuse *Année* et qui sert aujourd'hui de local à la grande école du génie; il orna l'Hôtel-de-Ville (*Douma*) d'une tour carrée, et la Moïka de ce beau quai dont nous avons parlé plus haut et qui, depuis le pont des Écuries (*Konouchna*) jusque derrière la Cour des Galères, a 1,500 toises de longueur. Il embellit la perspective de Nefski, éleva sur le Champ-de-Mars, *aux victoires* du feld-maréchal Roumantsof-Zadounaïski, l'obélisque que l'on voit aujourd'hui à Vassili-Ostrof; enfin, c'est à lui que l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg doit son existence actuelle.

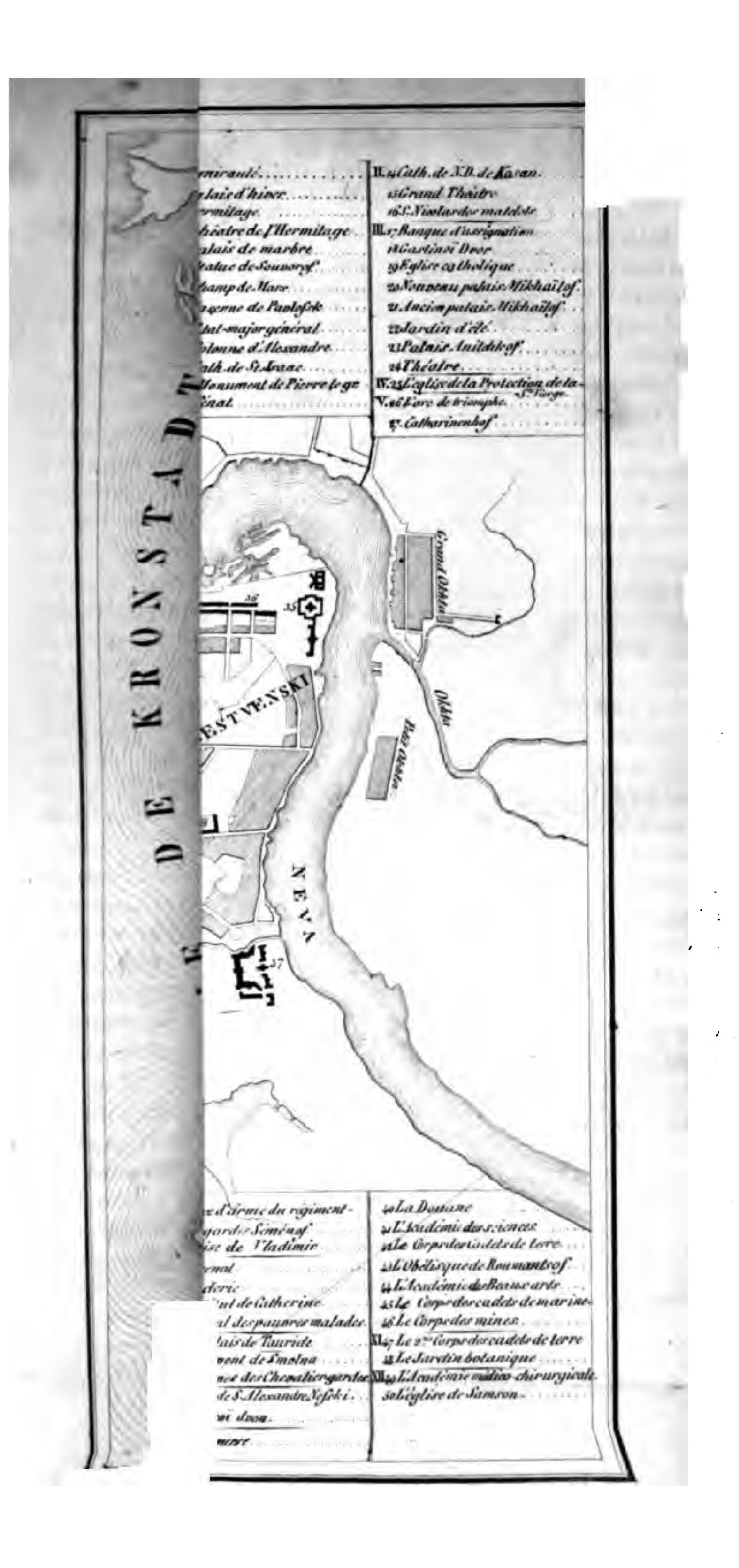
Les principaux monumens du règne de son fils Alexandre sont l'église de Notre-Dame-de-Kasan, dans la perspective de Nefski, édifice bâti sur le modèle de Saint-Pierre à Rome, et la magnifique Bourse entourée d'une imposante colonnade et si remarquable déjà par sa situation pittoresque, à la pointe de Vassili Ostrof, où les bateaux qui ont remonté le fleuve, d'une part, par la grande, et de l'autre, par la petite Néva, se rencontrent. C'est sous l'empereur Alexandre, en 1804, que la ville reçut un nouveau réglement municipal, et que le service des incendies, et la police en général, furent réorganisés d'après un plan plus régulier et plus judicieux ; les quais furent munis, dans toute leur longueur, de trottoirs élevés en grandes dalles de granit ; la perspective de Nefski prit sa forme ac-

tuelle avec ses beaux trottoirs; la voie libre au milieu, et les deux rangées d'arbres de part et d'autre; un pont de bateaux appelé *Pétrofskoi mosth*, fut établi sur la Néva, en face de la grille du Jardin d'été; le Champ-de-Mars reçut pour ornement la statue en bronze de Souvorof, inaugurée en 1801, et non loin de là, de l'autre côté de la Moïka, fut construit un second palais Mikhaïlof, plus riche que le premier, d'une architecture plus remarquable, et destiné à servir de demeure au plus jeune frère du monarque. Dans la Liteine, sur l'emplacement du *jardin italien*, fut construit l'hôpital des pauvres malades; et dans la grande rue Vosskrécenskaïa, le beau temple de Notre-Dame-de-tous-les-Souffrans. Mais un monument de ce règne, remarquable surtout par ses proportions colossales, c'est l'état-major-général et les ministères réunis, bâtiment immense qui, sur la place du Palais d'hiver, en face du palais même, se développe en demi-cercle, avec un double portique surmonté d'un quadrige en bronze. Entre son arc principal et la façade du Palais d'hiver, s'élève une des gloires du règne actuel, la colonne d'Alexandre, regardée comme le plus grand monolithe des temps anciens et modernes. La reconstruction de l'église de Saint-Isaac, avec les colonnes colossales qui régneront tout autour et dont le fût, long de 58 pieds, est également d'un seul bloc de granit poli, ne doit pas non plus être passée sous silence: c'est à l'empereur Nicolas, autant qu'à son frère, qu'il faut en faire honneur, et un monument d'un vrai mérite qui appartient exclusivement au règne actuel, c'est le nouveau théâtre construit, il y a peu d'années, et avec une vitesse prodigieuse, dans la perspective de Nefski, près du palais d'Anitchkof. Sous Nicolas Pavlovitch, cette perspective, embellie par Alexandre, reçut un parquet en guise de pavé: elle présente maintenant une surface aussi solide qu'unie, et un aspect presque unique en Europe.

Ainsi, d'année en année, cette capitale du nord, aujourd'hui régulière, vaste, imposante, remplie de palais somptueux, d'églises remarquables, et d'une multitude infinie de beaux hôtels, s'enrichit de nouveaux monumens: peu de villes sont mieux pourvues en ce genre; aucune ne surpasse celle-ci en beauté, aucune ne porte, au même degré, le cachet de la grandeur. Cependant, il faut bien le dire, tous ces monumens ne bravent pas, comme le granit de Finlande employé dans la construction du Palais de marbre, de la colonne d'Alexandre, et des magnifiques quais des fleuves et des canaux, l'intempérie des saisons: plusieurs des plus beaux édifices sont bâtis en briques, et les sculptures qui les décorent sont, ou en stuc,

ou en bois; chaque hiver y laisse des traces de son passage, et nulle part le ravage du temps n'est plus sensible.

Description. Nous avons déjà fait connaître le plan de la ville en général, avec les accidens auxquels la Néva, cette plus grande beauté de Saint-Pétersbourg, donne lieu. La division naturelle qui en résulte forme la base de la division officielle qu'il nous reste à détailler. La première peut être résumée ainsi : Pétersbourg sur la rive droite de la Néva, et Pétersbourg sur la rive gauche. La communication entre les deux grandes divisions est établie par trois ponts de bateaux d'une longueur très considérable : le pont de Vassili Ostrof, celui du Jardin d'été, ou Pétrofski, et celui de Vosskrécensk : on les rencontre dans l'ordre que nous avons suivi, lorsqu'on remonte le fleuve depuis son embouchure. Quant aux divisions officielles appelées *parties* (*tchasth*), la ville forme 12 grands quartiers, dont 9 à la gauche du fleuve, et 3 seulement à sa droite, du côté du nord. Les premiers s'étalent comme en demi-cercle autour de l'Amirauté, de laquelle trois longues rues partent, comme autant de rayons, et aboutissent à l'extrémité de la ville, aux canaux (*Zagorodnoï* et *Ligofskoï*) qui en marquent la limite. Ces trois rues sont : l'admirable *perspective de Nefski (Nefskoï prospekht)*, ainsi nommée du monastère auquel elle conduit, et longue de près d'une lieue, mais partagée en deux moitiés à-peu-près égales, en deçà et au-delà de la Fontanka, moitiés, dont la première excite au plus haut degré l'admiration des voyageurs; la *Garokhovaïa* (rue des pois), appelée aussi *petite perspective de l'Amirauté*, qui aboutit à la caserne des gardes de Séménof, et la *Voznécenskaïa* (rue de l'Ascension), qui part de l'église d'Isaac, traverse comme les deux autres, sur de beaux ponts en fonte ou en pierre, la Moïka, le canal de Catherine et la Fontanka, prend ensuite près des casernes du régiment d'Izmaïlof le nom de *perspective d'Izmaïlof* et arrive jusqu'au canal extérieur. D'un bout à l'autre de ces trois grandes *perspectives*, la flèche dorée de l'Amirauté darde ses étincelles. — Ce vaste et important établissement a donné son nom aux quatre premiers quartiers dont elle forme également le centre et dont trois se renferment presque l'un l'autre. Entre la grande Néva et la Moïka (*voy.* notre plan) s'étend le *premier quartier de l'Amirauté* dont une grande portion est occupée par les immenses places Pétrofskii, Isaakskii, et du Palais d'hiver, qui au fond n'en sont qu'une. Là se trouvent le Palais d'hiver avec l'Ermitage et le théâtre qui en dépend, le Palais de marbre, le Jardin d'été, l'état-major-général, la grande maison d'exercice, le Sénat, la statue de


DE KRONSTADT
II. 14 Cath. de N.D. de Kasan.
15 Grand Théâtre
16 S. Nicolas des matelots
III. 17 Banque d'assignation
18 Gastinoï Dvor
19 Eglise catholique
20 Nouveau palais Mikhaïlof.
21 Ancien palais Mikhaïlof.
22 Jardin d'été.
23 Palais Anitchkof.
24 Théâtre.
IV. 25 L'église de la Protection de la Ste Vierge.
V. 26 L'arc de triomphe.
27 Catharinenhof.
Grand Okhta
Okhta
Petit Okhta
NEVA
40 La Douane
41 L'Académie des sciences
42 Le Corps des cadets de terre
43 L'Obélisque de Roumantsof.
44 L'Académie des Beaux arts
45 Le Corps des cadets de marine
46 Le Corpe des mines.
XI. 47 Le 2me Corps des cadets de terre
48 Le Jardin botanique
XII. 49 L'Académie médico-chirurgicale.
50 L'église de Samson.

Pierre-le-Grand, la colonne d'Alexandre, le manège des gardes, l'église de Saint-Isaac, la nouvelle Amirauté, etc. Le *second quartier de l'Amirauté* occupe le terrain, très peu étendu, entre la Moïka, le canal de Catherine et le canal transversal de Kriukof : on y voit la cathédrale de Notre-Dame-de-Kasan, l'église luthérienne de Saint-Pierre et Saint-Paul, l'église de Saint-Nicolas *Morskoï* (de la Marine), le grand Théâtre, l'Hospice des enfans trouvés, les écuries impériales, etc. En dehors de cette seconde bande, s'étend celle qui forme le *troisième quartier de l'Amirauté*, et qui est renfermé, d'une part, entre la Moïka et le canal de Kriukof, et de l'autre, entre le canal de Catherine et la Fontanka : c'est à ce quartier qu'appartiennent les deux palais Mikhaïlof, avec leurs jardins, une seconde maison d'exercice, l'église arménienne et la catholique romaine, le Gostinoï-dvor, la Bibliothèque impériale, le Nouveau-Théâtre, la Banque d'assignations, d'échanges et d'emprunts, l'Hôtel-de-Ville, le palais Anitchkof, l'ancien palais de Malthe, aujourd'hui Corps des Pages, etc. Enfin, le *quatrième quartier de l'Amirauté* s'étend, à l'ouest du canal latéral de Kriukof, entre la Moïka, la Fontanka, et le golfe, et renferme ce qu'on appelle la *Kolomna*, avec l'église de la Protection-de-la-Vierge, des casernes, la grande manufacture de fonte de fer, etc. Plus au sud, entre la mer et la perspective d'Oboukhof, de l'ouest à l'est, et entre la Fontanka et le canal extérieur, du nord au sud, s'étend le *quartier de Narva*, auquel appartiennent l'arc-de-triomphe, des casernes, et le château de Catharinenhof, avec sa belle promenade. Sur quelques plans, ce quartier de Narva se trouve supprimé, et alors, les quartiers de Saint-Pétersbourg se réduisent à onze. Mais d'après l'autre division, le sixième quartier est celui *de Moscou*, ainsi nommé, parce que la route de Moscou en forme la limite occidentale. Il est, d'ailleurs, renfermé entre la perspective d'Oboukhof et celle de Nefski, et entre la Fontanka et les deux canaux extérieurs ; on y trouve l'église de N.-D. de Vladimir, l'hopital de la ville, l'école du commerce, la cour de chasse et la caserne de Séménof. Le *quartier de la Fonderie* (*Liteïna*) est le septième : il s'étend de la perspective de Nefski à la Néva, et de la Fontanka au canal Ligofskii. Dans ce quartier, dont une rue longue et belle, le *Liteïnoï-Prospekht*, retrace la principale dimension, se trouvent la fonderie, l'arsenal, le dépôt d'artillerie, l'hôpital des pauvres malades, l'institut de Catherine, l'église de Notre-Dame-de-tous-les-Souffrans, la manufacture des Gobelins, des casernes, etc. A l'est de celui-ci, le (huitième) *quartier Rojestvenskii* ou de la Nativité, occupe

l'angle formé par le coude que fait ici la Néva en se détournant à l'ouest. Là se trouvent le palais de Tauride, le couvent de Smolna, ou Vosskrécensk, des églises et des casernes, surtout celle des chevaliers-gardes, etc. Le neuvième quartier, est celui dit *des Voitures* (*Karetnaïa tchasth*), sur la Tchornaïa Retchka, et tout en dehors de la ville. Il tire son nom du marché aux voitures, et s'appelle aussi *Iamskoï* ou quartier des *Iamtchiks*, voituriers réunis en corporation. Il renferme la *laure* de saint Alexandre Nefski, la station de poste des iamtchiks, la verrerie, etc. Ces neuf quartiers sont séparés des trois autres par la Néva, dont on traverse, sur trois ponts de bateaux, le lit large et majestueux, et revêtu, au moins d'un côté, mais aussi dans la majeure partie de l'autre, d'un quai en granit, d'une extrême beauté. Au moment où arrivent les glaçons du lac Ladoga, et où la Néva elle-même commence à se couvrir de cette glace qui l'enchaîne pendant plus de cinq mois, ces ponts sont enlevés pour être rétablis lorsque cette croûte, souvent épaisse d'une toise, est formée: on les enlève aussi au moment de la débâcle, jusqu'à ce que le fleuve et le lac aient cessé de charrier. Entre la statue de Pierre-le-Grand et le premier Corps des Cadets, s'étend sur une vingtaine de pontons, le *pont d'Isaac*, dont la longueur est d'environ 780 pieds : c'est un des plus beaux de l'Europe, et rien n'est comparable aux monumens somptueux qui l'environnent et qui se reflètent dans l'onde de ce fleuve superbe, à l'aspect général de cette réunion de beautés. Le pont d'Isaac mène à *Vassili-Ostrof*, île entourée de la Grande et Petite-Néva et de la mer, et formant le dixième quartier de Pétersbourg. Un autre pont, celui de Tutchkof, jeté sur la Petite-Néva, met Vassili-Ostrof en communication avec le vieux Pétersbourg. Les maisons ne couvrent pas toute la surface de l'île : elles occupent, à l'est, l'angle aigu (*strelka*) formé par les deux bras du fleuve, et présentent un aspect moins imposant que régulier et agréable. On y compte 25 longues *lignes* de maisons bien bâties, suivant toutes la direction du sud au nord, et coupées, à angles droits, par trois *perspectives* (*prospekht*), la *grande* au sud, la *petite* au nord, et, entre les deux, la *moyenne*. Les *lignes*, dont deux composent une rue, n'ont pas d'autre nom que celui de leur numéro. La *première ligne* est celle qu'on trouve à main gauche, en venant du quai : le côté droit de la rue s'appelle *ligne des Cadets*, parce que le premier Corps des Cadets occupe près d'un tiers de toute sa longueur. Les 24 autres lignes sont toutes à gauche de la *première*, de *manière que* les numéros pairs sont toujours à main droite. Outre le

grand établissement militaire que nous venons de nommer, on trouve à Vassili-Ostrof la Bourse, la Douane, l'Académie des sciences, l'Académie russe et celle des beaux-arts, les douze Colléges de l'empire avec les archives, le Corps des Cadets de la marine, le Corps des Mines, plusieurs églises et des casernes. Au-delà des maisons est le cimetière de Smolensk, qui sert à l'inhumation des étrangers, et au centre du bord occidental, sur le golfe de Finlande, on arrive au *port des galères* et au faubourg qui en dépend.

Un second pont de bateaux, plus long du double que le premier, traverse la Grande-Néva, au-dessus de la forteresse; on l'appelle tantôt *pont de Souvorof*, tantôt *pont du Jardin d'été*, et encore *pont de Pétersbourg* ou *de Pierre*. Il forme la communication entre les quartiers de l'Amirauté, et celui (11[e]) qui porte spécialement le nom de *Pétersbourg*. Ce quartier, situé entre la Nefka et la Néva, grande et petite, forme une île, subdivisée en plusieurs autres par quelques faibles bras du fleuve. Ainsi, au sud, un bras de la Néva et un canal isolant de cette île la forteresse; au nord-est, la Karpofka en coupe une portion nommée *île des Apothicaires*, du nom du jardin botanique, qu'on appelle en russe, *Aptékarskii;* et à l'ouest, l'*île Pétrofski* (de Saint-Pierre), s'en détache, en se divisant encore en d'autres petites îles sans nom. Les deux dernières îles sont en partie désertes, en partie occupées par des jardins; les maisons composant des rues peu régulières, et la plupart en bois, couvrent l'espace qui s'étend au nord de la forteresse. Tout le quartier tient, par trois ponts, au quartier de Vybourg, à l'île de Kamennoï-Ostrof, qui appartient aux environs de la capitale, et à celle de Vassili-Ostrof. Il est traversé du sud au nord par une longue rue appelée *Grande-Rue* ou *Perspective de Kamennii-Ostrof*, et aussi *Ospennoï prospekht* (Perspective de la petite-vérole!), et coupé latéralement par la *Grande Perspective*.. En avant de cette grande île, sur la Néva, qui l'en sépare par un faible bras, il s'en trouve une petite, tout entière occupée par la forteresse, dont Pierre a voulu faire le boulevard de l'autre, sa première idée étant de créer sa ville dans l'île du vieux Pétersbourg. Cette petite île de la Grande-Néva, très profonde en cet endroit, était appelée par les Finnois *Iennes-Sari* (*Hasenholm*, île des Lièvres) (1). Les premières fortifications en terre que Pierre y avait fait élever, en 1703, furent remplacées, en 1710, par d'autres, plus régulières et en pierre; ce travail dura de longues années, et

(1) Weber, *Das veranderte Russland*, deuxième édit., t. I, p. 448.

ce fut Catherine II qui donna, en 1754, à la forteresse l'aspect imposant qu'elle présente, en la faisant entourer, du côté de la Néva, d'un superbe revêtement en granit. La forteresse est un hexagone oblong et irrégulier, avec six bastions, autant de courtines, un ouvrage couronné et deux ravelins. On y arrive par cinq portes, dont celle *de la Néva* donne sur le fleuve, et les autres sur les glacis; la porte *Pétrofski* est ornée, à l'extérieur, de bas-reliefs et de trophées: on y remarque, entre autres, une sculpture représentant saint Pierre tenant les clefs, et au-dessus de la porte l'aigle russe, d'une grandeur colossale et de plomb massif, pesant 1748 livres (2). Le *Kronwerk* (ouvrage couronné) est au nord, au-delà du petit bras de la Néva; il est entouré d'un vaste glacis et de maisons en demi-cercle. La forteresse de Saint-Pétersbourg, bien moins grande que le *Kreml* de Moscou, n'est presque pas habitée: la tranquillité qui y règne d'ordinaire lui donne l'aspect d'un vaste couvent. On y trouve la cathédrale de saint Pierre et Paul, la Cour de la Monnaie, des casemates, etc., et dans le reste du quartier de Pétersbourg, dont elle dépend, la petite maison de Pierre-le-Grand, le second Corps des Cadets, le vaste jardin botanique, plusieurs églises et des casernes.

Enfin, le 12e *quartier* est celui *de Vybourg*, sur le continent au nord de la Néva, du côté de l'ancienne Carélie, dont Vybourg était la principale ville. Depuis la grande slobode d'Okhta et la belle maison de campagne du comte Bezborodko, ce quartier longe la Grande-Néva, et ensuite la Grande-Nefka jusqu'au jardin du comte Strogonof; il a peu de profondeur, peu de rues, et peu de régularité. Presque toute la partie habitée se trouve de part et d'autre de la grande *Perspective de Samson* par laquelle commence la route de Vybourg, et qui tire son nom du vieux temple (*khram*) de Samson dont la construction fut commencée en 1709. Outre cette église, on trouve sur le *côté de Vybourg* l'Académie médico-chirurgicale, les magasins de la ville et la Brasserie de la couronne. Il est réuni au quartier de la Liteïne, par le pont de bateaux, dit *de Vosskresensk*.

(2) Weber fait mention (orig. allemand, deuxième édit., p. 451) des mêmes ornemens, mais il y ajoute une figure de saint Nicolas, patron des Russes. Voir, pour plus de détails sur la forteresse, Svignine, *Description des objets les plus remarquables de Saint-Pétersbourg*, en russe et en français, t. III, p. 1-42, ouvrage plein de confusion, mais renfermant des choses intéressantes et avec lequel, joint à celui de M. Lecointe de Laveau, M. Ancelot a fait ses *Six mois en Russie.*

Dans les deux derniers quartiers et dans une partie du 10[e], les maisons sont en bois, quoique la plupart d'une bonne apparence; il s'en trouve cependant aussi de chétives, véritables cabanes construites à la manière russe, aux extrémités de ces quartiers et dans les slobodes des iamtchiks au-delà du canal de Ligof. Dans les quartiers intérieurs, au contraire, les maisons sont en pierre ou en briques : on dirait une ville de palais. Les rues sont larges et belles; les carreaux d'une seule glace annoncent dans beaucoup d'habitations un luxe presque royal; les magnifiques quais déjà mentionnés reçoivent un nouveau relief de ponts nombreux, dont celui de *Pantéleimon* suspendu et en fonte de fer, et le *pont Égyptien*, également en fonte, avec des figures colossales, et des ornemens dorés, tous les deux sur la Fontanka; plusieurs autres, sur la Moïka, et presque tous sans exception, méritent d'être cités pour leur beauté. Généralement le pavé est mauvais : le cailloutage dont il se compose est mal affermi, avec des éclats de briques dans un terrain marécageux et mouvant. Déjà il est remplacé dans quelques rues, dans la Morskoï et dans la Perspective de Nefski, ou par une voie mac-adamisée, ou par un parquet de madriers coupés en carrés et formant parquet. Dans les quartiers où les maisons sont en bois, le pavé manque presque entièrement; et là, comme presque partout ailleurs, une poussière malfaisante s'élève dans les rues, pendant la saison chaude.

Tel est l'aspect de cette ville encore si récente et déjà si colossale, où le seul nom de *Kalinkine*, attaché à un pont de la Kolomna, rappelle quelque chose qui remonte beaucoup au-delà d'un siècle, le village de pêcheurs finnois qui existait dans ces lieux à l'époque où Pierre-le-Grand les envahit; de cette capitale, la plus jeune de toutes celles de l'Europe et de l'Asie, et à laquelle l'Amérique seule, dit-on, peut en opposer une d'une construction à-la-fois si belle et si régulière, mais qui, à son caractère de grandeur, ne réunit pas, ce semble, toutes les conditions de la durée.

Analysons maintenant cette beauté d'ensemble, et faisons connaître les monumens et les curiosités qui fixent avec raison l'intérêt des voyageurs; après avoir réuni dans un tableau général ceux qui appartiennent à un même quartier, nous considérerons successivement ceux du même genre, en suivant une division pareille à celle adoptée par nous pour les monumens de Moscou.

I. *Monumens religieux.*

A Saint-Pétersbourg on ne rencontre pas, comme à Moscou, une église à chaque pas, et cependant, elle aussi, sans compter 2 couvens et 8 salles de prières, en renferme 165, dont 140 du culte dominant. Quelques-unes de ces dernières rappellent encore le style russo-byzantin; mais la plupart appartiennent à une architecture d'un autre genre, et imitent les constructions les plus célèbres dans les villes d'Europe. Nous commencerons par la plus ancienne.

La *cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul*, au centre de la forteresse, fut d'abord construite en bois; mais en 1712, Pierre-le-Grand posa les fondemens de l'édifice actuel, en pierre, exécuté sous la direction de l'architecte italien Tressini. On en termina le clocher en 1723, et l'église était entièrement achevée en 1727, lorsque La Motraye arriva à Saint-Pétersbourg (*Voyages*, p. 228). Voici comment il la décrit : « Le corps de bâtiment est de briques, excepté les piliers, les encognures et les consoles; tous les ornemens d'architecture et de sculpture y sont partout distribués avec bien du jugement et de la délicatesse; le clocher est tout de pierre, à la réserve de la flèche, qui est de charpente couverte de cuivre doré en ceinture vers la pointe; quatre rangs de colonnes, deux d'ordre ionien, deux d'ordre corinthien, l'un au-dessus de l'autre, la supportent. Il y a un fort bon carillon. Le portique de l'église est auguste; les colonnes sont de pierre dure, fort élevées et d'ordre toscan. Le catafalque de feu l'empereur s'y voyait encore. » En effet, le sarcophage de Pierre-le-Grand resta depuis 1725, et celui de Catherine Ire, depuis 1727 jusqu'en 1731, au milieu de la nef sur une haute estrade; enfin l'impératrice Anne les fit enlever et placer là où ils sont maintenant. La longueur de cette nef est de 180 pieds, sa largeur de 70, et sa hauteur, sous le toit de 57 pieds; douze immenses colonnes en soutiennent la voûte, et au-dessus de l'autel, s'élève une vaste coupole assise sur quatre énormes piliers. Le clocher, au-dessus de l'entrée principale, a environ 340 pieds de haut, il se termine en une aiguille surmontée d'un globe qui soutient la figure colossale d'un ange au vol, en bronze doré. L'étendard que l'ange tient à la main sert de girouette ; le globe a cinq pieds et demi de diamètre. Toute l'aiguille est revêtue de feuilles d'airain, pour la dorure desquelles on a employé 2,814 ducats. Le clocher ainsi que le carillon commandés à Amsterdam, par Pierre-le-Grand, ayant été fortement endommagés, en 1756, dans

un orage, Élisabeth y fit placer une autre horloge à carillon, et Catherine fit remettre à neuf la dorure, qu'on termina en 1780. La croix qui surmonte la coupole est aussi dorée. Des deux côtés d'un iconostase orné de 29 images et derrière lequel on conserve des reliques précieuses (tête de saint Jacques, membres de saints, robe de J.-C.), on voit, rangés en plusieurs lignes, les sarcophages des princes ensevelis sous le pavé de l'église. A l'exception de Pierre II, mort à Moscou, tous les souverains de la Russie depuis Pierre-le-Grand reposent ici : Pierre III, après une première sépulture, reçut ici, en 1796, de la piété de son fils, celle qui lui était due. De riches brocards, bordés d'hermine, recouvrent les cercueils, et une plaque de cuivre, fixée du côté de la tête, marque à quels personnages ils sont consacrés, le jour de leur mort et celui de leur inhumation (1). On voit en première ligne, à droite, les sarcophages de Pierre-le-Grand, de Catherine Ire et d'Élisabeth Pétrovna : sur celui de Pierre, on a attaché une médaille en or, frappée en 1803, lors du premier jubilé séculaire de la fondation de Pétersbourg, et tout près Catherine II a suspendu de sa main l'étendard du capitan-pacha tombé au pouvoir des Russes dans la bataille navale de Tchesmé (1770). Au second rang sont les tombeaux d'Anne Ivanovna, de Pierre III et de Catherine II. Du côté gauche reposent, en première ligne, Anne Pétrovna, duchesse de Holstein, Paul Ier et Marie Fœdorovna, sa femme; puis Alexandre et Élisabeth, née princesse de Bade, et enfin, le césaréviteh Constantin. Sur le cercueil d'Alexandre sont fixées les médailles frappées pour la délivrance de Moscou et pour la prise de Paris. Auprès des souverains reposent, en outre, cinq enfans de Pierre-le-Grand et de Catherine, Natalie, Marguerite, et Paul, tous morts en bas âge, et le tsaréviteh Alexis, fils de Pierre du premier lit, et si connu par ses malheurs. Auprès de lui est sa femme, née princesse de Brunswick; Maria Matvéïevna, née Apraxine, et femme du tsar Fœdor Alexéïevitch, et Marie Alexéïevna, sœur de Pierre-le-Grand, complètent le nombre. Le pourtour intérieur de l'église est orné de trophées remportés sur les Turcs, les Persans, les Polonais et les Français; on remarque plusieurs queues de cheval, les clefs de Corfou, celles de Varsovie, et le *pain* que les habitans de cette ville, lorsqu'elle fut prise, en 1794, par Souvorof, offrirent, *avec le sel*, à leur vainqueur.

(1) La date de la mort manque sur les inscriptions relatives à Pierre III et à son épouse Catherine II.

Le *couvent de Saint-Alexandre Nefski* (*Alexandronefskaïa svaito-troïtzkaïa lavra*), le troisième en rang de tous ceux de la Russie, est situé au bout de la longue perspective à laquelle il a donné son nom, à plus de 4 verstes de l'Amirauté, dans le quartier des Voitures, à l'endroit où la Tchornaïa Retchka (ruisseau noir) se joint à la Néva. C'est un vaste assemblage de bâtimens surmonté de quatre ou cinq tours et d'une magnifique coupole; un mur d'enceinte en pierre entoure ces bâtimens avec leur jardin. En 1710, Pierre-le-Grand choisit ce lieu pour y fonder un couvent sous l'invocation de la Trinité, et y planta une croix de sa main (voir p. 194); en 1712, fut bâtie en bois, la première église, et l'année suivante, le couvent, d'abord aussi en bois, mais, depuis 1716, en pierre. En même temps Pierre commença la construction de l'église de Saint-Alexandre: lorsqu'elle fut terminée, en 1723, elle fut élevée au rang d'une cathédrale et reçut la dépouille mortelle de saint Alexandre Nefski, qui jusque-là avait reposé sur les bords de la Volga, dans le couvent de Gorodichtché. Ces reliques révérées furent amenées dans un cercueil d'argent doré et déposées, avec la plus grande solennité, dans les lieux qu'elles devaient sanctifier. La principale église de l'enceinte, celle que surmonte la coupole, est la cathédrale de la Trinité, bâtiment du plus beau style (1), construit d'après les plans de l'architecte russe Iván Starof, sous le règne de Catherine II, et inauguré en 1790. Il est dans le goût byzantin ou italien : une voûte simple, mais élégante et ornée de beaux caissons repose sur d'énormes piliers imitant le marbre; cette voûte, au-dessus de l'autel, s'élève en dôme sous la majestueuse coupole. La longueur de la nef est, avec le parvis, de 35 toises, sa largeur d'environ 22 toises, et sa hauteur jusqu'à la voûte, de onze toises; la pointe de la coupole est élevée d'environ 100 pieds au dessus du pavé en pierre polie. L'iconostase, orné de figures peintes sur cuivre, est en marbre blanc d'Italie; les portes tsariennes, en bronze doré, enchâssent des agates rouges et sont surmontées d'une auréole resplendissante, avec l'image du Créateur. Des deux côtés sont, en pied, les archanges Raphaël et Mikhaël, peintures d'une grande beauté. Un tableau de Raphaël Mengs représentant l'Annonciation, tableau semblable à celui qui se voit au Belvédère de Vienne, est derrière l'autel, où repose un évangile recouvert en argent repoussé; d'autres tableaux, comme la Descente de

(1) M. Hand, *Kunst und Alterthum in St. Petersburg*, t. I, p. 35, la regarde comme la plus belle église de la capitale.

croix et la Résurrection d'après Rubens, l'Adoration, d'après le Pérugin, et une autre, d'après le Guide, ornent l'église. A la gauche du chœur (*kliross*), dont l'enceinte est fermée par une balustrade en bronze, à main droite pour celui qui entre, est la chapelle dédiée à saint Alexandre, et le tombeau où il repose. Ce riche mausolée, avec le baldaquin qui le recouvre et le monument pyramidal adossé contre le mur, est en argent massif et pèse, dit-on, 3,250 livres : ce fut Élisabeth qui, en 1752, fit faire la châsse et ses ornemens avec le premier argent qu'elle venait de tirer des mines de Kolivân, en Sibérie. Le sarcophage est orné de figures en relief repoussées ; on y voit la victoire de 1241, remportée sur les Suédois par le prince Alexandre, et quelques autres scènes de sa vie glorieuse, comme son entrée au couvent, où il mourut sous la bure; la pyramide qui s'élève au-dessus est ornée d'armures et de trophées, et deux grands candélabres donnés par Catherine II, sont d'argent massif. Tout autour du mausolée, sont suspendus des tableaux relatifs à l'histoire du saint, ou représentant des membres de sa famille. D'autres tableaux, sont le portrait de Pierre Ier, celui de Catherine II par Lévitzki, sainte Marie-Madeleine en lapis-lazuli, le médaillon en marbre du métropolitain Gabriel, etc. Les églises de Saint-Alexandre et de l'Annonciation sont plus anciennes, petites et d'un médiocre intérêt, par rapport à leur architecture : elles tiennent l'une à l'autre, de manière à former, en quelque sorte, deux compartimens d'une même église. La première, salle basse en pierre, petite et sans apparence, a quelquefois été honorée du nom de Westminster de la Russie : en effet, outre plusieurs princes et princesses qui y ont reçu la sépulture, ses caveaux renferment encore la dépouille de quelques-uns des hommes qui ont le plus marqué de leur temps. Tels sont, le chancelier Bezborodko (1), les feld-maréchaux Galitzyne, Roumantsof, et Souvarof, le procureur général prince Viasemski, Betzkoï, le favori et le ministre de Catherine II, Panine, son ministre des affaires étrangères pendant vingt ans, des Narychkine, dont la pierre sépulcrale porte cette inscription altière : *De leur race est sorti Pierre-le-Grand*, le général Miloradovitch, victime de la ré-

(1) Nous avons consacré à ce ministre un article biographique, dans le t. III de l'*Encyclopédie des gens du monde*, et nous avons déposé ou sommes dans l'intention de déposer dans cet ouvrage, vaste et d'une immense portée, d'autres notions sur la Russie, ses villes, son histoire et ses personnages les plus marquans, morts et vivans.

bellion de 1825, etc. Les princes et princesses inhumés dans ces caveaux sont : la tsarine Prascovie Fœdorovna, née Soltykof, et femme d'Iván Alexéïevitch, morte en 1723; la tsarevne Natalie, la sœur chérie de Pierre-le-Grand, morte en 1716; le jeune fils de ce tsar, Pierre Pétrovitch, mort à trois ans, en 1719; la tsarevne Catherine Ivanovna, sœur de l'impératrice Anne et duchesse de Mecklembourg, morte en 1733; la régente, duchesse de Brunsvick et nièce d'Anne, Anna Carlovna, morte en 1746, dans l'exil; Anne Pétrovna, fille de Pierre III, morte à deux ans, en 1759; Natalie Alexéïevna, première femme de Paul Pétrovitch, morte en 1776; Olga Palovna, fille de Paul, morte en 1795; Daria, la dernière tsarine de Géorgie; deux jeunes filles de l'empereur Alexandre et d'Élisabeth, son incomparable épouse, etc. En dehors de cette chapelle sépulcrale est un cimetière somptueusement décoré de colonnes, de pyramides, de rochers en granit, sur lesquels on lit les noms des plus illustres familles de Russie, telles que Chérémétief, Bélocelski, Lapoukhine, Tchitchagof; Khanikof Zavadofski, Tchernichef, etc. On distingue le monument élevé à Lomonossof, par le chancelier comte Vorontzof; ceux de la famille Iakovlef; celui d'Izmaïlof, en marbre blanc; celui des princes moldaves Ghika, etc. Sur ce cimetière est l'église de Saint-Lazare. Deux grands corps de bâtimens renferment les cellules en pierre des moines, deux grands auditoires, une salle pour la réunion annuelle du chapitre des chevaliers de l'ordre de Saint-Alexandre Nefski, l'académie avec ses classes et les dortoirs des étudians. Un vaste réfectoire réunit, aux heures du repas, environ 50 ou 60 moines avec les jeunes séminaristes. Le premier séminaire date de 1732 : il recevait alors 50 élèves; dans la suite, il prit un grand développement, admit des élèves qui ne se destinaient pas tous à l'état ecclésiastique, et reçut, en 1797, le titre d'*Académie:* c'est une *école latine* sur une vaste échelle; en 1830, on y comptait 830 étudians. Dans les deux tours, on conserve la garde-robe et la bibliothèque, l'une et l'autre très curieuses. La première (*riznitza*), l'une des plus récentes de toutes, renferme cependant de grandes richesses : dans une série d'armoires, on voit des vases sacrés d'un grand prix, des chasubles et autres vêtemens pontificaux en brocard d'or et d'argent, de riches *panagies* ou images que portent les évêques sur leur poitrine; des mitres toutes couvertes de perles et de pierres précieuses, des évangiles avec reliure en argent ou vermeil ciselé, des croix, des crosses, etc. Les curiosités d'un autre genre qu'on y conserve sont : le bonnet de saint Alexandre, en velours cramoisi, garni

d'hermine; une canne faite par Pierre-le-Grand, et donnée par lui à l'archimandrite du couvent; une autre, en ambre jaune, de Catherine II; un lit de pierre, simple et presque rustique, etc. etc. La bibliothèque renfermait en 1816 (1) 7,000 volumes et un grand nombre de manuscrits très précieux, le tout provenant surtout du legs fait à ce couvent, par le savant Eugène Boulgare, de sa bibliothèque. M. Svignine en fait connaître les ouvrages et manuscrits les plus curieux. Le saint-synode a son siège dans ce couvent.

La *cathédrale de Saint-Isaac*, sur la place du même nom qui est le prolongement de la place de Pierre-le-Grand, d'une part, et de celle de l'Amirauté de l'autre, est en construction depuis 1768. Il y a environ un siècle, on avait élevé en cet endroit une église en bois, puis une église en pierre, et en 1768 Catherine II y posa les fondemens d'une église en marbre, mais qu'elle ne put achever. L'empereur Paul fit terminer en briques ce monument somptueux; l'église fut inaugurée sous son fils Alexandre en 1802. Mais vers la fin de ce règne, l'église de Saint-Isaac fut retirée au culte pour être achevée suivant les anciens plans. L'empereur Nicolas a imprimé à cette bâtisse une nouvelle activité, et par son ordre tout ce qui restait du complément en briques fut démoli. « Telle qu'on l'élève actuellement, dit un jeune voyageur que nous aimons à citer, cette église sera par la suite le monument le plus remarquable de Pétersbourg. Il n'entrera dans sa construction que du granit et du marbre tirés l'un et l'autre des montagnes de la Finlande. Quant à ses dimensions, elles rivaliseront avec celles de Saint-Pierre à Rome et de Saint-Paul à Londres. Sa coupole dorée, dont la forme doit rappeler celle du dôme des Invalides, dominera les flèches les plus élevées des autres églises de Saint-Pétersbourg; enfin, 48 colonnes de granit poli orneront ses quatre péristyles auxquels on montera par d'immenses escaliers de la même pierre (2). » Le fût de ces colonnes, d'une seule pierre et poli comme glace, a environ 7 pieds de diamètre et une longueur de près de 60 pieds; la plupart sont déjà debout. La grande coupole au-dessus de l'autel sera entourée de quatre autres plus petites, placées aux quatre coins du toit. L'achèvement de cet immense monument national sera une des gloires du règne actuel.

(1) Svignine, *Descript. des objets les plus remarquables de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 41.

(2) Renouard de Bussierre, *Voyage en Russie*. p. 45.

La *cathédrale de N. D. de Kasan*, temple russe dont la première pierre fut posée en 1801 et qui fut inauguré en 1811, est un des plus beaux monumens de Saint-Pétersbourg. Bâtie sur pilotis, elle est en forme de croix, tournant le haut bout de sa nef vers le canal de Catherine, et sa façade du côté de cette perspective de Nefski qu'on a voulu appeler *rue de la Tolérance*, parce qu'on y trouve entremêlées des églises de différens cultes, chrétiens et autres. La pierre dont on s'est servi est celle de Poudoje, pierre de grès grise et poreuse qui donne déjà à ce bâtiment d'une date récente un aspect de vétusté. Un Russe, Voronikhine, a fait les plans de cet édifice et en a dirigé la construction : pour la première fois peut-être on s'est passé du secours des talens étrangers. Cependant l'architecte a imité plutôt qu'il n'a créé : N. D. de Kasan rappelle à-la-fois le Panthéon et la colonnade de Saint-Pierre. Une colonnade semblable adossée contre la nef de l'église, dans sa longueur, fait face à la perspective : 132 colonnes placées sur un terrassement à degrés, accouplées par deux de part et d'autre, appartenant à l'ordre corinthien et cannelées, forment un demi-cercle d'environ 40 toises d'ouverture et qui se termine des deux côtés par des portiques à fleur de terre qui donnent entrée, à gauche sur le quai du canal et à droite sur la rue dite grande Mechtchanskaïa. Le milieu de la colonnade est occupé par le péristyle de la façade qui est surmonté d'un beau fronton. Plusieurs degrés mènent sous ce péristyle où l'on voit des portes en bronze couvertes de bas-reliefs et les statues colossales, aussi en bronze, des grands-princes Vladimir et Alexandre Nefski, ainsi que celles de saint Jean-Baptiste et de saint André. Au-dessus de l'édifice s'élève une coupole élégante, mais un peu étroite, autour de laquelle règne une colonnade légère et gracieuse. Sur la pointe de la coupole repose un globe surmonté d'une croix dorée. La hauteur totale de l'édifice est d'environ 200 pieds. La nef a aussi près de 200 pieds en longueur; sa largeur est de 12 toises, et de 26 là où les deux dimensions se croisent. L'intérieur de l'église est à-la-fois simple et somptueux : 56 colonnes d'un seul bloc de granit bleuâtre et poli comme glace reposent sur des socles en bronze doré et soutiennent de leurs chapiteaux, également en bronze doré et d'ordre corinthien, la voûte du temple. Au haut bout de la nef est un riche iconostase dont les portes sont en argent, ainsi que la balustrade qui forme un demi-cercle en avant d'elles, et les candelabres placés près des images dont la plus précieuse est celle de N. D. de Kasan, recouverte en vermeil et enrichie de perles et de pierres

fines d'une valeur d'environ 100,000 roubles. Au-dessus du chœur, la sainte-cène peinte sur un champ d'or, par Bezzonof, semble répandre sur le saint lieu une lueur mystérieuse et mélancolique. Le pavé de l'église est en marbre de différentes couleurs. En avançant vers l'autel depuis la nef, on trouve, en face des images et adossés contre les piliers qui soutiennent la voûte, à droite le siége impérial et à gauche la chaire. Près de cette dernière est le monument du prince Koutousof-Smolenskoï; avant de partir pour l'armée en 1812 le feld-maréchal baisa en ces lieux l'image sainte de la Vierge de Kasan qui, sous Ivan Vassiliévitch avait été transférée à Moscou et que de là Pierre-le-Grand avait fait apporter dans sa nouvelle ville. Le peuple attendait tout du vieux guerrier et de l'efficace de ce palladium. Près du tombeau de Koutousof et le long de la nef sont étalés des trophées attestant les victoires des Russes sur les Français, les Turcs, les Prussiens. Outre plusieurs faisceaux d'étendards, on voit le bâton du maréchal prince d'Eckmuhl, et les clefs de différentes villes ou forteresses.

Parmi les autres églises remarquables, nous nous bornerons à nommer les suivantes. Au rite grec appartiennent, celle de *Saint-Nicolas-des-Matelots*, près de la grande place du théâtre impérial et sur le canal de Kriukof, et celle de *Notre-Dame-de-Vladimir* dans la Iamskoï; elles sont, l'une et l'autre, dans l'ancien style russe: quatre tourelles, plus ou moins arrondies, règnent autour de la coupole; l'intérieur se forme de voûtes basses soutenues par d'énormes piliers, et l'entrée de l'enceinte est surmontée d'un clocher élégant, surtout celui de Saint-Nicolas. Le temple *des Raskolniks*, ou Vieux-Croyans, dans la Iamskoï et non loin de Notre-Dame-de-Vladimir, est un carré très haut avec une admirable coupole au milieu, qui couronne un second carré à moindres dimensions. Ses superbes colonnes imitent parfaitement le jaspe. L'*église catholique*, dans la perspective de Nefski, est aussi d'une belle construction, et renferme le tombeau de Moreau; celle de *Saint-Pierre et Saint-Paul*, des luthériens, a été rebâtie en 1832 et se trouve dans la même rue, avec l'*église arménienne* fondée par les frères Lasaref.

II. *Monumens politiques et nationaux.*

Le *Palais impérial d'hiver*, entre le quai de la Néva et la belle place du même nom qui aboutit à celle de l'Amirauté, a été commencé en 1754, par ordre d'Élisabeth et sous la direction du comte

Rastrelli, architecte italien, qui l'a terminé en 1762, après la mort de l'impératrice. Il se trouve sur l'emplacement de l'ancien palais Apraxine, que le grand-amiral comte Apraxine avait légué à Pierre Ier, et où Anne Ivanovna avait déjà fait construire une résidence qui fut alors rasée. Le Palais d'hiver est un carré long irrégulier : il a 450 pieds de long, 350 de large et 70 de hauteur. La façade principale a une forte saillie au milieu; mais du côté de la largeur, c'est le milieu qui rentre, tandis que les deux extrémités forment des saillies très avancées. Il y a un rez-de-chaussée occupé par les offices et par les gens du palais, et dont les pièces sont voûtées; l'étage principal, composé d'une multitude d'appartemens et de belles salles, est la demeure de la famille impériale; un attique est au-dessus, et le tout surmonté d'un toit presque plat avec une petite coupole au milieu, au-dessus de la chapelle. Sur la pointe de cette coupole est un globe qui soutient une croix, l'un et l'autre dorés au feu. Le long de la façade, du côté de la place et du côté de la Néva, règnent une multitude de colonnes; au-dessus de toutes les corniches sont des statues et des sculptures, et l'on peut dire qu'à force d'ornemens, cet édifice devient lourd, froid et prétentieux : il captive peu les regards du voyageur. La grande entrée est au milieu de la façade : des deux côtés il y a des perrons couverts pour l'arrivée des voitures, et surmontés de balcons. Les parties les plus remarquables de l'intérieur sont la chapelle ornée de beaux tableaux, la salle blanche et celle de Saint-George, l'escalier de parade du côté de la place et celui du côté de la Néva, le dépôt des joyaux de la couronne, où l'on conserve entre autres le sceptre avec son immense diamant, et la galerie des généraux où figurent le tableau haut de 20 pieds, représentant l'empereur Alexandre à cheval, les maréchaux Wellington, Koutousof et Barclay de Tolly, en pied, et les portraits de près de 400 généraux russes, peints par l'Anglais George Dawe.

L'Ermitage et le *Théâtre de la Cour* sont, en quelque sorte, la continuation du Palais d'hiver, auquel ils tiennent par des galeries couvertes, en s'adossant au palais qui porte le nom du Césarévitch Constantin. Ils ont leur façade sur le quai de la Néva, et forment trois bâtimens somptueux, mais très différens par le style et l'époque de leur construction. Un canal entre la Néva et la Moïka sépare le théâtre du reste du bâtiment; mais la communication est rétablie par une magnifique voûte jetée au-dessus de ce canal, et qui supporte une belle salle qu'on traverse pour arriver au théâtre. Le

corps de bâtiment attenant au Palais d'hiver ressemble le plus à ce dernier pour le style et les ornemens; il y touche du côté de la salle de Saint-George. L'architecte La Motte le construisit en 1765, pour agrandir la résidence des tsars: les ornemens y sont dans la même profusion, et écrasent d'autant plus le bâtiment qu'il a peu de développement (1). Il n'en est pas de même du troisième édifice qui fut élevé en 1775, par l'architecte Velten. Sa longueur plus considérable supportait les ornemens; mais pour rompre l'uniformité de cette longue ligne, on ne lui en a point donné: c'est un bâtiment à trois étages, d'une élégance simple et de nobles proportions. Des galeries voûtées le rattachent au palais. C'est là que Catherine II réunissait jadis, en un cercle brillant, les grands de l'empire et tous les étrangers de distinction; là, déposant la pourpre pour descendre au niveau de ses convives et pour trouver, dans une conversation sans apprêts et sans étiquette, des jouissances que bannit le cérémonial, l'impératrice n'était plus qu'une femme noble, aimable et spirituelle, causant avec abandon et faisant les honneurs de sa maison avec politesse et prévenance. C'est là aussi que se trouvent ce musée, ces collections et ces bibliothèques célèbres, dont nous aurons à parler en jetant un coup-d'œil sur les richesses littéraires et d'art de l'imposante capitale dont nous esquissons le tableau. Entre les salles sont des jardins, l'un d'hiver, l'autre d'été, avec des volières: des arbres s'élèvent sur de hautes terrasses, et transportent la campagne au milieu du luxe des palais. Enfin vient le Théâtre, de l'autre côté du canal, en avant de l'ancien Palais d'hiver bâti par Pierre I[er], et où ce grand homme, et après lui, sa veuve Catherine, terminèrent leurs jours. Depuis, cette ancienne résidence impériale, par laquelle commence, de ce côté, la rue de la Millionne, fut abandonnée aux chantres et aux acteurs de la cour. Quant au Théâtre, il forme la plus belle partie de tout ce vaste alignement qui se déploie avec majesté sur le plus beau quai qui soit au monde: il a un rez-de-chaussée, un étage supérieur et un attique, et regarde en partie le canal où commence l'arcade dite *de Quarenghi*, mais surtout le fleuve et la Bourse qui est sur son bord opposé. Au-dessus des assises en rustique du rez-de-chaussée, entre les extrémités qui forment saillie sur le milieu, s'élève une riche colonnade d'ordre corinthien, sur laquelle repose l'entablement, et toute la façade est ornée de statues, de bustes et d'autres sculptures. L'intérieur du théâtre

(1) Voyez notre *Notice sur l'Ermitage*, Saint-Petersbourg, 1828, in-8°.

est peu spacieux et sans loges : des colonnes en stuc, imitant le marbre, règnent autour de l'enceinte, et les banquettes s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à la tribune impériale. Cet élégant édifice fut construit, en 1780, d'après les plans de l'architecte impérial Quarenghi, auquel on doit aussi la construction de la galerie donnant sur le canal, et où l'on admire les copies des fresques de la célèbre loge de Raphaël au Vatican.

Le *Palais de marbre* est à l'autre bout de la Millionne, du côté du Champ-de-Mars, et, comme le Palais d'hiver, il a une de ses façades sur le quai de la Néva. Commencé en 1770 par ordre de Catherine II, ce palais était destiné par elle à devenir la propriété du prince Grégoire Orlof; mais ce personnage n'existant plus lorsqu'en 1783 la construction fut achevée, l'impératrice le racheta, et Paul Ier le donna, en 1797, à son second fils Constantin, mort en 1832, sans laisser d'enfans habiles à succéder. « C'est un carré oblong, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Ce palais, posé sur un roc de granit bien poli, présente, sur le quai, une longue façade à grandes croisées et à pilastres de marbre gris. Il n'y a dans cet édifice ni pierre ordinaire ni bois; tous les liens intérieurs sont de fer; les plafonds sont des voûtes plates; le toit est une couverture de lames de cuivre, posée sur voûte (des chevrons de fer); toutes les fenêtres sont des glaces montées sur cuivre doré; tous les ferremens et serrures sont de bronze doré; l'ameublement et les décorations intérieures répondent à la richesse du dehors (1). » L'entrée est du côté étroit, vers l'est; les deux façades y forment saillie sur le milieu rentrant; on a ménagé dans ce milieu une petite cour fermée par une grille: en face de cette grille est un autre bâtiment qui renferme les écuries, les remises et le manège. La bibliothèque du palais de marbre se compose de 30,000 volumes d'ouvrages militaires, d'histoire et de diplomatie; elle appartenait jadis au savant président de l'Académie des Sciences, baron de Korff, et s'est arrêtée à l'année 1770.

Le *Palais de Tauride*, dans le quartier Rojestvenski, rue grande Voskrécenskaïa, fut bâti par l'architecte Starof, aux frais de Catherine II, en 1783, et donné par elle au feld-maréchal Patiomkine (Potemkim), lorsqu'il eut fait la conquête de la presqu'île de Crimée et reçu le serment d'obéissance du tsar de Géorgie. Dans la suite, l'impératrice acheta au prince ce palais, auquel on donna depuis différentes destinations. C'est un bâtiment en briques d'un seul étage,

(1) L'abbé Georgel, *Voyage à Saint-Pétersbourg en* 1799—1800, p. 219.

et qui se compose d'un corps de bâtiment placé au centre, surmonté d'une vaste coupole et orné d'un péristyle formé de six colonnes qui supportent le fronton; des deux côtés, des ailes moins élevées en forment le prolongement en ligne droite, et contre celles-ci s'appuient, à angles droits, deux pavillons qui, avançant vers la rue, forment au-devant du palais une cour spacieuse fermée par une belle grille basse. Ces deux pavillons ont un attique au-dessus de l'étage inférieur et renferment des appartemens et les offices. Toute la ligne comprise entre eux, ligne immense quoique d'une architecture médiocre et sans éclat, ne forme à l'intérieur qu'une seule salle en forme de croix, peut-être l'une des plus belles qui existent. Le milieu, éclairé par la coupole, dont la voûte repose sur un grand nombre de colonnes d'une hauteur assez considérable et d'un diamètre de près de deux pieds et demi, est la partie la plus large de cette salle, ornée de part et d'autre de deux rangées de doubles colonnes qui offrent un aspect imposant. D'un bout de la salle on voit à peine le Laocoon colossal, qui est à l'autre bout; un magnifique parquet règne dans tout l'intervalle, qui est de près de cent pas. La saillie du milieu, par où l'on entre, est une espèce de musée d'antiques où sont réunis en très grand nombre des bustes, des statues, des sarcophages, des bas-reliefs et d'autres restes de l'antiquité classique très remarquables; dans la saillie opposée, on trouve un parterre ou espèce de jardin anglais d'hiver, avec de belles fleurs, un gazon toujours vert, des arbustes et des bancs en bois de sycomore pour se reposer à leur ombre. On y entretient la chaleur nécessaire au moyen de calorifères cachés dans des chemins de terre bien battus et de poiles également invisibles. D'autres richesses, dont Patiomkine avait orné sa demeure vraiment royale, ont été dispersées, sous Paul Ier, dans les palais et châteaux du souverain; quelques-unes y ont été réintégrées après la mort de ce prince. Derrière le palais est un beau jardin anglais, vaste, bien arrosé et orné de délicieux bosquets. Un canal, dérivé de celui de Ligof, y forme des îles réunies ensuite par des ponts, dont l'un est le modèle très curieux d'un pont à une seule arche, à jeter sur la Néva. Ce jardin, s'il était livré au public, serait une des plus belles promenades de la capitale.

L'*ancien Palais Mikhaïlof*, dans le troisième quartier de l'Amirauté, non loin du Champ-de-Mars et à l'endroit où la Moïka se sépare de la Fontanka, occupe la place de l'ancien *Palais d'été*, dont dépendait le vaste *Jardin d'été*, qui sera décrit plus bas. Il fut bâti dans quatre ans, de 1797 à 1801, et devint, au mois février de cette

année, la résidence de l'empereur Paul et de sa famille. Paul y termina ses jours, lorsqu'il y fut à peine installé, et ce fait attache au palais un intérêt historique. Plus de 5,000 ouvriers, pressés par l'impatience du monarque, avaient élevé, dans un temps si court, ce monument d'architecture; mais récrépies avant le temps, les murailles ne purent sécher convenablement, et une extrême humidité rendait cette habitation malsaine. Abandonné par la famille impériale immédiatement après la mort de Paul, le palais a reçu depuis diverses destinations, et renferme maintenant l'école des ingénieurs, avec 165 élèves, en 1831. L'architecture de ce monument a quelque chose de bizarre; mais il est richement orné de sculptures, de statues et de colonnes en marbre, en bronze, en granit, etc. « Il est rare, dit l'abbé Georgel, de trouver un pareil assemblage de luxe et de mauvais goût. A l'extérieur, on ne peut mieux comparer ce palais qu'à une bastille. » Il a 49 toises de long de chaque côté, et formerait un carré parfait sans quelques angles saillans et d'autres saillies arrondies qui nuisent à sa régularité. La principale façade regarde la rue Sadovaïa, qui se croise avec la perspective; mais la plus belle est tournée vers le Jardin d'été; celle du petit Jardin d'été marque le chœur de l'église du château, et celle de la Fontanka est embarrassée d'un pavillon qui repose sur une colonnade semi-circulaire. Aucune façade ne ressemble à l'autre : toutes sont surchargées d'ornemens. « Les fondemens de ce palais, dit le voyageur déjà cité, sont sur pilotis; le soc qui sert de base est un assemblage d'énormes masses de granit. Ce soc, haut de 5 à 6 pieds, renferme des souterrains voûtés, à soupiraux; le rez-de-chaussée est aussi voûté; le premier étage est assez élevé, le second ressemble à un entresol à petites croisées larges et surbaissées. Le toit, couvert de lames de cuivre, est à l'italienne; il règne au-dessous une corniche sculptée, surmontée par une balustrade en marbre, sur laquelle on a placé des statues et des trophées militaires. La cour est petite, elle forme un octogone régulier. On arrive à la grande porte (du château), qui est trop chargée d'ornemens, par trois ponts-levis; on monte quelques degrés de marbre pour arriver à un grand vestibule (péristyle), pavé en marbre de différentes couleurs. Dans ce vestibule est un grand et magnifique escalier de marbre gris, à double rampe, dont les marches, d'un seul morceau, ont 12 pieds de long. Cet escalier est soutenu par des colonnes et des pilastres de granit bien poli, d'une seule pierre, ayant chacune un diamètre de 3 pieds et demi et de 15 à 18 pieds de haut. Le château est entouré d'eau;

les fossés sont revêtus de grosses masses de granit (1). » En avant de la principale façade du château est une vaste place appelée *connétable*, autour de laquelle règne aussi un canal. Au milieu de cette place s'élève, sur un piédestal de marbre orné de bas-reliefs en bronze, une statue colossale de Pierre-le-Grand, de même métal, et fondue dès 1744. Elle a peu de mérite : l'empereur est en costume romain, portant une couronne de lauriers sur la tête et tenant à la main le bâton de commandement. Les deux bas-reliefs représentant la bataille de Poltava et la prise de Schlusselbourg intéressent davantage. Sur le devant du piédestal on lit : *Prodèdou pravnouk*, 1800, c'est-à-dire le petit-fils à son aïeul. Une grille à hauteur d'appui règne tout autour du palais. Il serait trop long d'entrer dans les détails des ornemens d'architecture et de la distribution intérieure, et l'espace nous manque aussi pour décrire les magnifiques alentours du château, l'admirable quai de la Fontanka, traversée en cet endroit par le pont suspendu de Pantéléimon, les beaux ponts en granit et en fonte sur les canaux (2), le Champ-de-Mars récemment régularisé, etc.; cette tâche reste réservée à une description pittoresque dont Saint-Pétersbourg serait exclusivement l'objet.

Le *nouveau Palais Mikhaïlof*, résidence du grand-prince Michel Pavlovitch, frère de l'empereur Nicolas, est dans le même quartier et à peu de distance de l'autre, sur une place immense qu'une rangée de maisons sépare de la perspective de Nefski. Construit en briques d'après les plans de l'architecte Charles Rossi, il fut terminé en 1822, et compte parmi les plus beaux monumens de la capitale (3). Cet édifice, à-la-fois vaste et élégant, se compose d'un rez-de-chaussée

(1) *Voyage à Saint-Pétersbourg en* 1799-1800, p. 220-224. Cette description est la première qui ait pu être donnée de ce palais : l'abbé Georgel n'en a pas agi comme les voyageurs modernes, qui n'ont décrit que les monumens dont ils avaient trouvé la description dans des livres récens et bien connus. C'est sans doute parce qu'ils n'avaient guère d'autres guides que les ouvrages de MM. Svignine et Lecointe de Laveau qu'ils ont négligé le palais Mikhaïlof comme celui de Tauride. Au reste, le premier se trouve longuement décrit dans *La plus mémorable année de ma vie*, de Kotzebue, et dans Reimers, *St. Petersburg am Ende seines ersten Jahrhunderts*, t. II, p 99-120.

(2) Voir, sur l'achèvement de ces ponts en 1826, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 63.

(3) Et cependant, sauf quelques lignes insignifiantes dans un méchant ouvrage du chevalier de Dominicis, nous n'en avons trouvé aucune description et presque aucune mention, dans les ouvrages les plus récens.

et d'un premier étage, l'un rustique, l'autre orné tout le long de la façade d'une rangée de colonnes à chapiteaux d'ordre corinthien. Sous l'entablement règnent de riches sculptures, et il est surmonté d'une élégante balustrade qui masque le toit; au milieu, un fronton chargé d'ornemens et soutenu par 10 colonnes, forme une saillie avancée, ainsi que les deux extrémités au-delà desquelles deux ailes s'avancent encore jusque vers la place, pour encadrer la magnifique grille en fer, avec dorure, soutenue par des colonnes en granit. Derrière ce beau palais s'étend jusqu'à la Moïka ce qu'on appelle aujourd'hui le *petit jardin d'été*, terrain démembré du grand et converti en un jardin anglais enclos par un grillage.

Le *Palais Anitchkof*, près du pont de ce nom sur la Fontanka, à l'extrémité sud de la partie la plus brillante de la perspective de Nefski, est le palais particulier de l'empereur actuel. En 1748, Élisabeth le fit construire par l'habile architecte comte Rastrelli, pour le comte Rasoumofski, grand-veneur. Catherine II fit cadeau de ce palais, devenu la propriété de la couronne après la mort du comte, au feld-maréchal Patiomkine, et celui-ci l'ayant vendu, elle le racheta pour le lui donner une seconde fois. En 1791 la couronne rentra en possession de ce bâtiment que Catherine II fit restaurer et dont dépend le *cabinet*, c'est-à-dire le siège de l'administration de la maison de l'empereur. Il est d'une construction très élégante: sa façade flanquée de deux pavillons regarde la Fontanka.

La *maisonnette de Pierre-le-Grand*, au vieux Pétersbourg, sur le bord de la Néva, un peu au-dessus de la forteresse, est un des monumens dont le peuple russe se glorifie à juste titre: le palais le plus somptueux n'aurait pas pour l'imagination le même prestige que cette humble demeure, la première de la nouvelle ville et dont des sujets obscurs ne voudraient plus s'accommoder aujourd'hui. C'est une maisonnette en bois, imitant par la peinture les maisons hollandaises bâties en briques; elle n'a pas 20 pieds de haut, sa largeur n'est pas plus considérable, et en longueur elle a environ 8 toises. L'intérieur est divisé en trois pièces dont les murailles et le plafond sont revêtus de toile. A l'extérieur on y voyait divers ornemens et on avait placé auprès des bombes, d'où sortaient des flammes, et un petit mortier sur le toit. De cette maisonnette on a la vue sur la forteresse, sur le palais de marbre, sur la grille du Jardin d'été, sur le Palais d'hiver et l'Amirauté. Pierre-le-Grand lui-même ordonna, en 1724, d'abriter son ancienne habitation, si pleine de grands souvenirs, sous une échoppe reposant sur des piliers en pierre. L'image du Sauveur qui orne la

principale pièce est celle-là même qui accompagna le héros réformateur à la bataille de Poltava. Auprès de la maisonnette on montre sous un auvent la barque dont Pierre se servait dans ses courses sur la Néva et qu'il tenait amarrée près de sa demeure.

Le monument de Pierre-le-Grand par Falconet, sur la place du même nom, entre le Sénat et l'Amirauté, fut commencé par ordre de Catherine II en 1768, et inauguré par elle le 7 août 1782, anniversaire de l'avènement au trône du réformateur de la Russie. Cette statue équestre colossale, en bronze, placée sur un piédestal plus gigantesque encore et unique par sa nature et son origine, fait l'admiration de toute l'Europe; elle a 17 1/2 pieds de haut, et le cavalier seul en a 11. Monté sur un noble coursier, Pierre est arrivé au galop au haut d'un immense rocher, symbole des obstacles qu'il avait à surmonter pour accomplir son œuvre : malgré cet effort, il est calme et étend la main droite vers la Néva à laquelle il commande. Un mouvement de sa main semble suffire pour créer les merveilles dont la statue est de toutes parts environnée. Pierre a le vieux costume russe (*odèjeda*), avec un manteau par-dessus; il porte sur la tête une couronne de lauriers; il est assis sur une peau de tigre, et ses pieds chaussés de brodequins n'ont pas un étrier pour appui. Entre les pieds de derrière du cheval s'agite un serpent, emblème des mauvaises passions contre lesquelles le héros a lutté; sur ce serpent s'appuie la statue dont le principal poids repose sur les pieds de derrière (ceux de devant étant en l'air) et sur la queue du cheval soutenue par ce reptile. Le piédestal consiste en un rocher de Finlande de granit couleur de cendres, se composant d'un bloc énorme et de deux pièces rapportées; il a 13 pieds de haut, 43 de long, et 21 de large à fleur de terre. Le bloc était d'une seule pièce encore beaucoup plus grande : c'était un immense parallélipipède de 44 pieds de long, de 22 de large et de 27 de haut. Un coup de foudre y avait fait une large crevasse. On en a peut-être trop réduit les dimensions, et le ciseau s'y fait trop sentir; plus brut, ce rocher paraîtrait plus grandiose. En 1768 Catherine II eut connaissance de cette masse de pierre qui gisait, enfoncée de 15 pieds dans le sol, près du village finlandais de Lakhta situé à plus de 6 verstes de Saint-Pétersbourg, et à peu de distance de la baie de Kronstadt. Il faut lire l'histoire des incroyables travaux auxquels il a fallu se livrer pour procurer le transport de ce rocher, sur un chemin artificiel long de 4,173 toises ou un peu plus de 8 verstes, pour le charger ensuite sur un bâtiment construit exprès et qui avait 12 verstes à faire sur la Néva,

puis pour descendre à terre cette masse et pour la placer ensuite sur un fort pilotis à près de 120 pieds du rivage (1). Le sculpteur français Falconet fit à Saint-Pétersbourg le modèle de la statue, à l'exception de la tête qui a été modelée par Marie Callot : la fonte fut d'abord confiée à Benoît Ersman ; mais celui-ci ne voulant pas se conformer aux vues du sculpteur, il s'en chargea lui-même et la consomma en 1777, avec l'aide du fondeur russe Khaïlof. Le peu d'épaisseur que l'artiste, imitant les anciens, a donné au bronze, excite l'étonnement : cette épaisseur dans quelques parties est de 6, de 4 et même de 3 lignes seulement ; la queue a une épaisseur de 4 pouces. Tout le bronze employé pèse 44,041 livres, et l'on a mis dans la partie postérieure du cheval 10,000 livres de fer. Le poids du rocher était primitivement d'environ 40,000 quintaux. On lit sur ses deux faces principales cette inscription, d'une part en latin et de l'autre en russe, *Petro primo Catharina secunda*, MDCCLXXXII, et il est entouré d'une enceinte formée de pierres de taille avec un grillage en fer. L'ensemble du monument peut prêter à quelques critiques, et en effet il n'a point été ménagé ; mais en somme, il est un des plus beaux dans ce genre ; il est digne et du héros qui en est l'objet, et de la grande souveraine qui le lui a élevé ; Falconet lui devra l'immortalité. « L'ouvrage a, suivant Diderot, le véritable caractère des beaux ouvrages, c'est de paraître beaux la première fois qu'on les voit et de paraître très beaux la seconde, la troisième et la quatrième ; c'est d'être quittés à regret et de rappeler toujours. »

La *colonne d'Alexandre*, sur la place qui s'étend entre le Palais d'hiver et le grand hôtel de l'état-major-général, place qui n'est que le prolongement de celles d'Isaac, de Pierre-le-Grand et de l'Amirauté, est un monument non moins colossal que celui qui vient d'être décrit. Il fut commencé en 1830 sous la direction de l'architecte impérial, M. de Monferrand, et n'est point encore entièrement terminé. La hauteur totale du monument doit être de 150 pieds. Sur une estrade carrée et en dalles de granit s'élève un piédestal en bronze, qui supporte la colonne en granit rouge qu'on y a dressée le 30 août 1832, fête de Saint Alexandre. Son fût, d'une seule pièce en granit rouge, qui reçoit le plus parfait poli, a 84 pieds de long et 14 de diamètre : cet immense monolithe, le plus grand des temps anciens

(1) Reimers, *Petersburg* etc., t. I, p. 325. — J. Bacmeister, *Notice historique sur la statue de Pierre-le-Grand*, dans *Neues St. Petersb. Journal*, 1782, t. IV, p. 1-71. — *Œuvres* de Falconet, etc.

et modernes, a été tiré des carrières de Pytterlax en Finlande, distantes de Saint-Pétersbourg, par la voie de terre, de 210 verstes et par la voie de mer, de 160 (1). La colonne aura un chapiteau de bronze confectionné, ainsi que le piédestal, avec les canons enlevés aux Turcs dans la dernière guerre; et ce chapiteau sera surmonté d'un petit dôme semblable à celui de la colonne des Victoires de la place Vendôme à Paris, ayant sur son sommet une statue de la religion. Un tel monument glorifie le règne sous lequel il est entrepris: c'est un titre de plus que celui de Nicolas Pavlovitch présentera à la postérité appelée à le juger.

L'*obélisque de Roumantsof* a été érigé en 1799, sous la direction de l'architecte impérial Brenna, sur le Champ-de-Mars (appelé alors *Tsaritsyne Loug* ou Pré de la Tsarine), en l'honneur du feld-maréchal comte Roumantsof-Zadounaïski (le transdanubien), mort le 6 décembre 1796 (vieux style). Environ vingt ans plus tard, il fut transféré à Vassili-Ostrof, au milieu de la place devant l'Académie des beaux arts, qui porte aussi le nom du feld-maréchal et vis-à-vis du musée fondé par le chancelier Roumantsof, le fils aîné du vainqueur des Turcs. L'obélisque, en granit noir de Serdopol, repose sur quatre assises carrées superposées les unes sur les autres de manière à former des degrés; ces assises sont elles-mêmes posées sur un piédestal en marbre rougeâtre, orné de festons et de bas-reliefs, et dont le socle est, comme l'obélisque, en granit noir. Ce dernier est surmonté d'un globe en bronze fortement doré avec l'aigle de Russie qui étend ses ailes, de même matière. Sur le piédestal on lit cette simple inscription: *Roumantsova pobèdam* (aux victoires de Roumantsof). La hauteur du monument, depuis la base jusqu'à la tête de l'aigle, est de près de 70 pieds.

Le *monument de Souvorof* est entre le Champ-de-Mars et le quai du Palais d'hiver, non loin du Palais de marbre. Il consiste en une statue pédestre en bronze, représentant ce guerrier armé de pied en cap, à la romaine, tenant l'épée de la main droite, et de la gauche un bouclier avec lequel il couvre la tiare pontificale et les couronnes de Naples et de Sardaigne. Cette statue, plus grande que nature, est pla-

(1) On peut lire une description, par M. Oldekop, des travaux prodigieux qu'il a fallu entreprendre pour le transport de ce monolithe et pour l'arrondir en colonne, en tête du joli almanach allemand *Biarmie*, publié, pour l'année 1833, par M. Jean Brieff, libraire à Saint-Pétersbourg, éditeur de cet ouvrage, et l'un des négocians les plus honorables de la capitale de la Russie.

cée sur un cylindre en granit orné d'une corniche rougeâtre, d'emblèmes allégoriques et de cette inscription en langue russe : *Prince Italiiski, comte Souvorof-Rymnikski*, 1801. Ce cylindre repose sur une double base en granit poli et dont le dessous a près de 2 toises de diamètre. Par ces dimensions et celles des bâtimens adjacens ce monument est presque écrasé et d'aucun effet ; la statue est d'ailleurs d'une exécution médiocre. Le feld-maréchal mourut le 5 mai 1800 ; la même année Paul posa la première pierre du monument qui fut découvert, en présence de l'empereur Alexandre, le 5 mai 1801.

III. *Monumens militaires, de la marine et d'administration.*

L'*Amirauté*, immense carré en briques, dont le côté du nord est ouvert et laisse entrer dans une vaste cour un canal de la Néva, forme le point le plus central de la ville, et donne son nom aux quatre premiers quartiers. En avant de cet édifice, est une place étendue, qui aboutit, d'une part, à celle du Palais d'hiver, et de l'autre, à celle d'Isaac avec la place de Pierre, qui en est le prolongement. Ces quatre places bordées par le Palais d'hiver, la grande maison d'exercice, l'état-major général, le palais Labanof, le manège des gardes à cheval, le Sénat, et par la Néva, forme l'ensemble le plus imposant : plusieurs des plus grandes rues y aboutissent, et l'aiguille dorée qui surmonte le portail de l'Amirauté, sert comme d'un fanal ou d'une boussole. L'Amirauté, fondée en 1705, par Pierre-le-Grand, était, dans l'origine, un bâtiment en bois, entouré d'une palissade et d'un rempart, avec une tour en bois au milieu. Murée en 1711, et régulièrement fortifiée de 1716 à 1718, elle devint, pour Pétersbourg, une seconde forteresse en même temps que son principal chantier de construction. C'est en 1727 que tout l'ensemble du bâtiment fut reconstruit en briques, et en 1734, Anne l'orna d'une tour élevée qu'elle fit dorer avec de l'or de ducats, ainsi qu'on la voit aujourd'hui. Sous Paul, on y fit de nouveaux embellissemens, on éleva de nouveaux remparts, on entoura les glacis d'une balustrade, et on construisit dans l'enceinte un vaste magasin en pierre. Voici la description que l'abbé Georgel en fit en 1799. « L'Amirauté est baignée sur son flanc septentrional par la Néva et entourée de tous les autres côtés par un rempart muré, flanqué de bastions à batterie, environné de fossés pleins d'eau, de palissades et de glacis pour protéger les chantiers qui y sont établis : on peut y construire à-la-fois six vaisseaux de guerre, et les lancer (sur des chameaux) dans la

Néva, qui les porte jusqu'à Kronstadt, par le golfe de ce nom. J'y ai vu construire et lancer à l'eau un vaisseau de 130 canons et deux de 600 (1). Mais pendant le règne d'Alexandre, ces remparts, ces palissades, ces ponts-levis disparurent ; la façade de l'édifice fut entièrement restaurée; il fut ceint d'un boulevard à quatre rangs d'arbres et d'un trottoir par lequel les trottoirs des quais de la Néva furent liés entre eux et qui rétablit la communication interrompue en cet endroit. Aujourd'hui, la façade principale est ornée d'un portique et de plusieurs frontons à colonnes; sous le toit règne, dans toute la longueur, un large bas-relief en stuc, représentant des emblèmes, des trophées maritimes et des figures mythologiques. Sur la galerie, en avant du toit, sont placées des statues qui dissimulent, en quelque sorte, le peu de hauteur de l'édifice. A la voûte d'entrée s'adossent deux figures colossales, ou atlantes, portant le globe; la tour carrée qui surmonte cette voûte est entourée d'une colonnade au-dessus de laquelle s'élance en l'air l'aiguille dorée portant sur sa pointe un vaisseau. La façade en face du Palais d'hiver est aussi ornée d'un beau portique; cependant, celui en face du Sénat, avec son élégant frontispice au milieu, plaît surtout par sa noble simplicité. Nous avons déjà parlé des chantiers; mais l'intérieur renferme en outre un très beau musée naval et d'histoire naturelle. On y voit une riche collection zoologique et botanique, des costumes, armes et ustensiles des indigènes des îles Sandwich, Aléoutes et des Renards, un canot très remarquable provenant de ces mêmes peuples, et même des têtes en momies qui leur ont appartenu. « Nous sommes avec les sauvages des îles de l'Océan oriental et de la mer du Sud, dit M. Dupré de Saint-Maure; on dirait qu'ils fondèrent un arsenal dans cette ville; toutes leurs armes et armures sont devant nous : flèches dentelées, haches, hallebardes, masses, carquois, etc. Les visières faites de fils d'écorce entrelacés, préservent, dit-on, les combattans des coups les plus meurtriers. Voilà des couronnes, des sceptres et des manteaux d'honneur; à côté, des outils pour travailler le bois; ici sont des chapeaux de paille, des paniers d'osier, des toiles d'écorce battue et tellement triturée par la pierre, qu'elles font corps et servent de linge » (2). Dans la première salle, on conserve des mo-

(1) *Voyage à Saint-Pétersbourg*, p. 212. Dans l'atlas de Leclerc on trouve, entre autres planches intéressantes, une vue de cette forteresse dans son état d'alors.

(2) Dans l'ouvrage : *Pétersbourg, Moscou et les provinces*, le chapitre intitulé : *Trois grands établissemens*, t. III, p. 109-127, renferme des choses neuves. Le

dèles de vaisseaux russes et étrangers, des machines navales et hydrauliques; dans un cabinet, on voit des plans et dessins, dont quelques-uns sont de la main de Pierre-le-Grand, des instrumens de mathématiques, etc. La bibliothèque contient près de 50,000 volumes, dans lesquels sont comprises toutes les relations de voyage par terre et par mer. Enfin, nous ferons mention de la grande salle où siège le conseil de l'amirauté, salle ornée d'un beau plafond, des armoiries de tous les gouvernemens russes, et de marines.

L'*état-major-général*, bâtiment immense qui renferme aussi plusieurs ministères, forme, du côté opposé, la clôture de la place du Palais d'hiver, et occupe un vaste terrain entre cette place, le quai de la Moïka et la petite Millionne, terrain sur lequel Catherine II avait fait bâtir l'amphithéâtre dont se formèrent les hôtels du comte Bruce et de l'amiral comte Kouchelef. Il se développe en demi-cercle avec un double portique au milieu, surmonté d'un quadrige en bronze. La principale arcade, ornée de 4 colonnes d'ordre corinthien, de figures et de bas-reliefs en stuc et couronnée d'un magnifique entablement, a 70 pieds de haut, et sous la voûte près de 60 pieds de longueur. Elle dépasse faiblement le corps de bâtiment dont elle forme le centre et qui se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique; deux ailes se prolongent des deux côtés, encore en dehors du demi-cercle. Commencé en 1821, sous la direction de l'architecte Rossi, cet hôtel imposant reçut, dès 1825, les chancelleries, et fut achevé peu d'années après. « Toutes les salles du premier étage, dit M. de Saint-Maure, sont voûtées : une pompe fournit de l'eau dans tous les corridors; il y a des réservoirs dans plusieurs parties de la maison; le bois de chauffage est élevé jusqu'aux étages supérieurs par une machine très ingénieuse; l'établis-

reste se compose de jolis riens, souvent un peu rebattus, et qui n'ont pas toujours le mérite d'être spirituels. Malheureusement, ce chapitre même trahit, de la part de l'auteur, des études incomplètes. Nous nous bornerons à citer, en ajoutant seulement que l'académicien dont M. de Saint-Maure ne se rappelle pas le nom est le respectable Fræhn, si connu de tous les savans. « On trouva, dit-il, ces deux cents pièces de monnaies cufiques au pied d'un chêne déraciné, dans les montagnes de Valdaïa; M***, membre de l'académie des sciences, célèbre orientaliste, a publié une dissertation sur ces médailles, portant la date du huitième siècle; on présume que *les Maures* (!) venus avant Rurik commerçaient sur la côte occidentale de Russie. » (p. 118). Il faut en convenir, ceci est du neuf, si l'ouvrage du reste n'en offre pas beaucoup.

sement est éclairé au gaz (1). » C'est dans ce bâtiment qu'a été transféré le *dépôt des cartes*, fondé par Paul Ier, en 1797, dans le Palais d'hiver. Outre plusieurs ministères, il renferme les chancelleries de l'état-major-général, un institut de 100 jeunes gens logés dans l'établissement, pépinière d'officiers instruits, enfin tous les ouvriers utiles à la confection des cartes et des instrumens astronomiques, géodésiques, de triangulation, optiques, etc. Parmi les cartes dont on est redevable à cet établissement, il en est de très exactes et de fort précieuses. Un observatoire particulier favorise ces travaux (2). Suivant l'auteur cité plus haut, le dépôt d'anciennes cartes compterait plus d'un million de feuilles; on remarque une carte de la Suisse, en relief, et ayant 30 pieds de circonférence; un globe terrestre, mobile au moyen d'une manivelle, et avec les signes du zodiaque par-dessus. « La bibliothèque est imposante de grandeur et d'architecture : sa forme est ovale; le pourtour est décoré de colonnes d'ordre ionique en faux marbre ; la coupole est à jour, les revers sont peints en fresque, représentant des sujets militaires de l'antiquité; au cintre du plafond règne une galerie formant bibliothèque; derrière les colonnes sont de grandes armoires où les livres sont divisés par ordre de science (page 110). »

La *Fonderie*, *le vieux* et *le nouvel Arsenal* sont au bout de la perspective de la Liteine, vers la Néva contre laquelle s'appuie la première. Les trois bâtimens, d'une destination analogue, appartiennent à trois époques différentes et diffèrent aussi par le style de leur architecture. La Fonderie (*Liteinoï dvor*) a donné son nom à tout le quartier de la Liteine, qui s'appelait auparavant *Slobode russe*. Elle fut primitivement construite par Pierre-le-Grand, à côté de l'hôtel du premier feldzeugmeister (grand-maître de l'artillerie) comte Bruce, et ensuite rebâtie en pierre en 1733. C'est un bâtiment carré et informe, dont le toit, surmonté d'une tour, a presque la moitié de la hauteur. Un perron assez élevé règne le long de l'étage principal et permet aux voitures d'y monter (3). Sous les voûtes du rez-de-chaussée

(1) *Pétersbourg, Moscou et les provinces*, t. III, p. 111.

(2) Erman, t. I, p. 116-118.

(3) M. Ancelot, qui pourrait avoir vu la Fonderie, en fait un bâtiment gothique, sans doute pour ne pas contredire M. Svignine, qui l'avait ainsi décrit avant lui. Toute la lettre XVIe des *Six mois en Russie* est (le croira-t-on ?) copiée de la méchante traduction française de la *Description des objets les plus remarquables de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 175-203; on retrouve les mêmes termes et jusqu'aux

sont les formes pour la fonte des canons, et dans l'étage principal 3 fournaises, dont chacune peut recevoir mille pouds d'airain. Le vieux Arsenal, à la gauche de la Fonderie, est un vaste carré présentant ses trois façades dans les rues Liteinoï-Prospekht, Voznécenskaïa-Nabérejnaïa et *Zakharief*; la première en est la plus belle. Le feldzeugmeister prince Grégoire Orlof, après avoir fait élever cet arsenal de 1770 à 1780, en fit don à la couronne. Il est à deux étages, sans compter l'attique, orné d'un portique au milieu et de statues aux coins. C'est un musée d'artillerie renfermant des objets très curieux, dans une série de grandes salles voûtées. Au rez-de-chaussée se trouve l'artillerie de siège, à l'étage du milieu celle de campagne et un amas d'armes étrangères dont la Russie, dans différentes guerres, a fait son butin. Les principales curiosités de ce musée sont : le grand étendard des strélitz, où l'on voit les membres de cette milice au paradis et tous les étrangers (nièmtzi) dans l'enfer; les timbales dont on se servait alors dans l'armée; le cabriolet de voyage de Pierre-le-Grand, avec un appareil pour mesurer les distances parcourues; le char de parade qui précédait autrefois, dans les grands cortèges, l'arme de l'artillerie; le cheval que Catherine II a quelquefois monté, empaillé; les obusiers du comte Chouvalof; des pièces à plusieurs canons, à batteries mobiles, etc.; des modèles de forteresses, comme ceux de Nyschlott, Schlusselbourg, Vybourg, Derbent et Bakou; une statue en marbre de Catherine II; et, suivant M. Svignine (1), la massue (*palitza*) de Senka Rasine, d'un bois noueux et garnie de clous d'argent, et son siège, formé d'un tabouret entouré de toutes parts de pistolets. Dans la cour sont placés divers canons très anciens, et la grotesque statue de ce Russe qui a rendu à sa patrie un grand canon dont les Suédois s'étaient emparés dans leurs guerres avec Pierre-le-Grand, et qu'ils avaient vendu aux Hollandais (2). Enfin le nouvel Arsenal

fautes d'impression, par exemple : *Elbins* au lieu de *Elbing* (Ancelot, p. 114, Svignine, p. 179); mais ce qu'on ne trouve jamais, c'est l'indication de la source où l'auteur a si largement puisé.

(1) T. II, p. 195.

(2) Cette circonstance est racontée par Reimers, t. I, p. 303; d'après Svignine, ce serait de Stockholm, et non d'Amsterdam, que le canon aurait été ramené par un étranger appelé Primm, dont Reimers fait un riche marchand russe. M. Ancelot ne s'est pas douté de la variante : il ne pouvait pas d'ailleurs être d'une autre opinion que M. Svignine. Comme lui, il raconte bravement que Primm, pour cacher son larcin (et l'emporter sans doute dans sa poche), scia le canon en plusieurs morceaux

qui est en face de l'autre, a été bâti en 1808. La façade, longue de 110 toises, est ornée au centre d'un frontispice dont l'entablement est soutenu par 8 grosses colonnes d'ordre toscan; la frise a, dans toute sa longueur, des ornemens en stuc représentant des armures et des trophées. Au-devant du rez-de-chaussée sont rangés des canons en partie pris à l'ennemi; il est en voûte et comprend, outre les magasins, 12 vastes ateliers où le comte Araktchéief fit établir, en 1811, une machine à vapeur pour le ferrage; une forge de 60 fourneaux occupe de nombreux ouvriers. Parmi les salles de l'étage supérieur, la principale est ronde et couverte d'une coupole qui repose sur seize colonnes. On y voit de riches armures des chevaliers de l'ordre teutonique, un étendard de 1696 du régiment d'Arkhangel, le drapeau de la milice de Saint-Pétersbourg de 1812, avec l'inscription russe placée sous une croix : *In hoc signo vinces;* d'autres étendards mutilés par la guerre, et des canons neufs placés debout à l'entour, en guise de colonnes.

Écoles militaires. On en compte à Pétersbourg un grand nombre, telles que l'*Académie militaire*, fondée par oukase de l'empereur Nicolas, en date du 4 octobre 1830, et sur la proposition du général baron Jomini, ouverte en 1832, et où l'on reçoit les officiers jusqu'au grade de capitaine, au nombre d'environ 60; le *Corps des pages*, où sont formés de jeunes officiers, et qui renfermait, en 1831, 168 élèves; la principale *École des ingénieurs*, qui avait, à la même époque, 165 élèves, et la principale *École d'artillerie*, qui en comptait 182; l'*École des enseignes de la garde*, 102 élèves; l'*École du corps des ingénieurs des voies de communication*, sur la rive droite de la Fontanka, près le pont d'Oboukhof, corps savant, très bien composé, et dont les principaux chefs furent souvent des Français; les *corps de Cadets*, au nombre de 3, et l'*hospice des Orphelins militaires*, dit de Paul. Parmi tous ces établissemens se distingue le premier *corps de Cadets* ou *corps des Cadets de terre nobles*. Fondé en 1731 par l'impératrice Anne, sur la proposition du feld-maréchal Munnich, il fut établi à Vassili-Ostrof, dans l'immense hôtel du prince Menchtchikof, devenu, par confiscation, la propriété de la couronne. Outre une étendue assez considérable sur le quai, non loin du pont d'Isaac, il occupe une grande partie de la ligne dite *des Cadets*, et a, suivant M. Storch (1), 2 verstes et demie de circuit. « On compte, dit Fortia de Piles, qu'il y loge au-delà de 2,200 personnes ; c'est

(1) *Gemæhlde von S. Petersburg*, t. I, p. 280.

un monde dans lequel on ne se reconnaît plus, si l'on n'est pas familiarisé avec la quantité de cours, de galeries, de corridors (1). » On y reçoit environ 700 élèves, fils de parens nobles, c'est-à-dire qui, employés au service civil ou militaire, ont atteint au grade de capitaine; ils entrent à l'âge de 8 ou 10 ans, quelquefois même plus jeunes, et sont divisés en 5 *âges* ou classes. En sortant ils passent enseignes dans les régimens de ligne. Le *musée* renferme une bibliothèque ayant appartenu au colonel d'Eggers (2), une collection de modèles et des instrumens de physique et autres. Cette école, la plus importante peut-être de tout l'empire, a beaucoup servi et sert toujours à répandre les lumières parmi la petite noblesse, et à donner à l'armée des officiers éclairés. Le *second corps des Cadets*, qui occupe un vaste bâtiment en pierre sur la Pétrofka, dans le vieux Pétersbourg, fut fondé, en 1762, par Catherine II, sous le nom de *corps de Cadets du génie et de l'artillerie*. Son organisation est à-peu-près la même, et il reçoit aussi le même nombre d'élèves. Le *corps des Cadets de la marine*, fondé en 1715 par Pierre-le-Grand, agrandi par Élisabeth, transféré à Kronstadt sous Catherine II, et de nouveau établi dans la capitale en 1796, occupe un vaste hôtel sur le quai de Vassili-Ostrof, entre la 11e et la 12e *ligne*: tout l'intervalle entre les deux rues est occupé par ce bâtiment, surmonté de deux coupoles et tournant sa façade vers la Néva. On y reçoit de 5 à 600 élèves, fils de parens nobles, et âgés au plus de 10 ans. Dans l'intérieur, on voit des machines et une frégate avec tous ses gréemens. L'*hospice des Orphelins militaires*, établi maintenant dans l'ancien palais Vorontsof, sur la rive gauche de la Fontanka, près du pont d'Oboukhof, fut fondé par Paul Ier pour les enfans d'officiers pauvres et de soldats, à Gatchina, d'où, en 1796, il fut transféré à Saint-Pétersbourg, dans le palais du jardin italien, qui bientôt se trouva trop petit pour les 1,100 élèves qu'on y reçut (c'étaient 200 fils d'officiers, 800 fils de soldats, et 100 filles), et auxquels on accorda le bienfait d'une bonne éducation. Cet établissement est une des créations les plus utiles et les plus honorables du règne de Paul (3). Son organisation a été depuis modifiée; les fils d'officiers sont plus nombreux que ceux de soldats, et les filles sont placées dans une autre maison. Il a reçu le nom de son fondateur.

(1) *Voyage de deux Français dans le Nord*, t. III, p. 154.
(2) *Voyage de deux Français*, etc., t. III, p. 153.
(3) Reimers, t. II, p. 29-53.

Maisons d'exercice. Il y en a trois à Pétersbourg, et elles datent toutes du règne de Paul Ier. Dans chacune un bataillon peut commodément manœuvrer; la plus grande a 76 toises de long. C'est celle de l'ancien palais Mikhaïlof; 54 croisées élevées introduisent le jour dans une magnifique salle large de 17 toises et de la longueur que nous venons d'indiquer; 16 poiles immenses servent à la chauffer. La maison d'exercice de la garde d'Izmaïlof, dans le quartier de Narva, est un peu moins grande et n'a que 34 croisées; mais la couverture de la salle mérite d'être vue. Enfin le troisième édifice de ce genre est dans la grande Millionne, et a son principal portail sur la place du Palais d'hiver.

Le *corps des mines* (*gornoï korpous*), à Vassili-Ostrof, sur le quai de la grande Néva, entre la 21e et la 22e *ligne*, fut fondé en 1772 et réorganisé en 1804. Il avait déjà existé, sous Pierre-le-Grand, un collège des mines; mais cette branche de l'économie publique a pris plus récemment un développement extraordinaire, et son riche produit a autorisé des dépenses bien plus considérables. Successivement agrandi, le bâtiment qui lui est consacré est aujourd'hui d'une vaste étendue : le toit est surmonté d'un petit observatoire. Les élèves sont reçus très jeunes et restent environ dix ans; on leur enseigne, outre les sciences préparatoires, tout ce qui est relatif à l'exploitation des mines et à la préparation des métaux. Dans l'origine, on n'en recevait que 60; mais il y en eut 117 en 1803, et un voyageur assure qu'en 1830 le gouvernement faisait élever, au corps des mines, 360 jeunes gens (1). Des salles décorées avec luxe renferment une collection de modèles de toutes les machines employées par les mineurs, et des constructions souterraines les plus ingénieuses qui ont été entreprises dans les mines de l'Oural et de l'Altaï. Dans d'autres salles, divisées en certaines sections par des colonnes en marbre de l'Oural, on voit le cabinet minéralogique provenant en partie des collections de Laxmann, de Pallas et de Forster, et qui passe pour le plus riche de toute la Russie; dans tout ce qui tient à l'oryctognosie, il est réellement unique (2). On y trouve réunis avec méthode des échantillons de toutes les productions minérales de l'empire, de toutes leurs combinaisons diverses, et une suite de morceaux d'or natif fournis par les lavages de l'Oural, depuis la grosseur d'un pois jusqu'au volume de 25 livres pesant. On y voit,

(1) Renouard de Bussierre, p. 32.
(2) Erman, *Reise um die Welt, Hist. Bericht*, t. I. p. 111.

en outre, les berils ou aigues-marines de Nertchinsk, dont l'un est d'une grosseur remarquable ; l'acharite de l'Altaï, un bloc de malachite venu du district de Iékaterinebourg et pesant 97 pouds (environ 3,400 livres), et l'aérolithe trouvé dans le gouvernement de Iéniceisk, qui a encore, après tout ce qu'on en a coupé, un volume de trois pieds cubes. Outre le morceau d'or natif pesant 25 livres russes et qui est le plus gros que l'on connaisse, on montre un morceau de platine pesant 10 livres; celui-là n'est point unique, car MM. Demidof en ont retiré de leurs mines qui pesaient jusqu'à 19 livres. Enfin on trouve aussi, dans cet institut, une bibliothèque complète dans sa spécialité, une collection de monnaies et médailles et un grand nombre d'empreintes. Les monnaies russes forment la partie la plus curieuse de cette collection. Dans le laboratoire de chimie se font les essais pour épurer et exploiter le platine. Dans le jardin s'élève une montagne artificielle, au sein de laquelle on a représenté les gisemens des métaux et minéraux comme ils se présentent dans les entrailles de la terre, le long d'une allée formant, par ses détours, un véritable labyrinthe. Peu d'établissemens sont plus propres que celui-ci à exciter et à satisfaire la curiosité du voyageur.

Parmi les autres monumens de cette section, nous citerons le *palais du Sénat* avec une colonnade sur la place de Pierre, et une seconde sur le magnifique quai anglais; la *seconde Amirauté* au bout de ce même quai ; les grandes *écuries impériales* avec la belle coupole au milieu, situées sur la Moïka et au fond des deux rues qui en tiennent leur nom (grande et petite Konouchennaïa); le *Manège* derrière l'église de Saint-Isaac orné de colonnes et de chevaux en marbre de grandeur colossale; les *Casernes* des régimens de la garde impériale; l'*hôtel des Monnaies* à la forteresse, avec ses deux grandes divisions, l'une pour la fonte et l'épuration du métal, l'autre pour le monnayage, etc., etc.

IV. *Monumens des arts et des sciences, et instruction publique.*

L'*Académie impériale des sciences* occupe à Vassili-Ostrof, non loin de la Bourse et de la pointe appelée *Strelka*, sur le quai de la Néva qui fait face à l'Amirauté, trois vastes bâtimens réunis entre eux par des galeries; le principal des trois, bâtiment à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, présente un frontispice orné de huit colonnes, et a été terminé en 1790; la distribution intérieure ne ré-

pond pas à son aspect du dehors. Le second bâtiment est surmonté de l'observatoire. La haute importance de ce principal établissement fondé en Russie en faveur des hautes sciences, nous oblige de nous y arrêter et d'en faire connaître avec détail l'histoire et toutes les parties. Outre l'ouvrage de Bacmeister (1), nous prenons pour guides les rapports des voyageurs les plus récens, nos propres souvenirs, et ce qui a été publié successivement dans les journaux russes. (2)

Pendant son séjour en France, Pierre-le-Grand conçut l'idée de doter son empire d'un établissement semblable à l'Académie des sciences de Paris, et s'adressa à cette compagnie pour lui tracer le plan d'une fondation analogue. L'Académie lui indiqua Leibnitz comme celui qui méritait le plus sa confiance, et bientôt après le tsar eut une entrevue avec cet illustre savant et philosophe. Celui-ci s'occupa long-temps de cette affaire; et ce ne fut que le 28 janvier 1724 que Pierre signa l'*état* de la nouvelle Académie. Des cours devaient y être faits sur toutes les sciences, et l'on adressa des vocations à des savans célèbres dans différens pays. L'ouverture de cette création de Pierre ne put plus avoir lieu de son vivant; on y procéda peu après sa mort, le 25 décembre 1725. Bayer, de l'Isle, Bulfinger, Bernouilli, en furent les premiers membres, et l'archiater Blumentrost le premier président. Après avoir été perdue de vue sous Pierre II, elle se releva sous l'impératrice Anne dont elle reçut ses premiers statuts, et sous Élisabeth qui voulut que les beaux arts fussent compris dans ses attributions. Catherine II fonda en 1764 pour les beaux arts une académie particulière, et laissa à celle des sciences tout son revenu auquel même elle ajouta. Cette dernière se composait alors de 4 classes, classe de mathématiques, classe physico-mathématique, classe d'astronomie et classe de physique; cette dernière embrassait aussi l'histoire naturelle, la chimie et l'anatomie. Elle comptait 18 membres ordinaires et elle fut illustrée

(1) *Essai sur la bibliothèque et le cabinet de curiosités et d'histoire naturelle de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.* Saint-Pétersbourg, 1776, 254 pages in-8°.

(2) Voir aussi : Coxe, *Voyage*, liv. v, chap. 6; *Voyage de deux Français dans le Nord de l'Europe*, t. III, p. 205 et suiv.; *Gemœlde von St. Petersburg*, Reutl. 1822, p. 13-31; Erman, *Reise um die Welt*, *Hist. Bericht*, t. I, p. 106-111; Fuss, *Aperçu historique des travaux de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, *depuis* 1726 *jusqu'à* 1826; et *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n°s 23-25.

par des savans du mérite le plus éminent, tels que Lomonossof, Euler, Gmelin, Pallas, Guldenstædt, Stritter, Georgi, Schubert, Schlœzer, Æpinus, Fuss, Scherer, Franç. Ben. Hermann, Lehrberg, auxquels, parmi les vivans, il convient d'ajouter MM. Fræhn, Storch, Krug, Kœler et autres. Aujourd'hui, et conformément au réglement qui a reçu la sanction impériale le 30 janvier 1830, l'Académie consiste en 3 classes : celle des sciences mathématiques, celle des sciences naturelles, et celle des sciences historiques et politiques. Elle se forme de 21 membres dont trois pour les mathématiques, deux pour l'astronomie, un pour la géographie et la nautique, deux pour la physique, deux pour la chimie pure et appliquée à l'industrie, deux pour la zoologie, un pour la botanique, un pour la minéralogie, un pour l'anatomie et la physiologie comparées, un pour l'économie politique et la statistique, un pour l'histoire et l'archéologie russes, deux pour la littérature grecque et romaine, et deux pour l'histoire et la littérature des peuples de l'Asie. Le nouveau réglement retranche les élèves de l'Académie, réduit le nombre des adjoints de 20 à 10, et porte son *état* à la somme de 206,100 roubles. L'Académie des sciences a publié ses mémoires depuis l'année 1728 dans une longue suite de volumes in-4°, formant six séries différentes et dont voici les titres: 1° *Commentarii Academiæ scientiarum imp. Petropolitanæ, ab an.* 1726 *ad an.* 1746 ; 14 volumes dont le dernier parut en 1751. 2° *Novi Commentarii Acad. sc. imp. Petrop.*, de 1747 à 1776, 20 tomes en 21 volumes. Dans ces deux recueils tout est écrit en latin. 3° *Acta Acad. sc. imp. Petrop.*, de 1777 à 1782, 6 tomes en 12 volumes. 4° *Nova Acta Acad. sc. imp. Petrop.*, de 1783 à 1802; 15 volumes dont le dernier parut en 1806. Dans ces deux derniers recueils des mémoires en langue française se trouvent parmi ceux en latin. 5° *Mémoires de l'Acad. imp. des sc. de Saint-Pétersbourg, avec l'histoire de l'Acad.*, de 1803 à 1830, 11 volumes. 6° Même titre, 6e *série*, divisée dans les trois classes et paraissant par livraisons de 8 à 10 feuilles, 1830-1834, t. I et II. Outre ses membres ordinaires et ses adjoints, l'Académie admet un nombre indéterminé de membres honoraires et correspondans, nationaux et étrangers. L'empereur nomme son président et son vice-président.

Éclairer le gouvernement toutes les fois qu'il peut avoir besoin de ses lumières, avancer la science et la propager dans l'empire par des travaux érudits et solides, par une attention soutenue à tous ses progrès dans les divers pays, tel est l'unique soin de l'Académie depuis qu'elle a cessé d'être un corps enseignant. Cependant à cette

tâche fondamentale une autre est venue se joindre en 1831, année dans laquelle une rente de 20,000 roubles, pâyable sa vie durant et jusqu'à la 25ᵉ année après sa mort, a été consacrée par le chambellan P. N. Demidof (le troisième de ce nom qui ait fait une grande fondation patriotique) pour être employée à des prix de 5,000 r. b. qui seront décernés chaque année aux meilleurs ouvrages en langue russe mis au jour dans le courant de l'année précédente. Conformément aux intentions du fondateur, l'Académie examine les ouvrages présentés au concours et décerne les prix. Les ouvrages en langues non russes ne pouront y prétendre que lorsqu'ils traiteront une matière importante relative à la Russie.

Cette Académie possède un grand nombre de collections presque toutes précieuses, mais dont il est à regretter qu'il n'existe pas de catalogue, quoique différens académiciens travaillent depuis longtemps à combler cette lacune.

1° La *bibliothèque*. Celle que l'Académie reçùt en 1726 pour former le noyau d'une collection plus riche, fut fondée par Areskine, archiater de la cour de Pierre-le-Grand. Ce n'étaient d'abord que 2,500 volumes relatifs à la théologie et à la philosophie, lesquels, pris à Mitau en 1714, furent réunis à quelques ouvrages de physique et de médecine apportés de Moscou et placés en 1719 dans le palais d'été. Après les collections du comte Bruce, d'Adam Vinnius, de Pitkarn, de Palmstrik, celle d'Areskine lui-même agrandit la bibliothèque, et lorsqu'elle eut 4,200 volumes il fallut lui trouver un autre emplacement. Placée d'abord dans une maison de la Liteine, elle fut augmentée d'un achat que Schumacher, son troisième conservateur, était allé faire à Paris, et de 484 volumes provenant de la succession du ministre baron Chafirof, et ensuite transférée (1728) à Vassili-Ostrof, dans un bâtiment qu'on avait construit près de la Néva pour la recevoir. On la rendit publique, deux jours de la semaine. Tous les livres, plans, cartes et dessins de l'illustre fondateur de l'Académie furent déposés dans cette bibliothèque qui s'enrichit encore en 1735 des livres du feldmaréchal Bruce et du docteur Policola. La librairie formée la même année près de l'Académie reçut la destination spéciale de la fournir successivement de tous les ouvrages remarquables qui seraient publiés en tous pays. Un premier catalogue en 3 vol. in 8°, mais sans ordre, fut publié en 1742; il est fort rare aujourd'hui et d'ailleurs diverses autres bibliothèques vinrent encore se joindre à celle de l'Académie, quoique de 1747 à 1766 tous ses revenus fussent absorbés par la

construction d'un nouvel édifice en remplacement de l'ancien qu'un incendie avait détruit. Catherine II y ajouta, en 1772, la célèbre bibliothèque du prince Radzivil à Nesvige (en polonais *Niesviez*), dans la Russie-Noire, et les manuscrits de Keppler en 18 volumes jusqu'alors conservés à Francfort. En 1777, on comptait déjà 36,000 volumes, et en 1794 il y en eut plus de 60,000.. Depuis, des acquisitions ont été faites chaque année, d'autres académies et un grand nombre de savans ont envoyé leurs publications, et des achats de manuscrits, surtout en langues orientales, ont été faits; de manière que, malgré ce que l'Académie a dû céder à l'université de Moscou et à celle transférée d'Abo à Helsingfors, sa bibliothèque comptait en 1831, d'après une évaluation officielle, 101,126 volumes, nombre dans lequel les manuscrits sont sans doute compris.

Parmi les *imprimés*, environ 600 ouvrages appartiennent à la théologie, et parmi eux il en est de fort curieux, comme la *Biblia rousska* de 1518, traduction des cinq livres de Moïse, faite par Skorina de Polotsk sur la Vulgate et imprimée à Prague, en lettres cyrilliques, in-4°, avec vignettes et gravures sur bois; l'*Apostol*, c'est-à-dire, les Actes des apôtres et les épîtres, le premier livre imprimé en Russie même (Moscou, 1564), sur un papier qui paraît être de fabrique anglaise et en beaux caractères; la *Bible d'Ostrog*, in-fol. (Ostrog, 1581), la première impression d'une bible complète; celle de Moscou (1663, in-fol.). On remarque encore un Manuel du style des complimens, le premier livre imprimé (en 1707) avec les caractères nouveaux dits *civils* (*grajedanskié litéry*) que Pierre-le-Grand fit fondre à Amsterdam; deux ouvrages en langue glagolitique; une Bible arménienne imprimée à Constantinople; trois éditions rares de la traduction polonaise de la Bible; un Cicéron *de officiis*, petit in-folio, 1466, chez Jean Fust, et sur vélin; la première édition (1551) des Commentaires de Herberstein, etc., etc.

L'Académie ne possède pas de *manuscrits* importans d'auteurs grecs et latins: ceux qu'elle a sont du XIVe siècle ou d'une époque encore plus rapprochée de nous. Mais les manuscrits tangoutiques et mongols trouvés en Sibérie, et ceux dans d'autres langues de l'Orient, sont précieux : ils appartiennent au musée asiatique, dont il sera question plus bas. L'on cite, en outre, l'ouvrage d'histoire naturelle avec les miniatures de la célèbre Marie Sibylle Mérian, fleurs, chenilles, papillons, peints sur vélin avec un fini et une délicatesse admirables, vers la fin du XVIIe siècle; et la collection d'estampes (animaux et plantes) du docteur Fothergill, collection qui fut acquise en 1782.

D'autres objets très précieux sont : 16 volumes in-fol. contenant les rapports des ministres de Pierre-le-Grand sur leurs négociations de 1711 à 1716; 30 vol. de la correspondance ministérielle du prince Menchtchikof de 1703 à 1716 (1), et l'original autographe de l'*instruction* rédigée par Catherine II, pour la commission des lois, ou plutôt, suivant l'étiquette, les *matériaux dont les traductions sont dans le Sénat, et qui ont servi pour composer l'instruction de la commission établie pour faire le projet des lois.* Enfin, nous ferons encore mention des manuscrits suivans : le Nestor de Radzivil, dont déjà en 1713 Pierre-le-Grand avait fait prendre une copie à Kœnigsberg; les Annales patriarcales jusqu'en 1456; la Chronique des tsars (1254-1423) avec 3,300 estampes; les livres *des Degrés*, ceux du *Rozriad*, et des livres généalogiques très anciens.

2° Le *Musée asiatique* qui fut fondé vers 1825, par les soins de M. le conseiller privé actuel Ouvarof, président de l'Académie des sciences et actuellement ministre de l'instruction publique, et par ceux du savant M. Fræhn, réunit maintenant tout ce qui se trouvait dispersé dans les autres collections d'objets relatifs à la littérature, aux antiquités et aux arts de l'Orient. Ce sont : environ 3,000 petits volumes d'imprimés chinois, renfermés dans plus de 200 portefeuilles et parmi lesquels se trouvent les Dialogues de Confoutsée, des Dictionnaires chinois, mandchou-chinois, mongol-mandchoux, et une grammaire mandchoue; puis la riche collection de livres tibétains et mongols, avec caractères, les uns en or, les autres en argent, et la plupart en noir, livres provenant en partie de la découverte faite en 1720, dans un temple sur l'Irtyche en Sibérie, en partie des voyages de Muller et de Pallas (2); les manuscrits arabes, persans, turcs, japonais, etc.; les collections de monnaies mahométanes, chinoises et japonaises; celle d'idoles mongoles en cuivre doré et qui appartiennent au culte de Bouddha; enfin, les peintures chinoises et la riche collection d'instrumens, d'ustensiles, d'articles de luxe, d'objets d'art, de vêtemens, et d'armes des peuples de l'Orient, notamment des Chinois et des Japonais. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail des manuscrits en langues orientales, persane, arabe et turque, au nombre de plus de 700, achetés en 1819 et en 1825, au chevalier Rousseau, consul-général de France, qui les avait

(1) Coxe, *Voyage*, liv. v, chap. 6.

(2) *Sur les livres mongols de l'Académie des sciences*, dans Busse, *Journal von Russland*, 3e année, t. II, p. 122-145 et 194-212.

réunis à Bagdad : M. Fræhn les a décrits dans des notices détaillées (1) et les érudits savent que parmi eux se trouvent les ouvrages des historiens, des poètes, et des philosophes les plus célèbres. Quant aux *monnaies et médailles* mahométanes, leur nombre était déjà en 1817 de 14,574 pièces (2), il est vrai souvent doubles, triples et même décuples, et elles ont été considérablement augmentées depuis, surtout en 1828, par l'indemnité payée en numéraire par la Perse à la Russie et dans laquelle se sont trouvées de grandes médailles en or, la plupart du règne d'Aga Mohammed Khan, beaucoup de monnaies en argent, et en tout 633 pièces nouvelles, dont un *seldjouk* d'or d'Iran (1095) et un *atabek* d'or de Mosoul (1177), pièces extrêmement précieuses. Ce cabinet peut être appelé unique dans son genre en Europe : M. Fræhn en a fait le catalogue raisonné.

3° Le *musée égyptien,* organisé en 1825, eut pour base la collection que M. Castiglione, Milanais, avait formée à Alexandrie et au Caire, et qui se composait d'environ 1,000 objets, papyrus, momies, idoles, statues, bas-reliefs, ustensiles et ornemens. En 1831, l'amiral comte de Heyden l'enrichit d'une pierre sépulcrale, avec figures hiéroglyphiques, et d'une autre pierre trouvée en Grèce.

4° Le *musée ethnographique* fut formé en 1831 avec les vêtemens, ustensiles, etc. de divers peuples sibiriens et conservés autrefois dans le musée dit *Kunstkammer*, objets auxquels on ajouta les curiosités recueillies par Mertens pendant son voyage autour du monde et un portefeuille de dessins provenant des expéditions maritimes faites avec les bâtimens Moller et Séniavine. La collection de dessins consiste en 1,028 feuilles.

5° Le *cabinet de médailles,* ou le Musée numismatique proprement dit, a été fondé par Pierre-le-Grand lui-même, mais n'a reçu dans la suite que de faibles accroissemens. Aussi jusqu'à ces derniers temps la collection des monnaies antiques, surtout grecques, était bien incomplète; mais en 1823 l'Académie acheta, pour la somme de 50,000 r., le riche médailler du général comte de Suchtelen. Le nombre des pièces dont se compose cette précieuse collection monte à près de 12,000, dont 183 en or, et 3,758 en argent. M. l'académicien Græfe, helléniste, s'occupe à en faire le catalogue. On a acheté en outre

(1) Voir les supplémens de la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1819, n° 91, et 1826, n° 11, ainsi que le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 40.

(2) Fræhn, *Nummi muhammedani qui in Academiæ imp. sc. Petropolitanæ Museo asiatico asservantur.* T. I. *Procemium*, p. x.

196 pièces d'argent imitant les monnaies grecques et romaines et fabriquées avec beaucoup d'art par M. Becker à Offenbach. Le cabinet russe est très curieux : on y voit une belle collection de monnaies et médailles jusqu'au règne de Catherine II (environ 6,200 pièces), et l'empereur Nicolas l'a enrichi encore de toutes les médailles frappées à Saint-Pétersbourg sous les trois derniers règnes, au nombre de 20 pièces en or, de 78 en argent et de 2 jetons en bronze. On remarque encore les médailles suédoises depuis Gustave Vasa jusqu'à Frédéric IV par les médailleurs Karlstein et Hedlinger; 150 médailles dorées offrant la série des papes, de saint Pierre à Innocent XI; 276 médailles relatives aux évènemens du règne de Louis XIV, etc. et dans le même local se conservent aussi les effets précieux en or et en argent, diadèmes, armures, vases, idoles, etc, trouvés à plusieurs reprises dans des tombeaux de la Sibérie, ainsi que les collections de curiosités formées, dans le même pays, par Messerschmid et par d'autres académiciens-voyageurs.

Ce cabinet, ainsi que tous ceux qui vont suivre et une partie du musée asiatique, faisaient autrefois partie du *cabinet d'histoire naturelle et d'objets d'art* fondé par Pierre Ier. Ce monarque en jeta les fondemens par l'achat qu'il fit en 1698 à Amsterdam d'une collection d'oiseaux, de poissons et d'insectes qu'il fit réunir aux préparations anatomiques et à la collection de monstres de la pharmacie de la cour à Moscou. Lorsque ensuite ce petit musée fut placée au Palais d'été à Saint-Pétersbourg, il s'enrichit en 1716 du cabinet d'histoire naturelle du pharmacien Séba et de la collection minéralogique et conchyliologique du docteur Gottwald à Dantzig; et en 1717 des excellentes préparations anatomiques du célèbre docteur Ruysch à Amsterdam, de son herbier et d'une collection de plus de mille pièces, mammifères, oiseaux, amphibies, insectes et papillons. Parmi les préparations, on admire surtout celles de l'œil humain, la tête d'une jeune fille embaumée vers 1690, et la suite des embryons. Le cabinet de l'archiater Areskine y fut joint également, en 1726, et celui de l'Académie prit de plus en plus d'extension. Il fut placé en 1728 dans le nouveau bâtiment de l'Académie, à Vassili Ostrof, en même temps que le fameux globe de Gottorp fabriqué de 1654 à 1664 sous la direction d'Oléarius et que Pierre-le-Grand reçut en don du duc de Holstein Fréderic III. Il avait 11 pieds de diamètre, et il fallut construire pour le recevoir un local à part. Ce globe a été consumé par l'incendie de 1747 et il n'en resta que la ferrure; mais il a été remplacé depuis par un autre moins grand. Enfin, car nous

avons hâte d'arriver à l'état actuel des choses, l'Académie reçut en 1732 le buste en cire de Pierre-le-Grand moulé sur le corps du défunt par le comte Rastrelli. On le voit encore aujourd'hui dans un cabinet particulier, placé sur un mannequin : Pierre Ier est assis sous un dais dans un fauteuil, portant son habit de noces bleu-clair brodé en argent par Catherine Ire; il a ses véritables cheveux, une longue cravate blanche et des bas brodés. Non loin de là on voit aussi d'autres vêtemens du tsar réformateur, ses armes, le chapeau rond qu'il porta à la bataille de Poltava et qui fut percé d'une balle, la jument Lisette qu'il a montée dans la même bataille, divers ouvrages en ivoire faits par lui, etc.

Ce cabinet, enrichi encore par ceux du feld-maréchal Bruce, de Luder, de Müller, de Gmelin, etc., fut fortement endommagé et considérablement réduit par l'incendie de 1747 dont il a déjà été question, et ce ne fut que peu-à-peu qu'on répara les pertes cruelles que cet accident avait causées à l'Académie. Il est maintenant divisé en un certain nombre de départemens que nous allons rapidement passer en revue.

6° Dans le *musée zoologique* on comptait du temps de Bacmeister 469 mammifères en partie très rares et très curieux; M. Erman y a remarqué comme particulièrement curieux un musc (*moschus moschiferus*) des environs d'Irkoutsk, un urus russe, un tigre tué au nord de l'Amour. La collection d'oiseaux, unique en son genre et presque complète en oiseaux du pays, était surtout remarquable par le nombre et la variété des oiseaux aquatiques. Ceux de la mer d'Okhotsk, complets, paraîtront surtout remarquables. Les poissons étaient au nombre de 353, les insectes de 332, les zoophytes de 1,500. Ces collections, fortement augmentées par les voyages entrepris par des académiciens sous le règne de Catherine II, par l'achat qu'elle fit des objets d'histoire naturelle recueillis par le célèbre Pallas, ne le cédaient, au moment de la mort de l'impératrice, à aucune autre dans ce genre. Depuis il s'est encore agrandi par les envois faits du Brésil par l'académicien Langsdorff, de mammifères, d'oiseaux, d'amphibies, etc.; par les poissons, amphibies et mollusques que le docteur Siewald a rapportés de son voyage autour du monde; par la collection entomologique formée par M. Pander pendant un voyage en Crimée; par les nombreux objets que Mertens avait rapportés de son voyage autour du monde; par la collection de M. de Kittlitz, dont 314 espèces d'oiseaux presque toutes nouvelles; par celle formée au Port-au-Prince par M. Iæger, surtout en coquilles, etc. Sous le nom d'ossemens de

mammouth on désigne des squelettes de grands quadrupèdes trouvés en Sibérie, des ossemens fossiles d'éléphans, de rhinocéros, de buffles, d'urus, etc. Il y a cependant une espèce à laquelle le nom de *mammouth* s'attache particulièrement et qui se distingue des éléphans par la situation des défenses (1). On voit une tête de buffle ayant 21 pouces de long sur 14 de large; les cornes d'un bouquetin de Sibérie, dont chacune pèse plus de 15 livres, etc.

7° L'*herbier* avait été formé à la suite des voyages de Steller, des deux Gmelin, de Falk, de Krachenninikof, de Pallas et d'autres; mais il a été considérablement augmenté par les soins de M. Trinius, le botaniste actuel de l'Académie. Sur sa proposition, l'Académie a acheté les beaux herbiers de la terre de Gorenki, près de Moscou (voy. p. 90), dont faisait partie celui de Pott de Brunswick; celui de Hoffmann, ancien professeur de botanique à Moscou, riche en plantes cryptogames et phanèrogames; les collections non moins riches formées par Sieber, dans différentes parties du monde; et elle a reçu en don, de M. Ouvarof, son illustre président, une très belle collection de plantes américaines; de M. Pander, une autre des environs d'Odessa, et de M. Trinius, une troisième formée par le docteur Wallich, à Calcutta, et embrassant surtout les espèces particulières à l'Inde.

8° Nous avons déjà parlé de l'origine du *cabinet minéralogique*; il fut augmenté en 1767 par l'acquisition de 2,000 minéraux provenant de la succession de Henkel, conseiller aux mines; puis par la collection de Nartof, par les voyages des académiciens, et plus récemment par le don de la collection hongroise de M. Zipser, à Neusohl, et par l'achat, en 1830, de la collection de minéraux très distingués, que le conseiller d'état Struve avait formée à Hambourg, et dont la partie oryctognosique, entre autres, se compose de 5,408 pièces. Auparavant ce cabinet possédait déjà deux collections oryctognosiques, l'une arrangée d'après le système de Haüy, et l'autre d'après celui de Werner. Les minéraux sibiriens, donnés depuis par l'administrateur des mines, Herrmann à Zlatooust, ont rempli une lacune qui existait dans ce riche trésor. On remarque surtout dans ce cabinet deux immenses troncs de chêne pétrifiés, plusieurs aérolithes, un aimant de 40 livres, de beaux malachites, des lapis lazuli

(1) Erman. *Reise um die Welt. Hist. Bericht*, t. I. p. 108, Pallas, *De ossibus Sibiriæ fossilibus*, dans les *Nov. Comm.* XIII. p. [illegible] et *Nordische Beiträge*, t. I. p. 73: Gracfe *Sur [illegible] nostro*, etc. Mém. de l'Acad. de S. P. 6e série, t. I. p. [illegible].

de Sibérie; du cuivre natif, une masse de fer natif un peu mélangé de verre, malléable et prenant la rouille. Cette grande curiosité pèse 40 pouds, et a été découverte en Sibérie, par Pallas. (1)

Enfin, les autres divisions de ce Musée sont les suivantes : 9° le *cabinet de physique* pourvu d'instrumens de toute espèce; 10° le *laboratoire de chimie;* 11° le *pavillon magnétique*, achevé en 1830, et pourvu de tous les instrumens nécessaires aux observations ; 12° le *cabinet d'objets d'art*, où l'on voit, outre les curiosités indiquées plus haut, le fameux bureau mécanique et musical de Rœntgen ; des modèles et instrumens de toute espèce; des bas-reliefs en bronze représentant certains momens de la bataille de Poltava; des tableaux de Rembrandt, etc., etc.; et 13° l'*observatoire*, formant une tour aplatie sur l'un des bâtimens académiques. « Malgré les grands inconvéniens causés par sa situation, dit M. Fuss, il appartient au nombre des observatoires fixes et bien montés, et les observations qu'il a fournies ont été constamment estimées et recherchées. » Il possède tous les appareils nécessaires.

L'*Ermitage*, vaste temple des arts, dont les bâtimens ont déjà été décrits (p. 216), et dont les salles, les galeries et les cabinets, remplis de curiosités de toute espèce, sont en outre magnifiquement ornés de tables en mosaïque, de bassins en bronze, en jaspe, en malachite, et en porphyre, de vases de grandeur colossale, en porcelaine et en cristal, de candelabres, d'horloges, de plafonds peints, de sculptures, etc. Les collections placées aux différens étages et qui doivent toutes leur origine à Catherine II, sont nombreuses et variées : nous en donnerons un aperçu général en commençant par la plus importante.

1° La *Galerie des tableaux* occupe toutes les pièces du premier étage des deux bâtimens, et la salle de l'arcade par laquelle on arrive au troisième qui est le Théâtre (2). A l'avènement de Cathe-

(1) Coxe, *Voyage*, liv. v, chap. 6.

(2) Nous l'avons décrite avec détail, quoique sans doute très imparfaitement, et plutôt pour notre propre instruction que pour celle des autres, à une époque où nous ne connaissions encore ni le Musée de Paris, ni ceux de Vienne, de Dresde, de Munich, etc., dans la *Notice sur les principaux tableaux du Musée impérial de l'Ermitage*, Saint-Pétersbourg, 1828, 155 p. in-12. On doit une autre description à M. Hand, *Kunst und Alterthum in St. Petersburg*, t. I, p. 51-388; et une plus ancienne, mais qui fait connaître seulement un petit nombre de tableaux, à M. de Labensky, *Galerie de l'Ermitage gravée au trait*, en russe et en français, 2 vol. petit in-folio.

rine II, il ne se trouvait encore en Russie qu'un très petit nombre de tableaux remarquables : pour former la première galerie, cette princesse chargea successivement Grimm, Reifenstein et Raphaël Mengs de suivre les principales ventes, et de lui proposer des acquisitions qui méritassent de lui servir de noyau. De cette manière passèrent successivement en Russie les collections d'Antoine Crozat, à Paris (400 tableaux et 19,000 dessins); celles de Tranchini, à Genève, et du comte Baudouin à Paris; puis le cabinet du ministre comte de Bruhl, à Dresde, précieux sans doute, mais dont beaucoup de tableaux étaient décorés de noms plus pompeux qu'exacts (1); celui de Robert Walpole, comte d'Oxford, à Houghton-Hall (en 1779); une partie de celui de Braamkamp, à Amsterdam (1780); et sous Alexandre, une grande partie de la galerie des princes Giustiniani (1807); celle du banquier Hope, à Amsterdam (1814); et celle de la Malmaison (1815). Cet empereur y joignit aussi une galerie pour les productions des artistes russes. Tous les tableaux ainsi réunis peuvent s'élever au nombre de 4,400; mais on n'en voit à l'Ermitage que 1,800 choisis parmi les meilleurs. Nous ne pouvons en nommer ici que les plus célèbres de chaque école.

Dans l'école italienne, les tableaux les plus anciens sont ceux d'Andrea Mantegna et de Giovanni Bellini : il y a du premier une *adoration des rois* très curieuse ; du second une *adoration de l'enfant Jesus par saint Pierre et saint Antoine*, et un *enfant Jésus* derrière lequel sont placées Marie et quatre autres vierges. On attribue à Léonard de Vinci huit tableaux, mais l'authenticité de tous n'est pas incontestable ; les principaux sont : *la Sainte-Famille* d'un caractère très gai, chef-d'œuvre du premier ordre ; un portrait de *femme en prière* qui représente peut-être la Vierge, mais qui est mal conservé; *Joconde*, nommée aussi dans les catalogues, quoique à tort, *la belle Ferronnière*. A l'époque qui a précédé celle de Raphaël appartiennent encore : la *Sainte-Famille* sous un portique d'où l'on voit s'étendre au loin un beau paysage, tableau peint sur bois, haut de près de 4 pieds, et qu'on attribue à Fra Bartolomeo, mais qui appartient vraisemblablement soit au Pérugin lui-même, soit à l'un de ses élèves, comme par exemple à Lucio Ubertino (2); et *Jésus adoré par saint Jérôme et saint François de Sales*, qui sans doute est du Pérugin. Des cinq tableaux attribués à Raphaël, les

(1) [illegible]

plus remarquables sont : la *Sainte-Famille* du cabinet de Crozat, et dont Jacques Chereau a donné la gravure, mais qui est mal conservée ; le *Saint-George*, sur un cheval blanc, terrassant le dragon : il provient de la même collection et a été gravé plusieurs fois ; la *pièce aux pieds* ainsi nommée des pieds que l'on voit sous la table, autour de laquelle Jésus et les Apôtres sont assis pour célébrer la Cène, tableau sur bois d'un grand mérite (1). L'origine de *Judith* et celle de la *Visitation* sont plus douteuses. A Fra Bartolomeo appartient la *Vierge et l'enfant entourés d'anges*, tableau charmant à cela près que l'expression des têtes n'est pas assez variée. On rapporte à Ridolfo Ghirlandaïo, mais avec peu de certitude, une *Vierge avec l'enfant* vue jusqu'aux genoux. André del Sarte a fourni à cette collection une belle *Sainte-Famille* ou *Visitation*, peinte sur bois, groupée d'une manière originale, et en tout semblable à celle du *Belvédère* de Vienne ; une *Vierge avec les deux enfans*, où Jésus est placé sur une table et où saint Jean présente une croix ; la *Visitation* de la Malmaison avec sainte Catherine ou sainte Anne ; une autre *Vierge avec les enfans*, où la madonne est assise devant un rocher, tenant Jésus sur ses genoux : saint Jean n'est visible qu'à moitié ; et le *portrait d'une femme* vêtue d'un manteau rouge. Le nom de Michel-Ange se trouve sur un seul tableau et encore non comme peintre, mais comme inventeur, pour en avoir fourni le dessin ; c'est un *Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter*, tableau qu'on ne trouve pas indigne du génie d'un si grand maître. Parmi les onze tableaux attribués au Titien, celui qui représente la *maîtresse du peintre* et celui où l'on voit une *jeune beauté devant une glace*, sont vraiment dignes de lui et méritent le plus haut intérêt. Enfin nous citerons encore comme les morceaux les plus curieux appartenant à l'école italienne : *le cardinal Polus*, de Sébastien dal Piombo ; la *Sainte-Famille*, de Palma Vecchio ; le *Mariage de sainte Catherine*, du Corrège, tableau un peu différent de celui du Louvre traitant le même sujet ; le *Christ au tombeau*, du Parmesan, et le même sujet traité par Garofalo ; le *Jeune voluptueux* ou, suivant les catalogues, la *Jardinière jouant du luth*, du Caravage, tableau moral dont le musée de Berlin offre les deux suites provenant comme celui-ci de la galerie Guistiniani ; le buste colossal du *Christ portant sa croix* et la *Sainte-Famille*, d'Annibal Carracci, deux véritables chefs-d'œuvre après lesquels on pourrait cependant nommer encore d'autres tableaux de ce maître

(1) Haud, p. 109.

et de ses deux frères Agostino et Ludovico; la *Visitation*, de Denis Calvalt; le *Charpentier* ou *les peines de la vie*, et plusieurs autres tableaux, du Dominiquin; l'*Adoration des bergers* et la *consultation des Pères sur l'immaculée conception*, du Guide; l'*Annonciation*, de l'Albane, très différente de celle du Louvre; la *Madonne et l'enfant*, et *Moïse écrivant la loi de Dieu*, du Guerchin; *Jésus-Christ descendu de la croix*, de Paul Véronèse; le *Portrait du pape Clément IX*, de Maratte; *Agar ramenée vers Sara par Abraham*, de Pierre de Cortone; l'*Enfant prodigue* et plusieurs portraits et paysages, de Salvator Rosa; la *Sainte-Cécile*, de C. Dolce, qui se place avec avantage à côté de celle de la galerie de Dresde; les *Cyclopes*, *Bacchus* et le *jugement de Pâris*, de Luc-Jordane *fa presto;* plusieurs belles vues de Canaletto, et *saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, de Raphaël Mengs.

Hors d'Espagne il n'est peut-être pas une seule galerie où il soit possible d'étudier aussi bien que dans une grande salle de l'Ermitage, attenante aux loges de Raphaël, les productions et les qualités de l'école espagnole : 106 tableaux, la plupart choisis, en donnent une idée très complète, et dans le nombre sont des chefs-d'œuvre de Murillo, de Velasquez, de Moralès *el divino*, de Las Cuevas, etc. Parmi les plus anciens on distingue la *Madonne et l'enfant*, d'Antoine del Rincon, et un portrait d'*Alexandre Farnèse* et un *Christ*, d'Alonzo Sanchez Coello.

L'Ermitage est riche en tableaux de l'école flamande; il possède de superbes Rubens, Snyders, Teniers, Van Dyck et Rembrandt. Les Van Dyck sont même des plus grands que l'on connaisse; Rembrandt occupe toute une vaste salle où ses tableaux sont au nombre de 39, indépendamment de ceux qu'on rencontre encore dans d'autres pièces; la longue galerie de Snyders offre, parmi 95 tableaux, des chefs-d'œuvre de peinture d'animaux; les Wouwermans sont au nombre de 54; la *vache qui pisse*, de Potter, jouit d'une grande célébrité; Berghem, Van der Werf et Gerhard Dow (la *Devideuse*, la *Liseuse*, l'*Alchimiste*), ont fourni d'excellens morceaux, et les deux derniers surtout d'admirables miniatures. Parmi les Rubens on distingue les *portraits d'un seigneur hollandais et de sa femme*, *Bacchus ivre*, et la *Pécheresse aux pieds du Sauveur ;* parmi les Van Dyck, *Charles Ier d'Angleterre* et la *Reine Henriette*, portraits en pied; *François Snyders avec son épouse*, d'autres portraits, et le *Martyre de saint Sébastien*.

Par ses études le Poussin appartient à l'école romaine, mais par sa naissance il est Français : il a fourni à l'Ermitage 19 tableaux

d'histoire dont les principaux sont : la *Sainte-Famille* où Élisabeth semble présenter son fils au petit Jésus; *Moïse faisant jaillir l'eau d'un rocher; Esther paraissant devant Assuérus; Tancrède*, etc. Un autre grand peintre, comme lui la gloire de la France, a décoré ce temple des arts de plusieurs de ses inimitables paysages, dont quelques-uns (comme les quatre parties du jour, de Cassel) tirés de la Malmaison, et parmi lesquels une *scène de nuit au clair de lune* mérite surtout l'admiration. Viennent ensuite deux *Alexandre dans la tente de Darius*, l'un de Mignard et l'autre de Lesueur. Ils ne font pas partie de la *galerie française* que l'architecte Guarenghi construisit en 1804 au-dessus de la *descente de Catherine*, et qui longe un jardin, pour ainsi dire suspendu, long de près de 50 toises, planté d'arbres vigoureux et orné de statues et de volières. Sur un plancher incliné et à coulisses, Catherine, assise dans un fauteuil, se faisait monter et descendre ici, alors que l'âge et les fatigues avaient diminué ses forces. La galerie française renferme 109 tableaux dans lesquels les Poussin sont compris ; on y admire, en outre, le *Vœu de Jephthé*, de Mignard; *Moïse exposé sur le Nil* et la *Présentation de Marie*, de Lesueur; des marines et des paysages de Joseph Vernet, etc., etc. L'école allemande n'a fourni qu'un petit nombre de bonnes peintures; cependant on trouve des Albert Durer, des Lucas Cranach, des Jean Holbein, des Denner et des Rottenhammer.

Des peintures d'un autre genre sont les excellentes copies des loges (*loggie*) de Raphaël au Vatican, étendues le long des murs et sur le plafond d'une galerie bâtie exprès et dans les mêmes mesures et proportions que le célèbre chef-d'œuvre romain, maintenant à moitié dégradé par le temps. Ces copies qui semblent peintes en fresque, tant la toile est bien tendue, sont faites par d'habiles maîtres italiens et ont coûté, dit-on, la somme de 70,000 roubles en argent. La *Bible de Raphaël* ou les morceaux tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont au nombre de 52 : ces tableaux sont encadrés par les admirables arabesques de Giovanni Nanni; comme au Vatican, on voit au plafond 13 tableaux cintrés. Cette imitation a d'autant plus de prix que le temps ronge incessamment l'original. (1)

Outre les tableaux, quelques sculptures remarquables méritent de fixer l'attention; ce sont : *Amour et Psyché*, groupe en marbre blanc de Canova; *Pâris*, et la *Saltarella*, du même maître, et un *Génie* du sculpteur russe Kozlofski.

(1) Haud, *Kunst und Alterthum in St. Petersburg*, p. 112-115.

2° La *collection de gravures et d'estampes* est placée dans l'étage supérieur de l'Ermitage proprement dit, où elle occupe 4 pièces; elle se rapporte d'une part à l'histoire des arts du dessin et de la gravure, et de l'autre à l'ethnographie et à la géographie. A cette dernière partie appartiennent les plans et cartes géographiques, les costumes de divers peuples, les portraits d'une multitude de souverains et surtout de ceux de la Russie, etc., etc. Dans la première on remarque surtout les gravures de Marc-Antoine, d'Albert Durer, de Rembrandt et de Michel-Ange; des dessins originaux de Raphaël, des esquisses et croquis de différens autres grands maîtres, des dessins d'architecture, etc. On compte en tout 130,000 feuilles renfermées, avec ordre, dans des portefeuilles de toutes dimensions. Partie des plus faibles commencemens, cette collection a été successivement augmentée de celles de Herrmann, de Carlo Mequetti, du comte Tolstoï, et de l'empereur Alexandre.

3° *La collection de médailles, d'antiques et de camées* est dispersée dans plusieurs salles de l'Ermitage. Les médailles sont à l'étage supérieur où elles occupent les deux pièces du fond. Dans la partie russe elles sont d'une extrême richesse et à-peu-près complètes, à partir des temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Quelques morceaux informes appartiennent à l'époque où le monayage n'était pas encore usité parmi les Russes; d'autres pièces appartiennent à la domination des Tatars. Les antiquités, qui se trouvent dans la galerie espagnole, consistent en différens objets trouvés en partie à Herculanum, en partie dans la Moldavie, ou provenant des collections du comte Chouvalof et de Reifenstein. On remarque surtout un Triton en bronze, couché et sonnant de la trompe; un beau vase antique en argent ciselé, un seau d'eau orné de bas-reliefs, des plats, des anneaux, des chaînes, etc. Enfin la collection des camées se trouve dans la salle qui renferme les objets précieux en or, argent, filigrane, pierreries, etc. et dans celle qui contient la galerie espagnole. Elle provient surtout du cabinet du duc d'Orléans (1) dont faisait partie entre autres celle de Crozat, et qui s'est accrue depuis de ceux de Natter, de Saint-Maurice, de Tassié, du prince Strozzi à Florence (acheté en 1802), du général Hitrovo, du chevalier Mallia, à Vienne, etc. Plus de 10,000 camées montés en or appartiennent aux anciens Égyptiens, aux Perses,

(1) Voir De la Chau et Leblond, *Description des principales pierres gravées de Mgr. le duc d'Orléans*. 2 vol. Paris, 1780-84.

aux Étrusques, aux Grecs, aux Romains, et même aux temps modernes et en particulier à la Russie. Parmi les camées égyptiens on remarque, outre beaucoup de scarabées, une belle tête d'Isis en malachite et une figure d'Osiris; un roi des Parthes est gravé sur un diamant; un Thésée étrusque est très curieux, et, parmi les pierres grecques, on voit de beaux Jupiter, une Minerve en cornaline; une Vénus sur agate-onix, une Diane et plusieurs Mars. Le camée représentant Persée et Andromède et qui a appartenu à Mengs, est un des plus beaux qui existe. Aux Grecs d'Égypte appartient le Ptolémée Philadelphe avec Arsinoé, qui fut à-la-fois son épouse et sa sœur. On trouve ici toute la série des empereurs romains, depuis César jusqu'au temps de la décadence, et quelques-uns sont figurés sur un assez grand nombre de pierres : il y en a de très belles d'Auguste, de Livie, de Tibère, des deux Faustines, d'Agrippa, Drusilla et Livie réunies, etc, etc. Enfin à ces gravures figurées il faut ajouter une foule de pierres à chiffres et devises (1). Enfin dans une salle de l'étage supérieur de l'Ermitage, près des estampes et des médailles, on voit dans des montres vitrées les pâtes et moules en plâtre de Tassié, formant, au nombre de 30,000 pièces, un supplément très essentiel du cabinet de pierres gravées.

4° Le *cabinet d'histoire naturelle* se trouve dans les loges de Raphaël : devant chaque croisée sont placées deux armoires vitrées en forme de table qui renferment les minéraux. Ce cabinet très précieux fut formé par Pallas à qui Catherine II l'acheta en 1786. Fortia de Piles (2) comptait en 1792 en tout 12,000 pièces et disait qu'elles étaient divisées en roches, métaux et gangues; il comptait en tout 31 armoires.

5° Le *cabinet d'objets précieux et d'art* se trouve dans une salle attenante à la galerie espagnole : on y voit des bijoux en or, argent, perles, brillans et autres pierres précieuses; des ouvrages très remarquables en nacre et en filigrane; des ornemens provenant d'anciens tsars; des armes, instrumens, bocaux, aiguières, miroirs, cassettes, boîtes, etc. dont ils se sont servis. Parmi les objets les plus curieux on cite la riche toilette en argent de la grande-princesse

(1) Kœhler, *Observations sur la célèbre collection de pierres gravées de S. M. I. Catherine II*, dans Busse, *Journal von Russland*, 2e année, t. I, p. 1-35, et A. Miliotti, *Description d'une collection de pierres gravées qui se trouvent au cabinet impérial de Saint-Pétersbourg*. Vienne, 1803, in-fol.

(2) *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe*, t. III, p. 23-25.

Sophie, sœur de Pierre-le-Grand, celle de la tsarine Eudoxie Fedorovna, une collection d'idoles du Tibet, de riches présens faits à Catherine II par le sultan turc, l'horloge d'un mécanisme extrêmement curieux de Cox, mécanicien de Londres; des ouvrages en ivoire faits au tour par Catherine et par Pierre-le-Grand, etc., etc.

Enfin 6°, la *bibliothèque* est placée dans une vaste salle à plusieurs compartimens, au rez-de-chaussée de l'Ermitage proprement dit, sous les loges de Raphaël : elle se compose, dit-on, de plus de 100,000 volumes provenant de la succession de plusieurs hommes célèbres et de savans estimables. Une pièce particulière est consacrée à la bibliothèque de Voltaire formée de 6,760 volumes d'ouvrages la plupart d'histoire et de philosophie. Outre les manuscrits et extraits de ce grand écrivain, on y trouve des livres annotés de sa main et quelques productions inédites, mais peut-être non achevées. Les autres élémens qui forment la bibliothèque sont mêlés : les livres de Diderot, au nombre de 2,904 volumes (1) traitent surtout de philosophie : outre les ouvrages français il y en avait en latin, en italien, et en anglais; ceux de l'abbé Gagliani, un millier de volumes environ, appartenaient surtout à l'architecture; la bibliothèque de l'historien russe Chtcherbatof, achetée en 1791, se rapportait presque exclusivement à l'histoire et se composait de 5,000 volumes et de beaucoup de manuscrits précieux; celles de Nicolaï et de Zimmermann, achetées à Berlin, étaient riches en productions de la litterature allemande et comptaient ensemble 13,000 volumes. On nomme ensuite parmi les trésors de ce dépôt une collection de livres de d'Alembert; celle de cartes géographiques, de Busching, est une des plus riches et remplit plusieurs armoires basses placées au milieu de la salle; enfin on y a joint la bibliothèque privée de l'impératrice et notamment les nombreux dictionnaires et grammaires dont elle se servait pour ses recherches relatives à l'étude comparative des langues et [illegible] « Catherine, dit M. [illegible], avait donné ordre à ses ministres près les cours étrangères de faire l'acquisition des ouvrages [illegible] nouveaux. La même chose [illegible] sous le règne de l'empereur Alexandre. Des [illegible] et étrangères sont [illegible] [illegible] aujourd'hui [illegible]

(1) Ces chiffres sont empruntés à M. [illegible]

et d'histoire naturelle, avec gravures coloriées, etc. » La salle est richement ornée de bustes et d'autres sculptures; on voit, entre autres, deux bustes de Voltaire dont celui de Houdon est d'une ressemblance frappante.

Au rez-de-chaussée du bâtiment attenant au palais d'hiver est une seconde bibliothèque dont tous les ouvrages, au nombre d'environ 10,000 volumes, appartiennent à la littérature russe. Dans l'origine elle était destinée à remplir utilement les momens perdus des nombreux domestiques du palais: le comte Orlof avait reçu l'ordre de Catherine de la former dans ce but.

La *bibliothèque impériale* (1) est un grand bâtiment situé à l'angle formé par la perspective de Nefski et par la rue Sadovaïa qui la traverse, et elle a par conséquent deux façades. L'angle du milieu est arrondi, orné de six colonnes d'ordre dorique, et surmonté d'autant de statues colossales de philosophes grecs. Ce bâtiment qui renferme des salles vastes et bien éclairées fut commencé par ordre de Catherine II, d'après les plans de l'architecte Sokolof, et terminé en 1801. La salle circulaire, grand auditoire orné de bustes et de draperies, en occupe le milieu : un large escalier de granit y conduit. C'est dans cet édifice que se trouve la bibliothèque autrefois célèbre dans toute l'Europe sous le nom de bibliothèque de Zalouski. Le comte Stanislaf Zalouski, évêque de Cracovie, l'avait fondée dans cette ville, et son héritier, André Zalouski, évêque de Kief, l'avait ensuite léguée à la république de Pologne par ordre de laquelle elle fut, vers le milieu du XVIIIe siècle, transférée de Cracovie à Varsovie et ouverte au public en 1746. On lisait sur la porte du bâtiment où on la conservait : *Civium usui perpetuo Zalusicorum par illustre dicavit* 1714. Les donateurs « n'ont pas laissé de fonds pour y être attachés, dit le comte Fortia de Piles, ce qui fait qu'elle ne peut guère être augmentée; » cependant elle ne s'arrêta qu'à l'année 1770 et les troubles de la Pologne furent sans doute cause de ce qu'on ne fit plus rien pour elle depuis cette année; car auparavant elle s'était accrue encore et par dons et par achats. D'après le même voyageur (2), elle était mal tenue. « D'abord, dit-il, elle

(1) Cette description, ainsi que celle des collections de l'Académie des sciences, est la première complète que nous connaissions. Il nous sera permis d'en prendre acte, contre la tourbe des plagiaires qui ne manqueront pas de faire leur profit de notre travail.

(2) *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe*, t. V, p. 47-51.

occupe une infinité de petites salles, en trois étages; une seule salle, au second, est un peu plus décente, et sert les deux jours de la semaine où elle est publique. Les livres sont très serrés et leur nombre fort considérable. » Il ajoute : « Un seigneur polonais digne de foi nous a certifié qu'ayant eu l'inspection de cette bibliothèque pendant plusieurs années, il s'était assuré par lui-même qu'elle contenait au moins 300,000 volumes (1) dont 52,000 doubles. S'il est vrai qu'on les ait vendus, comme on nous l'a dit, il resterait toujours, selon ce calcul, 250,000 volumes. » C'est ce nombre, à peu de chose près, qu'on a retrouvé après sa translation à Saint-Pétersbourg; translation qui a été faite très à la hâte et dans une mauvaise saison. La capitale de la Pologne ayant été prise par les Russes sous les ordres du feld-maréchal Souvorof et ensuite cédée aux Prussiens, Catherine II se fit adjuger ce riche dépôt littéraire, complet surtout dans les ouvrages relatifs à l'histoire de Pologne, mais encombré de théologie et laissant de grandes lacunes dans la jurisprudence et dans diverses autres branches. Arrivé sur les bords de la Néva vers la fin de l'année 1795, il fut déposé, en attendant qu'un local fût construit, dans une dépendance du cabinet impérial où il resta six ans. Lorsque la bibliothèque fut mise en ordre en 1810, le total des livres monta à 262,646, y compris 45,000 volumes composant les ouvrages doubles et dépareillés; de plus 40,000 cahiers contenant des dissertations et des ouvrages peu étendus; une bibliothèque particulière de 753 volumes des ouvrages les plus curieux imprimés au xve siècle, et 24,874 estampes (2). Elle fut ensuite enrichie par plusieurs dons de particuliers et par les ouvrages doubles de la bibliothèque de l'Ermitage. En 1831 on comptait 273, 776 volumes imprimés et environ 13,000 manuscrits; cependant la bibliothèque fut augmentée en 1833 de 7,728 volumes de la bibliothèque des princes Tchartoriski, pris à Poulavy, et de 150,000 volumes, avec 150 cartons remplis de manuscrits, amenés de Varsovie, comme une espèce de dépouilles opimes, après que les Russes furent rentrés dans cette capitale et eurent rétabli leur autorité dans tout le pays (3). Cette bibliothèque fut successivement admi-

(1) C'est par erreur que Coxe, liv. II, chap. 5, ne lui en donne que 100,000, car, long-temps avant lui, Busching avait indiqué le nombre de 200,000 dans sa Géographie.

(2) Svignine, t. III, p. 169.

(3) Nous avons déjà donné un échantillon du vaste et profond savoir de l'au-

nistrée par le comte Strogonof et par M. Olénine qui en est encore le directeur en hef. C'est à ce dernier que l'on doit l'ordre qui y est établi. On la divise en trois grandes sections : Les sciences, les arts, et la philologie ou les belles-lettres; chaque section est ensuite subdivisée suivant les langues. La théologie occupe une place immense dans sa section.

Parmi les objets rares et curieux, en petit nombre suivant Fortia de Piles, ce voyageur cite deux manuscrits d'Ovide, sur vélin : « ils sont extrêmement anciens, à en juger par la forme des lettres et les abréviations multipliées; » un missel romain très rare, provenant de la bibliothèque de Bourgogne, et qui est du commencement du x[e] siècle, « au plus tard; » *Breviarium argentinense* (de Strasbourg), manuscrit sur vélin, sans gravures, cru du xii[e] siècle; *Speculum historiale Bellovacense*, imprimé par Mentelin, sans nom de lieu, 1473; un Virgile de Nuremberg, 1492; les Psaumes de David, en polonais, avec des passages latins intercalés : l'orthographe est en bohême (Cracovie 1539, Hungler), on croit que c'est le premier livre polonais imprimé; une Bible polonaise de 1562, avec des figures en bois, Cracovie, in-4°, etc.

Mais les principales richesses de cette bibliothèque ne sont pas venues de Varsovie : leur acquisition est plus récente, et elles proviennent principalement du musée de Doubrofskii, l'un des plus riches que jamais particulier ait formé, et qui fut acheté par l'empereur Alexandre, en 1805. Doubrofskii, né à Kief, avait servi dans le département des affaires étrangères, où il fut promu au grade de conseiller de légation : pendant ses voyages en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, il se forma

teur de *Pétersbourg, Moscou et les provinces :* nos lecteurs aimeront à en connaître d'autres, et, dans l'intérêt de la science, nous ne pouvons nous refuser à ce juste desir. Fortia de Piles a vu cette bibliothèque à Varsovie, en 1795, mais qu'importe! M. de Saint-Maure écrit : « Le noyau de cette bibliothèque fut celle de Varsovie, dite *Zaloutsky, transportée ici en* 1783. J'ignore jusqu'à quel point on prit la peine de motiver (sans doute, en 1783!) cet odieux enlèvement : on dit (grande nouvelle!) qu'il s'opéra avec violence et sans précautions, que les livres furent jetés des salles dans une cour, où ils restèrent long-temps amoncelés; la neige survint, elle eut à-peu-près les mêmes résultats que le feu. Le délai qu'éprouva le changement (est-ce *chargement?*) fut mis à profit par quelques amis fervens des lettres polonaises; ils enlevèrent une multitude d'ouvrages moyennant des *pour-boire* aux sentinelles. Ce sont généralement de fort mauvais bibliothécaires que les Cosaques. » T. I, p. 180.

une bibliothèque précieuse qu'il enrichit en France, après la prise de la Bastille, d'une foule de manuscrits autrefois conservés dans les archives de ce château, ainsi que des débris de la fameuse bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain et autres de monastères, livrées alors par le vandalisme révolutionnaire au marteau de l'encan. Ces manuscrits qui furent réunis de cette manière, mais dont des malheurs arrivés ensuite à leur possesseur, ont considérablement réduit le nombre, embrassent quinze siècles, et la plus grande partie en est relative à l'histoire de France et à celle des souverains de ce pays, dont ils conservent la correspondance privée et officielle. M. d'Adelung en a donné un catalogue détaillé qui nous servira de guide. (1)

Aux plus anciens manuscrits appartiennent les suivans: le *Codex San-Germanensis,* qui renferme les épîtres de saint Paul, en grec et en latin (2). On y trouve une espèce de canon des saintes écritures avec le nombre de leurs versets. L'écriture de ces épîtres est en lettres onciales du IVe siècle ; le *Codex argenteus* écrit en lettres d'argent, sur vélin couleur de pourpre, et orné de précieuses miniatures ; un manuscrit latin du Ve siècle, en lettres onciales; plusieurs autres du VIe; le 6e livre *de Civitate Dei*, en demi-onciales du Ve siècle; le plus ancien manuscrit que l'on ait en Europe des œuvres de Grégoire-le-Grand; un Isidore de Séville de la fin du VIIe siècle; un Saint-Ambroise du VIIIe; un Minutius Félix, un Cicéron et un Columelle du IXe; un palimpseste grec du Xe; d'autres du XIe avec miniatures grecques; plusieurs autres du IXe venus du mont Athos; le *roman de Troye* qui faisait partie de la bibliothèque de Charles V, et dont le manuscrit est tout couvert de miniatures et d'arabesques; un ouvrage autographe de Réné d'Anjou; un *bréviaire d'amour* du XIVe siècle, avec miniatures; un autre ouvrage enrichi de plus de 300 miniatures; un Sénèque et un Cicéron

(1) Dans le journal de M. Storch, *Russland unter Alexander I*, livraison XVII, p. 254-276, et livr. XXII, p. 82-113.

(2) M. Adelung a supposé ce manuscrit trop connu pour avoir besoin de dire ce qu'il renferme. M. Svignine supplée à ce silence en disant que c'est l'*Épître* de l'apôtre saint Paul (tout le monde sait qu'il n'en a écrit qu'*une!*) ; et M. Ancelot (p. 145) a copié cela sans y changer une syllabe, à son ordinaire. Voilà comme ces messieurs font des livres : quant à nous, il nous a fallu recourir au *Nouveau Traité de diplomatique* des Bénédictins, t. I, p. 695 *sqq.*, où ce manuscrit est décrit : « La forme des lettres, y est-il dit, annonce un âge auquel il est très peu de manuscrits qui puissent atteindre. » (p. 696).

de senectute, avec miniatures de Jean de Bruges; un missel peint pour Anne de Bretagne, à l'occasion de son mariage avec Louis XII; un autre manuscrit avec des peintures que l'on croit faites sous la direction de Raphaël (1); un saint Jérôme avec des miniatures admirables: on le regarde comme l'un des plus beaux manuscrits qui existent; le missel de Louise de Savoie, orné de 24 peintures que l'on dit avoir été faites sous la surveillance de Léonard de Vinci; un livre de piété du connétable Anne de Montmorency; des Heures écrites en carmin et outremer, et ornées de 417 miniatures; deux manuscrits de Jarry, qu'on cite comme modèles pour la beauté des caractères; un ouvrage dans le plus grand format, moitié dessiné, moitié gravé, et que le marquis de Brumoy a fait faire par un couvent tout entier; des extraits du Coran en écriture cufique qui, à en croire la tradition, aurait appartenu à Fatime, la fille chérie de Mahomet; l'ouvrage de mythologie indienne, apporté en Europe par le marquis de Hastings; des manuscrits en langues sanscrite, malabare, chinoise, japonaise, persane, éthiopienne, arabe, turque, et en caractères hiéroglyphiques; une foule de chroniques et d'autres ouvrages historiques du moyen âge, tels que: la *Description du monde universel*, de la bibliothèque de Bourgogne, dans le plus grand format, avec 618 médaillons et 72 belles peintures; les *Livres historiaux* du XIVe siècle, 2 vol. très grand in-fol.; les *Chroniques de Jehan de Courcy*, 2 vol. grand in-fol. (2); l'*Historia tripartita* de Cassiodore, manuscrit lombard; l'*Histoire de Troy-la-Grande*, avec miniatures en camaïeu; *Histoire de Godefroy de Bouillon*, du XIII[e] siècle, avec miniatures; le manuscrit original de l'*Histoire de France* par Du Tillet, dédiée à Charles IX, et ornée de portraits en miniature de tous les rois de France; *de origine et factis Francorum* du XI[e] siècle; la *Chronique d'Amboise*, dédiée à Charles VIII; *l'A. de la Chevallerie*, etc., etc. Enfin les lettres originales de plusieurs empereurs d'Allemagne, électeurs, comtes palatins, etc. Des chartes de France depuis le XIII[e] siècle; des lettres originales de Louis XI, de Charles VIII, d'Anne de Bretagne, de Louis XII, de François I[er], etc.; 40 de la main d'Henri IV, et 4 de Louis XIV, enfant, ainsi qu'un modèle d'écriture six fois copié par ce jeune prince,

(1) Voir Montfaucon, *Monumens de la monarchie française*, t. IV, p. 108 suivantes.

(2) Voir *l'Art de connaître et d'apprécier les miniatures des anciens manuscrits*, par l'abbé Rive, avec 30 tableaux copiés d'après les plus beaux manuscri

où on lit : *Les rois font ce qu'ils veulent, il faut leur obéir.* Parmi les autres documens, instructions, procurations, bulles, lettres originales, etc., il y en a d'extrêmement curieux : nous citerons les rapports des ambassadeurs français près du concile de Trente, la bulle du pape Boniface VIII touchant les subsides que doivent les ecclésiastiques au roi, le *consentement et approbation des habitans de Rouen au traité de paix entre le roi de France et l'Empereur*, 1494 ; les négociations du pape Alexandre VI avec Bajazeth II, pour conclure une alliance contre Charles VIII, roi de France, etc. Les *Papiers saisis sur Voltaire*, quelques autres saisis sur J.-J. Rousseau, sont encore très curieux, et nous ne finirions pas si nous devions énumérer tout au long cette collection inestimable de pièces relatives à l'histoire de France et à sa littérature, perdues pour la France, et qu'on a vendues à vil prix à l'étranger. Nous renvoyons au catalogue de M. d'Adelung.

D'autres objets de prix qui ont été réunis à cette bibliothèque, sont : deux papyrus très bien conservés ; un évangile du xe siècle ; la copie des Annales de Nestor faite, en 1377, par le moine Laurent (*Lavrenti*) ; un acte signé de la main du prince Pojarski et un tableau représentant son étendard ; le Talmud sur vélin ; des manuscrits persans, malabares, chinois, tibétains, sanscrits et autres. En 1816, furent achetés ceux de Frolof, parmi lesquels on remarque surtout des Nomocanons très anciens, l'un en grec et les autres en russe, et un dictionnaire chinois-mandchou-mogol et russe, en 3 volumes. Enfin, depuis 1828 la collection des manuscrits orientaux s'est considérablement accrue par le don fait à la bibliothèque, d'abord de la fameuse bibliothèque d'Ardébil, puis de celle d'Akhaltsikhé, et enfin de 17 ouvrages de luxe, écrits et ornés avec la plus grande magnificence, et provenant du présent fait à S. M. par le chah de Perse, et apporté à Saint-Pétersbourg par le prince Khosrew ou Khosraü Mirza, en 1829. (1).

Ardébil, ville fortifiée de l'Adzerbaïdjân et célèbre dans tout l'Orient par le mausolée du cheïkh Séfy, mort en 1334, et par la

(1) Les cent cinquante manuscrits arabes et autres, presque tous choisis, de la bibliothèque d'Italinski ont été légués par ce diplomate, conjointement avec ses livres, au collége de l'empire, département des affaires étrangères, où ce trésor sert particulièrement à l'Établissement oriental, dont le savant et spirituel M. d'Adelung est le chef, et qui compte parmi ses professeurs deux Français, MM. Charmoy et Demange.

sépulture d'une série de chahs persans qui s'y trouvent (1), étant tombée au pouvoir des Russes vers la fin de l'année 1827, le général Paul de Suchtelen s'empara de la bibliothèque du Mausolée, et, malgré les imprécations prononcées d'avance contre le ravisseur, l'expédia à Saint-Pétersbourg. C'étaient en tout 166 volumes, ou 96 ouvrages, en déduisant les doubles. Ces livres, tous d'une grande richesse, avaient été légués, en 1608, par le chah Abbas-le-Grand, à la mosquée où reposent les cendres du cheïkh. Vignettes, miniatures, encadremens, dorures, rien n'y est négligé, et sur un grand nombre de titres on lit les lignes suivantes : « Abbas, de la famille de Séfy, chien gardien du seuil du sépulcre d'Aly, fils d'Abou Talib (avec qui soit la paix !), a légué ce livre au tombeau illustre de *chah* Séfy (sur lequel Dieu étendra sa miséricorde); il sera libre à tout le monde de le lire, à la condition toutefois qu'on ne l'emportera pas hors du Mausolée. Et si quelqu'un osait l'en enlever, que le sang de l'Imam Hussein (à qui Dieu donne la paix !) retombe sur lui ! (2) » MM. Fræhn et Charmoy, secondés par le persan Mirza Djaafar, ont fait le catalogue de cette bibliothèque sur laquelle le premier avait déjà publié une courte notice (3). Elle comprenait surtout les ouvrages suivans : une traduction persane complète de la chronique de Tabery; un ouvrage historique, écrit en 1405, par Khosraü ben Abid; toutes les six parties de l'histoire universelle de Mirkhond; une histoire du prophète et de sa famille, par Seyd Ata-Allah; le *Djami-Ettévarikh ;* le *Zefer-Nameh*, histoire de Tamerlan, de Chéref-ed-din Iesdy; le *Chéref-nameh*, ou histoire des Kourdes; le Teskeret-etch-chuéra, histoire et chresthomathie de la poésie persane, par Daületchah; le *Chah-Nameh* de Firdaüsi; le *divan* d'Envéry et beaucoup d'autres divans; l'*Iskender-Nameh ;* le *Chah-Nameh* de Thamasp Ier, et une multitude d'autres ouvrages poétiques.

(1) Voir dans Oléarius, *Voyage de Moscovie* (liv. v, chap. 25 et 26), la description de ces sépultures. Il est du reste inexact de nommer ce Séfy, comme le fait encore M. Balbi, dans son excellent *Abrégé de géographie*, p. 674, le *fondateur de la dynastie des Sefewis ou des Sophis ;* ce fondateur fut Izmaïl Ier; mais les premiers chahs de Perse reçurent de ce cheïkh le titre de Séfides ou Sophis.

(2) Une petite escarmouche littéraire s'est engagée, en 1829, au sujet de cet enlèvement, entre nous et feu Abel-Rémusat (Voyez l'*Universel* de cette année, n°s 292, 297 et 306). Notre illustre correspondant avait tort, sans doute; mais qui étions-nous pour lui répliquer, surtout dans une matière qui, après tout, ne nous concerne que de fort loin ?

(3) Voir le *Journal* allemand *de Saint-Pétersbourg*, 1829, n° 44.

Akhaltsikhé, ville des provinces ibériennes du Caucase, qui fut cédée à la Russie par la Porte-Ottomane, en 1829, renfermait dans la belle mosquée d'Ahmed, construite sur le modèle de celle de Sainte-Sophie, une bibliothèque orientale d'environ 300 volumes, que le feld-maréchal comte Paskévitch-Érivanski a également fait transporter à Saint-Pétersbourg, et qui, comme celle d'Ardébil, a été décrite par M. Fræhn (1). Le vainqueur y joignit, en 1830, environ 50 manuscrits dont il s'était emparé à Erzeroum et à Baïezid.

Enfin, parmi les 18 ouvrages de luxe donnés par le chah de Perse, en 1829, tous, à l'exception d'un seul, écrits en langue persane, on cite surtout les suivans: la Chronique de Hafiz Abrou, mort en 1430, ouvrage rare, mais incomplet; le *Chiraz-Nameh* de Mouin Chirasy, topographie historique de la ville de Chiraz; le *Chéref-Nameh* avec peintures; le *Chahinchah-Nameh*, ou histoire d'Izmaïl, le fondateur de la dynastie des Séfides; le *Chah-Nameh* de Firdaüsy; le *divan* d'Envery; les œuvres complètes de Saady; le divan de Hafiz; les œuvres complètes de Djamy; le divan de Névaï ou de Mir Aly Chir, visir de Aboul-ghasi Bahadour khan, en langue turque; et le divan du chah actuellement régnant en Iran, Feth-Aly.

L'*Académie impériale des beaux-arts*, fondée par Élisabeth en 1754, et définitivement organisée par Catherine II en 1764, occupe à Vassili-Ostrof, sur le quai de la Néva, l'un des plus beaux bâtimens de la capitale. Ce palais des arts, élevé de 1765 à 1788 par l'achitecte russe Kakorinof, en partie d'après les dessins de Lamotte et de Velten, forme un immense carré de 10 toises de haut et d'une circonférence de 246 toises russes ou de près d'une demi-verste (2); il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage principal et d'un attique; la façade du côté de la Néva est ornée dans toute sa longueur (60 toises) de colonnes et de pilastres; le portique du milieu orné des statues d'Hercule de Farnèse et de Flore est surmonté d'une élégante coupole sur laquelle est assise une Minerve colossale. L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur : on y admire l'escalier de parade, dû à

(1) *Journal* allemand *de Saint-Pétersbourg*, 1829, n°s 138-140.

(2) Voyez les ouvrages suivans : Reimers, L'*Académie impériale des beaux-arts*, Saint-Pétersbourg, 1807, XXIX et 161 p. in-8° ; Svignine, t. II, p. 49-96, et l'ouvrage du président actuel de cette Académie, intitulé : *Kratkoié istoritcheskoié rosidainié o sostoyanii imp. Akademii Khoudojestve s' 1764 po 1829 god.* Le savant auteur, M. le conseiller privé d'Olénine, membre du conseil de l'empire, est en même temps directeur de la Bibliothèque impériale.

l'architecte italien Rusko et la cour ronde au centre du bâtiment. renferme encore quatre autres cours et il est si vaste qu'on y lo jusqu'à 800 personnes. Les attributions de cette académie étaie d'abord comprises dans celles de l'Académie des sciences fondée p Pierre-le-Grand : Élisabeth l'en sépara et lui donna pour directe le comte Chouvalof, l'un des Mécènes de la Russie. Catherine II sig en 1764, ses premiers statuts, et la composa d'un président, de recteurs, de 2 adjoints au recteur, de 6 professeurs, de 6 adjoi et d'un secrétaire perpétuel; elle y admit 60 enfans âgés de 6 ans qui pendant 9 ans y devaient suivre les cours de trois classes, en préparant à la carrière d'artiste. Le premier président fut le célèb Betzkoï, conseiller-privé-actuel et qui jouissait de l'intime confian de Catherine. Le nombre des élèves entretenus aux frais du gouvern ment s'accrut jusqu'à 300, nombre que les nouveaux statuts de 18 consacrèrent comme définitif; et, indépendamment de ces pensio naires, l'Académie ouvrit encore à tout le monde une école gratui de dessin. Les statuts furent encore une fois modifiés par oukase 19 décembre 1830, et, en vertu de cette décision, l'Académie, dont l'ét est porté à la somme 221,825 r., doit recevoir tous les trois ans pensionnaires de la couronne âgés de 14 ans et doués d'heureu dispositions pour les arts; elle peut admettre en sus, mais non à s frais, jusqu'à cent surnuméraires. Le cours, divisé en deux classe est de six ans (1). Cet établissement possède de belles collections modèles, de plâtres, de tableaux originaux, d'esquisses et de dessi de grands maîtres qu'il doit aux soins de Chouvalof et de Betzk Le comte Strogonof y ajouta plus tard des cartons de Raphaël. Les 3 tableaux qui furent envoyés d'Italie par le premier sont aujourd'h bien dégradés; en 1774 l'amiral Spiridof donna une foule de fragme de statues et bas-reliefs antiques qu'il avait recueillis dans les îl de l'Archipel, et Alexandre I[er] fit d'autres dons à l'Académie. L'espa ne nous permet pas d'entrer dans plus de détail sur ces collection auxquelles reviennent aussi les principaux tableaux de ses élèv Tous les ans, au mois de septembre, a lieu une exposition publiq pendant laquelle toutes les salles de l'Académie sont ouvertes public.

L'*Academie impériale russe*, qui a pour mission spéciale de cultiv la langue du pays et d'en faciliter l'étude, fut fondée par un ouka

(1) Voyez ces statuts en allemand dans *Der Russische Merkur*, de M. Oldek 1831, n.os 5, 6 et 7.

de Catherine II, en date du 30 septembre 1783, et ouverte le 21 octobre suivant sous la présidence de la princesse Daschkof, déjà présidente de l'Académie des sciences. En 1785 cette Académie comptait déjà 53 membres et, quoique ses ressources fussent bornées, elle entreprit et acheva des travaux considérables. C'est ainsi qu'elle publia en 1794 son grand dictionnaire étymologique en 6 vol. in-4°; en 1802 sa grammaire dans laquelle la langue nationale est ramenée à des règles fixes et générales; de 1806 à 1822 son dictionnaire par ordre alphabétique en 6 vol. in-4°, et depuis 1816 ses *Nouvelles* long-temps rédigées, pour la majeure partie, par M. l'amiral Chichekof, l'un des plus savans et des plus judicieux slavinistes, et dont il a paru chaque année une livraison(1). L'Académie russe a même entrepris la rédaction d'un dictionnaire comparatif de 200 langues, projet auquel Catherine s'est associée en personne et qui a produit deux volumes qui toutefois ne sont encore qu'une ébauche. Les statuts actuels de cette compagnie qui, sous l'empereur Paul, avait cessé d'être reconnue comme établissement public entretenu aux frais du trésor, sont du 29 mai 1818; son *état* annuel est de 60,000 roubles. Outre ses 60 membres ordinaires, nommés par élection, elle a un grand nombre de membres honoraires des deux sexes, en Russie et à l'étranger. Elle occupe dans la première ligne de Vàssili-Ostrof une maison en pierre, petite, mais élégante; on y conserve une bibliothèque qui en 1831 était composée de 2,425 volumes.

L'*Académie médico-chirurgicale*, avec les deux grands hôpitaux qui en sont pour ainsi dire des annexes, celui des troupes de terre et celui des troupes de mer, forme l'un des plus grands établissemens qu'on puisse imaginer et occupe une longue série de bâtimens dans le quartier de Vybourg, non loin de la rive gauche de la Néva. Les hôpitaux fondés dès l'an 1718 peuvent recevoir, l'un en hiver 2,000 et en été jusqu'à 3,000 malades, l'autre en hiver 1,100 malades et 360 de plus en été (2). Pierre-le-Grand avait aussi fondé déjà près de ces grands hôpitaux militaires de Petersbourg et de Moscou des écoles médico-chirurgicales. Paul Ier les réorganisa l'une et l'autre et leur

(1) La France, malheureusement, se soucie peu de ces travaux exotiques. Mais en Allemagne on en a pris connaissance par la traduction allemande publiée en 1826 et 1827, sous ce titre : *Untersuchungen uber die Sprache*, t. I et II. Saint-Pétersbourg, grand in 8°. Il en est rendu compte dans le *Journal allemand de Saint-Pétersbourg*, 1828, nos 24 et 25.

(2) Reimers, t. I, p. 99-102, t. II, p. 128-135.

donna le titre d'Académies (Voir celle de Moscou à la page 80) Son oukase du 12 février 1799 fut ensuite complété par celui de l'empereur Alexandre en date du 29 novembre 1802. L'Académie entretient aux frais du gouvernement 160 élèves (suivant d'autres 400 élèves), chacun pendant 4 ans : ils sont obligés ensuite d'entrer au service public et d'y rester au moins 8 ans mais le nombre total des pensionnaires, le plus souvent fils d'ecclésiastiques, peut s'élever jusqu'à 520. Les cours se font en russe et en allemand; la pratique est constamment jointe à la théorie; des examens sévères précèdent la réception des élèves au grade de médico-chirurgiens, et de nouvelles épreuves dans le domaine de l'érudition médicale attendent le petit nombre de ceux qui se font recevoir docteurs. Dans le jardin de la *slobode maritime* est situé le bâtiment principal, en briques, ayant une belle façade avec deux ailes latérales, mais masquée par les bâtisses environnantes : là sont logés les pensionnaires, divisés en quatre classes; là se trouvent la grande salle des conférences, le cabinet minéralogique, les cuisines et offices, etc. Dans le bâtiment orné d'une coupole qui, sur un grand développement, longe le bord de la Néva en réunissant le grand hôpital militaire avec celui de la Flotte, sont les auditoires, les théâtres d'anatomie et de physiologie, le laboratoire de chimie, les cabinets de physique et de chirurgie, etc. Les instrumens de physique et ceux d'astronomie proviennent du cabinet du comte Boutourline qui fut acheté par Alexandre. La bibliothèque est précieuse : en 1805 elle comptait 12,000 ouvrages en 20,000 volumes (1). Le *jardin botanique* qui occupe, dans l'île des Apothicaires, une grande étendue de terrain, en est jusqu'à un certain point une dépendance : il est entretenu avec beaucoup de luxe et dans ses serres on voit les plantes les plus rares et les plus délicates, surtout celles qui étonnent par leurs proportions colossales. En 1826 on comptait 80,000 plantes de toute espèce appartenant à environ 11,000 genres. L'Académie médico-chirurgicale, dont *l'état* est aujourd'hui de 386,290 r., est placée sous la direction du collège

(1) M. de Saint-Maure, dans un article, du reste très mal fait, de son livre *Pétersbourg, Moscou et les provinces*, t. III, p. 125, dit 32,000 volumes pour l'année 1830. Il compte 400 élèves entretenus aux frais de l'État. « Lorsque les élèves sortent de cet institut, dit-il encore, ils sont disséminés dans la flotte, l'armée, les mines, les villes de districts, les colonies, les manufactures et autres établissemens de la couronne. Cette école fournit annuellement 100 sujets; celle de *Moscou*, établie sur les mêmes bases, en fournit 80 »

médicinal dont la présidence appartient au médecin en chef de l'état-major général.

L'*Université impériale de Saint-Pétersbourg*, après celle de Kief la plus jeune de l'empire, fut fondée en 1819, et reçut, en 1825, le même régime et les mêmes institutions qui ont été données en 1804 aux autres universités russes; elle occupe encore, dans le quartier de Moscou, le local provisoire qui appartenait autrefois à l'institut pédagogique auquel elle a succédé; mais il est à présumer qu'elle ne tardera pas à transférer son siège plus près de l'Académie des sciences, dans le bâtiment dit des Douze-Collèges, à Vassili-Ostrof. Pour le moment son local ne peut donc donner lieu à aucune description : l'établissement en lui-même n'exerce encore qu'une bien faible influence et ne doit pas nous arrêter long-temps. A Moscou, l'université occupe le premier rang parmi les établissemens scientifiques; à Saint-Pétersbourg il n'en est point ainsi : venue la dernière, après les Académies des sciences, des beaux-arts, russe, médico-chirurgicale, etc., elle n'a pu, en si peu de temps, attirer à ses leçons la jeunesse dispersée dans la multitude d'établissemens qui lui sont ouverts. Toutes les facultés n'y sont pas encore installées. Voici quel a été, à différentes époques, le nombre des maîtres et celui des élèves de cette école de nouvelle création.

En 1824,	38	professeurs et	51	étudians
1829,		—	177	—
1830,	37	—	202	—
1831,	42	—	236	—

A la circonscription de l'université de Saint-Pétersbourg appartiennent, en vertu de l'oukase du 12 janvier 1831, les six gouvernemens suivans : Saint-Pétersbourg, Novgorod, Pskof, Olonetz, Vologda, Arkhanghelsk. Avant 1831, cette circonscription embrassait un plus grand nombre de gouvernemens. Voici quel était, dans ces mêmes six gouvernemens, le total général des établissemens, des maîtres et des élèves, à différentes époques :

En 1824,	149	établiss.	720 maîtres,	7,812 élèves.
1826,	140	—	720 —	7,849 —
1831,	196	—	309 ?)—	8,714 —
1832,	205	—	1,042 (avec les employés)	9,214 —

Les établissemens de 1832 consistaient en une université, 8 gymnases, 51 écoles élémentaires d'arrondissement, 64 écoles populaires paroissiales, et 81 pensionnats.

A l'université de Saint-Pétersbourg est joint l'*Institut pédagogique principal ou normal*, rétabli en 1828, et qui avait, en 1830, 21 professeurs et 95 élèves; en 1831, 25 professeurs et 94 élèves. Les jeunes gens destinés à l'état d'instituteurs primaires y font, dans l'espace de six ans, trois cours différens dont le dernier seulement est consacré à la pédagogique proprement dite. La plupart d'entre eux passent par un séminaire pour arriver à cet Institut. De l'université dépendent encore les *gymnases* au nombre de 3, conformément à l'oukase du 8 décembre 1828, et dans lesquels s'est fondue l'ancienne *haute-école*.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer tous les établissemens d'instruction publique ouverts à la jeunesse de Saint-Pétersbourg; et beaucoup de ceux que nous aurions à nommer ne dépendent pas de l'université. Cependant dans la grande quantité de ces écoles il en est quelques-unes qu'il est impossible de passer sous silence : nous leur consacrerons au moins quelques lignes.

L'*Institut de jeunes demoiselles de Smolna*. Smolna est le nom d'un village qu'on voyait autrefois dans l'angle formé par la Néva là où elle se détourne vers l'est, village dont l'emplacement est aujourd'hui compris dans le 8e quartier de Saint-Pétersbourg, dit Rojestvenski. Élisabeth fit bâtir en cet endroit une église et un palais qu'elle n'habita pas long-temps, mais qu'elle fit convertir bientôt en un couvent de religieuses qui prit le nom de Vosskrécensk et où 20 nonnes furent installées en 1744. Sous Catherine II les bâtimens furent en grande partie reconstruits et agrandis, pour recevoir un pensionnat de jeunes filles organisé sur une grande échelle, une maison d'enfans trouvés et une banque d'emprunt ou *lombard;* maintenant ils forment un beau et vaste carré en pierre autour de l'église dont la coupole hérissée de tourelles domine tout le quartier. Le lombard et l'hôtel des enfans trouvés furent bientôt transférés plus au centre de la ville; mais l'institut fondé en 1764 pour 50 élèves nobles et 60 de la classe bourgeoise resta et reçut, sous le même règne, jusqu'à 200 des premières et 240 des autres. Cependant la situation économique de cet établissement et le plan d'éducation qu'on y suivait étaient peu satisfaisans, lorsque, par oukase du 12 novembre 1796, l'empereur Paul Ier en confia l'administration à sa femme, l'illustre Marie Fœdorovna, la mère des indigens et des orphelins, l'orgueil de son sexe par les bienfaits et les lumières qu'elle a su répandre autour d'elle avec une profusion, fruit de ses économies, et avec une activité que l'âge n'a point ralentie.

Pendant les 32 ans de cette sage administration, l'institut de Smolna fleurit et donna l'éducation la plus soignée à 2,657 jeunes personnes. On y reçoit de préférence les filles de la noblesse héréditaire, mais peu fortunée : l'éducation qu'on offre à ces jeunes personnes de haute naissance est brillante et les prépare à la vie du grand monde; les élèves, au nombre de 300, entrent à 8 ou 9 ans et restent 9 ans; quelquefois elles sont dotées aux frais de l'établissement, et les six premières de chaque promotion, celles qui se sont le plus distinguées par les mœurs et par les études, reçoivent le chiffre en or de l'impératrice qu'elles portent toute leur vie. Les élèves des classes bourgeoises sont admises à l'âge de onze ans et en restent six; on en reçoit 200 à titre gratuit. Outre ces pensionnaires entretenues aux frais du gouvernement, l'institut en reçoit aussi moyennant paiement et le nombre de celles-ci s'élève encore ordinairement à près de 300. L'*état* de la maison est de 650,000 roubles par an; une foule d'employés, et des professseurs et maîtresses très distingués y sont attachés.

L'*Institut de l'ordre de Sainte-Catherine*, ordre dont l'impératrice est ordinairement grande maîtresse, est organisé à-peu-près sur le même pied; mais il reçoit des élèves nobles sans distinction de famille et sans préférence pour la noblesse héréditaire. Il fut fondé par l'impératrice Marie en 1798, pour 60 demoiselles, filles d'employés supérieurs, nobles par la classe à laquelle le service soit au civil, soit au militaire, les a fait arriver. Il occupe sur l'emplacement de l'ancien Palais italien, sur la rive gauche de la Fontanka, un vaste bâtiment, véritable palais avec un beau jardin. Le plan d'études est à-peu-près le même que celui suivi à Smolna; les jeunes personnes, reçues à 10 ans et quelquefois au-dessus, restent six ans à l'institut, sans cependant y être rigoureusement astreintes. On admet 60 pensionnaires à titre gratuit et 240 payant chacune 900 roubles. Depuis sa fondation jusqu'en 1828, 879 jeunes personnes y ont été formées : 300 gratis, 250 aux frais des divers membres de la famille impériale, et 329 à ceux de leurs parens. Celles des élèves de cet institut, comme aussi du couvent de Smolna, qui ont pris du goût pour l'enseignement et dont la fortune ne leur promet pas un avenir assorti à l'éducation qu'elles ont reçue, entrent dans la *pépinière* d'où elles sortent de suite sous-maîtresses et maîtresses. L'*état* de cette maison est de 242,900 roubles. (1)

(1) Outre les ouvrages de Georgi, de Reimers (t. II, p. 175-233), de M. Storch,

L'*École de commerce* est établie dans la Volodimerskaïa, quartier de Moscou, non loin de N. D. de Vladimir. Fondée à Moscou en 1772 par le patriote Procofii Akimfiévitch Demidof, elle fut réorganisée par l'impératrice Marie et transférée à Saint-Pétersbourg en 1800. On y reçoit à dix ans 60 élèves fils de négocians, entretenus soit aux frais de l'école, soit à ceux du commerce ou de certaines localités, et 100 autres payant 800 roubles de pension. Le nombre de 160 ne peut être dépassé; il s'y en trouvait en tout 114 en 1832, et 368 en sont déjà sortis après avoir achevé leur éducation. Ils doivent y passer huit ans, cependant la sortie est facultative. Sans parler de l'instruction générale, les élèves reçoivent une éducation assortie à l'état qu'ils doivent embrasser : on leur enseigne le calcul, la tenue des livres, la science du commerçant, la technologie, l'histoire naturelle sous le rapport des produits qui entrent dans le commerce, etc. Outre le russe, l'allemand et le français, ils apprennent encore l'anglais, comme particulièrement utile à leur vocation. A leur sortie, on cherche à les placer dans de bons comptoirs, et, au besoin, ils peuvent rester une année de plus dans l'école.

L'*Institut des sourds-muets* est dans le deuxième quartier de l'Amirauté, près de la Moïka. Il fut fondé à Pavlofsk, en 1806, par l'impératrice Marie, qui n'y reçut d'abord que 12 pensionnaires confiés à la direction d'un élève de l'abbé Sicard; mais plus tard elle doubla ce nombre, transféra l'Institut à Saint-Pétersbourg, en fit une dépendance de l'hospice des enfans trouvés de cette ville, et y admit, pour le compte de celui de Moscou, encore 20 élèves de plus. En 1828, on y comptait 51 sourds-muets entretenus par la maison, et 46 autres élevés aux frais de particuliers. Il en est sorti des hommes très capables et qui se sont distingués dans différentes professions.

L'*Établissement oriental*, fondé en 1823, dans le but de former ce qu'on a nommé, en France, des jeunes de langues et d'habiles interprètes pour les relations diplomatiques de la Russie avec les gouvernemens de l'Orient, les Turcs, les Persans, l'Égypte, les

Gemælde von St. Petersburg, t. I, p. 307-311, et *Russland unter Alexander I*, t. IV, p. 127 *sqq.*, il faut avoir soin de consulter, sur tous les établissemens placés naguère sous l'administration de l'impératrice Marie Fœdorovna, un travail très étendu et très intéressant de M. Engelhardt, dans les *Russische Miscellen*, t. IV, p. 1-81.

Boukhares, les Mongols, etc., dépend du département asiatique du collège de l'empire, affaires étrangères. Il se trouve établi dans ce moment dans un vaste hôtel de la Grande-Morskoï. Le gouvernement y entretient un petit nombre d'élèves qui y séjournent environ six ans. A la bibliothèque de l'établissement a été réunie celle du diplomate Italinsky, riche en manuscrits orientaux (voir p. 257). — On peut considérer comme une annexe de cet établissement l'*Institut kalmuke*, le premier de ce genre, fondé en 1830, dans l'île des Apothicaires, et où l'on a réuni cinq jeunes Kalmuks, de l'orde Erketen sur le Volga, avec dix garçons russes du gouvernement de Iaroslavl, sous la direction de M. Schmidt, le premier Européen qui ait bien fait connaître cette langue.

L'*Institut pratique de technologie*, qui dépend du département des manufactures et du commerce intérieur, fut ouvert en 1831. Il a pour destination de former des sujets capables, par leurs connaissances théoriques et pratiques, d'être placés à la tête de fabriques ou d'usines. On y reçoit 132 élèves pris parmi les candidats présentés par différentes villes, au choix du ministre des finances. L'enseignement embrasse la religion, la langue russe, la géographie et des notions générales d'histoire, le dessin et la calligraphie, les mathématiques et la mécanique; l'histoire naturelle, la physique et la chimie dans leur application aux arts; la technologie en général; la teinture, l'art d'apprêter les étoffes, la construction des machines, etc. On trouve dans l'Institut un laboratoire chimique et différens ateliers. Les élèves qu'on reçoit de treize à quinze ans, sont divisés en deux *âges*, et chaque cours dure trois ans. Ceux auxquels on ne reconnaît pas les capacités requises ne passent pas du premier *âge* dans le second, mais sont placés de suite dans les fabriques comme ouvriers; les autres, partagés en apprentis et en compagnons, terminent leurs études, et les plus distingués d'entre eux, surtout s'ils savent plusieurs langues, sont envoyés en pays étrangers. Ils sortent avec le titre de *mécaniciens* ou de *maîtres-experts*, et l'Institut s'emploie à leur trouver un placement convenable. Cependant, après les six ans révolus, ils y restent encore deux ans comme compagnons, et peuvent même être employés dans les fabriques de la couronne.

L'*École pour la navigation commerciale*, réunie à l'ancienne École de navigation et de construction, fut fondée par oukase du 21 novembre 1829, et ouverte en 1831; elle est également dans les attributions du ministre des finances, dont ressort le département des

manufactures et du commerce intérieur. On s'est proposé un double but : 1° de former pour les besoins du commerce des pilotes et des patrons de bâtimens ; et 2° des constructeurs capables pour la marine marchande. On y reçoit, entre quinze et dix-sept ans, 32 élèves aux frais du gouvernement, et de 12 à 20 pensionnaires payans ; les candidats sont présentés par les magistrats des populations des ports. Des externes peuvent être admis aux cours de navigation. Tous les élèves sont divisés en deux âges, et chaque âge en deux classes : ils restent quatre ans ; on exige pour l'admission une constitution robuste, de bons certificats, la lecture et l'écriture russes, et les quatre règles du calcul. Les élèves sortent pilotes ou aide-pilotes.

L'*Institut forestier*, établi à deux verstes de la porte de Vybourg, fut réorganisé en 1829 ; il forme des agens forestiers capables et de bons arpenteurs. On y reçoit 78 élèves aux frais de la couronne : ils sont divisés en 6 classes et restent 6 ans. Les candidats, pris de préférence parmi les enfans de forestiers, doivent être forts, de l'âge de douze à quinze ans, et savoir, outre la lecture et l'écriture, les élémens du calcul. Les pensionnaires, non entretenus par le gouvernement, paient 700 roubles par an ; ceux-ci sont libres à leur sortie : les autres sont obligés de rester dix ans au service du gouvernement. Les élèves les plus distingués sont envoyés à l'étranger, surtout à Berlin.

L'*école de Saint-Pierre*, qui est la principale école protestante à Saint-Pétersbourg, peut aussi servir de modèle aux écoles secondaires en général. Elle est dans la perspective de Nefski, dans les bâtimens qui entourent l'église luthérienne de Saint-Pierre et Saint-Paul, laquelle existe en cet endroit depuis le 29 juin 1728, où le feld maréchal comte de Munich en posa la première pierre. L'école fut fondée en 1762 ; elle jouit de priviléges importans qui furent encore augmentés par un oukase du 8 février 1829 et en 1830 : plus de 500 élèves des deux sexes, appartenant aux classes bourgeoises, y reçoivent, dans deux sections distinctes et dans des classes nombreuses, une éducation plus solide que brillante, et telle qu'elle se donne dans les écoles bourgeoises allemandes.

Le manque d'espace nous empêche d'énumérer ici toutes les sociétés scientifiques, littéraires ou seulement d'instruction qui ont leur siège dans la capitale, et nous avons dû de même supprimer les détails trop minutieux sur les écoles. Par la même raison il nous était interdit de donner le tableau complet de toutes les collections en tout genre, qui se trouvent à Saint-Pétersbourg. Toutefois on ne

saurait passer sous silence la fondation très remarquable d'un patriote illustre, jaloux de contribuer, même après sa mort, aux progrès des lettres, dans sa patrie. Le *Musée Roumantsof*, fondé et doté par le chancelier de ce nom, et ouvert au public en 1827, occupe, sur le quai Anglais, l'ancienne demeure de ce Mécène russe. Outre une bibliothèque précieuse et riche en manuscrits, on y voit des médailles, des antiquités, des curiosités de toute espèce. Nous décrirons ailleurs ce musée. — Parmi les galeries de tableaux, particulières, celles du comte Strogonof, dans la perspective de Nefski; celle du prince Bezborodko, près de la grande Poste; celle du grand-veneur M. Cyrille Lvovitch Narychkine, sur la Fontanka; celle de l'amiral Mordvinof; celle du prince Bélocelski, etc., méritent une mention particulière, et nous aimerions à les décrire si le défaut d'espace et le manque de renseignemens positifs (car nous-même nous n'avons vu que celles du comte Strogonof et de M. de Narychkine) ne s'y opposaient. Le *Musée russe* de M. Paul de Svignine, renfermant outre une bibliothèque, des tableaux de peintres russes, des ouvrages de sculpture, des portraits en miniature de souverains et d'autres personnages historiques, de l'argenterie antique, des monnaies et médailles, un cabinet minéralogique; ce musée, dont il a paru, en 1829, un catalogue, a été mis en vente, et nous ne savons pas s'il n'a été transféré ailleurs. La collection de cartes du prince Labanof-Rostofski est remarquable: on vient d'en publier le catalogue. Enfin, pour être complet, notre tableau devrait comprendre encore différens autres établissemens, tels que l'*Institut patriotique* pour 120 pensionnaires nobles entretenues par la couronne, fondé primitivement (1814) par une Société de dames et placé, par oukase du 13 mai 1827, sous la direction de l'impératrice Alexandra Fœdorovna; d'autres fondations de dames, plusieurs pensionnats particuliers célèbres, les écoles paroissiales de Sainte-Anne et de Sainte-Catherine, etc.; mais il doit se borner à faire connaître ce que la capitale renferme de plus important dans toutes les branches.

V. *Monumens et établissemens relatifs au commerce et à l'industrie.*

On trouvera plus bas un précis de l'histoire du commerce de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt, qui en est le port, ainsi que le tableau de l'état actuel de ce commerce; plusieurs écoles spécialement affectées au commerce ont déjà été décrites: ici nous avons à faire connaître les bâtimens remarquables, principaux

sièges des affaires, et les grandes exploitations industrielles renfermées dans la capitale.

Le *Gostinoï dvor* ou *grand bazar russe* est un immense trapèze renfermé entre quatre rues dont les deux principales sont la perspective de Nefski et la grande Sadovaïa; son côté le plus long a près de 1,200 pieds; le côté le plus court en a 350. Construit d'abord en charpente (1), on commença à le rebâtir en briques en 1755: on n'avait fini encore que du côté de la perspective, lorsqu'en 1780 un incendie consuma le tout; alors on s'y remit avec plus d'activité et en 1785 le nouveau bazar fut achevé. C'est un bâtiment à deux étages avec arcades : il fut entrepris, dit l'abbé Georgel (2), par une compagnie russe qui en est propriétaire. Le même auteur ajoute : « Ce bâtiment est double, avec double galerie en arcades : il a ses jours et ses boutiques dans l'intérieur, sur une vaste cour... C'est là que sont réunis tous les marchands russes : aucun marchand étranger n'y habite. Tout y est boutiques, en gros et en détail... C'est un spectacle curieux pour un étranger que la multitude et la variété de ces boutiques. Les arcades inférieures et supérieures (dont chacune a 170 boutiques) forment, dans un des plus beaux quartiers de Saint-Pétersbourg une promenade très agréable à l'abri des injures du temps. Tout ce bâtiment est en briques, avec un mastic et un crépissement qui le fait paraître de pierre de taille; il est voûté jusque sous le toit qui est de tôle peinte et vernie en rouge. Il n'y entre ni bois ni charpente; on n'y souffre ni poêle, ni cheminée, ni feu (si ce n'est dans la lampe qui brûle devant l'image sainte qu'on voit dans chaque boutique). Les marchands ont leur demeure et leur cuisine hors de cette enceinte. Les boutiques se ferment au jour tombant, afin de n'y pas introduire de lumières. Les bonnets et les bottes fourrés; les pelisses, de gros vases d'étain pleins d'eau bouillante et bien fermés, voilà de quoi y braver les rigueurs du climat. » Les séries de boutiques portent des noms particuliers, selon qu'on y vend ou des draps, ou des livres, ou des pelleteries, etc. La cour très spacieuse sert aux emballages et chargemens; il n'est pas nécessaire de penser en la voyant, comme fait M. Erman (3), aux caravanes des Orientaux.

(1) En 1719. Georgi, *Description de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 17. A la page 84, on dit que ce fut en 1705.

(2) *Voyage à Saint-Pétersbourg*, p. 234.

(3) *Reise um die Welt, Hist. B.*, t. I, p. 71.

Tout autour du *Gostinoï door* sont encore une multitude d'autres boutiques, échoppes, marchés, étalages de toute espèce, où se vendent des fruits, des pelletéries, des matelas, des habits, des alimens, des vieilleries et mille autres objets; telles sont les *boutiques d'argenterie*, le *Tchoukine door*, les *méloutines* ou boutiques aux fruits, le long bâtiment couvert en fer dans la *Gostinaïa oulitza*, le carré entre le canal de Catherine et celui de Saint-Nicolas, etc. Un second Gostinoï dvor est dans la 8e perspective de Vassili-Ostrof. Dans ces bazars, mais surtout dans les premiers, on rencontre toujours un grand concours de peuple et de marchands vantant leurs nippes à perte d'haleine. La *Douma*, l'hôtel-de-ville et le principal siège de la bourgeoisie, est non loin du Gostinoï dvor, dans la perspective. Sa tour carrée, bâtie de 1800 à 1802 et munie d'une horloge, est le point le plus favorable pour voir Saint-Pétersbourg à vol d'oiseau : ce panorama est enchanteur.

La *Banque d'échange*, construite sous l'impératrice Catherine d'après les dessins de l'architecte Quarenghi, est un des bâtimens les plus curieux de la capitale. Elle est située dans le 3e quartier de l'Amirauté, près des bazars, et aboutit d'une part à la grande rue Sadovaa où elle a sa façade, et de l'autre au quai du canal de Catherine, près du pont en chaînes, aux quatre griffons. Elle se compose de trois bâtimens : le principal dont le fronton est soutenu par six colonnes a deux étages au dessus du rez-de-chaussée; les deux autres forment presque un demi-cercle autour de lui et le dépassent par devant de manière à former une cour, dont une belle grille, qui tient à des piliers de granit, forme la clôture. Ces constructions latérales sont mises en communication avec le principal corps de logis par deux colonnades couvertes de terrasses, et ont elles-mêmes de beaux péristyles. Une seconde façade devait être élevée du côté du canal; mais cette partie du plan de Quarenghi n'a pas été approuvée par l'impératrice : on ne voit de ce côté qu'un bâtiment circulaire dans une cour close par une muraille percée d'ouvertures semi-circulaires et garnies de grilles. Ces bâtimens renferment les banques d'assignations et d'échange et celle du commerce. La première fondation des établissemens de cette nature date de 1768, ainsi que l'a fort bien dit Rulhière, dans un passage fort malveillant pour la Russie, à son ordinaire (1). Ouverte en 1770 à-la-fois à Saint-Pétersbourg et à Moscou, elle fut convertie, en 1786, en une banque de l'empire

(1) *Histoire de l'anarchie de Pologne*, t. III, p. 280.

établie seulement dans la première de ces capitales. Elle émit un papier-monnaie qui ne descendait pas au-dessous de 25 roubles, mais auquel vinrent bientôt s'ajouter des billets de 10 et de 5, et peut-être même des billets d'une moindre valeur, si Reimers n'a pas été mal informé à cet égard (1). Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer l'origine du papier-monnaie en Russie et le système qu'on a suivi : nous l'avons fait en partie ailleurs et nous le ferons à une prochaine occasion d'une manière plus exacte. Nous nous bornerons à dire qu'il y a actuellement en circulation des billets au porteur de 5, 10, 25, 50, 100 et 200 roubles. La banque émet ces billets et les reçoit contre des valeurs en cuivre; elle donne aussi des billets de moindre valeur en échange de billets d'une valeur plus forte, et remplace ceux qui sont lacérés ou endommagés.—A cette banque vint se joindre, en 1817, une *banque de commerce* qui commença ses opérations l'année suivante et qui possède un capital de 30 millions de roubles. C'est à-la-fois une banque de dépôt, d'escompte et d'emprunt: elle a pour destination de venir au secours du commerce en escomptant les lettres de change dont l'échéance n'est pas de plus de six mois, et en faisant des avances sur dépôt de marchandises susceptibles d'être exportées. Elle reçoit aussi en dépôt de l'or et de l'argent, moyennant un droit de garde de 1/4 p. 0/0; elle fait gratuitement des transferts d'un compte à l'autre des négocians de la place et aussi avec ceux des endroits où elle a des comptoirs: ces derniers toutefois moyennant un droit de 1/4 p. 0/0 et pourvu que les sommes ne soient pas moindres de 500 roubles; enfin elle reçoit en dépôt des sommes d'argent et en paie l'intérêt. Elle a des comptoirs à Moscou, Arkhangel, Odessa, Astrakhan, et en établit un temporairement, chaque année, à Nijni-Novgorod au temps de la foire. Sous ce rapport elle fait les mêmes opérations que la *banque d'emprunt* fondée en 1786 par Catherine II et établie de l'autre côté du canal, dans le deuxième quartier de l'Amirauté. Celle-ci a pour but de venir au secours de la noblesse et des habitans des villes, pour les aider à payer leurs dettes et à améliorer leurs propriétés. Elle fait des avances sur hypothèques immobilières (terres et maisons murées), pour 8, 12 et 24 ans; un paysan et sa femme (une âme) donnés en gage, servent de garantie pour la somme de 150 à 200 roubles. L'intérêt est de 8 pour 0/0, dont 3 pris en remboursement du capital. La banque d'emprunt reçoit des capitaux qui peuvent, en tout temps, être retirés, et paie l'intérêt

(1) T. I, p. 348.

au taux de 5 pour 0/0 s'ils restent déposés plus de six mois. Si la somme excède 10,000 fr., la banque doit être prévenue une semaine à l'avance; et, pour des sommes très fortes, il peut y avoir un délai de quatre mois. Enfin cette banque fait l'escompte moyennant un droit d'un demi pour 0/0 par mois. — Il nous reste à dire deux mots du *Lombard* attaché à la maison des enfans trouvés de Saint-Pétersbourg de même qu'il en existe un auprès de la maison de Moscou. C'est à-la-fois un mont-de-piété et une caisse d'épargnes. On y prête, à 6 pour 0/0 par an, sur or et argent les 3/4 de la valeur, sur d'autres métaux la moitié, et sur des objets de toute espèce des sommes proportionnées à la valeur à laquelle ces objets sont taxés. Le prêt se fait pour un an; si le dépôt n'est pas retiré au bout de l'année on accorde un délai de trois semaines et, celles-ci révolues, il est vendu aux criées publiques. On peut y déposer des capitaux : le Lombard en paie les intérêts, s'il peut les garder au moins une année. (1)

Dans le bâtiment de la banque des assignations, se trouve aussi la principale monnaie de Saint-Pétersbourg et de l'empire, monnaie d'espèces et monnaie de médailles. C'est la seule où l'on frappe les pièces d'or, d'argent et de platine; la monnaie de la Forteresse ne sert plus qu'à l'affinage. On peut y voir les poinçons et les coins de toutes les médailles frappées depuis Pierre-le-Grand. — Enfin, une assurance générale contre l'incendie a son siège dans le même local.

La *Bourse*, magnifique édifice dans une admirable situation, à Vassili-Ostrof, sur cette pointe entre la Grande et la Petite-Néva qu'on appelle Strelka. Établie d'abord au Vieux-Pétersbourg, la Bourse fut transférée à Vassili-Ostrof en 1735; un bâtiment somptueux, en forme de croix, fut commencé un peu plus bas, sur la Petite-Néva, par Quarenghi, en 1784; mais on le démolit en 1804, avant qu'il ne fût achevé, et déblaya entièrement la place où bientôt devait s'élever l'un des plus beaux monumens de la capitale du Nord, chef-d'œuvre de l'architecte Thomon. Commencée en 1804, la nouvelle Bourse fut achevée en 1811, mais ce n'est que le 15 juin 1816 qu'elle put être inaugurée; l'édifice est fort beau en lui-même, mais l'effet qu'il produit est encore rehaussé par ses alentours, par le beau quai de granit qui s'arrondit devant sa façade, par le fleuve majestueux dont ce quai est baigné, et par la vue dont on jouit de ce point. La Bourse, posée sur un soubassement en gra-

(1) Voir Georgi, t. I, p. 222-224 : Storch, *Gemælde*, t. I, p. 270-275; *Voyage de deux Français dans le Nord*, t. III, p. 101-107.

nit, est isolée de toutes parts : elle tourne sa façade, ornée d'un groupe colossal dont Neptune est la principale figure, du côté de la forteresse, et tout autour règne un portique imposant, dont les énormes colonnes s'élèvent jusqu'à l'attique sous le toit. Des degrés assez nombreux mènent sous ce portique; les colonnes, d'ordre dorique pæstum, sont au nombre de 44, 10 à chacun des deux frontispices et 12 aux façades latérales. La longueur du bâtiment est de 39 toises et sa largeur de 37 (1). Une porte à chaque côté mène dans la belle salle voûtée qui occupe tout l'intérieur, à l'exception seulement de 8 pièces où se font les écritures, et où les négocians trouvent à se restaurer. Le jour y pénètre d'en haut, et non pas par les croisées cintrées qui règnent à l'entour; on y voit les emblèmes du commerce et autres décors. Le commerce y a dédié à l'empereur Alexandre un monument de reconnaissance : le buste colossal de ce fondateur de la Bourse est placé sur un piédestal élevé en granit poli, sur lequel se trouve l'inscription. Des deux côtés du frontispice, mais à distance, sont deux énormes colonnes rostrales, hautes de 120 pieds, et surmontées de trois Atlantes qui soutiennent des globes aplatis et creusés, où l'on peut allumer des feux pour guider la course des bâtimens en automne. La base de ces colonnes est ornée de statues assises : on monte, pour arriver aux Atlantes, par un escalier très rapide pratiqué à l'intérieur de ces phares. Des bâtimens qui ne tirent pas plus de 17 pieds d'eau peuvent arriver jusqu'au port de la Bourse : leur chargement est facilité par deux descentes circulaires qui s'abaissent depuis les colonnes jusqu'au niveau du fleuve. Tout cela forme un majestueux ensemble, et plus on en approche, plus on l'admire. — En descendant la Petite-Néva depuis la Bourse, on trouve, le long du quai, les vastes hangards de la *Douane*, où l'on charge et décharge les bâtimens.

Il a été question plus haut de plusieurs instituts spécialement consacrés au commerce, à l'industrie et à la navigation; ici, nous aurions à décrire encore plusieurs grandes exploitations industrielles qui servent en quelque sorte de modèles à toutes les autres de l'empire. Le manque d'espace nous interdit les détails, et nous nous bornerons à en faire une simple mention. Les principales sont :

(1) Suivant M. Storch, *Russland unter Alexander I*, t. VI, p. 405. Mais M. Sviguine, et par conséquent M. Ancelot, disent 55 toises de long sur 41 de largeur.

la *manufacture impériale des Gobelins*, dans la grande rue Vosskrécenskaïa, de la Liteine. On y voit une trentaine de métiers dans une seule grande salle : les ouvriers sont Russes, le directeur seulement est Français; la *verrerie* avec la *manufacture de glaces*, non loin de la barrière de Nefsky : on y fabrique, pour le compte de l'empereur, des glaces d'une grandeur colossale et à des prix proportionnellement peu élevés; la *manufacture de porcelaine*, sur la route de Schlusselbourg, à la 8e verste, près du bord de la Néva ; la *manufacture d'Alexandrofsk*, qui dépend de l'hospice des enfans-trouvés, établie dans un village sur la rive gauche du fleuve et sur la même route, à environ 10 verstes de la ville (1). Il y a des filatures de lin et de coton et des métiers pour le tissage; 2,900 ouvriers des deux sexes, presque tous élèves de l'hospice de Saint-Pétersbourg y travaillent. La fabrique de cartes à jouer, qui y est jointe, occupe 250 ouvriers, également sortis de l'hospice. On fait chaque année 120,000 douzaines de jeux.

VI. *Établissemens de bienfaisance.*

L'*Hospice des Enfans trouvés*, quoique fondé par Catherine II, peut passer à juste titre pour une création de la bienfaisante Marie Fœdorovna. Ce n'était d'abord, et depuis 1770, qu'une succursale de l'hospice de Moscou dont il a été question à la page 82, succursale établie alors près du couvent de Smolna. En la transférant en 1785 dans la grande Millionne, on en fit un établissement séparé, et Paul Ier ayant eu besoin de ce local pour deux régimens de ses gardes, l'hospice en reçut un autre plus grand et plus commode. On acheta sur la rive gauche de la Moïka, entre le pont de Police et le pont Rouge, le magnifique hôtel du comte Rasoumofski, celui du comte Bobrinski qui y était contigu, et plusieurs maisons particulières, occupant ensemble un terrain de 26,325 toises carrées qui serait suffisant pour y élever une petite ville; on y fit des constructions dispendieuses, et l'on termina enfin en 1798 le vaste et beau local occupé depuis par cette création d'une philanthropie active, à laquelle l'impératrice Marie, pendant tout le règne de son fils Alexandre et jusqu'à sa mort, a voué la plus touchante sollicitude. Le bâtiment se prolonge sur une grande partie du quai; par sa profondeur il touche à la grande Mechtchanskaïa ; de vastes jardins en dépendent.

(1) Voir Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. IV, p. 42-46.

Journellement de pauvres enfans exposés et abandonnés y sont reçus, e les femmes qui se font admettre dans l'hospice de maternité qui e dépend, y laissent les petites créatures auxquelles elles ont donné l jour; enfin, des soldats de la garnison et des malheureux de tout nature y portent les enfans qu'ils n'ont pas les moyens d'élever. Nu n'est refusé : quelquefois les admissions annuelles se sont élevées plus de 5,000; dans les années de 1825 à 1828 et en 1830 et 183 il a dépassé le nombre 4,000, et dans les dix ans de 1822 à 1831 i y a eu 39,114 réceptions, dont 19,222 garçons et 19,892 filles. Dan ces mêmes dix années sont morts 31,779 enfans, et il restait à la charg de l'hospice, à la fin de 1831, 13,761 individus. Les dépenses pendant ce dix années étaient de 17,052,902 roubles. En 1828 le nombre total de nourrissons de l'hospice était de 22,206; le nombre de ceux de la mai son de Moscou était de 23,820 : total 46,026 (1). Tout enfant dépos chez le concierge ou né dans l'établissement est inscrit sous un nu méro qui lui reste et qui peut servir à constater son identité : il es baptisé suivant le rite grec et remis à une nourrice, à sa mère d préférence si elle veut le garder jusqu'à l'âge de sept ans moyennan une pension de 10 roubles qu'elle reçoit par mois, indépendammen des secours médicaux dont elle pourrait avoir besoin. Après un sé jour de trois semaines environ, les enfans bien portans sont envoyé à la campagne où ils restent près de leur nourrice jusqu'à l'âge d sept ans; les enfans faibles et les pensionnaires pour lesquels on a payé 100 roubles restent à l'hospice. Les autres y reviennent pou recevoir de l'éducation, mais en passant (depuis 7 ans jusqu'à 11 par la maison préparatoire de Gatchina où ils se dépouillent de l grossièreté de mœurs qu'ils ont prise chez les paysans, et où ils ap prennent à lire, à écrire et à chiffrer. Dans la maison d'éducatio de Saint-Pétersbourg les deux sexes sont parfaitement séparés : l chapelle forme la limite entre leurs deux départemens et là même l séparation est maintenue. Les élèves qui ont les capacités nécessaire suivent un cours complet de dix ans; les plus aptes aux étude peuvent ensuite en commencer un second où les langues étrangère et les arts d'agrémens sont compris, et plusieurs d'entre eux le con tinuent même, aux frais de la maison, à l'université; les autres son employés dans les ateliers, dans l'imprimerie, dans la pharmacie dans la manufacture d'Alexandrofsk, dans la fabrique de cartes

(1) Engelbardt, *Russische Miscellen*, t. IV, p. 19-47. Voir aussi Georgi Storch, Reimers, t. II, p. 176-197, et Dupré de Saint-Maure, t. II, p. 299-319.

jouer, et dans les ateliers de diverses professions où se préparent les vêtemens, chaussures, et autres objets de nécessité journalière dans l'établissement même et aussi pour le dehors. De même les filles reçoivent une éducation soignée et sont placées ensuite dans de bonnes maisons où les suit la surveillance tutélaire de l'administration; celles qui restent au-delà du terme sont employées dans les cuisines, dans les dortoirs, dans les écoles, dans les ateliers de blanchissage, de couture, etc. Lorsqu'elles se marient elles reçoivent une petite dot, en outre des 25 roubles qu'on donne à tous les élèves sortans. — La Maternité peut recevoir 800 personnes; une école de sages-femmes pour 60 élèves y est jointe. L'entretien de tout l'hospice, avec celui de Gatchina, coûte annuellement près d'un million de roubles. Des colonies agricoles fondées dans plusieurs gouvernemens en dépendent (1). Ses ressources sont les revenus du Lombard, le monopole des cartes à jouer, le droit de 10 p. 0/0 imposé aux spectacles et à tous les lieux publics d'amusement, etc. En 1828 le Lombard et la banque d'emprunt avaient reçu en dépôt 240,506,956 roubles; ils avaient prêté sur biens-fonds 259,771,089 roubles, et sur gages 7,800,000 roubles; la valeur des bâtimens était de 4,969,489 roubles, et il restait en caisse 15,646,612 roubles. L'examen complet de cet amirable établissement exigerait un volume : il ne nous est point permis de nous y livrer.

L'*Hôpital impérial des pauvres malades*, ouvert par les soins de l'impératrice Marie en 1803, occupe sur l'emplacement du jardin italien, dans le Liteinoï-Prospekht, dont il est séparé par une grille, un vaste bâtiment à deux étages avec deux ailes. La façade principale est ornée d'un fronton soutenu par huit colonnes. De vastes jardins s'étendent derrière. On admet dans cet hôpital tous les malades pauvres et possédant des pièces régulières, pourvu qu'ils ne soient ni incurables, ni dégradés par la débauche, ni en couches, ni militaires ou marins, ni enfin domestiques non libres. On y trouve, dans 26 pièces bien aérées et proprement entretenues, plus de 250 lits; mais outre les malades qui y sont reçus l'on y traite gratuitement un nombre bien plus grand d'externes. Une campagne située entre Péterhof et Oranienbaum reçoit les convalescens. De 1803 à 1816 on a admis 22,732 malades et l'on en a traité en outre 222,755. Maintenant on y admet, année commune, environ 3,400 individus. La mortalité a été pendant les quatorze premières années de 1 sur 5; à

(1) Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. IV, p. 32.

en croire M. Engelhardt (p. 48), elle ne serait plus que de 1 à 9. Un asile pour les veuves, surtout pour celles *de la charité*, appelées à soigner les malades, est joint à cet hôpital.

L'*Hôpital de la ville*, dit d'*Oboukhof*, est situé près du pont de ce nom, sur la rive gauche de la Fontanka, quartier de Moscou. Fondé en 1784, il dépend du Collège de prévision générale (1). Le bâtiment principal, orné de colonnes est d'une élégante simplicité. Dans les jardins se trouvent les chambres d'été dans des constructions en bois; au fond de la cour on arrive à l'hospice des aliénés, auprès duquel est encore une maison de travail. Les militaires, les marins et les siphilitiques sont exclus de cet hôpital; ces derniers sont reçus dans un hôpital spécial établi dans le quartier de Narva, près du pont de Kalinkine; les femmes prêtes à accoucher ne peuvent pas non plus se faire admettre. Il entre annuellement dans l'hôpital d'Oboukhoff plus de 4,000 malades, plus de 100 à 150 aliénés; les condamnés sont au nombre de 1,000 et au-delà.

Nous avons déjà parlé de l'*Institut des sourds-muets* : l'impératrice Marie, dont la bienfaisance ne s'est jamais épuisée, a fondé aussi un établissement pour les *aveugles*. L'*hospice des Orphelines militaires*, qui reçoit 50 filles d'officiers et 50 de soldats, et qui est un démembrement de l'*Institut de Paul*, est plutôt un établissement d'éducation que de charité publique. Les militaires et les marins ont des hôpitaux particuliers dont nous avons en partie fait mention plus haut (p. 261), et des hospices spéciaux sont destinés à tous les individus malades appartenant à l'un des établissemens de l'impératrice ou à la domesticité de la cour.

VII. *Lieux publics et d'amusement.*

De tous les *Théâtres* actuellement existant à Saint-Pétersbourg, celui de l'*Ermitage*, dont nous avons parlé plus haut (p. 217) et qui a été bâti en 1780, est le plus ancien; cependant il sert rarement et toujours uniquement aux plaisirs de la cour : ses proportions restreintes ne permettent pas d'y admettre beaucoup de spectateurs. En 1783 fut construit, sur une place très étendue, séparée de l'église de Saint-Nicolas-des-Matelots par le canal du même nom (2e quartier de l'Amirauté), le *Grand-Théâtre russe* qui peut contenir 3,000 personnes. Son extérieur est imposant, mais un peu lourd : un péristyle de 8 grosses colonnes d'ordre ionique soutient un fronton orné

(1) Schnitzler, *Statistique générale*, p. 260.

d'un bas-relief montrant Apollon sur son quadrige autour duquel folâtrent les Heures; les équipages passent entre les colonnes et la façade, et les personnes qui en descendent sont ainsi à couvert. D'immenses chauffoirs qui entourent ce bâtiment servent à entretenir pendant les rigueurs de l'hiver de grands feux pour les cochers et les laquais. Le *Théâtre Alexandrin* est dans la perspective de Nefski, près du palais d'Anitchkof, et fut bâti vers 1830; on en vante le style et les proportions, mais nous n'avons pu encore nous en former une idée claire, aucune vue ne nous en étant connue. Le petit *Théâtre Mikhaïlof* est près du nouveau palais de ce nom, et l'on cite encore d'autres salles de spectacles ouvertes depuis un petit nombre d'années. Une *École de théâtre* fut organisée en 1785 et subsiste. On donne à Saint-Pétersbourg des représentations en russe, en français, en allemand, en italien, et même quelquefois en anglais. Les grands opéras sont chantés dans la langue nationale. Le premier opéra, en italien, fut représenté en 1737, et Natalie Alexeïevna établit en 1716 le premier théâtre à Saint-Pétersbourg.

Le jardin d'été, entre la Grande-Néva, la Fontanka, la Moïka et un petit canal allant de la Néva à cette dernière, est la principale promenade à l'intérieur de la capitale. Planté en 1711, par ordre de Pierre-le-Grand, ce jardin était autrefois et plus beau et plus vaste: il s'étendait au-delà du Champ-de-Mars et de la Moïka lorsque Paul Ier en fit retrancher tout le terrain où devait s'élever le château Mikhaïlof; le terrain du nouveau palais de ce nom avec son délicieux jardin en est un autre démembrement. Il renferme encore la maison d'été de Pierre; mais c'est du palais d'été qui s'y trouvait jadis qu'il a tiré son nom. Aujourd'hui le Jardin d'été, formé de quelques allées de vieux tilleuls ornées de statues et de bustes en marbre, est peu remarquable en lui-même : cependant il sert encore de rendez-vous au beau monde dans les premiers jours du printemps, et le 14-26 mai (*doukhof-dièn*) une grande promenade y a lieu et les jeunes filles se rangent le long des allées pour être vues et choisies par les jeunes gens que cette cérémonie attire. Les Russes nomment cela *l'inspection des fillettes* (*névesdine zmotr*). Mais ce qui a valu à ce jardin une réputation européenne c'est la grille qui en forme la clôture sur le quai de la Néva, et qui est encore un monument à la gloire de Catherine II. Elle la fit commencer en 1778, et six ans après elle fut achevée. Les voyageurs la regardent comme un des principaux ornemens de la ville : 36 colonnes de granit gris faiblement poli, hautes de deux toises, ayant

2 1/2 pieds de diamètre, et toutes d'un seul bloc, reposent sur de socles également en granit de 6 pieds cubes; ces admirables colonne supportent des urnes de la même pierre et sont jointes entre elle par un grillage léger, dont les ornemens et dorures sont d'un bo goût et d'un grand effet. Une autre grille moins riche, en fonte d fer, aussi avec dorures, forme la clôture du côté du palais Mikhaïlof les deux côtés les plus longs ont pour limites les canaux.

D'autres promenades dans l'intérieur de la ville sont : l boulevard de l'Amirauté, les perspectives de Vassili-Ostrof, le bea jardin du prince Ioussoupof, et en hiver le trottoir de gauche de l perspective de Nefski où à de certaines heures, tout le beau mond se donne rendez-vous; les galeries du Gastinoï-dvor qui a été ma à-propos comparé au Palais-Royal serviraient au même usage sa les allocutions incommodes et obstinées des marchands, infatigabl à prôner leur marchandise (1). Les promenades hors de la vill Catharinenhof et les îles, seront décrites plus bas, lorsque nous sero arrivé à parler des alentours de la capitale; cependant nous fero encore mention ici du *Jardin Strogonof* et du *Jardin Bezborodko* : dernier est près d'Okhta et la fête du 22 juin y ramène chaque an une grande affluence de promeneurs.

Enfin nous nommerons les deux principaux clubs de Sai Pétersbourg, centres de réunions pour diverses classes de la soci Le *club anglais* occupe une jolie maison sur la rive gauche de Moïka, et se compose de trois cents membres, qui ne sont pas to Anglais. Il fut ouvert en 1770. On y lit des journaux de tous pay on y passe les soirées à la conversation et au jeu, et l'on y dîne certains jours de la semaine. Le *club bourgeois* est dans la rue Vozne censkaïa, en face du bel hôtel Labanof, au coin de la place de l'Am rauté. Il fut fondé en 1776 et offre à-peu-près les mêmes avantage que le club anglais, mais sur une échelle moins grande et dans u local plus modeste.

Statistique. Saint-Pétersbourg a une longueur de 9 verstes sur de large, et un circuit de 24 verstes (2); sa superficie est de 74 vers tes carrées ou de un et 1/2 mille géographique carré, superficie don

(1) Voyez, sur les promenades de Saint-Pétersbourg, le chapitre intitulé : *Le conseils d'un promeneur*, dans Faber, *Bagatelles, ou Promenades d'un désœuvr dans la ville de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 198-212.

(2) M. Svignine (t. I, p. 13), dit 33 verstes et demie de circonférence, mai

un treizième seulement est couvert de constructions et dont la Néva avec ses eaux occupe une grande partie. Quelques anciens voyageurs lui donnent, les uns 34,000 et d'autres jusqu'à 60,000 maisons (1); si cela n'est pas de leur part une erreur, ces maisons ne pouvaient être que de méchantes cahutes en bois, au nombre desquelles on avait compris toutes les échoppes et autres dépendances des véritables habitations. A mesure que l'on bâtit en pierre, le nombre des maisons a dû diminuer considérablement : aussi trouve-t-on une différence entre ces chiffres du règne de Pierre-le-Grand et ceux des temps postérieurs. Voilà quel a été à différentes époques le nombre des maisons tant en bois qu'en pierre.

En 1762,	4,554 maisons dont		460 en pierre		(Busching, t. II, p. 89).
1779,	3,699	—	573	—	(Bogdanof, ed. Roubân).
1787,	3,431	—	1,291	—	(Georgi, t. I, p. 24).
1804,	7,683	—			(Reimers, t. II, p. 288).
1816,	8,385	—	3,102	—	(Svignine, t. I).
1829,	8,911	—	3,624	—	Journaux russes.
1830,	8,169	—	2,824	—	*Idem.*
1832,	8,157	—	2,915	—	*Idem.*
1833,	8,025	—	2,761		*Idem.*

Nous regardons comme exagéré le nombre des maisons en pierre tel que nous l'avons trouvé indiqué pour les années 1816 et 1829. Les chiffres des trois années suivantes sont empruntés à des données officielles publiées dans le *Journal du ministère de l'intérieur* et dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*. D'après ces données, 332 maisons en pierre et 222 en bois, appartenaient, en 1833, à la couronne; 19 en pierre et 7 en bois appartenaient à la commune; et 2,410 en pierre, 5,035 en bois, étaient propriété particulière. On estimait en 1804, la valeur de toutes les maisons particulières avec les terrains, à 70,600,000 roubles. Il y avait, à cette époque, 1,293 boutiques, et le nombre exorbitant de 6,514 lanternes. (2)

en comptant les îles qui font partie de la banlieue. Selon lui, le diamètre est de 9 verstes; il compte 3,102 maisons de pierre et 5,283 en bois; 113 églises du culte grec (les chapelles non comprises), et 33 des autres cultes.

(1) Reimers, t. I, p. 107. Il cite Weber; et, en effet, ce voyageur dit que dans un recensement de toutes les maisons fait en 1714, par ordre de Pierre-le-Grand, on en trouva 34,550. Voyez la deuxième édition de l'original allemand, t. I, p. 6. Dans un autre passage, il parle de 60,000. Voir plus haut, p. 195.

(2) Reimers, t. II, p. 318.

Le pavé couvrait, en 1830, une superficie de 770,970 toises rées, auxquelles on ajouta 15,550 toises carrées dans le couran l'année 1830; total 786,520 toises carrées. La chaussée, maca misée ou brute, dans l'intérieur de la ville, avait une étendue 4,243 toises. Les trottoirs, le long des bâtimens de la couron des particuliers, avaient une superficie de 99,115 3/4 toises, a quelles 1,800 toises ont été ajoutées dans l'année, et 2,167 to carrées de trottoirs étaient en bois. On trouvait 476 emplacem vides et propres à recevoir des constructions, et 187 fabriques toute espèce.

Les églises du culte dominant étaient, en 1832, au nombr 140, auquel il faut ajouter deux couvens et les chapelles : les I kolniks ou Staroobradtzy en avaient 5, et 20 appartenaient cultes étrangers, savoir, 12 aux protestans (9 aux luthériens aux réformés), 2 aux catholiques, 2 aux arméniens, etc. On co tait 9 palais et châteaux, 4 résidences épiscopales, 314 maisons pierre, de la couronne; 2,370 des particuliers, et 18 apparte à des sociétés.

Hassel (1) donne à Saint-Pétersbourg 149 grandes rues, 11 m chés et 9 autres grandes places. Selon lui, il y a 6 grands et 24 tits ponts: si ce nombre est faible, celui de 156 ponts, dont 12 bois, que compte M. Svignine, est sûrement exagéré.

La population, sur laquelle Kraft (2) a d'abord donné des r seignemens un peu positifs, s'est élevée graduellement. Elle ét en comptant la garnison (mais, dans la première année, sans les fans) :

En 1750	de	74,273,	dont	41,000	mâles	(Georgi, t. I, p. 135)
1784	—	191,846	—	126,827	—	(*Idem*).
1789	—	217,948	—	148,520	—	(*Idem*).
1800	—	220,208	—	153,590	—	(Reimers, t. II, p. 31
1804	—	271,137	—	187,221	—	(*Idem*).
1816	—	386,285	—	281,709	—	(Sviguine, t. I. p. 13
1828	—	422,166	—	297,445	—	(Journaux russes).
1833	—	445,135	—	291,290	—	(*Idem*).

(2) *Géographie de la Russie*, t. I, p. 185.

(1) *Essai sur les tables des mariages, des naissances et des morts de la de Saint-Pétersbourg, dans la période de 17 ans, depuis 1764 jusqu'à 17* dans *Acta Acad. scient. imp. Petrop.*, pour l'année 1782.

Voici de quelle manière la population se décomposait dans les années 1832 et 1833, d'après le *Journal du ministère de l'intérieur:*

		1832.	1833.
Clergé.		2,188	1,968
Noblesse.		34,079	38,963
Officiers subalternes et soldats.		39,437	59,549
Négocians	nobles.	25	31
	domiciliés à Saint-Pétersbourg.	8,506	6,104
	domiciliés dans d'autres villes.	2,297	2,527
	innostrannii gostei.	30	54
Artisans inscrits dans les corps de métiers, à perpétuité.		4,617	5,054
— — — temporairement	russes.	21,526	20,915
	étrangers.	1,136	1,186
Bourgeois	domiciliés à Saint-Pétersbourg.	24,653	23,531
	appartenant à d'autres villes.	12,072	9,514
Raznotchintsi (gens de différentes professions).		66,366	64,066
Étrangers non-négocians.		7,199	8,409
Domestiques de la noblesse.		94,009	199,869
Paysans (izvochtchiks, plotniks, marchands, etc.)		127,865	
Villageois d'Okhta.		3,388	5,395
Totaux.		449,393	447,135

Pour faire connaître la proportion du sexe féminin aux mâles, nous ajouterons les détails suivans relatifs à l'année 1829:

		sexe masc.	sexe fémin.	total.
Clergé.		1,106	683	1,789
Noblesse.		24,772	17,734	42,506
Militaires.		45,822	9,698	55,520
Négocians	de Saint-Pétersbourg.	4,501	3,007	7,508
	d'autres villes.	1,962	1,148	3,110
Bourgeois	domiciliés à S.-Petersbourg	14,408	8,710	23,118
	non dom. à Saint-Petersb.	6,691	3,594	10,285
Étrangers.		8,841	5,094	13,935
Artisans inscrits dans les corps de métiers.		4,788	4,327	9,115
Raznotchintsi.		33,594	23,152	56,746
Domestiques de la noblesse.		67,126	34,292	101,418
A reporter.		213,611	111,439	325,050

Report. . . .	213,611	111,439	325,050
Paysans.	98	20,526	118,913
Villageois d'Okhta.	1,437	1,495	2,932
TOTAUX. . . .	313,435	133,460	446,895

Les chiffres suivans feront connaître le mouvement de va-et-vient :

	1832.	1833.
Arrivés à Saint-Pétersbourg : Russes de toutes conditions.	37,422	33,369
Étrangers de toutes conditions. . .	5,027	4,268
Partis de Saint-Pétersbourg : Russes de toutes conditions.	31,605	35,838
Étrangers de toutes conditions. . .	9,697	2,984

Il y avait d'étrangers, en 1828, 12,986; en 1829, 13,935; en 1831, 13,035; en 1832, 8,365.

D'après un tableau différent de celui que nous avons donné plus haut (1), la population était, en 1832, de 468,771 âmes, et sur ce nombre il y avait 30,701 enfans en bas âge.

En 1828, on comptait 422,166 âmes, dont 297,445 mâles et 124,721 du sexe féminin ; en déduisant de la première somme 56,051, total de la garnison et des officiers, et 12,984, chiffre relatif aux étrangers, il restait, pour la population véritable de Saint-Pétersbourg, la somme de 353,131 âmes.

Le mouvement de la population, pendant une série d'années, était dans deux périodes différentes, ainsi qu'il suit :

1771	mariag.	naiss.	4,781	décès	4,779
1772		—	4,759	—	4,727
1773		—	5,483	—	5,031
A reporter.			15,023		14,537

(1) Nous devons dire que rarement les différens tableaux relatifs à une même année sont d'accord, les uns étant souvent provisoires, les autres définitifs; les uns, publiés par le saint-synode, n'embrassant que les individus du rite grec, et les autres, émanés de l'autorité centrale, tenant compte aussi des autres confessions; et d'ailleurs, les chiffres étant copiés ou reproduits avec négligence, à la hâte, et souvent altérés dans un intérêt quelconque. Il résulte de cette observation que les chiffres ainsi publiés font plutôt connaître les proportions en gros qu'ils ne nous apprennent l'état exact des choses en détail.

Report.				15,023		14,537			
1774			—	5,437	—	4,458			
1775			—	4,961	—	3,107			
1776			—	5,397	—	4,463			
1777			—	5,854	—	5,660			
1778	—	1,347	—	5,481	—	3,990			
1780	—	1,820	—	5,539	—	4,274			
1783	—	1,411	—	6,156	—	4,957			
Totaux de 10 ans		4,578		53,848		45,446	excéd.		8,402
Termes moyens		1,526		5,385		4,544	—		841

1822	mariag.	1,565	naiss.	8,079	décès	11,083		
1823	—	1,649	—	8,478	—	9,443		
1824	—	1,685	—	8,629	—	9,750		
1825	—	1,652	—	8,910	—	12,153		
1826	—	1,712	—	9,497	—	10,839		
1827	—	»	—	8,882	—	11,003		
1828	—	1,032	—	9,779	—	6,324		
1830 (1)	—	1,872	—	9,755	—	10,443		
1831	—	1,944	—	9,779	—	12,727		
1832	—	1,905	—	9,912	—	11,075 (2)		
Tot. de 10 ans		15,016		91,700		104,840	exc. d. d.	13,140
Termes moyens		1,668		9,170		10,484	—	1,314

Pendant les dix années précédentes, de 1813 à 1822, le mouvement a été, suivant des données officielles, peu différent de celui que nous venons de trouver, savoir :

Naissances	80, 265	décès	107, 500	excéd. des déc.	17, 235
Terme moy. p. l'an.	8, 026 1/2	—	10, 750	—	2, 724

Si la population a été, en 1784, de 191, 846 âmes voici quelles proportions résultent du mouvement de la population de la première

(1) Nous supprimons dans le tableau, comme suspects, les chiffres que nous trouvons pour l'année 1829 : ils ne se rapportent, sans doute, qu'aux individus qui appartiennent à l'église grecque. Les voici : mar. 2,546, naiss. 6,133, déc. 4,800. Les deux derniers chiffres sont excessivement petits et le premier trop grand.

(2) Le *Journal du ministère de l'intérieur*, 1833, accuse, pour 1832, 10,167 naiss., 16,262 décès, et 2,185 mariages.

période : sont à la population, les mariages comme 1 : 125 ; les naissances, comme 1 : 35; les décès, comme 1 : 42. Si la population a été en 1828 de 422,166 les proportions résultant du mouvement de la population de la dernière période sont les suivantes. Sont à la population : les mariages, comme 1 : 253; les naissances, comme 1 : 46; les décès, comme 1 : 40.

La différence est énorme : il y avait dans la première période 122 naissances sur 100 décès, et dans la dernière cette proportion était presque retournée ; dans la période de 1813 à 1822 il y avait même 100 naissances sur 134 décès. Ces chiffres paraissent accablans, et ils n'ont rien cependant qui doive affliger. Certes avec 134 décès sur 100 naissances et avec seulement un mariage par 253 âmes, la population, réduite d'année en année, finirait bientôt par disparaître, laissant à Saint-Pétersbourg une horrible solitude; mais cette dépopulation, plus apparente que réelle, a ses remèdes, ainsi que le prouve le chiffre toujours croissant de la population totale.

Ce chiffre embrasse les élémens les plus divers : l'armée, les marchands ambulans et d'autres classes voyageuses, enfin la masse des domestiques, aussi bien que la population fixe. Dans cette dernière, dans la noblesse, parmi les négocians, les artisans et les raznotchintsi les deux sexes se trouvent à-peu-près dans la même proportion ; dans les autres classes au contraire les femmes sont en petit nombre. On compte tout au plus une femme sur cinq militaires, une sur deux bourgeois, une sur deux domestiques et une sur cinq paysans. Parmi ces derniers il n'y a presque que des décès, car les naissances ont lieu dans leur village natal qu'ils quittent seuls pour se faire à Saint-Pétersbourg, ou porteurs, ou cochers de droschki, ou charpentiers, ou marchands de fruits et de galettes, et pour faire fortune à leur manière. Ces paysans, la classe la plus nombreuse, sont donc mariés ; mais leurs femmes, vivant ailleurs, ne sont pas inscrites à Saint-Pétersbourg. Après eux, les plus nombreux sont les domestiques : dans cette classe les femmes sont aux hommes à-peu-près comme 1 : 2 ; mais, si cette poportion est beaucoup plus avantageuse, les mariages n'en sont pas pour cela plus fréquens dans cette classe où les individus ne sont pas indépendans : ce sont des garçons et des filles qui se marieront lorsqu'on les aura renvoyés du service ou qu'on les mettra à même de s'établir. Les naissances et les mariages ne se rapportent en conséquence, à vrai dire, qu'à la population sédentaire et établie, c'est-à-dire à la moitié au plus du chiffre total, tandis que les décès se rapportent à la totalité et surtout à une

classe peu aisée, souvent dénuée de tout, livrée en proie aux rigueurs excessives du climat, aux fatigues, aux privations et (pourquoi faut-il le dire!) souvent aux mauvais traitemens. Aussi les décès enlèvent-ils toujours deux mâles sur un seul individu du sexe feminin, tandis que dans les naissances le nombre des mâles n'excède que de 4 ou 5 sur 100 le nombre des enfans du sexe féminin.

Si dans la première période il y a un excédant des naissances sur les décès, tandis que maintenant il y a beaucoup plus de décès que de naissances, c'est qu'alors sans doute les *moujiks* n'étaient pas, comme aujourd'hui, en majorité à Saint-Pétersbourg; par la même raison la proportion des mariages était alors beaucoup moins contraire à l'augmentation de la population.

Le plus grand nombre de naissances a lieu en octobre, et le moindre en décembre : ce dernier mois répond pour la conception au mois de mars, temps de carême et d'abstinence. Sont morts avant l'âge de 5 ans, parmi les décès constatés par le saint-synode :

en 1830	sur 8,348	naiss.	3,305	enfans.
1831	— 8,470	—	4,010	—
1832	— 8,603	—	3,391	—.

Cette proportion est très favorable comparativement, et nous en ferons honneur aux lumières répandues dans la capitale plutôt qu'aux vents de la mer, comme le fait M. Herrmann (1). Plus d'un tiers des décès ont lieu à la suite de points violens (chez les enfans surtout), de convulsions et de coliques; viennent ensuite les fièvres ardentes, la petite-vérole et la phthisie. En 1830, sur les 8,348 décès qu'on a comptés au sein de l'Église grecque 3,314 individus sont morts de coliques, 2,037 de fièvres chaudes, 1,152 de phthisie, 359 de diarrhée ou de dysenterie et 376 d'hydropisie; 293 personnes avaient péri subitement. Les suicides sont habituellement rares; cependant il y a eu 66 personnes noyées.

Les tableaux publiés par le saint-synode tiennent compte de la naissance légitime ou illégitime des nouveau-nés; voici ce que nous avons trouvé à cet égard pour les enfans reçus, par le baptême, au sein de l'Église grecque, à laquelle seule se rapportent ces publications :

(1) *Calculs statistiques sur la mortalité en Russie*, dans les *Mém. de l'Acad. imp. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 6e série (1830), t. I, p. 121-147. Voir notre critique de ce mémoire, dans le *Bulletin universel*, Géograph. et Statistique, sept. 1830, p. 379-384.

En 1825 sur	7,685	enfans,	1,579	illégitimes.
1827	— 7,775	—	1,664	
1830	— 8,348	—	1,781	
1832	— 8,603	—	1,859	

Cette proportion, au sein des communautés protestantes, est infiniment plus favorable; il y a eu, en 1826, sur 1,029 naissances, 78 enfans naturels, et, en 1828, sur 1,031 naissances, 76 seulement.

En 1828, sur 9,779 naissances, il y a eu seulement 543 enfans vaccinés (1); ce qui, dit le *Journal de Saint-Pétersbourg* (N° 5 de 1829) prouve fort peu en faveur des lumières chez le peuple de cette capitale. Cela est vrai; mais si le même journal ajoute que les 10 enfans qu'il dit avoir été abandonnés dans le cours de cette année prouvent beaucoup en faveur de la moralité de ce même peuple, il oublie évidemment l'hospice des enfans trouvés et son immense population.

Relativement au culte, un huitième des enfans naît en dehors de l'Église grecque; les naissances des catholiques sont à celles des protestans comme 1 : 5. Voici la proportion qu'ont donnée les années 1830, 31 et 32.

NAISSANCES.

		Grecs orthod.		protestans		cathol. rom.		gr. unis
En 1830	—	8,348	—	1,191	—	216	—	?
1831	—	8,470	—	1,102	—	204	—	3
1832	—	8,603	—	1,081	—	224	—	4

DÉCÈS.

		Grecs orthod.		protestans		cathol. rom.		gr. unis
En 1830	—	8,926	—	1,300	—	217	—	?
1831	—	10,370	—	1,979	—	414	—	14
1832	—	9,421	—	1,424	—	222	—	8

MARIAGES.

		Grecs orthod.		protestans		cathol. rom.		gr. unis.
En 1830	—	1,502	—	321	—	49	—	?
1831	—	1,585	—	294	—	64	—	1
1832	—	1,503	—	334	—	66	—	2

(1) Il faut dire toutefois que ce chiffre ne comprend pas les enfans des riches vaccinés chez leurs parens, mais seulement les enfans à qui cette opération a été faite gratuitement dans les lazareths de la police sanitaire.

On a importé à Saint-Pétersbourg, pour la consommation des habitans :

		en 1832.	en 1833.
Blés.	pouds	3,309,298	3,857,242
Bétail. . . .	têtes	132,818	109,678
Harengs. . .	tonnes	53,428	14,418

En vertu d'un oukase impérial du 31 décembre 1826 promulgué par le sénat le 17 février 1827, il y a et peut y avoir à Saint-Pétersbourg, indépendamment des grands hôtels et des auberges, dont le nombre n'est pas limité, 35 restaurans, 46 cafés, 40 traiteurs, 50 cabarets, 250 caves ou débits de vin, et 20 petits dépôts de boissons.

On y a compté en 1833 : 4,273 têtes de bêtes à cornes, et 26,888 chevaux. Il y avait de plus 3,935 voitures fermées ou berlines, 3,975 calèches, 6,504 droschki, 10,375 traîneaux, et 8,812 chariots ou charrettes.

Il sera question des importations et exportations, et en général des affaires commerciales de Saint-Pétersbourg, ci-après dans la description de Kronstadt, qui est le port de la capitale. Les fabriques de toute espèce étaient, en 1831, au nombre de 187.

Les recettes du bureau de police s'élevaient, en 1829, à environ 1,500,000 r., et les dépenses à environ 1,400,000 r. Au commencement de ce siècle, le terme moyen de quatre années donnait pour les revenus de la ville 982,604 r., et pour la dépense 827,252 r. (1). Le revenu se composait des droits de douane ou d'octroi, de l'impôt sur les maisons, du droit payé par les paysans colporteurs et marchands, du droit de bail des bateliers, du droit sur l'eau-de-vie et la bière, de celui payé par les izvochtchiks (à 2 roubles chaque), du bail des bains publics. Les dépenses se rapportaient à la police de la ville, aux écoles, aux casernes, aux prisons, aux ponts, aux canaux, égouts et trottoirs, à l'éclairage, au balayage et aux réparations de bâtimens.

Dans le *district de Saint-Pétersbourg*, mais en dehors de la ville, il nous reste à décrire quelques localités intéressantes; toutefois le manque d'espace nous force d'abréger les détails.

(1) Voir Storch, *Russland unter Alexander I*, t. III, p. 387.

Nos lecteurs ne connaissent encore que les deux prin
de l'embouchure de la Néva, celle de Pétersbourg et celle
Ostrof: la première avec l'île de la Forteresse, l'île Pétr
des Apothicaires qui s'en détachent; la seconde avec Go
la rivière Gloukhaïa fait presque une île à part. Il y en
autres cependant dans la banlieue de la ville, délicien
nades semées de jolies maisons de campagne, le long d
majestueux, dont l'onde pure reflète le feuillage des mé
cônes des sapins. Le parfum des fleurs y embaume l'air des s
et le long crépuscule de juillet qui touche à l'aurore sans
nuit sur ses pas, projette sur leurs bords animés une lueu
dont les vapeurs et les brouillards ne triomphent pas à c
de l'année.

Kamennyi-Ostrof, ou l'île de pierre, autrefois la pr
chancelier Bestoujef-Rumine (1), occupe le sommet de l'a
par les deux bras de la Nefka; d'agréables villas qu'on
datcha en couvrent une grande partie, surtout le long d
Nefka; à l'origine de ce bras du grand fleuve se trouve
impérial, simple mais élégant, avec son jardin. Des deu
cette résidence d'été d'un grand-prince, la Néva est tra
deux ponts, l'un fixe, l'autre posé sur des bateaux. Le pre
à Kamennyi-Ostrof, depuis la perspective de ce nom qui
sud au nord le vieux Pétersbourg; l'autre forme la comn
entre l'île et le continent carélien, au nord de la Néva, o
contre d'abord le beau *jardin Strogonof* et les jolis village
vière *Tchornaïa Retchka*, qui, ramification du grand fleu
cette contrée; puis *Novaïa* et *Staraïa Derevna* (Nouveau et V
lage). Un troisième pont, au nord-ouest, mène de l'île à
laghine: près du pont on a bâti en bois un joli petit théâ
acteurs russes, français et italiens, donnent en été des
tations. « Rien de plus enchanteur, dit avec raison M. An
ces maisons de campagne qui peuplent Krestofski et Kam
trof. Variées comme les caprices de l'homme, parées des pl
couleurs, construites en bois de sapin, et légères comme
aériens d'une fée, elles semblent fouler à peine le sol verd
lequel elles reposent. Un système uniforme d'architecture
présidé à leur construction: l'Italie, la France, l'Angl

(1) Voir notre notice sur ce célèbre homme d'état russe, dans l'*E*
des gens du monde, t. III.

Hollande ou la Chine ont fourni les modèles, et cette réunion pittoresque semble un piquant abrégé des fantaisies de tous les peuples (1) ».

L'île *Krestofski*, ou de la Croix, séparée de Kamennyi-Ostrof par un bras de la petite Nefka, en est, jusqu'à un certain point, le prolongement; mais elle est beaucoup plus grande, sa longueur (de l'est à l'ouest) étant de près de six verstes, sur une verste de large. Ancienne propriété du comte Rasoumofski, elle appartient depuis le commencement de ce siècle au prince Biélocelski-Biélozerski, qui y possède un château de chasse au milieu de la forêt, vers la rive méridionale, non loin de l'église. « Ici ce ne sont plus, dit M. Renouard (p. 43), ces bosquets où l'on est parvenu, à force de soins, d'art et de dépenses, à mêler le chêne, l'acacia, le hêtre et tous les arbustes les plus gracieux, à la sombre verdure du sapin, au feuillage pâle et tremblant du bouleau; ce ne sont plus (comme à Iélaghine) ces allées garnies du sable le plus fin, ces étangs couverts de cygnes, et ces fabriques élégantes qui paraissent et disparaissent tour-à-tour derrière des groupes d'arbres et de fleurs : ce sont de vastes forêts de sapins, parsemées de cabanes russes (il y a au nord de l'île un grand village), et parées de longues allées régulières, au bout desquelles on aperçoit le golfe de Finlande avec ses voiles et ses brouillards. » C'est cependant au milieu de ces forêts que le peuple russe vient surtout chercher l'amusement en été : l'île retentit alors des cris de joie de la foule et des sons aigus de la musique champêtre. Des balançoires, ou *katchelhi*, et des montagnes russes attirent les flots de ces hommes avides de jouissances, et les éclats bruyans des spectateurs répondent à la gaîté non moins franche de l'heureux *mougik*. En même temps des gondoles aux couleurs éclatantes voguent tout autour, et le chant russe tantôt vif et malin, tantôt mélancolique et languissant, domine le murmure des flots populaires et les sons éclatans de la musique.

Iélaghine. Entre Krestofski et le continent, au-dessous de Kamennyi-Ostrof, s'étend une île aux rians bosquets, aux allées en voûtes, aux chemins bien sablés : lieu enchanteur, doux, paisible, mélancolique; vaste jardin anglais, que le bruit de la multitude n'envahit qu'une fois l'année, le jour de la fête de son auguste propriétaire. Successivement appelée île Michinskoï, Melgounof, Iélaghine, à mesure qu'elle changea de maîtres, elle conserve ce dernier nom,

(1) Lettre XXIV, p. 229. Voyez aussi Renouard de Bussierre, lett. III, p. 40-44.

et appartient maintenant à l'impératrice Alexandra Fœdorovna, dont le délicieux palais se cache derrière les arbres, non loin du pont et du théâtre de Kamennyi-Ostrof. Les principales allées de cette île, qui a près de deux verstes de longueur (de l'est à l'ouest), aboutissent au palais, et lui ouvrent une perspective sur le golfe de Finlande.

Au sud de la ville, sur le bord du même golfe, une promenade plus bruyante et moins suave, appelle le peuple tous les dimanches, et lui donne rendez-vous avec le monde élégant le premier jour de mai, pour le *Longchamp* des Russes. C'est *Catharinenhof*, lieu champêtre bien arrosé, avec de belles allées, de jolis bosquets, des jardins publics, des restaurateurs, des montagnes russes, des escarpolettes, des bals sur la pelouse, et des forêts tout à l'entour. En l'honneur d'une victoire remportée en cet endroit sur les Suédois, le 7 mai 1703, Pierre-le-Grand bâtit, en 1711, sur le golfe en face d'un groupe d'îles dont l'une est celle de Goutouïef, un petit palais en bois qui reçut le nom de l'impératrice. Puis on joignit à Catharinenhof des maisons de plaisance pour les princesses leurs filles: on les appela Élisabethenhof et Annenhof. Ces dernières n'existent plus aujourd'hui; mais le palais en bois de Pierre-le-Grand subsiste, quoique peut-être transformé. Il est extrêmement simple, mais de bon goût, et l'on voit auprès, d'une part, une pièce d'eau en forme ronde et entourée de bosquets, et de l'autre, un pont de chaînes fort élégant. On dit que les chambres de cette villa sont restées dans l'état où elles étaient du temps de Pierre, et l'on y conserve, dans des armoires, plusieurs pièces de ses vêtemens, un habit de gala et un justaucorps de buffle qu'il aurait porté à Poltava. On visite encore un bâtiment avec un belvédère d'où l'on jouit d'une belle vue sur le golfe, et qui paraît remplacer l'observatoire (*podsornoï dvoretz*), que le fondateur de la marine moscovite avait établi dans cet endroit. Près de là est le pavillon des Lions, espèce d'édifice gothique, dont les arcades à ogives sont surmontées d'une aiguille. Le *Vauxhall* est un vaste et beau local d'une architecture riante, mixte et à moitié gothique, avec une belle rotonde à grands vitraux au milieu.

Près de Catharinenhof, à la porte de Riga ou à l'arc-de-triomphe, commence la *route de Péterhof*, célèbre par la multitude de jolies *datcha* qui la bordent du côté gauche, celui de droite laissant planer la vue sur le golfe de Finlande. La construction de cette belle chaussée fut commencée en 1768 et terminée en 1787; des pyra-

mides en granit, marbre et jaspe entremêlés, marquent les distances en verstes, et des ponts en pierre, voûtés, rétablissent la communication, lorsque des fossés l'ont interrompue. C'est sous Catherine II que furent construites les principales maisons de plaisance, surtout celles du côté droit. Quelques-unes ont de grands parcs, des serres et des orangeries, des fabriques et ornemens de toute espèce, et sont en partie ouvertes au public. On distingue *Krassnaïa Mouisa*, terre de la famille Naryschkine; *Baba*, qui appartenait à la princesse Daschkof; *Hah! hah!* ou Lœventhal, également à la famille Naryschkine; la terre d'Ostermann-Tolstoï, où des colonnades réunissent deux pavillons avec le corps-de-logis; celles de Chérémétief, de Chouvalof, de Démidof, de Khitrovo, etc. *Krassnoï Kabak*, à la 21ᵉ verste, est une auberge très fréquentée en hiver et renommée pour ses gauffres et ses montagnes russes.

Nous arrivons au port de Saint-Pétersbourg, le premier de toute la Russie, à *Kronstadt*, ville importante qui demande une description détaillée (1), quoiqu'elle ne soit pas une ville de district.

L'île de *Kotline*, c'est-à-dire de la Marmite, appelée anciennement *Retou-Sari* ou île des Rats, est à 25 verstes de l'embouchure de la Néva, dans l'eau douce de la baie de Kronstadt qui est un enfoncement du golfe de Finlande, entre Oranienbaum et Sestrabek (voyez p. 301). Entourée d'un grand nombre d'îlots et d'écueils, elle s'étend dans la direction du sud-est au nord-ouest, et se termine en une pointe, appelée Tolboukhina-Koza, où se trouve le phare et un télégraphe. L'autre extrémité a près de deux verstes de large, dimension qui se rétrécit à mesure qu'on avance vers le phare; la longueur de l'île est d'environ huit verstes : elle est généralement déserte, couverte de sable et de grosses pierres. Après avoir commencé la construction de Nyenschanz, Pierre-le-Grand envoya Menchtchikof à l'île de Retou-Sari pour en déloger les Suédois et pour les empêcher de mettre obstacle aux travaux entrepris; les Suédois

(1) Outre nos souvenirs, nous la puisons dans Svignine, t. IV, p. 113-172, et dans Reimers, t. I, p. 141-150 (avec une carte). Ce fut le 9 juin 1827, que le bateau à vapeur de Saint-Pétersbourg nous y transporta : nous y vîmes appareiller, après avoir passé la revue de l'empereur, la flotte de l'amiral Siniavine, qui alla se ranger sous les ordres du comte de Heyden, et prit part à la bataille de Navarin. L'amiral Ricord, qui s'est fait connaître depuis dans les mêmes parages, eut la bonté de mettre à notre disposition un cutter avec 15 hommes de la marine, pour faire le trajet à Oranienbaum.

furent forcés à la retraite, et la marmite (*kotel*) qu'ils abandonnèrent dans l'île lui valut le nom qu'elle porte aujourd'hui. Outre deux beaux chênes, on n'y trouva guère de végétation; quelques pauvres pêcheurs en formaient toute la population. L'île présentait un excellent ouvrage avancé pour la défense de la capitale, ses deux côtes dominant les deux canaux par lesquels on arrive dans la Néva. De ces deux canaux, celui du nord, obstrué d'écueils et plein de bas-fonds offre un abord trop dangereux; celui du sud est seul praticable, encore ne l'est-il que par un étroit chenal qui longe la côte de l'île. De là, les bâtimens qui tirent moins de sept pieds d'eau peuvent même avancer jusqu'à Saint-Pétersbourg.

L'année même de la conquête (1703), Pierre-le-Grand fit élever en face du port, de l'autre côté du chenal, un château fort qui reçut d'abord le nom de Kronstadt et ensuite celui de *Kronschlott* (château couronné) qu'il porte encore aujourd'hui. Dans cet endroit le passage a environ 180 toises de large. D'immenses travaux furent entrepris pour asseoir les fondemens du château qui d'abord consistait en une tour ronde de bois, à trois étages, pouvant recevoir plus d'un millier de soldats et défendue par 70 canons. Cette tour a été remplacée depuis par un polygone en pierre avec de doubles batteries. Du haut des remparts de Kronschlott on peut couler à fond tous les bâtimens qui voudraient forcer l'entrée du port. Dans leur centre se trouvent le magasin à poudre et des forges pour les boulets. Plus au sud-ouest, mais à peu de distance de Kronschlott, est le *Riesbank*, écueil sur lequel Paul Ier a fait élever d'autres fortifications sous le canon desquelles passent les bâtimens. Enfin vis-à-vis de Riesbank, du côté de l'île de Kotline, est la Citadelle, bastion placé sur un îlot et qui achève ce système de défense.

Kronstadt (lat. 59° 58' 26", long. 47°, 20' 15") est bati sur l'extrémité sud-est de l'île de Kotline, là où elle a le plus de largeur; la distance de Pétersbourg serait à vol d'oiseau de 30 verstes; par le chenal on en compte 41 1/2, et par Oranienbaum 47, dont 40 par terre et 7 sur la baie. De loin Pierre dirigea la construction de ce port à laquelle présidait Alexandre Menchtchikof; c'est de lui que le bastion sur la côte occidentale prit, dès l'année 1710, le nom d'Alexandre; et dans les années suivantes il s'éleva une ville bien fortifiée sur ce banc de sable. Vers 1720, cet établissement échangea son premier nom de *Castel* contre celui de *Kronstadt* qui lui resta, et la ville, agrandie successivement, devint de plus en plus florissante.

Défendue de toutes parts de bastions, de ravelins et, du côté de

l'île, par un canal, elle forme un triangle irrégulier dont la base s'appuie contre ce canal. Kronstadt est bien construit : cependant ses maisons, au nombre de plus de mille, sont pour la plupart en bois et à un seul étage; le gouvernement en possède environ 130 en pierre, et 30 autres en pierre appartiennent à des particuliers. Trois églises et deux chapelles appartiennent au culte grec : celle de la Transfiguration fut bâtie en bois par Pierre-le-Grand; elle est vaste et surchargée d'images; celle de la Trinité, au cimetière, est encore plus ancienne, mais hors de l'enceinte de la ville; celle de Saint-André au contraire est dans son centre : ce bâtiment moderne est dans le goût byzantin, élégant et surmonté d'une belle coupole. Les luthériens, les anglicans et les catholiques ont également leur église.

On divise la ville en deux parties, celle du Commandant et celle de l'Amirauté, subdivisées en quatre arrondissemens. La plupart des rues sont pavées et quelques-unes ont une espèce de trottoir; la rue Catherine est celle qui a le plus d'apparence. Le terrain est marécageux, et il a fallu exhausser les rues pour les mettre à l'abri des eaux. Le centre de la ville est coupé par deux canaux très remarquables, dont l'un, celui de Pierre, sert au radoub des navires, et dont l'autre, celui de Catherine, facilite les approvisionnemens et l'arrivée des marchandises dans le port : ils communiquent, le premier avec le port mitoyen, et le second avec le port marchand. Le canal de Pierre, commencé en 1721 et terminé sous Élisabeth, est en forme de croix, long de 360 toises (1) et large d'environ 15 toises : ses bords sont revêtus en pierre de taille. A son entrée, au port mitoyen, s'élèvent deux pyramides avec des inscriptions en langue russe; par l'une des branches de la croix il est en communication avec le dock ou réservoir de construction, où dix vaisseaux de ligne peuvent en même temps être réparés. Le fond de ce bassin est pavé en granit et ses bords sont revêtus en pierre : ainsi que le canal, il peut dans l'intervalle de quelques jours, être mis à sec, et sept heures suffisent pour le remplir. La dessiccation se fait au moyen d'une machine à vapeur. Le canal de Catherine, commencé en 1782 et dont les travaux furent continués sous l'empereur Alexandre, est beaucoup plus long; ses bords sont revêtus en granit. Par l'Étang italien il communique avec le port marchand, d'où les barques y descendent

(1) Suivant Reimers; mais suivant M. Svignine, de 740 sagènes, ce qui fait le double.

pour prendre les chargemens dans les magasins qui le bordent de part et d'autre.

Entre les deux canaux est l'ancien Palais italien construit aux frais du prince Menchtchikof et long-temps habité par lui : il est surmonté d'une tour sur laquelle est placé le télégraphe. Aujourd'hui cet ancien palais est occupé par l'école des pilotes des équipages de la Baltique, vaste établissement où près de 300 jeunes élèves se forment à la profession de marin; on y reçoit aussi 20 élèves destinés pour le service de la navigation commerciale. L'hôpital de la marine est un établissement vaste et très bien entretenu; les officiers de la marine sont reçus dans un local particulier; 2,500 lits sont affectés aux malades. Nous citerons en outre l'arsenal, la fonderie, l'amirauté, les casernes ou douze pavillons, le Gostinoï-dvor, la Douane, le Club de la noblesse et le Jardin d'été avec la maisonnette de Pierre-le-Grand. Pierre avait fait planter ce jardin autour de son habitation, mais le même n'existe plus aujourd'hui, si ce n'est quelques vieux chênes qu'il avait plantés de sa main. Sur le toit d'un pavillon en forme de temple placé dans ce jardin, sur une hauteur, on jouit d'une très belle vue sur la capitale : au-dedans on voit un buste de Pierre-le-Grand, posé sur une colonne où on lit en russe cette inscription : *Il a fondé Kronstadt en* 1703. Les allées touffues de ce jardin servent de promenade publique.

La population fixe de Kronstadt est peu nombreuse : sans la garnison, les élèves des écoles de marine, les ouvriers du port et les matelots, elle ne s'éleverait pas à plus de 5,000 âmes; mais elle est habituellement et surtout en été de 30 à 40,000 individus appartenant à diverses nations. Après les Russes, les Anglais sont en majorité.

Les ports, au nombre de trois, sont au sud de la ville. Le port militaire, dans la partie la plus méridionale de l'île, avance le plus dans la mer. Il peut recevoir jusqu'à 35 vaisseaux de haut-bord, sans compter les petits bâtimens; un môle de 400 sagènes le met en communication avec la ville. On peut le nettoyer au moyen d'une machine à vapeur inventée par le général Bétancourt, ingénieur habile. Entre le môle et le canal de Pierre est le port mitoyen où se tiennent aussi quelquefois des bâtimens de guerre, mais qui sert surtout à l'équipement des navires et à recevoir ceux qui ont besoin d'être radoubés (1). On y trouve un magasin à poudre, des ateliers

(1) « On achève d'ordinaire, dans les chantiers de Pétersbourg, la carcasse des

où se prépare le goudron, et des chantiers de construction. Enfin le port marchand est celui qui est le plus à l'ouest, du côté de Kronschlott : il peut recevoir mille navires, et au nord-ouest il est entouré d'un bastion que Pierre-le-Grand avait fait élever en bois, mais qui est aujourd'hui revêtu en grande partie de blocs de granit. Trois cents bouches à feu sont placées sur ce rempart qui forme une promenade très agréable, où l'œil suit avec intérêt le mouvement du port et de la rade, ou se repose sur les imposantes fortifications de Kronschlott, ou erre au loin sur les flots de la mer jusqu'à l'extrême horizon. Ces trois ports, d'une profondeur convenable, et auxquels on peut joindre encore l'Étang italien, offrent un abri sûr aux navires : mais ils ont cet inconvénient que l'eau y est douce, et que les bâtimens y sont sujets à une dégradation plus rapide qu'ailleurs. Ceux-ci, de plus, y restent emprisonnés une grande partie de l'année par les glaces, dont la baie de Kronstadt est couverte tout l'hiver, et qui sont tellement épaisses, que des corps d'armée ont pu quelquefois y passer sans accidens, y camper, et même, dit-on, y allumer des feux. Les premiers bâtimens sortent vers la fin d'avril, les derniers arrivent vers la fin de novembre ; cependant en 1828, le dernier bâtiment est entré le 13 décembre, et en 1829, le premier n'est pas sorti avant le 12 mai.

Histoire et mouvement du commerce. La navigation commerciale fut ouverte à Saint-Pétersbourg et dans son port, en 1713. Pierre-le-Grand défendit expressément de transporter à Arkhanghelsk, les marchandises des villes et provinces de l'intérieur ; il voulut que ces transports fussent dirigés sur la nouvelle capitale, et ordonna même aux principaux négocians du port de la Dvina de venir s'établir à Saint-Pétersbourg. Du dehors, 16 bâtimens arrivèrent en 1714 : on sait que Pierre en personne avait servi de pilote au Hollandais qui était entré le premier dans la Néva. En 1715, il arriva 53 navires; dix ans après, ce nombre s'élevait déjà à 225. En 1719, Pierre avait ordonné à tous les marchands de son empire d'envoyer le tiers de leurs marchandises destinées à être exportées, sinon le tout, à Saint-Pétersbourg. Chaque année ajouta depuis au mouve-

gros bâtimens, et c'est à Kronstadt seulement qu'on les équipe. On est obligé de les y transporter, depuis la capitale, sur des *chameaux* de marine, afin d'éviter les bancs de sable dont l'extrémité du golfe est parsemée, et qui embarrassent à tel point l'embouchure de la Néva, que même les navires du commerce ont besoin d'allèges. - Renouard de Bussierre, p. 312

ment du port : aujourd'hui près des deux tiers du commerce extérieur de la Russie se font par Kronstadt. Voici quel a été, à différentes époques, le nombre des navires entrés :

1777	bâtimens	730	dont	382	anglais,	138	hollandais.
1778	—	602	—	252	—	147	—
1779	—	705	—	314	—	119	—
1780	—	554	—	282	—	47	—
1784	—	890	—	365	—	58	—

En 1800 sont entrés 842 bâtimens ; en 1801, 1056 ; en 1802, 1016 ; en 1803, 1096 ; mais beaucoup moins de 1808 à 1813 ; en 1814, 974 ; en 1815, 1,247 ; en 1817, 1,702, le nombre le plus élevé qui ait été atteint ; en 1827, 1,257 ; en 1829, 1,508 ; en 1830, 1,423 ; en 1831, 1,598 ; et en 1832, 1,404.

Pour indiquer la part que prend aujourd'hui chaque nation à ce commerce maritime, nous dirons que sur les 1,508, ou, en y ajoutant ceux qui ont hiverné dans le port, sur les 1,521 bâtimens de l'année 1829, 25 seulement étaient russes, 836 anglais, 99 hollandais, 91 prussiens, 88 danois, 71 français, 66 suédois et 17 norvégiens ; 64 de Lubeck, 62 des États-Unis, 17 de Hambourg ; 25 hanovriens, 11 d'Oldenbourg, 41 du Mecklenbourg, 6 de Brême, 1 de la Toscane. A ces chiffres nous ajouterons encore les suivans pour mieux faire connaître ces mêmes proportions. Ont été chargés, en 1832, sur des bâtimens :

anglais,	pour entrer	71,321	*last*,	pour sortir	70,861	*last*.
russes	—	10,634	—	—	11,009	—
américains	—	9,681	—	—	9,681 ?	—
prussiens	—	7,899	—	—	7,622	—
français	—	6,003	—	—	5,894	—
hollandais	—	4,364	—	—	4,432	—
lubeckois	—	3,153	—	—	2,737	—

Venaient ensuite le Danemark, la Suède, la Norvège, le Hanovre, Brême, le Mecklenbourg, etc.

La valeur des importations et des exportations et le montant du revenu des douanes étaient, pendant deux périodes différentes, ainsi qu'il suit :

En 1717	import.	188,852 r.	export.	223,051 r.	droits	....
1725	—	1,500,000	—	1,500,000 ?	—	....

En 1742	import.		export.		droits	470,000
1749	—	2,942,242	—	3,184,322	—	
1752	—		—		—	810,000
1755	—	3,321,875	—	4,550,060	—	
1762	—		—		—	1,570,000
1772	—		—		—	2,670,000
1773	—	7,794,169	—	9,342,586	—	
1786	—		—		—	3,278,050

C'est de roubles en argent qu'il est ici question, et nous indiquons la valeur nominale sans entrer dans l'estimation de la valeur réelle, suivant le taux du rouble aux différentes époques.

La seconde période commence avec ce siècle, et nous la continuons jusqu'à ce jour. Le tableau suivant qui fait connaître les importations, les exportations et les revenus des douanes de Kronstadt, est tiré de la *Gazette* russe *du commerce*.

Années	importations	exportations	droits de douane.
1801	27,074,118	31,110,996	5,684,229
1802	24,735,783	30,695,561	6,312,509
1803	22,846,472	31,893,082	7,079,395
1804	21,008,478	29,565,661	6,972,520
1805	20,478,047	30,151,653	6,085,222
1806	18,710,234	28,997,388	5,230,300
1807	18,114,443	28,945,545	4,982,461
1808	1,452,223	5,875,896	918,056
1809	5,159,798	20,314,406	2,277,908
1810	10,058,485	25,798,279	3,204,847
1811	25,472,332	39,838,862	5,562,332
1812	41,739,114	59,626,165	10,023,966
1813	80,613,958	55,173,681	15,475,972
1814	75,169,453	92,768,886	11,905,177
1815	65,961,238	107,989,493	10,684,924
1816	90,204,829	77,766,729	13,908,416
1817	118,743,838	100,704,113	20,986,305
1818	151,258,904	100,675,732	23,163,291
1819	111,106,315	84,998,642	20,623,839
1820	168,256,897	105,085,920	29,747,994
1821	135,420,718	100,631,673	25,707,705
1822	104,166,738	97,932,490	21,656,056
1823	105,969,720	104,070,326	22,386,579

Années	importations	exportations	droits de douane.
1824	120,423,890	97,729,518	27,012,661
1825	115,164,068	121,174,898	30,056,764
1826	120,188,634	91,591,514	31,633,413
1827	126,666,415	116,794,217	34,503,722
1828	131,480,572	107,207,647	36,658,514
1829	149,135,403	107,428,928	41,184,831
1830	131,943,176	111,255,171	37,597,566
1831	150,303,541	115,958,678	43,118,367
1832	156,976,657	113,543,825	48,267,378

Parmi les marchandises importées et exportées en 1832, étaient pour le compte de :

	importations	exportations	total
Marchands russes.	124,899,602 r.	69,619,372	194,518,974
Négoc. étrangers (*innostrannii gostei*).	31,542,375	43,555,026	75,097,402
Voyageurs et patrons de bâtimens.	534,679	369,426	904,106

Détaillons maintenant les importations et les exportations, afin de bien faire connaître les objets les plus essentiels du commerce de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt. Nous choisirons les années 1831 et 1832.

Importations.

	1831.	1832.
Or et argent.		16,000,000 roubles
Coton filé.	32,160,700	40,000,000
Cotonnades.	3,609,612	3,400,000
Étoffes de laine.	6,261,794	8,000,000
Toiles et étoffes de lin. . .	364,883	500,000
Soieries.	3,637,188	5,700,000
Café.	2,507,814	4,500,000
Sucre brut.	20,290,639	25,500,000
Vins.	8,335,269	7,000,000
Liqueurs.		863,000
Drogues médicinales. . .		1,400,000
Tabac.	1,965,917	
Fruits.	1,813,698	
Fromage.	862,609	

Exportations.

	1831.	1832.
Blé.	12,956,600	5,000,000 roubles
Fer.	3,892,330	7,500,000
Cuivre.		5,500,000
Chanvre.	2,377,544	15,000,000
Lin.	2,520,926	4,000,000
Huile de graine de chènevis.	1,249,146	
Marchandises en bois. . .	2,377,544	
Suif.	35,181,270	37,650,000
Étoffes de lin, toiles. . .	6,215,175	6,800,000
Toile à serviettes. . . .	290,000	
Tabac.	331,741	
Peaux tannées et préparées.	138,218	
Iouftes et peaux non prépar.	3,453,637	3,610,000
Cordages.		1,000,000
Potasse.		2,500,000

Une investigation sévère attend à Kronstadt les marchandises et les effets des voyageurs : ce n'est pas ici le lieu d'exposer le système prohibitif établi par le gouvernement russe, non pas seulement à l'égard des marchandises étrangères ; nous aurons à apprécier ailleurs les tarifs des douanes et les réglemens administratifs, ainsi que la nature de l'entrepôt. Notre *Statistique générale* n'a fait encore qu'effleurer ces questions.

Une communication régulière est ouverte entre Kronstadt et Lubeck, au moyen d'un bateau à vapeur qui reçoit des marchandises et des passagers.

Pour compléter la description du district de Saint-Pétersbourg qui tourne autour de la baie de Kronstadt, depuis Strelna jusqu'à la rivière de Sestra, limite du gouvernement au nord-ouest, et qui occupe surtout la côte septentrionale de cette baie ; pour la compléter, il nous reste à parler des villages agréablement situés de *Toxova* et de *Mourina*, où beaucoup d'habitans de la capitale vont passer la belle saison : le premier situé au milieu de lacs et de collines, l'autre sur l'Okhta ; et enfin de *Sestrabek*, grand village situé à 2 verstes au-dessus de l'embouchure de la Sestra dans la baie de

Kronstadt. Sestrabek est célèbre par la manufacture d'armes qui y est établie. Fondée en 1716, par Pierre-le-Grand, surtout pour les besoins de la flotte, elle a été reconstruite en 1758 et en 1780, et depuis agrandie à plusieurs reprises. Elle excelle surtout dans la fonte. On y compte près de 30 forges où se préparent les armes pour les troupes, et les ferrures et la serrurerie nécessaires à la marine. Elle occupe 400 ouvriers, et fournit annuellement 30,000 pièces d'armes, d'ancres, etc. Le fer mis en œuvre est de 10,000 pouds, et la consommation de charbon s'élève à 30,000 pouds. (1)

De même que le district de Saint-Pétersbourg longe la baie de Kronstadt, de même celui de Schlusselbourg, à l'est du premier, s'étend le long du lac Ladoga, que ces deux districts, réunis en une espèce de langue de terre, séparent de la mer. La Néva, qui découle du lac, divise le district de Schlusselbourg en deux parties, l'une carélienne et l'autre ijore ou ingrienne. Le chef-lieu, SCHLUSSELBOURG, à 58 verstes et demie de la capitale, est exactement à l'endroit où le fleuve quitte le Ladoga; la ville même est du côté gauche de la Néva, dans l'angle qu'elle forme avec le lac, et la forteresse est sur une île à l'entrée du fleuve. Cette île faisait très anciennement partie de la domination moscovite, ou au moins de celle de Novgorod : elle s'appelait alors Orekhovetz, c'est-à-dire l'île aux Noisettes (*orekh*), nom qu'on a ensuite abrégé en *Orechek*. En 1324, Iourii Danilovitch, grand-prince de Moscou et prince de Novgorod, y fit établir, pendant sa campagne contre Vybourg, un petit fort où bientôt prit naissance un commerce avec Révél. Nous avons dit plus haut que les Novgorodiens furent obligés de faire cession d'Orekhovetz et de Ladoga à Narimund, fils de Ghédimine, et que les Lithuaniens en restèrent maîtres quelque temps : en 1347, Magnus, roi de Suède, s'empara d'Orekhovetz; mais cette ville ayant été reprise en 1352 par les Novgorodiens, ils la firent entourer d'une muraille en pierre. Depuis cette époque les deux peuples se la disputèrent constamment, et elle changea souvent de domination. Les Suédois l'appelèrent *Nœteborg*, parce que, dit Oléarius, le château-fort avait la forme d'une noix (2). Au temps de Herberstein, Nœteborg apparte-

(1) Suivant le *Dictionnaire* de M. Vsérolojsky, dont il a paru, en 1833, une prétendue troisième édition. Nous ne citons qu'avec une extrême défiance, et faute de données plus certaines, cet ouvrage compilé sans beaucoup de soin et de critique.

(2) Cela est absurde, et ce qu'il y a de plus risible encore, c'est que, pour

nait encore aux Moscovites; mais Oléarius le trouva entre les mains des Suédois qui l'avaient pris sous la conduite de Jacques de La Gardie. Enfin, en octobre 1702, Pierre Ier en fit la conquête définitive, et changea son nom de Nœteborg en Schlusselbourg, « parce qu'il ouvrit, dit Weber, la porte aux conquêtes des Russes ». Le même auteur, qui le visita à la suite de Pierre, ajoute : « Ce fort a des murailles hautes et épaisses et six bastions, et comme de toutes parts il est entouré d'eau d'un cours rapide, on s'étonne que les Russes aient pu y monter à l'assaut et le prendre. Le tsar ne se borne pas à le faire fortifier d'ouvrages extérieurs, il y fait bâtir aussi des casernes d'une construction très solide, et qui pourront recevoir jusqu'à 4,000 soldats » On sait que cette forteresse a souvent servi de prison d'état. La ville de Schlusselbourg, avec environ 400 maisons en bois et quelques-unes en pierre, est animée par la navigation de la Néva et du Ladoga, sur lequel sont établies en cet endroit plusieurs écluses. Les habitans, au nombre de plus de 3,000, font le commerce, se livrent à l'industrie et conduisent les barques. Le château de *Pella*, assemblage immense de bâtimens de briques (1), dans le même district et à 25 verstes de Pétersbourg, s'élevait autrefois près des cascatelles de la Néva, là où l'Okhta a son embouchure dans ce fleuve et à son point le plus méridional. Catherine II ayant acheté cette terre en 1784, y a commencé de grandes constructions auxquelles on ne donna pas suite, et que même on démolit après.

NOVAÏA-LADOGA, à 148 verstes de Pétersbourg est le chef-lieu du district situé au sud-est du Ladoga, entre ce lac et les gouvernemens d'Olonetz et de Novgorod. On l'appelle Nouveau-Ladoga pour le distinguer du Vieux-Ladoga ou de Staroïé-Gorodiehtché qui, suivant quelques auteurs, serait le même endroit que Aldeïoborg, dont le

toute preuve, le grave Oléarius (liv. 1, chap. 4. p. 8 de l'orig. allemand) renvoie le lecteur au plan qu'il en donne, et qui, cependant, ressemble plutôt à toute autre chose qu'à une noix. *Nœteborg* est tout bonnement la traduction d'Orekhovetz, mot dérivé de *orekh*, qui, comme *nœt*, signifie noix ou noisette. Au reste, on peut consulter, sur Orechekh : Müller, *Sammlung russ. Geschichte*, t. V, p. 422-28. 437. 506; Weber, orig. allemand, t. I, p. 117; Meyerberg, *Iter in Moschoviam*, p. 69, et Herberstein, *Comment. rer. Moscov.*, edit. Basil. 1571, p. 75-76. Ce dernier en parle ainsi : « Ad cujus (Nevæ) ostia, sub dominio Mosci, in medio flumine situm est castrum Oreschak, quod Germani Nutemburg appellant. »

(1) *Voyage de deux Français*, t. IV, p. 397.

nom venait, suivant M. Vsévolojsky (1) « du lac qui s'appelait auparavant Aldoga et que, par une transposition des deux premières lettres, nous nommons Ladoga. » Cette ancienne ville, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques masures, était située sur le Volkhof, à dix verstes du lac; un poçadnik de Novgorod en fit rebâtir le château en pierre, l'an 1116. Du temps d'Oléarius, ce château ne paraît plus avoir existé; mais à cette époque la ville, dont il fait mention, devint avec Kexholm le siège d'un diocèse. Après 1704, année où la nouvelle ville fut construite, l'ancienne fut presque totalement abandonnée par ses habitans. Cette nouvelle ville est située sur la rive gauche du Volkhof, peu au-dessus de son embouchure dans le lac. Quoiqu'elle ait à peine 1,200 habitans, elle est importante par sa situation sur le canal qui fait le nœud d'un vaste système de navigation. Nous parlerons d'abord du *canal de Ladoga* qui commence près de la ville et aboutit à la Néva, près de Schlusselbourg, après avoir suivi les sinuosités du lac dans une longueur de 104 verstes. Autrefois les barques arrivées sur le Volkhof traversaient le lac Ladoga pour entrer dans la Néva : cette navigation souvent orageuse avait de grands dangers pour de frêles embarcations, déjà secouées et tourmentées aux cascatelles de Borovitchi. Pour les prévenir, Pierre-le-Grand adopta en 1718 le projet que lui avait présenté un général appelé Pissarcf, projet que Munnich lui prouva plus tard être inexécutable. Munnich, alors général, proposa un nouveau plan en 1723 : celui-ci fut exécuté, et les travaux furent achevés en 1732. Cependant le canal a encore souvent donné lieu depuis à des travaux considérables, et les écluses à sas en granit de Ladoga et de Schlusselbourg occupent même dans ce moment les ingénieurs des voies de communication. Le canal a de 10 à 14 pieds de large, et, suivant la saison, une profondeur de 4 à 8 pieds; son niveau est plus haut de quelques pieds que ceux de la Néva et du Volkhof. Quatre petites rivières, la Kabona, la Lava, la Cheldikha et la Nasia l'alimentent, conjointement avec divers réservoirs d'alentour. Il y a 20 grandes et une multitude de petites écluses. L'empereur Paul ordonna en 1799 la construction de trois nouvelles embouchures du canal dans le Volkhof, avec des écluses à sas en granit, et en 1800 celle d'une nouvelle embouchure dans la Néva ; et sur l'ancienne embouchure, près de Schlusselbourg, on construit actuellement, aussi en granit, quatre écluses à sas conti-

(1) *Dictionnaire*, au mot LADOGA (*vieux*); mais cette assertion a besoin d'être appuyée par des preuves.

gués, chacune longue de 166 pieds et large de 29 pieds, un grand bassin entre le canal de Ladoga et les écluses, et enfin, à l'entrée de celles-ci, un double pont-levis en granit laissant à-la-fois entrer et sortir les barques et séparant les deux issues par 8 colonnes colossales de granit avec des corniches en fer (1). Chaque année 25,000 barques allant à Saint-Pétersbourg passent par le canal de Ladoga. Le *canal du Siass* en est, pour ainsi dire, la continuation de l'autre côté du Volkhof. Comme le premier, celui-ci a pour destination de faire éviter aux barques la navigation dangereuse du Ladoga; mais il se rapporte spécialement au système de Tikhvine (voir p. 177), tandis que l'autre aboutit directement au système de Vouichnii Volotchok (p. 148). Le canal du Siass, commencé en 1799 sous la direction du général Gerhardt et terminé après cinq ans, forme une communication directe entre le Siass et le Volkhof: il longe en droite ligne le lac Ladoga, n'est alimenté que par ces deux fleuves, peut se passer de toutes écluses, et à 10 verstes de long sur 9 toises de large. Enfin le *canal du Svir* continue le canal de Ladoga et celui du Siass jusqu'à l'embouchure du Svir dans le lac, et prévient ainsi les mêmes dangers pour la navigation du système de Marie (p. 179). Le canal du Svir longe aussi le bord du lac à peu d'intervalle et dans une longueur de 37 verstes; il n'a d'autres écluses que celles qu'il a fallu établir sur le golfe Zagoubskoïé où il coupe le lac jusqu'à l'embouchure du Svir. Commencé en 1802, par le général Devolant, il a été terminé dans la neuvième année (2). En conséquence toutes les barques qui vont à Saint-Pétersbourg ou qui en viennent passent à Novaïa-Ladoga que cette navigation anime singulièrement en été.

A l'ouest du district de Schlusselbourg et au sud du district de Saint-Pétersbourg sont ceux de Sophie et de Tsarskoïé-Célo. SOPHIE, petite ville à 22 verstes de la capitale, tire son nom d'une église par laquelle Catherine II a voulu imiter en petit la Sainte-Sophie de Constantinople. Sophie, construite en 1785, était destinée à devenir une ville considérable; mais cet avantage lui a été enlevé par Tsarskoïé-Célo qui est à une verste de là, aussi à 22 verstes de Pétersbourg et sur la route de Moscou. TSARSKOIÉ-CÉLO ou le Village du tsar, situé dans une contrée boisée, non loin des collines de Doudorof, est la résidence d'été de l'empereur; on y admire de magnifiques créations, dont, il y a un peu plus d'un siècle, il n'existait en-

(1) Voyez Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. II, p. 23-32.

(2) Engelhardt, *ibid.*, p. 34 et 50.

core aucune trace. Alors il y avait là une campagne appelée Sarskaïa ou Saari (mot finnois qui signifie île) : après la conquête, en 1708, Pierre Ier affecta au cabinet impérial Saari avec les villages de Pourkolo ou Poulkova, Slavianka, Antelh (maintenant Kolpina), Kononova et Mosino, ainsi que toutes les terres qui en dépendaient. En même temps il affecta le village de Gatchina avec ses dépendances à la maison de la tsarevne Natalie Alexéïevna, et le réunit à Saari, après la mort de cette sœur. En 1710, le tsar fit construire à Saari quelques maisons en bois pour lui et la tsarine, avec deux cabanes de paysans pour la cour et pour les domestiques. A l'est des maisons il fit planter le jardin auquel, depuis l'achèvement de la partie anglaise et du jardin nouveau, on a donné le nom de Vieux-Jardin; il y plaça une orangerie, et ordonna aux paysans de se rapprocher en concentrant leurs cabanes dans des endroits boisés, surtout sur les rivières de Kouzmina et de Poulkova. Toute cette petite colonie champêtre reçut alors le nom de *Thiergarten* (ménagerie). On fit, en 1711, l'arpentage des terres du domaine, et l'on trouva une étendue de 21,754 déciatines, dont une partie seulement était en culture : l'arpentage ayant été fait l'année suivante pour l'Ingrie tout entière, on lui trouva une étendue de 1,164,313 déciatines. Le 2 novembre 1716, on inaugura la première église de Saari, bâtie en bois : c'est alors que cet endroit commença a être appelé *célo* (village à église) du Tsar, ou Tsarskoïé-Célo (1). Pierre embellit successivement la maison de plaisance qu'il consacrait à l'impératrice, et planta lui-même la belle allée de platanes qu'on voit encore aujourd'hui. Catherine Ire, pour lui ménager une surprise, fit bâtir en son absence un palais en pierre. Mais ces constructions furent dé-

(1) Un journaliste français, il y a peu d'années, retournant les mots, a fait de cet endroit aujourd'hui si célèbre, *la résidence du tsar Célo :* on espère que l'Académie des sciences russe voudra bien proposer un prix pour celui qui pourra donner quelques renseignemens sur ce tsar, sans doute d'une haute antiquité. L'origine du nom de Saari ou Sarskoï-Muisa était sujette à controverse : Reimers (t. I, p. 153) le dérive de Sarah, nom de baptême d'une noble dame suédoise, à qui la terre avait autrefois appartenu; M. de Svignine (t. II, p. 137-174), au contraire, ne connaît que la vieille Hollandaise Sarah, chez qui Pierre allait quelquefois boire du lait. Notre version, empruntée au *Journal* allemand *de Saint-Pétersbourg* (1827, n° 38), qui assure avoir puisé ses données dans les archives mêmes du château, doit mettre fin à cette contestation, et c'est bien à regret que nous dépouillons la grande dame suédoise et la vachère hollandaise d'un honneur pour lequel elles seraient en droit de faire valoir la prescription.

molies dans la suite : à leur place Élisabeth fit élever, en 1744, le magnifique château actuel, que Catherine II, à qui sont dus ses principaux embellissemens, affectionnait particulièrement. C'est un édifice long de 780 pieds, ayant 79 croisées de front, sans compter les deux ailes. Le corps-de-logis du milieu et deux autres qui y tiennent par des constructions intermédiaires, sont saillans sur le reste de la façade et ont des toits plus élevés ; les toits des deux ailes s'arrondissent en coupole : celle de gauche renferme l'église et est contiguë aux bâtimens du Lycée. Au milieu est un fronton soutenu par quatre colonnes et portant un écusson au chiffre d'Élisabeth. Le rez-de-chaussée est surmonté de deux autres étages; deux escaliers formant demi-cercle, y mènent par le bâtiment du milieu. Toute la façade, d'un ensemble un peu lourd, est chargée de colonnes et de pilastres corinthiens et composites; des statues et des vases ornent la balustrade de l'entablement; les croisées sont encadrées dans des festons, et des cariatides sont placées entre celles de l'étage inférieur (1). Autrefois tous ces ornemens étaient dorés ; mais ce luxe inutile n'a pu résister à la rigueur du climat, et a peut-être souffert aussi de l'incendie de 1820. La cour du château est immense : à la réserve d'une grille un peu bizarre qui répond au milieu de l'édifice, elle est partout entourée de bâtimens arrondis, fort bas, et pareillement ornés de sculptures, de colonnes et de balustrades; là se trouvent les offices, les cuisines, etc. Une autre grille en face forme l'une des entrées du jardin immense dont le château est de toutes parts environné. L'intérieur de l'édifice répond à cette magnificence extérieure : les dorures, les riches boiseries, les glaces, les cristaux, les mosaïques, les candelabres et les girandoles y abondent; parmi les tableaux il y en a peu de vraiment remarquables. Un petit salon est revêtu, de haut en bas, d'ambre jaune provenant d'un cadeau fait par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier à Anne Ivanovna; un autre l'est de lapis lazuli jusqu'à hauteur d'appui; un cabinet est orné de colonnes de porphyre, deux autres sont entièrement revêtus de verre blanc; le salon chinois est décoré d'une manière analogue à son nom; dans une autre pièce on admire des arabesques faites à Rome. Quelques-unes sont enrichies ou incrustées d'agates, de jaspe, de nacre de perle, etc.; d'autres sont tapissées de gobelins; on en voit une en boiseries, avec figures chinoises en or sur laque de Chine. La distribution des ap-

(1) Voyez la belle vue du château de Tsarskoié-Célo, dans l'atlas de Leclerc.

partemens est faite de telle sorte que les salles de réception, de bal et autres, se trouvent du côté de la cour, et les pièces habitées du côté du jardin. La galerie de bal a 140 pieds de long sur 52 de large, et occupe deux étages : elle est éclairée par 9 croisées doubles de chaque côté. Aux ailes du château sont contigus, du côté du jardin, d'une part le Bain, et de l'autre la galerie dite Colonnade de Cameron. Le Bain est à deux étages, et une de ses pièces est revêtue en agate et jaspe de Russie ; on y voit des mosaïques, des bas-reliefs et des statues de marbre. Par une arcade surmontée d'une terrasse, il communique à la Colonnade de Caméron, bâtiment de très bon goût et à deux étages, d'une architecture élégante et légère. Il est vitré des deux côtés : autour de l'étage supérieur règne une colonnade en marbre (1), couronnée de plusieurs frontons, et sous cette colonnade on a placé des statues et des bustes en bronze et en marbre, dont quelques-uns antiques. Cet édifice a 270 pieds de long et environ 25 de large : un escalier double descend de la colonnade latérale au jardin, où il aboutit à un lac, sur le bord duquel s'élève un petit temple. Sur les piédestaux qui encadrent les marches, là où les deux escaliers se confondent, sont placées les statues colossales, en bronze, d'Hercule de Farnèse et de Flore, l'une et l'autre fondues à Saint-Pétersbourg. — Un autre bâtiment de cette résidence impériale est le Palais d'Alexandre, en pierre, simple, mais d'un style élevé. La façade principale est ornée d'une colonnade par laquelle les deux ailes latérales sont liées au palais. Non loin de là est l'espèce de grotte formée par des pièces de rocs, dite Caprice, et par où passe la chaussée qui mène de Pétersbourg au château. Cette grotte, entourée d'arbres, est surmontée d'un kiosque chinois, et à peu de distance se trouve tout un village dans le même style, avec une pagode, et le petit théâtre également chinois. — Quant aux jardins, ils sont immenses, et diffèrent par leur nature comme par leur âge. Dans l'impossibilité d'en décrire ici même les parties les plus curieuses, bornons-nous à dire que la plantation primitive a conservé en partie sa froide régularité; mais que la nature est abandonnée à elle-même dans le jardin anglais et dans le *Thiergarten*,

(1) Georgi, t. II, p. 424, dit que ces colonnes sont en marbre; d'après Fortia de Piles, au contraire, elles sont « de briques, cannelées et d'ordre ionique » (t. IV, p. 384); notre mémoire ne nous fournit pas le moyen de prononcer entre le panégyriste et le critique, souvent un peu trop sévère et trop peu disposé à *trouver* beau ce qui réellement plaît à la vue et mérite l'attention.

moitié forêt, moitié jardin; que le jardin d'Alexandre, où les ornemens chinois abondent, est entouré d'un parc d'une grande étendue. Une laiterie allemande ou suisse est auprès : on y voit de superbes bêtes à cornes bien logées et proprement entretenues. Des canaux, des lacs et étangs arrosent ces jardins, et des conduits y font arriver les eaux de la terre de Taïtza; deux étangs, appelés lacs, sont unis par un canal sur lequel on a jeté le magnifique pont voûté, avec une colonnade en marbre blanc et bleu de Sibérie. Parmi tous les innombrables monumens et fabriques des jardins, nous citerons l'Amirauté qui abrite de petits navires dont on se sert sur le lac, des cygnes, des canards du Cap, etc. La colonne rostrale, élevée sur le grand lac, en l'honneur du comte Fœdor Orlof, pour la victoire qu'il a remportée en 1770, sur les côtes de la Morée; une autre colonne consacrée à la gloire du comte Alexei Orlof Tchesmenski; l'obélisque en marbre destiné à conserver la mémoire de la bataille gagnée contre les Turcs par le feld-maréchal Roumantsof Zadounaïski, en 1770, sur la rivière de Kagoul; l'arc de triomphe en marbre, par lequel Catherine II a voulu récompenser le dévoûment que montra le prince Grégoire Orlof, à l'occasion de la peste de Moscou, et qui est placé à l'entrée du jardin, du côté de Gatchina; puis, à l'entrée du côté de Pavlofsk, le beau portique en fonte de fer, avec cette inscription en russe et en français : *A mes chers compagnons d'armes*, par laquelle l'empereur Alexandre a voulu témoigner sa reconnaissance à l'armée; la ruine, débris mensonger du moyen âge, qui menace incessamment de crouler, et au haut de laquelle on jouit d'une vue étendue; le kiosque turc et le Champ des Roses, l'Ermitage, la Montagne russe ou des traîneaux, le tombeau romain, les cascades, la statue en bronze de la laitière Perrette, etc., etc.

La ville de Tsarskoïé-Célo, régulièrement bâtie, n'a guère encore qu'un millier d'habitans: elle possède un lycée où sont entretenus aux frais du gouvernement 50 jeunes gens de parens nobles et où l'on reçoit en outre 120 pensionnaires payans. Dans cet établissement 14 professeurs enseignent les langues anciennes et modernes, l'histoire, la géographie, les mathématiques et la littérature.

Un chemin semblable à celui de Péterhof, large et bien battu, avec des pyramides en marbre pour marquer les distances en verstes, mène de la capitale à Tsarskoïé-Célo : sous Catherine II, cette chaussée était éclairée au moyen d'environ 1,100 lanternes (1). Entre

(1) Reimers, t. I, p. 294.

la 6e et la 7e verste on rencontre à gauche le petit palais de *Tchesmé*, édifice triangulaire, gothique, avec tourelles, créneaux et vitres en couleurs. « Ce qui donne de l'intérêt à l'intérieur de cette maison de plaisance, dit M. Storch, est une collection extrêmement remarquable de portraits de tous les princes des maisons souveraines de l'Europe, portraits qui se rapportent à l'année 1775, qui la plupart ont été offerts et envoyés par les différentes cours et parmi lesquels se trouvent des chefs-d'œuvre de première classe (1). » Plus loin est le village des colons allemands dit *des vingt-deux*.

A cinq verstes de Tsarskoïé-Célo, un peu plus au sud-est, est le château de *Pavlofsk*. M. Storch, pour préciser le caractère propre à chacun des deux châteaux de plaisance, a comparé le premier à une épopée et le second à une idylle. Quoi qu'il en soit, Pavlofsk, bâti en 1780 et restauré en 1803 après un incendie, tire son nom de l'empereur Paul, son ancien propriétaire, et doit sa célébrité moins à ses délicieux jardins, où la nature la plus riante se montre sous mille formes différentes, qu'au séjour que l'impératrice Marie, veuve et héritière de Paul, y faisait habituellement en été. Rien de plus simple que le palais en lui-même : c'est une maison carrée de médiocre grandeur, surmontée d'un dôme entouré de colonnettes; mais l'intérieur en est remarquable autant par le goût que par la richesse. Indépendamment des gobelins, des tables et cheminées en malachite, en lapis lazuli, etc, on y trouve une bibliothèque choisie, riche en ouvrages de luxe, des sculptures dont quelques-unes antiques, et une collection de tableaux fort remarquable de différentes écoles. On y admire des peintures de Léonard de Vinci, de Paul Véronèse, d'André del Sarte, de Sasso Ferrato, de C. Dolce, de Murillo, de Poussin, de Rubens, de Mengs, de Greuse et de superbes Vernet (2). Les jardins sont immenses; on y arrive, depuis le palais, en passant sous un beau

(1) *Gemælde*, t. I, p. 93. Cet éloge peut paraître emphatique, et la mauvaise humeur du comte Fortia de Piles lui a fait voir les choses tout autrement que M. Storch ne les a aperçues alors dans son enthousiasme de jeune homme. Le voyageur français dit tout juste le contraire : « Les portraits sont pour la plupart détestables, quelques-uns moins mauvais, mais on n'en trouverait pas un à citer. » A qui en croire, après cela? et malheureusement, nous n'avons vu nous-même Tchesmé qu'en passant. Nous devons dire toutefois que, un peu plus haut, Fortia avait dit que le portrait de Louis XV par Thomire (1773) était fort bien peint.

(2) Le peintre esthonien Ignatius a donné une notice de cette galerie de tableaux, dans *St. Petersburgische Zeitschrift* de M. Oldekop, t. VIII, p. 47-187 et 243 *sqq*. Les amateurs feront bien de la consulter.

portique dû à l'architecte Cameron. Ils sont plantés dans le goût anglais et entourés de forêts : les chemins et routes, dit M. de Svignine, sont estimés être d'une longueur d'environ 150 verstes, ce qui paraît prodigieux. Près d'un vaste bassin s'élèvent des collines pittoresques : ici un ruisseau coule paisiblement, là il se précipite en cascade avec fracas. A des parties sauvages ou mélancoliques succèdent de riants berceaux de fleurs, de délicieux bouquets d'arbres, des tapis de verdure couverts d'un émail varié. Aux plus heureux accidens du terrain l'art a su allier ses ressources : ici l'Ermitage et les Chalets vous offrent la fraîcheur et le repos, là le Pavillon des roses vous attire par son parfum, plus loin les ruines de la tour gothique de *Pil* vous invitent à la méditation, et le bosquet de famille, où un arbre marque la naissance de chaque prince et princesse, vous plonge dans une douce mélancolie. Bientôt la gracieuse volière éveille des sentimens plus gais, et au loin la ferme vous ramène à la vie ordinaire, à ses travaux, à ses plaisirs. Mille contrastes s'offrent à la vue du promeneur livré tour-à-tour aux impressions les plus opposées : ici un théâtre de verdure ou un brillant pavillon turc, et là le sombre mausolée de Paul Ier, l'île ombragée de cyprès où repose Alexandra Pavlovna, et le temple où Hélène Pavlovna prend son essor vers le ciel. Le mausolée est au milieu de la forêt : un chemin tortueux mène entre les sapins à la chapelle mortuaire où se trouve le beau monument de Martos elevé en 1809 par ordre de l'impératrice Marie dont la statue embrasse l'urne qui renferme les cendres de son époux. « Ici j'ai vu pleurer le marbre » a dit M. G[illegible]. Près du pavillon d'Elisabeth une large cascade précipite [illegible] des tronçons de colonnes [illegible] à peine au temps [illegible] chapiteaux artistement sculptés gisent dans la poussière. A[illegible] au milieu des [illegible]

La ville de Pavl[illegible] fonte de fer, [illegible] par l'amour filial [illegible] elevée en [illegible] à la résidence [illegible] mais elégantes : l'église [illegible] palais s'élèvent sur une [illegible] très ancien. Cette [illegible]

(1) Ce [illegible] par M. [illegible] dont [illegible] [illegible]

Gatchina, beaucoup plus au sud, à 57 verstes de Pétersbourg, sur la route de Smolensk, est une petite ville régulièrement bâtie, sur l'Ijora. Elle doit sa splendeur à Paul Ier dont elle fut le séjour favori et qui l'éleva au rang de ville en 1796. Outre la manufacture de porcelaine et quelques autres fabriques, on trouve dans cette ville un hôpital avec cent lits, une école gratuite pour les deux sexes, et la succursale de l'hospice des enfans trouvés de Saint-Pétersbourg pouvant recevoir elle-même plus de 800 élèves. Cet établissement remarquable occupe, dans le voisinage du palais, un vieux bâtiment que l'impératrice Marie a fait agrandir en 1802 de deux étages et qui fut inauguré l'année suivante pour sa nouvelle destination. Nous avons déjà dit (p. 276) qu'après avoir été élevés dans les villages, les enfans abandonnés entrent à 6 ans dans la maison de Gatchina et y restent jusqu'à 9. On leur enseigne la lecture l'écriture, le calcul et la religion, et, après ce cours triennal, les uns sont envoyés à l'hospice de Saint-Pétersbourg pour continuer leurs études et les autres à la manufacture d'Alexandrofsk pour y faire leur apprentissage. Le château de Gatchina qui fut bâti en 1770 par le prince Grégoire Orlof et que Catherine II racheta en 1784 de ses héritiers, pour en faire don au grand-prince son fils, est un édifice à trois étages en pierre de Poudoge dont la couleur de paille lui est restée. Ce château est situé sur l'Ijora au milieu des ondulations des collines de Doudorof; autour du corps de logis règnent deux ailes semi-circulaires qui le mettent en communication avec des constructions latérales moins élevées, dont les quatre coins sont flanqués de tourelles. Les ailes sont à deux étages : le second est formé par une colonnade en marbre cendré. L'intérieur du château, plutôt élégant et de bon goût que somptueux, offre cependant dans l'appartement de feu Marie Fœdorovna des pièces pleines de magnificence. Le vaste jardin anglais, abondamment arrosé d'une eau limpide, présente une inépuisable variété : la nature, très pittoresque en cet endroit, a laissé peu à faire à l'art qui cependant y a prodigué ses ressources. On trouve dans le jardin impérial de beaux gazons, des terrasses élevées, des lacs, des îles, surtout celle d'Amour, de charmans bosquets, des parterres ornés de mille fleurs, le tout animé d'un grand nombre de vases, de statues, de temples, d'obélisques. Au château appartiennent un théâtre, un manège, une chapelle. Une faisanderie en pierre se trouve dans le bosquet appelé Sylvie. Une belle route mène de Tsarskoïe-Célo à Gatchina : près de l'avenue du château s'élève un obélisque de près de 100 pieds de haut (avec le piédestal) et qui

domine toute la contrée, le connétable ou la place qu'il occupe étant aussi très élevé. La petite ville gothique d'*Insterbourg* et le bourg appelé du nom de Marie dépendent de Gatchina. (1)

Kolpina, sur l'Ijora, à une faible distance de son embouchure dans la Néva, est un bourg remarquable par les ateliers de l'Amirauté qui y sont établis et où l'on fabrique des ancres, des câbles, des instrumens de mathématiques, etc. On y trouve des forges, des fonderies, des martinets et autres usines. Non loin de là est la colonie allemande dite *des vingt-neuf* dont chaque chef de famille paie annuellement à la couronne 250 roubles. *Tossna*, le second relai de poste sur la route de Moscou (*Ijora* est le premier), à 58 verstes de la capitale, est un grand et beau village remarquable par le pont jeté en cet endroit sur l'Ijora qui traverse le village : la longueur totale de ce pont entre les abords est de 147 pieds, sa largeur de 38 pieds, et son ouverture de 80 pieds. La travée est composée de pièces de bois d'une forme courbe, boulonnées ensemble par des moises pendantes qui les rattachent au corps du plancher et par des moises horizontales qui, étant établies sur toute la largeur du pont, servent à relier les 6 rangées de courbes dont le système est formé. Les extrémités de la travée sont établies sur les demi-piles saillantes des culées, construites en beau granit et dont les couronnemens se trouvent au-dessus du niveau des plus hautes eaux. La balustrade en fonte, qui orne ce pont dans toute sa longueur, a la forme généralement adoptée pour tous les ponts de la magnifique chaussée qui mène de l'une des deux capitales à l'autre (2). Cet ouvrage a été exécuté en 1824 sous la direction du colonel Reichel.

Le district d'Oranienbaum occupe toute la côte méridionale de la baie de Kronstadt. Le chef-lieu, ORANIENBAUM, est une petite ville d'environ 1,200 habitans située sur la baie, à 34 1/2 verstes de Saint-Pétersbourg et à 7 de Kronstadt dont l'île s'étend en face. Une petite colonie allemande est auprès. La ville n'a de remarquable qu'un hôpital pour les marins et le château impérial, autrefois la résidence d'été du prince Menchtchikof qui l'a bâti en

(1) Voyez Reimers, t. II, p. 398 *sqq*. Campenhausen, *Auswahl topographischer Merkwürdigkeiten des St. Petersburg. Gouvernements.* Riga, 1797, t. I, p. 2-36, et pour les enfans trouvés, *Journal* russe *du min. de l'int.*, janvier 1833.

(2) *Annuaire du corps des ingénieurs des voies de communication*, année 1830, p. 170 *sqq.*, avec figure.

1727. On sait que la couronne a acquis par confiscation toutes les propriétés du prince; c'est elle qui a fait ajouter au principal corps de logis toutes les constructions accessoires. L'empereur Pierre III affectionnait ce séjour, où il s'environnait de sa garde allemande et où il avait fait élever une petite forteresse. « En effet, dit le comte Fortia de Piles, cette habitation nous paraît devoir mériter la préférence sur toutes les maisons de campagne impériales : on ne doit pas y chercher la bonté du sol qui est introuvable autour de Saint-Pétersbourg, jusqu'à une grande distance : il faut donc se contenter de la position, et à cet égard aucun site ne peut être comparé à celui d'Oranienbaum : on y découvre en plein Pétersbourg, Kronstadt, le golfe et sa côte septentrionale (1). » Le château s'élève sur une terrasse au bord de la baie : il a lui-même trois terrasses rentrantes l'une sur l'autre et qui règnent dans tout son vaste développement. Au milieu est l'ancien corps de logis avec un fronton et deux toits superposés l'un à l'autre; il s'élève de beaucoup au-dessus des deux ailes latérales qui se prolongent circulairement jusqu'aux deux pavillons arrondis en coupoles qui sont aux deux bouts et dont l'un est la chapelle. Ces deux pavillons communiquent au grand corps-de-logis par la large terrasse inférieure et aussi, au moyen de deux escaliers, avec la terrasse qui règne devant le second étage, lequel seul a des croisées ouvertes sur la baie, tandis que celles du premier, ornées de sculptures et de candelabres, ne sont pas percées. L'entrée à l'étage supérieur de ces ailes est pratiquée, dans la façade du corps-de-logis qui a encore deux étages au-dessus, par un large escalier extérieur qui monte en droite ligne depuis le jardin de devant. Celui-ci occupe une partie de la vaste cour fermée par une grille; le grand jardin est derrière le château : on admirait autrefois ses orangeries, sa tour de porcelaine, sa montagne russe (*katalaïa gora*), et l'élégant ermitage de Catherine II, alors grande-princesse. Un canal large de 10 toises sert à conduire les yachts et chaloupes depuis les terrasses du château jusqu'au golfe ou à la baie de Kronstadt.

Le château impérial de *Peterhof* est à 8 verstes d'Oranienbaum, en se rapprochant de la capitale (à 26 verstes), et sur la même baie de Kronstadt. Pierre-le-Grand fit commencer la construction de cette résidence vers l'année 1720, par l'architecte Leblond, et depuis, sous tous les règnes, des embellissemens y ont été apportés. Situé sur

(1) *Voyage de deux Français*, t. IV, p. 376. Voir la belle planche de l'Atlas de Leclerc, où Oranienbaum est figuré.

un monticule élevé de 60 pieds au-dessus de la mer, le château a sa principale façade du côté de la terre, vers les jardins. Un immense corps-de-logis avec cinq parties saillantes, dont le frontispice du milieu, est placé au-dessus d'un terrassement à gradins; ce corps-de-logis est à trois étages en comptant le rez-de-chaussée. Deux ailes à un étage, un peu en arrière de l'alignement, le prolongent jusqu'aux deux grands pavillons en forme de dômes qui sont au bout et dont l'un est la chapelle. « Ce château, dit un voyageur non prévenu contre la Russie, n'est remarquable ni par son architecture, ni par la richesse ou le bon goût de ses décorations intérieures. Ses coupoles et ses tourelles moscovites méritent à peine quelque mention. Sa position, au contraire, est extrêmement belle : placé au sommet d'une colline peu élevée, mais très rapprochée de la mer, il domine en même temps les bosquets du parc et les eaux grisâtres du golfe qu'on voit sillonnées en tout sens par des bâtimens de guerre et de commerce, et au-delà desquelles on aperçoit les premières hauteurs de la Finlande. Devant le château s'étend une large terrasse; les voûtes qui la soutiennent livrent passage à deux volumes d'eau considérables, qui, tombant de cascade en cascade, vont se réunir dans un bassin de marbre (au milieu duquel s'élève, quand les eaux jouent, la grande gerbe de Neptune avec mille jets d'eau à l'entour) pour s'écouler ensuite dans la mer. L'architecture, la sculpture, l'art du peintre et du doreur, ont été mis à contribution pour l'ornement de ces (deux) cascades et de ce bassin; mais tous ces soins (ces cigognes, ces nymphes, ces crapauds dorés, ces gladiateurs, ces tritons, ces rochers d'or et d'azur) et toutes ces dépenses n'ont abouti qu'à une production à-la-fois magnifique et grotesque....... qu'on quitte avec plaisir pour s'enfoncer dans les belles allées du parc (1). » « Là, continue le jeune voyageur, là, tout éveille le souvenir de Pierre-le-Grand. Ces chemins, il les a tracés de sa main; ces chênes centenaires, peu faits dans l'origine pour ce pays septentrional, il les a plantés lui-même..... Au milieu de leurs branchages touffus l'on aperçoit deux maisons, deux modestes retraites qu'il a fait construire et qu'il a souvent habitées. L'une porte le nom de Marly. Elle renferme 4 ou 5 petites chambres, garnies encore des meubles simples et presque grossiers qui servirent au plus grand empereur de la

(1) Renouard de Bussierre, *Voyage en Russie*, p. 36. Voir aussi *Voyage de deux Français*, t. IV, p. 371 : Reimers, t. I, p. 154, et t. II, p. 382, et la belle planche de l'Atlas de Leclerc. Nous n'avons malheureusement pas vu ce château.

Russie..... L'autre maisonnette a reçu le nom de Monplaisir. Celle-là semble prête encore à recevoir l'hôte illustre qui l'habita il y a déjà plus d'un siècle : dans sa chambre à coucher tout est maintenu tel qu'il l'avait laissé à sa mort.... On dirait que le tsar va pénétrer dans cette chambre pour y prendre du repos..... A côté de là se trouve la cuisine de Pierre-le-Grand, véritable cuisine d'ouvrier : petite, basse, et garnie des plats d'étain sur lesquels l'ancien matelot de Saardam ne dédaignait point de prendre ses repas. » La chapelle du château où conduit une petite terrasse, est jolie et bien décorée ; dans la grande salle de bal ou d'audience, qui a 78 pieds sur 44, on voit les portraits de Pierre Ier, de Catherine Ire, d'Anne, d'Élisabeth et de Catherine II, en uniforme du régiment des gardes, telle qu'on l'a vue le jour de son avènement au trône; vis-à-vis sont les tableaux de Hackert représentant les victoires d'Orlof dans l'Archipel. Outre Monplaisir et Marly, Fortia de Piles, nomme encore parmi les curiosités de Péterhof, l'Ermitage et la Maison de Pierre Ier ; il faut y ajouter le Bain où l'on voit une pièce d'eau avec une gerbe tournante d'un fort joli effet. Un second jardin est du côté de la mer ; un canal forme la communication avec celle-ci, et il est entouré de figures et de jets d'eau. Les fêtes de Péterhof, qu'Alexandre avait coutume de donner en l'honneur de sa mère, le 22 juillet, et auquel tout Pétersbourg était invité, ont acquis une grande célébrité. — Du reste, Péterhof est une simple slobode en bois avec une église en pierre.

Strelna est bâti des deux côtés de la route de Péterhof, à 18 verstes de la capitale. C'est un grand bourg qui a son nom de la Strelka, ruisseau qui débouche là dans la mer. Sa situation est élevée, de manière qu'on y jouit d'une vue très étendue. Strelnaïa-Muisa, dont Pierre-le-Grand avait d'abord eu l'idée de faire son Versailles, fut construite en 1711 ; mais Péterhof, ayant ensuite été préféré, il la donna à sa fille Élisabeth : celle-ci y fit d'abord faire quelques constructions pour achever le palais de son père, placé sur la partie la plus élevée de la côte ; mais les travaux ne tardèrent pas à être interrompus. Alors Strelna, oublié de ses maîtres, déchut : son jardin, planté dans le goût français, devint sauvage, ses eaux limpides se troublèrent, et le palais lui-même était prêt à tomber en ruines, lorsque Paul Ier en fit don (1797) au césarévitch Constantin qui en fit sa résidence d'été et qui ordonna de nouvelles constructions. Mais en 1803, un incendie dévora une grande partie du palais, et c'est alors que l'empereur Alexandre le fit rebâtir à neuf. C'est un

bâtiment de trois étages adossé contre un rempart à double gradin; devant le premier étage, du côté du jardin, règne une terrasse en pierre, avec une balustrade fort élégante, et trois belles voûtes soutenues par 42 colonnes d'ordre dorique, y donnent accès à la cour; le toit du frontispice est surmonté d'un belvédère où la vue plane, d'une part sur la mer, de l'autre sur tout le district, jusqu'aux montagnes de Doudorof et de Poulkova. Le jardin occupe, du côté du golfe, une verste carrée d'étendue: il est dans le goût hollandais; un vaste jardin potager en dépend. — Non loin du château est la caserne du régiment des gardes à cheval, avec l'infirmerie de ce régiment. Plus près de Pétersbourg et à droite du chemin de Péterhof on voit le couvent de la Trinité à l'invocation de *saint Serge*, dont l'église est visitée chaque été par des milliers de pèlerins. Dans le cimetière sont les caveaux de plusieurs grandes familles, comme celui des *Zoubof*, et le beau monument d'une princesse Galitzyne (1). Les colonies allemandes de *Neudorf* et de *Neuhausen* sont voisines du bourg de Strelna; celle de *Kipène*, où règne un ordre exemplaire, où les champs sont supérieurement cultivés, où la maison d'école réunit un grand nombre d'enfans, en est à 24 verstes; c'est un relai de poste à 40 verstes de la capitale.

Ropcha, non loin de Kipène, a un château impérial avec un très beau parc qui aboutit à la route de Riga. On sait que Pierre III termina sa vie dans ce château, qui est encore bien conservé et dont la façade est passable. Le village russe qui est auprès se compose, comme la colonie allemande, d'un grand nombre de maisons en bois, toutes bâties sur le même modèle, aux frais de la couronne.

Enfin, la dernière ville de ce district, *Koporié*, autrefois elle-même chef-lieu de district, n'a plus aucune importance. Son existence remonte à l'année 1280, où Dmitri Alexandrovitch la bâtit en pierre; la vieille forteresse est en partie conservée. *Krassnoï-Célo*, dans une belle contrée est connu par les manœuvres annuelles du corps de la garde et par le camp qu'on y établit dans ces occasions.

Le district de Iambourg, sur le golfe de Finlande est traversé par la route de Riga, ainsi que le précédent. IAMBOURG petite ville (à 118¹/₂ verstes de Saint-Pétersbourg) toute construite en bois, à l'exception de l'église, du relai de poste et de la grande fabrique d'indiennes, en est le chef-lieu. Elle est située sur la rive droite de la Louga, dont les bords sont élevés et qui de là se dirige vers le

(1) Voir Svignine, t. III, p. 53 *sqq.*, avec figure.

golfe de Finlande. On passait cette rivière sur un pont de bateaux que la crue des eaux rendait impossible de maintenir au printemps et, par l'extrême hauteur du rivage et la rapidité de la descente, le abords devenaient très difficiles : ce pont temporaire vient d'être remplacé par un pont en chaînes construit sous la direction du général Traitteur et reposant sur de hautes culées en pierre. L'ouverture du pont est de 450 pieds (1). Iambourg s'appelait plus anciennement Iama : l'on supposait, mais à tort, qu'il a été le chef-lieu du peuple finnois des Iames ou Iêmes. Le savant Lehrberg (2) affirme qu'il n'est jamais question de cette ville dans l'histoire avant l'année 1384 : à cette époque les annales russes rapportent qu'elle a été bâtie *en pierre* par les Novgorodiens. Elle se distingue surtout par son industrie qui consiste en grande partie dans la fabrication de couvertures en laine et de camelot; la belle manufacture d'indiennes du négociant Tesch n'est plus en activité; mais dans le district il y des verreries des scieries, etc.

La ville de *Narva*, fameuse dans l'histoire, appartient au même district (3); elle est sur la frontière de l'Esthonie, à 20 verstes de Iambourg, du côté de Dorpat et à 139 verstes de Saint-Pétersbourg dont la route est ici rejointe par celle de Pskof. Narva est bâtie sur les bords élevés de la Narova, rivière rapide et poissonneuse formée par l'écoulement du lac Peïpous et qui, 12 verstes plus bas, se jette dans le golfe de Finlande; on la passe entre la ville et le faubourg sur un pont en pierre achevé en 1828. L'origine de Narva est douteuse : suivant l'opinion vulgaire, Valdemar II, roi de Danemark l'aurait construite en 1213; mais jusqu'au milieu du XIIIe siècle les annales de Novgorod parlent souvent de la Narova sans jamais faire mention d'une ville de ce nom, et ce n'est qu'à l'année 1256 qu'elles rapportent que les Suédois, les Iêmes, les Soumes, les Didman, sont venus et ont commencé à bâtir une forteresse sur la rivière (4). Narva était alors comprise dans l'Esthonie ou formait un territoire séparé. La ligue anséatique y établit un comptoir, et de là ses ma[illegible]

(1) On peut en voir le dessin dans l'*Annuaire du corps des ingénieurs des voies de communication*, année 1830, p. 209.

(2) *Untersuchungen*, p. 107.

(3) C'est par erreur que Hassel, *Géographie de la Russie d'Europe*, p. 197, en fait le chef-lieu d'un district à part.

(4) Lehrberg, *Estonica*, dans Oldekop, *St. Petersburgische Zeitschrift*, t. VI p. 203.

chands pénétraient, par le lac Peïpous, dans l'intérieur de la Russie. Mais depuis le XVIe siècle cette ville, victime de la rivalité des Suédois et des Russes, fut souvent en butte aux horreurs de la guerre. En 1553 elle tomba au pouvoir d'Ivan IV Vassiliévitch, dont l'aïeul avait déjà fait construire aux portes de Narva le fort appelé de son nom Ivàngorod. Mais La Gardie ayant reconquis Narva à la Suède en 1581, les Russes firent en 1590 et en 1658 d'inutiles efforts pour s'en rendre maîtres de nouveau. Pierre-le-Grand, décidé à ne pas laisser entre les mains de ses ennemis les plus formidables cette clef de ses états, l'assiégea en 1700; mais le 30 novembre (nouveau style) Charles XII y battit avec 8,000 hommes son armée forte de 38,000 et commandée par le duc de Croy. L'aile droite des Russes, acculée contre la Narova, se rendit le jour même, et l'aile gauche en fit autant le lendemain : la perte des Russes dans cette sanglante journée est portée à 16,000 hommes. Mais, impatient de venger leur défaite, Pierre-le-Grand prit Narva d'assaut le 20 août 1704, après une lutte héroïque, et au bout de sept jours la capitulation d'Ivangorod lui livra toute l'Ingrie. Depuis ce temps Narva est restée ville russe; elle a conservé presque tous ses privilèges et ne faisait long-temps partie d'aucun gouvernement. On la divise en vieille et en nouvelle ville. La première, bâtie en pierre sur la hauteur, est entourée de bonnes fortifications qui viennent d'être restaurées; la seconde, appelée *Hakelwerk*, est en bois, basse et mal pavée; le tout a à peine 3,000 habitans, Allemands, Suédois et Russes, qui se livrent à l'industrie, au commerce et à la pêche. On vante différens poissons de Narva, surtout ses saumons fumés. Les deux églises en pierre de la vieille ville sont aujourd'hui l'une aux orthodoxes et l'autre aux luthériens; dans le faubourg, presque exclusivement habité par les Russes, sont deux autres églises en bois, dont l'une pour les Finnois. Vue de l'entrée du faubourg, du côté de l'Ingrie, la ville avec ses deux clochers, avec deux autres tours dont l'une est celle de l'Hôtel-de-ville, se présente favorablement. Le nouveau pont jeté sur la Narova aboutit à cette forteresse d'*Ivangorod*, construite sur un rocher en 1492 par Ivan III Vassiliévitch; ses créneaux et ses nombreuses tours rondes font, à cette hauteur, un très bon effet; mais ses murailles sont vieilles et délabrées. Outre une petite église dont la fondation est attribuée à Pierre-le-Grand, cette citadelle renferme des magasins et des casernes en pierre nouvellement bâties.

A deux verstes au-dessus de la ville sont les belles cascades de la Narova qui à cet endroit cesse d'être navigable. Là une île appelée

Kranholm partage en deux le cours du fleuve; mais la largeur d deux bras reste considérable : d'immenses pièces de rochers, en c struant l'un et l'autre, produisent deux chutes très rapides et hau d'environ quinze pieds; celle qui est au-delà de la scierie établie da l'île est peut-être la plus importante des deux, quoiqu'on néglige s vent de l'aller voir (1). On pêche en cet endroit des truites saumon

Le district de Gdof est au sud de celui de Iambourg; il long l'est la Narova et le lac Peïpous dont la partie méridionale pr le nom de lac de Pskof. Le chef-lieu, Gdof, près du lac Peïpou 210 1/2 verstes de Pétersbourg et sur la route de Pskof, est une tite ville sans importance que les Suédois ont souvent disputée Russes. Louga, le chef-lieu du district voisin, à l'est, est à verstes de la capitale et sur la rivière du même nom. Il n'a d' ville que le nom. La route de Smolensk le traverse.

Les portions de la Grande-Russie que nous avons jusque-là sées en revue sont : la grande-principauté de Moscou et les p cipautés de Tver et de Novgorod. Parmi les états de celles qu'il reste à décrire, les principales étaient : la *république de Psko principauté*, quelquefois la grande-principauté de *Riaisân*, et q ques petits états plus ou moins dépendans des autres. Mais ic limites deviennent plus difficiles à établir, et il n'y a plus guèr rapports entre les territoires des états d'autrefois et ceux des vernemens de l'époque actuelle. Le territoire de la républiqu Pskof nous en fournit la preuve : toute sa partie septentric est aujourd'hui comprise dans le gouvernement de Saint-Pétersb sa partie méridionale appartient, il est vrai, au gouvernement a de Pskof, mais elle n'en forme que la moitié, et l'on y a réun terres qui dépendaient alors du territoire de Novgorod, ou qui maient la principauté de Toropetz, laquelle, au XVe siècle, était la domination lithuanienne, ainsi qu'on peut le voir sur la car Lehrberg. Abandonnant donc des divisions historiques où nous contrerions trop de chances d'erreur, nous nous attacherons exc vement à la circonscription actuelle. Il nous suffira d'ajouter l'autorité de la république de Pskof, dont la ville du même formait le siège, s'étendait sur douze villes de districts : Izb

(1) La même chose nous était arrivée à une première visite en 1825; mai y sommes retourné en 1827.

Opotchka, Vouibor, Gdof, Volodimirsk, Krassnoï, Kobouili, Vref, Vélié, etc.; que la grande principauté de Riaisân comprenait Riaisâu, Kachira (en latin *Corsira*), Toula, Mtsensk, Odoïef, Vorotinsk et même Kalouga; enfin que de faibles portions des gouvernemens de Riaisân, de Toula, d'Orel, de Tambof et de Koursk (par exemple Briansk) dépendaient de la Sévérie, mais que le surplus appartenait ou à la grande-principauté de Moscou ou à celle de Riaisân, ou consistait en une steppe, pour ainsi dire sans maître, territoire longtemps litigieux entre les Russes, les Tatars et les Cosaks de l'Oukraine. Aussi quelques-unes de ces contrées pourraient-elles, à bon droit, être retranchées de la Grande-Russie. C'est en 1516, ainsi qu'il sera dit plus bas, que la grande-principauté de Riaisân fut incorporée à celle de Moscou; elle se composait alors des domaines immédiats suivans: Pereslavl-Riaisanskoï, Pronsk, Rostislavl, Perevitefsk, Vieux-Riaisân, etc. A en croire M. Vsévolojski (1), la ville de Voronège en aurait constamment dépendu, ce qui demanderait à être prouvé; ce nom, qui figure déjà sur la carte d'Oléarius, manque dans les anciennes descriptions de la grande-principauté qui se trouvent dans les Républiques des Elzévirs. Néanmoins nous reconnaissons qu'il y a autant de motifs pour la placer dans la Petite-Russie qu'il y en a pour l'attribuer à la grande.

10° Gouvernement de Pskof.

Enclavé d'abord dans le grand gouvernement de Saint-Pétersbourg, et attribué ensuite à celui de Novgorod, le gouvernement de Pskof fut détaché de ce dernier, sous Catherine II, et organisé en *lieutenance* particulière, en vertu d'un oukase du 24 août 1776; le district de Porkhof et quelques autres portions du gouvernement de Novgorod y furent alors ajoutés, mais Polotsk en fut distrait pour former momentanément un gouvernement à part. Ainsi que son chef-lieu, les Allemands appellent le gouvernement de Pskof *Pleskow* ou Pleskau; on verra plus bas si c'est avec raison.

Il est borné au nord par les gouvernemens de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, à l'est par ceux de Tver et de Smolensk, au sud par Vitebsk, et à l'ouest par la Livonie; sur un espace assez restreint, le lac de Pskof forme la limite entre le gouvernement et ceux de Saint-Pétersbourg et de Livonie. D'après l'arpen-

(1) *Dictionnaire*, t. II, p. 339.

tage général de 1795, on lui a donné une étendue de 72
géogr., que M. Arsénief porte à 768; mais ce chiffre, sa
trop peu élevé, fut porté par M. Storch à 1,045, et adc
cette forme par les statisticiens; les 50,733 verstes carrées
bert répondent à ce même nombre; peut-être paraîtra-t-il

Le pays, assez élevé à l'est et au sud, et parsemé de bloc
nit, s'abaisse vers le nord et l'ouest par des pentes très dou
sable et les marais, dit Malte-Brun (1), remplacent le sol ar
calcaire-coquillier des hauteurs. La fougère et le gazon tap
marais. Un ciel nébuleux couvre ce pays maigre et peu fer
pourtant, grâce à sa faible population, exporte de grande
tés de grains. A peine voit-on un chêne, un pommier;
prunus padus abonde; les ruches d'abeilles sont des troncs
creux; tout est sauvage, mais non pas sans quelques parti
resques. L'eau des lacs, extrêmement limpide, montre le
découvert. L'écureuil volant anime les forêts qui fournis
mâts, des poutres, des planches... Un véritable voyageur co
un jour ce plateau de Pskof et de Polotsk avec celui de l'inté
la Prusse orientale. A égale distance de la Baltique, à é
égale, ils doivent offrir un parallèle curieux pour la géo
Sans posséder de grands fleuves, ce pays, que la Duna ne fa
fleurer, mais qui donne naissance au Chélone, est assez bier
Le dernier suit la direction à l'est pour se jeter dans le lac
la Vélikaïa coule au nord-ouest, et a son embouchure da
de Pskof; le Lovath coule au nord-est et entre au-dessous d
dans le gouvernement de Novgorod, où le lac Ilmen le re
reillement; la Toropa, la Pskova et la Tchérékha sont d
rivières que nous nous bornons à nommer. Parmi les lacs,
cipal est celui de Pskof, au nord-ouest du gouvernement e
du lac Peïpous, avec lequel il est réuni par une espèce de dé
longueur de ce lac est d'environ 20 verstes. Tous les autres
finiment plus petits, quoique encore considérables: tels so
Polisto, vers la frontière de Novgorod, le lac Tsévlo d
côté, et au nord-est les lacs Jestso et Dvinié. Le climat, ass
blable à celui de Saint-Pétersbourg, est froid et nébuleux, n
pas insalubre.

L'agriculture forme la principale richesse des habitans. G
ment le sol est d'une fertilité médiocre; ce n'est qu'au m

(1) *Géographie*, nouv. édit., t. VI, p. 258.

bons engrais qu'on le rend productif. On y cultive peu de froment, mais le seigle, l'orge et l'avoine y viennent en abondance, en sorte que la consommation laisse annuellement un excédant de plus d'un million de tchetvertes pour l'exportation. Le produit total est d'environ trois millions et demi. Après le blé, on cultive avec le plus de soin le chanvre et le lin. Les forêts couvrent une vaste étendue, et quoique les chênes y soient rares, elles fournissent un très beau bois. Elles abondent en gibier et en bêtes fauves, surtout en loups et en ours. L'éducation des bestiaux n'est point ici d'un grand rapport, et les abeilles sont moins fréquentes que dans d'autres contrées. En revanche des rivières et des lacs très poissonneux pourvoient en partie aux besoins des habitans des campagnes.

La grande majorité de la population consiste en Russes, professant le culte grec orthodoxe; seulement sur les confins de la Livonie, on trouve un petit nombre de Lettons, et sur ceux de l'Ingrie quelques Finnois; à cette dernière race appartient aussi la colonie esthonienne établie près du chef-lieu. En 1796, il y avait 629,217 habitans, sans la noblesse, et 631,502 la noblesse comprise; M. Arsénief en a trouvé 640,000 pour l'année 1831; deux relevés faits en 1827 et en 1828 précisent ce chiffre, en donnant l'un un total de 638,876, l'autre de 638,373 individus. La proportion des deux sexes était la suivante: Sexe masculin 312,923
féminin 325,855

2,285 individus appartenaient à la noblesse et 3,687 au clergé.

Voici quel était pendant trois ans le mouvement de la population dans l'éparchie; cette dernière, il est vrai, embrasse aussi la Livonie et la Courlande, mais dans ces deux provinces le nombre des Grecs orthodoxes est si minime que, dans le fait, les chiffres s'appliquent à-peu-près exclusivement au gouvernement qui nous occupe.

En 1825	mariag.	5,053	naiss.	23,041	décès	15,289	excéd.	7,752
1826	—	6,689	—	25,112	—	17,779	—	7,333
1827	—	5,792	—	28,264	—	14,566	—	13,698
		17,534		76,417		47,634		28,783
Termes moyens		5,844		25,472		15,878		9,594

L'excédant est au total de la population à-peu-près comme 1 est à 65; dans 38 ans il aurait ajouté à la population de 1796 environ 300,000 âmes.

La moyenne des mariages multipliée par 124, donne 724,656; celle des décès multipliée par 38, donne 603,364; celle des naissances multipliée par 26, donne 662,272. Ces calculs prouvent que l'excédant n'a pu être toujours aussi fort, et confirment le résultat des deux relevés ci-dessus, porté à 638,000. Cette contrée est donc mal peuplée, soit qu'on lui donne 1,045 milles car. géog. d'étendue, soit qu'on réduise ce nombre à 723; dans le premier cas la population relative serait de 610 âmes par m. car. géog., et dans le second de 800. Les villes sont au nombre de 10, et l'on compte en outre 435 paroisses ou célos, et beaucoup de villages et de hameaux.

On excelle à préparer les peaux dans ce gouvernement, mais, en somme, sa population n'est pas très industrieuse, car on ne comptait en 1830 que 61 fabriques, avec 376 ouvriers; il y a eu cependant depuis 1808 un progrès manifeste. L'industrie domestique elle-même est peu considérable et, malgré l'abondance de grains, les distilleries d'eau-de-vie sont assez rares dans le pays. En conséquence, outre ses produits naturels, le bois, le goudron, le blé, le chanvre et le lin, les habitans n'ont guère à exporter que les cuirs de Russie. Ce commerce n'est pas toutefois sans importance : Pskof et Toropetz en sont les principaux sièges.

Pskof ne se distingue guère plus sous le rapport de l'instruction publique; le gouvernement est du ressort de l'université de Pétersbourg et possédait

en 1826	18 établissemens	37	maîtres et	589	élèves.
en 1832	41	—	67	—	1,240	—

il y avait donc un progrès évident, mais dans cette dernière année le gymnase de Pskof ne figure plus sur les listes. On comptait de plus en 1831, dans les écoles du clergé 7 écoles, 24 maîtres et 870 élèves; total des élèves: 2,110, ce qui en fait 1 sur 302 individus. Il n'y avait d'autre moyen de publicité qu'une seule presse typographique entretenue par la couronne.

Le titulaire de l'éparchie *de Pskof, Livonie et Courlande* est ordinairement un archevêque; elle est de deuxième classe et renferme 11 couvens, dont 3 de femmes, et 420 églises dont 9 cathédrales; en 1776, le nombre des églises n'avait été que de 299.

Les armoiries du gouvernement consistent en un tigre au-dessus duquel une main paraît dans les nuages. Il est quelquefois subordonné au gouverneur militaire de Smolensk; mais depuis long-temps il est réuni, avec les provinces baltiques, sous un même gouver-

neur-général. En 1808, la couronne en a tiré un revenu de 2,214,000 roubles banco, et l'état officiel des dépenses est de 51,794 roubles en argent.

Les districts, au nombre de 8, sont les suivans : Pskof, Porkhof, Kholm, Toropetz, Vélikié-Louki, Novorjef, Opotcha et Ostrof.

Pskof, sur la rive droite de la Vélikaïa, à 7 verstes de son embouchure dans le lac de Pskof, est à 330 verstes de Saint-Pétersbourg et à 721 de Moscou, par 57° 49' 22'' de latitude et 46° 0' 51'' de longitude.

Son nom allemand, *Pleskow* ou Pleskau, est peut-être le plus ancien que cette ville ait porté, car l'historien Cedrenus l'appelle Πλισκόβα; Pskof en est sans contredit l'abréviation. On attribue la fondation de Pskof à sainte Olga, et ce qui est certain c'est que dès l'année 903 il en est fait mention dans l'expédition d'Igor. Le partage fait par Vladimir Ier de ses états entre ses fils, donna à Pskof son premier souverain particulier; cependant, le plus souvent, cette ville dépendait du prince de Novgorod, et bientôt elle s'habitua à partager en toutes choses le sort de cette ancienne métropole dont elle adopta la constitution, dont l'évêque était le sien, au commerce de laquelle avec les villes anséatiques elle participait, et dont elle sut si bien suivre l'exemple que Novgorod ne tarda pas à voir en elle une rivale qui excitait sa jalousie. Douze districts dépendaient de la république (p. 320), et la population de la ville doit avoir été considérable, s'il est vrai que la peste de 1466 y moissonna 48,000 personnes (1). Plus d'une fois Pskof se brouilla avec Novgorod; mais leurs mésintelligences furent toujours de courte durée, ces villes ayant mutuellement besoin l'une de l'autre pour leur sûreté, et Pskof tirant du territoire de Novgorod tout le sel dont on y avait besoin. L'autorité suprême resta entre les mains des poçadniks et de l'assemblée populaire jusqu'en 1509, où le grand-prince de Moscou, maître de Novgorod, exigea aussi une soumission complète de la part des habitans de Pskof qui, hors d'état de résister, prêtèrent le serment d'obéissance et livrèrent leur beffroi (2). La ville, dont les fortifications avaient souvent résisté aux attaques des chevaliers de Livonie et à celles des Lithuaniens, fut aussi vainement assiégée par les Polonais, en 1581, et resta constamment au pouvoir des Russes. Mais insoumise comme Novgorod, elle se ré-

(1) Strahl, *Russ. Kircheng.*, t. I, p. 478.

(2) Müller, *Sammlung Russ. Gesch.*, t. V, p. 496-500. — Herberstein, p. 76.

volta encore en 1650 contre l'autorité du tsar, et manqua d'être assiégée (1). Depuis 1588 elle avait son évêque particulier, après avoir long-temps appartenu à l'éparchie de Novgorod.

Pskof, bien que déchue aujourd'hui de sa puissance, est toujours une grande ville par son étendue. Au centre est situé le Kreml, entouré d'une muraille qui date du règne du prince Domante ou Dovmante, à la fin du XIIIe siècle, et dite *Domantova Stena*, muraille de Domante. On y voit sur le bord de la Vélikaïa l'ancienne habitation des princes et la cathédrale de la Trinité. Autour du Kreml s'étend en demi-lune la *moyenne ville;* elle est aussi entourée d'une muraille, ainsi que la *grande ville* qui renferme les deux autres, et à laquelle on donne 7 verstes de circonférence. Il y a en outre un grand faubourg. C'est sans doute ce qui a fait dire à La Motraye (pag. 205) : « Pleskow pourrait s'appeler Tesseropole, ou ville quadruple, étant divisée en quatre quartiers murés, dont deux qui sont sur la rive méridionale de la Vélikaïa sont beaucoup plus bas que ceux qui sont sur la rive orientale. » Il continue ainsi : « Les murs sont anciens et passablement bons. Cette ville est commandée par un château assis sur un rocher : elle n'a rien de plus considérable que ce que je viens de remarquer, si ce n'est qu'elle est bien peuplée, fait un assez grand commerce de grains, de chanvre, de lin, de miel, de cire, et qu'elle est agréablement située à quelques deux verstes au-dessous de l'endroit où la rivière sort du lac.....; elle n'a rien aussi de plus *méprisable*, ses environs sont fort rians. » Un voyageur plus récent décrit Pskof en ces mots : « Des murailles en ruine, débris des siècles passés, quelques remparts élevés contre les Suédois par Pierre-le-Grand, des rues larges et désertes, 60 églises de chétive apparence, enfin, une cathedrale antique, resplendissante à l'intérieur de dorures massives, voilà tout ce qui peut fixer à Pskof l'attention du voyageur. » (2)

Pskof renferme un grand séminaire ecclésiastique, avec plus de 100 élèves, et quatre couvens; le gymnase ne paraît pas encore organisé; le gostinoï-dvor est en pierre. Il se tient annuellement dans cette ville, du 8 au 18 février (v. st.) une grande foire où l'on a vendu, en 1826, pour 137,505 roubles de marchandises, et en 1827,

(1) Oléarius, liv. III, chap. 17, traduction française, p. 303. On peut consulter, sur l'histoire de cette ville, l'ouvrage d'Iliinski : *Istoritcheskoïé opiçanié goroda Pskova*. — Herberstein assure que les Moscovites en ont renouvelé la population.

(2) Renouard de Bussierre, *Voyage en Russie*, p. 260.

pour 164,645. On avait apporté des draps, des soieries, des étoffes asiatiques, des livres, de la vaisselle, des pelleteries, des objets de fantaisie, etc. Parmi les 1,486 maisons 93 sont en pierre, et 153 ont au moins des fondemens en pierre. D'après des données officielles, on compte à Pskof 8,731 habitans.

Les districts de Porkhof et de Kholm, qui forment avec celui de Pskof la portion septentrionale du gouvernement, n'offrent rien de remarquable; mais le chef-lieu de celui de Toropetz, au sud-est, mérite de fixer un instant notre attention. TOROPETZ, à 350 verstes de Pskof, à 556 de Saint-Pétersbourg et à 708 1/2 de Moscou, tire son nom de la rivière Toropa qui, coulant de là au midi, se joint à la Duna près des confins des gouvernemens de Pskof, de Vitebsk et de Smolensk. C'est une ville ancienne et commerçante; sa population que Hassel porte à 12,000 habitans, ne s'élève guère qu'à 7,500; on y prépare des peaux de bonne qualité. Par la Toropa, la ville est en communication avec la Pologne et avec Riga, et dans une position extrêmement avantageuse pour le commerce. Elle est du reste entourée d'eau de toutes parts et baignée, outre la Toropa, par l'Obcha et l'Ouklénika, ainsi que par les lacs Solomino, Solikof, Ouklein, Koudine, Koudenetz et Iastsy, qui tous sont poissonneux. Sur une île de la Toropa on voit encore l'ancien fort avec ses remparts presque détruits. Toropetz renferme une cathédrale, 13 églises et 2 couvens; les maisons en pierre sont peu nombreuses et les rues n'ont d'autre pavé que les planchers en rondins.

On assure que le premier nom de Toropetz fut *Krivitch*. L'origine de la ville est inconnue; mais il en est fait mention à l'époque de la conversion de Vladimir au christianisme, qui y était introduit dès le xe siècle; néanmoins aujourd'hui même on conserve encore beaucoup de fêtes et de traditions païennes. Les Slaves, fondateurs de Toropetz, y établirent une république aristocratique, qui exista pendant tout le xiie siècle; mais au xiiie la ville perdit sa liberté et fut soumise à des princes dont le premier fut Mstislaf Mstislavitch. Vers la fin du xve siècle, elle tomba au pouvoir des Polonais. Reprise par les Russes l'an 1500, elle a été depuis, à plusieurs reprises, dévastée par des incendies : celui de 1758 consuma, dit-on, 7 églises et 580 habitations. (1)

(1) *Notice historique, géographique et politique sur la ville de Toropetz*, par Pierre Irodionof, traduite par Bacmeister, dans *St. Petersburg. Journal*, t. VI, p. 75-88.

Le district de VELIKIÉ-LOUKI (grandes prairies) continue la lisière méridionale, à l'ouest de Toropetz. Le chef-lieu du même nom, à 259 1/2 verstes de Pskof, à 465 de Saint-Pétersbourg et à 617 1/2 de Moscou, est situé sur le Lovath et sur la grande route, qui de l'Ingrie mène à Smolensk. On y compte plus de 3,000 habitans, 7 églises dont 4 en pierre, et un grand nombre de fabriques de cuir de Russie; c'est aussi une ville très ancienne.

Parmi les autres districts nous nous bornerons à citer celui d'Ostrof, le plus occidental du gouvernement; il est séparé de celui de Pskof par la Vélikaïa. OSTROF, sur la route de Vilna, à 51 verstes de Pskof, n'a rien de remarquable; mais une autre ville de ce district, *Izborsk*, mérite une mention particulière pour avoir été le siège de l'un des trois Varègues, fondateurs de l'état russe, de Trouvor, frère de Rurik (862); son nom lui vient, dit-on, d'Izbor, fils de saint Vladimir. Différens écrivains lui donnent aussi ceux de *Starigrad* (vieille-ville), de *Khounigrad* et d'*Olghinegrad*; ce dernier nom se rapporte à la princesse Olga. Izborsk, qui a été quelquefois le siège de petits princes apanagés, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg insignifiant. *Petchory* (en allemand *Pitchour*), sur les confins de Pskof et de la Livonie et sur la route de Verro, était du temps de Meyerberg la première ville russe de ce côté-là. Près de cette petite ville est le fameux couvent *Pskovo-Petcherskii*, de première classe (depuis 1813) et entouré d'une muraille en pierre. Ce couvent a son nom d'une grotte jadis habitée, dit-on, par un saint homme; il fut fondé en 1473 et construit dans sa forme actuelle en 1519. En 1764, il possédait 4,000 paysans.

11° GOUVERNEMENT DE RIAISAN.

Il faisait partie du grand gouvernement de Moscou, et en fut détaché par oukase du 24 août 1778, pour former une *lieutenance* particulière; on lui donna alors le nom de l'ancienne grande principauté dont il avait formé le noyau.

Ses bornes sont : au nord, le gouvernement de Vladimir; à l'ouest ceux de Moscou et de Toula, au sud et à l'ouest Tambof. Hassel lui a donné, en suivant la carte de Reymann, 781 m. c. géogr. d'étendue; M. Arsénief réduit ce chiffre à 730, et les évaluations plus précises du général Balachef que nous avons sous les yeux le fixent à 723 milles c. géogr. ou à 35,424 verstes carrées, ou à 3,690,022

déciatines (1). Sur ce total de l'étendue, 18,782 déciatines appartiennent aux villes et aux slobodes et comprennent aussi les pâturages communaux; 3,671,240 déciatines sont aux districts. Du reste ce total est spécifié de la manière suivante :

	1,708,859	déc. de terres cultivées ou labourables.
	277,488	— — pâturages.
	1,412,691	— — forêts.
	54,539	— — habitations.
	236,443	— — terres incultes et indéfrichables.
Somme égale	3,690,020	

L'Oka est le principal fleuve de ce gouvernement, dont il forme un instant la limite du côté de Moscou; pour arriver dans son centre elle coule avec beaucoup de détours au sud-est et se détourne ensuite vers le nord, se dirigeant vers Mourom, gouvernement de Vladimir; beaucoup de petites rivières s'y déchargent. Le Don, qui sort du gouvernement de Toula, et n'est point encore navigable, arrose la partie sud-ouest du gouvernement. Les lacs sont nombreux, mais peu considérables; cependant nous citerons dans la partie septentrionale les lacs Pogojskoï, Svaitoï, Velikoïé, Martinof, qui ensemble n'en forment qu'un d'où découle le Pra dans la direction du sud et où débouche au nord la Polia; enfin le lac de Goucefsk.

Le territoire du gouvernement de Riaisân est divisé par l'Oka en deux parties inégales et d'un aspect très différent. Celle qui est située au sud de cette rivière et sur sa rive droite est élevée; l'air y est pur, le climat bon et le sol fertile; l'agriculture est la principale et presque l'unique occupation des habitans, particulièrement dans les districts d'Oranienbourg et de Donkof où l'époque de la récolte attire ordinairement un grand nombre de moissonneurs des gouvernemens voisins. L'autre partie du territoire, sur la rive gauche de l'Oka, est en général unie, basse, couverte de bois, de marais et de lacs; les lieux découverts sont sablonneux et ne peuvent recevoir aucune culture. De cette circonstance il résulte que les habitans de ces districts sont obligés d'acheter les grains nécessaires à leur con-

(1) Voir le tableau en langue russe dressé pour l'année 1821 et intitulé : *Obchtchaïa statistitcheskaïa Tablitza goubernii sostoïachtchikh pod glavnom oupravleniem gheneral-goubernatora Balacheva.* Voir aussi la *Notice sur le gouvernement de Riaizan*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 17.

sommation et d'aller travailler au-dehors pour s'en procurer les moyens. « L'uniformité des plaines centrales, dit Malte-Brun (1), cesse un peu dans le gouvernement de Riaisân; pourtant les districts situés au sud de la capitale (c'est-à-dire du chef-lieu) offrent dans leur sol fertile en grains peu de variétés pittoresques. Les collines agréables, les coteaux ombragés, les vallées abritées, ne commencent que sur les bords de l'Oka. Plus au nord, la contrée prend un caractère agreste : de vastes forêts entourent les lacs nombreux et en partie considérables (10 verstes au plus) du district de Iégoriefsk, et dont la rivière de Pra conduit les eaux dans l'Oka ». Le Don, l'Ocetr et la Pronia sont encaissés dans un lit rocailleux. Le pays est sain et son climat tempéré.

Généralement fertile, le gouvernement de Riaisân l'est surtout dans la partie méridionale. Il produit une grande abondance de blé dont l'excédant entre dans le commerce. En 1821, on en a semé 1,827,216 tchetvertes et récolté 6,496,316 tchetvertes; la moyenne des moissons est habituellement de 5 à 6 millions. On cultive de plus le tabac : celui de Bereznikof, petit endroit à peu de distance du chef-lieu, est très fort et d'une qualité supérieure. Dans les districts de Zaraïsk et de Iégorief on cultive avec succès le houblon dont on expédie de grandes quantités à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Le jardinage produit d'excellens légumes, surtout des choux : on comptait en 1821 7,427 jardins et 62,238 potagers; les produits de cette culture ont leur débouché soit à Moscou, soit dans les foires périodiques des alentours.

Nous avons vu que près de la moitié de la superficie consiste en terres labourables : les forêts en occupent près d'un tiers; de celles-ci 427,743 déciatines sont à la couronne. Les plus belles sont dans la partie septentrionale : outre les pins et les sapins, elles se composent de chênes, de tilleuls et de bouleaux. De beaux pâturages favorisent l'éducation des bestiaux; mais au lieu d'entretenir de nombreux troupeaux, on loue le plus souvent ces pâturages aux paysans de l'Oukraine, qui y conduisent des troupeaux de bœufs. En 1824, on comptait 292,172 têtes de gros bétail et 769,976 moutons; le prince N. Dolgorouki possédait dans le village de Deugtinniyé-Borki, district de Sapojok, 5,000 moutons de race moldave. On comptait en même temps 334,116 chevaux et la couronne en réunissait 1,000 dans son haras de Skopine. La pêche et la chasse sont

(1) Nouv. éd. T. VI. p. 294.

d'un faible rapport, mais suffisantes pour la consommation; on prend des cailles en grande quantité; les abeilles donnent un revenu annuel d'environ 250,000 roubles. Les carrières fournissent des meules et des dalles pour le pavage.

A quelques milliers de Mordouans et de Tatars près, la population ne consiste qu'en Russes. La révision de 1796 avait donné, sans la noblesse, 941,369 individus dont 449,423 mâles et 491,946 du sexe féminin; le général Balachef porte ce nombre, pour 1821, à 1,032,043, et la *Notice* du *Journal de Saint-Pétersbourg*, pour 1824, à 1,152,217, et pour 1827 (approximativement), à 1,204,127; M. Arsénief l'évalue, pour 1831, à 1,100,000, et Hassel, que Malte-Brun a pris pour guide ne s'arrête qu'au chiffre de 1,300,000. Pour nous fixer, à cet égard, examinons le mouvement de la population pendant un certain nombre d'années; l'éparchie de Riaisân ayant les mêmes limites que le gouvernement, les chiffres publiés par le saint-synode peuvent nous servir.

1823	mar.		naiss.	49,381	décè.	20,218	exc. des n.	29,163
1825	—	9,835	—	46,129	—	21,893	—	24,226
1826	—	11,211	—	50,414	—	26,606	—	23,808
1827	—	11,756	—	50,531	—	24,711	—	25,820
		32,802	—	196,455	—	93,428	—	103,017
Termes moyens. .		10,934	—	49,104	—	23,357	—	25,754

La moyenne des mariages multipliée par 124 donne 1,355,836; celle des décès multipliée par 38 ne donne que 887,566; mais la mortalité étant évidemment faible, il faut multiplier cette moyenne par un chiffre plus fort assorti à cette proportion avantageuse; la moyenne des naissances multipliée par 26 fait 1,276,704, ce qui serait à-peu-près le chiffre de M. Balachef, plus l'excédant de dix à douze ans. Ces calculs nous autorisent à fixer la population à 1,200,000 âmes, chiffre qui, divisé par 723, donne pour la population relative 1,660, proportion assez avantageuse. On comptait en 1821, 12 villes et 3,422 villages; 6,410 maisons dans les villes et 126,602 dans les villages; en tout 133,012; 853 villages avaient des églises.

En admettant comme total de la population en 1821, le chiffre 1,032,043, le général Balachef le divise ainsi : dans les villes et leurs banlieues 49,680, dans les districts 982,363; payant l'impôt 993,234,

ciant de Moscou, Larine, moyennant un don de 120,000 roubles, a fondé en 1819 dans son village natal de Loubitchi, district de Zaraïsk, une école où l'on enseigne la lecture, l'écriture, la religion, la grammaire et l'arithmétique; ce patriote a doté le même village d'une banque d'emprunt au capital de 40,000 roubles.

Riaisân est le siége d'un gouverneur militaire dont dépend aussi Tambof; on évaluait en 1808 les revenus du gouvernement à 3,962,000 roubles; l'état des dépenses n'excède pas nominalement 67,456 roubles en argent. M. Balachef nous fait connaître en détail le revenu de la couronne dans l'année 1821; voici ses chiffres :

Impôts directs de toute nature . .	2,980,327 roubles.
Boissons	5,413,443
Sel	141,601
Forêts.	5,507
Poste	118,776
Obrok (1)	3,309
Recettes diverses	545,153
TOTAL.	9,208,116

Les armes du gouvernement, qui sont celles de l'ancienne grande-principauté, consistent en une figure de prince dans un champ d'or; le prince tient de la main droite une épée, et de la main gauche le fourreau. Riaisân est une éparchie de seconde classe, dont le titulaire porte communément le titre d'archevêque *de Riaisân et de Zaraïsk*; 14 couvens dont 3 de femmes et 832 églises, dont 12 cathédrales, dépendent de cette éparchie.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Riaisân, Zaraïsk, Iégoriefsk, Kacimof, Spask, Sapojok, Raijsk, Ranenbourg ou Oranienbourg, Donkof, Skopine, Pronsk et Mikhaïlof.

RIAISAN, chef-lieu du gouvernement, situé par 54° 37' 41" de lat. et 57° 25' 39" de long., au sud-est de Moscou, dont il est éloigné de 190 verstes, et à 888 verstes de Pétersbourg, est bâti sur la Troubège, qui est un bras de l'Oka et à une verste de ce fleuve. C'est une ville insignifiante, mais qui a fait de grands progrès depuis 1783, où l'on n'y comptait encore que 1,863 habitans, tandis qu'on lui en donne aujourd'hui 8,866 (2). On y trouve, outre les restes de l'an-

(1) Voir notre *Statistique générale*, p. 287.

(2) Nous lisons ainsi au lieu de 18,866 que nous avons trouvé dans les rapports, sans doute par une faute d'impression.

cien rempart et l'archevêché qui est l'ancien palais des princes, trois cathédrales, 17 églises, dont 3 en pierre, 4 couvens, 1 séminaire, etc. La plupart des maisons sont en bois et un plancher en madriers occupe encore la place du pavé.

Riaisân n'est pas l'ancienne ville de ce nom, première capitale de la grande-principauté : celle-ci, détruite par les Tatars en 1568, occupait, dit-on, l'emplacement actuel de *Staraïa-Riaisân*, village sur l'Oka, à 50 verstes vers le sud-est du chef-lieu; elle devint, par le partage que Vladimir-le-Grand fit de ses états entre ses fils, le siège d'une principauté particulière qui s'éleva à une puissance respectable. Mais la ville actuelle de Riaisân ne porte ce nom que depuis 1778 où Catherine II le lui imposa : auparavant elle avait celui de Péréïaslavl Riaisânskoïé, et c'est sous le grand-prince de Riaisân Oleg qu'elle était devenue la résidence. On ne connaît pas l'époque précise de sa fondation. Riaisân n'a jamais rien eu de commun avec le Rysaland des *sagas*, que rappelle Malte-Brun, à l'occasion de cette ville, dans la précieuse description qu'il a donnée de ces contrées. (1)

Zaraïsk sur l'Ocetr et sur la route de Moscou, à 134 verstes de cette capitale, à 832 de Saint-Pétersbourg et à 56 du chef-lieu, est à peu de distance de la limite des gouvernemens de Toula et de Moscou. Elle est digne d'attention par la citadelle ou le Kreml qu'on y trouve encore et par les foires et marchés qui s'y tiennent, surtout pour le commerce des bestiaux. On évalue la population à 4,500 âmes.

Kacimof, sur la rive gauche très escarpée de l'Oka, à l'endroit où cette rivière reçoit la Babinka, est à 135 verstes de Riaisân, sur la route qui mène de là à Nijni-Novgorod, à 325 verstes de Moscou et à 1,023 de Pétersbourg. La slobode tatare est sur un point très élevé : mais toute la ville est située sur une éminence. Voici ce qu'en dit M. Vsévolojski dans son *Dictionnaire :* « La montagne sur laquelle elle est située est calcaire, ainsi que tout ce bord de l'Oka qui abonde en pierres de taille; malgré cela toute la ville est bâtie en bois et pavée de même. Les Tatars, pendant leur domination, ont mieux profité de cet avantage; car on voit jusqu'à cette heure des restes de plusieurs bâtimens considérables en pierre, particulièrement les ruines du palais des rois, une tour qui servait de beffroi, une mosquée et un cimetière dans lequel on aperçoit encore un grand mau-

(1) *Géographie*, t. VI, p. 296 de la nouvelle édition, si laborieusement complétée par le savant M. Huot.

solée élevée sur la tombe du terrible khan Chag-Ali, mort en 1520, avec une inscription arabe. Kacimof contient actuellement 2 couvens, 11 églises, 2 chapelles, 2 mosquées, 1 maison de charité et 778 (sans doute 1,700?) maisons. » Le même auteur donne à Kacimof 4,549 habitans des deux sexes; d'autres ont porté ce nombre jusqu'à 9,000 et au-delà; on y compte plus de 500 Tatars.

Kacimof n'a jamais fait partie de la grande-principauté de Riaisân: ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette ville dépendait de celle de Moscou. On assure qu'elle se nommait Gorodetz au moment où Vassilii Vassiliévitch *temnoï* la conféra comme apanage à Kacim, fils du tsar de Kasân, et que le parti contraire à la Russie avait expulsé. De Kacim la ville prit le nom de Kacimof. Elle forma alors, sous la suzeraineté des princes de Moscou, une tsarie tatare jusqu'au règne de Mikhaïl Fœdorovitch, où l'apanage fit retour à la couronne. A Kacim succéda Danijar; en 1488 celui-ci eut pour successeur son fils Nordoulat, qui laissa le trône, en 1496, à son fils Saltygân. Le dernier tsar, Ourmamet, périt en 1610 à Kalouga. Oléarius (1) a trouvé le dernier rejeton de sa famille à *Kacimogorod*, qui est notre ville de Kacimof; la planche qui accompagne son récit montre les ruines de la tour et autres dont parle M. Vsévolojski.

Les autres villes de district ne sont pas assez considérables pour mériter une description, et il n'y en a pas d'autres dans le gouvernement.

12°. Gouvernement de Toula.

Toula a formé d'abord une province du grand gouvernement de Moscou, et en fut détaché en 1777 pour former une lieutenance séparée. Gouvernement depuis 1796, cette contrée est bornée au nord par celui de Moscou, à l'est par celui de Riaisân et dans une faible étendue par celui de Tambof, au sud par Orel qui le contourne aussi à l'ouest où Kalouga forme surtout la limite. (2)

A l'arpentage général on a trouvé au gouvernement qui nous

(1) *Voyage*, trad. de Wicquefort, in-fol., t. I, p. 389.

(2) Le tableau de M. Balachef cité plus haut, comprend aussi le gouvernement de Toula; il nous a été fort utile. A défaut de la Description de ce gouvernement, publiée en russe et en français (Toula, 1774, in-8°), par le professeur Dilthei, nous nous servons d'un extrait de son livre imprimé dans le recueil allemand académique *Neues St. Petersb. Journal*, année 1782, t. I, p. 71-88. Des journaux plus récens nous ont fourni quelques autres données.

occupe 531 m. c. g.; ce chiffre, M. Arsénief l'a porté à 545, et Hassel, suivant la carte de Reymann, à 558. D'autres en ont adopté un plus faible. M. Balachef a repris le chiffre de l'arpentage et il l'a précisé ainsi qu'il suit. Il réduit les 531 m. c. g. en 26,026 verstes carrées ou en 2,711,082 déciatines, ainsi partagées :

Terres en culture ou labourables. . . .	1,888,317
Pâturages.	213,178
Forêts.	476,326
Habitations et dépendances.	68,791
Terres improductives.	68,469
Somme égale	2,715,081

Cette contrée plate et monotone, mais riche et bien peuplée, n'offre ni lacs, ni rivières considérables; car l'Oka n'y touche du côté de l'ouest que pour en marquer la limite septentrionale, et le Don qui y sort du lac Ivanof, à peu de distance de Toula, n'est encore qu'un ruisseau sans importance. Cependant elle ne manque pas d'eaux, arrosée qu'elle est par de petites rivières (suivant M. Vsévolojski, par plus de 200), telles que l'Oupa, la Krassivaïa Metcha, le Tchern, la Souja, la Plava, l'Ocetr, etc.

« C'est dans une plaine uniforme, dit Malte-Brun, que s'étend le gouvernement de Toula; et cette plaine, pour faire *excuser* son aspect monotone, n'a pas même le mérite d'une grande fertilité (1). » Cette dernière observation manque d'exactitude, et Malte-Brun semble la réfuter lui-même en continuant ainsi : « Car lorsque nous aurons dit qu'il y vient *beaucoup* de seigle, de blé sarrasin, de millet, un peu de froment; que le jardinage produit des pommes, des cerises, des choux, des pois-goulus, des concombres; que les forêts contiennent tous les arbres communs à la Russie centrale, mais en faible quantité; que les abeilles nourries de la fleur de til-

(1) *Géographie*, nouv. édit., t. VI, p. 296. Nous citons ces passages, quoique nous ne pensions pas qu'un pays ait besoin de se faire pardonner sa nature, et quoiqu'ils renferment des erreurs matérielles dont nous ne prenons pas sur nous la responsabilité. Qu'est-ce, par exemple, que le *petit royaume* de Toula? Nous ne souscrivons pas non plus aux réflexions politiques qui suivent, et que Malte-Brun a traduites de Hassel; enfin, il ne nous est pas démontré que la population du gouvernement soit d'origine finnoise, viatitche ou autre. Du reste, nous rendons hommage à l'érudition de Malte-Brun, et nous admirons le vif coloris de son tableau.

leul et de sarrasin, donnent de bon miel; que les oiseaux chantans sont apprivoisés, instruits et exportés en assez grand nombre; enfin que la chasse et la pêche sont peu productives, nous n'aurons rien omis de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce petit royaume. Mais cette plaine monotone est cultivée avec beaucoup d'assiduité et même avec beaucoup de soin, par une population nombreuse de serfs, laborieux, dociles et obéissans. » Le fait est que, sans être agréable ni pittoresque, le sol, un peu maigre et sec, est néanmoins très productif et la culture l'améliore tous les jours; deux tiers du gouvernement y sont propres, et Hassel dit avec raison que « on ne voit à perte de vue que des champs de blé et des prairies entrecoupées de légères éminences (surtout le long des rivières) (1). » Le climat est sain et assez tempéré.

Les districts de Bogoroditsk et de Biélef sont les plus propres à l'agriculture; mais celle-ci forme dans tout le gouvernement la principale occupation des habitans. En 1808, la moisson a donné 6,616,359 tchetvertes de blé, ce qui est beaucoup plus qu'il n'en faut pour la consommation. En 1821, on a semé 1,864,981 tchetvertes, et récolté 5,672,217. On obtient généralement le 4ᵉ et même le 5ᵉ grain. On a moulu, en 1821, 1,764,471 tchetvertes de blé; mais ce chiffre ne représente pas, sans doute, toute la consommation. Le froment et la *lédianka* viennent presque exclusivement dans les deux districts nommés ci-dessus; le seigle, l'orge et l'avoine réussissent dans tous. Presque tous les paysans cultivateurs ont un jardin où ils plantent beaucoup de légumes; il y en avait en tout, en 1821, près de 50,000 dont 5,871 jardins proprement dits, et 43,450 potagers. On cultive aussi beaucoup de chanvre et de lin. Les forêts ne couvrent guère qu'un sixième du gouvernement; 65,665 déciatines alimentent la manufacture d'armes du chef-lieu. Ainsi que l'a dit Malte-Brun, la chasse et la pêche ne donnent qu'un faible produit; l'éducation des bestiaux est aussi peu avancée. Cependant on comptait, en 1821, 292,559 têtes de gros bétail, et 1,066,976 moutons. Les chevaux étaient au nombre de 361,811; 41 haras en entretenaient 2,418. Les produits du règne minéral sont peu considérables, si ce n'est le fer.

Sauf quelques ouvriers et colons allemands, toute la population consiste en Russes, et l'éparchie du culte grec orthodoxe embrasse tout le gouvernement, sans aller au-delà. La révision de 1796 avait donné 798,961 habitans, et, en comptant la noblesse,

(1) *Géographie de la Russie d'Europe*, p. 474.

806,205; M. Balachef porte le total à 969,942; Hassel l'a élevé à 1,093,800, et M. Arséniief adopte le même chiffre 1,100,000. Pour nous fixer au milieu de tant de variantes, consultons le mouvement de la population pendant une série d'années :

En 1823,	mar.	—	naiss. 44,364	décès	17,985	excéd.	26,379		
1825	—	9,024	—	44,606	—	21,042	—	23,564	
1826	—	10,190	—	44,309	—	26,547	—	17,762	
1827	—	10,468	—	48,554	—	24,422	—	24,134	
1830	—	7,281	—	52,007	—	34,603	—	17,377	
		36,963	—	233,740	—	124,599	—	109,216	
Termes moyens		9,240	—	46,768	—	24,919	—	21,843	

Un excédant si considérable a dû beaucoup ajouter à la population de l'année 1796, et fait déjà incliner la balance du côté du chiffre le plus fort.

La moyenne des mariages multipliée par 124 donne 1,145,760; celle des décès multipliée par 38 donne 946,922, et celle des naissances multipliée par 26 donne 1,215,968. D'après toutes ces données, le chiffre 1,100,000, loin d'être trop élevé, ne l'est peut-être pas assez; mais nous l'adoptons comme le plus probable. Il résulte de là pour ce gouvernement une population relative de 2,071 âmes, proportion très forte pour la Russie, et à laquelle n'atteignent encore qu'un petit nombre de gouvernemens. On comptait, en 1821, 12 villes, 1 slobode et 3,263 villages; les célos pouvaient être au nombre de 860. Il y avait en tout 111,573 maisons, dont 10,453 dans les villes, 4,490 dans la slobode, et 100,630 dans les célos, villages et hameaux.

Pour pouvoir indiquer la proportion entre les différentes classes d'habitans, nous adopterons un instant la population évidemment trop faible de M. Balachef. Les 969,942 individus se décomposaient ainsi : 483,974 mâles et 485,968 du sexe féminin; 67,868 dans les villes ou auprès des villes, et 902,074 dans les campagnes; 24,804 personnes exemptes de l'impôt et 932,715 qui le paient. Le tableau suivant spécifie ce nombre encore davantage :

Classes exemptes de l'impôt :	Clergé . .	12,252	dont 6,046 mâles.
	Noblesse .	6,407	3,146
	Raznotchintsi	3,798	1,797
	Iamtchiks. .	2,347	1,146
		24,804	12,135

Classes payant l'impôt : Marchands .	5,644	dont 2,812 mâles.
Bourgeois et artisans	33,394	15,658
Paysans de la couronne . . .	138,360	68,089
Paysans du domaine	335	156
Paysans des particuliérs. . .	750,497	376,863
Cultivateurs libres	1,810	893
Ouvriers des fabr. et manuf.	2,675	1,282
Total un peu différent	957,519	477,888

Les habitations sont généralement étroites et mauvaises, à cause du manque de bois; il règne peu d'aisance dans ce gouvernement, sans doute à cause de la surabondance de la population, dans un temps où les procédés nouveaux et l'activité de l'industrie n'ont pas exploité encore toutes les ressources du pays.

Généralement les habitans du gouvernement de Toula sont cultivateurs plutôt qu'industriels; on vante bien leur industrie domestique, mais outre la grande manufacture d'armes qui sera décrite plus bas, on ne cite pas beaucoup d'usines ou fabriques considérables. On n'en comptait en 1808 pas plus de 37; M. Balachef en indique 197, avec 2,380 ouvriers, mais dans ce nombre sont compris les ateliers d'un ordre inférieur. Le tableau officiel de l'année 1830 donne 72 fabriques, avec 2,490 ouvriers. Il paraît que dans ce nombre les ouvriers de la manufacture d'armes ne sont pas compris. La fabrication du cuir est encore la branche la plus importante. On comptait de plus, en 1821, 1,129 moulins dont 628 à eau; 38 brasseries d'eau-de-vie de grains, et 376 cabarets. Dans les brasseries, la distillation a donné 1,188,685 védros, et un revenu de 3,341,978 roubles; 725,175 védros se sont vendus dans les cabarets.

Sans être florissant, le commerce, dans ce gouvernement, n'est pas sans importance : il a son principal siège à Toula et à Biélef, et consiste surtout en grains, en chanvre et en lin; la première ville fait en outre beaucoup d'affaires en coutellerie et bijouterie en fer et acier, comme tabatières incrustées de métaux précieux et autres, en ustensiles et armes, en quincaillerie, etc. Le fer en barres, le sel et les denrées coloniales sont les principaux objets d'importation.

Pour l'instruction publique, Toula dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou : le nombre des élèves et des établissemens n'y est point proportionné à la force numérique de la population. On y trouvait en 1821 :

Écoles du clergé	7	avec	2,041	élèves		
— civiles	12	—	652	—	et 73 maîtres.	
— milit.	1	—	78	—		
	20	—	2,771	—		

Le nombre et la population des écoles ressortissant du ministère de l'instruction publique avaient diminué en 1826 : il y avait alors dans 9 écoles (dont un gymnase), 646 élèves avec 39 maîtres. Depuis, la proportion s'est améliorée, et en combinant les données de deux années consécutives nous pouvons donner pour 1831 et 1832 le total suivant :

Écoles du clergé (1831)	9	écoles	2,204	élèves	et 36	maîtres.
Écoles civiles (1832)	24	—	1,607	—	28	—
École militaire (1832)	1	—	94	—	11	—
	34		3,905		75	

ce qui ne donne toujours que 1 seul élève sur 281 habitans. Les écoles du clergé consistaient en 1 séminaire, 4 écoles de district, et 4 écoles paroissiales; les écoles civiles en 1 gymnase, 8 écoles de district et 13 écoles communales. Il y avait 2 typographies de la couronne et 2 lithographies appartenant à des particuliers.

Le chef de l'éparchie qui paraît être de fondation récente (car elle ne figure pas sur les listes relatives aux années 1776 et 1793 que nous avons sous les yeux), porte le titre d'évêque ou d'archevêque de *Toula et de Biélef;* en 1830 il y avait dans son diocèse 5 couvens dont 2 de femmes, et 849 églises dont 9 cathédrales. En 1821 on comptait dans 6 couvens 33 moines et 114 religieuses; il y avait 86 églises dans les villes et 773 dans les campagnes.

Toula est le siège d'un gouverneur militaire, dont a dépendu quelquefois Kalouga, mais qui d'autres fois réunissait les gouvernemens de Toula, Tambof, Riaisân, Orel et Voronège sous son autorité. L'*état* du gouvernement était en 1796 de 67,456 roubles en argent; en 1808 on évaluait le revenu de la couronne à 3,456,000 roubles en papier, et en 1821 à 9,208,116. Ces revenus M. Balachef les a spécifiés de la manière suivante :

Impôts directs de toute nature. . . .	2,273,472 r.
Boissons.	5,946,435
Sel.	354,993
Forêts.	49,974
A reporter	8,624,874

Report.	8,624,874
Poste.	163,988
Obrok.	13,471
Recettes diverses.	509,839
Somme égale	9,312,172

On comptait en 1783, parmi 1,816 familles nobles, 105 princières et 8 de comtes.

Les districts, au nombre de 12, portent les noms suivans : Toula, Alexine, Kachira, Vènef, Iépifane, Iéfrémof, Bogoroditsk, Novocil, Tchern, Krapivna, Odoïef et Biélef.

Toula, le chef-lieu du gouvernement, est situé sur l'Oupa, par 54° 11' 25" de lat. N. et 55° 19' 8' de longitude, à 175 verstes de Moscou et à 873 de Pétersbourg. « La ville de Toula, dit Clarke (1), prise de la hauteur qui la domine, et sur laquelle passe la route de Voronège, est très belle ; la Russie n'offre pas d'aspect plus agréable : la ville même, ses nombreux bâtimens blancs, ses dômes, ses tours, ses aiguilles élevées, les arbres qui bordent les éminences voisines, ceux qui sont dispersés dans la vallée, et les nombreux troupeaux paissant dans les pâturages qui environnent la ville, tout concourt à rendre ce coup-d'œil enchanteur. L'air retentit sans cesse du bruit agréable des manufactures, du son des cloches, des cris des bestiaux et des bruyans concerts des paysans qui chantent leurs airs nationaux et s'accompagnent, soit en frappant des mains, soit à l'aide de leurs pipeaux rustiques. On aperçoit aussi les nombreuses caravanes de l'Oukraine et du Don défilant en longues lignes sur un vaste espace. Tout cet ensemble formait un contraste si remarquable avec les scènes dont nos yeux étaient frappés depuis si long-temps dans les froides régions du nord, que nous nous crûmes un moment transportés subitement dans d'autres climats. »

La ville actuelle n'est pas ancienne, elle ne remonte pas au-delà de l'année 1509 où le grand-prince Vassili Ivanovitch la fit construire ; mais non loin de là, dit M. Vsévolojski, existait déjà plus anciennement une ville du même nom qui toutefois ne figure pas dans l'histoire du pays. Vassili l'avait fait fortifier, suivant l'usage russe, d'un mur en bois ; de 1514 à 1521 on y substitua un mur en pierres de taille et en briques, carré, crénelé et ayant quatre tours à ses angles : restauré en 1784, ce mur remarquable subsiste

(1) *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 240.

encore en partie; mais il n'a jamais pu défendre la ville de l'invasion des ennemis, Tatars, Lithuaniens, Polonais ou autres. Toula, placée sur la route que les Tatars de la Crimée suivaient pour marcher contre Moscou, a souvent été incendiée et livrée au pillage; de plus, cette ville, souvent disputée aux grands-princes et souvent abandonnée par eux, marquait peu de soumission au trône de Moscou et embrassait souvent le parti de ceux qui l'attaquaient. Elle se déclara successivement pour les faux Démétrius et devint une place d'armes du fameux brigand Khlopka (1). En 1717 la manufacture impériale d'armes y fut établie. Depuis, la ville eut encore quelquefois à souffrir des incendies: celui de 1781 mit en cendres 300 maisons, et celui de 1834 (juillet) en consuma, dit-on, jusqu'à 1,200 y compris la partie du Gostinoï-Dvor qui était en bois.

Il n'est pas étonnant que des malheurs de ce genre affligent de temps à autre une ville bâtie pour la majeure partie en bois, ayant des rues étroites et tortueuses. Du reste Toula est une des plus grandes de celles de second ordre: d'après les rapports officiels de 1830, elle avait 35,709 habitans. On lui donne, en y comprenant les faubourgs, un circuit de 14 verstes. De ses 28 églises trois seulement sont en bois; il y a en outre 2 couvens avec un séminaire, 17 hospices, un théâtre et beaucoup d'autres établissemens publics. Le Gostinoï-Dvor, outre ses 300 boutiques en pierre, en comprenait un plus grand nombre construites en bois. Les trois quartiers de la ville sont entourés d'un pareil nombre de faubourgs. Entre ceux qui sont séparés par la rivière, la communication est rétablie par des ponts dont l'un, en pierre, est jeté sur un ravin profond, au milieu de la ville. « Ses boutiques et ses places publiques, dit Clarke, offrent plus d'activité et d'industrie qu'on n'en trouve ordinairement en Russie. Le nombre des marchands, en y comprenant, je pense, les femmes, est porté à 4,000. On y voit quelques négocians très riches. » Le gymnase et le corps des cadets, ou École d'Alexandre, méritent d'être nommés. Le premier est entretenu aux frais de l'état, l'autre par la noblesse et au moyen d'un fonds qu'elle lui a assigné. On y enseigne la religion et l'histoire biblique, l'a-

(1) On trouve sur ce personnage d'un genre à part, sur sa bande et sur sa manière de faire la guerre, des détails intéressans et curieux, dans le roman de M. Boulgarine, *le Faux Démétrius*, 4 vol. in-12. Il en a paru une traduction française due à M. Victor Fleury, et dont l'éditeur est M. Brieff. Paris, 1832, 4 vol. in-12, chez Levrault.

rithmétique, la géométrie et la trigonométrie; les langues russe, française et allemande; l'algèbre, la géographie, l'histoire générale et l'histoire russe; la physique, l'architecture civile, la connaissance pratique des lois, l'artillerie et la fortification; la rhétorique et la littérature. Les élèves sont des enfans sans fortune de la noblesse; à leur sortie ils passent enseignes dans l'armée. Le nouveau local peut recevoir 150 personnes; ainsi qu'il a été dit, le nombre des élèves était en 1832 de 94 et celui des maîtres de 11. Toula a des fabriques de quincaillerie, de bijouterie en acier, de coutellerie, etc.

Mais l'établissement le plus important de Toula c'est sa célèbre manufacture d'armes (1). On en fait remonter l'origine à l'année 1632: mais l'établissement, fondé dans cette année par le Hollandais Vinnius et qui fut le premier qu'on eut en Russie pour la fabrication et pour la fonte du fer, s'élevait à 15 verstes de Toula sur l'emplacement de l'ancienne ville de ce nom; il tirait son minerai des environs de la rivière Aleva et de Dédilof, bourg du district de Biélef; beaucoup d'autres forges et fonderies de ce genre existaient dans les gouvernemens de Toula et de Kalouga. La manufactnre dont nous avons à parler est encore une création de Pierre-le-Grand : il l'établit par oukase du 15 février 1712.

Les premières machines mues par l'eau de la rivière Oupa furent construites par un forgeron russe appelé Sidorof, autrement Kraeilnikof, assisté du soldat Batichtchef qui lui-même inventa plusieurs machines curieuses pour le forage des canons à fusil. Un grand édifice en pierre, qui a été converti depuis en un arsenal et en divers magasins, fut destiné aux différentes manipulations; il fut construit de 1713 à 1718 par les prisonniers suédois qui avaient déjà creusé le canal du lac Ivanof, destiné, s'il avait pu être mené à fin, à joindre l'Oka et le Don. Pendant les années 1737 et suivantes, la manufacture fut réorganisée et agrandie; mais c'est à des étrangers, à l'Anglais John Jones et à l'Écossais Gascoigne que la Russie doit les perfectionnemens les plus récens et les plus utiles qui y on

(1) *Opiçanié Toulskavo oroujeïnavo zavoda*, par Joseph Hamel. Moscou, 1826 xx, 263, 69 et vi pages in-4°, avec 12 planches. Nous ne pouvons donner de cette savante description que quelques extraits qui nous sont fournis par les journaux. Quelques-unes de ces données nous semblent marquées au coin de l'exagération, commune à tous les écrivains russes. M. Tanski, jeune officier polonais, parle de la manufacture de Toula dans son *Tableau du système militaire de la Russie* p. 293, mais sans nous dire où il a puisé ses renseignemens.

été apportés, surtout en 1817. « Au moyen de ces perfectionnemens, dit M. Tanski, la quantité d'armes à feu qu'on peut fournir par an s'élève à 50,000 fusils ou mousquetons, et à 25,000 armes blanches; la mâchoire, le corps de platine, la batterie, la noix et la bride, sont fabriqués en fer chaud malléable et au coin. Les principales armes qui sortent de cette manufacture sont des fusils pour l'infanterie, des carabines de cavalerie, des mousquetons, des pistolets, des baïonnettes et des piques. » Le nombre de 50,000 fusils est le même que celui qu'on avait indiqué en 1790 au comte Fortia de Piles. Ce voyageur écrit à ce sujet : « On nous a dit qu'on pouvait faire jusqu'à 1,000 fusils par semaine; nous n'en croyons rien » (1). Cependant nous trouvons ailleurs des chiffres bien plus élevés. Celui de Hassel est plus bas de beaucoup : suivant lui, la manufacture pourvoit chaque année à l'armement de 15,000 hommes, indépendamment des objets divers en fer, en acier qui y sont fabriqués. M. Tanski dit encore : « le total des ouvriers du sexe masculin qui y sont employés est de 7,071 et de 9,613 du sexe féminin, non compris 3,562 paysans dans les dépendances de la manufacture. Son entretien coûte 124,168 roubles. La Sibérie lui fournit 70,000 pouds de fer, et 10,000 d'acier brut. » Malgré ce grand nombre d'ouvriers, les ateliers, marteaux, fonderies, fourneaux, etc., ne sont pas nombreux; mais il faut savoir que la plupart des ouvriers travaillent chez eux. M. Tanski, ennemi généreux de la Russie, ne répète pas cette assertion de M. Huot que « les ouvrages sont, en général, d'une qualité médiocre, » et l'on ne pourrait sans doute plus dire aujourd'hui, avec le comte Fortia, qu'il est très rare de trouver quelque chose qui n'ait aucun défaut. « Les mines de fer, dans le voisinage de la ville, sont très considérables, dit Clarke; elles occupent une étendue de plus de 10 milles (anglais), dans une contrée quelquefois montagneuse, couverte de forêts épaisses. La totalité du sol environnant est imprégnée de fer ; mais le minerai le plus riche se rencontre vers l'ouest; il est à peine caché par un banc tantôt de sable mêlé avec le terreau, tantôt de sable pur de 14 pouces au plus d'é-

(1) *Voyage de deux Français*, etc., t. V, p. 4. Clarke (*Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 237) fait une observation semblable : « Malgré tous les obstacles, dit-il, on prétend qu'il sort de la manufacture, dans le cours ordinaire des affaires et sans aucun ordre particulier du gouvernement, 1,300 mousquets par semaine; mais on donne le nom de mousquet à des objets qui à peine ont quelque ressemblance avec cette arme. »

rithmétique, la géométrie et la trigonométrie; ... de 38 milles de
française et allemande; l'algèbre, la géograph...
et l'histoire russe; la physique, l'architectu... de Kalouga, à 52
pratique des lois, l'artillerie et la fortif... élevée, formée par la
littérature. Les élèves sont des enfans ... d'environ 1,800, sont
leur sortie ils passent enseignes dan... brassent une bonne bière
recevoir 150 personnes; ainsi qu'i... forges et usines de *Doubensk*.
était en 1832 de 94 et celui des ... méridional, séparé par l'Oka du
de quincaillerie, de bijouterie ... verstes de Moscou, et à 105

Mais l'établissement le pl... gouvernemens. C'est une ville de
manufacture d'armes (1). O... : elle était, pendant quelque
mais l'établissement, for... roi détrôné de Kasán. VENEF,
nius et qui fut le premi... de Toula, est à 48 1/2 verstes de
pour la fonte du fer ... habitans, dont beaucoup de mar-
ment de l'ancienne ... de districts nous ne nommerons plus
de la rivière Alev... sur l'Oupa, non loin de la frontière du
coup d'autres f... de Toula. Cette ville de 3,000 âmes
gouvernemens ... des princes de Tchernigof, et paraît avoir donné
avons à parl... *Odoïefski*. BIÉLEF, à 121 verstes de Toula,
blit par ou... la plus importante du gouvernement. Elle
Les pre... la plus occidentale, sur l'Oka qui favorise
construit... Il y en a jusqu'à 7,000, dans 1,054 maisons.
cilnikof ... au nombre de 153. La ville est ancienne:
sieurs ... en font mention comme d'un siége des Viati-
grand ... également des princes de Tchernigof.

13° GOUVERNEMENT D'OREL.

Il composait avec Koursk le gouvernement de Bielgorod tel qu'il fut formé en 1765 du démembrement d'un grand gouvernement de ce même nom qui existait depuis 1726; ce grand gouvernement auquel avaient été réunies plusieurs portions de celui d'Asof, organisé en 1708, était lui-même enclavé dans celui de Kief, formé à la même époque. Ceci semble prouver qu'on regardait Orel comme appartenant à la Petite-Russie: en effet, ce gouvernement, comme celui de Koursk, est en partie habité par des Petits-Russes et des Cosaks; mais ces habitans, d'ailleurs en minorité, y sont arrivés après les Grands-Russes, leurs voisins, et le territoire appartenait en très grande partie aux derniers. Le gouvernement fut organisé par oukase du 5 septembre 1778, et ouvert l'année suivante; trois villages (Lou-

'hanghelsk) furent élevés au rang de villes pour
·icts, ce que les deux premiers ne sont plus.
· les gouvernemens de Kalouga et de
l'ambof et de Voronège, au sud par
rnigof et Smolensk. Sa longueur, de l'ouest
es et sa largeur de 200. L'étendue qu'on lui
ıntage général était de 800 m. c. g.; Hassel lui
rès la carte de Reymann; mais M. Arsénief réduit
, qui est celui qu'avait trouvé en 1821 M. le géné-
dont le tableau embrasse encore notre gouvernement.
.ustrateur éclairé réduit ce nombre (788) en verstes car-
t en trouve 38,616 ou 4,022,508 déciatines; 24,501 décia-
partenaient aux villes et slobodes, avec leurs dépendances, et
07 aux districts. Il spécifie le total de la manière suivante :

rres en culture ou labourables. .	2,163,112	déciatines.
turages	329,364	
rêts	1,285,008	
bitations et dépendances	92,485	
rres improductives	152,538	
Somme égale	4,022,507	

ouvernement ressemble peu à celui de Toula si ce n'est pour
ilité encore beaucoup plus grande : le sol est généralement
, des collines calcaires y forment des vallées profondes. On y
peu de marais, peu de bruyères, peu de terrains maigres;
équemment un sable léger mêlé avec des matières fécondan-
fertilité, remarquable surtout du côté de l'est, est pourtant
;énérale; la Russie a peu de contrées qui, sous ce rapport,
rtent sur celle-ci. Une culture active vient au secours de cette
; naturelle du sol généralement bien arrosé. Ses eaux se par-
entre le Volga et le Dniépr, mais la pente du terrain est sur-
rigée vers ce dernier. Les principales rivières du gouverne-
ont la Dessna, l'Oka et la Sossna; on peut nommer en outre
, la Korma, la Souja, la Jizdra, etc. Le Don ne fait que tou-
la frontière orientale. La Dessna, après sa sortie du gouver-
t de Smolensk, devient navigable à Troubtchefsk, et entre
; gouvernement de Tchernigof, arrosant la partie occidentale
i d'Orel. L'Oka a sa source sur les confins de ce dernier gou-
ient avec celui de Koursk; elle le traverse du sud au nord,
rès du chef-lieu, se dirige à l'ouest vers Mtsensk et Biélef,

paisseur. Les célèbres forges de Demidof, distantes de 38 milles de Toula, tirent leur minerai de ce lieu. »

ALEXINE, ville de district, située sur la route de Kalouga, à 52 verstes du chef-lieu, est sur une éminence élevée, formée par la rive droite de l'Oka. Les habitans, au nombre d'environ 1,800, sont industrieux et font le commerce : ils brassent une bonne bière. Dans le même district se trouvent les forges et usines de *Doubenski*. KACHIRA, chef-lieu du district septentrional, séparé par l'Oka du gouvernement de Moscou, est à 250 verstes de Moscou, et à 105 de Toula, sur les confins des deux gouvernemens. C'est une ville de 2,500 âmes, et assez commerçante : elle était, pendant quelque temps, l'apanage d'Abd-al-Latif, roi détrôné de Kasân. VENEF, plus au sud, mais au nord-est de Toula, est à 48 1/2 verstes de cette ville; on y compte 3,400 habitans, dont beaucoup de marchands. Parmi les autres villes de districts nous ne nommerons plus que les suivantes : ODOÏEF, sur l'Oupa, non loin de la frontière de Kalouga, et à 80 1/2 verstes de Toula. Cette ville de 3,000 âmes dépendait autrefois des princes de Tchernigof, et paraît avoir donné son nom aux princes Odoïefski. BIÉLEF, à 121 verstes de Toula, est après celle-ci la ville la plus importante du gouvernement. Elle est située dans la partie la plus occidentale, sur l'Oka qui favorise le commerce des habitans. Il y en a jusqu'à 7,000, dans 1,054 maisons. Les boutiques étaient au nombre de 153. La ville est ancienne : dès 1147 les chroniques en font mention comme d'un siège des Viatitches. Elle dépendait égalcment des princes de Tchernigof.

13° GOUVERNEMENT D'OREL.

Il composait avec Koursk le gouvernement de Bielgorod tel qu'il fut formé en 1765 du démembrement d'un grand gouvernement de ce même nom qui existait depuis 1726; ce grand gouvernement auquel avaient été réunies plusieurs portions de celui d'Asof organisé en 1708, était lui-même enclavé dans celui de Kief, formé à la même époque. Ceci semble prouver qu'on regardait Orel comme appartenant à la Petite-Russie : en effet, ce gouvernement, comme celui de Koursk, est en partie habité par des Petits-Russes et des Cosaks; mais ces habitans, d'ailleurs en minorité, y sont arrivés après les Grands-Russes, leurs voisins, et le territoire appartenait en très grande partie aux derniers. Le gouvernement fut organisé par oukase du 5 septembre 1778, et ouvert l'année suivante; trois villages (Lo

gân, Defchkino et Arkhanghelsk) furent élevés au rang de villes pour devenir chefs-lieux de districts, ce que les deux premiers ne sont plus.

Orel est borné au nord par les gouvernemens de Kalouga et de Toula, à l'est par ceux de Tambof et de Voronège, au sud par Koursk, à l'ouest par Tchernigof et Smolensk. Sa longueur, de l'ouest à l'est, est de 600 verstes et sa largeur de 200. L'étendue qu'on lui donnait d'après l'arpentage général était de 800 m. c. g.; Hassel lui en donne 849 d'après la carte de Reymann; mais M. Arsénief réduit ce chiffre à 790 qui est celui qu'avait trouvé en 1821 M. le général Balachef dont le tableau embrasse encore notre gouvernement. Cet administrateur éclairé réduit ce nombre (788) en verstes carrées, et en trouve 38,616 ou 4,022,508 déciatines; 24,501 déciatines appartenaient aux villes et slobodes, avec leurs dépendances, et 3,998,007 aux districts. Il spécifie le total de la manière suivante :

Terres en culture ou labourables. .	2,163,112	déciatines.
Pâturages	329,364	
Forêts	1,285,008	
Habitations et dépendances. . . .	92,485	
Terres improductives.	152,538	
Somme égale . . . . - . . .	4,022,507	

Ce gouvernement ressemble peu à celui de Toula si ce n'est pour sa fertilité encore beaucoup plus grande : le sol est généralement ondulé, des collines calcaires y forment des vallées profondes. On y trouve peu de marais, peu de bruyères, peu de terrains maigres, mais fréquemment un sable léger mêlé avec des matières fécondantes. La fertilité, remarquable surtout du côté de l'est, est pourtant assez générale; la Russie a peu de contrées qui, sous ce rapport, l'emportent sur celle-ci. Une culture active vient au secours de cette fertilité naturelle du sol généralement bien arrosé. Ses eaux se partagent entre le Volga et le Dniépr, mais la pente du terrain est surtout dirigée vers ce dernier. Les principales rivières du gouvernement sont la Dessna, l'Oka et la Sossna; on peut nommer en outre l'Orlik, la Korma, la Souja, la Jizdra, etc. Le Don ne fait que toucher à la frontière orientale. La Dessna, après sa sortie du gouvernement de Smolensk, devient navigable à Troubtchefsk, et entre dans le gouvernement de Tchernigof, arrosant la partie occidentale de celui d'Orel. L'Oka a sa source sur les confins de ce dernier gouvernement avec celui de Koursk; elle le traverse du sud au nord, passe près du chef-lieu, se dirige à l'ouest vers Mtsensk et Biélef,

et entre dans Kalouga (voir p. 135); depuis Orel elle est navigable. Les sources de la Sossna ne sont pas loin de celles de l'Oka : elle coule au nord-est, reçoit sur ses deux bords plusieurs rivières, et se joint au Don sur les confins du gouvernement de Voronège. Les lacs sont ici peu nombreux, et il n'y en a pas de considérables. Le climat est égal, tempéré et même doux ; l'air est très sain.

L'agriculture est la principale industrie des habitans de ce gouvernement qui produit en abondance toute espèce de blé, et qui a quelquefois donné le 7ᵉ et même le 10ᵉ grain. La récolte a été, en 1802, de 9,200,693 tchetvertes, et en 1808, de 8,076,623; en 1821, on n'a récolté que 5,114,112 tchetvertes; les semailles avaient été de 1,872,326 tchetvertes. On a moulu dans cette année 1,263,954 tchetvertes. Le pays produit en outre un peu de lin et beaucoup de chanvre, du tabac, du pavot, du houblon, etc. Les légumes et les fruits sont communs; on comptait en 1821, 6,256 jardins, et 92,872 potagers. Les forêts, composées de bouleaux, d'aunes, de pins, d'érables, de tilleuls et de chênes, occupent près du tiers de la surface; la couronne en possède 434,369 déciatines. Les oiseaux sauvages abondent dans cette contrée; on y prend beaucoup de cailles, et la chasse fournit aussi des lièvres et des renards. L'éducation des bestiaux, si avancée dans les provinces méridionales, commence ici à fleurir, et les races s'améliorent : on comptait, en 1821, 287,388 têtes de gros bétail et 631,940 moutons; plus, beaucoup de porcs et de volaille. On élève aussi beaucoup d'abeilles. Les chevaux étaient au nombre de 488,853; on en entretenait 2,921 dans 41 haras.

Le gouvernement d'Orel n'est pas seulement habité par des Grands-Russes : ainsi que dans celui de Koursk, il y a beaucoup de Petits-Russes et de Cosaks, et nous avons déjà dit qu'une partie de ces deux gouvernemens aurait pu être comprise par nous dans la description de la Petite-Russie. Cependant il n'y a aucune raison pour attribuer les gouvernemens entiers plutôt à celle-ci qu'à la grande (1). Quoi qu'il en soit, les habitans d'Orel sont à-peu-près tous Russes et de la religion dominante, et comme le gouvernement

(1) Nos études encore incomplètes sur ce point, ne nous mettent pas en état de retracer la limite entre les deux grandes divisions, et nous ne sachions pas qu'un autre l'ait fait. Orel et Koursk étaient enclavés dans le gouvernement de Bielgorod formé par Pierre-le-Grand, ce qui semble les désigner comme des villes des Petits-Russes plutôt que de la Grande-Russie. Nous cherchons sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, des lumières qui nous manquent encore, à notre grand regret.

a les mêmes limites que le diocèse les publications du saint-synode peuvent nous servir.

La révision de 1796 avait donné 934,949 individus; ce chiffre est porté par M. Balachef à 1,132,763. D'après M. Arsénief la population serait de 1,260,000 âmes, et d'après Hassel de 1,299,500.

Le mouvement de la population a été dans une série d'années ainsi qu'il suit :

En 1823	mariag.		naiss.	62,910	décès	33,064	excéd.	29,846
1825	—	12,402	—	68,979	—	45,037	—	23,942
1826	—	13,341	—	67,080	—	50,203	—	16,877
1827	—	13,215	—	67,945	—	44,682	—	23,263
1830	—	11,160	—	68,110	—	48,854	—	19,256
		50,118	—	335,024	—	221,840	—	113,184
Termes moyens :		12,529	—	67,004	—	44,368	—	22,636

La moyenne des mariages multipliée par 124 donne 1,553,596 ; celle des décès multipliée par 38 donne 1,685,984 ; et celle des naissances multipliée par 26 donne 1,742,104. On voit que tous ces nombres vont bien au-delà de celui de M. Balachef et même de celui de M. Arsénief; avec un excédant de plus de 20,000 âmes par an, la population de 1796 a dû s'accroître prodigieusement, et ce n'est pas aller trop loin que d'adopter le chiffre de Hassel et de fixer le total actuel à 1,300,000. On a ainsi 1,648 individus par mille carré géographique, proportion extrêmement avantageuse. Tout en abandonnant les chiffres trop faibles de M. Balachef, applicables d'ailleurs à l'année 1821, nous ferons connaître de quelle manière il spécifie son total de 1,132,763. Au sexe mâle appartenaient 557,635 ; au sexe féminin 575,128. Habitans des villes et de leurs dépendances 108,345; habitans des campagnes 1,024,418. Individus payant l'impôt 1,088,820; individus qui en sont exempts 42,924. Enfin il donne encore les détails suivans :

Classes exemptes de l'impôt : Clergé.	14,884	dont	6,929	mâles
Noblesse.	5,978	—	2,903	—
Raznotchintsi.	14,016	—	5,094	—
Iamtchiks.	8,046	—	3,785	—
	42,924	—	18,711	—
Classes payant l'impôt : Marchands .	9,287	—	4,339	—
Bourgeois et artisans.	55,484	—	27,391	—
A reporter. . .	107,695	—	50,441	—

Report	107,695 —	50,441 —	
Paysans de la couronne	295,168 —	147,101 —	
Paysans du domaine.	53,533 —	26,006 —	
Paysans de particuliers	672,728 —	332,849 —	
Cultivateurs libres.	458 —	217 —	
Ouvriers des fabriques et manuf.	2,162 —	1,021 —	
Somme presque égale. . .	1,131,744 —	557,435 —	

On comptait, en 1821, 12 villes et une slobode, 3,949 villages, dont 843 avec des églises (*célos*). Il y avait 19,633 maisons dans les villes, 70 dans le faubourg ou la slobode, 107,762 dans les villages: total 127,672. Le total des Tcherkesses ou Cosaks, inscrits lors de la révision de 1796, n'était que de 6,409. Les paysans sont laborieux et économes, mais routiniers et contraires aux innovations: ils vivent généralement dans l'aisance.

L'industrie est presque nulle dans les campagnes où tous sont adonnés à l'agriculture et où des besoins très restreints excitent faiblement l'émulation. On compte en tout 2,159 moulins dont 1,180 à eau et 979 à vent; en 1821 ils ont donné un revenu de 600,180 roubles; on distillait 727,978 védros d'eau-de-vie de grains dans 32 (132?) brasseries de cette nature qui rapportaient 1,602,727 roubles. Mais on citait en même temps 456 ateliers et 27 fabriques avec 3,518 ouvriers; le tableau de 1808 avait offert 135 fabriques; le tableau officiel pour 1830 donne 238 fabriques avec 3,130 ouvriers, ce qui place le gouvernement au nombre des plus industrieux.

Il exporte des grains, de la farine, de la graine de lin et de chenevis, du chanvre, du miel, du fer, de l'acier et divers objets métalliques. Le capital des marchands est assez considérable, et les principales places de commerce sont Orel, Siefsk, Iéletz et Briansk.

Pour l'instruction publique, Orel dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou. En 1821 on comptait les établissemens suivans:

4 du clergé, dont 1 sémin., 2 écoles de dist. et 1 paroiss.; écoliers 691
13 civils, dont 1 gymn., 8 — — et 4 comm.; — 962

17 écoles et . . . . écoliers 1,653

en 1826 les établissemens civils étaient aussi au nombre de 13, avec 42 maîtres; mais il n'y avait plus que 930 écoliers. Voici l'état de toutes les écoles en 1831 et 1832:

Écoles du clergé (1831) . .	7	avec	25	maîtres et	2,604	élèves
Écoles civiles (1832) . .	32	—	96	—	1,656	
	39	—	121	—	4,260	—

ce qui ne donne encore qu'un élève sur 305 habitans. Orel manque dans le tableau officiel des typographies et des lithographies; mais il y a sans doute une imprimerie de la couronne.

L'éparchie de 3e classe dont le siège est à Orel a été organisée en 1788: le titulaire porte le titre d'évêque *d'Orel et de Siefsk*. Dans son diocèse se trouvaient, en 1830, 11 couvens dont 3 de femmes, et 840 églises dont 10 cathédrales. En 1821 on avait compté 119 églises dans les villes et 843 dans les campagnes. Il y avait eu dans 10 couvens 98 moines et 34 religieuses.

Il n'est pas vrai, comme le dit Hassel, que le nom officiel du gouvernement est *Orlof:* ce savant statisticien confond la forme de l'adjectif avec celle du nom propre lui-même, et les tableaux allemands publiés par l'Académie des sciences contribuent à accréditer cette erreur. Orel a fait partie du gouvernement général de M. Balachef qui réunissait Riaisân, Tambof, Orel, Toula et Voronège; d'autres fois Koursk et Orel avaient le même gouverneur militaire. L'état du gouvernement civil, tel qu'il a été arrêté en 1796, est de 72,420 roubles. M. Balachef nous en fait connaître les revenus ainsi qu'il suit :

Impôts directs de toute nature. . . .	2,605,326
Boissons.	6,336,063
Sel.	780,200
Forêts.	15,494
Poste.	188,223
Obrok.	11,757
Recettes diverses.	601,995
Total.	10,539,058

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Orel, Mtsensk, Bolkhof, Karatchef, Briansk, Troubtchefsk, Siefsk, Kromy, Dmitrofsk, Maloï-Arkhanghelsk, Livny et Iéletz.

Orel, chef-lieu du gouvernement, est à 356 verstes de Moscou et à 1,054 de Pétersbourg, sous 52° 57′ 58″ de lat. N. et sous 53° 46′ 29″ de longitude. C'est une ville en bois, divisée en trois quartiers et située sur l'Oka à l'endroit où elle reçoit la rivière Orlyk; sa largeur occupe l'espace compris entre les deux rivières et sa lon-

gueur suit le cours de la première. L'Oka serait navigable ici si son lit n'était obstrué par des moulins.

Au XVIIe siècle, Orel paraît n'avoir été encore qu'un endroit fort insignifiant; mais il reçut alors une citadelle qui subsiste en partie. La ville est en outre palissadée. Elle fut prise et reprise dans les guerres entre les Polonais et les Russes, du temps des Faux Démétrius. Depuis, ses progrès furent rapides : à la révision de 17[illegible] on n'y trouva encore que 7,762 *âmes*, c'est-à-dire une population d'environ 16,000 individus; en 1820 il y en avait 20,000, et le rapport officiel du gouverneur civil, pour 1830, lui en donne 31,466.

Cet accroissement ne doit pas étonner : Orel, ville favorablement située pour le commerce, est l'entrepôt des grains de la Petite-Russie et le principal lieu d'approvisionnement pour Moscou. Le blé et le chanvre sont aussi transportés d'Orel à Saint-Pétersbourg pour l'exportation maritime. Les autres objets de commerce sont les vins qu'on tire des provinces du midi pour les revendre dans celles de l'intérieur; le suif, le beurre, les soies de cochon et les cuirs, ainsi que le miel, la cire et la laine que les marchands d'Orel achètent dans la Petite-Russie. De plus, il y a dans cette ville des tanneries, des fonderies de suif, des métiers pour tisser la toile, des corderies; il s'y tient des foires importantes. Aussi les habitans jouissent-ils d'une grande aisance.

Outre les bâtimens de la couronne, on y trouve 2 couvens, 18 églises dont 2 en bois, un bazar avec 150 boutiques, et environ 3,000 maisons; beaucoup de jardins environnent la ville.

MTSENSK et BOLKHOF, dans la partie nord-est du gouvernement, l'une à 52 verstes du chef-lieu et l'autre à 54, sont des villes de districts considérables. Mtsensk, qui est du côté du gouvernement de Toula et sur la route qui en mène à Orel, est dans une contrée très fertile, près de l'embouchure de la petite rivière de Mtsena dans la Zoucha. On y compte 5,000 habitans. Bolkhof, plus au nord et sur la route de Kalouga, en a plus de 10,000; c'est une ville assez bien bâtie sur la Nougra qui, à 15 verstes de là, se réunit à l'Oka.

La partie nord-ouest du gouvernement est occupée par les districts de Karatchef et de Briansk. KARATCHEF, à 87 verstes d'Orel, est une ville ancienne, habitée, au XIIe siècle, par des Viatitches; dans la suite elle fut fortifiée. Elle est tout en bois et compte environ 5,000 habitans. BRIANSK, à 139 verstes du chef-lieu, est bâti sur la Dessna; la route de Smolensk traverse cette ville commerçante, qui a des tanneries, une fonderie de canons et, dans le voisinage, une manu-

facture d'armes. On y compte près de 5,000 habitans. TROUBTCHEFSK, à l'ouest, vers Tchernigof, est à 220 verstes d'Orel, sur la Dessna, à l'endroit où elle reçoit, du sud-est, la Narousa. C'est une ville an-cienne de 3,500 habitans. SIEFSK est plus au sud, vers le gouverne-ent de Koursk, sur la route qui mène d'Orel à Tchernigof et à ief, et à 143 verstes de la première de ces villes. Enfin, des cinq tres districts, nous ne nommerons plus que celui de Iéletz, à l'est, que le Don sépare de Voronège. IÉLETZ, à 215 verstes du chef-lieu sur la route qui mène de Voronège à Toula et à Moscou, « grande e pavée d'une étendue considérable, située entre la rivière d'où a pris son nom et la Sossna (1) », est ancienne, et avait des princes XIIe siècle (2). Elle est bien bâtie et on y trouve 14 églises dont en bois. Elle est construite, suivant Clarke, sur une montagne de et élevée; ses habitans font un commerce considérable de bes-ux et de blé. Il sont au nombre de 8,000.

14° GOUVERNEMENT DE KOURSK.

Comme le territoire d'Orel, celui de Koursk doit être compris dans Grande-Russie, quoiqu'il ne soit pas plus question de l'un que l'autre dans les anciennes descriptions de cette région, et qu'ils sent rangés ensemble, d'abord dans le grand gouvernement de f et ensuite dans celui de Bielgorod; l'un et l'autre étaient dans XVIe siècle au pouvoir des tsars, et ceux-ci s'agrandirent de plus lus aux dépens des Tatars, leurs anciens maîtres, dont la limite ét lors sur la Péna et la Vorskla, rivières du gouvernement de Kou Ce dernier, ainsi qu'il vient d'être dit, faisait d'abord partie du gou nement de Kief de 1708; puis ensuite de celui de Bielgorod formé e 726 et démembré en 1765; en 1779 il fut détaché de ce qui restait ouvernement de Bielgorod et organisé en *lieutenance* par

rke, *Voyages*, t. I, p. 250.

(2) A l'occasion de cette ville, qu'il écrit ELETZ (l'orthographe variable du *Dictionnaire* rend les recherches très difficiles), M. Vsévolojski dit : « Comme elle brûla en 1745, toutes ses archives devinrent la proie des flammes; c'est pourquoi *il est impossible de fixer au juste* comment elle s'est gouvernée depuis » (qu'elle fut prise par Timour, en 1392), « et *quand elle est rentrée sous l'obéissance des souverains russes.* » Après cet aveu d'un écrivain russe, on ne s'étonnera plus de la difficulté que nous trouvons à déterminer l'ancienne limite de la Grande-Russie du côté de la Petite-Russie ou des deux Oukraines.

oukase du 23 mai de cette année. Des villages d'Odnodvortses qui furent alors élevés au rang de villes de district, Bogatoï n'a conservé ce rang, et le gouvernement a essuyé encore d'autres r difications, de manière que les documens plus anciens que l'an 1796 ne sont plus applicables à l'état actuel. (2)

Ce gouvernement est borné au nord par celui d'Orel, à l'est | celui de Voronège, au sud par celui des Slobodes d'Oukraine, (l'ouest par ceux de Poltava et de Tchernigof. Il a, d'après la gra carte de Reymann et les calculs de Schubert, 701 m. c. g., ou 34,3 verstes carrées; nombre que M. Arsénief élève à 740 m. c. g., ce (diffère du chiffre de tous les autres statisticiens, et semble sup| ser une connaissance plus exacte. La longueur (230 verstes) et la l geur (195) que donne M. Vsévolojski sont puisées dans l'ouvrage Larionof, et ont pu varier depuis sa publication.

Cette région est, comme celle d'Orel, l'une des plus fertiles l'empire : on y rencontre peu de marais et peu de bruyères; un t reau gras couvre généralement les couches d'argile, et l'on tro rarement des sables ou une terre glaise trop ferme. La craie et calcaire s'élèvent en collines et forment partout des ondulations, suffisantes toutefois pour varier l'aspect monotone du pays. « Ici, Malte-Brun, le changement du climat et des productions devi sensible : l'hiver n'a que quatre mois; les arbouses et les mel mûrissent, mais non pas les fruits du noyer (3). » Le pays est b arrosé, mais rarement inondé; on compte 13 rivières médiocre 495 petites, mais aucune n'est navigable; on ne cite aucun un peu étendu, ni même beaucoup d'étangs. Les principales rivi sont : le Donetz septentrional (4) qui prend sa source dans ce g vernement et qui coule au sud ; le Seim qui coule à l'ouest p joindre la Dessna, dans le gouvernement de Tchernigof; les au rivières, trop insignifiantes pour nous arrêter, se partagent entr Don à l'est, et le Dniépr à l'ouest. Le climat est doux et sain, ı

(1) Schnitzler, *Statistique générale*, p. 120.

(2) Ceci regarde, entre autres, l'ouvrage de Serge Larionof, *Opiçanié K kavo namestnitchestva*, etc. Moscou, 1786, 189 pages in-4° ; ouvrage dont l'au dut une partie de ses matériaux à Zoubof, alors gouverneur civil de Koursk.

(3) *Géographie*, nouv. édit., t. VI, p. 302.

(4) Il n'y a qu'une rivière du nom de Donetz, et l'épithète n'est pas de rigu nous retrouverons ce Donetz quand il sera question des slobodes d'Oukraine (pays des Cosaks du Don.

lement on assure que la mauvaise qualité des eaux expose l'homme au *tœnia*, et les animaux à la *fascia hepatica*.

L'agriculture et l'éducation des bestiaux occupent surtout les habitans : le sol est si fertile qu'il n'a pas besoin d'engrais, et l'on ne fait aucun effort pour améliorer les procédés et les instrumens. On a toutes les espèces de blé en abondance, et l'on peut en exporter de grandes quantités. La récolte de 1802 a donné 6,619,925 tchetvertes, et celle de 1808 8,169,613 tchetvertes; la consommation absorbe environ 5 millions, et il faut près de 1 million et demi pour ensemencer. Que les seigles et le froment donnent le 9ᵉ grain, comme l'assurent Hassel et Malte-Brun qui l'a suivi pas à pas, cela nous paraît exagéré, mais il est vrai de dire que le blé n'est pas conservé dans des granges ni séché dans des fours; on le met dans des silos où il se conserve de 6 à 10 ans. Les autres productions végétales sont le chanvre, le tabac, le houblon, les légumes en abondance, toute espèce de fruits à l'exception des poires. Les melons d'eau y mûrissent, dit-on, en plein air; les noisettes se trouvent en grande abondance. Les forêts sont peu nombreuses et ne fournissent pas tout le combustible nécessaire. En quelques endroits on brûle de la paille et la fiente des bestiaux. Les forêts de la couronne couvrent une étendue de 80,548 déciatines. On y chasse les loups et les renards : ceux-ci les infestent en grand nombre, mais le gibier y est assez rare. Il n'en est pas de même dans les lieux ouverts : là les paysans chassent fréquemment le lièvre et la volaille, notamment les cailles. D'excellens pâturages couverts d'une herbe nourrissante encouragent l'éducation des bestiaux; les bêtes à cornes sont fortes et nombreuses, la race des chevaux approche de celle de l'Oukraine; les moutons commencent à donner une laine moins commune par le croisement de leur race avec des mérinos; on nourrit beaucoup de cochons, et la culture des abeilles fournit du miel et de la cire même pour l'exportation. En revanche les poissons manquent presque généralement. Le règne minéral fournit un peu de fer, de la chaux, de la tourbe, des pierres à fusil, etc.

Les Russes qui, à la réserve de quelques Bohémiens, composent seuls la population du gouvernement, appartiennent aux deux nuances; mais les Grands-Russes dominent et sont les plus anciens habitans de la contrée. Les chiffres concernant l'éparchie s'appliquent exactement au gouvernement, en sorte que les publications du saint-synode pourront nous servir. Voici quels étaient les résultats de la révision de 1796 :

Clergé	6,990	individus mâles.
Noblesse.	5,358	
Marchands	5,605	
Artisans et Raznotchintsi	8,657	
Odnodvortses	239,881	
Colons militaires . . .	19,596	
Paysans serfs	311,073	
Bohémiens	151	
Iamtchiks, etc. . . .	2,972	
Total des habitans mâles. . .	600,283	
Il faut y ajouter. . . .	582,595	personnes du sexe fém.
	1,182,878	

S'il n'y a ici quelque erreur, nous ne savons comment expliquer la différence entre les deux sexes; le plus souvent elle se trouve dans le sens inverse, si ce n'est dans les gouvernemens qui renferment les capitales. Dans tous les cas, elle semblerait prouver qu'ici les hommes ne quittent pas, comme ailleurs, leurs foyers, pour exercer au loin une industrie plus ou moins grossière. Le grand nombre d'Odnodvortses s'explique sans doute par la proximité des Cosaks, peuple libre, par la civilisation plus ancienne des Malo-Russes, et aussi par l'asile que pouvaient trouver sur une terre neutre toutes sortes de réfugiés. Quant au total, insuffisant peut-être même en 1796, il est aujourd'hui sûrement au-dessous de la vérité : aussi M. Ziablofski l'a porté à 1,424,000; M. Arsénief à 1,500,000, et Hassel à 1,611,200. Ce dernier chiffre donnerait 2,296 individus par mille car. géog. Consultons le mouvement de la population pendant les années pour lesquelles nous avons les données sous la main.

	mariag.	naiss.	décès	excéd.
En 1825	17,772	70,818	36,739	34,079
1826	14,665	70,177	46,176	24,001
1827	14,302	70,598	38,067	32,531
	46,739	211,593	120,982	90,611
Termes moyens	15,579	70,531	40,327	30,203

L'excédant annuel, s'il est exact, est prodigieux, et explique suffisamment la différence entre le chiffre actuel et celui de 1796; mais le multiplier par le total des années qui se sont écoulées dans l'intervalle produirait sans doute un chiffre beaucoup trop élevé. La moyenne des mariages multipliée par 124 donne 1,931,796; celle

des naissances multipliée par 26 donne 1,833,206 ; celle des décès multipliée par 38 ne donne que 1,532,426, mais ce nombre aussi serait plus considérable si l'on multipliait la moyenne des décès par le chiffre indiquant véritablement leur proportion à la population totale. La mortalité n'étant pas forte ici, il ne meurt pas 1 sur 38 seulement, mais peut-être 1 sur 45 et plus. D'après ces calculs nous adoptons le chiffre le plus fort, et nous établissons la population à au moins 1,600,000 individus. Divisé par 740, ce total donne 2,162 âmes par mille car. géog., population très compacte pour la Russie. Elle est disséminée dans 17 villes, 137 slobodes, 446 célos, et 1,086 villages. La noblesse est nombreuse, et elle possède plus de 250,000 paysans; mais on a vu aussi de quel avantage ce gouvernement jouit sur la plupart de ceux que nous venons de passer en revue, par sa population libre.

Essentiellement agricole, le gouvernement de Koursk emprunte à l'industrie de nouvelles richesses. En 1786, on comptait 426 fabriques, mais en comprenant dans ce nombre tous les ateliers quelconques; de véritables fabriques, on n'en comptait encore en 1808 que 81 dont 6 en draps. En 1830 il y en avait 181, avec 8,466 ouvriers, et néanmoins, dit Hassel, l'industrie domestique n'occupe que peu de bras, à cause des besoins de l'agriculture. Les draps, les cuirs et la toile, sont les principaux produits des fabriques. On comptait 1,606 moulins à eau et 76 à vent, et 323 auberges ou cabarets.

Le commerce est florissant : Koursk et Bielgorod en sont les principaux sièges. Ce qui lui manque, c'est une rivière navigable et un débouché plus voisin : une communication directe avec Odessa, par la voie d'eau, serait une chose desirable pour ce gouvernement. Il exporte au reste des grains, de la farine, du chanvre et du lin, des peaux, de la cire, du bétail, etc.

Pour l'instruction publique, le gouvernement de Koursk dépend de l'arrondissement universitaire de Kharkof. Voici dans quel état s'y trouvaient les écoles à trois époques différentes :

En 1824	15	établissemens	58	maîtres	1,284	élèves.
1826	15		58		1,316	
1830	21		99		1,796	

Les 21 établissemens de la dernière année comprenaient 1 gymnase, 13 écoles de districts, 5 écoles communales, et deux pensionnats particuliers. Pour trouver le total des maîtres et des élèves, il

faut connaître encore ceux des écoles ecclésiastiques dont nous avons le relevé pour 1831 :

	14 établissemens	42 maîtres	2,299 élèves.
	21	99	1,796
Totaux.	35	141	4,095

Cela nous donne la proportion peu avantageuse de un écolier par 390 individus. Les 14 établissemens ecclésiastiques consistaient en 1 séminaire, 3 écoles de districts et 10 paroissiales.

Il y a cinquante ans, cette contrée était partagée, quant au culte, entre les diocèses de Bielgorod et de Siefsk : aujourd'hui elle forme une seule éparchie de troisième classe, et dont le titulaire est un archevêque ou évêque *de Koursk et de Bielgorod.* Cette éparchie renfermait, en 1830, 12 couvens dont 3 de femmes, et 877 églises dont 18 cathédrales. Ces nombres étaient moindres en 1786.

L'état des dépenses du gouvernement civil a été fixé, en 1796, à 71,990 roubles; en 1808, les revenus de la couronne se sont élevés à 5,765,000 roubles. Koursk a eu quelquefois le même gouverneur militaire que Orel.

Les districts, au nombre de 15, sont les suivans : Koursk, Fatège, Dmitrief, Lgof, Rylsk, Poutivl, Soudja, Oboïân, Khotmuijsk, Bielgorod, Korotcha, Novyi-Oskol, Staryi-Oskol, et Chtchigry. (1)

Le chef-lieu Koursk (lat. 51°, 43', 41", long. 53°, 54', 11"), à 506 verstes de Moscou, et à 1,204 de Pétersbourg, est situé au confluent de la Touskara et de la Koura; c'est à cette dernière qu'il doit son nom. La ville est bâtie sur une assez haute colline où s'élevait jadis une citadelle; ses rues sont étroites et tortueuses, mais pavées; la plupart des maisons sont en bois, cependant il y en a aussi beaucoup en pierre, et notamment 12 églises auxquelles il faut en ajouter 4 autres en bois et 2 couvens. La ville a un séminaire, un gymnase, un hôpital, etc. Il s'y fait un grand commerce, et dans ses jardins d'alentour on cultive de beaux fruits, surtout des melons et des arbouses. En 1783, Koursk n'avait encore que 7,590 habitans mâles dont 1,883 marchands; sa population actuelle est, d'après les rapports officiels, pour l'année 1830, de 22,447.

Koursk passe pour une ville très ancienne, et doit avoir été fondée par les Viatitches, même avant qu'ils fussent sous la domination de Kief. Nous ne croyons pas que cette opinion mérite beaucoup

(1) Bogatoï et Tim qu'on trouve chez Hassel (*Géog. de la Russie d'Eur.* (p. 522), ne sont plus des villes de districts : c'est Kholmuijsk qui a remplacé la première.

de crédit. Pendant quelque temps, Koursk fut au pouvoir des Tatars-Nogaïs qui, obligés de l'abandonner, en firent un monceau de cendres; en 1597, la ville fut rebâtie et colonisée par les Russes de Moscou, et, malgré les malheurs que les guerres qui ne tardèrent pas à éclater y répandirent, elle devint bientôt florissante par l'industrie et le commerce.

Korennaïa Poustinia est une slobode à 27 verstes de Koursk, sur la route d'Orel. Elle a son nom d'un ermitage qui y fut établi très anciennement en l'honneur d'une image miraculeuse de l'apparition de la Vierge (*znaménié Bogoroditsy*) qui fut découverte sur la racine (*korenn*) d'un arbre. Sur ce lieu fut bâti un couvent vers l'année 1300 : les fidèles affluèrent pour vénérer l'image, et la spéculation en profita pour se créer des débouchés. De là une foire célèbre, dite *Korennaïa*, où vinrent des Russes, des Allemands, des Hongrois, etc. Les pèlerins et les marchands se rendent à l'Ermitage le neuvième vendredi après Pâques. Alors la foire commence. On y a fait pour 4 millions et demi de roubles d'affaires en 1811, pour 7 millions en 1825, et pour 23 millions en 1829 (sauf exagération dans les rapports russes). Les marchandises apportées étaient d'une valeur de 36 millions. On a vendu pour 20,922,624 roubles de marchandises russes; pour 1,142,069 de denrées coloniales et de marchandises d'Europe, et pour 775,870 de marchandises asiatiques. Le commerce des chevaux était, dans l'origine, le principal objet de cette foire; en 1829, on en a vendu pour 277,200 roubles. Les affaires se font dans 350 boutiques à demeure.

Les districts de Chtchigry, de Fatège et de Dmitrief forment la partie septentrionale du gouvernement : leurs chefs-lieux n'ont rien de remarquable; il en est de même des districts de Lgof et de Rylsk qui sont à l'ouest ainsi que Poutivl. Celui-ci, le plus occidental, mérite de nous arrêter un instant. Son chef-lieu Poutivl, à 189 verstes de Koursk, est agréablement situé sur le Seim, et paraît être ancien : Margeret le cite comme château, en 1606; il s'y fait un commerce considérable, et sa foire annuelle est très fréquentée. Quoique la ville n'ait guère que 9,000 habitans, on y voit 19 églises dont 16 en bois. Le célo de *Glouchkova* est renommé pour sa grande manufacture de draps.

Le district de Bielgorod est le plus méridional du gouvernement. Bielgorod (Ville-Blanche) est au point où se joignent, pour aboutir à Kharkof, les routes de Koursk et de Voronège, à 125 verstes de Koursk. Elle a son nom d'une colline de craie près de laquelle la

ville primitive, qui fut détruite par les Tatars, avait été bâtie, à ce qu'on assure, non loin de la source du Donetz, en 1597. Elle se divise en Vieille-Ville et Nouvelle-Ville, avec trois faubourgs. Les maisons en pierre y sont peu nombreuses, mais on en compte plus de 1,600 en bois. Quelques auteurs ont pensé que Bielgorod était le Sarkel des Khasars, les deux noms signifiant l'un comme l'autre ville blanche; mais Nestor appelle Sarkel en slavon Bèlaïa Vèja, ville qui paraît avoir été détruite par Svaitoslaf, et qui d'ailleurs était beaucoup plus au sud, sur le Don. En 1726, Bielgorod devint le siège d'un grand gouvernement qui embrassait Koursk, Orel, les slobodes d'Oukraine, et même un instant (1740) les régimens de Poltava, Gadiatch et Mirgorod. En 1764, ce grand gouvernement fut démembré : plusieurs de ses fragmens formèrent les lieutenances de la Petite-Russie et de la Nouvelle-Russie (1764), et des slobodes d'Oukraine (1765). Du nouveau gouvernement de Bielgorod, on forma dans la suite (1779) ceux d'Orel et de Koursk. Aujourd'hui la ville, dont l'évêque de Koursk porte encore le titre, n'est plus que chef-lieu de district; elle a près de 8,000 habitans; ses alentours produisent d'excellens fruits.

Parmi toutes les autres villes de district, nous ne nommerons plus que Korotcha, sur la route de Voronège à Kharkof, à 146 verstes de Koursk. C'est une ville assez bien bâtie, avec près de 10,000 habitans. On a compté 166 jardins autour de la ville.

15°. Gouvernement de Tambof.

De 1709 à 1711 ce gouvernement faisait partie de celui d'Asof; il fut compris ensuite dans celui de Voronège, beaucoup plus grand alors qu'il n'est maintenant, et en 1779 il fut organisé sous sa forme actuelle, à peu de chose près. Car l'oukase du 16 septembre 1779 institua 15 districts au lieu de 12, et éleva au rang de villes Kirsanof et Morcha (Morchansk), ainsi que Spasskoïé, les usines de Lipetsk et Gvasdy, village d'Odnodvortses. De ces 15 districts Kadom et Gvasdy ont perdu cette qualité, et Novokhopersk a été restitué au gouvernement de Voronège.

Le gouvernement de Tambof est borné au nord par celui de Nijni-Novgorod, et aussi, mais dans une bien faible étendue, par celui de Vladimir; à l'ouest par ceux de Riaisân, de Toula et d'Orel (par ces deux derniers sur une petite étendue); au sud par Voronège; à l'est par Saratof et Penza.

Peu de gouvernemens nous sont aussi bien connus que celui-ci : il nous serait facile d'en faire connaître la situation d'une manière complète à quatre époques différentes, de 1789 à 1833. Cependant ici nous ne faisons usage que des données les plus récentes, en nous servant des autres seulement comme termes de comparaison. (1)

A l'arpentage général on a trouvé au gouvernement de Tambof 1159 m. c. g., et c'est le nombre que M. Arsénief a adopté, quoiqu'il écrive 1150; c'est aussi celui de M. Balachef (1158) et de ses successeurs, et nous l'adoptons de préférence aux calculs faits sur la carte de Reymann et qui ont offert à Hassel le chiffre de 1,271. Les 1,158 milles de M. Balachef équivalent à 56,757 verstes carrées ou à 5,912,228 déciatines : M. Korsakof dit 5,912,222 déciatines (variante imperceptible) et spécifie ainsi les détails :

Terres en culture ou labourables. . .		2,226,177 déciatines
Prairies et pâturages.		1,515,388
Forêts de la couronne.	153,768	1,035,441
— des particuliers.	881,673	
Villes et villages avec leurs dépendances.		93,197
Propriétés communales.		726,749
Chemins, marais, terres incultes. . .		315,270
Somme égale.		5,912,222

Si M. Korsakof est d'accord avec M. le général Balachef sur le chiffre général, les détails de leurs tableaux offrent des variantes considérables. C'est ainsi que le premier réduit à 1,035,441 les 1,774,031 déciatines de forêts de M. de Balachef; mais c'est sans doute pour donner des évaluations plus exactes et plus positives que M. de Korsakof a publié son tableau après celui d'un ancien gouverneur-général.

Situé entre le 52° et le 55° degré de latitude, ce gouvernement jouit d'un climat favorable à l'agriculture, quoique moins doux que celui de Riaisân et de Toula; à cette latitude on s'attendrait à une

(1) Voici quels sont les matériaux que nous avons sous les yeux : *Description de la lieutenance de Tambof*, dans Busse, *Journal von Russland*, année 1795, t. I, p. 87-105 et 193-212; Balachef, *Obchtchaïa statistitcheskaïa Tablitza*, etc., pour l'année 1821 ; *Notices statistiques sur le gouvernement de Tambof*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 12; une Notice plus récente (pour 1832) de M Korsakof, vice-gouverneur de Tambof, dans la *Gazette* russe *du Commerce*, 1833, n° 16; une autre dans le *Journal* russe *du ministère de l'intérieur*, mars 1833.

température moins froide, mais on l'explique par la pente de ces plaines ouvertes qui est surtout vers le nord. Son sol est presque partout plat, quelquefois légèrement ondulé. Au nord il est couvert de sable et dans les forêts de marais; au sud un terreau noir le recouvre. On nomme cette dernière partie *la steppe :* non qu'elle manque de fertilité, bien au contraire, mais parce que l'on n'y rencontre déjà plus de bois, comme cela est général dans les provinces plus méridionales de l'empire. Cette partie est fertile à ce point que dans les bonnes années les blés d'hiver rapportent de 10 à 15 pour un, et les autres le 7e et même le 10e grain. Au nord le sol est moins bon et ne rend que 3 à 4 fois la semence : aussi la population y préfère-t-elle s'adonner à divers travaux industriels. Les lacs sont rares dans cette contrée, et il n'y en a pas de bien étendus. Parmi les rivières, on distingue surtout l'Oka et le Don ; mais ils ne font presque que toucher au gouvernement, la première dans le district de Iélatma au nord, le second dans celui de Lebédiân à l'ouest. Le terrain pierreux que le Don y traverse n'a que 40 verstes de développement. C'est au nord, vers l'Oka, que se dirigent la plupart des autres rivières ; la plus septentrionale, la Mokcha, a, près de son confluent avec l'Oka, 60 toises de large ; le Vad et le Tsna s'y réunissent ; la Vuicha aboutit au Tsna ; les rivières du sud portent tribut au Don par le Khoper d'une part, et le Voronège de l'autre : telles sont la Vorona, le Lessnoï et le Polnoï-Voronège. A Lipetsk il y a des eaux minérales renommées.

Ainsi que nous l'avons dit, le sol est fertile et produit en abondance toutes sortes de blé ; le lin et le froment ne viennent pourtant pas sur tous les points.

Les céréales forment la branche la plus considérable des revenus de la population ; en 1802 les semailles étaient de 1,745,633 tchetvertes et la récolte de 9,294,827 ; en 1821 on a semé 1,989,864 tchetvertes et récolté seulement 5,523,796, proportion peu avantageuse, surtout s'il est vrai, comme on lit dans Hassel (1), que la consommation ait jamais été de plus de 7 millions de tchetvertes. Nous croyons ce chiffre d'autant plus exagéré qu'on n'a moulu en 1821 que 1,244,016 tchetvertes. En 1832 on a pu exporter pour Pétersbourg et pour Moscou plus de 800,000 tchetvertes. Après les céréales, la principale production est le chanvre dont il s'expédie annuellement au dehors pour 1 million de roubles. Le jardinage n'est

(1) *Géographie*, p. 450

pas très florissant (en 1821 il y avait cependant 4,914 jardins et 109,435 potagers), et quoique les $\frac{3}{10}$ du sol soient couverts de forêts, le bois suffit à peine à la consommation. Mais dans la partie septentrionale il abonde; le long de la Mokcha on voyait, en 1789, une forêt qui avait 80 verstes en largeur. Ces forêts fournissent des bois de construction pour la marine et pour l'artillerie; dans leur voisinage, et surtout dans le district de Temnikof, les habitans sont le plus souvent charpentiers, charrons, tonneliers, ou fabriquent de la poix, du goudron, du noir de fumée et des charbons. La chasse dans ces forêts, de même que la pêche dans les rivières, n'est pas considérable; mais l'éducation des bestiaux est très florissante, grâce aux excellens pâturages et aux belles prairies des steppes. En 1832 on comptait 440,242 têtes de bêtes à cornes (en 1824, — 693,265), et 987,517 têtes de brebis ordinaires, avec 14,688 donnant une toison plus fine. Il y avait en outre 671,182 cochons, et 148,114 ruches d'abeilles; les dernières ont donné un revenu de 469,130 r. La principale bergerie, celle du comte Kouchelef dans le district de Borissoglebsk, entretenait 1,500 mérinos d'Espagne et de Silésie. Le gros bétail fournit des bêtes de trait, s'engraisse pour la consommation des deux capitales et des gouvernemens circonvoisins, et donne, ainsi que les porcs, un revenu assez considérable en suif et en graisse. Quant aux chevaux, qui sont généralement de race russe, il y en avait, en 1824, 530,913; en 1832 on entretenait dans 107 haras 1,461 chevaux. On en vend beaucoup pour les remontes de la cavalerie. Enfin, il n'y a pas un village dans ce gouvernement où l'on n'élève des mouches à miel; les ruchers ont de 50 à 400 ruches et chacune fournit de 1 poud à 2 1/2 de miel.

La grande majorité des habitans consiste en Russes des deux nuances et surtout en Grands-Russes (car on ne trouve guère que de 3 à 4,000 Malo-Russes); cependant on y trouve en outre 1 millier de Mordouans, 8,743 Tatars et une centaine de Bohémiens. Tous les Russes, les Mordouans et beaucoup de Tatars professent la religion chrétienne suivant le rit du pays; mais en 1783 on comptait encore 6,403 des derniers restés mahométans. La révision de 1796 a donné un total de 1,023,088 individus; ce nombre doit être beaucoup plus fort aujourd'hui, vu l'excédant annuel de population dont le terme moyen, pendant dix ans, est d'environ 27,000. M. Arsénief néanmoins ne le porte qu'à 1,260,000, et la notice, dans le *Journal du ministère de l'intérieur*, l'abaisse même au-dessous de ce chiffre (1,248,290 pour 1832); M. Balachef l'élève à 1,290,811 et M. Kor-

sakof à 1,290,418. Hassel trouve le chiffre 1,391,388 : le plus élevé est celui de la notice pour 1824 qui indique 1,447,456 individus.

Voici quel était le mouvement de la population d'après les tableaux publiés par le saint-synode :

En 1823	mariag.		naiss.	59,570	décès	29,121 (?)	excéd.	30,449
1825	—	14,205	—	66,703	—	33,211	—	33,492
1826	—	14,078	—	68,815	—	40,301	—	28,514
1827	—	15,047	—	70,615	—	39,207	—	31,408
1830	—	13,051	—	71,963	—	44,794	—	27,169
		56,381	—	337,666	—	186,634	—	151,032
Termes moyens.		14,095	—	67,533	—	37,326	—	30,206

Avec un pareil excédant la population augmente rapidement. La moyenne des mariages multipliée par 124 donne 1,647,780; celle des naissances multipliée par 26 donne 1,755,858, et même celle des décès multipliée par 38 donne encore 1,418,388, quoique la mortalité, n'étant pas forte, doive être indiquée par un chiffre plus élevé que 38. En conséquence la population totale ne saurait être évaluée à moins de 1,400,000 et c'est ce chiffre que nous adoptons.

M. Balachef la subdivise de la manière suivante : sur 1,290,811 âmes, il compte 644,781 individus mâles et 646,030 du sexe féminin; 91,427 dans les villes et leurs dépendances, et 1,199,384 dans les campagnes; 45,937 individus exempts de l'impôt et 1,244,874 qui le paient. Il donne ensuite le tableau des détails; mais celui de M. Korsakof étant d'une date plus récente nous aimons mieux reproduire celui-ci qui embrasse pareillement les deux sexes :

Clergé séculier.	18,215
— régulier.	147
Noblesse héréditaire.	4,773
Officiers supérieurs (nobles) et Raznotchintsi.	12,231
Militaires et leurs femmes.	10,170
Marchands.	6,669
Bourgeois et artisans.	36,164
Paysans de la couronne et cultivateurs libres.	464,120
Paysans des apanages.	68,220
Paysans des particuliers.	669,709
A reporter	1,290,418

Report.	1,290,418
On peut ajouter : Gardes de l'intérieur.	2,528
Cantonnistes militaires.	8,887
Total	1,301,833

Ni ce tableau ni celui de M. Balachef, ne parle expressément d'odnodvortses; toutefois le premier comprend 468 cultivateurs libres (*svobodnii khlèbopachtsi*). D'après la notice du journal de Busse, il y avait, en 1783, jusqu'à 258,634 odnodvortses, dont 129,952 mâles. C'est de ce dernier chiffre que Hassel (1) a fait le total, tandis que Malte-Brun, sans doute par approximation, porte l'autre jusqu'à 300,000 (2). Nous croyons les deux chiffres exagérés, et nous ne voyons pas de trace d'un tel nombre d'odnodvortses dans les rapports officiels. Le tableau de M. Balachef accuse 8,743 Mourzes et Tatars des deux sexes; 7,955 individus nobles et 4,815 iamtchiks. Suivant M. Korsakof les habitations consistaient, en 1832, en 12 villes, 1 zachtadnaïa, 26 slobodes et 2,537 villages dont plus de 800 célos. En 1821 on comptait dans les villes 10,461 maisons, dans les slobodes 1,355; et dans les villages 147,808; en tout 159,624. En divisant 1,400,000 par 1,158 on trouve la population relative de 1,208 individus par m. c. g.

L'industrie, moins active ici que dans les provinces plus septentrionales, fait cependant de grands progrès. En comprenant tous les ateliers, M. Balachef a accusé, pour 1821, 372 établissemens, et M. Korsakof, pour 1832, 575. L'augmentation des fabriques proprement dites suit la même proportion ascendante; au tableau de 1808 on n'en voit figurer encore que 27; en 1828 on en comptait 140, et 142 en 1830 (avec 8,770 ouvriers). L'industrie consiste surtout dans la fabrication des draps qui occupait 11 établissemens en 1818 et 18 en 1832; dans la fonte du suif (en 1828, 97 établissemens avec 1,112 ouvriers libres; en 1832, 129 établissemens); dans celle du fer (en 1828, 11 forges et usines avec 2,058 ouvriers dont 30 libres; en 1832, 15); dans la préparation des peaux (en 1828, 11 tanneries avec 24 ouvriers), etc. On vantait les usines de Batachef et celles de la famille Chépélef à Oujensk (voir p. 368). Celles-ci emploient annuellement 227,000 pouds de minerai que l'on tire du gouvernement de Vladimir. Dans les fabriques de draps on comptait,

(1) *Géographie*, p. 453.
(2) *Géographie*, nouv. édit., t. VI, p. 293.

en 1828, 980 métiers et 6,270 ouvriers pour la plupart serfs et produisant 900,000 archines de draps, dont le prix moyen est de 2 roubles l'archine. La laine provient ou des bergeries du gouvernement ou de celles des provinces voisines, de Saratof, de Voronège et des Cosaks du Don. Il y avait en 1821 un total de 3,293 moulins dont 630 à eau et 2,663 à vent; leur revenu était évalué à 510,905 roubles. Celui de Morchansk, appartenant au comte Koutaïcof, était le plus important de toute la Russie; il rapportait, disait-on, 70,000 roubles par an. En 1821, 35 brasseries d'eau-de-vie ont donné 1,551,231 védros, revenu 4,011,268 roubles; en 1824, 26 brasseries ont donné 1,037,718 védros, revenu 4,490,363 r.

Nous avons dit que l'agriculture et les bergeries formaient les principales richesses de ce gouvernement: ce sont aussi elles qui fournissent le plus à l'exportation. Elle est favorisée par le Tsna et la Mokcha qui traversent le gouvernement. Le commerce consiste en blé, bétail, miel, suif, beurre, fromage, laine, chanvre et fer; on expédie annuellement jusqu'à 1,168,700 tchetvertes de blé, 391,425 pouds de suif, et 23,598 pouds de miel. Ce commerce est disséminé dans toutes les villes; cependant Tambof, Iélatma et Morchansk en sont les principaux sièges. En 1808, 4,292 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 8,100,000 roubles.

Quant à l'instruction publique, Tambof dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou. On y comptait à deux époques différentes le nombre suivant d'établissemens et d'élèves.

En 1821	Écoles civiles, établissemens	8	élèves	412
	Écoles du clergé	7		1,385
	Écoles militaires	2		1,204 (?)
		17		3,001
En 1832	Écoles civiles, établiss. 19	maîtres 74	élèves	1,061
En 1831	Écoles du clergé 9	39		2,057
	Écoles militaires 1			1,127
	Totaux 29			4,245

Outre le séminaire et le gymnase, il y a dans ce gouvernement une école militaire (*korpouss*) de la noblesse, et une division d'orphelins militaires; il en sera parlé plus bas. En admettant pour total 4,245 élèves, on trouve cette proportion : 1 élève sur 325 individus. La couronne possède l'unique typographie qui soit établie dans ce gouvernement.

Enfin nous dirons encore, d'après M. Korsakof, qu'il y a dans le gouvernement 2,014 ponts et 54 stations de poste, avec 328 chevaux; que la couronne y possédait 115 bâtimens dont 43 en pierre; et que le revenu de la couronne, en 1832, était de 10,457,698 roubles. Nous trouvons dans une autre notice, que d'après un calcul approximatif, basé sur le résultat des années 1821 à 1824, le revenu annuel du gouvernement de Tambof était de 20 millions de roubles, nombre peut-être au-dessous de la réalité. Voici de quelle manière M. Balachef, pour l'année 1821, détaille le revenu de la couronne :

Impôts directs de toute nature . .	2,779,665 roubles.
Eau-de-vie	5,320,186
Sel.	267,682
Forêts	33,396
Poste.	183,083
Obrok	401,560
Recettes diverses	447,929
Total.	9,433,501

L'état officiel, arrêté en 1796, avait fixé les dépenses à 71,960 roubles, mais ces sommes sont ou changées ou fictives.

Autrefois Tambof et Penza formaient un même diocèse fondé en 1682; mais depuis long-temps ils sont séparés en deux éparchies, et celle de *Tambof et Chatsk* n'embrasse plus que notre gouvernement; elle est de troisième classe, et renfermait en 1830, 9 couvens dont 2 de femmes, et 778 églises dont 10 cathédrales. M. Korsakof (pour 1832) en indique 785 dont 264 en pierre, et 521 en bois.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Tambof, Kozlof, Lébédiân, Morchansk, Chatsk, Iélatma, Temnikof, Spask, Kirsanof, Borissoglebsk, Ousmân et Lipetsk.

Tambof, le chef-lieu, à 459 verstes de Moscou et à 1,157 de Pétersbourg, est presque au centre du gouvernement, par 52°, 43', 12" de lat. et 59°, 8', 54" de long. Un ruisseau, le Stoudenetz, partage la ville en deux et se jette ensuite dans le Tsna.

Tambof, ville construite en 1636 pour servir de boulevard contre les incursions des Nogaïs, n'est plus fortifiée aujourd'hui et n'a rien de remarquable. Du mur flanqué de 12 tours en bois, et de l'Ostrog entouré de hautes palissades et pareillement garni de tours, qui la défendaient, il ne reste plus aujourd'hui que de légères traces

des anciens fossés. D'après un rapport officiel de 1830, la ville avai 20,147 habitans, et néanmoins on lui donne une longueur de 4 verstes, sur 1 1/2 de large. Les maisons sont presque toutes en bois parmi les principaux bâtimens on distingue le couvent de N. D. de Kasan, avec ses tours en bois, 13 églises dont 7 en pierre, le gymnase, le *corps* de la noblesse et l'hôpital civil. Celui-ci peut recevoir 111 malades. Le *corps* de la noblesse est une école supérieure militaire fondée et dotée, en 1802, par la noblesse du gouvernement et qui a reçu, en 1822, les mêmes privilèges que les établissemens analogues de la couronne. On y instruit 104 élèves dont les plus forts, après avoir subi un examen, sont envoyés au corps des cadets de Saint-Pétersbourg. Outre les objets ordinaires de l'enseignement secondaire, on y enseigne le français et l'allemand, la danse, l'escrime et le maniement des armes. Il y a en outre une *division* ou *section* d'orphelins militaires qui en recevait 1,025 en 1825. La ville fait le commerce, et il y existe une manufacture de draps.

Kozlof, à 67 verstes de Tambof, vers l'ouest, est une ville de 6,500 âmes, située sur la rive droite du Lessnoï-Voronège qui a sa source non loin de là. Dans son voisinage est le couvent Troïtzkc où se tient une foire annuelle. Lébédian, à 200 verstes du chef-lieu est un peu plus au nord-ouest, vers les confins du gouvernement avec ceux de Toula et de Riaisân. Cette ville de plus de 3,000 âmes est située sur une montagne au bas de laquelle coule le Don; elle est très commerçante et a 4 foires annuelles. Les usines d'*Oujensk* sont dans le voisinage. Au nord de Tambof, et en suivant la route qui mène de là à Vladimir et à Nijni-Novgorod, l'on arrive successivement à Morchansk, Chatsk et Iélatma, toutes villes de district. Morchansk, à 88 verstes de Tambof, est situé sur le Tsna. Cette ville commerçante et industrieuse a environ de 5,000 habitans. Chatsk à 160 verstes de Tambof, sur les deux bords du ruisseau Chatcha qui après un cours de 30 verstes aboutit au Tsna, est une ville de 6,000 habitans qui a été fondée en 1553, et peuplée de strelitz, de Poushkars et de Cosaks. Iélatma, la ville la plus septentrionale du gouvernement et sur ses confins avec Nijegorod, Vladimir et Riaisân est à 273 verstes du chef-lieu, sur la rive gauche de l'Oka au moyen de laquelle elle fait un grand commerce avec Moscou. On y trouve 10 églises dont 8 en pierre, et près de 5,000 habitans. Temnikof à 332 (?) verstes de Tambof, est aussi au nord du gouvernement, mais du côté de ceux de Penza et de Nijegorod; elle est sur la rive droite de la Mokcha, et sur la route qui mène par Arzamas à Nijni-No

gorod. C'est une ville commerçante et industrieuse qui compte environ 4,000 habitans. Spask et Kirsanof, du côté de Penza, n'ont rien de remarquable; et dans les districts méridionaux nous ne citerons plus que la ville de Lipetsk, près de la pointe septentrionale du gouvernement de Voronège, à 143 verstes à l'ouest de Tambof et sur la rive droite du Voronège qui, un peu plus au sud, forme la limite entre le gouvernement du même nom où il entre ensuite et celui qui nous occupe. M. Vsévolojski ne fait pas mention de Lipetsk, et cependant c'est une ville de près de 6,000 habitans. Il y avait en 1789 une usine impériale, avec une fonderie de canon qui occupait 1,487 ouvriers; mais il paraît qu'on ne s'en sert plus. Ce qui fait la renommée de cette ville de district, située dans une contrée assez belle, et sous une température fort douce, c'est la source d'eau minérale qui a été ouverte sous Pierre-le-Grand, et qui, en 1832, a été visitée par 120 personnes; quelques édifices ont été construits auprès, mais malheureusement on n'a pu rien faire encore pour la commodité des malades ou des voyageurs. Le poète Raupach en a publié une description sous ce titre : *Reise von Sankt-Petersburg nach den Gesundbrunnen zu Lipezk*, etc. Breslau, 1809, in-8°.

CHAPITRE III.

LA RUSSIE-BLANCHE ET LA RUSSIE-NOIRE.

Pour un grand nombre d'auteurs ces deux noms n'en font qu'un; beaucoup d'autres les distinguent expressément. Ensemble ils désignent toute la *Russie lithuanienne*, tout ce que la Lithuanie a jadis possédé de provinces russes, ou plutôt tout ce qu'on lui en attribuait encore après sa réunion avec la Pologne.

De ces provinces lithuano-russes, le gouvernement de Smolensk, reconquis en 1653, appartenait seul à l'empire des tsars, avant 1772; à moins qu'on ne compte parmi ces mêmes provinces Starodoub (gouvernement de Tchernigof) que la paix de Déoulina (1618) avait déjà restitué aux Moscovites. Mais le *Rouss Biala* des Polonais comprenait en outre les voiévodies de Minsk, de Mscislaw (suivant l'orthographe polonaise; et suivant la russe, Mstislavl), de Witepsk (Vitebsk) et de Polock (Polotsk), ou les gouvernemens russes actuels de Minsk, Moghilef et Vitebsk. Braslaw (Braslaf), gouvernement de Vilna, était la dernière ville russe au nord-ouest; et la limite entre la Russie et la Lithuanie proprement dite s'étendait, de ce côté, de la Drouïa, affluent de la Duna, à la Vilia. La *Rouss Tcharna* ou la Russie-Noire, également au pouvoir des Polonais, formait, plus au sud, la voiévodie lithuanienne de Novogrodek.

Maîtres de cette vaste région russe, ainsi que de la Russie-Rouge et de l'Oukraine occidentale ou Petite-Russie, les Polonais se flattaient de posséder toute la Russie (1); au moins ils ne reconnurent

(1) Pour prouver qu'avant 1772 ces provinces étaient regardées, en Europe, comme *conquises* sur la Moscovie ou Russie, nous citerons le passage suivant tiré de la *Historia imperii Russici* de notre célèbre compatriote Koch, de Strasbourg, histoire que nous possédons en manuscrit, et qui, terminée en 1772, ne renferme encore aucune trace du premier partage de la Pologne. « *Bellum polonicum*, dit

plus aucun droit au nom de Russes (ou, suivant leur orthographe actuelle, de *Russiens*) qu'aux habitans de ces contrées soumises à leur puissance, désignant leurs voisins à l'est sous le nom de Moscovites auquel ils donnèrent une extension tout-à-fait arbitraire. Ce sont ces *terres russiennes* par excellence que nous avons maintenant à décrire; mais déclarons-le encore une fois : entre les terres *russiennes* et les terres *russes* il n'y a pas de démarcation naturelle et essentielle, et si la politique établit entre elles une différence, l'ethnographie et l'histoire, au contraire, les confondent.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit plus haut de l'origine et de la véritable signification du nom de *Russes* ou *Rosses*; que si les Polonais, s'opiniâtrant contre les faits, poussent la subtilité jusqu'à voir deux *noms* dans ces deux *formes* et sous les deux noms deux peuples, l'un appelé *Rosses* et identique avec les Moscovites, l'autre rattaché à la civilisation et à l'Europe par les Polonais, leurs maîtres, sous le nom de *Russes*, nous répondrons qu'ils oublient que Ross est précisément l'ancien nom connu des Byzantins (1), et conforme à celui de Roxolans d'où les *Russiens* ont dérivé le leur; et ainsi tombe une distinction chimérique inventée pour sauver une délimitation non moins imaginaire. (Voir p. 23 *sqq.*)

Comme la population de la Grande-Russie, les habitans des Russies Blanche et Noire sont des Russes, c'est-à-dire des Slaves, ou Krivitches ou autres, auxquels sont venus se mêler des conquérans scandinaves ou varèghes qui ont établi parmi eux leur domination. Les états fondés par ces étrangers dans ces contrées, contemporains, pour leur origine, de ceux de Novgorod et de Kief, restèrent longtemps sous le sceptre des premières dynasties et, distraites du grand corps auquel ils devaient appartenir, y retournèrent après des siècles, et y retrouvèrent leur langue et presque leur religion.

Mais plus voisins des Polonais, leurs maîtres, et conservant peu de relations avec la mère-patrie qui était tombée sous le joug des Mongols, ces Russes du Haut-Dniépr et de la Duna adoptèrent

Koch, *capit occasione Cosaccorum qui à Polonis deficientes ann.* 1654 *in Russicam tutelam se tradiderunt. Bellum hoc varii fortunâ gestum gloriose finitum pro Russis ann.* 1667 *induciis illis Andrussoviensibus, quibus Smolenscum, Severia, Czernichovia, Kiovia et Ukrania trans Borysthenem*, restituta *fuerunt Russis.*

(1) « Εἰς δὲ τὰ ὑψηλότερα τοῦ Δανάπρεως ποταμοῦ μέρη κατοικοῦσιν οἱ Ῥῶς. » Const. Porphyr. Ou bien : « Τὸ Γετεξέβα ὅπερ ἐστὶ περατικὸν κάστρον τῶν Ῥῶς » *Ibidem.*

des usages différens et entrèrent dans l'Union que leur offrit Rome et que la République de Pologne leur imposa. Leur langue s'altéra, par le contact avec la polonaise: le fond en resta russe, mais des idiotismes polonais s'y glissèrent en foule, de telle sorte que bientôt l'idiome qu'ils parlaient tint le milieu entre ceux des deux nations voisines. C'est dans ce dialecte russe, plus jeune que les deux autres, que fut rédigé le statut lithuanien (1). Ils adoptèrent aussi le costume de leurs vainqueurs : le cafetan fit place à la kourtka, et ils se coiffèrent d'un feutre gris, semblable, pour la forme, à un pot renversé. Du reste, mêmes traditions, même caractère et même complexion que chez leurs frères placés plus à l'Orient; on remarque seulement, comme une particularité, leur cou allongé et leur tête plus mobile.

Tels sont les *Russiens* des Polonais et les *Roussniaks* des géographes. Ce dernier nom est emprunté à certaines tribus slavonnes de la Hongrie qui, dans le fait, sont aussi de véritables Russes. Mais, sous trois sceptres différens, le même peuple peut-il porter le même nom ; et pour élever des barrières dans son sein n'est-il pas essentiel de le désunir? De là ces dénominations multiples, sources de fréquentes erreurs. Toutefois nous n'avons pas d'objection grave contre ce nom de Roussniaks, pourvu que l'on consente à ne l'employer que pour désigner des Russes occidentaux, anciennement soumis à la Pologne, et qui se distinguent encore des Russes orientaux ou Grands-Russes, par l'alliage polonais qu'ils ont reçu dans leurs mœurs et dans leur langue.

Ceci bien entendu, nous dirons que la Russie-Blanche n'est pas habitée seulement par des Roussniaks, mais aussi par des Lithuaniens et par des *schlakhtitz* ou nobles polonais; que les Grands-Russes, nombreux dans les gouvernemens de Moghilef et de Vitebsk, forment même la grande majorité dans celui de Smolensk.

Dans ces contrées, l'histoire nous présente dès l'origine trois principautés slavo-russes: Smolensk, Polotsk et Mstislavl. Fondées par des Varèghes, ainsi que l'on verra plus bas, elles se trouvèrent réunies sous la domination de Vladimir-le-Grand, et se séparèrent de nouveau pour former des apanages à ses fils. Polotsk s'agrandissant du côté de l'ouest, vers la Livonie et la Samogitie, porta, dit-on, ses limites jusque sur le Niémen, et, si les annalistes russes méritent croyance, du sang de ses princes sortit Ghédimine le Lithuanien.

(1) Schaffarik, *Geschichte der Slavischen Sprache und Literatur*, p. 141.

Mais alors Polotsk avait perdu son indépendance : de peuple conquis, les Lithuaniens étaient devenus conquérans. Cependant les Russes leur disputèrent constamment cette possession, et plusieurs fois ils se rendirent maîtres de la ville, comme en 1563 et en 1655; elle leur fut définitivement rendue en 1772, nous n'avons pas à examiner ici par quels moyens.

Smolensk est une des villes saintes de la Russie. Elle existait avant le IXe siècle, et devint le siège d'un état qui, s'arrogeant le titre de grande-principauté, alla jusqu'à rivaliser avec Kief. Ses princes soutinrent long-temps leur indépendance contre Kief et contre les Moscovites, aussi bien que contre les Lithuaniens et les Tatars. Mais vers la fin du XIVe siècle la peste y exerça d'horribles ravages, et la ville affaiblie devint (1393) la proie de Vitoft qui cependant ne la conserva pas long-temps. Enfin, reprise en 1403, Smolensk resta cent ans au pouvoir des Lithuaniens, jusqu'à ce que les Russes y rentrèrent. Ceux-ci à leur tour s'y maintinrent cent ans, et quand ils se virent encore une fois arracher ce boulevard de leur empire, ils multiplièrent les efforts pour rentrer en possession de ces temples sacrés et de cet antique siège de leurs ancêtres. Il leur resta depuis 1654. En 1686, d'autres parties du territoire furent cédées par Jean Sobieski (1), et l'ancienne principauté de Smolensk partagea depuis ce temps le sort du reste de l'empire.

Enfin Mstislavl, ancienne principauté, fut long-temps un apanage des princes de Smolensk, et eut les mêmes destinées que la métropole, jusqu'en 1359, où elle tomba entre les mains d'Olgherd, qui lui donna des princes de sa famille. En vain les Russes cherchèrent-ils, à plusieurs reprises, à reconquérir Mstislavl : cette ville resta polonaise jusqu'en 1772, époque du premier démembrement de la Pologne.

Les conquérans de cette région complètement soumise au XVe siècle, lui laissèrent le nom de Russie; mais pour la distinguer de la Grande-Russie, ils l'appelèrent *Russie-Blanche* (*Russia alba*). On recherche l'origine de ce nom.

Cellarius, dans sa description de la Pologne publiée en 1659 (2), s'ex-

(1) Paix de Moscou, *qua pace Russici imperii limites immensum adaucti sunt. Instrumentum pacis exhibet Dumont*, t. VII, part. II, p. 125. Koch, *Historia imperii Russici.*

(2) Voir Mizler de Kolof, *Historiarum Poloniæ*, etc. *Collectio magna*, t. I, p. 497-658.

prime en ces termes : « La Russie-Blanche est bornée au sud par la « Volynie et par le palatinat de Kiiow ; à l'est par la Moscovie, au « nord, par la même Moscovie et par la Livonie ; à l'ouest, par la « Lithuanie et la Podlachie. Elle est appelée blanche, soit à cause « de la couleur blanche (sans doute des vêtemens) des habitans, soit « à cause des neiges qui, couvrant leurs champs une bonne partie de « l'année (*diutius*), montrent tout sous cette couleur et l'impriment « aussi aux loups, aux ours, aux renards, et à d'autres animaux « domestiques ou sauvages qui, ailleurs, ont une tout autre couleur. « Rejetant cette explication, Brietius soutient que la Russie-Blanche « a reçu ce nom des chapeaux blancs (*albis galeris*) dont se coif- « fent les habitans ; mais Starovolski se prononce au contraire pour « la première opinion. Cette région produit en abondance tout ce « qui est nécessaire pour la nourriture.... et les habitans exportent « leur superflu, soit par la Duna dans la Livonie, soit par le Nié- « men à Kœnigsberg, en Prusse. On divise toute la région en six pa- « latinats : Novogrodek, Minsk, Mscislaf, Smolensk, Vitepsk et Po- « lotsk. »

Quelque puérile qu'elle soit, la manière dont le nom est ici interprété, plus ancienne que Cellarius, a souvent été répétée après lui. Mais d'où vient enfin ce nom de Russie *blanche* qui a exercé la sagacité de tant d'érudits ? Le savant Müller, auquel l'histoire de Russie doit de si grands services, a préparé la solution de cette question (1), qui néanmoins présente toujours de graves difficultés. Voici ce qui nous paraîtrait le plus probable.

Avant de posséder la Russie-Blanche, les Lithuaniens étaient déjà maîtres d'une autre portion de la Russie, de Novogrodek, de Pinsk et de la Polésie, pays marécageux et couverts de forêts qu'on a appelés dans les temps modernes, et qu'on peut avoir appelés dès-lors *Russie-Noire ;* Ghédimine y ajouta une nouvelle portion appelé la *Russie-Rouge.* On donna donc un nom analogue aux nouvelles provinces qui furent qualifiées de *blanches*, sans doute parce qu'elles étaient moins sombres que la première Russie. Il se pourrait aussi que le nom de Russie-Blanche ait été pris par les Lithuaniens pour désigner la partie au lieu du tout. Car il paraît que, dans des temps très anciens, la Moscovie elle-même était, sinon pour les Russes, au moins pour les Grecs, la Russie-Blanche. Ainsi, on lit dans la Chro-

(1) *Sammlung Russ. Gesch.*, t. VIII, p. 546.

nique de Nicon (1) qu'André Bogoloubskii, prince de Vladimir' s'adressa, en 1159, au patriarche de Constantinople, Lucas Chrysobergas, pour obtenir la nomination d'un métropolitain *bielo-russe* (de Russie-Blanche) qui résidât près de sa personne et dans sa nouvelle ville. Et ce n'est pas là une dénomination arbitraire et accidentelle, car Paul Jovius la donne à la Moscovie au commencement du XVIe siècle (2), et Herberstein assure qu'on appelait aussi le tsar russe le roi *blanc*. (3) Cela pouvait être une distinction honorifique pour le pays comme pour le souverain, et les provinces arrachées à la Russie-Blanche par les Lithuaniens ont pu conserver la même dénomination, d'autant plus que les Tatars dominaient dans la Russie extérieure.

Ce qui est certain, c'est qu'à peine maître de Smolensk et de quelques autres parties de la Russie lithuanienne, Alexis Mikhaïlovitch prit, en 1653, le titre de tsar *de la Grande-Russie et de la Russie-Blanche*; et qu'à partir de 1654 il se donna celui de *tsar de toute la Grande, de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche* (4); titre auquel Pierre-le-Grand substitua celui plus court et plus ancien de tsar ou empereur *de toutes les Russies*.

Il existait incontestablement une Russie-Blanche : les témoignages sont positifs; en est-il de même de la *Russie-Noire*, ou faut-il admettre que le mot de *Rouss Tcharna* (*tchernaïa*) doit son origine à l'erreur qui aurait fait confondre *tchernoï*, noir, avec *tchermnoï*, rouge? Müller le pense; mais cet érudit se trompe lorsqu'il affirme (p. 553) que le nom de Russie-Noire n'a jamais été sérieusement employé. Nous ne lui ferons pas la même réponse que Voltaire (5), mais nous

(1) II, 159, citée par Strahl, *Russische Kirchengeschichte*, t. I, p. 164.

(2) *Cum ipsa Moschovia* Russia alba *nuncupetur. De legatione Basilii M. principis Moschoviae.*

(3) *Comment.*, édit. Basil., p. 16, 6. Blanc se dit en russe *béloï* ou *biéloï* : c'est sans doute par là qu'il faut expliquer le passage suivant dans *Russia seu Moschovia itemque Tartaria* des Elzevirs, p. 105 : « *Cl. vir Fletscherus monet familiam principem Russiae appellari* Bealam, *atque ex eo conjicit originem ex Hungaria* » (des Béla?) « *cepisse; ipsumque Joannem Basilidem saepius jactasse* (!) *se ex germanica esse origine*, » (il descendait des Varèghes) « *non autem è prosapia russica.*

(4) Müller, *Sammlung*, t. VIII, p54

(5) « Je ne conçois pas comment on peut me dire qu'on ne connaît point de Russie noire. Qu'on ouvre seulement le Dictionnaire de Moréri, au mot *Russe*, et presque tous les géographes, on trouvera ces mots : *Russie noire*, *entre la*

rappellerons que Starovolski, dans sa *Polonia* (1632), assure qu'anciennement la Moscovie s'appelait ainsi, et nous invoquerons en outre le témoignage de Laonicus Chalkokondilas qui écrivit en 1492, et qui parle à-la-fois de la Russie-Blanche et de la Russie-Noire.(1) Une région quelconque de la Sarmatie s'appelait donc *noire*, quand bien même ce n'était point la *Rouss Tcharna* d'aujourd'hui; il est évident que l'Athénien veut, par cette épithète, désigner la Russie subjuguée par les Tatars. Il nous semble démontré que ces épithètes changeaient suivant les temps, et que différentes circonstances les motivaient (2). La *Rouss Tcharna* a sans doute reçu ce nom des Lithuaniens ou des Polonais, comme étant leur Russie la moins avancée en culture et en civilisation, et par opposition à la *Rouss Biala*, lorsque cette dernière était tombée sous leur domination. Du reste, ainsi que nous l'avons dit plus haut, on la confond fréquemment avec la Russie-Blanche. Elle se composait des districts de Novogrodek, de Slonim, de Volkovysk, de Sloutsk, de Mosyr et de Retchitsa (pol. Rzeczyca), dans les gouvernemens actuels de Grodno et de Minsk.

16° Gouvernement de Smolensk.

Il existe un gouvernement de Smolensk depuis 1708. Ce grand gouvernement, institué par Pierre-le-Grand, embrassait alors, suivant Strahlenberg, la Livonie et les principautés de Smolensk, de Biéloï et de Vorotine. Mais, en 1719, il fut considérablement réduit : Riga en fut détachée et d'autres villes en furent distraites

Volhynie et la Podolie. » La belle autorité que celle de Moréri, et la belle preuve que celle qui place le pays dont il s'agit de prouver l'existence, entre deux provinces exactement contiguës!!

(1) Voici ce passage, *de Rebus Turc.*, lib. III, p. 79. Nous citons d'après la traduction latine (Francf., 1578) que, dans le moment, nous avons seule sous la main. « *Moscoviorum*, *Kiovensium*, *Tofariensium* (de Tver), *Chorobiorum* (?), *urbes à tyrannis reguntur tritumque solvere coguntur* nigrae *sic appellatae* Sarmatiae. *Ea autem Sarmatia quae sub septentrione colitur* alba Sarmatia *appellatur. Versus Oceanum urbs est Ucratis* (Novgorod?) *nomine : hanc optimates administrant divitiasque plurimas suppeditat.* »

(2) Il y avait une Servie blanche, une Servie rouge et une Servie noire, de même qu'il y avait une Khrobatie blanche et une Khrobatie rouge. Les Slaves aimaient ces épithètes. Voyez Hupel, *Versuch die Staatsverfassung des Russ. Reichs darzustellen*, Riga, 1793, t. II, p. 386, et Engel, *Allgemeine Welthistorie*, t. XLVIII, p. 425.

pour entrer dans les gouvernemens de Saint-Pétersbourg et de Moscou (1). En 1758, lorsque Müller publia son aperçu de tous les gouvernemens russes, avec leurs subdivisions (2), celui de Smolensk, déjà beaucoup plus limité, n'avait pas de provinces, mais comprenait, outre le chef-lieu, les villes de Dorogobouge, de Viazma, de Biéloï et de Roslavl. Catherine II le conserva à-peu-près avec la même extension. La *lieutenance* fut ouverte le 23 décembre 1775, et depuis elle n'a guère essuyé de variations, si ce n'est que le nom de gouvernement lui fut rendu en 1796, comme aux autres lieutenances.

Par sa pointe méridionale, le gouvernement de Smolensk touche à celui de Tchernigof; à partir de là s'étendent, sur sa frontière de l'est, les gouvernemens d'Orel, de Kalouga et de Moscou; il est borné au nord par Tver; au nord-ouest, par Pskof; à l'ouest, par les gouvernemens de Vitebsk et de Moghilef. A l'arpentage général, on a trouvé à ce gouvernement une étendue de 954 m. c. g., mais qui a été jugée inférieure à la réalité par la plupart des statisticiens. M. Arsénief n'avait aucune donnée nouvelle; il a adopté le nombre mille par approximation, au lieu de mille huit cents, chiffre établi par les calculs de Schubert (3). A défaut de renseignemens nouveaux, nous adoptons de confiance ce dernier chiffre.

Cette contrée forme un plateau assez élevé, mais plein de marécages. Des ondulations souvent considérables en varient l'aspect, surtout le long des rivières et au nord-ouest, d'où s'avancent les ramifications de ce qu'on appelait jadis *Mons Alaunus*, ce plateau qui donne naissance à trois des principaux fleuves de la Russie : le Volga, la Duna et le Dniépr. Le premier reste à une assez grande distance de ce gouvernement; la seconde en touche au nord la frontière; mais le troisième le traverse sur un long développement et en baigne le chef-lieu. On se rappelle que le Dniépr prend sa source dans des marais tout au nord du gouvernement, du côté de celui du Tver; il

(1) *Description de l'empire russien*, t. I, p. 274.

(2) *Sammlung Russ. Gesch.*, t. II, p. 195, pagination intervertie.

(3) Nous sommes loin de contester le mérite de M. Arsénief, et notre observation n'a pas pour objet, comme elle ne peut avoir pour résultat, d'ébranler la confiance qu'il inspire à ses compatriotes; mais nous devons dire que rien ne justifie l'adoption de ses chiffres, quant à la superficie de la Russie, par l'Académie des sciences, dans son Almanach de 1832. Nous attendons avec impatience les nouvelles publications de ce statisticien, si favorablement placé pour bien connaître l'état des choses, et nous serons des premiers à rendre à ses lumières et à sa science l'hommage qui leur sera dû.

coule d'abord à l'ouest, et commence à porter des barques à Dorogobouge, mais n'est navigable qu'un peu au-dessous de Smolensk. Presque aussitôt il sort du gouvernement pour entrer dans celui de Moghilef, et coule toujours à l'ouest jusqu'à Orcha, où il se détourne vers le sud. D'autres rivières, comme l'Obchtcha et la Méja, appartiennent au système de la Duna. L'intervalle qui s'étend entre les deux fleuves, laisse, en cet endroit, une route ouverte pour pénétrer dans l'intérieur du pays : c'est celle que Napoléon a suivie en 1812. La Dessna, qui coule vers le sud, pour se réunir ensuite au Dnièpr, prend sa source dans ce gouvernement; quelques petites rivières vont déboucher dans le Volga; enfin, l'Ougra arrose la partie sud-est; après de grandes sinuosités, elle entre, près de Ioukhnof, dans le gouvernement de Kalouga, où elle se réunit à l'Oka, un peu au-dessous du chef-lieu. On compte en tout 80 rivières. Les marais sont ici plus nombreux que les lacs, dont on compte environ 150, presque tous peu considérables. Généralement le climat est humide et froid; les hivers sont longs et rigoureux, mais en revanche, dit Malte-Brun, les vives chaleurs de l'été développent une végétation vigoureuse. A quelques exceptions près, l'air est sain.

Nous n'avons rien pu trouver sur la proportion entre les terres de différente nature, labourables et autres; mais le sol est généralement fertile et l'agriculture en tire un assez bon parti. On cultive beaucoup de seigle; les récoltes ne suffisent pas seulement à l'entretien des habitans, elles fournissent encore un excédant annuel d'environ 200,000 tchetvertes. En 1808, elles ont produit 4 millions 1/2 de tchetvertes; les semailles en absorbent près de 2 millions, et néanmoins Hassel affirme que le cultivateur peut compter sur le sixième grain (1). Après le blé, les principales productions consistent en chanvre et en lin, qu'on cultive en grande quantité; le tabac est une branche accessoire, ainsi que le houblon. Les pâturages sont très bons; mais c'est le bois qui forme la plus grande richesse du pays dont d'immenses forêts couvrent de vastes étendues. Ces forêts fournissent des bois de construction tant pour le civil que pour la marine, et de beaux mâts qu'on expédie à Riga. Elles fourmillent de gros et de menu gibier; on y rencontre des élans, des chevreuils, des sangliers, des loups, des ours et des lynx, sans parler de la quantité prodigieuse d'oiseaux sauvages. L'éducation des bestiaux laisse encore beaucoup à desirer; le bœuf, de race lithuanienne plutôt que russe,

(1) *Géographie de la Russie d'Europe*, p. 303.

est employé à l'agriculture; les moutons ne prospèrent pas suffisamment; les cochons se trouvent en grande quantité. La pêche est peu productive, mais on élève partout des abeilles et on en retire beaucoup de cire et de miel. Le règne minéral produit du fer et du cuivre; le sel s'y trouve en abondance.

A la réserve de quelques Polonais, Juifs et Allemands, les habitans de ce gouvernement sont tous Russes; et ils professent le culte national. Le diocèse a les mêmes limites que le gouvernement, et les publications du saint synode peuvent, en conséquence, nous servir. La révision de 1796 a donné une population de 953,735 individus, dont 457,511 mâles et 496,224 du sexe féminin. M. Arsénief l'a portée, en 1831, à 1,100,000; d'après Hassel, elle serait de 1,297,055 individus.

Voici quel a été, pendant quatre années, le mouvement de la population gréco-russe :

	mar.	naiss.	décès	excéd.
En 1823,		48,750	26,013	22,737
1825	7,992	47,215	31,473	15,742
1826	11,178	49,320	38,519	10,801
1827	10,255	56.341 (1)	35,693	20,648
	29,425	201,626	131,698	69,928
Termes moyens,	9,808	50,406	32,924	17,482

L'excédant annuel fait déjà voir que l'augmentation, depuis 1796, a dû être très considérable, et cette présomption est appuyée par les calculs suivans : La moyenne des mariages, multipliée par 124, donne 1,216,192; celle des décès, multipliée par 38, donne 1,251,112; enfin, celle des naissances, multipliée par 26, donne 1,310,556. Nous en concluons que le total de la population doit être fixé à au moins 1,200,000, ce qui donne pour la population relative la proportion suivante : 1,190 individus par m. c. g. Les habitations consistaient en 10 villes et environ 600 célos; les renseignemens manquent quant aux villages.

Smolensk ne compte pas parmi les gouvernemens très industrieux; l'économie rurale et spécialement l'agriculture y occupent presque tous les bras. Cependant les scieries sont nombreuses, ainsi que les distilleries d'eau-de-vie et les usines où l'on prépare le goudron. In-

(1) Il y a sans doute erreur dans ces chiffres; la différence entre le nombre de garçons et celui de filles nouveau nés ne peut pas être aussi notable qu'on nous la donne. Généralement ces publications ne méritent qu'une confiance limitée.

dépendamment de ces exploitations, on comptait, en 1808, 78 fabriques, et en 1830, 71, avec 1,770 ouvriers. C'étaient surtout des tanneries et des verreries. Les tapis de Smolensk sont renommés : ils occupent dans les habitations particulières un grand nombre de métiers, et ce sont surtout les femmes qui les tissent.

Le commerce du gouvernement a son principal siège à Viazma, à Gjatsk et dans le chef-lieu; il consiste en bois que l'on flotte sur le Dnièpr et sur les rivières qui se réunissent à la Duna et à l'Oka; puis en grains, farine, gruau (manne de Smolensk), chanvre et lin, graine de lin, soies de porc, miel et cire, peaux, tabac, etc. Ces articles sont expédiés pour Riga, Vilna et Moscou. Ce commerce est très considérable : 2,775 marchands avaient, en 1802, fait déclaration d'un capital de 7,700,000 roubles.

Pour l'instruction publique, Smolensk dépend de l'arrondissement universitaire de Moscou, et non de celui de la Russie-Blanche. En 1830, il faisait encore partie de celui de Saint-Pétersbourg. On y comptait, en 1826, douze établissemens d'instruction placés sous la direction du ministre de l'instruction publique : c'était un gymnase, 6 écoles de district et 5 écoles communales; il y avait 30 maîtres et 760 élèves, dont 32 filles.

Voici le total pour les années 1831 et 1832 :

Écoles civiles (1832),	18	établ.	45	maît. et empl.	1,097	élèves.
Écoles du clergé (1831),	8	—	27	—	1,534	—
	26		72		2,631	

Il en résulte que, sur 456 habitans, il n'y en a qu'un seul dans les écoles. On trouve deux imprimeries, dont l'une est à la couronne et l'autre à un particulier.

L'éparchie *de Smolensk et de Dorogobouge*, régie par un archevêque ou par un évêque, est très ancienne. Le premier évêque, Ignace, fut institué en 1128. On y comptait, en 1830, 10 couvens, dont 2 de femmes, et 622 églises, dont 13 cathédrales.

Le gouvernement a conservé les armes de l'ancienne grande-principauté : c'est un canon dans un champ d'argent et un oiseau de paradis perché dessus. Le canon est noir et l'affût or. Smolensk est le siège d'un gouverneur militaire, qui réunit quelquefois sous ses ordres plusieurs gouvernemens (Smolensk, Vitebsk et Moghilef). Celui de Smolensk rapporte à la couronne 3,648,000 roubles, et l'ancien *état* n'était fixé qu'à la somme de 67,026 roubles.

Les districts sont au nombre de 12; ce sont Smolensk, Krassnoï, Roslavl, Ielnia, Dorogobouge, Ioukhnof, Viazma, Gjatsk, Sytchefsk, Biéloï, Doukhoftchina et Porètchié.

Smolensk, chef-lieu du gouvernement, est à 382 verstes 1/2 de Moscou et à 700 de Pétersbourg, par 54° 47′ 15″ de latit. et 49° 43′ 5″ de longitude. La route qui mène à Moscou traverse le gouvernement dans toute sa largeur, du sud-ouest au nord-est, de Krassnoï à Mojaïsk. Celle de Pétersbourg traverse du sud au nord le gouvernement de Pskof. La ville est située sur les deux bords du Dnièpr, qui la traverse d'orient en occident, et qui, encore peu considérable, reçoit là les ruisseaux appelés Ratchefka, Gouriolofka et Gorodenka. Elle est surtout bâtie sur la rive gauche; un pont en bois établit une communication entre les deux bords.

Histoire. La première origine de Smolensk se perd dans la nuit des temps: on en trouve le nom dans les annales russes, dès l'année 879; elle était connue de Constantin Porphyrogénète sous le nom de *Μιλινισκα*, et comme une ville de Russie, sur le Dnièpr. Smolensk paraît avoir été alors la capitale des Krivitches : ce peuple et la ville se soumirent, en 882, à Oleg. A la mort de Vladimir-le-Grand, l'un de ses fils y régna sous l'autorité du grand-prince; mais ses successeurs se rendirent indépendans, et à la fin du XIIe siècle, le prince ou grand-prince de Smolensk avait lui-même sous ses ordres plusieurs princes apanagés, comme ceux de Viazma, Dorogobouge, Droutsk, Mstislavl, Bielsk et Toropetz (1). Depuis 1224, Smolensk, en proie aux attaques des Russes de Kief, des Lithuaniens, des Tatars, eut beaucoup à souffrir, et fut plus d'une fois brûlé et saccagé. Olgherd se rendit surtout formidable à cette principauté, et en 1393, Vitoft, son frère, prit pour la première fois la ville. Il y rentra en 1403 ou 1404 (2), et alors Smolensk resta au pouvoir des Lithuaniens, dont vainement elle chercha à s'affranchir, pour se donner de nouveau à des princes de la famille de Rurik. Les Russes ne purent renoncer à la possession d'une place si propre à couvrir leur frontière du côté de la Pologne. Une tentative faite en 1500 échoua, mais celle de l'année 1514 fut plus heureuse : le prince Michel Glinski, transfuge moscovite, et qui avait gagné la confiance du roi de Pologne, livra la ville au tsar Vassili Ivanovitch; alors les Moscovites s'y maintinrent pendant cent ans, et entourèrent la ville de fortifica-

(1) Schlœzer, *Handbuch der Geschichte des Kaisertums Russland*, p. 71.

(2) Dlugossus, *Hist. Pol.*, lib. x, p. 104 *sqq*.

tions. Fœdor Ivanovitch fit commencer les constructions, qui furent continuées et terminées sous Boris Godounof. Ce dernier, alors premier ministre du tsar, s'y était rendu en personne, et avait posé la première pierre : devenu tsar lui-même, il poussa vivement les travaux, et eut le plaisir d'en voir l'achèvement (1). C'était à cette époque (2) une chose rare en Russie qu'une ville murée de pierres : aussi Margeret en fait-il la remarque. « Tous leurs chasteaux et forteresses, dit-il, sont de bois, excepté Semolensqui, le chasteau de Ivano-Gorod ou Narve, le chasteau de Thoula, Casan et Astrican, le chasteau de Columna et le chasteau de Poutimel, sur les frontières de Podolie, et la ville de Mosco. » Mais ce n'était, dit Oléarius (3), qu'une simple muraille sans fossé et sans défense : aussi, ces ouvrages n'empêchèrent pas, en 1611, le roi de Pologne Sigismond III de s'emparer de la ville, que les Moscovites lui cédèrent par le traité de Déoulina, en 1618. Cette perte coûtait à la fierté nationale, et l'on ne manqua pas d'occasions pour chercher à la réparer : en 1633, Mikhaïl Fœdorovitch réunit, sous les murs de Smolensk, une armée « de plus de 100,000 hommes, entre lesquels on comptait plus de 6,000 Allemands et plusieurs régimens moscovites exercés à l'allemande, et commandés par des officiers étrangers français, allemands et écossais ; de 300 pièces de canon, et de toutes les autres choses nécessaires pour le siége (4) ». Cette armée était commandée par Schein, et ce fut, au jugement d'Oléarius, la perfidie de ce général qui empêcha la prise de la ville : au lieu de donner l'assaut lorsque les Allemands eurent fait aux murs une brèche suffisante, il resta les bras croisés, et donna au roi de Pologne le temps de venir au secours de la ville et de se retrancher sur ses derrières. « Réduit à la dernière extrémité, ajoute Oléarius, le général, pour ne pas laisser périr de faim ses soldats, fut contraint de capituler avec les Polonais, de se rendre à discrétion avec toute son armée, et de leur laisser, avec toute cette belle artillerie, des otages pour la rançon de tous les officiers et soldats, laquelle le grand-duc fut obligé de payer. » A son retour à Moscou, Schein eut la tête tranchée ; [illegible]

(1) Müller, *Sammlung Russ. Gesch.*, t. V, p. 94. Margeret, *Estat de l'empire de Russie en* 1606, p. 1.

(2) Et plus encore au temps d'Herberstein, qui dit : « *Sola Plescovia in* [illegible] *Mosci dominio muro cingitur.* » Comment., *edit. Basil.* p. 76.

(3) *Voyage en Moscovie*, liv. III, traduction de Wicquefort, in-fol., t. I, p. [illegible]

(4) Oléarius, p. 225.

la paix de Viazma, en 1634, confirma aux Polonais leur conquête. Elle leur resta jusqu'en 1654, où Smolensk fut repris par Alexis Mikhaïlovitch : la paix d'Androussof (1) de 1667 la céda définitivement à la Russie, et par celle de Moscou en 1686, le roi de Pologne renonça aussi à presque tout le palatinat et au titre qu'il en avait porté (2). Il ne resta à la République, de tout le territoire de l'ancienne principauté, que deux districts ou starosties presque purement nominales (3). Les fortifications de Smolensk furent réparées et augmentées par les Russes, surtout sous Pierre-le-Grand, qui fit suivre, dans les travaux, le système qu'on pratiquait dans le reste de l'Europe ; et la ville passa alors pour une place formidable. Mais quelque importantes que fussent ces fortifications (4), elles n'empêchèrent pas la *grande armée* française de les franchir, le 18 août 1812, après la retraite de l'armée russe, commandée par Barclay de Tolly (5), qui livra aux agresseurs la ville embrasée. Les Français y établirent leurs magasins ; mais après la bataille de Borodino, la ville revit les tristes débris de leur armée, et, le 17 novembre, elle fut totalement évacuée.

Description. Smolensk n'est pas une belle ville, mais sa situation est très pittoresque, et elle se présente avec avantage. Avant l'incendie de 1812 elle était presque entièrement en bois : elle est sortie des flammes mieux bâtie qu'auparavant, et avec des maisons en pierre de meilleure apparence. Les voyageurs n'ont pu assez s'étonner du coup-d'œil bizarre et des singuliers contrastes que présentait autrefois cette ville, avec ses collines, ses créneaux, ses tourelles, ses églises et ses cabanes en bois. « De l'éminence où est située la cathédrale, dit Chantreau en copiant Coxe (6), on a le coup-d'œil le

(1) Il n'existe plus d'endroit de ce nom ; d'après la plupart des auteurs, Androussof ou Androussova était situé entre les villes de Smolensk et de Mstislavl.

(2) M. Léonard Chodzko qualifie ce traité d'illégal : nous ne savons trop pourquoi. Voyez *Tableau de la Pologne*, t. I, p. 346.

(3) Büsching, *Géographie*, t. II, p. 406, tr. allemand.

(4) Voyez Coxe, *Voyage*, liv. 2, chap. 1.

(5) Voyez notre notice sur cet habile homme de guerre, et celle sur le prince Bagration, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. II et III.

(6) *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie*, 1788 et 1789, t. II, p. 324. Nous citons le plagiaire et non l'excellent original, par la raison que nous n'avons pas sous la main la traduction française de ce dernier. Voir aussi Malte-Brun, nouv. édit., t. VI, p. 263.

plus pittoresque : on aperçoit la ville à vol d'oiseau, et presque sous le même horizon tout ce que son enceinte renferme, maisons, jardins, bosquets, cloches, champs, prés; c'est une de ces scènes qu'on chercherait vainement ailleurs. La plupart des maisons sont de bois et à un seul étage ; ce ne sont guère que des chaumières ; il y a cependant un petit nombre de maisons plus belles ou moins misérables que les habitans du pays appellent gravement des palais. Il y a quelques églises bâties en briques et ornées de stuc; une longue et large rue pavée coupe la ville en droite ligne; les autres sont la plupart irrégulières et couvertes de planches. Les murs de la ville s'étendent jusqu'aux bords du Dniépr : au-delà de cette rivière est une espèce de faubourg composé de cabanes éparses, qui tient à la ville par un pont de bois qui forme encore un paysage digne des pinceaux de l'artiste. » La ville, avec ses faubourgs (Maloï-Okhotski, Katchofka, de Krassnoï; etc.) renferme 3 couvens et 16 églises grecques, une église luthérienne et une catholique. Sur une belle place, au centre de la ville, on voit les tribunaux; les deux cathédrales renferment de grandes richesses. Les Russes vénèrent dans l'une l'image sacrée à laquelle l'armée de Koutousof, surnommé Smolenskoï, attribua en partie son triomphe. La grande cloche pèse, dit-on, 1,000 pouds ou environ 350 quintaux. Smolensk a un gymnase, un séminaire, une école noble militaire, des hospices, des fabriques et des manufactures. Le couvent de Saint Abraham, qui se trouve dans la citadelle, a été construit au commencement du XIIe siècle : on y trouve une bonne bibliothèque, et c'est là qu'est établi la séminaire fondé en 1732. Les rapports officiels portent la population à 9,370 âmes. Voici quel était, suivant Vsévolojski, l'état des fortifications, en 1813 : » La partie de la ville qui est bâtie sur la rive gauche du fleuve est entourée d'un mur de briques et de pierres de taille qui a 5 verstes d'étendue. Sa hauteur est de 6 à 7 sagènes (toises), et son épaisseur de deux et demie. Il était flanqué de 36 tours (les unes rondes et les autres carrées) dont il ne reste maintenant que 30, deux ayant santé en l'air pendant la prise de cette ville par Sigismond, et quatre autres détruites après, à cause de vétusté. Il y a cinq portes dans ce mur, deux au nord, une au sud-ouest, une au sud et une à l'est. Il est entouré de trois côtés par un fossé, et défendu par une citadelle et deux ravelins; dans l'intérieur se trouvent 6 autres fossés très profonds; les faubourgs sont au-delà de ce mur. La partie de la ville qui est sur la rive droite est également fortifiée, mais ses remparts sont de terre. »

Smolensk fait surtout un commerce de chevaux; d'autres productions sont expédiées par le Dniépr qui commence ici à devenir navigable.

Non loin de la ville, en descendant le Dniépr et à une lieue de ce fleuve, on rencontre le village de *Valoutina-Gora*, digne d'attention, à cause du combat qui s'y engagea le 19 août 1812, entre l'arrière-garde russe, commandée par Korff, et l'avant-garde française, sous les ordres de Ney.

Krasnoï, sur la Svinaïa, chef-lieu d'un district au sud de celui de Smolensk, à une distance de 46 verstes de la ville principale, ne mériterait pas de figurer ici, sans les combats qui y eurent lieu pendant l'invasion française. Le premier (14 août 1812) tourna à l'avantage des Français; le second, au contraire, se décida en faveur des Russes, commandés par Miloradovitch (16 novembre), et augmenta encore le désordre de la malheureuse retraite de notre armée. *Liady*, à peu de distance de Krasnoï, et sur les confins des gouvernemens de Smolensk et de Moghilef, était, avant 1772, la première ville russe de ce côté-là.

Dorogobouge est à 88 verstes de Smolensk, en remontant le Dniépr, et sur la route de Moscou. C'est une petite ville d'environ 4,000 habitans, située sur une colline, et des deux côtés du fleuve; on y voit beaucoup de maisons en pierre ou en briques, ainsi que les ruines de l'ancienne citadelle d'où la vue embrasse toute la plaine à travers laquelle la rivière serpente et que terminent des coteaux éloignés. C'est à Dorogobouge, où l'armée française arriva après l'échec de *Mantarova*, que le froid commença à la démoraliser (6 novembre 1812); ce froid était de 18 degrés lorsqu'elle revint à Smolensk. Des souvenirs douloureux sont attachés à ces localités.

Viazma, sur la même route de Moscou, à 219 verstes et demie de cette capitale et à 163 de Smolensk, est une ville plus peuplée que celle-ci, car on lui donne jusqu'à 12,000 habitans. Elle est située au confluent de la Viazma et du Bébri; la première se réunit au Dniépr un peu plus au nord-ouest. Cette ville aussi est bâtie sur une colline: les intervalles qui séparent les maisons font qu'elle occupe une vaste étendue et que de loin elle s'annonce plus grande qu'elle n'est réellement. Les clochers et coupoles de vingt églises contribuent encore à entretenir l'illusion. Viazma, ville ancienne, formait jadis une principauté apanagée de celle de Smolensk, et les princes Viazemskoï en ont tiré leur nom. Nous avons parlé plus haut du traité de paix qui y fut conclu, en 1634, entre la Moscovie et la Pologne.

En avançant vers Moscou, on arrive à GJATSK, petite ville de 2,400 habitans, située sur la Gjata qui communique avec le Volga, par la Vasousa. Elle est à 224 verstes de Smolensk et seulement à 158 1/2 de Moscou; il part de là une route vers Pétersbourg qui en est éloigné de 660 verstes. Tous les ans, le 8 juillet, il se tient un grand marché à Gjatsk, ville commerçante et entrepôt des productions de toute la contrée que l'on expédie de ce *pristân* à Moscou et à Pétersbourg.

Parmi les autres districts nous ne nommerons plus que celui de PORETCHIÉ, au nord-ouest, à cause de son chef-lieu assez considérable, situé à 73 verstes de Smolensk; et celui de Doukhoftchina, à l'est du dernier, par rapport aux villages de *Doubrofka* et de *Vorontsovo*, l'un berceau de la famille du même nom (Vorontsof), l'autre renfermant un château de la famille Branitski (Branicki).

17° GOUVERNEMENT DE VITEBSK.

Le gouvernement de Vitebsk (les Polonais écrivent Witepsk) constitue, avec celui de Moghilef, la part qu'a eue la Russie au premier démembrement de la Pologne, en 1772. Avant cette époque, le même territoire formait trois palatinats ou voïévodies, celui de Witepsk, celui de Polock (Polotsk) et celui de la Livonie (*Inflantskié voïévodstvo*). Catherine II, après la conquête de ce territoire, en forma deux gouvernemens russes, en 1778, celui de Polotsk et celui de Moghilef; réunis en 1796, ils furent appelés gouvernement de la *Russie-Blanche* jusqu'en 1802, où ils furent de nouveau séparés et où le gouvernement de Vitebsk reçut son organisation actuelle. On assure que l'ancien gouvernement de la Russie-Blanche ou la portion de territoire arrachée à la Pologne en 1772, avait une étendue de 1,975 milles c. géog., et une population de 1,800,000 habitans. (1)

Le gouvernement actuel de Vitebsk est borné au nord-ouest par la Livonie, au nord-est par le gouvernement de Pskof; à l'est, par celui de Smolensk; au sud, par Moghilef, et à l'ouest par les gouvernemens de Minsk et de Courlande séparés entre eux par la pointe nord-est de celui de Vilna qui touche aussi au gouvernement dont nous nous occupons dans ce moment. Quant à son étendue, les évaluations antérieures à

(1) *Tableau général de la Russie moderne*, par V. C***, t. I, p. 286. Leclerc donne au même territoire 1,600,000 habitans. *Histoire de la Russie moderne*, *t. III, p. 59*.

l'année 1802 ne peuvent plus servir aujourd'hui, à cause des changemens qui sont survenus vers cette époque. Nous n'avons rien de positif à cet égard; d'après la carte de Reymann, ce gouvernement avait 668 m. c. g. de superficie, et 794, ou 38,563 verstes carrées, d'après les calculs de Schubert. Hassel a adopté ce dernier chiffre, et celui de M. Arsénief (800) n'en est que l'approximation. M. Stanislas Plater (1) le réduit à 750. Nous nous en tiendrons au chiffre 794.

Le gouvernement de Vitebsk est généralement plat; les bords des rivières y présentent seuls des aspérités ou de faibles éminences. Le terrain se compose de sable et de terre glaise, recouverts çà et là d'un terreau fertile, mais qui forme une couche très mince. Il est marécageux, entrecoupé de lacs et arrosé par beaucoup de rivières. Parmi les lacs, il y en a peu de bien considérables : nous citerons celui de Loubân au nord, sur la frontière de la Livonie; et vers le centre, ceux de Razna, d'Ozvéï, de Rouchono, de Lisna, de Nevel, d'Ivân et de Sébége. La principale rivière est la Duna (2). Elle entre dans le gouvernement de Vitebsk sur ses confins avec ceux de Pskof et de Smolensk; se dirige vers le sud jusqu'à Vélige où elle devient navigable, coule ensuite vers l'ouest en décrivant une ligne parallèle avec le cours du Dnièpr, de telle sorte que ces deux fleuves laissent ici cette ouverture dont nous avons déjà parlé (p. 378), et, depuis la frontière du gouvernement de Moghilef, suit constamment la direction du nord-ouest, traversant Polotsk, formant la frontière occidentale du gouvernement de Vitebsk, et le quittant, au-dessus de Jacobstadt, pour entrer dans celui de Livonie. La Duna reçoit dans le gouvernement les eaux suivantes : à l'est, au-dessus de Vélige, la Méja, qui sort du gouvernement de Smolensk où nous l'avons déjà rencontrée plus haut (p. 378), et la Kasplia venant du sud-est, près de Sourage; au sud-ouest, l'Oulla venant du sud, près du bourg d'Oulla; l'Obol et la Polota, un peu plus bas, à droite; du même côté, la Drissa, près de la ville de ce nom, et auparavant, du côté opposé, la Disna, enfin l'Evest, au-dessous de Jacobstadt. Le Lovath, la Vélikaïa, et plu-

(1) *Géographie de l'est de l'Europe* (1825).

(2) Les Russes lui donnent le nom de *Dvina* et les Polonais celui de *Dzwina*; ce n'est qu'en Courlande et en Livonie, ainsi qu'en Allemagne, qu'on l'appelle *Duna*; mais nous avons préféré ce dernier nom, pour éviter la confusion à laquelle peut donner lieu celui de Dvina, propre à deux fleuves, à la Dvina septentrionale comme à la Dvina occidentale, qui est la Duna.

sieurs autres rivières du gouvernement de Pskof, prennent leur source dans celui de Vitebsk, dont toutes ces eaux rendent le climat un peu humide. Il jouit du reste d'une température bonne et égale.

Le sol est médiocre: il exige beaucoup d'engrais, mais alors il produit en abondance du blé de toute espèce, du chanvre et du lin. La recolte peut être évaluee à 3,500,000 tchetvertes, dont près de 3 millions sont consommés par les habitans. L'agriculture, du reste routinière, forme la principale industrie de ces derniers, qui cultivent aussi dans leurs jardins toutes sortes de légumes et un peu de houblon, de fruits, etc. Les forêts sont immenses, et fournissent beaucoup de bois de construction : la couronne en possède 121,604 déciatines. Elles renferment des bêtes fauves, des ours, des loups, des renards, etc., et beaucoup de gibier, comme cerfs, sangliers, etc. Les prairies naturelles (on n'en connaît pas d'autres) couvrent de vastes surfaces : en 1788, la fauchaison a donne près de 10,300,000 pouds de foin. Aussi, les habitans élèvent beaucoup de chevaux et de bestiaux; mais ni les uns ni les autres ne se distinguent par leurs formes ou par leurs qualités : ils restent au contraire grêles et petits. Les nombreux troupeaux de moutons ne fournissent qu'une laine grossière. L'éducation des abeilles est productive, mais leur miel est de mauvaise qualite; la pêche fournit des poissons en abondance parmi lesquels on remarque une espèce (*salmo eperlanus minor*) que l'on sèche par grandes quantités et qui entre dans le commerce sous le nom de *snetki*. Enfin, le règne minéral donne surtout des moellons et des pierres de taille.

Les données nous manquent pour évaluer la population de ce gouvernement : elle comprendrait, d'après M. Vsévolojski, 672,000 individus des deux sexes; suivant M. Arsénief, 650,000; suivant M. Plater, 800,000; suivant M. Ziablofski, 838,800, et suivant Hassel, un nombre encore plus élevé. Les publications du saint-synode ne nous apprennent rien à cet égard, car ici les Grecs orthodoxes sont en minorité, et Vitebsk ne forme pas un diocèse de ce culte. Nous considérons le chiffre 700,000 comme le minimum, et nous l'adoptons provisoirement; il en résulte une faible population relative : 881 individus par m. c. g. Dans cette population, les Biélo-Russes ou Roussniaks sont en grande majorité : ils sont ou catholiques ou uniates, et reconnaissent par conséquent l'autorité du saint-siège. Les Grands-Russes sont peu nombreux; le clergé et la noblesse sont surtout polonais. Après les Roussniaks, les Letto-Lithuaniens, habitans de l'ancienne Livonie polonaise, forment le plus grand nombre

et occupent trois districts. Les Juifs, dont il y avait foule dans toutes les provinces polonaises ou lithuaniennes, comptent encore au moins 15,000 individus dans le gouvernement de Vitebsk. Enfin, l'on rencontre aussi quelques centaines de Bohémiens et d'Allemands. Les *prigonnoï* ou serfs sont les plus nombreux, mais on trouve aussi beaucoup d'hommes libres, tant de la classe des *zémiani* que de celle des *schlakhtits* ou nobles. Nous avons dit que la noblesse est surtout polonaise : elle compte aussi beaucoup de Russes dans son sein et dans la liste des familles possessionnées dans la Livonie polonaise en 1750 (1) nous en trouvons en outre beaucoup d'allemandes de Livonie et de Courlande, ainsi que de lithuaniennes. Quant aux habitations, on compte 12 villes de districts, 23 petites villes ou bourgs, et 12,185 villages ou hameaux, la plupart construits dans le genre polonais.

L'industrie, même domestique, est peu florissante dans le gouvernement de Vitebsk. En 1828, on comptait en tout 39 fabriques; c'était un grand progrès, puisque le tableau de 1808 n'en offrait pas seulement une; mais sur celui de 1830, nous ne trouvons plus que 28 fabriques avec 182 ouvriers. Parmi les fabriques de 1828, qui toutes produisent peu, il y avait 31 tanneries, une verrerie avec 24 ouvriers, une fabrique de chandelles avec 2 ouvriers, une de poterie-faïence, une tuilerie, et 4 manufactures de draps. De ces dernières, 3 à Vitebsk étaient entre les mains de Juifs, et la quatrième, située dans le district de Sourage, occupait 41 paysans de la terre d'un noble appelé Bykofski.

Le commerce, favorisé d'une part par la Duna, et de l'autre par le canal de la Bérézina, qui met le district de Lepel en communication avec le fleuve du même nom, et par lui avec le Dniépr, est surtout entre les mains des marchands du chef-lieu, et se fait avec Riga, Narva et Saint-Pétersbourg. Il consiste en chanvre, lin, soies, mâts et bois de construction, blé, bétail, graine de chenevis, peaux, suif, miel et cire, laine, etc. En 1808, 920 marchands avaient accusé un capital de 2,400,000 roubles.

Pour l'instruction publique, le gouvernement de Vitebsk, avec celui de Moghilef, était autrefois compris dans l'arrondissement universitaire de Saint-Pétersbourg; par oukase du 8 décembre 1828, ils en ont été distraits pour former un arrondissement à part, sans université. A cet arrondissement *de la Russie-Blanche*, on ajouta en

(1) Hupel, *Nordische Miscellaneen*, nos 15, 16 et 17.

suite le gouvernement de Minsk, et à voir la liste insérée dans le *Calendrier* académique *de Saint-Pétersbourg* pour 1834, il se compose, aujourd'hui que l'université de Vilna est supprimée, de plusieurs gouvernemens qui autrefois dépendaient de celle-ci. Nous ne pouvons donner l'état général de celui de Vitebsk, faute de renseignemens sur les écoles du clergé catholique, et même sur celles du clergé grec réunies avec les écoles du même genre de toute l'éparchie de Moghilef; mais voici quel était l'état des écoles civiles à deux époques différentes :

En 1826, 19 éc. avec 85 maîtres et 1,110 élèv. dont 23 filles.
En 1832, 24 — 94 maît. et empl. et 971 — — 130 —

On doit remarquer que le gouvernement renfermait, à cette époque, 3 gymnases ou lycées (chose rare en Russie), et 7 établissemens tenus par des particuliers (chose non moins rare). De ces chiffres il faut conclure que l'instruction publique n'y est pas négligée. Toutefois, il n'y a d'autre imprimerie que les deux appartenant à la couronne.

Vitebsk, ou plutôt Polotsk, est un diocèse de Grecs-unis, comprenant 135 églises et 33 couvens; ce culte domine, et l'évêque ou archevêque de Polotsk prend quelquefois le titre de *métropolitain de Lithuanie*. Les catholiques, qui relèvent de l'archevêque de Moghilef, ont 63 églises et 40 couvens; les Grecs orthodoxes appartiennent à l'éparchie de Moghilef : ce sont des Grands-Russes qui ont environ 65 églises. Total des églises, 263, et des couvens, 73. Il y faut ajouter les synagogues des Juifs, et les temples des protestans lettons ou allemands.

Avant 1831, Vitebsk et Moghilef étaient du nombre des gouvernemens auxquels on avait laissé quelques-unes de leurs anciennes formes d'administration et surtout législatives. Mais un oukase, du 1er janvier de cette année-là, les a soumis à la loi commune de l'empire, en prescrivant que le *Statut lithuanien* n'y aurait plus force de loi. Ils sont ordinairement réunis sous un même gouverneur général qui a son siège à Moghilef. L'*état* du gouvernement de Vitebsk est fixé à 74,6 6 roubles, et, en 1808, on a évalué le revenu qu'en tirait la couronne à 1,834,000 roubles.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Vitebsk, Sourage, Vélige, Gorodok, Nével, Sébège, Lioutsyne, Réjitsa, Dunabourg, Drissa, Polotsk et Lépel. Kreutzbourg et Drouïa, qui étaient des villes de district de l'ancien gouvernement de Polotsk, n'ont plus

ce rang; la première fait partie du district de Dunabourg, l'autre appartient au gouvernement de Minsk.

Vitebsk, au nord-est du gouvernement, à 627 verstes de Pétersbourg et à 576 de Moscou, est situé sur la Duna, à l'endroit où elle reçoit la Vitéba, par 55°, 11′, 35″ de latitude et 47°, 52′, 22″ de longitude.

Le nom de Vitebsk est très ancien : on le trouve cité par l'empereur Constantin Porphyrogénète, au xe siècle (1), et quoique, plaçant la ville sur le Dnièpr et non sur la Duna, il semble avoir en vue une autre que celle qui nous occupe, celle-ci paraît cependant avoir existé dès-lors et avoir été connue à Constantinople comme lieu de passage pour les chefs varèghes, lorsque des pays du nord ils se rendaient sur le Bosphore. La suite de l'histoire de Vitebsk nous manque; cette ville paraît avoir fait partie de la principauté de Smolensk et avoir formé quelquefois l'apanage de princes indépendans de cette maison. Elle passa de bonne heure sous le joug lithuanien, et un frère de Iaghiel (Jagellon), révolté contre lui, s'en étant momentanément emparé, avec le secours des chevaliers de Livonie, elle fut reprise par Vitoft. L'Union qui aujourd'hui domine à Vitebsk, comme dans le pays, paraît y avoir rencontré jadis de grands obstacles, puisque, en 1624, l'archevêque de Polotsk, Josaphat Koutsévitch, y fut massacré par le peuple grec. Quelque temps après (1654), elle fut quelque temps au pouvoir des Russes qui la restituèrent aux Polonais.

Vitebsk, entouré de marais, est situé des deux côtés de la Duna : la partie située à gauche du fleuve est la plus considérable. Là se trouve, au-delà de la Vitéba, le vieux château entouré d'un rempart de terre très haut. Le côté droit est très élevé, tandis que l'autre est uni et présente les plus beaux édifices. Parmi ces derniers on cite le beau couvent de moines grecs de l'ordre de Saint-Basile. Vitebsk a en tout 10 couvens, la plupart uniates, et dont deux de femmes; ils appartiennent à différens ordres, Bernardins, Piaristes, Dominicains, etc. Les églises, au nombre de 15, sans compter les synagogues, sont presque toutes consacrées au culte uniate; toutefois 3 sont catholiques et 2 grecques orthodoxes; en 1813, il n'en existait encore qu'une de ce dernier culte, pour la garnison. Vitebsk a un grand gymnase, un bazar et, parmi une multitude de maisons en bois, quelques-unes en pierres. Sa population est, d'après les

(1) Τὸ Βιτεζεβη ὅπερ εστὶ πακτιωτικον κχστρον τῶν Ρως.

rapports officiels, de 15,503 habitans. La ville, entourée de vieilles fortifications, est irrégulière; il s'y tient une foire, et l'on y trouve des tanneries et des fabriques, dont 3 manufactures de draps.

VÉLIOK (en polonais *Wieliz*), à 119 verstes du chef-lieu (1), a été bâtie en 1536, par ordre du tsar Iván Vassiliévitch. Cette ville, située dans un endroit uni, sur les deux rives de la Duna, fait un commerce considérable en chanvre, en graines de lin et en blé, que ses habitans vont chercher dans le gouvernement de Smolensk, ou dans divers districts de celui de Vitebsk, pour le revendre à Riga. Il y a une citadelle, 8 églises grecques uniates, une catholique et une synagogue. Parmi ses 4,700 habitans, on compte jusqu'à mille juifs.

Les villes de GORODOK, de NÉVEL et de SÉBÈGE, n'ont rien de remarquable. Les districts septentrionaux de Lioutsyne, de Réjitsa (pol. *Rzeczyca*) (2) et de Dunabourg, appartiennent à la Livonie polonaise qui porta jusqu'en 1772 le titre de voiévodie et formait alors quatre districts. Les habitans, à la réserve de la noblesse allemande ou polonaise, sont presque tous Lettons ou Lithuaniens. Ce palatinat avait autrefois pour chef-lieu DUNABOURG, aujourd'hui simple ville de district, à 272 verstes de Vitebsk, sur la rive droite de la Duna qui y reçoit la Chounitza. Dunabourg, quoique siège de la diète, était alors une ville insignifiante; aujourd'hui elle est assez importante par ses fortifications. Celles-ci, élevées surtout en 1582, sous Etienne Batory, n'étaient pourtant pas assez considérables pour permettre aux Russes, en 1812, de s'en faire une défense. Mais dans ces derniers temps des travaux importans ont été entrepris. La première origine de ces fortifications remontait aux chevaliers Porte-glaives qui les commencèrent en 1277 : Dunabourg devint alors le siège d'un de leurs bailliages. Deux fois la ville devenue polonaise tomba au pouvoir des Russes, en 1576, sous Iván IV Vassiliévitch, et en 1656, sous Alexis Mikhaïlovitch; elle ne leur resta qu'en 1772. Les Jésuites y avaient alors une maison professe; et leur beau couvent subsiste, mais il a changé de destination. La ville renferme aujourd'hui deux églises catholiques dont l'une en bois; une grecque et une synagogue; elle a près de 4,000 habitans. *Kreutzbourg*, sur la Duna, anciennement *Chériké*, était alors une forteresse, et n'est

(1) Au moins suivant le Calendrier académique de Saint-Pétersbourg; mais la distance nous semble être moins forte : aussi Vsévolojski la réduit-il à 81 verstes.

(2) Absolument comme la ville bien plus méridionale du gouvernement de Minsk. Les Russes écrivent dans leur langue, l'une *Réjitsa*, et l'autre *Rétchitsa*.

plus aujourd'hui qu'une très petite ville, avec un château et une église luthérienne.

A l'ancien palatinat de Polotsk, organisé en 1500, appartiennent les districts de Polotsk, de Drissa et de Lépel. Son chef-lieu et l'ancien chef-lieu du gouvernement russe formé en 1778, est POLOTSK (pol. Polock), sur le bord escarpé de la Duna, à son confluent avec la Polota, à 109 verstes de Vitebsk, à 642 de Saint-Pétersbourg et à 686 de Moscou.

Polotsk figure dans les anciennes traditions scandinaves antérieures à Rurik, sous les noms de *Poltesk* et de *Peltisca*, et peut-être la ville des Ruthènes ou Russes appelée *Pultisca* par Saxo Grammaticus (1) est-elle aussi Polotsk. Il est certain que cette ville existait du temps de Rurik; car il y envoya un de ses compagnons ou leudes (2) pour exercer l'autorité en son nom. Ce chef varèghe transmit son pouvoir à ses descendans qui régnèrent jusqu'en 980 où Rogvolod fut tué, avec ses deux fils, par Vladimir-le-Grand qui s'empara à-la-fois du pays et de Rogniède, fille de Rogvolod, dont il venait punir les mépris. Cette princesse fiancée à Iaropolk, frère de Vladimir, repoussa avec dédain la recherche « du fils de l'esclave; » mais elle fut contrainte de l'épouser après le meurtre de son père (3). Dans le partage que Vladimir fit de ses états entre ses enfans, Isiaslaf, fils de Rogniède, reçut la principauté de Polotsk : il y emmena sa mère lorsqu'il alla en prendre possession. Sous lui et sous ses descendans cette souveraineté ne fut pas sans éclat : pendant deux siècles elle prit de rapides accroissemens vers l'ouest, de telle sorte qu'elle s'étendit, à en croire les annales russes, sur la Russie-Blanche, sur la Lithuanie, la Livonie et la Courlande, ayant à l'ouest le Niémen pour limite. Mais sa puissance fut bientôt contrebalancée par la puissance naissante des Lithuaniens ses voisins, dont le chef, Ghédimine, est présenté par les mêmes annales, mais sans preuves suffisantes, comme issu des princes de Polotsk. La ville tomba au pouvoir du grand-prince lithuanien, suivant M. Chodzko, l'an 1219 (4);

(1) Édit. de Bâle, 1534, p. 11, D.

(2) *Mouje*, *iarl*. C'est évidemment le système féodal.

(3) Karamzine, orig. russe, t. I, p. 197, 202. Rogvolod (Ragnvald) et Rogniède (Ragnhild), sont des noms biens scandinaves, qui n'ont pu appartenir qu'à des Varèghes. Voyez Schlœzer, *Nestor*, V, 200, et Sjœgren, *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 6e série, section des sciences politiques, etc. t. II, p. 211.

(4) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, t. I, p. 338.

mais, dit M. Vsévolojski, « Polotsk resta toujours une grande et puissante(?) ville; et lorsque dans la suite le grand-duché de Lithuanie fut réuni à la Pologne, la noblesse de Polotsk obtint le privilège d'élire elle-même ses voïévodes, avec la sanction du roi; ce qui était sans exemple dans le reste de la Pologne où tous les officiers étaient nommés par le souverain. Malgré cette réunion de la Lithuanie à la couronne de Pologne, en 1383, les souverains russes ont continué jusqu'au règne de Pierre-le-Grand à prendre le titre de prince de Polotsk. » Cette dernière assertion est contestable; mais les attaques fréquentes des Moscovites contre la ville attestent qu'ils n'avaient pas renoncé à l'espoir d'y rentrer, espoir qui se réalisa en 1563, sous Iván IV Vassiliévitch; et à cette époque on trouve en effet dans le titre du tsar la principauté de *Volotka* qui pourrait bien être Polotsk. En 1579, Etienne Batori reprit la ville; mais les Russes s'en emparèrent encore une fois sous Alexis Mikhaïlovitch (1655). La paix l'ayant restituée aux Polonais, ceux-ci cherchèrent à y extirper l'ancienne croyance, et chargèrent de ce soin les Jésuites qui y réussirent par toutes sortes de moyens. Enfin les Russes se rendirent maîtres de Polotsk, par les arrangemens de 1772. De nos jours, les alentours de la ville sont devenus le théâtre des savantes opérations du général Wittgenstein et de ses deux antagonistes successifs, du duc de Reggio et de Gouvion Saint-Cyr auquel ses succès valurent alors le bâton de maréchal. Après les combats des 16, 17 et 18 août, sur la Drissa, les deux armées restèrent près de six semaines en présence, jusqu'à ce que, renforcé par le corps finlandais et par les milices de Saint-Pétersbourg, Wittgenstein (aujourd'hui feld-maréchal-général en retraite) prit l'offensive. Le 14 octobre et jours suivans, il attaqua dans son camp fortifié le maréchal Saint-Cyr qui le repoussa de toutes parts; mais les Russes s'acharnèrent à reprendre la ville, et cette lutte, du reste inégale, mais glorieuse pour les deux partis, se termina par l'évacuation de Polotsk que les Français opérèrent le 20, après six jours d'une résistance opiniâtre.

La ville actuelle, dit encore M. Vsévolojski, « ressemble bien peu à ce qu'elle était autrefois : ses fortifications sont insignifiantes; on voit encore du côté de la porte de Pétersbourg une espèce de château dont un côté s'appuyant sur la rive très escarpée de la Polota, et l'autre au bord de la Dvina (Duna), le rendent assez fort; mais cet ouvrage d'Etienne Batori a été négligé, les remparts se sont considérablement affaissés, et le plus beau monument de la ville est sans contredit le couvent et le collège des Jésuites fondé par le même roi.

On y trouve encore dans le Kreml bâti par Boris (Iouriévitch), prince de Polotsk, plusieurs couvens dont un de Dominicains, un autre de Franciscains et un de Basiliens. » On ne compte pas plus de 3,000 habitans dont beaucoup de Juifs. A deux verstes de la ville est l'église orthodoxe du Saint-Sauveur (en biélo-russe *Spass Iourévitchi*) qu'on rebâtit dans ce moment, mais qui fut fondée en 1160, par Euphrosine, fille de Sviatoslaf Grigorii Vseslavitch, prince de Polotsk (1), ainsi qu'on le voit par les inscriptions gréco-slavonnes des images qui sont conservées.

La campagne de 1812 a donné quelque relief à plusieurs autres localités du même district où des combats ont été livrés entre le corps d'armée de l'aile gauche des Français et entre celui du général Wittgenstein; tels sont: Kokhanova, sur la Drissa (11 août) et Iakoubovo (31 juillet).

Il en est de même du district de Drissa, situé au nord-ouest du précédent. Le chef-lieu, DRISSA, à 172 verstes de Polotsk, est devenu célèbre par son camp retranché de 1812 où, d'après les plans du général Pfuhl, l'armée russe devait prendre position et livrer bataille. Ce camp était situé sur les éminences de la rive gauche de la Duna, et un coude de ce fleuve le couvrait de trois côtés; le quatrième était défendu par des retranchemens. Mais le prince Bagrathion ne put opérer sur ce point sa jonction avec le général en chef Barclay de Tolly, et Napoléon prit la route de Moscou et non celle de Saint-Pétersbourg, ce qui amena d'autres résolutions. Drissa, petite ville au confluent de la rivière du même nom et de la Duna (rive droite), n'a du reste rien de remarquable. Nous en dirons autant de LIPEL, à 112 verstes de Polotsk, et chef-lieu d'un district que traverse l'Oulla qui, près de la petite ville anciennement fortifiée du même nom, tombe dans la Duna.

18° GOUVERNEMENT DE MOGHILEF.

Avant 1772, époque où il échut à la Russie, ce territoire formait le palatinat polonais de Mscislaw (Mstislavl) (2). Le gouvernement de Moghilef fut organisé en 1778; mais en 1796 il fut fondu avec

(1) Voyez le *Journal russe du ministère de l'intérieur*, mars 1833, p. 326-329.

(2) Nous ne savons pas pourquoi M. Léonard Chodzko range Mohilew sous le palatinat de Witepsk, au lieu de celui de Mscislaw. *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Malte-Brun, t. I, p. 342. La même division se trouve dans Swiencki, *Opis starozytney Polski*, t. II, p. 237.

Vitebsk en un seul et même gouvernement du nom de *Russie-Blanche* (voir p. 386), et ce n'est qu'en 1802 qu'il reçut son organisation actuelle. Toutes les données relatives au siècle dernier ne lui sont point applicables par conséquent.

Le gouvernement de Moghilef est borné : au nord, par celui de Vitebsk; à l'est, par celui de Smolensk; au sud-est et au sud, par celui de Tchernigof; et à l'ouest, par celui de Minsk. On varie sur son étendue : d'après la carte de Reymann il a 918 m. c. g., et d'après Schubert il en a 867; c'est ce dernier chiffre qu'a adopté M. Arsénief, encore avec une légère nuance (870). M. Plater l'a réduit à 800; nous nous en tiendrons au chiffre de Schubert que Hassel et d'autres ont adopté.

Ce gouvernement n'offre pas un aspect différent de celui de Vitebsk : d'immenses plaines, en partie couvertes de forêts, et dont les lits élevés des fleuves forment à-peu-près la seule ondulation, beaucoup de marais, et généralement bien peu d'aisance, bien peu de lumières parmi les habitans, partout les Juifs, leurs finesses et leur malpropreté. Il n'y a que cette différence entre les deux gouvernemens, que Vitebsk appartient au bassin de la Duna, tandis que Moghilef dépend de celui du Dnièpr. Ce fleuve devenu navigable, ainsi qu'il a été dit plus haut (p. 378), au-dessous de Smolensk, entre peu après dans le gouvernement, prenant une direction occidentale jusqu'à Orcha : là il se tourne vers le sud, et traverse ainsi le gouvernement dans le restant de sa longueur jusqu'à ses confins avec Minsk et Tchernigof entre lesquels il coule ensuite quelque temps. Les principaux affluens du Dnièpr sont ici : à gauche, la Soja, qui reçoit auparavant les eaux de la Pronia; et à droite, le Drouetz et la Bérézina. Celle-ci néanmoins appartient tout entière au gouvernement de Minsk. Dans celui de Moghilef, il y a des lacs nombreux, mais d'une faible étendue : les plus grands, le Dolgoïé et le Sennoïé, sont au nord-ouest. Le climat est tempéré, et plus doux que celui de Vitebsk où il règne plus d'humidité.

Les voyageurs ne font pas un tableau flatteur de ces contrées : le régime polonais et l'établissement des Juifs, qui ne sont pas admis à habiter l'intérieur de l'empire russe, ont produit ici de tristes fruits, et les longues guerres y ont exercé de cruels ravages. Cependant ce n'est pas à la route de Smolensk à Minsk que s'applique, ainsi que l'a compris Malte-Brun (1), ce que Fortia de Piles dit de l'état

(1) *Géog.*, t. VI, p. 367.

des routes, des villages et du peuple; il assure au contraire (1) que « tout le chemin dans la Russie-Blanche est bordé d'arbres, et fort beau. » Une grande partie du gouvernement de Moghilef présente un terreau fertile et de bonnes prairies; l'agriculture, bien que peu avancée quant aux procédés, y fleurit et devient productive au moyen des engrais. La récolte est de près de 4 millions de tchetvertes : elle dépasse de beaucoup les besoins de la population. On cultive en outre le chanvre et le lin, et, dans les jardins, du houblon, du pavot et des légumes. Quoique la couronne ne possède dans ce gouvernement que 51,526 déciatines de bois, il y a des forêts immenses et du plus beau rapport, surtout sur la Soja, dans le district de Tchérikof; elles fournissent des mâts superbes et du bois de construction pour la marine militaire. Ces forêts sont remplies de gibier. Les bestiaux ainsi que les chevaux ne sont pas d'une belle race, et tant de belles prairies pourraient être mieux utilisées : les troupeaux de chèvres et de cochons sont les plus nombreux, et la volaille abonde; les bêtes à corne sont grêles et chétives. La laine des moutons commence à s'améliorer, par leur croisement avec des béliers mérinos ou de Saxe. Les eaux, très poissonneuses, fournissent amplement aux besoins de la consommation; on y rencontre beaucoup d'esturgeons. Enfin, le règne minéral fournit du fer dont les marais abondent, mais qui n'est exploité que par de pauvres Juifs aussi dénués de lumières que de ressources.

Les Russes sont en grande majorité dans ce gouvernement; ils appartiennent aussi à la nuance des Roussniaks; la noblesse au contraire est en grande partie polonaise; on rencontre partout une multitude d'Hébreux; les Lithuaniens proprement dits sont en petit nombre, mais aux environs de Mstislavl on trouve une colonie de Moldaves ou de Valaques parlant une langue où le valaque est mêlé de mots slavons et lithuaniens. Le rite grec recommence à dominer parmi cette population; mais les catholiques latins ou grecs sont toujours très nombreux. La révision de 1796 a donné un total de 708,853 habitans, nombre aujourd'hui insuffisant et que Wichmann a porté à 813,000 et Ziablofski à 1,002,000. M. Plater (1825) n'admet que 900,000 habitans, et suivant M. Arséniefil n'y en aurait même que 750,000. Les publications du saint-synode, à la rigueur, ne peuvent pas nous servir, car l'éparchie de Moghilef embrasse aussi Vitebsk; mais nous leur empruntons les chiffres suivans,

(1) *Voyage de deux Français dans le Nord*, t. V, p. 14.

parce qu'ils font connaître l'excédant annuel des naissances sur les décès, et par conséquent l'augmentation de la population, comme aussi parce qu'ils indiquent la proportion qui existe entre les Grecs orthodoxes et les sectateurs des autres religions.

En 1825	mar. 5,715	naiss. 22,310	décès 13,971	excéd. 8,339
1826	5,960	21,711	18,084	3,627
1827	6,091	25,009	15,909	9,100

Cet accroissement annuel, relatif seulement aux orthodoxes, mais que l'on remarquera également dans les deux autres Églises, nous autorise à rejeter comme trop faible le chiffre de M. Asénief et à lui préférer celui de M. Plater (900,000 h.). La population relative est de 1,038 personnes par mille car. géog. Quant aux habitations, nous pouvons dire seulement qu'il y a dans le gouvernement 12 villes de districts, et 56 autres petites villes ou bourgs; on ne connaît pas le nombre des villages.

Sous le rapport de l'industrie, Moghilef est presque encore au dernier rang des gouvernemens russes : on y trouve peu d'ouvriers intelligens, et peu de capitaux pour faire des entreprises. Le paysan ne s'occupe guère d'autre chose que de ses travaux rustiques; ses ustensiles, ses charriots même, sont en fort mauvais état. En 1808, on ne comptait encore que 18 fabriques; en 1828, il y en avait 25, avec 316 ouvriers, et en 1830, 31, avec 913 ouvriers. Parmi celles de 1828 il n'y en avait qu'une de vraiment importante, c'était la manufacture de draps de M. Tsiékhanovetzkii; on citait en outre deux manufactures de toiles. Dans les 25 fabriques étaient compris 3 martinets, 3 verreries, 4 manufactures de lin, 4 de draps, etc (1). La préparation de la potasse, du cuir et même du suif, n'est pas proportionnée à la grandeur des forêts et au nombre des bestiaux; cependant M. Vsévolojski parle de 22 tanneries établies dans le chef-lieu: « C'est, dit-il, la principale industrie des habitans, car tous les autres métiers et les arts y sont professés par les Juifs. » Une branche d'industrie assez productive c'est la construction des barques ou *strouses*, pour le transport des richesses naturelles du gouvernement. On distille aussi beaucoup d'eau-de-vie. Le commerce consiste en blé, en farine, en chanvre et lin, en graine de lin et de chenevis, en bois de construction et à brûler, en bestiaux, en miel

(1) Voyez *Journal* russe *des manufactures et du commerce*, 1831, n° 3.

et en cire, en soies de porc, etc. Moghilef et Mstislavl sont les principales places de commerce : en 1810, un capital de 1,100,000 roubles avait été accusé par 456 marchands.

Comme le gouvernement de Vitebsk, celui de Moghilef appartenait autrefois, relativement à l'instruction publique à l'arrondissement universitaire de Saint-Pétersbourg; il en a été distrait en 1828 (p. 389), et aujourd'hui ses écoles dépendent de l'arrondissement particulier dit *de la Russie-Blanche*. Voici quel fut à deux époques différentes l'état de celles qui sont sous l'autorité du ministre de l'instruction publique :

En 1824	17 établiss.	50 maîtres et empl.	781 élèves	dont 11 filles.
1832	25	78	1,265	101

On voit un rapide progrès. Parmi les 25 établissemens de 1832, il y avait 2 écoles d'enseignement mutuel, et 6 pensionnats ou établissemens particuliers. Quant aux écoles du clergé grec, on comptait, en 1831, dans toute l'éparchie, 10 établissemens, avec 26 maîtres et 498 élèves. Le clergé catholique et uniate entretient également de nombreuses écoles; mais nous n'avons pas de données positives sur leur état. Moghilef manque dans la liste des imprimeries et établissemens lithographiques. En général, ce gouvernement nous paraît moins avancé que Vitebsk, par rapport aux lumières.

L'éparchie grecque de Moghilef embrasse les deux gouvernemens, et renferme 12 couvens dont 3 de femmes et 384 églises dont 5 cathédrales; son titulaire a le rang d'archevêque. L'évêché catholique de cette ville fut fondé en 1773, et transformé, en 1782, en archevêché : le titulaire est à la tête de tout le clergé catholique en Russie, et il a un coadjuteur qui a le rang d'évêque et qui emprunte, à ce qu'il paraît, son titre à Mstislavl.

Aujourd'hui Moghilef et Vitebsk ne comptent plus parmi les gouvernemens privilégiés (voyez p. 390), mais ils sont régis suivant les formes communes à tout l'empire; ils ont le même gouverneur général qui réside à Moghilef. Le cavalier de Lithuanie figure dans les armes de l'un et de l'autre, ainsi que dans celles de Minsk et de Grodno. L'état fixé, en 1778, était de 124,465 roubles, et en 1808 on évaluait le revenu à 1,408,000 roubles, nombre auquel il faut considérablement ajouter aujourd'hui.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Moghilef, Kopys, Senno, Babinovitchi, Orcha, Mstislavl, Tchaoucy, Klimovitchi, Tchérikof, Staroï-Bouikhof, Rogatchef et Biélitza.

Moghilef (pol. *Mohilow*) (1), sur le Dnièpr, est à 784 verstes de Saint-Pétersbourg et à 563 de Moscou, par 53°, 53', 49" de latitude et 48° de longitude. C'est une ville d'assez bonne apparence, dont les maisons sont bâties ou en pierre, ou en charpente murée, ou en bois; dans son centre, on trouve une grande place octogone entourée d'assez belles maisons. La ville se partage en quatre quartiers : le premier est occupé par le Kreml ou le vieux château bâti sur une hauteur; deux autres sont entourés d'un rempart; le quatrième n'est qu'un faubourg. En hiver, cette ville s'anime par le séjour que vient y faire la noblesse. M. Vsévolojski ne lui donne que 9,000 habitans dont 2,000 Juifs; Hassel élève ce nombre à 16,000, et d'après le Calendrier académique de 1834, elle en aurait 21,080, ce qui serait beaucoup. Il y a 20 églises, dont 5 catholiques et les autres grecques ou uniates : celle de Saint-Joseph mérite d'être vue; des 4 couvens deux sont aux catholiques. Les luthériens ont aussi un petit temple, et les Juifs 2 synagogues. Chacun des deux archevêques a son palais, et l'on trouve en outre 2 séminaires, un gymnase, une école de la ville et plusieurs établissemens de bienfaisance. La ville commerce avec Riga, Kœnigsberg, Dantzig et Odessa. Le quartier général de l'armée russe *de l'Ouest* y est établi.

Moghilef paraît être une ville assez ancienne, quoiqu'on ne sache pas quand elle a été bâtie. Elle dépendit long-temps de Smolensk, et plus directement de Vitebsk : ce ne fut qu'en 1381 qu'elle échut aux Lithuaniens, par mariage. Elle leur resta jusqu'en 1654, où, malgré les fortifications dont Sigismond III l'avait fait ceindre, elle tomba au pouvoir des Russes (2). Mais, en 1662, les habitans s'étant soulevés, les Russes furent expulsés, pris, et en partie même massacrés. Moghilef resta alors à la république de Pologne jusqu'en 1772. En 1812, les troupes polonaises du corps d'armée français du maréchal Davoust s'emparèrent de la ville où le prince Bagrathion s'était laissé prévenir : ce général attaqua les Français dans leur posi-

(1) Il ne faut pas confondre cette ville sur le Dnièpr avec Moghilef en Podolie, et sur le Dnièstr.

(2) C'est sans doute par une erreur typographique qu'on lit dans le *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Malte-Brun et M. Léonard Chodzko, t. I, p. 343 : « En 1654, cette ville fut reprise *sur* les Moskovites. » Faut-il lire *par* les Moscovites? mais alors le mot *reprise* ne peut se trouver là que par suite d'une distraction de l'auteur, suivant lequel les *Moscovites* n'ont jamais possédé ces provinces.

tion, le 23 juillet, mais sans réussir à la leur enlever. Malgré sa supériorité, il fit retraite vers Bouikof et passa le Dnièpr.

La petite ville de *Sklof*, dans le district de Moghilef, offre un ancien château. C'était, en 1772, un village que Catherine II a transformé. « Les rues en sont larges et bien alignées, dit un voyageur en 1788; par malheur elles sont bordées d'assez vilaines maisons habitées par des Juifs. Parmi tous ceux qui s'y livrent au commerce il n'y a pas dix Russes de nation. » (1)

Senno ou *Sennoïé*, chef-lieu d'un district au nord-ouest du gouvernement, est situé à 143 verstes de Moghilef, sur le lac du même nom. Le bourg d'*Ostrovno*, dans le même district, non loin de Vitebsk et de la Duna, est remarquable par le combat qui y fut livré le 25 juillet 1812 entre le général russe Ostermann et le vice-roi d'Italie, prince Eugène, et qui fut renouvelé les jours suivans avec fureur, jusqu'à ce que Vitebsk fût évacué par les Russes.

Orcha, sur le Dnièpr, à 72 verstes de Moghilef et à moitié chemin entre cette ville et Vitebsk, est une petite ville en assez bon état : elle est ancienne, car on la trouve mentionnée dès l'année 1066. La grande route de Minsk à Smolensk la traverse en se croisant avec celle de Moghilef à Saint-Pétersbourg. C'est à Orcha que l'empereur Napoléon, pressé par Koutousof et par Miloradovitch, brûla les papiers qu'il avait recueillis avec soin pour lui servir, pendant l'hiver, quand il aurait charmé ses loisirs en écrivant sa vie (2); et tout ce district a été le théâtre de cette admirable retraite du maréchal Ney que Napoléon avait laissé à Smolensk pour faire sauter les fortifications de cette ville, et qui rejoignit l'empereur à Orcha à travers mille dangers et des fatigues inouïes. « L'héroïque maréchal, dit M. de Ségur, ne se doutait pas même d'avoir fait une action sublime. » *Doubrovna*, dans le même district, est une ville commerçante et assez peuplée : le 8 septembre 1514, il y fut livré une bataille entre les Russes et les Polonais commandés par le prince Constantin d'Ostrog.

Mstislavl, sur la Soja, et à 144 verstes de Moghilef, est le chef-lieu d'un district, mais donnait, avant 1772, son nom à une voiévodie instituée en 1569, et dont Moghilef même n'était alors qu'un district. La ville est très ancienne, et doit peut-être son nom à Mstislaf, fils de Vladimir. Quoi qu'il en soit, Mstislavl a été long-temps le

(1) *Mémoires particuliers sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie blanche*, etc. p. 65.

(2) *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, t. II, liv. x.

siège d'une principauté russe, apanage des princes de Smolensk. Olgherd s'étant emparé de la ville y établit un de ses fils. Elle changea ensuite plus d'une fois de princes; mais le plus souvent elle en eut d'origine russe, comme sont aussi les habitans. Un de ces princes se soumit, en 1528, au tsar de Moscou, mais pour peu de temps, et ce n'est qu'en 1772 que le palatinat et la ville de Mstislavl furent définitivement incorporés à l'empire moscovite.

La ville n'a plus de fortifications; elle est aujourd'hui florissante par son commerce, et renferme environ 5,000 habitans. Les Grecs, dont le culte y domine, ont 6 églises et un couvent, et l'on y trouve en outre une église uniate, deux couvens catholiques et une synagogue. Une bonne école se trouve établie dans l'ancien collège des Jésuites.

Parmi les autres districts nous ne mentionnerons plus que celui de Rogatchef, à cause des essais de colonisation militaire qui y ont été faits, ainsi que sur d'autres points du gouvernement (districts de Mstislavl et de Klimovitchi), et celui qui a pour chef-lieu Staroï Boukhof, sur le Dniépr, à 43 verstes du chef-lieu, à cause des remparts de cette ville, avec fossés et deux tours, fortifications élevées, dit-on, par le célèbre Chodkiewicz (Khodkiévitch), à qui Étienne Batory avait donné toute cette contrée.

19° Gouvernement de Minsk. (1)

Ce gouvernement très étendu appartient à la Russie depuis 1793; il a été formé, après le second démembrement de la Pologne, de différentes voiévodies lithuaniennes appartenant, soit à la Russie-Blanche, soit à la Russie-Noire. Sa partie septentrionale est composée d'une portion de l'ancien palatinat de Polock (Polotsk), et de la lisière orientale de celui de Wilno (Vilna); l'ancien palatinat de Minsk en forme le centre; et il a au sud, d'abord la partie orientale de l'ancien palatinat de Novogrodek, et ensuite la partie orientale de celui de Brzesc (Brest). Les portions de Polotsk et de Vilna appartiennent, avec Minsk, à la Russie-Blanche; Novogrodek et Brest au contraire formaient autrefois la Russie-Noire, et le palatinat de Brzesc portait encore en particulier le nom de *Polésie*, ou de pays

(1) Le lecteur voudra bien se souvenir qu'il doit prononcer toutes les lettres : il lira Minsk comme s'il y avait *Minnsk*, en faisant sonner la consonne *n*. Il en est de même de Smolensk, de Pinsk, de Penza et de plusieurs autres noms.

es forêts. En dehors du gouvernement de Minsk, il reste encore une portion de la Russie-Noire dans le gouvernement de Grodno, et dans celui de Vilna une faible portion de la Russie-Blanche, car on parle le biélo-russe jusque sur la Vilia et la Vaka. Catherine II érigea le gouvernement de Minsk, par oukase du mois de mai 1795 et le divisa en treize districts qui se trouvent aujourd'hui réduits à dix : Postavy (district de Disna), Dokchitsy (district de Vileika), Davidgorod ou Davidof (district de Pinsk) et Nesvije (district de Sloutsk), ont perdu le rang de villes de district auquel Retchitza a été par contre élevé depuis.

Le gouvernement de Minsk est borné au nord par celui de Vitebsk dont la Düna le sépare, à l'est par Vitebsk, Moghilef et Tchernigof : le Dniépr le sépare du dernier gouvernement, et en partie de celui de Moghilef où il entre ensuite ; au sud il touche aux gouvernemens de Kief et de Volynie ; à l'ouest à ceux de Grodno et de Vilna. D'après un calcul fait sur la grande carte de la Russie (*podrobnaïa*), on a trouvé à ce gouvernement une étendue de 1832 m. c. g., ou de 89,726 verstes carrées ; ce nombre est porté par M. Arséniief jusqu'à 1,900, tandis que M. Plater le réduit à 1,800. Nous adoptons le chiffre de 1,832, assez rapproché de celui que M. Storch avait trouvé par l'évaluation de la superficie des anciens palatinats ou portions de palatinats dont a été formé ce gouvernement.

Toute l'étendue de pays au nord de la Volynie est plate, sans aucune trace de chaîne de montagnes, et n'ayant d'autres aspérités que les bords des principales rivières. Elle est toute couverte de terre d'alluvion formée d'un sable de toutes couleurs, d'argile et de marne ; le sable couvre de vastes surfaces, mais fréquemment aussi on trouve une terre fertile. Au nord du gouvernement de Minsk, la terre, couverte d'épaisses forêts, est encore assez sèche ; au sud, elle se cache au contraire sous l'eau des marais, et ses immenses forêts deviennent inaccessibles. L'argile succède au sable à mesure qu'on avance vers le sud ; enfin la ville de Pinsk est située dans un immense marécage dont le fond consiste, il est vrai, de sable mêlé d'un bon terreau noir, mais où l'eau couvre tout et forme des étangs, des lacs, des mers ; partout le sol est défoncé, et dans les parties basses, les étangs, les rivières, les lacs, deviennent de plus en plus fréquens. Sur ce point, le plus bas de la Lithuanie, dit M. Eichwald (1), beaucoup de rivières, dont quelques-unes sont importantes,

(1) *Naturhistorische Skizze von Lithauen, Volhynien und Podolien*, p. 100.

et qui ont leur source au sud, sur le plateau d'Avratyusk (au-delà de Kréménetz), lequel s'abaisse vers le nord, viennent presque toutes grossir le Pripett. Telles sont l'Ikva avec le Styr, le Goryne avec le Sloutch (au nord?), affluens immédiats du Pripett, ou qui forment d'abord le Strumen et le Stokhod qui, de son côté, reçoit la Touria, la plus occidentale de ces rivières. « La Pina, près de Pinsk, continue M. Eichwald, et la Iaciolda qui arrive du nord au Pripett et qui déborde son lit au printemps, contribuent beaucoup de leur côté à grossir la masse d'eau de ce fleuve : il en résulte qu'un peu au nord de Pinsk il devient un grand fleuve jusqu'à sa jonction avec le Dnièpr. Au printemps, tout le pays est inondé dans tous les sens, et l'on traverse pendant des milles une continuité de lacs; il a besoin de canaux et de fascines pour être garanti du déluge dont il est constamment menacé. » Telle est la Polésie dont nous avons parlé plus haut. Quant à la partie supérieure du gouvernement, voici comment la décrit un voyageur français qui l'a visitée en 1792, le comte Fortia de Piles : « Les chemins, depuis Tolytzine (la frontière de la Lithuanie avant 1795), dit-il, sont fort étroits, presque toujours dans les bois, et jamais réparés..... Les villages, le peuple, tout offre ici le spectacle de la plus grande misère; toutes les habitations, ou au moins la majeure partie, sont occupées par des Juifs, dont la malpropreté ne peut être comparée à rien : presque partout, hommes, femmes, enfans, bestiaux, volailles, tous sont sous le même toit, surtout en hiver... On trouve partout de l'eau-de-vie, quelquefois du vin.... mais rien à manger absolument, si ce n'est dans les villes, qui sont extrêmement rares; plusieurs sont décorées de ce nom qui passeraient ailleurs pour de misérables villages » (1). Si la partie méridionale du gouvernement est trop arrosée, celle du nord l'est encore suffisamment. La Duna et le Dniépr marquent la frontière, mais ne la franchissent nulle part : c'est surtout au système du dernier qu'appartiennent les eaux de Minsk. La Bérésina, dont les souvenirs de mort et de désolation ne sont pas sans gloire pour les Français, traverse le gouvernement du nord au sud : elle a sa source dans le district de Dissna, et reçoit à droite et à gauche de petites rivières, telles que la Plissa, le Svislotch et l'Ola : un canal la met en communication avec la Duna, par la Berekhta, près de Lépel, gouvernement de Vitebsk, et par l'Oulla (2). Elle a son embouchure dans le

(1) *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe*, t. V, p. 16.
(2) Schnitzler, *Statistique générale de l'empire de Russie*, p. 25.

Dnièpr un peu au-dessus de Rétchitza. Le Pripett (pol. *Prypec*) coule de l'ouest à l'est; il sort de la Volynie, passe à Pinsk et à Mosyr, et se réunit au Dnièpr dans le nord du gouvernement de Kief; les principales rivières qu'il reçoit sont : le Styr, le Goryne (pol. Horyn) et l'Ouborth ou Ouborb, au sud; la Iaciolda, le Tsna, le Sloutch et le Ptitch, au nord. Au-dessus de Pinsk, la Iaciolda est mise en communication avec la Chtchara, par le canal d'Oghinski qui joint ainsi le Niémen au Dnièpr (1) : aussi un bateau chargé de sel a-t-il pu être envoyé par cette voie, en 1787, de Kherson à Kœnigsberg; mais généralement le canal sert bien moins à la navigation qu'au dessèchement des marais. Il a 8 milles de long et ne dépasse pas les terres de la famille polonaise dont le nom y est resté attaché. « Si l'on joignait, dit Malte-Brun, la rivière de Moukhavietz avec la Pina qui se jette dans le Pripett, par le moyen d'un canal qui ne serait pas long, on pourrait naviguer de la Vistule dans le Dnièpr, et il en résulterait une communication entre la mer Baltique et la mer Noire, qui serait d'un grand avantage pour le pays » (p. 372). Les lacs sont nombreux, mais petits : quant aux marais, on les voit s'étendre à perte de vue, surtout sur les deux rives du Pripett. Le plus considérable, au sud de ce fleuve, s'appelle Rokitna Balota. Le climat, humide au sud, est plus sain dans la partie septentrionale; les hivers sont très froids et très longs. La *plica polonica* règne encore généralement dans ces contrées; c'est une maladie du cuir chevelu qui met les cheveux en suppuration. (2)

Minsk est sous tous les rapports un des gouvernemens les plus pauvres et des plus arriérés de l'empire : les districts de Pinsk et de Mosyr, d'après ce que nous en avons dit, sont de véritables déserts, et dans les autres, l'agriculture, principale occupation des habitans, est encore bien négligée. Pourtant le sol n'est pas ingrat : il fournirait abondamment à tous les besoins de la population si on prenait la peine de le bien exploiter; mais les instrumens qu'on emploie trahissent une civilisation encore dans l'enfance, et le paysan, longtemps spolié par les Juifs, et écrasé par une noblesse étrangère à sa race, et en partie même à sa religion, ne fait rien pour sortir de l'abjection où il croupit et pour se créer un commencement de bien-être. On cultive beaucoup le seigle; on a aussi suffisamment d'orge, d'a-

(1) Malte-Brun et Léonard Chodzko, *Tableau de la Pologne anc. et moderne*, t. I, p. 285.

(2) Coxe, *Voyage*, liv. II, chap. 7.

voine et de blé sarrasin, et les nobles font semer du froment sur leur terres. La récolte peut s'élever à 4 millions de tchetvertes, et excède les besoins de la consommation. Le jardinage est presque nul, si ce n'est près des habitations nobles; mais on cultive un peu de houblon et de tabac. Le chanvre et le lin sont une des meilleures productions du pays, ainsi que le bois, la potasse et le goudron. Les forêts sont immenses; celles de la couronne occupent 486,637 déciatines. Elles renferment beaucoup de gibier et de bêtes fauves, des cerfs, des élans, des ours, des loups, des lynx, des loutres, des castors, des marmotes, des fouines, des sangliers, des sousliks, etc. La volaille et les oiseaux sauvages sont innombrables, et çà et là on rencontre aussi des chevaux à l'état sauvage. L'éducation des bestiaux laisse encore beaucoup à desirer, cependant les propriétaires nobles s'y livrent avec soin : les paysans élèvent surtout des chèvres et des cochons; les moutons donnent une laine grossière, et deviennent rares lorsqu'on avance vers le sud où l'humidité du sol leur est contraire. D'excellens pâturages offrent au gros bétail une nourriture abondante : aussi le voit-on gras et en bon état; mais il serait facile d'en tirer un meilleur parti. Les chevaux sont de race polonaise ou lithuanienne, éveillés, agiles, infatigables, mais petits et sans apparence. La pêche est moins productive que la quantité d'eaux ne le ferait supposer; l'éducation des abeilles, au contraire, forme une branche importante de l'économie rurale. Enfin le règne végétal fournit encore la manne; le règne animal la cochenille ou *coccus polonorum*; et le règne minéral, du calcaire, de la marne, des moellons et un peu de fer.

La population de Minsk consiste pour la plupart en Biélo-Russes ou Roussniaks qui, par rapport à leur religion, sont ou orthodoxes ou uniates; mais les terres, à l'exception de quelques grandes propriétés, sont entre les mains des *schlakhtitzes* polonais, dont le culte est le catholique. Au nord, on trouve aussi des Lithuaniens, parlant un dialecte à part, et catholiques; mais ce qui est plus curieux, c'est qu'on trouve dans ce gouvernement plus de 40,000 Tatars, toujours fidèles à l'islamisme. Les Juifs sont au nombre de 25,000; du reste, des Grands-Russes en petit nombre, et quelques Arméniens, Grecs, Allemands et Bohémiens sont mêlés au fond de la population. Les Allemands ont formé, dans la Polésie, quelques établissemens dont l'état n'est pas prospère.

Nous ne donnons pas ici le mouvement de la population grecque de l'éparchie de Minsk : elle ne pourrait rien nous apprendre, car,

outre notre gouvernement, l'éparchie s'étend aux églises orthodoxes de ceux de Vilna et de Grodno, et de la province de Bélostok. Voici quel a été le résultat, sans doute incomplet, de la révision de 1796 :

Clergé	3,789	individus mâles.
Employés au civil	3,844	
Schlakhtitzes	23,504	
Marchands	220	
Artisans	7,984	
Juifs	12,227	
Paysans attachés à la glèbe .	338,294	
Tatars, Arméniens et Grecs .	23,116	
Bohémiens	104	
	413,082	ind. mâl. et 421,527 du sexe f.

Le total était en conséquence de 834,609 individus; M. Arsénief le porte à 1 million, M. Plater à 1,100,000, Hassel à 1,135,041, et M. Ziablofski à 1,205,000. Nous adoptons le chiffre de M. Plater; les deux derniers nous paraissent exagérés, et nous trouvons ainsi une population relative de 600 âmes par m. c. g.; proportion bien peu avantageuse. La religion grecque domine, et elle compte ici 274 paroisses. Quant aux habitations, on compte 10 villes de district, plus de 100 autres villes ou bourgs; à la fin du dernier siècle, Georgi ne comptait encore que 148,219 feux. Les *schlakhtitzes*, ou nobles polonais, forment une classe de gens libres, du reste peu aisée, et s'élevant peu au-dessus des cultivateurs; les Tatars sont, comme partout, des hommes libres; mais les Lithuaniens et les paysans roussniaks sont encore dans un servage absolu, qu'en l'absense des grands propriétaires territoriaux les subordonnés rendent encore plus oppressif.

D'industrie, il n'y en a que de faibles traces dans le gouvernement de Minsk; dans les campagnes on tisse un peu de toile, mais les habitations, communes souvent à tous les hôtes de la maison rurale, sont trop étroites, trop mal éclairées, et trop sales pour se prêter à ces travaux. Quant aux fabriques il y en avait, en 1830, en tout, 20, avec 335 ouvriers; c'était déjà un progrès, car, en 1808, elles se bornaient à 12. Il y a quelques martinets, quelques verreries; on fabrique un peu de drap et de toile, et à Pinsk, on prépare du cuir de Russie. On distille beaucoup d'eau-de-vie de grains.

Le commerce occupe environ 300 personnes; en 1810, le capital déclaré n'était encore que de 1,200,000 roubles. L'exportation consiste en mâts et en bois de toute espèce, en potasse, en farine, en chanvre, lin et graine de chenevis, en cire et en miel, en bestiaux et en chevaux. Des marchands étrangers viennent le plus souvent faire les achats et diriger les transports.

Malgré tout ce que nous venons d'en dire, ce gouvernement n'est pas trop arriéré par rapport aux lumières. Jusqu'en 1832, il faisait partie de l'arrondissement universitaire de Vilna; mais cette université ayant été supprimée, il en est resté distrait jusqu'à nouvel ordre. Voici quel était, à deux époques différentes, l'état des écoles placées sous la direction du ministre de l'instruction publique:

En 1824	établiss. 39	maît. et empl. 139	élèves 2,408	dont 33 filles.
En 1832	30	158	2,159	139

Pour établir l'état de l'instruction en général, il faudrait connaître la situation des écoles uniates et celle des écoles grecques de l'éparchie particulières au gouvernement. Les typographies sont au nombre de 3, dont 1 à la couronne.

A la tête de l'éparchie orthodoxe, organisée par oukase du 16 mai 1793, est placé l'archevêque *de Minsk et de Lithuanie*: il gouverne en effet les églises russes de la Lithuanie proprement dite; en 1830, on comptait, dans son éparchie, 7 couvens, dont 1 de femmes, et 420 églises, dont 7 cathédrales. Les catholiques ont aussi un évêque à Minsk: celui de Polotsk en gouverne les uniates. Les Juifs ont leurs synagogues, et les Tatars leurs *metchets* ou mosquées.

Le gouvernement de Minsk est du nombre de ceux qui ont conservé quelques formes particulières d'administration; on lui a laissé, par exemple, son *Zemskoï soud* et son *Khorunja*. L'état des frais d'administration a été fixé, en 1795, à 139,529 roubles, et on a évalué les revenus à 1,836,000; ce chiffre est sans doute trop faible.

Les districts, au nombre de 10, sont les suivans: Minsk, Vileika, Dissna, Borissof, Igoumen, Bobrouisk, Sloutsk, Pinsk, Mosyr et Rétchitza.

Minsk, sur le Svislotch, est à-peu-près au centre du gouvernement, à 911 verstes de Saint-Pétersbourg et à 690 de Moscou, par 53°, 54', 9' de latitude et 45°, 13', 48" de longitude.

Les voyageurs nous présentent Minsk comme une grande ville elle était, après Vilna, la plus grande de la Lithuanie, néanmoins elle n'a, suivant le Calendrier académique de Pétersbourg, que

14,591 habitans (1). Les rues sont étroites et irrégulières, les maisons, pour la plupart, sont en bois; toutefois la ville a bonne apparence, et renferme quelques beaux édifices. M. Chodzko assure qu'on y trouve 10 églises catholiques, mais celles des uniates sont sans doute comprises dans ce nombre; il ajoute qu'on y voit aussi quelques églises grecques et une synagogue, que le gymnase, fondé en 1773, est sur un pied très respectable, et que la salle de théâtre est grande et belle. Enfin, Hassel parle de deux anciens châteaux dont M. Chodzko assure qu'ils n'existent plus. Minsk est le siège d'un archevêque orthodoxe et d'un évêque catholique: la Saint-Joseph y attire chaque année une réunion brillante de la noblesse vivant à la campagne, et qui y vient faire des affaires (*kontrakty*) et s'amuser ensuite. La ville n'est pas sans industrie, et les voyageurs y trouvent des auberges convenables.

Nous savons peu de chose de l'histoire de Minsk dans des temps reculés; cependant on en fait mention au XIIe siècle, et il paraît que cette ville dépendait alors de Polotsk. Elle ne tarda pas à tomber au pouvoir des Lithuaniens qui en firent le chef-lieu d'une voïévodie, et dans la suite les Polonais y installèrent les Jésuites. En 1656, les Russes s'en emparèrent; mais elle fut rendue à la Pologne qui la conserva jusqu'en 1793.

Dans le district, on cite encore un bon nombre de petites villes, de bourgs et de bourgades, mais il serait fastidieux d'entasser ici tous ces noms. La famille Radzivill y possède d'immenses propriétés dont le point le plus important est Nesvige, dont nous parlerons plus bas, et que Hassel (p. 752) place à tort dans ce district.

Les districts de Vileika et de Dissna renferment également une multitude d'endroits auxquels on fait honneur du nom de villes, mais auxquels nous ne pouvons pas nous arrêter. Celui de Borissof ne fixerait pas davantage notre attention sans les mémorables évènemens qui s'y sont passés en 1812. Ce district est traversé du nord au sud par la Bérésina, et de l'est à l'ouest par la grande route de l'intérieur qui mène de Smolensk à Minsk, par le chef-lieu. BORISSOF est à 74 verstes du nord-est de Minsk, à 616 verstes de Moscou et à 837 de Pétersbourg. Cette petite ville, où l'on voyait autrefois deux châteaux, n'a que 1,000 habitans, mais elle occupe dans l'histoire

(1) M. Chodzko, *Tableau de la Pologne*, t. I, p. 334, porte sa population à 20,000 habitans, et Hassel, dans son excellente *Géographie de la Russie d'Europe*, p. 752, la réduit à 3,000. Au milieu de telles contradictions, à qui en croire!

une place distinguée par le fameux passage de la Bérésina que les débris de la *grande armée* française y opérèrent du 16 au 17 novembre 1812, ayant Wittgenstein sur leurs talons et Tchitchagof en face, sur la rive droite du fleuve, dont les bords sont escarpés, et qui, en cet endroit, a une largeur d'environ 40 toises et 6 pieds de profondeur. Tchitchagof était maître de Minsk, il y avait prévenu les Français qui espéraient s'y arrêter. Platof, atamân des Cosaks, établissait la communication entre les deux généraux russes. C'est près du village de *Stoudianka* (pol. *Studzianka*), un peu au-dessus de Borissof, que le général du génie Eblé construisit les ponts qui sauvèrent l'armée française, après que son chef eut fait prendre le change aux ennemis victorieux qui le poursuivaient. Malheureusement les ponts ne purent suffire au passage précipité, et pour ainsi dire furtif, de tant d'hommes qui y accouraient avec furie; des milliers de soldats périrent sous les flots de la Bérésina, et la cohue des traîneurs, dit M. de Ségur, forma une masse si épaisse et si obstinée qu'une foule d'hommes y furent écrasés. Les régimens furent obligés de se frayer à travers ces masses une route, le sabre à la main. Dix milliers de ces infortunés périrent encore. Mais le gros de l'armée passa cependant, tous furent successivement sauvés; la seule division Partouneaux, abandonnée de l'autre côté et trompée par le faux bruit que le pont était incendié, essaya en vain de se frayer un passage à travers les rangs du général Wittgenstein, et mit bas les armes devant lui. L'armée en fuite prit la route de Vilna. (1)

Bobrouisk, sur la Bobrouïa, là où elle a son embouchure dans la Bérésina, à 161 verstes au sud-est de Minsk, à 726 verstes de Moscou et à 947 de Pétersbourg, est une petite ville que les Russes ont fortifiée de 1810 à 1812, et qui, dans cette dernière année, fut bloquée par le général polonais Dombrofski, sans que l'armée française pût se rendre maître de cette position. Des ouvrages considérables la défendent.

Sloutsk, autre ville de district, est plus à l'ouest, à 170 verstes de Minsk, à 855 de Moscou et à 1,077 de Saint-Pétersbourg. Sloutsk a eu de bonne heure des princes russes particuliers, apanagés de Polotsk; ensuite cette principauté fut donnée à Olelko, cousin de Iaghiel, et, par le mariage de Sophie Olelko avec Janus Radzivill, elle devint la propriété de cette illustre famille lithuanienne qui, en réunis-

(1) Voyez Ségur, *loco citato*; *Encyclopédie des gens du monde*, art. Bérésina, et le fameux vingt-neuvième *bulletin de la grande armée*.

sant les domaines de ses nombreuses branches, possédait, en 1750, à ce qu'on assure, 23 châteaux forts, 426 villes ou bourgs, 2,032 dépendances de villes ou bourgs, 10,053 villages; en tout 502,658 feux. Sloutsk était autrefois la principale ville du palatinat de Novogrodek: « elle était, dit M. Chodzko (p. 327), bien fortifiée et riche en manufactures (?); actuellement elle a encore deux églises catholiques, quatre des Grecs unis, un temple et une école du culte protestant. » Vsévolojski ajoute : « Elle est grande, bâtie presque entièrement en bois, les couvens et églises exceptés qui sont en pierre. Elle a trois châteaux, et outre les églises grecques et latines et la réformée, un temple luthérien. On vient d'y organiser une école centrale.... dans laquelle on professe les sciences physiques et mathématiques, la philosophie, les belles-lettres et les langues latine et allemande. » La population est de 5,000 habitans, dont beaucoup de Juifs. Dans le même district, entre Sloutsk et Novogrodek, est située *Neswige* (pol. *Nieswiez*), ville assez bien bâtie et autrefois fortifiée, avec un château de résidence très remarquable de la famille Radzivill, dont les domaines s'étendent à l'entour dans un immense rayon, et forment un duché majorat confirmé en 1589. C'est ici que s'est renfermé ce Radzivill (Charles), grand-hetman de Lithuanie, auquel on donnait le titre de *roi de Lithuanie*, et c'est à la suite de cette résistance que fut enlevée, en 1772, la bibliothèque de Radzivill, aujourd'hui fondue dans celle de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg (voir p. 238). Les Radzivill regardent Nesvige comme le berceau de leur famille, dont les princes russes Nesvijski sont une branche.

Les districts de Pinsk, Mosyr et de Retchitza, traversés par le Pripett, forment la partie méridionale du gouvernement et sont remplis de marais. Le canal Oghinski coupe le nord-ouest du premier : la navigation n'en profite pas beaucoup, car il est constamment obstrué de sable, mais il offre un écoulement à des eaux qui, sans lui, seraient stagnantes et augmenteraient encore les innombrables marais du pays. Pinsk, le chef-lieu, est sur la Pina, au milieu de ces marais, à 252 verstes de Minsk, à 1,163 de Pétersbourg et à 942 de Moscou; c'est l'ancienne capitale de la Polésie enclavée jadis dans le palatinat de Brzesc-Litewski. La ville a environ 4,000 habitans; elle est assez commerçante, et l'on y fabrique de bons *ioufts*, ou cuirs de Russie. Mosyr, petite ville, à 346 verstes au sud de Minsk, avec un ancien château sur le Pripett, est remarquable par la défaite que les Tatars y firent essuyer aux Lithuaniens, en 1227.

Dans ce district, et au sud du Pripett, se trouve le bourg de *Touroff*, autrefois le siége d'une principauté apanagée.

20° Gouvernement de Grodno.

Il appartient en partie à la Russie-Blanche, en partie à la Russie-Noire, et ses deux districts septentrionaux se rattachent davantage à la Lithuanie proprement dite. Ce territoire, sous le régime polonais, formait plus de la moitié de la voiévodie de Troki, puis la partie sud-est de celle de Wilno (Vilna), la partie occidentale de celle de Novogrodek, et une faible portion de la Polésie, palatinat de Brzesc. Le troisième démembrement de la malheureuse Pologne, en 1795, le livra à la Russie; l'année suivante il fut, avec Vilna, organisé en province russe, et il reçut, en 1802, sa forme actuelle.

Il est borné au nord, par le gouvernement de Vilna; à l'est, par celui de Minsk; au sud, par la Volynie; au sud-ouest, par le royaume de Pologne; à l'ouest, par la province de Bélostok, et au nord-ouest, encore, par le royaume de Pologne. Le calcul fait sur la carte de Reymann à fait donner à ce gouvernement une superficie de 536 m. c. g., ou 26,273 verstes carrées; M. Arsénief lui donne 579 m. c. g. et Wichmann, 675. Le fait est que les districts de Kobryne et de Proujany ont seuls été mesurés, et qu'on ne connaît que par approximation la superficie totale. M. Lakhnitzki (1) évalue le total à 3,679,938 déciatines et 150 sagènes carrées, ce qui fait environ 35,380 verstes carrées, ou 722 m. c. g. Ce chiffre est bien loin de M. Arsénief, et nous craignons bien qu'il ne soit exagéré; nous donnons quelques milles à l'erreur, et nous adopterons, jusqu'à nouvelle information, le chiffre 700 m. c. g. D'après M. Lakhnitzki, le gouvernement a dans sa plus grande longueur 260 verstes, dans sa plus petite 180; et dans sa plus grande largeur 180 verstes, dans sa moindre largeur 140.

Le gouvernement de Grodno est une vaste plaine dont la surface est recouverte de sable et de terre d'alluvion; on y trouve peu d'ondulations, si ce n'est sur les bords du Niémen, qui sont formés de craie, plats au nord, mais s'élevant quelquefois vers le sud à une hauteur considérable (2); ces montagnes de craie renferment entre

(1) *Statystyka goubernii Litewsko-Grodzienskiey przez J. E. Lachnickiego* (lisez Lakhnitzkiégo), Wilno, 1817, ouvrage polonais de xij et 88 pages.

(2) Eichwald, *Naturhistorische Skizze*, etc. p. 33.

autres pétrifications, des bélemnites et des pyrites en grande quantité. Dans la partie méridionale, les marais dominent : ils ne deviennent praticables que par des canaux qui offrent aux eaux un écoulement; près de Divine, au sud, ils forment de grands lacs qui débordent fréquemment. Les forêts couvrent pareillement une vaste étendue. Mais néanmoins il y a beaucoup de terrains propres à la culture des céréales; ils alternent avec d'excellens pâturages. Le principal fleuve est le Niémen; suivant les anciennes chroniques russes, il formait, dans des temps reculés, la limite du territoire de la Russie. Il a sa source dans la partie occidentale du gouvernement de Minsk, en sort pour former un instant la limite entre Vilna et Grodno, commence à porter des barques à Déliatitché, entre dans le dernier gouvernement, coule droit à Grodno, et forme ensuite la frontière de l'ouest et du sud du gouvernement de Vilna, contre le royaume de Pologne (voiévodie d'Augustof), ayant reçu à gauche la Chtchara, la Zelva et la Rossa; à droite, la Bérésina occidentale (qu'il ne faut pas confondre avec l'autre), la Kotra et quelques autres ruisseaux. Le Boug qui, au sud-ouest, sépare le gouvernement du royaume de Pologne, reçoit la Lessna et le Moukhavetz; le Naref, qui arrose Bélostok et la Pologne, prend sa source près de la forêt de Bialovietz; enfin le Pripett reçoit à l'extrême frontière la Iaciolda qui vient du district de Proujany. Le climat est nébuleux et humide; en général tempéré, mais avec des hivers très froids. La *plica polonica* règne ici comme dans toute la Pologne.

L'agriculture produit du seigle en abondance : la récolte donne environ 3,300,000 tchetvertes, dont 2,000,000 suffisant à la consommation; on cultive peu les autres espèces de blé : sur 3,066,908 tchetvertes qui formaient la récolte de 1815, il y en avait 1,563,056 de seigle et 641,840 d'avoine; on employa pour les semailles 816,463 tchetvertes et l'on en consomma 1,520,860. Entraient donc dans le commerce 729,785 tchetvertes. On cultive encore beaucoup de houblon, de chanvre et de lin. La culture des légumes et des fruits n'est pas florissante. Les forêts dominent moins dans le gouvernement de Grodno que dans celui de Vilna, cependant elles y sont encore fort étendues et fréquentes : c'est par erreur que Hassel ne donne que 43,880 déciatines à celles de la couronne, la *forêt impériale* de Bialovéja (pol. Bialowiec), c'est-à-dire la portion qui en est restée à la couronne, est à elle seule beaucoup plus étendue. Catherine II en a distribué de grandes portions à des particuliers, notamment au feld-maréchal Roumantsof : dans son ensemble, la forêt de Bialovéja a,

suivant Eichwald (p. 247), 88,000 déciatines de superficie, et 160 verstes, ou 40 lieues de France de circonférence; sa plus grande longueur est de 50 verstes; généralement elle est longue de 40 à 45. Les conifères y dominent, mais ils sont mêlés de bouleaux et de saules dont le sol humide favorise la croissance. Dans les parties marécageuses de la forêt, l'élan a sa retraite; elle renferme aussi l'*urus* (pol. *zubr*) qui ne se rencontre plus que dans cette contrée. On en connaît le nombre de têtes; en décembre 1828, il y en avait 696, ce qui était plus qu'à l'ordinaire (1). Les *urus* sont parqués et soigneusement entretenus dans cette forêt, aujourd'hui leur unique patrie; ils sont gardés par 118 chasseurs. La forêt de Bialovéja est entourée de steppes; au nord, le Naref la sépare de la forêt plus petite des comtes Tischkiévitch; à l'est s'étendent d'autres forêts dans la starostie de Chéréchef (Szereszew); à l'ouest, elle touche aux limites de la province de Bélostok; au sud, elle est entourée d'une plaine qui appartient au district de Brest-Litefski. La forêt renferme plusieurs terres de la couronne dont Bialovéja est la principale; la colonie allemande de Tcholo se compose de 17 familles souabes. D'autres forêts de la couronne sont celles de Chéréchef que nous avons déjà nommée, et celle de Starotinsk. La présence du chevreuil dans ces bois prouve qu'ils commencent à perdre leur caractère sauvage. Nous avons déjà parlé des beaux pâturages qu'offre ce gouvernement: l'éducation des bestiaux y est dans un assez bon état, et la race des moutons indigènes a été améliorée par leur croisement avec des béliers de Silésie, allemands ou autres. On a beaucoup d'abeilles, et l'on en retire un bon miel; les pêches, au contraire, ne sont pas très productives. On peut en dire autant du règne minéral qui fournit un peu de fer, de chaux, de salpêtre, de pierres de construction, etc.

La population se compose en majorité de Roussniaks, mais dans les deux districts du nord, les Lithuaniens dominent; la noblesse est généralement polonaise, les Juifs sont très nombreux, et l'on trouve en outre des Tatars et quelques colons ou artisans allemands. Quant à la religion, la plupart sont ou catholiques ou uniates; les Grecs orthodoxes sont en minorité, et les protestans en très petit nombre. La révision de 1796 a donné un total de 624,475 individus; ce total

(1) Eichwald, p. 241. On trouve dans ce savant ouvrage un plan de la forêt. — Voir aussi l'article BIALOWIEZA, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. III, p. 451, et Brinken, *Mémoire descriptif*, etc.

est réduit à 608,237 par Wichmann, et à 600,000 par M. Arsénief. M. Ziablofski l'a porté à 753,300, et Hassel, supposant une augmentation annuelle de 15 pour 100, l'évalue même, pour 1820, à 841,500. Mais suivant M. Lakhnitzki, la population aurait au contraire constamment diminué depuis 1803, de telle sorte, qu'ayant été à cette époque de 591,080 individus, elle ne fut plus, en 1810, que de 586,836, et en 1816, de 536,163. Ces chiffres ont été fournis par des recensemens officiels : nous les croyons bien au-dessous de la réalité; mais néanmoins nous pensons qu'on ne peut guère aller au-delà du chiffre de M. Arsénief (600,000). Si nous admettons un instant celui de M. Lakhnitzki (536,163), c'est pour pouvoir faire connaître, à son aide, la proportion des différentes classes d'habitans. En voici le résumé :

Schlakhtitzes ou nobles	22,576	dont	11,450 mâles.
Clergé.	1,473		1,000
Bourgeois	9,045		4,285
Juifs	24,366		11,850
Bohémiens	35		22
Tatars.	1,021		494
Paysans de part. (*rolnicy poddani*).	430,676		214,670
P. de la couronne. (*rolnicy skarbowi*)	44,807		22,752
Paysans libres	1,097		987
Colons.	117		57
Somme presque égale	535,233		267,567

Sur ce total, on trouve que le sexe féminin surpasse le sexe masculin de 1,021 individus. En fixant le vrai total à 600,000 âmes, on trouve, pour la population relative, la faible proportion de 845 habitans par chaque m. c. g. Cela donne-t-il une idée bien favorable de l'ancien gouvernement polonais? Quant aux habitations, on comptait, en 1817, 8 villes de districts, 88 autres petites villes et bourgs (*miasteczka*), 7,998 habitations de nobles, 2,271 terres nobles (*dwory*) et 104,483 huttes de paysans. Hassel compte 8 villes de districts, 108 autres petites villes et bourgs, 936 villages. M. Lakhnitzki ajoute : 559 églises et couvens, 7,080 débits d'eau-de-vie (*karczmy po wioskach*); ce dernier nombre a quelque chose d'effrayant.

Quoique encore peu avancée, l'industrie contribue de sa part à satisfaire les besoins des habitans de cette province : en 1808, on comp-

tait 24 fabriques; il y en avait 37 en 1830, et 1,940 ouvriers y étaient occupés. La fabrication des draps, la préparation des cuirs et la chapellerie, paraissent en être les principaux objets.

Le commerce a son principal débouché à Memel et à Kœnigsberg, en attendant qu'au moyen d'un canal la navigation du Niémen se prolonge jusqu'à un port russe (Vindau, en Courlande); cependant on transporte aussi une partie des produits par terre à Riga et à Libau. Les objets d'exportation sont le grain, la farine, les bestiaux, une laine assez fine, le miel et la cire.

Pour l'instruction publique, Grodno faisait partie de l'arrondissement universitaire de Vilna, qui est dissous depuis la suppression de cette université lithuanienne, en 1832; provisoirement les deux gouvernemens appartiennent à l'arrondissement de la Russie-Blanche. Voici quel était l'état des écoles, en 1824 et en 1832.

En 1824	33 établ. avec	112 maît. et emp. et	1,627 élèv. dont	123 fil.
En 1832	32	102	1,012	79

On voit qu'il y a eu dans l'intervalle une notable diminution. Cependant, on comptait un gymnase de plus, et 6 établissemens particuliers, au lieu de 5. On ne peut rien fonder sur ces chiffres qui se rapportent exclusivement aux écoles civiles; l'état de celles du clergé, tant uniate que catholique et grec, ne nous est pas connu. Il y avait dans le gouvernement deux typographies, dont l'une était une propriété particulière.

Grodno ne forme aucun diocèse à part : les églises catholiques dépendent de l'évêché de Vilna, celles du culte uniate ont leur métropole à Polotsk, et celles des grecs orthodoxes dépendent de l'éparchie de Minsk; nous estimons le total de ces dernières à environ 70 seulement.

Ce gouvernement est du nombre de ceux qui ont conservé quelques formes administratives ou judiciaires particulières, et qu'on peut appeler privilégiées : les Juifs y jouissent aussi de droits qu'ils n'ont pas hors de l'ancienne Pologne. En 1808, on a évalué le revenu total à 604,000 roubles; mais en 1816, il s'élevait au triple de cette somme : le revenu brut était alors de 1,977,599 roubles et le revenu net de 1,517,874. (1)

Les districts, au nombre de 8, sont les suivans : Grodno, Lida, Novogrodek, Slonim, Volkovysk, Proujany, Kobryne et Brest-Litofski.

(1) Lakhnitzki, p. 87.

Grodno, à 989 verstes de Saint-Pétersbourg, à 1,032 de Moscou, par 53°, 40', 44" de lat. et 41°, 29', 57" de longitude, est une ville vaste, mais délabrée, sur le Niémen, au nord-ouest du gouvernement. Le fleuve y est assez large : sur sa rive droite s'élève une colline, et la ville est située sur cette hauteur. Les maisons sont ou murées ou en bois ; il y en avait, en 1816, 122 de la première sorte et 987 de la seconde; la moitié, à savoir 544 maisons en bois, et 32 maisons murées appartenaient aux Juifs (1). Il y avait alors 5,091 habitans. Les rapports officiels de 1830 lui en donnent, par exagération sans doute, 10,203. Grodno était considérée comme la seconde ville de la Lithuanie, et même elle disputait le premier rang à Vilna qui en était la capitale ; mais elle avait constamment l'apparence de la misère et du désordre ; elle l'a eu plus que jamais après l'incendie de 1753.

On ne connaît pas l'origine de la ville, mais elle paraît avoir existé dès le XIIe siècle. Au XIIIe et au XIVe, elle fut souvent attaquée par les chevaliers de l'ordre Teutonique et par les Prussiens. « Les souvenirs de cette ville, dit M. Chodzko (2), se rattachent aux époques les plus fatales de l'histoire de Pologne ; car c'est là que le vaillant roi Etienne Batory, au moment de promulguer la constitution durable qu'il réservait à ce pays, lui fut enlevé dans la journée du 13 décembre 1586. » On sait qu'en 1673 il fut convenu entre les Polonais et les Lithuaniens que sur trois diètes il s'en tiendrait toujours une à Grodno, et la ville eut, pour la première fois, cet honneur en 1678; mais dans la suite la diète lithanienne eut presque toujours lieu à Varsovie, comme celle de Pologne, et celle qui fut réunie à Grodno, en 1793, n'eut autre chose à faire que de ratifier le second démembrement de la Pologne. Deux ans après (25 nov. 1795), Stanislas-Auguste signa à Grodno l'acte par lequel il abdiquait formellement un pouvoir que, dans le fond, il n'avait jamais exercé.

Voici la description que Vsévolojski donne de cette ville, en copiant verbalement Busching, sans le nommer, sinon en puisant à la même source que lui. « Elle est au bord du Niémen, en partie sur une montagne et en partie dans un fond, et entourée d'autres montagnes. L'ancien château qui est environné d'un fossé très profond, est tellement tombé en ruines qu'il n'y a plus qu'une aile que l'on puisse habiter ; mais le nouveau, bâti par Auguste III, est grand,

(1) Lakheitzki, p. 37. — (2) *Tableau de la Pologne*, t. I, p. 300.

beau et régulier: il est à deux étages; la grande salle, la chambre du sénat et la chapelle, surpassent en beauté les autres appartemens. Sur la place qui fait face au château, est le bel édifice affecté à la chancellerie. Il y a dans la ville 9 églises catholiques romaines et 2 grecques (M. Chodzko dit qu'il y a 8 églises catholiques, 2 des grecs unis, une grecque, un temple luthérien et 2 synagogues). Les Juifs y ont aussi une synagogue bâtie en pierres. Le collège *ci-devant* des Jésuites a une église superbe; celle des religieuses carmélites est également digne de remarque pour sa beauté. L'abbaye grecque de l'ordre de Saint-Basile *vient de se réunir* à l'église romaine. Le palais que la maison de Radzivill a dans cette ville est très grand; celui de la maison Sapieha, bâti sur le marché, est beau. Ce marché, la rue et la place du château, sont propres et pavés: les autres rues sont extrêmement sales. » (1)

Grodno a des foires importantes et n'est pas sans industrie; du temps de Stanislas-Auguste, il y avait dans la ville et les alentours des manufactures occupant 300 ouvriers (2). Il y a un gymnase et des collections scientifiques provenant de l'académie de médecine que Stanislas-Auguste a fondée dans cette ville, en même temps qu'un jardin botanique (3). M. Lakhnitzki, qui cite un grand nombre d'écoles et la belle bibliothèque, le cabinet de physique et minéralogique de l'école de district de Grodno, ne fait plus mention de cette académie. Mais il parle du gymnase académique de *Svislotch*, petite ville du même district, lequel, en 1816, avait 281 élèves.

NOVOGRODEK ou aussi *Novogroudok*, situé sur une colline, à 164

(1) Quel est celui qui, en lisant le second passage que nous avons souligné, ne s'imagine pas que cette conversion a été faite vers l'année 1812, dans laquelle M. Vsévolojski a compilé son *Dictionnaire?* Eh bien! ouvrez la *Géographie* du vieux et savant Busching, édition allemande de 1766, t. II, p. 400, et vous y verrez que cela *venait* de se faire alors; encore le géographe plus exact ne se servit-il pas de ce terme: il dit tout bonnement « *s'est réuni*. » Du reste, c'est mot à mot le même passage, on n'y a ajouté que le premier mot souligné, qui même se trouve ainsi en contradiction avec le second : et voilà, cher public, de quelles nouveautés on vous régale! De loin en loin, on vous les réchauffe : voyez plutôt Rabbe, *Géographie de l'empire de Russie*, p. 566! Rabbe a copié Vsévolojski, comme Vsévolojski a copié le grand Dictionnaire russe ou Busching; et de cette manière, ce qui était fait en 1760, *vient* d'avoir lieu en 1812, et *vient* encore une fois de se faire en 1828!

(2) Coxe, *Voyage*, liv. II, chap. 6.

(3) Coxe, *Voyage*, loco citato.

verstes et demi, à l'est de Grodno, et sur la route qui mène à l'intérieur de l'empire, était autrefois le chef-lieu d'un palatinat lithuanien et considéré comme la principale ville de la Russie-Noire. « Son ancien château, dit M. Chodzko (t. 1, p. 327), bâti sur une montagne, fut saccagé au XIIIe siècle par les Tatars, et peu de temps après conquis par les Lithuaniens. Ce fut là que Mendog fut couronné, en 1253, comme roi de Lithuanie. En 1314, les chevaliers Teutoniques bâtirent la ville. Aujourd'hui elle a encore 6 églises et 3 couvens, une mosquée et deux synagogues. » La ville est entourée de murailles; elle compte 1,200 habitans, la plupart Juifs. Les immenses propriétés des Radzivill couvrent une grande partie de ce district.

Slonim, qui est presque au centre du gouvernement, à 157 verstes de son chef-lieu, et sur la Chtchara, est également peuplé d'Hébreux, et peut compter en tout 1,500 habitans. Après la conquête de cette contrée, le gouvernement russe avait d'abord fait de Slonim le chef-lieu de la nouvelle province; la ville renferme 658 maisons dont 4 seulement murées; mais il y a en outre 6 églises murées et 2 synagogues en bois. A six milles lithuaniens de Slonim est la terre de Mérétchofchtchina où naquit Kosciuszko.

Brest-Litofskii (pol. *Brzesc*), au confluent du Moukhavetz et du Boug, à 197 verstes (2) de Grodno, est une ville assez ancienne, autrefois chef-lieu d'un palatinat lithuanien. On y compte 3,602 habitans (3), et 463 maisons dont 17 murées; 14 églises dont 3 murées et 2 synagogues fameuses, suivant M. Chodzko. Ce dernier écrivain assure qu'au XVIe siècle on y comptait plusieurs imprimeries, et qu'on y imprima aux frais de Nicolas Radzivill, la Bible dite *de Radzivill*. Les Russes, les Tatars et les Lithuaniens se sont longtemps disputé Brest que les Polonais ont voulu distinguer par l'é-

(1) Ici nous sommes obligé de faire encore une fois une observation sur le Calendrier qui se publie sous les auspices de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Depuis un grand nombre d'années, la liste des villes russes et des distances qui les séparent des capitales et des chefs-lieux de gouvernement, nous laisse, pour Brest, le choix entre 269 $\frac{1}{2}$ verstes et 196 $\frac{3}{4}$. La première distance est impossible; mais depuis tant d'années, n'y a-t-il pas eu moyen de trouver le chiffre exact? L'Académie de Saint-Pétersbourg est illustre, mais plus elle est haut placée, plus elle doit surveiller ce qui se publie sous son nom ou sous son patronage, de peur qu'elle n'en soit elle-même rendue responsable.

(2) Lakhnitzki, p. 37. M. Chodzko en fait à tort 6,000.

pithète de *Litewski* de leur autre ville de Brzesc en Cuïavie. Hassel assure (p. 710) que les Arméniens unis ont ici un évêché, mais nous croyons que ce sont les Grecs unis qu'a voulu dire ce savant géographe et statisticien. La petite ville de *Voltchyne* appartient à la famille Czartoryski; elle est située dans ce même district très marécageux, mais qui offre partout de gras pâturages.

CHAPITRE IV.

LA PETITE-RUSSIE ET LA RUSSIE-ROUGE.

Aucun de ces deux noms n'a une signification bien déterminée, et les savans qui s'en sont fréquemment servis n'ont point daigné nous dire quelles limites ils assignaient à chacune des deux divisions. Jusqu'à ce jour, la chose est restée dans le vague, et nous ne nous flattons pas de l'éclaircir entièrement. Nous verrons plus bas que la seconde de ces dénominations n'est ni bien fixe, ni incontestablement historique; la première, incertaine quant à l'étendue qu'elle embrasse, est indispensable pour désigner le siège de l'une des principales nuances du peuple russe, distinct et par sa langue, et par ses mœurs, et par ses traditions. Nous voulons parler des *Petits-Russes*, *Petits-Russiens*, ou *Malo-Russes*, généralement répandus dans les gouvernemens actuels de Kief, de Tchernigof, de Poltava, des Slobodes d'Oukraine, puis dans celui de Voronège et dans le pays des Cosaks du Don; de plus, mais en une nuance un peu diversifiée, dans la Volynie et la Podolie, et enfin même dans les gouvernemens de Kherson et de Iékatérinoslaf qui appartiennent à la Nouvelle-Russie et qui, long-temps dominés par les Tatars, et possédés indirectement ou directement par les Turcs, seront décrits par nous dans le chapitre consacré aux pays turcs, appelés tatars.

En excluant ces pays qui bordent la mer Noire, la division comprise sous les deux noms placés en tête du présent chapitre embrasse toute l'immense région au sud de celles qui nous avaient occupé jusque-là, entre le Dnièstr et le Boug, à l'occident, et le Don, à l'orient; elle franchit même ce dernier fleuve et s'avance jusque vers le Volga. Mais, qu'on le sache bien, jamais tout ce vaste territoire n'a été réuni sous un même nom, et aujourd'hui même il est à peine permis de donner cette extension à la Petite-Russie; mais étant donné ce nom, et personne ne lui ayant assigné, à aucune épo-

que, des limites fixes, il faudra bien le définir, et pour cela le guide le plus sûr à choisir est l'extension actuelle de la population malo-russe, plutôt que le sens officiellement adopté.

Le nom de *Petite-Russie* (ἡ μικρα Ρωσια) se trouve déjà à l'ann e 1292, dans le catalogue de Codinus (*Notitia graec. episcoporum*); toutefois il désignait alors la Russie-Rouge, c'est-à-dire Galitch, Vladimir en Volynie, Pérémouichl, Loutsk, Tourof et Khelm; on le retrouve à l'année 1335, dans les diplômes russes, et notamment dans un acte signé de George (Iourii), prince de Vladimir de Volynie (1), et ensuite fréquemment sous la domination lithuanienne (2). Le même nom se lit dans l'acte de soumission des Cosaks aux souverains de la Russie, qui est de 1654; il est entré à cette époque dans le titre de ces souverains, et n'en a disparu que parce que ceux-ci se qualifièrent bientôt, par abréviation, de tsars et autocrates de *toutes les Russies*. On le voit encore, en 1722, dans l'oukase qui nomme un collège particulier pour la Petite-Russie (3), et nous venons de dire que l'administration l'emploie pour désigner certains gouvernemens privilégiés du midi.

D'abord attaché à la Vladimirie et à la Galicie, il devint ensuite identique avec celui d'*Oukraine*, et fut borné depuis le XVII[e] siècle à ce qu'on avait appelé l'Oukraine russe; mais les grands déserts de l'est, qui furent successivement peuplés par les Cosaks et par les Malo-Russes, en formèrent une dépendance naturelle.

Nous réunissons donc ces steppes ou *déserts* à la Petite-Russie, et pour définir le plus clairement possible, nous dirons que ce nom appartient, suivant notre système ethnographique, à cette région méridionale de la Russie qui, à la fin du XV[e] siècle, se trouvait encore séparée de la Grande-Russie ou Moscovie, et qui, sous sa suzeraineté et plus encore sous celle de la Pologne, resta long-temps soumise aux Cosaks; région que le territoire des Tatars de Pérécop et des Nogaïs séparait de la mer, et qui, par conséquent, ne s'étendait pas jusqu'à l'embouchure des fleuves dont elle est arrosée.

Quant à la démarcation précise, elle n'était connue que du côté de la Pologne où elle était indiquée par les limites extérieures des palatinats de Kiiow, de Braclaw et de Podolie; du côté de la Rus—

(1) Karamzine, en russe, t. IV, p. 422.

(2) Müller, *Samml. russ. Gesch.*, t. IV, p. 369.

(3) Voir Engel, *Geschichte der Ukraine und der Cosaken*, Hist. univ. de Halle, t. XLVIII, p. 331.

sie, les matériaux nous manquent pour l'établir; les extrémités de cette région étaient alors mal peuplées, en partie désertes, et constamment en litige entre les voisins (1). Voici de quelle manière Margeret, en 1606, cherche à se tirer d'affaire : « Du costé de la Tartarie, de ceux qu'ils appellent Krim (de Crimée), lesquels sont alliés avec le Turc;........ il s'est basty plusieurs villes et chasteaux aux campagnes de Tartarie, pour empescher l'incursion des Tartares : mais ce pays (la Moscovie) n'est habité que jusques à Liven (Livny) qui est environ 700 virst de Mosco. De là il y a diverses villes, à sçavoir : Borisof, Gorod, Zaragorod, et autres. Ce Zaragorod est près de 1,000 virst loin dudit Liven. Les villes se peuplent encore journellement : la terre se trouve plus fertile, mais ils n'osent cultiver qu'à l'entour des villes. Ils tiennent ce Zaragorod n'estre qu'à huit journées du grand Cam (khan). C'estait autrefois le rendez-vous des Tartares lorsqu'ils s'assemblaient pour venir fourager l'Europe » (2). On ne se disputait donc pas alors les déserts ou steppes qu'on rencontrait au-delà de Livny ou même de Novocil, en marchant vers le sud, et ces solitudes n'appartenaient à personne. Du côté des Tatars de Pérékop, il en était sans doute de même : cependant à différentes époques on a tiré au sud une ligne de démarcation qui se rétrécit de plus en plus depuis la paix de Belgrade, en 1739, mais qui auparavant s'étendait, par la forteresse de Bakhmout, de l'embouchure du Don jusqu'au-dessus de la Samara, affluent du Dnièpr du côté de l'est; et même, à une époque antérieure, le long du Donetz, depuis son confluent avec le Don jusqu'à Isoum. Une ligne de forts appelée *ligne d'Oukraine*, et qui fut élevée en 1736, s'étendait à travers tout l'espace qui séparait le Donetz du Dnièpr.

Après avoir vu l'origine et examiné le sens du mot de Petite-Russie, nous arrivons à celui d'*Oukraine*. Celui-ci paraît être d'origine polonaise; toutefois Karamzine (3) assure qu'on le trouve dès l'an 1189. Le nom polonais *Oukraïna* est dérivé de ces deux mots *ou kraïnè*, sur la frontière, et son usage général date du temps de la conquête de Kief par les Lithuaniens, où ce territoire formait,

(1) C'est un fait attesté par tous les historiens polonais, dit M. Lesur, qu'au commencement du XIVe siècle, la partie de la Russie qui s'étend depuis Pereïaslavl jusque vers Asof, le long de la mer Noire et à l'orient du Bosphore, était sans villes et sans habitations fixes. *Histoire des Kosaques*, t. I, p. 175.

(2) *Estat de l'empire de Russie*, p. 5.

(3) *Histoire de Russie*, t. III, p. 68.

en effet, l'extrême limite du côté des Tatars et d'autres tribus nomades. Il ne comprenait alors, à vrai dire, que les palatinats de Kiiow, de Czerniechow et de Braclaw, mais on lui donna bientôt une signification plus étendue, en comprenant aussi sous ce nom les steppes méridionales et toute la Pologne transborysthénane; et depuis le règne d'Alexis Mikhaïlovitch on divisa l'Oukraine en Oukraine russe et en Oukraine polonaise. Nous ne serions pas moins embarrassés que pour la Petite-Russie s'il fallait décrire d'une manière positive les limites de ces deux territoires : les limites naturelles leur ont manqué, et celles qu'on leur a assignées à différentes époques, n'ont jamais eu un caractère d'authenticité.

Il en est de même d'un troisième nom, de celui de Russie-Rouge (*Rouss Tchervona* et aussi *Rossia Tchermnaïa*), que les Polonais ont mis en usage, et par lequel ils désignent l'ancienne grande-principauté de Galitch, aujourd'hui soumise en grande partie à la monarchie autrichienne; mais souvent ce même nom embrasse en outre la Volynie, c'est-à-dire l'ancienne Vladimirie ou Lodomérie, dont le roi actuel de Galicie n'a que le titre; car outre Khelm, qui est resté à la Pologne, elle a été réintégrée à la monarchie russe. Quelques-uns même ont rangé la Kiovie dans la Russie-Rouge. Nous croyons que ce nom de *Russie-Rouge*, inconnu encore même à Jean Krasinsky (1574), doit son origine à un mal-entendu : Martin Cromer (1576), qui est le premier à s'en servir, en interprétant ainsi le *Rouss Tchervona*, paraît avoir oublié la véritable origine du nom et accrédité une de ces erreurs qui embrouillent pendant des siècles la géographie et l'histoire. On aura fait, de son temps, du mot *tchervona* que l'on ne comprenait plus celui de *tchermnaïa*, rouge, que l'on retrouve dans le nom de la mer Rouge (*Tchermnoié moré*) (1), et l'historien aura accepté ce nom corrompu au lieu d'en rétablir la forme primitive (2). Cette forme primitive était celle-ci : la Russie *Tchervonne*. Il y avait au xe siècle, près de Khelm, une ville appelée Tcherven, qui paraît avoir été assez importante pour attacher son nom à plusieurs villes voisines, telles que Khelm, Péremouichl, etc., qu'on appelait en effet *tchervonnes* ou tchervéniennes (3).

(1) Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, t. VIII, p. 551.

(2) Voici le passage de Cromer : « Russia, *quam rubram nonnulli vocant*, latere occidentali minori Poloniæ jungitur. » *De orig. et reb. gest. Polonorum*, lib. XXX.

(3) Karamzine, t. I, p. 253. Engel, *Histoire de la Galicie et de la Lodomérie*, Hist. univ. de Halle, t. XLVIII, p. 424.

Dans l'intention de donner suite aux conquêtes qu'Oleg avait faites dans la Galicie, Vladimir-le-Grand attaqua la Pologne en 981 et les villes tchervonnes, sa conquête, lui furent cédées par Boleslaf Khrobrii. Mais la guerre ayant plus tard conduit ce roi de Pologne jusqu'à Kief (1018), ces villes retombèrent en son pouvoir. Les Russes et les Polonais se les disputèrent pendant quelque temps; finalement elles restèrent aux premiers, et firent partie d'abord de la principauté composée de Vladimir, Loutsk et Khelm, et ensuite de la grande-principauté de Kief. Dès 1094, dit Engel, il se forma dans la Russie-Rouge trois principautés indépendantes, celle de Vladimir et de Loutsk, celle de Pérémouichl, et celle de Térébovl ou Galitch. Nous parlerons de ces états dans la description des villes.

Ainsi s'expliquent différens noms attachés à des portions du vaste territoire qui nous occupe dans ce moment, et dont est grande l'importance historique. En effet, les steppes furent sillonnées dans les temps anciens par les courses nomades d'un grand nombre de peuples : les Goths et les Alains y habitaient dans les premiers siècles de notre ère ; ils en furent peut-être expulsés par les Huns ; les Khasars y fondèrent une vaste domination dont les Komans, les Petchénèghes ou Poloftses, et ensuite les Tatars devinrent les héritiers. Bien plus, cette contrée fut non pas, comme on l'a dit, la patrie des Russes, mais le berceau de leur puissance : là s'élevait le trône d'Oleg et de saint Vladimir ; là plusieurs de ses fils reçurent leurs apanages, et les principautés de Tchernigof, de Sévérie, de Péréïaslavl et de Tmoutarakân (Tamatarcha), étaient enclavées dans la Petite-Russie d'alors, tandis que dans la Russie-Rouge régnaient ces grands-princes de Galitch dont le pontife de Rome ceignit le front du bandeau royal et qui, fiers de leur titre de *roi de Russie*, croyaient posséder à eux seuls tout ce qui portait ce nom, et en transmirent la prétention aux Polonais qui s'emparèrent de cette Russie et en repoussèrent les Hongrois au nom desquels l'Autriche l'a revendiquée, au temps de nos pères, mais sans la restituer à ce peuple.

On voit que ces provinces, si long-temps polonaises, sont d'origine russe : dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, les Russes reconquirent les premiers sièges de leur puissance. Leur langue y a toujours dominé, leur religion a toujours été celle du peuple qui les habitait, et c'est pour les avoir inquiétés dans leur conviction religieuse que la Pologne se les vit échapper en partie. Toutefois, dit avec raison M. Lesur, « il est fort important de distinguer ici les anciennes possessions russes dont Ghédimine, Vitold, Jagellon et

Casimir purent s'emparer, d'avec les parties que les Russes n'avaient jamais possédées, c'est-à-dire tout le pays qui s'étendait depuis la rivière de Samara jusqu'à la Krimée, en prolongeant cette ligne de 3 à 4 degrés de largeur depuis le Don jusqu'au Dniester, pays successivement occupé par les Scythes, les Goths, les Boulgares, les Patzinaces, les Khasars et les Komans. » (1)

Ce sont les Cosaks qui, avec les autres Malo-Russes, constituent la population de ce territoire. Ici de nouvelles difficultés se présentent. D'où vient ce nom de Cosaks, et d'où vient-il lui-même le peuple ainsi nommé? Beaucoup d'écrivains ont cherché la solution de ces problèmes difficiles : les plus savans, suivant nous, ne sont pas ceux qui ont le mieux réussi à la trouver. (2)

Pour donner l'origine des Cosaks ou plutôt des *Kasaks* (car c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes et qu'ils sont nommés par les Russes), il faut remonter bien plus haut qu'à l'année 1516 où ils commencent à paraître, sous ce nom, dans l'histoire de Pologne (3). Dès le IXe siècle, Constantin Porphyrogénète (4) parle d'un pays appelé

(1) *Histoire des Kosaques*, t. I, p. 178.

(2) Les ouvrages qu'il faut consulter sur l'histoire de la Petite-Russie et des Cosaks sont les suivans : *Description d'Ukranie, qui sont plusieurs provinces du royaume de Pologne contenues depuis les confins de la Moldavie jusques aux limites de la Transsylvanie*, etc., par le sieur de Beauplan. Paris, 1640 et 1661, in-4°; Pastorius, *Bellum Scythico-Cosaccicum : seu de conjuratione Tartarorum, Cosaccorum et plebis Russicae contra regnum Poloniae à Jo. Casimiro profligata*; Dantzig, 1652, in-4°; Pierre Le Chevalier, *Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne, avec un discours de leur origine, pays, mœurs, gouvernement et religion.* Paris, 1663, in-12; *Historia belli Cosacco-Polonici, authore* Samuele Grondski de Grondi *conscripta anno* 1676, *e manuscriptis monimentis..... in lucem protulit* C. Koppi. Pest. 1789, in-8°; Müller, *Von dem Ursprunge der Cosacken*, etc., dans *Samml. Russ. Gesch.*, t. IV, p. 365-472; Roubân, *Kratkaia Lètopiss maliya Rossii*, St. Petersb. 1777; Scherer, *Ann. de la Petite-Russie*, etc. Paris, 1788, 2 vol. in-8°; J.-Chr. Engel, *Geschichte der Ukraine und der Cosaken*, dans l'Hist. univ. de Halle, t. XLVIII, p. 1-396; Lesur, *Histoire des Kosaques*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°; Bantysch-Kamenski, *Istoria Maloï-Rossii*, etc. Moscou, 1822, 4 vol. in-4°; Siestrzencewicz-Bohusz, *Recherches historiques sur les Sarmates, les Scythes, les Cosaques*, etc., Pétersbourg, 1812, 4 vol. in-4°, et 1826. L'article Cosaques du *Dictionnaire* de M. Vsévolojski, est en très grande partie traduit de Müller, et, pour la réputation de l'auteur, il serait à desirer qu'il le fût tout-à-fait.

(3) Karamzine, orig. russe, t. V, p. 411, note N. Engel, p. 52.

(4) *De administr. imp.*, edit. Ven., 1729, IIe part., chap. XXXVIII.

Κασαχία, et situé entre la mer Noire et la mer Caspienne, sur le versant méridional du Caucase. « Au-delà du pays Papagien, dit-il, est la contrée nommée *Kasachia;* mais après le pays des *Kasachs* paraissent les sommets du Caucase » (1). Et ce n'est pas là un témoignage isolé, car les annales russes rapportent qu'en 1021, Mstislaf Vladimirovitch, prince de Tmoutarakan, fit la guerre à un peuple voisin appelé *Kassoghi.* « Je dis, *dit* le comte Jean Potocki, d'un ton de fatuité que rien n'autorise, je dis que les Kassoghi de Nestor, *quels qu'ils soient*, étaient les habitans de la Kasachia de l'empereur Constantin; mais les Kassoghi, vaincus et d'ailleurs à demi nomades, ont dû quitter la Kasachia, où ils auront été remplacés par leurs vainqueurs, par les Malo-Rossiens de Mstislav, qui en auront pris le nom de *Kazahk;* car voilà comme ils prononcent encore, et non pas Kozaki. Telle est la manière dont j'ai toujours expliqué l'origine du nom et du peuple Kozak, etc. » (2)

Malheureusement cette explication dont l'auteur fait tant de bruit n'est encore qu'un commencement d'explication; mais l'étymologie paraît d'autant plus vraisemblable qu'aujourd'hui même le nom de *Kasaks* ou *Kaïssaks* est encore fort en usage parmi les Tatars, les Caucasiens, etc., et que les Cosaks russes ont d'abord généralement porté le nom d'un peuple caucasien, qu'on dit avoir été chrétien avant d'être mahométan, des Tcherkesses (*Circassii*), nom que les Cosaks ont donné, sur le Dnièpr comme sur le Don, à leur principal établissement. (3)

Karamzine nous apprend que, dès l'année 1444, il y avait à Riai-

(1) M. Lesur nous apprend (*Histoire des Kosaques*, t. I, p. 115), qu'à cette époque, les *Kazachi* étaient compris dans l'étendue de la vingtième éparchie, et qu'ils ont pu recevoir la religion chrétienne avant les Russes. Il cite Constantin, *De cærim. aulae Byz.* (Collection byzantine, t. II. p. 459).

(2) *Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase*, édit. de M. Klaproth, t. I, p. 12.

(3) Les Cosaks, long-temps avant d'être connus sous ce nom, l'étaient sous celui de Circassii; tous les anciens annalistes et géographes confondent ensemble les deux noms, mais ils regardent les Circassiens comme issus de la même race que les Russes. Nous citerons le passage suivant de Mathias de Miechow, *Tractatus de duabus Sarmatiis*, dont nous avons sous les yeux l'édition d'Augsbourg de 1518: « *Priscis autem saeculis Alani habitarunt ad flumen Tanais, deinde juxta illos ad meridiem Roxolani. Hæc autem gentes in toto deletae perierunt, campique latissimè patentes spectantur deserti, solis feris et* Kosacis seu praedonibus *pervii. Post hoc supersunt reliquiae Circassorum versus meridiem, et sunt gentes ferocissimae et bellicosissimae,* genere et linguâ Rutheni. » I, 3, 2.

sân une troupe légère portant le nom de Cosaks, et l'on sait d'ailleurs qu'il n'appartenait pas exclusivement à des milices chrétiennes, mais qu'il y avait aussi de ces milices parmi les Tatars, surtout à Asof. On peut admettre, avec Karamzine (t. V), que les Circassiens ou Tcherkesses sont entrés en Russie à la suite de Batu-khan, et que ce peuple se composait de différentes tribus, comme Torks, Bérendeïens, et sans doute, Kassakhs, tribus qui portaient toutes, en effet, le nom de Circassiens; les Poloftses qui disparaissent de l'histoire à cette même époque, se sont peut-être confondus avec eux, et ainsi se forma peu-à-peu ce peuple nouveau qui, lorsque la domination tatare se brise et que les nuages qui avaient enveloppé cette contrée se dissipent, nous apparaît russe, mais avec des traits circassiens, avec des mœurs tatares, haïssant les Moscovites presque autant que les Polonais, quoique professant leur croyance et recevant de Constantinople des prêtres de leur culte. C'est sur le Don qu'il se trouva établi, et c'est sur ce seul point que nous sommes d'accord avec M. Vsévolojski qui regarde avec raison les Cosaks du Don comme la souche (*la branche-mère*) de tous les Cosaks de Russie : ainsi s'explique le caractère un peu moins oriental des Cosaks du Dniépr, joint à des traits tcherkesses; leur origine plus tardive et leur arrivée subite sur les bords du fleuve. Tout semble prouver que Müller, Engel, Karamzine, sont dans l'erreur lorsqu'ils regardent comme les plus anciens Cosaks ceux de la Petite-Russie. Laissons parler un judicieux et savant voyageur dont l'opinion se rencontre avec la nôtre et qui semble expliquer la transition de l'une à l'autre de ces tribus. « Il suffit d'avoir vu ce peuple, dit Clarke (1), pour « être convaincu que jamais les Cosaks n'eurent rien de commun « avec les Russes, à l'exception de leur idiome actuel, dont ils com« mencèrent à se servir seulement lors de leur conversion à la reli« gion chrétienne (2). Qu'il nous soit permis maintenant de donner

(1) *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 374.

(2) Ceci nous paraît être un jugement trop absolu; nous aimons mieux la manière dont M. Lesur traite la même question : « L'on ne peut, dit-il, donner aux Kosaques une origine russe, sans infirmer une série de documens historiques incontestables. Les raisons qu'on a tirées, pour appuyer ce système, de la similitude de la langue et de la religion, ne résistent pas à des preuves positives. Voisins des Slaves, ils en ont pris l'idiome; voisins des Grecs, ils en ont reçu la religion, peut-être avant les Russes. Si leur établissement en Ukraine était l'effet de la haine du joug polonais, pourquoi les trouverait-on établis à la même époque sur le Don, le

« au moins quelque attention à ce que les Cosaks disent d'eux-mêmes. « Ceux qui habitent les rives du Don racontent qu'un parti de Cosaks, chassant près de la chaîne du mont Caucase, rencontra une « multitude d'étrangers qui se dirigeaient à l'est : leur ayant demandé « qui ils étaient, ces étrangers répondirent qu'ils sortaient de Pologne, qu'ils avaient fui l'oppression de leurs nobles et qu'ils allaient se réunir aux Persans, alors en guerre avec les Turcs. Les « Cosaks leur observèrent qu'ils pouvaient s'épargner la fatigue d'un « si long voyage, et ils leur proposèrent de retourner plutôt avec « eux à Tcherkasskoï où ils trouveraient un asile et d'où ils pourraient tous de concert combattre ensuite les Turcs et attaquer la « forteresse d'Asof. Secourus par ce renfort, et n'ayant seulement « que quatre pièces de canon, les Cosaks attaquèrent Asof et s'en « rendirent promptement les maîtres. C'est à ces auxiliaires que les « Cosaks ont dû la gloire d'avoir figuré comme nation parmi les « peuples qui ont été en guerre avec les Turcs : leur union avec ces « émigrés de Pologne a vraisemblablement accrédité depuis l'opinion « qui leur donne la Pologne pour berceau. Ces peuples, d'après le « témoignage de plusieurs Cosaks instruits, sont un mélange de diverses nations, principalement de Circassiens, de Malo-Russes, « de Russes et même de Tatars, de Polonais, de Grecs, de Turcs, « de Kalmuks et d'Arméniens. Dans la seule ville de Tcherkasskoï, « et dans la même rue, on peut voir à-la-fois tous ces différens peuples, et chacun avec l'habit particulier de sa nation. Ce lieu, depuis long-temps, a continuellement été l'asile d'une multitude de « malheureux poursuivis par la tyrannie et par les vexations, en « Turquie, en Grèce, et en Pologne. » Ces Cosaks issus de la Pologne auront entretenu des relations avec leur patrie ou auront voulu s'en rapprocher dès que l'occasion devenait favorable et fonder sur sa frontière un établissement analogue à celui auquel ils appartenaient.

Cette antériorité des Cosaks du Don, Muller lui-même, qui la revendique pour les Cosaks du Dnièpr, (1) semble la reconnaître dans

Terek et le Iaïk, où ils ont conservé une physionomie, des mœurs et des habitudes qui font aisément distinguer la même race. Sans doute, leur association militaire a été successivement augmentée par des réfugiés russes, comme par ceux de toute autre nation ; mais il en est une dont on distingue particulièrement l'influence morale et physique : c'est la race tartare, dont les dissensions amenaient insensiblement la décadence et la dispersion. » *Histoire des Kosaques*, t. I, p. 179.

(1) P. 366. Sous ce rapport, Engel, *Histoire de l'Oukraine*, p. 54, est de son

le passage suivant : « Tant que les Tatars étaient les maîtres de la « partie méridionale de l'empire russe, on n'entendait pas parler « de Cosaks russes. Ceux-ci n'ont commencé à paraître que sur les « ruines de la domination tatare dans cette contrée. *Alors on les vit* « *naître dans les mêmes lieux où les Tatars avaient régné*, et, *comme* « *des Cosaks y avaient depuis long-temps été mêlés aux Tatars*, il est « bien naturel que les Russes qui vinrent habiter ces lieux et qui « choisirent le genre de vie des Cosaks aient été désignés sous le « même nom. Souvent, dans les annales russes, pendant le règne du « grand-prince Ivân Vassiliévitch (III), l'aïeul du fameux tsar de ce « nom, il est question de Cosaks tatars; il y en avait qu'on appelait « *ordinskii* (de l'orde), et d'autres qui tiraient leur nom d'Asof. A « l'occasion de différens princes tatars, on cite encore des Cosaks « de manière à faire penser qu'ils remplissaient près de ces princes « un service particulier, et ainsi Vassili-Ivanovitch, le fils du pré- « cédent, avait lui-même à ses ordres des Cosaks tatars dont il est « dit que certains membres accompagnaient des légations envoyées « en Crimée. De là vient aussi, sans doute, que certains serviteurs, « vivant aux gages des particuliers en Russie, étaient appelés Co- « saks. (1)

De tout cela il résulte que les Cosaks, sous ce nom ou sous celui de Tcherkesses, apparaissent au xv[e] siècle dans la Russie méridionale, sur les débris de la domination tatare, qu'il s'amalgamèrent avec la population qui les environnait et avec les transfuges qui leur arrivaient de toutes parts dans ces siècles de désordre, et qu'ils s'étendaient de plus en plus. Enfin, au commencement du xvi[e] siècle, ils surgissent aussi dans l'histoire de Pologne, où ils sont appelés à jouer un grand rôle. Ce qu'avance Karamzine, à savoir que leurs *ancêtres* aient occupé le territoire de Kief depuis le x[e] siècle, n'est appuyé par aucune preuve et provient de ce que ce célèbre historien confond les deux branches des Cosaks.

avis. Mais les deux savans diffèrent en ceci, que l'un pense que les Cosaks doivent leur nom de *Circassii* à la ville ancienne de Tchirkassi (Engel, p. 21), tandis que l'autre dérive le nom de la ville de celui du peuple (Müller, p. 382). Ce dernier reste peu conséquent à lui-même quand il émet cette opinion, que la ville de Tchirkassi, qui est pourtant fort ancienne, pourrait bien avoir dû cette dénomination aux relations des Zaporoghes avec les Cosaks du Don. C'est accorder d'une main ce qu'on refuse de l'autre.

(1) *Samml. Russ. Gesch.*, t. IV, p. 384.

Maintenant que l'antériorité des Cosaks orientaux nous semble établie, une autre question se présente. Ceux du Borysthène ou Dnièpr sont-ils une colonie de ceux du Don, ou bien ont-ils été organisés à leur instar? Nous pencherions pour la première opinion, car ces Cosaks ressemblent encore beaucoup aux Circassiens, et sont très différens des Russes comme des Polonais; mais on explique ce point en rappelant que les Cosaks, transfuges mâles de tous les pays, ont enlevé ensuite des Circassiennes, à l'exemple des Romains, ravissant des Sabines; et du reste les historiens polonais, lithuaniens et autres sont unanimes sur l'origine russe ou polonaise de ces milices.

C'est à l'oppression des habitans de la Russie-Rouge par les nobles polonais, leurs conquérans, que les historiens, et parmi eux l'évêque polonais Piasec, attribuent l'origine de la colonie : le joug de ces nouveaux maîtres parut aux Russes, fiers de leur *orthodoxie*, dur et humiliant; et ceux-là, infidèles aux maximes du grand Casimir, ne croyaient pas avoir des ménagemens à garder avec des ennemis vaincus, presque inconnus à l'Europe, et qui, par-dessus tout, étaient schismatiques. L'obéissance aux Lithuaniens, dont les lois et les coutumes répondaient davantage aux leurs, parut préférable à la condition de serfs des Polonais qui bientôt s'attachèrent à altérer leur foi, et à leur ravir leur nationalité (1). Les chrétiens des bords du Dnièpr appelaient d'ailleurs à leur secours contre les incursions, souvent renouvelées, des Tatars, tous les hommes jeunes et courageux; et en répondant à cet appel, les uns suivirent une impulsion religieuse, d'autres allèrent satisfaire leur ambition et cette inquiétude d'esprit qui fait rechercher les aventures et les périls, et d'autres encore profitèrent de l'occasion pour échapper au travail, à l'autorité paternelle ou à des embarras pécuniaires (2). Beaucoup de jeunes gens, dit M. Bantysch-Kamenski (3), quittèrent leur pays pour aller s'établir sur le Bas-Dnièpr, et commencèrent une guerre dont les habitans de ces contrées et les Polonais eurent également à souffrir. La chasse et la pêche leur offraient des moyens de subsistance, et ils guerroyaient d'ailleurs avec leurs voisins les Tatars. Leur nombre augmenta chaque année, grâce à une foule de recrues qui arrivaient de la Russie, de la Pologne, de la Moldavie, de

(1) Voyez Engel, *Histoire de l'Oukraine*, p. 43.

(2) Voir Michaïlo Lithvanus, *De moribus Tartarorum, Lithvanorum et Moschorum* (1550), edit. Basil. 1615, p. 36.

(3) *Istoria Maloï Rossii*, t. I.

la Valachie, de la Boulgarie, *et même de chez les Tatars*. Les colons les accueillaient tous avec distinction, seulement à condition qu'ils embrassassent la religion grecque.

Malgré leur turbulence ils se firent tolérer par leurs voisins: avertis par la seconde incursion des Tatars (1415), les Polonais et les Lithuaniens, loin de les inquiéter, virent avec plaisir l'agrandissement de ces colonies qui se chargèrent de la garde des frontières.

On divisait les colons en mariés et non mariés. Ces derniers, exclusivement adonnés au métier des armes, et souvent livrés au brigandage à défaut de guerres, s'établirent sur une île du Dnièpr, située au-dessous des cascades (*poroghi*) qui, sur une assez grande étendue, obstruent le cours du fleuve lorsqu'il vient de recevoir la Samara, dans le gouvernement actuel de Iékatérinoslaf, à environ 50 lieues au-dessus du Liman. Cette île s'appelait Kortitzkoï-Ostrof, du nom des trois ruisseaux de ce nom qui débouchent en cet endroit dans le Dnièpr, sur sa rive droite. Les miliciens célibataires s'y fortifièrent et lui donnèrent le nom de *Setch* ou *Setcha;* mais ils n'y restèrent pas sans interruption: souvent ils transférèrent le siége de leur colonie sur d'autres points de la même contrée. Leur résidence au-dessous des cascatelles leur fit donner le nom de *Zaporoghes*, en latin *Zaporovienses*. Quant aux hommes mariés, ils habitèrent, à quelque distance de là, les villages entre le Dnièpr et le Boug. Il ne paraît pas qu'à cette époque ils aient eu un gouvernement régulier: chacun faisait la guerre pour son compte, ou s'ils se réunissaient pour mieux réussir, c'était leur choix qui leur donnait un chef, et seulement pour le temps que devait durer l'entreprise; ils fournissaient aussi des corps francs aux voiévodes établis en Oukraine par les souverains de la Lithuanie.

Ce fut au commencement du XVI[e] siècle que s'organisa, parmi ces tribus indisciplinées, une espèce de république militaire, régie par des chefs électifs. Un Russe d'Ovroutch, de basse naissance, un homme sorti peut-être des rangs de ces guerriers, et qui avait fait fortune au service des Moscovites, Ostafei ou Eustache Daschkiévitch, opéra ce changement. Amnistié par le roi de Pologne, il entra dans l'armée commandée, en Oukraine, par le brave prince Constantin d'Ostrog, tolérant quoique pieux, ami des lettres en même temps qu'excellent capitaine. Pour récompenser le Cosak de la valeur qu'il montra dans les campagnes contre les Tatars, le roi lui confia les starosties de Tcherkassy et de Kanief, et le voiévode d'Oukraine ne dédaigna pas d'épouser sa sœur. Ce fut ce staroste

qui forma les guerriers du Dnièpr en compagnies et en régimens, qui les astreignit à la discipline, et qui, en échange de leur soumission, leur reconnut le droit d'élire leurs officiers, et de partager entre eux, librement et sur le pied de l'égalité, tout le butin qu'ils auraient emporté. Ce fut donc à lui que les Cosaks ont dû leur existence comme nation, ainsi que le dit Starovolski. (1)

Cependant alors ils n'étaient point encore connus des Polonais sous ce nom, qu'eux-mêmes ils n'avaient point encore pris. C'est quelques années plus tard, en 1516, qu'on le voit subitement apparaître dans l'histoire de Pologne.

La république avait à cette époque deux puissans ennemis, le tsar de Moscou et le khan de Pérékop ou de Crimée. L'orde d'Or, son alliée, s'était dispersée sous les coups d'Ivân Vassiliévitch, et sa chute secondait l'élévation de celle de la Petite-Tatarie que les Nogaï ne pouvaient plus empêcher : le khan ravageait, suivant les circonstances, la Russie de Moscovie et celle de Pologne, et, plus d'une fois, il poussa ses incursions jusqu'à Vilna, mettant tout à feu et à sang, ou traînant en esclavage ce qu'il épargnait, dans l'espérance d'obtenir de fortes rançons. Quoique Sigismond Ier eût remporté sur ses dangereux voisins des succès décisifs, il jugea plus prudent de faire sa paix avec eux que de poursuivre sa victoire. Cependant malgré le traité de Brest-Litofski, conclu en 1511, les Tatars, alors maîtres encore d'une partie de la Podolie, partirent de là pour faire du butin dans les districts polonais voisins, et emmenèrent une foule d'esclaves. Aussitôt Sigismond fit porter ses plaintes au khan de Crimée : celui-ci s'excusa et assura qu'il était innocent de ces méfaits, les rejetant sur *ses Cosaks*, jeunes volontaires armés qui, dans leur amour du brigandage, n'étaient retenus par aucun frein. Le roi de Pologne eut l'air de se payer de cette réponse ; mais il se remit de sa vengeance à la milice de Daschkiévitch qu'il lança contre les Tatars, sauf à la désavouer dans l'occasion.

Un noble polonais, Priadislaf Lantzkoronski (pol. Lanckoronski), venait de s'associer au staroste de Tcherkassy et de Kanief : les deux chefs allèrent avec 1,200 hommes piller le pays des Turcs et des Tatars et, de peur de compromettre la Pologne, se nommèrent de ce même nom de *Cosaks* qui naguère avait légitimé l'infraction aux traités de la part des enfans du désert.

(1) Auctor (postea sic dictorum) Cosaccorum Zaporovensium. *Instituta rer. mil.*, p. 439. Voir aussi Zimorovitch, *Historia obsessae Leopoleos*.

Telle est la véritable origine de ce nom parmi les miliciens du Dnièpr, soit qu'il appartînt primitivement aux Tatars ou à leurs voisins du Don. Ceux-là avaient fait depuis long-temps du nom d'un peuple un nom appellatif : ils nommaient *kasakh*, dans leur langue, une espèce de vélite attaquant hors des rangs, un soldat mercenaire et légèrement armé, pillard et indisciplinable, dont ils avaient trouvé le type chez eux ou au dehors (1). Aujourd'hui même ce nom se retrouve dans la *Kasatchia orda* des Kirghises qui sont d'origine turque (vulg. tatare) et chez les Kirghises-*Kaïssaks* des steppes. En conséquence il est inutile de rechercher des étymologies russes ou polonaises : la racine du mot n'est pas, comme l'affirme Scherer (2), *kossa* ou *koça*, langue de terre ou banc de sable, étymologie forcée que Scherer ne se donne pas seulement la peine de justifier ; elle n'est pas *kossa*, la faucille, comme le veut Herbinius (3), car la milice de Daschkiévitch n'était pas, comme les *faucheurs* de nos jours, réduits à se servir d'instrumens des travaux rustiques, et d'ailleurs les Slaves, comme les Français, font une grande différence entre *kosa* (*s* prononcé comme *z*) et kossa (*s* prononcé comme *ç*) ; cette racine n'est pas non plus *koza*, la chèvre, comme l'ont pensé l'évêque Piasecius (4), le Français Le Chevalier (5) et le savant Hartknoch (6), car les Cosaks n'avaient encore rien des mœurs des chèvres alors qu'ils adoptèrent ce nom ; elle est bien moins encore *Kozaka*, la mouche, suivant la lumineuse idée de Zimorovitch (loc. cit.), qui adopte cette racine à raison de ce que les Cosaks étaient *inconstans et insolens comme des mouches*, car nul, dans aucune nation, ne se dit volontiers lui-même des sottises ; la conjecture de M. Lesur (t. 1, p. 185), suivant laquelle les Cosaks se nommèrent ainsi, en vertu d'une coutume antique et générale des Tatars, pour faire honneur à Kosak, frère de leur chef, n'est pas beaucoup plus vraisemblable ; enfin s'il fallait, avec De Guignes (7), dériver Kosak de *Kiptchak* (nom de l'orde d'Or), toutes les dérivations, quelque incroyables qu'elles fussent, nous sembleraient possibles, et nous verrions clair comme le jour que *tout est dans tout*.

(1) Müller, t. IV, p. 384. Engel, p. 54.

(2) *Annales de la Petite-Russie*, t. I, p. 67.

(3) *Kiovia subterranea*, p. 7.

(4) *Chron.* ad ann. 1645. — (5) Au commencement de l'*Hist. de la guerre des Cosaks*. — (6) *Respubl. Polon.*, p. 884.

(7) *Histoire des Huns*, t. III, p. 519.

Quoi qu'il en soit, le nom de Cosaks resta dès-lors aux Zaporoghes : il désigna les guerriers, tandis que la population paisible était appelée Malo-Russes, c'est-à-dire Petits-Russes. Roubân (1) cite un acte de l'hetmân Khmelnitzki (pol. Chmielnicki), par lequel, en 1650, il permit à chacun, dans l'Oukraine, *d'être ou cosak ou simple cultivateur*, et l'on voit, dit Bantysch Kamenski, par le traité de Zborof que le premier nom était un titre d'honneur réservé aux guerriers, et auquel des privilèges étaient attachés. Ils continuèrent à être nommés Zaporoghes : mais ce mot devint impropre, au moins pour une partie des Cosaks, lorsque Sigismond Ier leur eut distribué des terres au-dessus des cascatelles. On commença alors à les nommer Cosaks de l'Oukraine ou de la Petite-Russie.

Vers la fin du siècle il y eut des Cosaks partout, car ce nom, comme le métier, fit partout fortune (2). Il y en eut à la cour de Moscou, il y eut des Cosaks de Lithuanie, de Vitebsk, de Polotsk; puis des Cosaks d'Asof et de Pérékop; enfin Ferdinand II employa des Cosaks de Lissof dans la guerre de Trente-Ans. (3)

La plus ancienne ville des Cosaks du Dnièpr paraît avoir été Tchirkassi : Sigismond donna à leur chef Tchighirine, qui fut leur seconde capitale et qui le resta, quoique, sous Étienne Batori, ils en eussent une troisième, Terekhtemirof, que Bôgdân Rojinski, leur atamân, reçut en don de ce roi. Sigismond Ier ne se contenta pas d'accorder des privilèges aux Cosaks, il leur permit aussi de s'établir au-dessus des cascades du Dnièpr, et chercha à les interposer partout entre ses états et les Tatars de Crimée et de Boudjak. Aussi devinrent-ils des ennemis acharnés pour les Turcs et les Tatars. On les regarde faussement comme les cavaliers par excellence; ils firent au contraire plus habituellement la guerre comme fantassins (4), se retranchant contre des forces supérieures derrière les chars dont ils s'accompagnaient (*tabor*), et où les Tatars, inséparables de leurs coursiers, ne pouvaient les atteindre. Ils étaient encore plus exercés à

(1) *Kratkaïa Lètopiss*, p. 25.

(2) Heidenstein dit : « Communi nomine Cosaccorum vocantur omnes, tam equites quam pedites, qui ad latrocinia in finibus exercenda incursionibusque vicinas ditiones vexandas privato instituto ac voluntariâ militiâ coëunt. Hi et numero et virtute plurimum fere valent. » *Rer. Polon. ab excessu Sig. Augusti libri.* XV, p. 119.

(3) Engel, p. 56-57.

(4) Voyez Le Vasseur de Beauplan, *Description d'Ukranie* (1661), p. 4-8.

manier la rame qu'à conduire un cheval : leurs canots ou *tchaïk*, franchissaient hardiment les cascades et dansaient pour ainsi dire sur les abîmes et les écueils mugissans; pirates déterminés, ils descendaient le Dnièpr dans un tronc d'arbre creusé et garni des deux côtés de planches et de larges fascines de jonc, qui, dit M. de Salvandy (1), « tenaient ces esquifs suspendus sur la tempête », et attaquaient de nuit les navires marchands stationnés près d'Otchakof, ou qui cinglaient vers la Crimée; leurs flottilles se hasardaient jusque devant Constantinople, et plus souvent encore ils faisaient des descentes sur la côte d'Asie, à Trébisonde ou en d'autres endroits.

Il n'entre pas dans notre plan de donner l'histoire des Cosaks et le tableau complet de leur constitution; nous réservons ces détails, étrangers à nos recherches ethnographiques et statistiques, pour un autre ouvrage. Qu'il nous suffise de dire que voyant leur agrandissement successif, et craignant que l'indiscipline ne les rendît à la fin aussi redoutables aux Polonais qu'ils l'étaient déjà pour les Tatars, le roi Étienne divisa tous les jeunes guerriers en dix régimens (*polk*), chacun de 1,000 hommes, et divisés en *sotnes* ou compagnies de 100 hommes. Il donna à leur chef, appelé *kochévoï* (2), l'investiture, en lui envoyant une masse d'armes (*boulava*), une queue de cheval (*bountchouk*), un étendard et un sceau. Ainsi le kochevoï fut presque sur la même ligne que les hetmân du royaume et de la grande-principauté. Les Polonais donnèrent même ce nom aux kochévoï; mais chez les Cosaks on a toujours prononcé *atamân*, comme chez les Russes, et si ce titre, d'origine tatare, fut d'abord employé par les Cosaks du Don, ainsi que Müller l'assure, c'est une preuve de plus en faveur de l'antériorité de ceux-ci (3). La population sédentaire se régularisa aussi peu-à-peu; la *setcha* en était pour ainsi dire la métropole et le sanctuaire; autour d'elle étaient les *kourènes* ou quartiers ayant chacun son chef (*kourennoï atamân*), et plus loin s'étendaient les villes et villages. Les chefs exigeaient dans le service une stricte obéissance, mais du reste ils se distinguaient peu de la foule des Cosaks, tous égaux entre eux et jaloux de leurs privilèges. L'*obossnii* ou maître de l'artillerie, les 2 juges (*soudia*), les deux notaires ou scribes (*pissar*) et les 4 *assaouls* ou assesseurs, formaient le conseil (les *starchina*) du kochévoï,

(1) *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*, t. I, p. 206.

(2) Ce nom, suivant Müller (p. 438), est dérivé du mot tatare *kosch*, camp.

(3) *Samml. Russ. Gesch.*, t. IV, p. 393.

et chaque régiment avait de même son chef et son conseil. Tous les Cosaks furent enregistrés, des charges leur furent imposées en échange de l'espèce de solde que le roi consentit à leur payer, et le kochevoï fut placé sous les ordres immédiats du hetmân de la couronne.

En même temps, Étienne Batori leur accorda un territoire au-delà du Dnièpr, vers l'orient, d'où ils s'étendirent ensuite plus loin dans la même direction. Pendant les guerres des Cosaks avec la Pologne, les cultivateurs quittèrent même leurs habitations entre le Dnièpr et le Boug pour peupler les steppes que leur offrait la Russie sur les confins des Tatars de Pérékop, aux environs de Bielgorod; et tandis que les anciens régimens avaient leurs sièges dans des *villes* comme Kief, Tchighirine, Tcherkassi, Kanief, Korsoun, Oumân, Bratzlaf, etc., il se forma de nouveaux régimens dans les *slobodes* d'Akhtirka, de Soumi, Kharkof, Isoum, Rybna ou Ostrogojsk; c'est l'origine du nom des *slobodes d'Oukraine* et des régimens slobodiens. Se voyant maîtres d'un pays si vaste, les colons appelèrent à eux, en 1659, beaucoup de compatriotes (1), et ainsi la Petite-Russie s'étendit à l'orient jusque vers les *stanitzes* ou établissemens des Cosaks du Don. On reconnut aux nouveau-venus des priviléges qui toutefois dans la suite leur ont été retirés ainsi qu'à tous les Cosaks du Dnièpr.

Comme la Lithuanie, la Russie-Rouge et l'Oukraine avaient été réunies (1569) à la Pologne, et tandis que le reste de la population gémissait sous le joug des voiévodes, des castellans, et des nobles polonais, tout ce qui tenait aux Cosaks restait libre, soumis à leurs propres juges. Mais l'intolérance de leurs voisins ne tarda pas à se faire sentir aussi parmi eux : on fit des tentatives de plus en plus pressantes pour les faire adhérer à l'Union, on traita leur foi avec mépris, on persécuta leurs coreligionnaires. De leur côté les Cosaks, sujets incommodes et volontaires, donnèrent lieu à des plaintes fréquentes et fondées : ils pillèrent les Turcs quand la Pologne venait de conclure la paix avec eux, ou abandonnaient l'armée pour chercher ailleurs un butin plus sûr quand le plan de campagne des Polonais n'était pas à leur guise. De là de graves mésintelligences, dont il résulta, en 1593, une première insurrection. Après avoir réduit en cendres les villes de Sloutsk et de Moghilef, passé les habitans au fil de l'épée et battu le grand Zolkiefski, hetmân de la couronne, Nalivaïko, simple Cosak dont ses compagnons d'armes avaient fait leur

(1) Müller, p. 379; il cite des annales en manuscrit.

chef, fut à son tour battu, pris, conduit à Varsovie et bouilli dans une chaudière à hydromel (1). La rébellion fut alors domptée et des expéditions lointaines firent quelque temps oublier aux Cosaks leurs griefs. Mais bientôt ils les reprennent, ils s'allient tour-à-tour aux Tatars et aux Moscovites, et, sous leur chef Bogdân-Khmielnitzki (1647), ils s'enhardissent jusqu'à dicter des conditions à la république. Repoussés, ils s'adressent en 1648 au tsar de Russie qui n'ose encore répondre à leur appel; mais en 1654 l'Oukraine passe sous son sceptre et déjà il peut se nommer tsar et grand prince *de toute la Grande et la Petite-Russie*; une partie cependant, commandée par Dorochenko, rentre sous l'obéissance de la Pologne. Peu-à-peu les Cosaks du Dnièpr perdirent leurs priviléges et s'amalgamèrent avec le reste de la population; de 1722 à 1725 ils restèrent sans chef, et dans la suite la dignité d'atamân fut entièrement supprimée.

Cependant la setcha continua d'exister; les Zaporoghes se séparèrent entièrement des Cosaks Malo-Russes. Aussi peu satisfaits du gouvernement moscovite qu'ils l'avaient été de celui de Pologne, ils prirent part, en 1708, à la rébellion de Mazeppa et en furent punis par la destruction de leur setcha du Tchertomlik: le général russe Iakovlef fit main-basse sur tous les Zaporoghes qu'il rencontra. Mais ils se réunirent encore en grand nombre, et franchissant la frontière de la Russie, ils se mirent sous la protection du khan de Crimée dont toutefois ils ne s'accommodèrent pas mieux que de leurs maîtres précédens, car, en 1733, ils supplièrent l'impératrice Anne de leur accorder leur pardon en recevant de nouveau leur hommage. Le pardon leur ayant été assuré, ils établirent leur setcha sur le territoire russe; mais ils restèrent des sujets turbulens jusqu'à la paix de Koutchouk-Kaïnardji (1774); et lorsque à cette époque ils élevèrent avec force des prétentions sur le territoire appelé la Nouvelle-Russie que la Porte venait de céder à Catherine, comme ils avaient fait relativement à la Nouvelle-Servie, cette souveraine perdit patience: elle ordonna, en 1775, de cerner la setcha, de la détruire et d'en disperser les habitans. Son oukase (3 août) qu'on peut lire dans l'*Histoire de l'Oukraine* (p. 377-380) a beaucoup d'intérêt historique: il est, en quelque sorte, le discours funèbre de ce peuple guerrier qui ne se soumit pourtant pas en entier. Un grand nombre de Zaporoghes passèrent en Bessarabie et plus tard en Moldavie où les Russes devaient un jour les rencon-

(1) Voir Bantysch-Kamenski; d'autres écrivains le font mourir par un autre supplice; voyez Engel, p. 105.

trer encore; mais une nation jadis redoutable avait cessé d'exister.

Les régimens de la Petite-Russie étaient appelés comme suit, des villes où ils avaient leur quartier général : Kief, Péréïaslavl, Loubnie, Gadiatch, Mirgorod, Poltava, Néjine, Prilouki, Starodoub et Tchernigof. Un recensement fait sous le dernier atamân, Cyrille Grigoriévitch comte Rasoumofski (nommé en 1749) a donné les chiffres suivans :

	Feux.	Chambrées.	Indiv. mâles.
Cosaks en activité de service. . .	19,750	52,835	163,889
Réserve	22,469	68,934	199,998
Bourgeois et paysans	76,028	175,931	585,909
Raskolniks et Grands-Russes . . .	212	2,128	5,432
TOTAUX.	118,459	299,828	955,228

Disons encore deux mots des Cosaks du Don. Le passage de Clarke rapporté plus haut (p. 429), nous a appris qu'en avançant vers l'est, des fugitifs partis du Borysthène rencontrèrent sur le Don des Cosaks tatars. L'évènement dont il s'agit se rapporte à l'année 1569. Il existait donc en ces lieux des Cosaks auparavant? malgré leur système contraire, Müller et Engel l'avouent. « Il se peut, dit le premier (p. 390), que les Cosaks tatars, à cause de leurs incursions perpétuelles sur le territoire moscovite, aient été anéantis par les Russes, ou bien ils se seront dispersés eux-mêmes et fondus dans d'autres peuples tatars : *en leur lieu et place* on trouve *une autre espèce* de Cosaks, que nous nommons ceux du Don. » Suivant Engel (p. 81) une seconde émigration eut lieu en 1578 : elle eut pour motif la crainte qu'Étienne Batori, le réformateur des Cosaks, n'eût l'intention de les détruire; et sentant bien que quelques milliers d'émigrés ne suffisaient pas à expliquer la naissance d'une nation assez considérable, il ajoute : « Lors donc qu'en 1578 les Cosaks *nizoviens* (du bas Dnièpr, de *niz*, bas) se rendirent sur le Don ils peuvent y avoir rencontré *ce qui restait encore des Cosaks du Don*, leurs frères. » Mais les Russes ou Polonais arrivés en 1569 ne sont pas nommés Cosaks par les historiens, qui assurent au contraire que ce furent les Cosaks qui les accueillirent; et si c'est de ces derniers qu'Engel a voulu parler, nous voilà donc d'accord et leur origine plus ancienne semble prouvée.

Que des Russes et des Polonais se soient joints aux Cosaks tatars du Don en 1569 et en 1578, il en est fait mention dans les annales et nous ne le contestons pas; mais ces nouveau-venus ne changèrent

rien à l'état des choses antérieurement établi; seulement, en s'amalgamant avec les Tatars, ils mêlèrent à leur sang le sang slavon, et ce rapprochement fut continué par les nombreux fuyards qui affluèrent de tous côtés sur les rives du Don, comme sur celles du Borysthène.

Mais les Cosaks, guerriers circassiens ou tatars auxquels peut-être le christianisme avait été prêché dans leur patrie primitive, existaient long-temps auparavant et sans doute sous le même nom. Vraisemblablement, dit Karamzine (t. V), leur nom est plus ancien en Russie que l'invasion de Batu-khan; à l'année 1444 les annales parlent de Cosaks de Riaisân. A cela M. Lesur ajoute, en citant Aboulgasi-Bahadour-khan (1): « Ce fut vers l'an 1549, ou quelque temps avant la prise d'Astrakhan, que les Cosaks du Don se mirent sous la protection de la Russie. Aucun acte authentique n'a constaté cette soumission; mais il paraît qu'ils conservèrent alors le territoire qu'ils occupaient, qu'on leur donna le droit de pêcher dans les rivières et dans les lacs, d'extraire le sel des marais, de distiller l'eau-de-vie, et la liberté de choisir leurs chefs qu'ils appelaient *atamân*. On leur accorda en outre des distributions annuelles de grains, comme on fait aujourd'hui, et quelques légers subsides en forme de paie quand on les appelait à la guerre. Il y a lieu de croire que ces guerriers nomades signalèrent leur arrivée sous les drapeaux d'Ivân IV par cette campagne de Livonie dont les écrivains contemporains ont tracé de si horribles tableaux. Dix ans après, lorsque les Turcs vinrent assiéger Astrakhan, Ivân IV fit demander des secours à un chef des Kosaks de l'Oukraine que les annalistes russes appellent le prince Wichnewich (Vischnévietzki). Ce chef amena 5,000 des siens qui restèrent pour la plupart, après la victoire remportée sur les Turcs, avec leurs frères du Don et jetèrent ensemble l'année d'après, en 1570, à 60 verstes d'Azof, les fondemens de la nouvelle Tcherkasskoï, sur la rive orientale du Don. »

La guerre de Livonie eut lieu en 1579, et deux ans auparavant Ivân IV avait envoyé des troupes pour châtier la turbulence de la milice du Don qui inquiétait le commerce des Moscovites avec la Perse et contrariait la politique d'Ivân par leurs pirateries. Long-temps ils se montrèrent indociles : on connaît leur fameuse insurrection en 1670 sous Senko Rasine; et celle de 1708, sous l'atamân

(1) *Histoire générale des Tatars*, note de Bergeron, p. 440. *Histoire des Kosaques*, t. I, p. 221.

Boulavine, menaça la Russie de grands dangers par le parti que Mazeppa eût pu tirer de cet évènement. Mais, d'un autre côté, ils ont rendu à la Russie des services signalés dans presque toutes ses guerres, et c'est à eux qu'elle est redevable de la possession de la Sibérie.

En 1575, le Cosak Iermak ou Iermolaï Timoféïef, à l'approche des troupes russes, quitta le Don et remonta le Volga, puis la Kama et la Tchoussovaïa, et détruisit le khanat tatar de Koutchoum ; de là, cette bande se répandit dans la Sibérie.

Tandis que les *Cosaks de Sibérie* s'exilèrent ainsi loin de leurs frères, d'autres chargés en été de la garde du Volga et ennuyés de retourner sur le Don en hiver, s'établirent sur ce fleuve, là où sont les villes de Samara et de Saratof; on les appela *Cosaks du Volga*. Ceux du *Iaïk* et *du Terek* sont également des branches ou des colonies des Cosaks du Don. Les premiers formèrent, en 1584, leur premier établissement sur le Iaïk ou Oural, et fondèrent ensuite le Iaïtzkoi Gorodok et Gourief, et plus tard Sakmarskoï Gorodok : leur chef-lieu actuel est Oural. Les seconds, dont on ne saurait indiquer l'arrivée à Tumen et sur le Terek, se divisèrent bientôt en deux branches, en Cosaks *de Terki* et en Cosaks *de Grebensk*, sur la frontière du Daghestan; les derniers seuls subsistent au même endroit, les autres ont changé de place et paraissent avoir reçu depuis la dénomination de *Cosaks de la ligne* (du Caucase). Quant aux *Tchernomorskii* ou Cosaks *de la mer Noire*, ils sont issus des Zaporoghes et occupent depuis 1788 un territoire assez étendu, au sud des Cosaks du Don, depuis l'île de Tamân jusqu'à la frontière de la province caucasienne; leur quartier général est à Iékatérinodar sur le Kouban. Enfin, M. Vsévolojski fait encore mention de différentes autres branches de Cosaks qui n'ont de particulier que le nom, si ce n'est les Cosaks *du Boug*, transfuges valaques et boulgares que Catherine reçut en 1769 dans son empire, et qui avaient leurs établissemens organisés sur un pied militaire dans les districts de Kherson, d'Iélisavetgrad et d'Olviopol où ils paraissent maintenant mêlés avec les colonies militaires. Presque toutes ces confréries militaires, sujettes de la Russie et vivant sous ses lois, ont conservé des priviléges et des usages analogues à ceux qui avaient fait l'orgueil des Zaporoghes.

On sait maintenant de quelle nature est la population de la Petite-Russie : les Slaves de Kief y dominent ainsi que dans la Russie-Rouge; mais à ce premier élément dans lequel se perdent les schlakhtitzes polonais est venu s'en adjoindre un autre, l'élément

cosak, mélangé de différentes manières et composé de descendans de Khasars et de Polofses, puis de Tatars ou plutôt Turcs, Circassiens et autres, de Grands-Russes, de Moldaves, de Lithuaniens et d'aventuriers de tous les pays. Aujourd'hui cet amalgame est parfaitement *russe* tant pour la langue, que pour les mœurs et la religion; mais il forme une nuance à part qu'il nous reste à caractériser en peu de mots.

Sans imiter la partialité de Clarke (1) pour les Petits-Russes, on peut leur reconnaître, comme nous l'avons fait plus haut (p. 33), une certaine supériorité sur les Grands-Rusées, à divers égards. Généralement les premiers sont d'une plus belle race; leurs traits sont plus réguliers; ils se distinguent par leurs cheveux châtains et bouclés, par leurs yeux vifs et noirs, par leur taille plus élancée, plus vigoureuse, par leur démarche franche et leur maintien assuré. C'est un peuple généreux, confiant, aimant la joie, indolent, peu soucieux du lendemain, hospitalier et pieux. Clarke nous peint aussi les Malo-Russes comme plus braves et moins superstitieux que leurs frères du nord; mais en cela il est en contradiction avec M. Storch qui avance tout le contraire. « Les Petits-Russes, dit-il, sont superstitieux et poltrons. Qu'une dispute s'élève dans une auberge, un seul Russe fera courir dix Malo-Russes » (2). Cependant les deux écrivains s'accordent à vanter la grande propreté des derniers, tant sur leur corps que dans leurs maisons dont ils ne cessent de badigeonner les murs à la moindre tache qu'ils y aperçoivent. Leur demeure, bâtie en argile bien blanchie et couverte de chaume, est presque toujours près d'une eau courante: elle est divisée en trois parties, l'entrée ou le vestibule au milieu, la chambre de la famille à gauche, et à droite celle où ils font la cuisine et où ils déposent ce qu'ils veulent mettre à couvert. La chambre commune est bien éclairée et très propre; des bancs règnent autour et servent de couche: au milieu est un grand poèle rond auquel on en joint quelquefois un second pour le ménage. Toute la chaumière a un aspect riant; l'union de la famille est parfaite. Le Malo-Russe affectionne la couleur blanche: ses vêtemens sont blancs et proprement entretenus.

Indolent qu'il est, il n'aime pas les voyages comme son frère de la Grande-Russie; il est moins entreprenant et moins calculateur que lui; il jouit de ce qu'il a sans avidité, et son égalité d'humeur

(1) T. I, p. 268 et 273.

(2) *Russland unter Alexander I*, t. V, p. 231.

le mène souvent à une haute vieillesse. Il est impossible, dit M. Storch, de trouver un peuple plus gai : ses chants populaires ont obtenu de la célébrité. Il est peu de paysans qui ne possèdent quelque vieux violon, et s'il ne sait pas lui-même en jouer, il donne son dernier kopek pour obtenir d'un musicien forain qu'il lui joue un air, ou pour rire à gorge déployée, en voyant danser un ours. Le Malo-Russe pousse souvent la joyeuse vie jusqu'à l'ivrognerie, et il est rare le dimanche de voir à jeun les habitans des villages.

Les Cosaks partagent les qualités et les défauts des Petits-Russes, avec lesquels ils ont en général la plus grande analogie : Clarke les exalte encore plus que ceux-ci, et toujours aux dépens des Grands-Russes, dont il nous fait un tableau trop noir pour que la passion y soit étrangère. Les autres, au contraire, ont à ses yeux presque toutes les vertus; il en fait des sages, car, selon lui, ils ont *le cœur désintéressé et l'esprit cultivé;* ils sont *instruits, exempts de préjugés, confians, sincères et justes.* (1) Nous, qui n'épousons pas ces préventions, soit en bien, soit en mal, nous nous placerons sur une ligne mitoyenne entre Clarke, leur panégyriste, et le *sieur* de Beauplan, leur détracteur : nous dirons que leurs mœurs agrestes et indépendantes flattent l'imagination, que leur hospitalité prévient en leur faveur, qu'ils ne sont ni rampans, ni artificieux, que la propreté est pour eux un besoin, et que, dans les guerres, ils se sont toujours montrés braves et intelligens; mais l'histoire a souvent flétri leurs cruautés, et, en pays ennemi, l'honneur des familles n'est pas plus à l'abri de leur convoitise que leur amour du pillage n'en respecte les propriétés. Leur état moral et intellectuel paraît avoir été fidèlement résumé par cette réflexion du marquis de Castelnau (2) qui concilie les opinions extrêmes. « Les conventions qui réunissent certains hommes, dit-il, l'ignorance des vrais principes d'honnêteté, les préjugés invétérés, leur donnent sans doute un sentiment qui n'est propre qu'à eux, des vertus qui ne conviennent qu'à leur association, des idées fausses sur tout ce qui n'est pas eux, mais justes sur ce qui les concerne. » Du reste les Cosaks, beaux et grands, se distinguent encore par un costume pittoresque et quelquefois recherché. « Aucune nation, dit Clarke, n'a plus de soin de ses vêtemens que les Cosaques. La mise de leurs femmes est singulière : elle diffère de tous les costumes de la Russie; mais sa magnificence éclate par-

(1) T. I, p. 391.

(2) *Histoire de la Nouvelle-Russie*, t. I, p. 239.

ticulièrement dans les ornemens des bonnets qui ressemblent quelquefois aux mitres des évêques grecs. La chevelure des femmes mariées se relève sous ce bonnet, qui est souvent couvert de perles, d'or, ou orné de fleurs. Le costume d'un jeune Cosaque est élégant; il se compose d'une tunique de soie, avec des chausses retenues par une chaîne d'argent massif, de bottes jaunes et d'un mouchoir des Indes autour de la tête. » Le guerrier de cette nation se charge à-la-fois, et sans aucun embarras pour lui, d'un sabre, d'une lance, d'une paire de pistolets, d'une carabine; et son cheval maigre, au cou allongé et disgracieux, mais agile et d'une grande souplesse, porte à-la-fois cet attirail et l'homme vigoureux qui y ajoute encore un fouet pour l'en supplicier.

De même que les Grands et les Petits-Russes diffèrent par la taille, par le caractère et par les usages, de même aussi la langue forme une démarcation entre eux. Moins répandue que la langue moscovite, qui est devenue celle de la littérature russe, celle des Petits-Russes et la langue roussniaque (voir p. 372), qui n'en est qu'une nuance, règnent cependant sur toute l'étendue entre le Kouban et les Karpaths (1), et dans la direction du nord jusque vers Vilna. Cet idiome a conservé un plus grand nombre d'anciennes locutions slavonnes et, depuis le xve siècle, il s'est enrichi d'un grand nombre de mots polonais; beaucoup de consonnes et de voyelles y sont autrement prononcées qu'en russe, par exemple le *g* y est constamment un *h*, le *ie* s'y lit souvent *é* et presque toujours *i*, etc. Le plus rapproché, dit-on, de l'ancien slavon d'église, cet idiome est flexible, sonore et mélodieux; peu de langues sont aussi riches en chants populaires.

Nous l'avons dit, ethnographiquement parlant, la Petite-Russie pourrait revendiquer en grande partie les gouvernemens de Koursk, d'Orel et de Tambof, de même que Voronège est le plus souvent compris dans la Grande; mais l'élément petit-russien ne prédomine pas dans les premiers, tandis qu'il semble avoir le dessus dans celui-ci. La Petite-Russie comprend aussi, aux yeux de beaucoup de géographes, les gouvernemens de Kherson et d'Iékaterinoslaf, mais nous avons expliqué les motifs qui nous engagent à ranger toute la Nouvelle-Russie dans les provinces ci-devant turques ou tatares.

Nous commençons par l'Oukraine et par les gouvernemens jadis occupés par les régimens des Cosaks.

(1) Schaffarik, *Geschichte der Slavischen Sprache und Literatur*, p. 139.

21° Gouvernement de Kief.

Il ne faut pas confondre le gouvernement actuel de Kief, l'ancienne partie cis-borysthénane du palatinat polonais de *Kiiow*, avec le gouvernement du même nom, formé en 1708, par Pierre-le-Grand; ces deux divisions n'avaient rien de commun entre elles, si ce n'est le chef-lieu et une faible étendue de terrain sur la rive droite du Dnièpr, depuis la ville de Kief jusque vers celle de Kanief. A l'exception de ce territoire, tout le gouvernement de Kief de Pierre-le-Grand, était sur la rive gauche du fleuve, et embrassait alors les gouvernemens actuels de Poltava, de Tchernigof, des Slobodes d'Oukraine, d'Orel et de Koursk. Agrandi du côté du sud, ce même gouvernement reçut une autre circonscription : Orel, Koursk, et les Slobodes d'Oukraine, formèrent, en 1726, le gouvernement de Bielgorod; Poltava et Tchernigof restèrent à Kief, et la Nouvelle-Russie (aujourd'hui gouvernement de Iékaterinoslaf) y fut jointe. Mais, en 1764, il y eut une nouvelle organisation : la Nouvelle-Russie ayant été disjointe de Kief, ce dernier gouvernement n'embrassa plus que les régimens des Cosaks, c'est-à-dire Poltava, Tchernigof et les Slobodes d'Oukraine, et prit en 1775, le nom de Petite-Russie. Par oukase du 17 septembre 1781, l'ancien nom fut rétabli, mais les districts changèrent. En attendant, ce qu'on appelle aujourd'hui le gouvernement de Kief appartenait toujours aux Polonais, et ne leur fut enlevé qu'en 1793, lors du second partage, comme l'avait été en 1667 la Kiiowie transborysthénane et la ville même de Kief. Cette dernière, réunie à la Kiiowie cis-borysthénane, forma, avec quelques portions de terre de l'ancienne voiévodie de Braclaw (district d'Oumân), le nouveau gouvernement russe tel qu'il fut organisé par oukase du 30 novembre 1796. Le Dnièpr en forme partout la limite, du côté de l'est.

Les gouvernemens avec lesquels celui-ci confine sont : au nord, Minsk; à l'ouest, la Volynie et la Podolie; au sud, encore la Podolie et Kherson; à l'est, Poltava et Tchernigof. On varie beaucoup quant à la superficie de Kief : Wichmann ne lui donnait, en 1813, que 703 m. c. g.; M. Plater porte ce nombre à 800; M. Arsénief à 900, et Hassel adopte le nombre 978 trouvé par un calcul fait sur la carte de Reymann, et qui fait 47,970 verstes carrées. Le calcul fait sur la grande carte de Russie, en 1804, n'avait donné que 936

m. c. g., et c'est ce dernier nombre que nous croyons pouvoir adopter.

Comme toute la Petite-Russie, le gouvernement de Kief est un pays plat, quoique moins monotone que la région transborysthénane : la configuration du sol commence à y devenir plus variée, et quelques points de vue pittoresques se montrent le long du Dnièpr, dont les bords élevés, dernières ramifications des Karpaths, ont, en quelques endroits, jusqu'à 150 pieds de hauteur. Dans le district de Tchigrine, une petite chaîne de collines part du fleuve, en suivant la direction du nord-ouest, forme sur toute cette étendue de légères ondulations, et traverse le district de Lipovetz, pour entrer en Podolie. Au nord de ces collines on rencontre partout une excellente terre végétale; au sud, le sol devient plus maigre, et le sable commence à prendre le dessus.

Quoique le Dnièpr touche seulement les frontières du gouvernement, les eaux qui l'arrosent appartiennent au système de ce grand fleuve. Le Pripett s'y réunit après avoir traversé la partie la plus septentrionale du gouvernement et reçu la rivière Ousch, dont elle est également arrosée. Le Téteref appartient aussi à cette partie : il part de Jitomir, en Volynie, pour baigner Radomouisl et couler de là au nord-est. Plus vers le centre coule la rivière Irpen : elle atteint le Dnièpr à une centaine de verstes au-dessus de Kief. Le Ross, plus central encore, a sa source dans les collines les plus occidentales, passe près de Bèlaïa-Tserkof et de Bogouslaf, se divise en deux bras près de Sakhnofka, et forme ainsi, avec le Dnièpr où il se rend, une grande île couverte de lacs et d'eaux de toute nature. Enfin les affluens les plus méridionaux du Dnièpr sont : la Mochna, l'Irden et le Tiasmine, qui confondent leurs eaux avant le confluent de l'Irden avec le Dnièpr, au-dessus de Tcherkassy. Outre les lacs de l'île dont il vient d'être question, le gouvernement en offre fort peu, et l'on n'en trouve presque pas dans sa partie septentrionale. Quoique toutes ces eaux soient prises pendant trois mois de l'hiver, le climat est cependant bien plus doux que dans les provinces que nous avions parcourues jusque-là ; on cultive déjà les plantes des climats tempérés; l'air est sec et salubre.

Nous avons vu que le sol est fertile : aussi l'agriculture forme-t-elle la principale richesse des habitans ; sans l'insouciance du peuple elle serait encore beaucoup plus considérable. Toutes les sortes de blé, seigle, avoine, orge, froment, millet, blé-sarrasin, y viennent en quantité : la récolte s'élève annuellement à environ 5 millions de tchetvertes, dont la consommation avec les semailles n'absorbe pas

4 millions; elle donne jusqu'à 6 pour 1. On cultive en outre du chanvre, du lin, du tabac, et dans les jardins des légumes, des melons et des arbouses. Les paysans recueillent aussi beaucoup de fruits sauvages, entre autres une baie (*deron*) dont on prépare des confitures et des liqueurs. Ici, les forêts ne manquent pas encore; elles sont au contraire très étendues, et celles de la couronne occupent un espace de plus de 178,000 déciatines. On y trouve toutes sortes de bois. De gras pâturages nourrissent une belle race de bestiaux: les bœufs d'Oukraine, grands et d'un pelage grisâtre, sont bien connus: on les envoie au centre de l'empire, et on les exporte aussi en Autriche. En revanche les chevaux sont d'une petite race. Le paysan élève en outre des moutons, beaucoup de cochons et d'abeilles. Les forêts sont peuplées de gibier, et les bêtes fauves y sont assez rares; le poisson des rivières suffit à peine à la consommation. Les produits du règne minéral sont d'une faible importance.

Quant à la population, les Petits-Russes en forment la grande majorité; mais la noblesse est pour la plupart polonaise. A Kief, et dans quelques autres villes, on rencontre aussi beaucoup de Grands-Russes et quelques Allemands; comme dans toutes les provinces ci-devant polonaises, il y a en outre une multitude de Juifs, auxquels la bonhomie des Petits-Russes laisse encore des chances qui leur manqueraient dans la Grande-Russie. Presque tous les Russes, c'est-à-dire la masse du peuple, suivent le culte grec orthodoxe, l'Union ayant eu moins de succès dans le voisinage des sanctuaires nationaux. Nous n'avons pas de données certaines sur le total de la population: M. Ziablofski l'a évalué à 1,066,200 individus; M. Plater, à 1,100,000; M. Arsénief, à 1,300,000, et Hassel aurait voulu le porter jusqu'à 1,353,800. Voici quel a été le mouvement de la population dans l'éparchie dont les limites sont celles même du gouvernement.

En 1825, mar.	14,256 naiss.	61,295 décès	37,193 (?)	excéd. 24,102
1826	12,221	61,043	50,108	10,935
1827	11,101	60,454	49,887	10,567
	37,578	182,792	137,188	45,604
Termes moyens	12,526	60,930	45,729	15,201

La moyenne des mariages, multipliée par 124, donne 1,553,224; la moyenne des naissances, multipliée par 26, donne 1,584,180, et celle des décès, multipliée par 38, donne 1,737,702. En conséquence

de ces résultats joints au chiffre de l'excédant annuel des naissances, nous n'hésitons pas à choisir le chiffre le plus élevé, et à fixer la population à 1,350,000 individus, ce qui donne, pour chaque mille carré géographique 1,442 individus. Cette population est répartie sur environ 1,300 villes, bourgs et villages. Le nombre des schlakhtitz et celui des membres du clergé est très considérable.

Cette population n'a guère d'autres ressources que l'agriculture: l'industrie est encore dans l'enfance dans ce gouvernement, et le commerce est en grande partie entre les mains des Juifs. En 1828, la première occupait 130 fabriques, avec 2,941 ouvriers, et en 1830, 109 fabriques, avec 3,021 ouvriers. En 1828, il n'y avait d'importantes, parmi ces fabriques, que 4 manufactures de draps; les 10 établissemens de cette nature occupaient à eux seuls 2,218 ouvriers; mais il y avait en outre 25 forges et martinets, 24 tanneries, 11 verreries, etc. (1). Le nombre des distilleries d'eau-de-vie est considérable, mais leurs produits sont bornés.

Le commerce intérieur est assez important, mais les exportations sont extrêmement limitées; elles consistent en grains, peaux, chevaux et bestiaux, et quant aux productions artificielles, on peut y ajouter tout au plus la verrerie. Odessa est le principal débouché de ce qui sort du pays. En 1810, le capital déclaré par 257 marchands ne dépassait pas la somme de 1,100,000 roubles. Dans toutes les villes du gouvernement il se tient des foires annuelles : celle connue sous le nom de *contrats de Kief* méritera plus bas une mention particulière.

Jusqu'à l'année dernière, le gouvernement de Kief a fait partie, quant à l'instruction publique, de l'arrondissement de Kharkof: il en a été distrait, en 1833, après la fondation de l'université de Saint-Vladimir dans le chef-lieu, et dorénavant Kief sera le siège d'un arrondissement universitaire particulier. L'état des écoles était, en 1826 et en 1832; ainsi qu'il suit :

En 1826,	23 étab.	93 maît. et employés,	1,708 élèv.	dont 92 filles.
En 1832,	20	132	2,536	

Dans la dernière année, on ne dit pas qu'il y ait eu des filles dans les écoles, et les 4 établissemens privés de l'année 1826 ne se retrouvent plus sur la liste. La population des écoles du clergé était, en 1831, ainsi qu'il suit : dans 1 académie, 1 séminaire, 4 écoles de district et 4 écoles de paroisses, il y avait 1,157 élèves, ayant 43

(1) *Journal* russe *des manufactures et du commerce*, 1831, n° 2.

maîtres. Le total de 3,693 élèves pour l'année 1832, auxquels cependant il faudrait ajouter en outre les écoliers catholiques et peut-être quelques écoliers juifs, ne donne encore qu'un écolier sur 365 individus. Les moyens de publicité se réduisent à une seule typographie.

L'éparchie grecque, maintenant appelée *de Kief et de Galitch*, date du règne de saint Vladimir, et fut la première de Russie; aujourd'hui elle est en rang la troisième, mais de première classe, et le titre de métropolitain est attaché à son siège. Le diocèse comprend 19 couvens, dont 3 de femmes et une *laure;* 1,295 églises dont 12 cathédrales.

Ainsi que presque tous les gouvernemens de la Petite-Russie, celui de Kief est privilégié, c'est-à-dire qu'il a conservé quelques-unes de ses anciennes formes administratives, et qu'il n'est pas soumis au monopole de l'eau-de-vie. Son chef-lieu est le siège d'un gouverneur-général dont l'autorité s'étend encore ordinairement sur Tchernigof et sur Poltava. L'*état* du gouvernement a été fixé, en 1796, à 62,202 roubles, et l'on en évaluait le revenu à environ 2 millions et demi. Les armoiries consistent en un ange blanc sur fond d'or, et ayant une auréole autour de la tête : cet ange tient dans la main droite une épée dont la pointe repose à terre, et dans la main gauche le fourreau.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Kief, Vassilkof, Bogouslaf, Tcherkassy, Tchigrine, Zvénigorodka, Oumân, Lipovetz, Tarachtcha, Skvira, Makhnofka et Radomouisl.

Kief (en pol. Kiiow), sur la rive droite du Dnièpr, peu au-dessous du confluent de la Dessna avec ce fleuve, par 50°, 26', 53" de latitude et 48°, 13', 21" de longitude, est à 888 verstes de Moscou, et à 1,251 de Saint-Pétersbourg. Cette ancienne capitale de la Russie, la *mère des villes russes*, n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de gouvernement.

Histoire. On ne connaît pas la première origine de Kief : quelques écrivains la placent, mais contre toute vraisemblance, avant l'ère chrétienne; quelques-uns en attribuent la fondation aux Khasars, et d'autres, en plus grand nombre, aux Slaves Polènes. Il est certain que cette ville existait avant l'arrivée des Varèghes, et l'on peut croire que, plus anciennement aussi, elle avait déjà des rapports avec Constantinople. Car les anciens annalistes scandinaves appellent généralement le pays dont Kief (dans leur langage *Chue*) était le chef-lieu, *Grèce* (Græcia et Grikia) : quelques-uns lui donnent le

nom de *Chunigrad*, comme ayant été un ancien siège des Huns (1). Le nom actuel de la ville se rencontre déjà au x[e] siècle, chez Constantin Porphyrogénète, suivant lequel elle aurait eu alors le surnom de Samvatas (2). Chez les écrivains orientaux de cette époque, on trouve au contraire le nom de *Kouïah* ou de *Kouïavah* (3). Eggehardus Vragiensis, dont la chronique s'arrête à l'année 1139, appelle la même ville tour-à-tour *Kitawa* et *Cuiewa*, la décrit comme une grande ville d'une immense population, ayant plus de 300 églises et 8 foires (4). Toutefois, Oleg, qui régnait à Novgorod depuis 879, ne paraît pas avoir eu connaissance d'une ville de ce nom, même à l'époque où des Varèghes, Askold et Dir, renonçant à leur expédition de Constantinople pour coloniser le beau pays du Dniépr, y avaient fondé un petit état. Arrivé dans cette région plus méridionale, Oleg fut étonné d'apprendre que des compatriotes y eussent déjà fondé un établissement. Le pays lui convenait, la situation de la ville offrait un excellent point de départ pour guerroyer avec Byzance : il appela donc à lui les fondateurs de cet autre état varèghe, Askold et Dir, les dépouilla sous prétexte que, n'étant pas issus du sang royal, ils n'avaient pas le droit de régner, et les fit périr pour mieux s'assurer leurs possessions. Nestor ajoute qu'Oleg demeura alors à Kief, qu'il se rendit tributaires les Krivitches et les Mères, et qu'il affranchit les Sévériens du tribut qu'ils payaient aux Khasars. Ainsi Kief, prenant la place de Novgorod, devint la capitale des Varèghes, et le pays d'alentour fut appelé Russie, nom déjà connu d'Adam de Brême. Bientôt le christianisme jeta ses premières racines dans cette ville : dans le traité de 945, conclu entre Igor et l'empereur grec Român Lekapène, il est déjà fait mention de Russes baptisés vivant parmi les Russes encore gentils : bien plus, il est prescrit par ce traité que les articles en soient jurés, par ceux qui n'étaient pas baptisés, suivant leurs antiques usages, et par les chrétiens, sur la croix, dans la cathédrale de Saint-Élie; et Nestor fait cette observation : « car alors beaucoup de Varèghes étaient chrétiens » (5). On sait que Vladimir-le-Grand acheva leur conversion,

(1) Adam Brem., *Hist. eccles.*, p. 58. Helmold, liv. 1, chap. 1.

(2) Το κάστρον Κίοβα τὸ ἐπονομαζόμενον Σαμβατάς.

(3) Schlœzer, *Einleitung in die ganze nordische Geschichte*, Hist. univers. de Halle, t. XXXI, p. 535.

(4) *In hac* magna *civitate* Kitawa, *quae caput est hujus regni, plus trecentae ecclesiae habentur, et nundinae octo ;-populi autem ignota manus.* A l'année 1018.

(5) Nestor Laurent., p. 26. Strahl, *Russ. Kirchengesch.*, t. I, p. 50.

et, s'il fallait en croire Ditmar de Mersebourg et d'autres contemporains, Kief, à cette époque, aurait déjà possédé 400 églises (1). Un évêché y fut établi; Théopempt, le chef de cette éparchie (1035-1047), fut le premier métropolitain de Russie : aussi, lorsqu'en 1037 Iaroslaf Vladimirovitch eut élevé, en pierre, Sainte-Sophie, à l'instar de la cathédrale de Constantinople, il la nomma église métropolitaine et la dota de grandes richesses. A cette époque la ville fut florissante: les étrangers en parlent comme d'une résidence somptueuse. Mais des fléaux de toute espèce ne tardèrent pas à l'assiéger: au XIIe siècle, elle éprouva plusieurs secousses de tremblemens de terre, puis un incendie la réduisit en cendres, et, en 1169, la guerre civile y porta le pillage et la désolation. Onze princes apanagés s'étaient liés contre Mstislaf Isiaslavitch, grand-prince de Kief; l'ambition et la jalousie les animaient contre lui, et Kief, affaibli par de longues dissensions intérieures et par des partages à l'infini, n'avait plus assez de forces pour résister. Cette ville qui renfermait les sanctuaires de la nation les avait jusqu'alors conservés inviolables : du haut de ses murs, ses habitans avaient souvent combattu et repoussé l'ennemi; mais la rébellion se fit ouvrir ces portes qu'aucun agresseur n'avait franchies depuis Boleslaf, et les princes alliés entrèrent dans la ville, le 8 mai 1169. Elle devint le théâtre d'une horrible brutalité : sans respect pour sa sainteté, perdant tout souvenir qu'ils étaient Russes et qu'ils déchiraient les entrailles de leur mère commune, les vainqueurs mirent tout à feu et à sang; ils violèrent Sainte-Sophie, le vénérable temple de la Dîme, et le couvent de Petcherskii, sanctifié par la sépulture des martyrs; ils se gorgèrent de butin, dépouillèrent les images, et détruisirent par la flamme ce qui ne tentait plus leur avidité. André Iouriévitch avait pris part à ces horribles méfaits, et c'est lui qui en recueillit tout l'avantage: Kief était déchu de son rang, et Vladimir, la résidence d'André, s'enrichit de ses dépouilles. Plus tard cette dernière hérita aussi de la puissance de Kief, et devint à sa place la capitale de l'empire; mais alors celle-ci avait une rivale plus voisine dans Galitch dont, plus d'une fois, elle eut à reconnaître la suprématie. Du reste, des guerres continuelles ravagèrent la Russie-Rouge, la Volynie et l'Ou-

(1) Le savant M. Krug a, du reste, rendu probable que Ditmar n'a pas écrit *quadringentae*, mais *quadraginta*, et qu'en 1124, l'incendie consuma à Kief, non pas 600 églises, mais seulement 30. *Beitraege zur Münzkunde*, p. 101. Strahl, *Russ. Kirch.*, t. I, p. 94 et 137.

kraine, depuis l'extinction de la race de Volodar à Galitch (1198). A sa place, le roi de Pologne avait élevé sur le trône Românn Mstislavitch : une ligue de princes russes se forma contre lui; Românn en triompha et entra en vainqueur à Kief dont il expulsa le prince Rurik, l'un des alliés. Celui-ci appela à son secours les Poloftses : les guerriers de cette nation eurent hâte de marcher contre Kief qu'ils prirent d'assaut, le jour de l'an 1204 : les scènes de l'année 1169 se renouvelèrent alors avec un surcroît d'atrocité; ces barbares n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe; ils détruisirent, incendièrent, immolèrent; pour assouvir leur rage, des flots de sang coulèrent; les temples furent dépouillés de tout ce qui leur restait encore d'ornemens, et de ce moment, la ville ne ressemblait plus qu'à une immense ruine. Et pourtant ce n'était pas la dernière des épreuves qui l'attendait. Kief traîna son existence flétrie, et fit quelques efforts pour se relever d'une chute si profonde, mais pour tomber peu après au pouvoir d'une race étrangère beaucoup plus redoutable, qui se substitua aux Poloftses, aux Torks, aux Bérendéens, qu'elle venait d'exterminer. Mstislaf Romanovitch, prince de Kief, ayant péri en 1224, à la bataille de la Kalka, différens princes se succédèrent sur ce trône chancelant et déshérité de sa gloire; même en présence des Mongols la guerre civile continua : aussi ce peuple trouva-t-il facile la conquête de la Russie. En 1240, il avança vers Kief : aussitôt le prince prit la fuite, et la défense des saints-lieux se trouva confiée à un général (*tysiatzkoï*) appelé Dimitri. Malgré son courage, ce lieutenant ne put arrêter la marche triomphante des barbares : Kief fut pris encore une fois, le 6 décembre de cette année; mais il sut au moins, par sa prudence, lui épargner de plus grands malheurs, et lança les Mongols contre la Hongrie. De nouveaux princes régnèrent sur le trône de Saint-Vladimir : maîtres de tout le pays, les Mongols s'immiscèrent peu dans son gouvernement, pourvu que le tribut leur fût payé et qu'ils reçussent les secours en hommes qu'ils exigeaient. Après la mort de Lef Daniélovitch (1301), prince de Galitch et de Kief, la dernière principauté tomba aux mains de Stanislaf, issu, dit Karamzine, du sang de Vladimir-le-Grand, mais dont on ne saurait préciser l'origine. Ce fut alors qu'une nouvelle invasion s'accomplit : Ghédimine, grand-prince de Lithuanie, après avoir remporté sur l'Irpen, à 6 milles de Kief, une victoire sur les Russes réunis, fit la conquête de tout ce pays. Depuis long-temps habitués à changer de maîtres, comme on change d'habit, et n'ayant plus ni à perdre ni à gagner aux révolutions, les Kioviens ouvrirent

leurs portes aux Lithuaniens qu'ils méprisaient comme des barbares, et dont la domination pouvait devenir pour eux d'autant plus pesante qu'elle était plus voisine et plus directe. Tout au contraire, Kief eut à se louer de ses nouveaux maîtres, car ils respectèrent sa religion et adoptèrent peu-à-peu ses mœurs ; la ville eut long-temps encore ses princes particuliers, vassaux de la Lithuanie, et ce ne fut qu'en 1471 qu'on y établit un voiévode de cette nation dont la tolérance alla jusqu'à permettre long-temps aux Russes des provinces conquises de rester unis au métropolitain de Moscou, premier pasteur de toutes les Russies, qui en tirait des revenus considérables; et ce ne fut qu'en 1415 que Vitoft réunit les évêques orthodoxes de son empire pour faire élire un métropolitain national (1). Le refus du patriarche de Constantinople de sacrer ce nouveau chef d'une église n'arrêta pas Vitoft : il le fit sacrer par les mêmes évêques qui l'avaient élu, et rendit un manifeste pour justifier cet acte et pour établir l'indépendance du siège de Kief. L'Union s'introduisit bien dans le nouveau diocèse (1458), mais sans violence de la part du souverain; et lorsqu'en 1516 Joseph Zoltán, métropolitain uniate de Kief, vint à mourir, Sigismond Ier consentit qu'un grec orthodoxe, Jonas, évêque de Minsk, fût nommé à sa place : aussi de 1516 à 1578, l'Union paraît-elle entièrement extirpée dans les provinces lithuaniennes (2). Mais cette tolérance ne régna plus lorsqu'en 1569 Kief fut devenu un palatinat polonais, non en vertu de l'union des deux pays régis par le même souverain, mais à un tout autre titre, car il fut expressément stipulé que la principauté de Kief était *restituée* à la couronne. Cependant toutes les libertés du pays furent réservées; on promit de maintenir en vigueur le statut lithuanien, le droit de Magdebourg dans les villes régies par ce droit, l'usage de la langue russe dans les actes publics, et d'admettre les Russes aux emplois, sans égard à leur religion. La plupart de ces promesses furent oubliées dans la suite : bientôt les Jésuites prirent en main l'œuvre de l'Union, et l'on sait qu'ils regardaient les persécutions, les supplices et les tortures, comme des auxiliaires permis quand il s'agissait de l'intérêt et de la gloire de l'Église. On sent que ce système ne contribua pas à affermir la puissance polonaise au sein de la population russe, elle se l'aliéna au contraire de plus en plus : aussi dès que les tsars se trouvèrent en mesure de revendiquer cette an-

(1) Voir Strahl, *Russische Kirchengesch.*, t. I, p. 433-438.
(2) Engel, *Histoire de l'Oukraine*, p. 58 et 38.

cienne portion de leur héritage, ils y trouvèrent aide et sympathie. En 1667, la Pologne leur abandonna Kief et d'autres provinces, par le traité d'Andrussof; et par celui de Iavorof, en 1686, cette cession devint définitive. La Russie garda la ville de Kief, en outre de toute l'Oukraine transborysthénane, et le reste de l'ancienne principauté y fut rattaché de nouveau en 1793.

Description. La ville de Kief se divise en trois parties séparées dont chacune est environnée d'un rempart. La *ville haute* ou le *Vieux-Kief* est vers le nord, sur une éminence très élevée qui borde la rive du Dnièpr; *Petchersk*, ou la citadelle, est au sud, sur une colline encore plus élevée; et dans la plaine qui aboutit au fleuve, au pied de la ville haute, s'étend la ville basse appelée *Podol*. Cette dernière était, sous la domination polonaise, une ville royale ayant un magistrat particulier, indépendant du voiévode, et jouissant de certaines prérogatives. Ces quartiers ou villes sont, surtout les deux premiers, entourés de faubourgs, en dehors des remparts et des murailles dont ils sont ceints, et l'on y ajoute encore une quatrième division appelée *ville de Saint-Vladimir* et fondée par Catherine II, mais qui n'a guère pris d'extension. Chacun de ces quartiers renferme des curiosités que nous avons à décrire, malheureusement sans les avoir vues. La principale, dans la ville haute, est la cathédrale de Sainte-Sophie, temple antique, objet d'une profonde vénération de la part des Russes. Il fut fondé en 1037, par Iaroslaf Vladimirovitch, et inauguré par Théopempt, premier métropolitain russe. Cette église, de dimensions médiocres, est bâtie en briques, et surmontée d'une seule coupole assortie aux proportions de l'édifice. Ses richesses, en vases sacrés et en habits pontificaux, méritent de fixer l'attention; mais ce qui l'attire et la captive encore plus, ce sont les débris d'une magnifique mosaïque, sur fond d'or, qu'on voit encore devant l'autel, mais qui fut en partie détruite par les Tatars de Batu-khan; c'est le mausolée en marbre de Iaroslaf (mort 1054), orné de sculptures, monument unique de ce genre dans toute la Russie; ce sont les portes d'airain, les images rongées par la vétusté, les tombeaux de princes, les reliques de saints personnages, etc. (1). L'église *des Dîmes* (*Déçiatinnaïa*), ou de la Nativité de

(1) Voir Eugène, métropolitain de Kief et de Galitch, *Opiçanie Kiévo-Sofiiskavo Sobora i Kiefskoï Ierarkhii*, etc. Kief, 1825, in-4° avec planches. P. de Kœppen, *Ueber Kunst und Alterthum in Russland*, p. 14-15. Strahl, *Russische Kircheng.*, t. I, p. 89.

la Vierge, était la plus ancienne qu'il y eût en Russie : Nestor assure que saint Vladimir la fit commencer en 989, et il y fut enterré avec son épouse, ainsi que sainte Olga; mais aujourd'hui il n'en reste que des ruines et les fondemens, parmi lesquels Pierre Mohila a fait élever une église plus petite. On y trouve une inscription en lettres inconnues que personne n'a pu encore déchiffrer. Si l'ancienne église était vaste et magnifique, il n'en reste aujourd'hui que l'ombre, dans celle qui a été reconstruite, et remise en état de servir au culte (1). Dans le Pétchersk, citadelle entourée d'un rempart, avec 9 bastions et des ouvrages extérieurs, ce qu'il y a de plus remarquable c'est le fameux monastère appelé *Kiévo-Pétcherskaïa lavra*, le premier en rang de toute la Russie, et le plus ancien d'origine. Cette origine remonte jusque vers 1055, sous Isiaslaf: le nom est dérivé de *pétchéra*, la grotte, parce que des anachorètes avaient creusé dans le flanc de cette roche poreuse et sablonneuse des cavernes qu'on agrandit successivement, et où se forma bientôt une communauté de moines autour d'Antoine dont la sainteté était devenue pour tout le pays un objet de vénération. On voit encore aujourd'hui ces catacombes, composées de deux cavernes dont l'une a 91 et l'autre 201 sagènes de développement, et qui sont à une certaine distance l'une de l'autre. Là, dans ces souterrains, on trouve encore dans un état de dessiccation, mais de parfaite conservation, les corps des fondateurs du couvent de Saint-Antoine, de Fœodose, et d'environ 150 *martyrs* de l'orthodoxie. Ces catacombes, véritables labyrinthes, renferment des chapelles et divers appartemens : de toutes parts les pélerins y arrivent, surtout au temps des grandes fêtes. Les souterrains n'ayant plus suffi à abriter le nombre toujours croissant des disciples de saint Antoine, Isiaslaf donna à ces anachorètes toute la montagne, et les aida à y construire un monastère. Fœodose en devint le premier igoumen ou prieur : il alla à Constantinople, et en rapporta une règle pour sa communauté. L'affluence des fidèles et la piété des princes enrichirent le couvent qui devint le plus riche du pays et l'est encore aujourd'hui, malgré toutes les vicissitudes qu'il a éprouvées. Vers 1160, André Bogolioubskoï plaça la laure sous la dépendance immédiate du patriarche de Constantinople : elle y resta jusqu'en 1687 (2). D'ardens défenseurs de la foi sortirent de

(1) Voir les faits intéressans rapportés dans Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XVIII, p. 70-76.

(2) Voyez Strahl, *Russische Kirchengesch.*, t. I, p. 96-102, et p. 170. Herbinius, *Religiosae Kijovienses cryptae*, Iéna, 1695, in-12.

ce saint lieu; dans une de ses cellules Nestor écrivit sa chronique, et la science y trouva un asile à l'ombre des autels. De la rive opposée du Dnièpr, ce monastère, avec ses murailles, son clocher élevé, ses coupoles, offre un coup-d'œil très remarquable : placé tout en haut de la montagne, il est vu de loin. Outre les cellules, on y trouve la cathédrale Ouspenski, à deux étages, richement ornée, et renfermant une relique précieuse, la tête de saint Vladimir; l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, avec la trapèze ou le réfectoire, et plusieurs autres que nous passons sous silence. Le clocher a 43 sagènes et demi de hauteur, et la circonférence de cette réunion de bâtimens est de 550 sagènes. Le trésor, ou la *riznitsa*, du couvent est fameux, et l'on vante aussi sa bibliothèque; une typographie y est établie. Le métropolitain de Kief est archimandrite de la laure. Le couvent de Saint-Nicolas, de première classe, est sur le Dnièpr, à droite de la citadelle Pétchersk. Dans ce quartier sont aussi les bâtimens du gouvernement civil et militaire, les casernes, les magasins, l'arsenal, et un palais impérial en bois. Mais si les monumens les plus anciens s'élèvent sur les hauteurs, on voit dans la ville-basse, ou Podol, les bâtimens les plus remarquables. L'académie de Kief a son siège dans un très bel édifice contigu au couvent Bratskii ou Kiévo-Bratskii. Fondée sous le prince Constantin d'Ostrog, en 1588, elle prit alors le nom de *Kiévobratska*, et n'était encore qu'une école supérieure : Pierre Mohila (1), archevêque orthodoxe de Kief, et l'un des antagonistes les plus décidés de l'Union qui, à cette époque, avait envahi jusqu'au temple de Sainte-Sophie, obtint, en 1632, du roi Vladislaf de Pologne un nouveau privilège, et convertit l'école en une académie qui reçut de lui le nom de *Kievo-Mohilæna*, et à laquelle on donna souvent même le nom d'université. Beaucoup d'hommes distingués sont sortis de cette académie : en 1830, 1,500 étudians y faisaient leurs études; l'archimandrite du couvent Bratskoï, qui est de seconde classe, et qui fut fondé en 1588, en est constamment recteur. Elle possède une bibliothèque, autrefois très riche, mais qu'un incendie a consumée en grande partie. Le second édifice remarquable du Podol, c'est la Bourse, ou la *Maison des contrats*, vaste et beau bâtiment, avec un péristyle, situé au milieu d'une grande place. La salle d'assemblée de l'étage principal, centre des affaires, peut contenir 3,000 personnes; une autre sert à

(1) Engel, *Histoire de l'Oukraine*, p. 135.

l'audience du tribunal, et une multitude de petites pièces sont consacrées à l'amusement et à la conversation.

Du reste, on trouve à Kief environ trente églises (sans compter celles des couvens), dont une catholique et une luthérienne, neuf couvens, une maison d'enfans trouvés, divers hospices, un gymnase et 3,728 maisons, la plupart en bois; cependant celles construites en pierre sont nombreuses. Les rues sont anguleuses et étroites. En novembre 1833, l'empereur Nicolas fonda à Kief une université séculière remplaçant celle de Vilna, et en partie avec les fonds de la haute école de Krémenetz; il lui donna le nom d'*université de Saint-Vladimir*. Elle n'a encore qu'une faculté de droit et une de philosophie; mais l'empereur se réserve d'y en ajouter une troisième pour la médecine. La population de la ville ne s'élève qu'à 26,020 habitans: c'est peu pour une ville d'un si grand nom, mais c'est beaucoup plus qu'il ne reste à Novgorod *la grande*. « Jadis, dit M. Herrmann, jadis Kief, capitale de la Russie, rivalisait avec Constantinople (?); c'était le centre de la population, de l'industrie, de la civilisation de l'état. Puis dévastée à plusieurs reprises, brûlée, saccagée, abandonnée, une population mélangée se forma sur ses ruines. Il ne lui restait de sa grandeur que son nom et les saints lieux. Enfin le gouvernement fut réuni à l'empire, mais Kief ne pouvait renaître de ses cendres comme Moscou: les circonstances avaient changé pour elle, et pas pour Moscou. L'industrie et le commerce n'existaient plus; les propriétaires de terres pouvaient encore s'enrichir. Les liaisons de commerce avec Odessa sont des plus insignifiantes, celles avec Moscou ne le sont pas beaucoup moins, et celles avec Saint-Pétersbourg presque nulles. Le bas prix des denrées prouve la fertilité naturelle du pays et le peu d'industrie manufacturière. Il n'y a que les confitures de Kief (et la liqueur *vinomaroska*) qui aient de la réputation. La ville s'est soutenue par les pélerinages, et par la foire qu'on nomme Contrats, par la raison que les propriétaires des campagnes s'y rassemblent pour régler leurs comptes, conclure ou renouveler des contrats, placer ou négocier des fonds. C'est là l'objet principal de cette affluence de monde à une certaine époque : le commerce à la foire n'est que l'accessoire. » (1)

Ces contrats ont lieu au mois de janvier et durent quinze jours: c'est à-la-fois un temps d'affaires et de réjouissances; avant 1798,

(1) *Mémoires de l'Acad. imp. des sciences de St. Pétersb.*, 6ᵉ série, sc. histor. et polit., t. I, p. 135.

on allait le passer à Doubno, terre des princes Iablonofski. Paul I[er] transféra les contrats à Kief pour relever un peu cette ville par la réunion momentanée des plus riches propriétaires de l'Oukraine, de la Volynie et de la Podolie. Il s'y fait annuellement pour près de 8 millions d'affaires. En 1826, il était arrivé 871 étrangers ayant une suite de 2,741 personnes. Il a été vendu pour 383,260 roubles de marchandises; le loyer des logemens et des boutiques pendant ce temps a rapporté 15,600 roubles, et les droits de timbre plus de 80,000 roubles en papier. En 1830, les affaires étaient beaucoup plus considérables : 4,138 personnes étaient arrivées; les loyers ont rapporté 93,622 roubles; on a vendu pour 626,875 roubles de marchandises; on a payé au gouvernement, en droits d'enregistrement, 40,712 roubles en argent et 61,962 en papier, et en frais de timbre 52,034 roubles. En 1833, sont arrivées 3,136 personnes; les loyers ont rapporté 69,922 roubles; ont été payés à la couronne, pour enregistrement, 75,394 roubles en papier, et 30,531 en argent, et pour timbre 50,585 roubles.

Au sud du district de Kief, et au centre du gouvernement, est celui de Vassilkof. Le chef-lieu, Vassilkof, tout au nord, à 36 verstes de Kief, n'a rien d'important; mais il y a dans le district un autre endroit que nous ne devons pas passer sous silence, c'est la ville de *Bélaïa-Tserkof* (en pol. *Bialo-Cerkiew*), sur le Ross, remarquable par la victoire qu'y remportèrent, en 1626, les Polonais sur les Tatars de Pérékop et par le château grand et bien bâti de la riche famille Branicki (Branecki) qui s'y trouve; cette famille, avec celle de Potocki, possède les domaines les plus considérables de cette contrée.

Bogouslaf, à 155 verstes de Kief, chef-lieu du district qui, au sud de celui de Kief, borde le Dnièpr, très large en cet endroit, ne mérite pas non plus de nous arrêter; mais, non loin de là, on rencontre des villes plus anciennes, comme *Kanief*, sur le Dnièpr, autrefois le quartier-général d'un régiment cosak; et, en remontant le fleuve, *Traktimirof* ou Trekhtémirof, cette résidence des atamâns donnée aux Cosaks par Étienne Batori. Ce bourg est situé sur un rocher presque inaccessible bordant le Dnièpr : les Cosaks y mettaient à couvert leur trésor et tout ce qu'ils avaient de précieux. En descendant le Dnièpr depuis Kanief on arrive à Tcherkassy, chef-lieu d'un district plus méridional arrosé par la rivière Irden qu'il ne faut pas confondre avec l'Irpen du district de Kief. Tcherkassy, à environ 290 verstes de Kief, est une ville ancienne et la première capitale des Cosaks du Dnièpr; elle est petite

et compte parmi ses 3,000 habitans une multitude de Juifs. TCHIGHIRINE, chef-lieu d'un district situé plus bas sur le Dnièpr, est à 345 verstes de Kief et sur la rivière Tiasmine, affluent du Dnièpr qui forme en partie la limite du gouvernement du côté de Kherson. Là se trouvait autrefois *Tchighirine*, capitale des Cosaks d'Oukraine, qui fut détruite en 1678. A l'ouest de ce district, également aux confins du gouvernement avec Kherson, est le district dont ZVÉNIGORODKA, très petite ville à 187 verstes de Kief, est le chef-lieu; il est très ondulé et coupé du sud-est au nord-ouest par cette chaîne de collines dont nous avons parlé plus haut. Le district d'Oumân plus à l'ouest, entre la Polodie et Kherson est au contraire tout-à-fait plat; OUMAN, à 259 verstes de Kief, est une petite ville de 3,000 âmes, entourée de remparts et de promenades. Dans son voisinage s'élève le magnifique château de la maison Potocki (lisez Pototzki), appelé *Sofiofka*, du nom de la comtesse Sophie. *Targovitsa*, sur la limite du gouvernement de Kherson, est célèbre dans l'histoire comme le siége de la confédération qui se forma contre la constitution polonaise de 1791 et en faveur de la Russie, le 14 mai 1792, confédération qui eut pour chefs Branecki, Stan.-Félix Potocki et S. Rzewuski.

Les autres districts n'offrent rien de remarquable : ceux de Tarachtcha et de Lipovetz en sont les plus ondulés.

22° GOUVERNEMENT DE TCHERNIGOF.

Depuis les conquêtes de Ghédimine, ce territoire qui formait les principautés de Starodoub, de Sévérie et de Tchernigof relevait des Lithuaniens; mais à la fin du xv[e] siècle, les princes reconnurent la suprématie du tsar moscovite. Cependant ce même territoire fut cédé en 1634 par la paix de Viazma à la Pologne : il devint alors la voiévodie de Czerniechow, divisée en 3 districts, mais ne resta aux Polonais que jusqu'à la paix d'Androussof qui livra aux Russes (1667) toutes les provinces transborysthénanes de leurs rivaux. Les établissemens des Cosaks s'étendirent sur ce territoire. Après avoir dépendu du premier gouvernement de Kief, il fit partie des deux autres gouvernemens du même nom qui étaient des démembremens les uns des autres : le premier gouvernement de la Petite-Russie institué en 1775 embrassait, outre ce territoire, la ville de Kief, au-delà du Dnièpr; mais en 1781 on le divisa en deux gouvernemens, celui de Novgorod-Séversk et celui de Tchernigof : le dernier avait

alors onze districts, savoir : Tchernigof, Gorodnitzi, Bérezna, Borzna, Néjine, Priloutsk, Glinsk, Romny, Lokhvitsk, Gadiatch et Sienkof. Un second gouvernement de Petite-Russie fut formé par Paul, en 1796, à-peu-près avec les mêmes élémens, à l'exception de la ville de Kief; et enfin, sous Alexandre (1802) on en fit, d'une part, le gouvernement de Poltava, et de l'autre, le gouvernement de Tchernigof actuel.

Il est borné au nord, mais sur une faible étendue, par le gouvernement de Smolensk, au nord-est par celui d'Orel, à l'est par celui de Koursk, au sud par celui de Poltava et ensuite au-delà du Dnièpr par celui de Kief, à l'ouest et au nord-ouest par Kief, Minsk et Moghilef. D'après le calcul fait sur la carte de Reymann il aurait une superficie de 1,189 m. c. g. ou de 58,302 verstes carrées; mais presque tous les statisticiens réduisent considérablement ce nombre; le plus faible est celui que donne M. Arsénief (950 m. c. g.); celui de Wichmann tenant le milieu entre les extrêmes, nous l'adoptons provisoirement; il est de 996 m. c. g. ou de 48,804 verstes carrées.

Le gouvernement de Tchernigof est plat, à l'exception de quelques collines et des bords élevés du Dnièpr; et même la roche calcaire ou crayeuse qui encaisse le fleuve ne s'élève pas de ce côté aussi haut que du côté opposé. Un bon terreau recouvre presque partout la terre d'alluvion où alternent le sable et l'argile; cependant on trouve aussi des contrées tout-à-fait sablonneuses; par-ci par-là la craie ou le calcaire en affermissent le sol et forment de faibles ondulations. Le pays est sec quoique bien arrosé : le Dnièpr, cette grande artère du pays dont presque tous les autres courans sont tributaires, n'en franchit pas la limite, mais il décrit cette même limite depuis le gouvernement de Moghilef jusqu'au-dessous de la ville de Kief. Quant aux fleuves propres au gouvernement de Tchernigof, la Dessna en est le principal : sortie du gouvernement d'Orel, elle traverse celui-là dans toute sa largeur et se réunit au Dnièpr un peu au-dessus de Kief après avoir reçu sur la gauche le Seim et l'Oster, et sur sa droite le Soudosth et le Snof. Le Troubège prend sa source dans ce gouvernement, mais il passe bientôt dans celui de Poltava. Outre ces grandes rivières on en rencontre encore une multitude de petites, mais point de lacs, à moins qu'on ne donne ce nom aux étangs qu'on peut voir sur beaucoup de points. Le climat est sec, salubre et doux, mais un fléau du midi, les sauterelles, commence déjà à se faire sentir ici.

Le sol est fertile; les habitans ne connaissent guère d'autre industrie que l'agriculture et l'éducation des bestiaux, et celle des abeilles. On cultive toutes les espèces de blé, mais surtout le seigle, l'orge et l'avoine; la récolte annuelle s'élève quelquefois à 4 millions de tchetvertes; la consommation ne reste pas beaucoup au-dessous de 3 millions et les semailles absorbent encore une partie de l'excédant. On cultive ensuite le chanvre, le lin, le tabac, le pavot; puis dans les jardins, les légumes, le houblon, les melons et arbouses, etc. Les fruits ne sont pas rares, mais d'une qualité médiocre; le raisin ne réussit pas encore sous ce climat. Tchernigof ne manque pas de bois, il y en a en abondance partout, si ce n'est dans le district de Néjine : les forêts de la couronne couvrent une étendue de 207,130 déciatines. Le cheval dans ce pays est de la petite race d'Oukraine, alerte, infatigable et intelligent; on élève beaucoup de gros bétail, de moutons, et de porcs; les bœufs sont d'une taille remarquable et engraissent prodigieusement. La chasse et la pêche sont d'un faible rapport; en revanche, les abeilles fournissent du miel et de la cire pour l'exportation. Les production du règne minéral consistent en salpêtre, en terre de porcelaine et de poterie, en craie, en tourbe et en un peu de fer.

A l'exception de 3,000 Suédois et Allemands, d'un nombre un peu plus considérable de Grands-Russes et de quelques Arméniens et Grecs établis à Néjine, les habitans du gouvernement de Tchernigof sont des Petits-Russes et tels que nous avons déjà décrit cette branche de la grande famille. Les cultivateurs libres y sont nombreux, et si la servitude règne encore dans cette province comme dans la plupart des autres, au moins on ne rencontre guère de serfs des particuliers, mais des paysans *censitaires* dont la condition diffère peu de celle des hommes libres. Généralement, les habitans sont grecs de religion, et comme le diocèse de Tchernigof coïncide avec le gouvernement, le mouvement de la population connu par les listes du saint-synode pourra nous servir. Le total en est diversement indiqué : Hassel voudrait la porter à 1,378,000 individus; M. Ziablofski s'arrête au chiffre 1,260,000, et M. Arsénief à 1,200,000. Voici quel était le mouvement de la population pendant trois ans :

En 1825,	mar.	12,746,	naiss.	59,579,	déc.	39,238,	excéd. 20,341.
1826,	—	14,675,	—	57,309,	—	61,250.	
1827,	—	13,630,	—	63,071,	—	46,875.	
		41,051,	—	179,959,	—	147,363.	
Termes moy.		13,683,	—	59,986,	—	49,121.	

La moyenne des naissances multipliée par 26 donne 1,559,636; la moyenne des décès multipliée par 38 donne 1,866,598, et celle des mariages multipliée par 124 donne 1,698,692. D'après ces calculs il est impossible d'évaluer le total à moins de 1,300,000 habitans, ce qui fait une population relative de 1,305 individus par m. c. g. Nous ne connaissons pas exactement l'état des habitations, nous savons seulement que la population est répartie sur une vingtaine de villes et sur environ 1,020 paroisses.

Dans l'industrie, Tchernigof a fait de grands progrès depuis trente ans : au commencement de ce siècle les fabriques étaient encore nulles ; en 1830 on en a compté 77 avec 3,095 ouvriers ; les données nous manquent pour en préciser la nature. Du reste si les ateliers sont plus rares dans la Petite-Russie que dans d'autres parties de l'empire, c'est que le Petit-Russe pourvoit lui-même à la plupart de ses besoins, sans l'intermédiaire de gens exerçant un métier. Comme il est grand ami de la boisson, et avant tout de l'eau-de-vie, les distilleries abondent et leur produit est très considérable.

Le commerce intérieur du gouvernement n'est pas sans importance: il se fait surtout à Néjine où se tiennent annuellement quatre foires très fréquentées. L'exportation consiste essentiellement en bestiaux et dans les produits qui s'y rattachent, mais elle comprend en outre le blé, l'eau-de-vie, la cire, le miel, la graine de chenevis, la potasse, etc. En 1810, 2,230 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 5,800,000 r.

Pour l'instruction publique, Tchernigof dépend de l'arrondissement universitaire de Kharkof : nous ignorons pourquoi il manque totalement dans le *Calendrier* académique *de Saint-Pétersbourg* pour l'année 1834. En 1826, on comptait 3 gymnases ou lycées, 14 écoles de districts, 2 écoles communales et 1 spéciale, en tout 20 écoles avec 88 maîtres et 1,679 élèves dont 102 filles. Les écoles ecclésiastiques consistaient en 1831 en 1 séminaire, 2 écoles de districts et 2 communales, avec 16 maîtres et 969 élèves. En supposant que les élèves des écoles civiles ne fussent pas moindres en 1831 qu'en 1826 on trouve 2,648 individus dans les écoles en général, ce qui donne un élève sur 490 habitans. Tchernigof manque entièrement sur la liste des typographies.

Nous avons dit que le diocèse n'avait pas d'autres limites que le gouvernement ; il est de la 2[e] classe et s'appelle éparchie *de Tchernigof et de Néjine* ; on y compte 12 couvens, dont 4 de femmes et 1,024 églises dont 13 cathedrales. Outre les orthodoxes, on trouve

parmi les Russes des Raskolniks, principalement à Starodoub et à Dobrianka. L'éparchie date d'environ 50 ans.

Tchernigof est du nombre des gouvernemens privilégiés : les anciennes prérogatives de la noblesse lui ont été confirmées en 1802; d'ailleurs les Cosaks ont partout le droit de distiller l'eau-de-vie, sans que le monopole de la couronne puisse les atteindre. Tchernigof et Poltava ont le plus souvent avec Kief un seul et même gouverneur-général. L'état du gouvernement civil a été fixé à 121,091 roubles et les revenus, en 1808, se sont élevés, suivant Hassel, à 3,812,000 roubles. Les armoiries de Tchernigof sont un aigle noir à une tête, sur champ d'argent et tenant dans la griffe gauche une croix en or.

Les districts, au nombre de 14 sont : Tchernigof, Gorodnia, Sosnitsa, Sourage, Mgline, Starodoub, Novgorod-Séversk, Gloukhof, Kroleretz, Konotop, Borzna, Néjine, Koséletz et Oster.

TCHERNIGOF (lat. 51° 29′ 25″, long. 48° 59′ 23″) est situé sur la rive droite de la Dessna, assez élevée en cet endroit, à 801 verstes de Moscou et à 1,104 de Saint-Pétersbourg. C'est une ville de 7,500 habitans, autrefois entourée d'un rempart, lequel est maintenant converti en une promenade.

On regarde l'origine de Tchernigof comme non moins ancienne que celle de Kief : ce qui est sûr, c'est qu'elle existait du temps d'Oleg et qu'elle reçut alors des princes particuliers dont la famille s'éteignit par suite de la bataille de la Kalka. Les Tatars s'emparèrent bientôt après de la ville et la détruisirent ; puis elle tomba au pouvoir des Lithuaniens ainsi que toute la province.

Aujourd'hui la ville est insignifiante, cependant elle conserve quelques monumens de son antiquité, entre autres la cathédrale qui, bâtie à l'instar de Sainte-Sophie de Constantinople, est d'une architecture très remarquable. Elle fut élevée, en 1024, par ordre de [illegible], prince de Tmoutarakan dont les ossemens y sont conservés. Ce qui la distingue, ce sont des tribunes ou [illegible] qu'on trouve dans les églises très anciennes de Russie et de Constantinople, reposant non sur des piliers, mais sur des arcades construites à cet effet. Les deux sexes étaient alors strictement séparés : les femmes se [illegible] dans les tribunes supérieures qui leur étaient [illegible]. On trouve en outre trois couvents dont l'un renferme le palais

1 [illegible]

archiépiscopal et huit églises, un séminaire, un gymnase, et une maison d'orphelins entretenus par le gouvernement.

Nous pouvons passer sous silence toutes les villes des districts occidentaux qui sont au nord de Tchernigof; mais du côté de l'orient deux villes historiques méritent de fixer notre attention. STARODOUB, à 169 verstes du chef-lieu, était, de 1446 à 1500, une principauté dépendante de la Pologne : prise par les Russes sous Ivân III Vassiliévitch, elle fut cependant rendue à la Pologne et ne revint à la Russie qu'en vertu du traité de Déoulina en 1618. Puis elle devint le théâtre des guerres de la Pologne avec les Cosaks et avec la Russie, tomba au pouvoir des premiers et fut livrée par eux à la dernière comme une garantie de leur fidélité. Elle fut long-temps le chef-lieu d'un des régimens cosaks. Cette ville qui a de remarquable la belle église et le couvent des Raskolniks, fait un commerce très actif. NOVGOROD-SÉVERSK, plus au sud et à 174 verstes de Tchernigof, était pendant quelque temps (1782) le chef-lieu d'un gouvernement de son nom et fut réuni ensuite à celui qui nous occupe. Anciennement ce fut la capitale de la principauté de Sévérie ainsi nommée des Slaves Sévériens, c'est-à-dire septentrionaux. C'est une ville de près de 8,000 hab., sur la Dessna, commerçante et ayant des foires annuelles. Le district au sud-est de celui-ci a pour chef-lieu GLOUKHOF (à 212 verstes de Tchernigof), ville d'environ 7,000 habitans, et qui fut pendant quelque temps la résidence des atamâns et des gouverneurs-généraux de la Petite-Russie. Elle fut incendiée en 1748 : le feu consuma toutes les maisons et la chancellerie des Cosaks qui avait été transférée là de Bakhtourine, aujourd'hui *Batourine*, petite ville du district de Konotop, sur le Seim et dans une belle contrée. Dans cette ancienne résidence (XVIIe siècle) des atamâns dont les fortifications ont été rasées en 1706, on trouve un beau château des comtes Rasoumofski, huit églises et près de 5,000 habitans.

Enfin, parmi les chefs-lieux des districts méridionaux nous ne citerons plus que NÉJINE, sur l'Oster (à 75 verstes au sud-est de Tchernigof), comme l'une des villes les plus importantes de la Petite-Russie; elle passe pour en être la mieux bâtie : parmi ses 2,000 maisons il y en a beaucoup en pierre. Elle est entourée d'un rempart et fut une des quatre villes fortes que les Cosaks livrèrent à la Russie pour sa sûreté. Le prince Alexandre Bezborodko y a fondé une école latine pour les enfans de nobles indigens et autres, école qui fut ouverte en 1789 et qui porta quelque temps le nom d'Athénée. Les Grecs, assez nombreux dans cette ville d'environ 12,000 âmes, y ont aussi une

école. Plusieurs foires favorisent le commerce qui, en outre des Grecs, occupe plusieurs maisons arméniennes et attire des marchands jusque de la Silésie.

23° Gouvernement de Poltava.

Ce n'est que depuis 1802 qu'il existe un gouvernement de ce nom : auparavant, ce territoire se trouvait compris dans le gouvernement de la Petite-Russie appelé d'abord gouvernement de Tchernigof et qui plus anciennement avait fait partie de celui de Kief. Sous la domination polonaise c'était un district du palatinat de Czerniechow (Tchernigof); les Cosaks s'établirent sur ce territoire et y colonisèrent leurs régimens; il passa ensuite avec eux sous la domination russe, dont sans doute il avait déjà dépendu sous les fils de saint Vladimir.

Le gouvernement de Poltava n'est en réalité que la continuation de celui de Tchernigof au sud et le long du Dnièpr qui en forme partout la limite du côté de l'occident. A l'orient il est borné par Koursk et les Slobodes d'Oukraine, au sud par Iékatérinoslaf et en partie par Kherson, à l'ouest par Kief, et au nord, comme nous l'avons dit, par Tchernigof. D'après les calculs faits en 1804 sur la grande carte de Russie, on lui avait donné 1,015 m. c. g., nombre certainement exagéré; un autre calcul fait sur la carte de Reymann a donné 850 m. c. g., ou 31,787 verstes carrées, et ce chiffre a encore été fortement réduit par Wichmann et Brœmsen : MM. Ziablofski et Arséniof l'ont au contraire élevé à 875, nous ne savons pas d'après quelle base, et nous aimons mieux nous en tenir au résultat ci-dessus du calcul.

Le gouvernement de Poltava est encore plus plat et plus monotone que celui de Tchernigof : outre les bords du Dnièpr et de quelques rivières, il ne présente nulle part une éminence. Partout un terreau gras recouvre une terre d'alluvion, mêlée de sable et d'argile: seulement çà et là l'herbe des bruyères annonce un sol plus mouvant et plus maigre, et la craie domine sur les bords élevés des rivières. Celles-ci, toutes affluens du Dnièpr, sont au nord le Troubège et le Soupoï; au centre la Soula qui, sortie des Slobodes d'Oukraine, traverse le gouvernement dans toute sa largeur et reçoit, presque dans son milieu, l'Oudaï qui vient du nord; plus bas le Psiol qui sort aussi des Slobodes d'Oukraine et reçoit le Khorol; puis, en avançant toujours vers le sud, la Vorskla presque parallèle au précédent dans tout son cours; enfin, l'Orel, rivière lente et trouble qui marque

la frontière méridionale du gouvernement. De lacs, on n'en trouve pas plus dans ce gouvernement que dans celui de Tchernigof. Le climat est déjà considérablement adouci : les melons et les arbouses viennent en plein air, et la vigne elle-même réussirait peut-être; les étés sont secs et brûlans, les hivers très rigoureux, nul abri ne défendant cette immense plaine contre les vents glacés du nord.

Ce gouvernement est avec ceux qui l'avoisinent le grenier de la Russie : elle en a peu qui soient mieux cultivés, couverts d'aussi magnifiques champs de blé, demandant peu d'engrais et donnant cependant jusqu'à six grains pour un. Ils produisent surtout du seigle, de l'orge et de l'avoine, mais aussi beaucoup de froment, d'épeautre, de blé-sarrasin, de millet, et une espèce de froment d'été sans barbe appelée *ghirka*. La récolte s'élève à plus de 6,500,000 tchetvertes dont la consommation absorbe près de 5,000,000. Sans dire, comme Malte-Brun, qu'à peine un bois interrompt l'horizon (1) (car nous nous méfions de ces fleurs de rhétorique et cela ne serait pas exact puisque les forêts de la couronne couvrent encore à elles seules 13,157 déciatines), on peut compter ce gouvernement parmi les moins boisés, le voisinage de la steppe se faisant déjà sentir : les districts du sud-est manquent réellement de bois et même le long du Dnièpr on brûle la canne des roseaux. Le jardinage est en bon état et fournit des légumes, des melons, des arbouses, du houblon, le tourne-sol dont les graines servent à faire de l'huile, et les carottes dont le paysan fait une assez grande consommation. Dans les steppes le fourrage est abondant : l'herbe excellente qui en couvre le sol offre de gras pâturages au superbe bœuf de l'Oukraine et à de grands troupeaux de moutons dont on commence à ennoblir la race. Partout on trouve des abeilles : il y a des paysans qui en possèdent plus de cent ruches, et l'on obtient un *miel* blanc *de tilleul* très recherché. La cochenille polonaise abonde dans les steppes. Excepté la volaille, le gibier manque dans ce pays, et le poisson, sans être rare, ne suffit pas à la consommation des habitans. Les sauterelles sont pour eux un fléau. Les produits du règne minéral sont insignifians, et l'on ne tire aucun parti des eaux minérales que l'on rencontre.

La population, très compacte, de ce gouvernement consiste en Petits-Russes ; on y trouve aussi beaucoup de Grands-Russes, quelques colons allemands, quelques Juifs, et autour de Krémentchoug des Grecs et des Arméniens. Comme elle appartient à la religion domi-

(1) *Géogr.*, nouv. édit., t. VI, p. 315.

nante et que le diocèse ne dépasse pas les limites du gouvernement, les publications du saint-synode pourront nous être utiles. M. Arséniefn'estime pas à plus de 1,500,000 le total que Hassel porte jusqu'à 1,900,000 et au-delà; M. Ziablofski avait donné pour 1814 le chiffre 1,625,000 qui certes n'est pas exagéré, ainsi qu'on va le voir par le mouvement de la population.

En 1825,	mar.	15,750,	naiss.	70,522,	déc.	46,854,	excéd.	23,668.
En 1826,	—	18,242,	—	70,146,	—	64,901,	—	5,245.
En 1827,	—	16,458,	—	72,357,	—	64,244,	—	8,113.
	—	50,450,	—	213,025,	—	175,999,	—	37,026.
Termes moyens.		16,816,	—	71,008,	—	58,666,	—	12,342.

L'excédant de population n'est pas très considérable, et celui de 1825, s'il est bien exact, paraît être dû à un hasard particulier. Cependant la moyenne des naissances multipliée par 26 donne 1,846,208; la moyenne des décès multipliée par 38 donne 2,229,308 et celle des mariages multipliée par 124 donne 2,085,184. Nous ne voudrions pas prendre les décès pour mesure, à cause de leur fable nombre en 1825; mais néanmoins tous les calculs donnent des résultats bien supérieurs aux chiffres de MM. Arséniefet Ziablofski et ne permettent pas d'évaluer la population à moins de 1,900,000 individus. Divisés par les 850 m. c. g. de la superficie, ils donnent la population relative extrêmement avantageuse de 2,235 individus par mille c. g. Outre 22 villes, on ne rencontre que des villages petits mais nombreux et auxquels les jardins environnans donnent un aspect riant.

Si l'agriculture et l'éducation des bestiaux sont les principales sources de richesse pour ce gouvernement, il ne faut pas croire pour cela qu'il soit absolument sans industrie. Nous avons déjà parlé de ses bergeries où l'on élève les mérinos et du gros bétail d'Oukraine auquel il faut ajouter le bétail tcherkesse : la laine, les peaux et le suif sont préparés dans les fabriques, de même que le lin et le chanvre occupe partout les tisserands. Cependant cette industrie insuffisante ne fournit guère à l'exportation. Les fruits confits et les légumes entrent dans le commerce; la distillerie d'eau-de-vie est très considérable. En 1828 on comptait 31 fabriques avec 1,938 ouvriers et en 1830, 41 fabriques avec 2,370 ouvriers. Sept fabriques de draps occupaient dans la première année 1,537 ouvriers; à Krémentchoug se trouvait un atelier pour assortir et pour laver la laine, occupant 205 individus; les tisseries de lin étaient en bon état; on comptait 15 fonderies de suif avec 131 ouvriers, 3 fabriques de chandelles et 2 de câbles.

Le commerce dont Odessa est le principal débouché consiste surtout en grains, et embrasse en outre l'eau-de-vie, le chanvre et le lin, la graine de chenevis, le tabac, la cire et le miel, le suif, la laine, les peaux et les bestiaux ; pour devenir plus florissant il aurait besoin d'une voie navigable, car celle que présentent les rivières nommées n'est ouverte que pendant quelques mois de l'année et l'on sait que la partie inférieure du cours du Dnièpr est encombrée par des cataractes. Krémentchoug, Poltava et Romny sont les principales places de commerce; il sera question plus bas de la foire importante qui se tient annuellement dans la dernière de ces villes. En 1810, 849 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 2,837,285 roubles.

Pour l'instruction publique, Poltava appartient à l'arrondissement universitaire de Kharkof. On y comptait

En 1824, 19 établissemens,	avec 100 maîtres et empl.	et 1202 élèves.	
En 1832, 20	—	110	— 1823 —

Ces 20 établissemens étaient : un gymnase, 15 écoles de districts, 2 écoles paroissiales ou communales et 2 institutions privées ; il y avait 39 filles dans les écoles. Pour avoir le total des élèves il faut ajouter à ceux qui fréquentent les écoles civiles ceux qui sont dans les écoles du clergé; dans l'année 1831 il y avait dans ce genre 5 établissemens, avec 18 maîtres et 1044 élèves. Total des élèves : 2,867; en divisant par ce nombre la population du gouvernement on ne trouve 1 écolier que sur 662 habitans. Les moyens de publicité se réduisent à une seule imprimerie.

L'éparchie *de Poltava et de Péréïaslavl* est de 3e classe ; elle comptait, en 1830, 5 couvens dont 3 de femmes et 1,030 églises, dont 15 cathédrales. Dans le district de Krémentchoug, on trouve des Raskolniks et en d'autres endroits des colons allemands de la religion luthérienne.

Poltava est un gouvernement privilégié qui a le plus souvent le même gouverneur général que Kief et Tchernigof. Sa frontière méridionale était autrefois défendue par la *ligne d'Oukraine* qui composée d'une vingtaine de petites places fortes qui s'étendaient, par intervalles, du Dnièpr au Donetz, d'abord le long de la rive droite de l'Orel et ensuite le long de la rive gauche d'un petit affluent du Donetz. Cette ligne fortifiée qu'on peut voir sur l'une des cartes de Manstein, fut terminée en 1738; aujourd'hui son inutilité la fait tomber en ruines. Nous ne connaissons pas l'*état* du gouvernement et ces chiffres sont d'ailleurs si incertains : quant au revenu, il était en 1808, suivant Hassel, de 4,732,000 roubles.

Les districts, au nombre de 15, sont les suivans : Poltava, Konstantinograd, Kobelfski, Krémentchoug, Kherol, Zolotonocha, Pereïaslaf, Piriatine, Priloukі, Romny, Lokhvitsa, Gadiatch, Mirgorod, Loubny et Zenkof (1).

Poltava, le chef-lieu du gouvernement, est à 844 verstes de Moscou et à 1,437 de Saint-Petersbourg, par 49° 35' 4" de lat. 52° 16' 22" de longitude. Il y avait en 1830 9,248 habitans. C'est une ville bâtie en bois, mais avec des rues droites et larges : on y voit une belle place entourée de maisons en pierre et sur laquelle s'élève le monument en granit consacré à la gloire de Pierre-le-Grand. Poltava tire son nom de la petite rivière de Poltavka, qui se jette non loin de là dans la Vorskla, du côte droit; sa situation est assez élevée, et il y avait autrefois dans son milieu une citadelle placée sur un monticule. Un rempart entoure toute la ville. Outre un couvent, on y trouve dix églises, parmi lesquelles on remarque la cathédrale. Depuis quelques années il y a un gymnase auquel le traducteur de l'Iliade, N. J. Gnéditch, vient de donner sa bibliothèque (1,250 ouvrages).

Poltava n'est pas une ville ancienne : bâtie par les Cosaks en 1608, elle devint ville russe après la paix d'Androussof. Pendant le siège qu'en fit en 1709 Charles XII, roi de Suède, ses habitans signalèrent leur fidélité envers la Russie par une vigoureuse résistance : le siège dura trois mois et se termina par la fameuse bataille qui fut livrée sur la Vorskla, au nord de la ville, le 27 juin, entre les armées suédoises et russes commandées par leurs souverains en personne. On en connaît le résultat : l'infériorité numérique des Suédois et la valeur des Moscovites décidèrent la victoire en faveur de ces derniers qui firent 1,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le feld-maréchal Renskild, le comte Piper, chancelier du royaume, et plusieurs autres généraux; le reste de l'armée suédoise prit la fuite et arriva jusqu'à Pérévolotchno, où enfermée dans le coude que forme le confluent de la Vorskla et du Dniépr, fatiguée, découragée par sa défaite, sans munitions et sans vivres, elle se rendit par capitulation le 30 du même mois. Charles XII avait déjà franchi le Dniépr et pris

(1) La division de Hassel, *Géogr.*, p. 372, est inexacte ; il y manque 3 districts, et il règne beaucoup de confusion dans la description des autres. Des erreurs du même genre se trouvent aussi dans la description des différens autres gouvernemens, et cela sans qu'il y ait eu des changemens depuis. Il faut donc se servir avec précaution de cet ouvrage, du reste fort estimable, et dont Malte-Brun a su tirer un si grand parti. L'erreur de Hassel est reproduite sur le tableau de M. Balbi.

la route d'Otchakof; cette capitulation rendit prisonnier de guerre avec 16,000 hommes le général Lœwenhaupt qui la signa (1). Les prisonniers eurent la faculté d'enterrer leurs compagnons d'armes; on voit encore les fosses où leurs restes furent réunis, et chaque année une cérémonie funèbre, avec prière pour les morts, marque l'anniversaire de cette grande journée où Pierre-le-Grand battit *ses maîtres en tactique*.

Poltava est entourée de cerisiers dont le fruit fournit une bonne liqueur; elle est assez commerçante et entretient diverses fabriques.

Les deux districts méridionaux n'offrent d'autre intérêt que l'ancienne ligne de fortifications dont nous avons déjà parlé; mais dans ceux qui, à l'ouest, longent le Dnièpr nous nommerons les suivantes. KRÉMENTCHOUG, à 110 verstes de Poltava, est une ville commerçante près de l'embouchure du Kagamlik dans le Dnièpr que l'on traverse ici sur un pont volant. Les Raskolniks y ont une église et un couvent; près d'eux sont établis des marchands arméniens, grecs et juifs. On porte la population de Krémentchoug jusqu'à 8,000 âmes, mais ce chiffre nous paraît exagéré. PÉRÉÏASLAVL, plus au nord-ouest, à 259 verstes du chef-lieu, est une des villes les plus anciennes de toute la contrée et fut long-temps le siége de l'évêché dont la métropole est aujourd'hui à Poltava. Elle est nommée dans le traité de 907, conclu par Oleg avec l'empire de Constantinople. Devenue une principauté apanagée par le partage que saint Vladimir fit de l'empire entre ses fils, Péréïaslavl tomba sous le joug des Polonais et reçut dans la suite un régiment cosak dont la ville fut le quartier-général; elle redevint russe par la paix d'Androussof. Elle est mal bâtie, mais assez peuplée: on porte les habitans à 6,000 et même à 8,000. Dans les autres districts septentrionaux nous citerons: PRILOUKI, à 220 verstes du chef-lieu, ville sale et mal bâtie, mais assez peuplée et commerçante; et ROMNY (Romen) sur la Soula, à 168 verstes de Poltava et dont nous avons déjà mentionné les foires. A la principale, celle de l'Ascension, on fait pour plusieurs millions d'affaires. En 1826 on y avait amené pour 491,828 roubles de bestiaux, de poissons et de produits agricoles et exposé pour 3,634,000 roubles de marchandises. La valeur totale des ventes qui s'y est opérée était de 1,256,859 r. Pour l'annnée 1833, ces chiffres sont bien plus élevés; on a apporté à la foire de l'Ascension pour 11,390,624 r. de marchandises, et vendu pour 3,384,510 roubles.

(1) Voyez la *Vie de Pierre-le-Grand*, par Benj. Bergmann, en allemand, t. III p. 38 et suiv.

Gadiatch (à 108 vertes de Poltava) et Mirgorod (à 99 verstes) étaient autrefois des chefs-lieux de régimens cosaks; le dernier est une ville assez considérable. Loubny, vers le centre du gouvernement et à 139 verstes de Poltava, sur la Soula, était jadis une place forte. La couronne y entretient une école vétérinaire fondée en 1806, et dont dépend un jardin botanique.

24° Gouvernement des Slobodes d'Oukraine.

Son territoire a sans doute déjà dépendu de l'ancienne grande-principauté de Kief; mais depuis que celle-ci, successivement envahie par les Mongols et par les Lithuaniens, fut tombée en dissolution, il n'offrit plus, comme le gouvernement de Voronège, qu'une vaste solitude séparant entre elles la Russie, la Pologne et les terres des Tatars de Pérékop. Cependant les tsars étendirent peu-à-peu leur domination même sur les déserts qui bornaient au sud leur empire, et ce fut du consentement d'Alexis Mikhaïlovitch que beaucoup de Cosaks d'Oukraine s'établirent dans ce pays inhabité, à peu de distance et au sud de Bielgorod. Le tsar leur accorda des terres et les privilèges communs à tous les Cosaks; leur nombre augmentant, ils fondèrent successivement cinq slobodes ou grands villages, dont les habitans mâles s'organisèrent en régimens comme ceux de l'Oukraine. Ces slobodes furent celles d'Akhtirka, de Soumy, de Kharkof, d'Isoum et d'Ostrogojsk; la dernière est aujourd'hui une ville de district du gouvernement de Voronège (1). Jusqu'en 1765, elles firent partie du gouvernement de Bielgorod fondé en 1726; mais à cette époque-là Catherine II, après avoir aboli l'organisation des Cosaks et y avoir substitué des régimens d'hussards et d'oulans (2), érigea la lieutenance des Slobodes d'Oukraine, et en 1780 elle lui donna le nom de Kharkof; le nom de gouvernement des Slobodes d'Oukraine fut rétabli, en 1796, par Paul Ier. Les évaluations antérieures à cette année ne peuvent plus être appliquées au gouvernement actuel.

Celui-ci, d'une forme allongée, est borné au nord par le gouvernement de Koursk; au nord-est, par celui de Voronège; à l'est, par le pays des Cosaks du Don; au sud, par le gouvernement de Iékatéri-

(1) Voyez *Topographitcheskoïé opiçanié Kharkofskavo namestnitchestva s' istoritcheskim prédouvèdomleniem*, etc., Moscou, 1788, et l'extrait qu'en donne Busse, dans le tome I du *Journal von Russland*, p. 76 *sqq*.

(2) Voyez Engel, p. 366, et Hupel, *Nord. Miscellaneen*, t. XXIII, p. 237.

noslaf; à l'ouest, par celui de Poltava. Son étendue, d'après le calcul fait sur la carte de Reymann, est de 1,118 m. c. g. ou de 54,802 verstes carrées, nombre certainement exagéré, comme l'est, dans le sens contraire, celui de Schubert qui trouve 594 m. c. g. ou 28,829 verstes carrées; entre ces deux extrêmes se placent MM. Arsénief et Ziablofski, l'un avec 720 m. c., l'autre avec 750; mais ces nombres sont trop restreints et nous aimons mieux adopter celui de 820 qu'avait d'abord trouvé M. Arsénief. Toute donnée certaine nous manque, si ce n'est qu'il y a

en terres arables	1,674,988	déciatines	ou 328 m. c. g.
et en forêts. . .	468,468		ou 92

La nature du pays est en tout semblable à celle des gouvernemens précédens : même égalité de terrain, même monotonie et même fertilité. Aucune de ses rivières n'est tout-à-fait navigable : la principale, qui pourrait l'être, est embarrassée dans son cours de moulins et autres usines. C'est le Donetz ou Donetz septentrional dont il a déjà été question parmi les eaux de Koursk, gouvernement où il prend son origine, à 50 verstes de Bielgorod, district de Korotcha. Depuis Podolkhi, bourg de ce district, le Donetz coule au sud; à Voltchansk il entre dans notre gouvernement où il suit d'abord la même direction, mais ensuite il fait un coude à l'ouest, vers Tchougouïef, et reprend à Zmiyef, mais avec beaucoup de détours, la direction du sud; reçoit au-dessous d'Isoum l'Oskol, et, renforcé par lui, coule au sud-ouest et forme un instant la limite entre notre gouvernement et celui d'Iékatérinoslaf; puis entre ce dernier et le pays des Cosaks du Don où il se rend enfin, et où nous le reprendrons. L'Oskol, son affluent, sort aussi du gouvernement de Koursk et arrose dans le nôtre tout le district de Koupiansk avant d'entrer dans celui d'Isoum où il se réunit au Donetz. A leur jonction, c'est l'Oskol qui a la plus grande masse d'eau. Le Psiol, dans les districts du nord, et la Vorskla, un peu plus au sud, appartiennent au système du Dniépr. Il n'y a pas de lacs dans ce gouvernement, si ce n'est celui d'Andréïefka et le Limân, dans le district de Zmief, à gauche du Donetz. Le climat, comme le sol, est sec, très rigoureux en hiver, mais en général doux et salubre; l'eau ne paraît pas être d'une bonne qualité.

Nous avons dit que le sol est très fertile; il n'a pas besoin d'engrais, mais on le laisse reposer après quelques années de culture, d'après le système des jachères. Il produit toutes les espèces de blé, et la récolte s'élève ordinairement à plus de 5 millions de tchetvertes,

dont on peut exporter près de 2 millions. On cultive aussi beaucoup de tabac, de houblon et de chanvre, du lin, du pavot, des pois et des lentilles, et dans les jardins, des potirons, des arbouses, des concombres, et toutes sortes de légumes. La pomme de terre est ici en honneur et les fruits sont communs. Le bois ne suffit pas à la consommation, mais on trouve de belles forêts de bouleaux, de chênes et de tilleuls; sur les 468,468 déciatines de forêts, 236,198 sont à la couronne. L'éducation des bestiaux donne d'excellens produits. On entretient beaucoup de haras, et les chevaux de cette contrée sont d'une belle race; les bœufs appartiennent à la race cendrée d'Oukraine; les brebis, entretenues en grands troupeaux, fournissent une laine assez fine. Les abeilles sont aussi une des richesses du paysan; il en est qui possèdent plus de 100 ruches. En revanche, les produits de la chasse et de la pêche sont faibles : le gibier est rare, si ce n'est la volaille, mais parmi les bêtes fauves on trouve beaucoup de loups et de renards. Le poisson ne suffit pas à nourrir les habitans dans leurs nombreux jours de carême.

La population consiste en Malo-Russes et Cosaks, entremêlés de Grands-Russes et d'un petit nombre de Juifs, de colons allemands, de Kalmuks convertis et de Bohémiens. En plusieurs endroits ces Malo-Russes ont conservé le nom de Tcherkesses; les Cosaks forment encore divers régimens de cavalerie. Le total est porté, par Hassel, à 1,470,079, par M. Arsénief à 1,100,000 et par M. Ziablofski à 1,030,000. Nous pouvons encore consulter le mouvement de la population, le diocèse de Kharkof répondant parfaitement au gouvernement des Slobodes d'Oukraine.

En 1825,	mar. 14,728,	naiss. 68,494,	décès 41,461,	excéd. 27,033
En 1826,	— 15,735,	— 59,559,	— 48,638,	— 10,921
En 1827,	— 14,779,	— 58,569,	— 48,759,	— 9,810
	45,242	186,622	138,858	47,764
Termes moyens.	15,080	62,207	46,286	15,921

La moyenne des naissances, multipliée par 26, donne 1,617,382 individus; la moyenne des décès, multipliée par 38, donne 1,758,868, et celle des mariages, multipliée par 124, donne 1,869,920. En conséquence, sans élever la population au chiffre de Hassel, nous ne pouvons pas l'évaluer à moins de 1,350,000; ce qui, divisé par 996, donne une population relative de 1,355 âmes par m. c. g., proportion très avantageuse. Dans le total sont compris plus de 35,000 Cosaks

mâles et environ 20,000 Odnodvortses; les colons allemands s'élèvent à près de 10,000 âmes. Quant aux établissemens, on compte 15 villes, et 1,193 bourgs, villages et hameaux, avec 1,537 moulins à eau, 110 à vent, et formant 547 paroisses.

Outre la population militaire des Cosaks, ce gouvernement en a une autre dans les régimens de cavalerie qui y sont colonisés, dans les districts de Tchougouïef et de Voltchansk, ainsi que dans ceux de Koupiansk, de Starobielsk et d'Isoum; les uns en font deux, les autres trois divisions de cuirassiers et d'oulans. « Chaque division, dit M. Tanski (1), est formée de 4 régimens à 6 escadrons de guerre, 3 escadrons de réserve, 3 escadrons de colons tenanciers, 1 escadron de cantonistes; total 13... La force de chaque division de cavalerie colonisée peut être évaluée à 5,000 chevaux... Il y a une organisation toute spéciale pour les haras, qui ont leur administration particulière sous la direction d'un commandant de la division, avec un inspecteur et un artiste vétérinaire. »

Quoique l'agriculture absorbe l'habitant un peu insoucieux de cette contrée, il excelle cependant dans la distillation de l'eau-de-vie et de diverses liqueurs qu'il prépare avec les cerises et les baies sauvages, branche d'industrie très importante. L'industrie domestique fournit des feutres, des tapis, des couvertures en laine et une espèce de molleton; quant aux fabriques dont on n'avait compté que 7 en 1808, il y en avait, en 1828, déjà 88 avec 2,458 ouvriers, et, en 1830, 142 avec 2,500 ouvriers. Cependant le *Journal* russe *des Manufactures et du Commerce* (1831, n° 4) ne veut pas qu'on attache trop d'importance à ces chiffres. « A en juger par ce nombre, dit-il, le gouvernement serait l'un des plus industrieux, tandis qu'il appartient à ceux qui le sont le moins. Les fabriques sont petites et ne produisent presque rien. La nature du sol favorise les fonderies de salpêtre, mais elles ne donnent plus guère de bénéfice; l'éducation des bestiaux a fait établir un grand nombre de fonderies de suif. En 1828, la plus importante de toutes les fabriques était la filature et manufacture d'une dame Rakhmanof occupant 900 personnes et filant 4,000 pouds de coton par an. « Les fabriques de draps, ajoute-t-il, sont insignifiantes, de même que celles de cuir. On comptait 43 fonderies de salpêtre et 21 de suif. »

Ce gouvernement est moins favorisé que d'autres par rapport à la navigation intérieure: aussi le commerce se fait-il surtout dans les foi-

(1) *Tableau du système militaire de la Russie*, p. 130.

res, dont celle de Kharkof est la plus considérable. Il en sera question plus bas. Les articles qui fournissent à l'exportation sont le blé, les bestiaux, les chevaux, les peaux, le suif, la laine, le miel et la cire, les fruits séchés ou confits, et les couvertures de feutre ou de laine. En 1810, 565 marchands ont fait déclaration d'un capital de 1,700,000 r.

Quant à l'instruction publique, on sait que le chef-lieu du gouvernement est le siége d'une université et d'un arrondissement universitaire, dont nous parlerons dans la description de Kharkof. Voici quel était à deux époques différentes l'état des écoles dans le gouvernement même des Slobodes d'Oukraine.

En 1824,	33 établiss.	337 maît. et empl.	2,421 élèv.	dont 83 filles.
En 1832,	30 —	200 —	1,938 —	133 —

Parmi ces 30 établissemens, 9 étaient tenus par des particuliers. En 1831, il y avait en outre d'écoles ecclésiastiques, 1 séminaire, 3 écoles de districts, 4 paroissiales avec 27 maîtres et 1,069 élèves. Le total de ces derniers était donc à cette époque de 3,007, ce qui ne donne encore qu'un élève sur 448 habitans. La couronne possédait 4 imprimeries.

Les habitans, à un petit nombre de luthériens et à quelques juifs près, sont tous grecs de religion : l'éparchie *des Slobodes d'Oukraine et de Kharkof*, de 3ᵉ rang, ne date guère que de la fin du dernier siècle; elle embrasse 628 églises, dont 17 cathédrales, et seulement 2 couvens, dont 1 de femmes. Ce petit nombre rappelle que le gouvernement n'a été colonisé que dans les temps modernes.

A l'exception des régimens de Kharkof, de Soumy, d'Isoum, d'Akhtyrka et de Tchougouïef, qui ont leurs chancelleries particulières, ce gouvernement est administré sur le même pied que les 28 autres, officiellement (mais non ethnographiquement) compris dans la Grande-Russie. Il a ordinairement le même gouverneur militaire que la Tauride et Iékatérinoslaf. L'*état* a été fixé, en 1796, à 71,999 r. et en 1810 le revenu était évalué à 3,502,000.

Les districts, au nombre de 11, sont les suivans : Kharkof, Bogodoukhof, Akhtyrka, Lébédyne, Soumy, Valki, Zmiyef, Voltchansk, Koupiansk, Isoum et Starobielsk.

KHARKOF, le chef-lieu du gouvernement (lat. 49° 59′ 27″, long. 53° 56′ 45″), est presque dans son centre, sur les deux rivières de Kharpova et de Lopanh (1), à 707 verstes de Moscou et à 1,405 de Saint-

(1) Hassel se trompe en plaçant la ville sur le Donetz, qui est plus au sud-est.

Pétersbourg. C'est une ville bâtie en bois, à rues étroites et anguleuses, entourée d'un boulevard qui a remplacé les anciennes fortifications. Sa population est aujourd'hui d'environ 13,000 âmes.

C'est en 1652 que les Cosaks d'Oukraine fondèrent en cet endroit sous les auspices d'Alexis Mikhaïlovitch, une slobode où ils établirent un de leurs régimens de frontières; la tranquillité dont y jouirent les habitans, pendant que ceux de l'Oukraine vivaient dans une agitation perpétuelle, fit prospérer le nouvel établissement.

Kharkof a une cathédrale et 9 églises, 1 séminaire ecclésiastique 2 couvens et plusieurs établissemens de bienfaisance. Cette ville est le siège d'une université, dont les statuts furent signés par l'empereur le 5 novembre 1804, et qui fut ouverte le 17 janvier 1805; la couronne lui assigna une dotation, et la noblesse de la province se chargea des principales dépenses; mais il paraît que les engagemens pris par elle à cette époque n'ont pas tous été remplis. L'université avait, en 1808, 27 professeurs et 82 étudians; en 1813, 25 professeurs et 234 étudians; en 1824, 43 professeurs et 337 étudians; 60 de ces derniers étaient entretenus aux frais du gouvernement, obligés de le servir ensuite pendant 6 ans. En 1830, on compta 100 professeurs et employés et 308 étudians; en 1831, 95—313. La bibliothèque de l'université possédait, en 1830, un total de 19,666 volumes, augmenté en 1831 jusqu'à 20,406. Ses autres collections consistent en un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de physique et un de médailles. Ce dernier est très remarquable : il possédait déjà une collection très curieuse de 300 médailles orientales en partie rares, et dont on doit la description à M. Fræhn (1), lorsqu'il fit, en 1829, l'acquisition du cabinet de M. Sprewitz (2), collection remarquable par une suite nombreuse de médailles des Omiades et des Abassides : il renferme 35 médailles de la première et 318 de la seconde de ces dynasties. Une société des sciences, composée de 17 membres actuels, se rattache à l'université. L'arrondissement de cette dernière était formé en 1816 des gouvernemens suivans : Slobodes d'Oukraine, Tchernigof, Poltava, Koursk, Orel, Voronège, Kherson, Iékatérinoslaf, Tauride, ainsi que du

C'est aussi par erreur qu'il comprend dans le district de Kharkof Tchougouief, qui appartient à celui de Zmiyef, et qu'il omet entièrement le district de Starobielsk.

(1) Voir *St. Petersburgische Zeitung*, 1828, n° 20.

(2) Voir Fræhn, *De Musei Sprewiziani Mosquae numis Kuficis nonnullis antehac ineditis*, etc. Petrop., 1825, 110 pages in-4°.

pays des Cosaks du Don et de celui des Cosaks de la mer Noire; on y comptait alors 13 gymnases, 67 écoles de district et 89 paroissiales ou communales, total 169 avec 8,818 écoliers; en 1820, ce nombre était déjà de 11,716. Sa circonscription changea dans la suite à plusieurs reprises, de manière qu'on ne peut pas comparer entre eux les chiffres de plusieurs années; en 1830, on y comptait 667 maîtres et employés, et 15,068 élèves; et en 1831, 827 maîtres et employés, et 14,648 élèves. En 1832, il se composait des gouvernemens et territoires suivans: Slobodes d'Oukraine, Poltava, Tchernigof, Kief (1), Koursk, Iékatérinoslaf, Kherson, Tauride, Astrakhan, Voronège, Podolie, Volynie, Caucase, pays des Cosaks du Don, pays des Cosaks de la mer Noire.

Kharkof est une ville assez commerçante: quatre foires s'y tiennent annuellement; celle dite Krechtchenski (3-15 janvier), et celle de la Trinité en sont les plus importantes. On y fait des affaires considérables, surtout en laine, en coton, en soieries, etc. A en croire une publication du *Journal* russe *du Ministère de l'Intérieur* (avril 1833, p. 368), on aurait apporté, en 1833, à la foire Krechtchenski pour 31,542,774 r. de marchandises, dont on aurait vendu pour 20,422,100 r. A la foire Troïtzkaïa de 1832, on a vendu 63,458 pouds de laine de toutes sortes, pour une somme de 2,142,514 r., savoir: laine d'Espagne mérino, pour 2,001,874 r.; laine de Silésie, pour 81,750 r.; laine commune, 11,350 r., etc.

Dans quelques villages du district de Kharkof, on remarque une population à part qu'on regarde comme issue des anciens Petchénèghes.

Akhtyrka, ancien chef-lieu d'un régiment slobodien, à 106 verstes de Kharkof et sur un ruisseau qui se joint à la Vorskla, est une ville commerçante et considérable. On porte sa population jusqu'à 12,000 âmes, et on lui donne 8 églises, dont l'une attire beaucoup de pélerins par l'image miraculeuse de la vierge qu'elle renferme. Soumy, chef-lieu du district le plus septentrional, à 181 verstes de Kharkof et sur le Psiol, était aussi le chef-lieu d'un régiment slobodien et fait un grand commerce en chevaux. Sa population est à-peu-près la même. Autrefois *Biélopolié* était le chef-lieu de ce district; c'est une ville en bois, mais fortifiée et considérable. Nous ne nommerons le district de Zmiyef qu'à cause de *Tchougouïef*, ville de Cosaks et siège du régiment d'oulans qui en porte le nom. Parmi ses 9,000 habitans, on remarque les descendans de quelques centaines de Kalmuks convertis.

(1) Cette ville a reçu une université à part.

Isoum, chef-lieu du district le plus méridional, est à 123 verstes de Kharkof, entre le Donetz et l'Oskol; il y a une citadelle sur une montagne, 4 églises et environ 4,000 habitans. Le régiment cosak du même nom y avait sa résidence. *Slaviansk*, petite ville, dont le voisinage offre 4 lacs salins, a donné son nom à l'éparchie fondée en 1775, et qui fut appelée *de Slaviansk et de Kherson.*

Enfin, nous pourrions mentionner encore Lébédine, *Nédrigailof*, *Miropolié*, *Krassnokoutsk*, *Zolotchef*, Valki, Zmiyef, Voltchansk et Koupiansk, comme des endroits assez considérables.

25° Gouvernement de Voronège.

Le gouvernement actuel de Voronège fut érigé par oukase du 25 septembre 1779; mais son territoire appartenait très anciennement à la Russie, et jamais la domination polonaise ne s'est avancée jusque-là. Les Tatars seuls l'ont disputé aux Russes : long-temps ses vastes solitudes formèrent la séparation entre les deux peuples; mais vers la fin du XVIIe siècle, les Cosaks d'Oukraine ont colonisé une partie de cette contrée; Ostrogojsk, qui est presque au centre du gouvernement, était, comme nous l'avons dit plus haut (p. 471), le chef-lieu d'un régiment slobodien. Ce fait nous a déterminé à comprendre Voronège parmi les gouvernemens de la Petite-Russie, quoique officiellement on le range parmi les 29 de la Grande-Russie. Son territoire était d'abord enclavé dans le gouvernement d'Asof, érigé en 1708 par Pierre-le-Grand, et qui, après la perte de la ville de ce nom, en 1711, prit le nom de Voronège; mais ce gouvernement, très étendu alors, embrassait en outre Tambof, Orel et Iékatérinoslaf. Le dernier s'en détacha, en 1775, sous le nom de gouvernement d'Asof, et les autres quelques années après. L'organisation de 1779 ne fut pas définitive pour le gouvernement nouveau de Voronège : il céda depuis Koupiansk aux Slobodes d'Oukraine, et reçut en échange Ostrogojsk et Starobielsk; Livensk, Kalitva et Biélovodsk ont cessé d'être villes de district, et Novokhopersk l'est devenu après avoir appartenu d'abord au gouvernement de Tambof. Il résulte de tout cela que les données antérieures à la fin du dernier siècle ne s'appliquent plus à la division actuelle.

Aujourd'hui le gouvernement de Voronège est borné au nord-ouest et au nord par ceux d'Orel et de Tambof, à l'est par celui de Saratof et surtout par le pays des Cosaks du Don, au sud par une petite por-

tion du même pays et par les Slobodes d'Oukraine, à l'ouest par Koursk. Hassel lui a donné une superficie de 1,547 m. c. g. que M. Arsénief réduit à 1,365, chiffre à-peu-près identique à celui (1,363) de M. Herrmann (1), et qui, suivant les détails où M. Balachef (2) est entré, ne serait même que de 1,347 m. c. g. ou de 66,013 verstes, ou de 8,876,403 déciatines. Cette surface est ainsi partagée :

Terres en culture ou labourables.	2,711,828	déciatines.
Pâturages.	2,818,181	—
Forêts.	620,755	—
Habitations avec leurs dépendances. . . .	70,073	—
Terres improductives.	655,564	—
Somme égale.	6,876,401	—

En général, le pays est plat, mais avec de légères ondulations et par distances des collines de craie, surtout aux environs du Don; le sol, formé de terre d'alluvion, sable et argile, est recouvert d'un bon terreau demandant peu d'engrais, mais qui fait place en quelques endroits à la terre plus légère des steppes. Les lacs, quoique nombreux, ne sont pas considérables et les marais sont rares ainsi que les tourbières. Du reste, le gouvernement est bien arrosé : le Don, l'un des plus grands fleuves de la Russie, le traverse du nord au sud-est, et attire à lui les autres courans d'eau. En quittant le gouvernement d'Orel (voir p. 337 et 347), il entre dans celui-ci près de Zadonsk, passe à peu de distance de Voronège et reçoit un peu plus bas, à gauche, le fleuve du même nom qui vient du côté de Lipetsk (gouvernement de Tambof). Au centre du gouvernement, le Don reçoit à droite la Sossna et à gauche l'Ikoretz. A Korotoïak, il tourne vers l'est, puis de nouveau au sud; ses autres affluens, assez nombreux, ne méritent pas une mention particulière. Arrivé à la limite du district de Bogoutchar, il entre dans le pays des Cosaks du Don, au-dessus de Kasanskaïa. L'Oskol arrose une petite portion de l'ouest,

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 6e section, sciences politiques, historiques et philologiques, t. II, p. 263.

(2) Son tableau souvent cité par nous, *Obchtchaïa statistitcheskaïa Tablitza, etc. za 1821 god*, embrasse aussi Voronège, et nous avons en outre sous les yeux un rapport officiel pour 1832, imprimé dans le *Journal* russe *du ministère de l'intérieur*, mai 1833, p. 126-131. Nous ne connaissons que par une citation de Hassel le *Opiçanié Voronèjskoi gouhernii*, Moscou, 1799, in-4°.

et le Khoper une petite portion de l'est du gouvernement : ce dernier se réunit au Don, après avoir baigné une assez grande étendue dans le pays des Cosaks du Don ; l'autre y mêle ses eaux par le moyen du Donetz qu'il grossit considérablement. Le climat est doux et l'air salubre : la glace n'enchaîne plus les rivières que deux ou trois mois de l'hiver, et les productions des climats tempérés prospèrent aussi dans ce pays.

Comme dans toute la Petite-Russie l'agriculture forme la principale richesse des habitans de Voronège : ce gouvernement produit en abondance toutes les espèces de blé. En 1832, on a semé 602,113 tchetvertes de blé d'été et 1,057,437 tchetvertes de blé d'hiver, total 1,659,550 : du premier on récolte 2 $\frac{1}{2}$ pour 1, et de l'autre le 3e grain; en 1802, la récolte totale était de près de 5 millions; en 1808, de 6,540,000; en 1821 seulement de 3,069,513 tchetvertes. On a moulu, en 1821, 1,388,108 tchetvertes; l'excédant de la production sur la consommation est, dans les bonnes années, de 1 millions et demi. Sur 7,701 moulins, 803 étaient à eau et 6,871 à vent. Outre le blé, on cultive le pavot, les pois, les lentilles, le tabac, le chanvre et le lin, et dans les jardins les melons, les arbouses, les potirons, les concombres et les ognons, en grandes quantités; le houblon y est moins abondant et la culture des pommes de terre n'est pas encore très répandue. On trouve aussi beaucoup de fruits des sortes communes ; les vignes ne prospèrent encore qu'en treilles. Dans quelques districts, la canne et le jonc suppléent au manque de bois pour le chauffage, mais en général les forêts suffisent encore à la consommation ; plus de 450,000, c'est-à-dire la majeure partie, en appartiennent à la couronne. On y voit peu d'arbres conifères, mais en revanche de beaux chênes. Les prairies et les steppes offrent au bétail de gras pâturages; en 1832, on nourrissait 550,000 têtes de bêtes à cornes, dont on a vendu 58,518 pour le prix de 1,199,765 r.; l'éducation des brebis est aussi très importante : on en nourrissait 986,422 têtes, dont 232,372 (valeur 676,590 r.) ont été vendues. Dans 83 haras, on entretenait 11,628 chevaux, dont 1,632 ont été vendus (valeur 174,877 r.) Le total des chevaux, en 1821, était de 460,408. On comptait en outre 5,962 ruchers avec 134,955 ruches, dont on a pu vendre 25,173 pouds de miel (valeur 210,999 r.). Les produits de la chasse et de la pêche sont insignifians. Le règne minéral fournit du fer, surtout près de Romanof, de la craie, du salpêtre et de la terre à briques.

Indépendamment d'un petit nombre de colons allemands et de

quelques Bohémiens (1), la population consiste en Petits-Russes et en Cosaks dans les districts méridionaux, et en Grands-Russes dans ceux du nord; les Cosaks se donnent toujours le nom de Tcherkesses. Suivant le rapport officiel de 1832, le total ne s'élèverait pas au-delà de 891,343 personnes des deux sexes; mais le clergé et la noblesse, du reste peu nombreux, ne sont sans doute pas compris dans ce chiffre. M. Arsénief l'élève à 1,250,000 âmes et M. Balachef à 1,302,837. Hassel ne s'arrête pas là, mais nous ne pouvons le suivre dans ses calculs. Quant au mouvement de la population, il ne pourrait rien nous apprendre, parce que l'éparchie de Voronège embrassait aussi le pays des Cosaks du Don, qui n'en fut distrait qu'en 1829. En conséquence, nous adoptons les données de M. Balachef qui spécifie ainsi son tableau :

Classes exemptes de l'impôt : Clergé. . . .	10,569	dont	4,737	mâles.
Noblesse.	5,026	—	2,427	—
Raznotchintzi . . .	14,368	—	7,909	—
Iamtchiks.	6,296	—	3,111	—
	36,259	—	18,184	—

Classes payant l'impôt : Marchands.	2,850	dont	1,486	mâles.
Bourgeois et artisans. . .	15,456	—	7,751	—
Paysans de la couronne. .	801,842	—	390,761	—
Paysans du domaine. . .	30,060	—	14,948	—
Paysans de particuliers . .	428,409	—	217,604	—
Cultivateurs libres. . . .	23,110	—	11,406	—
Ouvriers des fabr. et manuf.	1,110	—	522	—
	1,302,837	—	644,478	—
Report. . . .	36,259	—	18,184	—
Totaux. . . .	1,339,096	—	662,662	—

Sur cette somme, 89,437 individus habitaient les villes et leurs

(1) A leur sujet, Clarke fait la remarque suivante : « Depuis notre sortie de Toula, nous avions remarqué, dans les traits des habitans, un changement sensible, sans que nous eussions pu nous l'expliquer. Les paysans avaient des cheveux blonds et lisses comme les habitans de la Finlande; et, comme eux, ils avaient le teint blanc, et ne ressemblaient ni aux Russes, ni aux Polonais, ni aux Cosaks. A Voronège, la race bohémienne paraît dominer; un sang mêlé est résulté de leur alliance avec les Russes. » *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 304.

banlieues, et 1,249,659 les campagnes. Le total, divisé par la superficie (1,347), donne 994 âmes par m. c. g. Quant aux habitations, on comptait, en 1821, 13 villes de district, 11 autres villes et 1,852 bourgs et villages; le tout avec 182,296 maisons, dont 12,535 dans les villes et 169,761 dans les villages.

L'industrie, encore très faible il y a trente ans, se développe à pas de géans; on comptait, en 1821, 19 fabriques avec 2,915 ouvriers, et en 1830, 81 avec 4,000 ouvriers. Le nombre total des établissemens industriels était, dans la première année, de 189 et en 1832 de 323. Cinq manufactures de draps ont fourni la même année 466,899 archines. En 1821, il y avait 151 brasseries d'eau-de-vie; en 1832, seulement 62; on y employait de 150,000 tchetvertes de blé.

Cette industrie fournit aux besoins des habitans de la province: l'exportation consiste en céréales, bestiaux, peaux, miel et cire, fruits, etc. Le Don n'est pas constamment navigable, de manière que le commerce à l'extérieur rencontre des difficultés. Voronège et Ostrogojsk en sont les principaux sièges. En 1808, 1,793 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 5,200,000 r.

Pour l'instruction publique, Voronège, qui dépendait autrefois de l'arrondissement universitaire de Moscou, fait aujourd'hui partie de celui de Kharkof; l'état des écoles était ainsi qu'il suit à deux époques différentes:

En 1824,	13 établiss. avec	50 maît. et empl.	et 749 élèv.	tous garç.
En 1832,	19 —	75 —	1,017 —	dont 43 fill.

En ajoutant à ces 1,017 élèves des écoles civiles 1,867 qui se trouvaient en 1831 dans les écoles ecclésiastiques, on trouve un total de 2,884, dont il résulte que sur 464 individus il s'en trouve un dans les écoles. Il y avait en tout une imprimerie de la couronne.

Depuis 1829, le gouvernement de Voronège constitue à lui seul l'éparchie de 3ᵉ classe, fondée en 1682 sous le nom d'éparchie *de Voronège et de Iélets* et qu'on appela ensuite *de Voronège et de Tcherkask*. On y comptait, en 1830, 609 églises, dont 12 cathédrales, et 7 couvens dont un de femmes. En 1821, il y avait 63 moines et 66 religieuses; M. Balachef compte 48 églises dans les villes et 583 dans les villages.

Ce gouvernement est assujéti au mode ordinaire d'administration; son état a été fixé à 71,990 r.; il a été réuni sous un même *gouverneur-général*, tantô avec Saratof, tantôt avec Riaizân, Orel, Tam-

bof, etc. Voici de quelle manière M. Balachef évalue les revenus de la couronne pendant l'année 1821.

Impôts directs de toute nature.	5,553,325 r.
Boissons.	6,768,303
Sel.	342,239
Forêts.	28,702
Postes.	184,110
Obrok.	59,121
Recettes diverses	1,588,233
Total.	14,524,033

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Voronège, Zadonsk, Zemliansk, Nijnédèvitsk, Korotoïak, Birioutch, Valouiki, Ostrogojsk, Bogoutchar, Pavlofsk, Bobrof et Novokhopersk. (1)

Voronège, chef-lieu du gouvernement, est dans sa partie septentrionale (lat. 51° 39′ 28″ long. 56° 54′ 24″), à 498 verstes de Moscou, et à 1,196 de Saint-Pétersbourg, sur le Voronège, fleuve étroit mais très profond, à deux milles au-dessus de son confluent avec le Don. Voronège est bâtie sur une hauteur fort escarpée à laquelle, dit Clarke (2), la nature a donné l'apparence d'un rempart; en sorte que, vu de la rivière qui est au-dessous, cet escarpement paraît une prodigieuse fortification disposée par l'art. Il serait facile de faire de cette ville une place forte : aucune éminence ne commande les ouvrages du côté le plus faible.

Voronège est une des plus anciennes villes de la Russie : on la trouve citée dès l'année 1177, et l'on en a attribué la fondation aux Khasars auxquels le pays d'alentour, surtout au sud-est, était soumis; avant l'invasion des Tatars elle faisait partie de la grande-principauté de Riaisân, et dans la suite les Moscovites y eurent un voiévode. Elle eut peu à souffrir jusqu'en 1590, où elle fut pillée et brûlée par les Cosaks d'Oukraine; depuis, les révoltes des Cosaks l'ont quelquefois exposée à de grands dangers et plusieurs incendies y ont exercé de cruels ravages. Pierre-le-Grand, qui y établit un chantier pour les navires sur lesquels il voulait descendre le Don jusqu'à la mer,

(1) Le district de Starobielsk que Hassel (p. 536) place ici, appartient aux Slobodes d'Oukraine. Il règne chez lui beaucoup de confusion.

(2) *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 298.

y fit de fréquens séjours et s'y bâtit même un palais, mais qui n'existe plus.

« Ce lieu, dit encore Clarke, est devenu une fort belle ville; elle est très remarquable par son commerce : le Don lui procure une correspondance facile avec la mer Noire... La situation de Voronège la rendrait propre à devenir une grande capitale; elle lui permettrait de réunir les avantages des pays froids à ceux des climats plus tempérés. Elle entretient une correspondance avec toutes les parties de l'empire. La nature y est si libérale que les plantes qui ne réussissent que sous des latitudes très méridionales y croissent presque sans aucun soin... La vigne fleurit à Voronège... Les forêts voisines de la ville offrent le cerisier, le pommier et le poirier dans l'état sauvage; mais le peuple, dédaignant les fruits de ces arbres, s'occupe peu à en améliorer la culture. »

Le même voyageur continue ainsi : « On construit de nouvelles maisons dans toutes les parties de la ville; les faubourgs paraissent si étendus qu'il est très difficile de se figurer le degré d'accroissement que cette ville pourra prendre. Elle touche aujourd'hui aux faubourgs, et l'on nous apprit qu'elle devait encore renfermer un village et même deux..... Les rues, très larges, ne sont point encore pavées, et il n'est pas probable qu'une amélioration aussi nécessaire puisse bientôt avoir lieu. L'arsenal, élevé par Pierre-le-Grand, subsiste encore, mais il tombe en ruines. Nous visitâmes au-dessous de la ville, la petite île de sable où Pierre construisit son premier vaisseau de guerre, quand il projetait la conquête de la mer Noire. Cet emplacement est aujourd'hui couvert de magasins de chaudrons et de cuves pour la préparation du suif, objets de grand trafic à Voronège..... Le fer est un des principaux articles du commerce de cette ville; sa vente occupe particulièrement les plus riches négocians. On fabrique à Voronège une grande quantité de draps pour les troupes; il y existe aussi un bâtiment destiné à la préparation du vitriol : de grandes boules de craie et de chaux sont entassées devant les portes..... Les voituriers de Voronège vont tous les trois mois à Tobolsk, en Sibérie, lieu de réunion de toutes les caravanes destinées pour Kiakhta, sur la frontière de Chine. »

Dans ses trois parties (ville haute, ville basse et faubourg Akatova), Voronège renferme 18 églises en pierre et deux couvens; les bâtimens du gouvernement, le palais de l'évêque et la cathédrale, sont dans la ville haute, ainsi que le Gostinoï-dvor. Outre le séminaire ecclésiastique et le gymnase du gouvernement, la ville renfermait en 182

une école populaire (*narodnoïé*) pour les enfans des bourgeois, et une école du clergé (*doukhovnoïé*) pour ceux des personnes comprises dans cette classe; de plus, une école militaire de cantonnistes et une pour les enfans des employés civils ouverte en 1832. M. Balachef parle d'une section des orphelins militaires avec 1,184 enfans. L'hôpital de la ville peut recevoir 310 malades. D'après le rapport officiel de 1830, la population s'élèverait à 41,645 âmes; mais ce nombre est exagéré : 15,000 paraissent déjà beaucoup à Hassel.

Dans ce district, nous ne nommerons plus que la ville anciennement fortifiée de *Tavrof*, et *Oustia*, au confluent de Voronège et du Don, où fut transféré d'abord le chantier de construction établi par Pierre Ier.

Zadonsk, à 82 verstes au nord de Voronège, sur les confins d'Orel et sur la grande route de Moscou à Voronège, tire son nom du grand fleuve qui, en entrant non loin de là dans le gouvernement, présente un large courant, une eau claire et rapide. La ville est bâtie sur une hauteur au-dessus du Don. « De Zadonetz, dit encore Clarke, notre route nous conduisit dans le plus beau pays qu'on puisse imaginer, couvert d'arbres chargés de fleurs, d'arbres à fruits et d'une multitude de plantes qui annonçaient évidemment une température plus douce. Le pommier et autres arbres fruitiers croissaient parmi de jeunes chênes : on apercevait des végétaux qui ne prospèrent pas dans les régions plus rapprochées du pôle nord. » Les réflexions que le voyageur fait ensuite sur le nom de Zadonsk portent à faux.

Parmi les autres villes de districts, il n'y en a d'importantes que Korotoïak, à l'ouest; Novokhopersk, à l'est; Ostrogojsk et Pavlofsk, au centre du gouvernement. Ostrogojsk, sur la Sossna, à 94 verstes au sud de Voronège, est une petite ville commerçante et industrieuse avec près de 4,000 habitans. Elle était le chef-lieu d'un régiment slobodien et portait le nom de *Rybna*, conservé dans celui d'un faubourg (*Rybnaïa Sloboda*). A 5 verstes de la ville, on trouve une colonie de 70 familles allemandes qui y sont établies depuis 1769, et dont l'agriculture très florissante produit beaucoup de tabac. Le monastère *Divogorskoï* a une église taillée dans le calcaire d'un monticule sur le bord du Don. « Peu de vues sont plus agréables, dit Clarke (p. 307), que celle de Voronège prise à quelques verstes de cette ville sur la route de Pavlofsk (qui en est à 146 verstes). On voit semées çà et là sur ces plaines immenses des élévations de terre couvertes d'un beau gazon. Ce sont les sépultures d'un ancien monde. » Cette ville sur le Don, mal bâtie, a environ 2,500 habitans.

26° Pays des Cosaks du Don.

Ce territoire (*Zemlia Voïska Donskago*), occupé par une peuplade libre, quoique soumise à l'empire, n'est point organisé en forme de gouvernement et diffère essentiellement des autres provinces par ses divisions aussi bien que par le mode suivant lequel il est administré. Borné au nord par les gouvernemens de Voronège et de Saratof, à l'est par ce dernier et par celui d'Astrakhan, au sud par la province de Caucase, par le district de Rostof du gouvernement de Iékatérinoslaf et par la mer d'Asof, à l'ouest par Iékatérinoslaf, les Slobodes d'Oukraine et Voronège (1), ce territoire forme un vaste ensemble, dont une faible parcelle seulement est détachée et enclavée dans le district de Rostof, du gouvernement de Iékatérinoslaf; district qui formait autrefois le territoire turc de la ville d'Asof. Schubert lui donne une étendue de 3,611 m. c. g. ou de 175,260 verstes carrées; M. Arsénief réduit ce chiffre à 2,550 m. c. g. et ce dernier nous paraît plus vraisemblable.

Ce pays, généralement plat, est en partie même une steppe, surtout du côté de la Caucasie. Au nord et le long du Don, il présente quelques collines peu élevées; le Caucase envoie ses dernières ramifications vers la frontière du sud. Le sol est formé d'une terre d'alluvion maigre et le plus souvent sablonneuse, et si la partie septentrionale se prête assez à l'agriculture, celle du midi s'y refuse et ne peut servir qu'à la nourriture des troupeaux; le long des fleuves seulement, on trouve des terres cultivées. Le Don décrit dans ce pays un immense demi-cercle dont la courbe, tournée vers l'est, atteint presque au Volga. Nous avons vu plus haut (p. 479) que c'est près de Kasanskaïa qu'il entre dans le pays qui porte son nom; il prend alors la direction de l'est et reçoit sur la rive gauche (du côté du nord) d'abord le Khoper, et bientôt après la Medvéditza, rivière considérable et d'un long cours qui sort du gouvernement de Saratof, ainsi que l'Ilavlia, autre affluent du Don sur la même rive. Après avoir reçu

(1) Ce que Hassel dit des limites de ce gouvernement est faux : Rostof n'est pas un district de la Tauride, et celle-ci ne confine nulle part avec le pays des Cosaks du Don. Sur la grande carte en 54 feuilles (Saint-Pétersbourg, 1823), les limites sont aussi mal indiquées : on a oublié que Starobielsk était un district, non de Voronège, mais des Slobodes d'Oukraine, gouvernement limitrophe dont on n'y fait pas mention.

cette dernière, il coule vers le sud et puis constamment vers le sud-ouest pour aboutir à la mer d'Asof. A Katchalinskaïa, où il commence à suivre cette nouvelle direction, il s'approche du Volga à la distance d'environ 70 vertes : les ondulations qui le rejettent vers l'ouest s'opposent aussi à ce que les deux grands fleuves soient réunis par un canal, entreprise à laquelle Pierre-le-Grand avait déjà songé. De là à une longue distance, aucune rivière importante ne vient rejoindre le Don jusqu'au confluent du Donets septentrional dont nous avons vu la source bien loin de là, au nord-ouest; du côté opposé, le Don reçoit le Sal, rivière sortie du gouvernement d'Astrakhan, et ensuite le Manitch qui vient de la Caucasie. En cet endroit le Don atteint une largeur de plus de 600 toises. Au-dessous d'Asof, il se divise en plusieurs bras et arrive enfin à la mer d'Asof, où son embouchure est fortement embarrassée de sables. Les autres rivières de côtes ou de steppes ne méritent aucune mention; mais sur les confins du pays avec la Caucasie, se trouve un lac appelé *Bolchoï* ou le Grand : le substantif qu'on joint à cette épithète est sur une carte Limàn, sur une autre Ilmen; la largeur peu considérable de ce lac, très étendu dans le sens de la longueur, décroît de l'ouest à l'est. On rencontre encore une multitude d'autres lacs, mais petits; le lac Neuf et le lac Vieux fournissent aux Cosaks du sel en quantité. Le climat de cette région est doux et agréable; cependant l'hiver est encore froid et les ouragans sont fréquens. Les sauterelles sont un fléau du pays.

La principale occupation des habitans n'est pas, comme le dit Hassel, l'éducation des bestiaux, mais l'agriculture (1). On s'y adonne surtout dans la portion du nord qui est beaucoup plus fertile que celle du midi; mais il est peu de familles aisées même là qui ne cultivent quelques champs dans les steppes à une distance de 50 à 60 verstes du Don. Toutes les espèces de blé viennent également. En 1832 il a été semé 91,486 tchetvertes en blé d'hiver et 359,643 en blé d'été : le premier donne deux, l'autre trois grains pour un, sans engrais ni grands frais de culture. Hassel parle du 5e et du 10e grain, mais partout ces chiffres, trop élevés, sont en contradiction avec les rapports officiels et, qui plus est, avec ceux qu'il fournit lui-même. La récolte moyenne peut s'élever à 2,000,000 de tchetvertes. On cultive en outre les pois, le lin, le chanvre, etc. Les arbres fruitiers

(1) Voir le Rapport officiel dans le *Journal russe du ministère de l'intérieur*, mai 1833, p. 118-126, et *Coup-d'œil sur le territoire des Cosaques du Don*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 19.

ne sont pas en grand nombre; mais les vignobles, en gagnant plus d'importance, augmentent aussi tous les ans. Dans le district de Tcherkask on en voit peu; dans le premier du Don, au contraire, ils couvrent jusqu'à 800 déciatines. Cette culture étant déjà très importante nous empruntons au *Journal de Saint-Pétersbourg* les détails suivans. La culture de la vigne introduite dans le midi de cette province par Pierre-le-Grand a presque décuplé dans le courant d'un siècle, et comme cette branche importante de l'industrie agricole ne cesse d'attirer l'attention du gouvernement et de l'administration locale, l'accroissement qu'elle a déjà pris ne permet pas de douter de ses progrès ultérieurs. On avait fait venir en 1811 des vignerons étrangers et dernièrement on a envoyé en France quatre des meilleurs du pays. On attend de cette mesure des résultats d'autant plus avantageux que la qualité des vins du Don a beaucoup d'analogie avec ceux de la Champagne et de la Bourgogne, où ces vignerons ont dû résider deux ans. Dans l'état actuel des choses, on compte dans le premier district du Don 9,710 vignobles et dans le second district du Don 2,590; ils ont en général de 200 à 800 et même jusqu'à 1,000 ceps de vigne et l'on en recueille 15 espèces différentes de raisin. Le vin le plus faible, qui est rouge, s'expédie en barriques au mois d'octobre : Moscou en reçoit annuellement environ 70,000 sceaux ou védros, Kharkof, 30,000 védros; Koursk, Kalouga, Voronège, Toula et Saratof ensemble plus de 30,000 védros, sans compter ce qui se vend sur les lieux mêmes. Ce qui reste en cave est mis en barriques et collé au bout d'un mois; au mois de février on colle ce vin une seconde fois et on le soutire; on y ajoute une certaine quantité de sucre raffiné et on le met en bouteilles après l'avoir passé à la chausse. Il y a des marchands qui préparent ainsi plus d'un million de bouteilles qu'ils envoient jusqu'à Saint-Pétersbourg et à Tiflis. On évalue à 2 millions de roubles les reviremens annuels des négocians en vins du Don. On extrait en outre du raisin de 5 à 10,000 védros d'eau-de-vie qui servent seulement à l'usage domestique.

Après l'agriculture, les Cosaks tirent leur principale subsistance de la pêche, le poisson étant leur nourriture la plus commune et le caviar étant très recherché; on prend des esturgeons, des sterlets, des saumons, des carpes, etc. Cette pêche se fait le long des côtes de la mer d'Asof, et dans les rivières de Don, Donetz, Khoper, Bousoulouk, Medvéditza. En 1832 elle a donné un produit de 1,033,935 pouds dont 496,512 ont été consommés dans le pays, et

le reste exporté; c'est dans le district de Tcherkask qu'elle est le plus considérable. Dans celui de Miousk l'éducation des abeilles domine; il y avait dans tout le pays 1,044 ruchers avec 30,201 ruches, et le produit était de 8,299 pouds. Mais l'éducation des bestiaux est aussi pour les Cosaks une source de richesses. On comptait, en 1832, jusqu'à 2,110,539 brebis qui ont donné 217,775 pouds de laine; 840,683 têtes de gros bétail et 257,211 chevaux dont 123,328 jumens. Le commun des Cosaks possède de 3 à 5 chevaux, 2 ou 3 vaches, une vingtaine de brebis et quelques cochons; mais il en est qui ont jusqu'à 500 chevaux, 100 et plus de têtes de bêtes à cornes, 4 à 500 moutons, 50 à 60 cochons. Les Kalmuks possédaient, en 1832, 1,365 chameaux, 33,747 chevaux, 55,574 têtes de gros bétail, 28,574 brebis. La chasse est peu productive, mais le pays nourrit des loutres, des mulots, des marmottes et aussi des loups et des renards.

La population consiste surtout en Cosaks et en Petits-Russes; parmi eux et dans les villes on trouve de plus des Grands-Russes, des Tatars Nogaïs, des Bohémiens, des Arméniens et des Grecs. Les Kalmuks, peuple exclusivement nomade et adonné au lamaïsme, vivent à part. En 1832, on en comptait 7,889 du sexe masculin et 8,524 du sexe féminin, total, 16,413. Quant au reste de la population, voici quelle en est l'évaluation dans le rapport officiel.

Classe astreinte au service des Cosaks	389,371	indiv. des 2 sexes.
Cultivateurs.	123,299	—
	512,670	

Les chefs, le clergé et peut-être les principaux *starchines* ou nobles n'étant pas compris dans ce chiffre, on peut bien le porter, comme l'a fait M. Arsénief, à 600,000; ce qui donne 235 hommes par m. c. g. En 1830 furent constatés dans l'éparchie de Novo-Tcherkask 35,291 naissances, 24,270 décès et 8,240 mariages : ces chiffres, pour le pays en général, devraient être beaucoup plus considérables et néanmoins le rapport officiel pour 1832 réduit les naissances à 21,545 et les décès à 10,105, sans dire que ces chiffres n'embrassent que les mâles. La population est répartie sur 2 villes et sur 119 *stanitza* ou assemblages d'habitations et de familles (1), de 50 à 309 mai-

(1) Voir, pour l'explication du mot, la notice historique sur Tcherkask, dans Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XIV, p. 166.

sons formant des rues droites et sans pavé, et entourés d'une espèce de rempart et d'un fossé; les *khutors* ou étables sont hors des stanitzes.

Le Cosak est industrieux dans ce sens qu'il pourvoit lui-même à ses besoins, mais il n'exerce guère de métier : il se borne à préparer le caviar, la colle de poisson, le vin et l'excellente liqueur *vinomarozka* ou vin glacé, et à distiller l'eau-de-vie. Dans le tableau des fabriques et manufactures le pays des Cosaks manque entièrement. Quant au commerce, il se fait principalement aux foires d'Ouroupinskaïa, Mikhaïlofskaïa, Krivorojskaïa, Novotcherkask et Nijni-Tchirsk; en 1832 les marchandises apportées s'élevaient à la valeur de 13,886,133 r. et les marchandises vendues à 4,943,930. Mais en outre le blé, les peaux, le suif, le caviar, etc. sont expédiés à Taganrog pour le commerce extérieur.

Pour l'instruction publique le pays des Cosaks du Don dépend de l'arrondissement universitaire de Kharkof. L'état des écoles était ainsi qu'il suit :

En 1824, 12 établissem.,	46 maît. et empl.,	937 élèves tous mâles.
En 1832, 12 —	45 —	1,031 —

Dans l'éparchie de Novotcherkask il y avait en outre, en 1831, 5 écoles ecclésiastiques avec 11 maîtres et 274 élèves, ce qui donne un total de 1,278 élèves ou de 1 sur 470 habitans; mais les Raskolniks, non compris dans ce total, ont sans doute aussi des écoles. La couronne possède une imprimerie dans le pays.

Nous avons dit que les églises de ce pays dépendaient autrefois du diocèse de Vorouège; mais par un oukase du 8 mai 1829 l'empereur Nicolas fonda l'éparchie *de Novotcherkask* dans laquelle on comptait, en 1830, 369 églises dont 5 cathédrales, et 4 couvens dont un de femmes. Les gréco-russes ou orthodoxes sont en grande majorité et les conversions qui ont lieu chaque année tendent encore à les augmenter : en 1830 l'église dominante a reçu dans son sein 3 catholiques, 3 réformés, 5 juifs, 4 Kalmuks bouddhistes et 3 musulmans. Parmi les Cosaks, les Raskolniks sont fréquens, comme parmi ceux de la Petite-Russie. Les Kalmuks sont bouddhistes, et les Nogaïs et autres Tatars mahométans.

Le pays des Cosaks du Don est régi suivant un mode absolument différent de celui des gouvernemens russes. Autrefois les Cosaks formaient une démocratie avec un chef électif dont les pouvoirs étaient très limités; mais cette démocratie s'est changée peu-à-peu en aristocratie : les assemblées de stanitzes, long-temps prépondérantes, per-

dirent leurs droits et l'influence du collége de la guerre de Saint-Pétersbourg s'accrut; l'empereur se réserva la nomination du chef dont l'autorité, plus stable dès-lors, devint aussi plus active. Aujourd'hui, tous les pouvoirs sont entre les mains de ce chef appelé *voïskovoï atamân* et en son absence (comme c'est le cas présentement que le césarévitch, héritier du trône, est atamân) dans celles du *nakaznii atamân* ou atamân par délégation. Ils ont l'un comme l'autre, une chancellerie particulière (atamânskaïa) qu'on peut comparer aux chancelleries de gouvernemens; mais la plus haute autorité administrative appartient à la chancellerie dite *voïskovaïa* ou de la troupe, laquelle dirige non-seulement les affaires militaires, mais encore toutes les affaires civiles de quelque nature qu'elles soient. Elle est présidée par l'atamân titulaire ou délégué. Sept tribunaux d'instruction (*syskniya natchalstva*) lui sont subordonnés : ils correspondent aux tribunaux d'arrondissement et ruraux dans les gouvernemens, et forment une première instance en justice et pour la police. La seule ville de Novotcherkask a sa police particulière exercée suivant le mode commun de l'empire, sous les ordres d'un maître de police. Les membres des tribunaux comme ceux de la chancellerie de la troupe, sont tous électifs; mais l'atamân est à la nomination du souverain. L'empereur est aussi représenté près de la chancellerie et des tribunaux par un procureur et par des *strèptchi*, comme dans les gouvernemens. Les frais d'administration, les traitemens de l'atamân délégué, du procureur, des *strèptchi*, de l'officier d'état-major attaché (*déjournii*) à l'atamân, du maître de police et des employés se sont élevés en 1832 à plus de 150,000 r. (1). Les Cosaks sont divisés en *polks* ou régimens, en *sotnes* ou compagnies, subdivisées encore en sections de 50 et de 10 hommes; chaque polk a un porte-drapeau et un *iessaoul* ou major. Ils sont exempts de la capitation et le monopole de la couronne, quant au sel et à l'eau-de-vie, ne les atteint pas; libres de leurs personnes, ils ont aussi le droit de posséder en propre tout ce qu'ils peuvent acquérir. En revanche ils fournissent constamment à l'empire environ 25,000 hommes de cavalerie, savoir : le bataillon de Cosaks du Don de la garde impériale et 18 régimens : en cas d'urgence, tout Cosak en état de porter les armes est requis et monte à cheval; le gouvernement n'alloue à ces auxiliaires qu'une faible solde mensuelle. Ils sont obligés de pourvoir

(1) Voir le Rapport officiel, dans le *Journal* russe *du ministère de l'intérieur*; mai 1833, p. 118.

eux-mêmes à leurs besoins. Ils forment cette troupe légère, avant-garde si hardie et si vigilante, si formidable et si pillarde. De 15 ans à 50, chaque Cosak est soldat : ils marchent tous à tour de rôle. Ils portent un bonnet fort haut, un pantalon large à la manière des Turcs, et une capote dans le genre des Polonais; ils laissent croître la barbe, coupent leurs cheveux en rond et leur donnent quelquefois la forme d'une calotte. Les Kalmuks sont régis par la même loi et obéissent au voïskovoï atamân. Clarke a donné de ce peuple (t. I, p. 356) une description peu favorable. La population non cosaque paie la capitation.

Les 119 stanitzes, ou établissemens ayant chacun son atamân particulier, sont réparties sur 7 *natchalstvo* ou districts dont voici les noms: Aksaï, premier et second district du Don, de la Medvéditza, du Khoper, du Donetz et de Miousk; ce dernier est le plus occidental : du côté opposé, dans le premier district du Don, habitent les Kalmuks. La plupart de ces districts ne renferment aucune ville qui soit digne de fixer notre attention; le chef-lieu, à-peu-près la seule ville du pays, est dans le plus méridional de ces districts, celui d'Aksaï ou de Tcherkask. Nous lui consacrerons quelques lignes.

Novotcherkask, siège du gouvernement et de l'évêché, est à 1,022 verstes de Moscou et à 1,720 de Pétersbourg, à peu de distance du Don inférieur, par 47° 24′ 29″ de lat. et 57° 47′ 43″ de longitude. C'est une ville toute nouvelle (1) et qui néanmoins, suivant les rapports officiels, a déjà 14,059 habitans; elle fut bâtie d'après un plan régulier et elle s'agrandit successivement aux dépens de l'ancien chef-lieu, trop incommode par les inondations auxquelles sa situation basse l'exposait annuellement.

Cet ancien chef-lieu, situé plus à l'est, est *Tcherkask*, aujourd'hui *Starotcherkaskaïa-Stanitza :* il était sur le Don, à 22 verstes de la ville actuelle dont il est séparé par des prairies et bâti sur une île formé par la rivière Araï et le Don. Clarke, le grand panégyriste des Cosaks, compare Tcherkask à Venise, l'ancienne reine de l'Adriatique. Prise de la rivière cette ville, dit-il, offre le plus singulier spectacle. On y entre par de grands canaux qui coupent la ville dans tous les sens. Des deux côtés des maisons de bois élevées sur pilotis paraissent flotter sur l'eau : les habitans traversent ces canaux dans des barques ou sur des ponts étroits formés seulement de deux planches, garnies de piliers et de barrières qui for-

(1) Son existence date du 18 mai 1805.

ment une espèce de chaussée à chaque bord. « Tout indiquait dans ce lieu, ajoute-t-il, une race amphibie; on n'y distingue pas un seul pouce de terre sèche : une partie très nombreuse de la population vit dans les eaux, une autre dans l'air » (1). La ville se partageait alors en 11 stanitzes et contenait 15,000 habitans, ce qui a bien changé depuis la translation du siège du gouvernement; car avec le siège on a transféré la ville, de manière que la description de Clarke ne lui est plus guère applicable aujourd'hui. L'ancienne ville était fortifiée d'une enceinte en bois avec un rempart et des palissades; ses bastions étaient garnis de canons. Il y avait peu de maisons en pierre, mais parmi les sept églises 4 étaient en pierre : la plus ancienne est la cathédrale dédiée à l'Ascension qui fut bâtie sous Pierre-le-Grand, et la plus moderne est celle de la Vierge du Don. En 1744 un incendie mit en cendres toute la ville et dévora les archives de la troupe, mais ces dégâts furent réparés dans la suite. On entendait parler toutes les langues à Tcherkask; les Tatars mahométans y habitaient une stanitza particulière où ils avaient une mosquée. La situation de la ville près d'un fleuve majestueux et dans une plaine riante était fort pittoresque.

Müller affirme, sur la foi de documens non encore imprimés (2), que Tcherkask fut bâtie en 1570 : il est certain que plus tôt cette ville n'existait pas et que le chef-lieu des Cosaks était d'abord bien plus loin d'Asof d'où les tenaient éloignés la puissance des Turcs et l'inimitié des Cosaks mahométans. Du temps de Fœdor Ioannovitch, c'était Razdory, à 70 verstes de là, vers le nord et près de l'endroit encore appelé *Razdorskaïa-Stanitza.* Mais renforcés par les transfuges de la setcha, ils montrèrent plus de hardiesse et ils fondèrent sur le Bas-Don *Monastyrskoï.* On croit que ce furent les Cosaks du Dnièpr qui s'établirent, du consentement de leurs frères, dans l'endroit auquel ils donnèrent le nom de Tcherkask, et que les Cosaks du Don s'y réunirent à eux et y transférèrent leur résidence lorsque les Cosaks d'Asof eurent brûlé Monastyrskoï. Différentes stanitzes, d'abord séparées, formèrent en se rapprochant une ville qui conserva néanmoins son ancienne division. (3)

(1) *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. II, p. 23 *sqq.*

(2) *Sammlung Russ. Gesch.*, t. IV, p. 393.

(3) Voir la Notice historique sur l'ancienne ville de Tcherkask, dans Oldekop, *St. Petersburg. Zeitschrift*, t. XIV, p. 161-173.

La description du PAYS DES COSAKS DE LA MER NOIRE, lequel est souvent confondu avec la province de Caucase que le manque d'espace nous porte à exclure de notre tableau, cette description, disons-nous, n'entre pas proprement dans notre plan; mais on sera bien aise de trouver à la suite des renseignemens détaillés que nous venons de donner sur les Cosaks du Don, quelques données même générales sur leurs voisins méridionaux. Ce sont des débris de la setcha des Zaporoghes qui, en 1787, furent réunis dans cette contrée et reçurent de 1802 à 1804 une organisation particulière, semblable à celle des Cosaks du Don, à cela près que leurs autorités ne ressortissent pas directement du collège de la guerre et du sénat, mais que leur supérieur immédiat est, en vertu de l'oukase du 17 avril 1820, le commandant en chef du corps de troupes dit *grousinien*, qui a remplacé dans ces attributions le gouverneur-général de Kherson (1). Leur pays, situé sur la côte orientale de la mer d'Asof, est borné au nord par un petit fragment du district de Rostof (gouvernement d'Iékatérinoslaf) et par le pays des Cosaks du Don, à l'est par la province de Caucase, au sud par le pays des Montagnes dont le Kouban le sépare, et à l'ouest par le détroit de Kertch (Bosphore Cimmérien) et la mer d'Asof. Son étendue, d'après le général Debou, est de 33,044 verstes carrées, ou, en y comprenant l'île de Karakouban, de 33,522 verstes carrées, c'est-à-dire d'environ 684 m. c. g. Cette étendue comprend deux villes, Iékatérinodar et Tamân; 3 bourgs, Chtcherbinofka, Gravina, et Temriouk, et 42 villages; plus 6 hameaux. IÉKATÉRINODAR, sur le Kouban, à 1,525 verstes de Moscou et à 2,253 de Pétersbourg, est le siège de l'administration de la troupe (*voïsk*); c'est une petite ville en bois, bâtie par les Cosaks en 1792 et fortifiée. « Elle ne ressemble, dit Clarke, en aucune manière à nos villes d'Europe : c'est plutôt un bosquet ou une forêt de chênes, au sein de laquelle une quantité d'habitations, séparées l'une de l'autre, échappent non-seulement à toute observation générale, mais même aux regards. » Le même voyageur assure que les Cosaks de la mer Noire, qui pouvaient autrefois mettre en campagne 40,000 cavaliers effectifs,

(1) On trouve des détails sur l'organisation des Cosaks en général, et de ceux de la mer Noire en particulier, dans Storch, *Gemælde von Russland*, t. I, p. 70-94, et *Russland unter Alexander I*, t. VI, p. 340-355. Dans Oldekop (*St. Petersb. Zeitschrift*, t. XVIII, p. 305-331) on peut consulter l'excellente Notice du général Debou, sur les Cosaks de la mer Noire.

leveraient difficilement maintenant au-delà de 15,000 hommes. (1)

27° Gouvernement de Podolie.

Ce gouvernement démembré de la Pologne en 1793 reçut son organisation en 1796, par la réunion des deux lieutenances de Pododie et de Bratslaf (pol. Braclaw), formées en 1795 par Catherine II des deux palatinats polonais de même nom, par leur réunion, disons-nous, et par celle de quelques portions de l'Oukraine en un seul et même gouvernement. Ce dernier, il ne faut donc pas le confondre avec le palatinat polonais qui, beaucoup plus petit et réduit encore par la cession faite à l'Autriche, n'entra que pour partie dans sa composition; il faut aussi bien se garder d'appliquer à la Podolie actuelle les chiffres relatifs à l'ancienne voiévodie. Celle-ci datait de l'année 1434, et se composait de 3 districts.

On ignore d'où peut être venu le nom de *Podol* dont on a fait Podolie. M. Marczynski (2) donne comme une conjecture qu'on a pu opposer la Russie plate (*dolnii*) à la Russie montagneuse (*gornii*), et cette dernière, dans cette supposition, serait la Galicie. Mais le nom de *Podol* dont il a déjà été question à l'occasion de Kief et qui s'est aussi présenté dans le gouvernement de Moscou appartenait sans doute à une localité de la voiévodie et en a été transféré à celle-ci même. Quoi qu'il en soit, la Podolie fut peuplée au IXe siècle de notre ère par les Lutitches, les Tiverstes, les Drevliens dont les Petchénèghes étaient les plus proches voisins; Sviatoslaf Igorévitch et Vladimir-le-Grand la rendirent tributaire des Russes et, si Boleslaf Ier la leur enleva ensuite, elle retourna sous leur domination vers l'an 1030. Plus tard les Poloftses et les Tatars se disputèrent la Polodie, pays fertile dont la possession a souvent été un sujet de guerre entre différens peuples, et elle devint alors un désert presque abandonné, jusqu'à ce que sa population se renouvela sous la domination lithuanienne. En 1332, le grand-prince Olgherd enleva la Podolie aux Tatars : il la confia à Alexandre, Constantin, Fœdor et Jérémie, tous

(1) *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. II, p. 145 *sqq.*

(2) *Statystyczne topogr. i histor. opisanie gubernii Podolskiey*, t. I, p. 27. Cet important ouvrage, écrit en polonais par un prêtre savant et laborieux de Kaménietz, parut à Vilna, de 1820 à 1823, accompagné de planches et de cartes. Nous ne pouvons en donner ici que de faibles extraits. Nous avons consulté, en outre, une Notice traduite du *Sèvernii Arkhif*, dans Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. VIII, p. 222-228.

fils de Koryat, prince de Novogrodek et frère d'Olgherd. Ceux-ci visèrent à l'indépendance : Olgherd, menacé de perdre cette possession, la leur ôta en 1340, et en investit Gastold, seigneur lithuanien, auquel elle fut enlevée ensuite par Casimir-le-Grand, roi de Pologne. Cependant les Lithuaniens la reprirent, et à peine Iaghiel l'avait-il restituée à la république de Pologne, qu'il la donna en 1392 à Vitold. De longues disputes s'ensuivirent (1) : la Pologne réclama la belle et fertile province qu'on lui enlevait et en obtint la nouvelle cession en 1395. Enfin, en 1434, elle devint un palatinat polonais, et depuis ce temps, les terres de la province furent distribuées aux nobles, chargés en revanche de la défendre contre les Tatars et les Turcs, dont les éternelles incursions faisaient de la Podolie un champ de bataille, où les jeunes citoyens de la république venaient faire l'apprentissage des combats. Le manque d'espace ne nous permet pas de pousser plus loin cet aperçu historique; nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage du révérend Marczynski.

Le gouvernement actuel est borné au nord par la Volynie, au nord-est par Kief, à l'est et au sud-est par Kherson, au sud par la Bessarabie dont le Dnièstr. le sépare, et à l'est par le royaume autrichien de Galicie. M. Arsénief lui donne 730 m. c. g., nombre que M. Marczynski élève à 780, ou 38,220 verstes carrées, ou 3,974,880 déciatines; mais ce chiffre inséré dans son texte est très différent de ceux des tableaux du second volume, faits d'après un travail de M. Vincent Rudlicki, géomètre du gouvernement. Suivant ce dernier, la Podolie aurait 9,049,663,028 sagènes carrées, ou 3,770,692 déciatines, ou 36,198 verstes carrées, ou enfin 738 m. c. g. Cette superficie, dans le tableau, est spécifiée par districts; nous la croyons exacte, et regardons en conséquence les chiffres de Brœmsen, de Wchmann et de Hassel, comme exagérés outre mesure.

Bien différente de l'Oukraine qui l'avoisine, la Podolie offre un aspect varié et très pittoresque; elle forme dans sa majeure partie un plateau peu élevé, dont se détachent de charmantes collines qui descendent en pente douce vers les rives du Dnièstr. Ces hauteurs appelées Miodoborski (forêts de miel) dont les plus élevées ne dépassent pas de 500 pieds le niveau de la mer, dépendent de la chaîne des Karpaths, dont l'une des ramifications s'avance ainsi vers le nord-est et se perd du côté des steppes de l'Oukraine. Les roches de transition composent essentiellement ces éminences; mais on y trouve

(1) Koïalovitch, t. I. p. 304.

ussi du granit surtout en s'approchant du Dnièstr (1). Généralement un sol argileux, quelquefois mêlé de marne, est recouvert d'un bon erreau très fertile, et ce n'est que du côté de l'est, dans les districts létachés de l'Oukraine polonaise, qu'on trouve des étendues couvertes de sable et offrant l'aspect des steppes. La craie, le gypse, et l'ardoise couvrent des espaces considérables; la terre est généralement si pierreuse que les paysans attèlent jusqu'à 12 bœufs à leur charrue. La Podolie est bien arrosée surtout dans sa partie occidentale : la plupart de ses eaux ont leur écoulement dans le Dnièstr, grand fleuve, large, d'un cours rapide, peu favorable à la navigation que contrarient des cascades et une profondeur variable et insuffisante dans beaucoup d'endroits, mais qui décrit seulement la limite du gouvernement vers la Bessarabie sans y entrer nulle part. On doit considérer le Boug (pol. *Boh*) comme son principal fleuve, car celui-ci le traverse dans presque toute sa longueur. Il a sa source au nord-ouest, sur les confins de la Podolie et de la Volynie, au plateau d'Avratyne : là il roule dans un lit de granit, et entre dans le district de Proskourof; de là il se dirige d'abord vers le nord jusqu'à Khmielnik, puis il suit une direction purement orientale, pour se retourner ensuite vers le sud-est, les éminences du district de Khmielnik s'opposant à un plus long cours au nord. Il reçoit différentes petites rivières, et il serait très navigable sans les masses de pierre qui obstruent son cours sur quelques points. Au-dessous de Bogopol, il quitte le gouvernement, après l'avoir presque coupé en deux parties dans le sens de la longueur, et entre dans le district d'Olviopol, gouvernement de Kherson. Le Zbroutch, affluent du Dnièstr, forme la limite du côté de la Galicie. Il n'y a pas de lacs dans ce gouvernement, mais une multitude d'étangs; près de Ladytsyne on trouve une source minérale dont on ne tire pas encore parti. Quoique la *plica polonica* soit aussi endémique dans cette contrée, l'air y est salubre et le climat très favorable : la température est déjà celle des pays méridionaux; la vigne et le mûrier réussissent en plein air. Le plus grand froid règne au mois de janvier, mais souvent il n'est pas rigoureux.

Quoique le sol soit pierreux, comme nous l'avons dit, il est d'une extrême fertilité : la Podolie a toujours été l'une des meilleures provinces de la Pologne, pour la richesse de ses productions autant que pour le nombre de sa population. Elle produit du blé en

(1) Eichwald, *Naturhistorische Skizze von Lithauen, Volhynien und Podolien*, page 6.

abondance, mais sans donner dix grains pour un comme l'affirme Hassel dont l'exagération à cet égard est toujours la même. Ce résultat toutefois pourrait être obtenu si l'on donnait plus de soin à l'agriculture, et si les champs recevaient quelquefois de l'engrais. En 1810 la récolte a été de 5,533,845 tchetvertes, et en 1820 de 6,000,000; 1,500,000 tchetvertes étaient absorbés par les semailles et il restait un excédant de près de 2 millions sur la consommation. On cultive en outre le chanvre, le lin, le tabac, le houblon, et dans les jardins, mais avec trop de négligence, les légumes et les arbres fruitiers. La culture du vin, quoiqu'en progrès, n'a encore aucune importance; mais le pays produit une quantité de melons, d'arbouses, de potirons. L'herbe des prairies est si élevée, dit-on, qu'on voit à peine les cornes des bœufs qu'on y fait paître; on obtient annuellement plus de 6 millions de pouds de foin, sur une étendue d'environ 280,000 déciatines. Les forêts couvrent 991,442 déciatines dont 65,736 sont à la couronne, ou, suivant Hassel, 98,827; 15,008 déciatines de bois fournissent à la construction des vaisseaux. Ces forêts se composent de chênes, d'érables, de tilleuls, etc.; comme elles ne sont pas épaisses, elles ne recèlent ni sangliers, ni élans, ni d'autres animaux sauvages, mais on y rencontre des marmottes, des blaireaux et beaucoup de gibier. L'éducation des bestiaux est importante : la race des chevaux s'améliore : on comptait en 1830 un total de 50,492, avec 12,660 jumens. On connaît la beauté des bœufs de Podolie dont on envoie des troupeaux jusqu'au cœur de l'Allemagne; à la même époque il y avait 127,049 bœufs et taureaux et 118,475 vaches; les moutons, dont la laine est passable, étaient au nombre de 281,319. On élève en outre des chèvres, beaucoup de cochons, une quantité de volaille et surtout des abeilles auxquelles cette contrée offre des plantes aromatiques. Partout on trouve des ruches dans des arbres creux, et leur produit entre dans le commerce. Le kermès de cette contrée, appelé *coccus Polonorum*, se rencontre aussi en abondance. La pêche est très productive : le Dniestr fournit des sterlets et des tortues. Quant au règne minéral, il offre surtout le salpêtre, la chaux, le gypse, l'albâtre et des moellons.

Les Roussniaks et les Petits-Russes forment le noyau de la population, mais presque toute la noblesse est polonaise; les employés et les habitans de quelques villages appartiennent aux Grands-Russes; le reste consiste en Juifs, en colons allemands, en Moldaves, en Arméniens, en Grecs et en Bohémiens. M. Marczynski donne pour l'année 1822 le tableau suivant :

Noblesse.	93,064	indiv. dont	46,580	mâles.
Clergé latin.	335			
Clergé grec.	13,613	—	7,146	—
Gens libres.	1,577	—	957	—
Domestiques.	4,381	—	2,891	—
Paysans de la couronne. .	53,743	—	26,981	—
— soumis alors aux Jésuites. . . .	3,365	—	1,819	—
— du clergé.	10,753	—	5,398	—
— des magistr. urbains	515	—	257	—
— des biens inféodés (*w lennych dobrach*)	1,663	—	818	—
— des particuliers. .	781,624	—	393,044	—
Juifs.	136,630	—	68,218	—
Bohémiens.	215	—	109	—
	1,101,478	—	554,218	—

Ce tableau, emprunté au recensement officiel, offre un résultat beaucoup trop faible et inférieur même à celui de l'année 1796; il est bien certainement fort au-dessous de la réalité : les marchands et les bourgeois paraissent n'y avoir pas été compris et une partie de la population des campagnes est sans doute dissimulée. Aussi le chiffre est-il élevé à 1,400,000 âmes dans la notice du journal de M. Oldekop, à 1,500,000 âmes par M. Arsénief, et à plus de 1,600,000 par Hassel. Nous donnerions le mouvement de la population, si près de 200,000 individus appartenant au culte catholique, 127 Raskolniks et Philipons, 215 Bohémiens et 136,000 Juifs, ne restaient pas en dehors des listes publiées par le saint-synode. Nous ne craignons pas de tomber dans l'exagération en admettant une population de 1,400,000 âmes comme font la notice et M. Plater; la population relative serait ainsi de 1,897 habitans par m. c. g., proportion très avantageuse. On comptait 170,692 habitations, dont 8,345 maisons dans 18 villes, 22,489 maisons dans 106 bourgades, et 139,858 cabanes dans 1,885 villages.

Nous avons peu de chose à dire de l'industrie qui règne en Podolie : elle est presque nulle et ne fournit même pas suffisamment aux besoins domestiques. On fabrique un peu de draps, on prépare le cuir et la potasse et on exploite le salpêtre; en 1808, on comptait 33 fabriques, et en 1830 il y en avait 44, avec seulement 750 ouvriers. Mais la distillation de l'eau-de-vie était très considérable.

Le commerce est entre les mains des Juifs qui accaparent le blé pour le transporter à Odessa et qui conduisent le bétail à Brody et jusqu'en Allemagne; les distilleries d'eau-de-vie leur appartiennent aussi en grande partie.

Pour l'instruction publique, la Podolie dépendait autrefois, avec la Volynie, de l'arrondissement universitaire de Vilna; mais ces deux gouvernemens ressortissent maintenant de l'université de Saint-Vladimir récemment fondée à Kief et ouverte le 15 (27) juillet 1834. Le tableau de 1832 ne fait pas connaître le nombre des écoles et celui des élèves, à cause de la réorganisation à laquelle les premières étaient soumises; mais en 1825, on comptait 49 établissemens, dont 4 privés, avec 102 maîtres et 2,544 élèves dont 55 filles. En 1831, on comptait de plus 7 écoles ecclésiastiques grecques, avec 23 maîtres et 989 élèves; et en 1833, dans le diocèse catholique, 21 écoles; mais comme nous ne connaissons pas le nombre de leurs élèves ni de ceux des écoles juives, arméniennes et autres, nous ne pouvons établir aucune proportion. Il n'y avait en Podolie d'autre imprimerie que celle de la couronne.

Au culte grec appartient la grande majorité des habitans; l'éparchie *de Podolie et de Bratslaf*, érigée en 1799, est de 2e classe et a son siège dans le chef-lieu où réside en outre un évêque catholique, au diocèse duquel appartiennent 85 églises dont une cathédrale, et dont le siège fut fondé à Kaménietz en 1375, ou suivant d'autres en 1339: on en trouve l'histoire dans le livre de Marczynski, t. I, p. 113 *sqq.* Dans le diocèse grec, on comptait, en 1830, 9 couvens dont 2 de femmes et 1,539 églises dont 11 cathédrales. En 1822, il n'y avait pour les protestans qu'un seul pasteur, mais beaucoup de rabbins pour les Juifs.

La Podolie est l'un des 10 gouvernemens privilégiés tant par rapport à l'administration judiciaire qu'au monopole de l'eau-de-vie. Son état est de 62,623 roubles; son revenu, évalué pour l'année 1810 à 2,120,000 roubles, doit être aujourd'hui bien plus considérable. Avec la Volynie, il dépend du gouvernement militaire de Kief.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Kaménietz-Podolsk, Ouchitsa, Moghilef, Iampol, Olgopol, Balta, Gaïcine, Bratslaf, Vinnitsa, Litine, Lititchef et Proskourof.

Le district assez montagneux et traversé par la ramification des Karpaths appelée Miodoborski, où se trouve le chef-lieu du gouvernement, est situé dans sa partie la plus occidentale, entre la Bessarabie au sud, et la Galicie à l'ouest. Ce chef-lieu est KAMÉNIETZ,

surnommé *Podolski* ou de Podolie, pour le distinguer du Kaménietz Litefski de la Polésie. Il est à 1,314 verstes de Moscou, à 1,523 de Pétersbourg, par 48° 40′ 30″ de lat. et 44° 14′ 25″ de longitude. Il mérite bien son nom dérivé de *kamenh*, la pierre, car il est bâti sur des rochers escarpés au-dessus du Smotrytch, affluent du Dniestr. La ville même se rapproche de la rivière, mais la citadelle (*zamek*) qui la domine est sur une montagne; sa position naturellement forte pourrait être rendue imprenable par l'art, si elle n'était dominée à son tour par une autre montagne plus élevée. Néanmoins Kaménietz, principal boulevard de la Pologne du côté de la Turquie, passait autrefois pour une forteresse de première classe. Défendue par sa citadelle et par le fort de la Trinité, la ville était en outre entourée d'un fossé et de remparts; mais en 1812, dit M. Chodzko, les fortifications furent détruites par ordre du gouvernement russe.

Ce fut en 1331, alors que la Podolie fut arrachée aux Tatars par les armes victorieuses du grand-prince Olgherd, que les princes Koryatovitch fondèrent Kaménietz à l'extrême frontière des possessions lithuaniennes. On le fortifia presque aussitôt, et, en 1374, la ville reçut ses premiers priviléges. Des Polonais, des Russes et des Arméniens, vinrent s'y établir. Réuni à la Pologne, Kaménietz resta constamment au pouvoir de la république, si ce n'est de 1672 à 1699 où les Ottomans en furent maîtres. En 1793, les Russes s'en emparèrent.

La ville, tortueuse et irrégulièrement bâtie, offre cependant des édifices très remarquables. On cite surtout la cathédrale à l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, monument d'architecture gothique, dont la façade a été restaurée vers le milieu du dernier siècle; à l'intérieur 150 colonnes règnent autour de la nef, et les autels sont au nombre de 15. Près de l'église s'élève une colonne surmontée de la statue de Jésus-Christ. L'église des Dominicains remonte à l'année 1360; elle fut alors bâtie en bois par les Koryatovitch, dit M. Marczynski (t. 1, p. 184); mais lorsque les Turcs eurent été expulsés de la ville par Michel Potocki, elle fut reconstruite en pierre. Les catholiques ont en tout 5 églises; les grecs en ont 4 et les arméniens 1, assez belle et qui fut terminée en 1767. Les catholiques ont aussi plusieurs couvens. On comptait, en 1822, 600 maisons et 8,000 habitans, dont les juifs formaient à-peu-près la moitié; le rapport officiel de 1830 porte la population jusqu'à 15,599 individus, mais nous craignons qu'il n'y ait encore là beaucoup d'exagération.

Le district d'Ouchitza sépare le district que nous quittons de celui

de Moghilef (pol. *Mohylof*), qui est plus au sud-est. La quantité des nobles dans tous ces districts est prodigieuse, et pour en donner une idée, nous dirons qu'en 1822, il y en avait 4,198 du sexe mâle dans le district de Moghilef, et qu'ils possédaient 27,411 individus mâles avec 29,315 du sexe féminin. Moghilef, sur le Dniéstr, est à 132 verstes du chef-lieu; la ville est bâtie sur une montagne et environnée de hauteurs. Autrefois il s'y faisait un grand commerce auquel prenaient part les Polonais, les Arméniens, les Grecs, les Valaques et les Juifs. Il y avait un bureau de douane et une quarantaine, d'abord contre l'empire ottoman et ensuite contre la Bessarabie. Moghilef, ville de près de 7,000 habitans, dont beaucoup de Juifs, est le siége d'un évêché arménien. Dans le même district, mais plus au nord et à 173 verstes du chef-lieu, est la ville de *Bar*, fameuse dans l'histoire par la confédération formée en 1768, à l'instigation des Pulawski (1). Elle est située sur la rivière de Row et portait elle-même ce nom jusqu'au règne de Sigismond Ier, qui donna Row à sa femme Bone, laquelle, en l'honneur de son lieu natal (Bari), changea ce nom en Bar; le château qu'elle y fit bâtir appartient aujourd'hui à un noble appelé Gutkowski. Les districts de Iampol et d'Olgopol où l'on entre en avançant toujours vers le sud-est, n'offrent rien de remarquable : dans le premier s'étendent les vastes possessions des prince Czetwertynski. Balta, à 358 verstes de Kaménietz, est le chef-lieu du district à-la-fois le plus méridional et le plus oriental. Ce district, traversé par le Boug et dont une portion considérable appartient à diverses branches des Potocki et à la famille du comte Rzewuski, dernier hetmân de la couronne de Pologne, est montagneux le long du Dniéstr, et plat vers la limite du gouvernement de Kief. Autrefois la ville, située sur l'extrême frontière du royaume, était divisée en deux parties, dont l'une, *Jozefgrod*, appartenait aux princes Lubomirski et à la Pologne, l'autre, *Balta*, aux Tatars ou à la Turquie; aujourd'hui même le faubourg de Balta, séparé de la ville par la Kodyma et par une espèce de lac qu'elle forme en cet endroit, est dans le gouvernement de Kherson. Toute cette portion orientale de la Podolie, avec le district d'Oumân, gouvernement de Kief, formait jadis le palatinat de Braclaw (lisez Bratzlaf), dont la principale ville n'est plus maintenant qu'un chef-lieu de district. On en appelait *pobérézé* ou la côte la partie qui longeait le Dniéstr. Bratzlaf (pol.

(1) Voyez dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. III, l'art. Bar (*confédération de*), par M. Théodore Morawski.

Braclaw), sur le Boug et à 237 verstes de Kamenietz, n'est pas moins ancien que cette dernière ville, et est entouré d'un fossé et d'un rempart. C'est du reste un endroit insignifiant, dont les cabanes en bois ont plusieurs fois été consumées par des incendies et ont pu sans peine être déplacées quand Bratslaf, cessant d'être le siège d'une voiévodie et d'un évêque, est tombé dans la nullité. On y voit une église en bois très ancienne. Deux autres endroits de ce district méritent d'être cités : ils appartiennent à la famille des comtes Pototzki. *Toultchine*, au sud de Bratslaf, sur la Selnitza, est une petite ville qui fut jadis commerçante et mieux peuplée. Les comtes Pototski y possèdent un magnifique château avec de vastes jardins, où l'on voit deux monumens, l'un élevé en mémoire de la confédération de Targovitza (voir p. 459), dont Stanislas Félix Pototzki fut maréchal, l'autre en l'honneur du séjour que le roi Stanislas-Auguste fit en 1787 dans ce château. *Niémirof*, qu'il ne faut pas confondre avec la ville polonaise du même nom sur le Boug occidental, est une petite ville dont le comte Vincent Pototzki avait fait autrefois un temple des arts; en 1737, un traité y fut conclu entre la Russie, l'Autriche et la Turquie. Le même comte Pototzki y avait fait bâtir un temple luthérien que le feu a consumé en 1811. Les autres districts n'offrent rien de remarquable; nous ajouterons seulement que les divisions de Hassel sont encore inexactes quant à ces lieux.

28° Gouvernement de Volynie.

C'est l'ancien palatinat polonais du même nom, plus quelques portions de l'ancien palatinat de Kiiow, enclavées maintenant dans les districts de Jitomir et d'Ovroutch. Démembrée du royaume de Pologne en 1793 et, plus complètement en 1795, la Volynie fut organisée en gouvernement russe l'an 1796, en conservant son ancien nom.

On ne sait pas au juste d'où il faut dériver ce nom de *Volynsk* ou Volynie; mais il est certain qu'il remonte très haut dans l'histoire. On le trouve déjà à l'année 1017; à l'année 1136, Nicon parle d'un Volodimir ou Vladimir *Volinski*, et à l'année 1138 il est question des habitans de cette ville et de *tous les Volyniens* (1). Dlugosz (t I, p. 18) dérive le nom d'un ancien fort de Volyne, situé dans la Podolie septentrionale, à l'endroit où l'Outchef se jette dans le Boug. Le nom

(1) Voyez Engel, *Geschichte von Halitsch und Wladimir*, p. 490, dans la note.

de ce fort peut avoir eu une signification quelconque et nous aimerions mieux l'attribuer même au hasard que d'admettre avec Naruszewicz (1) qu'il y ait eu, sur le Boug, un peuple appelé *Wolhaniens (Wolyncy)*, émigré des contrées situées au-delà du Volga et qui, en venant camper dans le pays qui nous occupe, aurait pris le nom du grand fleuve de sa patrie. Incontestablement ce territoire faisait partie de l'empire de Vladimir-le-Grand; Boleslaf-le-Grand s'en empara, il est vrai, en 1018, mais pour peu de temps; et quoique Boleslaf II se fût encore une fois fait céder cette province par son oncle, obligé de lui payer cher les secours qu'il en recevait, il n'est pas exact de dire, comme fait M. Chodzko, que depuis cette époque la Volynie fut vassale de la Pologne (2). Les principautés auxquelles le partage de l'empire fait par saint Vladimir avait donné lieu, celles de Vladimir et de Loutsk, se maintinrent, mais en se réunissant en une seule; et si cette indépendance fut souvent compromise par la suite, cela vint de la part de Kief aussi bien que de celle des Polonais. Toutefois successivement occupée par les Tatars et par les Lithuaniens, la Volynie finit par échoir à la Pologne, dont en 1569 elle devint un palatinat. Malheureusement la république ne sut pas la défendre contre les invasions des premiers qui, en 1618, ravagèrent une dernière fois tout le pays.

Ce gouvernement est borné au nord par ceux de Grodno et de Minsk, à l'est par celui de Kief, au sud encore par Kief et par la Podolie, à l'ouest par la Galicie et par le royaume de Pologne. Il a, suivant le calcul fait sur la carte de Reymann, 1,394 m. c. g. ou 68,380 verstes carrées; ce nombre est réduit par M. Plater à 1,100 m. c. g. Nous adoptons le chiffre de M. Arsénief qui l'élève à 1,300.

En général le sol de la Volynie est très fertile : il est recouvert pour la plupart d'un mélange de terre glaise ou d'argile, de marne, de sable et de terre végétale, dans une proportion avantageuse. Toutefois il est assez inégal : le nord diffère essentiellement de la partie méridionale; car tandis que celle-ci est élevée, coupée par de charmantes collines, parsemée de rocs de granit et de monticules

(1) Voir le *Tableau de la Pologne*, par Malte-Brun et M. Chodzko, I, p. 435.

(2) *Tableau de la Pologne*, t. I, p. 436. L'historien Dlugosz dit à l'année 1080, et Cromer répète que : *Jam Russiae principes imperium detrectabant*, et en 1094, il se forma dans la Russie-Rouge ou tchervonne, trois principautés indépendantes : Vladimir avec Loutsk en Volynie, Pérémouichl et *Terébovl*, appelé depuis cette époque Galitch.

crayeux, l'autre, surtout le long du Goryne et du Sloutch, offre beaucoup de tourbières et de marécages. Les hauteurs proviennent de ces mêmes ramifications des Karpaths que nous avons déjà rencontrées dans la Podolie : suffisantes pour donner au pays un aspect varié, elles n'atteignent pourtant nulle part 300 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Dans les districts méridionaux de Krémenets et de Starokonstantinof, elles forment un plateau élevé auquel M. Eichwald donne le nom d'Avratyne et qu'il regarde comme le point le plus élevé de la Volynie; et néanmoins, dit-il, il est plein de marécages. Ce plateau s'étend d'Avratyne à Biéloserka (du nord au sud-ouest) sur une longueur d'un degré environ; mais il a peu de largeur. « On peut juger de son importance, ajoute M. Eichwald, quand on sait qu'il forme un point de partage entre la mer Baltique et la mer Noire; que de son escarpement septentrional les fleuves coulent à la première et que de sa pente méridionale, ils descendent vers la seconde; ces derniers sont en plus grand nombre et plus considérables. Ainsi à l'ouest d'Alexinetz le Boug polonais a sa source : il se réunit à la Vistule et se décharge par conséquent dans la Baltique; et au nord le Styr, le Goryne, le Sloutch vont rejoindre le Pripett. Au sud au contraire on voit descendre du plateau toutes les rivières qui se jettent dans le Dniestr par son côté gauche et qui sont par conséquent tributaires de la mer Noire, comme le Zbroutch, le Smotrytch et l'Ouchitza, et à l'est se trouve la source du Boug (russe) et du Bojek qui s'y réunit aussitôt, après avoir coulé dans un lit de granit égal au sien » (1). Les eaux qu'on vient de nommer sont les plus considérables de la province qui manque d'un grand fleuve : il faut y ajouter l'Ouborth qui coule aussi vers le nord et l'Oucha et le Téteref qui se dirigent à l'est, le premier pour rejoindre le Pripett avant son confluent avec le Dnièpr, l'autre pour se décharger directement dans celui-ci. Les lacs assez abondans vers l'ouest, surtout aux alentours de Rovno et de Doubno, sont presque tous petits. On ne tire encore aucun parti des eaux minérales : cependant il y en a sur le Goryne, près de Zaslaf, d'une chaleur de 9 1/2 degrés Réaumur (2). Le climat de la Volynie est

(1) *Naturhistorische Skizze von Lithauen, Volhynien und Podolien*, p. 3. cf. page 103.

(2) Nous empruntons presque tous ces détails au livre allemand de M. Eichwald, en regrettant de ne connaître que par la citation de Hassel et de Malte-Brun, l'*Aperçu général statistique et physique de la Volhynie et de l'Ucraine*, St. Pétersb., 1804, in-8°.

doux et égal : l'air est salubre; on ne connaît guère de maladies endémiques. Les sauterelles ravagent de temps à autre ce gouvernement non moins que ceux de la Petite-Russie.

L'agriculture, principale source de bien-être pour ses habitans, est encore peu avancée : on trouve ici la même incurie, la même routine, les mêmes instrumens imparfaits que dans les autres provinces polonaises. La nature multiplierait ses richesses si le travail de l'homme l'aidait davantage. Cependant la Volynie produit des grains de toute espèce et en abondance; son froment est, dit-on, le plus pesant et le plus farineux de toute la Pologne; la récolte s'élève, année commune, à plus de 4 millions de tchetvertes; la consommation laisse un excédant d'environ 800,000 tchetvertes. On cultive en outre beaucoup de chanvre et de lin. Le jardinage est négligé, si ce n'est autour des habitations des nobles, et la culture des arbres fruitiers réclamerait aussi plus de soins; la vigne ne prospère pas encore dans ce pays; mais les pâturages y sont gras et abondans surtout dans le sol fortement délayé du nord. Les bois couvrent de vastes étendues, quoique la couronne n'en possède que 44,756 déciatines : ils se composent de pins et de sapins, de chênes, de hêtres, de tilleuls, etc. Ces forêts renferment du gibier et des bêtes fauves, mais en petit nombre. L'éducation des bestiaux est florissante et fournit à l'exportation : les bœufs sont beaux et s'engraissent rapidement; le cheval, de race polonaise, est d'une taille un peu plus grande que les autres de cette race; les moutons, les cochons, la volaille sont en grand nombre, et l'on élève une quantité d'abeilles dont le miel est excellent. La pêche est assez productive. Enfin le règne minéral fournit du fer limoneux, des pierres meulières, de la terre de faïence, du salpêtre et des pierres à feu.

La population de la Volynie appartient à cette nuance qu'on a désignée sous le nom de Roussniaks, et qui, quoique évidemment russe, n'est bien comprise ni parmi les Petits-Russes, ni parmi les Grands-Russes. La noblesse et quelques habitans des villes sont Polonais; 40,000 Juifs sont mêlés à ces deux élémens, et l'on trouve en outre quelques Grands-Russes, Bohémiens, Tatars, Moldaves et Allemands. Le total s'élevait lors de la révision de 1796 à 1,076,427 individus, et quoique M. Ziablofski l'eût porté pour 1812 déjà à 1,312,845, M. Arsénief ne compte en 1830 que 1,200,000 individus. M. Plater en compte 1,300,000 et ce chiffre nous paraît le plus probable. Quoique les grecs orthodoxes soient en grande majorité, nous ne donnons pas les listes du saint-synode sur le mouvement de la population, à cause du grand

nombre de catholiques et d'uniates qu'elle comprend; mais ces listes ne pourraient que confirmer notre évaluation, dont il résulte une population relative de 1,000 habitans par m.c.g. On comptait, en 1796, 12 villes, 127 petites villes et bourgades, 2,591 villages et près de 180,000 feux.

Quoique surtout agricole, la Volynie se distingue parmi toutes les provinces démembrées de la Pologne par son industrie : non-seulement on s'y livre dans les villages, les femmes en tricotant, filant, tissant, les hommes en préparant la potasse, la poix, le goudron et les charbons, mais aussi le nombre des fabriques proprement dites qui était de 67 en 1808 s'élève aujourd'hui à 211, avec 5,720 ouvriers. Ces fabriques fournissent du drap, des peaux, de la verrerie, de la faïence, du papier, etc.

Le commerce est surtout entre les mains des Juifs et se fait par terre : le Dnièpr étant le seul fleuve navigable à portée. Berditchef, Doubno, Ostrog, sont les principales places de ce commerce qui consiste en blé, en farine, en bestiaux, en peaux, en cire et en miel, en laine et autres objets d'exportation.

Pour l'instruction publique la Volynie, comme la Podolie, a longtemps dépendu de l'université de Vilna et elle avait un centre littéraire au gymnase ou lycée de Kréménetz maintenant fermé. Désormais elle fait partie de l'arrondissement de l'université de Saint-Vladimir à Kief. Ses écoles étant en réorganisation, on n'a pas indiqué leur nombre dans le tableau de 1832 où il est seulement question de 127 maîtres et employés. Mais en 1824 on comptait, dans 64 établissemens, 216 maîtres et employés et 3,637 élèves, dont 116 filles. Le clergé grec entretenait, en 1832, 7 écoles avec 19 maîtres et 1,131 élèves, et le clergé catholique du diocèse de Loutsk avait, en 1833, 31 écoles et un nombre d'élèves que le *Rapport du ministre de l'intérieur* n'indique pas. En conséquence, l'instruction publique nous paraît être recherchée dans ce gouvernement, mais nous n'osons pas indiquer pour le moment la population relative des écoles. Outre l'imprimerie de la couronne, il existait 6 imprimeries et 1 lithographie appartenant à des particuliers. Les lumières sont ici répandues; mais ce qui en arrête le développement, c'est qu'elles semblent être plus favorables à la cause polonaise qu'à la cause nationale.

L'éparchie *de Volynie et de Jitomir* est de 3e classe; l'évêque ou l'archevêque a son siège à Jitomir; anciennement il résidait à Vladimir (par ex. en 1229) et ensuite à Ostrog, ville russe illustrée au moyen âge par une noble famille princière de ce nom. On y compte 1,329 églises dont 12 cathédrales et 3 couvens dont un de femmes. Les catholiques

appartiennent au diocèse de *Loutsk* qui embrasse 94 églises dont 3 cathédrales. Les uniates ont aussi quelques églises et couvens, et les juifs des synagogues.

Le gouvernement de Volynie est du nombre de ceux qui ont conservé une partie de leur ancienne organisation : le statut lithuanien y est encore en vigueur. On en évaluait, en 1810, le revenu à 1,563,000 roubles, somme sans doute trop faible, et l'état a été primitivement fixé à 62,632 roub. Nous avons dit que la Volynie et la Podolie dépendaient du gouverneur militaire et général de Kief.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Jitomir, Ovroutch, Novgrad-Volynsk, Staro-Konstantinof, Zaslaf, Ostrog, Krémérets, Doubno, Rovno, Loutsk, Vladimir et Kovel.

Jitomir (pol. *Zitomierz*), autrefois une ville de district (*powiat*) de la voïévodie de Kiiow, est maintenant le chef-lieu du gouvernement. Cette ville, située sur le Tétéref, est à 1,040 verstes de Moscou et à 1,250 de Saint-Pétersbourg, par 50° 15' 26" de long. et 46° 20' 21" de lat. Sous le régime polonais, quoique siège d'une diétine, elle était insignifiante ; aujourd'hui on lui donne 11,430 habitans. Ils font un commerce assez considérable avec la Galicie, la Hongrie et la Valachie. *Berditchef*, à 47 verstes de là, vers le sud, et sur les confins du gouvernement avec celui de Kief, est une ville sale et remplie de Juifs, mais considérable et où il règne beaucoup d'activité. Sa foire, dite *Onoufriefskaïa*, est très fréquentée ; en 1832 on y a apporté des marchandises russes pour 3,108,755 r., des marchandises européennes et des denrées coloniales pour 1,518,195 r., et des marchandises asiatiques pour 347,000 r. ; de plus, pour 710,000 r. de chevaux et pour 150,000 r. de gros bétail. La petite ville de *Tchernikhôf* ne doit pas être confondue avec Tchernigof, chef-lieu de gouvernement.

Dans le district voisin de Novgrad-Volynsk, dont le chef-lieu est de création nouvelle, nous ne citerons que *Romanof*, à cause de la magnifique terre de la famille Iliinski, riche en beaux tableaux et en curiosités de toute espèce, et de l'hospice des sourds-muets que les comtes y entretiennent (1). Zaslaf, à 204 verstes à l'ouest de Jitomir, appartient aux princes Sangouschko, et a donné son nom à la famille depuis long-temps éteinte des princes Zaslafski. Cette ville sur le Goryne, a environ 4,500 habitans. Ostrog est à une faible distance du Goryne, plus au nord, à 173 lieues du chef-lieu. Cette ville

(1) Storch, *Russland unter Alexander I*, t. VII, p. 415, et t. VIII, livr. XXIV, page 85.

ancienne, célèbre parce que de bonne heure une typographie russe y fut établie, et que de ses presses sortit la première Bible complète imprimée dans la même langue, en 1581, a reçu encore plus d'éclat par les princes qui en portèrent le nom et dont l'illustre famille s'éteignit en 1673. Les Sangouschko, dont les vastes domaines couvrent une grande partie de ces districts, héritèrent de leur immense majorat (*ordynacya*). Ostrog se divise en vieille et en nouvelle ville et l'on voit encore les restes de l'ancien château fort. Parmi ses habitans (environ 4,500), les Juifs sont très nombreux.

Le district de Kréménetz, d'un sol fortement ondulé, touche à la Galicie. KRÉMÉNETZ (pol. *Krzemieniec*), sur l'Ikva, est à 284 verstes de Jitomir. C'est une ville ancienne avec une citadelle bâtie sur une haute montagne, et qui date du temps où Kréménetz dépendait de la principauté de Vladimir. C'est sans doute aux rochers de cette hauteur que Kréménetz doit son nom. Les Mongols qui assiégèrent ce château, en 1240, ne réussirent pas à le prendre. Plus tard, au XVe siècle, il fut fortifié suivant les règles de l'art. Quant à la ville, elle est entourée de montagnes en forme d'amphithéâtre; ses maisons sont chétives et sa population n'excède pas 2,500 âmes. Mais ce qui lui donnait de l'importance, ce fut le lycée que Thadée Czacki (lisez Tchatski) y avait fondé vers 1805, tant de ses propres moyens qu'avec le produit d'une quête dont il s'était chargé. Dans ce lycée, ou gymnase académique, on enseignait le droit, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les langues anciennes et modernes, les arts d'agrément, etc. Czacki acheta la bibliothèque du roi Stanislas-Auguste, de 16,580 volumes, et la donna à son lycée, qu'il enrichit aussi d'un cabinet de médailles et d'antiquités. Il ouvrit en outre, à Kréménetz, des écoles pour former des mécaniciens, des géomètres, des organistes, des jardiniers, des instituteurs primaires dans les villages; il fonda un observatoire, une imprimerie, un cabinet de physique, un jardin botanique, etc.; puis des pensionnats de demoiselles et plusieurs autres établissemens d'une haute utilité. Mais ce lycée ou gymnase, centre de lumières pour la Volynie, a été supprimé après la dernière révolution arrivée en Pologne, et ses collections seront sans doute réunies en partie à l'université de Kief. Dans le district se trouvent encore *Vischnévietz*, bourg qui a donné son nom aux princes Wisniowiecki, et *Radzivilof*, grand bureau de douane, dont le manque d'espace nous empêche de faire connaître le mouvement annuel d'exportation et d'importation. DOUBNO, à 233 verstes de Jitomir, est une ville étroite, tortueuse et sans pavé, ap-

partenant aux princes Louboumirski. Autrefois les *contrats*, transférés depuis à Kief, y réunissaient pendant huit jours la noblesse polonaise. Loutsk, sur le Styr, à 282 verstes du chef-lieu, est une ville ancienne, bâtie sous Vladimir-le-Grand, qui eut d'abord ses princes particuliers, et qui obéit dans la suite à ceux de Vladimir. Elle est le siège d'un évêque catholique et l'était aussi long-temps d'un évêque grec uniate. Un gymnase y fut ouvert en 1832. Les maisons sont en bois, mais il y a aussi un château muré. Parmi ses 2,500 habitans, les Juifs sont en grand nombre. Enfin, Vladimir en Volynie (pol. *Wlodzimierz*), à 352 verstes du chef-lieu, est une petite ville presque entièrement peuplée de Juifs, mais jadis importante comme capitale d'une principauté et comme siège d'un vaste diocèse. On assure qu'elle a été fondée en 992 par Vladimir-le-Grand; mais c'est de Vladimir-Souzdal que Nestor parle à cette année. Cependant il en est question dans le partage que ce prince fit de ses états avant sa mort, partage en vertu duquel Vladimir devint une principauté apanagée qui fit ensuite retour à Kief et redevint, en 1078, une principauté à-peu-près indépendante, dont Loutsk fit partie après 1170, et probablement Khelm. C'est de ce Vladimir ou Volodimir qu'est dérivé le nom de Lodomérie qui est dans le titre de l'empereur d'Autriche, roi de Galicie. Le manque d'espace nous interdit les détails : nous renvoyons le lecteur à Karamzine et à Engel (p. 418 et 441). (1)

(1) Pour terminer notre tableau de la Russie-Rouge, nous aurions à parler encore du territoire des villes tchervonnes et de Khelm; puis de Pérémouichl ou Przemysl, ville et château sur la Save, et de Zvénigorod, deux principautés apanagées russes; de Galitch, plus anciennement Térébovl, qui eut des princes depuis 1137, et auquel la famille de Volodar donna tant d'éclat et de puissance; en un mot, de tout le palatinat ci-devant polonais de Russie ou de Léopol, avec la Pokutie qui y est enclavée; mais ce serait franchir les limites que nous nous sommes tracées, Khelm appartenant au royaume de Pologne, et le palatinat de Russie formant, avec une partie considérable de la Petite-Pologne, le royaume autrichien de Galicie. Qu'il nous suffise ici de constater que la Russie primitive s'étendait jusqu'au San, affluent de la Vistule; que les villes de Galitch, Pérémouichl, Lvof ou Léopol, ont eu pour fondateurs des princes russes, et que la langue que nous avons appelée roussniaque règne dans les deux tiers du royaume actuel de Galicie. L'histoire de cette région appartient donc à celle de la Russie : c'est un fait que la domination polonaise n'a pu faire oublier entièrement, de même qu'elle n'a pu extirper le culte grec que saint Vladimir y avait porté. L'histoire de Galitch mériterait bien d'être traitée à part, comme l'a fait Engel en allemand, mais d'une manière par trop fastidieuse, et sous l'influence d'une prétendue philosophie qui sied mal à l'historien.

CHAPITRE V.

LES POLONAIS. — ANCIEN ROYAUME DE POLOGNE.

Toutes les provinces décrites jusqu'ici sont occupées par une population uniforme et compacte qui, malgré de légères nuances dans le langage, appartient à une seule et même famille que nous avons désignée sous le nom des Slaves orientaux ou aussi *postérieurs*, famille à laquelle des conquérans scandinaves, fondateurs d'une monarchie aujourd'hui vieille de près de mille ans, ont attaché le nom de Russes ou Rosses. Mais à cette famille, caractérisée par un nom importé du dehors et auparavant inconnu parmi les Slaves, une autre branche de la souche slavonne se rattache, celle des Polonais, que nous avons fréquemment rencontrée au milieu de la population dominante, mais dont le nom, comme les mœurs, comme la langue, comme le sang, a conservé toute sa pureté slavonne. Ces autres Slaves, plus occidentaux et que nous pourrions appeler *antérieurs*, nous ne les avons vus jusqu'ici qu'en pays conquis, sur un sol où ils régnaient jadis en vertu du droit du plus fort, mais que ce même droit a depuis restitué à ses plus anciens possesseurs; nous les avons vus maîtres déchus d'une terre étrangère, parmi de nombreux sujets différant d'eux et par la langue, et par la religion, et par les traditions historiques; et ces provinces nous offraient ainsi deux élémens assez bien diversifiés pour laisser voir côte à côte deux nations, assez semblables pour trahir involontairement leur commune origine. C'est comme élément intrus que les Polonais se sont montrés à nous jusque-là : il est temps de les contempler sur leur propre sol, au centre de leur ancienne puissance, sur le bruyant théâtre de leur orageuse liberté.

Ce n'est pas qu'aucune fraction de la terre polonaise proprement dite, si ce n'est peut-être Bélostok ou l'ancienne Podlakhie, soit com-

prise dans les limites du colosse où s'est fondue, où se fondra peut-être de plus en plus, l'ancienne monarchie des Piasts et des Jagellons, et le défaut d'espace nous interdit d'aborder la description de la Pologne véritable, partagée aujourd'hui entre diverses puissances, ou même seulement le royaume actuel qui en perpétue le nom, glorieux débris d'une nation vaillante, mais tombée sous la loi d'un vainqueur. A ce titre donc, nous n'aurions pas à nous occuper des Polonais; mais il manquerait quelque chose à notre tableau s'il fallait en exclure ce peuple rival du peuple russe qui a finalement succombé dans leur long duel, mais dont partout on rencontre encore les influences et les prétentions. Dès les plus anciens temps, quelques-unes des contrées que nous venons de parcourir étaient litigieuses entre ces Slaves rivaux : quoique primitivement russes, elles sont tombées et restées pendant plusieurs siècles sous la domination polonaise à laquelle elles ont été soustraites seulement au temps de nos pères; dans ces contrées, l'histoire de Pologne se croise avec celle de Russie, de manière à produire des complications et à créer des embarras tels qu'un étranger, nous ne dirons pas indifférent, mais neutre, peut seul les débrouiller. En Podolie, en Volynie, à Kief, à Vitebsk, à Polotsk, nous avons déjà vu *les Polonais :* maintenant cherchons au moins du regard *la Pologne*, et montrons à la Russie dans cette rivale vaincue, mais encore fière, déchue de sa force, mais puissante par ses seuls souvenirs, une sœur aînée que ses malheurs rendent respectable autant que sa grandeur passée la faisait craindre, et qui l'a devancée dans la culture des sciences et des arts, dans la voie des conquêtes, dans les jouissances du luxe et des raffinemens, et qui par son exemple peut tous les jours lui apprendre sur quelles vertus se fonde la grandeur des états, et par quelles fautes ils retombent dans la nullité.

En passant en revue toutes les branches de la nombreuse famille des Slaves nous avons reconnu (p. 6), au nord des Karpaths, les Khrobates ou Khorpates auxquels ces montagnes doivent leur nom, et plus loin, sur la Varta, les Lièkhs ou Lakites qui paraissent avoir attaché le leur à la Pod-lakhie. Tels sont les premiers Slaves habitant le pays appelé alors *Liékhie*, mais qui prit le nom de *Polska*, Pologne, lorsque les Polènes eurent quitté leurs anciens sièges entre le Boug et le Dniépr pour succéder à des tribus congénères et voisines qui débordaient sur la Germanie, dans la contrée comprise entre le Boug, la Vistule et les monts Karpaths. Le nom des Polènes était dérivé de *polé*, la plaine; ce même nom convenait au pays où ils allèrent se fixer et ils le lui donnèrent, soit à cause de cette

ance, soit pour l'appeler d'après eux-mêmes. Dans ces Slaves-les Polonais reconnaissent leurs ancêtres.
rivèrent dans leurs demeures nouvelles sous des conditions ières dont l'influence se fait sentir à travers toute l'histoire logne et que la Russie a subies à un plus haut degré encore. ui les recevait était une terre vierge, sans villes, sans lois, un tempérament pour la barbarie qu'ils y apportaient. Là tianisme n'avait point encore répandu sa douce lumière et clergé sorti d'une classe asservie ne protégeait, comme en comme en Espagne, les faibles contre les forts, les vaincus eurs maîtres ; le droit romain n'avait pu pénétrer dans ces : révéler à une nation neuve et inculte des secrets de civilisa- le contact peut donner en un clin-d'œil, mais qui sans lui nt à haut prix et par des siècles d'efforts. Enfin, maîtresse que personne ne lui avait disputé, cette nation n'a point sa force dans les savantes combinaisons de la féodalité, haîne de droits et de devoirs balancés, ayant presque autant e-poids que d'anneaux (1), » ni puisé des sentimens généreux qualités chevaleresques qu'enfantent chez le guerrier la con- n sa force et l'orgueil de la liberté tempérés par les com- iens d'une loi d'amour, de charité et d'abnégation de soi. à cela que l'absence de villes importantes, d'un centre d'in- n'a point répandu dans les campagnes les richesses qui émanci- qui élèvent ; que le commerce même n'a pu prendre beaucoup dans une région méditerranée, couverte de forêts et dont les n'ont pas toujours su se maintenir dans la possession des em- res de leurs fleuves ; qu'à défaut du commerce et de l'industrie, r des armes a été le seul en honneur, que les guerriers étaient ue tout était à eux, qu'entre cette classe et celle des colons qui ient pour eux la terre jamais une bourgeoisie indigène n'a rmer. Toute l'histoire de Pologne est en germe dans ces ré- . Mais revenons à la première origine de l'état.

ne parlerons pas de la fable des trois frères Lekh, Tchekh, s : cependant c'est au règne du premier que les anciennes ns rapportent la fondation de Gnezna, la plus ancienne ville e. Voyant un nid (*gniazdo*) d'aiglons blancs il s'écria : Faisons nid ! De là le nom de la nouvelle ville. On fonda ensuite et Kalisch. Krakovie ne fut construite qu'au VIIIe siècle et

lvandy, *Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski*, t. I, p. 30.

pour remplir l'intervalle depuis le VIe, la tradition nomme une série de rois appelés ou Lekh ou Krak. Cependant la monarchie était encore loin de prendre le dessus : une aristocratie puissante et peu nombreuse, qui s'était élevée sur la ruine de l'ancienne égalité slavonne lui disputait le pouvoir, et en effet souvent il tomba des mains du roi dans celles des douze *voiévodes*, mot qu'on a traduit par *palatins* et qui signifie chefs à la guerre. Les règnes de la vierge Vanda, de Prémislaf, des Popiel et des premiers Piast n'ont rien d'historique : toutefois ces derniers attachèrent leur nom à la première dynastie (840), et le mot Piast fut même employé dans la suite pour désigner tous les rois indigènes. A cette époque le nom de Pologne n'était point encore en usage : malgré ses nouveaux habitans, le pays s'appelait toujours Liékhie, et ce n'est que vers la fin du Xe siècle que Ditmar de Mersebourg donne à Miétchislaf la qualité de *duc des Polènes*; au XIIe le nom actuel l'emporta. C'est aussi sous Miétchislaf que l'état fondé par cette tribu commença à prendre plus de consistance. Elle avait devant elle, vers l'Allemagne ou l'empire des Francs, la Grande-Servie et la Grande-Moravie, royaumes vénèdes ou slavons qui la séparaient de la civilisation romaine greffée sur de jeunes peuples naguère barbares, et du christianisme qui devait achever d'en adoucir les mœurs. La Grande-Moravie embrassait la Moravie actuelle, la Bohême méridionale, l'Autriche et ce qu'on appelle chez les modernes la Galicie, mais qui portait alors le nom de Grande-Khrobatie ou de Khrobatie-Rouge (car Galitch n'existait pas encore); envahi par les Avares, entamé par Charlemagne, cet état slavon s'affaiblit par degrés et fut entièrement démembré au commencement du Xe siècle. Les Polènes s'emparèrent de la Khrobatie-Blanche, et, partis du territoire de Kief, ils s'avancèrent ainsi de plus en plus vers l'occident et devinrent dans le pays la tribu dominante : le nom des Liékhs finit par disparaître entièrement. C'est sans doute par la Khrobatie où le christianisme avait été prêché par les Moraves qu'il s'introduisit en Pologne : Miétchislaf devint (965) le Clovis de cette région et sa Clotilde fut la princesse bohême Dombrofka, la septième de ses femmes; car ce païen avait vécu dans la polygamie. Gnezna, Poznân et Lubusz ou Lebus paraissent avoir été les premiers sièges épiscopaux, soumis alors à l'obédience de la métropole de Magdebourg; car ce ne fut que vers l'an 1000 que Gnezna, la ville sainte, reçut elle-même un siège métropolitain. Le christianisme tendait à rattacher la Pologne à Rome d'une part et à l'Allemagne de l'autre : car l'empereur était le bras séculier du pontife romain; elle

ısi dans le système des Latins, tandis que la plupart des ves durent à Constantinople la prédication de la bonne t se soumirent à l'autorité des patriarches grecs. Il en résulta ın profonde dans la famille des Slaves : car les distinctions l'emportent sur les affinités de race et de langage. Bien evenant chrétienne, la Pologne perdit son indépendance, t regardée comme un fief de l'Empire. Il serait difficile de s furent à cette époque ses limites : n'en pas avoir de fut pour la Pologne un mal originel, et la faute en est à resque autant qu'à la nation polonaise. Au nord, la mer ormait sa limite naturelle, mais si elle y atteignit au dans la suite elle s'en laissa fréquemment couper; au sud, yait contre les monts Karpaths, dont il était difficile de haîne jusque vers le Danube et la mer Noire sans entrer avec d'innombrables ennemis; à l'ouest et à l'est, point de ırelle et point de système qui en tînt lieu aussi ces limites ont- d'un siècle à l'autre. L'Elbe marqua pendant quelque temps e à l'occident, puis ce fut l'Oder, et ce fleuve à son tour fut § avec une incurie inconcevable. A l'orient, les Russes et les e tardèrent pas à se disputer la Volynie, Kief même, et ıutres provinces; la conquête qu'en fit Boleslaf *Khrobrii* ou fut loin d'être définitive : ces pays furent pris et repris. prétentions des deux peuples, et leur interminable que- ıtôt Galitch vint s'interposer entre ces voisins, et lorsque e russe échappa à la grande principauté de Kief, la Polo- ıva trop faible pour l'attirer dans son orbite : pour le lui il fallut l'intervention d'un peuple païen, sa conversion au me et un heureux mariage. Elle négligea même de domp- s proches voisins, les sauvages Iatchvinghs; et les Masoviens res étaient encore indépendans sous le règne de Boléslaf I. que ce fait s'explique en partie par le système de partage r Miétchislaf et suivi par tous les princes du Nord, système ıx dont le génie de Boleslaf arrêta quelque temps les tristes s qui sous ses successeurs porta tous ses fruits. L'unité se membres essentiels du corps politique s'en détachèrent, civile fit d'horribles ravages, et la Pologne devint le s voisins. Par bonheur un grand roi, Casimir, vint enfin , et par un bonheur plus grand une puissance voisine, plus qu'elle et qui lui permit désormais d'écraser ses autres voi- fondre en elle, unissant deux sceptres jusque-là hostiles l'un

à l'autre. Mais les Marches de Prusse, la Poméranie antérieure et la Prusse même de Kœnigsberg étaient perdues; la Silésie avec ses richesses minérales et industrielles avait opté pour l'Empire, et la Khrobatie, que les Lithuaniens lui restituèrent, avait embrassé une autre croyance que tous les efforts du fanatisme ne réussiront pas à extirper.

Boleslaf (992-1025), le premier, prit le titre de roi : l'empereur Othon III vint lui-même à Gnezna et posa sur la tête de son puissant vassal (1001) sa propre couronne; mais loin de l'affranchir par là des liens qui l'attachaient à l'Allemagne, il crut au contraire les serrer davantage, et il fit un acte de suprématie en créant dans le royaume de nouveaux évêchés. A la tête de ces diocèses, il fallut placer des prêtres italiens ou français, tant l'ignorance était encore profonde dans les forêts de la Sarmatie et même en Allemagne.

Le christianisme, favorable à l'affermissement du pouvoir monarchique, se propagea lentement : les Polonais ne l'accueillirent point avec faveur; on les y convertit par les armes et par les plus mauvais traitemens. En effet, il rivait leur chaîne, il favorisait à-la-fois le pouvoir absolu des rois et les empiètemens de l'étranger. Ces derniers, la fierté de Boleslaf les contint; mais l'esprit de liberté commença à s'éteindre dans la masse, sans qu'on en doive conclure pourtant que dès-lors la servitude de la glèbe s'établit et que la caste nobiliaire fut déjà toute formée.

Boleslaf s'était rendu formidable à tous ses voisins : il avait marqué Kief des coups de son *chtcherbietz* et élevé une colonne de fer sur les bords de la Saale : c'étaient là les extrêmes limites de son empire. Mais sous son fils Mesko ou Miétchislaf II (1025-1034) tout changea: ce prince ne ressemblait à Boleslaf que par son humeur indocile à supporter le joug de l'Empire. Mais son royaume tomba en dissolution : la Russie tchervonne lui échappa la première et devint le partage de princes russes, qui bientôt poussèrent leurs envahissemens jusque dans la Podlakhie et dans la Masovie; puis il se laissa arracher une partie de la Moravie, et ses lieutenans en Missnie, dans la Lusace et dans la Poméranie, recherchèrent pour secouer le joug de son autorité la protection de l'Empereur. La Bohême, rivale de la Pologne, se fortifia de chacune des pertes de celle-ci, et l'Empereur ne manqua pas d'attiser le feu de leur inimitié mutuelle et constante. Bientôt le titre de roi fut refusé à l'aîné des princes polonais, et en effet aucun des ducs qui se partageaient l'héritage de Boleslaf-le-Vaillant ne méritait plus un titre si fastueux. Vainement Boleslaf avait grandi le pouvoir royal jusqu'à le placer dans une sphère où

aucune rivalité ne pouvait atteindre : en se fractionnant, il perdit sa force, et ses débris enfantèrent une puissante aristocratie à laquelle s'associa le haut clergé. A peine un siècle fut écoulé que l'autorité royale n'était plus suffisante à faire des lois : on en connaît de très anciennes portant déjà cette indication qu'elles ont été rendues de concert avec les barons et les nobles; Wielhorsky (1) assure qu'on trouve mentionnées dans Dlugosz, Cromer et d'autres historiens regardés comme les meilleurs de la Pologne, 21 diètes ou assemblées générales de la nation tenues avant 1140.

Il ne nous est point permis de nous arrêter aux règnes de Casimir Ier, de Boleslaf II, de Vladislaf Ier Hermán, de Boleslaf III et de tous leurs successeurs jusqu'à Casimir-le-Grand, règnes pendant lesquels le système des apanages paralysa les efforts de quelques grands princes et assura de plus en plus l'ascendant de la noblesse. Ce n'est pas non plus le lieu ici de faire voir comment se forma autour du trône un sénat presque aussi puissant que lui par l'alliance dans laquelle le haut clergé entra avec les voiévodes, les castellans et les autres grands dignitaires, ni d'éclaircir l'origine de la démocratie nobiliaire que les rois opposèrent à l'insolence des grands, mais qui finit par tout envahir; ni enfin de montrer les *kmethons* (*kmiec*, paysan) tombant peu-à-peu dans la servitude (2) et des colons allemands accourant de toutes parts pour former une bourgeoisie étrangère à la Pologne impuissante à en produire une elle-même. Ailleurs nous reviendrons sur ces points culminans de l'histoire polonaise, et nous suivrons les progrès des voisins de la Pologne, des chevaliers de l'Ordre Teutonique, des margraves de Brandebourg, des Lithuaniens, des Hongrois, des Bohêmes; ailleurs nous ferons voir que tout grandissait autour d'elle pendant qu'elle allait s'affaiblissant, et qu'enrichis de ses dépouilles, ses voisins en devenaient les ennemis naturels et formaient tout autour une ceinture de plus en plus menaçante; ailleurs enfin, nous montrerons son gouvernement impuissant au dedans et sans alliances utiles contre le dehors.

A travers mille vicissitudes, dont l'invasion des Mongols ne fut pas la plus grave, le malheureux duché traina sa triste existence. « Ce vide de deux cents ans, dit un écrivain polonais, ne produisit ni lois durables, ni commerce, ni milice disciplinée, ni civilisation

(1) *Essai sur le rétablissement de l'ancienne forme du gouvernement de la Pologne*, p. 11 et suiv.

(2) Voir Greveniz, *Der Bauer in Polen*. Berlin 1818, in 12.

graduelle, ni pureté de culte religieux : on en apercevait des traces disséminées çà et là, mais si l'on créa alors quelque chose d'utile tout fut bientôt emporté ou par des orages du pays ou par des orages étrangers » (1). Ce n'est pourtant pas sans raison qu'on a célébré les qualités personnelles des Piasts : plusieurs d'entre eux furent de grands rois, les cinq Boleslaf furent presque tous des héros, et cette série d'hommes illustres est close dignement par Vladislaf-le-Bref, et son fils Casimir III; l'un le restaurateur de l'unité monarchique, l'autre le législateur éclairé de son peuple. Mais ces princes luttaient vainement contre deux dissolvans actifs, le partage des successions appliqué au pays, et le pouvoir rival de la haute noblesse qu'il était dangereux de combattre dans un temps où elle pouvait trouver partout des alliés.

Nous n'avons point ici à écrire l'histoire de la Pologne : un sujet fécond en grandes leçons pourrait nous entraîner hors des bornes qui nous sont tracées, si l'immensité de la tâche ne nous ramenait à notre plan. Notre tâche, à nous, se borne à raconter l'origine de la Pologne et à montrer comment cet état s'organisa, et par quelles phases successives il passa. Or, c'est sous les derniers des Piasts que la Pologne reprit son rang parmi les grandes nations : Przémislaf Ier, maître de Krakovie, de la Grande-Pologne et de la Poméranie, se crut assez fort pour prétendre au titre de roi dont se paraient ses voisins; et loin de le mendier auprès du pape, il convoqua un synode à Gnezna, fit valoir ses droits et reçut le sacre des mains de l'archevêque de cette métropole. Son successeur, Vladislaf III, prit le même titre, et c'est par lui qu'il faut commencer la série des souverains de la Pologne restaurée. Il ne put encore, il est vrai, se faire reconnaître en Masovie et la Silésie était irrévocablement perdue, mais toute l'ancienne Liékhie jointe à la Khrobatie Blanche obéissait à son sceptre, et ses armoiries, une aigle blanche sur un bouclier rouge, formèrent l'écusson national, comme au temps de Boleslaf-le-Vaillant. Ce fut déjà un vaste héritage que celui qu'il légua à son fils, et fort heureusement ce fils fut un grand homme appelé à répandre sur son pays une splendeur inconnue. Sous Casimir III, la Pologne acquit encore la Russie de Galitch ou de Léopol, la Volynie et d'autres provinces, et elle prit assez de goût à sa nouvelle grandeur pour que les partages fussent désormais impossibles. Il s'en fallait bien pourtant que ce roi fût un héros : pacifique outre mesure,

(1) *Histoire générale de Pologne d'après les historiens polonais*, t. I, p. 227.

il se pressa trop de poser les armes et s'occupa plus de l'intérieur que de ses ambitieux voisins. Il aurait eu besoin d'un successeur belliqueux qui achevât l'œuvre de régénération en donnant au pays des limites fixes; mais la fortune avait refusé à Casimir des enfans mâles, et son neveu, Louis d'Anjou, était plus Hongrois que Polonais. Sous ce dernier, le fatal exemple des *pacta conventa* fut donné : plus tard il porta ses fruits; mais alors le salut de l'état vint d'un côté d'où on osait à peine l'attendre, grâce à la prévoyance de Vladislaf-le-Bref, qui avait su vaincre un préjugé nuisible. C'est parmi les Lithuaniens réputés barbares que ce roi avait choisi une femme à son fils Casimir, alliance politique et heureuse qui en amena une autre plus décisive, destinée à réparer toutes les fautes antérieures et à tenir en respect les puissances voisines.

Le mariage d'Iaghiel ou Jagellon avec Hedvige, fille de Louis, en 1386, réunit sur la même tête les couronnes de Pologne et de Lithuanie, réunion d'abord précaire et que des dissentimens poussés jusqu'à l'antipathie, une rivalité nationale et religieuse, qu'on n'a jamais pu amortir, menaçaient de dissoudre, mais que la diète de Horodlo, en 1413, rendit plus étroite et qui devint définitive, irrévocable, en 1569, par un acte solennel de la diète de Lublin. Réunis, ces deux états formèrent la première puissance du Nord : la Lithuanie fut soustraite à la Russie dont elle était en quelque sorte, par ses conquêtes et par les mœurs des princes, comme de la grande majorité des sujets, une fraction, nous dirions une partie intégrante, si le nom de Russie avait appartenu alors à un ensemble quelconque, si l'unité nationale n'avait pas été brisée et que de ses débris ne se fussent pas formées une Russie moscovite, une Russie de Kief, une Russie du Galitch, comme une Russie lithuanienne, sans parler de celle où régnaient directement les redoutables Mongols. L'Ordre Teutonique fut terrassé, et plus tard ses grands-maîtres, adoptant la réforme de Luther qui les affranchissait du patronage de l'Église, recherchèrent pour se séculariser celui de la Pologne, dont ils se reconnurent vassaux. Mais au lieu de rester une puissance occidentale, la Pologne fut étroitement mêlée aux affaires des Slaves d'Orient et son attention fut tellement détournée de l'Occident qu'elle ne songea pas à reconquérir la Silésie. D'un autre côté, rassurée sur sa frontière de Pologne, la Lithuanie envoya désormais ses armées jusqu'au cœur de la Russie, intervint dans les affaires de Pskof et de Novgorod-la-Grande, atteignit de ce côté le Suédois et fit trembler Moscou. La Volynie était tombée en son pouvoir, elle avait arraché la Podolie aux Tatars, et, baignée au nord

par la mer Baltique, elle avançait au sud vers la côte de la mer Noire. Ces conquêtes se firent au profit de la couronne de Pologne, car la grande-principauté, qui ne se laissa pas traiter elle-même en pays conquis, abandonna cependant ses dernières conquêtes, et l'ayant ainsi dépouillée, le royaume étendait à cette époque son autorité sur la Grande et la Petite-Pologne, sur la Masovie, la Cujavie, la Prusse, la Kourlande, la Livonie, la Podlakhie, la Volynie, la Podolie, l'Oukraine et la Russie de Léopol; la Lithuanie comprenait, outre le pays des Lettons, tout ce que nous avons appelé la Russie Blanche et la Russie Noire, Polotsk, Vitebsk, Moghilef, Minsk, Grodno, etc.

Les Jagellons régnèrent de 1386 à 1572 : c'est la plus belle période de l'histoire de la Pologne; et, chose étrange, quoiqu'on ne cite parmi eux aucun roi véritablement grand, le royaume s'étendit de plus en plus et arriva à un haut degré de splendeur; tandis que sous les Piasts, la plupart hommes de cœur, déterminés et prévoyans, nous l'avons vu déchoir et devenir le jouet de l'étranger. Ce qui n'est pas moins étonnant c'est que les Jagellons, princes absolus en Lithuanie, acceptèrent le contrôle de la noblesse en Pologne et finirent par courber la tête devant elle, en même temps que le servage des paysans lithuaniens devint contagieux pour les kméthons du royaume auxquels depuis ce tems toute justice fut déniée.

Ce fut cette faiblesse des rois en présence d'une noblesse indisciplinable qui perdit la Pologne et qui lui fit arracher par lambeaux toutes ses provinces. La Russie moscovite, sa voisine dédaignée, secouait à cette époque le joug des Tatars qui avait pesé sur elle sans l'écraser : maître dans sa grande-principauté, Ivân III voulut l'être dans tout le pays et son œuvre de centralisation fut consommée, non sans gloire, par le féroce Ivân IV Vassiliévitch. Autant la république se divisait, autant sa voisine tendait à l'unité, et les coups portés au pouvoir royal par les nobles étaient autant de blessures faites au pays au profit des Moscovites. Ces derniers, appelés par des coréligionnaires qu'on aigrissait par l'intolérance, avaient des motifs de toute nature pour suivre cet appel : ils avaient des injures, de sanglans outrages à venger, ils avaient à demander compte à la république du sang versé à Moscou et des quartiers entiers qu'on y avait livrés aux flammes; ils exerçaient d'ailleurs une vaste répétition sur les provinces que leur avaient jadis enlevées les Ghédimine, les Casimir III et les Vitold. Si l'orgueil des Polonais ne reconnaissait en eux que des Moscovites et non des Russes, eux, non moins fiers et

plus énergiques prétendaient que toutes les Russies, étaient leur domaine et ils se mirent en devoir de reconquérir toutes les parties de la monarchie de saint Vladimir. C'est à eux que resta la victoire, car ils étaient unis en face d'un adversaire qui s'affaiblissait lui-même par ses discordes : l'obéissance de ses sujets permit au tsar d'agir avec suite et vigueur quand une jalousie mesquine et étroite paralysait, enchaînait le bras du roi de Pologne. Ainsi s'agrandit la Russie : Smolensk, Starodoub, Kief, furent tour-à-tour incorporés à l'empire et les Cosaks lui prêtèrent foi et hommage; chacune de ces conquêtes fit entrevoir à la Russie la possibilité d'en réaliser d'autres, et une guerre à outrance semblait permise contre une rivale qui à aucune époque ne l'avait ménagée. Veuve de ses rois nationaux et du grand Étienne Batory, livrée à des princes dont les uns manquaient de nationalité et les autres de talent et d'énergie, la Pologne usa ses forces en épousant des querelles étrangères, combattant la Suède son alliée naturelle et les Turcs dont elle avait moins à craindre qu'à espérer. Son trône, comme une vile marchandise, tomba à l'encan d'abord, et puis à la merci des puissances voisines. Plus forte que jamais depuis les prodiges du règne de Pierre-le-Grand, la Russie lui dicta des lois et finit par donner sa couronne, non plus seulement au gré de sa politique, mais au gré même de ses caprices. Le droit du plus fort qui avait long-temps pesé sur elle, à son tour la Russie le fit peser sur la malheureuse Pologne. Les convulsions de l'agonie annoncèrent sa fin prochaine.

Mais détournons le regard de ce spectacle déchirant dont l'Europe, après tant d'années, est encore émue, et n'abordons pas des questions qu'il appartient à l'histoire de juger!

Considérablement réduite par des cessions successivement faites à presque tous les princes de la maison de Romanof, la Pologne avait encore, en 1772, une surface d'environ 13,500 milles carrés géographiques. Organisée à l'intérieur, défendue par une ceinture de forteresses, sagement gouvernée et, avant tout, unie, préservée des déchiremens intérieurs, tant religieux que politiques, elle aurait encore pu faire face à tous les dangers; mais privée de tous ces avantages elle n'était pas à craindre pour ses ennemis. Ceux-ci se concertèrent et signèrent à Saint-Pétersbourg, le 5 septembre 1772, un traité de partage qu'un manifeste du 13 janvier 1773 fit connaître à la république et à toute l'Europe; la diète convoquée à cet effet fut obligée de ratifier la décision des alliés, ce qu'elle fit par un acte du 17 mai de la même année. La Russie prit les palatinats de Mscislavl,

de Vitebsk, une partie de celui de Polotsk et la Livonie polonaise; l'Autriche s'empara du palatinat de Russie avec une partie de celui de Podolie, des portions de ceux de Sandomir, Lublin et Krakovie, et les riches salines de Bokhnia et de Viélitchka; la Prusse envahit les palatinats de Marienbourg et de Kulm, la Pomérellie, l'évêché de Viarmie, les districts de Mikhalow et de la Netze, enfin le port de Dantzig avec les revenus de sa douane. Alors il ne restait plus à la république que 10,000 m. c. g. avec environ 8 millions d'habitans.

Le second partage de la Pologne, concerté entre la Prusse et la Russie, eut lieu en 1793; le traité que lui imposa la première fut signé le 3 septembre comme celui avec la Russie l'avait été le 22 juillet; la diète de Grodno fut obligée de tout ratifier. Cette fois la Russie gagna, dit-on, 410 villes, 10,081 villages, et 4,558 m. c. g. (ou d'après d'autres 5,614) avec 3,011,688 habitans. On tira depuis Drouïa, sur la rive gauche de la Duna, une ligne qui passant par Stolpce, Nieswiz et Pinsk et coupant la Volynie atteignait la frontière de la Galicie et la suivait jusqu'au Dniestr : tout ce qui se trouvait à l'est de cette ligne, une partie des palatinats de Vilna, de Novogrodek et de Brzesc, Kief, la Volynie et la Podolie furent livrés à la Russie. La Prusse obtint les villes de Dantzig et de Torun (Thorn), et les palatinats de Poznân, Gnezna, Inowraclaw, Brzesc en Kuïavie, Plock, et une partie de Kalisz, de Sieradie et de Rawa; en tout, 252 villes, 8,274 villages, et 1,061 m. c. g. avec 1,136,489 habitans.

Ce qui restait intact continuait de s'appeler royaume ou république de Pologne : c'étaient encore un peu plus de quatre mille m. c. g. avec environ 3,100,000 habitans. Mais un troisième et dernier partage, mettant fin à cette ombre d'existence, raya entièrement la Pologne de la carte d'Europe. Il fut consommé par le traité conclu le 24 octobre 1795, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche : en vertu de ce traité la première prit tout le reste de la Lithuanie et de la Volynie; l'Autriche ajouta à la Galicie tout ce qu'elle ne possédait pas déjà des palatinats de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, le pays de Khelm, la Podlakhie jusqu'à Niémirof sur le Boug occidental où les limites des trois puissances devaient désormais se toucher, et une partie de la Masovie. L'autre partie, la capitale comprise, tout le reste de Kalisz, de Krakovie, de Rava et de la Podlakhie, enfin Bialystok et Augustow, échurent à la Prusse.

Tout resta dans cet état jusqu'en 1807 : alors la paix de Tilsitt força la Prusse à céder Bialystok à la Russie et, sans faire revivre

le nom immortel de Pologne, elle donna une existence indépendante à une grande partie des provinces cédées en 1793 et en 1795 à la Prusse et à l'Autriche. Cette dernière puissance ne se vit pas seulement obligée de restituer au *grand-duché de Varsovie* tout ce qu'elle avait envahi en 1795, elle fut encore dépouillée d'une portion de la Galicie qu'elle possédait depuis 1772; de son côté la Prusse, ne conservant que les provinces du Nord, perdit la Grande-Pologne, la Masovie, la Podlakhie et la Lithuanie polonaise. Le nouveau pays, confié au roi de Saxe avec le titre de grand-duc, fut doté d'un acte constitutionnel dans l'esprit de la constitution polonaise de 1791 : il comptait une population de 3,774,000 âmes, sur 2,778 m. c. g.

Mais cette création bâtarde de Napoléon tomba avec lui, et de nouveaux arrangemens prévalurent au congrès de Vienne : le 30 avril 1815, l'empereur Alexandre écrivit au sénat de Varsovie qu'il avait pris le titre de roi de *Pologne*, et que ce nouveau royaume serait réuni à l'empire. Ce n'était plus le grand-duché de Varsovie, car Poznân, sous le nom de grand-duché de Posen, avait été rendu à la Prusse ; l'Autriche avait repris les quatre districts du palatinat de Lublin, et Krakovie, avec son territoire formant un total de 22 m. c. g., avait été déclarée ville libre, sous la protection des trois puissances.

Cette Pologne mutilée, qui se composait de 2,270 m. c. g., avec environ 3,500,000 habitans, reçut une constitution à elle propre, une administration à part; elle avait ses propres lois, son trésor, son armée, ses ordres de chevalerie; seulement on ne la qualifiait pas en russe de *korolefstvo*, mot dont on se sert dans cette langue pour désigner tous les royaumes étrangers; mais on avait inséré dans le titre impérial *in extenso* la *tsarie de Pologne*, après celles de Kasan, d'Astrakhan, etc. Vaincue après son insurrection de 1831, dont nous avons parlé ailleurs (1), elle perdit entièrement des avantages si péniblement conquis, et si elle ne fut pas mise aussitôt sur le même pied que les autres tsaries dont nous avons fait mention, elle fut au moins assimilée presque généralement à la grande-principauté de Finlande, dont les traités européens n'ont pas stipulé l'existence indépendante.

(1) *La Russie et la Pologne* (Paris, 1832, chez Firmin Didot), ouvrage dont l'introduction seule a été publiée, et dont la tendance essentiellement conciliante a été méconnue par le gouvernement russe, comme elle l'a été par les amis exclusifs des Polonais. Certes on n'y avait point parlé le langage de la passion !

C'est ce royaume de Pologne actuel qui, avec le grand-duché de Posen appartenant à la Prusse, avec les parties de la Petite-Pologne réunies à la Galicie autrichienne et avec la république de Krakovie, constitue presque toute la Pologne proprement dite, c'est-à-dire la Grande et la Petite-Pologne, avec la Masovie et la Lithuanie polonaise.

Il nous reste à faire connaître le peuple lui-même, après avoir esquissé son histoire marquée presque d'un bout à l'autre par le malheur, mais grande et glorieuse : et en disant le peuple, nous voudrions désigner par ce mot, non pas les 100,000 citoyens exclusifs de cette république, où l'esclavage le plus adsolu se trouvait en face de la licence la plus effrénée, mais la population tout entière; toutefois les descriptions s'occupent peu de ces malheureux serfs courbés sous le fouet du maître, et jamais, depuis les derniers Jagellons, ils n'ont été comptés dans le pays même pour autre chose que pour une vile marchandise à laquelle on ne pouvait sans se dégrader prêter de l'attention. Que peut-on dire d'un tel peuple et quel rôle a-t-il pu jouer dans le grand drame dont l'humanité est le sujet et le dénoûment ?

Les observations que nous avons consignées dans le premier chapitre de ce livre sur les Slaves en général, s'appliquent aussi aux Liékhs et aux Polènes dont descendent les Polonais actuels. Cependant on les a décrits comme plus pacifiques; mais dans leur nouvelle patrie de terribles guerres les attendaient avec les Russes et les Germains. Cette lutte séculaire donna aux Polonais une physionomie particulière et la religion catholique acheva de tirer une ligne de démarcation profonde entre eux et les Slaves qui suivaient le rit grec orthodoxe. Avant d'embrasser le christianisme, les Polènes étaient païens comme les autres Slaves : Iessa était leur principal dieu; parmi les autres, on compare Liada avec Mars, Dziedzilia avec Vénus, Nia avec Pluton, Marzana avec Cérès, etc. Ils s'en formaient des idoles; mais outre cet Olympe ils avaient, comme d'autres tribus de la même race, déifié les forces de la nature et dressé des autels au souffle vivifiant, Zywie, à l'air et au temps, Pogoda, à l'haleine des vents, Pochwisté. A Gnezna, à Krakow et à Lysa-Gora on voyait les sanctuaires les plus révérés.

Comme les Russes, les Polonais furent long-temps agrestes dans leurs mœurs, simples, rudes, ignorans, adonnés à la boisson et à toutes les sensualités. Comme eux, ils se montrèrent attachés à leur pays, à leur culte, à leurs traditions, sociables, hospitaliers, insoucians, toujours prêts à braver les dangers, légers et glorieux. Comme eux, ils ont une grande souplesse d'esprit et de corps, autant de facilité pour

l'imitation que d'impuissance à créer eux-mêmes, une rare finesse d'intelligence, le talent de la parole et le don des langues. Mais peuple plus chevaleresque que les Russes, peuple amant du beau sexe que le Moscovite reléguait dans de tristes gynécées, les Polonais avaient en plus la prouesse et la courtoisie. Rapprochés d'ailleurs de l'Europe où renaissaient les lettres et les arts, et entretenant par leur religion des rapports suivis avec la société latine qui recueillit l'héritage et fit revivre la langue des anciens maîtres du monde, ils prirent part long-temps avant leurs voisins aux bienfaits de la civilisation moderne, dont leur clergé devenait dépositaire et enfantait les apôtres. La liberté, quelque mal comprise qu'elle fût et quelque amères qu'en fussent les fruits, contribua, de son côté, à donner à ce peuple un caractère particulier, une allure franche et vive, un esprit de fronde et d'indépendance inconnu au-delà du Borysthène. Mais quel contraste, si nous portons le regard sur la grande masse de la population, opprimée par les nobles, trompée par les Juifs et abandonnée à sa misère par les ministres d'une religion de charité! Oui, les riches seigneurs polonais étaient élégans, magnifiques, jaloux de leur dignité, instruits, galans, amis des lettres et des arts, maniant la parole aussi bien que l'épée, parlant toutes les langues de l'Europe et entretenant à grands frais des bibliothèques et des colléges; oui, leurs dames étaient belles et gracieuses, fines et spirituelles, romanesques et patriotes; mais plus leurs qualités avaient d'éclat et plus l'abjection des serfs devenait frappante, plus le dur esclavage d'un peuple si heureusement doué a dû paraître hideux. Ce peuple, d'ailleurs assez semblable aux Russes, a si peu une physionomie à lui que les écrivains polonais même dévoués à sa cause l'ont passé sous silence. Il n'en est certes pas de même du peuple russe!

Au reste, comme tous les peuples slavons, les Polonais ont de bonne heure admis chez eux les mœurs et les usages étrangers. Plus on les avait d'abord repoussés, plus on s'en laissa envahir ensuite. Les mœurs nationales régnèrent presque sans partage, et contrariées seulement par les réminiscences classiques et par la langue latine, jusqu'au milieu du XVIe siècle : alors la Pologne se fit italienne, puis se germanisa, pour adopter plus tard, sous Jean-Casimir, les formes françaises, et revint ensuite, sous les rois saxons, aux habitudes plus graves et moins avenantes des Allemands.

Slaves sans mélange de sang ouralien et mongol, les Polonais ont fidèlement conservé le type de leur race. Ils sont généralement robustes, replets, d'une taille moyenne et d'une belle stature; ils ont le

teint clair, les cheveux blonds ou châtains, une figure noble et ouverte.

Leur langue, dialecte fortement caractérisé de l'idiome slavon, est très différente du russe, quoique appartenant à la même famille : primitivement elle tenait davantage du bohême et du sorabe, mais dans le cours des temps elle s'en est éloignée pour prendre un développement qui lui fût propre. Elle n'est pas sans mélange de mots allemands et étrangers, mais néanmoins elle s'est moins éloignée que le russe du slavon d'église. Originale, flexible, riche de formes comme de mots, sonore, elle exprime facilement toutes les idées et se plie à tous les tons : seulement l'accumulation des consonnes nuit quelquefois à son harmonie et sa structure artificielle la rend extrêmement difficile. Presque toutes les lettres sont nuancées de plusieurs manières et malheureusement l'alphabet est très imparfait : une particularité qui lui est propre c'est le son nasal que prennent souvent l'*a* et l'*e*, et le *rz* ronflant d'une manière singulière. Comme en russe, la prononciation de *l* et celle de l'*y* est souvent très difficile pour un étranger qu'effraie d'ailleurs le mode d'écriture, moins commode que celui adopté en Russie. On peut dire que le polonais est une langue savante, et qui a été travaillée, polie, étendue, raffinée par de nombreux écrivains. Ses principaux dialectes sont, suivant Schaffarik, ceux de la Grande-Pologne, de la Petite-Pologne, des Mazoures, le silésien, le prussien et le lithuanien.

Tels sont les Polonais : resterait à décrire leur pays ; mais l'espace nous manque, et ce tableau embrasserait, outre la *tsarie* actuelle de Pologne, le grand-duché de Posen, la république de Krakovie et la partie polonaise de la Galicie, fragmens de l'ancien royaume de Pologne qui ne concernent pas l'empire russe.

LIVRE SECOND.

PEUPLES AUTRES QUE LES SLAVES.

CHAPITRE PREMIER.

LES LETTONS. — LITHUANIE, PODLAKHIE ET LETTONIE.

Après les peuples de race slavonne, les Lettons se présentent les premiers, comme ayant le plus de rapports avec eux, tant par leur langue que par leur histoire, bien qu'ils appartiennent à une race différente. Malgré leur obscurité actuelle, les Lettons ont joué un grand rôle dans l'histoire : une branche de cette famille a fondé dans l'Europe orientale une vaste domination, redoutable d'une part aux Russes et de l'autre aux Polonais, et tour-à-tour, pour les réduire, le pontife de Rome fit briller à leurs yeux la couronne royale et poussa contre eux des armées de croisés.

Depuis l'embouchure du Pregel dans la mer Baltique jusqu'aux sources de la Bérésina, entre la Prusse occidentale, la Masovie, la Petite-Pologne et les Russies d'une part, et la portion finnoise de la Livonie avec la mer Baltique de l'autre, s'étend, sous un climat rigoureux, une vaste plaine, entrecoupée de lacs et de marais, couverte de forêts, mais néanmoins fertile, et arrosée par le Niémen, la Duna et la Vilia. Cette région, long-temps livrée aux bêtes fauves, à l'urus, au bison, à l'élan, est occupée, de temps immémorial, par les Lettons, race nouvelle dont on ne trouve aucune trace chez les auteurs grecs et romains et dont l'origine est enveloppée de nuages. Après avoir long-temps formé une puissance, ils s'absorbèrent dans la Pologne et partagèrent son infortune : aujourd'hui leur pays appartient par portions inégales à la Russie, à la Prusse et au royaume de Pologne, s'il y a lieu encore de distinguer celui-ci d'avec la première.

On le divise en *Lithuanie* (*Litva*, *Leetava*), en Samogitie (*Zmudz*, lisez *Jmoud*), et en *Lettonie* proprement dite (*Lotva*, *Latychskaïa Strana*, *Latvcechou Semmé*). Cette dernière forme aujourd'hui le gouvernement de Kourlande et la moitié de celui de Livonie; la Samogitie, nom latin dont les Allemands ont fait *Samland* et *Schamaïten* et qui provient du nom lithuanien de *Chamaïté* (ou Ziémaïten), pays bas, appartient au gouvernement de Vilna; et la Lithuanie, avant qu'elle n'eût fait ses grandes conquêtes au sud et à l'est, se composait du reste de ce même gouvernement et d'une partie de ceux de Grodno, de Minks et de Vitebsk; sans parler de la Prusse orientale que les chevaliers de l'Ordre Teutonique réussirent de bonne heure à en détacher. Enfin à ces trois divisions il faut ajouter la Podlakhie, qu'on a aussi appelée Subsylvanie en la confondant avec la Polésie, et que nous désignerons ici sous le nom de pays des Iatchvinghs ou Iatvinghs, peuple belliqueux et féroce qui fut presque entièrement exterminé par les armes de Boleslaf V, roi de Pologne, et qui, séparant la Lithuanie de ce royaume, occupait la province actuelle de Bélostok et une partie de la Polésie.

Telle est la patrie des Lettons et telles sont les tribus dont ils se composent. Cette patrie éta t comprise dans la Sarmatie des anciens, et long-temps les Vénèdes, es Goths et les Finnois y ont habité côte à côte. Tacite y placel es premiers dans le voisinage des Finnois, et ceux-ci, en se retirant vers le nord, ont laissé dans la Lettonie quelques tribus éparses, preuves vivantes de leur séjour dans ce pays. En effet, les anciens Lives et les anciens Koures sont d'origine souome ou finnoise et vivent presque en étrangers au milieu des Lettons qui, de toutes parts, les enveloppent. Les Goths ont sillonné le pays dans tous les sens : c'est à eux, qui, sur le Bas-Danube d'où ils venaient, avaient été en contact avec les Romains, qu'il faut rapporter le grand nombre de mots latins dont est mêlée la langue lithuanienne et qu'on expliquait faussement par une colonie romaine qui serait venue débarquer en Italie au IXe ou au Xe siècle de notre ère.

Voilà tout ce que nous pouvons dire des anciens habitans de cette région, et c'est en se basant sur le séjour non douteux de ces trois peuples dans la Lithuanie actuelle et sur le grand nombre de mots des trois langues (slavonne, finnoise, gothique), qu'on reconnaît avec certitude dans la lithuanienne, que des philologues et des historiens ont posé en fait que les Lettons devaient leur origine à une fusion arrivée dans les premiers siècles du moyen-âge entre les tribus voisines des trois races, qu'ils prissent alors le nom de Vidivariens ou

tout autre (1). M. P. de Kœppen, sans contester ce mélange, soutient avec assurance que les Lithuaniens appartenaient à la race slavonne, que le fond de leur langue était incontestablement slavon, et que, s'éloignant de bonne heure de la souche commune, ils formèrent en quelque sorte la transition des Slaves aux Germains et peut-être aux Finnois (2). Mais outre que cette population diffère essentiellement des Slaves au physique et au moral, les recherches les plus récentes de la philologie ne permettent plus d'en confondre la langue avec la slavonne ni surtout de la regarder comme dérivée de cette dernière. Plus bas, lorsque nous serons amené à parler de la langue lettonne, nous fournirons la preuve de cette assertion; ici nous nous bornerons à citer l'opinion d'un jeune Lithuanien, victime de l'infortune après avoir échappé au fer des Russes : « Il est certain, dit-il, que les Lithuaniens forment une race particulière qui n'a rien de commun avec la race slavonne et gothique. Leur langue, conservée jusqu'à présent parmi le peuple, ne ressemble à aucune des langues connues. C'est une langue-mère, réfugiée dans ce petit coin de terre, réduite à un petit nombre d'habitans, n'ayant point de ramifications, et qui, par suite des évènemens politiques, tomba au rang des jargons communs et méprisés. Le prélat Bohusz y trouva les vestiges de l'ancienne langue des Hérules. » (3)

L'opinion de M. Pitkiéwicz est aussi celle du savant Schlœzer (4) qui regarde les Lettons comme formant une race à part; nous nous rangeons à leur avis et, à l'exemple de J. C. C. Rudiger, nous croyons qu'il n'est plus possible de confondre les Lettons avec les Slaves. Ce qui a favorisé cette manière de voir c'est que les Slaves étaient en

(1) Jornandes, ch. 5.—Graberg de Hemsö, *la Scandinavie vengée*, etc., p. 112-113.

(2) Voyez dans les *Matériaux pour servir à l'histoire des développemens intellectuels en Russie*, n° 3, p. 151-254, son savant traité *O proïskhojdénie iasykè i literatourè litofskikh narodof.* On peut consulter en outre : Hartknoch, *Diss. de antiquis Prussiae populis;* Xav. Bohusz, *O poczatkach narodu i jezyka Litewskiego*, Varsovie, 1808, in-8°; Joach. Lelewel, *Rzut oka na dawnosc Litewskich narodow i zwiazki ich z Herulami*, Vilna, 1808, in-8°; J. Thunmann, *Ueber den Ursprung der alten lettischen Vœlker*, dans les *Untersuchungen über die Geschichte einiger nordischen Vœlker*, Berlin, 1772, in-8°; et Watson, *Ueber den lettischen Vœlkerstamm, was für Vœlker zu demselben gehœrten, und welche Lænder dieselben bewohnten*, dans les *Mémoires de la Société kourlandaise pour la littérature et les arts*, t. II, p. 254-281.

(3) Pitkiéwicz, *la Lithuanie et sa dernière insurrection*, p. v et vi.

(4) *Allgem. nordische Geschichte*, dans l'Histoire univ. de Halle, t. XXXI, p. 316 et suiv.

majorité dans la grande-principauté de Lithuanie, mais ils l'étaient comme sujets des Lithuaniens et à la suite de leurs conquêtes : ceux-ci se distinguèrent toujours des Russes soumis à leur domination, habitans des provinces méridionales et orientales de l'ancienne grande-principauté, quoique la langue et les usages de ces Russes prévalussent à la cour, dans le gouvernement, dans les lois et même dans la société. Cette communauté entre deux peuples d'origine différente explique en partie le grand nombre de mots slavons propres à la langue lithuanienne : les vainqueurs des Russes ont été vaincus par eux dans le sens moral, car ceux-ci leur imposèrent des idées nouvelles et leur langue envahit celle de leurs maîtres à la faveur de ces idées pour lesquelles le lithuanien n'avait pas encore de mots.

Mais d'où viennent les Lithuaniens, s'ils forment une race à part, et comment se fait-il qu'avant le xe siècle on ne trouve aucune trace de leur nom ? Il est probable que ce nom ne se rapportait pas à la race, mais que les tribus qui s'établirent sur la Vilia et le Niémen le donnèrent à leur nouveau pays, soit qu'il dût désigner la pluie et l'humidité (*letuwa*, *letuwis*) comme le veut le prélat Bohusz, soit qu'il devînt un sobriquet pour les anciens habitans qu'on qualifia de simples, d'imbécilles (*letas*, *letuwa*) d'après une conjecture d'Hartknoch, soit qu'il fût dérivé de *lata*, le défrichement, comme le pensent Thunmann et Karamzine, soit enfin, ce qui paraîtrait plus probable, qu'il fût emprunté à la rivière de Laete nommée par les Lettons *ta Latte*, opinion émise par J. Chr. Adelung (1) et par Stender (2). Ce qui est certain c'est que le nom moderne de Lithuanie est dérivé du letton *Litva sama* et non du latin *Littalania*, ni de l'italien *la Italia* comme l'a cru bonnement Dlugosz (3) et comme voudrait nous faire accroire un ancien voyageur italien, Alexandre Guagnini.

Quant au nom primitif du peuple nous n'affirmons rien à cet égard, mais il est probable que c'était celui des Hérules dont l'origine n'est pas bien connue et qui habitèrent au IIIe siècle sur les bords des Palus-Méotides. De l'Italie où les avait conduits le fameux Odoacre quelques-uns se portèrent vers le nord à la fin du ve siècle. C'est là que les place Helmold (mort en 1184) qui les regardait par erreur comme des Slaves (4). Indépendamment de ceux-ci, il y en eut d'autres dont Procope dit qu'ils se portèrent jusqu'aux extrêmes

(1) *Mithridate*, t. II, p. 697.
(2) *Dict. letton*, t. I, p. 377.
(3) *Hist. Polon.*, lib. x, t. I, p. 113.
(4) *Chronica Slavorum*, Lubeck, 1659, in-4°, p. 6. Helmold dit : « Sunt et alii

limites du monde et traversèrent les établissemens des Slaves avant d'arriver chez les Danois et à Thulé (1). Ce sont eux, peut-être, qui furent les ancêtres des Lithuaniens, et ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que Koïalovitch, l'historien de la Lithuanie, assure que l'oraison dominicale des Hérules publiée en 1572 par Wolfgang Lazius était parfaitement conforme à la langue lithuanienne (2). Mais que ce fussent les Hérules ou d'autres barbares, la population de la Lithuanie a été renouvelée; les nouveau-venus absorbèrent ou repoussèrent les Goths, les Slaves et les Finnois, et vers le xe siècle le pays occupé par eux prit le nom de *Litva*, Lithuanie. Wulfstan, voyageur anglo-saxon du IXe siècle, décrit déjà les mœurs de ces barbares ainsi que le dit Karamzine (3), mais, à ce qu'il paraît, sans les désigner par leur nouveau nom; celui de *Lithua* paraît pour la première fois à l'année 1009 dans la chronique des Saxons dite de Quedlinbourg (4). Dès le XIe siècle ils étaient soumis aux Russes, mais sans offrir d'autres avantages à leurs maîtres qu'un misérable tribut en balais et en peaux de bêtes; tribut assorti à leur extrême pauvreté. En énumérant ces peuples tributaires, Nestor, qui écrivait au commencement du XIIe siècle, nomme leur pays : *Litva*, *Zimgola*, *Kors* et *Sethgola* (lisez *Lethgola*), c'est-à-dire, comme l'explique Karamzine (5), la Lithuanie, la Sèmegalle, la Kourlande et la Lethgalle des Latiches de Livonie, qui forment avec les Prussiens le peuple *Latiche* (*narod latychskii*), ou pour mieux dire le peuple letton, dont les Latiches ne sont que la branche établie en Livonie.

Slavorum populi qui inter Albiam et Odoram degunt, *longoque sinu ad Austrum protenduntur*, sicut Heruli vel Heveldi qui sunt juxta Habolam fluvium et Doxam.»

(1) Voyez Schlœzer, *Allgem. nord. Geschichte*, p. 347, et Procop., *de Bell. Goth.*, II, 15 : « Ες αυτας που τας ἐσχατιας της οἰκουμενης ἱδρυσαντο.... ἠμειψαν μεν τα Σκλαβηνων ἐθνη ἐφεξης ἅπαντα.

(2) *Hist. Lithuan.*, *pars prior*, lib. 1, p. 5 *sqq*. L'ouvrage du jésuite Albert Vink Koïalovitch n'est guère qu'une traduction latine de la *Chronique polonaise*, *lithuanienne*, etc., publiée, en 1582, en langue polonaise, par Mathieu Striykowski (Kœnigsberg, 1582, in-fol.) La première partie de cette *Historia Lithuaniae* parut à Dantzig en 1650, et la seconde à Anvers, 1669, in-4°. Schlœzer en a donné une traduction libre en allemand, dans l'Hist. universelle de Halle, t. L, p. 1-300.

(3) *Histoire de l'empire de Russie*, orig. russe, t. I, 80e note.

(4) Dans *Scriptt. rerum Brunsuicensium* de G.-G. Leibnitz, t. II, p. 287 : « In confinio Rusciae et Lithuae à paganis capite plexus, etc. » Ditmar de Mersebourg, qui raconte le même fait, met, au lieu de *Lithuae*, une périphrase, sans doute par ignorance de ce nom, alors encore peu usité.

(5) *Hist.*, orig. russe, t. I, p. 38.

Moins abjecte alors qu'on ne l'a vue depuis, la race lettonne se composait néanmoins d'hommes grossiers, sauvages, sans mœurs et sans institutions. Le fétichisme le plus avilissant régnait parmi eux: les serpens étaient leurs dieux, les protecteurs de leur foyer domestique, et l'on assure qu'aujourd'hui même on nourrit encore dans beaucoup de maisons des couleuvres qu'on regarde comme inviolables et presque sacrées. A ce fétichisme vint se joindre un polythéisme un peu plus raisonné : on adorait l'être suprême créateur du monde sous le nom d'*Auxteia vis ghist* (l'esprit qui sait tout), mots où l'on voit dominer les racines gothiques; cet esprit très sage partageait l'empire avec *Perkounas*, le maître du tonnerre; Watson affirme qu'aujourd'hui même ce mot signifie tonnerre en letton, et c'est aux Lithuaniens que les Russes paraissent avoir emprunté leur Peroun qui était le même dieu. Quant aux autres divinités, *Znicz*, le feu céleste, *Svintoroh*, le dieu de la guerre, *Ziémennik*, le génie tutélaire du pays, *Parni*, le dieu des saisons, *Vaïsganto*, celui des productions de la terre, *Koupala*, l'amour, etc., elles étaient d'origine différente et sans doute, au moins en partie, propres aux Russes sujets de la Lithuanie. Le siège du grand-prêtre de cette religion appelé *Krivé-Kriveïto*, espèce de Dalaï-lama, qui rendait des oracles et apaisait le courroux des dieux, était à Romové, et l'on nomme encore Djeivaltof (domaine de dieu) parmi les plus anciens établissemens des Lithuaniens.

« Armé d'un javelot, dit M. Pitkiéwicz, couvert de la peau d'une bête fauve, chaussé d'une espèce de sandales en écorce, monté sur le petit cheval du pays, le Lithuanien avait peu de richesses, peu de besoins, vivait de la chasse ou du pillage, et venait rarement visiter sa misérable chaumière bâtie dans les forêts ou dans les tourbières dont le pays était coupé. Le fer étant rare dans le pays, on ne s'en servait que pour faire des armes; la superstition leur faisait croire qu'une charrue armée de fer porterait malheur à leurs terres, et par suite de cette antique croyance, aujourd'hui même les charrettes des paysans en Lithuanie sont totalement dépourvues de fer. Les fêtes se ressentaient de leur humeur sauvage et guerrière : les repas consistaient en une grande quantité de viande et d'hydromel; les festins finissaient toujours par des luttes et des combats simulés, et les *waydelotes*, espèce de poètes privilégiés, chantant les exploits des braves et les louanges des héros, échauffaient les cœurs et animaient le courage des assistans. »

A l'exemple de De Thou et de Schlœzer, nous rejetons comme ab-

surdes les traditions relatives à l'arrivée en Lithuanie d'une multitude de colons italiens, de Palémon, de Libon, de Colomna, de Julien Dorsprung, etc. Ce dernier, dont le nom allemand contraste singulièrement avec les noms sonores des prétendus Romains, fonda, dit-on, Vilkomierz, la plus ancienne ville du pays; Kiernof, sur la Vilia, aurait reçu son nom de Kiern, neveu de Dorsprung. Mais quels qu'aient été leurs fondateurs, ces deux villes, aujourd'hui de misérables bourgs, se rattachent au berceau de l'état lithuanien.

Belliqueux et sans doute excités par des aventuriers venus du côté de la mer, les Lithuaniens ne restèrent pas long-temps sous la dépendance des Russes. Ceux-ci, en 1104, avaient déjà dû acheter par une bataille sanglante qui leur coûta 9,000 combattans (1), la possession de Sémegalle. En 1183, les Lithuaniens, franchissant leurs limites, allèrent ravager le pays de Pskof, et en 1200, ils avancèrent de ce côté jusqu'à Vélikié-Louki. Réunis aux Iatchvinghs, leurs frères et voisins encore plus sauvages qu'eux, ils poussèrent au sud leurs invasions jusqu'à Vladimir, en Volhynie, et même plus avant dans la Russie-Rouge. La fertilité de ces pays excitait leur convoitise et le système des apanages, en y affaiblissant le pouvoir, favorisait leurs attaques. Cependant les Lithuaniens ne furent pas toujours heureux : Român Mstislavitch, prince de Galitch, leur opposa une résistance vigoureuse, et malgré leur alliance avec les Iatchvinghs, ils furent souvent battus et repoussés. Mais quand les Mongols se précipitèrent sur les Russes, quand ce danger plus pressant tourna vers l'Orient tous les regards, alors les Lithuaniens rentrèrent en campagne, envahirent la Russie-Noire, s'emparèrent de Grodno, de Novgorodek et de Brest-Litofski (2); alors leur territoire s'étendait de la mer Baltique jusqu'au Pripett; à l'est, il s'avançait au-delà de la Bérésina. « Seuls idolâtres dans le Nord entier, dit encore M. Pitkiéwicz, toujours armés et couverts de peaux de bêtes sauvages, les Lithuaniens ne communiquaient avec leurs voisins les Polonais et les Russes que par le pillage et la guerre. Partout ils traînaient sur leurs pas la destruction et la mort. L'incendie volait devant eux; tout ce qui ne tombait point égorgé, les femmes, les enfans, des populations entières, se voyaient traîner en esclavage. »

Humiliés des rapides progrès d'un peuple qu'ils méprisaient comme abject, grossier et dénué de tout, plusieurs princes russes reportant

(1) Karamzine, orig. russe, t. II, p. 139-140.
(2) Kœppen, p. 187.

un instant leur attention de ce côté, se réunirent, en 1220, pour les combattre. Mingaïl venait de soumettre Polotsk, l'ancienne métropole des Lithuaniens; il avait achevé la conquête de la Polésie par la prise de Pinsk et de Tourof: loin de l'arrêter, la campagne des Russes amena pour lui de nouvelles conquêtes. Bientôt Mosyr, Tchernigof, Novgorod de Sévérie et Starodoub, furent obligés d'ouvrir leurs portes aux Lithuaniens. En même temps, ils firent au nord une guerre heureuse contre les ennemis que leur avaient suscités le pape et l'alarme des chrétiens de Prusse, contre les chevaliers porte-glaives qui leur disputaient la Kourlande: les Latiches et les Lithuaniens réunis battirent ces étrangers en 1225, en même temps que les armes lithuaniennes triomphaient des Mongols, dans les plaines de Mozyr.

Ainsi se forma une nouvelle puissance dans le Nord. Déjà les Lettons n'y étaient plus en majorité: les Russes composaient plus de la moitié de la population et l'autre moitié ne tarda pas à être envahie au moins par leur langue, leur civilisation et même par leur culte. La cour adopta l'idiome russe, et c'est aussi dans cette langue que furent alors rendus les lois et les réglemens. Deux causes hâtèrent la soumission des Russes: adorateurs d'une multitude de dieux, les Lithuaniens n'avaient aucune aversion pour celui des chrétiens et ne mirent aucun obstacle à l'exercice de son culte; de plus, leur déférence pour les mœurs et les lumières de leurs voisins, déjà dégrossis, flattait ces derniers, et ils aimèrent mieux obéir à ces maîtres faciles que de tomber au pouvoir des hordes asiatiques qui mettaient leur pays à feu et à sang.

En même temps, le pouvoir souverain s'affermit et se centralisa: Ringold ou Ringvold mit fin au morcellement du pays en élevant (1235) son autorité au-dessus de celle des autres princes jusque-là ses égaux. Il se fit nommer grand-prince, c'est-à-dire prince des princes, et lorsque le souverain de Kief et celui de Vladimir lui contestèrent ce titre, il sut le défendre à main armée. La Samogitie, la Lithuanie propre, la Kourlande, la Podlakhie, la Russie-Noire, la Polésie, la Sévérie, Tchernigof, et une partie de l'ancienne principauté de Polotsk reconnaissaient son empire.

Mais à mesure que la puissance des Lithuaniens augmentait du côté de l'est et du midi, elle fut menacée, entamée, réduite du côté du nord. Les chevaliers porte-glaives s'étendaient dans la Livonie et la Kourlande, et déjà l'Ordre Teutonique, maître de la Prusse, s'approchait d'eux en leur tendant la main. En 1237, ils consommèrent leur jonction, et depuis ce moment les deux congrégations militaires

n'en firent plus qu'une. Convertir les païens ou les extirper était pour ces moines armés un devoir de profession, et la crainte du désœuvrement et des conséquences qu'il aurait eues pour des hommes fiers de leur noblesse, dédaignant tout travail, d'une ignorance grossière et vivant dans le célibat, leur imposait la nécessité de remplir fidèlement ce devoir. Mendog ou Mindové, fils de Ringvold, frappé du danger dont il était menacé de ce côté, tandis que d'un autre les Tatars étaient prêts à l'assaillir, accueillit les missionnaires envoyés de Rome et les exhortations du pape : non-seulement il accepta le baptême, mais il céda à l'Ordre la Kourlande, déjà envahie par les frères porte-glaives, le pays des Iatchvinghs et même la Samogitie, berceau de son empire. La cour de Rome lui avait montré en perspective l'alliance de l'Ordre, et elle lui conférait en même temps que le baptême le titre royal, dont seul de tous les princes lithuaniens il a été investi. Un légat du pape vint le couronner. Mais trompé dans ses espérances, et regrettant sans doute de les avoir achetées si cher, il changea bientôt de parti, abjura la religion chrétienne et se réunit au prince de Galitch pour attaquer la Pologne, avec laquelle la Lithuanie n'avait point eu de démêlés jusque-là. Néanmoins le christianisme laissa des traces profondes et même ne tarda pas à faire une nouvelle apparition sur le trône. Sous les successeurs de Mendog, on fut constamment en querelle avec l'Ordre Teutonique au sujet de la Kourlande, que les Lithuaniens perdirent alors à jamais, et au sujet de la Samogitie qui fut tour-à-tour conquise et reconquise.

Les vicissitudes qui marquèrent les derniers règnes des princes de la famille de Palémon et de celle de Dorsprung, formèrent la transition à un état de choses plus rassurant et plus glorieux pour les Lithuaniens. Ce fut Ghédimine qui l'amena. Fils de Vitènès, son prédécesseur, ou, ce qui est plus probable, seulement fils de ses œuvres, ce grand homme se montra digne de porter la couronne et régna avec gloire de 1300 à 1328. Prince politique autant que vaillant et puissant homme de guerre, il se rendit redoutable à tous ses voisins et cimenta ses conquêtes en respectant les croyances et les institutions des vaincus. Jusque alors presque inconnue, et d'autant plus dédaignée qu'elle avait repoussé les lumières du christianisme et méconnu la voix du saint-père, la Lithuanie s'éleva au rang des grandes puissances; sa conversion excitait en Europe un puissant intérêt, car elle pouvait devenir le plus sûr boulevard de la chrétienté contre les hordes asiatiques qui se ruaient alors sur l'Europe.

Ghédimine signale le début de son règne par la reprise de la Samo-

gitie sur l'Ordre Teutonique, maître d'une part de la Prusse et de l'autre de la Kourlande, pays que la Samogitie séparait : une paix avantageuse qu'il conclut lui assure cette possession et lui permet de tourner ses armes contre les Russes divisés par la guerre civile et écrasés par les invasions des Mongols. Il entre en 1319 dans la Volynie, et quoique les Tatars renforcent de leur excellente cavalerie les troupes des princes russes, il triomphe et entre dans Vladimir. Loutsk, Ovroutch et Jitomir tombent successivement au pouvoir des Lithuaniens; leur infanterie chamaïtique, innovation récente dans l'art de la guerre, déconcerte l'ennemi et leur assure la victoire. Alors rien ne les empêchait plus de marcher sur Kief et de conquérir cette ville, métropole des Russes de leur domination comme de ceux des autres principautés. Stanislaf, qui y régnait au nom des Mongols, songea d'abord à la résistance : plusieurs princes russes, renforcés par un corps de cavalerie tatare, attendaient Ghédimine à peu de distance de Kief, sur la rivière Irpen ou Pierna; mais ils lui résistèrent en vain : les Lithuaniens firent dans leur armée un horrible carnage, et seul de tous les princes, Stanislaf y échappa. Dans sa fuite, il oublia de défendre sa capitale : les habitans de Kief, livrés à leurs propres conseils, jugèrent prudent de se soumettre et ouvrirent leurs portes à Ghédimine (1). Moins barbare qu'on ne le craignait, ce prince respecta leurs temples et leurs croyances, les protégea contre les Mongols, ne les accabla pas de nouvelles charges, et sa tolérance alla jusqu'à donner à Kief, dans la personne de Mendog, prince de Holcha, un gouverneur de la religion qui y dominait. Il poussa ensuite ses conquêtes au sud-est jusque vers Poutivl.

Ghédimine profita de la courte paix qui succéda à la guerre de Russie pour fonder des villes et pour se donner une résidence plus assortie à la splendeur de son trône. Ce fut d'abord Troki, puis Vilno : cette dernière ville qu'il bâtit sur la Vilia, en 1320, prit bientôt de grands accroissemens.

Mais, peu d'années après, la guerre recommença, et cette fois sur la frontière du nord. Elle fut malheureuse, car Ghédimine n'y perdit

(1) Karamzine, t. IV, p. 209 *sqq.*, orig. russe, émet quelques doutes contre la prise de Kief à cette époque. « Nous ne savons pas positivement, dit-il, à quelle époque l'empire des Lithuaniens arriva sur les bords du Dnièpr; mais tout ce qu'on peut dire, c'est que Kief, et aussi sans doute la province de Tchernigof, se trouvaient déjà, sous Dmitri Donskoï, au pouvoir du petit-fils de Ghédimine, fils d'Olgherd. »

pas seulement la Samogitie mais la vie même : une balle, instrument de mort encore peu connu alors, la lui ôta.

D'abord Iavnout lui succéda en qualité de grand-prince, et Olgherd, l'aîné de ses fils, ne reçut qu'un apanage comme tous ses frères; mais Olgherd ne s'en contenta pas long-temps : il s'empara de vive force du rang et de la puissance qui lui appartenaient. Ce grand-prince régna avec gloire de 1330 à 1377, soutenu par son frère Kieystout, héros dont la tradition rapporte des exploits qui souvent passent toute croyance. Au nord, il eut à soutenir une guerre sanglante avec l'Ordre auquel il arracha encore une fois la Samogitie, berceau de son empire; au sud, il envahit la Podolie occupée par les Tatars, en termina la conquête, en 1332, et en fit don aux Koryatovitch, ses neveux. En 1341, il mena l'armée lithuanienne jusqu'à Mojaïsk, et peu d'années après (1368) elle arriva même devant Moscou. Olgherd prit en outre Briansk (gouvernement d'Orel) et Rjef (gouvernement de Tver), et pénétra du côté du sud jusque vers Kherson. Sans un hiver très rigoureux et sans le renouvellement des hostilités avec l'Ordre, il serait peut-être entré dans Moscou. Mais il eut à combattre en outre Casimir III, roi de Pologne, qui, profitant des démêlés continuels des Lithuaniens avec les chevaliers, leur enleva la Podolie ainsi que la Volynie. Olgherd, entouré de tant d'ennemis, trouva encore moyen de conclure une paix honorable. Ce prince glorieux, dit Karamzine (t. v, p. 35), mourut en 1377, non-seulement chrétien, mais encore *schimnik* (moine grec qui s'est condamné à une austérité de vie extrême.)

A cette époque, la Lithuanie était déjà la première puissance du Nord, et le pape gémissait de la voir toujours soumise à l'idolâtrie. Mais le génie de Henri de Kniprode, illustre grand-maître des Teutoniques, n'avait pu l'emporter sur celui d'Olgherd, et ces missionnaires armés auxquels les Lithuaniens faisaient une guerre à mort, bien loin de leur faire aimer le christianisme, au nom duquel ils opprimaient tout le pays d'alentour, ne pouvaient que les en détourner de plus en plus. Olgherd, vainqueur des Teutoniques, avait porté la terreur jusqu'au cœur de l'Allemagne. Cependant chaque changement de règne compromettait la puissance que la monarchie de Ghédimine empruntait à l'unité : le système des apanages l'emportait sur le principe de l'unité, l'anarchie en fut la suite et l'arbitraire ou la violence disposaient du pouvoir suprême. Pour l'exercer sans contrôle, Iaghiel, plus connu sous le nom de Jagellon (en russe Iagaïlo), fit périr le brave Kieystout, le fidèle compagnon de son père, après que leurs di-

visions eurent aplani aux Teutoniques l'entrée de leur pays.

Iaghiel (1381-1434) était païen, quoiqu'il eût pour mère une chrétienne ; de plus il était laid, il avait fait périr son oncle et payé d'ingratitude Vitold ou Vitoft, son cousin et son plus fidèle ami. D'ailleurs, loin de s'aimer, les Lithuaniens et les Polonais, toujours en guerre depuis que la possession de la Russie les avait mis en contact entre eux et que les Iatchvinghs ne les séparaient plus, se disputaient les riches provinces de Podolie, de Volynie et de Galitch, et n'avaient d'autre intérêt commun que celui d'affaiblir l'Ordre. Et néanmoins lorsque Iaghiel se mit sur les rangs pour obtenir la main de l'héritière de Pologne, de la jeune et belle Hedvige, les Etats du royaume lui donnèrent la préférence sur ses compétiteurs. Malgré la répugnance de la reine, le mariage s'accomplit (1386), car le Lithuanien avait appuyé sa recherche d'une armée formidable et il avait fait aux Etats de séduisantes promesses; Hedvige n'écoutant plus que le cri de la religion intéressée à ce mariage, dont la première condition était le baptême de Iaghiel, imposa silence à sa tendresse pour le duc d'Autriche et au dégoût qu'elle se sentait pour une union si mal assortie. Un si grand sacrifice ne resta pas sans récompense : Hedvige, la jeune reine de seize ans, ne fit pas seulement de Iaghiel un chrétien de nom, elle lui fit chérir sa nouvelle croyance et l'enflamma pour elle du zèle le plus ardent. Mais si la couronne de Pologne et celle de Lithuanie furent alors réunies sur les mêmes têtes, il n'en résulta encore aucune fusion entre les deux pays.

A peine converti au culte des chrétiens, le royal néophyte voulut le propager parmi ses sujets. Quand la noblesse et les habitans de Vilno eurent reçu le baptême, Iaghiel se mit à parcourir les campagnes avec sa jeune épouse, réunissant les populations près des rivières, où les prêtres polonais imposaient un certain nom à plusieurs centaines d'hommes et les aspergeaient en masse de l'eau qui les purifiait. Mais ces prêtres savaient peu le letton et quelquefois la logique des barbares mit en défaut leur foi et leur argumentation. Alors Iaghiel se mêlait lui-même à la controverse, et ce que la persuasion n'obtenait pas de ces natures routinières, il le leur arracha par des largesses, par des cafetans en drap et des souliers en cuir qu'il leur offrit, et par l'argent que distribuait Hedvige. Mais leur conversion, si elle fut peu efficace, fut aussi loin d'être générale, et même sous le règne de Sigismond-Auguste, les Samogitiens avaient encore foi en leurs idoles et tenaient à la protection de leurs serpens.

Voici maintenant quelle était l'étendue de la grande-principauté de

huanie à l'époque de sa première réunion avec la Pologne, et elles provinces la composaient. Entre la Prusse et la Kourlande, ites deux habitées par les Lettons, mais toutes deux conquises et rmanisées par l'Ordre Teutonique, s'étendait jusqu'à la mer Baltie la Samogitie, encore si barbare dans ces temps-là, avec les villes Miednik et de Viélona, dont la première reçut alors un siège iscopal; elle avait à l'est et au sud la Lithuanie propre, avec Vilno, oki, Braclaw et Grodno, dont il est question dans l'histoire depuis XIII[e] siècle; au sud-ouest de cette région s'étendait un troisième ys letton, la Podlakhie ou le pays des Iatchvinghs, dont le chefu était Drohyczin, pays qui fut *restitué* plus tard à la Pologne mme formant une dépendance de la Masovie, mais qui obéissait x grands-princes à l'époque qui nous occupe. Dans ces trois proices, berceau de l'état, le christianisme selon le rit latin remplaça ncien culte des idoles. Elles s'étendaient du Boug occidental à la ma. Depuis les sources du Niémen, s'étendait au sud la Russie ire avec la Polésie : Novogrodek en était la principale ville; mais y trouvait en outre le duché de Sloutsk et les villes de Pinsk et Brest-Litofski (1). Venait ensuite à l'est la Russie-Blanche, dont principales villes étaient Minsk, Mozyr et Polotsk : Smolensk mait encore la capitale d'une principauté russe et ne fut conquis r les Lithuaniens qu'en 1413. En suivant le cours du Dniépr, on trait dans la Kiovie, à l'ouest du fleuve; là se trouvait Kief, l'anne métropole russe, ruine imposante, toute pleine de grands souirs et d'augustes tombeaux, objets de la vénération du peuple. y avait encore les villes de Bialogrodek, de Kanief, de Tchirkassy autres. Au-delà du Dniépr, Tchernigof et la Sévérie formaient strême frontière, du côté du désert et des Tatars : la Vorskla marait la limite entre ceux-ci et les Lithuaniens. Entre la Kiovie et ncienne principauté de Galitch, alors au pouvoir de la Pologne, tendaient deux riches et belles provinces, la Volynie et la Podolie, e les deux puissances voisines se disputaient encore et que les ongrois revendiquaient de leur côté, mais dont finalement la réblique se mit en possession. Vladimir, Loutsk, Ostrog, Jitomir ient les villes les plus importantes de cette région dont paraissent oir dépendu encore Khelm et Krasnoslaf. Le Dniéstr paraît avoir

(1) Starovolski regarde cette ville comme lithuanienne; Hartknoch, au conre, pense qu'il faut la compter parmi les villes russes (« ad Russiam reducen- esse putaverim »).

formé la frontière du sud, mais seulement depuis Kaminietz, qui, suivant quelques historiens, aurait alors fait partie de la Galicie. A toutes ces provinces les historiens polonais ajoutent encore Pskof et Novgorod-Véliki, mais sans preuves suffisantes, et leur assertion est contestée par les écrivains russes. En laissant de côté ces deux républiques et leur territoire, on trouve, pour la grande-principauté de Lithuanie, au moment du couronnement de Iaghiel comme roi de Pologne, une étendue d'environ 10,000 m. c. g., c'est-à-dire plus du double de l'étendue qu'avait la Pologne; 1,500 m. c. g. environ étaient occupés par les Lettons, chrétiens du rit latin; tout le reste était pays conquis, et ces provinces démembrées de l'empire de Saint-Vladimir n'avaient d'autres habitans que des Russes vivant en communion avec les métropolitains de Kief et de Moscou et parlant la même langue que leurs autres diocésains.

Mais l'union des deux couronnes n'était encore, pour ainsi dire, que viagère; elle n'eut point pour conséquence immédiate la réunion des deux pays et ne put jamais opérer la fusion entre deux nations placées à des degrés différens de civilisation et dissemblables entre elles par leurs mœurs, leurs usages, leurs institutions, et par la manière dont la société y était constituée. La noblesse lithuanienne, fort peu nombreuse et auparavant fort peu influente, ne consentit pas d'abord à se façonner au nouvel état de choses qui devait pourtant la grandir vis-à-vis de l'autorité royale, absolue jusqu'alors, et le peuple nourrissait contre les Polonais des préjugés profondément enracinés. « Les mœurs russes adoptées par les Lithuaniens, dit le « Lithuanien Pitkiéwicz, formaient un contraste visible avec celles « des Polonais. La religion grecque régnant presque souverainement « dans plusieurs des provinces lithuaniennes fut aussi un ferment « destructeur qui sema la division entre les deux nations, et mit un « obstacle à leur entière fusion. De plus, les Lithuaniens étaient ac- « coutumés à regarder la Pologne comme une proie facile, où ils fai- « saient des excursions journalières pour s'enrichir du pillage : les « Polonais, de leur côté, voyaient en eux des barbares idolâtres aux- « quels ils étaient beaucoup supérieurs en civilisation, et, en consé- « quence, ils les traitaient en inférieurs et avec une sorte de mépris « affecté. Tout cela facilitait les intrigues allemandes; la Lithuanie « lutta long-temps à main armée contre la réunion, et ces inimitiés « nationales, souvent adoptées par les rois mêmes, suscitèrent plus « d'un siècle d'orages. »

A peine formée, l'union était menacée de toutes parts : Vitofd ou

Vitold (1), fils de Kieystout et cousin de Jagellon, réclama et obtint de la faiblesse et de l'indolence du roi le titre de grand-prince, qui avait été pour celui-ci près des Polonais une si puissante recommandation et que Vitofd chercha à convertir en celui de roi, agissant comme s'il n'eût point eu de maître. La mort d'Hedvige anéantit les droits de Jagellon sur la Pologne, et si les Polonais ne lui en avaient pas créé de nouveaux par un nouveau mariage avec une princesse de leur sang, il serait retourné dans sa grande-principauté. Enfin, l'aristocratie lithuanienne, ces puissans princes de Samogitie, de Mscislaf, de Smolensk, de Vladimir de Slóutsk, de Droutsk, d'Ostrog, de Podolie, de Sévérie, de Tchernigof et quelquefois de Kiovie, dédaignèrent de faire alliance avec les petits pans polonais auxquels des nuées de nobles sans fortune et sans illustration disputaient tous les droits. Elle avait trop à descendre pour se mettre au niveau d'une démocratie nobiliaire de 100,000 familles où chacun traitait d'égal à égal les plus illustres sénateurs et presque le roi lui-même.

Ainsi l'union rencontra de grands obstacles, et près de deux siècles furent nécessaires pour les surmonter. Le plus grand avantage qu'elle promit aux deux nations fut la perspective qu'en réunissant leurs forces elles feraient justice enfin d'un voisin turbulent et perfide, menaçant pour l'une et l'autre et plus formidable de jour en jour, quoique sa mission fût alors remplie. Car les Lithuaniens ayant embrassé le christianisme, la religion ne pouvait plus armer le bras de ces chevaliers convertisseurs qui s'en étaient fait un prétexte pour opprimer les peuples dont ils convoitaient les possessions. Mais pour exister, l'Ordre avait besoin de la guerre : chrétiens ou idolâtres, il lui fallait des victimes, et les pratiques superstitieuses que les Lithuaniens conservèrent donnèrent à leur faux zèle une apparence de justice. Quant aux Tatars, ils avaient cessé d'être menaçans pour les Lithuaniens dont les forces suffisaient pour les contenir : Vitofd faisait et défaisait des khans dans l'orde transvolgaïque, et celui même de Pérékop cultivait obséquieusement son amitié. Mais de sombres nuages s'amoncelaient plus à l'est : une révolution s'était opérée au Djagataï; Timourlenk (Tamerlan) était parti de Samarcande pour

(1) Voyez, sur la puissance de Vitofd, Karamzine, *Histoire de Russie*, or. russe, t. V, p. 153-171. En 1408, la rivière Ougra (gouvernement de Kalouga) fut désignée comme formant la limite entre les Moscovites et les Lithuaniens. Les républiques de Pskof et de Novgorod furent obligées de se racheter par des présens (1426).

comprendre dans un seul empire tous les pays depuis la muraille chinoise jusqu'à la mer Adriatique, et ses Mongols ne tardèrent pas à inonder aussi la Russie, déjà prête à en finir avec les Tatars affaiblis par leurs divisions. Une autre puissance se croisait avec celle de Timour et lui survécut : les Ottomans faisaient chaque jour des progrès, ralentis, il est vrai, par la bataille d'Ancyre en 1402, mais qui devinrent d'autant plus rapides après la mort du conquérant mongol. D'immenses dangers étaient prêts à fondre sur la chrétienté : elle n'avait pas trop de tous ses anciens boulevards réunis pour arrêter cette terrible avalanche d'infidèles; et, sous ce rapport encore, la fusion de la Lithuanie avec la Pologne pouvait amener d'heureux résultats.

Mais celle-ci ne fit rien pour l'autre, et, au lieu d'en civiliser les misérables colons, elle préféra condamner ses propres paysans jusque-là heureux à une condition semblable. Ainsi s'établit en Pologne la servitude la plus absolue et l'exclusion des kméthons de tous droits : ces malheureux furent sacrifiés à la haute noblesse lithuanienne, qui avait fait de ce sacrifice une condition de son alliance avec les nobles polonais; non-seulement on abolit l'hérédité de leur fermage, mais on leur interdit à jamais toute action contre leurs maîtres (1). De son côté, la Pologne implanta l'intolérance en Lithuanie : Iaghiel lui-même en donna l'exemple, car, sous son règne, les schismatiques furent déclarés inhabiles à remplir les fonctions publiques et même à jouir des droits de noblesse. Enfin, la Lithuanie, respectée et puissante jusque-là, s'effaça bientôt entièrement : pour rétablir l'équilibre entre elles, la Pologne lui ôta successivement ses plus belles conquêtes et ne la défendit pas toujours contre ses ennemis. La Lithuanie ne fit que perdre à l'union; la Pologne y gagna à tous égards. Mais le plus précieux avantage qu'elle eût pu en tirer, l'autocratie, qui aurait mis fin à toutes les tyrannies subalternes et qui se serait appuyée contre les nobles sur la classe inférieure, lui

(1) Voir les statuts de 1543 et de 1588. Voici de quelle manière un noble polonais, Christophe Warszewicki (*De optimo statu libertatis*, p. 220), décrit la condition des paysans : « Age vero Colonorum oppressionem gravem et quotidianos à dominis laniatos. Vitam hi inopem et miseram ducunt, sine foro, sine judice, sine lege, addam et sine rege et religione, aliquando cum pecudum modo etiam diebus festis alicubi laborantur, et nihil minus audeant quam vel à rege ipso in dominos auxilia implorare. » Il faut lire sur cette matière l'excellent opuscule de F.-A.-F. de Greveniz, *Der Bauer in Polen*, Berlin, 1818, 102 pages in-8°.

échappa par l'extinction prématurée des Jagellons, auxquels leur grande-principauté et la menace de la détacher du royaume était d'un grand secours contre la turbulence de l'aristocratie polonaise.

L'union ne fut donc point le résultat du mariage de Jagellon avec Hedvige, ni de son couronnement comme roi de Pologne; le règne de Vitold, sa politique toute lithuanienne et ses projets personnels le prouveraient assez, s'il était encore besoin de preuves après celles qu'on a trouvées plus haut. Les décisions de la diète d'Horodlo paraissent avoir été prises malgré ce prince, et peut-être pour rendre son ambition moins dangereuse à la couronne de Iaghiel. Cette diète, réunie en 1413 dans un petit bourg au nord de Vladimir, sur le Boug occidental, resserra les liens des deux pays, et déclara les nobles lithuaniens régis par les mêmes lois et soumis aux mêmes charges que les nobles polonais. Il fut convenu en même temps que la Lithuanie aurait un sénat comme le royaume, qu'elle n'élirait jamais son souverain de sa propre autorité, mais seulement du consentement du roi de Pologne, et que les deux corps de noblesse concourraient également à la nomination de celui-ci, au cas où Iaghiel mourrait sans descendance mâle. Car l'hérédité de la couronne dans les mâles était presque toujours sous-entendue. Le cavalier lithuanien fut aussi dès-lors réuni à l'aigle de Pologne, ce qui n'empêcha pas les deux peuples de rester désunis; et cela d'autant plus que déjà sous le premier successeur de Iaghiel et souvent dans la suite, ces clauses furent méconnues et dédaignées; dans plus d'une occasion, l'intérêt força la république à faire des concessions, et ce ne fut que depuis la renonciation des grands-princes à leurs droits héréditaires et depuis l'union définitive de Lublin en 1569, qu'elle put à son aise exploiter à son profit un pays toujours en arrière de la civilisation et en butte alors aux attaques des Moscovites, qui se réveillaient à la voix et sous le fouet du cruel Ivan IV. On l'abandonna tellement à ces derniers qu'ils lui enlevèrent dans peu d'années (1500) Tchernigof, Rylsk, Mstensk, Serpeisk, Briansk, Poutivl, Dorogobouge, etc. Iaghiel, Lithuanien de naissance, avait déjà sacrifié ses compatriotes à son ambition et aux exigences de ses nouveaux sujets : des princes étrangers durent avoir encore moins de scrupules, et l'on s'étonnerait qu'après avoir servi à grossir les revenus des grands du royaume, après avoir été livrée en proie aux horreurs du fanatisme et avoir gémi des siècles sous une misérable administration, la Lithuanie, jusqu'ici si nulle et si repoussante, regrettât néanmoins un lien dont elle n'a recueilli aucun avantage et qui n'a profité qu'à la Pologne.

Ce serait une nouvelle preuve de l'inconstance des vœux de l'homme et de sa tendance héréditaire à repousser ce qui est, à regretter ce qui ne doit ni ne peut plus être; car, même au temps de la plus haute illustration de la Pologne et avant le règne intolérant des jésuites, on accusait souvent les Lithuaniens et les Russes de leur domination de pencher pour la Moscovie plus que pour la Pologne, et c'est en effet vers l'orient plutôt qu'à l'ouest que leurs regards devaient se porter.

En vertu de l'union consommée à Lublin, la Livonie cédée par l'Ordre, qui venait de se séculariser fut reconnue appartenir aux deux nations; la Podlakhie, la Volynie, l'Oukraine, comme la Russie royale, furent annexées à la Petite-Pologne. Le royaume et la grande principauté devaient à l'avenir être gouvernés par le même roi élu en commun par les deux nations. Il fut convenu que leurs représentans respectifs pour la diète s'assembleraient à Varsovie, ville qui, appartenant à la Masovie, n'était ni polonaise, ni lithuanienne; que les deux peuples auraient les mêmes intérêts, les mêmes prérogatives, les mêmes monnaies; que tout serait commun entre eux, à cela près qu'ils conserveraient dans leurs cours judiciaires les formes de procédure et les règles de droit qui leur étaient particulières. Cependant par une inconséquence, dont on a peine à se rendre compte, les deux pays eurent toujours chacun son armée et son trésor distincts, chacun eut son grand-hetmân et ses autres généraux, ses ministres et ses grandes charges de cour.

Plus d'une fois, dans les chapitres précédens, nous avons parlé du *statut lithuanien*, qui continua de régir non-seulement toute la grande-principauté, mais aussi celles de ses anciennes provinces qui avaient été incorporées à la Petite-Pologne. Nous empruntons au livre de Pitkiéwicz le passage suivant sur ce monument curieux de l'état de civilisation du peuple au commencement du XVIe. siècle. « Sigismond-Auguste fut le premier, dit-il, qui lui donna, en 1529, le code de lois nommé *statut roussniaque*, parce qu'il était rédigé dans cette langue. La seconde rédaction de ce code eut lieu en 1564, la troisième et la dernière, en 1588, par les soins de Léon Sapieha, grand-chancelier de Lithuanie. Cette dernière fut obligatoire pour le grand-duché, la Russie-Blanche et la Volynie jusqu'aux derniers temps. On y voit quelques réglemens, comme la peine contre les parricides, empruntés du droit romain; toutefois cependant le type de la législation germanique et d'autres pays du Nord, la commutation des peines en amendes pécuniaires, y prédomine. Le sexe, par suite des anciennes opinions, y était plus favorisé que dans les autres pays.

Les femmes avaient le droit de posséder des biens immeubles, ne restaient pas sous une tutelle à vie, et, avec certaines modifications, étaient libres de disposer de leurs biens et de leurs personnes. L'influence du clergé qui, partout ailleurs s'immisçant dans les affaires civiles, en soumettait une grande partie aux tribunaux ecclésiastiques et au droit canon, se fait à peine remarquer dans les lois lithuaniennes, où on chercherait aussi en vain des peines contre les sorciers et la sorcellerie. En un mot, malgré tous les défauts, qui le rendent maintenant incompatible avec les mœurs et les opinions actuelles, défauts inhérens à l'époque qui lui donna naissance, le statut lithuanien restera toujours comme le plus beau monument de législation du moyen âge. »

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici se rapporte aux Lithuaniens proprement dits ou aux habitans de la Lithuanie, de la Samogitie et de Bélostok; quant aux autres Lettons, ils eurent un sort différent, étant tombés de bonne heure sous une domination étrangère. Dès l'année 1158, des marchands allemands abordèrent, par l'embouchure de la Duna, dans leur pays et les trouvèrent encore idolâtres et grossiers. Brême chercha à tirer parti de cette découverte et y envoya des colons. Meinhard, moine augustin, y alla prêcher l'évangile en 1170; mais il trouva une violente résistance, et ce ne fut que par la force des armes que la nouvelle doctrine put s'établir et se répandre dans le pays (1228). Un de ses successeurs, Albert, le premier évêque livonien, bâtit en 1200 la ville de Riga et en fit le siège de sa cathédrale. Pour défendre son église et propager sa religion, il fonda, à l'instar de l'Ordre des Templiers, celui des frères de la chevalerie du Christ, le même qui prit ensuite le nom des frères Porte-Glaive, parce qu'ils portaient sur leur manteau une épée avec une croix. Renforcés par des croisés dont chaque année de nouvelles bandes vinrent soutenir leur cause, ces chevaliers conquirent le pays au nom de l'évêque et en reçurent un tiers en toute propriété; mais l'évêque de Riga était le souverain du pays; et lorsqu'en 1237 le pape réunit les frères Porte-Glaive avec l'Ordre Teutonique qui venait de s'établir dans la Prusse, jusqu'alors païenne, cet ordre n'hésita pas à reconnaître la suzeraineté épiscopale. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de cet Ordre fameux : nous dirons seulement que la Livonie, nom sous lequel la Kourlande était aussi comprise, s'en rendit indépendante en 1520, et que l'ordre équestre resta constamment en lutte avec le titulaire de la métropole, jusqu'à ce que le maître de l'Ordre (Ordensmeister),

Gotthard Kettler, abdiqua, en 1561, son autorité et soumit le territoire livonien de l'Ordre au roi de Pologne comme grand-prince de Lithuanie, en se réservant la souveraineté de la Kourlande dont on fit, en sa faveur, un duché fief de la même couronne. La doctrine de Luther s'était introduite à Riga en 1521, et en très peu d'années la réforme s'accomplit dans toute la Livonie.

On le voit, dès les temps les plus anciens, les deux branches des Lettons qui doivent nous occuper ici, les Lithuaniens et les Latiches (la 3e, les Prussiens, ne concerne pas la Russie), ont eu des destinées fort différentes dont il est résulté une nuance fortement marquée. Néanmoins il est facile à reconnaître qu'ils appartiennent à la même famille et que leur origine est la même; seulement les Latiches ayant reçu la civilisation des Allemands, tandis qu'elle est venue de Pologne aux Lithuaniens, il s'ensuit que, dans la langue des premiers, on trouve un alliage germanique, et dans celle des seconds un alliage polonais. Le paysan letton se distingue du paysan polonais déjà par son costume; il affectionne la couleur grise, c'est celle des cafetans de laine que portent les Latiches; les Lithuaniens portent le plus souvent une peau de mouton, et en été une chemise sale et grossière. Ceux-ci se distinguent encore des Lettons en ce qu'ils portent généralement des moustaches; au lieu de bottes, dont se chaussent les Polonais, de méchantes sandales d'écorce de tilleul couvrent mal leurs pieds emmaillottés de bandages.

Plus lents d'esprit que les Slaves, les Lithuaniens et les Latiches sont aussi plus indolens, plus humbles, plus façonnés au joug, moins confians et ouverts; ils ont moins de bonhomie naturelle, moins de capacités et moins d'industrie. Le protestantisme a répandu parmi les Latiches, confiés à des pasteurs généralement instruits et souvent hommes de mérite, quelques lumières auxquelles l'établissement d'écoles pourrait donner un grand développement, et que leur affranchissement encore récent a dû favoriser; mais les Lithuaniens sont ignorans, superstitieux, routiniers et ivrognes. Rien de plus misérable que la condition des paysans de la Lithuanie et de la Samogitie : leurs habitations consistent en des cabanes de bois couvertes de chaume et n'ayant pas de cheminée, incommodes et malsaines; leurs vêtemens sont pauvres, leurs meubles et instrumens chétifs; des branches d'arbres leur tiennent lieu de cuir et de cordages, et le fer n'entre pour rien dans la confection de leurs charrues et de leurs voitures. La servitude pèse sur eux de tout son poids : livrés à l'arrogance de leurs maîtres, à l'avarice des Juifs et

aux grossières suggestions des moines, ils sont peu intéressés au travail et l'énergie leur manque pour se tirer de cette ornière. Et pourtant ils habitent un pays fertile, agréable et plein de ressources; ils sont eux-mêmes des hommes grands et vigoureux. (1)

Nous avons déjà dit deux mots de la langue des Lettons et de ses trois principaux dialectes, celui des Latiches en Kourlande et dans la Livonie, celui de Samogitie et le lithuanien. Nous ajouterons que ce dernier est parlé dans presque tout le gouvernement de Vilna, dans un seul village du gouvernement de Minsk, district de Vileisk; dans quelques villages des districts de Novogrodek, de Slonim, de Lida et de Grodno, gouvernement de Grodno; dans la partie septentrionale du district de Sokolsk, gouvernement de Bélostok (2), et enfin dans quelques districts de la Prusse. La langue en général est riche, sonore, flexible et originale. Le lithuanien a été peu cultivé, parce que l'idiome russe eut bientôt la prééminence dans le pays; mais, quoiqu'il en arrivât à-peu-près autant pour l'allemand dans les provinces baltiques, le dialecte des Latiches est bien plus avancé, et il possède une littérature à laquelle, de nos jours, les pasteurs du pays ont su donner une grande extension. Renvoyant, à cet égard, le lecteur aux détails que M. de Kœppen a réunis dans son estimable travail composé en langue russe, nous terminerons ces généralités par des observations sur le caractère de la langue letto-lithuanienne qui nous sont fournies par notre ami, M. Eichhoff, à Paris, le savant auteur du *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.*

« Le lithuanien et le latiche forment, dit-il, avec l'ancien prucze, une famille de langues intermédiaire entre les idiomes slavons et ceux de l'Inde en-deçà du Gange. Leur analogie avec le sanscrit, type primitif de ces divers idiomes, est si complète, si manifeste, qu'elle frappe dès le premier coup-d'œil. Le lithuanien en particulier surpasse sous ce rapport, non-seulement le russe, le bohême, le polonais, mais le gothique, le latin et le grec même. Si nous pouvions entrer ici dans des détails spéciaux, nous citerions les pronoms, les adverbes, les prépositions, qui sont presque identiquement les mêmes dans la langue lithuanienne que dans la langue sanscrite; nous montrerions comment les noms les plus usuels, ceux des principaux élémens, des animaux et des plantes, des degrés de parenté et des

(1) Voyez, sur les Lithuaniens et leurs mœurs, le *Voyage d'un Livonien* (Scholz) *de Riga à Varsovie*, t. I, chap. 1.

(2) Kœppen, p. 242.

35.

parties du corps se correspondent avec exactitude, et comment les actions les plus ordinaires de la vie sont exprimées de part et d'autre par des verbes analogues; nous ferions ressortir enfin, comme preuve finale et irrécusable, les flexions des noms et des verbes conservées en lithuanien avec cette plénitude et cette régularité de formes dont le sanscrit seul nous offre encore l'exemple, tandis qu'elles se sont modifiées et affaiblies dans tous les idiomes de l'Europe. C'est ainsi que le mot *dieu*, en grec θεὸς, en latin *deus*, est resté en lithuanien *diewas*, correspondant au sanscrit *daivas*; que les verbes *être* et *aller*, en grec εἰμὶ, εἶμι, en latin *sum*, *eo*, en gothique *im*, *iddia*, en slavon *iesm'*, *idou*, sont restés en lithuanien *esmi*, *eimi*, correspondant au sanscrit *asmi*, *aimi*, etc. Sans pousser plus loin cette comparaison, dont les élémens abonderaient au besoin, nous exprimerons ici la conviction intime que les langues de la famille lettonne, pures de tout alliage étranger, découlent immédiatement de la source indienne qui a produit nos plus anciens idiomes; et que, loin d'être, comme on l'a quelquefois pensé, des dialectes slavons germanisés, elles représentent au contraire le langage primitif des tribus conquérantes de l'Europe orientale, connues vaguement sous le nom de Sarmates, au moment de leur sortie de l'Asie, et avant que leur contact avec les Finnois du nord-est ne fit adopter à la plupart d'entre elles les idiomes modifiés que parlent de nos jours les plus puissantes nations de race slavonne. »

29° Gouvernement de Vilna.

Toute la Samogitie (lith. *Chamaïté*, pol. *Zmudz*), sauf la ville de Polanghen avec son territoire sur la mer Baltique, et la presque totalité de la Lithuanie (*Litva*) proprement dite, excepté seulement quelques districts incorporés aux gouvernemens de Grodno, de Minsk, et de Vitebsk, sont comprises dans le gouvernement de Vilna, territoire dont la Russie s'empara en 1795, lors du troisième démembrement de la Pologne. Il se composait alors du palatinat de Wilno, de la majeure partie de celui de Troki, et de la province ou du duché de Samogitie qu'on divisait en 28 districts formant aujourd'hui les trois districts russes de Rossiény, de Chavlia et de Telché. De ce territoire Catherine II fit d'abord le gouvernement de Vilna; mais Paul Ier (1797), en y joignant le gouvernement actuel de Grodno, lui rendit le nom de Lithuanie qui resta en vigueur jusqu'en

1802, époque où les deux gouvernemens furent séparés et où celui qui nous occupe reçut définitivement le nom de Vilna.

Il est borné au nord et à l'est par la Kourlande dont il sépare la pointe méridionale du gouvernement de Minsk, en touchant à celui de Vitebsk; à l'est, de plus, par le gouvernement de Minsk; au sud par celui de Grodno, à l'ouest par le royaume de Pologne et par la Prusse. M. Plater se trompe sans doute en ne lui donnant que 900 m. c. g. de superficie; suivant M. Arsénief elle en aurait 1,200 et suivant Wichmann 1,234. Un calcul fait sur la carte de Reymann avait donné 1,081 m. c. g. ou 52,982 verstes carrées et c'est là le chiffre que nous adoptons.

Le sol est en partie sablonneux et en partie couvert de marécages; c'est une terre d'alluvion recouverte en beaucoup d'endroits d'un terreau fertile : on y trouve çà et là quelques blocs de granit, des fragmens de calcaire, des pétrifications et des ossemens d'éléphans fossiles (1); dans quelques districts le sable domine au point qu'il met obstacle à la végétation et qu'il rend les communications difficiles. Ce sable forme quelquefois des collines dont la plus haute, la montagne de la Croix près de Vilna, s'élève de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le pays n'offre pas d'autres montagnes; il est du reste généralement plat et s'aplatit surtout vers la mer. Couvert, il y a mille ans, de forêts impénétrables et presque sans habitans, il conserve encore une grande masse de bois. Les lacs y abondent, surtout dans le district de Troki et au nord-est de Vilna; parmi les derniers le Narotch, le Drisviaty, le lac Snouda ou de Braslaf et le lac Svirskoï sont les plus considérables. Les rivières, assez nombreuses, appartiennent presque toutes au système du Niémen qui, sans entrer dans le gouvernement, en marque partout la limite du côté de la Pologne, après l'avoir d'abord marquée du côté de Grodno; puis il entre dans la Prusse, prend le nom de Memel et débouche dans le Kurisch-Haff. Le principal affluent du Niémen est la Vilia (lith. Neris) qui sort du gouvernement, de Minsk, reçoit à droite, en serpentant par celui de Vilna, le Narotch et la Svienta, et se réunit au Niémen près de Kovno. La Mérétchanka s'y réunit plus haut, dans le district de Troki; plus bas, vers la Samogitie, il reçoit la Névéja et la Doubissa qui viennent du nord comme la Sventa. La Vindau coule au contraire vers cette région pour entrer dans la Kourlande et la Lavenna se réunit à la rivière kourlandaise, l'Aa. Le climat est bien plus doux que celui de la province voisine, au nord; mais les

(1) Eichwald, *Naturhistorische Skizze von Lithauen*, etc., p. 98.

hivers sont encore très froids; l'air est humide; cependant on ne connaît d'autres maladies endémiques que la plique polonaise.

L'agriculture qui est presque la seule industrie des habitans est assez productive : elle s'étend de plus en plus aux dépens des immenses forêts dont le sol est couvert. Ses produits consistent surtout en seigle; mais on cultive toutes les céréales en abondance. En 1802 les semailles ont été de 1,274,070 tchetvertes et la moisson en a produit 4,979,687; en 1810 elle en a produit 4,298,783. La consommation peut s'élever à 3,700,000 tchetvertes et, en y ajoutant les semailles, on trouve que la production et la consommation se balancent presque exactement; dans les bonnes années il y a même un excédant de production. Cet excédant augmenterait considérablement si les instrumens aratoires étaient meilleurs, si une économie rurale mieux entendue permettait de donner aux champs plus d'engrais, et surtout si les cultivateurs apportaient à leurs travaux moins de nonchalance. Outre les céréales, le pays produit beaucoup de chanvre et de lin; on cultive dans les jardins un peu de légumes et du houblon; les arbres fruitiers sont rares et en mauvais état. Les prairies naturelles sont généralement submergées sous les eaux stagnantes que le pays offre partout. Nous avons dit que les forêts sont immenses : aussi ne se fait-on pas d'idée du gaspillage auquel le bois est livré. Ces forêts ne fournissent pas seulement aux besoins locaux, elles alimentent un commerce considérable de planches, de poutres, de bois de flottage, de goudron, de potasse et de charbon : on construit annuellement une quantité de bâtimens de transport qui ne sont pas destinés à revenir dans le pays. La plupart des forêts sont propriété particulière; en 1802, la couronne en possédait 60,126 déciatines. On attribue à la quantité des tilleuls l'abondance des abeilles et l'excellence de leur miel : cette denrée sert à préparer l'hydromel, surtout la qualité plus recherchée qu'on appelle *lipietz* et *maliniетz*, et que l'on tire, dit-on, dans des bouteilles de vin de Hongrie; la dernière provient d'un mélange de miel et d'une baie de ronces d'un goût de framboise. L'éducation des bestiaux est négligée : le cheval est petit et chétif, mais léger et endurant; le bétail des paysans est maigre et grêle, mais dans les terres nobles il est mieux entretenu. Les forêts sont remplies de gibier : les élans, les sangliers, les ours n'y sont pas rares, et l'on rencontre encore de loin en loin des urus; les loups, les renards, les martres, les écureuils fournissent une bonne pelleterie. Les lièvres, les canards sauvages, les coqs de bruyère, les perdrix et les gelinottes abondent partout. La pêche,

au contraire, donne un faible produit. Les tourbières sont pleines d'un ocre ferrugineux; on trouve aussi des pyrites, des agates, des espèces de coraux et quelquefois sur la côte l'ambre jaune.

Le fond de la population est formé par les Lithuaniens, peuple misérable que nous avons déjà décrit, et par les Samogitiens ou Chamaïtes dont les cabanes sont un peu moins hideuses à l'intérieur, mais qui du reste ne diffèrent des autres que par une superstition peut-être plus grande. La noblesse, haute et petite, est d'origine polonaise : elle est extrêmement nombreuse et appartient à tous les degrés de l'échelle sociale; le luxe des riches seigneurs contraste d'une manière pénible pour le philanthrope avec la pauvreté du petit schlakhtitz et avec la misère du paysan. Quelques autres Polonais vivent dans les villes, et il y en a beaucoup parmi le clergé très nombreux et maître de l'enseignement. Le commerce, les cabarets, les distilleries d'eau-de-vie, les moulins, etc., sont entre les mains des Juifs; les Allemands et les Bohémiens sont très rares, mais on rencontre encore quelques milliers de Tatars, cultivateurs actifs et intelligens qui pourraient servir de modèles au reste de la population. Enfin on trouve aussi quelques Russes, de ceux qu'on appelle Roussniaks. Quant au total, nous dirons qu'on ne peut se servir des chiffres empruntés par Hassel à Georgi : M. Plater compte 1,200,000 habitans; M. Arsénief seulement un million. Ce dernier chiffre est évidemment trop faible, car d'après le *Rapport du ministère de l'intérieur* pour 1833, les diocèses catholiques de Vilna et de Samogitie renfermaient 1,240,452 paroissiens, la plupart appartenant à ce gouvernement, et il faut y ajouter, outre les juifs, les grecs uniates, les protestans et les mahométans, il est vrai en petit nombre. D'après cela on ne peut réduire le total à moins de 1,200,000 âmes, ce qui donne 1,110 individus par m. c. g. Ils habitent 11 villes, 156 petites villes ou bourgs et 1,536 villages.

Les fabriques en grand sont chose rare dans le gouvernement de Vilna et l'industrie y est encore peu avancée : celle des paysans consiste à préparer la potasse, le goudron, le noir de fumée; les femmes filent, tricotent et tissent un drap grossier. Les travaux des bois, les transports et la navigation du Niémen et de la Vilia occupent aussi beaucoup de bras. En 1830, on comptait en outre 60 fabriques avec 608 ouvriers. En 1810, il n'y avait encore que 73 marchands inscrits : le commerce consiste en grains, farine, graine de lin, mâts, bois de construction, planches, miel et cire, qu'on exporte au moyen de la Duna à Riga, et par terre à Libau ou même en Prusse (à Memel).

Avant la révolution polonaise de 1831, Vilna était le siège d'un arrondissement universitaire supprimé à la suite de cet évènement; c'est à l'arrondissement de la Russie-Blanche que Vilna a depuis été réuni. Le ministère de l'instruction publique entretenait dans le gouvernement

En 1824,	154 écoles avec	388 maîtres et employés,	et	8,711 élèves.
En 1832,	71 —	175	—	1,942 —

Évidemment la dernière année, époque de désorganisation, ne peut pas servir de mesure. Le clergé catholique entretenait, en 1833, dans les deux diocèses 110 écoles avec 2,297 élèves. Ces chiffres sont trop incomplets pour servir à constater l'état des lumières, mais ils prouvent que, sous ce rapport, le gouvernement de Vilna compte parmi les plus avancés: aussi y trouvait-on 9 typographies, dont 2 de la couronne.

Les deux diocèses catholiques dont nous avons déjà parlé ont leur siège à Vilna et à Vorny ou Medniki; on y compte en tout 423 églises dont 5 cathédrales et plusieurs monastères. Les grecs uniates dépendent du diocèse de Polotsk et les grecs orthodoxes de celui de Minsk. Un consistoire réformé a son siège à Vilna et les protestans exercent leur culte dans environ 10 églises. Les juifs ont beaucoup de synagogues et les mahométans quelques metcheths (mosquées).

Le gouvernement de Vilna n'est pas sujet au monopole de l'eau-de-vie et il a conservé quelques-unes de ses anciennes formes administratives: comme au temps des diétines, chaque district a un maréchal et un kharounja. Il fait partie du gouvernement général de Lithuanie, dont le siège est variable. Nous n'en connaissons ni l'état ni les revenus.

Les districts, au nombre de 11, sont les suivans : Vilna, Troki, Kovno, Ponévège, Vilkomir, Vidzy, Sventsiany, Oschmiany, Rossieny, Telche et Chavlié.

Vilna (pol. Wilno), l'ancienne capitale de la Lithuanie, est située au confluent de la Vileyka et de la Vilia, à 787 verstes de Pétersbourg et à 874 de Moscou, par 54° 41′ 2″ de lat. et par 42° 57′ 23″ de longitude.

Elle est entourée, dit M. Chodzko, que nous aimons à citer là où il a pu voir par lui-même, de monticules qui rendent sa position des plus pittoresques. Les rues, qui sont tortueuses et étroites, attestent son origine antique. Elle renferme plusieurs centaines de maisons en pierres; les autres sont en bois. Les faubourgs, bâtis partie en

bois et partie en briques, s'étendent au loin; celui d'Antokol est situé dans une position fort agréable. Jadis il existait un immense château royal des Jagellons qui se réunissait en un ensemble imposant avec la cathédrale et les édifices élevés sur la montagne du château (*gora zamkowa*); mais aujourd'hui il n'en reste que les ruines. L'hôtel-de-ville élevé au milieu de Vilna fait honneur aux talens de l'architecte polonais Gucewicz; l'arsenal, les palais de Pac (Patz), des Oginski, des Radzivill, des Chodkiewicz (aujourd'hui Poslowski), des Wankowicz, et du gouvernement, sont de beaux édifices. Parmi les monumens consacrés au culte, on remarque principalement la cathédrale dédiée à saint Stanislaf et élevée en 1387 à l'endroit même où avait brûlé auparavant le feu sacré de Perkounas : on y voit la chapelle en marbre de saint Casimir (mort en 1480), dont la châsse en argent pèse, dit-on, 30 quintaux; l'église de Saint-Jean, desservie naguère par les jésuites et entourée de bâtimens de l'université : son clocher est le plus haut de la ville. Plusieurs ordres religieux y ont en outre leurs couvens et leurs églises, à côté desquels on voit, par l'effet d'une tolérance dont l'ancienne Pologne était peu jalouse d'offrir l'exemple, des synagogues juives, un temple réformé, un autre luthérien, deux églises grecques et un métcheth musulman. Quarante églises, dit M. Chodzko, sont encore debout et 30 d'entre elles sont ouvertes aux fidèles.

Vilna, fondée en 1321 par Ghédimine, devint la résidence des grands-princes à la place de Troki; en 1506 elle fut entourée d'une muraille, mais qui ne la défendit pas toujours de l'invasion ennemie. Plusieurs incendies la dévastèrent : on cite surtout ceux de 1610 et de 1748, mais la ville se releva plus belle de ses cendres. C'est surtout depuis l'année 1820, ajoute l'auteur polonais déjà souvent cité, qu'elle a gagné infiniment quant à la propreté et aux embellissemens tant intérieurs qu'extérieurs.

Jusqu'en 1832 Vilna était le siège d'une université renommée : elle fut fondée, comme collège de jésuites, en 1578, par l'évêque Valérien Protasewitz et élevée au rang d'une université, où toutefois il était interdit d'enseigner le droit et la médecine, par le roi Étienne Batori. Lorsqu'en 1773 l'ordre des jésuites fut supprimé en Pologne, ses biens furent affectés aux écoles, et l'université de Vilna obtint le droit et la faculté d'enseigner toutes les branches des connaissances humaines. Cependant à la suite des évènemens politiques elle déchut, et ce n'est que depuis 1803, époque à laquelle l'empereur Alexandre, en lui donnant de nouveaux statuts, lui assigna aussi de

nouvelles ressources, qu'elle a repris de l'essor. Elle se trouvait dans un état très florissant lorsque l'oukase du 1er mai 1832 l'atteignit. Parmi ses collections, on distinguait surtout l'observatoire, la collection minéralogique et la bibliothèque : celle-ci se composait en 1831 de 51,837 volumes de livres, la plupart anciens, et avait pour complémens les bibliothèques spéciales des diverses facultés. Aujourd'hui il ne reste à Vilna qu'une académie médico-chirurgicale, à laquelle sont affectés le jardin botanique et les autres collections.

La population de Vilna s'élevait en 1830, suivant les rapports officiels, à 42,357 âmes. Hassel ne l'avait évaluée qu'à 25,000 dont 12,000 Juifs et 1,000 Tatars; M. Chodzko parle de 50,000 habitans dont 30,000 Juifs.

Dans le même district nous ne citerons plus que *Kiernof*, la première capitale de la Lithuanie, située sur la Vilia à quelques milles du chef-lieu actuel: c'est un bourg insignifiant. Troki, la seconde capitale et l'ancien chef-lieu du palatinat de même nom, est dans le district voisin, à 26 verstes de Vilna vers l'ouest. Elle est située sur un lac au milieu duquel on aperçoit les vestiges d'un château habité en 1320 par Ghédimine, lac dans lequel on pêche beaucoup de murènes. Kovno, à 95 verstes de Vilna, à 830 verstes de Pétersbourg et à 969 de Moscou, est une ville assez considérable, située au confluent de la Vilia et du Niémen et de toutes parts entourée de ces fleuves. C'est là qu'eut lieu, les 24, 25 et 26 juin 1812, le passage du gros de l'armée de Napoléon et son entrée sur le territoire de la Russie. Kovno est une des villes les plus anciennes de la Lithuanie; mais c'est à tort qu'un écrivain polonais parle de son *ancienne splendeur*; on y voit quelques maisons murées de formes gothiques, plusieurs églises bâties dans le même goût, l'ancien collège des jésuites sur le marché et la maison de ville avec une tour très élevée. Elle n'a que 3,000 habitans, population qui ne répond pas à la grande étendue de la ville; la moitié de ces habitans sont juifs, mais il y a aussi beaucoup d'Allemands qui ont un temple luthérien. Kovno fait quelque commerce et le *lippietz* (hydromel) qu'on y prépare jouit d'une grande renommée. La situation de la ville dans une vallée est agréable. On vante pour sa beauté le couvent de camaldules de *Pozayscie* ou *Mons pacis*; il y a une église que M. Chodzko dit magnifique, sans doute par un effet de cette emphase qui caractérise tous les écrivains slavons lorsqu'ils parlent de leur patrie. « La construction de cette basilique, ajoute-t-il, a été confiée aux plus habiles artistes italiens. » Dans les autres districts lithuaniens nous ne nommerons plus que

Braslaf (pol. *Braclaw*, qu'il ne faut pas confondre avec Braclaw en Podolie), ancien chef-lieu de *poviat* et siège d'une diétine, aujourd'hui insignifiant. Il est situé sur le grand lac du même nom, à l'extrémité la plus orientale du gouvernement, et de toutes parts entouré d'eau.

Dans les districts chamaïtiens, nous nommerons Rossieny, à 189 verstes de Vilna et *Keidany*, qui vaut beaucoup mieux que ce chef-lieu; cependant toutes les maisons y sont en bois, et ce n'est pas être difficile que de dire même d'une telle ville : « Elle soutient encore assez bien son ancienne splendeur (1). » *Iourbourg*, sur le Niémen, mérite une mention particulière comme ville frontière et comme siège d'un bureau principal de douane, auquel aboutit la route de Tilsitt. Dans le district de Telche nous remarquons *Vorny*, autrefois Miedniki, l'ancienne capitale de la Samogitie et le siège d'un évêché catholique fondé en 1413; ce siège a presque constamment été occupé par la famille des princes Giédroyc (lisez Ghiédroitz), dont un rejeton a figuré dans la dernière guerre. Ce ne sont là que des bicoques qui pour elles-mêmes ne méritent aucune attention.

30° Province de Bélostok.

C'est l'ancienne Podlakhie, moins un petit district aujourd'hui enclavé dans le palatinat polonais d'Augustof. On a tort d'écrire *Podlasie*, orthographe qui provient sans doute de l'adjectif *podlaskié wоiéwodstwo*, où évidemment on n'a fait qu'adoucir la prononciation de *podlachskié* qui serait l'orthographe véritable. Anciennement on confondait peut-être sous une même dénomination la Podlakhie et la Polésie, provinces voisines que, dans la suite, on a toujours distinguées l'une de l'autre ; et c'est peut-être de cette communauté qu'est venu à la Podlakhie le nom de *Subsylvania*, que lui ont donné les écrivains latins, mais qui semblerait mieux s'appliquer à la Polésie dont le nom dérive de *less*, la forêt. Celui de Podlakhie au contraire se compose de *pod*, sous ou derrière, et de *Lachia*, la Liékhie; il se rapporte aux habitans et non à la nature du pays. Jadis ce dernier était habité par les Iatchvinghs, peuplade sauvage et redoutable que nous regardons comme ayant appartenu à la famille lettonne : c'est par cette raison que nous donnons place ici à un pays dont la popu-

(1) Chodzko, *Tableau de la Pologne*, t. I, p. 323. L'auteur du *Voyage d'un Livonien* y met plus de malice : voir t. I, p. 17.

lation consiste depuis long-temps presque exclusivement en Polonais et en Juifs; car alternativement soumis par les Lithuaniens, par les ducs de Masovie, par les chevaliers de l'Ordre Teutonique, les Iatchvinghs vendirent cher leur indépendance et finirent par être exterminés. Vers la fin du XIIIe siècle, leur nom disparaît de l'histoire et en même temps la population du pays se renouvela. Réunie à la Pologne au XIVe siècle, la Podlakhie forma le palatinat de Bielsk jusqu'en 1795, époque où le nom de Pologne fut momentanément rayé de la carte de l'Europe : elle passa alors sous la domination prussienne et entra dans la composition du département de Bialystok; mais lorsqu'en 1807 fut créé le grand-duché de Varsovie, elle fut cédée à la Russie qui en fit un cercle ou une province, parce qu'elle n'avait pas une population assez considérable pour former à elle seule un gouvernement. L'administration provinciale fut installée le 15 septembre 1808.

La province de Bialystok ou de Bélostok, suivant l'orthographe russe, est bornée à l'est par le gouvernement de Grodno et de tous les autres côtés elle est entourée du royaume de Pologne. D'après un calcul fait sur la carte, on lui a donné 158 m. c. g.; c'est le même nombre que M. Arséniеf adopte en écrivant 160, et il est conforme à celui qu'on a donné dans l'*Invalide russe* (1825, n° 294), en évaluant la superficie à 7,742 verstes carrées ou à 805,168 déciatines.

Le pays est plat avec quelques légères ondulations formées surtout par les bords élevés des fleuves; le sol recouvert d'un sable léger n'est pourtant pas défavorable à la végétation. Il est suffisamment arrosé : le Boug occidental ou polonais, rivière navigable qui décrit au sud la frontière de la province, en est la principale voie de communication; il reçoit en Pologne le Naref, qui a sa source dans le gouvernement de Grodno, qui traverse ensuite la province de l'est à l'ouest, et, depuis Sourage coulant au nord, en décrit la limite occidentale, limite que continue plus au nord son affluent le Bobr. Les rivières de l'intérieur sont le Nourtchik et le Souprasl, l'un affluent du Boug et l'autre du Naref. Parmi les lacs, il n'y a de considérable que celui d'Augustow, au nord de Knychine. Le climat est tempéré et l'air, quoique humide, est assez salubre. La *plica polonica* est toujours endémique dans ces provinces polonaises.

L'agriculture est la principale ressource des habitans : ils cultivent beaucoup de seigle, de l'orge, de l'avoine et du froment, et peuvent exporter une partie de leur récolte. Une autre production est le lin dont la graine entre dans le commerce, puis du houblon et des lé[illegible]

gumes secs. Le jardinage est encore peu avancé et les arbres fruitiers sont rares chez le paysan. Les forêts abondent et sont fort épaisses : aussi le bois est-il livré au gaspillage; de beaux pins fournissent un excellent bois de construction. Le cheval est petit comme en Lithuanie, mais le bœuf est d'une belle taille; en général, l'éducation des bestiaux est négligée et peu productive; la laine des brebis est commune; on trouve le plus fréquemment les cochons et la volaille des basses-cours. L'apiculture est ici d'une mince importance; le produit de la pêche n'est pas non plus très considérable; mais les forêts recèlent une quantité de gibier et de bêtes fauves. Nous passons sous silence les produits insignifians du règne minéral.

Ainsi que nous l'avons dit, les habitans sont presque tous Polonais; après ceux-ci, on trouve le plus de Juifs et en outre quelques Lettons, Russes et Allemands. On évalue la noblesse à 9,000 familles ou à 49,500 individus, nombre prodigieux qui explique la pauvreté dans laquelle vit en partie cette classe toujours fière de ses anciens droits, mais d'ailleurs presque au niveau du paysan. Quant au total de la population, M. Arsénief l'estime à 215,000 habitans, et la notice de l'*Invalide* porte ce chiffre à 250,000; on assure qu'en 1807, elle n'allait pas au-delà de 189,187 et par cette raison nous préférons le chiffre de M. Arsénief qui donne une population relative de 1,343 individus par m. c. g. Outre les 4 villes de districts, on compte 26 villes, 1 bourg, 503 villages, 42 établissemens isolés et en tout environ 30,000 feux.

L'industrie de la province s'exerce dans un petit nombre de fabriques peu importantes; on en comptait, en 1830, 25 avec 567 ouvriers. Ce sont quelques petits martinets, des tuileries, des tanneries, etc. Chez nous, rien de tout cela ne serait appelé fabrique. Le commerce consiste surtout en grains, en houblon, en graine de lin, et en bois de construction; Dantzig, Elbing et Memel en sont les débouchés.

Pour l'instruction publique, Bélostok faisait autrefois partie de l'arrondissement universitaire de Vilna : maintenant c'est à celui de la Russie-Blanche que la province appartient. On y comptait, en 1832, 23 écoles civiles avec 19 maîtres et employés et 788 élèves, dont 114 filles; quant aux écoles du clergé nous n'en connaissons pas l'état. Il n'y a qu'une seule typographie.

La province ne renferme point d'évêché : les catholiques relèvent du diocèse de Loutsk, les uniates de celui de Polotsk, et les grecs orthodoxes de celui de Minsk. Nous ne connaissons pas le nombre

des églises de chaque culte; les juifs ont leurs synagogues et les protestans un ou deux temples.

L'organisation de la province, plus économique que celle des gouvernemens, est du reste à-peu-près sur le même pied. La noblesse a conservé certains privilèges.

Les districts, au nombre de 4, sont les suivans : Bélostok, Bielsk, Droghitchine et Sokolka.

Bélostok, en polonais Bialystok, du nom de la rivière Bialy, qui traverse la ville, est au centre de la province, à 1,063 verstes de Saint-Pétersbourg et à 1,106 de Moscou, par 53° 7′ 35″ de latitude et 41° 57′ 30″ de longitude. C'est une fort jolie ville, régulièrement bâtie en briques, les maisons hautes d'un étage tournent le pignon vers les rues qui sont droites et assez bien pavées. Le marché est spacieux et offre une halle ornée d'une tour. Les rapports officiels portent la population à 8,218 âmes. Ce qu'il y a de plus intéressant à Bélostok, c'est le château du comte Branicki, grand-hetmân de la couronne, édifice simple et grandiose et que les Polonais, dans leur langage emphatique, ont appelé le Versailles de leur patrie. Bielsk, chef-lieu du district, au sud du premier, est à 41 verstes de Bélostok. C'est cette ville, assez bien bâtie, qui donna son nom au palatinat de Bielsk, dont elle fut le chef-lieu jusqu'en 1795. Mais la plus ancienne ville de la Podlakhie est Droghitchine, sur le Boug, jadis la capitale des Iatchvinghs, aujourd'hui un petit endroit sans importance, à 96 verstes du chef-lieu. *Niémirof*, également sur le Boug et sur la frontière du sud, ne mérite une mention que comme bureau de douane et parce que c'est en cet endroit qu'après l'anéantissement de la Pologne, en 1795, les territoires des trois puissances co-partageantes se touchaient. Les familles Radzivil et Potocki ont de vastes possessions dans tous ces districts.

31° Gouvernement de Livonie.

Les trois provinces baltiques, la Livonie, la Kourlande et l'Esthonie, aujourd'hui divisées entre deux races, la finnoise et la lettonne, mais soumises toutes les trois à des seigueurs territoriaux allemands, n'offrent point cet amalgame qui s'est opéré dans d'autres pays, en France, en Angleterre, en Espagne, entre les vainqueurs et les vaincus, mais bien encore l'état de choses qui est résulté, il y a six siècles, de la conquête. Long-temps les trois provinces étaient réunies sous la même autorité, celle du grand maître de l'Ordre Teu-

tonique et de son lieutenant en Livonie; et, outre qu'elles ont toutes conservé d'anciennes formes de gouvernement, elles ont encore ceci de commun qu'elles conservent leurs anciens noms et que les gouvernemens correspondans ne sont pas appelés, comme presque tous les autres de l'empire, d'après leur chef-lieu.

Le nom de Livonie est ancien, mais ce n'est pas une raison pour en attribuer l'origine à un Romain, Libo, que des traditions absurdes ont fait arriver sur la plage avec une colonie. Il n'est ni allemand, ni letton; les Latiches lui substituent même celui de *Vidsemme*; il appartient à la langue qui, avant l'arrivée et les conquêtes des Lettons, dominait tout le long de la Baltique depuis son extrémité septentrionale jusqu'au fond de la Prusse, nous voulons dire le finnois, langue que parlaient les anciens Koures et les anciens Lives, qu'on reconnaît encore dans un grand nombre de localités maintenant occupées par les Latiches, et qui est toujours celle des Esthiens, vulgairement appelés Esthoniens. (1)

Les anciens Lives ont laissé quelques faibles traces des deux côtés du golfe de Riga; en Livonie ils occupent, à l'embouchure du Salis, quelques villages de la paroisse de Salis (2), où leur langue s'est maintenue. Celle-ci n'a rien de commun avec le letton; et, dès les anciens temps, les Lives et les Lettons se traitaient mutuellement en ennemis. Le nom de Livonie n'a donc pas une autre origine que celui des Lives, mais il est possible que l'un et l'autre soient dérivés du mot esthien *liva* ou *lib*, sable, et que les Lives aient tiré leur nom de la mer de sables qui entoure Mitau et Riga et qui de là s'étend vers le nord. Nestor, au XII[e] siècle, parle déjà des *Lib* et, après la conquête de leur pays par les chevaliers Porte-Glaive, le nom de *Livonie*, généralement usité, désigna tout l'ensemble de leur conquête, de même que plus tard la province la plus septentrionale de la domination de l'Ordre Teutonique, celle dont le démembrement sous Gotthard Kettler devint l'origine des duchés de Kourlande, de Livonie et d'Esthonie. (3)

(1) Parrot, *Versuch einer Entwicklung der Sprache, Abstammung, Geschichte, Mythologie und bürgerlichen Verhæltnisse der Liwen, Lætten, Eesten*, etc. Stuttg. 1828, 2 vol. in-8°, avec tableaux in-fol.

(2) Bienenstamm, *Geogr. Abriss der drei deutschen Ostsee-Provinzen Russlands*, page 187.

(3) Voyez pour les détails historiques : Kelch, *Liefländische Friedens und Kriegesgeschichte in 5 Büchern*. Reval, 1695, in-4°; *Description de la Livonie*,

Avant ce démembrement, la Livonie égalait en étendue des royaumes considérables. Son histoire commence pour nous avec l'introduction du christianisme (1158) et elle reste mêlée à celle de l'Ordre Teutonique jusqu'en 1561. Dans cette année, le maître en Livonie (*Heermeister*) sécularisa l'Ordre et tout ce qui en dépendait, à l'exemple d'Albert, grand-maître, qui en 1525 était devenu duc de Prusse et comme tel vassal de la couronne de Pologne. Ayant perdu son point d'appui au moment où Iván Vassiliévitch-le-Terrible poussait ses conquêtes jusqu'à Dorpat et d'ailleurs envahi par la réforme qui était prêchée avec le plus grand succès à Riga et à Revel, l'Ordre se sépara de l'empire d'Allemagne, prêta hommage au roi de Pologne et se constitua en états provinciaux : un acte solennel fut signé et juré à la diète de Vilna, le 29 novembre 1561, acte auquel l'archevêque de Riga adhéra. Pour la dernière fois, le maître et les chevaliers se revêtirent du costume et des marques distinctives de l'Ordre, lorsqu'ils parurent le 5 mars 1562 devant le prince Nicolas Radzivil, commissaire du roi, à Riga, pour prêter serment et recevoir l'investiture. Gotthard Kettler fut proclamé duc héréditaire de Kourlande et de Sèmegalle et voiévode de Livonie au nom de la Lithuanie et de la Pologne; le duché de Livonie resta constamment dans son titre. La maison de Kettler régna assez paisiblement dans le duché jusqu'en 1736 où elle s'éteignit; mais la nouvelle province polonaise, formellement réunie à la Lithuanie par acte du 25 décembre 1566, devint la proie de tous ses voisins, et fut, pendant plus d'un siècle, livrée à d'horribles ravages. Dès 1570, le tsar Iván Vassiliévitch nomma le prince danois, Magnus, évêque titulaire de Revel, *roi de Livonie*, sous la suzeraineté de la Russie, avec promesse de lui soumettre, outre l'Esthonie et la partie esthonienne de la Livonie déjà conquises, tout l'ancien territoire de l'Ordre; et, en 1621, Riga fut obligée d'ouvrir ses portes au roi de Suède, Gustave-Adolphe. La Pologne perdit en peu d'années toute la Livonie, à l'exception seulement du district de Dunabourg qui porta jusqu'en 1772 la dénomination de *Voïévodstvo Inflantskié* et qui s'appelle encore la

avec une relation de l'origine, du progrès et de la décadence de l'Ordre Teutonique, Utrecht, 1705, in-8°; *Nachrichten von Liefland*, dans Müller, *Sammlung Russ. Gesch.*, t. IX, p. 263 *sqq.*; L.-A. Gebhardi, *Geschichte von Liefland, Esthland, Kurland und Semgallen*, Hist. univ. de Halle, t. L, p. 301-528; comte de Bray, *Essai critique sur l'histoire de la Livonie, suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province*, Dorpat, 1817, 3 vol. in-8°.

Livonie polonaise. En conservant cette dernière, elle céda formellement l'autre, en 1660, par la paix d'Oliva. Mais les Suédois n'eurent pas moins de peine à s'y maintenir : les Russes étaient décidés à s'en rendre maîtres, et elle leur fut en effet cédée par le traité de Nystad en 1721.

Mais dès l'année 1718 Pierre-le-Grand avait organisé un *gouvernement de Livonie*, renfermé à-peu-près dans les mêmes limites que celui d'aujourd'hui; cependant les priviléges de la noblesse et des villes ne reçurent aucune atteinte jusqu'en 1783; en 1797 ils furent entièrement rétablis. C'est en 1783 que la Livonie fut organisée en lieutenance, avec 9 districts qui s'appelaient alors Riga, Venden, Valk, Pernau, Fellin, Derpt, Kirempékoïkoul (Verro), et OEsel (Arensbourg).

Ce gouvernement est borné au nord par l'Esthonie, à l'ouest par le golfe de Riga (mer Baltique), au sud par la Kourlande dont la Duna le sépare, au sud-est par le gouvernement de Vitebsk et à l'est par celui de Pskof, par le lac du même nom et le Peïpous; mais outre cette étendue continentale, il embrasse la grande île d'OEsel, située dans la mer Baltique, en face de la côte de l'Esthonie. M. Arsénief avait évalué l'étendue de la Livonie, en 1818, à 1,000 m. c. g.; Wichmann, Schubert et Hassel ont donné le nombre 938 que M. Arsénief, en 1832, a réduit jusqu'à 850. D'après Bienenstamm cette étendue est de 40,425 verstes carrées, c'est-à-dire de 825 m. c. g.

Le long de la côte et dans la majeure partie de sa surface, le pays est plat, sablonneux, plein de marécages, mais offrant aussi de la bonne terre argileuse ou un terreau noir et généralement propre à l'agriculture. Dans les districts de Venden et de Derpt il est entrecoupé de collines souvent très pittoresques, et dont quelques-unes méritent le nom de montagnes; l'Eierberg (en esthonien *Munna Maggi*) haut de 1026 pieds, en est la plus considérable. Bienenstamm fait une longue énumération des lacs et des rivières très nombreux de ce gouvernement : parmi les premiers nous citerons seulement les suivans : le lac Virtsert (Wirzjœrw) dans le district de Derpt, long de 35 verstes du nord au sud, large de 3 à 12 verstes et d'une superficie totale de 209 verstes carrées : il est, par l'Embach, en communication avec le lac Peipous : le lac Loubân, sur la frontière du gouvernement de Vitebsk (voir p. 367), qui a près de 60 verstes de circonférence; celui [illegible] long de 7 verstes, large de 3, et celui de Marienbourg, long de 3, dans le district de Venden, enfin celui de [illegible] Volzat, dont la circonférence est d'environ 27 verstes. La principale rivière du pays est la Duna ou

letton *Daugava*) : un peu au-dessous de Iakobstadt (voir p. 387 (1)) elle commence à former la lisière méridionale de la Livonie; puis, près de Kirkholm elle y entre tout-à-fait, arrive à Riga où elle a 1,150 aunes suédoises de large, et se jette 13 verstes plus bas, à Dunamünde, dans le golfe de Riga, par deux embouchures. La Duna reçoit à droite l'Evst, là où elle atteint le gouvernement, et à gauche, près de son embouchure, la Bolder-Aa ou Bouller-Aa qui vient de Kourlande; entre ces deux rivières, au nord, elle reçoit encore l'Ogher. L'Aa livonienne est très différente de l'Aa kourlandaise: elle est le second fleuve du pays; depuis sa source à Vieux-Pébalg elle coule au nord; au sud de Valk elle forme un coude pour se diriger vers le sud-ouest et pour aboutir, un peu plus au nord que la Duna, au golfe de Riga. Enfin le grand Embach, ou Embach tout court, est un écoulement du lac Virtserf qui traverse Derpt ou Dorpat et après un cours de 100 verstes de longueur débouche dans le lac Peïpous. En un mot, ce gouvernement est abondamment pourvu d'eaux. — Il y règne une température froide et un climat généralement rigoureux, mais variable : de la plus grande chaleur on passe souvent à un froid extrêmement sensible. De l'aveu de Bienenstamm, le climat, quoique salubre, n'est pas agréable.

Ainsi que nous l'avons dit, malgré de grandes étendues couvertes de sable, la Livonie est une province assez fertile : à force d'engrais ses terres deviennent très productives; près de 35,000 verstes carrées sont en culture, dont 10,000 en champs labourés, 2,000 en jardins, 8,000 en prairies, 12,000 en forêts et 3,000 en broussailles. Le seigle et l'orge sont les principales céréales qu'on cultive; elles donnent, suivant M. Bienenstamm, six grains pour un et la récolte excède la consommation, particulièrement dans le district de Pernau, autour de Fellin. Le froment et l'avoine sont moins ordinaires; on utilise les contrées sablonneuses pour le blé sarrasin. Pour le chanvre, le terrein n'est pas assez gras, mais le lin vient en abondance, ainsi que le houblon et les légumes. La culture des pommes de terre se répand de plus en plus; les fruits sont de mauvaise qualité, si ce n'est les baies sauvages dont on fait une grande consommation. Les forêts sont belles et considérables, mais inégalement réparties; elles fournissent une grande quantité de bois de construction. Le gros bétail

(1) A cette page, *au lieu de* « et le quittant *au-dessus de Iacobstadt* » il faut lire « *au-dessous*. » Ajoutons que la Duna, avant d'*entrer* dans la Livonie, en forme la limite du côté de la Kourlande.

n'a pas beaucoup d'apparence et les brebis sont en général de race commune; celles d'OEsel donnent cependant une laine de meilleure qualité. L'éducation des bestiaux, sans être négligée, n'est pas encore ce qu'elle pourrait être, mais les propriétaires en améliorent successivement la race. Les chevaux sont petits et chétifs; l'apiculture est insignifiante, mais la pêche dans les lacs, dans les rivières et à la mer est d'un grand rapport; cette dernière lance fréquemment sur la côte des phoques auxquels les paysans font activement la chasse. Du reste le pays offre une quantité de bêtes fauves, ours, loups, élans, etc., et de gibier. Outre les carrières de plâtre et de chaux, le règne minéral n'offre guère que la tourbe et un peu de marbre, surtout dans l'île d'OEsel.

Nous avons sur la population de la Livonie des données plus exactes que sur beaucoup d'autres gouvernemens. Elle consiste foncièrement en Esthiens, parlant le finnois, et en Latiches dont la langue est le letton, les premiers dans les districts du nord, et dans l'île d'OEsel, les autres dans ceux du sud; ceux-ci vivent disséminés par familles au milieu de leur exploitation, ceux-là sont réunis en villages. Les Lives, peu nombreux, appartiennent à la race des Finnois. La noblesse est allemande, ainsi que le clergé et la plupart des habitans des principales villes; parmi les employés on compte un millier de Russes. On rencontre très peu de Juifs; d'après Bienenstamm on n'en comptait en 1824 pas plus de 513, tous renfermés à Riga. Jusqu'à cette même année les Lettons et les Esthiens étaient serfs: aujourd'hui ils sont libres de leur personne; mais dépourvus de toute propriété immobilière et généralement ignorans, quel avantage peuvent-ils retirer de cette liberté consacrée par la loi bien plus que par l'usage? D'après un calcul officiel on comptait en 1820 sur une population totale de 591,495 âmes, 288,964 Esthiens, 251,014 Latiches et 31,878 Allemands. Quant aux différentes classes, voici quel en était l'état à la fin de 1827 :

Noblesse.	3,892	indiv. dont	1,752 mâl.
Clergé.	893	— —	392 —
Employés, savans et autres ne payant pas la capitation. .	5,428	— —	2,835 —
Bourgeois et artisans. . . .	69,751	— —	341,116 —
Cultivateurs.	564,737	— —	250,171 —
Total. . . .	644,701		289,266

Ces chiffres étaient peut-être incomplets, car un recensement fait

en 1828 a donné 693,699 individus dont 81,961 vivant dans les villes; c'est à-peu-près le nombre adopté (700,000) par M. Arsénief en 1832. Le nombre des personnes du sexe féminin dépasse de beaucoup celui des mâles. Quant au mouvement de la population, nous ne pourrions encore le faire connaître que pour la partie esthienne et, par cette raison nous aimons mieux le passer sous silence. En divisant le total 693,699 par 825 on trouve la population relative, encore faible, de 840 âmes par m. c. g. Les habitations consistent en 10 villes, 1 bourg, 165 terres de la couronne, 850 terres de particuliers la plupart nobles, et 114 terres d'églises ou pastorats; total des terres 1,129; et d'après un autre calcul 1,045.

L'agriculture et la distillation de l'eau-de-vie forment les principaux objets de l'industrie livonienne; cependant la province se distingue favorablement de toutes celles qui l'entourent par des progrès dans l'industrie manufacturière. Outre que les paysans filent le lin et tissent la quantité de toile qui leur est nécessaire, on comptait en 1824, 30, et en 1830, 49 fabriques et manufactures, avec 1,768 ouvriers. En 1827, il y avait à Riga 9 raffineries de sucre, 5 manufactures de tabac, une manufacture de draps, et d'autres pour les cotonnades, la toile, le guingamp, le bombasin, etc. Après les deux capitales, Riga est une des villes les plus industrieuses de l'empire.

Nous parlerons tout-à-l'heure de son commerce anciennement plus florissant, mais toujours considérable : outre cette place du premier rang, la Livonie a encore les ports de Pernau et d'Arensbourg qui concourent, mais dans une plus faible mesure, à ce commerce, qui est surtout de commission. En 1808, 2,861 marchands livoniens avaient fait déclaration d'un capital de 13,700,000 roubles.

L'instruction publique, très avancée dans les villes mais encore à l'enfance dans les campagnes, a son centre dans la province même, à l'université de Derpt ou Dorpat, peut-être la première de l'empire et que nous ferons connaître plus bas. Voici quel était l'état des écoles à deux époques différentes.

En 1824,	114 établ.	avec 370 maît. et empl.	et 4112 élèv.	dont 1264 fill.	
En 1832,	145	— — 569	— 4842	— 595 (1)	

Dans ce dernier nombre, il y avait, outre l'université, 2 gymnases

(1) Nous prenons ces chiffres dans l'*Almanach de Saint-Pétersbourg* pour 1834, mais nous rapportons à la Livonie ceux de l'Esthonie, et *vice versâ*. Nous signalons à l'Académie des sciences cette nouvelle erreur.

(à Riga et à Dorpat), 12 écoles de district et 94 pensionnats particuliers, proportion presque inouïe à l'intérieur de l'empire. En revanche, la proportion de 1 élève sur 143 habitans ne fait honneur ni à la noblesse ni aux pasteurs, classes très éclairées mais qui ne font pas de grands efforts pour instruire le paysan. Cependant pour éviter toute injustice, nous ajouterons que M. Bienenstamm parle de 568 écoles domaniales (établies sur les terres) dont 485 dans la partie esthienne et 83 seulement dans la partie lettone; mais les publications du gouvernement ne tiennent pas compte de ce genre d'écoles qui sans doute ne regardent que les catéchumènes. Quatre typographies et une lithographie appartiennent aux particuliers.

La religion du pays est la protestante de la confession d'Augsbourg ce culte s'exerce dans 162 églises et il est sous l'autorité du consistoire provincial de Livonie et des consistoires locaux de Riga et d'OEsel. Les réformés n'ont qu'une seule église, ainsi que les catholiques; les Russes en ont 13 : ils forment 6,000 individus appartenant à l'éparchie de Pskof, mais il faut ajouter encore environ 5,000 raskolniks.

La Livonie, où réside un gouverneur-général qui réunit sous son autorité le gouvernement de Pskof avec les provinces Baltiques, a conservé ses états provinciaux, son droit particulier, son magistrat urbain et toutes sortes de priviléges, entre autres l'exemption du monopole de l'eau-de-vie. Elle est restée aussi en possession de ses anciennes armes qui consistent en un griffon d'argent, ailé et tenant dans sa serre droite une épée; l'écusson est rouge.

D'après l'ancienne division, la Livonie a 4 districts, ceux de Riga, Venden, Derpt et Pernau, auxquels il faut joindre l'île ou la province d'OEsel; cette division est aujourd'hui rétablie, mais chaque district a 2 sections, et de là vient qu'on a compté sous Catherine II et qu'on compte encore quelquefois 9 districts, c'est-à-dire ceux de Riga et de Volmar, de Venden et de Valk, de Derpt et de Verro, de Pernau et de Fellin, enfin d'Arensbourg ou OEsel.

Riga, sur la rive droite de la Duna, à environ 3 lieues de France de son embouchure dans le golfe du même nom, ancien archevêché souverain et ancienne capitale de la Livonie, l'une des villes les plus importantes de l'empire, est à 565 verstes de Pétersbourg et à 1,070 de Moscou, sous 56° 57' 12" de lat. et sous 41° 45' 53" de longitude. Elle est dans une contrée basse et sablonneuse et entourée de collines de sables, couronnées de maisons de campagne. Riga est une forteresse du premier rang et, après Saint-Pétersbourg, la première place de commerce de la Russie; outre le gouverneur civil, le gouverneur-géné-

ral, le consistoire provincial et le consistoire de la ville y ont leur siége.

Histoire. L'histoire de la ville de Riga et de ses évèques n'est pas sans intérêt, mais nous n'avons pas de place ici pour l'écrire. Nous nous bornerons à en rappeler les principales époques en renvoyant le lecteur pour les détails aux ouvrages spéciaux (1). Il a été dit de quelle manière des marchands brémois allant à Wisby, mais ayant été jetés hors de leur route par la tempête, abordèrent sur la côte de la Livonie près de l'embouchure de la Duna. La première église ne tarda pas à s'élever à quelque distance de là en remontant le fleuve, dans un endroit qui reçut par cette raison le nom de *Kirchholm* (île de l'église), et Meinhard, premier évêque de Livonie établit son siége à Uexkull qui est situé à peu de distance de Kirchholm, toujours en remontant la Duna. En 1200 Albert, ancien évêque de Brême et le troisième évêque de Livonie, fonda une ville sur ce fleuve, à l'endroit où un faible bras s'en détache dans la direction du nord-ouest. Ce bras, aujourd'hui comblé, mais qu'on reconnaît encore dans le Rising-Kanal qui traverse la ville, s'appelait Ryghé et donna son nom à celle-ci. Riga ne signifie donc pas autre chose que ville de la Ryghé. L'évêque y transféra son siége et y exerça long-temps sa suprématie: mais la bourgeoisie se constituant à l'instar de celle de Lubeck, de Hambourg et de Brême, se mit en possession du droit d'élire son magistrat, obtint un territoire à l'entour de la ville et une certaine part dans les conquêtes que les évêques faisaient avec son secours, et son indépendance alla jusqu'à battre monnaie de son propre chef et aux armes de la ville qui, dès le XIIIe siècle, montraient une porte surmontée de tours, et au-dessus deux clefs, ou droites ou en sautoir, avec une croix au milieu. Le pape, Alexandre IV, éleva en 1255 le siége de Riga au rang de métropole, et quoique les nouveaux archevêques confirmassent toujours les priviléges de la ville, elle eut à souffrir de ce changement qui excita la jalousie de l'Ordre Teutonique depuis si long-temps en querelle avec les évêques. Entraînés dans la lutte par les prélats, les paisibles bourgeois s'attirèrent ainsi, dès 1330, un siége à la suite duquel ils furent obligés de reconnaître à l'Ordre la même autorité sur eux qu'à l'archevêque. L'année suivante, Eberhard de Monheim, maître en Livonie, bâtit au sein de la ville un château pour sa sûreté et celle de ses successeurs. Riga était dès-lors une

(1) Müller, *Sammlung Russ. Gesch.*, t. IX, p. 263 *sqq.*; Bergmann, *Magazin für Russlands Geschichte, Lænder und Vœlkerkunde*, Riga, 1825, et années suivantes; Gebhardi, etc.

cité florissante prenant une part active au commerce des villes anséatiques avec lesquelles elle s'était liguée dès le XIIIe siècle. Cependant les discussions entre l'Ordre et l'archevêque continuèrent toujours : la bourgeoisie penchait davantage pour le dernier, et, appelant à son secours la Suède, elle poussa l'hostilité contre l'Ordre jusqu'à raser le château qu'elle lui laissa pourtant rebâtir quelques années après. Cette nouvelle construction qui eut lieu de 1495 à 1515, sous la maîtrise de Wolter de Plettenberg, fut l'origine du château encore actuellement existant; c'était l'époque de la plus haute prospérité de la ville : il y régnait alors beaucoup d'aisance, de richesse, de luxe; les bourgeois prétendaient rivaliser avec les chevaliers; leur fierté devint presque proverbiale, et leur faste surtout dans l'habillement nécessita à plusieurs reprises des lois somptuaires.

Lorsque la réforme de Luther, prêchée à Riga dès l'année 1522, eut jeté la discorde entre l'évêque et la ville, celle-ci aima mieux se donner à l'Ordre soutenu par l'empereur autant que le pape appuyait les efforts du prélat. Mais, après une assez longue lutte, ce dernier succomba, la réforme fut légalement introduite, le siège archiépiscopal aboli, et ses biens furent confisqués au profit des églises et des écoles; un consistoire devint la première autorité ecclésiastique; la ville se gouverna par son magistrat, en bornant sa soumission à l'Ordre Teutonique au simple hommage qu'elle lui prêtait. Aussi lorsque l'Ordre céda en 1561 la Livonie à Sigismond-Auguste, roi de Pologne et grand-prince de Lithuanie, cet acte ne regarda point la ville qui songea d'abord à réclamer de l'empereur la protection dont elle avait besoin contre les Russes qui l'assiégèrent en 1572, mais qui finit cependant par se rendre au roi Etienne Batori en 1581. Tous ses privilèges lui furent garantis, ainsi que le libre exercice du culte luthérien ; mais le roi installa dans la ville un bourgrave rendant la justice en son nom et établit une douane dont il partageait avec elle le revenu de manière à s'en adjuger les deux tiers; mais plus tard Sigismond III éleva jusqu'à la moitié la part de la ville pour la récompenser de sa fidélité. Cependant la querelle entre la branche catholique et la branche luthérienne de la maison de Wasa ne tarda pas à exercer son influence sur Riga : Gustave-Adolphe vint l'assiéger avec des forces considérables et la força à capituler le 15 septembre 1621, se hâtant de lui reconnaître tous ses anciens droits et d'y en ajouter de nouveaux. Sous la domination suédoise, Riga fut favorisée à bien des égards ; mais elle eut beaucoup à souffrir de la peste, de la guerre avec les Moscovites et les Polonais, et en 1677

d'un terrible incendie qui dura trois jours et qui consuma deux cents maisons, malheur qui se renouvela en 1689. Après l'avènement de Charles XII, d'autres maux vinrent assiéger la ville que ce roi favorisait d'ailleurs et qu'il avait déclarée la seconde de son royaume: l'an 1700 elle fut assiégée et bombardée par l'armée polonaise, et en novembre 1709 elle essuya un nouveau bombardement de la part des Russes; la faim et la peste désolèrent en même temps la ville: aussi pour mettre fin à sa misère se décida-t-elle enfin à se rendre aux Russes. La capitulation fut signée le 4 juin 1710, et la paix de Nystad assura plus tard à Pierre-le-Grand sa précieuse conquête.

Description. Riga se compose de la ville et des faubourgs; la première, bâtie en briques, à rues étroites mais assez bien percées, contient tous les principaux monumens et elle est entourée de tous côtés de remparts et de bastions qui enferment aussi la citadelle située au nord-ouest et exclusivement habitée par des militaires. On compte trois faubourgs, l'un en-deçà de la Duna, vers la Kourlande, les deux autres au-delà : ces derniers s'appellent faubourg de Saint-Pétersbourg et faubourg de Moscou. Bâtis en bois, à rues larges et régulières, et presque entièrement habités par des Russes, ils sont bien plus étendus que la ville, dont les glacis les séparent. A l'approche des Français, en 1812, le général Essen y fit mettre prématurément le feu et ils brûlèrent aux deux tiers; mais aujourd'hui il ne reste plus de trace de cet incendie. La Duna, fleuve majestueux en cet endroit, sépare la ville, dont l'étendue est médiocre, du faubourg de delà la Duna; la communication est rétablie par un pont flottant, long d'environ 800 pas, mais elle est interrompue tous les jours à l'heure de midi pour donner passage aux bâtimens qui doivent remonter le fleuve. Riga n'a pas d'autre port : on charge et décharge le long du pont et il est difficile d'imaginer une plus belle promenade que ce pont même où règne le plus grand mouvement, où s'élèvent de part et d'autre une forêt de mâts et où la ville avec ses fortifications et ses clochers se présente avec avantage. Le village de Thornsberg, non loin du faubourg dont nous parlons, en forme pour ainsi dire un quatrième. Dans la ville, on compte 64 rues, dont 3 seulement sont larges, et 3 places dont celle du château est la plus remarquable; tout Riga avait, en 1824, 3,643 maisons, 2,655 en bois et 988 en pierre. Un rapport officiel de 1830, lui donne 49,321 habitans, mais ce nombre nous paraît exagéré, car de 1821 à 1824, il variait de 39,000 à 41,000. Dans la dernière année, on comptait 23,403 luthériens, 6,128 gréco-russes, 5,417 raskolniks, 4,127 ca-

tholiques, 528 réformés et 513 juifs; total 39,908, dont 21,065 du sexe masculin et 18,843 du sexe féminin. La population luthérienne paraît aller en décroissant et les gréco-russes augmentent.

Il y a à Riga 15 églises, dont 6 luthériennes et 7 grecques: la plupart de ces dernières, dont la plus belle est celle de Saint-Alexandre Nefski, sont dans les faubourgs, et la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul est dans la citadelle. Parmi les luthériennes qui sont surtout monumentales, nous citerons les suivantes: le dôme ou la cathédrale qui fut inauguré en 1211, et rebâtie en 1547, et qui est entourée d'un cloître carré à arcades: l'intérieur en est fort beau et sa voûte est imposante; l'église de Saint-Pierre, bâtie en 1406, distinguée surtout par son clocher haut de 440 pieds et qu'on regarde comme le plus elevé de tout l'empire: l'autel et la chaire sont en marbre; l'église de Saint-Jacques, qu'on appelle aussi église de la Couronne, parce qu'en 1582 elle fut cédée à la Pologne pour l'usage des catholiques. D'autres monumens sont: le château, siège des chancelleries, du gouverneur-général et du gouverneur civil: ancienne résidence des maîtres en Livonie, il fut bâti de 1494 à 1515; sur une de ses tours est établi l'observatoire, et sur la belle place qui le précède s'élève une magnifique colonne en granit surmontée d'une Victoire colossale en bronze et que le commerce de Riga a consacrée, en 1817, à Alexandre, *pacificateur de l'Europe*, et à l'armée russe. La Victoire tient une couronne dorée; sur la base de la colonne on voit d'un côté l'aigle impériale et de l'autre les armes de la ville; l'inscription est en latin et en russe. Le palais des États (*Ritterschafts-haus*) est un beau bâtiment: on y voit une grande salle décorée des écussons de toutes les familles nobles du pays et un beau portrait en pied de l'empereur Alexandre, peint, dit-on, par Gérard. La maison des Têtes-Noires (*Schwarzenhœupter*) est un lieu de réunion pour une société close, composée d'hommes non mariés et qui, d'une origine ancienne (1390), paraît avoir eu autrefois un but politique (1). Dans la salle de réunion, on montre des portraits et des armures. On peut citer encore l'arsenal avec sa collection d'armures; les Ghildes; le Gastinoï-Dvor dans le faubourg de Moscou; l'aqueduc construit en 1663; les portes d'Alexandre et d'Élisabeth, à l'entrée des faubourgs russes; l'Hôtel-de-Ville avec la Bourse; l'hôtel Vietinghof où sont le théâtre et une société close appelée *Musse*; l'hôpital militaire

(1) G.-T. Tielemann, *Geschichte der Schwarzen Haupter in Riga*, Riga, 1831, 11 et 30 pages in-fol.

hors la ville. Parmi les établissemens scientifiques et littéraires, nous citerons la Bibliothèque de la ville, formée en 1553, avec les livres ramassés dans les couvens sécularisés et établie, ainsi que le Musée, dans une des dépendances du dôme : ce sont environ 12,000 volumes de livres de peu de valeur, si ce n'est la collection de tous les ouvrages relatifs à Livonie et aux deux autres provinces baltiques, les bibliothèques des bourguemestres Schwartz et Gotthard de Vegesack et les manuscrits de l'infatigable professeur Brotze sur l'histoire et les antiquités livoniennes (1). A cette bibliothèque, on montre une lettre autographe de Luther adressée au magistrat et au conseil de la ville, un manuscrit malabare, une Flore japonaise, un fauteuil de Charles XII, une bible superbe garnie en argent, et d'anciennes impressions. Dans la grande salle ornée des plans de Riga et de Mitau et de tableaux, et où se trouve le fond de la bibliothèque, on a muré près du portrait de Pierre-le-Grand un boulet que, lors du siège de 1710, il a lui-même, dit-on, tiré contre la ville. Dans le musée, on voit une collection de tous les oiseaux de la Livonie et des costumes des îles Sandwich. Le gymnase est très bien entretenu, et l'on vante aussi l'école du dôme et le Catharineum, écoles de district, la première allemande et l'autre russe. Enfin nous ne pouvons passer sous silence la belle promenade de l'esplanade, hors la porte de sable, et le jardin impérial, planté dans le goût anglais et commencé sous Pierre-le-Grand.

Industrie et Commerce. Il règne dans cette ville, jadis anséatique, une extrême activité : florissante par le commerce dès le XIIIe siècle, elle a trouvé depuis dans l'industrie manufacturière une nouvelle source de bien-être. Après les deux capitales, Riga est la ville la plus industrieuse de l'empire ; on cite surtout les établissemens de MM. Bornhaupt, Hollender, Pichlau, etc.

Quant au commerce, il est favorisé par la proximité de la mer et par la situation de Riga sur un grand fleuve qui la met en communication avec les provinces lithuaniennes et russes. L'exportation consiste

(1) On peut voir la liste de ces précieux manuscrits, et des notices sur les trois hommes que nous venons de citer, dans le savant ouvrage de MM. J.-Fr. de Recke et Ch.-Ed. Napiersky, *Allgemeines Schriftsteller und Gelehrten-Lexikon der Provinzen Livland, Esthland und Kurland*, Mitau, 1827-1832, 4 vol. in-8°. Nous remercions les deux bibliographes, dont les noms sont chers aux lettres de leur pays, de nous avoir compris, comme membre de la Société kourlandaise pour la littérature et les arts, dans leur galerie toute nationale, et nous sommes fier qu'un séjour de deux ans ait pu nous donner quelques titres à y figurer.

principalement en lin, en chanvre, en graine de lin et de chenevis, en bois, suif, blés, toiles à voiles, etc. On importe des vins, des étoffes de laine, des denrées coloniales, des soieries, etc. Ce commerce se fait surtout avec les Anglais; mais les Hollandais, les Prussiens, le Mecklenbourg, le Hanovre, le Danemark, la Suède, les villes libres, etc., y prennent aussi une part considérable. Depuis dix ans, le nombre des bâtimens arrivés dans une année dépasse 1,000; voici l'état des arrivages à trois époques différentes :

1825.	bât. entrés	1,002,	bât. sortis	1,032,	droits d'entrée	8,052,828
1827.	—	1,396	—	1,423	—	7,253,318
1832.	—	1,522	—	1,483	—	8,165,258

Les marchandises importées en 1832 étaient de la valeur de 15,779,795
et les marchandises exportées, de. 46,113,038
Elles étaient, sauf ce qui appartenait aux voyageurs et aux patrons de bâtimens, pour le compte de marchands nationaux allemands et russes ou pour les *innostrannii gosti* dans la proportion suivante :

March. nation.	Import. 15,084,086,	exp. 28,501,032,	tot.	43,585,119
Innostrannii gosti	— 372,400	— 17,121,062	—	17,493,462
Voy. et pat. de nav.	— 323,309	— 490,943	—	814,252

En 1826, les exportations étaient de 34,936,936; sur cette somme totale l'Angleterre figurait pour 23,082,442 r.; et sur 1,002 bâtimens entrés la même année, il y en avait 455 anglais. Venaient ensuite 127 bâtimens suédois, 79 hanovriens, 77 hollandais, 76 prussiens, 75 danois, 58 russes, 51 mecklenbourgeois, 21 de Lubeck, 7 d'Oldenbourg, 5 de Brême, 3 français et 3 des États-Unis. En 1825, les cinq sixièmes de l'exportation étaient destinés pour l'Angleterre.

Tous les navires allant à Riga passent à *Dunamünde* (bouches de la Duna), forteresse qui défend l'entrée du fleuve et qui est située sur la rive gauche entre son embouchure et celle de la Bouller-Aa, à 13 verstes de Riga. Elle n'est guère habitée que par des militaires et par quelques prisonniers : les navires s'y arrêtent pour faire viser leurs papiers et recevoir un douanier à leur bord. La douane est en face de la forteresse d'ailleurs peu formidable, et tout autour sont des cabarets et des échoppes; il y a aussi un fanal, un petit fort et la maison du commandant du port. Dunamünde doit son origine au couvent de Citeaux qui fut bâti là en 1201, et au château que l'Ordre fit construire au même endroit.

Dans le district de Riga, nous ferons encore mention des deux villes suivantes : *Wolmar*, sur l'Aa, bâtie des deux côtés de la grande route de Riga à Saint-Pétersbourg et à 108 verstes de la première de ces villes, fut fondée vers 1220, vraisemblablement par Waldemar II roi de Danemark; de là son nom qu'on rend en russe par *Vladimerets*. Elle est presque entièrement en bois, mais elle a une très belle église en pierre, sur une éminence, et elle était autrefois entourée d'une muraille et d'un fossé; de plus, le maître en Livonie y avait un château. Les habitans, presque tous Allemands, appartiennent aux frères moraves; il y en a à peine 600. *Lemsal*, plus à l'ouest, vers le golfe et à 88 verstes de Riga, n'est guère plus considérable; mais la ville est aussi ancienne et était fortifiée; ses habitans sont des Allemands.

Le district de Venden est à l'est de celui de Riga. Son chef-lieu VENDEN (en russe *Kess*) est situé sur un plateau au-dessus de l'Aa, à 91 verstes de Riga et non loin de la route de Pétersbourg. La ville n'a rien de remarquable, mais elle est située dans une contrée pittoresque, et près d'elle on voit encore d'une part les ruines imposantes du château, ancienne résidence des maîtres de l'Ordre, et plus loin celles de l'ancien château épiscopal de Ronnebourg, les unes et les autres très considérables. (1)

Les deux districts du nord sont ceux de Derpt et de Pernau, tous les deux esthiens. DERPT (en letton *Tehrpata*) ou *Dorpat* et en russe *Iourief*, est situé sur l'Embach, presque à égale distance des lacs Virtzerf et Peïpous et à 240 verstes de Riga, sur la route de Saint-Pétersbourg. C'est une jolie ville d'environ 9,500 habitans dont 3,000 Esthiens, et qui se compose de la ville même et de deux faubourgs, celui de Riga et celui de Pétersbourg. Elle est entourée de collines et les bords de l'Embach offrent des promenades agréables. Ce qu'il y a de remarquable, c'est la place du marché, le pont de pierre sur l'Embach, le bâtiment de l'université et, sur une montagne autrefois munie de fortifications, le dôme en partie ruiné et en partie restauré.

L'origine de Derpt n'est pas bien connue; cependant si cette ville est la même que l'ancien Iouriévetz-Livonski, elle fut bâtie, suivant le témoignage unanime des annalistes russes, par Iaroslaf ou Iourii

(1) Voyez dans l'Almanach *Livona*, année 1812, les *Fragmens d'un voyage historique et pittoresque dans les plus belles contrées de la Livonie*; la suite de ce voyage se trouve dans l'année 1816 du même almanach, orné de vues de châteaux, etc. On en trouve une espèce de contre-partie dans les *Umrisse aus meinem Skizzenbuche*, Hanovre, 1827, t. I, p. 25-146.

Vladimirovitch, en 1030. Mais les Russes eurent de la peine à la défendre contre les Tchoudes, et l'avaient perdue plus d'une fois avant qu'elle fut prise par les chevaliers Porte-Glaive qui la leur disputèrent quelque temps. En 1224, un évêché y fut fondé sous les auspices de l'Ordre et l'évêque acquit des droits de souveraineté. La ville ne tarda pas à fleurir par le commerce, car elle formait un lieu intermédiaire entre l'intérieur de la Russie et la mer Baltique et communiquait avec la première par le lac Peïpous. Elle comptait même à cette époque parmi les villes anséatiques. Sous le régime polonais et sous celui de la Suède, ses députés figuraient avec ceux de Riga et de Reval dans toutes les diètes. La cathédrale de Saint-Denis sur la montagne du dôme était un bâtiment remarquable dont la nef était soutenue par vingt-quatre arches et qui était surmonté de deux tours. Tout auprès se trouvaient le palais épiscopal et les demeures des chanoines. Cependant les Russes firent de fréquentes tentatives pour reprendre la ville : elle fut en leur pouvoir de 1558 à 1582 ; mais depuis, elle eut beaucoup à souffrir des maux de la guerre, de sièges, d'incendies et de toutes sortes de ravages, et même après avoir été définitivement conquise par les Russes, elle fut affligée des plus grands malheurs. Mais depuis le règne de Catherine II, Derpt s'est relevé.

Cette ville est le siège d'une université dont la première fondation date du règne de Gustave-Adolphe de Suède ; ce roi avait doté Derpt (1630) d'un gymnase destiné à l'instruction des fils de paysans comme de ceux de la noblesse et par une patente du 21 septembre 1632, il l'éleva au rang d'une université (1) spécialement affectée aux provinces de Livonie, d'Esthonie et d'Ingrie, avec juridiction (*jus vocationis et jus gladii*). Mais cette université ne se maintint que vingt-quatre ans : l'invasion, en Livonie, d'Alexis Mikhaïlovitch y mit fin en 1656, en dispersant les professeurs. Elle fut renouvelée en 1667, mais son inauguration n'eut véritablement lieu qu'en 1690, car le roi de Suède hésitait entre Derpt et Pernau, et la noblesse livonienne était peu disposée à faire des sacrifices pour l'enseignement. L'université, encore peu florissante, fut transférée en 1699 à Pernau où elle fut encore une fois dissoute ; en 1710, à l'approche de l'armée russe, les professeurs se sauvèrent en Suède avec une partie de la bibliothèque. Il y eut alors un long intervalle avant que Paul Ier ne s'occupât du renouvellement de l'université :

(1) Voyez Backmeister, *Notice sur les anciennes universités de Dorpat et de Pernau*, dans Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, t. IX, p. 95 *sqq.*

son oukase à ce sujet est du 7-18 mai 1798. Mais les intentions de l'empereur ne furent réalisées qu'en 1802 par son fils : l'acte de fondation est daté du 18 décembre de cette année. Alexandre fit don à l'université « de l'emplacement de l'ancienne forteresse de Derpt, appelé le dôme, de l'ancienne église suédoise avec dépendances, » et lui assigna un revenu convenable. Depuis ce temps elle s'éleva d'année en année, et, quoique spécialement affectée à la Livonie, à l'Esthonie et à la Kourlande, elle attire aussi un grand nombre de Russes de l'intérieur qui y sont initiés dans les profondeurs de la science. On comptait : en 1808 37 professeurs et lecteurs et 193 étudians; en 1824, 39 professeurs et lecteurs et 365 étudians; en 1830, 37 professeurs et lecteurs et 619 étudians; en 1833, 37 professeurs et lecteurs et 539 étudians. La bibliothèque de l'université dont on peut voir les premiers commencemens dans le journal de M. Storch (1), et où en 1814 on ne comptait encore que 28,440 volumes en avait déjà 57,828 en 1833. Voici quelles sont les autres collections de l'université : le muséum des arts réunissant 13,319 objets ; l'observatoire avec 430 ouvrages et 75 instrumens : il possédait déjà de bons télescopes achromatiques lorsqu'il reçut en 1825 celui de Frauenhofer appelé le réfracteur-géant et dont le cylindre de bois est long de 13 pieds et demi ; le cabinet de mathématiques avec 75 instrumens et 83 ouvrages; le cabinet de physique avec 544 et le cabinet de chimie avec 575 objets ; le cabinet minéralogique avec 11,610 numéros ; le cabinet pathologique avec 599 ; le cabinet zoologique avec 2,810, et enrichi des trouvailles d'Eschholz prématurément enlevé à la science ; le musée d'anatomie avec 1,398 préparations ; une collection de modèles pour la technologie et l'économie rurale avec 251 numéros ; enfin le jardin botanique avec 11,039 espèces et que le voyage, à l'Altaï, de son directeur, M. de Ledebour, a dernièrement augmenté de beaucoup d'espèces nouvelles, auparavant inconnues. L'université a en outre une clinique médicale, chirurgicale et d'accouchement, un séminaire théologique et un autre philologique, un institut pour la formation de professeurs russes, etc. A l'arrondissement de Dorpat, divisé en 4 directions, appartiennent les trois provinces baltiques ; on y comptait :

En 1824, 238 établ. avec	705 maîtres et employés, et	7,184 élèves.	
En 1832, 255 —	898 —	8,627 —	

(1) *Russland unter Alexander I*, t. II, p. 228.

A la direction spéciale de Dorpat appartient toute la partie esthienne de la Livonie : les écoles y sont en bon état, et le gymnase, qui est parfaitement organisé, ainsi que l'école normale pour l'instruction primaire, méritent d'être cités.

PERNAU, chef-lieu du 4e district est à 229 verstes de Riga, en suivant la route ordinaire et seulement à 172 verstes si on longe la côte en ligne droite : sur cette côte elle occupe un point de l'extrémité septentrionale; elle est à-la-fois place forte et port de mer, petite, mais régulièrement bâtie : on la divise en vieille-ville et nouvelle-ville, auxquelles se rattachent un faubourg et uneslobode russe. Des trois églises, l'une est russe et les autres sont luthériennes. Le Pernau qui a là son embouchure dans le golfe, s'appelait autrefois Embech. La population dépassait peu 4,000 âmes en 1825, cependant on la portait à 6,847 à la fin de 1827.

L'origine de Pernau paraît remonter au temps du paganisme et son histoire, sur laquelle on peut consulter la notice de Zange (1), se confond avec celle de toute la province. Elle était fortifiée déjà anciennement, mais on commença en 1642 à élever des ouvrages d'après le système moderne, et ces travaux furent continués de 1670 à 1710. Pernau fut quelque temps le siège d'un évêché, et nous avons dit que l'université de Dorpat y fut momentanément transférée.

Le port de la ville, accessible seulement aux petits bâtimens, est dans l'embouchure de la Pernau; les autres restent sur la rade qui offre peu de sûreté. Le commerce n'est d'ailleurs pas considérable : il consiste surtout en lin, chanvre et étoupe, en bois et en graines de lin qu'on exporte, tandis que le principal objet d'importation est le sel.

Voici quel était le mouvement du port en 1825, en 1831 et en 1832 :

Bât. entrés	96,	sortis	98,	importat.	315,821 r.,	exportat.	3,395,597
—	100	—	99	—	250,903	—	2,313,410
—	110	—	102	—	186,008	—	2,278,411

Ont été payés en droits de douane, en 1831, 324,158 r., et en 1832, 293,994.

La ville de *Fellin*, plus à l'est, mérite d'être citée à cause de l'institution des jeunes filles nobles que l'empereur Paul Ier y fonda en 1797, et du château, ancien siège d'une commanderie, dont on voit

(1) Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, t. IX, p. 398.

les ruines sur une colline au-dessus d'un lac. La ville est très ancienne, car elle essuya un siège dès l'année 1209. (1)

Il nous reste à parler du district d'Arensbourg, c'est-à-dire de l'île d'OEsel, avec ses dépendances, les petites îles de Mohn et de Rouno. OEsel, après Seelande la plus grande île de la mer Baltique, est située entre cette mer et le golfe de Riga; elle a, suivant Bienenstamm, 5,900 verstes carrées divisées en 14 paroisses. Son nom, inconnu aux indigènes esthiens, paraît être suédois: sans en chercher l'étymologie, nous dirons que le véritable nom de l'île que les Esthoniens appellent *Kourré-Saar*, île des grues, paraît être *Koura-Saar*, île des Koures ou de Kourlande, car elle n'est éloignée que de six milles de la côte septentrionale de cette province. Le sol est formé de calcaire mêlé d'argile; il est plat, sauf quelques légères éminences formées en partie par le sable, fertile et assez bien cultivé, mais aussi couvert de forêts étendues. L'éducation des bestiaux y est dans un bon état et les pêcheries sont considérables. La population des trois îles s'élève à environ 35,000 individus, tous Esthoniens, à l'exception des propriétaires nobles allemands et de quelques Suédois. L'histoire de l'île d'Oesel, à dater peu s'en faut de la création du monde, a été écrite par le docteur de Luce (2). La seule ville qu'elle renferme et le chef-lieu du district est ARENSBOURG, ancien siège d'un évêché, petite ville d'environ 1,800 habitans, située au sud de l'île sur une baie qui forme ici un petit port.

32°. GOUVERNEMENT DE KOURLANDE.

Les anciens Koures, qui paraissent avoir attaché leur nom à la Kourlande, étaient sans doute d'origine finnoise; car ils sont presque toujours nommés simultanément avec les Lives et les Esthiens (3); ils appartiennent dans ce cas à la population primitive du pays dont les Lives, dans sa partie la plus septentrionale, et les Kreevinghs, non loin de Bauske, sont les débris vivans. On reconnaît le même nom dans le plus ancien de l'île d'Oesel (Koura-Saar), et dans celui de Kurisch-Haff, baie de la mer Baltique sur la côte prussienne; et

(1) On trouve, sur cette ville, une notice par Linde, dans Müller, *Samml. etc.* t. IX, p. 485.

(2) *Beytrag zur ælteston Geschichte der Insel Oesel*, Pernau, 1827, 164 p. in-8°.

(3) Gebhardi, *Geschichte von Liefland, Esthland und Kurland*, dans l'Hist. univ. de Halle, t. L, p. 307.

les *Chori* d'Adam de Brême, paraissent avoir été connus long-temps avant cet annaliste au biographe de Saint-Anschaire(1). On a donné et Gebhardi a reproduit différentes étymologies du mot, mais elles nous paraissent trop hasardées pour que nous les répétions; ce qui est certain, c'est que le nom resta lorsque les Finnois eurent été repoussés vers le Nord, et que les vainqueurs, les Lettons, l'appelèrent en tout temps *Kour-Semme*, terre de Kour, mais sans étendre cette dénomination à tout le pays dont la partie orientale, qui se termine en une longue pointe, portait celle de *Semmegalle*, c'est-à-dire de Finisterre; de là, dans la suite, le titre de *dux Curoniæ et Semigalliæ*. Dès l'année 1230 le christianisme pénétra dans la Kourlande: un missionnaire parti de Riga, le frère Baudouin, l'y prêcha et la soumit directement au saint-siège. Pour récompenser Baudouin, le pape le nomma évêque et son légat dans les provinces du Nord. Douze ans après, le pays fut partagé entre l'évêque de Riga et ceux de Kourlande (Pilten) et de Semmegalle (Selbourg); mais l'Ordre Teutonique ne tarda pas à s'emparer de la dernière part et d'une portion considérable de la seconde (2), et en 1245 il se fit adjuger sa conquête à titre de fief de l'Empire. Depuis ce temps, la langue allemande, les mœurs et le droit allemands envahirent la Kourlande, mise ainsi en rapport avec la civilisation. Son histoire se confond dès-lors avec celle de la Livonie (voyez plus haut), à l'exception toutefois de l'évêché de Kourlande ou de Pilten qui, long-temps indépendant, passa en 1560 sous la protection du Danemark, et à la mort du prince Magnus, dernier évêque, sous la suzeraineté de la Pologne (1583) qui y établit une régence (*Landrath*) composée de nobles. Cette portion occidentale (Pilten, Goldingen, Hasenpoth) du gouvernement actuel n'a jamais depuis fait cause commune avec le reste du pays et n'y fut réunie que sous la domination russe. Quant à la partie soumise à l'Ordre Teutonique, elle fut sécularisée à la suite de la Réforme et des progrès toujours croissans de la puissance russe, et nous avons vu que le roi de Pologne l'érigea en duché au profit du maître Gotthard Kettler (28 nov. 1561) qui se reconnut son vassal et lui céda tout le reste de l'ancienne province de Livonie. Les descendans de Kettler régnèrent après lui dans ce duché jusqu'en 1737 où sa famille s'éteignit : la Kourlande souffrit sans

(1) Schlœzer, *Nordische Geschichte*, dans l'Hist. univ. de Halle, t. XXXI, p. 246 et 494.

(2) Gebhardi, p. 374.

doute des guerres entre la Suède et la branche polonaise de la maison de Wasa, mais beaucoup moins que la province voisine; souvent elle courut le danger d'être incorporée à la Pologne, mais la résistance des nobles et la jalousie de la Russie l'en préserva. Elle se constitua bien plus sagement que ne fit la république, quoique l'exemple de la turbulence polonaise ne laissât pas que d'agir sur la noblesse de Kourlande toujours prête à arracher au duc quelques-unes de ses prérogatives; celle-ci se donna une constitution (*Formula regiminis*) et un code (*Statuta*), mais elle imita malheureusement le régime arbitraire que les nobles polonais faisaient peser sur leurs serfs et elle exerça à l'égard des siens le droit de vie et de mort. Elle chercha auprès du tsar de Russie un contre-poids contre la couronne de Pologne, et c'est par ces relations que s'explique le mariage du duc Frédéric-Guillaume avec Anne, grande-princesse de Russie qui, appuyée de la noblesse, sut maintenir son autorité contre Maurice de Saxe que le roi lui opposait. Bientôt Anne imposa à la noblesse un duc de bas étage mais dévoué à ses intérêts, le fameux Biren ou Biron, qui, malgré les cruelles épreuves qu'il eut à subir, et malgré les efforts de la république en faveur de leurs compétiteurs saxons, laissa sa couronne ducale à son fils. Le règne de Pierre, soutenu par la Russie, fut heureux, mais son autorité plus nominale que réelle : la régence régnait à sa place, et il était facile de prévoir que la Russie se substituerait à l'une et à l'autre, dès qu'il lui en prendrait fantaisie. Après l'anéantissement de la Pologne, la Kourlande, remuée d'ailleurs par la constitution du 21 mai 1792, restait sans point d'appui, et l'occasion pouvait paraître favorable à Catherine II. La régence se hâta de lui offrir sa soumission, et Pierre, indemnisé à prix d'argent, abdiqua par acte du 17-28 mai 1795 en faveur de l'impératrice, des droits qu'à défaut d'enfans mâles il n'était pas intéressé à défendre, même s'il en avait eu les moyens; alors le duché fut incorporé à l'empire moscovite (1). Le 27 novembre 1795 il fut organisé en gouvernement russe, avec 9 districts, et l'installation eut lieu le 28 janvier 1796.

Le gouvernement actuel se forme en conséquence de la Kourlande proprement dite, de la Semmegalle et de l'ancien évêché de Pilten qui fit également sa soumission; il faut y ajouter le district de Polanghen, portion de la Samogitie, qui, détaché du gouvernement de

(1) Cruse, *Curland unter den Herzogen*, Mitau, 1833, 2 vol. in-8°, et le programme du même auteur, *Kurlands Schicksale*, Mitau, 1812, in-4°.

Vilna en 1819, y fut réuni de nouveau en 1827, mais après une nouvelle délibération, la première mesure fut maintenue, et Polanghen resta attaché à la Kourlande qui s'accrut ainsi d'environ 2,600 âmes.

Borné à l'ouest par la mer Baltique, au nord par le golfe de Riga et par la Livonie, à l'est par le gouvernement de Vitebsk et par une faible parcelle de celui de Minsk, enfin au sud par le gouvernement de Vilna et par le royaume de Prusse, le gouvernement de Kourlande forme un triangle irrégulier. D'après le pasteur Watson (1), son étendue est de 473 m. c. g. (Polanghen non compris); les 23,195 verstes carrées de Bienenstamm donnent exactement le même chiffre, que Hassel et M. Arsénief élèvent au-delà de 500. Mais les calculs du savant Watson nous inspirent toute confiance.

Ce gouvernement, le plus occidental de la Russie, n'est véritablement plat qu'autour de Mitau où domine le sable; le sol s'aplatit aussi généralement vers la mer et l'on trouve en beaucoup d'endroits de vastes étendues de sables, des marécages et des bruyères, mais tout le reste du pays est ondulé et coupé par deux systèmes de hauteurs dont l'un, sur la Duna, est celui de la Livonie, et dont l'autre, plus occidental, franchit la Vindau, s'étend vers Hasenpoth, et envoie ses ramifications par tout le pays. A ce dernier système appartiennent les hauteurs de Zabeln, de Toukoum, de Kandau, de Talsen, les montagnes Bleues qui se terminent par le fameux cap de Domesnæs si redouté des navigateurs; et ses points les plus élevés sont le Huningberg, haut d'environ 400 pieds, et le Silberberg. Deux cinquièmes du sol sont couverts de forêts en y comprenant les clairières et les broussailles; 23 milles carrés sont occupés par des marais, par plus de 300 lacs et par 118 ruisseaux dont 42 se jettent dans l'Aa, 35 dans la Vindau, 6 dans la Duna et 33 dans la mer. Le plus grand lac est celui d'Ousmaïten, district de Goldingen; il a près de 35 verstes de circonférence, quelquefois une profondeur de 12 toises, et est très poissonneux; celui d'Angern est plus grand, à la vérité, mais on le regarde plutôt comme un *haff*, une baie, du golfe de Riga. Les deux principales rivières sont l'Aa kourlandaise et la Vindau. La première se forme à Bauske de la jonction de deux rivières du gouvernement de Vilna, le Memel et le Mouhs, passe près de Mitau, prend le nom de Bouller-Aa, et aboutit d'une part à la Duna et de l'autre au golfe de Riga. La Vindau a sa source en

(1) Voir les Mémoires (*Jahresverhandlungen*) de la Société kourlandaise pour la littérature et les arts, t. I et II.

Samogitie, district de Telche; entrée dans la Kourlande, elle se dirige au nord-ouest sur un développement de 150 verstes, passe à Goldingen où elle a 40 toises de large et où un canal tourne les rochers qui en hérissent le lit dans cet endroit, connu par ses cascades, enfin aboutit à la mer Baltique en formant le port de Vindau et par une embouchure de 80 toises de large. Le canal de Goldingen est important; mais une entreprise plus considérable et qui promet à la Kourlande les plus grands avantages est la communication qu'on établit entre la Vindau et le Niémen, par un canal commencé en 1825, et qui joindra à la première la Doubissa, affluent du second: le point de partage est dans la Samogitie, mais des écluses sont établies sur la Vindau. Enfin nous nommons les sources sulfureuses de Baldohn et de Barbern, dans la paroisse de Bauske. Tant d'eaux et de marécages rendent le pays humide, et, partout ouvert du côté de la Baltique, il est exposé aux vents et aux ouragans; le ciel est nébuleux et la température froide et variable; néanmoins le climat ne paraît pas insalubre.

L'agriculture, qui est la principale occupation des habitans, est plus avancée que dans toutes les provinces voisines; mais le sol est extrêmement léger et a besoin de beaucoup d'engrais. C'est sur la frontière de la Livonie qu'il est le plus fertile. Il produit abondamment du seigle, de l'orge et de l'avoine, beaucoup moins de froment, mais en général plus de céréales qu'il n'en faut pour la consommation qui est d'environ 1,300,000 tchetvertes. Le lin et le chanvre sont moins cultivés qu'en Livonie; les fruits réussissent mieux, mais on ne leur donne de soins que dans les jardins des nobles où l'on a aussi toutes les espèces de légumes. La culture du tabac est peu considérable. Les forêts, touffues et d'un sol marécageux, se composent surtout de pins, de sapins, de bouleaux et d'aunes; cependant, les chênes ne sont pas rares, mais ils ne peuvent guère servir aux constructions navales. Ainsi qu'on l'a dit, ces forêts couvrent les $\frac{2}{5}$ du pays et 371,099 déciatines sont à la couronne. On trouve peu de prairies naturelles, et l'on commence seulement à en former d'artificielles: aussi le bétail est de mauvaise qualité, les chevaux sont chétifs et les brebis donnent une laine grossière. On cherche toutefois à améliorer la race de ces dernières par l'importation de brebis mérinos et de l'île d'Oesel. L'éducation des abeilles est insignifiante, la pêche n'est productive que le long de la côte et son rapport est estimé à 8,000 roubles en argent (32,000 fr.). Quoique la chasse soit le principal divertissement des nobles qui s'y adonnent avec passion, elle



ne peut pas être considérée comme une branche de revenu : le gibier est rare, mais on trouve des élans, des loups, des sangliers, etc. Enfin, le règne minéral offre un peu de fer, de la chaux, de la tourbe et par accident de l'ambre jaune.

La population se compose essentiellement de Lettons : on en comptait, en 1828, 332,195 des deux sexes. Ils forment la classe des paysans, serfs jusqu'en 1820, aujourd'hui généralement libres, mais sans propriétés. Parmi eux se perdent quelques milliers de Lives et de Kreevinghs, d'origine finnoise et qui diffèrent des Lettons par le costume autant que par la langue. Les terres sont possédées et les villes habitées par les Allemands, nobles, pasteurs, marchands ou artisans ; les premiers formaient, en 1828, 1,126 individus mâles. Les juifs étaient au nombre de près de 10,000 individus mâles. Les Lithuaniens sont en majorité dans le canton récemment ajouté à la Kourlande ; les Russes et les Polonais sont en petit nombre, ainsi qu'on le verra par les chiffres suivans. Le dernier recensement (1826) a donné une population totale de 384,789 âmes dont 23,627 seulement n'appartenaient pas au culte luthérien. Le mouvement de la population était, en 1825, comme suit : naissances 16,211, dont 8,146 garçons et 8,065 filles ; décès 8,456, dont 4,398 mâles et 4,058 du sexe féminin ; mariages 4,244. Il y avait donc un excédant des naissances sur les décès de 7,755. La vaccine a été inoculée à 5,804 enfans dont seulement 6 sont morts, et 12 personnes ont dépassé l'âge de 100 ans. Ont été confirmés dans les églises protestantes, 7,767 jeunes chrétiens, et, sur les 16,211 naissances, il y avait 535 enfans naturels, 231 jumeaux et 4 trigémeaux. On a compté 16 suicides. En présence de faits aussi précis, le nombre total ne paraît pas contestable, et si M. Arsénief le porte à 400,000, c'est qu'il aime les nombres ronds et approximatifs, sans doute pour diminuer les chances d'erreur. La population relative est de 813 âmes par mille carré géographique, proportion bien faible, mais qui s'explique par l'espace qu'occupent les eaux et les forêts. Elle est répartie sur 11 villes, 10 bourgs, 8 slobodes (avec 30,000 habitans), et 739 terres (d'après un autre calcul 843, dont 286 de la couronne), desquelles 477 appartiennent aux nobles, 257 à la couronne, à l'ordre équestre et aux villes, et 105 aux presbytères ; et elle habite 22,839 maisons. Ajoutons qu'on comptait 1,852 cabarets et 270 moulins dont 60 à vent.

En Kourlande l'industrie est presque nulle : c'est à-peu-près le dernier des gouvernemens russes sous ce rapport. Cependant il faut dire que le paysan se prépare lui-même tous les vêtemens qu'il

porte, qu'il n'a pas besoin d'artisans pour construire sa cabane et que les seigneurs eux-mêmes font bâtir et exécuter mille ouvrages par les paysans. Quant aux fabriques, elles consistaient, en 1831, en une de poterie et vaisselle en cuivre, et en 3 papeteries, occupant environ 15 ouvriers. Mais la distillation de l'eau-de-vie occupe une quantité de bras, et les tuileries sont assez nombreuses.

La province a deux ports de mer, Libau et Vindau, et celui de Riga lui offre encore un troisième débouché : ses exportations, qui consistent en blé, en chanvre et lin, en graine de chenevis, en peaux et en viande salée, s'élèvent à environ 2,500,000 roubles en papier, terme moyen, et ses importations à 600,000 r. Le commerce de terre est surtout entre les mains des juifs; Polanghen et Hasenpoth ne comptent pas un marchand chrétien, Pilten et Talsen chacune un seul. L'ancien système monétaire (écus d'Albert, pièces de 6 et de 5 gros, etc.) fait place au système russe, de même que le calendrier julien a été substitué au calendrier grégorien.

Pour l'instruction publique, la Kourlande dépend de l'université de Dorpat, et son académie fondée à Mitau, par le duc Pierre, sous le nom de *gymnasium illustre*, n'est plus qu'un gymnase ordinaire de gouvernement. On comptait :

En 1824, 66 établ. avec 131 maît. et empl., et 1,517 élèv. dont 387 fil.
En 1832, 59 — 144 — 1,643 — 246 —

De ces établissemens, 30 étaient entretenus aux frais des particuliers. Comme on ne peut guère compter les écoles dans les terres, ces chiffres donnent 1 écolier sur 234 habitans, ce qui n'est pas brillant, surtout dans un pays dont les pasteurs et la noblesse sont Allemands. En revanche, outre les 2 typographies de la couronne, il y en a 2 autres et 3 lithographies appartenant à des particuliers.

Sous le rapport religieux, ce pays, généralement protestant, est régi par le consistoire kourlandais siégeant à Mitau; 141 églises y appartiennent. Les catholiques et les Russes n'en ont ensemble que 19; les premiers sont du ressort de l'évêque de Samogitie, et les autres de celui de Pskof; les Raskolniks ont une chapelle à Jakobstadt.

La Kourlande, administrée, comme tous les gouvernemens russes, par un gouverneur civil et régie par le gouverneur-général qui réside à Riga, a conservé son ancienne division en capitaineries (*Oberhauptmannschaften* et *Hauptmanschaften*), et son organisation judiciaire; la noblesse se réunit encore en diètes et diétines et a un

ité permanent siégeant à Mitau : elle a le privilège de distiller ı-de-vie, mais elle a perdu la franchise d'importation dont jadis jouissait dans le duché.

es districts, au nombre de 5, répondent aux *Oberhauptmann-ften;* chacun est divisé en deux capitaineries. On peut combiner divisons de la manière suivante: Mitau (Doblehn et Bauske), ›ourg (Jakobstadt et Illuxt), Toukoum (Toukoum et Talsen), Gol-;en (Goldingen et Vindau), Hasenpoth (Hasenpoth et Grobine). Russes en comptent 8. Elles sont subdivisées en 34 paroisses.

Litau, en letton *Ielgava*, sur l'Aa kourlandaise, à 607 verstes de ɜrsbourg, à 111 de Moscou et à 238 de la frontière de Polanghen, 56° 39′ 10″ de lat. et 41° 23′ 15″ de longitude, est le chef-lieu la Kourlande et l'ancienne résidence de ses ducs. C'est une ville z étendue pour sa population, régulièrement bâtie, montrant au eu de ses maisons en bois, la plupart d'un seul étage, des édifi-ɜn pierre de bonne apparence; mais située dans une plaine basse, onneuse et exposée aux inondations.

u 1271 fut bâti, par le maître en Livonie Conrad de Medem, :hâteau de résidence de l'Ordre sur la rivière Aa; près de ce :eau, mais de l'autre côté du fleuve, vinrent bientôt s'établir des ıns allemands, et la ville qui en résulta eut dès 1435 sa constitu-et son magistrat. Le château fut en partie détruit dans la suite, out du temps de Pierre-le-Grand qui, en personne, l'arracha aux dois (4 septembre 1705); et sur ses ruines le duc Ernest-Jean en) posa, en 1739, la première pierre d'un grand et bel édifice ıé d'un vaste corps de logis avec deux ailes et des dépendances enferment la cour. Terminé par le duc lorsqu'il revint de l'exil, ıt fortement endommagé par l'incendie de 1788; il fut réparé 796 et servit bientôt de refuge à Louis XVIII et à sa famille ès de France. Aujourd'hui, il renferme les chancelleries du gou-ement, ainsi que la demeure du gouverneur civil. Dans un ca-ı reposent les ducs de Kourlande.

ıtrefois entourée de remparts, la ville est maintenant ouverte ɔus côtés; elle a dans son enceinte deux églises luthériennes, :cque, 1 réformée, 1 catholique et 3 synagogues. La principale rue ıtit à un vaste marché entouré de belles maisons. Un des princi-: édifices est celui qui renferme le gymnase (1), avec sa bibliothè-

ı Voyez *Malerische Wanderungen durch Kurland*, par M le baron de Schlip-ɪch, p. 416-420.

que d'environ 25,000 volumes; il est surmonté d'un observatoire. Le théâtre peut contenir 3,000 spectateurs; le local du casino, dit *club*, renferme une salle de bal élégante et spacieuse, et les bâtimens du collège de prévision générale, hôpital, maison de force, maison de refuge et hospice d'aliénés, méritent aussi de fixer l'attention. Mitau est le siége de la Société kourlandaise pour la littérature et les arts qui fut fondée en 1816 et à laquelle le Musée provincial, avec sa bibliothèque, ses collections d'histoire naturelle, de tableaux, de médailles et d'antiquités, doit son origine. Cette société a publié plusieurs volumes de mémoires dont ceux relatifs à l'histoire et à la géographie du duché sont très intéressans. Plusieurs particuliers possèdent de belles galeries de tableaux. Enfin, l'imprimerie de Steffenhagen mérite d'être citée comme l'une des mieux montées de tout l'empire.

Suivant un rapport officiel de 1830, Mitau avait 12,662 habitans, nombre dans lequel les juifs ne paraissent pas être compris. Les Allemands y sont en majorité; mais il y a aussi beaucoup de Juifs, des Lettons, des Russes, etc. A aucune époque de l'année, la ville n'est aussi animée qu'à la Saint-Jean où les affaires et les plaisirs y appellent toute la noblesse.

Bauske, sur le Memel, à 42 verstes de Mitau vers le sud-est, n'est remarquable que par les ruines de son ancien château situé sur une hauteur. Jakobstadt, sur la Duna et sur la limite du gouvernement de Vitebsk, à 145 verstes de Mitau, renferme, outre une église luthérienne en pierre, 12 grecques orthodoxes et 1 uniate, avec un couvent de Basiliens en pierre, une chapelle de raskolniks et 2 synagogues, quoique le total de la population n'excède pas 1,800 âmes. Toukoum, à 54 verstes de Mitau, n'a rien de remarquable qu'une situation pittoresque dont jouissent aussi les bourgs de *Kandau*, *Zabeln* et *Talsen* (1). Goldingen, à 130 verstes de Mitau vers l'ouest, et sur la rive gauche de la Vindau dont le lit rocailleux et obstrué par des cascades a fait creuser un canal latéral, est une jolie petite ville d'environ 2,400 habitans, dont un quart sont Juifs. Vindau, plus au nord, à l'embouchure du fleuve du

(1) Sans interrompre notre marche nécessairement rapide, qu'il nous soit permis de saluer, en passant, les nobles et magnifiques habitans de Postenden, et le paisible presbytère de Talsen, situé au milieu de gorges profondes et de noires forêts de sapin, mais où nous trouvions des sentimens sympathiques aux nôtres et la plus touchante hospitalité.

même nom dans la mer Baltique, et à 174 verstes de Mitau, offre aux navires marchands et pourrait offrir aux vaisseaux de guerre un excellent port dont le canal actuellement en construction fera le débouché de la Samogitie et d'une partie de la Lithuanie. La ville, près de laquelle on voit encore un ancien château, n'a pas 1,200 habitans, dont la plupart sont allemands. *Pilten* dans le même district, ancienne résidence des évêques de Kourlande, est aujourd'hui une misérable bicoque que HASENPOTH, situé dans une contrée agréable, à 138 verstes de Mitau, a remplacé comme chef-lieu de district. De Pilten au cap de Domesnæss où un phare guide la nuit le navigateur à travers les mille dangers qu'il court dans ces parages, s'étendent des marais et d'immenses forêts dans lesquelles se cache le château de l'ancienne commanderie de Dondangen. Dans le district de Grobine, qui s'étend le long de la mer depuis la frontière de la Prusse, se trouve *Libau*, le port le plus méridional que possède la Russie sur la Baltique et la seconde ville de la Kourlande. Bien bâtie et située entre un lac dit *le petit* et la mer Baltique où il a son écoulement, elle fait un commerce assez considérable et a vu entrer dans son port, en 1833, jusqu'à 333 navires. Les exportations étaient cette année-là de 5,011,899 r. et les importations de 617,754; le revenu de la douane était de 574,725 roubles. Avant 1830, ces chiffres étaient beaucoup moins considérables. Ce port, ainsi que celui de Vindau, a ce grand avantage que la navigation y commence plus tôt et ferme plus tard que dans les autres de la mer Baltique. *Polanghen* est un gros bourg samogitien qui ne fait partie de la Kourlande que depuis 1819, sale, exclusivement habité par des Juifs, et entouré de sables et de marais. C'était anciennement un petit port de mer qui fut comblé par les Suédois en 1701; Koïalovitch parle de *Polonga* déjà à l'année 1466. Il y a une douane de frontière très importante et la route de Prusse y aboutit. Le manque d'espace nous interdit de donner ici le chiffre des exportations et des importations par cette voie de terre, qui forme la communication la plus ordinaire entre Saint-Pétersbourg et Berlin.

CHAPITRE II.

RACE OURALIENNE OU FINNOISE.— PAYS TCHOUDES, GRANDE-PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE, GRANDE-PERMIE, ETC.

Long-temps renfermés dans des limites étroites (au moins en comparaison de ce qu'elles sont devenues par la suite), fixés surtout le long du Dnièpr, jusqu'à une certaine distance des deux bords du fleuve, les Russes ont successivement envahi les terres voisines, poussé leurs conquêtes à l'est, au nord et dans toutes les directions; ils se sont insinués parmi les populations d'alentour et se sont amalgamés avec elles au point que, partout dans leur vaste empire on reconnaît leur sang, on entend leur langage, on rencontre leur culte. L'origine de cette fusion remonte à la fondation des villes de Souzdal, de Vladimir et de Moscou, au milieu de races étrangères; elle s'est opérée de plus en plus, surtout depuis la décadence des Mongols; ses progrès sont encore rapides, et peu de siècles suffiront pour la consommer entièrement. L'historien n'a pas de temps à perdre s'il veut constater les traces de l'état antérieur des choses, fixer les souvenirs qui s'y rattachent, et reconnaître les élémens qui entraient dans sa composition.

Aucune race n'a montré tant d'affinité pour les autres, ses voisines, et ne s'est si facilement assimilée à la slavonne que la race ouralienne plus connue en Europe sous le nom des Finnois. Anciennement dominante sur toute l'étendue entre l'Oural et la mer Baltique, elle aurait dû naturellement écraser, absorber les Slaves orientaux qu'elle enveloppait comme d'un réseau, ou refouler un ennemi si faible dans les contrées plus méridionales auxquelles elle-même n'avait pas à prétendre. Tout le contraire est arrivé: la puissance russe a englouti l'élément finnois, au moins dans l'une de ses branches dont aujourd'hui quelques tribus peu nombreuses, disséminées sur une

vaste étendue, débris informes d'un grand peuple, attestent à-la-fois l'existence passée et l'anéantissement sinon déjà complet au moins probable dans un avenir que nous ne croyons pas lointain.

La race ouralienne, ainsi nommée de la chaîne de montagnes dont elle occupait les deux versans, est une de celles qui ont le plus marqué dans l'histoire et qui doivent occuper la plus grande place dans l'ethnographie européenne. Si elle n'a fondé de puissance réelle et durable qu'en Hongrie, au moins s'est-elle mêlée à différens peuples conquérans et envahisseurs, aux Huns, aux Avares, aux Khasars, aux Boulgars, aux Mongols, et même aux Turks qui furent de temps immémorial leurs voisins méridionaux. Depuis l'Oural, cette race s'étendit à l'ouest et à l'est, et bientôt ses tribus se répandirent sur tout l'immense intervalle entre la mer Baltique et les sources du Narym, affluent de l'Ob ou Obi. Aujourd'hui même on en rencontre les débris sur toute cette étendue, ici plus rares, plus absorbés par les Russes ; là plus compactes, plus fidèles à leur nationalité, se nuançant de mille manières quant à la langue, au costume, aux mœurs et usages, mais partout reconnaissables au même type de physionomie et à un fond commun à toutes ces langues qui appartiennent évidemment à une seule et même famille.

On peut diviser cette race en trois branches principales : 1° la branche iougrienne qu'on a aussi appelée celle des Ouïgours et qui habite presque tout entière du côté asiatique de l'Oural ; 2° les Finnois du Volga et les Finnois ouraliens établis sur la partie supérieure de ce fleuve, vers le confluent de la Kama, et qui s'étendent de là dans la direction du nord ; et 3° les Finnois occidentaux ou baltiques dans la Laponie, la grande-principauté de Finlande et le long de la mer dont ils portent le nom, jusqu'en Livonie, province partagée entre eux et les Lettons. Avant l'apparition de ces derniers dans l'histoire, la race ouralienne occupait même leur territoire actuel et s'étendait le long de la mer Baltique jusqu'en Prusse, ainsi que l'attestent Tacite et Ptolémée et surtout la présence au milieu d'une population lettonne des Lives et des Kreevinghs dans lesquels l'ethnographe reconnaît sans peine des restes faibles, obscurs, oubliés du peuple autrefois dominant sur cette plage. Comme aujourd'hui, il a pu se diviser dès-lors en une multitude de tribus, les unes de race pure, les autres déjà mélangées, ici par le contact avec les Germains, là par le voisinage des Turks et des Tatars. Toutes ces branches de la même famille avaient leur nom particulier et n'étaient unies par aucune dénomination commune : car celle de peuples *ouraliens*

n'a été employée que de nos jours, et celle de *Finnois* dérivée peut-être du mot scandinave *finn*, marais, n'a jamais été connue parmi eux, et ne se trouve pas davantage dans les annales russes. C'est par Tacite que cette dernière fut d'abord mise en usage: elle servit à ce grand historien pour désigner un peuple voisin des Germains et des Vénèdes et qui partageait avec eux la possession des pays du Nord. Il en parle par ouï-dire et sans notions positives, mais on croirait difficilement que ce qu'il en rapporte concerne non pas le peuple finnois d'aujourd'hui, mais une race vaincue par ce peuple et qui en aurait été repoussée sous les glaces du Nord où elle existe encore sous les noms de Samoïèdes et de Lapons (1). Voici quels sont les propres termes de l'historien romain: « Compterai-je parmi les « Sarmates les peuples appelés Peucins, Vénèdes et Finnois (*Fenni*)? « Les premiers qui sont aussi nommés Bastarnes ressemblent beau-« coup aux Germains par leur langue, leur extérieur, les lieux « qu'ils habitent et leur genre de demeures.... Les Finnois doivent « de préférence être rangés parmi les Germains, car ils bâtissent des « maisons, portent des boucliers, font usage de leurs jambes et ai-« ment à se montrer bons coureurs, toutes choses par lesquelles ils dif-« fèrent essentiellement des Sarmates qui vivent sur des chars et à « cheval. Les Finnois sont sauvages d'une manière incroyable (*Fen-« nis mira feritas*), leur pauvreté est hideuse: ils n'ont ni armes, « ni chevaux, ni penates; l'herbe des champs les nourrit, ils se « couvrent de peaux, et n'ont d'autre lit que la terre. Pour toute res-« source, ils ont des flèches dont la pointe, à défaut de fer, est for-« mée d'os. La chasse nourrit hommes et femmes; ces dernières y « accompagnent souvent leurs maris et réclament une partie du bu-« tin. Il ne reste alors aux enfans d'autre abri contre les bêtes sau-« vages et les injures de l'air que le branchage touffu de quelque ar-« bre où ils sont déposés: là se retirent aussi les adultes, et les vieillards « y cherchent un refuge. Ils trouvent bien plus de charme à cette « vie qu'à labourer péniblement la terre, à construire des cabanes à « la sueur de leur front, ou à passer de l'espérance à la crainte en « exposant à toutes les chances leur fortune et celle des autres. Ne « craignant ni les hommes ni les dieux, ils sont arrivés à ce degré d'in-« dépendance difficile à atteindre qu'ils n'ont pas même des vœux à

(1) Cette opinion, qui ne repose sur aucune preuve solide, a été émise par M. de Gerschau dans son *Essai d'une histoire de la grande-principauté de Finlande*, en langue allemande. Odensee 1821, p. 15.

« former (1). » Dans ce passage il n'y a rien qui ne soit applicable aux Finnois d'aujourd'hui : Tacite place ses *Fenni* dans une région où l'on ne peut révoquer en doute qu'ils n'habitassent ; mais il n'en connaissait que les plus occidentaux, les mêmes que ceux auxquels Ptolémée donne le nom de *Phinni*. Ce dernier paraît être resté inconnu à Jornandès (2) ; mais parmi les sujets d'Ermanric qu'il énumère on voit figurer des noms faciles à reconnaître comme appartenant aux Finnois, bien qu'ils soient horriblement mutilés. Ces noms que nous donnons avec les variantes d'un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne sont les suivans : *Scythas* (Etta), *Thuidos* (Thividos) *Vasinabroncas* (Vasina, Boroncas), *Merens*, *Mordensimnis* (Mordens), etc. Schlœzer y a déjà reconnu les Tchoudes, les Vesses, les Mères et les Mordouins dont il est question dans Nestor. Le géographe de Ravenne (au VIIe ou peut-être au IXe siècle) divise les Finnois en *Rereni* (lisez Redefenni, et en *Sirdifenfei* ou *Serdefenni*, et entend dire Skritfenni et Rhedefenni, Finnois à sabots, c'est-à-dire piétons, et Finnois à chars. Other qui au IXe siècle pénétra par le Nord jusque dans la Biarmie, parle des *Finnas* ; Adam de Brème en a déjà une connaissance plus étendue ; Snorro Sturleson et les sagas islandaises nomment souvent le *Finland* ou *Vinland*, et Nestor, au commencement du XIIe siècle, fait mention des Tchoudes, des Mères, des Mouromiens, des Vesses, des Mordouins, des Tchoudes transvolgaïques, des Permiens, des Petchores, des Iames et des Ougriens. De ces noms historiques, quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours, d'autres, comme ceux des Iames, des Vesses, des Mouromiens, des Petchores, auxquels on peut ajouter encore les Quaines ou Kaïanes (*Kaïnoulaïseth*), les Ingriens, les Votes et d'autres, se sont entièrement perdus.

Les Finnois n'ont rien de commun ni avec les Slaves ni avec les Lettons : ils parlent une langue à part, langue plus rapprochée de la turque que d'aucune autre, et ont tous un caractère à eux propre. Depuis les temps les plus reculés ils sont adonnés à l'agriculture, toutefois quelques-unes de leurs tribus sont encore nomades ou préfèrent la pêche et la chasse à toute autre occupation. Ils sont généralement forts, robustes et courageux ; leur entêtement est extrême et on leur reproche en général un caractère dur et peu conciliant; cependant ils sont honnêtes et hospitaliers. Leur paresse est

(1) *Germania*, chap. 46.
(2) *De rebus Geticis*, chap. 23.

devenue presque proverbiale, leurs facultés intellectuelles se ressentent un peu de leur indolence physique, et leur malpropreté est extrême. Ils ont généralement le visage plat, sauf les pommettes saillantes, les cheveux blonds, jaunes-bruns ou roux, la barbe rare et raide, le teint brun-sale et les yeux gris: leur taille est moyenne, mais ils sont bien constitués et ils supportent facilement les fatigues et les privations. Ils n'ont pas la gaîté de leurs voisins les Russes; au contraire, sérieux et peu sociables, ils aiment la retraite et le mystère, ce qui sans doute leur a valu la réputation de sorciers que certes ils ne méritent pas.

Aujourd'hui les Finnois sont presque tous chrétiens: les uns, convertis par les Russes, ont adopté les croyances de l'Église orientale; les autres, auxquels le christianisme avait été apporté de Suède, appartenaient à l'Église catholique, avant qu'à l'exemple des Suédois, ils n'embrassassent la réforme. Au XIIe siècle ils étaient encore tous païens, adorant de nombreux fétiches, tout en reconnaissant un dieu du ciel et de la terre auquel ils donnaient le nom de *Ioumala*. Toutefois il est impossible de généraliser ces notions, chacune des tribus finnoises ayant suivi une marche particulière, et s'étant développée indépendamment des autres. On connaît aussi trop peu encore leurs antiquités; et si les Finnois baltiques figurent dans l'histoire de Suède depuis des temps déjà anciens, ceux du Volga et de l'Oural, presque toujours inconnus, n'ont pris place dans celle de la Russie il n'y a guère qu'un demi-siècle. Il faut attendre de nouvelles observations et des études plus locales et plus approfondies pour embrasser tout ce peuple dans un même tableau, pour parler de ses traditions et de sa culture intellectuelle.

Leur histoire est presque nulle, à l'exception des Madjars conquérans de la Hongrie: jamais ils n'avaient été réunis sous le même sceptre, comme ils le sont maintenant sous celui des empereurs russes; jamais ils n'ont formé, à vrai dire, une puissance. Trois états finnois seulement paraissent avoir existé à différentes époques sur le territoire actuel de la Russie, et l'un des trois seulement possède une histoire tant soit peu authentique; les petites principautés, formées en outre par le même peuple soit en Europe soit en Asie, ne peuvent entrer ici en considération. Nous dirons deux mots de chacun des trois états, à mesure que nous arriverons à la branche des Finnois à laquelle ils appartenaient respectivement.

1. *Finnois occidentaux ou baltiques.* C'est cette branche que Tacite a déjà connue sous le nom de *Fenni* qui désigne aussi peu

la branche en particulier, qu'il existe un motif plausible pour l'appliquer à toute la race. Ces Finnois formèrent un grand nombre de tribus isolées, et qu'aucun lien ne réunissait entre elles ; leurs destinées n'ont pas toujours été les mêmes ; mais leur langue qui s'est développée et modifiée sous des influences semblables, forme, malgré ses dialectes fortement nuancés, une espèce d'unité à laquelle ils se rattachent. En commençant par le sud-ouest, ces tribus sont les suivantes : les Koures et les Lives, jadis les maîtres de la Kourlande et de la Livonie, et qui ont presque totalement péri : car il ne reste d'eux qu'un petit nombre de familles lives occupant quelques villages des deux côtés du golfe de Riga ; les Esthiens, plus au nord, successivement sujets des Russes, des Danois, des Lithuaniens, et qui, après avoir forcément reconnu l'autorité de l'Ordre Teutonique, passèrent sous la domination du Danemark, et puis définitivement sous celle de la Russie ; les Ingrikot (Ingriens) et les Vatialaïseth (Votes) qui, avec les Savakot et les Auramoïseth ou Aegræmoïseth, occupaient l'Ingrie et la Vodskaïa Paitina, l'un des districts immédiats de la république de Novgorod, tribus de bonne heure (dès le XIe siècle) soumises aux Russes et que les Suédois ne leur enlevèrent que momentanément. Plus au nord et au-delà de la Néva, les Karéliens ou Kyriales qui s'étendaient depuis le lac Pæïæna et le fleuve Kymen jusqu'au lac Ladoga dont ils bordaient la partie septentrionale, en avançant même un peu vers l'orient ; dans la Finlande proprement dite, les Savolaïseth (du Savolax), les Ièmes ou Iames (Hæmelaïseth) que Lehrberg place vers le golfe bothnique et M. Sjœgren dans le gouvernement d'Olonetz, les Tavastes et les Quaines ou Kaïanes dont les terres s'étendaient jusqu'aux confins du pays suédois d'Helsing d'où sont sortis tant de colons arrivés en Finlande et dont tant de localités finlandaises conservent le nom ; enfin, tout au Nord, entre la Norvège et la mer Blanche, les Lapons, qui ont reçu ce nom des Suédois et que les Russes appellent aussi *Lopari*, mais qui eux-mêmes se donnent celui de *Same* ou *Saméladz*. Tous ces Finnois ont reçu dans leur langue, très nuancée d'une de leurs tribus à l'autre, comme nous l'avons dit, un grand nombre de mots scandinaves ou en général germaniques, et c'est pour cette raison que le savant M. Klaproth les appelle *Finnois germanisans* (1). Les Russes, qui avaient d'abord donné spécialement aux Votes ou Vattialaïseth le sur-

(1) *Asia polyglotta*, p. 184.

nom de Tchoudes, l'étendirent ensuite à d'autres tribus et appelèrent *Tchoukhontsi* toute la branche en question, malheureusement en faisant de ce nom une espèce de sobriquet. On a reconnu dans le mot de Tchoudes celui de Scythes, mais il paraît au contraire devoir son origine à un mot russe qui signifie miracle, les Finnois du nord, ayant eu, comme les Lapons, la réputation d'être magiciens.

A cette branche appartient la grande-principauté de Finlande, dont plus bas nous aurons à nous occuper en détail, et qui, depuis le XIIe siècle formait cet état dont nous avons dit que l'histoire offrait quelque certitude. Les habitans s'étant rendus formidables à la Suède par leurs pirateries audacieuses, Erik IX ou *le saint* songea à les réduire et en même temps à arborer au milieu de ces idolâtres la bannière de la croix; mais sa descente, faite en 1156 ou 57, n'eut encore que de faibles résultats. Plus tard, Birger Magnusson fonda Wiborg (1); les Suédois colonisèrent le pays, et s'en assurèrent la possession par une administration sage. Il prit le nom de Finlande: ses habitans suédois, russes ou finnois sont appelés *Finlandais*, et il faut bien se garder de confondre ce nom avec celui de *Finnois* qui reste attaché à toute la race ouralienne. (2)

2° *Finnois du Volga et Ouraliens.* Cette branche a deux subdivisions: Les Finnois du Volga, dans les gouvernemens de Simbirsk, Penza, Kasân, Nijegorod, etc., se rapprochent davantage, par la langue, de la race turque avec laquelle ils se trouvent en partie mêlés et qui les resserre au sud; les Finnois ouraliens, plus septentrionaux, ont pour voisins au nord les Samoïèdes, et habitent à l'ouest de l'Oural, sur la Kama, et dans toute la partie de la Russie ouralique qui s'étend entre le 55e et le 70e degré de latitude nord, dans

(1) Ceci est l'orthographe suédoise à laquelle nous n'osons toucher: d'après la prononciation russe nous écrivons Vybourg ou Vouibourg.

(2) On peut consulter sur cette branche les ouvrages ou mémoires suivans: Rühs *Finland und seine Bewohner*, Leipz., 1809, avec une carte (nous ne connaissons pas l'édition de ce livre traduite du suédois et refondue par Arwidson, Stockholm, 1827); P. von Gerschau, *Versuch über die Geschichte des Grossfürstenthums Finnland*, Odensee 1821; Lehrberg, *Ueber die Wohnsitze der Iemen*, dans ses *Untersuchungen*, p. 103-236; Sjœgren, *Ueber die finnische Bevœlkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und ueber den Ursprung des Namens Ingermanland*, dans les Mémoires de l'Acad. imp. des sciences de Saint-Pétersbourg, 6e série, section des sc. pol. hist. philol., t. II, p. 123-241, et deux Mémoires du même sur le peuple des Ièmes, dans le tome I; enfin l'excellent chapitre de Malte-Brun, *Géographie*, nouv. édit., t. VI, p. 91-101 et 170-197.

les gouvernemens actuels de Perm, de Viàtka, de Vologda et même dans celui d'Arkhanghelsk. Les tribus les plus septentrionales de cette branche sont celles des Ziriaines et des Permiens, sans doute bien plus nombreux autrefois et qui ont formé peut-être la population primitive de tout le nord de l'ancienne Russie. Les deux tribus s'appellent également *Komi*, l'une ajoutant *Mourte* et l'autre *Outir*; c'est au fond un seul et même peuple (1). Les Ziriaines établis sur la Vouitchegda, le Vouim, le Mézenn, la Soukhonia inférieure, tendent la main aux Finnois baltiques du gouvernement d'Olonetz et touchent au nord aux Samoïèdes. Les Permiens qui s'appellent aussi *Souda*, sont plus orientaux et s'étendent davantage vers le sud; ils ont quelques rapports avec les Votiaks, mais ne se distinguent plus des Russes que par leur langage où même se sont glissés beaucoup de mots russes. On ne sait d'où vient la dénomination de Permiens (*Permeki*) que ces voisins leur donnent; mais elle est ancienne et reste encore attachée à quelques villages de leur territoire. Les Votes ou Votiaks, dans leur langue *Oud-mourde*, sont au sud et à l'ouest des Permiens, particulièrement sur la rivière de Viatka qui paraît porter leur nom. Replets, gras, à larges épaules et forts, ils ressemblent davantage aux Russes que les autres Finnois et sont aussi moins timides; aujourd'hui ils sont presque tous baptisés. Dans quelques endroits ils se confondent avec les Tchérémisses ou *Mari* répandus dans les gouvernemens de Viatka, de Kasân, de Simbirsk et de Penza. Viennent ensuite les Mordouins (en russe *Mordvi*) ou Mokchânes (*Mokcha*) qui sont des hommes forts, d'un plus beau teint que leurs frères des autres tribus, et en général de bonne apparence. Les Tchouvaches que l'on a souvent compris au nombre des Finnois semblent appartenir plutôt aux Turks, quoique leur langue ait reçu un fort alliage de mots finnois; les Teptiaires et les Bobouiles paraissent être nés du mélange des deux races; les Bezarmes seuls peuvent encore réellement compter parmi les Finnois.

A cette branche a sans doute appartenu la Biarmie, contrée hyperboréenne fameuse dans les sagas islandaises et que différens auteurs ont confondu avec Perm, mais que M. Klaproth en distingue expressément (2). Quant à nous, nous croyons que les Russes appelaient Perm le *Biarmaland* des Scandinaves et des sagas; mais qu'il

(1) Voyez l'*Asia polyglotta* de M. Klaproth, p. 186, et les recherches de M. Sjœgren.

(2) *Asia polyglotta*, p. 185.

ne faut pas confondre ce Perm avec la ville qui porte maintenant ce nom et qui alors n'existait pas, car Tcherdyne était la capitale de l'ancienne Grande-Permie. Perm, Petchora et Iougra formaient suivant M. Sjœgren, le nord de la Russie, et la première dénomination était identique à celle de Zavolotchié qui désigna long-temps un voloste de Novgorod. La Biarmie ou Perm était donc sur la Dvina inférieure, au sud et à l'est de la mer Blanche, appelée Gandvik dans les mêmes traditions; de tous les Européens, Other de Norvège y aborda le premier au IX[e] siècle et cette course aventureuse lui valut une grande célébrité. Il reconnut que les Biarmiens (*Beormas*) parlaient le même langage que les Finnois (1). Torfæus (2) n'a pas osé déterminer l'étendue de leur pays, seulement il prouve par de nombreux témoignages que la Dvina le traversait. Il était gouverné par des rois dont Saxo Grammaticus et les sagas nomment quelques-uns. Les Biarmiens étaient, s'il faut en croire ces traditions, les seuls Finnois qui ne fussent pas plongés dans la barbarie; ils possédaient des lumières, avaient des relations commerciales très étendues et amassaient de grandes richesses. La magnificence du temple de Ioumala était sans égale: l'idole même était couverte d'or, des plus riches brocards et de pierres précieuses (3). Long-temps ce pays fut l'entrepôt du commerce de l'Inde. Tous les anciens écrivains, dit Moderach, parlent de la richesse et du commerce étendu de la Grande-Permie, et ces traditions sont confirmées par un grand nombre d'ouvrages de fortification épars dans le pays, appelés villes tchoudes et le plus souvent situés sur des hauteurs; puis par des monnaies d'or et de cuivre; par des ustensiles de cuivre et d'argent qu'on a fréquemment trouvés. Cette Grande-Permie passait pour le plus curieux des pays du Nord: il avait des princes particuliers fameux par leurs exploits, et faisait un commerce lucratif avec les contrées les plus lointaines. Les Boulgars, les Perses, les Boukhares, les Indiens y arrivaient du Sud; les Celtes et les Normands, du Nord; les Slaves et les Finnois, de l'Occident, et la Sibérie envoyait ses riches fourrures à Tcherdyne, la florissante capitale de la Permie. On ne sait quelle fut la durée de ce commerce; mais il déchut lorsque Batu-khan

(1) Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, t. I, p. 104, *sqq*.

(2) *Hist. rerum Norv.* t. I, p. 163.

(3) Malte-Brun, *Géographie*, t. VI, p. 96.

eut subjugué la Boulgarie et fait la conquête de la Russie. (1)

La Permie avait disparu de l'histoire du Nord, quand elle commença à occuper une place dans les annales russes : depuis le XIIe siècle elle était soumise à Novgorod; mais cette république n'ayant rien fait pour convertir au christianisme ses habitans adorateurs de l'idole Voïpel et de la Zolotaïa-Baba ou femme d'or, Moscou y envoya enfin en 1375 un jeune missionnaire, Etienne Kharp, qui alla prêcher l'évangile aux Zyrialnes sur la Vouitchegda et le Vouim. Il fut l'apôtre et le premier évêque des Permiens (1383), passa 21 ans à les convertir, traduisit le Nouveau-Testament dans leur langue, et inventa, pour l'écrire, un alphabet particulier qui, dans la suite, est tombé dans l'oubli; toutefois il paraît que Tcherdyne et la Grande-Permie n'ont renoncé à l'idolâtrie qu'en 1462 (2). Dix ans après (1472), celle-ci fut soumise au sceptre d'Ivan III Vassiliévitch, et parmi les villes qui tombèrent au pouvoir de ce prince, on nomme dans la Haute-Permie Iskor, près de la Kolva, et dans la Basse-Permie Ouross, Tcherdyne et d'autres, où se conservaient encore des vestiges de l'ancien commerce des Biarmiens.

A la même branche des Finnois que ces derniers, paraissent avoir appartenu les Boulgars, long-temps divisés en trois branches, celle du Volga, celle de la Kama et celle des Boulgars Khvalisses ou de la mer Caspienne (*Khvalinskoïé moré*). Leur royaume qui s'étendait depuis cette mer jusqu'au-delà de la Kama, affluent du Volga, embrassait une immense étendue. Quant à l'origine finnoise que nous leur prêtons, on peut nous objecter, sans doute, que les Boulgars sont généralement nommés Slaves par les écrivains orientaux, et que c'est aussi parmi les Slaves que comptent les Boulgars d'aujourd'hui; mais nous répondrons que les Orientaux appelaient Slaves tous les peuples habitant au nord de l'empire romain d'Orient et le long des monts Ryphéens (3), et que les Boulgars méridionaux, originairement Finnois, se sont fondus en un même peuple avec les Slaves qu'ils ont trouvés dans la Mœsie et ont

(1) Moderach, *Khosaïstvennoïé opiçanié Permskoi goubernii*, Perm, 1804, in-fol. Voir aussi Schlœzer, *Allg. Nord. Gesch.*, p. 439 et Oldekop, *St.-Petersb. Zeitschrift*, t. XVIII, p. 220, et t. XIX, p. 133, *sqq.*, Malte-Brun, p. 97.

(2) Voir Strahl, *Russ. Kirchengeschichte*, t. I, p. 380.

(3) Voir le savant mémoire de notre compatriote M. Charmoy : *Relation de Mas'oudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves*, dans les *Mémoires de l'Acad. de St.-Pétersbourg*, 6e série, sc. pol. hist. phil., t. II, p. 297-408.

38.

adopté leur langue. Dans les annales russes on fait certainement une distinction entre les Slaves et les Boulgars que d'autres peuples finnois séparaient d'ailleurs entre eux; les deux nations différaient par le caractère, par les mœurs, par la langue et par la religion. Les Boulgars vivaient en bonnes relations avec les Iougres et les Vesses, tribus finnoises, et avee les Khasars qu'on croit nés du mélange des Finnois avec les Turks; les Huns, peuple ouralique, ménagèrent les Boulgars, sans doute parce qu'ils les trouvèrent très disposés à faire cause commune avec eux, à raison de leur affinité; dans les mots de leur langue qu'on a reconnus être authentiques, on a découvert des élémens finnois incontestables; les Mordouins et les Tchérémisses, tribus de la même race, étaient constamment leurs alliés ou sujets, et quand ils disparaissent eux-mêmes de l'histoire, il ne reste plus sur le sol qu'ils avaient occupé que des peuplades finnoises, Tchérémisses, Mordouins, Votiaks et autres. L'espace nous manque pour réunir ici, comme nous l'aurions voulu, les notions sur les Boulgars qu'on peut regarder comme certaines; nous renvoyons le lecteur à un travail déjà publié par nous et aux autres monographies où nous aurions puisé nos renseignemens (1). Ici nous nous bornerons à dire que les premières données historiques relatives aux Boulgars se rattachent à l'invasion des Huns, que les écrivains byzantins font dès-lors souvent mention de la Boulgarie intérieure ou Grande-Boulgarie, que Nestor s'occupe d'eux à son tour, et qu'ils apparaissent presque en même temps dans les récits des historiens de l'Orient. Leur ville de Brækhimof dite la *grande ville*, située sur la Kama, fut conquise par les Russes dès l'année 1164; Boulgar, dont on voit encore les ruines, n'est pas cité dans les annales russes avant l'année 1361; mais comme les médailles qui y ont été frappées et les inscriptions qu'on y a découvertes appartiennent à une époque plus reculée, on a pensé que cette ville

(1) Voir l'article Boulgares dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. IV, p. 27; G. F. Müller, *Sur les peuples qui ont anciennement habité la Russie* dans le *Magazin* de Busching, t. XVI; Fræhn, préface du savant ouvrage: *Ibn Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen aelterer Zeit*, Saint-Pétersbourg, 1824, in-4°, et les travaux complémentaires du même érudit dans les *Mém. de l'Acad. de St.-Pétersb.*, 6e section, sc. pol. hist. philol., t. I, p. 527-577 et p. 171-204; le mémoire déjà cité de M. Charmoy, et le chapitre des *Beitræge zur Kenntniss des Innern von Russland* de M. Erdmann (t. I, p. 200), intitulé: *Die Ruinen Bulghars.*

pouvait bien être la même que Brækhimof. Ses ruines que nous décrirons plus bas sont dans le gouvernement de Kasân, district de Spask, à l'est du Volga et au-delà de la Kama qui s'y jette. Elle avait sans doute été bâtie sur le Volga, mais changeant ensuite de cours, ce fleuve la laissa à une distance de 9 verstes de son lit. Le confluent de deux grands fleuves vers lequel ce peuple pacifique s'était laissé repousser par les Avares et les Khasars, favorisant son commerce, lui permettait de servir d'intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. Depuis le XIe siècle jusqu'à l'invasion des Mongols, les Boulgars furent constamment en guerre avec les Russes : aussi ces derniers refusèrent-ils de leur prêter des secours contre les hordes asiatiques qui avançaient vers le Volga. Ilham, prince des Boulgars, se soumit alors à Tchinghis-khan, et la ville de Boulgar paraît être devenue une des résidences des khans tatars ; mais Tamerlan s'en empara de vive force après une victoire remportée sur les princes boulgars et y fit un horrible carnage. La ville ne fut cependant pas détruite à cette époque, car il existe une médaille frappée à Boulgar en 1414; elle le fut sans doute peu après, et bientôt on voit à sa place s'élever la ville de Kasân.

3° *Finnois Iougriens.* Cette branche dont les Hongrois sont issus et qu'on a quelquefois désignée sous le nom des Ouïgoures, est établie au-delà de l'Oural, en Asie, des deux côtés du fleuve Ob jusqu'à son embouchure dans la mer glaciale; elle se compose des Vogouls et des Ostiaks. Les premiers que caractérisent des cheveux bruns ou même noirs et le nez enfoncé, s'appellent dans leur langue *Mansi* ou aussi *Mansch-Koum* et les autres *As-ïakhs*; leurs idiomes ont beaucoup de rapport avec celui des Hongrois. Nestor fait déjà mention des *Iougri*, et ce nom s'est conservé jusqu'à ce jour dans le titre des souverains russes. Vers la fin du XIIe siècle les Iougriens devinrent tributaires de Novgorod ; en 1193 ils exterminèrent une armée que cette république envoya contre eux; mais plus tard ils firent de nouveau leur soumission. On donnait pour limites à leur pays, gouverné par des princes presque indépendans, au nord l'Obdorie qui, selon d'autres, en dépendait, et au sud la Sibérie où régnaient des khans tatars. En 1483 Ivan III Vassiliévitch fit la conquête de la Iougrie qui, depuis ce temps, paya tribut à la Russie. (1)

(1) Voyez sur la Iougrie la savante dissertation de Lehrberg dans les *Untersuchungen*, p. 1-101, et Klaproth *Asia polyglotta*, p. 188.

Nous n'osons pousser plus loin ces généralités, de peur de nous égarer sur une route où nous n'avons personne pour guider nos pas. C'est de M. Sjœgren et d'autres savans finnois qui marchent sur la trace du vénérable Porthan, que la science attend des lumières qui projettent dans ces ténèbres au moins quelques lueurs. Alors nous pourrons revenir sur ce sujet : pour le moment nous nous bornerons à décrire les localités. A l'élément finnois appartenaient dans l'origine plusieurs gouvernemens que nous en détachons en faveur de l'élément turc qui y a pris le dessus, quoique leurs anciens habitans n'en aient pas entièrement disparu, et que leurs tribus ne soient pas toutes mêlées à celles des Turks. Mais ceux-ci, vainqueurs des Finnois à la suite des Mongols ou Tatars, ayant fondé au milieu d'eux des royaumes qui finirent par être incorporés à l'empire, nous croyons devoir ranger les pays que les Russes ont conquis directement sur les Turks sous une autre rubrique que les provinces où les Finnois, que le sceptre du grand-khan n'atteignait pas, ne se sont jamais mêlés avec cette race parente de la leur. Nous avons en outre retranché de ces provinces, d'une part tout ce qui est au-delà de l'Oural, et de l'autre le gouvernement de Saint-Pétersbourg qu'on pourrait y comprendre à raison de ses plus anciens habitans et des nombreux Finnois qu'on y trouve encore établis : le gouvernement qui renferme la capitale de l'empire et où d'ailleurs les Russes ont eu des établissemens dès le XIIIe siècle ne nous semblait pas pouvoir être convenablement distrait du territoire russe proprement dit. En conséquence nous aurons à traiter dans ce chapitre de l'Esthonie, de la grande-principauté de Finlande et des gouvernemens d'Olonetz, d'Arkhanghelsk, de Vologda, de Perm et de Viatka.

33°. Gouvernement d'Esthonie.

Les Esthoniens, ou, pour mieux désigner la race indigène, les Esthiens sont Finnois et n'ont pas de nom particulier dans leur langue ; à leur pays même ils n'en donnent pas d'autre que celui de *maa*, notre pays. Les Russes, de temps immémorial, les appellent Tchoudes, et les Finlandais n'ignorent pas moins le nom d'Esthiens que celui qu'en Europe on leur donne à eux-mêmes. C'est donc du dehors que ces noms sont venus : Tacite qui le premier fait mention des Finnois a aussi d'abord prononcé celui d'*Aestii* (1).

(1) *Gentes Aestiorum*. Voy. Strabon, I, 4.

Il le donne à un peuple qu'il place dans le voisinage des Finnois, auquel il trouve beaucoup de ressemblance avec les Suèves, mais dont la langue lui paraît ressembler davantage à la bretonne qu'à celle des Germains (1). Suivant lui, les Aestiens sont seuls en possession du succin, et, comme on les trouvait maîtres de la Prusse et de la Kourlande, voisins des Suèves et des Bourguignons, on en fit un peuple germanique et par conséquent autre que celui dont nous avons à parler ici. Mais si nos Esthoniens actuels n'étaient pas les *Aestii* de Tacite, ils étaient du moins infailliblement compris parmi les *Fenni*, alors maîtres de toute la côte de la Baltique; et dès-lors toujours Finnois, et non pas Germains. L'an 510 de notre ère, les Aestiens habitaient encore dans le pays du succin, ainsi qu'on le voit dans Cassiodore; mais peu d'années après, les Prussiens, en y arrivant, les refoulèrent vers le nord, et en effet c'est sur la rive orientale de la mer Baltique, près des Slaves (*Slavi et Aisti*) que les place Eginhard dans sa vie de Charlemagne. Toutefois suivant l'anglo-saxon Wulfstan et Other le Normand, au IXe siècle, *Eastland* ou *Estum* s'étendait jusqu'à la Vistule (Wisle). Le nom d'Esthonie est déjà très connu à Adam de Brême qui le donne, comme Eginhard, à toute l'étendue du pays entre la Duna et la Néva. Snorro Sturleson, mort en 1241, nomme cette région constamment *Eystland* et ses habitans *Eystur* (2), et telle est la véritable origine du nom germanique d'*Estland* (en latin *Esthonia*), qu'on devrait écrire peut-être Oesthland, pays oriental. Buhle élève, il est vrai, des doutes contre cette étymologie; mais celle qu'il propose lui-même nous paraît encore moins vraisemblable (3), et s'il est vrai que l'Esthonie n'était, à tout prendre, un pays oriental ni pour les Scandinaves en général, ni pour les Allemands, on peut dire qu'il l'était pour les Danois ses premiers conquérans; d'ailleurs les Goths peuvent avoir appelé *Aestii* leurs voisins à l'orient et ce nom leur serait ensuite resté. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, les Finnois de cette contrée étaient païens jusqu'au XI[e] siècle: en 1080, Knout ou Canut IV, roi de Danemark, leur vainqueur, les convertit d'abord au christianisme; et quoique dans la suite l'empereur d'Allemagne disposât de ce pays qui ne lui appartenait pas, et qu'il formât de temps à autre un état

(1) *Germ.* chap. 45.

(2) Cette orthographe répond à celle d'*Aestri* de Jornandes, *De reb. get.* chap. 20.

(3) Buhle, *Kritische Literatur der russischen Geschichte*, p. 294-98.

indépendant, il ne sortit véritablement de la monarchie danoise qu'en 1347 où le roi Waldemar III le vendit au grand-maître de l'Ordre Teutonique en Prusse. Cet ordre posséda l'Esthonie environ 200 ans; mais lorsqu'il s'affaiblit et déchut, les villes et la noblesse, mal défendues par les chevaliers contre les attaques de plus en plus menaçantes des Russes, se soumirent en 1561 à la couronne de Suède qui s'empara aussi de la Livonie. Dans sa grande lutte avec Charles XII, Pierre-le-Grand fit la conquête de l'Esthonie et il la termina en 1710 par la prise de la ville de Revel. Depuis ce temps, la province est restée soumise au sceptre de Russie et a conservé son nom, ainsi qu'une partie de ses anciens privilèges. En 1783 (oukase du 3 juillet) elle fut organisée en lieutenance avec 5 districts qui portaient des noms rappelant d'anciennes divisions (Harrien, Westharrien, Wierland, Ierven, Wiek), mais qui reçurent ceux qu'ils portent actuellement par oukase du 3 décembre 1784; celui de Balta ou Baltischport fut depuis réuni à celui de Revel. (1)

Bornée à l'ouest par la mer Baltique, au nord par le golfe de Finlande, à l'est par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, au sud par le lac Peïpous et la Livonie, cette province maritime a suivant Hupel et Friebe, une étendue de 324 m. c. g. ou de 15,873 verstes carrées dont 14,966 sur le continent et 907 sur les 70 petites îles qui en dépendent. M. Arsénief, toujours par approximation, porte ce nombre à 340; mais nous nous en tiendrons aux calculs plus positifs. Le développement de la côte est de 260 verstes.

L'Esthonie est un pays plat, ondulé dans quelques parties par de faibles éminences qui ne méritent nulle part le nom de montagnes; mais toute la côte septentrionale est élevée au-dessus de la mer et forme, de Baltischport à Narva, un mur de rochers où les vagues souvent viennent se briser avec fracas. Cette côte est généralement sablonneuse; d'autres contrées sont semées de pierres grandes et petites, mais on trouve aussi du bon terreau, de l'argile ou de la terre glaise couvrant une base de calcaire. Bienenstamn estime que la proportion de la terre labourable aux parties incultes ou couvertes de forêts est comme 1 est à 3. Outre qu'il s'étend entre la mer et le grand lac Peïpous, le gouvernement est arrosé par 228 petits lacs

(1) Voyez sur l'Esthonie : Willigerod, *Geschichte Ehstlands*, etc., 2e édit., Revel, 1830, IX et 373 pp. in-8°; de Schlegel, *Reisen in mehrere Russische Gouvernements in den Iahren 178*-1830*, Meiningen, 1819-1833, 9 petits vol. dont plusieurs sont consacrés à l'Esthonie; et Bienenstamm, *Geographischer Abriss der drei deutschen Ostseeprovinzen Russlands.*

it aucun ne mérite d'être cité, et par de nombreux ruisseaux n cours très borné auxquels on peut ajouter la Narova, émissaire lac, quoiqu'elle décrive seulement la frontière. On trouve aussi elques sources minérales, sulfureuses et salines. Sur 45 verstes rées, les eaux en occupent une.—L'air est pur et salubre; mais le nat est rigoureux, l'hiver est long et les vents règnent presque ite l'année, souvent avec violence.

Le sol est généralement peu fertile, néanmoins ses productions fisent à la consommation intérieure. L'agriculture est la princi-e industrie des habitans : ses produits les plus importans sont le gle et l'orge, puis l'avoine, un peu de froment, du blé sarrasin, chanvre et du lin, du houblon et du tabac. La récolte en céréa- peut s'élever jusqu'à 700,000 tchetvertes, ce qui excède de beau-ıp les besoins; le surplus sert à préparer l'eau-de-vie. On plante ucoup de légumes, aliment ordinaire dans les campagnes; mais paysan néglige les arbres fruitiers et se contente des baies sau-ges qu'il trouve partout en abondance. Les forêts couvrent en-e près de 5,000 verstes carrées : les conifères y dominent; mais a aussi beaucoup d'aunes et de bouleaux. La race indigène des vaux et des bêtes à cornes est chétive, cependant l'éducation bestiaux, intimement liée aux besoins de l'agriculture et à la tillation de l'eau-de-vie, est d'un assez grand rapport. Le pays oduit beaucoup de chèvres et de moutons dont on a cherché à noblir la race; on trouve aussi beaucoup de volaille de basse-ır, et dans les forêts plus de bêtes fauves que de gibier. Les lacs érieurs ne sont pas poissonneux; mais la pêche dans les îles et le ig des côtes est très productive. Les productions minérales sont ignifiantes.

La population du gouvernement consiste surtout en Esthiens, uple finnois qui a vécu jusqu'à ces derniers temps dans l'escla-ge et qui en a contracté tous les vices : on les dépeint comme s insoucians du lendemain, peu attachés à leurs maîtres, opi-ltres, malpropres et sans aucune instruction. L'idiome finnois 'ils parlent est bien inférieur à celui des Finlandais : on en con-lt deux principaux dialectes, celui de Revel qu'on parle dans ite l'Esthonie, et celui de Dorpat qui est en usage dans la Livo- et dont celui de Pernau n'est qu'une nuance (1). Tous les deux

1) Voyez *Esthnische Sprachlehre für beide Hauptdialecte*, par Aug. Guil. Hup-; Riga et Leipz., 1780, 536 pp. in-8°.

ont au moins cet avantage d'être d'une prononciation facile et de ne pas s'écrire autrement qu'on ne prononce. Les terres sont la propriété des Allemands, nom sous lequel on comprend aussi un grand nombre de Danois: ce sont les nobles dans les campagnes et les bourgeois dans les villes. On trouve ensuite un petit nombre de Russes, et çà et là quelques Suédois et Finlandais. Si Hassel porte le total de la population à 396,000 âmes, cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il y a erreur dans sa méthode: le chiffre même de 250,000 de M. Arsénief est peut-être exagéré, si l'on en juge par le résultat des recensemens de plusieurs années. En 1819 on comptait 227,001 individus et à la fin de 1827, 228,937. Le mouvement de la population était ainsi qu'il suit:

En 1825, naissances 10,637, décès 5,902, excédant 4,735.
En 1830, — — 10,881, —— 7,055, — — 3,826.

En 1828, on comptait 229,398 individus dont 24,063 dans les villes et 205,335 dans les campagnes; et parmi ces derniers, 100,363 mâles et 104,972 du sexe féminin. En 1819, sur 227,001 âmes, il y avait 210,240 Esthiens et 8,836 Allemands. En 1825, on a compté 345 naissances hors de mariage; environ 2,200 mariages ont été contractés. D'après tous ces chiffres, la population actuelle du gouvernement ne va guère au-delà de 230,000 individus, lesquels, divisés par 324, donnent 700 âmes par m. c. g. Cette population est répartie sur 47 paroisses dans lesquelles on compte 5 villes, 1 bourg et 563 terres dont 8 seulement appartiennent à la couronne et 45 aux pasteurs; les autres aux nobles. On comptait environ 30,000 familles de paysans. En 1819, il y avait 200,944 serfs, tous aujourd'hui en possession de leur liberté.

Le gouvernement n'est pas sans industrie : le paysan tisse de la toile et même une assez bonne étoffe de laine pour son habillement; dans les îles, il s'adonne à la construction des barques; la distillation de l'eau-de-vie est très active dans les campagnes. En revanche l'industrie manufacturière est presque nulle : elle se bornait en 1830 à 3 fabriques avec 297 ouvriers, nombre inférieur même à celui de 1819.

Le commerce, qui se concentre à Revel et auquel Baltischport et Hapsal ne prennent qu'une faible part, est aussi très borné, la province manquant d'un fleuve navigable: elle n'exporte qu'un peu de grains, de l'eau-de-vie, des poissons salés et des peaux; elle

te des harengs et du sel. En 1808, 622 marchands avaient ré un capital de 4,600,000 roubles.

ır l'instruction publique, l'Esthonie appartient à l'arrondisse- universitaire de Dorpat. On y comptait :

24,	58 établ. avec	195 maît.	et	empl.	et	1,555 él.	dont	555 filles.
32,	51 établ.	185	—	et	—	1,401	—	246 —

renant même le chiffre le plus élevé, on n'a encore un élève ır 148 individus. Il existe toutefois quelques écoles de paysans les listes officielles ne font pas mention. Les deux typogra- appartiennent aux particuliers.

religion dominante est la luthérienne que professe la presque té de la population. La direction du culte, exercé dans 79 égli- st confiée à un consistoire provincial et au consistoire particu- e Revel. Dans les villes, on trouve aussi des grecs orthodoxes, askolniks et des catholiques. En 1825, à Revel, sur 892 nais- s, 331 avaient lieu au sein de l'église grecque et 10 seulement in de la catholique; la proportion pour les décès était à-peu- a même.

oique organisée comme les gouvernemens russes, l'Esthonie a ıdant sauvé en partie son ancienne constitution et a différens èges, entre autres celui de la libre distillation de l'eau-de-vie. lépend du gouverneur-général de Riga.

s districts, au nombre de quatre (1), sont les suivans : Revel, al, Weissenstein et Wesenberg. Dans la province on leur con- les anciens noms et on les subdivise en onze cantons.

VEL ou *Reval*, en esthonien *Talline*, en russe *Kolivân*, port de t forteresse de second rang, est situé sur une baie du golfe de nde, offrant une excellente rade, à 359 verstes de Péters- g et à 1,057 de Moscou, par 59° 26′ 31″ de lat. et 42° 25′ 19″ ngitude.

nom esthonien (*Talline* de *Tani Line*) et le nom letton (*Dahni-*

Dans le *Calendrier de Saint-Pétersbourg*, pour 1835, que nous recevons à nt même et qui, entre autres améliorations, est enrichi d'un extrait du rt *du ministère de l'intérieur sur toutes les villes de l'empire en* 1833, on compte iets; Laal et Kunda, l'une de 324 habitans, l'autre de 105, complètent le e. Kunda serait ainsi la plus petite ville de l'empire, honneur qui jusque-là appartenu à Baltischport. La statistique doit de grands remercîmens à l'A- ie des sciences de Saint-Pétersbourg pour ces nouveaux matériaux.

Pillis) de cette ville, la désignent comme une *ville danoise*; quant à son nom allemand, que l'on écrit dans cette langue indistinctement *Rewal* et *Rewel*, il est lui-même d'origine danoise et dérive de *Refveln*, écueil (en allemand *Riff*) : les rochers qui garnissent la côte ont fait donner à toute la province ce nom qui est resté au chef-lieu. Il en résulte que l'orthographe *Revel* est la plus juste. Cette ville a été fondée vers 1220, par le roi de Danemark Valdemar II, à l'endroit où s'élevait auparavant le château de Lyndanisse (1) : cet endroit était, dit-on, *le dôme*, éminence considérable et le point le plus élevé de la ville, sur lequel on construisit plus tard un nouveau château. Tout près, Érik II avait déjà fondé en 1093 le couvent de Saint-Michel, et lorsqu'en 1310 l'architecte danois Jean Kanna fut envoyé pour entourer la ville de remparts qui subsistent encore en grande partie, ce couvent, ainsi que le dôme, fut compris dans son enceinte (2). Revel fut vendu par les Danois, avec toute la province, au grand-maître de l'Ordre Teutonique, qui à son tour en fit cession au maître en Livonie, contre une forte somme d'argent. La réforme s'y introduisit comme en Livonie, malgré l'évêque; la ville passa encore une fois sous la domination danoise, et fut ensuite soumise à la Suède. A cette époque son commerce était très considérable : les marchandises russes y arrivaient de l'intérieur et depuis Narva, avantage dont Riga ne jouissait pas encore et qu'aucun port du Nord ne disputait à Revel. Le 29 septembre 1710, Revel passa par capitulation sous le sceptre de Pierre-le-Grand. La création de Saint-Pétersbourg, le voisinage de ce port et celui de Riga, portèrent un coup fatal à son commerce.

La ville elle-même, comprise dans l'enceinte des fortifications, est petite : ses rues, bordées de maisons en briques à pignons gothiques et à fortes saillies, sont extrêmement étroites et très irrégulières; on y compte cinq églises luthériennes (allemandes, esthonienne, suédoise, danoise) en pierre, dont l'une est sur le dôme; une catholique et deux grecques également en pierre. Les faubourgs, qui s'étendent le long du golfe, sont bâtis en bois et couvrent une plus grande surface : on y trouve quatre églises greco-russes en

(1) Lyndanisse, quod fuerat castrum Revelensium. *Origines Livoniæ*, p. 129.

(2) Voyez Bienenstamm. La notice historique qu'on lit en tête du *Manuel guide de Reval et de ses environs*, par Reutlinger, Reval, 1833, 122 pp. in-8° avec de jolies vues, est remplie d'erreurs. Alexandre Bestoujef, si connu par son infortune, a publié, en 1821, un Voyage à Revel (*Poïesdka v' Revel*), Saint-Pétersbourg, 150 pp. in-8°.

is et plusieurs autres temples, dont le nombre total est, dit-on, trente-et-un. On compte en tout à Revel, près de [illegible] maisons; enenstamm, en 1820, portait la population à [illegible] individus; les pports russes n'en accusent que 11,520, ce qui paraît au-dessous de la vérité, car il y avait, en 1828, 6,608 individus mâles dont 14 nobles. Outre quelques habitations de ces derniers, on voit au dôme le château, édifice de construction moderne et siége des autorités provinciales; les autorités municipales dont la ville a conservé la libre élection, résident à l'hôtel-de-ville, qui est sur le marché. A l'amirauté se traitent les affaires maritimes. Depuis qu'un incendie a consumé la belle église de Saint-Olaus, celle du dôme est la principale. La ville renferme beaucoup d'établissemens d'instruction et de bienfaisance et des hospices bien organisés : parmi les premiers, nous citerons le gymnase et l'école du dôme (la plus ancienne de toutes), les deux écoles élémentaires allemandes, la pension noble et l'école des orphelins. La bibliothèque publique esthonienne, [illegible] à celle de l'église de Saint-Olaus, compte environ [illegible] vol., mais elle est mal composée; celle du dôme en réunit près de [illegible], et l'on trouve en outre au dôme une bibliothèque du prédicateur ([illegible] 50 vol.). La société des Têtes-Noires possède ici, comme à Riga, une maison dont la bibliothèque publique occupe [illegible] étage supérieur. Il y a à Revel un théâtre et trois [illegible]

Le port, où stationne une partie de la flotte militaire de l'empire, est particulièrement au commerce; il y est entré [illegible] marchands en 183[illegible], [illegible] en 183[illegible] et [illegible] en 183[illegible]; pendant ces trois années, les exportations ont dépassé la [illegible] de [illegible] millions, et les importations donnaient une somme encore plus [illegible]. Les droits de douane [illegible]. Les importations consistaient en café, [illegible], harengs de Norvége et de Hollande, sel, fromage, [illegible], étoffes de coton, de [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], outils, [illegible] bois de [illegible]. La ville jouit d'une partie des revenus des douanes.

En été, les [illegible] attirent beaucoup de monde; [illegible] petits pavillons [illegible] un établissement particulier [illegible]. On [illegible] beaucoup les environs de la ville [illegible] des charmilles, [illegible] monastère de Sainte-Brigitte, [illegible]

Toutes les autres villes sont peu importantes. Nous ne citerons plus, dans le district de Revel, que le petit *Baltischport* avec son grand port, également sur le golfe de Finlande, où quelques navires en retard cherchent parfois un refuge; et dans les autres districts les chefs-lieux : Wesenberg (à 103 verstes de Revel) et Weissenstein (à 93 v.), villes anciennes qui montrent l'une et l'autre des ruines de châteaux-forts élevés par les Teutoniques. Hapsal (à 98 verstes de Revel) est une jolie petite ville de 1,452 habitans. Une vingtaine de bâtimens arrivent chaque année dans son port sur la Baltique, et les revenus de la douane s'élèvent à environ 20,000 roubles. Comme à Revel, on va à Hapsal pour les bains de mer.

Les îles de la côte sont très nombreuses : celles de *Worms* et de *Dagden*, qui en sont les principales, appartiennent au district de Hapsal. La dernière, qu'on nomme aussi *Daghen* et en suédois *Dagö*, est au nord de l'île OEsel, dont le Sele-Sund la sépare; elle a jusqu'à 55 verstes de longueur de l'est à l'ouest. Cette île est trop peuplée pour offrir à tous ses habitans, Suédois et Esthoniens, la subsistance nécessaire.

Grande-Principauté de Finlande.

Les écrivains latins plaçaient les *Fenni* ou *Phinni* le long de la mer Baltique, dans la Prusse actuelle, et dans la Kourlande : aujourd'hui, plus de traces de ce nom dans les mêmes pays; mais il est resté attaché à une région hyperboréenne, resserrée entre la mer au sud et à l'ouest, les royaumes scandinaves au nord, et la Russie à l'orient. En langue suédoise, langue officielle de cette région, elle s'appelle et s'est toujours appelée Finlande, nom que les Russes, les Allemands et d'autres peuples ont adopté; mais, importé du dehors, il n'est pas avoué de la population primitive que nous avons vu être de race ouralienne. Dans la langue finnoise, le pays est appelé *Souomen-maa*, mots qu'on traduit par pays de lacs ou de marais (*souo*, lac ou marais, et *maa* région), et l'indigène *Souomalaïnen*, au pluriel *Souomalaïseth*. Ceux qui supposent que *Finnland* est la traduction de *Souomen-maa*, semblent admettre que c'est ici au nord, et non pas plus au sud, parmi les Fenni de Tacite, que ce nom a pris naissance. Quoi qu'il en soit, nous appellerons désormais *Souomes* les Finnois proprement dits de la Finlande, pour les mieux distinguer, d'une part d'avec les *Finlandais* qui sont en général les habitans de ce pays,

Suédois, Russes et autres, et d'autre part d'avec les Esthiens, les Ingriens ou Ijores, etc., qui sont aussi des *Finnois*.

Les Souomes, polythéistes jusqu'au XIIe siècle et même encore après, paraissent avoir vécu dans l'indépendance pendant les dix premiers siècles de notre ère : Saxo Grammaticus cite une série de leurs rois souvent en guerre avec la Suède; mais ces noms, étrangers à la langue finnoise, pourraient bien être apocryphes. Les Souomes se rendaient redoutables à leurs voisins par leurs brigandages sur mer, et par d'audacieuses incursions. La Suède eut beaucoup à souffrir d'eux, et il paraît qu'elle fit de bonne heure des efforts pour les subjuguer. Mais son autorité ne fut pas durable : difficile à établir sur beaucoup de points, elle fut contrebalancée sur d'autres par la puissance de la république de Novgorod qui, après avoir soumis les Tchoudes et les Ijores, s'étendit aux Karéliens et en partie aux Ièmes, si elle n'atteignit pas même les Kaïanes dans les contrées plus septentrionales. Les déprédations continuant toujours et les sauvages Souomes persistant dans le culte de leurs faux dieux, saint Erik résolut de se dévouer à leur conversion, et l'évêque d'Upsal le suivit dans sa croisade. Les Suédois débarquèrent en 1157 sur la côte sud-ouest de la Finlande, et l'œuvre de la conversion, aussitôt commencé, ne paraît pas avoir rencontré d'abord de sérieux obstacles. La première église s'éleva à Rædæmæki, non loin d'Abo. Mais Erik fut rappelé dès 1160 dans son royaume; l'évêque d'Upsal périt martyr de son zèle fervent, et une attaque des Suédois sur Ladoga engagea Novgorod à soutenir contre eux les peuples de Finlande. Cependant, l'ardeur religieuse des colons et le courage des évêques appuyés par des bulles pontificales, résistèrent à tous les dangers, et lorsqu'à la fin du XIIe siècle Abo (lisez Obo (1)), leur première ville, fut saccagée, ils n'attendirent que la retraite des ennemis pour la rebâtir. Le saint père excita en leur faveur le zèle des chrétiens, et s'efforça d'armer l'Ordre en Livonie contre les Russes schismatiques (*infideles Ruthenos*); mais un secours plus efficace contre ceux-ci fut l'invasion des Mongols, qui détourna du Nord l'attention de Novgorod, déjà alarmé pour son commerce. Toutefois, la république ne négligea pas la défense de son territoire lorsqu'une croisade chrétienne arriva sur la Néva pour se porter de là en Fin-

(1) Ici encore nous n'osons changer l'orthographe connue et généralement usitée, quel qu'en fût notre désir : nous ne le faisons que pour les mots russes, parce que, cette langue ayant un autre alphabet, il faut se borner à rendre la valeur des lettres et leur prononciation exacte.

lande : Alexandre Nefski, en triomphant de cette attaque (1240), immortalisa son nom dans les annales du Nord. Cependant les Suédois ne perdirent point courage : la conquête de la Finlande était chez eux un vœu national, et nulle autre entreprise n'offrait aux ambitieux la même perspective de gloire et de popularité. Le beau-frère du roi et premier capitaine (iarl) du royaume, Birger Magnusson, de la famille des Folkung, voulut s'en faire un échelon pour monter au trône, et réussit. En 1249 il fit une descente en Finlande, en face de l'île d'Aland (lisez Oland), et fonda parmi les Tavastes, encore païens, le château de Tawastborg, qui fut appelé ensuite Tawastehuus (lisez Tavastehous). Pour hâter la conversion des vaincus, il fit usage du glaive et des plus odieuses cruautés : une année lui suffit pour enraciner le christianisme et assurer cette conquête à la Suède. Torkel Knoutson, tuteur de Birger II, continuant l'œuvre du grand-père de son roi, entra en 1293 en Karélie, où jamais les Suédois n'avaient pénétré, et fonda Wiborg. Kexholm paraît avoir été la troisième ville fondée en Finlande. Alarmée des progrès des Suédois, provoquée en outre par leurs attaques multipliées contre Ladoga, et par leur tentative de s'établir sur la Néva, la république de Novgorod fit de grands efforts pour se débarrasser d'un voisinage si gênant, et envoya à plusieurs reprises des flottes sur la côte méridionale de la Finlande, à l'embouchure du Koumo et de la Polnaïa (Aura); en 1318 ils détruisirent Abo et Kuusto, château où résidait l'évêque du pays; Wiborg tomba également aux mains des Russes. Mais, environnés d'ennemis au sud et à l'ouest, ceux-ci avaient hâte d'assurer leur frontière du nord-ouest, et ne crurent pas acheter trop cher cet avantage en cédant formellement aux Suédois, par un traité conclu à Orekhovetz en 1323, les pays jusque-là en litige. On convint que les frontières entre les états contractans partiraient de l'embouchure de la Sestra dans le golfe de Finlande, remonteraient cette rivière, franchiraient la Voxa (Wuoxa), couperaient le district de Kexholm et se dirigeraient de là au nord-ouest vers Kaïana, jusqu'à la Laponie norvégienne (1). Aux préfectures d'Abo, Tavastehous et Wiborg, les Suédois ajoutèrent ainsi les districts de Savolax, de Iæskis et de Euripææ. Le christianisme se

(1) Voir l'ouvrage de M. de Gerschau, *Versuch über die Geschichte des Grossfürstenthums Finnland*, p. 101, et Rühs, *Finland und seine Bewohner*, p. 47. Sur les commencemens de cette histoire on peut consulter Schlœzer, *Allg. Nordische Geschichte*, p. 473 et 497.

répandit successivement dans tout le pays, et l'évêque d'Abo, dont le siège s'orna d'une superbe cathédrale, ne reconnut plus que nominalement la suprématie de l'archevêque d'Upsal.

L'espace nous manque pour suivre la Finlande dans ses destinées subséquentes, ses nouvelles hostilités avec les Russes, son sort à l'époque de l'union de Kalmar, la part qu'elle prit dans les dissensions intérieures entre les deux branches de la maison de Wasa et ses agrandissemens successifs jusqu'au temps de Pierre-le-Grand. On lui donna d'abord le titre de duché et ensuite celui de grande-principauté; l'on réunissait quelquefois une assemblée d'États lorsque le roi avait besoin de nouveaux impôts et, depuis 1363, la Finlande prit part, par ses députés, à l'élection des rois de Suède. Mais elle ne jouissait d'aucune indépendance; la Suède lui imposa ses lois et son organisation judiciaires, et en toutes choses la colonie se gouvernait à l'instar de la métropole. Deux fois cependant elle en fut momentanément détachée : la première en 1357 lorsque Erik, à qui son père Magnus avait donné la Finlande en fief, eut été repoussé du trône par les Suédois, et la seconde en 1561 sous Jean, second fils du grand Gustave Wasa qui avait reçu en partage le duché et qui chercha, mais en vain, à le rendre indépendant du sceptre de son frère. La domination suédoise prévalut, et ce fut toujours avec empressement que la Finlande suivit l'exemple de la Suède, non pas seulement dans les affaires temporelles, mais encore quant aux intérêts spirituels: car à peine le peuple suédois eut-il embrassé la doctrine de Luther que les Finlandais y adhérèrent aussi, et en 1528, Martin Skytte, chef de l'église protestante, s'assit à Abo sur le siège de saint Henri martyr.

Maîtres, d'une part, de la Finlande et de l'autre de l'Esthonie, les Suédois profitèrent des troubles qui déchirèrent la Russie après l'extinction de la branche directe de la maison de Rurik pour s'approprier encore l'intervalle de pays qui séparait ces provinces, la Karélie et l'Ingrie; après la paix de Stolbova (27 février 1617) ce but était atteint, et la Russie, long-temps associée par Novgorod au commerce de tout le Nord de l'Europe, se trouva coupée de la mer. Y arriver de nouveau et rétablir les communications interrompues, ce fut la grande pensée de Pierre-le-Grand, et l'on sait quel héroïsme et quelle persévérance il mit à la réaliser. Après la fondation de Saint-Pétersbourg, il était indispensable de reculer loin de cette ville chérie la frontière de ces redoutables Suédois, les maîtres du tsar dans l'art de la guerre; il le fit au sud et au nord, il enva-

...s (1), sous le gouvernement suédois et avant la réintégra-
...ieille - Finlande dont l'étendue était de 780 m. c. g. Has-
... le chiffre 6,402, ce qui paraît d'autant plus hasardé qu'il
...e milles suédois, mesure linéaire plus grande que les milles géo-
phiques. Dans une notice détaillée par gouvernemens ou *lænes*
érée dans le Journal de M. Oldekop (2), nous trouvons une
ndue de 5,300 m. c. g., et c'est ce dernier nombre que nous adop-
s provisoirement.

Tout le milieu de la Finlande, dit Malte-Brun (3), est un pla-
u, élevé de 400 à 600 pieds au-dessus de la mer, rempli de lacs,
ivert de rochers qui ne forment nulle part des chaînes élevées, et
sont généralement composés d'un granit rouge nommé *rapakivi*
finnois, qui se décompose avec une rapidité étonnante. » La
îne de Maanselkæ qui forme des ondulations dans toute la par-
méridionale et qui se termine à Biœrneborg, dans le golfe Both-
ue, n'en est qu'un escarpement. Là les roches primitives dominent,
dans quelques endroits le sol est couvert d'immenses blocs de
nit, témoins de révolutions violentes que la lutte entre les élé-
ns a opérées ici de toute antiquité. Ces hauteurs méritent à peine
nom de montagnes ; mais les dernières ramifications du système
montagnes scandinaves arrivent jusque dans les Marches lappon-
de la Finlande. Généralement pierreux (un grès dur et l'ar-
se dominent), le sol est cependant recouvert d'une excellente
re végétale; en quelques endroits seulement il est sablonneux. Une
nture d'îles rocailleuses (*Skærgard*) entoure le continent, surtout
sud-ouest; quelques-unes n'offrent que des écueils sans végétation;
autres, plus grandes, sont en partie couvertes de forêts, et leurs
es dentelées et leurs rochers nus et taillés en pics ou en aiguilles
ment un aspect tout-à-fait pittoresque qui se répète sur la côte
la Suède. L'intérieur du pays, surtout au sud-est entre Kouopio
Wilmanstrand, est entrecoupé de lacs dont plusieurs communi-
ent ensemble ou qui ont un *émissaire* dans le golfe Bothnique ou
s le lac Ladoga : c'est un réseau aquatique qui couvre tout, et
milieu ou autour duquel s'élèvent ces fragmens de rochers primi-
qui semblent semés de la main des géans et dont nous avons

(1) Rühs, p. 251. 4,977 suivant M. J. de Hagemeister, *Russlands Territo-*
vergrœsserung, etc., p. 50.

(2) *St. Petersburgische Zeitschrift*, t. X, p. 217.

(3) *Précis de la Géographie universelle*, édit. de M. Huot, t. VI, p. 172.

hit la Karélie, prit Wiborg et Kexholm, et poussa cette guerre avec vivacité dès que sa grande victoire de Poltava lui donna quelque liberté d'agir. La paix de Nystad (30 août 1721) lui assura sa conquête : pour garder les deux villes et leur district, il restitua à la Suède le reste de la Finlande. Alors la Karélie tout entière fit partie de la Russie : elle en avait réuni la partie méridionale à l'Ingrie, et la partie septentrionale forma dès-lors la Finlande russe ou ce qu'on a appelé depuis la *Vieille-Finlande*, à laquelle la paix d'Abo en 1743 (7 août) ajouta encore le Savolax avec les forteresses de Nyslott, Frederikshamm et Wilmanstrand, de manière que le Kymène devint alors la limite. Enfin une campagne heureuse et la paix de Frederikshamm (5-17 septembre 1809) livrèrent à la Russie tout le reste de la Finlande : les états réunis à Borgo reconnurent Alexandre Ier en qualité de grand-prince et lui prêtèrent hommage. Ainsi tous les Finnois, à l'exception des Madjares, se trouvèrent réunis sous la domination russe. Pour reconnaître la fidélité de ses nouveaux sujets, l'empereur, détachant de l'empire le gouvernement de Vybourg (Wiborg), le réintégra à la grande-principauté qui recouvra ainsi les limites qu'elle avait eues avant le traité de Nystad. Le gouvernement russe qu'on avait appelé tantôt de Finlande et tantôt de Vybourg cessa donc d'exister, et dans tout le pays la division suédoise en préfectures ou *læmes* resta en vigueur, sauf les légères modifications qui y furent apportées par oukase impérial du 24 mars (5 avril) 1831 et qui formeront la base de nos divisions.

Les bornes de la grande-principauté qui furent réglées par des conventions subséquentes, du côté de la Suède à Torneo en 1821, et du côté de la Norvège à Saint-Pétersbourg en 1826, sont : à l'est le lac Ladoga, avec les gouvernemens russes d'Arkhanghelsk et d'Olonetz, au nord la Norvège, à l'ouest la Suède et le golfe Bothnique, au sud celui de Finlande et le gouvernement de Saint-Pétersbourg, ainsi que le lac Ladoga encore. Une ligne fictive qui, traversant l'Alandshaff, divise en deux le golfe Bothnique, entre dans le Torneo et le Mouonio et aboutit à la Laponie norvégienne, forme la démarcation entre la grande-principauté et la Suède, et dans la rivière de Torneo, l'île du même nom a été attribuée à la Russie. Le pays s'étend entre 59° 50 et 68° 25 de latitude, et entre 36° 56' et 49° 3' de longitude orientale. M. Arsénief, dans sa *Géographie*, ne lui donne que 3,000 m. c. g. de superficie; mais il en avait 4,568 ou suivant d'autres 5,431, en y comptant sans doute les Marches

lapponnes (1), sous le gouvernement suédois et avant la réintégration de la Vieille-Finlande dont l'étendue était de 780 m. c. g. Hassel trouve le chiffre 6,400, ce qui paraît d'autant plus hasardé qu'il parle de milles suédois, mesure linéaire plus grande que les milles geographiques. Dans une notice détaillée par gouvernemens ou *lænes* insérée dans le Journal de M. Oldekop (2), nous trouvons une étendue de 5,300 m. c. g., et c'est ce dernier nombre que nous adoptons provisoirement.

« Tout le milieu de la Finlande, dit Malte-Brun (3), est un plateau, élevé de 400 à 600 pieds au-dessus de la mer, rempli de lacs, couvert de rochers qui ne forment nulle part des chaînes élevées, et qui sont généralement composés d'un granit rouge nommé *rapakivi* en finnois, qui se décompose avec une rapidité étonnante. » La chaîne de Maanselkæ qui forme des ondulations dans toute la partie méridionale et qui se termine à Bieerneborg, dans le golfe Bothnique, n'en est qu'un escarpement. Là les roches primitives dominent, et dans quelques endroits le sol est couvert d'immenses blocs de granit, témoins de révolutions violentes que la lutte entre les élémens a opérées ici de toute antiquité. Ces hauteurs méritent à peine le nom de montagnes ; mais les dernières ramifications du système des montagnes scandinaves arrivent jusque dans les Marches lapponnes de la Finlande. Généralement pierreux (un grès dur et l'ardoise dominent), le sol est cependant recouvert d'une excellente terre végétale; en quelques endroits seulement il est sablonneux. Une ceinture d'îles rocailleuses (*Skærgard*) entoure le continent, surtout au sud-ouest; quelques-unes n'offrent que des écueils sans végétation; les autres, plus grandes, sont en partie couvertes de forêts, et leurs côtes dentelées et leurs rochers nus et taillés en pics ou en aiguilles forment un aspect tout-à-fait pittoresque qui se répète sur la côte de la Suède. L'intérieur du pays, surtout au sud-est entre Konopio et Wilmanstrand, est entrecoupé de lacs dont plusieurs communiquent ensemble ou qui ont un *émissaire* dans le golfe Bothnique ou dans le lac Ladoga : c'est un réseau aquatique qui couvre tout, et au milieu ou autour duquel s'élèvent ces fragmens de rochers primitifs qui semblent semés de la main des géans et dont nous avons

(1) Rühs, p. 251. 4,977 suivant M. J. de Hagemeister, *Russlands Territorialvergrösserung*, etc., p. 50.

(2) *St. Petersburgische Zeitschrift*, t. X, p. 217.

(3) *Précis de la Géographie universelle*, édit. de M. Huot, t. VI, p. 172.

déjà fait mention. Parmi ces millions de lacs de toutes dimensions, au nombre desquels nous ne compterons pas ici le Ladoga qui baigne et envahit comme un golfe la partie sud-est du pays, les plus grands sont le lac Saïma ou *Saïma vési*, un peu au nord de Vybourg, long de 60 lieues sur 8 à 9 de large; celui de Païyané au nord-ouest de Heïnola, celui de Pourouvési qui environne Nyslott et qui est célèbre par la grande transparence de ses eaux, les lacs Orivési et Pielisarvi à l'est, le lac Enaré ou Indiahger tout au nord, l'Ouleotresk près de Kaïana, etc. etc. La Finlande n'a aucun grand fleuve à long cours. L'un des principaux est un écoulement du lac Saïma, la Voxa (Wouoxa), fleuve d'un cours irrégulier et peu favorable à la navigation, son lit profondément encaissé et dentelé par les déchirures du roc étant obstrué de blocs de granit et offrant ainsi de belles cascades dont celle d'Imatra, près de Sitola, non loin du lac Saïma, est célèbre. La chute, il est vrai, n'a pas plus de 6 toises de pente, mais elle se prolonge sur une étendue d'un tiers de verste : le choc des eaux contre les rochers est tellement violent que, lancées dans l'air à une grande hauteur, elles retombent en écume et qu'on en entend le bruit à plusieurs verstes de distance. Cette rivière, tantôt encaissée et étroite, tantôt large de plus de 100 toises, aboutit au lac Ladoga, près de Kexholm. Le Kymène prend son origine dans un autre lac, plus à l'ouest : il a un large cours; son lit est souvent très profond ; mais à cause de ses cascades il ne peut pas non plus servir à la navigation ; il a son embouchure dans le golfe de Finlande près de Kymménégard. Le Koumo sort d'un lac encore plus occidental, mais qui n'est pas le Pyhæyærvi de Hassel, et se réunit au golfe Bothnique près de Biœrneborg. Enfin, parmi les autres rivières nous ne nommerons plus que le Torneo à l'extrême frontière, qui se décharge dans le même golfe. — Dans un pays qui s'étend jusqu'au cercle polaire arctique, couvert de tant d'eaux et de marais étendus, le climat est nécessairement rigoureux ; mais si l'hiver dure au moins 7 mois, l'été en revanche a de grandes chaleurs et presque pas de nuit, le soleil quittant à peine l'horizon. Pour donner une idée du froid qui y règne, il suffit de dire que le détroit d'Aland entre ces îles et la Suède se couvre souvent de glace au point que des armées ont pu y passer, et la même chose arrive plus fréquemment encore dans le Quarken entre Wasa et Ouméa, de manière que les traîneaux vont directement de Finlande en Suède. « Le climat du plateau intérieur, dit Malte-Brun (p.174), serait peut-être le plus tolérable, si les lacs et les marais n'y répan-

daient pas des brouillards très froids et quelquefois malsains. Ils sont rares, mais brillans, les momens où un ciel sans nuages éclaire l'admirable mélange de rochers rougeâtres, de pierres mousseuses, de lacs bleuâtres, de cascades cristallines et de prairies d'un vert d'émeraude qui forment les paysages de la Finlande centrale; trop souvent un jour mélancolique enveloppe toutes ces vues pittoresques; la vivacité des teintes s'efface, le lac s'est rembruni, les prairies ont pâli et de tant de contrastes il ne reste que le bruit de la tempête et le silence du désert. » Du reste l'air est salubre et le pays offre beaucoup d'exemples d'une longévité remarquable.

Le terrain est plus généralement maigre que gras, plus sablonneux que formé de terre végétale, et il faudrait beaucoup d'engrais pour le rendre véritablement fertile ; mais le paysan qui en manque, brûle une partie des forêts ou des buissons et ensemence la terre fécondée par les cendres. Par ce moyen très usité dans le Nord, mais qu'une population plus compacte rendrait impossible, il obtient une récolte suffisante, et l'on peut dire que non-seulement la Finlande produit assez pour sa consommation, mais que, dans les bonnes années, elle peut encore exporter une partie de ses céréales. Autrefois elle passait pour être le grenier de la Suède; en 1795 la Finlande suédoise exporta, dit-on, 100,000 tonnes de grain. C'est la Tavastie qui en est la contrée la plus fertile. Le seigle et l'orge viennent le mieux: on cite le seigle de Wasa pour sa bonne qualité, comme résistant merveilleusement au froid et comme le plus productif. On cultive un peu d'avoine et de froment, et dans plusieurs contrées du blé sarrasin, des pois et des fèves; de plus, du houblon, du chanvre, surtout du lin, un peu de tabac, etc. La culture des pommes de terre, introduite en 1762, n'est pas encore en faveur. On a très peu de fruits, si ce n'est les baies sauvages, des *rubus* de toute espèce dont on fait une grande consommation. Les forêts, encore très considérables, malgré l'énorme abus qu'on en fait, fournissent à l'exportation du bois de chauffage, des poutres, des planches, des mâts, de la potasse et du goudron. Les prairies sont en mauvais état, et le fourrage est peu abondant : cependant, on entretient beaucoup de bêtes à cornes, de chèvres et de cochons, et dans les Marches laponnes, le renne est l'animal domestique le plus utile. La race des chevaux est petite, mais vigoureuse. Le gibier n'est pas rare, et l'on trouve partout une grande quantité de volaille, coqs de bruyère, gelinottes, bécasses, grives, pinguins, etc. Les bois recèlent des bêtes fauves, comme élans, ours,

loups, renards, etc. Sur les côtes de la mer, et même quelquefois le long des lacs, on prend des phoques, et la pêche intérieure produit beaucoup de saumons et de sardines dites *strœmlinge (clupea harengus)*; dans quelques lacs on trouve aussi des moules perlières. Les produits du règne minéral se réduisent à peu de chose. « Les recherches les plus multipliées, dit Malte-Brun (p. 172), ont démontré que la Finlande est aussi dénuée de métaux que la Scandinavie en est abondamment pourvue. On croit même qu'il n'y a aucun filon métallique, mais seulement des dépôts d'alluvion. » Le sel manque; mais on trouve un peu de cuivre, de fer limoneux, et en tout on obtient environ 12,000 pouds de métaux par an. Le granit, le calcaire et l'ardoise sont partout en abondance.

Les Finnois ou Suomes, peuple lent, grave et entêté, mais pacifique, courageux et hospitalier, forment la grande majorité de la population. Ils parlent une langue encore peu cultivée, mais que l'abondance des voyelles rend sonore (1), et qui, à défaut d'autre littérature, possède des chants populaires dont Rühs donne plusieurs échantillons intéressans. Tous sont libres de leur personne, même ceux de l'ancien gouvernement de Vybourg, et un grand nombre d'entre eux sont propriétaires; les autres sont simplement fermiers, mais ceux de la couronne conservent leurs fermes à vie, et les transmettent même à leurs enfans. Ils habitent des cabanes en bois obscures et malpropres. Les Lappons, leurs voisins du nord, sont de la même race et s'appellent eux-mêmes presque comme eux *Same-lads* ou *Same* : ils repoussent comme une injure la dénomination de *lapp* (en russe *lopar*), que leur ont donnée les Suédois, et qu'on explique par magicien, devin, empoisonneur ou fuyard : Saxo Grammaticus est le premier écrivain (XIIe siècle) chez qui on la trouve employée (2). On a débité sur leur compte des fables dont Klingstædt a déjà fait voir l'absurdité : il a aussi relevé la légèreté avec laquelle Buffon a prétendu que les Lappons étaient de la même race que les Samoïèdes, différens peuples que Buffon nomme et qui n'existent pas, et tous les Tatars du Nord. Les Lappons n'ont de commun avec les Sa-

(1) Voir Strahlmann, *Finnische Sprachlehre*, Saint-Pétersbourg, 1816; Sjœgren *Ueber die Finnische Sprache und ihre Literatur*, Saint-Pétersbourg, 1821. Cf. Oldekop, *St.-Petersb. Zeitschrift*, t. VII, p. 125 *sqq.*, et les Annales de Vienne, t. IX, *Uebersicht der neuern finnischen Literatur.* Voyez aussi *Ausflüge in Finnland* dans le journal d'Oldekop, t. VII, p. 13.

(2) Voyez Schlœzer, *Allg. Nord. Geschichte*, p. 247 et 489.

moïèdes que le genre de vêtemens, et rien du tout avec les Tatars. Ils sont petits et ressemblent en tout aux Finnois, si ce n'est qu'ils ont la mâchoire supérieure plus saillante, et les cheveux plus foncés. Leur nombre se réduit à quelques milliers, les uns Lappons à rennes, les autres Lappons pêcheurs. Les Suédois sont beaucoup plus nombreux : à cette nation appartiennent pour la majeure partie la noblesse, le clergé, les employés et les bourgeoisies des villes : les Suédois composent même toute la population dans les îles d'Aland, sur quelques points de la côte autour d'Abo et de l'Ostrobothnie, dans le Nyland, et se montent à environ 100,000 âmes, sans compter les habitans des villes. Leur langue, qu'on parle en Finlande avec une modulation particulière, est celle des affaires, des études et de la société : tous les actes officiels sont rédigés en suédois. Dans les districts de Vybourg et de Kexholm on rencontre beaucoup de Russes, ainsi que dans plusieurs autres villes. M. Arsénief évalue le total de la population à 1,500,000 âmes, tandis que dans plusieurs notices dont nous faisons usage (1), on ne la porte pas au-dessus de 1,300,000, ou même de 1,200,000. Voici le mouvement de la population tel qu'il a été donné par la *Gazette d'Abo*, d'après les publications des consistoires :

En 1822, mar. 9,809, naiss. 42,898, décès 33,535, excédant 9,363.
En 1823, — 10,764, — 49,168, — 29,578, — — 19,590.

Pendant les cinq ans de 1815 à 1820, l'excédant était de 81,589, ce qui fait 16,317 par an; mais, malgré cet accroissement, les résultats que nous offre le calcul du mouvement de la population, nous autorisent tout au plus à porter cette dernière à 1,200,000 individus qui, divisés par 5,300, donnent une population relative de 226 âmes par m. c. g. Ces nombres paraissent d'accord avec les données qu'on trouve dans l'ouvrage de Rühs sur l'augmentation progressive de la population finlandaise. « Au commencement de 1720, dit-il (p. 290), la Finlande, qu'on a depuis appelée suédoise, avait à peine 150,000 âmes, ou environ 33 individus par m. c. g. Mais, dès l'année 1749 où les opérations cadastrales furent exécutées, ce nombre s'était accru jusqu'à 408,839, dont 258,811 dans le diocèse d'Abo, et 150,028 dans celui de Borgo. D'après l'évaluation la plus récente, faite en 1800, on compte maintenant 837,152 personnes, dont 502,654 dans

(1) Voyez Oldekop, *St-Pétersb. Zeitschrift*, t. X, p. 2. ;, t. XX, p. 67, t. XIV, p. 90.

le diocèse d'Abo, et 334,489 dans celui de Borgo, ce qui en fait 183 1/2 par m. c. g. » Malgré l'accession postérieure du gouvernement de Vybourg, on ne peut pas admettre que la population, dans 35 ans, ait presque été doublée, et cela d'autant moins qu'il n'y avait encore en 1805, dans la Finlande suédoise, que 895,773 personnes; le gouvernement de Vybourg en avait eu, en 1796, 179,661, et en 1807, d'après Gerschau, 220,000. La première renfermait 20 villes et 21,186 *hemmån*, et le second 6 villes, 1,894 villages et 7,549 *hemmån* : total, 26 villes et 28,735 *hemmån*. Il y a des *hemmån* (mot dérivé de *heimath*, le chez soi, et qui rappelle celui de hameau) de différentes sortes, selon qu'ils appartiennent aux nobles, à la couronne ou aux paysans, qu'ils sont héréditaires ou que ceux qui les tiennent n'en ont que l'usufruit, et on les subdivise encore sur le rôle des impositions. Traduire ce mot par *feux* ne serait donc pas exact.

L'agriculture, l'éducation des bestiaux, et en quelques endroits la pêche, forment la principale occupation des Finlandais, et l'industrie manufacturière est presque nulle chez eux : elle produit cependant de la verroterie, de la toile à voile et des bas. Autrefois on comptait 14 forges dont le minérai était surtout tiré de la Suède, en vertu d'un droit qui a été aboli en 1831. L'industrie domestique est toujours très considérable : le paysan finlandais prépare le goudron, la potasse, les charbons; il fait des ouvrages et ustensiles en bois, construit des barques et des navires, et dans sa cabane ou fabrique de la toile et un drap grossier.

Malgré des ports nombreux, le commerce est languissant et les chiffres qu'il fournit sont peu élevés; mais, tel qu'il est, il n'est pas sans importance pour le pays. Par le lac Ladoga et le golfe de Finlande, les Finlandais approvisionnent Saint-Pétersbourg de bois, de viandes, de beurre, de peaux, de goudron, de poisson, etc. Ils envoient de ces mêmes objets en Suède, d'où ils rapportent le fer et les denrées coloniales. Ils ont conservé le droit de transporter eux-mêmes, sans l'intervention du commerce, leurs produits à Stockholm, et cet avantage leur a été assuré encore pour 6 ans en 1828. Ils cherchent au dehors le sel dont ils manquent, et le payent en produits de leurs forêts ou autres. La Finlande a ses frontières et douanes particulières, et l'on peut voir, dans les tableaux officiels publiés chaque année, le chiffre du mouvement commercial entre elle et la Russie; à ces chiffres nous pourrions en ajouter de plus détaillés, puisés à des sources authentiques, si l'espace ne nous manquait pour cela. Les routes à l'intérieur sont bonnes; le service des postes, imposé comme

une charge à des particuliers, se fait lentement, et l'on ne trouve encore aucune messagerie régulière. Les monnaies russes sont peu usitées dans ce pays, et le pied monétaire reste officiellement comme en Suède; mais les affaires se font en papier, dont il y a de trois sortes dans la circulation.

L'instruction publique paraît être généralement peu avancée : il y a bien des écoles dans toutes les villes, même dans les petites, telles que Tammerfors et Kaskö, mais elles manquent dans les campagnes : les paysans les plus instruits savent lire tout au plus, l'écriture et le calcul sont du luxe parmi eux ; mais l'instruction religieuse n'est pas négligée (1). Depuis 1640, la Finlande a son université particulière qu'elle doit surtout à la sollicitude et aux lumières du comte Pierre de Brahe; elle fut ouverte à Abo et inaugurée le 15 juillet de cette année-là. Mais un incendie qui consuma le 24 août 1827 le local de l'université, la cathédrale et une bibliothèque de 30,000 volumes récemment enrichie de celle du juriste Haubold, décida le nouveau gouvernement à la faire transférer dans la capitale. Peu de temps après, cette université, dite d'Alexandre, fut ouverte à Helsingfors où l'on comptait, en 1828, 338 étudians, 22 professeurs, 19 professeurs-adjoints et plusieurs lecteurs ; en 1832, le nombre des étudians s'était déjà élevé à 425; et de 1834 à 1835, 22 professeurs (3 chaires étaient vacantes), 16 adjoints et magisters, et 4 lecteurs faisaient des cours publics. Nous ne connaissons pas, du reste, l'état des écoles en Finlande; mais, dans un tableau de M. Huot dans la *Géographie* de Malte-Brun (2) nous trouvons 265 établissemens et 11,000 élèves ce qui en ferait un sur 109 habitans. Il y a des gymnases à Vybourg, à Abo et à Borgo, un corps de cadets à Frédérikshamn, et dans plusieurs endroits des écoles dites *triviales* ou populaires. En 1832, on comptait 9 typographies; différens journaux, presque tous en langue suédoise, se publient à Abo et à Helsingfors; un seul, le *Touronn Wükko Sanomat*, feuille hebdomadaire fondée en 1820, est rédigé en finnois. Parmi les associations, nous citerons la société économique et la société biblique de Finlande; cette dernière a plusieurs branches.

Presque tous les habitans sont luthériens : il y a deux diocèses (*Stifte*) l'un à Abo, l'autre à Borgo. Le premier est un archevêché : il se divise en 21 prévôtés (*prosteri*) ou intendances ecclésiasti-

(1) Voyez Oldekop, *St.-Pétersb. Zeitschrift*, t. IV, p. 215-22.

(2) T. VI, p. 467.

ques avec 124 pastorats; l'évêché de Borgo a 16 prévôtés et 79 pastorats. Dans la plupart des églises on prêche en finnois, dans d'autres en finnois et en suédois. Les églises russes, au nombre d'environ 15 avec 2 couvens, dépendent du siège de Saint-Pétersbourg.

La grande-principauté de Finlande a une administration séparée dont le centre est dans la capitale de l'empire : un gouverneur-général qui réside à Helsingfors et dont les attributions sont surtout militaires, représente l'empereur dans le pays. Comme la Suède, la Finlande a une constitution qui reconnaît 4 ordres, lesquels toutefois se réunissent rarement en diète et ne sont nécessairement convoqués que lorsque des impositions nouvelles sont réclamées par le pouvoir; le sénat finlandais remplace les diètes. Dans l'appendice n° 1 de notre *Statistique générale de l'empire de Russie*, nous avons déjà donné quelques détails sur l'organisation administrative du pays, aussi bien que sur sa constitution. Toute la grande-principauté se divise maintenant (1) en 8 gouvernemens appelés dans le pays *læn* (Lehen, fief?) et administrés par un *landshæfding*; chacun se subdivise en *Fogderier* ou districts dont chacun à son tour comprend un ou plusieurs *Hœrad* ou juridictions. Le *Lagman*, juge supérieur, n'appartient pas à l'administration, ainsi que nous l'avons dit par erreur dans l'ouvrage cité (p. 497). La Finlande est régie par la législation suédoise, et les tribunaux sont organisés à l'instar de ceux de la Suède. On peut en dire autant du système de contributions sur lequel nous possédons des données nombreuses que nous réservons pour un autre travail. On ne peut guère évaluer le total du revenu de la couronne; cependant on l'a estimé 1,300,000 r. en argent; vers 1807 le gouvernement de Vybourg seul ne donnait qu'un revenu de 300,000 roubles en assignats. Les armes de la grande-principauté consistent en un lion entouré de sept roses, tenant dans l'une de ses griffes une épée nue et foulant un glaive de l'autre.

D'après la nouvelle division du pays introduite par oukase du 24 mars (5 avril) 1831, les 8 gouvernemens ou *læns* sont les suivans, en commençant par le sud: Wiborg, Saint-Michel, Nyland, Tavastehous, Abo-Biœrneborg, Wasa, Kouopio et Ouleaborg-Kaïana.

I. Wiborgslæn ou gouvernement de Vybourg. Il se divise en 8 hærad et l'on évalue sa superficie à 780 m. c. g. Wiborg, en russe Vybourg, l'ancienne capitale de la Karélie, est situé à 132 verstes de Saint-Pétersbourg et à 281 de Helsingfors, sur une baie du

golfe de Finlande ; dans une contrée hérissée de blocs erratiques et comme envahie de toutes parts par les eaux (1). Cette petite ville d'environ 3,000 âmes est entourée de fortifications assez considérables et sert de port à de petits navires du commerce. Elle est irrégulièrement bâtie sur un terrain inégal, et se compose de la ville, de deux faubourgs et du château placé sur une île qu'un pont de bois réunit à la presqu'île où est situé Vybourg. Le château, bâti, dit-on, par Torkel Knoutson, est à 3 étages et surmonté d'une tour très élevée où l'on jouit d'une vue pittoresque et tout-à-fait originale : on y renferme des prisonniers d'état. Outre le gymnase qu'on dit très distingué, il y a à Vybourg une école de district, une école élémentaire et deux écoles de filles ; la cathédrale russe est d'un style élégant ; l'église suédoise et allemande est sur une grande place qui sert de promenade ; l'église finnoise paraît être la plus ancienne des trois. Il y a, en outre, dans une maison particulière une chapelle catholique.

Cette ville que les Finnois appellent *Souomen-Linna* est ancienne : nous avons vu plus haut qu'elle fut fondée à la fin du XIII[e] siècle par Torkel Knoutson, régent de Suède. Depuis, elle a, plusieurs fois, été assiégée par les Russes et quelquefois prise, mais elle resta néanmoins au pouvoir des Suédois jusqu'en 1710, époque où l'amiral Apraxine s'en empara après un siège pendant lequel Pierre-le-Grand paya de sa personne et pointa lui-même le canon contre le château qui résistait encore. (2)

Frederikshamm ou Friedrichshamm est une ville fortifiée sur une

(1) Le Trangsund, dont parle ici Hassel, est à 12 verstes de Vybourg : en général, toute sa description de la Finlande fourmille de fautes, ainsi qu'il a déjà été prouvé dans le journal de M. Oldekop, *St.-Petersburgische Zeitschrift*, t. IX, p. 186-190. La description de Malte-Brun, admirable sous bien des rapports, ne fait pas connaître les divisions actuelles. Quant à nous, si, sans avoir visité toute la Finlande, nous donnons des details plus exacts, c'est à nos relations avec des Suédois de haute distinction et avec des savans finlandais que nous les devons.

(2) A trois verstes de Vybourg se cache, derrière d'immenses blocs de granit, et au milieu de lacs et d'une nature sauvage, la terre de *Monrepos* que Catherine II donna au baron Nicolaï. Alsacien, nous n'avons pu résister au desir de visiter cette terre, si remarquable, d'un poète alsacien, et nous avons admiré ces terrasses de rochers où de grands arbres ont pu jeter racine, tapissées de verdure ; cette sépulture de famille confiée à un autre rocher situé au milieu d'un lac, etc. Nicolaï a décrit lui-même son *hemmán* et les alentours dans une lettre très curieuse qui se trouve dans *Russland unter Alexander I*, journal de M. Storch, t. V, p. 106-122.

autre baie du golfe de Finlande. Elle n'est pas ancienne et remplaça Wekelax incendié par les Russes en 1712. En 1809 (5-17 septembre) y fut conclue la paix qui livra toute la Finlande à la Russie. On y trouve le corps de cadets propre à la grande principauté. *Willmanstrand* et *Kexholm* sont de petites villes également fortifiées, situées, la première au sud du lac Saïma et l'autre à l'embouchure de la Voxa dans le lac Ladoga.

II. Gouvernement de Saint-Michel. Il est de formation nouvelle, se compose, en grande partie, de celui de Heïnola et s'étend au nord-ouest du précédent; il est tout-à-fait entrecoupé de lacs. A l'est de celui de Pououla est SAINT-MICHEL, à 315 verstes au nord-est de Helsingfors et à 522 de Pétersbourg.[1] Avant 1831 ce n'était qu'un village siège d'un pastorat. *Heïnola*, l'ancien chef-lieu, est plus au sud-ouest, près du Kymène qui sort, non loin de là, du lac Païané. Dans la direction opposée, toujours au milieu d'un pays pour ainsi dire trempé de lacs est *Nyslott*, en russe Neichlott, petite ville insignifiante avec un château fort.

III. Le gouvernement de Nyland, qui se compose de l'ancien Nylandslæn et d'une partie du Kymménégardslæn, longe la côte du golfe de Finlande, à l'ouest du gouvernement de Vybourg. Il renferme la capitale de la grande-principauté.

HELSINGFORS, qui jouit de ce rang depuis 1819, est située sur le golfe de Finlande, à 413 verstes de Saint-Pétersbourg, par 60° 5' de latitude et 44° 40' de longitude. Elle tire son nom du pays d'Helsing, dans la Suède septentrionale, d'où sont venus à la Finlande ses premiers colons. Helsingfors a été fondé, dit-on, par Gustave Wasa et ensuite saccagé dans les guerres avec les Russes; mais située dans une contrée très fertile et dans une localité choisie avec bonheur, cette ville ne tarda pas à refleurir. Après 1822, elle fut rebâtie suivant un plan nouveau, et après l'incendie d'Abo, en 1827, elle devint le siège de l'université d'Alexandre (cet empereur en avait renouvelé les statuts en 1812), comme elle était déjà celui du gouverneur-général et des principales autorités. Nous avons donné pus haut (p. 617) quelques détails sur ce premier établissement scientifique du pays. La nouvelle bibliothèque eut pour noyau celle du sénat de Finlande : des dons nombreux l'augmentèrent. On compte maintenant environ 10,000 habitans à Helsingfors; son port est excellent et il est défendu par la forteresse de *Swéaborg*, située sur 7 îles du golfe de Finlande, à environ 4 verstes de la ville. C'est la meilleure forteresse de la Finlande, l'une des plus formidables de

l'Europe, et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire moderne. Le roi Frédéric en posa la première pierre en 1748, après la perte de Frédérikshamm, et en 1756 le feldmaréchal Ehrensværd fut chargé de la direction de cette entreprise qu'il ne termina pas entièrement, mais qui fut continuée après sa mort. Malte-Brun nous apprend que les fortifications de Swaéborg sont sur de grandes dimensions. Il y a des parties où des remparts, taillés dans le roc vif, présentent une seule masse de pierre de 48 pieds de hauteur : tout est cependant recouvert de gazon pour amortir les coups de ricochets et l'effet des éclats de bombes. La petite forteresse de *Svartholm* est un peu plus à l'est, également sur le golfe. Enfin nous citerons encore *Borgo* ville maritime avec un évêché et un gymnase; *Lovisa* ainsi nommée en 1752, en l'honneur de Louise, reine de Suède, petit port non loin de Swartholm, et *Hangœ* ou Hangoud, la pointe méridionale du continent de la Finlande où Pierre-le-Grand remporta le 28 juillet 1714 une victoire décisive sur la skærflotte des Suédois. (1)

IV. Le gouvernement de Tavastéhous, au nord de celui de Nyland, est l'un des plus montagneux; mais sa partie méridionale est plate et très fertile. Le chef-lieu TAVASTEHOUS (en finnois *Hæme Kaupunghi*), à 534 verstes de Pétersbourg et à 121 au nord de Helsingfors, n'a guère que 1500 habitans. La ville fut fondée en 1650 et d'abord fortifiée; le château de Tavasteborg qui est auprès est bien plus ancien, car il fut construit par le iarl Birger. Il s'appelait jadis Croneborg et en finnois Hæmelinna.

V. Le gouvernement d'Abo-Biœrneborg est la partie la plus occidentale de la Finlande, du côté des îles d'Aland qui en dépendent. Baigné à l'ouest par le golfe Bothnique et entouré vers le sud des innombrables îlots ou écueils appelés *skærs*, il se subdivise en 9 herrads et on lui donne 480 m. c. g. de superficie. On le nommait autrefois la Finlande proprement dite, pays fertile et assez bien cultivé. ABO (prononcez Obo), à 214 verstes au nord-ouest d'Helsingfors et à 627 de Saint-Pétersbourg, s'appelle en finnois *Tourkou*, ce qui est dérivé, dit Rühs, du suédois *torg*, marché. Cette ancienne capitale de la Finlande est située à l'embouchure de la rivière Aura (*Aurajoki*) dans le golfe Bothnique, et elle forme un port en avant duquel des îlots sont jetés par centaines. Avant la translation du

(1) Voir le récit de cette bataille dans le journal d'Oldekop, t. VIII, p. 121 *sqq*.

siége du gouvernement à Helsingfors et l'incendie de 1827, c'était une ville assez considérable d'environ 1,100 maisons; la population est de 13,274 habitans. L'unique église, le dôme, brûla avec les bâtimens de l'université et la bibliothèque de 30,000 volumes, la seule qu'il y eût alors en Finlande; mais elle a sans doute été rebâtie depuis.

Abo fut fondé par les Suédois peu après leur première descente (1157) dans le pays; non loin de là, saint Henri, évêque d'Upsal, souffrit le martyre, et c'est sur son tombeau que s'éleva ensuite la cathédrale. Bientôt (fin du XIIIe siècle) un évêché y fut établi, et en 1817 il fut converti en archevêché. En 1628, Gustave-Adolphe ouvrit à Abo un collège ou gymnase qui devint une université sous Christine, sa fille (voy. p. 617). La paix conclue à Abo le 7 août 1743 entre la Suède et la Russie porta la frontière de celle-ci sur le Kymène, mais rendit aux Suédois le reste de la grande-principauté déjà conquise par les armes de l'impératrice Elisabeth. En avant de la ville, à l'embouchure de l'Aura est situé le château d'Abohouse, la plus ancienne forteresse du pays, qui renferme un arsenal, une église, une caserne et des magasins.

Abo fait un commerce maritime assez considérable, surtout avec la Suède, et autrefois la flotte des *Skærs* y stationnait. Son gymnase est en fort bon état, et la ville renferme encore d'autres établissemens d'instruction, une banque, quelques fabriques peu importantes, quelques sociétés musicales et autres. Déchue du premier rang, elle n'en reste pas moins la principale ville de la Finlande.

Biærneborg, ville maritime à l'embouchure du Koumo dans le golfe Bothnique, est plus au nord, à 389 verstes de Helsingfors; c'est un petit endroit de 4,567 habitans, avec un port qui en est assez éloigné et qui fait quelque commerce avec la Suède. C'est en 1558 que la ville fut établie sur le terrain où on la voit maintenant. Entre elle et Abo, sont sur la même côte deux autres petites villes maritimes, *Raumo* (1,700 habitans) et *Nystad* (1,938); cette dernière est célèbre dans l'histoire par la paix du 30 août 1721 qui mit fin à la longue guerre du Nord et par laquelle la Suède céda à la Russie les provinces baltiques et une première portion de la Finlande.

Au même gouvernement appartiennent les îles d'Aland qui forment un *hærad* séparé. Ce groupe d'environ 200 îlots déserts et de 60 îles habitées, la plupart rocailleux, presque tous très élevés au-dessus de la mer et quelques-uns formant des aiguilles granitiques, est séparé de la côte de la Suède (Upland) par l'Alandshaff, et de

celle de Finlande par le Skiftet, espèce de détroit ouvrant un passage au milieu de cet amas d'écueils. La superficie de tous ensemble est de 22 m. c. g., et leur population d'un peu plus de 13,000 individus, vivant de la pêche, de la navigation, de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. On vante le fromage des îles d'Aland. Le sol de ces îles est si pierreux et la couche de terre qui les recouvre si légère que, souvent en été, les moissons se dessèchent avant de mûrir. Le pin, le pinastre, l'aune et le noisetier sont les seuls arbres qui y croissent; mais les coupes qu'on en fait ne suffisent pas aux besoins de la consommation. On a placé un télégraphe sur celle de ces îles qui regarde la Suède. Elles procurent à la flottille russe (*Skærenflott*) un abri dans des ports fortifiés, d'autant plus avantageux, que la force des courans opposés du golfe de Bothnie et du golfe de Finlande abrège de beaucoup les effets et la durée des hivers dans les ports et dans les rades et qu'elles mettent cette puissance à portée d'observer l'entrée des vaisseaux dans le lac Mælar, ainsi que le cabotage suédois le long des côtes occidentales du golfe de Bothnie (1). La principale de ces îles, Aland, a 6 milles de long sur 5 de large et réunit les deux tiers de la population totale. Les eaux y pénètrent de toutes parts, et un passage très étroit la sépare d'Ekeræ, l'île la plus occidentale. Il y a 8 églises et 7 chapelles : *Iomala* en est le chef-lieu. *Ekeræ* renferme un comptoir de poste.

VI. Wasalæn. Il est au nord du précédent, longe, comme lui, le golfe Bothnique; mais en pénétrant plus avant dans les terres, et faisait partie de l'ancienne Ostrobothnie. Il est divisé en 4 hærads; on lui donne sur une étendue de 765 m. c. g. 163,000 habitans. La ville maritime de Wasa, dont le port est malheureusement encomcombré de sable, fait un commerce assez considérable; elle fut fondée par le roi de Suède Charles XI, et a 3,323 habitans. En face, s'étend le long de la côte un groupe d'îles nombreuses. D'autres villes maritimes sont, du sud au nord : *Christinastad* (1,700 habitans) *Kaskœ* (450), *Ny-Karleby* (750), *Iakobstad* (1,400), *Gamla* (vieux) *Karleby* (1,900).

VII. Kouopiolæn, à l'est du précédent, est formé du haut et du bas Savolax et du haut et du bas Karelenhærad. C'est un pays tout rempli de lacs en partie très étendus. Le chef-lieu, Kouopio, à 703 verstes au nord-est de Helsingfors, est situé sur le Kallavesi, C'est une petite ville de 2,000 âmes et qui ne fut fondée qu'en 1776.

(1) *Encyclopédie des gens du monde*, t. I, art. Aland, et Rühs, p. 400.

VIII. Gouvernement d'Ouleaborg-Kaïana, l'ancienne Ostrobothnie et la partie la plus septentrionale de la Finlande. On lui donne, en y comprenant les Marches lapponnes 1,570 m. c. g., avec 106,000 habitans, et on le divise en 5 hærads. Le chef-lieu, OULEABORG, fondé en 1605, est situé sur le fleuve Ouleo, près de son embouchure dans une baie du golfe Bothnique. C'est la ville la plus commerçante après Abo; mais son port est encombré de sable. On y compte 5,000 habitans. *Kaïana*, dont le château construit en 1607 sauta en 1717, sans doute par la volonté des Russes qui venaient de le prendre, est située dans l'intérieur du pays, près d'un fleuve rapide qui aboutit à l'Ouléotresk. Cette ville n'a que 320 habitans. *Brahestad*, au sud d'Ouléaborg, est une petite ville maritime, de 1,150 habitans, ainsi nommée du comte de Brahe. Les districts septentrionaux de Kemi et de Torneo appartiennent aux Marches lapponnes et ne faisaient pas partie de l'ancienne Finlande. *Kemi* et *Torneo* ne sont pas loin l'un de l'autre. Le premier endroit est situé sur la rivière du même nom, très près de son embouchure; l'autre, plus au nord et à l'extrême frontière (par 50° 50' 50" de lat. et 41° 52" de long.), est aussi une ville maritime, située sur une île appelée Svensar, à l'embouchure du fleuve Torneo. La frontière remonte ce fleuve jusqu'à Kengis Bruk, où il se détourne à droite pour entrer dans la Suède; elle est ensuite formée par le Mouonio, depuis son confluent avec le Torneo jusqu'à Enontékis et de là, par de petites rivières et des lacs (1). Torneo, petite ville assez régulièrement bâtie, mais qui n'a que 690 habitans, fut fondée en 1620 par les Suédois. Malgré sa situation à l'extrémité septentrionale de la Suède, elle n'échappa pas aux ravages de la guerre, et fut deux fois prise par les troupes russes, en 1715 et en 1809. Le 8-20 novembre 1810, un recès y fut signé entre la Suède et la Russie pour déterminer les limites (2). Il se fait à Torneo un assez grand commerce de pelleteries, de liqueurs spiritueuses, de bois, de poissons, de tabac, etc. En juin le soleil ne s'y couche pas.

34°. Gouvernement d'Arkhanghelsk.

Un gouvernement de ce nom existe depuis l'année 1708; mais il

(1) Voyez J. de Hagemeister, *Russlands Territorialvergrœsserung*, etc., p. 41.

(2) Martens, *Recueil*, suppl. VIII, p. 33.

était alors beaucoup plus étendu, embrassant les gouvernemens actuels d'Arkhanghelsk, de Vologda et de Kostroma. De 1780 à 1784, déjà considérablement diminué, il porta le nom de Vologda ; il fut érigé en lieutenance avec ses limites actuelles par oukase du 16 mars 1784.

Ce gouvernement forme la partie la plus septentrionale de la Russie d'Europe, depuis la Finlande jusqu'à la frontière de l'Asie : il dépasse de beaucoup le cercle polaire arctique, et les îles de Vaïgatch, Kalgouïef et Novaïa-Zemlia (Nouvelle-Terre) qui en dépendent, sont dans la mer Glaciale ; la dernière s'étend jusqu'au 78e degré de latitude, tandis que la partie continentale du gouvernement se renferme entre le 62° et le 70° parallèle. Voici quelles en sont les bornes : au nord-ouest la Laponie norvégienne, au nord l'Océan glacial arctique et la mer Blanche, à l'est le gouvernement de Tobolsk, au sud ceux de Vologda et d'Olonetz, à l'ouest la Finlande. Plus grand à lui seul que la France et que la monarchie autrichienne, ce gouvernement, avec les îles, a 16,225 m. c. g. d'après les calculs de Schubert, et 15,215 d'après M. Arsénief. En déduisant du premier le nombre 4,255 m. c. g. qui appartiennent à Novaïa-Zemlia, il reste 11,970 m. c. g., ou 61,102,194 déciatines, savoir : 170,277 déciatines labourées ou labourables, 3,632 occupées par des jardins, 34,369,369 couvertes de forêts dont 18,747,773 appartiennent à la couronne, 53,658 en pâturages, etc. Nous laisserons la Nouvelle-Terre en dehors de notre tableau, en renvoyant le lecteur au Voyage du capitaine Lütke, et à celui du sous-lieutenant Pakhtoussof, dont le rapport, daté du 23 novembre 1833, a été inséré dans la *Sèvernaïa Ptchéla* (nos 280 et 281 de 1833) (1)

L'Océan arctique forme sur la côte septentrionale de la Russie deux principaux golfes, à l'est celui de Tcheskoï, et à l'ouest celui qu'on connaît sous le nom de mer Blanche. Ce dernier pénètre bien avant dans les terres par une ouverture large d'environ 20 milles, et dont les caps Sviatoï ou saint (à l'ouest) et de Kanine (à l'est), forment les deux points extrêmes. Il se rétrécit ensuite, pour prendre vers le sud un plus grand développement. La mer Blanche, dont la longueur peut être de 35 milles, forme ensuite différens golfes se-

(1) Voir aussi *Dorpater Jahrbücher* (excellente revue périodique), t. II, p. 62-70. Pour le reste du gouvernement, nous avons consulté : Moltchanof, *Opiçanie Arkhanghelskoï goubernii*, St. Pétersb., 1813, 319 pp. in-4° avec cartes, et le rapport officiel pour 1832, dans le *Journal* russe *du ministère de l'intérieur*, juin 1833, p. 203-216.

condaires (*gouba*), celui de la Dvina et celui de l'Onéga au sud, et la Kandalaskaïa-Gouba au nord-ouest : c'est de ce dernier au golfe de la Dvina qu'elle a sa plus grande largeur (près de 30 milles); au nord du golfe de l'Onéga, elle est parsemée d'îles auxquelles la principale, Solovetzkoï, a donné son nom. La mer Blanche divise le gouvernement en deux masses, réunies au sud par une étendue de peu de largeur : la masse orientale, qui s'étend jusqu'à l'Oural, plus profonde, plus compacte, est bien plus considérable que la masse occidentale qui s'appuie contre la Finlande et la Laponie norvégienne, et qui reçoit les dernières ramifications des montagnes scandinaves. Celle-ci (districts de Kola et de Kem) projette vers l'est, entre la Kandalaskaïa Gouba et la mer Glaciale une immense presqu'île appelée par Hassel (mais sans doute inexactement) Chénakonski Zemlia Gori, qui rétrécit la mer Blanche, et se termine au nord-est par le cap Saint. Du reste, les deux masses présentent le même aspect : entre l'Oural, dont les racines sont près de la petite rivière de Kara qui se décharge dans le golfe du même nom (Karskoï zalif), et qui de là avance dans la direction du sud-ouest, et les montagnes scandinaves dont les collines coupent les plaines de la Laponie russe, s'étend une immense région plate, accidentée tout au plus par les rives élevées des fleuves et par les chaînes de collines qui s'étendent des deux côtés de l'embouchure de la mer Blanche, en se terminant par les deux caps. Tout le reste est pays de plaine, n'offrant au-delà du cercle polaire arctique que du sable et des marécages déserts, avec une glace perpétuelle sous le gazon ou plutôt sous la mousse, et en deçà de ce cercle, d'immenses forêts, de vastes pâturages sur un sol humide et même submergé à l'ouest. Dans cette partie on trouve une multitude de lacs (en tout 1,145), dont les principaux, l'Imandra, le Piavoséro, le Topposéro, le Kounto, sont du côté de la Finlande. Les principaux fleuves, qui tous aboutissent à la mer, sont, en allant de l'ouest à l'est : l'Onéga, écoulement du lac Latcha, qui traverse du sud au nord le gouvernement d'Olonetz, se tourne un peu à l'ouest après son entrée dans le gouvernement d'Arkhanghelsk, et aboutit un peu au-dessous de la ville d'Onéga au golfe du même nom ; la Dvina (que les Russes appellent Dvina septentrionale), grand fleuve à bords élevés dont nous verrons l'origine dans le gouvernement de Vologda, qui coule constamment au nord-ouest, entre déjà navigable dans notre gouvernement, s'élargit aussitôt en formant des îles, a souvent une demi-lieue de largeur, se divise près de la ville d'Arkhanghelsk, et arrive par plusieurs embouchures dans

le golfe de la mer Blanche, auquel elle donne son nom; le Mésenn, qui sort de Vologda, coule du sud au nord et a son embouchure dans la mer Blanche; la Petchora, grand fleuve encaissé dans le calcaire, couvert de glaces une grande partie de l'année et qui, sorti de Vologda, forme beaucoup d'îles avant de se décharger dans la mer Glaciale. Parmi les autres rivières, nous ne nommerons la plus orientale, le Kara, que parce qu'elle forme, entre ce gouvernement et celui de Tobolsk, la limite qu'ensuite l'Oural continue. — Le climat est généralement froid et humide; au-delà du cercle polaire il devient glacial, en sorte que les végétaux se contractent et que la croissance des animaux est arrêtée. A Arkhanghelsk, le jour le plus court ne dure que 3 heures 13 minutes; mais, en revanche, le jour le plus long a 21 heures 48 minutes, et l'on dit même qu'à Kola il dure 60 jours ordinaires. Les fleuves gèlent à la fin d'octobre, et la débâcle n'arrive qu'à la mi-mai.

Sous un tel climat l'agriculture a peu de chances, quoique le sol soit fertile en bien des endroits : ses produits sont loin de suffire à la consommation; elle n'est exercée avec quelque succès qu'autour de Chenkoursk, de Kholmogory et d'Onéga. Les semailles, en 1801, étaient de 64,843 tchetvertes, et en 1832 de 67,120, dont 14,170 de seigle d'hiver. On ne récolte que le troisième grain. Aussi le poisson séché tient-il lieu de pain dans les contrées arctiques, et mêle-t-on, plus au sud, une écorce d'arbre intérieure broyée et des lichens à la farine. On a en outre de l'avoine, des pois, des pommes de terre, du houblon, du lin, un peu de chanvre, des choux blancs, des raves, des ognons, et des baies sauvages. Les arbres, vers le nord, sont rabougris; ceux des forêts sont le pin, le sapin, l'orme, l'aune, le bouleau, le saule; ces forêts fournissent des mâts, des poutres, des planches, des charbons, du goudron, de la poix et de la térébenthine. Les pâturages, insuffisans en somme, sont beaux dans le district de Kholmogory où l'on a ces veaux renommés pour la délicatesse de leur chair, et pesant de 17 à 20 pouds. Les chevaux et le bétail sont petits; au nord, les bœufs n'ont plus de cornes; l'éducation des bestiaux est assez peu florissante. Outre les bêtes à cornes, on élève quelques moutons, chèvres et cochons : le renne est l'animal domestique des Lappons et des Samoïèdes; ces derniers emploient aussi beaucoup les chiens. La fourrure et le poisson sont la principale richesse du gouvernement : on fait la chasse aux pinguins, aux plongeons et à d'autres oiseaux aquatiques, aux phoques, aux morses, aux ours blancs, aux renards polaires, aux hermines. On pêche le saumon,

les harengs, la merlue (*trexa*), etc.; on en a pris, en 1832, 151,700 pouds. La valeur de cette pêche peut s'élever à 150,000 roubles. Les produits, peu importans, du règne minéral, sont le fer limoneux, l'amianthe, le sel, etc.

La population, originairement finnoise, est aujourd'hui généralement russe, à l'exception des Lappons, des Samoïèdes, et de quelques faibles restes des Zyriènes et des anciens Permiens. M. Sjœgren a trouvé dans le gouvernement des traces nombreuses (noms propres, aspect, traditions, etc.) de l'ancienne population aujourd'hui disparue, et dont une tradition locale dit qu'elle s'est retirée à l'ouest (1). Les Lappons sont de la même race : ils habitent le district de Kola au nombre de 1,783 individus, dont 874 mâles; ils paient l'impôt et se libèrent du recrutement moyennant 500 roubles par homme. En été, ils se livrent à la pêche le long de la mer Blanche; vers l'hiver, ils se rapprochent de leurs lacs qui les nourrissent le reste de l'année; ils ont des cabanes d'été et des cabanes d'hiver. Leurs richesses consistent en rennes et quelquefois en moutons. Les Samoïèdes, peuple nomade du district de Mesenn, forment un millier de familles, la plupart isolées : libres du recrutement et exempts de l'obrok, ils paient seulement le iassak ou tribut imposé aux peuples asiatiques; ils sont encore au bas de l'échelle de la civilisation, sur laquelle les Lappons occupent déjà un degré supérieur. Le nombre total des habitans est suivant M. Arsénief de 198,800, et suivant d'autres de 206,494, dont 99,261 mâles et 107,233 du sexe féminin; 24,608 vivant dans les villes, et 181,886 dans les campagnes. Comme la grande majorité des habitans appartient à l'église grecque, et que l'éparchie d'Arkhanghelsk a les mêmes limites que le gouvernement, nous pouvons consulter les publications du saint-synode :

En 1825,	mariages 1,103,	naiss. 7,126,	décès 5,313,	excédant 1,913
En 1826	1,883	8,268	5,853	2,415
En 1827	1,674	7,482	4,742	2,740
En 1832		8,137	5,930	2,207
	4,660	31,013	21,838	9,275
Termes moyens	1,553	7,753	5,459	2,318

(1) Voir une lettre datée de Pinega, écrite par M. Sjœgren à M. Fræhn, dans le *Journal* allemand *de Saint-Pétersbourg*, année 1828, n 20. Anciennement ces habitans primitifs étaient connus sous le nom de Tchoudes Zavolotchiens. Voyez Bacmeister, *Russische Bibliothek*, t. III, p. 360, et Krestinine, *Istoritcheskié natchatki o Dvinskom narodè*, St. Pétersb., 1784, in-4°.

Le terme moyen des mariages multiplié par 124 donne 192,572; celui des naissances, multiplié par 26, donne 201,570; et celui des décès, multiplié par 38, donne 207,442; d'après cela, et vu l'excédant annuel, nous sommes autorisé à établir un total de 200,000 âmes, ce qui, divisé par 11,970, superficie continentale du gouvernement, n'élève encore la population relative qu'à 16 individus par m. c. g. Il y a dans le gouvernement 8 villes et 3,627 villages.

Ses habitans se livrent au commerce, à la pêche, à la construction de vaisseaux, à la navigation maritime, à la préparation du goudron. Dans les districts du milieu, leur industrie comprend encore, mais à un degré inférieur, la corderie ordinaire, la tannerie, la teinture de la toile et de diverses filasses, la préparation du suif, de la térébenthine, du noir de fumée et de la poix. La fabrication de la toile d'Arkhanghelsk est considérable: les paysannes des districts d'Arkhanghelsk et de Khölmogory s'y livrent dans leurs momens de loisir, et l'on en envoie par an 100,000 archines au chef-lieu, ou à Saint-Pétersbourg et à Moscou: on appelle cette toile *gorodskia polotna*. De véritables fabriques, on en comptait 28 en 1828, savoir: 1 papeterie, 4 rafineries de sucre, 7 corderies, 5 fonderies d'huile de baleine, etc.; en 1830, 29 avec 340 ouvriers. Le commerce est considérable: celui de terre consiste surtout en bétail; le gouvernement expédie chaque année environ 500 têtes de bêtes à cornes dans les deux capitales et dans d'autres villes. Les produits des gouvernemens du nord-est trouvent un débouché par le port d'Arkhanghelsk dont nous ferons connaître plus bas le mouvement. Un second port, celui d'Onéga, est insignifiant. En 1808, 208 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 1,900,000 r.; en 1832, la somme était de 1,764,000 r.

Pour l'instruction publique, le gouvernement dépend de l'arrondissement universitaire de Saint-Pétersbourg; on y comptait:

En 1824,	9 établ.	25 maît. et empl.,	349	élèves dont	18 filles.
En 1832,	8 —	24 —	315	— —	64

Et d'écoles placées sous l'autorité ecclésiastique:

En 1830,	7 avec	20 maîtres et	329 élèves.
En 1831,	7 —	16 —	323 —

En réunissant les chiffres les plus élevés qui sont celui de 1824 pour les écoles civiles, et celui de 1830 pour les écoles ecclésiasti-

ques, on trouve un total de 678 élèves, qui ne donne encore qu'un élève sur 294 habitans. Le gouvernement a une typographie de la couronne.

L'évêché *d'Arkhanghelsk et Kholmogory*, qui est de 3e classe, date de l'année 1680; on y comptait, en 1830, 10 couvens dont 1 de femmes, et 222 églises dont 8 cathédrales. Les protestans ont deux temples au chef-lieu.

Ce dernier est le siège d'un gouverneur militaire dont l'autorité s'étend aussi sur Olonetz; on évaluait l'*état* à 116,169 r. et le revenu de la couronne (1808) à 1,136,000 r. Du reste le gouvernement figure parmi les 29 de la Grande-Russie.

Les districts, au nombre de 8, sont les suivans: Arkhanghelsk, Kholmogory, Chenkoursk, Onega, Kem (1), Kola, Pineg et Mesenn.

ARKHANGHELSK, ainsi nommé du couvent dédié à l'archange Michel que l'on voit encore à l'extrémité de la ville, et qui s'appelait d'abord Novo-Kholmogory, est situé sur la Dvina, un peu au-dessus de son embouchure dans la mer Blanche, à 1,137 verstes de Saint-Pétersbourg, à 1,218 de Moscou, par 64° 32' 8" de latitude et 58° 13' 32" de longitude. La ville est assez bien bâtie, elle a des rues larges et régulières, la plupart pavées et dont quelques-unes peuvent passer pour belles (2). On y trouve 10 églises grecques, une luthérienne et une réformée, 1 couvent, 1 séminaire, 1 gymnase, 1,933 maisons, 198 boutiques, 5 moulins à moudre et à scier, etc. Sur une nouvelle place publique, on a inauguré en 1832 le monument de Lomonossof. Le rapport officiel de 1830 porte la population à 24,339 âmes en y comprenant le village de Solombaïef.

En 1553, le hasard fit aborder à la baie de Saint-Nicolas le capitaine anglais Richard Chancellor qui profita de la circonstance pour se rendre à Moscou. La perspicacité d'Ivan IV Vassiliévitch lui fit comprendre sur-le-champ de quelle utilité cette découverte pouvait devenir pour les Russes : en congédiant Chancellor, le tsar lui remit une lettre au roi d'Angleterre dans laquelle il promit aux Anglais protection pour leur commerce et toutes les facilités possibles. Par suite de cette négociation, un traité de commerce fut con-

(1) C'est par erreur que Hassel, qui a 7 districts, attribue celui de Kem au gouvernement d'Olonetz ; la mutation fut faite en 1797.

(2) La description de Hassel se rapporte au temps avant l'incendie de 1793, et le mur en pierre dont la ville serait ceinte, même à une époque beaucoup plus reculée.

clu entre la Russie et l'Angleterre, et dans ce dernier pays se forma tout aussitôt une compagnie de la mer Blanche. Pour défendre l'entrepôt de ce commerce, Arkhanghelsk fut bâti en 1584. D'abord la nouvelle ville était subordonnée au voiévode de Kholmogory; elle-même ne devint le siège de la voiévodie qu'en 1702.

Long-temps le commerce extérieur d'Arkhanghelsk était un monopole des Anglais; mais en 1648 Alexis Mikhaïlovitch ouvrit la mer Blanche à toutes les nations. De 1693 à 1702, il y arriva, terme moyen, 65 bâtimens par an, et de 1703 à 1718 même 153. En 1717, 18 et 19, on exporta d'Arkhanghelsk pour 2,034,000 roubles de marchandises et on y importa pour 518,521 r.; tandis qu'à Pétersbourg les exportations n'étaient encore que de 233,051 r. et les importations de 188,852. Les mesures prises par Pierre-le-Grand, pour hâter les progrès de sa ville chérie firent à Arkhanghelsk un tort sensible : les plaintes du commerce de cette ville, d'Oustioug, de Vologda, de Viatka, firent lever (oukase du 8 janvier 1727) la prohibition de tous transports de marchandises ailleurs qu'à Pétersbourg; mais cette mesure injuste fut remplacée par des droits qu'on ne payait pas dans ce dernier port; et ce ne fut qu'en 1762 que celui d'Arkhanghelsk obtint les mêmes avantages. Depuis ce temps, son commerce se releva. Maintenant il y arrive annuellement de 350 à 500 bâtimens; en 1831, il y en est même entré 565; dans cette même année l'exportation était de 14,751,446 roubles et elle dépasse ordinairement 10 millions. L'importation ne s'élève pas toujours à 1 million; le chiffre des droits de douane est un peu plus élevé. Nous avons tous ces chiffres pour plus de 40 ans, mais l'espace nous manque pour les produire; ajoutons seulement que l'importation consiste en draps, en étoffes de coton et de soie, en sucre, papier, cuivre, plomb, etc., et l'exportation en pelleteries, en iouftes et en peaux non préparées, en chanvre, lin, suif, goudron, etc.

Arkhanghelsk a plusieurs ports. A l'extérieur de la ville se trouve le chantier avec 3 docks, et à une distance de 17 verstes le fort de *Novodvinsk* avec 4 bastions et une raveline, destiné à défendre le chenal.

Kholmogory, à 72 verstes d'Arkhanghelsk et sur une île de la Dvina, chef-lieu du district voisin à l'occident, était anciennement celui de toute la province. On dérive son nom du mot scandinave Holmgard, cité d'île, nom que les Scandinaves donnaient aussi à Novgorod. Il existait très anciennement des relations entre les deux villes, et Kholmogory finit par devenir une dépendance de

l'autre. Aujourd'hui c'est un triste endroit de 1,500 habitans

ONÉGA; plus à l'ouest, à l'embouchure de la rivière du même nom, et à 238 verstes du chef-lieu, a environ 1,200 habitans. C'est un petit port où sont entrés, en 1832, 15 bâtimens pour exporter surtout des ustensiles et autres ouvrages en bois pour lesquels cette contrée est renommée. A l'entrée de la baie d'Onéga et à 200 verstes de la ville, est située l'île Solovetzkoï, dont le couvent, fondé en 1429 et qui, en 1744, possédait 5,000 serfs, est fameux. « Il continua à s'agrandir et à s'enrichir, dit Vsévolojski, jusqu'au règne du tsar Ivân Vassiliévitch qui le fit entourer d'une forte muraille flanquée de tours et armée de batteries de canons, et depuis il a été regardé comme une forteresse. En 1667, lorsque les moines, refusant d'admettre les nouveaux livres d'église revus et corrigés par le patriarche Nicon, en chassèrent le supérieur et s'y enfermèrent, ils y soutinrent un siège de plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin, en 1675, sous le tsar Fœdor Alexéïevitch, les assiégeans ne s'étant plus retirés en hiver, le couvent fut pris d'assaut. On le peupla de nouveaux religieux qui furent obligés de recevoir et de garder pendant un an une garnison de 3,000 strelitz. » L'enceinte, bâtie en pierre, ainsi que toutes les dépendances, est de 496 toises. Le couvent Ansérskoï-Skith en dépend. (1)

L'aspect de la Laponie russe, ou des districts de Kem et de Kola, est assez semblable à celui des Marches laponnes. Au district de Mesenn appartiennent les îles de Kalgouïef, de Vaïgatch et de Novaïa-Zemlia; mais les détails nous sont interdits. (2)

35°. GOUVERNEMENT D'OLONETZ.

Ce gouvernement, appelé, non pas d'après son chef-lieu, mais d'après un ancien chef-lieu de province, faisait primitivement partie du grand gouvernement de Saint-Pétersbourg et ensuite de celui de Novgorod; il fut détaché de ce dernier et érigé en lieutenance par oukase du 22 mai 1784. Le district de Kem en faisait alors partie, mais en fut détaché dans la suite.

Ce gouvernement, borné à l'ouest par le lac Ladoga et la Finlande, au nord et au nord-est par le gouvernement d'Arkhanghelsk, au sud-

(1) Voyez Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, t. V, p. 543.

(2) Voir Klingstædt, *Notice historique sur les Samoïèdes et les Lapons*, et les voyages de Ludlof et de Lütke à Novaïa-Zemlia.

est par celui de Vologda, et au sud par ceux de Novgorod et de Pétersbourg, aurait, d'après M. Arsénief, 2,354 m. c. g.; mais Schubert, Wichmann et Hassel portent ce nombre jusqu'à 3,787 m. c. g., il est vrai en y comprenant, en tout ou en partie, le lac Ladoga. Une Notice de Petri que nous avons sous les yeux précise l'étendue, en lui donnant pour chiffre celui de 15 millions de déciatines, qui font 144,230 verstes carrées ou 2,943 m. c. g. En adoptant ce nombre, dans lequel le lac Onéga est compris pour 10,000 verstes carrées, nous devons dire toutefois que, n'ayant ajouté encore à aucune portion du territoire russe la superficie du lac Ladoga (291 m. c. g.), nous aurions à en tenir compte dans celle du gouvernement qui nous occupe, s'il nous importait pour le moment de trouver la superficie totale de la Russie; mais, ce calcul étant réservé à un autre ouvrage, nous pouvons négliger ici l'étendue occupée par le lac.

La partie occidentale de ce gouvernement, généralement pierreux, ressemble beaucoup à la Finlande : les marais, les lacs et les montagnes y alternent. Ces dernières s'étendent depuis la Finlande jusqu'au lac Onéga et le long du Ladoga : le granit en forme la base, mais l'ardoise y est partout superposée, sauf les blocs immenses détachés du sol et semés çà et là entre des rochers qui ne s'élèvent guère au-dessus de 60 toises. Un composé d'ardoise, de quarz et de ciment forme la pierre dite de Solomé ou Solomensk, qu'on trouve près du lac Onéga en face de Pétrozavodsk, et qui s'étend de là dans la direction du nord-ouest, jusqu'à 100 verstes de distance. Tout autour des rochers règnent des contrées humides et marécageuses; au sud le sol est plat, maigre et sablonneux, et dans toute la province on compte plus de 1,500 lacs de toutes grandeurs, et 800 rivières ou ruisseaux. En laissant de côté le Ladoga, qui appartient aussi à la Finlande et au gouvernement de Saint-Pétersbourg, le plus grand lac est celui d'Onéga situé vers le centre de notre gouvernement : il reçoit plusieurs rivières, et a son écoulement dans le Ladoga au moyen du Svir; il forme beaucoup de baies; il est couvert d'îlots et de bancs de sable, et il est beaucoup moins orageux que le Ladoga. Sa longueur varie de 26 à 30 milles, et sa largeur de 9 à 12. Parmi les autres lacs, qui presque tous donnent naissance à des rivières portant le même nom que ces lacs, nous nommerons le Segoséro, le Vodloséro, le Vouigoséro, le Svinoïé, le Latcha, le Sandal, etc. La principale rivière est l'Onéga, qui sort du lac Latcha, coule au nord, traverse le gouvernement d'Arkhanghelsk et se décharge dans la mer Blanche : elle est peu navigable à cause des cascades. Viennent en-

suite le Svir, la Vouitégra, la Vodla et la Chouïa; les trois dernières aboutissent au lac Onéga, le premier en sort pour opérer la jonction entre lui et le lac Ladoga. La Souna forme près du village de Sapokha une belle cascade appelée Kivatch : l'eau se précipite par trois degrés dans une profondeur hérissée de rochers, et bondit en écume par la violence du choc. Ces phénomènes sont fréquens, la plupart des rivières étant obstruées par des cataractes. Au sud du gouvernement, un canal, celui de Marie rentrant dans le système du même nom (voir p. 178), réunit la Kovja, affluent du Béloséro, avec la Vouitégra, et par conséquent avec le lac Onéga, qui est lui-même joint au lac Ladoga par le Svir et par le canal de ce nom. Le canal d'Onéga longe le bord du lac au sud, et abrège la navigation, souvent dangereuse sur ce lac : son principal but est d'établir une communication plus directe entre la Vouitégra et le Svir.—Le climat est humide et froid: les hivers sont rigoureux; en revanche, les chaleurs de l'été sont brûlantes et cette saison est fort belle, sauf les brouillards du soir, mais de très courte durée. Trop souvent les moissons sont détruites par la gelée, et le mercure même s'est quelquefois entièrement solidifié. L'air n'est pas malsain; aucune maladie endémique ne règne dans ces lieux.

L'agriculture ne saurait être d'un grand rapport sur un sol aussi rocailleux et aussi maigre, et néanmoins elle occupe encore beaucoup de bras; généralement elle est en mauvais état, si ce n'est dans le district de Kargopol. La récolte totale fut en 1808. de 362,165 tchetvertes; en 1832, on sema 41,920 tchetvertes de blé d'hiver et 71,690 de blé d'été : le premier a donné trois grains pour un, et l'autre deux pour un. Cette récolte est loin de suffire à la consommation, et l'importation y supplée. Cependant le paysan se nourrit principalement de raves, de navets, de carottes, etc., et fait entrer ces racines dans la préparation de son pain. Le chanvre et le lin réussissent parfaitement, surtout entre les deux grands lacs, et fournissent à l'exportation. Les fruits manquent : les baies de broussailles et de marais les remplacent. Ce sont les forêts qui forment la principale ressource des habitans : elles sont immenses; celles de la couronne couvrent seules 8,956,795 déciatines. Il serait toutefois possible que dans ce chiffre donné par Hassel, le district de Kem fût compris; toutes les données générales de ce savant statisticien sur le gouvernement qui nous occupe, deviennent inexactes par l'erreur qu'il a commise en lui attribuant ce district, depuis long-temps réuni à Arkhanghelsk. Le pin, le sapin, le bouleau, l'aune et le mélèze

dominent dans ces forêts : le genevrier y abonde. Elles fournissent des mâts, du bois de construction, du goudron, de la térébenthine, de la poix, des charbons, etc. Les pâturages sont insuffisans : le bétail va paître dans les bois l'hiver et pendant une partie de l'été ; il est petit ainsi que les chevaux, et l'éducation des bestiaux n'est pas considérable. Les bêtes fauves abondent ; outre les ours, les renards, les loups, les élans, on trouve le glouton (*ursus gulo*) ; la chasse et la pêche sont d'un grand rapport : la première fournit des fourrures, et la seconde des poissons qui, comme la petite murène ou *raipouchka* (*cyprinus murænula*), sont un aliment ordinaire du peuple. Sur les grands lacs on prend des phoques ; dans les autres et dans les rivières on pêche des saumons, des esturgeons, des carpes, etc. Les montagnes recèlent des richesses minérales : on y trouve le marbre de Karélie, le granit, le porphyre, la pierre de Poudoge et celle de Solomensk, la serpentine, l'albâtre, l'amianthe, le plâtre. Outre les carrières, dont une de beau marbre, on exploite 27 mines importantes, dont 2 d'or et d'argent, 5 de cuivre, 10 de fer (1) ; 6 fourneaux fondaient, en 1807, 213,026 pouds de ce dernier métal. On trouve en outre des terres colorantes, une argile d'une excellente qualité, des sources salines et des traces d'eaux minérales.

L'ancienne population de ce gouvernement, alors soumis à Novgorod, se composait entièrement de Finnois, Vesses, Ièmes et autres. Ces derniers, suivant M. Sjœgren, étaient les Finnois les plus méridionaux du Zavolotchié et habitaient à l'est de l'Onéga. Aujourd'hui il n'y a plus de Finnois de ce côté que dans la partie méridionale du district de Vouitégra ; toutefois, dans la partie septentrionale même, les fleuves, surtout dans les contrées marécageuses où la conquête a pénétré le plus tard, les villages et d'autres localités ont conservé des noms finnois. Dans celui de la rivière Iemtza, M. Sjœgren a retrouvé le nom des Ièmes, et d'autres noms finnois se sont offerts à lui dans les districts de Kargopol, de Poudoge, etc., habités par les Russes (2). Ce peuple domine aujourd'hui dans tous les districts, néanmoins à l'ouest et au nord les Karéliens sont encore très nombreux. La révision de 1786 a donné un total de 103,044 individus mâles soumis à l'impôt ; et depuis, on a cru pouvoir l'établir à 355,000 individus

(1) Voir le *Journal* russe *du ministère de l'intérieur*, juin 1833.

(2) Voyez *Ueber die aeltern Wohnsitze der Iemen*, 2ᵉ partie, Mémoires de l'Académie imp. des sciences de St. Pétersb., 6ᵉ série, sciences politiques, histoire, philologie, t. I, p. 339-341.

des deux sexes. Ce total, M. Arsénief le réduit à 212,600. Olonetz ne forme pas une éparchie, mais dépend de celle de Novgorod, de manière que les publications du saint-synode ne nous apprennent rien sur ce gouvernement; toutefois, nous trouvons dans les rapports des autorités civiles l'indication suivante du mouvement de la population.

En 1829,	naissances	8,116,	décès	4,604.	excédant,	3,512.
En 1832	—	8,536	—	5,621	—	2,915

Ces chiffres nous font pencher pour le total de M. Arsénief, qui donne une population relative de 72 âmes par m. c. g. Les habitans sont répartis sur 8 villes, 195 célos et 4,630 villages. On compte dans le gouvernement 108 bâtimens de la couronne et environ 650 moulins à eau, à vent et à scier. Il y a peu de noblesse, mais le clergé est nombreux; on y trouve des marchands aisés et beaucoup de paysans pauvres.

La chasse et la pêche forment la principale industrie des habitans; mais chaque année il en émigre un grand nombre pour entreprendre dans les autres gouvernemens différèns travaux, tels que châtrer les chevaux et le bétail, tailler des pierres et des meules, etc. En été on porte à près d'un tiers le nombre des absens. Beaucoup d'autres sont occupés dans les forêts ou à flotter du bois pour la consommation de la capitale. Une population trop rare et la rigueur du climat contrarient l'établissement de fabriques. En 1828, on n'en comptait que 32 très petites avec 110 ouvriers; même nombre en 1830 avec 126 ouvriers. C'étaient 29 tanneries et 3 usines, dont celle de Koutch-Oséro est dans une situation très pittoresque (1); la seule verrerie qui existât au milieu de ces vastes forêts resta inactive en 1825. En tenant compte de tous les ateliers quelconques, on trouva, en 1832, 191 zavodes ou établissemens industriels; mais le peu d'ouvriers qu'ils occupaient peut les faire regarder comme insignifians. Le commerce est assez actif et cependant le nombre des marchands diminue: en 1808, 701 personnes de cette classe avaient fait déclaration d'un capital de 2,230,000 roubles. On exporte à Saint-Pétersbourg et à Arkhanghelsk du marbre, du granit, du fer, des mâts et des planches, du vitriol, du chanvre et du lin, du goudron, de la poix, des peaux et de la fourrure; on importe du blé, du sel, de l'eau-de-vie, des denrées manufacturées et coloniales.

(1) Voir Oldekop, *Der russische Mercur*, 1831, n° 30 et 31.

Pour l'instruction publique, le gouvernement d'Olonetz appartient à l'arrondissement universitaire de Pétersbourg : il y avait

En 1824,	10 établ. avec	22 maîtr. et empl. et	349 élèves	dont	4 filles.
En 1832,	11	—	31	—	402	—

Nous ne connaissons pas l'état des écoles ecclésiastiques. Il n'y a aucune librairie dans le gouvernement; la seule imprimerie qui existe est à la couronne.

La religion professée par la grande majorité des habitans est la gréco-russe : sous ce rapport, ils sont du ressort de l'archevêque de Novgorod; on comptait à la fin du dernier siècle 336 églises et 9 couvens. Les raskolniks, assez nombreux, ont à Danilof, district de Povenetz, un couvent fameux par les pélerinages dont il est l'objet. Les Karéliens, qui, outre le finnois, parlent un russe corrompu, appartiennent en partie à cette secte et en partie à l'église luthérienne : la religion forme entre eux une démarcation profonde.

Pour l'administration, Olonetz compte parmi les 29 gouvernemens de la Grande-Russie régis suivant un mode uniforme. Il a le même gouverneur militaire qu'Arkhanghelsk. L'état du gouvernement fut fixé en 1784 à 132,764 roubles. Le revenu était en 1808 de 1,180,000 roubles; celui des villes s'est élevé en 1829 à 68,783 roubles, d'après un article du *Journal* français *de Saint-Pétersbourg* (1), dans lequel on évalue les redevances territoriales seulement à 288,110 roubles.

Les districts, au nombre de 7, sont les suivans : Petrozavodsk, Olonetz, Ladeinoïé-Polé, Vouitégra, Kargopol, Poudoge et Povenetz.

Petrozavodsk, ville ainsi nommée par Catherine II, en mémoire des usines *(zavod)* que Pierre-le-Grand y avait établies, est située sur une baie du lac Onéga, à l'embouchure de la Chouïa, dans une contrée très pittoresque, à 459 verstes de Saint-Pétersbourg, à 1,106 de Moscou, par 60° 47′ 24″ de lat. et 32° 4′ 8″ de long. C'est une ville de 6,712 habitans, du reste peu intéressante, si ce n'est par sa fonderie d'où sortent des canons et autre attirail de guerre. Il s'y tient annuellement trois foires. Olonetz, sur l'Olonka, non loin du lac Ladoga, est à 145 verstes du chef-lieu; c'est une petite ville assez commerçante, de 2,570 âmes. Kargopol ou Kargapol, de l'autre côté du lac et à 5 verstes de l'endroit où de celui de Latcha découle l'Onéga, en

(1) Voir *Nouvelles Annales des voyages*, octobre 1830, p. 102-105.

a 2,135 ; c'est un endroit assez bien bâti à 439 verstes du chef-lieu. Il en est déjà fait mention à l'année 1379. (1)

36° Gouvernement de Vologda.

En 1780 fut créé un gouvernement de ce nom qui, alors, embrassait aussi celui d'Arkhanghelsk ; la division actuelle date de 1796. Ce pays dépendait anciennement de la république de Novgorod et auparavant il avait sans doute fait partie de la Grande-Permie et non de la Iougrie, comme le veut Hassel.

Le gouvernement de Vologda est borné au nord-ouest par celui d'Olonetz, et de là dans toute sa largeur par celui d'Arkhanghelsk, au nord; à l'est le mont Oural le sépare du gouvernement de Tobolsk; au sud il longe ceux de Perm, Viatka, Kostroma et Iaroslavl; à l'ouest il est borné par Novgorod. Quant à l'étendue, on varie de 6,867 à 8,406; M. Arsénief après avoir dit, en 1818, 8,500, dit, en 1831, 7,187; nous ne savons pas suivant quelle autorité, et nous adoptons le chiffre le plus élevé, fourni par le calcul de Schubert, 8,406 m. c. g. ou 407,959 verstes carrées.

Cette immense plaine couverte de forêts et en partie de petits lacs et de marécages n'est ondulée que le long des rivières, du côté de l'Oural, et au nord-est où le Poïas Kamennoï (ceinture de pierre) sépare le bassin de la Dvina de celui de la Petchora. Au sud-ouest le sol est formé d'un bon terreau, plus loin il se compose d'argile, de marne, de terre glaise, de marais, et enfin de sable sur une vaste étendue. Il est généralement bien arrosé. Parmi les lacs, on distingue surtout celui de Koubinsk à l'ouest, le lac Sindor au nord-est, celui de Kadom à l'est; tous les autres sont petits. Quant aux fleuves, il a été parlé plus haut (p. 626) de la Dvina qui se forme au centre de notre gouvernement par la réunion du Ioug et de la Soukhonia. Le Ioug prend naissance dans un marais du district de Nikolsk, au sud, coule d'abord au nord-est et ensuite au nord-ouest et reçoit à Oustioug-Véliki la Soukhonia qui arrive par un long cours de la limite du gouvernement de Novgorod, au sud-ouest, où il découle du lac Koubinsk. Après cette réunion, la Dvina n'est pas encore très considérable, elle le devient près de Solvoutitchégodsk après sa réunion avec la Vouitchegda, fleuve considérable qui a sa source au pied d'une

(1) Voir une Notice d'Oseretzkofskoï, dans Busse, *Journal von Russland*, 3e année; t. II, p. 303-325.

ramification de l'Oural, et qui reçoit ensuite la Syssola et d'autres petits fleuves. La Vaga prend naissance dans le district de Totma et coule au nord pour entrer dans le gouvernement d'Arkhanghelsk et s'y réunir à la Dvina. La Petchora, plus à l'est, coule dans le même gouvernement septentrional où nous l'avons déjà rencontrée : sa source est aux confins des gouvernemens de Vologda, de Perm et de Tobolsk, dans l'Oural. Un canal commencé en 1786 et terminé en 1817, celui du Nord ou de Catherine *(kanal séverskoï Iékatérinskoï)* réunit la Vouitchegda, et par conséquent la Dvina, à la Kama et par elle au Volga, par le moyen des deux Keltma dont celle du nord est un affluent de la Vouitchegda et dont celle du sud se réunit à la Kama. Le canal commence sur les confins de notre gouvernement avec celui de Perm. — Le climat est très froid, mais très varié suivant la situation : assez supportable à Vologda, il devient rigoureux à Oustioug et à Iarensk. L'air est si salubre qu'on trouve dans ces contrées de fréquens exemples de longévité.

L'agriculture est en assez bon état dans le district méridional de Vologda, dont le sol est fertile; mais elle diminue à mesure qu'on avance vers l'est et le nord. Le même district produit tout ce qu'il lui faut de blé pour sa consommation, mais dans le reste d la province on est obligé d'en acheter. On cultive de plus le seigle et l'orge, dont on obtient 3 et 4 grains pour un; en 1802 la moisson a produit 669,269 tchetvertes de blé d'hiver et 904,614 de blé d'été; total, 1,573,883. Le chauvre, le lin et le houblon réussissent très bien, ainsi que les fèves, les pois et les légumes. Les fruits sont rares et les baies sauvages en tiennent lieu. Les forêts sont la principale richesse du gouvernement : on peut juger de l'étendue totale qu'elles ont encore quand on sait que les bois de la couronne occupent 29,558,207 déciatines ; on les exploite de la même manière que dans le gouvernement précédent. Elles renferment beaucoup de gibier et de bêtes fauves, lièvres, élans, rennes sauvages, fouines, hermines, blaireaux, renards, ours, lynx, loups, etc., auxquels les habitans font la chasse. Les bestiaux et les chevaux ne sont pas rares et d'assez bonne race : on en trouve de grande et de petite taille. La pêche n'est pas productive en proportion de l'abondance des eaux, car elle suffit à peine à la consommation intérieure. Le règne minéral fournit du granit, du calcaire, de la pierre à feu, de la marne, différentes terres, du minérai de fer et de cuivre, de la tourbe et du sel.

La population, anciennement finnoise, se forme aujourd'hui en

grande partie de Russes : il reste cependant beaucoup de Zyriènes, débris de cette population primitive dont le pays offre encore des traces d'un autre genre. Ces Zyriènes parlent toujours leur idiome finnois ; mais ils ont embrassé la religion des Russes, et ne se distinguent d'eux que par leur indolence et leur malpropreté. Dans le nord-est errent quelques Samoïèdes du gouvernement d'Arkhanghelsk. Wichmann, en 1812, a évalué la population totale à 608,260 individus, nombre peu supérieur à celui de la révision de 1796 ; en 1814, M. Ziablosfski l'a porté à 702,900 et M. Arsénief, en 1831, l'élève à 750,000. Vologda formant une éparchie à part, nous pouvons consulter à ce sujet le mouvement de la population indiqué sur les listes du saint-synode.

En 1825,	mar., 4,659,	naiss. 26,531,	décès 21,991,	excédant 4,540
1826	— 7,047	— 29,994	— 19,833	— 10,161
1827	— 6,020	— 33,455	— 17,632	— 15,823
1830	— 7,135	— 36,105	— 24,682	— 10,423
	24,861	— 125,085	— 84,138	— 40,947
terme moyen	6,215	— 31,271	— 21,034	— 10,236

Le terme moyen des mariages multiplié par 124 donne 770,660 ; celui des naissances multiplié par 26 donne 813,046, et celui des décès multiplié par 38 donne 799,292. Ce calcul combiné avec l'excédant annuel ne permet pas de fixer la population à moins de 750,000 âmes, et peut-être faudrait-il l'élever à 800,000. En effet, la révision de 1796 ayant donné plus de 589,000 habitans, l'excédant a dû augmenter ce nombre de près de 300,000 âmes dans environ 35 ans, et l'on ne trouvera pas cette assertion exagérée, en comparant le mouvement actuel de la population avec celui de 1785 où il n'y avait encore que 3,232 mariages, 11,883 naissances et 5,065 décès, chiffres extrêmement bas et qui cependant donnaient déjà pour les naissances un excédant de 6,818 individus. En divisant 750,000 par 8,406, chiffre de la superficie, on trouve une population relative de 89 âmes par m. c. g. La noblesse est peu nombreuse et les 2 tiers des paysans sont propriété de la couronne ; le clergé au contraire est en grand nombre.

L'industrie manufacturière n'est pas importante dans ce gouvernement : en 1830 on y comptait 90 fabriques avec 721 ouvriers, chiffre qui, comparé avec celui des années précédentes, montre au moins qu'elle est en progrès. Ce sont des manufactures de draps et

de toile, des verreries, des usines, des papeteries, etc. Il y a, en outre, des distilleries d'eau-de-vie, des tanneries, des fonderies de suif et des fabriques de chandelles dont les produits sont estimés. Beaucoup de paysans émigrent dans les gouvernemens où l'on a besoin de plus de bras; d'autres travaillent dans les forêts, fabriquent des ustensiles en bois, ou s'emploient aux transports par terre et par eau. Les femmes filent le lin et la laine, et l'on trouve beaucoup de métiers à tisser dans les cabanes des paysans.

Le commerce, favorisé par plusieurs foires annuelles, et par la situation de Vologda sur la route qui, de Sibérie, mène à Arghanghelsk, est assez actif. Le gouvernement exporte du suif, du goudron, des ustensiles en bois, de la fourrure, des mâts, des soies, de la potasse, de la térébenthine, etc. En 1808, 722 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 3,900,000 roubles.

Pour l'instruction publique le gouvernement de Vologda dépend de l'arrondissement universitaire de Pétersbourg: l'état des écoles civiles y était à deux époques différentes ainsi qu'il suit.

En 1824, 12 établiss. 46 maîtres et employés, 520 élèves dont 19 filles.
En 1832, 13 — 53 — 625 —

A cela il faut ajouter les écoles ecclésiastiques de l'éparchie:

En 1830, 15 établissemens 49 maîtres et 1,462 élèves.
En 1831, 15 — 46 — 1,687 —

En additionnant les élèves des écoles civiles pour 1832 avec ceux des écoles du clergé en 1831, on trouve un total de 2,312 élèves, ce qui donne un élève sur 324 individus. L'imprimerie de la couronne est la seule du gouvernement.

L'éparchie de Vologda et Biélosersk, fondée en 1503, a pris depuis le nom de *Vologda et Oustioug*; elle est de 3e classe et renfermait en 1830 21 couvens dont 2 de femmes et 723 églises dont 12 cathédrales. Jusqu'en 1492 Vologda avait dépendu du siège de Novgorod; puis cette province fit quelque temps partie du diocèse de Perm. Presque tous les habitans professent le culte gréco-russe.

Vologda a le même gouverneur militaire que Iaroslavl; l'état du gouvernement civil fut fixé en 1796 à 71,560 roubles et l'on a évalué le revenu de la couronne, en 1808, à 3,235,000 roubles.

Les districts, au nombre de 10, sont les suivans: Vologda, Griasovetz, Kadnikof, Velsk, Totma, Nikolsk, Oustioug-Véliki, Solvoutchègodsk, Iarensk et Oust-Syssolsk.

Vologda, à 710 verstes de Pétersbourg, à 428 de Moscou, est située par 39° 13,35" de lat. et 57° 33' 23" de long.; à l'extrémité sud-ouest du gouvernement, et sur les deux bords du Vologda, rivière qui se réunit à la Soukhonia après sa sortie du lac Koubinsk. Cette ville assez considérable, entourée de jardins et animée par un commerce actif, renferme 51 églises dont 6 en pierre : la cathédrale de Vosskrécensk bâtie en 1772 et restaurée en 1832 en est la plus belle; la plupart des maisons sont en bois, mais celles en pierre deviennent de plus en plus nombreuses. Les rapports officiels portent la population actuelle à 14,408 individus. Elle fait, dit-on, pour environ 8 millions d'affaires par an et a des relations même avec les villes libres d'Allemagne et avec l'Angleterre.

La ville de Volodga est une des plus anciennes de la Russie : dès l'année 1150 un couvent, qui aujourd'hui n'existe plus et qui tirait son nom de la rivière de Kaïssarof sur laquelle on l'avait construit, s'éleva en cet endroit, et le couvent de la Trinité, renfermé aujourd'hui dans la ville, qui du reste n'a pas d'enceinte, n'est guère moins ancien. Il paraît que c'est aux Novgorodiens qu'elle dut son origine. En 1453 elle était déjà considérable; depuis, la guerre et les incendies l'ont souvent ravagée.

Dans le même district, sur une île du lac Koubinsk, s'élève le couvent Spassokamennoï ou Priloutzkii, avec 6 églises, bâti en 1371; il est de 2e classe et possédait, en 1764, 1,718 serfs. Dès 1260 de pieux missionnaires s'occupaient en cet endroit de la conversion des païens.

Parmi les autres villes de district, Oustioug-Véliki, au confluent de l'Ioug (1) et de la Soukhonia, à 471 verstes de Vologda, est la plus considérable; on lui donne 7,354 habitans. Elle est le siége d'un commerce très florissant entre l'Asie et l'Europe.

Oust-Syssolsk, ville de 4,255 âmes, à 877 verstes du chef-lieu, et au confluent de la Syssola et de la Vouitcheda, n'a rien de remarquable; mais à un village de son district, *Vodtcha*, situé dans une belle contrée, se rattachent d'anciennes traditions des Zyriènes; là étaient, disait-on, les *portes de fer* jadis si fameuses, et l'endroit lui-même était le plus important de toute la contrée. (2)

(1) Son nom l'indique, Oust-Ioug. *Oust*, mot qui signifie embouchure, entre dans la composition des noms d'un grand nombre d'endroits de cette contrée.

(2) Sjœgren, *Mémoires de l'Acad. des sciences*, 6e série, section des sc. polit. hist., phil., t. I, p. 513. Lehrberg (*Untersuchungen*, p. 99), ne connaît pas de

37°. Gouvernement de Viatka.

Pays finnois ayant pour habitans les Votiaks, la contrée arrosée par la Viatka reçut en 1174 des colons de Novgorod qui y fondèrent la république slavonne de Khlinnof ou *viatchane* d'abord soumise à la métropole, puis indépendante, et qui en 1489 fut incorporée à la grande-principauté de Moscou, après avoir passé quelque temps sous la domination tatare. Avant 1719 ce pays appartenait au gouvernement de Sibérie, puis il fut réuni à celui de Kasân, alors d'une immense étendue et dont furent détachées successivement différentes portions pour former des gouvernemens à part. Celui de Viatka fut organisé en lieutenance l'an 1780; on le divisa alors en 13 districts refondus depuis cette époque.

Ce gouvernement est borné au nord-ouest et au nord par celui de Vologda, à l'est par celui de Perm, au sud-est par Orenbourg, au sud par Kasân, au sud-ouest par Nijegorod, et à l'ouest par Kostroma. M. Arsénief, lui donne, sans doute par approximation, 2,500 m. c. g., tandis que le chiffre de Schubert, qui repose sur le calcul, est seulement de 2,221 m. c. g., de 107,832 verstes carrées ou de 11,214,528 déciatines. Ce chiffre est insuffisant s'il est vrai que 11,533,280 déciatines sont couvertes de forêts, que 1,912,849 sont en culture, que 270,994 sont utilisées en prairies, etc. Dans cette incertitude nous adoptons le chiffre de M. Arsénief comme le plus vraisemblable.

Le sol est ondulé et du côté de l'est il devient même montagneux: de là l'Oural commence à s'élever, et la chaîne de collines par laquelle cette province s'y rattache se forme d'argile, de calcaire, de grès où le malachite abonde. Le terrain est presque toujours gras et argileux; en quelques endroits il est mêlé de sable, dans d'autres un bon terreau noir domine. Entre les forêts s'étendent des marécages quelquefois à perte de vue; les marais sont nombreux, mais on ne cite pas un seul lac considérable. La principale rivière, la Viatka, serpente par tout le gouvernement: sa source est à l'est dans le district de Glasof; de là elle coule au nord, puis elle se tourne vers le sud-ouest et enfin prend la direction du sud-est pour se réunir, à l'extrémité la plus méridionale du gouvernement, à la Kama, après avoir reçu dans son cours la Kholoumitza, la Tcheptsa, la Metchéda, l'Ourchoumka, la Chourma, la Chosma, la Malmouischka, le Bemisch, la Pisma et la

portes de fer dans l'Oural, mais il les place entre les îles de Novaïa-Zemlia et de Vaïgatch.

Taïcheva. Sa rive droite s'élève de 80 à 100 pieds, et sa largeur est aux environs de Malmouisch d'environ 600 pas (1). La Kama, qui appartient surtout aux gouvernemens de Perm et de Kasán, prend aussi sa source dans le nord-est de celui de Viatka; mais se dirigeant vers le nord, elle le quitte bientôt pour s'en rapprocher du côté du sud-est; là et au sud elle en forme la limite jusqu'à l'endroit où la Viatka s'y réunit et reçoit quelques petites rivières, qui aboutissent à sa rive droite. — Le climat est encore très rigoureux, surtout dans la portion septentrionale; du côté de Kasán il est plus doux, quoique toujours froid. De 1812 à 1816 le plus grand froid fut de —34° Réaumur, et la plus grande chaleur de + 33° R. Malgré l'humidité qu'entretiennent les marais, l'air n'est pas insalubre.

L'agriculture, favorisée par un sol fertile, mais souvent contrariée par la rigueur du climat, est la principale industrie des habitans, surtout dans les districts le long de la Viatka et de la Kama; les Votiaks l'exercent avec beaucoup de succès. Dans tout le sud, les moissons offrent un excédant considérable sur la consommation; mais cet excédant est à-peu-près absorbé pour combler le déficit des districts septentrionaux. En général, on obtient tout au plus trois grains pour un. En 1808, la récolte a produit 4,066,525 tchetvertes, et c'est là le chiffre de toutes les années ordinaires. On cultive surtout le seigle, l'orge et l'avoine; le froment est assez rare, mais on a des pois, des lentilles, de l'épeautre et du blé sarrasin; le pays produit en outre ce qu'il consomme de lin et de chanvre. Les fruits sont rares et le pommier même a de la peine à mûrir les siens; on trouve seulement beaucoup de noisettes et de baies sauvages. On a aussi beaucoup de légumes dans des jardins bien entretenus où l'on obtient, en outre, les concombres, les potirons et, avec du soin, même les melons. Les pommes de terre ne sont pas encore suffisamment appréciées. Tout le pays est couvert de forêts où dominent les conifères, quoique non sans mélange de chênes, d'ormeaux, de tilleuls, d'aunes, de trembles et de bouleaux : elles sont d'une immense ressource pour la population. Les bêtes fauves qui y abondent donnent une précieuse fourrure. On élève beaucoup d'abeilles, et la pêche est d'un assez bon produit. Quant à l'éducation des bestiaux, elle forme une branche d'industrie assez importante, et se rapporte sur-

(1) Erman, *Reise um die Erde*, *Historischer Bericht*, t. I, p. 252. Notre principal guide dans cette contrée est l'excellent ouvrage de M. le docteur Erdmann, *Reisen im Innern Russlands*, t. II, p. 3 *sqq*.

tout aux bœufs, aux moutons, aux cochons et aux chèvres. Les chevaux sont de petite taille, mais robustes et endurans : M. Erdmann en compte 238,000 dans deux districts seulement. Le règne minéral fournit du cuivre et du fer.

La population se compose de Russes, de Votiaks, de Zyriènes, de Tchérémisses, de Baschkirs, de Teptiaires et de Tatars. Les peuplades finnoises se sont peu-à-peu amalgamées avec les Russes et en ont embrassé la religion : aussi ne compte-t-on plus d'idolâtres que 3,360 Votiaks et Tchérémisses mâles. Les Tatars mahométans sont au nombre de 46,760, et l'on compte 2,433 Baschkirs et Teptiaires de la même croyance (1). Mais les Votiaks baptisés ne se distinguent guère de ceux qui sont restés fidèles au chamanisme. Ces tribus nommées Ari par les Tatars, et qui s'appellent elles-mêmes *Oudi-Mourtes* avaient, dit-on, jadis des princes qui résidaient à Arsk, petite ville sur la Kasanka, à 56 verstes de Kâsan (2). On reconnaît facilement ces Finnois à leur laideur, à leurs cheveux roux, circulairement coupés autour du cou, et à leurs moustaches; leurs vêtemens sont de draps gris sans teinture, et ils portent un large couteau à la ceinture. Les chrétiens, comme les chamanes, sont livrés à la superstition; loin de faire voir la timidité propre à leur race, ils entrent facilement en colère et montrent alors beaucoup de brutalité; cependant ils sont laborieux et intelligens. D'après M. Erdmann, il y en a 25,000 dans le district de Glasof où ils sont le plus nombreux, et l'on en trouve encore dans les districts de Sarapoul, de Slobodskoï et de Ielabouga. Voici l'état de la population totale d'après la révision de 1811 :

Paysans de la couronne	519,467 mâles.
Paysans de particuliers	14,247 —
Marchands	922 —
Bourgeois et artisans	7,768 —
Raznotchintsi	11,586 —
Noblesse (à la 5e révision) . . .	371 —
Clergé.	4,135 —
	548,496 —

En doublant ce nombre, on n'a encore que 1,095,992 âmes. D'a-

(1) *Journal russe du ministère de l'intérieur*, mars 1833, p. 323.

(2) Voyez Erdmann, *Topographie des Gouvernements und der Stadt Kasan*, page 9.

près un autre tableau de M. Erdmann, fait en 1815, on trouve 560,697 individus mâles et une population totale de 1,121,000 âmes que M. Arsénief porte à 1,200,000. Nous pouvons consulter dans les listes du saint synode le mouvement de la population gréco-russe qui, comme nous l'avons vu, embrasse presque la totalité des habitans ; le diocèse n'a pas d'autres limites que le gouvernement.

En 1825, mar.	14,406,	naiss.	63,301	décès	35,903,	excédant	27,396		
En 1826,	— 15,679,	—	63,535	—	49,021,	—	14,514		
En 1827,	— 11,905,	—	65,931	—	48,309,	—	17,622		
En 1832,	—	—	71,962	—	45,640,	—	26,322		
	41,990,	—	264,729	—	178,873,	—	85,856		
Terme moyen	13,996,	—	66,182	—	44,718,	—	21,464		

Le terme moyen des mariages, multiplié par 124, donne 1,735,504; celui des naissances multiplié par 26 donne 1,720,732 et celui des décès, multiplié par 38, donne 1,699,284. Le mouvement de la population pendant 10 ans de 1806 à 1815, que l'on trouve dans les Voyages de M. Erdmann (1), offre un résultat un peu différent, mais qu'explique naturellement l'excédant ci-dessus, avant lequel la population, et, par conséquent les mariages, les naissances et les décès, étaient moins nombreux. Les termes moyens de ces dix ans sont, par an :

11,036 mar., 47,514 naiss., 34,891 décès; 12,623 d'excédant.

Un excédant si constamment progressif a dû beaucoup augmenter la population: ainsi que les calculs ci-dessus, cette considération ne permet pas de l'établir à moins de 1,300,000 âmes, ce qui fait 520 individus par m. c. g. Ainsi qu'on l'a vu, la noblesse est en petit nombre et la plupart des paysans sont censitaires de la couronne. Quant aux habitations, on compte 13 villes, dont 11 de districts, une slobode et 15,637 villages et hameaux.

Outre l'éducation des bestiaux, l'agriculture et l'exploitation des forêts, l'industrie des habitans consiste à construire des barques, à tisser de la toile et du drap grossier, à préparer le cuir et le *dégot* ou huile de bouleau, à fabriquer des marchandises en fer et en bois. Les Finnois, aussi bien que les Tatars et les Russes, pourvoient par eux-mêmes à presque tous leurs besoins: on vend par an de 3 à 4

(1) T. II, p. 35.

millions d'archines de toile tissée dans les cabanes des paysans où l'on fabrique aussi environ 2 millions d'archines de drap. On distille ensuite beaucoup d'eau-de-vie. Quant aux fabriques proprement dites, on en comptait 40 en 1828, et en 1830 même 54, avec 5,527 ouvriers. En 1832, on comptait en tout 62 fabriques et usines dont plusieurs de drap, de toile, d'étoffes de coton, surtout de l'espèce appelée *koumatch*, des papeteries, des fonderies de suif et de potasse, des tanneries, des fabriques de savon, des usines de cuivre, de fer et de fonte, etc. L'agriculture manquant de débouchés, l'industrie prend tous les jours plus de développement.

Le commerce se fait surtout avec Arkhanghelsk où l'on exporte du blé, du lin et de la graine de lin, du miel, du suif, du cuir, des fourrures, des soies, du blé, du fer et du cuivre, et d'où l'on reçoit les vins étrangers et les denrées coloniales. Le blé et le bois sont aussi dirigés vers Saratof et Astrakhan, et l'on tire de Moscou et de Nijni-Novgorod des objets manufacturés, d'Irbit le thé chinois, et le sel de différens points du gouvernement de Perm. La principale place de commerce est la ville de Viatka.

Pour l'instruction publique le gouvernement appartient au district universitaire de Kasân; il y avait sous la direction du ministère.

En 1824, 15 établ. avec 37 maîtres et empl. et 857 élèv., tous mâles.
En 1832, 21 — 65 — — 1172 —

et sous la direction du clergé :

En 1830, 7 établ. avec 25 maîtres et 1,152 élèves.
En 1831, 9 — 25 — 1,153 —

En ajoutant les élèves des écoles civiles en 1832 à ceux des écoles du clergé en 1831 on trouve un total de 2,325 élèves, ce qui donne un élève sur 556 individus. Il n'y a d'autre imprimerie que celle de la couronne.

A l'éparchie russe, qui est de la 3e classe, appartiennent 333 églises dont 9 cathédrales, et 5 couvens dont 2 de femmes; elle n'est pas ancienne, et s'appelle *de Viatka et de Slobodsk*. Les conversions ont toujours été nombreuses : dans la seule année 1771, on a baptisé 31,111 Votiaks, Vogouls et Tchérémisses, et 854 Bezarmes. On trouve aussi des imams et des prêtres ou magiciens chamanes.

Le gouvernement fait partie des 29 de la Grande-Russie uniformément organisés; seulement les Tatars ont leurs *baïas* ou chefs locaux et les Finnois des anciens de leur nation. Il a un même gouverneur général avec Kasân. Son état est de 71,990 roubles et son re-

venu, en 1813, était en impôts fixes de 8,376,451 r. et en impôts variables de 1,244,025.

Les districts, au nombre de 11, sont les suivans : Viatka, Orlof, Kotelnitch, Iarensk, Nolinsk, Ourjoum, Malmouisch, Iélabouga, Sarapoul, Glasof et Slobodskoï.

Celui de Viatka est presque au centre du gouvernement. Le chef-lieu, Viatka, à 1,002 verstes de Moscou et à 1,460 de Pétersbourg, par 58° 24' de lat. et 68° 22' de long. est situé non loin du confluent de la Tcheptsa et de la Viatka, à l'endroit où cette dernière reçoit la Khlinofka. Cette petite rivière rappelle l'ancien Khlinnof, nom que Viatka a porté depuis sa fondation jusqu'en 1780. On y voit 23 églises toutes en pierre, et sur environ 920 maisons particulières 100 sont aussi en pierre. La ville a 6,683 habitans. Le couvent Ouspenskii Trifonof qui est tout auprès et qui fut construit en 1580 est de 2e classe et possédait jadis 24,000 serfs.

La seconde ville du gouvernement pour la grandeur est Sarapoul, sur la Kama, à 584 verstes de Viatka, vers le sud-est; elle est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville tatare, et a 4,098 habitans. Dans le même district on trouve la grande usine et manufacture d'armes d'*Ijefsk*, sur la rivière d'Ije, affluent de la Kama, et près d'un lac qui a 60 verstes de circuit. Sans compter le magnifique carré de bâtimens en pierre qui renferme les ateliers et dont M. Erdmann donne une vue et une description que complète M. Erman (p. 261), il y a 1,710 maisons avec 8,323 individus (18,000 d'après M. Erman); 2,847 ouvriers travaillaient en 1816 dans ce vaste établissement qui a deux divisions, l'usine pour la fabrication du fer et la manufacture d'armes. Cette dernière a fourni, en 1811, 3,000 fusils; en 1812, 7,000; en 1816, 15,000, et l'on espère arriver jusqu'à 50-75,000 fusils par an. Un peu plus au nord, sur un lac formé par la Votka, est la grande usine de *Votka*, qui, par la Votka et la Siva, est en communication avec la Kama, et par la Tchoussovaïa avec l'Oural. On y fabrique des machines et ustensiles de fer pour l'artillerie, des ancres, des pots de fer, etc. (1). Slobodskoï, sur la Viatka, à 31 verstes du chef-lieu, vers le nord-est, a une population un peu plus forte (4,829 habit.) que Sarapoul, mais il y a moins de maisons et moins d'aisance. Nous ne citerons Kotelnitch, sur la Viatka, à 96 verstes du chef-lieu, que pour dire que les Tchérémisses habitaient autrefois dans ces mêmes lieux la ville de Kokchéref que les Novgorodiens ont détruite.

(1) Voyez Erman, *Reise um die Welt, Hist. Bericht*, t. I, p. 255-265.

38° Gouvernement de Perm.

Ce gouvernement ouralique et partagé entre l'Europe et l'Asie ne tire pas son nom de la ville de Perm qui est d'une origine récente, mais des Permiens dont il va être parlé et de la Grande-Permie, ancien voloste de Novgorod, auquel on assigne à-peu-près les mêmes limites, quoiqu'il s'étendît beaucoup plus au nord et répondît à la Biarmie des Scandinaves. Conquise en 1472 par Iván III Vassiliévitch, la Grande-Permie, qui ne paraît pas avoir dépendu de l'empire du Kiptchak, quoiqu'elle fût soumise, après la conquête, à la régence de Kasán, entra en 1708 dans la formation du grand gouvernement de Kasán, qui fut augmenté en 1719. Lorsque Catherine II en fit une lieutenance à part, en 1781, elle y ajouta l'obtaste de Iékatérinebourg et la province d'Iceth en Asie, ainsi que le district de Krasno-Oufimsk qui avait fait partie de la province d'Oufa, aujourd'hui gouvernement d'Orenbourg. Cette lieutenance « vu sa vaste étendue » fut subdivisée en deux provinces, celle de Perm avec 7 districts, et celle de Iékatérinebourg avec 8; mais cette division a depuis été modifiée.

Le gouvernement de Perm est borné au nord par ceux de Vologda et de Tobolsk, à l'est par ce dernier, au sud par celui d'Orenbourg, à l'ouest par celui de Viatka, au nord-ouest encore par Volodga. M. Engelhardt (1) lui donne 245,000 verstes carrées ou environ 5,000 m. c. g.; M. Arsénief 5,830 m. c. g.; Schubert 5,954 et Moderach 5,996 ou 293,848 verstes carrées. Nous prendrons pour guide ce dernier, ancien gouverneur civil de Perm. (2)

Ce gouvernement, partout montagneux et qui n'a rien de l'aspect monotone que plusieurs autres nous ont offert, est divisé par la chaîne de l'Oural, qui le traverse du nord au sud, en deux portions inégales, l'une en Europe, l'autre en Asie; cette dernière est la plus petite. Mais quoique la cime la plus élevée de l'Oural, le Pavdinskoï Ka-

(1) *Russische Miscellen*, t. IV, p. 233.

(2) Voir son ouvrage, *Khosaïstvennoïé opiçanié Permskoï goubernii*, Perm, 1804, in-folio. De plus : *Neueste statistische Bemerkungen ueber das Gouvernement Perm*, dans le journal d'Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XVII, p. 180 *sqq.*; Engelhardt, *loc. cit.*; et *Journal russe du ministère de l'intérieur*, mai 1834, p. 191-219. Des ouvrages fondamentaux sont : Hassel, *la Russie d'Asie*, p. 358 *sqq.*, description vraiment remarquable, tant par rapport à la chorographie que dans sa partie ethnographique; et Erdmann, *Reisen im Innern Russlands*, t. II, p. 44 *sqq.*, dont il faut aussi consulter les cartes, de même que la *carte minéralogique* de l'atlas de Pallas.

menn, s'élève à 6,400 pieds de Paris au-dessus du niveau de la mer, il ne faut pas s'attendre à voir ces montagnes opposer à l'Europe une crête haute et imposante : « De tous côtés, dit M. Erdmann, il s'élève si insensiblement qu'il ne se montre guère aux yeux comme une chaîne continue, ni, du côté de l'Europe surtout, comme un plateau bien dessiné, mais comme une masse montagneuse; d'ailleurs ce n'est pas dans cette partie centrale, mais plus vers le nord et vers le sud, qu'il a ses principales hauteurs; et même le long de la route on rencontre peu de sites réellement pittoresques. » L'Oural a trompé l'attente de tous les voyageurs qui y sont arrivés par la route de Perm à Iékatérinebourg et n'a fait sur eux aucune impression (1); ils se sont trouvés sur sa plus grande hauteur sans s'être aperçus de rien. Cette plus grande hauteur, sur la route de Perm à Iékaterinebourg, est, suivant M. Erman (p. 284), à Bilimbaïefsk et s'élève de 1,510 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous n'avons pas à décrire ici cette longue chaîne de montagnes qui plusieurs fois change de nom; le lecteur trouvera cette description, qui prendrait ici trop de place, dans l'ouvrage de M. Erdmann (2); nous nous bornerons à dire que la largeur de cette chaîne varie de un mille et demi à 15 milles géographiques, et qu'il en appartient au gouvernement de Perm, en longueur, une étendue d'environ 100 milles; ce sont les portions appelées de Verkhotoure et d'Iékatérinebourg. Depuis l'Oural, le pays descend par terrasses, très doucement du côté de l'ouest et un peu plus rapidement, mais à une moindre profondeur, vers l'Asie. Le granit en forme partout la base. Cette base est recouverte d'alluvions et de stratifications de toute nature, diorite, serpentine, schiste talqueux, calcaire, sable, ardoise, marne, argile, avec divers mélanges de parties métalliques qu'on peut voir dans le livre de M. Erdmann. Les districts les plus montagneux, presque entièrement couverts de forêts, sont ceux de Tcherdyne, de Verkhotourié, de Solikamsk et de Iékatérinebourg; dans les deux premiers règnent d'immenses marais. Les districts méridionaux du côté de l'Europe, où l'argile et le sable alternent et se mêlent, sont très susceptibles de culture; et, en Asie,

(1) Voyez Engelhardt, *Russische Miscellen*, t. IV, p. 254. M. Erman dit à cet égard : « En franchissant les passages peu élevés de Bilimbaïefsk et de Rechéty, on ne peut se défendre d'un sentiment dédaigneux pour le mont Oural, et même ici, dans la vaste plaine qui entoure la ville de Iékatérinebourg, on ne voit nulle part s'élever un sommet, ni des masses de rochers assez considérables pour rappeler des sites de montagnes. » P. 293.

(2) T. II, p. 155 et suivantes.

le district de Chadrinsk est peut-être le plus fertile de tous. Le pays présente un aspect fort différent selon qu'on le voit, en Europe, au-dessus ou au-dessous d'une latitude de 60°, et en Asie, au-dessus ou au-dessous de 58 : en-deçà, culture; au-delà, une nature âpre et sauvage. C'est l'Oural qui imprime au pays son caractère et qui trace aux fleuves leur cours. Le principal est la Kama que nous avons vu prendre sa source dans le nord du gouvernement de Viatka et qui, entré dans celui de Perm, coule au nord-est jusqu'à Tcherdyne d'où elle tourne vers le sud et le sud-ouest pour rentrer dans le gouvernement de Viatka un peu au-dessous de Starapoul; sa largeur varie de 300 à 1,500 pieds; à Okhansk elle est, suivant M. Erman, de près d'une verste; les ramifications les plus avancées de l'Oural accompagnent son bord. Parmi ses nombreux affluens nous ne citerons que la Tchoussovaïa qui découle de plusieurs lacs situés au pied de l'Oural et qui décrit un grand arc vers le nord pour atteindre la Kama au-dessus de Perm. De l'autre côté des monts, la Sosva, la Toura, et l'Iceth coulent à l'est pour se réunir au Tobol. Dans la notice du journal russe on compte plus de 600 lacs, dont la plupart sont au-delà de l'Oural : les principaux sont le Maïane et l'Irtasch, le premier dans le district de Chadrinsk, l'autre dans celui de Ékatérinebourg et au milieu de l'Oural. On trouve des sources sulfureuses et autres minérales. — Le climat est inégal, très rigoureux dans les montagnes et à l'est, mais plux doux au sud-ouest; l'air est généralement salubre.

L'agriculture occupe un grand nombre de bras et ses produits sont abondans dans les districts de Chadrinsk et de Kamouischlof où règne un bon terreau noir, ainsi que dans une partie de ceux d'Ibith, de Krasno-Oufimsk et d'Ossa; mais en général elle ne suffit pas à la consommation du gouvernement, même dans les bonnes années. On compte 1,500,000 déciatines de terres en labour; les semailles absorbèrent en 1833 1,081,522 tchetvertes, et la moisson fut de 3,263,273 tchetvertes. Il en manquait 673,221 pour suffire aux besoins. On a moulu 1,355,341 tchetvertes de farine dans 2,233 moulins à eau, et 2,323 moulins à vent. On cultive le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes de terre, le lin, etc. Environ 535,842 déciatines sont couvertes de prairies, et les pâturages en général peuvent en occuper 1,670,000. Les forêts sont incommensurables: la couronne en possède, dit-on, 17,188,733 déciatines dont 53,410 donnent du bois de construction; mais la notice du journal russe parle seulement de plus de 8 millions de déciatines de la couronne et en tout de plus de 15 millions. Outre

les pins, les sapins et les bouleaux, on y trouve des chênes, des hêtres, des ormes, des tilleuls, des érables, et, dans les districts de Tcherdyne et de Verkhotourié, des cèdres. Ces immenses forêts, dont on mésuse, alimentent les forges et favorisent l'exploitation des mines. La rigueur du climat est peu favorable à l'horticulture: on ne compte en tout que 120 jardins. Le gibier et les bêtes à fourrure abondent, toutefois la chasse n'est que d'un intérêt secondaire pour les habitans, si ce n'est les Vogouls qui s'y livrent avec ardeur. La pêche est d'un faible rapport. On comptait 572,291 chevaux, nombre assez élevé, mais indispensable pour les travaux des mines et les transports auxquels ils donnent lieu; pour en améliorer la race on entretenait huit haras. Il y avait ensuite 636,892 têtes de bêtes à cornes, 671,651 moutons, 387,650 cochons et 8,700 chèvres. Les Baschkirs élèvent beaucoup d'abeilles: ils avaient aussi autrefois des chameaux dont la race paraît éteinte, et, au nord, les Vogouls ont déjà quelques rennes. Mais c'est au règne minéral que le gouvernement de Perm doit ses principales richesses; c'est l'exploitation des mines qui occupe le plus grand nombre de ses habitans. Ils en tirent du fer, du cuivre en abondance, un peu de plomb, de l'or, de l'argent, du sel, du marbre, du jaspe, des agates, des améthystes, des aimans et même des diamans. On trouve l'or en sable et dans des veines aurifères; ces dernières étaient long-temps si productives que l'on négligeait le sable, mais aujourd'hui l'or en est extrait dans les lavages où chaque ouvrier peut obtenir par an de 32 à 44 zolotniks d'or; dans les dernières années on a obtenu, terme moyen, environ 250 pouds de ce métal précieux et environ 100 pouds de platine. Les mines les plus riches en or sont celles de Béresof. C'est entre la Sosva et la Bélaïa que se trouve le plus de minerai. La couronne possède dans l'Oural 25 usines (*zavodes*) dont 5 pour l'or, 13 pour le fer et la fonte, 6 pour le cuivre, 1 pour la fabrication d'armes blanches et occupant ensemble 33,000 maîtres et ouvriers; les particuliers entretiennent 99 usines pour le fer, 35 pour le cuivre, 2 pour le soufre et le vitriol. Toutes les usines du gouvernement occupent constamment environ 95,756 individus mâles, et celles de l'Oural en général environ 154,000 ouvriers; les dernières donnent approximativement 300 pouds d'or, 200,000 de cuivre, 5,500,000 de fer et 8,500,000 de fonte. La majeure partie de ces produits appartiennent au gouvernement de Perm qui produit aussi environ 7 millions de pouds de sel par an; la saline de Dédioukhine (district de Solikamsk) appartenant à la couronne, fournit annuellement 1,300,000 pouds; celles d'Oussolié, les plus anciennes,

core extrêmement productives et appartiennent à des parti-
(
opulation du gouvernement consiste, au moins pour les trois
eu Russes qui absorbent peu-à-peu les autres élémens; puis
niens ou Permiaks, en Vogouls ou Vogoulitchs (2), en Tché-
s, en Votiaks, en Tatars de Kasân, en Baschkirs, en Mech-
ts, en Teptiaires et en Bobouiles. Il sera question des peuples
ans le chapitre suivant, comme il a été traité des peuples fin-
tête de celui-ci; mais nous dirons ici quelques mots des
ks comme habitans primitifs de ces contrées. Ce nom, qui leur
onnu à eux-mêmes, leur a été donné par les Russes, soit qu'ils
lérivé du nom de Biarmie, soit qu'ils aient donné à toute la
e et au peuple celui des villages limitrophes de Perem et de
Ce dernier village est dans le district de Iourlinsk, sur un
u qui se réunit au Metchkor; quant à Perem, il en est question
née 1263 dans un document délivré par les Novgorodiens au
Iaroslaf Iaroslavitch. Les Permiaks, qui se nomment eux-
Komi-Outir, habitent les districts septentrionaux de Tcher-
t de Solikamsk: quoique leurs mœurs ressemblent beaucoup à
les Votiaks, on aurait de la peine aujourd'hui à les distinguer
sses sans la langue finnoise qu'ils ont conservée, tout en la
d'un grand nombre de mots russes. Ils sont pauvres, adonnés
asse et à l'éducation des bestiaux. Le blanc et le rouge domi-
ns leurs vêtemens. D'après la dernière révision (recensement),
valué la population totale à 1,141,000 âmes dont 595,821
et dans ce nombre 65,963 étaient exempts de l'impôt. Le
comptait 3,000 membres (3), toujours sans compter les femmes,
oblesse territoriale seulement 19; mais à ce chiffre exigu il

ous regrettons de ne pouvoir entrer ici dans de plus grands détails, et
 réserver pour une autre occasion les nombreux matériaux que nous
cueillis sur la richesse métallique de l'Oural; en attendant que nous les
ons, nous renvoyons le lecteur aux *Fragmens de géologie et de climato-
iatiques* de M. A. de Humboldt, t. II, p. 315 *sqq.*; à l'ouvrage de M. Erd-
II, p. 118-135 et p. 164-170; à la *Russie d'Asie* de Hassel, p. 364 *sqq.*;
lente relation de voyage de M. Erman (1828); au *Gornii journal*, ou
russe des mines, et à la Notice déjà citée du *Journal* russe *du ministère
rieur.*

oir Erman, p. 383.

 même 4,103, suivant le tableau n° 13 qui se trouve à la suite du voyage
rdmann.

faut ajouter 1,640 officiers civils et 175 officiers du corps des mines. Les Vogouls étaient compris dans le total pour 1,061 mâles, les Teptiaires et les Boboniles pour 2,436, les Tchérémisses pour 1,428 et les Tatars pour 5,426; on peut y ajouter 13,628 Baschkirs. Le mouvement de la population dans l'éparchie était pendant 4 ans ainsi qu'il suit:

En 1823, mar.		naiss.	55,584,	décès	34,660,	excédant		20,924.
En 1825	—	11,221	—	59,040	—	35,349	—	23,691.
En 1826	—	13,826	—	58,752	—	42,457	—	16,295.
En 1827	—	12,387	—	61,998	—	47,385	—	14,613.
		37,434	—	235,374	—	159,851	—	75,523.
Term. moyens		12,478	—	58,843	—	39,962	—	18,855

Le terme moyen des mariages multiplié par 104 donne 1,297,712 individus, celui des naissances multiplié par 26 donne 1,529,918, et celui des décès multiplié par 38 donne 1,515,556. Ces calculs, joints à l'excédant annuel des naissances sur les décès, ne permettent pas d'estimer la population totale à moins de 1,200,000 et justifieraient sans doute l'adoption d'un chiffre plus élevé, d'autant plus que tous ceux qu'on vient de voir ne se rapportent encore qu'aux membres de l'Eglise russe. On a ainsi une population relative de 200 âmes par m. c. g. A l'exception d'une partie des Baschkirs, qui sont restés nomades, tous les habitans du gouvernement de Perm occupent des demeures fixes: le total des habitations est de 7,123, dont 5,353 en-deçà de l'Oural et 1,770 au-delà. Ce ne sont que de pauvres villages ou tout au plus des slobodes; car on ne compte que trois villes indépendamment des 12 chefs-lieux de districts.

Les travaux des mines et l'art du mineur forment la principale industrie des habitans; l'agriculture et l'éducation des bestiaux viennent seulement après, puis la chasse et la pêche, et malgré tant de ressources différentes, près de 8,000 individus émigrent chaque année dans les autres gouvernemens. Les distilleries d'eau-de-vie sont au nombre de 9, dont 2 à la couronne. Quant à l'industrie manufacturière, on comptait, en 1830, 215 fabriques avec 4,256 ouvriers. C'était une de drap produisant 8,000 archines par an et appartenant à M. Vsévolojski, propriétaire russe qui possède environ 2,000 brebis silésiennes ou espagnoles; 125 de cuir, 15 de savon, 9 de suif, 5 de chandelles, 2 de potasse; puis 2 verreries, 1 fabrique de porcelaine, 1 corderie, etc. etc

Le commerce est très animé, d'une part grâce aux communica-

tions fluviatiles établies par la Kama et ses affluens, et de l'autre par 39 foires ou marchés dont 18 se tiennent dans les villes et dont celle d'Irbith est la plus importante. Il y a dans le gouvernement 415 marchands, dont 7 de première, 5 de seconde et les autres de troisième ghilde. L'exportation, d'une valeur d'environ 10 millions, consiste en métaux bruts ou fabriqués, en marbre, jaspe, sel, bois, fourrures, goudron; l'importation consiste en blé, eau-de-vie, bestiaux, denrées coloniales et objets manufacturés.

Pour l'instruction publique, Perm dépend de l'arrondissement universitaire de Kasân. Voici quel était l'état des écoles civiles à deux époques différentes :

En 1824,	18 établ. avec	49 maîtres et empl. et	904 élèv.,	tous mâles.
En 1832,	18 —	54 —	1,234	—

Mais on comptait en outre 20 écoles pour les mineurs de la couronne, avec 24 maîtres et 1,331 élèves, et 16 écoles de particuliers du même genre, avec 16 maîtres et 420 élèves; total 1,751 élèves. De plus, 8 écoles cléricales avec 23 maîtres et 1,084 élèves dont 200 dans le séminaire. On trouve ainsi un total de 4,069 qui donne un élève sur 294 habitans. La couronne entretient deux imprimeries. De 1811 à 1824 on a vacciné 290,000 petits enfans.

Tous les habitans professent la religion chrétienne, à l'exception d'environ 38,000 Tatars et Baschkirs des deux sexes, mahométans, et d'un petit nombre de Tchérémisses et de Vogouls encore chamanes. L'évêché, qui date de 1383, porte maintenant le nom de *Perm et Iékatérinebourg*; il est de 3e classe et comprend 409 églises dont 15 cathédrales et 4 couvens dont un de femmes. Les raskolniks, au nombre de 3,000, habitent surtout le village de Tchertasch. Au clergé non russe appartiennent 265 personnes. Les autres cultes chrétiens ont 4 temples et les mahométans 137 métcheths.

Pour l'administration, Perm fait partie des 29 gouvernemens de la Grande-Russie et a le même gouvernement militaire que Kasân: l'état, sans le militaire, a été fixé en 1797 à 81,488 roubles, et le revenu était, en 1808, de 4,648,000, somme dans laquelle les mines ne sont pas comprises. Ces dernières, avec toute la population qui en dépend, sont du ressort d'une administration particulière qui réside à Iékaterinebourg.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Perm, Koungour, Krasno-Oufimsk, Ossa, Okhansk, Solikamsk et Tcherdyne, en Eu-

rope; Verkhotourié, Irbith, Kamouischlof, Chadrinsk et Iékatérinebourg, en Asie.

Perm, au confluent de la Iagouchikha et de la Kama, à 2,093 verstes de Pétersbourg et à 1,395 de Moscou, par 58° 1' 13'' de lat. et 74° 6' 15'' de long., est une ville de 9,939 âmes à laquelle un oukase de Catherine II (16 novembre 1780) donna l'existence, en ordonnant de faire l'acquisition des usines de Iagouchikhine et d'y bâtir une ville.

Perm n'a que deux églises, ce qui lui donne un autre aspect que celui de la plupart des villes russes. Les maisons, au nombre de 1000, sont presque toutes en bois et forment des rues larges et régulières. La ville est entourée d'une espèce de boulevard planté d'arbres. M. Engelhardt la décrit comme dénuée de ressources et très monotone, ce qui provient, en grande partie, de l'absence des nobles: car les Strogonof, les Galitzine, les Demidof, les Iakovlef, qui possèdent presque toutes les terres résident à 2,000 verstes de là.

Iékaterinebourg, à 360 verstes de Perm, vers le sud-est, est une ville bien plus importante. Elle est située dans l'Oural, en partie sur une colline, et en partie à son pied; à environ 800 pieds au-dessus du niveau de la mer. La ville, traversée par l'Iceth, est régulièrement bâtie et fortifiée; les rues sont longues et droites, mais sans pavé et n'ayant des deux côtés qu'un trottoir en bois; la plupart des maisons sont aussi en bois; mais il y en a aussi en pierre, et de très belles, il y règne partout un extérieur d'aisance qu'on chercherait vainement dans beaucoup de chefs-lieux de gouvernement. On en trouve une vue dans l'atlas de Leclerc et une description récente dans le voyage d'Erman. Les rapports officiels de 1830 lui donnent 10,695 habitans. Iékatérinebourg, qui a reçu ce nom de Pierre Ier, en l'honneur de l'impératrice, est le centre des travaux des mines et le siège de la direction générale de cette exploitation importante. Un grand carré en pierre, sur l'Iceth, renferme les chancelleries, un cabinet minéralogique, une bibliothèque de peu de valeur, un laboratoire chimique bien entretenu, la cour des monnaies, l'atelier d'amalgamation, le lavage, un atelier pour tailler les pierres précieuses (1) une école, un hôpital, etc. On ne frappe ici d'autre monnaie que des pièces en cuivre, mais en grande masse (2). Dans les environs sont les mines d'or de *Bérésof* (3) disséminées sur une étendue de

(1) Erman, p. 298.

(2) Voyez sur tout cela les détails que donne M. Erdmann, t. II, p. 111-118, et le tableau n° 7.

(3) Erman, p. 393.

56 verstes carrées, celles de fer de Niviansk (1); et de l'autre côté de l'Oural, les mines d'or, d'argent et de fer du système de Blagodath ou de Goroblagodath, près de la Tchoussovaïa: *Kouchva*, *Verkhnii* et *Nijnii Tarinsk*; puis les lavages d'Alexandrofsk, de Pervopavlofsk et de Klioutchefsk. On en peut voir la description dans les ouvrages d'Erdmann (p. 119 *sqq.*) et d'Erman (p. 359). *Nijnii-Icetsk* et *Verknii-Icetsk* ont de grandes usines de fer; près du dernier endroit se trouvent aussi des veines aurifères. Dans le district de Verkhotourié, les alluvions aurifères et le sable d'or sont fréquens, là se trouve le système de *Bogoslofsk* sur la Toura (2), avec *Petropavlofsk* et les lavages de *Nijnii-Taghilsk*.

Irbith, à 619 verstes de Perm, un peu au nord de la route qui mène de l'Europe en Asie et sur les confins du gouvernement avec celui de Tobolsk, est une petite ville mal bâtie, d'environ 2,700 habitans, qui, avant 1775 n'avait que le rang de slobode (depuis 1633), et qui renfermait, en 1831, 521 maisons, 14 rues, 3 églises, 1 école, et 1 hospice. Cet endroit est connu par la foire qui s'y tient tous les ans du 15 février au 15 mars, pour l'échange des marchandises européennes et des denrées coloniales contre les produits de la Sibérie et des peuples nomades voisins. Un vaste gastinoï-dvor renferme une multitude de boutiques et l'on en voit beaucoup d'autres dans les rues de la ville. On y a apporté des marchandises (draps, étoffes de coton, étoffes de soie, argenterie, fourrures, vin, eau-de-vie, thé, sucre, etc.), en 1824, pour 7 millions de roubles, en 1827, pour 10,558,115, en 1832 pour 14,576,000. Cependant à en croire MM. Erman et de Ledebour (3) le commerce d'Irbith décline.

Enfin nous nommerons encore Tcherdyne, sur la Kolva, à 300 verstes au nord de Perm, à cause de son ancien commerce de transit entre l'Europe et l'Asie (4) et parce que l'on trouve encore dans son voisinage des traces de l'ancienne résidence des princes permiaks ou biarmiens. On lui donne 2,900 habitans.

(1) Voir la description de M. Erman, p. 312 *sqq.*, p. 330, etc.

(2) Voir Erman, p. 376.

(3) *Reise durch das Altai-Gebirge*, etc., t. I, p. 26.

(4) Rasmussen, *De Orientis commercio cum Russiâ et Scandinaviâ medio ævo*, Havniæ, 1825.

CHAPITRE III.

LES TURKS ET LES TATARS. — ANCIEN EMPIRE DU KIPTCHAK OU DE L'ORDE D'OR.

Avant le XIIIe siècle l'Oka formait la limite du territoire russe du côté de l'est : au-delà de ce fleuve, toute la population était finnoise ou pour mieux dire scythique, mot sous lequel on peut désigner les Finnois d'une part et les Turks de l'autre. Sur plusieurs points, comme aujourd'hui, ces deux élémens se confondaient; mais plus on avançait au sud-est, plus le dernier devenait dominant. On connaît l'incertitude qui règne encore au sujet de différentes peuplades, finnoises suivant les uns, turques suivant les autres, comme par exemple les Khazars, les Boulgars et les Hongrois. C'est que, dès les temps les plus reculés, les deux races, parentes du reste, ont vécu côte à côte dans les steppes au-delà du Volga et se sont sans doute fréquemment mêlées. A elles et non aux Slaves s'applique cette dénomination vague de Scythes que les anciens donnaient aux populations habitant au nord de la mer Noire et jusque vers les régions septentrionales. Dès les premiers siècles du moyen âge se présentent dans ces mêmes lieux, sur le Don, sur le Volga, sur l'Oural ou Iaïk et vers le Caucase, sous le nom d'Aorses, d'Ouses, de Torks, de Komans, de Petchénèghes, de Kangar, de Poloftses, etc. des tribus turques, et ce nom même de Turks est déjà familier à Constantin Porphyrogénète au Xe siècle et même à des Byzantins plus anciens ; souvent ces derniers confondent avec les Turcs les Ouïgours et même les Huns. Les Petchénèghes ou Patsinakites occupaient, avec les Komans, toute la partie méridionale de la Russie d'Europe : les derniers, identiques aux Poloftses, ainsi que l'a prouvé M. Klaproth (1), formèrent le royaume de Kiptchak ou Kapt-

(1) Dans son introduction au *Vocabulaire latin, persan, koman*, de la bibliothèque de Pétrarque.

, qui s'écrit aussi Kibjiak et que d'anciens géographes ou historiens
lentaux désignaient sous le nom de Komanie, ainsi que faisaient
rabes. Rubruquis, au XIII[e] siècle, connaît les deux noms et donne
de Komans à la population du Kaptchak; d'autres font une
nction entre les Kiptchaks et les Komans, mais en comprenant les
et les autres parmi les Turks. « Le pays de Comanie, dit Jean du
Carpin, au milieu du XIII[e] siècle, a immédiatement au nord, après
issie, les Mordouins, les Bilères, c'est-à-dire la Grande-Bulgarie; puis
Parosites et les Samoïèdes qu'on dit avoir la face de chien, qui
sur les rivages déserts de l'Océan. Au midi il a les Alains, les
asses (Tcherkesses), les Gazares (Khasars en Krimée), la Grèce
onstantinople; et les terres des Ibériens, des Celtes et des Bar-
es qu'on dit être juifs et qui portent la tête toute rase; puis les
des Bythes, Géorgiens, Arméniens et Turcs. A l'occident sont la
grie et la Russie. Mais ce pays des Comans est grand et de lon-
étendue dont les peuples ont été la plupart exterminés par les
tares; les autres se sont enfuis, et le reste est demeuré en servi-
sous eux; et même plusieurs qui étaient échappés sont revenus,
uis, rentrer sous le joug. De là nous passâmes au pays des Can-
es, qui a disette d'eau. »

a Komanie s'étendait donc sur tout le midi de la Russie d'Eu-
actuelle, comme la Boulgarie s'étendait sur toute la partie
ntale de cette région : celle-ci était principalement finnoise, celle-
ssentiellement turque, et tous les peuples plus à l'est apparte-
nt à l'une ou l'autre race jusqu'à ce qu'une troisième, ignorée
que-là des historiens, vînt s'y mêler et fondre sur l'Europe.

Cette troisième race que Plan Carpin nous a déjà nommée, c'est
e des *Tartares* ou pour mieux dire des Tatars, car il est temps
bannir du langage historique une dénomination fautive qui ne
son origine qu'à un jeu de mots (1). Cette race n'en serait pas
, elle se confondrait avec la race turque, si l'usage qui nomme
ars les mahométans de Kasan, d'Astrakhan et de la Krimée était
dé en raison; mais au contraire ces mahométans répudient comme
outrage ce nom que leur donne la chrétienté, qui est resté atta-
à leur langue, et qui est devenu celui d'un état fondé par eux
tite Tatarie).

Consultons sur ces matières un savant plus compétent que nous à

(1) A l'approche de ces barbares, saint Louis écrivit à sa mère : « *Erigat nos*,
er, cœleste solatium, quia, si perveniant ipsi, vel nos ipsos quos vocamus Tar-

les traiter et demandons-lui qui sont les véritables Tatars et d'où leurs hordes sont sorties.

M. Klaproth, dans son *Asia polyglotta* (p. 202), a consacré un chapitre à résoudre cette question et il en a fait ensuite le sujet d'un autre travail dont on nous permetra d'extraire le passage suivant(1):

« Les véritables Tatars étaient une branche des Moho ou Mongols; « l'histoire chinoise les mentionne, pour la première fois, dans le « VIIIe siècle de notre ère, sous le nom de *Tata*. Ce peuple habita « d'abord autour du lac Bouïr-noor, et au nord-est des Hi et des « Khitans, qui occupaient le pays situé au nord des provinces chi- « noises de Tchy-li et de Ching-ching, et arrosé par le Chara-mu- « ren ou Liao-ho et ses affluens. En 824 de J.-C., les Tatars, « ayant été vaincus par les Khitans, leurs hordes se dispersè- « rent; une partie fut soumise aux Khitans, et l'autre aux Phou-hai, « peuple d'origine moho ou mongole, qui alors avait formé un « royaume puissant dans le Liao-toung et la partie méridionale du « pays actuel des Mandchoux, au nord de la Corée. D'autres tribus « des Tatars se retirèrent vers le sud-ouest, par le désert de Gobi, « et vinrent habiter les fertiles vallées de la chaîne des montagnes ap- « pelées Yn-chan par les Chinois. Cette chaîne commence au nord « du pays des Ordos ou de la courbure la plus septentrionale de « Houang-ho; elle y montre quelques cimes couvertes de neiges é- « ternelles, et s'étend à l'est jusqu'aux sources des rivières qui se « jettent dans la partie occidentale du golfe de Peking.....

« Le général et historien Meng-koung (mort en 1246), qui com- « mandait un corps chinois envoyé au secours des Mongols contre « les Kin, eut une excellente occasion de recueillir des notices exac- « tes sur ce peuple. Il nous apprend dans ses mémoires que les « Mongols habitaient au nord-est des Khitans, dans leur ancienne

taros *ad suas* Tartarans *sedes unde exierunt retrudemus, vel ipsi nos omnes ad cœlum advehent.* »

(1) Voyez l'article Tatar de l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin. Tout en nous inclinant devant la science de M. Klaproth, nous n'acceptons cependant pas tous ses résultats. Si les Turks du Volga ne sont pas des Tatars, ils ne sont donc pas non plus les Tatars blancs; de plus, les Turks nous paraissent être d'une tout autre race que ces hideux Chioung-nou, avec lesquels M. Klaproth, sur la foi d'autorités chinoises, les confond. Du reste, nous dirons que des vues toutes différentes sont savamment développées dans l'article Tataren de l'Encyclopédie allemande de Pierer, t. XXII.

« patrie, arrosée par l'Amour supérieur et ses affluens. La horde « des Tatars, qui s'était retirée antérieurement dans le mont Yn-« Chan, était venue rejoindre ses compatriotes. Il y avait alors « trois tribus de Tatars. La première portait le nom de *Tatars-« blancs :* ceux-ci n'avaient rien de rebutant dans leur extérieur ; « cependant ils se faisaient des incisions, ou se tatouaient, comme « cela se pratique encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades toun-« gouses : c'était vraisemblablement une *horde turque* (1). Le prince « des Tatars blancs, qui régnait du temps de Tchinghiz-khan, s'ap-« pelait Ala-kouch, nom qui en turc signifie *l'oiseau tacheté*; il ti-« rait son origine des anciens khans des *Thon-khin* ou *Turcs de « l'Altaï*. Les historiens chinois rapportent que Dayan, khan « des Naïman, avait voulu se liguer avec lui contre Tchinghiz-« khan; mais qu'Ala-kouch, qui avait une grande estime pour ce « dernier, l'avertit des intentions hostiles de Dayan-khan, et em-« brassa son parti. Abóulghazi raconte absolument la même chose « d'Ala-kouch, prince des *Oungou* (ou au pluriel, en mongol, *Oun-« gout*), desquels il dit expressément qu'ils étaient des Turcs. Ces « Oungout sont donc les Tatars blancs du moyen âge et la horde « mongole de *Ongnioud* qui, de nos jours, campe au nord de Jeho, « sous le 42 et 1/2 degré de latitude nord.

« La seconde tribu, mentionnée par Meng-Khoung, est celle des « *Tatars sauvages*. Ceux-ci étaient stupides, et servaient d'esclaves « aux premiers. La troisième était celle des *Tatars noirs*, parmi la-« quelle Tchinghiz-khan naquit.

« Une quatrième campait dans le voisinage du lac Kulun, que tra-« verse le Keroulun; elle s'étendit de là vers le sud-est dans le pays « actuel des Solous, vers la frontière des Moho ou Mongols: elle « portait le nom de *Tatars* ou *Mongols aquatiques*.

« Les Tatars noirs ont postérieurement adopté le nom de *Mongol* « qui, depuis les temps les plus anciens, était la dénomination géné-« rale de toute la nation mongole; ils étaient soumis aux Tatars « blancs, tribu d'origine turque, et se trouvaient avec eux sous la « domination des Liao, et plus tard sous celle des Kin ou In-tchi. « Leur prince, Yesougaï, père de Tchinghiz-khan, réunit toutes les

(1) Dans ce cas, il ne serait pas bien étonnant qu'on eût confondu les Turcs et les Tatars, et les réflexions critiques de M. Klaproth à cet égard (*Asia polyglotta*, p. 202) perdraient beaucoup de leur force. Du reste, cette opinion s'accorde avec celle de l'auteur du savant article TATAREN.

« hordes de sa nation, et attaqua les Tatars blancs; il fit prisonnier « leur chef Temoudjin. Au retour de cette expédition, il donna, « pour en conserver la mémoire, le nom de son captif à un fils dont « son épouse venait d'accoucher. Ce fils de Yésougaï est le conqué- « rant qui devint si célèbre sous le nom de Tchinghiz-khan. Après « la mort de son père, ce prince était, comme lui, soumis aux Kin. « Les Tatars blancs se révoltèrent contre ces derniers; il les fit ren- « trer dans le devoir, et devint ainsi le chef de toutes les tribus ta- « tares.

« Tchinghiz-khan était donc originairement le souverain du peu- « ple mongol des *Tatars*, auquel il fit porter plus tard le titre ho- « norifique de *Mongol*, qui dans leur langue signifie *audacieux*, « et qui, depuis les anciens temps, avait été le nom général de toute « leur nation. Il n'est donc pas étonnant que le peuple, à la tête du- « quel Tchinghiz-khan fit la conquête d'une grande partie de l'Asie, « y fût connu sous le nom de *Tatar*; puisque cette branche de la na- « tion mongole était la plus occidentale, et avait eu le plus de rap- « ports avec la Chine et l'ouest de l'Asie. Les dénominations de *Ta-* « *tar* et de *Mongol* furent bientôt synonymes, comme elles l'étaient « en effet; mais, quand on s'aperçut que *Mongol* ou *audacieux* « était le titre honorifique de la nation, un grand nombre de tribus « soumises par Tchinghiz-khan, et ses successeurs adoptèrent ce « nom, et de là est dérivée, en premier lieu, la confusion qui a fait « prendre des peuplades d'origine turque pour des Mongols ou Ta- « tars. »

Nous n'oserions affirmer, quant à nous, que les Tatars sont des Turks, et cela précisément parce que nous adoptons l'opinion suivant laquelle ils seraient des Mongols, opinion du savant M. Klaproth, d'ailleurs aujourd'hui généralement admise, et qui devient d'autant plus probable que les auteurs chinois confondent les deux noms (1) et que les auteurs persans, arabes, arméniens, grecs et russes en font autant. Ne dissimulons pas toutefois que Bogoufal parle déjà de Tatars.

Les véritables Tatars ne paraissent avoir été qu'une branche de ces Mongols dont Tchinghiz-khan ou Temoudjine, fils d'Iessougaï, fonda la domination, plus colossale qu'aucune autre des temps anciens et modernes. Ils entraînèrent les Turks dans leur marche, et ce fut encore au milieu de Turks qu'ils fondèrent leur empire en Europe:

(1) *Asia polyglotta*, p. 204-207.

cette race y dominait même et souffrit peu de son mélange avec un très petit nombre de Mongols, courant sur les pas de leurs chefs de l'Inde à Moscou et de Kief à la Chine; mais les princes, leurs gardes et les hauts fonctionnaires appartenaient à la race conquérante: ils étaient Tatars et leur nom prévalut comme celui des Francs au milieu des Gaulois.

Tchinghiz-khan, déjà maître d'une grande partie de l'Asie, poussa vigoureusement ses conquêtes du côté de l'Occident, tandis que son fils Touchi ou Djoutchi les poursuivait à l'Orient.

En 1223 les Mongols, commandés par les généraux Tchèbè et Souboughétaï, arrivèrent pour la première fois sur le territoire de la Russie, et la bataille de la Kalka, livrée le 31 mai de cette même armée aux Russes et aux Komans réunis, préluda au triomphe total des barbares. Mais cette fois ils allèrent rejoindre Tchinghiz dans la Boukharie et ce ne fut qu'en 1237 que le Kiptchak ou Dechté-Kiptchak succomba définitivement. Les Poloftses ou Komans de la Russie méridionale (ceux de la Hongrie restent en dehors de notre plan) se mêlèrent avec les Ouses, les Torks et d'autres tribus congénères comprises dans l'armée mongole et bientôt disparurent de l'histoire de ces contrées. Mais le nom de Kiptchak resta: non qu'il fût adopté par les Mongols qui appelèrent Togmak cette partie européenne de leurs états (1), mais les musulmans nommèrent toujours l'*Orde d'or*(2) khanat des Tchinghizides de Dechté-Kiptchak et Oulout de Djoutchi. Outre le Caucase et la Komanie, le khanat embrassa bientôt la Boulgarie conquise par Batu-khan, fils de Djoutchi, et la Russie lui paya tribut à partir de l'année 1243. Peu de temps auparavant, Batu, ayant fondé la ville de Saraï sur le Volga, y fixa le siège de son empire. Mais ce dernier ne tarda pas à se démembrer. Dès 1261 le général mongol Nogaï se révolta contre le grand-khan et fonda sur la mer Noire et la mer d'Asof un état particulier qui, il est vrai, fit retour

(1) Voyez le savant discours de notre ami M. Charmoy, *Sur l'utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de Russie* (St. Pétersb. 1834, in-4°, p. 13).

(2) L'origine du nom *Orde d'or* est encore inconnue, dans ce sens qu'il n'est pas certain que les Tatars eux-mêmes en aient fait usage; mais il est dérivé du mot tatar *ourdou* qui signifie cour (*aula*), et qui rappelle les *orta* des janissaires; c'est par corruption qu'on a écrit *horde*. Le khan siégeait sur un trône d'or, et c'est peut-être de là qu'est venue l'*Orde d'or* des Russes, qu'on traduit en mongol par *Altoun-tæcht* (Erdmann, *Topographie de Kasan*, p. 301). Il y avait ensuite une *Orde bleue*, etc.

au Kiptchak après un court intervalle, mais qui laissa néanmoins des traces profondes. Les guerres intestines affaiblirent et détruisirent au profit des Turks l'empire des Mongols : Ouzbek (1310-1341) donna à la puissance turko-tatare une nouvelle extension; mais après sa mort elle déchut à son tour, et le plus grand désordre y régnait lorsqu'un nouveau conquérant, un descendant de Tchinghiz, sortit du désert, prit Astrakhân et Saraï, s'empara de Boulgar et rétablit la domination du Djaggataï sur toutes ces contrées (1391). Lorsque, quatre ans après, la révolte de Toktamysch, jusqu'alors son allié, l'y rappela, Timour ou Tamerlan arriva jusqu'à Moscou et détruisit cette ville déjà florissante. Mais, après la mort de Timour, des déchiremens intérieurs détruisirent encore une fois cet empire : en 1406 le Kaptchak se rendit indépendant sous Iédighei et puis tomba à son tour en dissolution. De ses débris se formèrent plusieurs petits états dont les principaux furent : 1° Le khanat de Kasân, détaché de l'Orde d'or déjà sous les premiers successeurs de Tchinghiz, mais en restant tributaire tantôt du Kaptchak et tantôt des Russes, puis tout-à-fait indépendant depuis 1441 ; 2° Le khanat d'Astrakhân qui suivit son exemple dès le XIVe siècle, mais que les Nogaï et les Tatars de Krimée se disputèrent long-temps; 3° Celui de Krimée, d'abord quelquefois tributaire ou du Kaptchak ou des Nogaï, mais où régnèrent depuis 1466 les princes de la famille de Ghiraï. A la fin du XVe siècle l'empire du Kiptchak était au néant, et, divisé en lambeaux, il devint une proie plus facile pour les Russes qui dans le siècle suivant s'emparèrent des deux premiers khanats et qui plus tard conquirent aussi le troisième, malgré la protection de la Porte-Ottomane qu'il subissait depuis l'année 1475.

Aujourd'hui le nom de Kiptchak ne se conserve plus que dans une tribu des Nogaïs, et la descendance de Tchinghiz-khan et de Timour ne règne plus qu'à Bokhara (Djaggataï); les armes moscovites ont renversé tous les trônes tatars, et, comme les contrées finnoises, les contrées turco-mongoles furent successivement envahies par les Russes. Seulement, s'il leur est facile d'absorber, de s'assimiler le premier élément, le second leur résiste, de même qu'il résiste encore au christianisme dont il est débordé de toutes parts.

M. Klaproth entre dans de grands détails au sujet des peuples turcs: parmi ceux qui habitent en Russie, il cite les Nogaï, qui s'appellent eux-mêmes *Mankat* et dont les traits accusent une alliance intime avec les Mongols; les Baschkirs ou Baschkourt, ainsi nommés des ruches d'abeilles *(basch)* qu'ils entretiennent; les Mechtcheriaks dont

la langue est tout-à-fait turque, bien qu'ils paraissent issus d'un mélange de Turks et de Finnois; les Kara-Kalpaks (bonnets noirs) voisins des Ouzbeks de Khiva et en partie soumis au même sceptre; les Tatars de Kasân et ceux de Sibérie ; les Barabinzes dans la steppe de Baraba, entre l'Irtysch et les affluens de l'Ob ; enfin, en passant sous silence quelques tribus peu importantes, les Iakoutes qui s'appellent eux-mêmes *Sokha* et qui sont les plus éloignés, vers le nord-est, et les Kirghises, branche principale dans laquelle M. Klaproth reconnaît les Ouïgours et qui forment la grande, la petite et la moyenne orde.

Aux Mongols appartiennent les Khalka, les Bouriates ou Bargou-Bouriates et les OEloet ou Kalmuks; ces derniers se subdivisent en Dsoungars, Torgods et Khochots ou Durbets. (1)

39°. Gouvernement de Kasan.

Ce gouvernement de la Russie orientale dépendit des Boulgars jusqu'au XIIIe siècle : alors il fut conquis par les Mongols et incorporé à leur immense empire; vers le milieu du XVe siècle le khanat de Kasân se rendit tout-à-fait indépendant de l'Orde d'or, et en 1552 il tomba au pouvoir d'Ivân IV Vassiliévitch. Son territoire forma le grand gouvernement de Kasân institué (1714) avec 5 provinces, par Pierre-le-Grand qui même y comprit d'abord le khanat d'Astrakhan, mais l'en détacha en 1719. Successivement réduit, il reçut enfin par oukase du 28 septembre 1781 son organisation nouvelle comme lieutenance, et plus tard comme gouvernement, mais avec 13 districts dont celui d'Arsk a été depuis supprimé.

Il est borné au nord par le gouvernement de Viatka, à l'est par celui d'Orenbourg, au sud par celui de Simbirsk et à l'ouest par celui de Nijegorod. D'après le calcul de Schubert, il a 1,044 m. c. g. d'étendue, et de ce nombre, on ne sait trop pourquoi, M. Arsenief a fait

(1) Nous renvoyons, pour les détails, à l'*Asia polyglotta*, p. 255-286, et aux savans travaux de M. J.-J. Schmidt, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et le seul en Europe qui possède parfaitement la langue mongole. Nous avons, pour nous les interdire à nous-même, deux bonnes raisons: le manque d'espace, d'abord, et ensuite l'état encore incomplet de nos études sur cette partie de l'ethnographie russe. Aussi, le lecteur voudra bien se rappeler que le titre de notre ouvrage ne fait pas mention de l'élément turc, et il nous tiendra compte sans doute des efforts que nous faisons pour ne pas laisser incomplet le tableau de la Russie d'Europe.

1140. Dans la *Topographie médicale du gouvernement et de la ville de Kasân*, ouvrage estimable de M. Erdmann, père, qui nous servira de principal guide et où l'on donne en déciatines la superficie détaillée de tous les districts, celle de tout le gouvernement est indiquée comme suit, moins les fractions que nous négligerons : 5,656,975 déciatines, ou 54,306 verstes carrées, ou 1,124 m. c. g.

Le sol est, en général, plat; mais, outre que la rive droite ou occidentale du Volga est partout très élevée, l'Oural envoie aussi ses ramifications jusque dans la partie orientale du gouvernement. Le sol s'élève ainsi d'environ 200 pieds et devient ondulé; le long du fleuve, il forme des hauteurs de près de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce sont des terrains de transition, formés de calcaire, d'ardoise, de terre glaise et renfermant çà et là du cuivre. Un terreau noir les recouvre presque partout : en peu d'endroits le sol est maigre et sablonneux ; mais on trouve quelques marécages et terres incultes. Toutes les eaux appartiennent au système du Volga. Ce grand fleuve, après avoir traversé le gouvernement de Nijegorod, entre dans celui-ci un peu au-dessus de Kozmodémiansk et continue sa direction à l'est jusqu'à Kasân, où il tourne vers le sud, pour recevoir un peu plus bas la Kama. Sa largeur n'est jamais moindre de 400 toises et souvent elle dépasse une verste ; il a 2 à 3 toises de profondeur; son cours est lent et a de grandes sinuosités. Au-dessous de Tétiouchi, il entre dans le gouvernement de Simbirsk. Son principal affluent, la Kama, que nous avons déjà rencontré dans les gouvernemens de Viatka et de Perm, traverse le nôtre de l'est à l'ouest : il y est à peine entré qu'il reçoit à droite la Viatka et puis à gauche la Chechma, et plus loin la Miocha à droite, un peu au-dessous de son confluent avec le Volga. Avant d'entrer dans notre gouvernement, le Volga reçoit la Soura qui arrose auparavant une petite portion du district de Iadrine, et sur les confins de ce même gouvernement avec Nijegorod, il reçoit ensuite la Vetlouga qui marque un instant la limite de ce côté. Les lacs sont assez nombreux surtout dans le district de Kasân; mais aucun n'est assez grand, pour être cité nominalement.—Le climat est rigoureux: le mercure gèle quelquefois en hiver; le mois de mai est encore assez froid, et en août reviennent déjà les gelées; mais le mois de juillet est sec et chaud et souvent le mois de septembre offre même encore de très beaux jours. L'air est salubre et les maladies endémiques ont leur cause dans le genre de vie des habitans.

L'agriculture, principale ressource de ce gouvernement, s'exerce

sur 2,648,645 déciatines, en comptant les terres en culture, les prairies et les habitations. Le sol, presque partout fertile, produit en abondance du blé, surtout du seigle, du chanvre, du lin et du pavot. Voici quel était l'état des récoltes, en tchetvertes, pendant plusieurs années.

En 1802, semailles	1,515,376	, récolte	3,848,014	, excédant	688,623
En 1803	—	1,477,717	—	4,645,445	—	1,619,729
En 1804	—	1,394,722	—	3,276,095	—	341,957
En 1808	—		—	5,129,929	—	

Ces sommes seraient plus considérables si les champs recevaient de l'engrais. Dans les jardins, on cultive des pommes de terre, des concombres, des navets, des carottes, des choux et toutes sortes d'autres légumes; puis du houblon, et quelquefois des pommiers; mais les fruits de ces arbres ne parviennent pas toujours à maturité. Le long des rivières s'étendent de beaux pâturages très étendus; on n'a point encore de prairies artificielles. Les forêts occupent près de la moitié de la superficie, savoir 3,008,330 déciatines dont 2,669,521 sont à la couronne; mais on en fait le plus grand abus, et souvent en été, la négligence des pâtres et des bûcherons les embrase. Ces forêts se composent surtout de pins et de sapins; cependant, il y a, en outre, des chênes qui servent à la construction des vaisseaux, des érables, des ormes, des bouleaux, des aunes, etc. Elles fournissent beaucoup de charbon, de goudron, de poix et de potasse; puis des mâts, des poutres et des planches pour l'exportation. Le gibier est rare dans ces bois, qui offrent cependant un refuge à quelques bêtes à fourrure, des ours, des loups, etc. L'éducation des bestiaux est considérable, mais routinière: les chevaux de la race commune en Russie, quoique petits et sans apparence, sont très endurans; les Tatars les traitent beaucoup mieux que les Russes; 10 haras servent à en améliorer la race. Les bêtes à cornes, très nombreuses, mais traitées avec trop peu de soin, sont également petites; les moutons donnent une assez bonne laine; les cochons, de petite taille, courent librement dans les forêts. On entretient beaucoup de volaille de basse-cour. Les Tchouvaches et les Tatars élèvent des abeilles qui donnent un excellent miel dont on exporte une grande quantité. La pêche produit annuellement de 40 à 50,000 pouds de poissons, esturgeons, sterlets, saumons, etc.: elle s'exerce surtout dans les eaux de la

Kama. Enfin le règne minéral fournit un peu de cuivre (district de Mamadysch), du plâtre, de la chaux, de l'argile, etc.

Sur la population, M. Erdmann entre dans des détails ethnographiques fort intéressans, mais que nous ne pouvons reproduire ici. Quoique les Russes, conquérans de ce pays où ils se sont multipliés de siècle en siècle, ne soient pas en majorité, ils sont pourtant plus nombreux que chacun des autres peuples pris à part. Leur nombre peut s'élever à 350,000 individus des deux sexes; ils sont généralement de moyenne taille et un peu plus petits que dans d'autres contrées. Les Tchouvaches, d'origine finnoise, viennent après : ils sont environ 250,000 individus, presque tous chrétiens, à l'exception de 3,000 âmes, au plus, qui sont chamanes, et habitent surtout les districts occidentaux. Leurs occupations sont l'agriculture, l'éducation des bestiaux et celle des abeilles. Ils ne sont pas beaux de figure, ni bien avancés en civilisation; mais ils sont doux de caractère, bons et dociles. Les Tatars ou Turks, au nombre de près de 230,000, sont mahométans, à l'exception d'un huitième environ qui a reçu le baptême, et habitent surtout les districts de Kasân et de Tétiouchi : ce sont de beaux hommes, au nez aquilin, aux yeux noirs, aux cheveux foncés, de taille moyenne, mais dégagée, forts et d'un maintien noble, aimant l'ordre et la propreté, sobres, ouverts, paisibles et hospitaliers; ils ont autant de culture intellectuelle que l'esprit stationnaire de l'islamisme en comporte. Dans les villes, ils font le commerce ou entretiennent des fabriques; dans les campagnes, ils se livrent à l'agriculture, à l'éducation des abeilles et des bestiaux. Les Tchérémisses ou *Mari*, peuplade finnoise qui habite surtout les districts de Tsarévokokchaïsk, de Kozmodémiansk et de Tsyvilsk, forment avec eux un contraste remarquable : timides et paresseux, ils sont, en outre, entêtés et pleins de ruse; leur peau est blanche, ils ont les cheveux blonds et la barbe rare, comme presque tous les Finnois, et sont aussi d'une taille moyenne. Sur environ 54,000 individus des deux sexes, 2,000 seulement n'ont pas encore reçu le baptême. Il faut ajouter 11 à 12,000 Mordouins, la plupart de la tribu de Mokcha, quelques-uns de celle d'Ersad, tous cultivateurs pleins de zèle et excellens voituriers, et environ 4,000 Votiaks selivrant, comme eux, à l'éducation des abeilles, à celle des bestiaux et à l'agriculture. L'une et l'autre peuplades finnoises sont aujourd'hui converties au christianisme. L'addition de ces différens chiffres nous donnerait un total de 900,000 âmes; total évidemment trop faible, puisque, sans le clergé, la no-

blesse, le militaire, et les autres classes exemptes de la capitation, la révision de 1812 a enregistré 471,100 individus mâles, celle de 1816, 470, 145, et un calcul fait pour 1827, 475,390. En comprenant toutes les classes, hommes et femmes, ce total s'élève nécessairement à 1,000,000, chiffre adopté par M. Arsénief, et peut-être au-delà. Le mouvement de la population que nous avons sous les yeux pour plus de 15 ans ne nous apprend rien, à cause des mahométans et des chamanes qui restent en dehors des publications, sinon qu'il y a chaque année un excédant considérable. La plupart des terres appartiennent à la couronne qui possède 356,166 paysans (révision de 1816), tandis que les particuliers n'en ont que 81,845 : sur la surface totale de 5,656,975 déciatines, 4,735,263 sont sa propriété. Au clergé appartenaient 4,043 individus mâles et, d'après le calcul de 1827, il y avait 833 marchands chrétiens et 12,599 de religion mahométane. En divisant 1,000,000 par l'étendue (1,124) on trouve une population relative de 889 âmes par m. c. g. D'après M. Ziablofski, les villes, bourgs et villages sont au nombre de 10,300.

Il règne dans ce gouvernement une industrie très remarquable, et tous les métiers y sont exercés dans les campagnes comme dans les villes. On y compte un grand nombre de moulins à huile et 85 à scier; 66 fonderies de potasse et 57 distilleries d'eau-de-vie; on tisse dans tous les ménages de la toile, puis du koumatch (étoffe de coton) et de la laine; on prépare du kvass et de l'hydromel qui tient lieu de l'eau-de-vie aux Tatars, et que recherchent aussi les Tchouvaches et les Tchérémisses. Quant à l'industrie manufacturière, elle consiste surtout en tanneries, en manufactures de draps, en fabriques de chandelles, en martinets de cuivre, en verreries, etc. En 1830, 154 fabriques occupaient 3,532 ouvriers.

Le commerce, dont la ville de Kasân est le principal centre, mais auquel les autres districts prennent aussi part, est très florissant, grâce à la Kama et au Volga qui mettent cette contrée en rapport avec Perm, Moscou, Astrakhân et Taganrog. L'exportation consiste surtout en farine, en bois, en goudron, en potasse, en bestiaux, en cuir, en miel, en cire, en savon, etc.; et l'importation, en sel, fer et cuivre. En 1808, 1,852 marchands ont fait déclaration d'un capital de 6,438,517 roubles.

Kazân, siège d'une université, est le chef-lieu d'un district universitaire dont il sera parlé plus bas. Voici quel a été à différentes époques l'état des écoles civiles dans le gouvernement même :

En 1808, 10 établ.		maîtres et empl. et	511 élèves.		
En 1824, 24	—	189	—	1133 —	dont 46 filles.
En 1832, 22	—	112	—	1118 —	12 —

Il faut y ajouter les écoles ecclésiastiques dont nous n'avons pas le chiffre, l'éparchie n'étant pas restreinte au gouvernement et les écoles mahométanes devant entrer en ligne de compte comme les chrétiennes. Les deux typographies sont entretenues par le gouvernement.

L'éparchie, instituée en 1555, devint en 1589 une église métropolitaine; depuis 1732 les titulaires portèrent tantôt le titre d'archevêque et tantôt celui de métropolitain. Jusqu'en 1602 elle était appelée éparchie de Kasân et d'Astrakhân, puis de Kasân et de Sviajsk; depuis 1799 elle a pris le nom de *Kasân et Simbirsk*, et elle embrasse en effet ces deux gouvernemens, ainsi que le territoire des Kosaks de l'Oural. On compte dans le gouvernement de Kasân environ 420 églises gréco-russes et plusieurs couvens. Les mahométans relèvent du moufti d'Orenbourg: ils ont 688 metchethes dont 403 de première classe, avec 839 desservans.

Pour l'administration, Kasân est compris parmi les 29 gouvernemens de la Grande-Russie. Un gouverneur-général ou militaire y réside et commande aussi à Viatka. L'état, tel qu'il a été fixé en 1781, est de 74,420 roubles, et Hassel estime le revenu à 5,013,000. Nous trouvons à ce sujet des données plus détaillées relatives à l'année 1827. (1)

Impôt payé par les	marchands des ghildes.	1,104,982 r.
—	paysans censitaires de la couronne	4,699,342
—	odnodvortses.	11,597
—	soldats colonisés après service . .	67,204
—	paysans des apanages.	38,230
—	fauconniers (?)	349
—	paysans de particuliers.	272,160
—	artisans et les ouvriers	4,174
—	manufacturiers en drap	7,276
	Total	6,205,314

(1) Elles sont empruntées, par les *Dorpater Jahrbücher*, t. I, p. 200, au journal intitulé *la Fourmi transvolgaïque* (*Zavoljskii Mouravei*), année 1832, et qui paraît à Kasân.

Les armes de Kasân, qui ne sont pas anciennes, consistent en un serpent ou dragon noir, à ailes rouges, debout, et ayant sur la tête une couronne d'or; le tout dans un écusson blanc.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Kasân, Tsarévokokchaïsk, Kozmodémiansk, Tchéboksar, Iadrine, Tsyvilsk; Sviajsk, Tétiouchi, Laïchef, Mamadysch, Tchistopolié et Spask.

KASAN, l'ancienne capitale du khanat de même nom, est située sur la rivière de Kasanka, à six verstes du Volga et du côté gauche de ce fleuve, côté qu'on appelle le bord des prairies, sur un terrain inégal qui s'élève en s'éloignant du Volga et forme vers la Kasanka une pente très haute et très rapide. Ce terrain, que quelques gorges ou ravins rendent très pittoresque sur plusieurs points, a 1,222 déciatines et 1,534 toises carrées d'étendue; il est coupé vers le sud par trois lacs appelés *le haut, le moyen* et *le bas Kaban*, qui communiquent entre eux par un canal ou ruisseau et avec la Kasanka par la rivière de Boulak; à ces lacs il faut ajouter encore le *lac noir* et le *lac du bain* (1). Kasân est à 821 verstes de Moscou sur la route qui, de cette ville, mène à Tobolsk, et à 1,519 verstes de Pétersbourg, par 55° 47' 26'' de lat. et 67° 1' de long. Le nom de la ville est, dit-on, tatar, et signifie chaudière ou aussi fond d'or.

Histoire. Kasân fut fondé au milieu du XIIIe siècle par Batu-khan ou par l'un de ses fils, non pas à l'endroit que cette ville occupa depuis, mais plus haut sur la Kasanka, à 20 verstes de son confluent avec le Volga. Après la destruction de la ville boulgare de Brækhimof, elle paraît être devenue l'une des résidences du grand-khan; on la trouve mentionnée dans l'histoire, par exemple, à l'an 1396, sous le nom de Ioukhotine-Kasan. Mais, à son tour, elle fut détruite par les Russes sous la conduite de Vassilii Dmitriévitch. Sa nouvelle existence date de 1421 : Oulou-Makhmet, khan de l'Orde d'or, la rebâtit

(1) Voir le plan de la ville dans la *Topogr. médicale de Kasan*, par M. Erdmann, et une très belle vue dans l'Atlas de Leclerc. C'est dans le même ouvrage de M. Erdmann que nous avons puisé une grande partie de ce qui suit; mais nous avons consulté en outre le long extrait donné dans le journal de Busse (*Journal von Russland*, 2e année, t. I, p. 159 *sqq.*) de l'ouvrage russe de Dmitri Sinovief, *Topographitcheskoié Opiçanié goroda Kasani i iévo ouïèsda*, Moscou, 1788. On peut voir en outre, sur l'histoire de Kasân, Pierre Rytchkof, *Opyt Kasanskoï Istorii drevnïkh i srednikh vremidn*, St. Pétersb., 1767, trad. allem. de J. Rodde, Riga, 1772, in-8°; et sur sa prise, Nicolas Oustrialof, *Skasania kniaza Kourbskogo*, St. Pétersb., 1833, in-8°.

pour en faire sa résidence, et en 1441 Kasân devint la capitale d'un khanat particulier dont la courte histoire n'est marquée que par des troubles intérieurs et des guerres avec les Russes, alors pressés de s'affranchir du joug humiliant des Tatars. Bientôt les grands-princes de Moscou dictèrent des lois dans le khanat et lui imposèrent plus d'une fois des princes choisis par eux; mais plus d'une fois aussi la fierté nationale se révolta : ces princes, cliens des Moscovites, furent expulsés et un horrible massacre délivra la ville de l'odieuse présence des chrétiens. On demanda tour-à-tour des souverains à la famille de Ghiraï en Krimée et aux khans d'Astrakhân: puis on accepta de nouveau les princes de Kacimof, protégés des Russes, jusqu'à ce que, en 1530, ces derniers, maîtres de la ville, y établissent un voïévode pour gouverner de concert avec un khan de leur choix. Mais l'un et l'autre furent assassinés en 1531, et la vengeance n'arriva que 16 ans plus tard. Enfin la régente Sumbek se détermina à offrir sa main à Chikh-Haly que les Moscovites avaient plusieurs fois placé sur le trône et que le peuple de Kasân leur avait autant de fois renvoyé: ce peuple, effrayé par la construction du fort de Sviajsk par les Russes (1550), à peu de distance de leur ville, demanda à grands cris la paix et força Sumbek de la conclure par ce mariage. Mais cette princesse tatare ne feignit de céder que pour tendre un piège à Chikh-Haly; elle y tomba elle-même, et plusieurs compétiteurs, tantôt soutenus tantôt abandonnés par les habitans, se disputèrent encore une fois la couronne qu'Ivân IV Vassiliévitch, las de ces guerres interminables, résolut enfin de garder pour lui-même. A la tête d'une armée formidable, il partit de Sviajsk en août 1552, suivi de Chikh-Haly; passa le Volga sur plusieurs points à-la-fois, et établit son camp à 2 verstes de la ville ennemie. Pendant que ses lieutenans dispersaient près d'Arsk une armée de Tatars et de Tchérémisses, Ivân IV somma la ville de se rendre, et, sur son refus, lui coupa toutes les communications, en détourna les eaux, et fit jouer contre elle son artillerie. Mais les habitans, dirigés par le khan Iédigher, lui opposèrent une vigoureuse résistance, et long-temps les Russes furent empêchés par des vents et des pluies d'une violence extraordinaire de pousser les choses à l'extrême. Mais lorsque l'ingénieur d'Ivân qu'on appelle Rossmouisl (ce qui pourrait bien désigner seulement son état, car l'officier était sans doute un étranger) eut pratiqué des mines sous le Kreml, on les fit jouer, et plusieurs tours du mur d'enceinte sautèrent en l'air après une affreuse explosion. Le prince Koursbskii, qui nous décrit lui-même ces évènemens, monta aussitôt

à l'assaut, et l'armée russe, entrant par la brèche, se rendit maître de la ville le 2 octobre, après un long carnage qui joncha de morts toutes les rues. (1)

Iván fit construire ce jour même une petite église en bois dont on avait d'avance préparé la charpente et où il rendit à Dieu des actions de grâce; puis il posa les fondemens de la grande cathédrale Blagovechtchenski et de l'église du saint-suaire et fit détruire toutes les mosquées (*metcheths*) des Musulmans : un grand nombre de ces derniers et Iédigher à leur tête reçurent le baptême. Tout le khanat se soumit aux Russes qui en occupèrent toutes les villes: ils colonisèrent Kasân, y construisirent une quantité d'églises chrétiennes dont les clochers montrèrent la croix arborée sur le croissant; et les Tatars, expulsés des parties hautes de la ville, se concentrèrent dans les faubourgs encore aujourd'hui habités par eux. Réduit en cendres par Pougatchef en 1774, Kasân fut rebâti par ordre de Catherine II sur un plan plus régulier; mais en septembre 1815 un incendie en dévora la plus belle moitié avec 22 églises et 3 couvens. Cependant ce malheur est aujourd'hui totalement réparé.

Description. Kasân est une ville grande et belle, et, vue depuis le Volga, large ici d'un mille géographique, elle offre un aspect très remarquable. Cependant la plupart des maisons sont encore en bois et couvertes de planches (car on ne fait pas usage de tuiles); les rues sont sans pavé, et le terrain sur lequel est bâtie la ville proprement dite est bas et marécageux. M. Erdmann compte en tout 907 rues, 72 petites rues de traverse, 10 ponts, 6 barrières, 4,310 maisons dont 400 en pierre, 58 églises dont 4 cathédrales, 4 couvens, 10 metcheths tatars, 2 hôtels pour les voyageurs, 7 auberges et 5 gargotes. La population est d'après les rapports officiels, de 50,244 individus, dont 15,000, suivant M. Erdmann, sont mahométans et les autres chrétiens, russes orthodoxes, raskolniks et protestans (environ 240).

On divise Kasân en trois parties: la plus septentrionale et la plus élevée, le *Kreml*, est située sur un calcaire de formation secondaire qui s'élève presque à pic des bords de la Kasanka et s'aplatit au sud vers le Volga; cette forteresse, carré long entouré d'un fossé et d'un ravin, est ceinte d'une épaisse muraille avec 12 tours dont 2 sont fort élevées. Au nord et à l'est du *Kreml* s'étend *la ville* avec laquelle

(1) Outre les ouvrages cités plus haut, on peut voir le récit de ce siège dans Erman, *Reise um die Welt*, *Hist. Bericht*, t. I, p. 243-246.

il communique par la porte de *Spass* ou du Sauveur: elle est régulièrement bâtie, a des rues larges, des places et marchés spacieux, et renferme le lac Noir et le lac du Bain, ainsi que l'esplanade qui environne le premier. C'est la partie centrale et la plus animée; au sud, à l'est et au nord elle est entourée des faubourgs (*predmestié*), dont dépendent aussi les slobodes des Tatars (*novaïa* et *staraïa Tatarskaïa*), celle des Voituriers (*Iamskaïa*), celle de l'Amirauté, le camp d'Arsk, et la *Mokraïa*, ou slobode humide. Le bas Kaban est enclavé dans cette partie de la ville; le moyen et le haut Kaban sont en dehors, plus à l'est. Les faubourgs se confondent avec la ville en plusieurs endroits: presque toutes les maisons y sont en bois et ont moins d'apparence; la saleté des rues y est extrême.

Voici maintenant quels sont les principaux monumens, à commencer par ceux du culte. La grande cathédrale (*Blagovechtchenskoï-Sabor*), au Kreml, fut construite de 1552 à 1562: sa coupole est dorée et l'on y conserve une précieuse image de Notre-Dame de Kasân; un cercueil en argent renferme les ossemens de saint Gourii (Rougotine), premier évêque du diocèse. La cathédrale de saint Pierre et saint Paul est à deux étages, dans une situation élevée où la vue embrasse toute la ville et ses alentours. Le couvent de religieuses *Bogoroditzkoï Kasanskoï*, avec 6 églises, est tout près du Kreml, vers l'orient: fondé en 1579, il fut entièrement rebâti sous l'empereur Alexandre; et, en 1808, fut terminée la belle cathédrale d'été de la mère de Dieu, la plus belle église de la ville avec cinq coupoles dont celle du milieu, très étendue, a 23 toises de haut. Le clocher de l'église d'hiver est le plus élevé de Kasân. Ce couvent, très célèbre et très riche, a été élevé, en 1809, à la première classe; il peut recevoir 50 religieuses (1). Le couvent de moines *Spasso-Préobrajenskoï*, au Kreml, de 2e classe, a été fondé en 1555 et renferme 4 églises: son archimandrite, prélat du plus haut rang, est en même temps recteur de l'académie ecclésiastique. Nous passons sous silence les autres églises, celle des raskolniks, celle des protestans (bâtie en 1773), etc.

Outre les monumens religieux, le Kreml renferme l'hôtel du gouverneur-général bâti, dit-on, à la place de l'ancien palais des khans, l'arsenal, la fonderie, les prisons, une haute tour carrée pyramidale à quatre étages, qu'on dit avoir été bâtie par Ivân IV avec les débris

(1) C'est sans doute à l'image de cette église, enrichie de diamans par la munificence de l'empereur Paul, que se rapporte ce que M. Erman (t. I, p. 231) dit de la *Kasanskaïa Bojémater*, à l'occasion du kreml et de sa cathédrale.

des metchethes, et la demeure de l'archevêque. Dans la ville même sont les chancelleries du gouvernement civil, les hôpitaux, l'hôtel de la noblesse, le vaste gostinoï-dvor, l'académie ecclésiastique, le gymnase, la grande école populaire et l'université. La grande manufacture de draps établie en 1714 par Pierre-le-Grand et qui, devenue propriété particulière, occupe maintenant environ 1,000 ouvriers, l'hôpital militaire, le couvent de Jérusalem et les promenades, le jardin de Tchemissof et le bosquet appelé *la Suisse*, appartiennent aux faubourgs et slobodes.

L'université de Kasán, fondée en 1804 par l'empereur Alexandre, fut ouverte en 1814, mais resta long-temps dans un état de langueur. On lui attribua d'abord un ressort immense dont la Sibérie a depuis été retranchée, et son activité centrale même devait être plus étendue qu'elle n'est dans le fait. Elle se compose des facultés éthico-politique, physico-mathématique, de médecine et historico-philologique. En 1824 il y avait 24 professeurs et 118 étudians dont environ 30 étaient entretenus par la couronne; leur nombre ne paraît pas s'être accru depuis; mais dans ce moment (1835) 42 personnes y font des cours soit comme professeurs titulaires ou adjoints, soit comme lecteurs. L'étude des langues orientales et celle des sciences exactes et physiques y est dans un état florissant. La bibliothèque de l'université, dans laquelle se sont fondues celles du prince Patiomkine, de l'archevêque Eugène le Boulgar, du médecin Frank, etc. formait en 1834 un total de 12,810 ouvrages, ou 25,973 volumes, auxquels il faut ajouter une collection d'environ 260 manuscrits, surtout orientaux. Les étudians ont une bibliothèque particulière de 750 ouvrages; celle du gymnase en a 600 et celle du séminaire 2,175. L'observatoire, le plus oriental de l'empire, est richement pourvu d'instrumens; le cabinet de médailles russes et tatares est très curieux; on cite en outre le cabinet de physique, le laboratoire de chimie, le jardin botanique, la collection d'histoire naturelle, l'institut clinique et l'institut pédagogique. Au ressort de l'université appartiennent les 8 gouvernemens de Kasán, Nijegorod, Simbirsk, Penza, Saratof, Viatka, Perm et Orenbourg. Voici quel y a été à différentes époques, et quel y est encore l'état des écoles civiles: nous déduisons du total de 1824 et de 1826 les chiffres relatifs à la Sibérie.

En 1824, 100 établ. avec 437 maitres et empl. et 4,616 élèves, dont 59 fill.
En 1826, 101 — 325 maitres seulement 5,186 — 60
En 1830, 108 — 435 maitres et empl. et 6,663 —

En 1831, 110 établ. avec 456 maîtres et empl. 6,881 élèves
En 1833, 140 — 584 — 7,985 —

Il paraît à Kasân plusieurs journaux et recueils périodiques: ces derniers sont le *Kasanskii Vestnik* (Courrier de Kasân) et le *Zavoljskii-Mouravei* (la Fourmi transvolgaïque); l'université a son imprimerie particulière.

Du reste la ville est le siège d'une industrie active et elle fait un grand commerce surtout sur le Volga.

A 15 verstes de Kasân, en remontant la Kasanka, on trouve encore quelques ruines de la première ville de ce nom, et, dans le district, la ville d'*Arsk* sur la Kasanka, où résidaient jadis, dit-on, des princes votiaks; de plus 5 couvens dont celui de *Vosskrécensk* sert aussi de résidence à l'archevêque; enfin la poudrière avec 37 moulins. On peut voir les détails de tout cela dans le livre de M. Erdmann.

Tchistopolié, à 132 verstes du chef-lieu, est après lui la ville la plus importante. Elle est située sur la Kama à l'endroit où ce fleuve reçoit la Bernechka, sur la grande route qui mène en Asie, et renferme 7,350 individus. Dans son district on trouve les ruines de l'ancienne ville tatare de Bilersk, et dans celui de Spask, non loin de la ville de Spask, distante de Kasân de 118 verstes, en descendant le Volga, on rencontre près du village russe *Ouspenskoié* ou Bolgary les restes très curieux de l'ancienne ville de Boulghar dont on peut voir la représentation et la description détaillée dans le livre de M. Erdmann. La ville de Sviajsk, à 32 verstes de Kasân, de l'autre côté du Volga, mérite d'être citée comme étant la première ville russe fondée (1551) dans ce gouvernement. Elle a 6 églises et 2 couvens en pierre, et sa situation sur une montagne est très pittoresque. On y compte 1,125 habitans.

40° Gouvernement de Simbirsk.

Ce gouvernement, compris autrefois dans le khanat de Kasân, passa avec lui sous la domination russe; il entra d'abord dans la formation du grand gouvernement de Kasân, puis du gouvernement d'Astrakhan (1719 - 1727), et ensuite encore une fois dans celle du premier gouvernement dont il fut détaché en 1780 pour former une lieutenance à part. On ajouta alors à la province de Simbirsk quelques fragmens de celles de Kasân et d'Orenbourg; il en résulta 13 districts qui depuis ont été réduits à 10.

Le gouvernement de Simbirsk, borné au nord par celui de Kasân, à l'est par celui d'Orenbourg, au sud par celui de Saratof, au sud-ouest par ceux de Penza et de Nijegorod, a, suivant M. Arsénief, 1,350 m. c. g. d'étendue, et, suivant le calcul de Schubert, 1,402 ou 68,045 verstes carrées.

C'est une plaine légèrement ondulée; mais le long de la rive droite du Volga un terrain de formation secondaire, composé de terre glaise, de marne, d'ardoise, de calcaire et de grès, s'élève jusqu'à une hauteur de 400 pieds. Ces éminences sont surtout considérables dans le coude que forme le fleuve en se détournant vers Samara, dans la partie orientale du gouvernement, quoiqu'elles l'accompagnent dans tout son cours du nord au sud. Au-delà de ce coude, le sol s'aplatit entièrement et le pays prend un caractère analogue à celui des steppes. Généralement il est fertile et couvert d'un bon terreau noir. Toutes les eaux du gouvernement appartiennent au Volga, qui y entre au-dessous de Tétiouchi et coule vers la limite méridionale, mais en formant à Samara cet immense coude à l'est dont nous venons de parler. La Sviaga, qui s'y réunit dans le gouvernement de Kasân, l'accompagne par une ligne parallèle, mais en coulant dans une direction opposée. Dans le gouvernement de Simbirsk, le Volga reçoit à droite l'Ouça et le Syzran, et à gauche le Tcheremchân, le Sok renforcé de la Kandourtcha, et la Samara. La Soura, rivière navigable au printemps, traverse la partie occidentale du gouvernement : elle sort de celui de Penza et aboutit au Volga dans celui de Nijegorod. Les lacs et étangs sont au nombre de 566, tous petits; mais il y en a deux dont on raconte des choses merveilleuses : l'un se perdrait quelquefois dans un gouffre, et dans l'autre le poisson disparaîtrait toutes les fois qu'on y aurait jeté le filet. — Le climat commence ici à se radoucir; cependant les hivers sont encore aussi froids que les étés sont chauds : le Volga reste couvert de glaces pendant environ 5 mois. L'air est généralement salubre.

La fertilité du sol, assez égale partout, se passe d'engrais. La terre est cultivée avec assez de soin et produit des céréales en quantité plus que suffisante : le seigle, le froment et l'épeautre sont les espèces de blé les plus communes, mais on a en outre de l'orge, de l'avoine, du millet et du blé sarrasin. On cultive de plus le pavot, les pois, les lentilles, du lin, beaucoup de chanvre, du tabac et un peu de pommes de terre. Les semailles sont de 12 à 1,300,000 tchetvertes, et la récolte a été, en 1808, de 6,180,314 tchetvertes. Le jardinage est encore en assez mauvais état : on n'a que les légumes les plus com-

muns et des fruits de mauvaise qualité. Dans les districts du nord les forêts abondent, mais vers le sud elles sont à peine suffisantes; les bouleaux, les aunes, les chênes y dominent. La couronne en possède 879,127 déciatines, chiffre qui ne permet pas de croire que le gouvernement vienne de sitôt à manquer de bois. Quoiqu'on trouve assez de prairies naturelles, l'éducation des bestiaux n'est bien florissante que chez les Kalmuks, dans les steppes, district de Stavropol; chez ce peuple, les riches ont 100 chevaux, autant de bêtes à cornes et quelquefois 400 moutons. Les Tatars se livrent avec succès à l'apiculture. Le gibier n'est pas rare, mais les bêtes à fourrure ne se rencontrent plus aussi fréquemment. La pêche, d'un bon rapport, fournit toutes sortes de poissons. Enfin le règne minéral offre du plâtre, du calcaire, de l'albâtre, de la naphte, de l'amianthe, du soufre, etc.; le sel manque ainsi que les métaux.

La grande majorité de la population est russe et, comme partout, cet élément absorbe de plus en plus l'élément finnois. Il n'en est pas de même des Tatars, fidèles à leurs traditions; M. Erdmann en compte 48,000 individus, et ce savant professeur ajoute les chiffres suivans: 16 à 17,000 Tchérémisses; 12 à 13,000 Mordouins; des Tchouvaches en nombre inconnu; environ 6,000 Kalmuks, peuple mongol dont nous aurons à parler plus bas, et 6 à 700 Kisilbaches qu'on dit être des Khivains et des Tadjiks délivrés de la captivité chez les Kirghises. Comme les Tatars, ils sont mahométans, tandis que les tribus finnoises sont converties au christianisme, à l'exception d'un petit nombre, fidèles encore à leurs kérémeths et à leurs chamanes. Le total des habitans est porté par M. Arsénief à 1,100,000, chiffre qui nous paraît assez exact: toutefois les moyens nous manquent pour le vérifier, car Simbirsk ne forme pas tout seul une éparchie et d'ailleurs les publications du saint-synode ne tiennent compte que des orthodoxes. A la révision de 1811 on a trouvé de mâles:

220,399	paysans de la couronne.
234,586	-- de particuliers.
2,045	marchands.
8,190	bourgeois et artisans.
3	hommes libres de la classe des Raznotchintsi.
603	Iamtchiks.
Total. 465,826	

En doublant ce nombre, on a 931,652 individus des deux sexes,

.quels il faut ajouter, outre un nombre bien plus grand de gens ·es, comme odnodvorstes et autres, 4,755 membres du clergé (le ıble 9,510) et 1,740 nobles (le double 3,480), ce qui donnera un ıl encore insuffisant de 944,642. En élevant ce chiffre jusqu'à 00,000 on trouve une population relative de 784 âmes par m.

. Quant aux habitations, elles consistent en 17 villes et environ oo villages: Hassel compte 1,027 habitations nobles et 77,337 feux.

.'industrie n'est pas sans importance dans ce gouvernement où tefois l'agriculture forme encore la principale occupation des habis. La première s'exerce, en partie, dans les cabanes des paysans ɔar les artisans des villes; les distilleries d'eau-de-vie sont au nbre de 43, et quant à l'industrie manufacturière qui fait tous jours des progrès, elle produit du drap, des couvertures et tade laine, un peu de soieries et de nanking, de la toile à voile et res, du cuir, de la verrerie, du savon, des chandelles, etc. En 8, il y avait en tout 49 fabriques avec 4,410 ouvriers, et en 1830 fabriques avec 4,495 ouvriers. Les manufactures de draps ont duit en 1828, 307,142 archines; les tanneries au nombre de 20 t d'un assez faible rapport; la verrerie de M. Bakhmétief a faɔué 656,500 pièces.

.e commerce se fait sur le Volga en descendant le fleuve : on orte des grains, du chanvre, des pommes, des arbouses, des vaux, du bétail, des peaux tannées et non tannées, du suif, des ssons, des meules (1). Simbirsk et Samara sont les principales ces de commerce.

'our l'instruction, Simbirsk dépend de l'arrondissement unisitaire de Kasân. Voici dans quel état s'y trouvaient les écoles ci·s à deux époques :

1824,	7 établ.	33 maîtres et empl,	380 élèves dont 6 filles.	
1832,	11 —	56 —	746 —	

nombres sont bien faibles, mais il faudrait y ajouter les élèves écoles du clergé, dont nous n'avons pas le relevé spécial. L'im ıerie de la couronne est la seule du gouvernement.

ïimbirsk forme avec Kasân une seule et même éparchie dont

) Sur tous les points ci-dessus, nous n'avons trouvé aucun renseignement noudans les *Voyages à l'intérieur de la Russie*, t. I, de M. Erdmann; nous re ous de dire que pour les notions générales sur ce gouvernement, et en partie ·s autres, il s'est contenté de transcrire Hassel.

le chef réside dans la dernière de ces villes. Non-seulement tous les Russes y appartiennent, mais encore la plupart des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Mordouins et même des Kalmuks. Ce culte s'exerce dans 610 églises. Les mahométans ont 153 metchetbs dont 82 de première classe, desservis par 172 personnes, dont 68 imams et 61 moulahs, placés sous l'autorité du moufti d'Oufa.

Ce gouvernement, du nombre des 29 de la Grande-Russie, est ordinairement placé sous l'autorité du gouverneur militaire d'Orenbourg. L'état a été fixé à 71,560 roubles, et le revenu, suivant Hassel que M. Erdmann copie, est de 2,450,000.

Les districts, au nombre de 10, sont les suivans : Simbirsk, Bouinsk, Alatyr, Kourmouisch, Ardatof, Karsoun, Singhilei, Syzrân, Samara et Stavropol.

SIMBIRSK, ville située sur la rive élevée du Volga, entre ce fleuve et la Sviaga qui s'en approche à peu de distance, est à 750 verstes de Moscou, à 1,448 de Pétersbourg, et à 204 de Kasân, par 54° 18' 49' de lat. et 66° 5' 10'' de longitude.

La ville, placée sur une hauteur d'où l'œil suit le cours majestueux du Volga et plane sur une immense étendue, dénuée de forêts, n'est pas régulière; mais elle a des rues droites et larges; du côté de l'ouest, elle s'abaisse vers la plaine. Presque toutes les maisons sont en bois, mais propres et commodes à l'intérieur; les églises sont en pierre, excepté une seule; il y en a 16 et 2 couvens. La ville est entourée d'une plaine très fertile, et, d'un côté, de jardins et d'arbres fruitiers. La population est de 13,168 âmes. Il y règne de l'aisance; mais on y chercherait en vain des ressources intellectuelles: suivant M. Erdmann la vie des classes élevées est matérielle et monotone.

Dans les autres districts, la ville la plus considérable est SYZRAN, à 132 verstes de Simbirsk, sur la rivière du même nom, non loin de son confluent avec le Volga : on lui donne 9,803 habitans. SAMARA, à 206 verstes du chef-lieu, sur le Volga et au-delà du coude qu'il forme ici, est une ville commerçante de 5,648 habitans, bâtie en 1591 pour servir de défense contre les Kalmuks. Enfin nous nommerons encore le chef-lieu des Kalmuks, STAVROPOL, à 158 verstes de Simbirsk, sur la rive gauche du Volga. Cette ville de 2,403 habitans, qu'il ne faut pas confondre avec le chef-lieu du même nom de la province de Caucase, a été bâtie exprès pour ce peuple, lorsqu'il fut converti au christianisme, depuis l'an 1737. Son centre élevé offre une espèce de fort entouré de palissades et qui est la résidence

du chef (*noïone*) des Kalmuks (1). La garnison, cosaque ou russe, est dans la ville haute; les marchands vivent réunis dans une slobode, et les bourgeois dans la ville inférieure.

41° Gouvernement de Penza.

Sous sa forme actuelle, ce gouvernement existe depuis 1801. Après avoir long-temps formé une province du grand gouvernement comme de l'ancien khanat de Kasán, il fut érigé en lieutenance par oukase du 15 septembre 1780; mais il perdit son nom en 1796, et fut réuni au gouvernement de Saratof. En rétablissant l'ancienne lieutenance, Alexandre Ier apporta des changemens à ses subdivisions.

Le gouvernement de Penza est borné au nord par celui de Nijegorod, à l'est par celui de Simbirsk, au sud par celui de Saratof, au sud-ouest et à l'ouest par celui de Tambof. D'après les calculs de Schubert, il a une étendue de 777 m. c. g. ou de 37,745 verstes carrées. M. Arsénief réduit ce chiffre à 670 m. c. g., mais nous nous en tiendrons provisoirement au premier chiffre.

Une plaine faiblement ondulée offre partout un aspect monotone; le sol, composé d'un excellent terreau, et çà et là seulement de terre glaise, d'argile ou de sable, est généralement fertile. Le pays est arrosé par 325 rivières grandes et petites, mais peu navigables, et qui appartiennent au système du Volga. Les plus importantes sont la Soura et la Mokcha. La première, qui a sa source dans le gouvernement de Saratof, entre dans celui de Penza au-dessous du chef-lieu, et en traverse la partie orientale pour passer dans celui de Simbirsk. La Mokcha arrose le nord-ouest : après avoir pris naissance dans le gouvernement même, elle coule constamment vers le nord et se détourne enfin vers l'ouest pour entrer dans le gouvernement de Tambof où nous l'avons déjà rencontrée (p. 362). Les autres rivières sont insignifiantes, ainsi que les 6 lacs que nous pourrions mentionner. — Le climat est déjà tempéré et très agréable en éte, bien que les hivers soient encore froids. L'air est serein et salubre.

Le sol, d'une extrême fertilité, se prête sans engrais à l'agriculture : partout on voit de beaux champs de blé, et le seigle, le froment, l'orge, l'avoine viennent en abondance, de manière qu'ils fournissent à l'exportation. En 1802 on a semé 1,861,084 tchetvertes, et on en a récolté 6,002,674; mais en 1808 la récolte s'est élevée jusqu'à plus

(1) Voyez Erdmann, *Reisen im Innern Russlands*, t. I, p. 359.

de 9 millions de tchetvertes. Le chanvre et le lin réussissent parfaitement; le jardinage est en bon état et fournit toutes sortes de légumes. On ne cultive ni le tabac ni le houblon, et les pommes de terre sont encore peu recherchées. L'on a des pommiers, des poiriers, des cerisiers, mais sans leur donner de soins; les forêts et les broussailles offrent des baies sauvages en quantité. Les premières couvrent encore de vastes étendues: la couronne à elle seule possède 748,893 déciatines de bois; cependant, avec l'abus qu'on en fait, le prix du bois doit nécessairement augmenter. Les conifères sont rares dans ces forêts où dominent le hêtre, le bouleau, le chêne et l'aune. On trouve encore des bêtes fauves et une quantité de gibier et de volaille; mais les animaux à fourrure ont disparu. L'éducation des bestiaux, subordonnée aux besoins de l'agriculture, est pourtant considérable; on élève surtout beaucoup de moutons, et dans les haras on entretenait, en 1832, 819 jumens. Les habitans, surtout les Mordouins, élèvent aussi beaucoup d'abeilles; on avait dans la même année 160,672 ruches. La pêche est d'un faible rapport. Le règne minéral donne un peu de fer, de vitriol, de soufre, et des meules.

Dans la population, les Russes sont en grande majorité: des Kosaks, appelés Tcherkesses, se mêlent avec eux. Viennent ensuite les Mordouins, aujourd'hui presque tous chrétiens, au nombre d'environ 15,000 mâles, et près de 9,000 Tatars mâles, de ceux de Kasân, toujours fidèles à l'islamisme. D'après un rapport officiel de 1832 (1), le total serait de 833,863 individus, dont 414,899 mâles, et c'est aussi à-peu-près le nombre indiqué par M. Arsénief (860,000); Hassel le porte bien plus haut, et nous ne croyons pas nous tromper en l'élevant au moins à 900,000, ce qui donne une population relative de 1,167 âmes par m. c. g. Cette proportion est très forte pour la Russie: aussi le rapport officiel dit-il que les terres ayant paru insuffisantes dans les districts de Saransk, de Narovtchatt et de Krassno-Slobodsk, on a transféré 274 paysans mâles de la couronne dans les gouvernemens de Saratof et d'Orenbourg. Nous ne pouvons donner le mouvement de la population grecque, parce que Penza ne forme que depuis peu de temps une éparchie séparée; toutefois le même rapport donne les chiffres suivans pour 1832: naissances 41,955, décès 30,896, ce qui forme encore un grand excédant de population, si tous les décès d'enfans sont régulièrement inscrits.

L'industrie est active dans les campagnes autant que dans les vil-

(1) Voir le *Journal russe du ministère de l'intérieur*, mars 1833, p. 318-21.

les : partout on rencontre des artisans et des ateliers de tout genre. Sans parler de la distillation de l'eau-de-vie, qui pourtant est considérable, car elle produit annuellement environ 2 millions de védros, on file dans les cabanes des paysans le lin et la laine et on les tisse en étoffes grossières. On comptait en 1830 84 fabriques et usines avec 4,496 ouvriers, et 82 en 1832. C'étaient 12 manufactures de draps, 34 tanneries, 7 fabriques de savon, 4 usines de fer, 3 verreries, 6 manufactures de sucre de betteraves, etc. Dans le village d'Ista (district d'Insara) on fabrique des couvertures de laine et des tapis.

A défaut d'un fleuve toujours navigable, le commerce se fait par terre, surtout avec Nijegorod. Des foires annuelles se tiennent à Penza, à Nijni-Lomof et à Saransk. L'exportation consiste en grains, farine, eaux-de-vie, cuirs, savon, cire et miel, potasse, laine, toile à voile, tapis et couvertures, ustensiles et instrumens en bois, etc. En 1832, 175 négocians avaient fait déclaration d'un capital de 1,574,000 roubles.

Pour l'instruction publique Penza appartient à l'arrondissement universitaire de Kasân. Voici quel fut à deux époques l'état des écoles civiles :

en 1824,	8 établ.	38 maîtres et empl.	302 élèves dont	7 filles,
en 1832,	9 —	43 —	665 —	32 —

Quant aux écoles du clergé, elles étaient ainsi qu'il suit :

en 1830,	6 établ.	23 maîtres	1,196 élèves,
en 1831,	5 —	20 —	1,230 —

Mais à ces nombres il faut ajouter encore les écoles mahométanes des Tatars. Il n'y avait d'autre imprimerie que celle de la couronne. En 1832, on a vacciné 9,324 enfans sur 20,564 qui n'avaient pas reçu l'inoculation.

L'éparchie de Penza, fondée en 1799, a été distraite, il n'y a pas long-temps, de Saratof : on y compte 619 églises dont 11 cathédrales, et 6 couvens dont un de femmes. Les metcheths des Tatars sont au nombre de 70, dont 43 de première classe, et desservis par 100 personnes, dont 67 imams et 11 moullahs. Les chamanes, en très petit nombre, ne se trouvent que parmi les Mordouins.

Penza, l'un des 29 gouvernemens de la Grande-Russie, est ordinairement placé sous l'autorité du gouverneur militaire de Nijegorod. L'état du gouvernement a été fixé à 134,523 roubles, et le revenu était en 1808 de 3,336,000 roubles.

Les districts, au nombre de 10, sont les suivans : Penza, Gorodisch,

Mokchansk, Saransk, Insara, Krasno-Slobodsk, Narovtchatt, Kerensk, Nijni-Lomof, et Tchembar.

Penza est située sur une hauteur à l'endroit où la rivière du même nom se réunit à la Soura, à 699 verstes de Moscou et à 1,397 de Pétersbourg, par 53° 11' de lat. et 62° 41' 33" de longitude.

Cette ville, fondée en 1666, est commerçante et le siège d'une industrie active. On y compte 12 églises dont 6 en bois et 2 couvens. La cathédrale est un bâtiment de bonne apparence. Toutes les maisons sont en bois; la population s'élève à 10,758 âmes.

Sans offrir beaucoup d'intérêt, toutes les autres villes de district sont assez considérables; dans leur nombre on distingue surtout Nijni-Lomof, à 103 verstes du chef-lieu, ville de 6,985 habitans et célèbre par sa foire qui se tient chaque année, du 1.er au 16 juillet, près du couvent: on y apporte surtout du cuir, de la fourrure, de la cire, des drogues et des denrées coloniales; et Saransk, à 118 verstes de Penza, ville de 8,750 habitans, avec 1,390 maisons en bois et 20 en pierre. On y trouve onze églises, dont 2 cathédrales, et un couvent de religieux entouré d'une muraille en pierre. Elle est bâtie des deux côtés de la Saranga et près de l'Insar. C'est une petite ville très industrieuse.

42° Gouvernement de Saratof.

Sous Pierre-le-Grand, et jusqu'en 1719, ce gouvernement fut compris dans le grand gouvernement de Kasân; de 1719 à 1780 il était réuni à celui d'Astrakhân; érigé en lieutenance par oukase du 7 novembre 1780 avec 9 districts dont presque tous les chefs-lieux n'étaient encore que des villages, il fut remanié et augmenté en 1782; puis en 1796 on y ajouta encore la lieutenance de Penza. Dans son état actuel il date de 1801.

Ce gouvernement est borné au nord par ceux de Penza et de Simbirsk, à l'est par celui d'Orenbourg, au sud-est et au sud par celui d'Astrakhân, à l'ouest par le pays des Kosaks du Don et par le gouvernement de Tambof. D'après les calculs de Schubert, il a une étendue de 4,292 m. c. g. ou de 208,319 verstes carrées; mais M. Arsénief réduit ce chiffre à 3,620 m. c. g.; nous pencherions davantage pour ce dernier.

La nature du sol est très inégale: au-delà du Volga qui, traversant le gouvernement du nord au sud, le partage en deux portions à-peu-près égales, il forme une immense steppe, dénuée de bois et d'eau

douce et partout ouverte aux vents; en deçà du Volga, il est encore fortement différencié : couvert, au nord, d'un beau terreau noir, il est maigre et pierreux vers le sud. La steppe est plate et monotone, excepté au nord, où l'Obchtchéi-Syrt envoie ses dernières ramifications, collines formées de sable sur une base de terre glaise, jusque sur le Volga. La partie occidentale est, au contraire, généralement ondulée : des montagnes d'ardoise et de calcaire assez élevées au sud accompagnent la rive droite du fleuve jusqu'à Tsaritsyne où il s'en éloigne et prennent différens noms dont M. Erdmann donne l'explication (1). Elles éloignent du Volga le Don qui s'en approche près de Tsaritsyne, et opposent même à la jonction des deux fleuves, déjà entreprise par Pierre-le-Grand, un obstacle qui paraît invincible. Les eaux du gouvernement se partagent entre eux. Le Volga, ainsi que nous l'avons dit, traverse le gouvernement dans toute sa longueur du nord au sud, jusqu'à Sarepta, au-dessous de Tsaritsyne, où il forme un coude en se dirigeant à l'est, et marque la limite entre notre gouvernement et celui d'Astrakhân. Son cours large et changeant met à découvert des bancs de sable et des îles souvent assez étendues. Il reçoit à droite la Terechka et quelques ruisseaux, et à gauche quelques autres ruisseaux dont le principal est le Grand-Irghiz. L'Akhtouba qui, depuis Tsaritsyne, coule parallèlement au Volga, du côté de l'est, en est un faible bras et finit par s'y réunir. En s'éloignant du Volga vers l'ouest, on rencontre successivement l'Ilavlia, la Medvéditza et le Khoper, affluens du Don, qui coulent du sud au nord par notre gouvernement. C'est par la jonction de la Medvéditza avec l'Ilavlia et en creusant un canal de celui-ci au Volga, que les deux grands fleuves auraient été réunis. Les lacs sont assez nombreux dans la partie orientale : au sud-est, vers la frontière d'Astrakhân, on trouve celui d'Ielton. « Singulier aspect ! » dit M. Erdmann (2). « Par la plus grande chaleur l'œil croit voir une mer couverte de glace et de neige, tant est grande l'illusion produite par le sel cristallisé le long du bord et sur toute la surface. » Du côté du nord, le bord s'élève rapidement, au sud l'accès est facile. Le lac est de forme ovale et a 17,000 déciatines de superficie ; son plus grand diamètre est de 17 verstes, son plus petit de 13, et sa circonférence de 47. Sa richesse saline est inépuisable : on en tire

(1) *Reisen im Innern Russlands*. t. I. p. 119.

(2) *Reisen*, etc., t. I. p. 93. Le savant voyageur entre ici dans de grands détails. Voir aussi sa carte.

chaque année 10 millions de ponds de sel. Le lac Gorkoïé-Solenoié, beaucoup plus petit, est un peu plus à l'ouest, dans le même district de Kamouichine; il a son nom du sel amer qui s'y forme auprès du sel de cuisine. On nomme, en outre, le Liman et le Krassnoié Gousinoïé. Au sud-ouest on trouve des eaux minérales. — Le climat est tempéré: la chaleur moyenne est de + 14° R. et le froid moyen de — 4° R. Le plus grand froid est de — 21° $\frac{1}{4}$ et la plus grande chaleur de + 29°. Il règne souvent de violens tourbillons. L'air est sec et salubre.

La steppe, au-delà du Volga, ne peut servir qu'au pâturage, et ce n'est que le long du fleuve qu'on trouve, de ce côté, un peu de culture. En deçà du Volga, au contraire, l'agriculture est pour les habitans la principale ressource, et au nord-ouest la terre est si fertile qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On considère comme mauvaise une récolte qui ne donne que cinq pour un (1). On cultive surtout du seigle, puis du froment, de l'avoine, du millet, du blé sarrasin et des pois. Les semailles ont été en 1802 de 1,330,273 tchetvertes, en 1803 de 1,258,287, en 1804 de 2,237,806; la récolte a été en 1802 de 3,449,928 tchetvertes, en 1803 de 4,624,010, en 1804 de 7,752,251, et en 1808 de 6,320,014. Dans chacune de ces années, il est resté un fort excédant sur la consommation. On cultive, de plus, le lin et le chanvre; les colons étrangers ont aussi introduit la culture du tabac, du houblon et de la garance. On a des melons, des arbouses, des arbres fruitiers et même des vignes (près de Sarepta) et des mûriers (à Saratof et sur l'Akhtouba). Quoique la couronne possède dans ce gouvernement 418,541 déciatines de forêts et qu'on trouve, entre le Khoper et la Soura, un bois de chênes de 30,000 déciatines, ces forêts ne suffisent pourtant pas à la consommation générale: elles sont surtout au nord-ouest et se composent de chênes, de peupliers, d'érables et de pins. L'éducation des bestiaux est importante: pour améliorer la race des moutons, dont la laine est grossière, on entretient dans les bergeries des mérinos. Les Tatars élèvent des abeilles; le gibier est encore abondant au nord-ouest, et la pêche du Volga fournit non-seulement à la consommation intérieure, mais encore à un commerce très productif. Le règne minéral fournit surtout du sel, puis des meules et un peu de fer.

(1) Voyez la *Notice géogr. et statist. sur le gouv. de Saratof*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 154.

La population se compose de Russes, de colons étrangers, de Tatars, de Kosaks, de Mordouins, de Tchouvaches, de Mechtchériaks et de Bohémiens. La grande majorité des Russes sont de ceux de la Grande-Russie; cependant il y a beaucoup de Petits-Russes dans les districts d'Atkarsk, de Balachof, de Kamouichine et de Tsaritsyne. Les colonies étrangères, établies le long du Volga, en vertu du manifeste impérial du 22 juillet 1763, par des Allemands, des Suisses, des Français et des Suédois, avaient pour noyau 10,000 hommes qui, en 1811, s'étaient accrus jusqu'à 55,000. On les reçut d'abord dans 16 grandes casernes près de Saratof; puis on leur distribua des demeures, des champs, des prairies, des bois, des ustensiles, des bêtes à trait; on les laissa libres de tout impôt pendant 10 ans, et on leur fit long-temps des distributions de provisions. Ils construisirent 104 villages dont aujourd'hui il ne reste que 102 et auxquels, suivant l'origine des colons, ils donnèrent les noms de Zurich, Glaris, Lucerne Unterwalden, Brockhausen, Ernestiendorf, Boireau, Soonova, Kamenka, etc. La plupart sont sur la rive droite du Volga, sur la Medvéditsa et l'Ilavlia, et 60 seulement sur la rive gauche, sur le Karaman et le Iérouslân. Chaque colonie est de 25 à 150 maisons en charpente, plus une église. La principale de toutes est celle des frères moraves sur la Sarpa, appelée Sarepta. (1) Tous les colons sont libres de leur personne et ont leur propre juridiction. Les Tatars dont, en 1796, il restait 26,340, habitent les districts de Pétrof et de Kouznetsk, sur les bords de la Soura et de l'Ouça. Les Kosaks, qui se sont détachés de ceux du Don en 1764, demeurent dans le bourg de Doubofki, au-dessus de Tsaritsyne. Les Mordouins et les Tchouvaches ne sont établis que dans le district de Kouznetsk, dans le voisinage des forêts, et s'occupent pour la plupart de la fabrication de différens objets en bois, de la chasse et de l'éducation des abeilles. Les Mechtchériaks habitent le district de Serdobsk et forment sur le Khoper la population de deux grands villages; enfin les Bohémiens qui occupent dans la ville de Pétrofsk une rue à laquelle ils ont donné leur nom, s'occupent de préférence du commerce des chevaux. Le total de la population était en 1796 de 959,690 âmes; d'après la révision de 1811 elle est de plus de 500,000 mâles, en sorte que le chiffre de M. Arsénief, *1,100,000*, nous paraît devoir être adopté. Divisé par 3,620, il donne une po-

(1) Voyez Falk, *Beytræge zur topographischen Kenntniss des russ. Reichs*, t. I, p. 110 *sqq.*, et Erdmann. append. n° v du t. II des *Voyages*, etc., p. 282-288.

pulation relative de 303 âmes par m. c. g.; les moyens de vérification nous manquent: l'éparchie grecque est de date récente et n'embrasse pas toute la population. Voici quel y était, en 1830, le mouvement de la population :

64,256 naiss. 43,688 décès et 11,080 mariages.

Mais nous regardons ces chiffres comme suspects.

Quoique surtout adonnés à l'agriculture, les habitans ne négligent pas pour cela l'industrie; le gouvernement a même fait sous ce rapport d'immenses progrès dans ces derniers temps. L'industrie manufacturière était encore presque nulle en 1808; en 1830, elle occupait 2,089 ouvriers dans 188 fabriques, dont les principales sont les tanneries, les tuileries, les manufactures de tabac, etc.; sur la rive de l'Akhtouba on a établi une filature de soie, et il existait aussi une manufacture de drap. Les colons tissent de la toile, des bas, des bonnets, des draps; ils font de la poterie et préparent le cuir. Les distilleries d'eau-de-vie sont nombreuses et l'on prépare enfin beaucoup de suif et de potasse.

Le gouvernement est favorablement situé pour le commerce: par le Don, il est en rapport avec la mer d'Asof, et le Volga le met en communication avec la mer Caspienne et avec Nijni-Novgorod. Les Tatars font un commerce considérable de peaux et notamment de ces peaux d'agneaux qui servent de fourrures. Les Kalmuks amènent une quantité de chevaux, mais qui, à cause de leur faiblesse et de leur excessive vélocité, ne sont bons ni pour le trait, ni pour la cavalerie. Un capital de 11,175,000 r. a été accusé par 5,058 marchands, qui font surtout des affaires en grains, sel, poissons, caviar, bétail, tabac, melons et pastèques.

Pour l'instruction publique, Saratof dépend de l'arrondissement universitaire de Kasân. Les écoles civiles étaient ainsi qu'il suit :

En 1824, 6 établ.	19 maîtres et empl.	281 élèves mâles.	
En 1832, 9 —	40 —	1,005 —	

C'est un progrès sensible. Du reste les écoles tatares et celles des colons allemands et autres ne sont pas comprises dans ces nombres, pas plus que celles du clergé russe, dont voici l'état:

En 1830, 7 établ.	22 maîtres et	1,342 élèves.
En 1831, 7 —	34 —	1,435 —

Il n'y avait en 1830 d'autre imprimerie ou lithographie que celle du gouvernement.

ıutrefois compris dans l'éparchie de Penza, le gouvernement de atof forme maintenant à lui seul un diocèse de 3ᵉ ou de 4ᵉ classe. grande majorité des habitans en relèvent, et l'on y comptait, en io, 596 églises dont 10 cathédrales, et 3 couve·s de religieux. ıucoup de Russes font partie de la secte des raskolniks. Les ma-nétans ont 124 metchetbs dont 82 de 1ʳᵉ classe, desservis par 150 sonnes dont 69 imams et 45 moullahs. Jusqu'en 1834, Saratof it le siège d'un consistoire protestant qu'on a réuni depuis à celui Saint-Pétersbourg; 73 colonies sont habitées par des luthériens lęs réformés. Les frères moraves de Sarepta ont leur synode cial.

Le gouvernement est administré suivant la règle générale, à cela s que les colons sont placés sous l'autorité d'une chancellerie par-ılière appelée comptoir. Son état actuel ne nous est pas connu; son enu fut, en 1808, de 4,0-4,000 roubles.

Les districts, au nombre de 10, sont les suivans : Saratof, Volsk, valynsk, Kouznetsk, Petrofsk, Serdobsk, Balachof, Atkarsk, Ka-michine et Tsaritsyne.

SARATOF, sur la rive droite du Volga, à 898 verstes de Moscou et 596 de Pétersbourg, par 51° 31' 24" de lat. et 63° 44' 15" de g., est situé dans une vallée aride et dénuée de forêts, entre le ive et des montagnes formées de calcaire assez élevées. La ville, isée en haute et en basse, n'est ni belle ni régulière; bâtie en)1 de l'autre côté du Volga sur la Saratofka, et transférée sur son placement actuel en 1665, elle a souvent été consumée depuis ·des incendies : celui de 1811 a mis en cendres plus de 1700 mai-s dans l'espace de six heures. A en croire les rapports officiels, atof aurait 35.654 habitans, nombre qui nous paraît exagéré, ›ique la population croissante des colonies ait réagi sur celle du :f-lieu où se trouve établi leur comptoir ou direction et qu'il en soit ulté un commerce assez actif. La plupart des maisons sont en bois, is on en voit aussi de très belles en pierre, ainsi que 6 églises, 2 ıvens, et le gostinoï-dvor. Près du gymnase, ouvert il y a environ ans, se trouve un jardin botanique avec des serres que M. Evers m a vues dans un bon état d'entretien. Le district de Saratof ren ne des colonies allemandes et autres. Il en est de même du dis t de Volsk. Le chef-lieu, dont le nom s'écrit aussi VOLGSK, du ga, sur la rive droite duquel cette jolie petite ville est bâtie au l d'une montagne de calcaire très élevée, est situé à 137 verstes iaratof, en remontant le fleuve, et habitée par des marchands et

ches et qui font un commerce considérable. L'un d'eux avait conçu le projet de fonder dans sa ville natale un institut scientifique et littéraire sur un vaste plan; mais ce projet n'a reçu qu'un commencement d'exécution : le *propylée* de Volsk pour lequel on avait appelé des savans et des artistes distingués ne fut pas sitôt ouvert que ses ressources se montrèrent insuffisantes et qu'il fallut le fermer. Le gastinoï-dvor est bien bâti, et cette ville qui en 1780 n'était encore qu'un village, compte maintenant 11,000 habitans. Le chef-lieu du district le plus méridional, Tsaritsyne, sur la rive droite du Volga à l'endroit où il reçoit la Tsaritsa, et à 365 verstes de Saratof, est une ville d'environ 5,000 âmes, très commerçante, fortifiée et ayant constamment une garnison. De là s'étend au nord-ouest et jusqu'au fort de Donskaïa sur le Don, la ligne militaire, aujourd'hui en ruines, mais qui fût établie en 1717 pour défendre la Russie contre les incursions des nomades et des montagnards du sud. Dans le voisinage de la ville jaillissent des sources minérales. En descendant le Volga jusqu'à la Sarpa, sur la limite du gouvernement, on arrive à la colonie de *Sarepta*, jolie petite ville fondée par les frères moraves en 1765, et où règnent l'aisance et la propreté. Toutes les rues, ornées de peupliers, aboutissent à un vaste marché dont la fontaine distribue l'eau à tous les ménages. Le rapport officiel dans l'*Almanach de Saint-Pétersbourg pour* 1835 lui donne, mais par erreur, 417 habitans : on y compte près de 500 familles et plus de 3,000 âmes. Les frères moraves voulurent d'abord se livrer à l'agriculture, mais au milieu d'une steppe aride, ce projet ne put être exécuté ; maintenant ils ont de petites fabriques d'étoffes de toiles et autres, de tabac, de chandelles, de liqueurs, etc., et font le commerce avec les Kalmuks. Le poète Izmaïlof a donné sur les mœurs des colons des détails intéressans (1). Enfin nous ferons encore mention des *kourganes*, ou de cette multitude de petites collines qu'on trouve disséminées dans la steppe et que l'on regarde comme des tombeaux tatars provenant des temps de l'Orde d'or. (2)

43° Gouvernement d'Astrakhan.

Il formait la majeure partie de ce khanat d'Astrakhân auquel le démembrement de l'Orde d'or avait donné naissance et qui fut con-

(1) Voyez Kaffka, *Nordisches Archiv vom Iahre* 1803, t. III, p. 1 *sqq*.
(2) Voyez Erdmann, *Reisen im Innern Russlands*, t. I, p. 109.

quis en 1554 par Iván IV Vassiliévitch. Sous Pierre-le-Grand il fit partie d'abord du grand gouvernement de Kasán dont il fut détaché en 1719 avec Simbirsk, Saratof, Penza et la province de Caucase. Cet autre grand gouvernement perdit Simbirsk en 1727, Saratof et Penza en 1781, et la terre caucasienne en 1785. Cependant en 1796 cette dernière fut de nouveau réunie à Astrakhân qui ne reçut son organisation actuelle qu'en 1801. Un peu plus tard le district des Kosaks de l'Oural y fut annexé.

Le gouvernement est borné au nord par celui de Saratof, à l'est par celui d'Orenbourg, au sud par la mer Caspienne, au sud-ouest par la province de Caucase, et à l'ouest par le pays des Kosaks du Don. On varie beaucoup sur l'étendue du gouvernement d'Astrakhân : tandis que Wichmann ne lui donne que 3,142 m. c. g. d'étendue, M. Arsénief porte ce nombre jusqu'à 4,600; le calcul fait sur la carte de M. Lapie a produit 3,899 m. c. g. et ce résultat est d'accord à-peu-près avec les données positives que nous trouvons dans une notice statistique insérée dans le *Journal russe du Ministère de l'intérieur* (février 1833 p. 137-158). D'après cette notice le gouvernement renferme :

En habitations avec dépendances pour pâturages		6,108	déciatines.
En terres labourées		21,787	—
En prairies		238,643	—
En forêts	de la couronne	27,895	—
	de particuliers	19,964	—
En steppes occupées par les Kalmuks et les Kirghises		19,152,936	—
En routes, fleuves et marais		31,477	—
	Total	19,498,810	—

qui font 187,488 verstes carrées ou 3,826 m. c. g.

Le sol est partout limoneux et salin, peu favorable à la culture et presque abandonné. Le Volga, qui traverse le gouvernement du nord-ouest au sud-est, le divise en deux immenses steppes très basses, dont l'une, à l'occident, appelée steppe d'Astrakhân, est tout-à-fait plate, et l'autre, à l'orient, appelée steppe ouralienne, est coupée du nord au sud par les montagnes de sable appelées Naryne (sable) par les Kalmuks et Rynpeski (sables de Ryn) par les Russes. La nature saline et l'aspect de cette steppe argileuse, basse et entre-

mêlée à sa surface de coquillages abondans a fait penser à Pallas que la mer Caspienne l'avait autrefois couverte. « Cette multitude de coquillages, dit-il, dispersés sur *tous* les steppes du Iaïk, du pays des Kalmuks et du Volga, et qui sont absolument les mêmes que ceux que l'on trouve vers la mer Caspienne, sans avoir cependant la moindre ressemblance avec ceux des deux fleuves; cette uniformité de terrain dans les steppes qui, à l'exception des endroits couverts de sable mouvant, n'est partout qu'un sable lié avec le limon de la mer ou bien une glaise jaune sans le moindre gazon, ou la moindre couche de minerai, jusqu'à un lit d'argile qui perce à une certaine profondeur; la nature saline du sol qui provient en plus grande partie d'un sel marin et qui est générale; ces innombrables fonds salins, la coupe et la forme de ces immenses déserts; tous ces objets enfin sont des témoignages incontestables que cette étendue de pays a été autrefois couverte par la mer Caspienne. Quoiqu'il y ait des siècles incalculables que les eaux se sont écoulées de ces contrées, ces plaines ne sont pas encore couvertes de terre végétale ni de gazon et n'ont encore produit ni bois ni buissons » (1). Les montagnes dont nous avons parlé et qui se divisent en Bogda, Tchaptchaki et Arzagar, se détachent de l'Oural ou de l'Obchtchei-Syrt. Le Bogda (le saint) est au nord, à 60 verstes de la petite ville de Vladimirofka: sur une base de calcaire et de grès s'élève un cône de sable et d'argile haut de 400 à 500 pieds, isolé, tout nu ou seulement couvert de maigres broussailles (2). Non loin de sa base est le lac salin de Baskountchatsk, large de 9 verstes et long de 6 : il fournit près de 10,000 pouds de sel par an; le fond de ce lac, peu profond, est formé de sable couvert de cristallisations ainsi que tout le bord qui semblerait garni d'une couche de neige. M. Erdmann nomme, en outre, beaucoup de lacs d'une moindre étendue dont 126 salans : en se desséchant en été ils laissent à découvert une croûte de sel dont on tire parti pour le commerce. Le seul grand fleuve du gouvernement est le Volga : après avoir formé, depuis Sarepta, sa limite du côté de Saratof, il y entre au-dessus de Tchernoï Iar (bord noir; beaucoup d'endroits portent ici l'épithète de *Iar* qui signifie bord, rive), se divise en plusieurs bras, forme ainsi une multitude d'îles qui sont submergées dans les hautes eaux, et se décharge par 72 bras, formant un immense delta de 120 verstes d'étendue, dans la mer Cas-

(1) Pallas, *Voyages*, t. V, p. 187-194.

(2) Voyez les *Voyages* d'Erdmann, t. I, p. 113-119.

pienne, au-dessous de la ville d'Astrakhân. Celui qui sert le plus à la navigation s'appelle Iarkofsk et coule à l'ouest. Peu après l'entrée du Volga dans le gouvernement, l'Akhtouba s'en détache pour en suivre latéralement le cours, y rentrer, s'en éloigner de nouveau et enfin déboucher dans la même mer. D'autres bras du Volga d'un cours moins long sont le Bogda, le Koutoum, le Bousân, etc. La Sarpa qui prend sa source dans les collines de sable entre le Don et le Volga auxquelles aboutissent les hauteurs riveraines de ce dernier fleuve, arrose la partie occidentale du gouvernement et, coulant du sud au nord, entre dans celui de Saratof où elle se joint au Volga. Enfin le Manytch et la Kouma forment la frontière du côté de la province de Caucase, comme le petit Ousen la décrit du côté des Kosaks de l'Oural.—Le climat est assez doux et quoique les hivers soient encore rigoureux, les grands froids ont bien moins de durée : la débâcle du Volga arrive déjà à la fin de février. La chaleur monte aisément en été à + 30° R. et au-delà, mais en hiver il n'est pas rare que le thermomètre marque 20°; en 1826 il est descendu à 27° et en 1830 à 29. Un vent du sud desséchant règne pendant les chaleurs, et néanmoins les nuits sont le plus souvent fraîches dans cette saison. Les sauterelles et les *bourans* ou tourbillons, quelquefois d'une violence telle qu'ils emportent la toiture des maisons et des cabanes entières, sont les principaux fléaux de cette contrée. Le limon des lacs desséchés donne lieu à diverses maladies chroniques; mais, en somme, l'air n'est pas insalubre.

Le sol est généralement contraire à l'agriculture, et l'absence des pluies en été, jointe aux fréquentes inondations, achève de la rendre impossible, si ce n'est le long du Volga et de la Kouma où l'on cultive un peu de seigle et des légumes. Mais la récolte est, en général, d'un produit insignifiant, et le blé nécessaire à la consommation s'achète dans les gouvernemens voisins. En 1808, on n'a eu en tout que 11,094 tchetvertes. En revanche, le jardinage est en bon état et comprend même les productions des pays chauds : outre les melons, les arbouses et les fruits ordinaires, il fournit des pêches, des abricots, des figues et ces raisins d'Astrakhân qu'on fait gonfler à force d'irrigations et qui figurent partout dans l'empire sur les tables des riches. On les transporte dans des barriques dont on remplit tous les vides avec du millet. Fort bons à manger, ces raisins donnent un mauvais vin et ne tombent guère sous le pressoir. Les forêts, proprement dites, sont presque inconnues dans le gouvernement; le long du Volga, dans les districts de Iénotaïefs et de

Tchernoï-Iar croissent des arbustes, des saules, et seulement sur les confins de Saratof on rencontre des chênes, des ormes, etc. On brûle les broussailles et la fiente séchée du bétail. Ce dernier forme avec les chevaux la principale richesse de la population, nomade ou à demeure fixe : leur entretien exige peu de soins, on les laisse courir librement même en hiver et pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Les chevaux sont de la belle race kalmuque; on en entretient une grande quantité : les Kosaks en possèdent de 100 à 500, les Kalmuks et les Nogaï même jusqu'à mille. Les peuples nomades ont en outre beaucoup de chameaux à deux bosses et une quantité de chèvres et de moutons à grosse queue; les habitans sédentaires ont plus de bêtes à cornes, beaucoup de cochons, une grande quantité de moutons et beaucoup de volaille. Les Tatars élèvent des abeilles. Parmi les animaux propres à ce gouvernement nous nommerons les *saïgaks*, les chèvres sauvages, les *tarpanes* ou chevaux sauvages, les kouslans et les lièvres terriers; on rencontre de plus des sangliers et des *korsaks* ou renards des steppes. Çà et là on trouve aussi des bêtes venimeuses, par exemple, une grande vipère au ventre jaune, des araignées appellées *boukharkho*, et des tarentules, des scorpions, etc. La chasse est presque nulle, mais la pêche forme l'une des principales branches de revenu : elle se fait en grand sur le Volga, sur l'Oural, le long de la mer Caspienne, et même à l'embouchure de quelques fleuves qui ne touchent pas au territoire russe et où des habitans d'Astrakhân prennent à ferme la pêche. On prend l'esturgeon, le sterlet, la sévrouga, la bélouga, la carpe, le saumon, le brochet, la truite saumonnée, etc. etc. Sur différens points de la côte il se forme alors des établissemens particuliers de 50, 100 et jusqu'à 120 hommes : depuis 1803, chacun peut prendre part à la pêche du Volga qui formait auparavant un monopole des bourgeois d'Astrakhân; celle de l'Oural est réservée aux Kosaks appelés du nom de ce fleuve, et il ne leur est imposé qu'une légère redevance envers la couronne. Cette exploitation, dans laquelle on ne recherche guère que les grands poissons, est curieuse à connaître avec ses procédés et ses différentes opérations : les uns prennent le poisson, les autres le salent, d'autres encore préparent le caviar et la *viasiga*, membrane de la colonne vertébrale qu'on pulvérise pour servir à faire des soupes et des sauces; enfin d'autres préparent la colle de poisson. En 1815, la pêche a été faite au moyen de 1,847 canots et l'on a pris 1,694 esturgeons, 893,392 sévrougas, 9,199 ichtyocolles, tous poissons de la même famille; plus de 400,000 carpes et 57,537

phoques; de plus, on a préparé 26,342 pouds de caviar, 1,327 pouds de viasiga, et 1,101 pouds de colle de poisson. La pêche seule des esturgeons rapporte près de 2 millions de roubles; mais les frais sont aussi très considérables (1). Le règne minéral n'offre guère que de la chaux, de la terre glaise, du salpêtre et du sel, mais de ce dernier une quantité prodigieuse. Il se trouve comme sel gemme dans les montagnes, et comme sel cristallisé, parfaitement propre à entrer dans la consommation, dans les lacs salans. On en a recueilli, en 1826, 1,602,988 pouds; en 1827 1,014,702 pouds, et en 1822 seulement 120,427 pouds. Cette énorme différence provient des pluies qui ont régné pendant la dernière année et qui ont empêché que le sel cristallisât sur le fond desséché des lacs.

Quoique le gouvernement d'Astrakhân soit moins peuplé que tous les autres, aucun n'offre une diversité de population aussi remarquable, car on y trouve des Russes et des Kosaks, des Tchouvaches et des Tchérémisses, des Arméniens, des Géorgiens, des Grecs, des Tatars, des Turcomans de Khiva, des Persans, des Indous, des Kalmuks, des Kirghises-Kaïssaks, des Kicilbaches, etc., et les Russes, qui y sont venus des gouvernemens de l'intérieur, appartiennent à la nuance des Grands-Russes et à celle des Petits-Russes : ils composent le clergé, la noblesse et les employés, la classe des marchands, celle des bourgeois ; les gens de service et les paysans serfs sont également de cette nation. Les Kosaks forment un corps particulier (Kosaks d'Astrakhân) ayant leur propre atamân et occupant des stanitzes qui, d'Astrakhân à Saratof, occupent environ 750 verstes d'étendue : ils comptent 5,714 mâles et 5,607 individus du sexe féminin, en tout 11,321 âmes, sans compter les Kosaks de l'Oural dont il sera parlé dans la description du gouvernement d'Orenbourg et dont une partie habite le district de Krassno-Iar. Les Persans peuvent s'élever à 500 âmes, mais ils vont et viennent continuellement. Les Arméniens originaires de la Grande-Arménie, et qui s'appellent eux-mêmes *Haïkanes*, ne dépassent pas 300 âmes des deux sexes; les Géorgiens, les Grecs, les Boukhares, les Turcomans de Khiva et les Troukhmènes sont encore moins nombreux. Les Indous, divisés entre eux, sont pauvres et délaissés. Les Tatars d'Astrakhân, assez semblables à ceux de Kasân, paraissent issus des Nogaïs et sont ou sédentaires ou nomades : les premiers con-

(1) Voyez sur cette matière Pallas, *Voyages*. t. I, p. 204 *sqq*. Erdmann, t. I, p. 189-198, et Hassel, *Géographie de la Russie d'Asie*, p. 300 *sqq*.

sidérablement réduits (car des 25,000 familles qu'ils formaient au temps de la conquête il ne reste plus aujourd'hui que 8,983 individus des deux sexes), reçoivent différens noms : les Tatars de Boukhara, de Ghilane et d'Agrychân sont ainsi appelés des quartiers qu'ils habitent dans la ville d'Astrakhân ; les Tatars *iourtofskié* occupent près de la même ville des slobodes et divers villages dans le district; les Tatars d'Iémek (*Iémechniyé*), ou d'économie, dont les ancêtres avaient été amenés comme prisonniers de guerre, vivent dans les terres et servent chez les mourzas et les chefs de *tabounes* (écuries) comme journaliers et hommes de peine. Sept cent quarante-sept Tatars de Kasân, des deux sexes, émigrés de leurs sièges primitifs, sont établis à Astrakhân et dans son district. A ces Tatars, il faut ajouter ceux de Koundorof, nomades ou au moins exclusivement adonnés à l'éducation des bestiaux et changeant d'habitation en été et en hiver; on en compte en tout 7,588 des deux sexes. Ils sont Nogaï et se soumirent, en 1715, à Pierre-le-Grand. Les Kalmuks, sans lesquels les immenses steppes du Volga seraient désertes, sont des Mongols en tout semblables aux Bouriates du gouvernement d'Irkoutsk. Originaires de la Tsoungarie, c'est aux Turcs leurs voisins qu'il ont dû le nom de Kalmuks; car eux-mêmes se donnent celui de *Oelœt*, suivant M. Klaproth, ou celui d'*Oïratt* suivant le P. Hyacinthe, auteur d'un *Coup-d'œil historique* en langue russe sur ce peuple (1); M. Erdmann assure que tous les Kalmuks établis en Russie s'appellent *Derben Oret*, c'est-à-dire les quatre peuples unis. Les Kalmuks occupent le long de la Sarpa, sur le Manytch, sur la Kouma et entre ces rivières, dans le gouvernement qui nous occupe et dans la partie septentrionale de la province de Caucase, 10,337,728 déciatines de terrain. Ils appartiennent à trois grandes divisions ou ordes appelées Törgoout, Derbett et Khochoout: la première des trois est la plus considérable et se subdivise en 6 *oulousses*, la seconde en a 2 et la troisième seulement 1. De ces 9 oulousses, 7 seulement paraissent appartenir à notre gouvernement, et sur ce nombre, 5 dépendent de leurs chefs ou *noiones* (en russe *vladéletz*) et 2 de la couronne : celle-ci se fait représenter par le pre-

(1) *Istoritcheskoïé obozrènié Oïratof ili Kalmykof s' xv véka do nastoiastchavo vremeni, sotch. O. Iakinfa*, dans le *Journal du ministère de l'intérieur*, mars, avril et mai 1833. — Erdmann, *Schilderung des gegenwærtigen Zustands der Kalmyken*, dans ses Voyages, t. II, p. 330-331. — Néfédief, *Podrobnyia Svèdeniya o volskikh Kalmykakh*, dans le *Journal du ministère de l'int.*, mai 1834, et cahiers suivans.

mier *pristaf* sous les ordres duquel sont placés les pristafs des oulousses. On peut voir dans le livre de M. Erdmann la constitution qui fut accordée à ce peuple par les empereurs Paul et Alexandre : leur justice particulière, appelée *sargo*, fut alors rétablie. On distingue parmi eux deux classes, celle des os blancs *(tsagane iaçane)* et celle des os noirs. On appelle *os noirs* la masse du peuple, et *os blancs* les princes *(noiones)*, les nobles *(zaïsang)* et le clergé auquel appartiennent les *lama* et les *ghiloines*. A l'exception d'un petit nombre qui sont mahométans, ils professent tous le dalaï-lamisme. Le gouvernement russe ne leur impose d'autre obligation que celle de défendre les frontières de l'empire du côté de l'Asie (1). Les Kirghiz-Kaïssaks, sont la branche la plus occidentale du peuple turc des Kirghises, qui paraît avoir reçu un alliage mongol. Ils formaient sans doute une grande nation avant de se diviser en trois ordes séparées, la grande, la moyenne et la petite, qui elles-mêmes ne sont plus unies entre elles et obéissent soit à la Chine, soit à la Russie, soit à des khans indépendans. C'est surtout de la petite orde qui, en dépit de son nom, est la plus nombreuse des trois, que nous avons à nous occuper ici : elle se compose, dit-on, d'environ 10,000 kibitkes, chacune de 10 hommes, et forment un certain nombre d'oulousses. Depuis 1733, ces tribus sont soumises à la Russie, mais sans qu'il soit possible au gouvernement de compter encore sur elles. Son *pristaf* dirige de ses conseils le khan ou sulthan qui les régit encore; mais aucun tribut ne leur est imposé. Ils sont tous mahométans (2). Quant à l'ensemble de la population du gouvernement, il est difficile d'en déterminer le chiffre, à moins d'en retrancher les nomades qu'on ne peut soumettre à aucun recensement. M. Arséniеf évalue le total à 250,000 âmes. La notice russe déjà citée (3) les porte à 313,128, mais elle ajoute qu'en retranchant tous les nomades il ne resterait plus que 39,610 âmes, dont 20,098 seulement paient l'impôt. A la révision de 1811 ont été inscrits 9,301 paysans de la couronne, 4,076 paysans de particuliers, 1,733 marchands, 4,179 bourgeois et

(1) Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter sur les Kalmuks : Müller, *Sammlung*, etc. t. VII, p. 47. Busse, *Journal von Russland*, 3ᵉ année, t. II, p. 22. Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. II, p. 155, t. XVI, p. 159. Kaffka, *Nordisches Archiv*, t. IV. p. 149.

(2) Voir Oldekop, *St. Petersburgische Zeitschrift*, t. IV, p. 151, et l'ouvrage de M. Alexis Lefchine, *Opiçanié Kirghiz-Kasatchikh ili Kirghiz-Kaïssatskikh orde i stépei*, Pétersb., 1832, 3 vol. in-8°.

(3) *Journal du ministère de l'intérieur*, février 1833, p. 146.

7,127 raznotchintsi. Ces nombres sont minimes; mais en adoptant même le total le plus élevé, on ne trouve que 82 individus par m. c. g. Le mouvement de la population dans l'éparchie a été, en 1830, comme suit : 759 mariages, 3,380 naissances, 3,825 décès; excédant des décès 445. L'état des établissemens n'est pas connu; mais outre le chef-lieu et 3 villes de district, il n'y a plus que les villages le long du Volga.

L'industrie manufacturière est encore presque nulle et n'occupait en 1830 que 289 ouvriers dans 46 fabriques; en 1828, il y avait 58 fabriques dont 5 de soieries; leurs principaux produits sont les cotonnades, le cuir et le savon.

Le commerce, consistant en poissons, en caviar, en fruits, en peaux et cuirs, en suif et en salpêtre, est surtout entre les mains des Arméniens.

Pour l'instruction publique ce gouvernement dépend de l'arrondissement universitaire de Kharkof. L'état des écoles civiles y était, à différentes époques, ainsi qu'il suit:

En 1808, 3 établ.	maîtres et empl.		138 élèves.
En 1824, 4 —	22	—	295 élèves.
En 1832, 5 —	24	—	354 élèves dont 23 filles.

Les écoles de l'éparchie étaient ainsi qu'il suit :

En 1830, 4 établ.	20 maîtres	329 élèves.
En 1831, 4 —	17 —	266 élèves.

Il y avait 2 typographies, celle de la couronne comprise.

L'éparchie instituée en 1607 embrasse aussi la province de Caucase; on la range dans la 2e classe et le titulaire a le rang d'archevêque. Les raskolniks habitent en grand nombre au milieu des orthodoxes qui n'ont dans ce gouvernement que 42 églises. Les musulmans ont 74 metcheths dont 53 de première classe, desservis par 52 personnes. Les Indous sont restés fidèles au brahmanisme ; les Kizilbaches sont, dit-on, ghèbres ou adorateurs du feu, et les Kalmuks bouddhistes ou sectateurs du Dalaï-Lama.

Astrakhân est le siège d'un gouverneur militaire comme d'un gouverneur civil ; en 1808, le revenu du gouvernement n'était encore que de 960,000 roubles. Ses armoiries consistent en une épée nue placée horizontalement sous une couronne impériale dans un champ bleu.

Les districts, au nombre de 4, sont ceux d'Astrakhân, de Krassnoï-Iar, de Iénotaïefsk et de Tchernoï-Iar.

Astrakhan, sur la rive gauche du Volga, à la distance de 50 verstes de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne, est à 1,402 verstes de Moscou et à 2,100 de Pétersbourg, par 46° 20' 53" de lat. et 65° 46' de longitude. Le terrain sur lequel la ville proprement dite est bâtie est assez élevé et à l'abri des inondations; mais il s'aplatit rapidement, et au pied des collines les terres sont basses et coupées de marais. Ce terrain s'étend entre le Volga et deux de ses bras, la Tsareva et le Koutoum; un canal creusé de ce dernier au grand Volga traverse toute la ville et facilite le transport des marchandises. Les parties dont se compose Astrakhân sont, d'abord le *Kreml* et le *béloï-gorod* (ville blanche), entre le Koutoum, le canal et le grand Volga: dans ces deux quartiers, situés au haut d'une colline, les bâtimens sont en pierre; le mur dont ils étaient ceints tombe en ruines et disparaît de jour en jour. Autour de ce noyau s'étendent ensuite 16 slobodes dont presque toutes les maisons sont en bois et qui forment la plus grande partie d'Astrakhân : les principales sont celle des Tatars et la nouvelle slobode des Arméniens, au-dessous du canal, et au-dessus, dans l'angle qu'il forme avec le Koutoum, la vieille slobode des Arméniens. La cathédrale Ouspenski, vaste édifice carré surmonté de 5 coupoles, dont celle du milieu seule laisse arriver la lumière, le couvent de la Trinité et la demeure de l'archevêque sont dans le Kreml; dans la ville blanche se trouvent les gastinoï-dvor ou bazars russe, arménien, indien, tatar, persan, ainsi que le gymnase et les bâtimens où siègent les autorités civiles. Les grecs orthodoxes ont 25 églises et 2 couvens, les arméniens ont 2 églises, les catholiques ont un couvent avec une église, les luthériens ont un temple, les musulmans 15 metcheths, et les Indous une petite pagode. On compte en tout à Astrakhân 4000 maisons et 30,770 habitans.

Son port est le premier de la mer Caspienne. Cette ville, où se concentre toute l'industrie du gouvernement, est encore plus animée par la pêche qui se fait sur le Volga et par le commerce, aujourd'hui un peu moins actif avec l'Orient, dont elle est l'entrepôt. Toutes les nations semblent s'y être donné rendez-vous. On exporte soit par la mer Caspienne, soit sur la route de Mozdok, du cuir, de la toile, des étoffes de laine et d'autres objets manufacturés; et l'on reçoit en échange, surtout de la Perse, des étoffes en soie, brochées en or, des soieries et cotonnades, de la soie écrue, du riz, des drogues médicinales, etc. La valeur totale des importations a été en 1828 de 1,557,072 r., et en 1831 de 2,210,583; celle des exporta-

tions en 1828 de 3,477,465 r., et en 1831 de 2,235,514. En été, près de 200 navires couvrent ici le Volga, sans parler de plusieurs milliers de bateaux pêcheurs. Cependant, malgré cette activité, Astrakhân n'est pas une belle ville ; car les maisons ont peu d'apparence et les rues manquent de pavé régulier : une boue affreuse y règne une partie de l'année. La société y offre peu de ressources et peu d'agrément. Cependant le gymnase est en bon état : il possède une collection d'instrumens de mathématiques et de physique, une bibliothèque et un jardin botanique. Le séminaire ecclésiastique, divisé en 10 classes, possède une bibliothèque de 4,000 volumes. Des jardins et des vignobles entourent la ville. (1)

Nous n'examinerons pas ici si le nom d'Astrakhân se rapporte aux *Ascuracani* de Ptolémée, ou s'il ne doit pas plutôt être dérivé de l'Adchotarkhan ou Haidji-Terkhan des Orientaux. La ville, fondée d'abord à 10 verstes de là, en remontant le Volga, paraît avoir eu déjà un commerce considérable, lorsque Timour la détruisit en 1395. Rebâtie ensuite à son emplacement actuel, elle devint la résidence d'un khan qui s'était rendu indépendant de l'Orde d'or, et en 1475 le Vénitien Ambroise Contareni y trouva déjà un commerce florissant. En 1554, elle fut prise par Ivân IV Vassiliévitch et en partie reconstruite ; mais ce fut sous le règne de Mikhaïl Fœdorovitch que le kreml et le béloï-gorod furent bâtis. Depuis, elle est tombée au pouvoir de Stenka Rasine (1670), et à plusieurs reprises des incendies et la peste l'ont ravagée.

Un phare établi sur l'île de Tchétyré Bougri (quatre collines), à l'endroit où le Volga débouche dans la mer Caspienne, favorise la navigation. Là, où la Tsarefka se réunit à l'Akhtouba, se trouve le village *Tsaréoy-Pady* (prairies du tsar) où l'on croit reconnaître encore quelques traces de l'ancienne résidence des khans de l'Orde d'or, Saraï. (2)

Nous passons sous silence les autres villes de districts, toutes fortifiées, et nous nous bornerons à observer que la ville d'Ouralsk, que Hassel et Erdmann placent ici, appartient au gouvernement d'Orenbourg.

(1) Voir pour tous ces détails, Erdmann, *Voyages*, t. I, p. 139 *sqq*, et le plan qu'il donne de la ville ; et *Beschreibung von Astrachan*, dans Busse, *Journal von Russland*, 2e année, t. I, p. 36 *sqq*.

(2) Voyez Erdmann, *Voyages* t. I, p. 106.

44° Gouvernement d'Orenbourg.

Sous le nom de province d'Orenbourg, la majeure partie de ce gouvernement faisait d'abord partie du grand gouvernement de Kasân; mais elle en fut détachée par oukase du 15 mars 1744, et à cette époque on composa de cette province et de celle d'Iceth, qui auparavant était comprise dans le gouvernement de Sibérie, un premier gouvernement d'Orenbourg. Celui-ci, organisé en 1781 d'après le mode uniforme adopté par Catherine II, prit le nom de lieutenance d'Oufa : en 1796, il redevint gouvernement d'Orenbourg, et vers 1803, il s'accrut du district des Kosaks de l'Oural, steppe saline d'une étendue d'environ 7 millions de déciatines et qui, en longeant le fleuve Oural sur sa rive droite jusqu'à son embouchure, prolonge le gouvernement jusqu'à la mer Caspienne.

Le gouvernement d'Orenbourg, qui franchit le mont Oural et s'avance en Asie, est borné au nord par le gouvernement de Perm, au nord-ouest par celui de Viatka, à l'ouest par ceux de Kasân, de Simbirsk, de Saratof et d'Astrakhân, à l'est et au sud par la steppe des Kirghiz-Kaïssaks indépendans; puis vers le nord-est, à son extrémité la plus avancée en Asie, par la province d'Omsk et le gouvernement de Tobolsk (1). M. Arsénief lui donne 5,560 m. c. g., ce qui revient à-peu-près au calcul de Schubert qui a produit 5,626 m. c. g. ou 273,037 verstes carrées.

Sur cette immense étendue le sol est très varié: au sud, dans le pays des Kosaks de l'Oural ce n'est qu'une steppe sans arbres, avec une Flore toute particulière, propre aux contrées salines. Au delà des montagnes, c'est une plaine entrecoupée de marais et d'une multitude de lacs; en deçà, le sol est partout ondulé, d'une variété remarquable et souvent très pittoresque. Au nord, où le mont Oural entre dans le gouvernement, on l'appelle Oural baschkirien; la partie qui descend directement vers le sud, en décrivant une ligne parallèle au fleuve Oural, pour y aboutir lorsque par un coude il s'est tourné à l'ouest, prend le nom de monts Gouberlins; ces monts envoient des ramifications, de l'est à l'ouest, jusque dans le gouvernement d'Astrakhân et forment ainsi l'Obchtchei Syrt dont il a été déjà question. Partout le granit est la base de l'Oural; les stratifications supérieures sont formées de calcaire et de quarz et se montrent

(1) Hassel ayant compris le pays des Kosaks de l'Oural dans le gouvernement d'Astrakhân, tout ce qu'il dit des limites de celui d'Orenbourg est inexact.

tantôt nues et couvertes de blocs erratiques, tantôt revêtues d'assez de sable et de terre, pour que les forêts y prennent racine. D'immenses cavernes laissent pénétrer dans l'intérieur de ces masses assez élevées en quelques endroits. Dans toute la partie occidentale, le sol, formé de terre glaise mêlée de sable et presque partout recouvert d'un gras terreau, est fertile. Le principal fleuve est l'Oural, sans doute le *Rhymnus* des anciens : appelé Iaïk jusqu'en 1775, il reçut son nom actuel par Catherine II qui, en pardonnant aux Kosaks de ce fleuve, après la rébellion de Pougatchef à laquelle ils s'étaient associés, changea leur nom, parce qu'il lui rappelait leur crime. L'Oural prend sa source dans les montagnes auxquelles il doit son nouveau nom, district de Troïtsk; coule ensuite au sud jusqu'à Orskaïa, et forme, de Verkho-Ouralsk jusqu'à ce bourg, la limite orientale. A Orskaïa il forme un coude et se dirige à l'ouest pour former la limite du sud; mais à Orenbourg il entre un peu dans le gouvernement dont la limite est décrite alors par l'Ilek, et, recevant cette rivière à la stanitza d'Iletsk, il redevient limitrophe et continue ce rôle du côté de l'est lorsqu'il a repris à Ouralsk son cours vers le sud; enfin il aboutit à la mer Caspienne divisé en plusieurs bras. Son cours total, rapide et tortueux, mais sans cascades, est de 2,500 verstes; sa largeur qui est de 60 pieds à Orskaïa et de 150 à Orenbourg s'accroît jusqu'à 480; mais il sert peu la navigation à cause de son peu de profondeur. En revanche, il forme une espèce de boulevard pour défendre la Russie contre les nomades des steppes. Son principal affluent en Russie est la Sakmara. La Bélaïa qui descend aussi de l'Oural baschkirien et serpente ensuite par le centre du gouvernement, rejoint au nord-ouest la Kama et appartient en conséquence au système du Volga. Le Tobol affluent de l'Irtysch, n'arrose que la pointe la plus orientale du gouvernement et y reçoit l'Oui qui, depuis le fleuve Oural, forme la limite du sud. Les lacs sont très nombreux dans cette partie; il y en a aussi beaucoup en deçà du mont Oural, salans et autres; mais nous ne citerons que le Kamouisch-Samarskoï sur la limite d'Astrakhân : les 6 petits lacs qui le composent se réunissent en un seul toutes les fois que les eaux sont abondantes dans le grand et le petit Ousen, rivières qui y débouchent en venant du nord, et alors cette nappe d'eau a plus de 200 verstes de circonférence. A Serghiefsk, district de Bougourouslân (1), se trouvent des sources sulfureuses et as-

(1) Voyez Erdmann, *Voyages*, t. I, p. 4 *sqq*.

phaltiques dont on fait usage. — Le climat est très varié du nord au sud; au-delà de l'Oural il est bien plus rigoureux qu'en deçà. Dans les steppes, les chaleurs de l'été sont très ardentes; l'hiver est généralement froid et en été même les nuits se rafraîchissent rapidement. A Orenbourg la plus grande chaleur est de + 33° R. et la plus grand froid de — 23°. Les tourbillons ou bourans règnent souvent, et le passage subit du chaud au froid engendre des fièvres et d'autres maladies. Cependant on ne remarque pas une grande mortalité. Le manque de pluie et les sauterelles sont un autre fléau, surtout pour la partie du sud.

L'agriculture, dans laquelle excellent les Tatars et après eux les Russes, est généralement en bon état, favorisée qu'elle est par un sol fertile. On cultive surtout le seigle, puis l'orge, l'avoine, le blé sarrasin et le millet. La récolte en céréales a été, en 1808 de 4,343,115 tchetvertes, et en 1832 de 4 millions (1). Du reste, on n'a plus qu'un peu de chanvre et de lin, de tabac, de légumes, etc. Les forêts sont immenses: celle dite baschkirienne, qui est propriété particulière, embrasse à elle seule 4,909,313 déciatines, et 10,066,483 autres sont à la couronne; on fait une consommation énorme de bois pour les usines, pour le charbonnage, pour la préparation du goudron et de la potasse, et pour construire des barques. La chasse est très productive dans ces forêts, ainsi que sur les lacs où la volaille abonde. L'aigle de l'Oural se laisse apprivoiser et dresser pour la chasse. Mais la principale richesse du gouvernement consiste en chevaux et en bestiaux. Les premiers, de race ou tatare ou baschkirienne, sont beaux et forts: les Baschkirs et les Mechtchériaks en possèdent des troupeaux de 200 à 1,000 et même à 2,000 têtes; les Russes, les Kosaks et les Tatars en entretiennent de 50 à 100. Tous ont en outre de nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres et surtout de moutons, dont le nomade possède de 500 à 4,000 et l'habitant à demeure fixe de 400 à 500. Les chrétiens ont en outre beaucoup de cochons et les nomades des chameaux à deux bosses. L'apiculture n'est florissante nulle part autant que chez les Basch-

(1) Voir la Notice russe dans le *Journal du ministère de l'intérieur*, juin 1834, p. 408. Pour l'état du gouvernement au milieu du dernier siècle, il faut consulter la *Topographie d'Orenbourg*, de Pierre Rytchkof, en russe (St. Pétersb., 1762, in-8°). On en a deux traductions allemandes, l'une par Hase, dans les tomes V, VI et VII du *Magazin* de Büsching, l'autre par Rodde, Riga, 1772, 2 vol. in-8°. Voir aussi les *Voyages* de Pallas et de Lepekhine.

kirs qui en ont tiré leur nom ; la pêche de la Bélaïa et de la Kama suffit à la consommation, mais celle de l'Oural est pour les Kosaks la source d'une grande aisance. Ce gouvernement a aussi des richesses minérales, appartenant au district des mines de Zlatoonst: il produit de l'or, une grande abondance de cuivre et de fer, une masse énorme de sel qu'on n'exploite guère que dans les mines d'Iletsk, où le sel gemme se trouve à 4 ou 5 pieds sous le sable dans des couches recouvertes de gypse; on en retire annuellement 500,000 pouds; cependant les Kosaks prennent leur sel dans les lacs, notamment dans celui d'Inder. On trouve en outre de l'asphalte, du soufre, du vitriol, du marbre, de l'albâtre, de l'agathe, des pierres précieuses, des pierres meulières et des moellons.

Comme la population du gouvernement précédent, celle d'Orenbourg est extrêmement mélangée : elle se compose de Grands-Russes, de Petits-Russes, de Kosaks, de Tatars de Kasân et autres, de Baschkirs, de Teptiaires, de Mechtchériaks, de Tchouvaches, de Tchérémisses, de Mordouins, de Kicilbaches, d'Arméniens, de Kalmuks, etc. Les Russes, dans lesquels se fondent de plus en plus les Finnois, sont en majorité; puis viennent les Turks ou Tatars; les Baschkirs, au nombre d'environ 15,000 familles, se rapprochent de ces derniers par le langage: cependant leurs traits accusent un alliage mongol et ils paraissent en général fortement mélangés. Aujourd'hui presque tout ce peuple ignorant, grossier, belliqueux, habite notre gouvernement dont une région, au pied de l'Oural, en a pris le nom de Baschkirie : tous les autres (environ 12,000) sont dans le gouvernement de Perm. Ils vivent de l'éducation des bestiaux et des abeilles, de la chasse et de l'agriculture; en été, sous des tentes de feutre formant des camps (*koche*), en hiver, dans des villages (*aoul*). Leur véritable nom est *Baschkourt*, de *basch*, tête, et *kourt*, abeille (1). Les Teptiaires, peuple misérable qui compte près de 50,000 mâles, se rapprochent davantage des Finnois; les Mechtchériaks, voisins des Baschkirs et en partie mêlés avec eux (environs 2,000 familles), ont plus de rapports avec les Turks; mais chez les uns et les autres les deux élémens se croisent. Les Kalmuks sont ici peu nombreux. La noblesse russe, peu riche, ne possède qu'une faible partie des paysans; chez les peuples finnois, cette classe est presque entièrement éteinte, mais parmi les Tatars on trouve encore beaucoup de mour-

(1) Voir notre article BASCHKIRS dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. III, et Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 220.

zas. Le total de la population est évalué par M. Arsénief à un million, ce qui revient assez au chiffre de Hassel plus élevé que ceux de tous ses prédécesseurs. En divisant 1,000,000 par 5,626, on a 177 individus pour la population relative. Le nombre des habitations n'est pas connu; seulement on compte 12 villes de districts, 5 autres villes et 1 poçad.

De 1808 à l'année présente, l'industrie a fait de notables progrès: on compte aujourd'hui 126 fabriques avec 3,546 ouvriers, tandis qu'il n'y en avait qu'un nombre exigu à la première époque. Du reste les métiers ne sont pas très fréquens dans le gouvernement où la population sait elle-même subvenir à ses besoins; les femmes s'entendent à merveille à tisser ainsi qu'à la teinture. L'exploitation des métaux occupe un grand nombre de bras; la distillation de l'eau-de-vie n'est pas considérable.

Le commerce présente des circonstances curieuses: il se fait d'une part avec les nomades du gouvernement qui échangent leurs chevaux, leur bétail, leurs pelleteries, des tapis et couvertures en feutre et en laine, contre des produits des manufactures russes; et de l'autre avec les Kirghises et les Boukhares dont les caravanes arrivent à Orenbourg ou à Troïtsk, les deux principaux bureaux de douanes et places de commerce. On expédie par la même voie beaucoup de marchandises à Bokhara, Kkiva, Taschkent et dans la steppe des Kirghises. En 1833 sont arrivées 14 caravanes avec 2,547 chameaux et 27 chevaux, et parties pour la frontière 13 caravanes avec 4,769 chameaux et 264 chevaux de trait. Voici quelle a été pendant les dernières années la valeur des importations et des exportations du côté de l'Asie, d'après les tableaux officiels :

En 1832, imp. 3,082,285. exp. 3,071,200. dr. de douanes 331,279.
En 1833, imp. 3,551,198. exp. 3,577,921.

Ce commerce avec l'Asie, concentré surtout à Orenbourg, est déjà d'une haute importance et promet pour la suite des avantages plus grands. Avec l'intérieur de la Russie, le commerce se fait surtout en productions des mines, en sel, etc. Ces objets et beaucoup d'autres entrent en partie dans les exportations des ports de la mer Baltique. En 1810, 1644 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 3,500,000 r.

Pour l'instruction publique, Orenbourg dépend de l'arrondissement universitaire de Kasân. L'état des écoles civiles y a été, à deux époques, ainsi qu'il suit:

En 1824, 5 établ. avec 15 maîtres et empl. et 259 élèves tous mâles.
En 1832, 7 — 30 — 625 —

Parmi ces établissemens il faut citer surtout la haute-école de Gargali, où les mahométans font leurs études, et l'école de district de Tcheliaba, située au pied de l'Oural et au milieu des Baschkirs: elle fut ouverte en 1833. Le clergé russe entretenait en outre :

En 1830, 3 écoles avec 12 maîtres et 541 élèves.
En 1831, 7 — 21 — 564 —

Les Tatars ont des écoles auprès de la plupart de leurs metcheths, mais nous ne saurions en préciser le nombre. Les deux typographies sont entretenues aux frais de la couronne.

A la religion gréco-russe appartient la majeure partie des habitans, les Grands-Russes, beaucoup de Petits-Russes et de Kosaks et presque tous les prosélytes, Tchérémisses, Tchouvaches, Mordouins, etc. L'éparchie *d'Orenbourg et d'Oufa*, qui renferme 280 églises et un couvent, date de l'année 1799. La plupart des Petits-Russes et des Kosaks sont raskolniks; et parmi les autres chrétiens, les arméniens et les luthériens ont leur église. Les mahométans dont le moufti, assisté d'un conseil, réside à Oufa, ont 1,714 metcheths, dont 1,054 de première classe, avec 2,219 imams, moullahs et autres desservans: à ce culte appartiennent tous les Tatars, les Baschkirs, les Kalmuks, les Teptiaires, les Mechtchériaks et les Boukhars; cependant chez plusieurs de ces peuples le chamanisme est loin d'être extirpé.

Le gouvernement d'Orenbourg est organisé comme ceux de la Grande-Russie, mais le gouvernement civil ne s'étend ni aux Kirghises ni aux Kosaks, gouvernés militairement. Le gouverneur militaire veille, avant tout, à la sûreté de la frontière qui est défendue, du côté de la steppe des Kirghises, par une série de forteresses divisée en distances, et par les Kosaks, les Mechtchériaks, les Baschkirs et les Kalmuks dispensés, à raison de ce service, de toute autre redevance envers le gouvernement. Les forts de la *ligne d'Orenbourg*, établie de 1734 à 1744, s'étendent depuis Iletzkaïa-Kréposth jusque sur le Tobol, laissant entre eux environ 3 milles d'intervalle. D'Iletzkaïa-Kréposth au sud jusqu'à Gourief, s'étend la ligne des Kosaks de l'Oural, également défendue par une longue série de petits forts. L'état du gouvernement civil est fixé à 70,700 roubles et le revenu de 1808 s'est élevé à 3,520,000.

Les districts, au nombre de 12, sont les suivans : Oufa, Birsk,

Menzelinsk, Bougoulma, Bèlébei, Sterlitamak, Verkhno-Ouralsk, Troïtsk, Tchéliabine, Orenbourg, Bousoulouk et Bougourouslân.

Oufa, sur la Bélaïa et l'Oufa, est à 1,345 verstes de Moscou et à 2,043 de Pétersbourg, par 54° 42' 34" de lat. et 73° 39' 14" de longitude. Rebâtie depuis l'incendie de 1816, elle compte 3,020 habitans dont la moitié appartient à l'islamisme. Du reste, la ville n'est importante que comme siège du gouvernement et des autorités spéciales pour les Kirghises et les Kosaks, de l'évêque gréco-russe et du moufti avec le conseil qui lui est adjoint. Troïtsk, plus à l'est sur la ligne d'Orenbourg, à 587 verstes du chef-lieu, est une ville régulièrement bâtie, forte, animée par un commerce considérable et siège d'un bureau principal de douane. Le gostinoï-dvor où se font les échanges avec les nomades est un vaste bâtiment, et la cathédrale en pierre mérite d'être citée. La population est de 2,034 âmes. Dans le nord de ce district est la slobode de *Zlatoonstofsk* (bouche d'or), célèbre par les masses d'or natif qu'on a trouvées aux environs, par l'exploitation des mines, et par la manufacture d'armes fondée en 1815. Dans cette année, 56 maîtres-ouvriers de Solingen et 42 de Klingenthal vinrent s'y établir (1). Les mines de *Miask*, autrefois aurifères, sont dans le district de Tchéliabinsk, qui est le plus oriental, non loin de la frontière de Perm. Orenbourg, dans une vaste plaine sur l'Oural, à 345 verstes d'Oufa, est la principale place d'armes de la ligne du même nom et le siège du gouverneur-militaire. Elle est bâtie en ovale, assez régulière, bien fortifiée, et a 2,268 habitans (2). Sur 600 naissances de l'année 1833, 575 appartenaient au culte gréco-russe, 4 au culte évangélique et 21 au culte mahométan; sur 639 décès 609 appartenaient au premier culte, 2 au second et 28 au troisième. Le commerce asiatique d'Orenbourg est considérable : il se fait au-delà du fleuve Oural dans un vaste bazar, carré en pierre, constamment défendu par un camp de Kosaks. Presque tous les habitans de la ville sont marchands. Parmi les édifices, nous citerons le gostinoi-dvor et la cathédrale. Orenbourg a un grand bureau de douane et, depuis 1825, une école spécialement

(1) On trouve une description détaillée de tout le *zavod* (usine) de Zlatooustofsk, dans Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XIX, p. 75-84, et dans Erman, *Reise um die Erde, Hist. Ber.*, t. I, p. 275-78.

(2) Sauf erreur dans le tableau officiel, qui ne mérite pas toujours une foi entière. Si ce nombre paraît trop faible, celui de 20,000 qu'on trouve ailleurs paraît trop fort.

destinée aux musulmans et à l'étude de leurs langues. On se propose d'y former des maîtres pour les peuples asiatiques et des interprètes pour les relations avec eux.

Il ne nous reste plus à parler que du *territoire des Kosaks de l'Oural*, formant la partie la plus méridionale du gouvernement d'Orenbourg et qui longe le fleuve dans une étendue de 670 verstes du nord au sud. On a calculé la superficie de ce territoire à 7 millions de déciatines et sa population kosaque issue (vers la fin du XVI[e] siècle) des Kosaks du Don, à 26.353 individus des deux sexes. *Ouralsk*, le chef-lieu, siège de l'ataman et de sa chancellerie, est une ville fortifiée de 4.766 habitans, autrefois appelée Iaïk, comme le fleuve sur lequel elle est située, à 650 verstes au sud-ouest d'Oufa. Les Kosaks s'adonnent principalement à la pêche, et la garde de la frontière leur est confiée. Ils fournissent 10 pulks à cheval chacun de 578 hommes, mais on ne leur paie de solde que lorsqu'ils sont en campagne, en temps de guerre. Ils sont riches et dédaignent de se livrer aux métiers. Il nous est interdit d'entrer ici dans plus de détails (1). *Gourief*, au-dessus de l'embouchure de l'Oural dans la mer Caspienne, est un fort avec un petit port où les Kosaks, les Arméniens et les Tatars font un commerce d'échange avec les Kirghises.

La *seconde* partie de la *Russie turque* est celle qu'on comprend sous le nom de *Nouvelle-Russie*. Séparée de la première au temps du démembrement de l'*Orde d'or*, elle suivit des destinées toutes différentes et résista plus long-temps aux progrès de la puissance moscovite, grâce à la protection de la Porte-Ottomane dont elle avait reconnu la suzeraineté dès le XV[e] siècle. Cette seconde partie, successivement conquise par les Russes depuis Pierre-le-Grand jusqu'en 1812, forme la partie méridionale de l'empire en Europe, le littoral de la mer Noire du côté du nord, et s'étend le long de cette mer depuis le pays des Kosaks qui en portent le nom (voir p. 494) jusqu'au Danube et au Prouth. Voici quel fut l'état de cette région méridionale au commencement du dernier siècle. Au nord du Daunbe

(1) Ces détails, on peut les trouver dans deux notices de M. Levchine, insérées dans le journal de M. Oldekop, l'une historique, t. XV, p. 1-32, l'autre statistique, t. XV, p. 269-308, et dans une notice sur un voyage de M. le professeur Eversmann, insérée dans le *Journal* allem. *de St.-Petersb.*, 1828, n[os] 29 et 30.

s'étendait la Bessarabie proprement dite ou le pays des Tatars Boudjaks, formant les sangiacats turcs de Bielgorod et de Bender; puis, du liman du Dniestr à celui du Dniépr, et le long de l'Ingoul et du Boug, en remontant ces fleuves, la province ou le sangiacat d'Otchakof : ces deux contrées étaient immédiatement soumises à la Porte-Ottomane. En remontant le Borysthène, on avait à gauche les Kosaks Zaporoghes, la steppe appelée *Dziké Polé* et la Nouvelle-Servie; à droite, sur la rive gauche du fleuve jusqu'au-dessus des îles Véliкоï-Loug et jusqu'au confluent de la rivière Konskaïa avec le Dniépr, la steppe déserte qui, avec la presqu'île de Krimée et celle de Tamân, formait la domination des Tatars de Pérékop ou Kriméens, appelée Petite-Tatarie. Les Turks y possédaient quelques places fortes. Enfin à l'est de la steppe des Nogaïs s'étendait le gouvernement russe d'Asof, dont le nom fut (1719) changé en celui de Voronège, après la perte de la ville d'Asof qui fut restituée à la Porte-Ottomane et qui lui resta, avec son territoire, jusqu'à la paix de Koutchouk-Kainardji en 1774. En 1764 (30 avril), Catherine II ordonna que la Nouvelle-Servie, colonisée par d'industrieux étrangers, fût organisée en gouvernement sous le nom de *Nouvelle-Russie*, et telle est l'origine de cette dénomination qu'on a encore étendue dans la suite à toutes les conquêtes subséquentes faites du même côté et par les armes de Catherine II. Le gouvernement de la Nouvelle-Russie s'étendait d'abord, au-delà du Borysthène, à la province de Bakhmout, mais ensuite elle fut ramenée aux districts suivans : Kherson, Kisikermen, Slavenskoï, Saksagân, Ingoulsk, Novo-Pavlofsk, Olviopolsk, Iélisavetgrad (du nom du fort de Sainte-Elisabeth), Krukof; et au-delà du Borysthène, Krementchoug, Novosantsar, et même un instant Poltava. Puis, en 1775, fut formé le nouveau gouvernement d'Asof où l'on fit entrer la province de Bakhmouth et l'ancien territoire des Kosaks ou Tatars d'Asof. En 1783, la Krimée que Catherine II avait d'abord rendue indépendante des Turks, obligés même de lui céder Kertch et Iénikalé où ils avaient tenu garnison, fut incorporée par elle à l'empire, avec le Nogaï oriental et le Kouban; en 1791, cette impératrice se fit céder par la Porte, en vertu de la paix de Iassi, la province turque située entre le Boug et le Dniestr avec la forteresse d'Otchakof; enfin par le traité de Boukarest (16-28 mai 1812), la Russie avança sa frontière jusque sur le Prouth et ajouta la Bessarabie avec la Moldavie orientale à ses possessions. On verra plus bas l'organisation actuelle de toute cette région.

Pressé par le manque d'espace, nous en abrégerons le tableau,

bornant à ce qu'on vient de lire nos recherches historiques. Ces contrées, occupées anciennement par les Cimmériens, puis par les Scythes et les Tauriens (Taures et Centaures ?), colonisées ensuite par les Grecs qui y fondèrent Olbie, Kherson ou Eupatoria, Panticapée, etc., soumises plus tard au royaume du Bosphore et à l'empire de Mithridate, et successivement envahies enfin par les Goths, les Khasars, les Komans, les Petchénèghes, les Tatars de l'Orde d'or, et partiellement par les Génois et par les Turks, ces contrées, disons-nous, ont joué un grand rôle dans l'histoire et ce rôle ne pourrait être convenablement apprécié qu'au moyen de détails où il nous est impossible d'entrer ici. (1)

45° GOUVERNEMENT D'IÉKATERINOSLAF.

Conquis en partie sur le désert, et en partie sur les Kosaks et les Tatars d'Asof, ce gouvernement a été formé d'une portion de la Nouvelle-Russie et d'une portion du gouvernement d'Asof. Il fut érigé en lieutenance par oukase du 30 mars 1783, mais avec 20 districts comprenant la plupart de ceux du gouvernement actuel de Kherson; par oukase du 22 janvier 1784, ces 20 districts furent réduits à 15, et en 1795 on en détacha encore ceux de Kherson,

(1) Le lecteur pourra consulter pour l'histoire de cette région, l'article BOSPHORE CIMMÉRIEN de l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. III; le *Voyage par la Tauride* en 1820, de M. Mouraviof-Apostol, trad. du russe en allemand par M. Oertel, Berlin, 1825, in-8°; l'*Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la Nouvelle-Russie*, ouvrage plus verbeux que savant du marquis G. de Castelnau (Paris, 1820, 3 vol. in-8°); les *Mémoires* de Manstein, et d'autres Mémoires militaires; enfin, s'il connaît les langues orientales, l'ouvrage turc du chérif Mouhammed Riza, intitulé : *Asseb-o-seïar ou les sept Planètes*, *Histoire des khans de Krimée depuis Menghli Ghiraï I jusqu'à Menghli Ghiraï II* (1466-1737). Cet ououvrage, dont nous avons sous les yeux quelques spécimens de traduction dus à notre savant compatriote, M. Charmoy (*Sur l'utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de Russie*, p. 26 *sqq.*), a été publié en original avec une préface russe aux frais de l'université de Kasân, sous la direction du professeur adjoint Mirza Kasem-bek (Kasân, 1832, xxx et 344 pp. in-4°). Pour la description physique et topographique de cette région, le lecteur consultera avec le plus de fruit : Pallas, *Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, dans les années* 1793 *et* 94, trad. de l'allemand par Delaboulaye et Tonnelier, Paris, 1805, 2 vol. in-4° avec atlas in-fol., et Paris, 1811, 4 vol. in-8° atlas in-4°; Clarke, *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, 1813, 3 vol. in-8°.

Iélisavethgrad et Novomiirgorod (auparavant Olviopol) pour en former le gouvernement de Vosnécensk. En 1796, ce dernier et Iékatérinoslaf, réunis en un seul, reprirent le nom de la Nouvelle-Russie, et ce n'est qu'en 1802 que l'organisation actuelle du gouvernement d'Iékatérinoslaf fut établie.

Il est borné au nord par les gouvernemens de Poltava et de Kharkof, à l'est par le pays des Kosaks du Don, au sud par la mer d'Asof et par le gouvernement de Tauride, à l'ouest par celui de Kherson. Mais à ce gros du gouvernement il faut ajouter un petit territoire situé plus à l'est, sur la baie d'Asof, entouré de toutes parts par le pays des Kosaks du Don et par la mer, et constituant en partie la régence de la ville de Taganrog, laquelle est distraite du gouvernement. En les réunissant Wichmann trouve une superficie de 1,510 m. c. g. et M. Arsénief de 1,380. Un calcul fait sur la carte de Reymann avait donné 1,417. Ces chiffres sont également exagérés si l'on peut ajouter foi à ceux d'une notice tirée d'un journal d'Odessa, mais où la régence de Taganrog peut ne pas être comprise (1). Cette notice nous fournit les détails suivans :

Habitations et pâturages qui en dépendent	27,350	déciatines
Terres labourées	1,326,277	—
Prairies et steppes	3,965,433	—
Forêts { de la couronne 20,284 / de particuliers 74,570 } . .	94,854	—
Rivières, marais et routes	343,513	—
Total	5,757,427	—

ce qui fait 55,359 verstes carrées ou 1,129 m. c. g. En ajoutant le territoire de Taganrog, on arrive un peu au-delà de 1,200 m. c. g.

Ainsi que ces chiffres le font voir, la steppe domine dans le gouvernement d'Iékatérinoslaf qui, sans être bas, forme une plaine monotone dépourvue d'arbres et quelquefois d'eau, d'un sol maigre et çà et là salin, aride, sans autre aspérité que les *kourgans* ou anciens tombeaux dont il a déjà été question. Cependant les districts situés en-deçà du Dnièpr sont plus fertiles et moins plats : une chaîne de collines accompagne le fleuve surtout depuis Alexandrofsk. Après avoir formé un instant la limite entre ce gouvernement et celui de Poltava, le Dnièpr entre dans le premier et y décrit une courbe vers l'est, lorsqu'il a franchi les fameuses cataractes (*paroghi*) qui

(1) Voyez Oldekop, *Der Russische Merkur*, t. IV, p. 62.

sent à une faible distance au-dessous de [illegible]. [illegible] le [illegible]dant sur une longueur de 18 lieues. Il y en a treize de remarquables; mais au printemps, pendant les hautes eaux, elles disparaissent quelquefois et ne laissent plus voir que des tourbillons, dangereux à la navigation qu'elles ne rendent pourtant pas impossible. On sait que les bateaux des Kosaks franchissaient souvent ces tourbillons et les cataractes elles-mêmes. Le lit du fleuve, large d'environ [illegible], est encaissé dans des roches granitiques ou calcaires dont les [illegible] détachés l'encombrent : en luttant avec ces difficultés le fleuve mugit et se couvre d'écume; la navigation reste communément interrompue jusque vers Alexandrofsk. En divers endroits le Dniepr forme des îles, comme, par exemple, celle de Kortitzkoi près de l'embouchure de la Samara, où la setche des Kosaks fut long-temps établie (voy. p. [illegible]). La Samara est le seul affluent du Dniepr qui appartienne aussi à notre gouvernement; l'Orel au nord et la Konskaia au sud marquent seulement la limite, ainsi que le fait l'Ingouletz à l'ouest. Le Kalmious coule entre le gouvernement et le pays des Kosaks du Don. Ce dernier fleuve, non loin de son embouchure dans la mer d'Asof, arrose la partie orientale, isolée, du gouvernement; et le Donetz septentrional, son affluent, forme la limite de la partie compacte au nord-est. Les lacs et les marais sont assez nombreux, mais aucun ne mérite une mention particulière. — Le climat est doux et sain : l'hiver ne dure pas long-temps et les rivières ne gèlent que par exception; l'été, très chaud, reste souvent sans pluie.

L'agriculture a été portée par des colons étrangers et russes dans ces steppes où auparavant le Kosak Zaporoghe et d'autres nomades erraient seuls avec leurs chevaux et leurs bestiaux, et où régnait une profonde solitude. Après s'être emparé du pays en deçà du Dniepr, elle a franchi ce fleuve et a poussé sa conquête jusqu'aux limites orientales du gouvernement. Le blé le plus commun est le froment arnaoute, en russe *gornovka* ou *arnaoutka*; mais on cultive aussi le froment ordinaire, l'épeautre, le seigle, l'orge et l'avoine. En 1808, la récolte s'est élevée à 2,344,352 tchetvertes. En 1832 on a semé 147,410 tchetvertes de blé d'hiver et 243,748 de blé d'été, total 391,158 tchetvertes. Le blé d'hiver a donné 2 grains et demi pour un, et le blé d'été 3 1/2. La somme totale de la récolte, ainsi que celle des autres produits, est à peine suffisante pour la consommation : nous avons vu même les céréales manquer entièrement. On a, en outre, du chanvre, du lin, du pavot, des pois, des fèves et des lentilles, des légumes [illegible]

mits. La vigne et le mûrier souffrent encore assez souvent de

la gelée des nuits; mais les melons, les arbouses, les potirons arrivent à une grosseur considérable. Les forêts manquent au-delà du Dnièpr et celles en-deçà du fleuve sont insuffisantes: on emploie pour le chauffage des roseaux, de la paille, de la bruyère et même de la fiente du bétail. Par la même raison les maisons sont bâties en argile et couvertes en roseaux. Quant au fourrage, la nature y a abondamment pourvu dans les steppes: aussi l'éducation des bestiaux forme-t-elle la principale ressource des habitans. Les troupeaux de chevaux, de bœufs, de chèvres et de cochons sont innombrables; il en est de même des moutons dont on a amélioré la race au moyen de 336,835 mérinos existant dans le gouvernement en 1832; 1,486 vacheries ou autres établissemens relatifs aux bestiaux et 232 haras servirent pendant cette année à l'exploitation de cette industrie. La volaille n'est pas rare; les abeilles (86,100 ruches) donnent un bon produit, et la culture du ver à soie est très soignée à Marionpol par les Grecs et à Nakhitchevân par les Arméniens. Parmi les habitans des steppes, nous citerons le loup, le renard, le lièvre, l'outarde, la perdrix, les cailles, les canards sauvages et les bécasses, puis le souzlik, l'antilope saïga, le chat sauvage, la martre tigrée, le rat musqué, les couleuvres, le pélican, etc., etc. On pêche une quantité de poisson dans le Dnièpr, le Don, le Kalmious et la mer d'Asof. Enfin l'on tire du règne minéral, du granit, de la chaux, de la craie, du sel et des grenades.

La population est mixte: les Petits-Russes et notamment les Kosaks paraissent en former le noyau; mais des colons de toute origine sont venus se joindre à eux. Ce sont des Grands-Russes, des Valaques, des Serviens, des Grecs, des Arméniens, des Tatars et des Allemands: le nombre de ces derniers peut s'élever à environ 10,000; celui des Grecs est de près de 30,000; celui des Arméniens n'est pas moins considérable. Quant au total, voici ce que la dernière révision nous apprend:

Noblesse héréditaire	2,555
Officiers supérieurs et raznotchintsi. .	2,363
Clergé (6 moines compris)	4,427
Soldats en congé, avec leur famille . .	3,498
Marchands	603
Paysans libres et censitaires de la couron.	285,777
Paysans des apanages	1,956
Paysans des particuliers	236,684
	537,863

La *Notice* à laquelle nous empruntons ces chiffres donne comme résultat de l'addition la somme de 546,615 ; mais il n'y a pas de doute que celle-ci même ne soit inférieure à la réalité, et nous la porterons, sans crainte de nous tromper, à 610,000, chiffre de M. Arséniief. Hassel l'élève jusqu'à 944,994, mais sans nous convaincre. Le mouvement de la population ne nous est connu que pour 18?? par les publications ministérielles, ce gouvernement ne formant pas une éparchie.

Naissances 40,218, décès 17,053, excédant 13,165

En divisant 610,000 par 1,200, on a 508 individus par m. c. g. La population est répartie sur 7 villes de districts, le poçad d'Asof, 61 bourgs et slobodes, et 1,266 villages avec ou sans église.

L'industrie manufacturière, quoiqu'en progrès, est encore peu avancée, les bras ne suffisant pas à l'agriculture. En 1830, 648 ouvriers étaient employés dans 30 fabriques, dont 3 manufactures de draps, 10 tanneries, 7 fabriques de chandelles, 6 de suif, 1 fonderie de cloches, etc., et 2 brasseries; on distillait l'eau-de-vie dans 225 établissemens. Dans tous ces nombres, le territoire de Taganrog n'est pas compris.

L'exportation consiste surtout en poissons, en suif et en autres denrées animales; mais le principal commerce appartient à la regence de Taganrog dont nous parlerons plus bas. En 1808, 841 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 3,400,000 roubles.

Pour l'instruction publique, le gouvernement d'Iékatérinoslaf a fait partie, jusqu'en 1832, de l'arrondissement universitaire de Kharkof; mais il dépend aujourd'hui de celui du lycée Richelieu à Odessa. Nous ne connaissons pas toutes les écoles, surtout celles des Allemands qui doivent être nombreuses, mais nous donnerons, suivant notre usage, le tableau de celles qui dépendent du ministère de l'instruction publique :

En 1808,	6 établ.	maîtres et empl.	582 elèves.	
En 1824,	37 —	144 —	1,331 —	dont 76 filles.
En 1832,	25 —	74 —	1,178 —	116 filles.

Ajoutez en outre les écoles ecclésiastiques, dont une seule, l'école de district, réunissait en 1830 544 élèves. Une seule imprimerie fonctionnait la même année, pour la couronne. En 1832 on a vacciné 25,424 enfans et 160 nouveau-nés seulement furent soustraits à cette utile opération.

Iékatérinoslaf est le siège d'une éparchie de 3e classe, qui embrasse encore les gouvernemens de Kherson et de Tauride et le pays des Kosaks de la mer Noire. Dans notre gouvernement en particulier, 307 églises dont 84 en pierre, et la majorité des habitans y appartiennent; les raskolniks, assez nombreux, ont 7 chapelles; les arméniens, les luthériens et les catholiques des colonies ont aussi beaucoup d'églises; les Grecs ressortissent à l'éparchie russe.

L'administration du gouvernement est sur le même pied que dans tous ceux de la Grande-Russie; nous n'en connaissons pas l'*état*, mais le revenu de la couronne a été, en 1830, de 7,439,704 roubles. Iékatérinoslaf appartient au gouvernement général ou militaire de la Nouvelle-Russie.

Les districts, au nombre de 7, sont les suivans: Iékatérinoslaf, Verkné-Dnièprofsk, Novo-Moskofsk, Pavlograd, Bakhmout, Slaviano-Serbsk, et Alexandrofsk.

Iékatérinoslaf, ville fondée sur la rive droite du Dnièpr, près de Kaïdak (oukase du 22 janvier 1784), et dont Catherine II posa la première pierre en présence de l'empereur Joseph II, est à 921 verstes de Moscou, à 1,600 de Pétersbourg, et par 48° 27' 20" de lat. et 52° 41' 30" de longitude.

Elle est bâtie sur un plan qui supposerait une population beaucoup plus nombreuse que celle de 8,897 âmes qu'on y trouve actuellement; ses rues larges et bien alignées présentent encore partout des lacunes. Elle renferme un gymnase, un séminaire, des hôpitaux, des fabriques, 3 églises et environ 800 maisons en bois. La navigation du Dnièpr s'y arrête, car au-dessous de la ville commencent les cataractes. Auprès de la ville est le jardin du prince Patiomkine (Potemkin). Dans le district, on trouve une colonie catholique et 16 de mennonites venus (fin du XVIIe siècle) des environs de Dantzig et d'Elbing au nombre de 228 familles auxquelles s'en joignirent 118 autres, de 1793 à 1796; le territoire actuel de ces colonies est de 32,684 déciatines (1). Leur principal siège est *Kortitzkaia*, sur la même île du Dnièpr, partout entourée de blocs de granit, où jadis la setcha des Kosaks était établie. D'autres colonies allemandes sont dans les districts de Novo-Moskofsk et d'Alexandrofsk, auxquels nous ne pouvons pas nous arrêter. On donne cependant au chef-lieu Novo-Moskofsk une population de plus de 7,000 âmes. Bakhmout, ville bâtie en 1708 et qui a successivement été attribuée aux gouverne-

(1) Voir Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XIV, p. 174-192.

mens d'Asof, de Voronège, d'Asof réorganisé et d'Iékatérinoslaf, est à 248 verstes à l'est du chef-lieu et compte près de 4,000 habitans. Asof, appelé *Tana* par les Génois, ville très ancienne, bâtie au temps des Grecs Bosporitains et qui reçut d'eux le nom de *Tanais* du fleuve (Don) sur le principal bras duquel elle fut construite à 30 verstes de son embouchure, faisait partie autrefois du district oriental et isolé de Rostof; mais, comme celui de Marioupol, ce district ne figure plus avec les autres dans les tableaux officiels, depuis que les deux villes nommées ont été attribuées à la régence de Taganrog. Asof, qualifiée de *poçad*, a pourtant été, sous Pierre-le-Grand et de 1775 à 1783, une ville de gouvernement; sa distance d'Iékatérinoslaf est de 483 verstes. Elle est fortifiée, mais son port, jadis florissant, est tellement encombré de sables qu'il n'est plus accessible qu'à des petits canots. La population, autrefois très nombreuse, est maintenant réduite à 1,241 individus. (1)

La Régence urbaine (*gradonatchalstvo*) de Taganrog embrasse, outre cette ville et son territoire, le volosth de Nikolaïef comprenant 3 villages de la couronne, et les villes de Rostof, Nakhitchévan et Marioupoul, en tout 90 m. c. g. avec 72,074 individus (2) dont 21,960 appartiennent à la classe des bourgeois et 38,770 sont serfs de la couronne. Le mouvement de la population fut, en 1832, ainsi qu'il suit : mariages 1,023, naissances 4,190, décès 1,984, excédant 2,206.

Dans toute la régence le sol consiste en un terreau gras : aussi se livre-t-on avec succès à l'agriculture. En 1832, on y a semé 31,755 tchetvertes de blé d'été; le blé d'hiver est peu estimé. Il y avait 34,529 têtes de bêtes à cornes, 239,120 brebis, 27,772 chevaux. Les brebis ont donné 11,683 pouds de laine dont les trois quarts ont été expédiés aux foires de Kharkof, Voronège, Iékatérinoslaf et Pavlograd. On a vendu 17,000 têtes de bêtes à cornes, 36,104 brebis et 5,632 chevaux. Les pêcheries sont très considérables. Sur les tableaux de 1830 sont inscrites 25 fabriques avec 121 ouvriers; mais il paraît y avoir eu grand progrès en 1832, puisqu'on comptait un total de 49 ateliers.

(1) Voir notre article Azof dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. II; Müller, *Samml. russ. Gesch.*, t. II, p, 1-270, et *Neues St. Petersb. Journal*, 1782, t. II, p. 75.

(2) Nous donnons ici les chiffres les plus récens officiellement publiés. Dans le tableau de M. Arsénief (*Almanach de Saint-Pétersbourg* de 1832), il y a encore à ce sujet les plus graves méprises.

TAGANROG, à 406 verstes d'Iékatérinoslaf, à 1,128 de Moscou, et à 1,826 de Pétersbourg, est situé par 47° 12' 21" de lat. et par 56° 37' 22" de long., sur un promontoire très élevé qui aboutit à une baie formée par la mer d'Asof. Cette localité serait très avantageuse pour le commerce, si la baie ou la rade était plus profonde; mais, à une distance même de 15 verstes, elle ne présente que 14 pieds d'eau, et le canal de Iénikalé par lequel les navires arrivent dans la mer d'Asof n'est pas plus profond. Néanmoins Taganrog, ville fortifiée, est, après Odessa, le meilleur port de commerce du midi de la Russie: il y est arrivé, en 1831, 279 et en 1832, 318 bâtimens, et il en est sorti en 1831 285 et en 1832, 224 bâtimens russes, anglais, autrichiens, italiens, turcs, etc.

1823,	export.	7,023,203 r.	import.	4,151,393,	droits payés	1,280,370
1832,	—	10,736,863	—	6,075,593	—	1,776,859

Outre 10 églises dont 3 en pierre, la ville compte 197 maisons en pierre et 894 en bois, 121 boutiques et 17,866 habitans; on remarque l'hospice des pauvres, le gymnase, le jardin de la ville, la quarantaine, etc. Pierre-le-Grand en jeta les fondemens en 1698, mais il fut obligé de l'abandonner après la fatale paix du Prouth (1711), et ce ne fut qu'en 1768 que Catherine II s'empara du plan de son grand devancier; cependant les travaux ne furent exécutés et terminés que sous le règne d'Alexandre. On sait que ce souverain mourut à Taganrog, le 19 novembre 1825. (1)

Nakhitchevân, est une ville bâtie dans le goût oriental de 9,111 habitans, la plupart arméniens, ainsi que ceux (4,000) de 5 villages qui en dépendent. Un évêque de cette nation réside dans un couvent près de la ville. Cette dernière, ainsi que Marioupol, régie par son magistrat, a des privilèges particuliers. *Rostof* est tout près, mais à 450 verstes d'Iékatérinoslaf; c'est une ville de 7,925 âmes, située sur le Don et défendue par une forteresse qui menace ruine. *Marioupol*, quoique réunie à la régence de Taganrog, appartient au gros du gouvernement: sa distance à l'est du chef-lieu est de 280 verstes. Elle est située à l'embouchure du Kalmious dans la mer d'Asof, partout entourée de mûriers; ses habitans, presque tous Grecs, s'occupent particulièrement de la culture des vers à soie. Elle a environ 3,500

(1) L'espace nous manque pour entrer dans plus de détails sur le port de Taganrog; le lecteur peut en puiser aux sources suivantes: Clarke, t. II; Oldekop *St. Petersburg. Zeitschrift*, t. VI, p. 285-98, et Oertel, *Die letzten Tage des Kaisers Alexanders I*, p. 62 81.

habitans, mais il en dépend 23 villages avec leur [illegible] habitans. Dans le district de Marioupol sont aussi établies 27 colonies de Prussiens et 1 de Badois.

16° Gouvernement de Kherson

Il se compose de la steppe d'Otchakof, appelée aussi l'ancienne Bessarabie, et de la Nouvelle-Servie. Jusqu'en 1795, cette dernière fit partie du gouvernement d'Iékatérinoslaf; mais après la cession de la première par les Turcs, un nouveau gouvernement russe fut organisé sous le nom de Voznécensk, embrassant aussi une partie de l'ancienne voïvodie de Bratslaf; une cathédrale dédiée à l'Ascension, devait être construite en même temps que la ville de gouvernement, et de là le nom de Voznecensk. Mais ce plan ne reçut pas son exécution: en 1796 le nouveau gouvernement fut réuni à celui d'Iékatérinoslaf, et ils reçurent ensemble le nom de la Nouvelle-Russie. L'organisation actuelle du gouvernement de Kherson date de 1802. Il est borné au nord et au nord-ouest par ceux de Podolie et de Kief, au nord-est par celui de Poltava, à l'est par Iékatérinoslaf, au sud par la Tauride et par la mer Noire, à l'ouest par la province de Bessarabie. D'après M. Arsénief, son étendue est de 1,400 m. c. g.; le calcul fait sur la carte de Reymann n'avait donné que 1,206 m. c. g. ou 59,119 verstes carrées, chiffre que nous adoptons provisoirement.

Outre les extrêmes ramifications des Karpaths qui touchent à notre gouvernement, sur ses confins avec la Podolie, et les collines du Dnièpr qui y pénètrent du côté opposé, le sol ne présente qu'une immense steppe presque sans arbres et couverte d'une herbe de hauteur d'homme. La terre glaise mêlée de sable qui compose le sol n'est pas contraire à la végétation, et la steppe d'Otchakof est même d'une grande fertilité; cette fertilité augmente à mesure qu'on s'éloigne de la mer et que l'on s'approche des hauteurs qui opposent un obstacle à son influence. Sur la rive gauche du Boug le sol est bien moins bon que sur la rive droite: entre ce fleuve et le Dnièpr, jusqu'à cent verstes, et plus, de la mer, on éprouve des sécheresses fatales à la végétation et qui, vers la plage, sont ordinairement très prolongées. Toutes les eaux appartiennent au bassin de la mer Noire qui baigne la côte depuis le *liman* (estuaire) du Dniestr jusqu'à celui du Dniepr; ces limans formés par les rivières à leur embouchure sont en quelque sorte l'effet de leur alliance avec la mer dont il résulte une espèce de baie ou d'embouchûre fort large. Le liman du

Dnièpr, fleuve limitrophe au sud-ouest, depuis sa sortie du gouvernement d'Iékatérinoslaf, a 50 verstes de longueur sur 3 à 10 de large. Le Boug débouche dans ce liman par un autre liman long de 80 verstes; un troisième est celui du Dnièstr qui marque la limite du gouvernement du côté de la Bessarabie, et 14 petites rivières ont encore les leurs. Au contraire, à l'est, l'Ingoulets se réunit au Dnièpr et l'Ingoul au Boug; plus haut, ce dernier reçoit la Kodyma qui trace la limite entre notre gouvernement et la Podolie. Les principaux lacs sont le Béloïé, le Iajskoïé et le Sasyk. — Le climat réunit les extrêmes: les rivières gèlent encore en hiver, mais pour peu de temps, et en été la chaleur s'élève au-dessus de 25° R. Toutefois dans cette saison même les nuits sont fraîches, et le souffle du vent du nord contre lequel la steppe n'offre aucun abri, devient souvent pernicieux. Cependant la culture de la vigne et du mûrier est possible. Le manque d'eau douce se fait souvent sentir, et les sauterelles exercent parfois leurs ravages.

L'agriculture, faute de bras suffisans et peut-être aussi à cause des frais qu'elle entraîne dans un pays qu'on ne peut faire cultiver par des hommes attachés à la glèbe, ne produit pas en proportion de la fertilité du sol et n'est pas la première occupation des habitans. Au moment où on la défriche, la terre paraît imprégnée de salpêtre; mais lorsqu'on a triomphé de cette substance nuisible à la végétation et des racines d'herbes difficiles à extirper, qu'on rencontre partout, on peut obtenir de bonnes moissons. Le froment arnaoute, le millet, le froment ordinaire, l'orge, l'avoine, réussissent à merveille; cependant en 1808 la récolte n'a encore été que de 1,428,965 tchetvertes. Les paysans pauvres suppléent à l'insuffisance de leurs récoltes, en allongeant la farine de celle qu'on obtient du fruit très répandu dans ces contrées du *cratægus aria* (une baie farineuse). On sème ici le seigle beaucoup moins que les autres blés; la culture des pommes de terre n'a pas fait encore de grands progrès. Mais les colons étrangers cultivent un excellent tabac; le safran, un bois de teinture (*rhus coriaria*) et le réglisse viennent sans demander de soins; le lin et le chanvre suffisent tout au plus à la consommation. En revanche le jardinage est très important : on a de beaux arbres fruitiers de toute sorte, des melons, des arbouses, du maïs, des légumes, et des vignes donnant toutefois un vin aigre, mais dont, en quelques endroits (comme dans les grandes propriétés du comte Sévérine Pototzki, où l'on obtient, dit-on, jusqu'à 24,000 védros de vin), on a su porter la qualité au-dessus de celle du vin de Moldavie. Une es-

pèces de raisins appelée *birioussa* et qu'on compare, sans doute pour l'aspect seulement, aux raisins de Corinthe, croît sauvage sur les îles du Dnièpr. De superbes forêts couvrent les hauteurs dans les districts septentrionaux ou voisins de l'ancienne Pologne: elles fournissent le bois de construction nécessaire à l'entretien de la flotte de la mer Noire; la couronne en possède 41,409 déciatines. Au-delà du Boug et tout le long de la mer, on ne voit plus d'arbres que dans les jardins : les roseaux du Dnièpr et les mauvaises herbes des champs en jachère servent alors au chauffage. Mais sauf quelques plages salines et quelques endroits marécageux, on voit de toutes parts de belles prairies où paissent d'innombrables troupeaux. En effet, l'éducation des bestiaux forme la principale richesse du gouvernement, et parmi les animaux domestiques, c'est le mouton auquel on donne le plus de soins. « *L'élève* des moutons espagnols, dit une notice traduite du russe que nous avons sous les yeux (1), qui a été introduite dans cette contrée par le duc de Richelieu, y est devenue d'une beaucoup plus grande importance que dans aucune partie de la Russie, et le gouvernement de Kherson sert, pour ainsi dire, sous ce rapport de pépinière à tout l'empire; les gouvernemens de l'intérieur en ont déjà tiré des milliers de moutons à laine fine, et d'année en année les demandes deviennent plus considérables. » Le mouton kirghise à grosse queue est très commun ici, mais la laine est généralement moins douce que celle de Tauride: en revanche on prépare les astrakhans ou fourrures moutonnées qu'on appelle en russe *baranki* (2). Parmi les bêtes à cornes, les buffles sont fréquens; on rencontre souvent le cheval sauvage qui se laisse apprivoiser; les chevaux, de bonne race, sont réunis en grand nombre dans les *tabounes*. Les chèvres alimentent, bien plus que les vaches, les laiteries des colons : ceux-ci ont aussi des cochons. Les bêtes fauves et le gibier, surtout la volaille, abondent; la pêche des fleuves et des bords de la mer fournit des poissons de toute espèce; l'éducation des abeilles est peu répandue. Le règne minéral offre du salpêtre, de l'ardoise, du grès, de la craie, un peu de fer, etc.

Quoique les Grands-Russes et les Petits-Russes, avec les Kosaks, soient en majorité dans la population, elle est un composé d'une multitude de peuples divers, Polonais, Moldaves et Valaques, Serviens, Boulgars, Grecs, Tatars, Arméniens, Juifs, Suédois et Alle-

(1) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 14.

(2) Voir Hassel, *Géographie de la Russie d'Europe*, p. 618.

mands; on peut compter environ 25,000 de ces derniers. Les cabanes sont généralement en argile, couvertes de roseaux ou de paille et d'assez chétive apparence; en quelques lieux on les enfonce, pour ainsi dire, dans la terre, qu'on creuse et qu'on recouvre d'un toit. Nous n'avons aucune donnée certaine sur le total de la population: M. Arsénief le porte à 400,000 âmes, nombre que nous croyons pouvoir adopter. Il en résulte une population relative de 331 individus par m. c. g. Mais dans ce chiffre on ne comprend pas la population militaire des régimens de cavalerie colonisés le long du Boug, entre Olviopol et Nikolaïef (districts d'Olviopol et de Kherson) et dans les districts d'Iélisavethgrad et d'Alexandria. Plusieurs villes de districts et autres relèvent de l'administration militaire. Au reste, on compte 5 villes de districts, 8 autres villes, 8 bourgs importans et quelques centaines de villages.

L'industrie, nulle il y a 20 ans, a fait de grands progrès depuis; il y avait en 1828, en comptant tous les ateliers, 91 fabriques et usines avec 786 ouvriers, et en 1830, de fabriques seulement, 77 avec 617 ouvriers; dans ces fabriques figurent surtout celles de suif et de chandelles, ainsi que les tanneries; mais il y avait aussi 4 manufactures de draps et 2 filatures de laine; les produits des premières, bornées pour la quantité, étaient de bonne qualité. Nous citerons, en outre, 3 ateliers pour assortir et laver la laine, dont deux paraissent avoir été fondés par des Français, MM. Vassal et le comte de Saint-Priest.

Quant au commerce, ce gouvernement, s'il est permis d'y comprendre Odessa, surpasse presque tous les autres, Saint-Pétersbourg à part. Son heureuse situation sur la mer Noire, ses fleuves qui se terminent par des limans formant de bonnes rades, la fertilité du sol, la grande abondance des bestiaux et le voisinage des plus riches gouvernemens favorisent le mouvement des affaires au point que cette contrée paraît destinée à devenir l'une des plus riches de l'empire. Cependant le commerce est surtout de transit, car le gouvernement n'exporte que de la laine, des toisons, du gruau, du tabac, du suif, du beurre, du fromage, du caviar et des bestiaux. En 1810, 881 marchands avaient fait déclaration d'un capital de 3,200,000 roubles, mais ils appartenaient sans doute en grande partie à la ville d'Odessa dont nous aurons à traiter séparément.

Pour l'instruction publique, Kherson dépend maintenant de l'arrondissement du lycée Richelieu à Odessa dont il va être question; mais pendant bien long-temps il faisait partie de l'arrondissement uni-

versitaire de Kharkof. Voici quel était alors l'état des écoles civiles:

En 1808	5 établ.	maîtres et empl.	287 élèves	
En 1824	13 — 90	—	911 —	dont 122 filles.
En 1832	25 — 213	—	2164 —	— 336 —

Le progrès est évident et c'est dans la ville d'Odessa qu'il a été le plus rapide : aussi cette ville a-t-elle pu former un arrondissement spécial. Ajoutons qu'il y a des écoles dans presque toutes les colonies étrangères et que dans quelques-unes, comme Liebenthal, il y en a même 10 sur une population de 5,814 habitans. Dans le tableau des typographies et lithographies, Kherson manque; mais la couronne entretient une imprimerie à Odessa.

La religion grecque est la dominante : Kherson fait partie de l'éparchie d'Iékatérinoslaf. Les luthériens, les catholiques et les raskolniks ont aussi beaucoup d'églises; les juifs ont plusieurs synagogues et les Tatars quelques metcheths.

Le gouvernement de Kherson est organisé suivant le mode qui fait la règle commune en Russie, mais ne compte pas pourtant parmi ceux dits de la Grande-Russie. Il a le même gouverneur militaire que la Tauride et Iékatérinoslaf. Les colonies militaires et les Kosaks du Boug ont leur administration propre; le chef-lieu des derniers est Voznécensk. D'après Hassel le revenu ne serait que de 875,000 roubles.

Les districts, au nombre de 5, sont les suivans : Kherson, Tiraspol, Olviopol, Iélisavethgrad et Alexandria.

KHERSON, sur la rive droite du liman du Dnièpr, est placé sur une hauteur, à environ 20 verstes de l'embouchure du fleuve, à 1,298 de Moscou et à 1,787 de Pétersbourg, par 46° 37' 38'' de lat. et 50° 19' 24'' de longitude. Cette ville, bâtie en 1778, n'a rien de commun avec l'ancien Korsoun que Muller place en Krimée, là où se trouve maintenant le port de Kertch. La ville est grande et régulièrement bâtie. Voici de quelle manière M. Vsévolojski la décrit: « Cette ville est partagée en 4 quartiers entièrement séparés entre eux, qui sont : la forteresse, l'amirauté, le faubourg grec et le faubourg des militaires. On trouve dans la première tous les bâtimens du gouvernement, comme l'arsenal, les tribunaux, les maisons des gouverneurs militaire et civil, la cathédrale (où le prince Patiomkine (Potemkin) est enterré), des casernes, etc.; dans le second quartier qui sert de citadelle à la forteresse, se trouvent les chantiers sur lesquels se construisent des vaisseaux de guerre et, en général,

tous les bâtimens qui sont employés dans la mer Noire, les magasins de vivres, etc.; le faubourg grec est habité par la bourgeoisie: on y trouve 3 églises dont une grecque, une catholique romaine et une russe, un grand marché bâti en briques et deux auberges; le faubourg des militaires ne contient que trois rues, on y trouve une seule église, les maisons y sont chétives et presque toutes habitées par des matelots et des artisans. Il y a beaucoup de juifs à Kherson, mais ils y vivent misérablement. Le commerce de bois de construction y est un objet important; on voit de grands dépôts de ce bois sur un quai qui a une lieue de longueur. Depuis la fondation d'Odessa, Kherson tombe en décadence; elle ne peut soutenir la concurrence avec cette nouvelle ville, beaucoup plus avantageusement située pour le commerce. Malgré cela, on y compte encore près de 10,000 habitans des deux sexes.» Suivant les rapports officiels on en compte même 24,508, et la ville paraît avoir repris dans ces derniers temps. Non loin de la barrière, on voit le monument du philanthrope Howard, mort près de Kherson en 1790. *Nikolaïef*, sur le liman du Boug à 59 verstes de Kherson, est une ville privilégiée, comme Odessa et Taganrog, ayant son autorité particulière. Les rues y sont larges et ornées de beaucoup d'édifices considérables. Nikolaïef, bâti en 1789, est le siège de l'amirauté de la flotte de la mer Noire qui y stationne le plus souvent; mais les chantiers de construction sont à Kherson. Comme il y a à Nikolaïef, ville de 8,400 âmes, un observatoire pourvu de tous les instrumens nécessaires et bien dirigé, nous en donnerons la situation géométrique : lat. 48° 58' 19'', long. 49° 39' 38''. *Otchakof*, à l'entrée du liman du Dniepr et en face du fort de Kinbourn qui en défend la rive opposée, distante de 7 verstes d'Otchakof, était jadis une forteresse turque des plus importantes contre laquelle, plus d'une fois, tous les efforts des armées russes ont échoué; mais en 1788 elle fut prise d'assaut et ses fortifications furent rasées en grande partie. Aujourd'hui il y a une quarantaine, et la citadelle commande l'entrée du liman. Non loin de là et à environ 12 verstes de Nikolaïef, sur le Boug, on voit encore, près de *Stamoghil*, quelques ruines qu'on croit être celles d'Olbie, colonie de Milet fondée l'an 655 av. J.-C.(1)

LA RÉGENCE URBAINE (*gradonatchalstvo*) D'ODESSA comprend un territoire auquel un rapport officiel inséré dans le *Journal* russe de

(1) Voir Mouravief-Apostol, *Voyage par la Tauride*, et Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XII, p. 36-56.

ministère de l'intérieur (1832) donne une superficie de 5,263 déciatines ou de 50 verstes carrées, mais qui paraît être seulement celle de la ville; car on parle en outre de 1,725 déciatines occupées par 326 vergers ou vignobles : aussi M. Arsénief lui donne-t-il 13 m. c. g. et 50,000 habitans que le *Journal d'Odessa* voudrait porter jusqu'à 60,000 ; 113 établissemens ou villages de colons en dépendent. Outre les 50,000 habitans, il y en a 10,000 qui ne font à Odessa qu'un séjour temporaire. Une steppe aride s'étend depuis la mer jusqu'à une grande distance dans l'intérieur: là une extrême sécheresse oppose à la culture de grandes difficultés, et brûle l'herbe des prairies; les arbres dans les alentours de la ville ont de la peine à résister au souffle pénétrant des vents et à la dureté de l'argile que rencontrent les racines à une certaine profondeur. La salubrité de l'air laisse beaucoup à desirer; le manque d'eau douce est un autre inconvénient grave, et la contrée est en outre ravagée de temps à autre par des nuées de sauterelles.

Odessa, ville fondée en 1792, sur l'emplacement d'une bicoque que les Tatars appelaient *Hadjibei*, par l'amiral Ribas, et que le duc de Richelieu rendit florissante par une sage administration, a fait revivre, en quelque sorte, *Odessus*; mais cette ville grecque paraît avoir eu un tout autre emplacement. Odessa est située sur le bord élevé de la mer Noire, à 180 verstes de Kherson, à 1,359 de Moscou et à 1,801 de Pétersbourg. Dans cette ville grande et bâtie régulièrement, toutes les maisons (3000) sont en pierre : c'est un calcaire mêlé de coquilles, qu'on peut couper avec une hache comme le bois, et qui par conséquent résiste peu à l'action de l'air, mais qui, en revanche, se prête merveilleusement à la sculpture architecturale. On compte 880 boutiques, 1,064 caves, 563 puits et 146 moulins. Des rues très larges sont encore la plupart sans pavé : quelques-unes sont macadamisées; une seule, celle où, par une pente rapide, on descend vers le port, offre un pavé solide où le piéton marche sans s'enfoncer dans la boue. Les places sont également spacieuses, et le quai qui longe le bord élevé au-dessus de la plage forme une promenade très agréable dont l'hôtel Vorontzof est un des principaux ornemens. Sur cette esplanade, au centre du boulevard neuf, qui domine le port, a été érigé en 1826, le monument en l'honneur du duc de Richelieu; une statue en bronze sur un piédestal en granit orné de bas-reliefs le représente en costume antique, ayant sur la tête une couronne civique et montrant de la main droite le port d'Odessa, sa création. Ce monument est l'ouvrage de M. Martos. Parmi

les autres édifices, on distingue quelques églises, le théâtre et le vaste grenier du comte Sabanski. Un jardin public est au centre de la ville, non loin de la cathédrale; mais il offre peu d'agrément parce que les arbres n'y prospèrent pas. En avant de la ville, vers le port, est la redoute appelée le Petit-fort; la citadelle, appelée Fort de la Quarantaine, est en dehors de la ville et plus vers l'issue du liman, sur la côte où s'étendent les bâtimens d'un lazareth parfaitement monté pour le service que son nom indique; en remontant un peu le liman, on trouve les deux sections du port, d'abord celle qui porte le nom de la quarantaine et ensuite le port militaire; dans le fond, ce n'est qu'une excellente rade où l'on sait que la flotte militaire ne stationne jamais (1). La population de la ville fut trouvée, en 1829, être de 41,552 individus dont 33,646 chrétiens et 7,906 juifs; elle est extrêmement mêlée et se compose de Grands et Petits-Russes, de Polonais, d'Anglais, d'Italiens, de Grecs, d'Allemands et de Juifs. Les Allemands, presque tous artisans, habitent un quartier à part, très étendu; les Grecs sont exclusivement adonnés au commerce; beaucoup de nobles polonais sont attirés ici en été soit par leurs affaires, soit par le besoin de quelque jouissance récréative. Le mouvement de la population était à deux époques:

En 1828	mariages 1,228,	naissances 2,289	décès 2,018
En 1832	— 552	— 2,125	— 2,551

Malgré le sol le plus ingrat, la ville est entourée de jolies maisons de campagne appelées *kutor*, et c'est aussi au-dehors qu'est situé le lycée Richelieu, vaste établissement placé presque au même rang que les universités et qui possède une bibliothèque, un beau cabinet zoologique et différentes collections auxquelles un jardin botanique viendra se joindre. Le lycée, proprement dit, se divise en deux facultés, celle de philosophie et celle de jurisprudence; mais un gymnase avec 4 classes et une école primaire avec 3, y sont annexés. En 1828 on comptait dans tout le lycée 310 élèves dont 67 pensionnaires, et en 1832, 440 élèves dont 8 juifs. A la première époque,

(1) Nous n'avons pas vu par nous-même la brillante création de Catherine II et du duc de Richelieu, que nous décrivons ici; mais outre un plan détaillé annexé au t. III de l'*Histoire ancienne et moderne de la Nouvelle-Russie*, nous avons sous les yeux les notes manuscrites d'un homme qui honore la diplomatie et sa haute position par de fortes études non moins que par un noble caractère. Malheureusement, l'espace nous manque pour faire usage de tout ce que ces notes prises sur les lieux renferment d'excellentes observations.

le corps enseignant se composait de 24 personnes dont 12 avaient le titre de professeur. En 1832 on attribua au lycée un arrondissement particulier formé, outre la régence, des gouvernemens de Kherson, Iékatérinoslaf et Tauride; l'année suivante on y comptait 6 gymnases, 25 écoles de districts, 20 écoles paroissiales, 20 pensionnats, en tout, avec le lycée, 71 établissemens, ayant 234 maîtres et employés et 3,527 élèves. Parmi les autres établissemens littéraires d'Odessa nous n'oublierons pas l'école pour les langues orientales, l'école grecque de commerce, l'école des orphelins, l'école populaire de filles, et l'école juive avec une bibliothèque de 1,000 volumes.

Il nous reste à parler du port d'Odessa et de son commerce. Le choix de cette localité n'est peut-être pas à l'abri de toute critique, car l'eau douce manque et s'achète, le bois est extrêmement rare dans les alentours et la ville même n'est pas située de manière à pouvoir être mise en communication avec l'intérieur par une voie facile et peu coûteuse : presque tous les produits y arrivent sur des chariots traînés par des bœufs. Mais l'air est ici beaucoup plus sain qu'à Kherson, la rade est sûre et d'un abord facile, même pour les plus grands bâtimens. Odessa est un port franc : il fut déclaré tel dès 1809, mais pour 5 ans seulement, et puis en 1814 et en 1816 chaque fois pour 2 ans; enfin le terme fut prolongé de 30 ans par un manifeste impérial du 16 avril 1817. A peu de distance de la ville, elle est entourée d'un retranchement avec fossé formant la ligne de douane. Le principal article de commerce c'est le blé dont l'exportation fut, en 1816 et 1817, et redeviendra peut-être une source de richesses pour les habitans; on peut ajouter la laine, le suif, le cuivre, le fer, la cire, les cordages, etc. Il se fait surtout sur des bâtimens russes, puis viennent les bâtimens anglais, autrichiens et italiens. Voici l'état des arrivages pendant trois ans :

1826	bâtimens entrés	582,	sortis	529.
1831	— —	430,	—	420.
1832	— —	629,	—	587.

Voici celui des exportations et importations pendant les trois années qui ont suivi le rétablissement de la paix avec la Turquie :

	1830	1831	1832
Imp. p. la consom. de la ville	15,357,464	12,322,056	15,893,364
le transp. à l'intérieur	8,092,656	8,847,065	10,977,776
tions.	27,031,960	20,063,953	29,088,259.

47° Gouvernement de Tauride.

Il formait autrefois la meilleure partie du khanat de Krimée ou de la Petite-Tatarie démembrée en 1774 et qui perdit dès l'année 1783 l'indépendance que la Russie venait de stipuler pour elle dans la paix avec la Porte-Ottomane, l'ancienne suzeraine des khans tatars. Son organisation et son nom actuels datent de l'année 1802, si ce n'est que la presqu'île de Tamân en faisait alors partie.

Cette contrée méridionale s'étend au sud des gouvernemens de Kherson et d'Iékatérinoslaf dont elle est séparée par le Dnièpr, depuis son embouchure dans la mer Noire jusqu'à son confluent avec la Konskaïa, et puis par cette dernière. Au sud, la mer l'environne de toutes parts. Elle se compose d'une partie continentale, qui est la steppe des Nogaïs, et d'une partie insulaire, la presqu'île de Krimée, connue des anciens, dès l'origine de l'histoire grecque, sous le nom de Tauride (*Chersonesus Taurica*), et qui prit celui de Krimm (Crimée) selon les uns des Cimmériens dont le nom est aussi resté attaché au canal de Iénikalé (Bosphore Cimmérien), et selon les autres d'un mot tatare signifiant forteresse. Aucune de ces deux explications ne nous paraît satisfaisante: quoiqu'adopté par les Tatars, le mot *Krimm* n'appartenait pas à leur langue, mais avait été donné au pays par les Grecs et signifiait pente de rochers (κρήμνη, *declivitas*). Quoi qu'il en soit, la Krimée, presqu'île assez semblable pour la forme et l'étendue à la Morée, tient au continent par l'isthme de Pérékop long de 8 verstes et demi. De ce point, à l'ouest, la mer Noire la baigne tout à l'entour jusqu'à son extrémité la plus orientale, où, se resserrant entre elle et la presqu'île ou île opposée de Tamân, elle forme le détroit de Iénikalé ou de Kertch long de 120 verstes. Ce canal joint la mer Noire à la mer d'Asof qui baigne tout le reste du littoral non-seulement de la presqu'île, mais de tout le gouvernement. Cependant la langue de terre d'Arabath oppose à la mer d'Asof comme un rempart de sable long (113 verstes) et étroit, et derrière cette digue ouverte seulement au nord (détroit de Génitché) croupit la mer Putride (*gniloïé moré*) appelée aussi le Sivache. Lorsque le vent souffle d'est, les eaux de la mer d'Asof pénètrent par l'étroit canal, remplissent toute l'étendue entre la digue et les côtes déchirées de la presqu'île, et pénètrent jusqu'à l'isthme de Pérékop; lorsque ce vent ne souffle pas, la mer, en se retirant, laisse à découvert une vase fétide dont les exhalaisons pernicieuses se répandent au loin. Un calcul fait sur la carte de Raymann a donné pour tout le gouvernement une superficie de

81,366 verstes carrées ou 1,646 m. c. g., et les 1,550 m. c. g. de M. Arsénief ne sont qu'une variante de ce chiffre.

Le sol se présente sous deux aspects très différens. Du Salghir au Borysthène et à la Kouskaïa, tout est steppe, une plaine immense, en partie saline, généralement sèche, sans arbres, mais couverte d'herbes très élevées offrant une abondante pâture aux troupeaux : la partie la plus déserte de cette steppe est celle des Nogaïs qui s'étend, de l'ouest à l'est, depuis la langue de terre de Kinbourn jusqu'à la Berda, rivière qui débouche dans la mer d'Asof après avoir marqué la limite de la Tauride du côté d'Iékatérinoslaf; la partie péninsulaire est entrecoupée de ravins appelés *balka* qui ôtent au pays un peu de sa monotonie. Puis, au sud du Salghir, s'élèvent insensiblement de hautes montagnes qui, à une hauteur considérable, forment les plateaux appelés *iaïla* par les Tatars, et opposent comme une ceinture de roches à pic à la plage méridionale, délicieuses vallées, garanties contre le souffle glacial des vents du nord, et qui étalent aux yeux du voyageur tous les genres de beautés. Dans ces montagnes on ne voit nulle part le granit : un calcaire mêlé de coquillages, l'ardoise, le grès, sont les principaux élémens qui les composent. Leurs plus hauts sommets sont le Tchadyr-Dag (en russe *Palath-Gora*), ou la montagne de la Tente, ainsi nommé de la forme sous laquelle il se présente à distance : d'après les observations barométriques cette montagne située au sud-est de Baktchisaraï est haute de 5,110 pieds et va peut-être au-delà; le Babougân-Iaïla et le Temirdji qui n'en sont pas très éloignés et dont l'élévation n'est guère moindre. Une vue délicieuse et très étendue récompense amplement le voyageur de la légère fatigue que l'ascension du Tchadyr-Dag lui fait éprouver. Ces rochers de calcaire qui, du couvent de Saint-George (près de Balaklava) se prolongent l'espace de près de 150 verstes jusqu'à Fœodocie, coupent en quelque sorte la rive méridionale du reste de la péninsule; mais de distance en distance ce mur s'ouvre, laissant voir les ravins et les vallées les plus pittoresques, et quelquefois des degrés naturels invitent le passant à s'élever sur la terrasse supérieure. Tous les plateaux ont leur pente vers le nord. C'est aussi vers le nord-est ou le nord-ouest que tous les cours d'eau se dirigent. Le plus important est le Salghir dont la source est au pied du Tchadyr-Dag du côté du nord : il se jette dans le Sivache, après avoir reçu quelques petites rivières [illegible] ne nommerons que le Karassou. Quelques autres arrosent [illegible]île, mais elles méritent à peine une mention. Les lacs, qui [illegible]ent en été, sont les uns salins, les autres d'eau-douce : ce

sont à l'ouest le lac Donkouzlof et le Solénoïé; à l'est (dans la presqu'île de Kertch) l'Alouil, le Choungalek et autres; au nord (vers Pérékop) le Staroïé et le Krassnoïé, et enfin le Molotchnoïe où se décharge la lente Molotchna, dans la steppe des Nogaïs. La Krimée offre aussi beaucoup d'eaux minérales. — Le climat du gouvernement est généralement tempéré, mais, sans abri contre les vents froids du nord, il a souvent des hivers rigoureux, et il arrive que le Sivache se couvre de glace. Au sud des montagnes, le climat ressemble à celui de la Provence et l'hiver s'y fait à peine sentir. L'air n'est pas tout-à-fait salubre : les fièvres putrides sont endémiques dans la Krimée. (1)

L'agriculture n'a pas reçu dans le gouvernement tous les développemens desirables, ce qui provient d'une part de l'insuffisance de la population et de l'autre du caractère indolent des Tatars : elle ne forme pas la principale ressource des habitans. Cependant cet ancien grenier de la mer Noire n'a encore rien perdu de sa fertilité, et il serait difficile de dire à quel genre de culture le sol se refuse. Le blé réussit partout dans la péninsule et réussirait également dans la steppe des Nogaïs, au moins le long des courans d'eau : on en cultive toutes les espèces, mais surtout le froment arnaoute; cependant si les récoltes excèdent faiblement les besoins de la consommation, c'est que les habitans des steppent mangent peu de pain; car celle de 1808 par exemple, ne donna que 447,703 tchetvertes. On a de plus du chanvre, du lin, du pavot, du tabac, du maïs; des essais ont prouvé

(1) Pour la description de cette délicieuse contrée, nous renvoyons le lecteur, faute d'espace, à l'excellent *Tableau physique et topographique de la Tauride* de Pallas (Saint-Pétersb., 1795), ouvrage capital plein de pages éloquentes, et qui ne laisse presque rien à faire au voyageur futur. Cependant nous avons en outre puisé des renseignemens précieux dans un journal de voyage rédigé pour nous par l'illustre ami dont nous avons parlé plus haut, et trop rempli de faits intéressans pour que, malgré la modestie de l'auteur, nous ne lui en rapportions pas tout l'honneur. Nous avons sous les yeux une excellente *carte de la Crimée* publiée en 1776, par l'amiral de Kinsbergen (alors capitaine), en 4 feuilles. On peut consulter aussi les ouvrages de Clarke, de Castelnau et de Mouraviof-Apostol, ainsi que les suivans : lady Craven, *Voyage en Crimée et à Constantinople*, Lond. 1789, in-8°; comte de Ségur, *Mémoires et Souvenirs;* t. III, p. 138 et suiv.; J. Reuilly, *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire*, Paris, 1806, in-8°, etc. —Sur la steppe des Nogaïs, il existe un ouvrage tout-à-fait spécial et très curieux, dû à M. Daniel Schlatter de Saint-Gall, qui s'est devoué à passer chez les Nogaïs plusieurs années de sa vie. Ce livre est intitulé : *Bruchstücke aus einigen Reisen nach dem südlichen Russland in den Jahren* 1822 28, St.-Gall, 1830, xx et 496 pp. in-8°, avec carte et lithographies.

que le cotonnier réussirait parfaitement. Dans les jardins on cultive toutes sortes de légumes, puis des arbouses et des melons, et surtout des fruits de toutes sortes, même ceux des plus heureux climats, des amandes, des mûres, des noix, des figues, etc. « Là, dit Pallas, le laurier toujours verdoyant s'associe à l'olivier, au figuier, au micocoulier, au grenadier, au celtis, restes, peut-être, de la culture grecque; le frêne mannifère, le térébenthinier, le sumac, le baguenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émérus et le fraisier-arbousier de l'Asie-Mineure, croissent partout en plein vent. Le dernier surtout occupe les rochers maritimes les plus escarpés, et fait pendant l'hiver leur plus bel ornement, par son beau feuillage toujours vert et l'écorce rouge de ses gros troncs. Dans ces vallées, le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. On y voit les capriers spontanément disséminés sur les bords de la mer. Les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, retombent, se relèvent encore, et forment avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux, sans aucun emploi de l'art. » C'est surtout dans la charmante vallée de Soudak que la vigne sauvage présente cet aspect pittoresque; mais ses fruits sont de mauvaise qualité, et pour tirer parti de l'excellence du sol, quant à cette culture, il a fallu arracher les vignes indigènes et les remplacer par d'autres tirées des bords du Rhin et de la Bourgogne. On a fait différens essais pour connaître la qualité la mieux assortie à la nature du pays; ces essais se continuent en grand à Soudak et dans l'établissement horticole de Nikita. On dit que dans ce dernier on peut voir des raisins de 400 sortes différentes. Cette culture est déjà considérable, mais avec le temps elle peut devenir la plus importante de la presqu'île. En attendant, la principale ressource du gouvernement est l'éducation des bestiaux, favorisée par les gras pâturages de toute sa partie septentrionale jusque vers le Salghir; on entretient une quantité prodigieuse de moutons et de chevaux : on prétend que certains riches Nogaïs en ont jusqu'à 50,000 des premiers et plus de 1,000 des autres. Le commun des Tatars a au moins 10 chevaux et 100 moutons: les chevaux ennoblis par le croisement avec des étalons arabes sont de belle race, et les moutons sont de l'espèce à grosse queue, propre
...ises. Les chèvres et les bêtes à cornes se trouvent aussi en
...; le buffle vit dans l'état de domesticité et donne un lait
...ert d'aliment; le chameau à deux bosses sert ici comme
...ait ainsi que le bœuf, petit et maigre, mais très éveillé. On

ne s'occupe pas encore des vers à soie, mais on donne beaucoup de soin à l'apiculture et l'on en retire un excellent miel. Les pêches sont d'un rapport considérable : outre toutes les espèces du genre esturgeon, etc., elles fournissent des huîtres, surtout aux environs de Fœdocie. La chasse est insignifiante, quoique les montagnes soient généralement couvertes de forêts et que celles de la couronne occupent encore plus de 43,000 déciatines. Quant au règne minéral, ses produits consistent surtout en sel dont les lacs offrent une mine inépuisable et de la plus facile exploitation; en salpètre, naphte, marbre, agates, cristal de roche, etc.

La population, très forte sous le règne des khans, est extrêmement réduite maintenant, malgré les efforts qu'on a déjà faits pour l'augmenter. Des émigrations successives de Krimée en Turquie dépeuplèrent la presqu'île vers la fin du dernier siècle, et la malignité de l'air oppose des obstacles aux nouveaux colons. A l'époque florissante de la domination tatare, on comptait dans la Krimée 9 villes, 48 sièges de justices et 1,399 villages. Les Tatars (plus de 120,000 individus) forment toujours le noyau de la population : ils se divisent en Nogaïs, en Tatars des steppes, et en *Tat* ou habitans de la côte méridionale. Ces derniers semblent être un mélange de Grecs et de Turks, tandis que les autres se rapprochent plus des Mongols, au moins par la langue. Les Nogaïs, long-temps nomades, mais depuis 30 ans établis à demeure fixe, se regardent comme des Tatars ou Turks de pur sang, qualité qu'ils contestent aux autres tribus de la même race. Les progrès que cette peuplade a faits vers la civilisation sont dus en grande partie aux soins du comte Maison qui s'est trouvé pendant plusieurs années chargé du commandement des Nogaïs. Établie sur un sol dont les riches moissons récompensent abondamment les soins du cultivateur, cette tribu tatare vit maintenant dans une heureuse aisance. Elle se compose d'environ 30,000 individus : M. Schlatter évalue le nombre du peuple entier en Tauride, dans la Caucasie, en Bessarabie et au-delà du Danube à 500,000 familles(!) ou marmites en y comprenant les Tatars de Koundorof. Il signale, comme une singularité, qu'on trouve parmi eux beaucoup d'individus des deux sexes sans nez et qu'on appelle pour cette raison *Manka bouroun*. Du reste ils sont bien faits, de taille moyenne, d'un beau port, vigoureux et pleins de dignité : ils ont le nez droit, les yeux moyens et bruns, les cheveux foncés, peu de barbe, et, ce qui trahit le sang mongol, les pommettes assez saillantes. Le Tatar de Krimée, dit encore M. Schlatter, diffère du Nogaï en ce qu'il a plus de

culture et plus d'amour du travail : sa langue se rapproche davantage de la turque, il parle plus distinctement et on a moins de peine à le comprendre. Le même auteur nous rapporte aussi que quelques steppes du gouvernement restent encore abandonnées à des nomades, appelés *kojes*, que le Nogaï établi regarde d'un œil d'envie. Tous ces Tatars restent fidèles à l'islamisme : ceux dits de Krimée possèdent presque toutes les terres; mais parmi leurs nobles ou *mourzas* on ne trouve guère de grands propriétaires. Après eux, les Grands-Russes et les Petits-Russes sont les plus nombreux (de 35 à 40,000); à Kertch, Iénikalé, Fœodocie, vivent beaucoup de Grecs; puis à Balaklava des Arnaoutes ou Albanais formant une espèce de colonie militaire; aux environs de Karassoubasar des Boulgars, excellens cultivateurs, et puis en outre des Bohémiens, des Arméniens, quelques Persans, des Allemands dont les principales colonies sont celles de la Molotchna, district de Melitopol, et qui forment ensemble 17,322 individus; enfin des Juifs, surtout Karaïtes, secte particulière qui se regarde comme supérieure au reste du peuple israélite et se distingue, en effet, avantageusement par la propreté et par la bonne foi dans les affaires : ils habitent surtout à Eupatorie ou Kozlof et auprès de Baktchisaraï. Voici quel a été le mouvement de la population mahométane en 1831 :

Mariages 1,482, naiss. 6,549, décès 5,825, excédant 724.

Pour la population chrétienne, nous ne pouvons pas le donner. Quant au total, M. Ziablofski l'a estimé à 254,931 individus, et M. Arsénief, en 1831, le porte à 400,000. C'est peut-être beaucoup, mais nous adopterons provisoirement ce nombre qui donne pour la population relative 243 âmes par m. c. g. L'état actuel des villages n'est pas connu ; nous trouvons seulement indiqués 14 villes et bourgs.

Les Tatars ne sont pas sans industrie : ils fabriquent des couteaux, préparent le maroquin et exercent quelques métiers, mais d'une manière tout-à-fait routinière. L'industrie manufacturière est encore dans son enfance en Tauride et se borne à quelques tanneries, à quelques fabriques de chandelles et à une ou deux manufactures de draps. En 1830, on comptait 70 établissemens avec 509 ouvriers, ce qui marque un progrès.

Jusqu'ici le gouvernement ne fournit guère à l'exportation, si ce n'est du blé, des peaux, du miel et particulièrement du sel : cependant il a trois ports, Kertch, Fœodocie (Caffa) et Eupatorie dont le commerce peut, avec le temps, devenir considérable.

Pour l'instruction publique, le gouvernement de Tauride dépend maintenant de l'arrondissement du lycée Richelieu à Odessa ; auparavant il a toujours appartenu à celui de l'université de Kharkof et voici quel était alors l'état des écoles placées sous cette direction supérieure :

En 1808,	1 école	maîtres et empl.		49 élèves.	
En 1824,	8	—	38	—	403 — dont 33 filles.
En 1832,	11	—	51	—	749 —

Malgré ce progrès, le nombre des élèves est resté bien faible ; mais il ne faut pas oublier qu'il n'est question là que des écoles entretenues par le gouvernement et qu'il faudrait y ajouter celles du clergé grec, celles des mahométans établies près de tous les metcheths, et celles des colonies au nombre d'environ 60 ; car dans aucune colonie allemande l'école ne manque et quelques-unes en possèdent plusieurs : ce n'est que dans les colonies de Boulgars et de Grecs qu'il n'est pas question d'écoles. La typographie de la couronne est le seul établissement de ce genre dans tout le gouvernement.

Nous avons vu que la grande majorité des habitans est adonnée à l'islamisme : la Krimée est le siège de l'un des deux mouftis de l'empire et tous les gouvernemens méridionaux (la Caucasie comprise) sont sous l'autorité de celui de Simféropol auquel sont adjoints, comme à celui d'Oufa, des assesseurs séculiers. Notre gouvernement renferme 1,652 metcheths, dont 536 de 1[re] classe, desservis par 2,604 personnes dont 1,250 imams et 708 moullahs. Les églises russes ne s'élèvent guère au-delà de cent : elles sont régies par l'archevêque de Iékatérinoslaf, de Kherson, de Tauride, etc. et par l'évêque de *Fordocie et de Marioupol*, spécialement chargé des églises grecques proprement dites. Les arméniens appartiennent au diocèse de Nakhitchevân. Les doukhobortses, secte russe, occupent dans la steppe des Nogaïs et près du lac Molotchna 8 villages (1) où règne l'aisance ; dans leur voisinage sont aussi quelques malakans, secte qui semble prendre de l'accroissement pendant que l'autre déchoit. Les luthériens et les catholiques ont des églises dans les colonies, et les mennonites de la Molotchna ont 5 chapelles dans leurs 40 colonies. Tous ces différens cultes existent très paisiblement l'un près de l'autre et donnent à nos pays civilisés une leçon de tolérance.

Pour l'administration, ce gouvernement est organisé à-peu-près

(1) Voir Schlatter, p. 369-72.

sur le même pied que ceux de l'intérieur; cependant relativement à la justice il a conservé quelques formes particulières. Il est rangé sous les ordres supérieurs du gouverneur militaire qui réside à Kherson, et son revenu est évalué par Hassel à 3,302,000 r. Les colons relèvent directement du *comptoir* d'Iékatérinoslaf; les Nogaïs sont régis par un chef militaire (*natchalnik*); mais ils sont soumis à l'autorité du district d'Orékhof et à celle du gouverneur civil.

Les districts, au nombre de 6, sont les suivans. Dans la presqu'île: Simféropol, Fœodocie, Ievpatoria et Pérékop; en dehors : Aleschki (ci-devant Dniéprofsk) et Orekhof (ci-devant Mélitopol).

Le district de Simféropol est certainement la partie la plus intéressante de la presqu'île de Krimée: elle renferme une grande étendue de la chaîne de montagnes, avec le Tchadyr-Dag que le voyageur aperçoit de loin en touchant à l'isthme de Pérékop, et la majeure partie de cette côte méridionale que nous avons déjà décrite et où les cabanes semblent quelquefois collées contre le rocher ou incrustées dans la montagne. Tout ici mérite l'attention, les singulières grottes d'Inkermann; le couvent grec de Saint-George où l'on suppose que l'antique temple de Diane était construit; la Scaletta (Merduen, Κλιμακα), escalier taillé dans le roc vif, d'un aspect très romantique; la belle vallée de Baïdar; les ruines génoises près de Balaklava, etc.; mais ces détails rempliraient un volume, et l'écrire après Pallas ce serait vouloir refaire l'Iliade après Homère. Nous nous bornerons donc à la description succincte des localités les plus importantes.

Simféropol, le chef-lieu du district et celui du gouvernement, s'appelle dans le pays *Akh-metcheth* (église blanche); il est situé sur un plateau élevé que baigne le Salghir, à 1,485 verstes de Moscou et à 2,067 de Pétersbourg. La ville neuve où s'élève une cathédrale russe et où se trouvent les bâtimens du gouvernement, est régulière et bien bâtie; mais le quartier des Tatars est étroit et tortueux. Ces deux parties de la ville, l'une asiatique et l'autre européenne, forment entre elles le plus curieux contraste. Les rapports officiels donnent à Simféropol 4,186 habitans. Non loin de là, vers l'ouest, est l'ancienne capitale et résidence des khans, *Baktchi-Saraï* (palais des Jardins) qui en conserve 9,454. « On peut regarder Baktchisaraï, dit Clarke (1), comme une des villes les plus remarquables de l'Europe, d'abord par la nouveauté de ses mœurs et de ses costumes, qui sont absolument orientaux, et qui n'offrent aucune trace du goût euro-

(1) T. II, p. 335. Voir aussi les *Mémoires* de Ségur, t. III, p. 147-52.

péen; ensuite par le site de la ville elle-même: elle occupe les bords escarpés d'un immense fossé naturel, ouvert entre deux hautes montagnes... Cet aspect frappe tout-à-coup le voyageur par le spectacle des fontaines jaillissantes, des eaux vives, des jardins, des terrasses, des vignes suspendues et des bosquets de peupliers noirs qui paraissent s'agiter et croître pour adoucir l'horreur des rocs et des précipices, et les rendre même attrayans. » Malgré ces belles fontaines, la ville est sale et presque en ruines : cependant l'ancien palais des khans, immense bâtiment dans le goût oriental, avec une mosquée et deux cours, mérite d'être vu. Tout près de là, *Djoufout-Kaleh*, colonie de juifs karaïtes, excite l'intérêt par sa situation au haut d'un rocher escarpé, très élevé et tout-à-fait isolé. *Sévastopol*, dans la langue du pays *Akhtiar*, au sud-ouest de la presqu'île et à 62 verstes de Simféropol, est un excellent port, taillé dans le calcaire, par la nature elle-même. Il ne sert qu'aux vaisseaux de guerre et peut contenir une flotte considérable. Sévastopol, ville de près de 1,500 habitans, a une amirauté, un arsenal, une quarantaine. L'enceinte de rochers qui forme le golfe est criblé de cavernes, et dans le voisinage le voyageur visite encore les ruines insignifiantes de l'antique ville de Chersonnèse. Le port de *Balaklava*, étroit et d'une forme remarquable est au sud-est du précédent.

FOEODOCIA (Théodosie), l'ancienne *Caffa*, ville fondée au XIII siècle par les Génois, et que ses richesses, l'activité de son commerce et l'affluence de voyageurs faisait nommer jadis *Djatem-Stamboul*, Mi-Constantinople, n'est plus qu'une ville de 7,250 âmes, toute pleine de ruines appartenant à différentes époques. Elle est située à 108 verstes du chef-lieu, sur une baie de la mer Noire d'où s'étend vers l'île de Tamân la presqu'île de Kertch. C'est un port franc visité par environ 80 navires par an (1). Plusieurs colonies allemandes, *Heilbronn*, *Zurichthal*, etc., sont à peu de distance de la ville et l'*Eski-Krimm* (Vieux-Krimm), qui n'est plus qu'un petit village. *Kertch*, non loin de Iénikalé, à l'extrémité orientale de cette même presqu'île et à l'emplacement de l'ancienne ville de *Panticapæum*, est le 3e port de la Krimée, affranchi en 1821. Dans le voisinage on montre une colline appelée Siège de Mithridate et qui passe pour le tombeau de ce roi. *Soudak*, colonie allemande, située beaucoup plus à l'ouest, est remarquable par son ancien château génois (2) par sa

(1) Voir, pour les détails, l'article CAFFA de l'*Encyclopédie des gens du monde*.
(2) Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XIV, p. 198-201.

délicieuse position entre les montagnes et la mer, et parce qu'on y fait le meilleur vin du pays. *Karassoubasar* est une ville industrieuse dans une contrée malsaine et manquant de bonne eau ; mais les rapports officiels qui lui donnent 10,897 habitans, en font la ville la plus peuplée du gouvernement.

EUPATORIE (en russe *Ievpatoria* et ci-devant Kozlof) est une ville de près de 8,000 âmes, avec un port commerçant, sur la côte occidentale, à 62 verstes de Simféropol : parmi ses 13 mosquées on en voit une fort belle. Le Solénoï-Oséro est à peu de distance à l'est de la ville. La forteresse de PÉRÉKOP, en tatar *Or*, sur l'isthme du même nom, est à 134 verstes de Simféropol et forme la clef de la presqu'île, défendue par la *ligne* de ce nom.

Dans la steppe des Nogaïs que M. Schlatter nous fait connaître en détail, le district d'Orekhof mérite surtout notre attention. Le chef-lieu des Nogaïs colonisés est *Nogaïtsk*, bourg insignifiant au-dessus de l'embouchure de l'Abitoschna dans la mer d'Asof, habité par des Tatars, des Russes et des Arméniens et siège du commandant des Nogaïs qui n'appartient pas à leur nation. Les villages des Tatars sont tout autour, et au nord-est, le long de la Molotchna, sont les villages des Mennonites (au nombre d'environ 8,000), et des autres colons allemands (1). Dans le district d'Aleschki, il n'y a de remarquable que le fort de *Kinbourn* sur une langue de terre en face d'Otchakof, sur la rive opposée du liman du Dnièpr, mais presque inhabité. Le duc d'Anhalt-Kœthen a reçu 48,345 déciatines de terres pour l'établissement d'une colonie agricole de sujets de son duché dans ce district encore en partie désert.

48° PROVINCE DE BESSARABIE.

Composée de la Bessarabie, proprement dite, à laquelle les Tatars ont depuis donné le nom du Boudjak, et d'une partie de la Moldavie orientale, elle doit son existence à la paix de Boukarest (1812). Nous n'examinerons pas, avec Malte-Brun, si la Bessarabie tire son nom des Besses dont parle Jornandès (V, 48) et qui seraient un peuple *proto-slave*, et nous ne suivrons pas non plus ce savant géographe dans sa recherche des Komans anciens habitans du pays qui

(1) Voir Schlatter et sa carte; Oldekop, *St. Petersb. Zeitschrift*, t. XIV, p. 288 *sqq.*; de Gourof, *De la civilisation des Tatars Nogaïs dans le midi de la Russie européenne*, Kharkof, 1816, 122 pp. in-8°.

y auraient laissé des traces jusqu'à nos jours; il nous suffira de rappeler que dès le XIII[e] et le XIV[e] siècle la famille de Bessarab donna des voïvodes à la Valachie dans laquelle la Moldavie était comprise, et que la province, souvent appelée Basse-Moldavie, a toujours suivi le sort de cette dernière. Dépeuplée par les guerres, la Bessarabie reçut, en 1560, une colonie de 30,000 familles de Nogaïs qui, dans la suite, s'appelèrent Boudjaks, sans doute du nom d'une ville qu'on croit être la même qu'Akermân. Ils étaient longtemps soumis au khan de Krimée et tombèrent ensuite sous la domination immédiate de la Porte-Ottomane qu'ils préférèrent à celle de la Russie; car lorsque cette province fut cédée à la dernière, en 1812, ils passèrent le Danube et s'établirent au sud de ce fleuve.

Enfermée entre le Dniestr, le Prouth, le Danube et la mer Noire, la Bessarabie est bornée à l'est et au nord-est par les gouvernemens de Kherson et de Podolie, au nord-ouest par la monarchie autrichienne, à l'ouest et au sud par la monarchie ottomane, et à l'est encore par la mer. M. Arsénief ne lui donne que 500 m. c. g.; Hassel, par un calcul fait sur la carte de Bawr, lui en a trouvé 891; de deux notices détaillées que nous avons sous les yeux (1), l'une lui en donne 785 ou 38,479 verstes carrées, et l'autre 433 m. c. g. ou 20,659 verstes carrées ou 2,150,582 déciatines ainsi distribuées :

Terres en culture		823,879
Prairies et pâturages		832,112
Forêts	de la couronne	35,825
	des particuliers	215,800
	des communes	3,326
Marais, rivières et routes		156,079
Villages avec les pâturages qui en dépendent		83,561
	Total	2,150,582

En considération de la source où ces derniers chiffres sont puisés et quoique le total nous paraisse trop faible de beaucoup, nous les adoptons provisoirement.

Dans sa partie moldave la province est montagneuse: une branche des monts Karpaths la couvre de jolies collines qui s'abaissent à mesure qu'on avance vers le sud; ici le pays est plat quoique encore assez élevé: le sol, formé de terre glaise mêlé de sable et couvert en

(1) *Allgem. geogr. Ephemeriden*, 1829. Nous combinons les données de cette notice avec celles que nous fournissent le *Courrier de la Nouvelle-Russie*, 1831, n° 21, le *Hérault d'Odessa*, 1831, n° 31, et le *Merkur* de M. Oldekop, et qui sont officielles.

beaucoup d'endroits d'un bon terreau, est partout favorable à la végétation. Outre les grands fleuves qui marquent la limite de la Bessarabie et dont le Dnièstr est extrêmement rapide, elle est arrosée par le Ialpoukh, le Kagoul, le Kagoulnik et autres petites rivières, et par des lacs nombreux formés par ces rivières avant leur embouchure dans la mer Noire ou dans le Danube. Ces lacs méridionaux (le nord du pays n'en offre pas), diffèrent essentiellement des limans, en ce qu'ils ne sont pas directement en communication avec la mer et que ceux même qui en approchent en sont séparés par une espèce de digue. Les petites rivières se dessèchent en été, saison pendant laquelle le manque d'eau se fait ordinairement sentir. — Le climat est très doux; mais comme le pays manque d'abris contre le soleil en été, et contre les vents du nord en hiver, il devient brûlant dans la première saison et assez rigoureux dans la seconde. L'air est généralement salubre.

La Moldavie orientale est beaucoup plus fertile et aussi beaucoup plus boisée que la Bessarabie proprement dite. Dans cette dernière, « plus d'arbres, dit Malte-Brun, à peine quelques buissons le long des rivières; d'immenses amas de roseaux couvrant les lacs et les marais; entre ces bas-fonds aquatiques des pâturages verdoyans, où le bœuf, le buffle et le bison, errent parmi des herbes plus élevées que leurs cornes; ensuite des terrains labourables, où le millet donne le centième grain, l'orge le soixantième. » Ces chiffres sont certainement exagérés: le maïs, dit Hassel, donne jusqu'à 50 grains pour un et cela se conçoit; mais les autres blés, le froment, l'orge et le millet qui sont seuls cultivés, ne donnent, selon le même statisticien, que 8 à 20 pour un. Suivant les données officielles on a, en 1829, semé 139,141 tchetvertes et récolté 651,320, et en 1830 semé 135,124 tchetvertes et récolté 823,307. Il y avait là un déficit considérable. On trouve ensuite du chanvre, du lin, du tabac, des melons, des arbouses, beaucoup de légumes et d'arbres fruitiers. La culture de ces derniers, ainsi que de la vigne, forme une branche importante de l'industrie locale: cependant on n'obtient encore qu'un vin médiocre, quoique en assez grande quantité (en 1826, 44,797 vedros). Quant aux forêts, les deux portions du pays, comme en toutes choses, ne sont pas également partagées: tandis que la Bessarabie manque de bois, les collines de la Moldavie sont couvertes de chênes, de hêtres, de tilleuls, de peupliers, d'érables, formant d'épaisses forêts. L'éducation des bestiaux est encore la principale ressource des habitans, quoique les nomades aient transféré leurs troupeaux au-delà du Danube. On ne comptait toutefois, en 1830, que 109 écuries

de chevaux (*tabounes*) et 181 étables de bêtes à cornes. Le gibier n'est pas rare dans les districts septentrionaux, et le rapport de la pêche est considérable. Le règne minéral fournit du marbre, du granit, de la chaux, du salpêtre et du sel qui cristallise sur quelques lacs, et dont on a tiré, en 1826, 7 millions de pouds.

La population aujourd'hui clairsemée dans la steppe, mais compacte au nord-est, est un mélange de Moldaves, de Russes, de Grecs de Boulgars, d'Arméniens, d'Allemands, de Serbes, de Tatars, de Juifs et de Bohémiens. On a cherché à remplacer les nomades en attirant dans le pays des colons étrangers : en 1828, il y en avait en tout 28,238, formant 128 colonies avec 554,129 déciatines de terre; 19 colonies avec 8,681 habitans sont formées par des Allemands. Le total de la population a été indiqué ainsi qu'il suit dans trois années successives : en 1828, 409,110; en 1829, 412,429; en 1830, 469,783. Dans ce dernier nombre étaient compris 435,911 individus de la classe qui paie la capitation, y compris les *Masiles et les Rouptaches*(?); de plus 13,175 paysans de la couronne; 1,324 nobles, 1,534 fonctionnaires et officiers supérieurs, 8,647 membres du clergé séculier, 546 moines et religieuses, etc. etc. Si le nombre 469,783, presque double de celui de M. Arsénief, est exact, il donne pour la population relative la proportion suivante : 1,084 individus par m. c. g.; mais nous nous défions un peu de cette augmentation si rapide, bien qu'elle puisse avoir été amenée par les victoires des armées russes au-delà du Danube. La population est répartie sur 6 villes de district et 2 autres, sur 16 bourgs et 1,030 villages de toute grandeur.

L'industrie n'est pas aussi nulle que Hassel le suppose ; il y avait dans la Bessarabie, en 1830, 3 ateliers pour le tissage du lin et du coton, 64 tanneries, 51 fabriques de chandelles, 23 distilleries d'eau-de-vie, 23 fabriques de savon, en tout 144 ateliers d'industrie, il est vrai d'une mince importance.

Quoique la province possède de bons ports sur la mer Noire (Kilia, Akermân, etc.), elle fait peu de commerce maritime : ce sont les Arméniens et les Grecs qui font toutes les affaires. On exporte surtout des produits du règne animal et du vin. Dans les premiers temps, une ligne de douane séparait la Bessarabie de la Russie; mais elle a depuis été supprimée.

Pour l'instruction publique, la province dépend maintenant du lycée Richelieu d'Odessa. On y comptait, en 1830, 7 écoles civiles avec 534 élèves, et 3 écoles ecclésiastiques avec 304 élèves (en 1831, 455); total 834 élèves ou un sur 563 habitans, ce qui ne dénote pas un haut degré de lumières. Parmi les 10 écoles figurent le séminaire

et une à la Lancaster. La Bessarabie manque sur la liste des typographies. Cependant il règne de l'aisance parmi les Moldaves qui sont tous libres de leur personne. L'oukase du 29 février 1828 porte même qu'aucun paysan ne peut jamais être serf, si ce n'est les Bohémiens, et qu'il est interdit aux nobles russes d'attacher à la glèbe ceux qu'ils introduiront en Bessarabie.

La religion des Moldaves, des Grecs, des Russes, en un mot de la grande majorité, est celle de l'état, la grecque orthodoxe : Kichenef est depuis quelques années le siège d'un diocèse auquel appartiennent 1,034 églises, la plupart en bois et dont une seule a le rang de cathédrale, et 16, ou suivant d'autres données, 22 couvens. Les luthériens, les catholiques et les arméniens ont aussi leurs églises, mais en petit nombre.

Quoique qualifiée de province et non de gouvernement, la Bessarabie est organisée à l'instar des gouvernemens de l'intérieur et administrée par un gouverneur civil assisté d'un conseil de 7 membres : l'autorité supérieure est le gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie. Pour le présent, les habitans sont encore exempts du recrutement ; on les impose par familles dont on a compté 106,062 indépendamment de 1,763 individus isolés ; et il fut payé 1,995,896 roubles à l'état, et 448,980 pour les besoins de la province.

Les districts, appelés *tsinouths*, au nombre de 6, sont les suivans : Kichenef, Bendery, Akermân, Izmaïl, Bieltsy, et Khotine.

Kichenef, sur le Bouik, est à 1,419 verstes de Moscou et à 1,693 de Pétersbourg, par 46° 56' 39" de lat. et 46° 48' de long. La ville, siège d'un grand bureau de douane, est bâtie sur trois collines ; elle est ornée de 3 fontaines dont l'une est très belle, et sa population, suivant les rapports officiels, est de 4,074 familles. En 1833 y fut ouvert le gymnase du gouvernement ; trois fabriques y sont en activité : la principale est celle de mouchoirs en étoffe de coton et en percale établie par des sujets ottomans. Bender, en russe *Bendery*, en moldave *Tighino*, à 56 verstes du chef-lieu, est une ville forte sur le Dnièstr. Ses fortifications, moitié antiques et moitié dans le nouveau système, sont entourées de fossés et de remparts ; un chateau, placé sur une des hauteurs qui l'entourent en dépend. Bender fut deux fois pris par les Russes (en 1770 et en 1809) avant de rester définitivement en leur possession. On n'y compte plus que 1,700 habitans. Non loin de la ville est *Varnitza*, endroit fameux par le séjour de Charles XII (1). Akerman ou *Bielgorodok* (l'ancien *Tyras*),

(1) Voyez le plan de Bender, dans l'atlas de Leclerc.

sur le liman du Dnièstr qui a 7 verstes de large, à 166 verstes du chef-lieu et à 44 d'Odessa, est une ville faiblement fortifiée à laquelle, dans le tableau de l'Almanach de Saint-Pétersbourg pour 1835, on donne 2,595 habitans, et dans une Notice spéciale (1) que nous avons sous les yeux, 9,687, ou même 11,937 en comptant ceux des faubourgs. On ajoute dans cette Notice qu'en 1812, après la sortie de la garnison turque, la population se réduisait à environ 500 familles, grecques et arméniennes; mais qu'en 1819 elle s'était déjà élevée à 4,000 âmes. Elle renferme dans son enceinte, assure-t-on encore, 5 églises, 1 école, 121 boutiques, 5 auberges, 13 cabarets, 122 caves, 29 magasins (?), 27 moulins, 5 bains publics, 9 forges, et en général 897 maisons, sans compter les 173 qui sont dans les faubourgs. Une colonie de vignerons suisses est établie dans le voisinage d'Akermân où l'activité consiste surtout dans le commerce du sel. La notice appelle l'attention sur la citadelle, entourée d'un fossé d'une grande profondeur, comme un objet digne d'attention : « Elle date du temps où la puissance des Génois s'étendait jusqu'aux rives de la mer Noire. Le gouvernement a soin de maintenir en bon état ce reste d'antiquité. » On sait que le traité d'Akermân conclu le 25 septembre (7 oct.) 1826 entre la Porte-Ottomane et la Russie fut rompu après un court délai par cette dernière et confirmé ensuite par la paix d'Andrinople. Le district d'Akermân renferme les colonies étrangères, au nombre de 13, dites *de Varsovie*, parce qu'elles doivent leur origine à des émigrés polonais dont le pays formait alors (1814) le grand-duché de Varsovie; cependant on n'y compte que 817 catholiques et 7,463 protestans (2). IZMAÏL (3), forteresse importante sur le bras du Danube appelé Kili, à 184 verstes du chef-lieu, est aujourd'hui en ruines, mais passait autrefois pour la plus belle ville de la Bessarabie. L'assaut qu'y donna en 1789 le feld-maréchal Souvorof et le massacre qui s'ensuivit, rendit la ville fameuse. *Kilia*, sur le même bras du Danube, plus près de son embouchure, a un port sur le fleuve et est animée par un petit commerce. KHOTINE, que les Polonais appellent *Choczym* (prononcez Khotchim), est à l'extrémité opposée de la province, à sa pointe septentrionale, entre la rive droite du Dnièstr, et les montagnes qui la bordent, non loin de Ka-

(1) *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 84.

(2) On trouve sur eux une notice très détaillée dans Oldekop, *St. Petersburg. Zeitschrift*, t. XII, p. 50-72.

(3) Nous ne savons pas pourquoi le tableau officiel nomme Leovo, au lieu d'Izmaïl, parmi les villes de district.

menietz et à 259 verstes du chef-lieu. Cette ville dont la Porte-Ottomane fit fortifier le château, en 1718 et années suivantes, par des ingénieurs français, fut long-temps pour elle un boulevard contre la Pologne et aurait pu en servir de même contre les Russes. Mais elle fut prise en 1730, en 1769 et en 1788. De ses 20,000 habitans d'autrefois il ne reste plus aujourd'hui que 1,690 âmes; mais Khotine n'en est pas moins une place d'armes encore importante.

ERRATA.

Pag. 17, ligne 31. Il aurait fallu dire que Rosslagen est encore le nom d'une province suédoise.
28, 6. A la citation d'Ezéchiel, ajoutez cette indication plus positive. XXXVIII, 2. 3. XXXI, 2.
39, 24. Lisez 5,450 au lieu de 3,450.
45, 29. Lisez *de l'orde de Kaptchak*, au lieu de *de l'ordre*.
58, 9. C'est le rempart et non l'enceinte qu'il forme qu'on appelle *Kammerkollejskii val*.
ib. 15. *Souchtchofskaïa* en un seul mot.
62, 15. Lisez *grande garde* au lieu de *grande porte*.
79, 27. Lisez *passe pour l'un des plus remarquables* au lieu de *pour un des plus remarquables*.
ib. 30. Lisez *Rasoumofski* au lieu de *Rasoumofki*.
83, 15. Ajoutez à ces hospices celui *des princes Kourakine*, près de la porte Rouge.
91, 38. Lisez Amour et Psyché *couchés*. Ce n'est pas le dernier ouvrage de Canova, mais bien le 3e. que ce sculpteur fit sur ce même sujet.
ib. 39. Au lieu de : *l'Amour tirant*, lisez, *l'Amour ailé tirant*.
102, 8. Lisez *Platon* au lieu de *Paton*.
127, 26. Remplissez la lacune dans les naissances par le chiffre 7,513.
128, 24. Au lieu de *chaussées*, lisez *routes*.
144, 18. Au lieu de *multipliée* par 26, lisez *m. par* 124.
ib. 20. Au lieu de *par* 25, lisez *par* 26.
180. 21. Au lieu de *dans leur langue*, lisez *dans la langue des Finnois*
182. 13. Renvoi à la page 306, ligne 19.
187. 19. Sophie ne paraît plus être une ville de district.
224. 34. La colonne fut inaugurée le 30 août 1834 en présence de la cour et d'environ 80,000 hommes de troupes.
233, 30. Les colonnes du cabinet minéralogique du Corps des mines ne sont pas en marbre de l'Oural, mais peintes de manière à imiter ce marbre. C'est M. Erman qui nous a induit en erreur. Cet établissement reçoit 400 élèves dont 300 sont pensionnaires du gouvernement.
239, 28. Il faut ajouter les manuscrits sanscrits de la succession du colonel Stewart, achetés par l'Académie en 1832.
248. Fin de la page. Ces statues de Canova proviennent de la Malmaison. Il aurait fallu les désigner ainsi : *Amour et Psyché debout*, *Pâris*, une *Danseuse* (*Saltarella*), et ajouter une *Hébé*.
269, 16. Le *Musée russe* de M. Svignine a été vendu en détail en 1833.
354. Note (4). Il n'y a en effet qu'un seul Donetz, mais on donne aussi ce nom à un bras très méridional du Don.
375. Note (4), lisez t. VIII, p. 544.
376, 10. *Rouss Tcharna* peut s'expliquer autrement. On appelait en polonais *czernie*, les noirs, les paysans de la Russie polonaise.
387, 25. Au lieu de *au-dessus de Jacobstadt*, lisez *au-dessous de Iakobstadt*.
ib. 26. Après les mots *pour entrer dans celui de Livonie*, ajoutez *après avoir séparé cette province de la Kourlande*. *V*. la n. p. 562.
424, 26. *On aura fait*, etc. C'est une erreur : *czervono* est un mot polonais qui veut dire rouge.
518, 8. Nous avons donné une notice biographique sur Casimir III, dans le t. VIII de l'*Encyclopédie des gens du monde*.
etc., etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LES SLAVES.

LIVRE SECOND.

PEUPLES AUTRES QUE LES SLAVES.

FIN.



Date Due

